
U d'/of OTTAWA
39003010927043





ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT AUGUSTIN

TOME SIXIÈME

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

SAINT AUGUSTIN

TRADUITES POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS

sous la direction

DE M. L'ABBÉ RAULX

Aumônier de l'Asile de Fains.

TOME SIXIÈME

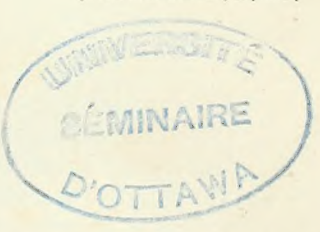


Sermons. Première série.

Sermons détachés sur l'Ancien Testament, les Évangiles & les Actes des Apôtres.

Je voudrais joindre ensemble saint Augustin et saint Chrysostome : l'un élève l'esprit aux grandes considérations ; l'autre le ramène à la capacité du peuple.
(*Boss. Ed. de Bar*, XI, 141.)





BAR-LE-DUC, L. GUÉRIN & Ce, ÉDITEURS

1866



SERMONS DE SAINT AUGUSTIN.

PREMIÈRE SÉRIE.

SERMONS DÉTACHÉS SUR DIVERS PASSAGES DE L'ÉCRITURE.

SERMON I.

ACCORD DES DEUX TESTAMENTS [1].

ANALYSE. — Les Manichéens accusaient l'ancien Testament d'être en contradiction avec le Nouveau ; ils voyaient même cette opposition prétendue entre les premières paroles de la Genèse et les premières paroles de l'Évangile selon saint Jean. Saint Augustin veut montrer dans ce discours, combien leurs calomnies sont dénuées de fondement. Il n'y a pas, dit-il, la moindre opposition, car 1° on peut soutenir que Jésus-Christ lui-même, dont Moïse a parlé, est le principe dans lequel Dieu a fait toutes choses ; 2° si la Genèse ne dit pas comme saint Jean que tout a été fait PAR lui, mais plutôt que tout a été fait EN lui, c'est que ces deux expressions sont synonymes, comme on le prouve par le nouveau Testament lui-même ; 3° lors même que le mot principe serait pris dans la Genèse pour le principe du temps, la Genèse témoigne ostensiblement, comme l'Évangile, de la Trinité des personnes divines, et si elle n'exprime pas toujours cette pluralité, elle est, sous ce nouveau rapport, semblable au nouveau Testament. — On ne peut donc signaler plus de désaccord entre Moïse et l'Évangile qu'entre chacun des écrivains du Testament nouveau.

1. Quand on se souvient d'une dette contractée et en même temps de cette recommandation apostolique : « Ne devez rien à personne, sinon « de vous aimer les uns les autres [2], » on doit s'exciter soi-même à payer. Quelles que soient en effet les menaces des créanciers et la crainte dont elles glacent les débiteurs, la charité ne doit-elle pas agir beaucoup plus puissamment sur nous? Ce n'est pas la terreur qui la porte à s'acquitter, elle y est mieux déterminée par l'honneur même.

Il m'en souvient, j'ai promis à votre charité de répondre, autant que Dieu daignerait m'en faire la grâce, aux folles et pernicieuses calomnies des Manichéens contre l'ancien Testament. Soyez donc attentifs et voyez les nœuds que vous préparent ces serpents ; détournez-en la tête pour l'abaisser sous le joug du Christ.

Voici comment ils essaient de tromper les simples. Les Écritures du nouveau et de l'ancien Testament sont, disent-ils, en opposition entre elles, et la même foi ne peut croire aux unes et aux autres. Les commencements même de la Genèse et de l'Évangile selon saint Jean se contredisent et luttent de front.

2. Moïse en effet, remarquent-ils, a écrit : « Dans le principe Dieu a fait le ciel et la « terre ; » il ne nomme pas le Fils par qui tout a été fait. Jean dit au contraire : « Dans le principe « était le Verbe et le Verbe était en Dieu. Il était « en Dieu dans le principe. Tout a été fait par « lui et sans lui rien n'a été fait. »

Mais où est ici la contradiction ? N'est-elle pas plutôt dans ces hommes qui ont préféré censurer aveuglément ce qu'ils ne comprennent point, plutôt que d'en chercher l'intelligence avec piété ? Et que répliqueront-ils si je leur réponds que le Fils de Dieu est lui-même ce principe dans lequel Dieu a fait le ciel et la terre, comme parle la Genèse ? Ne pourrai-je pas démontrer cette assertion ? Ce même nouveau Testament devant lequel se brise, de gré ou de force, leur tête orgueilleuse et dont ils reconnaissent l'autorité, ne m'offre-t-il pas d'imposants témoignages? Le Seigneur y dit aux Juifs incrédules :

[1] Gen. I, 1 ; Jean, I, 1. — [2] Rom. XIII, 8.

« Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, « car c'est de moi qu'il a écrit. [1] » Pourquoi alors ne le reconnaîtrais-je point lui-même dans ce Principe en qui Dieu le Père a fait le ciel et la terre ? En effet, qui a écrit : « Dans le Principe Dieu a « fait le ciel et la terre ? » C'est sûrement Moïse dont le Seigneur a dit qu'il a écrit de lui. Lui-même encore n'est-il pas le Principe ? On ne peut en douter puisque au témoignage de l'Évangile, les Juifs lui ayant demandé qui il était, lui-même répondit : « Le Principe, car c'est moi « qui vous parle [2]. » Voilà le Principe en qui Dieu a fait le ciel et la terre. Ainsi Dieu a fait le ciel et la terre dans ce Fils par qui tout a été fait et sans qui rien né s'est fait. Ainsi la Genèse s'accorde avec l'Évangile, et nous devons pour être héritiers suivre également les deux Testaments, laisser les divisions et les calomnies aux hérétiques, exclus du divin héritage.

3. Que votre prudence ne s'étonne pas toutefois d'une insignifiante diversité d'expressions. Jean n'a pas dit : Tout a été fait *en lui*, mais : « Tout a été fait *par lui*, » et nous ne lisons pas dans la Genèse : Dieu a fait *par* le Principe le ciel et la terre; mais : « *Dans* le principe « Dieu a fait le ciel et la terre. » Mais l'Apôtre ne dit-il pas aussi : « Pour nous faire connaître « le mystère de sa volonté, selon sa bienveillance « par laquelle il a résolu en lui-même, dans la « dispensation de la plénitude des temps, de res- « taurer *dans le Christ* tout ce qui est dans les « cieux, et *en lui* tout ce qui est sur la terre [3] ? » Puisqu'ici tu entends *en lui* dans le sens de *par lui;* pourquoi, dans le texte de Jean, *par lui* ne signifierait-il pas *en lui? Par lui* ne m'empêche pas de comprendre que tout a été fait *en lui;* et quand je lis dans la Genèse que c'est *en lui* qu'ont été faits le ciel et la terre, qui m'empêche de voir que c'est aussi par lui ? Les Manichéens veulent-ils donc faire cesser la lutte entre les deux Testaments, pour la reporter entre les bienheureux martyrs du Nouveau, entre Paul et Jean, entre Paul qui a dit : *En lui*, et Jean qui a écrit : *Par lui?* Pour nous, en ne croyant pas que Paul et Jean soient opposés entre eux, nous forçons par là même les Manichéens à reconnaître l'accord de Moïse et de Paul. Et autant ces deux derniers s'entendent, autant l'Évangeliste Jean est en harmonie avec eux; car ses expressions *par lui* peuvent être considérées comme synonymes de *en lui*.

[1] Jean, v, 46. — [2] Jean, VIII, 25. — [3] Éphes. I, 9, 18.

4. Ainsi toutes les divines Écritures sont en paix entre elles. Mais qu'arrive-t-il lorsque dans l'obscurité de la nuit nous contemplons le cours des nuages ? Ils obscurcissent et troublent tellement notre vue, que les astres nous paraissent marcher en sens contraire. Tels sont ces hérétiques : ils ne trouvent point la paix dans les ténèbres de leurs erreurs, et ils s'imaginent que la guerre est plutôt au sein des Écritures.

5. Ils disent peut-être : Ce n'est pas du Verbe de Dieu qu'il est écrit : « Dans le principe Dieu « a fait le ciel et la terre. » Eh bien ! suppose que le principe ne désigne pas ici le Fils unique de Dieu ; suppose que c'est du principe même du temps qu'il est écrit : « Dans le principe Dieu « a fait le ciel et la terre. » Sans doute le temps n'existait point quand n'existait encore aucune créature ; qui oserait avancer que le temps est coéternel à Dieu, le Créateur des temps ? Néanmoins le temps a commencé avec le ciel et la terre. Si donc on soutient cette interprétation, tout en maintenant la distance du Créateur à la créature et en n'attribuant pas à l'œuvre de Dieu l'éternité de son Auteur, on ne pourra se dispenser au moins de voir la pluralité des divines personnes dans les passages suivants : « Faisons l'homme « à notre image et à notre ressemblance ; — « Dieu fit l'homme à l'image de Dieu [1]. »

Et lors même qu'on ne l'y verrait pas, lorsque la Trinité ne se révélerait aux regards des esprits pénétrants que sous le nom de l'unité, quelle opposition peut voir un homme sage entre le commencement de la Genèse et le commencement de l'Évangile ? Il faudrait être, pour l'apercevoir, d'une aveugle témérité. En effet, combien d'exemples de locutions pareilles ne nous fournit point l'Écriture ? Le Seigneur s'exprime ainsi lui-même : « Et moi je vous dis de ne ju- « rer en aucune façon, ni par le ciel, parce que « c'est le trône de Dieu ; ni par la terre, parce que « c'est l'escabeau de ses pieds [2]. » Parce que le Christ ne se nomme point ici, dira-t-on qu'il n'a point son trône dans le ciel ? L'Apôtre dit aussi : « O profondeur des trésors de la sagesse et de la « science de Dieu ! Que ses jugements sont in- « compréhensibles et ses voies impénétrables ! « Car qui a connu la pensée du Seigneur ou « qui a été son conseiller ? Ou qui le premier lui « a donné et sera rétribué ? puisque c'est de lui « et par lui et en lui que sont toutes choses, à « lui la gloire dans les siècles des siècles [3]. » Ici

[1] Ge . I, 26, 27. — [2] Matt. v, 34, 35. — [3] Rom. XI, 33-36.

encore il n'est point nommément fait mention du Fils : l'Apôtre ne parle que d'un seul Dieu et Seigneur de qui, par qui et en qui sont toutes choses.

Pourquoi donc avoir choisi Moïse pour l'opposer à Jean l'Évangéliste et n'avoir pas voulu lui opposer l'Apôtre Paul ? Pourquoi ? C'était pour persuader aux hommes simples que les deux Testaments sont contraires, et pour obtenir le droit de n'en citer qu'un après avoir rejeté l'autre; et c'est ce que professe cette secte égarée. Ah! si, emporté par la démence, un autre hérétique entreprenait de prouver également auprès des simples, que le Nouveau Testament est contraire à lui-même, qu'aurait-il à faire qu'à les imiter ? Ne lui suffirait-il pas de montrer entre Paul et Jean la même opposition et le même désaccord qu'ils prétendent signaler entre Jean et Moïse ? Mais la foi sincère et véritable ne peut que faire ressortir l'harmonie doctrinale de Jean et de Paul, et dans ces paroles du grand Apôtre : « De lui, par lui et en lui sont toutes « choses, » elle fait voir le Fils et l'Esprit-Saint avec le Père. Elle considère de la même manière l'accord pacifique de Moïse et de Jean ; et si dans ces paroles de Moïse : « Dans le principe « Dieu a fait le ciel et la terre, » elle entend le commencement des siècles, elle ne voit dans ce mot *Dieu* que l'unité ineffable de l'indivisible Trinité ; ou bien elle adore sans hésiter le Fils même de Dieu dans ce *Principe* en qui Dieu a fait le ciel et la terre.

Nous pourrions rapporter plusieurs autres passages des divines Écritures que l'on doit expliquer conformément à ces règles. Mais nous ne voulons point charger la mémoire de votre sainteté; que ces citations suffisent. Vous pourrez d'ailleurs en chercher vous-mêmes ou en remarquer d'autres, lorsqu'on lit les livres saints, les examiner et les étudier pacifiquement entre vous : nous vous y exhortons.

Prière après le Sermon : Tournons-nous avec un cœur pur vers le Seigneur notre Dieu, le Père tout-puissant; rendons-lui d'immenses et abondantes actions de grâces; supplions de toute notre âme son incomparable bonté de vouloir bien agréer et exaucer nos prières; qu'il daigne aussi, dans sa force, éloigner de nos actions et de nos pensées l'influence ennemie, multiplier en nous la foi, diriger notre esprit, nous donner des pensées spirituelles et nous conduire à sa propre félicité : au nom de Jésus-Christ, son Fils et notre Seigneur, lequel étant Dieu vit et règne avec lui dans l'unité du Saint-Esprit et durant les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

SERMON II.

LA TENTATION D'ABRAHAM [1].

ANALYSE. — Rien n'est plus admirable que la foi manifestée par Abraham lorsqu'il est question soit de la naissance, soit du sacrifice d'Isaac. Les Manichéens cependant s'offensent d'entendre dire à l'ancien Testament que Dieu tenta Abraham. Mais, 1° l'Évangile dit également que Jésus tenta Philippe ; 2° si Dieu tenta Abraham, ce n'était point pour connaître lui-même les dispositions de son âme, c'était pour les révéler soit à Abraham, soit à nous ; 3° qui n'est frappé des ressemblances figuratives que présente le sacrifice d'Isaac avec le sacrifice du Calvaire ? — N'oublions pas que dans ce grand acte de la vie d'Abraham se manifeste la foi qui produit les œuvres de la charité.

1. La lecture que vous venez d'entendre rappelle à notre mémoire la piété célèbre d'Abraham notre père : piété admirable ! quel cœur serait assez oublieux pour en perdre jamais le souvenir ? Et néanmoins je ne sais comment il arrive que toutes les fois qu'on en lit l'histoire, elle nous impressionne aussi vivement que si le spectacle était sous nos yeux.

[1] Gen. XXII.

Cette foi est grande, grande est cette piété, non seulement envers Dieu mais encore envers le fils unique du patriarche. Père, il ne crut pas que ce fils pût souffrir d'aucune disposition prise par Celui qui l'avait créé ; car si Abraham était, selon la chair, le père d'Isaac, il ne pouvait être ni son créateur ni son auteur, comme l'était la majesté divine. Il est vrai, comme dit l'Apôtre, qu'Abraham n'eut pas ce fils selon la chair,

mais en vertu de la promesse [1]. Isaac en effet, était issu de la chair, mais au moment où tout était désespéré, et sans la promesse divine, jamais le noble vieillard n'eût osé attendre que la postérité dût lui venir d'une épouse chargée d'années. Mais sur la parole de Dieu il crut la future naissance et ne déplora point la mort future. On choisit son bras pour le sacrifice qui doit conduire à la mort, comme on avait choisi son cœur pour la foi qui devait obtenir la vie. Il crut sans hésiter quand on lui promettait un fils, il l'offrit sans hésiter quand on le lui redemanda ; et la piété de sa foi ne lutta point contre le dévouement de son obéissance.

Abraham ne se dit donc pas : Dieu m'a parlé ; quand il m'a promis un fils, j'ai cru qu'il me ferait une postérité et quelle postérité ! une postérité dont il a dit : « C'est d'Isaac que ta pos- « térité prendra ton nom [2]. » Et pour m'empêcher de craindre que cette postérité dût s'éteindre en Isaac avant ma mort : « Toutes les nations, « m'a-t-il dit encore, seront bénies en ta race [3]. » C'est donc lui qui m'a promis expressément un fils, et il exige que je le fasse périr ? Il n'examina point s'il y avait opposition entre les paroles de Dieu, si après avoir promis la naissance d'un fils, Dieu ne se contredisait point en demandant sa mort ; sa foi ne défaillit point, elle demeura ferme dans son cœur.

Si de vieillards même, se dit-il, Dieu a fait naître le fils qui n'était pas, ne peut-il au delà du tombeau le rendre à la vie [4] ? En effet, Dieu avait fait davantage et à consulter l'humaine faiblesse, il avait même fait l'impossible, lorsqu'il avait donné à Abraham ce fils qu'il voyait et que tout le portait à désespérer d'obtenir. Il embrassa donc la foi avec courage ; il ne crut pas que rien fût impossible au Créateur ; et après avoir reçu ce fils conformément à sa foi, il ajouta foi aussi à l'ordre de Dieu. Déjà il avait cru quand Dieu lui donnait ce fils ; et la foi du patriarche, quand il fallut en faire le sacrifice, ne dégénéra point de ce qu'elle s'était montrée quand il dut le recevoir ; partout il fut fidèle.

Jamais il ne se montra cruel. Oui, il conduisit son fils au lieu de l'immolation, il arma son bras de l'épée tranchante. Tu vois avec étonnement ce père prêt à frapper et à frapper qui ? Vois aussi de qui il suit les ordres. Abraham se montre pieux en obéissant : qu'oseras-tu dire de Dieu qui commande ? De grâce, dirai-je ici aux cœurs faibles et non aux impies, ne murmurez point contre lui. Vous aimez celui qui obéit, comment vous déplairait celui dont il exécute les ordres ? Si Abraham a bien fait de s'y soumettre, Dieu n'a-t-il pas fait mieux, beaucoup et incomparablement mieux en les donnant ?

2. Peut-être faut-il chercher ici des raisons plus profondes. Car Dieu n'a pas donné sans motif et il ne faut point entendre dans un sens charnel cet ordre dont la connaissance trouble peut-être parmi vous, des âmes peu clairvoyantes. « Dieu, dit l'Écriture, tenta Abraham [1]. » Quoi ! est-il si étranger à ce qui existe, connaît-il si peu le cœur de l'homme qu'il le tente pour en découvrir les secrets ? Loin de nous cette pensée. C'est l'homme qu'il veut révéler à lui-même. Ainsi donc, mes frères, je m'adresse d'abord à ces esprits qui combattent la loi ancienne ; l'Écriture sainte. Il en est effectivement qui sont plutôt prêts à critiquer ce qu'ils ne comprennent pas qu'à chercher à le comprendre, et à calomnier avec orgueil qu'à étudier avec humilité. Je m'adresse donc à ces hommes qui veulent recevoir l'Évangile et repousser l'ancienne loi, qui croient pouvoir suivre la loi de Dieu et n'y marcher que sur un pied, car ils ne sont point ces Docteurs instruits de ce qui touche le royaume de Dieu et qui tirent de leur trésor des choses anciennes et des choses nouvelles [2]. C'est à eux que je m'adresse, car il peut se faire qu'il y en ait ici qui se déguisent ; d'ailleurs s'il n'en est point parmi nous, vous tous qui êtes présents vous pourrez ainsi leur répondre. Je résous donc en peu de mots la question proposée.

Voici ce que nous disons à ces âmes égarées : Vous recevez l'Évangile sans recevoir la loi. Pour nous, nous déclarons que le Législateur miséricordieux de l'Évangile est l'auteur redoutable de la loi. Sa loi, en effet, effraye les hommes pour les porter à se convertir, et quand ils le sont l'Évangile les guérit. Le Souverain avait rendu un décret ; et ce décret, étrangement violé, ne servait plus qu'à la punition des coupables. Que restait-il à faire pour ces malheureux ? Le Législateur devait venir lui-même apporter leur grâce.

Mais que dit le cœur pervers pour expliquer comment il reçoit l'Évangile et rejette la loi ? Pourquoi rejette-t-il la loi ? Parcequ'il y est écrit, dit-il, que « Dieu tenta Abraham. » Quoi ! j'ado-

[1] Gal. IV, 23. — [2] Gen. XXI, 12. — [3] Gen, XXII, 18. — [4] Retr. liv. II, ch. 22, n. 2.

[1] Gen. XXI, 1 — [2] Matt. XIII, 52.

rerais un Dieu qui tente? — Adore le Christ que te montre l'Évangile. C'est lui qui te rappelle à l'intelligence de la loi. — Mais ils ne sont pas allés jusqu'au Christ et ils sont restés avec leurs vains fantômes ; car ils n'adorent pas le Christ tel que le prêche l'Évangile ; ils se font un Christ particulier. Aussi appliquent-ils, sur le voile de leur folie naturelle, un autre voile, le voile de l'erreur. Et comment, à travers l'épaisseur de ce double voile, peuvent-ils distinguer la lumière de l'Évangile?

Tu ne peux souffrir que Dieu ait tenté; ne souffre donc pas non plus que le Christ l'ait fait. Et si tu aimes à voir que le Christ l'a fait, aime aussi à considérer que Dieu en ait fait autant. Le Christ est en effet le Fils de Dieu, Dieu comme son Père et un même Dieu avec lui.

Mais où lisons-nous que le Christ a tenté? Dans l'Évangile même. Il y dit à Philippe : « Où « achèterons-nous des pains pour nourrir ce « peuple? » Et l'Évangéliste ajoute : « Or il di- « sait cela pour le tenter, car pour lui il savait « ce qu'il devait faire [1]. » Applique maintenant ceci à Dieu quand il tenta Abraham. Lui aussi parlait de cette sorte en tentant Abraham, car il savait ce qu'il devait faire. Voilà le Christ qui tente et Dieu qui tente également. L'hérétique alors ne cessera-t-il point de nous tenter? Mais lorsque Dieu tente, c'est pour instruire l'homme, et quand l'hérétique tente, c'est pour s'éloigner de Dieu.

3. Sache donc votre charité que Dieu en tentant ne cherche pas à connaître ce qu'il ignorait; il veut, lorsqu'il tente, c'est-à-dire lorsqu'il interroge, manifester les secrets du cœur de l'homme. L'homme en effet ne se connaît pas aussi bien que le connaît son Créateur : un malade n'est-il pas mieux connu de son médecin que de lui-même? Le malade souffre, le médecin ne souffre pas ; et pourtant le premier espère savoir la nature de ses douleurs par le second qui ne les endure point. Aussi crie-t-on dans un psaume : « Purifiez-moi, Seigneur, de mes fau- « tes cachées [2]. » C'est qu'il est dans l'homme des choses inconnues de l'homme; elles ne s'avancent, ne se montrent, ne se découvrent que dans les tentations; et si Dieu cesse de tenter, c'est le maître qui cesse d'enseigner.

Mais Dieu tente pour instruire, et le diable pour tromper. Qu'on ne donne pas lieu à cette tentation; et elle est vaine, ridicule, elle échoue. Aussi l'Apôtre dit-il : « Ne donnez point lieu au « diable. [1] » C'est par leurs passions que les hommes donnent lieu au diable, car ils ne voient pas cet ennemi contre lequel ils combattent. Ils peuvent toutefois en triompher facilement : qu'ils se domptent eux-mêmes à l'intérieur et ils le vaincront ostensiblement.

Pourquoi parler ainsi? Parce que l'homme se méconnaît tant qu'il ne s'étudie pas dans la tentation. Mais quand il s'est étudié, qu'il ne se néglige point. S'il a pu se négliger quand il se méconnaissait, qu'il prenne garde de se négliger encore, maintenant qu'il se connaît.

4. En résumé, mes frères, si Abraham se connaissait, nous ne le connaissions pas. Il fallait donc le révéler soit à lui soit au moins à nous : à lui, pour lui apprendre de quoi il devait rendre grâces; à nous, pour nous dire ce que nous devions demander à Dieu ou imiter dans son serviteur. Que nous enseigne donc Abraham? Je l'exprimerai en un mot : à ne pas préférer à Dieu les dons de Dieu. Ceci soit dit selon le sens littéral et avant de scruter les leçons cachées dans ce mystère, dans cet ordre intimé à Abraham d'égorger son fils unique. Garde-toi donc de préférer à Dieu même les grands dons qu'il t'accorde, et s'il veut te les enlever, ne cesse point de l'honorer, car on doit aimer Dieu gratuitement. Et quelle plus douce récompense peut nous venir de Dieu, que Dieu même?

5. Après avoir accompli généreusement dans son cœur cet acte d'obéissance et de dévouenent, Abraham s'entend dire de la part de Dieu : « Je « connais maintenant que tu crains Dieu [2]. » Ce qui signifie que Dieu a révélé Abraham à lui-même. Ne sommes-nous point habitués à ce langage? Je parle à des Chrétiens, ou à des hommes qui profitent des divines leçons; ce que je dis n'est ni nouveau ni étrange, votre sainteté le connaît parfaitement. Que disons-nous donc quand un prophète parle? C'est Dieu, disons-nous, qui a parlé. Nous disons également : Le prophète a parlé. Et ces deux manières de nous exprimer sont également justes, appuyées également sur des autorités. C'est ainsi que les Apôtres ont interprété les prophètes, ils disent également *Dieu a parlé*; *Isaïe a parlé*. Ces deux formules sont vraies, puisque nous les trouvons toutes deux dans les Écritures.

Si donc le chrétien me résout la question présente, il résoudra par là même celle que j'ai

[1] Jean, VI, 5, 6. — [2] Ps. XVIII, 13.

[1] Eph. IV, 27. — [2] Gen. XXII, 12.

proposée un peu auparavant. Comment? Parce que, conformément à cette parole : « Ce n'est « pas vous qui parlez, » et le reste [1] ; et à ces autres : « Voici que moi, Paul, je vous parle [2]; « Le Christ parle en moi, [3] » c'est Dieu qui dit ce que dit l'homme par sa grâce.

6. Donc, mes frères, appliquez cette règle à ce qui vous paraissait tortueux, et il sera redressé. Donc aussi attachons tous sur Dieu nos regards suppliants; qu'il apaise la faim de nos âmes : c'est lui qui pour nous a enduré la faim et pour nous s'est fait pauvre, quand il était riche, afin de nous enrichir par sa pauvreté [4]. Avec quel à-propos nous venons de lui chanter : « Tous les êtres attendent de vous leur nourri- « ture au temps convenable [5]. » Si c'est tous les êtres, c'est tous les hommes; et si c'est tous les hommes, c'est nous par conséquent. Donc encore, si en vous adressant la parole nous devons vous donner quelque chose de bon, cela vous viendra de Celui qui nous donne à tous, parce que tous nous attendons de Lui.

Le temps convenable est venu, qu'il donne; mais pour l'obtenir faisons ce qu'il a dit; attachons sur lui le regard du cœur : le corps a des yeux et des oreilles qui sont pour nous; le cœur, des yeux et des oreilles qui sont pour lui. Ouvrez donc cette oreille du cœur et entendez ce grand mystère. Tous les mystères des Écritures sont grands et divins : il en est toutefois de plus remarquables, de plus importants; il en est qui demandent la plus vive attention de notre part; plus que les autres ils relèvent ceux qui sont tombés et nourrissent ceux qui ont faim : ils les nourrissent, non en leur inspirant le dégoût, mais en les en préservant, en chassant le besoin sans provoquer la répugnance. — Qui ne s'étonnerait de cet ordre d'immoler un fils unique, intimé par Celui qui l'avait promis? Cet ordre donné exactement, comme nous l'avons appris, provoque l'attention à chercher le secret du mystère.

7. Avant tout néanmoins, nous vous prions, mes frères, au nom du Seigneur, et avec les plus vives instances, nous vous ordonnons même, quand on vous dévoile le mystère d'un fait rapporté dans l'Écriture, de croire d'abord qu'il s'est accompli à la lettre : enlevez ce fondement de l'histoire, vous chercherez à bâtir dans les airs.

Abraham notre père était alors un homme fidèle, confiant en Dieu, et justifié par la foi, comme disent les Écritures anciennes et nouvelles [1]. Il eut un fils de Sara son épouse, lorsque tous deux étaient parvenus à la vieillesse et devaient humainement désespérer d'en avoir. Mais que ne doit-on espérer de Dieu? Rien ne lui est difficile : il fait les grandes comme les petites choses; il ressuscite les morts comme il crée les vivants. Si l'art du peintre lui permet de faire des œuvres si diverses, de produire l'insecte comme l'éléphant; de quoi n'est point capable ce grand Dieu qui a dit, et tout a été fait, qui a commandé, et tout a été créé [2]? Qu'y a-t-il de laborieux pour Celui à qui suffit une parole? Autant il lui fut aisé de créer les anges par de là les cieux, autant il lui en coûte peu de produire les astres dans les cieux, les poissons dans la mer, les arbres et les animaux sur la terre : il fait avec la même facilité les grandes et les petites choses. Et quand il a pu si facilement tirer du néant, on s'étonnerait qu'il eût donné un fils à des vieillards?

Ces hommes ou plutôt ces personnages étaient alors entre les mains de Dieu et il les avait créés comme les hérauts du futur avènement de son Fils : il veut que nous cherchions, que nous trouvions le Christ non-seulement dans ce qu'ils disaient, mais encore dans ce qu'ils faisaient et dans ce qui leur arrivait. Ce que l'Écriture rapporte d'Abraham est donc en même temps un fait et une prophétie. Ainsi l'atteste l'apôtre : « Il est écrit, dit-il, qu'Abraham eut deux fils : « l'un de la servante et l'autre de la femme li- « bre. Ce qui a été dit par allégorie : car ce sont « les deux alliances [3]. »

8. Ainsi donc il n'y a point d'imprudence à dire qu'Isaac est né et qu'il est une figure. Il y a aussi réalité et prophétie quand le père se montre docile à la voix de Dieu lui commandant d'immoler son fils; quand il le conduit et parvient au bout de trois jours au lieu du sacrifice; quand il renvoie ses deux serviteurs avec la bête de somme et poursuit sa route jusqu'au lieu indiqué par le Seigneur; quand il place le bois sur l'autel et son fils sur le bois; quand avant d'arriver au lieu de l'immolation, le fils porte le bois sur lequel on doit l'étendre; et qu'au moment où il va être frappé une voix crie qu'on l'épargne, sans manquer néamoins d'offrir un sacrifice avant le retour et de répandre le sang;

[1] Matt. X, 20. — [2] Gal., V, 2. — [3] II Cor. XII, 3. — [4] II Cor. VIII, 9. — [5] Ps. CIII, 27.

[1] Gen. XV, 6, Rom. IV, 3 Gal. III, 6. — [2] Ps. CXLVIII 5. — [3] Gal. IV, 22 24.

quand apparaît un bélier arrêté par les cornes dans un buisson et qu'on l'égorge pour consommer le sacrifice; quand après ce grand acte, il est dit à Abraham : « Je multiplierai ta postérité « comme les étoiles du ciel et comme le sable « de la mer; et ta race possèdera les cités de « tes ennemis; et toutes les nations de la terre « seront bénies en celui qui sortira de toi; « parceque tu as obéi à ma parole [1]. »

Vois donc à quel moment cette promesse s'accomplit et à quel moment elle fut rappelée. C'est au moment où le divin Bélier s'écria : « Ils « m'ont percé les pieds et les mains, » et le reste. Et au moment où se consommait le sacrifice marqué dans ce psaume, on disait en récitant ce même psaume : « Toutes les extrémités « de la terre *se souviendront* et se convertiront « au Seigneur, toutes les nations se prosterneront devant lui; car à lui appartient l'empire « et il règnera sur les peuples [2]. » *Ils se souviendront*, est-il dit : ainsi le fait dont nous sommes aujourd'hui témoins, avait été prédit auparavant.

9. Voyons donc comment s'est accomplie, par quel moyen et à la suite de quel sacrifice s'est accomplie cette promesse adressée à Abraham : « Toutes les nations seront bénies en celui qui « sortira de toi. » Heureuses les nations qui n'ont pas entendu et qui croient, maintenant qu'elles le lisent, ce que crut le patriarche en l'entendant ! Car « Abraham crut à Dieu, ce qui « lui fut imputé à justice, et il fut appelé ami « de Dieu [3]. » Quand il crut à Dieu dans son cœur, c'était seulement de la foi; et quand il conduisit son fils à l'autel, quand sans trembler il arma son bras, quand il frappait s'il n'eût été retenu par la voix du ciel, c'était en même temps une grande foi et une grande œuvre ; une œuvre qui fut louée de Dieu même : « Tu « as, dit-il, obéi à ma parole. »

[1] Gen. XXII, 17, 18. — [2] Ps. XXI, 17, 28, 29. — [3] Jacq. II, 23.

Pourquoi donc l'Apôtre Paul dit-il d'un côté : « Nous estimons que l'homme est justifié par la « foi sans les œuvres de la loi, [1] » et de l'autre : « La foi opère par la charité [2] ? » Comment est-il possible que la foi agisse par l'amour et qu'en même temps l'homme soit justifié par la foi sans les œuvres de la loi ? Comment, mes frères ? soyez attentifs.

Un homme croit, il reçoit sur sa couche les sacrements de la foi et il meurt, sans avoir eu le temps d'agir. Que disons-nous alors ? Qu'il n'est pas justifié ? Nous croyons au contraire qu'il est justifié, puisqu'il croit en Celui qui justifie l'impie [3]. Il a donc été justifié sans avoir agi et on voit s'accomplir en lui cette sentence de l'Apôtre. « Nous estimons que l'homme est justifié « par la foi sans les œuvres de la loi. » Ainsi le larron crucifié avec le Seigneur crut de cœur pour la justice et confessa de bouche pour le salut [4]. Car si la foi agissant par la charité ne peut s'exercer à l'extérieur, elle échauffe néamoins le cœur et s'y conserve.

Il y avait sous la loi des hommes qui se glorifiaient des œuvres de la loi, accomplies peut-être par crainte et non par amour; et ils voulaient pour ce motif passer pour justes et être préférés aux Gentils qui n'avaient pas vécu selon la loi. Mais l'Apôtre qui prêchait la foi aux Gentils vit justifiés par la foi ceux qui se convertissaient au Seigneur; il vit qu'ils faisaient le bien après avoir cru, sans avoir mérité de croire en le faisant, et il s'écria avec sécurité : « L'homme « peut être justifié par la foi sans les œuvres de « la loi. » Ainsi les justes n'étaient pas selon lui ceux qui agissaient par crainte, car c'est dans le cœur que la foi agit par l'amour, lors même qu'elle ne se traduit point extérieurement par des œuvres.

[1] Rom. III, 28. — [2] Gal. V, 6. — [3] Rom. IV, 5. — [4] Heb. X, 10.

SERMON III.

AGAR ET L'HÉRÉSIE [1].

ANALYSE. — Ce n'est ici qu'un fragment. Agar, dit S. Augustin, mérita par son orgueil d'être affligée par Sara, et si les princes catholiques ont porté des lois contre la faction de Donat, cette faction ne se les est-elle point attirées par son orgueil ? Mais les hérétiques sont réservés à de plus rudes supplices. Ismael fut chassé de la maison de son pere Abraham à cause de l'espece de persécution qu'il exerçait contre Isaac : ainsi les hérétiques ne seront point admis au céleste héritage.

L'ancien Testament est spécialement pour les Juifs; car il leur promettait des biens charnels, incapables qu'ils étaient de recueillir les biens spirituels. C'était là un royaume tout terrestre, une vie terrestre et profondément abaissée, livrée à la puissance de l'ennemi. Ils n'espéraient du Seigneur rien que de terrestre, ils le servaient pour ce motif. Que l'on interroge les Chrétiens; n'en est-il pas, hélas ! qui ressemblent à ces Juifs? Ils sont comme eux de l'Ancien Testament. Peu m'importe le nom; c'est la vie que je considère.

De ce nombre sont aussi l'hérésie et le schisme. Agar s'enfuit devant Sara, Sara l'affligeait. Comment s'en étonner? Sara l'affligeait dans son corps. Si le parti de Donat a souffert aussi quelques afflictions, n'est-ce point Agar la servante d'Abraham qui est châtiée par sa maîtresse à cause de son orgueil? Que cette Agar écoute la voix de l'ange : « Retourne vers ta maîtresse, lui dit-il [2]. »

« Mais comme alors celui qui était né selon « la chair persécutait celui qui l'était selon « l'esprit, de même encore aujourd'hui. Or que « dit l'Écriture? Chasse la servante et son fils ; « car le fils de la servante ne sera point héritier « avec le fils de la femme libre. [3] » Cherchons à comprendre cette persécution, là même où l'Écriture en parle.

Que dit donc la Genèse ? « Comme Ismaël « jouait avec Isaac, Sara les vit. » Où est ici le persécuteur ? Où est le persécuté ? Sara les voit jouer et elle dit : « Chasse la servante, et son « fils. » Pourquoi les chasser ? Parce qu'elle les voit jouer. Mais saint Paul appelle ce jeu une persécution. C'est qu'Ismaël se jouait d'Isaac; il l'attirait pour le tromper. Les jeux des enfants sont des simulacres d'affaires plus importantes; et quand le grand joue avec le petit, c'est pour le duper : il a en vue des desseins différents de ce qu'il fait paraître au petit, c'est-à-dire au faible avec lequel il joue. Ismaël était l'aîné et déjà affermi dans la malice : en jouant avec Isaac, il le trompait, il dupait ce petit comme on dupe au jeu. Sara s'aperçut que ce jeu était une persécution contre son fils, c'est pourquoi elle dit : « Chasse la servante et son fils; car le fils « de la servante ne sera point héritier avec le « fils de la femme libre [1]. »

L'Eglise dit aussi : Chasse les hérésies et leurs adeptes; car les hérétiques n'hériteront pas avec les catholiques. Mais pourquoi n'hériteront-ils pas? Ne sont-ils point de la race d'Abraham? N'ont-ils pas le Baptême de l'Eglise? Ils ont le Baptême, et issus d'Abraham ils en seraient les héritiers, si leur orgueil ne les excluait de cet héritage. Tu nais de la même parole, du même sacrement; mais tu ne parviendras au même héritage de l'éternelle vie qu'à la condition de rentrer dans l'Eglise Catholique. Tu es de la race d'Abraham; mais loin d'ici le fils de la servante à cause de son orgueil.

[1] Gen. XVI, 9, 10. — [2] Gen. XVI, 6, 9. — [3] Gal. IV, 29, 30.

[1] Gen. XXI, 9, 10.

SERMON IV.

Prêché à la fête de saint Vincent, martyr.

JACOB ET ÉSAU

OU

LES HOMMES SPIRITUELS ET LES HOMMES CHARNELS [1].

ANALYSE. — Ce long discours paraît n'avoir pas été prêché le même jour. « Chacun, dit saint Augustin dans la première partie, « commence par la vie charnelle ; c'est pourquoi Esaü s'appelle l'aîné. » Et il ajoute plus loin : « Je vous ai fait observer hier qu'Esaü « s'appelle l'aîné parce qu'on ne devient spirituel qu'après avoir été charnel. » Si donc on a réuni plusieurs discours, c'est que tous ne sont que le développement d'une même idée et l'explication d'une même figure. Jacob est le type figuratif des hommes spirituels ; Esaü est le type des hommes charnels. Pour connaître le bonheur et les devoirs des premiers, il suffit de leur appliquer au sens spirituel ce que dit et fait Jacob quand il obtient la bénédiction de son père ; et pour se faire une idée du malheur et des péchés des seconds, on peut leur appliquer aussi ce que dit et fait Esaü. Voilà le dessein général.

1. Il nous en souvient, nous vous sommes redevables sur la lecture d'hier ; mais si nous vous devons un discours, vous nous devez votre attention.

Il paraît y avoir dans cette lecture quelque chose de charnel ; toutefois celui qui a reçu l'esprit de Dieu y voit une sagesse toute spirituelle. « La sagesse charnelle est la mort, dit « l'Apôtre [2]. » Si donc Dieu a promis le Consolateur divin, l'Esprit de vérité ; s'il l'a envoyé comme il l'avait promis, c'est qu'il veut qu'après l'avoir reçu on ne soit plus asservi aux plaisirs du temps ; il veut que maître du corps et fidèle au Créateur, on marche dans la voie des commandements de Dieu sans que les pieds chancellent et que les yeux se troublent ; il veut qu'animé par la foi, on avance et on arrive à ce que l'œil n'a point vu, à ce que l'oreille n'a point entendu, à ce qui n'est point monté dans le cœur de l'homme [3], à ce qu'on croit avant de le voir ; foi nécessaire pour n'être pas confondu lorsque l'évènement s'acccomplira.

Qu'on s'efforce donc d'y parvenir, soutenu par la confiance, espérant ce qu'on ne possède pas encore, croyant ce qu'on ne voit pas encore, aimant ce qu'encore on n'embrasse pas. Quand l'âme s'exerce ainsi dans la foi, dans l'espérance et dans la charité, elle devient apte à recevoir ce que Dieu lui réserve.

2. Aussi lorsque Pierre obéissait encore à la sagesse charnelle, il se troubla à la voix d'une servante et renia trois fois son Maître. Le Médecin avait prédit au malade ce qui devait lui arriver ; ce malade ignorait à quelles chutes l'exposait son mal, et présumait de lui-même ; mais le Médecin voyait juste. Pierre avait donc dit qu'il mourrait avec son Maître et pour son Maître. Sa maladie l'en rendait encore incapable. Mais lorsque l'Esprit saint fut descendu du ciel et eut affermi ceux en qui il venait d'être envoyé ; rempli tout-à coup d'une confiance spirituelle, ce fut alors qu'il commença d'être réellement disposé à donner sa vie pour Celui-là même qu'il avait renié. Cette même confiance remplit tous les martyrs, tous les martyrs qui ont la vraie foi, qui ne meurent ni ne souffrent pour une foi trompeuse, pour de vains fantômes, pour des espérances chimériques, pour d'incertaines réalités ; mais pour de sûres promesses, car ils savent que Celui qui les a faites peut les accomplir. Aussi méprisent-ils toutes les choses présentes et s'embrasent-ils d'ardeur pour ces biens à venir, qu'ils ne craindront pas de perdre une fois qu'ils les possèderont.

3. Vous donc qui étiez ici hier, souvenez-vous

[1] Gen. XXV, XXVII. — [2] Rom. VIII, 6. — [3] I Cor. II, 9.

d'Ésaü et de Jacob, les deux fils d'Isaac; rappelez-vous comment le plus jeune fut préféré à l'aîné [1], et pour être avec Jacob n'aimez point Esaü. Ce serait être Esaü que de vouloir vivre charnellement ou d'espérer les biens charnels pour le siècle futur. Ainsi donc vivre charnellement, aimer dans le temps ou espérer de Dieu ce qu'il accorde même aux méchants, mettre toute sa félicité dans ce qui fait la joie des pécheurs, ou le mépriser maintenant pour se le promettre dans l'avenir, c'est être charnel, avoir une foi charnelle, une charnelle espérance et une charité charnelle. La foi spirituelle, c'est croire que ton Dieu te protège dans le temps afin de t'aider à parvenir à ce que le temps ne connaît pas; c'est espérer que tu vivras de la vie des anges loin des souillures du corps, loin des voluptés et des plaisirs, loin de l'impureté et de l'ivresse et des banquets de chair, loin encore de l'orgueil que donnent les richesses et les dignités de la terre, en un mot, de la seule vie des Anges.

4. Or la vie des Anges c'est la joie qu'ils puisent dans le Créateur et non dans la créature. La joie de la créature, c'est tout ce qui se voit; la joie du Créateur, c'est tout ce qui ne se voit pas des yeux du corps, mais uniquement avec le regard purifié de l'esprit. « Heureux les cœurs purs ! » Pourquoi sont-ils heureux? « Parcequ'ils verront « Dieu. [2] » Ne croyez donc pas, mes frères, que la joie des Anges vienne de ce qu'ils voient la terre, le ciel ou ce qui s'y trouve. Non, ils ne se réjouissent pas de voir le ciel et la terre, mais de voir Celui qui a fait et le ciel et la terre.

5. Au reste Celui qui a fait le ciel et la terre n'est lui-même ni le ciel ni la terre; il n'est rien de ce que l'on peut se figurer de terrestre ou de céleste, rien de ce que tu peux imaginer de corporel ou de spirituel. Dieu n'est pas cela. Ne te le représente pas non plus comme un homme qui serait à la fois grand et beau; car Dieu n'est circonscrit dans aucune forme humaine; aucun lieu ne le contient, aucun espace ne le renferme. Qu'il ne t'apparaisse pas comme un Dieu d'or : Dieu n'est pas cela : n'est-ce pas lui qui a fait cet or dont tu voudrais le former lui-même? Ce métal est trop vil puisqu'il est dans la terre. Ne conçois Dieu comme rien de ce que tu vois au ciel, rien comme la lune, le soleil, les astres, rien de ce qui brille et resplendit au dessus de nous. Ce serait t'éloigner de la vérité. Mais ne crois pas non plus que si Dieu ne ressemble point au soleil, c'est que le soleil est limité comme un cercle au lieu d'être un espace illimité de lumière; ne te dis pas : Dieu est au contraire une lumière immense, infinie; n'élargis pas en quelque sorte le soleil jusqu'à faire qu'il soit sans bornes, ici et là, au dessus et au dessous de nous : n'estime pas que Dieu soit quelque chose de semblable, il n'est rien de cela. Dieu sans doute habite une lumière inaccessible [1]; mais cette lumière n'est ni un cercle ni perceptible à l'œil de chair.

6. Peux-tu voir ce que c'est que la vérité, que la sagesse, que la justice; dans quel sens il est dit : « Approchez de lui et soyez éclairés [2], » quelle est cette vraie lumière dont Jean a écrit : « Il était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde; » de quelle manière Jean-Baptiste n'était pas lui-même cette lumière véritable, puisque l'Evangéliste Jean dit de lui : « Il n'était pas la lumière, mais il devait « rendre témoignage à la lumière [3]? » Jean-Baptiste n'est pas le seul dont on puisse parler ainsi : Paul n'était pas la vraie lumière, ni Pierre ni aucun des autres apôtres ne l'étaient non plus. En effet « la vraie lumière » est celle qui « éclaire tout homme venant en ce monde. »

Or si les apôtres étaient des lumières ce n'était que des lumières allumées. On dit aussi que nos yeux sont des lumières, et chacun jure : Par mes lumières. Mais que sont ces lumières? Elles demeurent dans les ténèbres quand il n'y a ni soleil ni lune ni tout autre flambeau. Puisqu'ils sont des lumières, qu'ils regardent en avant, qu'ils dirigent notre marche! Sont-ils donc des lumières? Ils sont néamoins des lumières. Pourquoi? Parce qu'ils peuvent recevoir la lumière. Qu'on apporte un flambeau, ni ton front ne le voit, ni ton oreille, ni l'odorat, ni la main, ni le pied : il n'y a en toi, pour voir ce flambeau, que les organes appelés lumières. Quand la lumière disparaît, ils tombent dans les ténèbres; quand on l'approche, seuls ils la voient, ils la sentent seuls. Les autres organes sont aussi éclairés, mais pour être visibles et non pour voir. Car la lumière qui se lève ou que l'on apporte se répand sur tous les membres, sur les yeux pour qu'ils voient, sur les autres membres pour qu'ils soient vus. C'est ainsi que tous les saints ont été éclairés pour voir et prêcher ce qu'ils voyaient. De là cette parole : « Vous êtes

[1] Gen. XXV XXVII. — [2] Matt. V 8.

[1] I Tim. VI 16 — [2] Ps. XXXIII. 6. — [3] Jean I 8 9.

« la lumière du monde [1] : » la lumière et non la vraie lumière. Pourquoi? Parce qu'un autre était « la vraie lumière qui illumine tout homme. » Remarquez : *Tout homme*. S'il parlait de ce soleil, il ne dirait pas *Tout homme*, car les hommes ne sont pas les seuls qui le voient. Il est vu aussi des troupeaux, des mouches et des plus faibles animaux. Au lieu que pour voir cette autre lumière qui est Dieu, il n'y a que ceux dont il a été dit : « Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu [1]. »

7. Efforcez-vous, mes frères, de penser à la lumière de la vérité, à la lumière de la sagesse; considérez comme elle est partout présente à tous; efforcez-vous de penser à la lumière de la vérité, présente à quiconque s'en occupe. Que veut en effet celui qui s'occupe d'elle ? En voulant vivre dans l'injustice, on pèche, et on abandonne la justice. Mais qu'y perd-elle ? On s'attache à elle : qu'est-ce qu'elle y gagne ? En la quittant on la laisse dans son entier; on la trouve également dans son entier, lorsqu'on y revient. Qu'est-ce donc que la lumière de la justice ? Se lève-t-elle en Orient pour aller en Occident? Est-il un autre lieu d'où elle vienne, et va-t-elle dans un autre? Partout n'est-elle pas présente ? Quand un homme est en Occident et qu'il veut vivre d'après ses lois, ne peut-il la voir et l'étudier ? Si par contre il est en Orient et qu'il veuille aussi la suivre, lui fait-elle défaut ? Elle est là comme ailleurs, elle est présente à quiconque vit avec droiture. C'est d'après sa direction que tous apprennent à vivre dans l'équité. Mais comme les justes la voient en vivant avec probité, les pécheurs ne la voient pas en vivant dans le mal. L'un est sage parcequ'il la voit, et il la voit pour y conformer ses actes, car s'il ne les dirige point d'après cette règle, il se heurte contre l'erreur de l'iniquité. Mais là aussi il pouvait la voir; elle n'est donc attachée à aucun lieu, elle est partout. Ainsi en est-il, non-seulement de la justice, mais de la sagesse, de la vérité, de la chasteté.

Efforcez-vous de contempler une telle lumière. Vous ne le pouvez? L'œil de votre intelligence est tremblant? Purifiez-le et il verra. Mais pour se purifier et voir, qu'il croie; la foi lui méritera d'être purifié. Si donc vous ne pouvez voir encore, prenez patience, guérissez-vous et votre œil pourra fixer.

8. Gardez-vous toutefois de vous représenter dans le siècle à venir ce que vous voyez dans celui-ci. Vous figurer et aimer quelque chose de semblable, ce serait vouloir quitter le monde avec le monde, emporter le monde avec vous. Là ne sera point ce qui est ici. Il y aura une incomparable lumière d'où rayonne ce je ne sais quoi qui se montre à notre intelligence, excite nos transports. Mais si nous recueillons cette bénédiction de la rosée du ciel, nous recueillons aussi l'abondance de la fertilité de la terre. Ainsi a été béni Jacob [1]; imitons-le et ne vivons point charnellement; c'est par la vie charnelle que chacun commence; c'est pourquoi Esaü est appelé l'aîné.

Il y a deux Testaments dans l'Écriture, l'ancien et le nouveau. L'ancien contenait des promesses temporelles, mais avec des significations toutes spirituelles. Que votre charité se rende attentive.

On fait entrevoir aux Juifs une terre promise ; mais cette terre promise est l'indice de quelque bien spirituel. Si on leur promet Jérusalem, la cité de paix, il y a dans ce nom un sens mystérieux. La circoncision de la chair qui leur est imposée désigne une sorte de circoncision spirituelle. Ils doivent observer un jour entre sept, ce jour signifie le repos d'un ordre plus élevé qui sera sans fin; car lorsque la Genèse parle des sept jours, elle dit après chacun d'eux : « Il eut un soir [2]; » le septième est le seul dont elle ne dise pas : « Il eut un soir; » et ce septième jour, qui est sans soir, nous désigne l'éternel repos, qui sera sans fin. On donne aux Juifs des sacrifices charnels, et tout dans l'immolation des victimes vivantes indique les sacrifices spirituels. Aussi ceux d'entre eux qui ont vu quelque chose de grand dans la lettre même de ces institutions, qui n'ont rien cherché pour l'avenir et n'ont pu comprendre dans un sens spirituel ce qui se faisait charnellement, ceux-là sont du parti de l'aîné des deux fils, ils appartiennent à l'ancien Testament.

9. En effet le vieux Testament est la promesse en figure; le nouveau est aussi la promesse, mais entendue spirituellement. La Jérusalem de la terre appartient au Testament ancien; mais elle est l'image de la Jérusalem du ciel et du Testament nouveau. La circoncision de la chair est de l'ancien, la circoncision du cœur est du nouveau Testament. D'après l'ancien Testament le peuple secoue le joug égyptien; il secoue d'après le nouveau, le joug du démon. Les Egyptiens persécuteurs, et Pharaon à leur tête, pour-

[1] Matt. v, 14.

[1] Gen. XXVII, 28. — [2] Gen. I, 5.

suivent les Juifs à leur sortie d'Egypte ; le peuple chrétien est poursuivi par ses propres péchés et par le diable, prince des pécheurs. Les Egyptiens qui poursuivent les Juifs s'arrêtent à la mer ; et les péchés qui poursuivent les chrétiens s'arrêtent au Baptême.

Attention! mes frères, attention! La mer sauve les Juifs et engloutit les Egyptiens ; les Chrétiens sont sauvés par la rémission des péchés qui disparaissent dans le Baptême. Après le passage de la mer Rouge, les Juifs marchent et circulent dans le désert; les chrétiens après le Baptême ne sont pas non plus dans la terre promise, mais dans l'espoir de la posséder. Ce siècle est un désert, il est vraiment après le Baptême un désert pour le chrétien qui comprend ce qu'il a reçu. Oui, si les sacrements ne sont pas seulement, pour lui, des signes corporels; s'ils produisent dans son cœur leur effet spirituel, il sait que ce monde est pour lui un désert, il sait qu'il vit à l'étranger et qu'il soupire après la patrie. Mais tant qu'il soupire, il n'a que l'espérance. « Car c'est en espérance que nous avons « été sauvés. Or l'espérance qui se voit n'est « pas de l'espérance, car ce que quelqu'un voit, « comment l'espérerait-il ? Or, si nous espérons « ce que nous ne voyons pas encore, nous l'at- « tendons par la patience [1]. »

Cette patience produit l'espérance dans le désert. Marcherait-on vers la patrie, si l'on s'y croyait ? Si l'on s'y croyait, ne demeurerait-on pas en route ? Pour n'y pas rester, qu'on espère la patrie, qu'on désire la patrie, qu'on ne la perde pas de vue. Voici des tentations : n'y en a-t-il pas de semblables après le Baptême ? Les Egyptiens qui poursuivirent les Juifs à leur sortie d'Egypte ne furent pas leurs seuls ennemis ; c'était d'anciens ennemis; et c'est ainsi que chacun de nous est poursuivi par sa vie passée et les anciens péchés qu'il a commis sous la tyrannie du diable. Il y eut dans le désert d'autres ennemis qui cherchèrent à fermer le chemin; on combattit contre eux et ils furent vaincus. Ah ! que le chrétien ne s'égare pas lorsqu'après le Baptême il a commencé à suivre la douce voie de son cœur soutenu par les divines promesses. Voici des tentations qui lui conseillent tout autre chose, les plaisirs du monde, un autre genre de vie : leur but est de le tirer hors de la voie, de le détourner de son dessein. Que par le désir de la patrie on triomphe de ces suggestions coupables : les ennemis sont vaincus sur la route, et le peuple poursuit sa marche vers la patrie.

10. Apprends de l'Apôtre que ces évènements étaient pour nous des figures. « Je ne veux pas « dit-il, vous laisser ignorer, mes frères, que « nos pères ont tous été sous la nuée. » S'ils ont été *sous la nuée*, ils ont été *dans l'obscurité*. Comment dans l'obscurité ? C'est qu'ils ne comprenaient point au sens spirituel ce qui leur arrivait corporellement. « Qu'ils ont tous passé la « mer, que tous ont été baptisés sous Moïse, et « qu'ils ont tous mangé la même nourriture « spirituelle. » La manne leur fut donnée dans le désert [1], comme à nous l'onction des Écritures, pour nous soutenir dans le désert de cette mortelle vie. On sait de plus quelle manne mystérieuse reçoivent les Chrétiens : c'est à eux qu'il est dit : « Goûtez et voyez combien le « Seigneur est doux [2]. — Tous, poursuit l'Apôtre, « ont mangé la même nourriture spirituelle. » Qu'est-ce à dire, *la même* ? Elle avait la même signification. « Et tous ont bu le même breu- « vage spirituel. » Mais remarquez comment il n'explique que ce dernier trait et passe les autres sous silence. « Car ils buvaient, dit-il, de l'eau « de la pierre spirituelle qui les suivait ; or cette « pierre était le Christ. Et toutes ces choses étaient « pour nous des figures [3]. » Ils les voyaient, mais elles devaient nous instruire; elles tombaient sous leurs sens, mais elles devaient se révéler à notre esprit. Aussi tous ceux qui n'y ont vu que ce qui est sensible appartiennent à l'ancien Testament.

11. Considérez maintenant qu'*Isaac était vieux*. De qui fit-il le rôle quand il voulut bénir son fils aîné [4] ? *Il était vieux*; dans la vieillesse je vois l'ancienneté et dans l'ancienneté le Testament ancien. Mais parceque l'ancien Testament n'était point compris de ceux qui furent sous la nuée, il est dit que les yeux d'Isaac s'étaient obscurcis. Cet obscurcissement des yeux d'Isaac signifie donc l'obscurcissement de l'esprit des Juifs, et la vieillesse d'Isaac désigne l'antiquité du Testament ancien.

Quoi de plus, mes frères ? Isaac veut bénir spécialement son fils aîné Esaü. La mère aimait le plus jeune, et le père son aîné, en tant que fils aîné : il était également juste pour l'un et pour l'autre, mais il avait plus d'affection pour

[1] Rom. VIII, 24, 25.

[1] Ex. XVI, 13. — [2] Ps. XXXIII, 9. — [3] I Cor. X, 1, 2, 3, 4, 11. — [4] Gen. XXVII, 1.

le premier-né. Il veut donc bénir l'aîné, parceque les promesses de l'ancien Testament s'adressaient au premier peuple de Dieu. Il n'a de promesse que pour les Juifs, à eux il semble tout assurer, tout réserver. Il les tire d'Egypte, les délivre de leurs ennemis, leur fait passer la mer, les nourrit de la manne, leur donne le Testament, la loi, les promesses, la terre même de la promesse. Il n'est donc pas étonnant qu'Isaac ait voulu bénir son fils aîné.

Mais sous la figure de cet aîné, c'est sur le plus jeune que descend la bénédiction. La mère représente l'Église. Croyez-le, mes frères, l'Église n'est pas seulement dans les saints qui parurent après l'avènement et la naissance du Sauveur; tous les saints, quel qu'ils soient, appartiennent à l'Église. Abraham n'est-il pas à nous, quoiqu'il ait vécu avant que le Christ naquit d'une Vierge, et que nous ne soyons devenus Chrétiens que si longtemps après la passion du Christ ? Mais l'Apôtre assure que nous devenons les enfants d'Abraham en imitant la foi d'Abraham [1]. Quoi donc ! C'est en imitant sa foi que nous sommes admis dans l'Église, et lui n'y sera point admis ? Cette Église est représentée par Rebecca, l'épouse d'Isaac; elle était aussi dans les saints Prophètes qui comprenaient l'ancien Testament, car ces promesses charnelles désignaient pour eux je ne sais quoi de spirituel. Aussi les spirituels sont avec le fils puîné; car celui-ci est spirituel comme l'aîné charnel.

12. Déjà nous disions hier à votre sainteté qu'Esaü est appelé l'aîné parce que nul ne devient spirituel qu'après avoir été charnel. Mais on sera toujours Ésaü si l'on continue à vivre de la prudence de la chair; et si l'on devient spirituel, on sera alors le fils plus jeune, plus jeune et plus grand que l'aîné; celui-ci ne devançant que par l'âge et l'autre devançant par la vertu.

Aussi bien Jacob ayant fait cuire des lentilles, Ésaü voulut en manger avant de se présenter à la bénédiction paternelle. « Donne-moi ton droit « d'aînesse, lui dit Jacob, et je te donnerai ces « lentilles que j'ai préparées [2]. » Il vendit ce droit d'aînesse à son jeune frère. L'un y gagna le plaisir d'un moment et l'autre une éternelle dignité. C'est donc manger des lentilles que d'être dans l'Église asservi aux plaisirs du temps.

Jacob fit cuire ces lentilles sans en manger. C'est que les idoles étaient adorées surtout par les Égyptiens avides de lentilles. Les lentilles désignent d'ailleurs toutes les erreurs des païens. Et comme Jacob représentait la plus grande et la plus illustre portion de l'Église qui vient de la gentilité, Jacob fit cuire les lentilles, Ésaü les mangea, c'est-à-dire que la gentilité rejeta les idoles qu'elle adorait, tandis que les Juifs s'y asservirent. N'avaient-ils pas le cœur tourné vers l'Égypte lorsqu'ils parcouraient le désert ? Même après que leurs ennemis furent morts dans la mer et engloutis sous les flots, ils voulurent se faire une idole. Ils ne voyaient point Moïse [1] et ils ne comprenaient point que Dieu était présent; trop confiants dans la présence d'un homme que leurs yeux ne rencontraient plus, ils commencèrent à croire que Dieu n'était plus là, et pourtant c'était lui seul qui opérait ces étonnantes merveilles par le ministère de Moïse. Si du regard charnel ils cherchèrent un homme, c'est que pour voir Dieu dans Moïse ils n'avaient point le regard du cœur. Aussi parce que tournés vers l'Égypte ils se nourrissaient en quelque sorte de ses lentilles, ils perdirent la prééminence.

Appliquez-vous ceci à vous-mêmes. Il y a un peuple chrétien. Or les premiers dans ce peuple sont ceux qui appartiennent à Jacob. Pour ceux qui vivent d'une manière charnelle, qui croient charnellement, qui espèrent charnellement, qui aiment charnellement, ils sont encore de l'ancien Testament et non du Nouveau; ils partagent le sort d'Ésaü et non la bénédiction de Jacob.

13. Que votre sainteté fasse bien attention. Le vieil Isaac, dont la vue était obscurcie, voulait donc bénir son fils aîné; c'est que le vieux Testament s'adressait aux Juifs. Ils ne le comprenaient pas; c'est ce qu'indiquent les yeux obscurcis. Je le répète donc, mes frères, il s'adresse à l'aîné et la bénédiction descend sur le plus jeune.

En effet, cette mère, qui se montre dans tous les saints, c'est-dire l'Église, comprenait la prophétie et elle donna à son fils puîné le conseil suivant : « Moi-même j'ai entendu ton père disant à « Ésaü : Va, apporte-moi à manger de ta chasse, « afin que mon âme te bénisse avant que je meu- « re.— Maintenant donc, mon fils, écoute-moi. » Elle lui donna alors le conseil d'aller chercher deux chevreaux dans le troupeau voisin; elle s'engageait à les apprêter comme elle savait que le père les aimait; celui-ci en devait manger et bénir son plus jeune fils durant l'absence de

[1] Rom. IV, 12; Galat. III, 7. — [2] Gen. XXV, 31.

[1] Exod. XXXII, 1.

l'aîné. Jacob craignit : « Mon frère dit-il, est « velu ; pour moi je ne le suis pas ; si donc mon « père vient à me toucher et à me palper, ne « comprendra-t-il pas que je suis Jacob et n'at- « tirerai-je pas sa malédiction au lieu de sa bé- « nédiction ? — Va mon fils, répondit la mère, « écoute-moi, je me charge de cette malédic- tion [1]. » Jacob alla donc, il apporta deux che- vreaux ; la mère les apprêta et lui les présenta à son père. Mais comme il l'avait prévu, son père ne le reconnaissant point à la voix, le toucha ; et il sentit qu'il était velu. C'est que sa mère avait enveloppé ses bras avec les peaux des che- vreaux. Isaac crut qu'il était son fils aîné et il le bénit ; il dirigeait sa bénédiction sur l'aîné et elle descendait sur le plus jeune.

Pourquoi celui-ci est-il béni sous l'extérieur de son aîné ? N'est-ce point parceque c'est sous les figures de l'ancien Testament, promis aux Juifs, que la bénédiction spirituelle est parvenue au peuple chrétien ? Attention, mes frères ! On leur parle de la terre promise, on nous en parle aussi ; l'Écriture semble n'entretenir que les Juifs de cette terre promise, et c'est nous qui comprenons ce qu'elle signifie, nous qui disons à Dieu : « Vous êtes mon espérance, mon partage « dans la terre des vivants [2]. » Mais qui nous a enseigné à parler ainsi ? C'est notre mère ; c'est l'Église en effet qui nous enseigne par l'organe des saints Prophètes dans quel sens spirituel nous devons entendre les promesses charnelles.

14. Mais pour arriver jusqu'à nous, cette bé- nédiction exige que purifiés de nos péchés par le sacrement de la régénération, nous suppor- tions avec patience les péchés d'autrui. Notre mère aussi a donné naissance à deux fils ; re- marquez-le, mes frères. L'un est velu, l'autre ne l'est pas, c'est-à-dire que l'un est pécheur et l'autre doux, pur de tout péché. Ces deux fils sont bénis : car il est deux espèces d'hommes que bénit l'Église. Comme Rebecca, elle porte dans son sein des justes et des pécheurs.

Il est en effet des hommes qui refusent, même après le baptême, de renoncer aux péchés et qui veulent continuer à faire ce qu'ils faisaient auparavant. Trompaient-ils ? Ils veulent tromper encore. Prêtaient-ils de faux serments ? Ils veu- lent encore se parjurer. Ils enlaçaient les inno- cents dans leurs piéges, ils veulent les y prendre encore ; s'ils tramaient des complots homicides, ils en trament encore. S'ils se livraient à l'im- pureté et au vin, ils s'y livrent tout autant. C'est Ésaü couvert encore des poils de sa naissance.

Que fait Jacob ? Sa mère lui dit : Va chercher la bénédiction de ton père. Je crains, répond-il, je n'approcherai pas de lui. C'est qu'il y a dans l'Église des hommes qui redoutent de se mêler aux pécheurs ; ils ont peur qu'en vivant avec eux dans l'unité ils ne se souillent en quelque sorte à ce contact, et que le schisme et l'hérésie ne leur donnent la mort.

15. Mais que dit-on de cet Ésaü velu qui n'a point su mener une vie sage dans la maison paternelle ? « C'était un rude chasseur. — Pour « Jacob, il vivait sans artifice à la maison [1]. » Aussi était-il aimé de sa mère, qui jouissait de la douceur de sa vie. C'est ce même Jacob qui au moment de sa lutte avec l'ange fut surnommé Israël et non sans un profond mystère, car il reçut ce nom après avoir été béni [2], et préci- sément parcequ'il était sans artifice. Soyez at- tentifs, mes frères, et reconnaissez combien il était en vérité exempt d'artifice.

Lorsque le Sauveur vit Nathanaël, il lui dit pour montrer qu'il le connaissait bien : « Voici « vraiment un Israélite, il est sans artifice [3]. » Si Nathanaël est un Israélite pour être sans artifice, il n'y avait certes pas d'artifice dans Israël lui-même.

Que signifient donc ces paroles : « Ton frère « est venu artificieusement et il a ravi la béné- « diction [4] ? » L'Écriture nous apprend qu'il vivait à la maison sans artifice ; et en disant à Natha- naël : « Voici vraiment un Israélite, il est sans « artifice, » le Seigneur atteste aussi que Jacob en était exempt. Que signifient ces mots : « Il « est venu artificieusement et il a ravi la béné- « diction ? »

16. Examinons d'abord ce que l'on entend par artifice et voyons ce que doit faire Jacob.

Il supporte les péchés d'autrui, et il les sup- porte avec patience quoiqu'ils ne soient pas les siens. Voilà ce que signifient les peaux de che- vreaux : supporter patiemment les péchés d'au- trui, n'être attaché à aucun péché personnel. Ainsi tous ceux qui supportent les péchés d'au- trui pour l'unité de l'Église, imitent Jacob. Jacob lui-même est animé de l'esprit du Christ, car le Christ est de la race d'Abraham à qui il a été dit : « Toutes les nations seront bénies dans ta « postérité [5] ; » et sans avoir fait aucun péché,

[1] Gen. XXVII, 6-13. — [2] Ps. CXLI, 6.

[1] Gen. XXV, 27. — [2] Ib. XXXII, 28. — [3] Jean, I, 47. — [4] Gen. XXVII, 35. — [5] Gen. XXII, 18.

Notre-Seigneur Jésus-Christ porte les péchés d'autrui. Et après avoir obtenu la rémission de ses propres péchés on refuse de supporter les péchés étrangers ?

Ainsi Jacob passe au Christ après s'être chargé des péchés d'autrui, ou s'être couvert des peaux de chevreaux. Mais qu'est-ce que l'artifice ?

17. Ésaü vient plus tard, apportant à son père ce que son père a demandé. Il trouve que son frère est béni à sa place et il ne reçoit pas une autre bénédiction. Ces deux fils en effet représentent deux peuples; et l'unité de bénédiction désigne l'unité de l'Église. Or ces deux peuples sont aussi figurés dans Jacob; mais il le sont d'une autre manière. Voici comment.

Jésus-Christ Notre-Seigneur était venu pour les Juifs et les Gentils; il fut repoussé par les Juifs que figurait Ésaü. Néanmoins il choisit parmi eux des hommes qui avaient l'esprit de Jacob, qui commençaient à désirer, à comprendre dans un sens spirituel les divines promesses. Ils ne prenaient plus dans un sens charnel cette terre après laquelle ils soupiraient; ils voyaient en elle la sainte cité des âmes, où personne ne naît corporellement parceque personne n'y meurt ni pour le corps ni pour l'âme.

Ils appartinrent à Jacob sitôt qu'ils commencèrent à s'enflammer de ces désirs, ils crurent au Christ et dans la Judée même se forma le troupeau du Seigneur. Mais que disait le Seigneur de ce troupeau naissant ? « J'ai d'autres brebis « qui ne sont point de cette bergerie; je vais « les amener et il n'y aura qu'un bercail et « qu'un pasteur [1]. » Quelles sont ces autres brebis de Notre-Seigneur Jésus-Christ ? N'est-ce pas les Gentils ? Ces brebis de la gentilité se sont réunies aux brebis de la Judée. De la Judée en effet étaient les Apôtres; de la Judée les cinq cents frères qui virent le Sauveur après sa résurrection [2]; de la Judée ce même Nathanaël à qui le Seigneur rendit ce témoignage, qu'il était sans artifice. De là aussi les cent-vingt qui étaient dans le cénacle lorsque le Saint-Esprit vint les pénétrer, comme le Sauveur l'avait promis à ses disciples. De là ces milliers d'hommes dont il est parlé aux actes des Apôtres [3]; sortis des rangs de ceux-là même qui avaient crucifié le Christ, ils furent baptisés au nom du Christ.

18. De la Judée venaient donc des brebis, et des brebis en grand nombre; mais elles n'étaient point les seules : le Christ en avait d'autres parmi les Gentils. Ces deux peuples, venus de régions diverses, sont désignés aussi par les deux murs. L'Eglise des Juifs sort de la circoncision, celle des Gentils n'en vient pas; les uns et les autres, accourus de points opposés, se réunissent dans une même demeure, dont le Seigneur est appelé la pierre angulaire. Ne dit-il pas lui-même : « La pierre rejetée par les « ouvriers est devenue la pierre angulaire [1] ? » et l'Apôtre : « Le Christ Jésus étant lui-même « pierre principale de l'angle [2] ? » Mais un angle suppose la jonction de deux murs; et deux murs ne peuvent former un angle s'ils ne sont en sens divers; ils ne feraient point un angle s'ils avaient la même direction. Les deux peuples sont donc les deux chevreaux, les deux bergeries, les deux murs; ils sont aussi les deux aveugles qui étaient assis sur la route [3], les deux barques que l'on chargea de poissons [4]; et l'Écriture nous parle souvent de ces deux peuples. Mais en Jacob ils se réunissent pour n'en former qu'un seul.

19. Pourquoi des chevreaux, dira quelqu'un ? Vous savez que les chevreaux sont les pécheurs; puisque les boucs seront à la gauche et les agneaux à la droite [5]. Cependant il n'y aura à la gauche que les boucs qui seront restés tels. Si d'abord ils n'eussent été boucs, le Seigneur ne dirait point : « Je ne suis pas venu appeler « les justes mais les pécheurs. » A l'époque où il vivait avec les pécheurs et mangeait à la table des publicains, les Juifs se croyaient des agneaux ou des justes, mais l'orgueil en faisait plutôt des boucs : ils reprochèrent donc au Sauveur cette condescendance, ils dirent même à ses disciples : « Pourquoi votre Maître mange-t-il avec les « publicains et les pécheurs ? » Voyez comment le Seigneur se défendit : « Ceux qui se portent « bien n'ont pas besoin de médecin, mais ceux « qui sont malades; je ne suis pas venu appeler « les justes, mais les pécheurs [6]. » Il appelle donc les boucs, mais non pour qu'ils restent boucs.

Jacob tua ses chevreaux pour en préparer un festin à son père. Voici ce que cela signifie au sens spirituel, et on devait considérer ce sens dans cette bénédiction qui semblait donnée au fils aîné : Ces chevreaux ont été tués et mangés pour faire partie d'un même corps : ainsi les péchés sont

[1] I Jean, x, 16. — [2] II Cor. xv, 6. — [3] Act. I, II, IV.

[1] Ps. cxvii 22. — [2] Ephes. II 20. — [3] Matt. xx, 30. — [4] Luc. v 7 — [5] Matt. xxv, 33. — [6] Matt. ix, 11-13.

détruits dans les pécheurs qui deviennent après cette sorte de mort, membres du corps unique de l'Église, de l'Église représentée par Pierre lorsqu'il lui fut dit : « Tue et mange [1]. »

Ainsi donc l'un des deux fils est tout agreste, l'autre vit paisible à la maison; celui-là est l'aîné, celui-ci le plus jeune ; à l'aîné semblaient appartenir les bénédictions, elles descendent sur le plus jeune. Elles semblaient réservées à l'aîné, car aux Juifs étaient faites des promesses temporelles; elles descendent sur le plus jeune, parcequ'elles devaient être entendues dans un sens spirituel et recueillies par les Chrétiens.

20. Or Jacob ne recevrait pas la bénédiction s'il ne portait les péchés qu'il ne commettait plus. Votre sainteté comprendra comment on doit supporter les péchés. Il en est qui croient les supporter et qui n'en parlent pas aux coupables : c'est une dissimulation détestable. Supporte le pécheur, non en aimant le péché qui est en lui, mais en le poursuivant à cause de lui. Aime le pécheur, non pas en tant qu'il est pécheur, mais en tant qu'il est homme. Quand tu aimes un malade, ne travailles-tu pas à chasser sa fièvre? Épargner la fièvre, ce ne serait pas aimer le malade. Dis donc la vérité à ton frère, sans la dissimuler. Eh! faisons-nous autre chose que de vous dire la vérité? Point de mensonge; parle franchement; mais supporte en attendant qu'on soit corrigé. Peut-être y a-t-il eu intervalle entre le moment où l'on a tué les chevreaux et celui où on s'est couvert de leurs dépouilles : mais ce que ces actes signifient peut s'accomplir en même temps; car tout en reprenant les pécheurs, ce qui est comme égorger les chevreaux, le juste peut supporter avec compassion leurs péchés, ce qui est comme en porter les dépouilles.

Jacob a donc dans la mesure de ses forces, immolé le pécheur, égorgé ses chevreaux. Mais il supportait les péchés d'autrui, il les supportait avec patience et il a mérité d'être béni. C'est que la charité supporte tout. Cette charité était dans sa mère, cette mère figurait la charité même. En figurant tous les saints elle figurait la charité, car il n'est aucun saint qui n'ait la charité. De quoi me servira-t-il « de parler les « langues des hommes et des anges si je n'ai « pas la charité? Je suis un airain sonnant ou « une cymbale retentissante. Et quand j'aurais « toute la foi, au point de transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis « rien. Et quand je connaîtrais tous les mystè- « res et toutes les prophéties; quand je livrerais « mon corps pour être brulé, si je n'ai point la « charité, cela ne me sert de rien [1]. » Qu'est-ce donc que cette charité qui sert beaucoup lorsqu'elle est seule et sans laquelle rien ne profite? Ainsi c'est la charité qui conseille Jacob; il obéit parcequ'il est fils de la charité.

21. Quel avis lui donne-t-elle? Qu'il se couvre des peaux de chevreaux et s'approche de son père. Le père cherche l'aîné et bénit le plus jeune. Ainsi le vieux Testament a en vue les Juifs au sens littéral; au sens spirituel il bénit les chrétiens. Voici un grand mystère, un grand sacrement ; votre sainteté s'appliquera à le comprendre. « Ton frère est venu artificieusement, » dit Isaac en parlant d'un homme sans artifice. L'esprit prophétique révélait sans doute à Isaac ce qui s'accomplissait et lui-même parlait figurément. Il fait tout avec un profond mystère. S'il ignorait ce qu'il fait, ne s'irriterait-il point contre un fils qui le trompe? L'aîné arrive; « Voici, dit-il, mange, mon père; j'ai fait ce « que tu m'as ordonné. — Qui es-tu, reprend « Isaac? — Je suis, répondit Ésaü, ton fils aîné. « — Mais quel est celui qui m'a déjà apporté à « manger, que j'ai béni et qui sera béni [2]? » Il paraissait irrité, Ésaü attendait de lui quelque malédiction contre son frère; mais pendant qu'il attend, cette malédiction, Isaac ratifie la bénédiction donnée. Quelle espèce de colère! quelle indignation! Isaac connaissait donc le mystère; l'obscurcissement de sa vue signifiait l'aveuglement des Juifs, mais son regard intérieur plongeait dans la profondeur des mystères.

22. « Ton frère, dit-il, est venu artificieuse- « ment et a ravi la bénédiction. » Nous disions : Voyez ce que veut dire artificieusement. L'artifice ici n'est point artifice? Comment l'artifice n'est-il point artifice? Comment une pierre n'est-elle pas une pierre? Comment appelle-t-on mer ce qui n'est point mer? pour signifier autre chose. C'est aussi pour signifier autre chose; qu'on dit pierre ce qui n'est pas pierre, ainsi qu'on appelle montagne ce qui n'est point une montagne.

Le Seigneur Jésus-Christ est appelé Lion de la tribu de Juda, et il n'est pas lion; on le nomme agneau, et il n'est pas agneau; brebis

[1] Act. x, 13.

[1] I Cor. XIII, 1-7. — [2] Gen. XXVII, 31-33.

et il ne l'est pas; on le désigne même sous le nom de veau réservé au sacrifice et il est tout autre chose.

Or c'est ainsi qu'on dit artifice ce qui n'est point artifice. Pourquoi dit-on artifice ce qui ne l'est point? Cherchons. Et d'abord examinons pourquoi toutes ces autres dénominations.

Pourquoi désigne-t-on le Sauveur sous le nom de lion? à cause de sa force. Sous le nom de pierre? à cause de sa fermeté. D'agneau? à cause de son innocence. De veau même? parcequ'il est victime. De montagne? à cause de sa grandeur. De manne? à cause de sa douceur. Pourquoi aussi a-t-on dit artifice? Examinons la nature même de l'artifice et nous comprendrons pourquoi on en a donné le nom à ce qui ne l'est pas.

Nous savons ce que c'est qu'une pierre. Toutefois nous disons également d'un homme sot et dur qu'il est une pierre, et d'un homme robuste et inébranlable, qu'il est aussi une pierre: pour louer, nous considérons dans la pierre sa fermeté, et pour blâmer, sa dureté. Nous connaissons cette fermeté de la pierre, c'est pourquoi nous disons : « La pierre était le Christ [1]. » Le lion est pour nous un symbole de force; cependant le démon lui-même est appelé un lion. Mais que voyons nous dans l'artifice qui nous permette de le prendre comme figure, de la même manière que nous prenons dans ce sens et lion, et agneau, et pierre, et le reste?

23. Qu'est-ce que l'artifice? L'artifice consiste à faire une chose en en simulant une autre. Il y a donc artifice quand l'intention est différente de l'action. Considéré dans le sens propre l'artifice est ainsi répréhensible, comme on le serait si prenant le mot pierre dans le sens propre on disait que le Christ est une pierre; car ce serait un blasphème. Qui oserait également blasphémer jusqu'à appliquer au Christ, dans le sens propre, la dénomination de veau? Ce terme désigne proprement un animal; au figuré c'est une victime. Ainsi au propre la pierre est une terre durcie, tandis qu'au figuré c'est la fermeté.

A la lettre l'artifice est une fraude; au sens métaphorique, c'est une figure proprement dite. En effet toute figure et toute allégorie semblent dire à l'esprit autre chose que ce qu'elles disent aux oreilles; c'est pourquoi l'action figurée est ici appelée du nom d'artifice. Que signifie donc : « Il est venu artificieusement et il a ravi ta « bénédiction? » Que ce qui ce faisait était une figure, voilà pourquoi : « Il est venu artificieu- « sement. » Ah! si Jacob avait trompé, Isaac ne ratifierait point la bénédiction donnée, il devrait la changer en une juste malédiction.

L'artifice n'était donc pas un artifice réel. D'ailleurs Jacob n'avait point menti en disant : « Je suis Ésaü, ton fils premier-né. » Celui-ci avait dès lors fait un pacte avec son frère et lui avait vendu ses droits d'aînesse. Jacob se présenta donc à son père comme possédant ce qu'il avait acheté à Ésaü; il avait acquis ce que celui-ci avait perdu. La dignité du droit d'aînesse n'était point bannie de la maison d'Isaac; elle y était. Mais elle n'était point dans celui qui l'avait vendue. Où donc était-elle, si elle n'était dans le plus jeune des fils? Instruit mystérieusement de ce fait, Isaac confirma sa bénédiction et dit à Ésaü : « Que puis-je faire pour toi? » Et celui-ci : « Bénis-moi aussi, mon père; n'aurais-tu « qu'une seule bénédiction [1]? » Mais Isaac savait n'en avoir qu'une seule.

24. Pourquoi une seule? L'Esprit-Saint m'aidera à le dire et vous à le comprendre. Examinons ces bénédictions, celle que reçut Jacob et celle que reçut Ésaü. « Es-tu mon fils Ésaü? » dit Isaac à Jacob. « Oui, » répondit celui-ci. « Apporte-moi, ajouta Isaac, et je mangerai de « ta chasse, mon fils, afin que mon âme te « bénisse avant ma mort. Mais donne-moi un « baiser. » Il ne baisa point Ésaü : ainsi la bénédiction de Jacob commence par la paix. Pourquoi avoir confirmé cette paix par un baiser? Parceque lui aussi supportait pour la paix les péchés d'autrui. « Jacob s'approcha et l'embras- « sa, et Isaac sentit l'odeur qu'exhalaient ses « vêtements. » Car il était couvert de la robe de son frère; c'est-à-dire qu'il portait la prérogative d'aîné perdue par Ésaü. Ce dont celui-ci avait eu tort de se défaire exhalait dans celui-là une sorte de parfum. « Il sentit l'odeur de ses « vêtements et le bénit en disant : voilà que « l'odeur qui s'échappe des vêtements de mon « fils est comme l'odeur d'un champ rempli, « qu'a béni le Seigneur. » Il sent l'odeur du vêtement et il l'appelle l'odeur d'un champ. Vois le Christ au fond de ce mystère et comprends que ce vêtement désigne l'Eglise du Christ.

25. Votre sainteté le comprendra. Une même chose peut être désignée de différentes manières. Ainsi l'Église signifiée par les deux chevreaux

[1] I Cor. x, 4.

[1] Gen. xxvii, 37, 38.

est encore figurée par ce vêtement. Mais pour être désigné de plusieurs manières il faut qu'un même objet ne soit, en réalité, rien de ce qui le rappelle et que figurément il soit tout cela. Un agneau ne peut être un lion, un lion ne saurait être un agneau. Cependant Notre-Seigneur Jésus-Christ peut être à la fois et lion et agneau : lion et agneau non pas en réalité mais en figure. Ainsi des chevreaux ne sauraient être un vêtement, ni un vêtement des chevreaux. L'Église toutefois n'étant réellement ni chevreaux ni vêtement, peut être au sens figuré et vêtement et chevreaux, et tout ce qui se peut dire.

26. « Il sentit l'odeur de ses vêtements et il « dit : voilà que l'odeur qui s'échappe des vê- « tements de mon fils est comme l'odeur d'un « champ rempli, qu'a béni le Seigneur. » Ce champ est aussi l'Église. Prouvons qu'il est l'Église.

Écoute l'Apôtre, il dit aux fidèles : « Vous « êtes le champ que Dieu cultive, l'édifice que « Dieu bâtit [1]. » Non-seulement l'Église est un champ; c'est Dieu même qui cultive. Prête l'oreille au Seigneur; il dit encore : « Je suis la « vigne, vous êtes les sarments et mon Père cul- « tive [2]. » Aussi l'ouvrier qui travaille dans ce champ avec l'espoir d'une éternelle récompense, l'Apôtre lui-même ne s'attribue que ce qui convient à un ouvrier. « J'ai planté, dit-il, Apollo a arrosé, « mais Dieu a fait croître. C'est pourquoi, ni ce- « lui qui plante n'est quelque chose, ni celui qui « arrose, mais Dieu qui fait croître [3]. » Voyez comme il a gardé l'humilité ! C'est qu'il voulait appartenir à Jacob, être dans ce champ, c'est-à-dire dans l'Église, ne pas perdre ce vêtement dont le parfum est comme le parfum d'un champ rempli, ni partager l'orgueil d'Esaü, comprenant comme lui dans un sens charnel, et tout gonflé de superbe.

Ce champ exhale donc la même odeur que les vêtements de Jacob ; mais ce champ n'est rien par lui-même : aussi Isaac ajoute : « Qu'a béni « le Seigneur. Et le Seigneur te donnera de la « rosée du ciel et de la graisse de la terre, le « blé et le vin en abondance. Et les nations te « serviront et tu seras le seigneur de ton frère « et les fils de ton père se prosterneront devant « toi. Qui te maudira sera maudit, et qui te bé- « nira sera béni [4]. » Telle est la bénédiction de Jacob. Si Esaü n'était aussi béni, il n'y aurait point de difficulté. Il reçoit donc une bénédiction. Ce n'est pas la même ; et toutefois elle ne diffère pas complètement de celle de Jacob.

27. Écoutons en quoi consiste cette bénédiction d'Ésaü et saisissons quelle différence existe entre les enfants spirituels de l'Église et ses enfants charnels, entre ceux qui vivent spirituellement et ceux qui toujours sont livrés aux joies de la chair.

Isaac dit en répondant à Ésaü : « Qui donc a « chassé pour moi et m'a apporté de sa chasse? « Qu'il soit béni. Or quand Esaü entendit ces « paroles de son père, il poussa un grand cri et « il dit : Bénis-moi aussi, mon père. Isaac ré- « pondit : Ton frère est venu artificieusement et « il a enlevé ta bénédiction. »

28. C'est avec raison, reprit Esaü, « qu'il a été « appelé Jacob. » Jacob en effet signifie l'action de supplanter, et cette action n'est pas ici vide de sens; comme l'artifice elle est une figure. Jacob en effet, quand il reçut ce nom, n'avait pas assez de méchanceté pour vouloir supplanter son frère, puisqu'il fut ainsi appelé lorsqu'en naissant il tenait à la main le pied d'Esaü [1]. Mais supplanter les hommes charnels, c'est vivre en spirituel.

Car lorsque les charnels portent envie dans l'Église aux hommes spirituels, ils sont supplantés et deviennent pires qu'ils n'étaient. Écoute comment l'Apôtre s'exprime à ce sujet. Il venait de rappeler l'odeur dont avait ainsi parlé Isaac : « L'odeur qui s'exhale de mon fils « est comme l'odeur d'un champ rempli qu'a béni « le Seigneur. » L'Apôtre dit donc : « Nous som- « mes partout la bonne odeur du Christ. » Puis il ajoute : « Aux uns c'est une odeur de vie pour « la vie, et aux autres une odeur de mort pour « la mort : et qui en est capable [2]? » c'est-à-dire qui est capable de comprendre comment, sans qu'il y ait de notre faute, nous sommes une odeur de mort pour la mort de quelques hommes?

Ces fidèles chrétiens marchent dans leurs voies spirituelles, ils ne savent que vivre saintement. Mais ceux qui jalousent ces hommes sans tache commettent des péchés graves et provoquent les châtiments divins. Ainsi cette odeur, qui est à d'autres une odeur pour la vie, leur devient une odeur pour la mort. Le Seigneur lui-même n'est-il pas devenu avant les Apôtres une odeur de vie pour les croyants et une odeur de mort pour ses persécuteurs? Beaucoup en effet ayant

[1] I Cor. III, 9. — [2] Jean, XV, 1, 5. — [3] I Cor. III, 6, 7. — [4] Gen. XXVII, 19-29.

[1] Gen. XXV, 25. — [2] II Cor. II, 15, 16.

cru en lui, les Juifs lui portèrent envie et commirent un crime épouvantable en mettant à mort l'Innocent, le Saint des saints. S'ils ne s'étaient pas rendus coupables de ce forfait, la bonne odeur du Christ ne serait pas pour eux une odeur mortelle.-Esaü fut donc supplanté dans la bénédiction donnée par son père.

29. Celui-ci répondit : « Je l'ai établi ton « Seigneur. » Esaü ne put comprendre différemment ces paroles : « Et tous ses frères le ser- « viront. — Mais que ferai-je pour toi, mon fils? « — Ésaü répondit : Ah ! bénis-moi aussi. Isaac « était comme étouffé, » c'est-à-dire violenté. Quel spectacle! quel grand mystère ! Puissions-nous le saisir ! Isaac est violenté, et toutefois il bénit; sa bénédiction s'accomplira, mais elle est forcée. Qu'est-ce à-dire ? Ecoutons. Examinons cette bénédiction et apprenons ce que c'est qu'une bénédiction forcée.

30. Isaac répondit; remarquez : c'est le père d'Esaü et il ne l'embrasse point ; il lui dit : « Tu « habiteras dans la graisse de la terre et sous la « rosée du ciel. » Il avait dit aussi à Jacob : « Le Seigneur te donnera de la graisse de la « terre et de la rosée du ciel. » Ceci est donc commun aux deux frères. Qu'est-il spécialement accordé à Jacob ? « Tous tes frères te serviront; « qui te bénira sera béni, et qui te maudira « sera maudit. » Ésaü aussi reçoit je ne sais quoi de particulier. Il lui est dit et non à Jacob : « Tu vivras avec l'épée et tu serviras ton frère. » Mais pour ne lui pas ôter le libre arbitre, hier encore nous vous en parlions, il ajoute : « Vien- « dra le temps où tu secoueras et rejetteras « son joug de ton cou [1]. » Tu es libre de te convertir, si tu veux; alors vous ne serez plus deux mais un seul en Jacob. Tous ceux en effet qui quittent Ésaü se donnent à Jacob. La ressemblance fait l'unité, la dissemblance produit la diversité. En résumé, tous deux auront de « la « rosée du ciel et de la graisse de la terre. » A Jacob seul il est dit : « Les nations et tes frères « et les fils de ton père te serviront, » comme au seul Ésaü : « Tu vivras avec l'épée » Il y a donc entre eux des choses communes, il en est de particulières.

31. Les méchants dans l'Église tiennent à Esaü; car eux aussi sont fils de Rébecca, fils de leur mère la sainte Église, nés de son sein. Ils restent velus, avec leurs péchés charnels, ils n'en sont pas moins nés de son sein. Ils ont quelque chose de la rosée du ciel, et de la graisse de la terre : de la rosée du ciel, toutes les Écritures, toutes les divines paroles; de la graisse de la terre, tous les sacrements visibles, car un sacrement visible tient de la terre. Tels sont les biens communs que bons et méchants possèdent dans l'Église. Car les méchants possèdent aussi les sacrements et y participent; ils participent même, comme le savent les fidèles, à ce qui vient du blé et du vin ! Ils ont quelque chose de la rosée du ciel; car du haut du ciel la parole de Dieu descend sur tous. Cette parole descend et elle arrose : vois ce qu'elle arrose et quel est celui qui la répand. Elle arrose les uns et les autres, les bons et les méchants. Mais ceux-ci dirigent cette pluie salutaire sur la racine des épines; ceux-là lui font nourrir de bons fruits. Le Seigneur fait tomber sa pluie sur les moissons et sur les épines en même temps; il arrose les moissons pour les placer au grenier et les épines pour les jeter au feu. Toutefois la pluie est la même. C'est ainsi que la parole de Dieu arrose toutes les âmes.

Que chacun reconnaisse quelle est sa racine, à quoi il fait servir cette pluie salutaire. S'il l'appelle à produire des épines, est-ce une raison d'accuser cette pluie de Dieu? Avant d'aller à la racine, elle est douce : douce est la parole de Dieu avant d'entrer dans le cœur mauvais, avant que ce mauvais cœur ne fasse servir cette pluie mystérieuse au mensonge, à l'hypocrisie, aux convoitises coupables, à la perversité et à la dépravation qui sont en lui. Il commence sans doute à produire des épines avec cette bonne pluie; c'est qu'il reçoit de la rosée du ciel. Et comme tous les méchants ne sont pas exclus des divins sacrements, il tient aussi, de la graisse de la terre, ce que savent ceux qui ont voulu participer déjà aux mystères des fidèles.

32. Voilà l'héritage commun aux deux frères. Mais toutes les nations n'appartiennent qu'aux spirituels, parceque eux-mêmes appartiennent à l'Église qui remplit l'univers. Faites attention, mes frères, et discernez autant que vous en êtes capables, autant que le Seigneur vous en fait la grâce. Tout spirituel remarque que dans le monde entier l'Eglise est une, vraie, catholique et qu'au lieu d'être arrogante elle souffre patiemment les péchés des hommes, qu'elle ne peut rejeter de l'aire divine avant l'avènement du suprême et infaillible Vanneur : car il viendra nettoyer son aire, amasser le blé dans le grenier

[1] [illegible]

et jeter la paille au feu : c'est lui qui doit séparer la paille du bon grain, préparer un grenier pour le froment et le feu pour la paille [1]. L'Église sait donc que les pécheurs doivent être jetés à part à la fin des siècles, c'est pourquoi elle les supporte.

Les pécheurs et les hommes charnels sont mêlés parmi tous les peuples aux chrétiens spirituels et sont leurs serviteurs, sans que les spirituels soient les leurs; car ces spirituels profitent de leurs fautes. Attention, mes frères; je m'expliquerai s'il m'est possible; que je ne craigne rien et je ne garderai point le silence, je suis pressé de dire ma pensée. Quelques-uns me désapprouveront peut-être; mais qu'ils me pardonnent, car je crains; qu'ils pardonnent à ma peur. Le Christ n'a redouté personne, et c'est la crainte du Christ qui nous empêche d'épargner les coupables; si nous refusions de les contrister, il pourrait bien ne nous épargner pas nous-mêmes. Écoutez avec bienveillance ce que je veux dire et appliquez votre attention tout entière.

Jacob et Ésaü ont reçu l'un et l'autre de la rosée du ciel et de la graisse de la terre; ils sont l'un et l'autre ce que nous avons dit, ce que nous connaissons, ce que vous connaissez. Mais à Jacob seul il a été promis que les nations le serviraient : dans l'Église universelle en effet les chrétiens charnels ne servent que les spirituels. Comment ? C'est qu'ils les aident à faire des progrès : et pour ce motif ils en sont appelés les serviteurs. Sans doute ils font ce qui déplait aux spirituels; mais ceux-ci profitent de leurs désordres et méritent la couronne de la patience.

33. Que votre sainteté remarque ce que nous disons. Ésaü n'a point reçu les nations en héritage, parce que tous les chrétiens charnels qui sont dans l'Église sont séparés ou près de se séparer. Voilà comment s'est formé le parti de Donat, il vient des chrétiens charnels qui ont de charnelles affections. Ils étaient donc charnels, et soit en cherchant leur propre gloire, soit en manquant de patience, ils ont fait une brèche et sont sortis. Ils tenaient à leur honneur, ils en faisaient grand cas, ils se sont gonflés d'orgueil, ils ont manqué de patience, c'est-à-dire de charité, car il est écrit : « La « charité est patiente, elle souffre tout, elle « n'est point envieuse, elle ne s'enfle point, elle « n'agit point insolemment [2]. » Aussi quelques bonnes qualités qu'ils eussent d'ailleurs, comme ils manquaient de cette charité sans laquelle rien n'est utile, ils se sont séparés, et c'est à ces hommes charnels que doivent leur origine toutes les hérésies, toutes les divisions, tous les schismes qui se sont produits. Ou bien en effet ces malheureux avaient des idées charnelles, ils se sont faits des images de ces vains fantômes et sont tombés dans l'égarement; repris par la foi catholique ils n'ont point soutenu la réprimande et sont sortis, entraînés par leur propre poids. Ou bien encore ils sont sortis pour avoir eu des querelles et des inimitiés avec leurs frères.

Lesquels se sont ainsi divisés, sinon ceux à qui appartient ce glaive dont il est dit : « Tu « vivras avec l'épée ? » Le glaive sans doute peut se prendre dans le bon sens. Nous l'avons dit plus haut : la pierre peut désigner le Christ à cause de sa fermeté et le sot à cause de sa dureté; le lion désigne aussi le Christ sous un rapport et le diable sous un autre : c'est ainsi que le glaive se prend tantôt en bonne et tantôt en mauvaise part. Or, ce n'est point sans motif qu'il a été octroyé à Ésaü et non à Jacob : il y a ici un mystère, comme il y a un mystère et même un grand mystère dans la servitude, c'est-à-dire dans cette parole : « Tu serviras ton « frère.

34. Ainsi donc, mes frères, les hommes qui se divisent ont en main le glaive de la division; ils vivent et meurent avec ce glaive. Mais « qui frappe avec l'épée, périra par l'épée » dit le Seigneur [1], et cette sentence est vraie. Aussi voyez, mes frères, en combien de lambeaux se sont-ils déchirés après avoir rompu avec l'unité. Vous connaissez combien il y a de partis dans le parti même de Donat, et votre sainteté n'ignore pas non plus, je présume, que là aussi périt par l'épée quiconque frappe avec l'épée. A lui donc s'applique : « Tu vivras avec ton « épée.

Ainsi en est-il de ceux qui sans avoir quitté l'Église vivent comme s'ils étaient dehors. C'est en être comme séparé que d'y tenir à son propre honneur. Car ceux qui aiment dans l'Église les commodités du siècle en sont la paille; s'ils ne volent pas loin de l'aire, c'est que le vent ne souffle point : pour tout dire en un mot : la tentation fait défaut, c'est pourquoi ils restent. Voyez d'ailleurs avec quelle facilité ils rompent

[1] Matt. III, 13. — [2] I Cor. XIII, 7, 4.

[1] Matt. XXVI, 52.

avec l'Église quand elle prend contre eux quelque mesure ! comme il vont aisément recueillir au dehors et refusent de quitter leurs dignités ! comme ils sont prêts à mourir pour les conserver ! comme ils cherchent à maintenir les peuples sous leur autorité sans leur permettre de se joindre à l'unité chrétienne ! comme ils veulent s'attacher des brebis qu'ils n'ont point achetées de leur sang et qu'ils estiment peu parcequ'elles ne leur coûtent rien ? Est-il besoin d'en dire davantage ? Regardez dans toute l'Église ; tels sont les malheureux qui restent encore dans son sein, tels sont aussi ceux qui à une occasion donnée ont été emportés par le vent et cherchent à attirer des grains à leur suite. Mais le bon grain, le grain bien rempli supporte la paille et demeure sur l'aire jusqu'à la fin, jusqu'à l'arrivée du suprême Vanneur : comme Jacob, couvert des peaux de chevreaux supporta les péchés d'autrui et mérita de recueillir la bénédiction paternelle.

35. Pourquoi Isaac était-il comme *étouffé* quand il bénit Esaü ? Il était sous l'impression de la violence quand il lui dit : « Voici, tu habiteras « sur la graisse de la terre et sous la rosée du « ciel ; » mais ne te crois pas bon : « car tu vi- « vras avec ton épée et tu serviras ton frère. » Néanmoins, pour ne pas te désespérer, « viendra « le moment où tu secoueras et rejetteras le joug « de ton cou. » Il recevra de la graisse de la terre et de la rosée du ciel ; mais Isaac est forcé, il ne lui donne point, il lui jette cette espèce de bénédiction.

N'est-ce point ce qui se pratique aujourd'hui dans l'Église envers ces mauvais chrétiens qui veulent la troubler, lorsqu'on les tolère dans la nécessité de conserver la paix, lorsqu'on les admet aux mêmes sacrements ? On sait quelquefois qu'ils sont mauvais ; mais il serait peut-être impossible de les convaincre pour obtenir leur amendement ou leur dégradation ; on n'a point assez de preuves pour les exclure et les excommunier. Si l'on y travaille, on s'expose à semer des divisions dans l'Église, et le Chef du peuple chrétien est comme forcé de dire : « Soit, « jouis de la graisse de la terre et de la rosée du « ciel ; » reçois les sacrements ; tu y manges, tu y bois ta condamnation ; « car celui qui mange « et boit indignement mange et boit son ju- « gement [1]. » Sache que tu n'es admis qu'à cause de la nécessité de conserver la paix ; tu n'as dans le cœur que troubles et dissensions. Vis donc avec ton épée, car tu ne trouveras point la vie dans ce que tu reçois de la graisse de la terre et de la rosée du ciel ; ton plaisir n'est point là, tu ne goûtes pas combien le Seigneur est doux. Ah ! si tes délices étaient là, si tu goûtais combien le Seigneur est doux, tu imiterais son humilité et non l'orgueil du diable. Ainsi tout en recueillant de la rosée du ciel et de la graisse de la terre le touchant mystère de l'humilité du Sauveur, il ne quitte point son orgueil de démon ; mais je ne puis rien contre le démon qui prend toujours plaisir aux dissensions et aux séditions. Quoiqu'on t'accorde cette communion formée de la rosée du ciel et de la graisse de la terre, tu vis néanmoins de ton épée, les séditions et les dissensions font ta joie ou ton épouvante. Change donc et rejette de ton cou ce joug ignominieux.

36. Voilà, mes frères, ce que j'avais à vous dire. Vu la grandeur des mystères, c'est peu ; vu le temps, nos forces et les vôtres, c'est beaucoup. Quoique le sujet n'ait pas été traité plus à fond, on y entrevoit de profondes vérités que l'on peut développer ensuite. Ayez égard au temps qui nous presse, à nos forces et à vos propres dispositions. Voulez-vous recevoir davantage ? Croissez Voulez-vous croître ? Vivez saintement. Ne vouloir pas vivre saintement c'est ne vouloir pas croître.

Daigne le Seigneur notre Dieu, au souvenir de la naissance au ciel de son martyr Vincent, vous faire goûter ces aliments spirituels. Vincent est un nom de victoire. Pour vaincre, il faut aimer. La persécution ne manque pas ; le diable persécute toujours et l'occasion de mériter la couronne ne fait pas défaut : seulement que le soldat du Christ sache combattre et qu'il connaisse l'ennemi qu'il doit vaincre. Si l'ennemi visible ne frappe pas sur toi, est-ce que l'invisible tyran ne cherche pas à te prendre aux attraits de la chair ? Combien il fait de mal ! combien il en fait en excitant la convoitise ! combien il en fait en inspirant la terreur ! Par quelles séductions il te persuade de courir aux devins et aux astrologues, lorsque tu as mal à la tête ! Ne pas recourir à Dieu et chercher ces remèdes diaboliques, c'est être vaincu par le démon. Mais voici pour le vaincre.

On te suggère d'appliquer au corps malade l'un de ces remèdes ; un autre, dit-on, a été guéri par là ; je le crois, il a sacrifié au démon, le démon possède le cœur et laisse le corps en repos ; si donc on conseille à un homme quel

[1] I Cor. XI 29.

qu'il soit ces coupables remèdes, qu'il dise : Je mourrai plutôt que de les employer ; Dieu frappe et guérit comme il lui plaît ; qu'il me guérisse s'il le juge nécessaire ; mais s'il sait que mon devoir est de quitter cette vie, triste ou gai je suivrai la volonté du Seigneur. Eh! de quel front paraîtrais-je bientôt devant Lui ? Ces remèdes pernicieux ne me donnent point, comme Dieu, la vie éternelle. J'achèterais, au détriment de mon âme, quelques jours de plus pour mon corps ? Tenir ce langage, ne pas rechercher, ne désirer pas ces moyens mauvais, c'est être vainqueur.

Je n'ai fait qu'une application. Mais vous savez assez combien sont nombreuses les suggestions de l'enfer. Tu vois un homme déjà languissant, il est haletant sur sa couche, il peut à peine mouvoir ses membres, remuer la langue; dans son épuisement il triomphe du démon. Beaucoup ont été couronnés dans l'amphithéâtre en combattant contre les bêtes; beaucoup sont couronnés dans leur lit en domptant le diable. Ils semblent incapables de tout mouvement; et ils ont tant de courage dans le cœur, ils livrent un si rude combat ! Mais s'il y a une lutte secrète, il y a aussi une secrète victoire.

37. Pourquoi parler ainsi, mes frères ? Pour vous exciter à imiter les martyrs lorsque vous célébrez leur triomphe, et pour vous empêcher de croire que loin des persécutions qu'ils ont endurées il puisse vous être impossible de mériter la couronne. Ah ! le démon ne manque pas de nous persécuter chaque jour, soit par ses conseils, soit par les afflictions corporelles. Sache seulement que tu es sous la conduite d'un Chef dejà parvenu au ciel ; il a tracé la route que tu dois suivre, attache-toi à lui. Quand tu es vainqueur, ne t'attribue pas orgueilleusement la victoire comme si tu avais combattu avec tes propres forces; compte plutôt sur lui ; parce qu'il a vaincu le siècle [1], il t'a donné la force de vaincre : surmonte toutes les tentations du démon, et toujours tu seras couronné et tu sortiras d'ici avec le mérite du martyr.

[1] Jean, XVI, 33.

SERMON V.

Prononcé un peu avant la fête de Pâque.

LUTTE DE JACOB CONTRE L'ANGE [1].

ANALYSE. — Saint Augustin revient souvent sur la nécessité imposée aux Chrétiens de se supporter les uns les autres. On conçoit cette insistance en face des doctrines de Donat. Aujourd'hui donc que l'on a lu dans l'assemblée des fidèles la lutte mémorable de Jacob contre un ange, le grand Évêque trouve l'occasion favorable de faire sentir à son peuple la nécessité de se supporter les uns les autres. A la fois béni et blessé par l'ange, Jacob est pour saint Augustin l'image de l'Église, où les bons et les méchants seront mêlés jusqu'à la fin des siècles. Mais avant d'expliquer ce double effet de la lutte du patriarche, le saint docteur établit sur deux puissants motifs l'indispensable nécessité d'exercer la charité envers les méchants : le premier est la menace formidable de n'obtenir pas le pardon si on ne l'accorde, le second est le touchant exemple de Jésus sur la croix. Enfin il arrive à l'explication mystique de la lutte de Jacob. Jacob est pour lui le type du peuple chrétien, comme Esaü celui du peuple juif. Or Jacob ne reçoit la bénédiction paternelle qu'en portant, pour ainsi dire, les péchés d'Esaü. Ne faut-il donc pas que le Chrétien supporte les péchés de ses frères ? Esaü, les Juifs et tous les méchants peuvent devenir bons. Pourquoi n'être pas charitable envers eux ? Dans ce combat mystérieux où Jacob s'attache à l'ange comme l'Église à Jésus-Christ, le patriarche est et restera jusqu'à la fin de sa vie béni et blessé. Telle sera l'Église jusqu'à la fin des siècles. Pourquoi ne pas nous y résigner ?

1. Une règle de première nécessité pour le chrétien, c'est d'écouter la parole de Dieu tant qu'il est en ce monde, et d'avoir les yeux fixés sur Celui qui après être venu sauver le monde dans sa miséricorde, viendra le juger dans sa justice. Aussi Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est présenté pour être notre modèle, et parceque nous sommes chrétiens nous devons l'imiter lui-même ou imiter ceux qui l'ont imité. Il est en effet des hommes qui sans être chrétiens portent le nom de chrétien. Les uns sont comme des souillures rejetées par l'Église : tels sont tous les hérétiques et tous les schismatiques, comparés encore aux stériles sarments retranchés du cep et aux pailles emportées par le vent, avant même que

[1] [illegible]

le Vanneur ait nettoyé son aire. Il en est d'autres qui intérieurement mauvais restent encore dans la communion catholique : le bon chrétien doit les supporter jusqu'à la fin, parce que le Seigneur ne vannera qu'au jour du jugement. C'est ce que nous ne cessons de vous recommander et nous croyons au nom du Christ que vous avez à cœur ces recommandations. Est-ce pour la première fois que vous entendez les leçons que l'on vient de vous lire ? Ne vous les repète-t-on pas chaque jour ? Mais s'il est nécessaire que l'on vous lise chaque jour les divines Écritures, pour empêcher les désordres du siècle et ses épines de germer dans vos cœurs et d'étouffer la semence que l'on y a répandue ; il est nécessaire aussi de vous annoncer toujours la parole de Dieu : vous pourriez l'oublier et dire un jour que vous n'avez pas entendu ce que nous affirmons vous avoir prêché.

2. Parmi ceux qui se présentent à la grâce du baptême, et voici le temps où au nom du ciel ils s'empresseront de la recevoir, il en est beaucoup qui croient effacés et entièrement effacés tous les péchés qu'ils avaient commis, et qui sortent avec la persuasion qu'ils ne sont redevables de rien au Seigneur : semblables à ce serviteur qui rendait compte à son maître et qui lui redevait dix mille talents ; il le quitta déchargé, non qu'il ne lui dût rien, mais parceque dans sa clémence le maître l'avait tenu quitte de tout. Cependant, mes frères, ce même serviteur ne nous glace-t-il pas de frayeur ? Parcequ'il ne voulut point tenir quitte un de ses compagnons ni lui donner du temps pour le paiement de cent deniers, le maître lui réclama les dix mille talents qu'il lui avait remis [1]. Vous qui allez sortir du baptême acquittés et absous de tous vos péchés, prenez donc garde de refuser le pardon à qui pourra vous offenser ; tremblez que non seulement on ne vous pardonne plus à l'avenir, mais qu'on ne réclame encore tout ce qu'on vous avait quitté.

Ne dis donc pas : Qui observe ou qui a observé cette règle? On meurt en se tenant ce langage. Aime ton ennemi, dit le Seigneur : et tu réponds, toi : Qui le fait ? Ainsi, parcequ'on n'accomplit point son devoir on s'imagine que personne n'a pu l'accomplir ? Il s'accomplit dans le cœur, comment peux-tu voir qui l'observe ? Mais tu présumes que celui qui réclame ne l'a point accompli. Il peut se faire en effet qu'en entendant se plaindre du coupable et en voyant qu'on le fait punir, tu croies qu'on ne lui pardonne point. Mais pourquoi ? Est-ce qu'en châtiant ton fils tu gardes contre lui quelque haine dans le cœur ? J'ai donc raison de le dire, c'est une affaire tout intérieure et Dieu seul distingue si le pardon est accordé.

Il en est qui ne sévissent point extérieurement contre leurs ennemis, et l'on dirait qu'ils pardonnent ; mais intérieurement ils sévissent, ils leur souhaitent du mal et même la mort ; ainsi nourrissent-ils contre eux le mauvais vouloir tout en ne paraissant point se venger. Il en est d'autres au contraire qui semblent rendre le mal pour le mal ; mais la correction qu'ils infligent est un témoignage d'affection ; ils veulent que leur ennemi parvienne à l'éternelle vie, et plus ils l'aiment, plus ils désirent le voir corrigé. N'est-ce pas ainsi que Dieu même nous affectionne ? N'est-ce pas lui qui pour nous rendre, autant qu'il est possible, semblables à lui, nous exhorte à aimer nos ennemis ? « Soyez parfaits, « dit-il, comme votre Père qui est dans les cieux, « et qui fait lever son soleil sur les bons et sur « les méchants, pleuvoir également sur les « justes et sur les injustes [1]. » Mais quel n'est point son amour pour nous, puisqu'en faveur des pécheurs et des impies il a envoyé sur la terre son Christ, qui devait y être crucifié, et qui nous a rachetés au prix de son sang, quand nous étions devenus ses ennemis pour avoir aimé ses œuvres au lieu de lui-même ? Oui, au moment même où nous étions si coupables, « Dieu « envoya son Fils, » comme dit l'Apôtre [2], et il permit à des impies de le mettre à mort pour d'autres impies. Ah ! s'il nous a fait un pareil don quand nous étions encore infidèles, que ne nous réserve-t-il point, maintenant que nous croyons en lui ?

Voilà comment Dieu sait aimer les hommes ! Cependant remarquez-le, mes frères ; est-ce qu'il ne les punit point ? Est-ce qu'il ne les corrige point ? S'il ne les corrige point, d'où viennent les famines ? D'où viennent les maladies ? D'où viennent les épidemies et les infirmités ? Ce sont autant de châtiments divins. Tout en aimant, Dieu, donc, corrige ; et toi, si quelqu'un dépend de ton autorité, conserve-lui un amour sincère, mais ne lui refuse pas une correction sérieuse. Ce refus serait la ruine de ta charité, il laisserait mourir dans le crime celui que le châtiment

[1] Matt. XVIII, 23-34.

[1] Matt. V, 45, 45. — [2] Galat. I, 4.

aurait pu en tirer ; ton silence est plutôt une haine véritable.

3. Qu'on ne dise donc plus : Qui peut pardonner ? Appliquez-vous à remplir ce devoir dans votre cœur, tenez-y la charité. Luttez et vous vaincrez, car c'est le Christ qui vaincra avec vous. Luttez, mais contre qui ? Luttez contre le péché, contre les mauvais propos de ceux qui vous disent : Quoi ! tu ne te venges pas ? Tu resteras sans défense et tu ne lui fais pas sentir sa faute ? Ah ! s'il avait affaire à moi ? Luttez donc et soyez vainqueur.

Quand le Christ endura de la part des Juifs les dernières énormités, ne pouvait-il pas, s'il avait voulu, ordonner à la terre de s'ouvrir et d'engloutir ses bourreaux ? Malgré sa toute-puissance, il les souffrit jusqu'à permettre qu'ils l'élevassent en croix, et pendant qu'il y était suspendu : « Mon Père, dit-il, pardonnez-leur, « car ils ne savent ce qu'ils font [1]. » Et toi serviteur racheté par le sang de ton Maître crucifié, tu n'imiteras point ton Sauveur ! Quel besoin avait-il de souffrir autant, quand il pouvait ne rien souffrir. ? « J'ai le pouvoir, dit-« il, de donner mon âme, et j'ai le pouvoir de « la reprendre ; nul ne me la ravit, mais je « la donne et je la reprendrai [2]. » Or, mes frères, n'est-ce pas ainsi qu'il a fait ? Il était suspendu à la croix, comme nous l'avons lu aux Aspirants [3], et sitôt qu'il vit toutes les Ecritures accomplies dans sa personne et qu'on lui eut présenté le vinaigre, « C'est fini, » s'écria-t-il ; puis inclinant la tête il rendit l'esprit, comme s'il ne demeurait là que pour tout accomplir. Il donna donc son âme quand il le voulut. Aussi était-il Dieu, tandis que les compagnons de son supplice n'étaient que des hommes. Il meurt plutôt qu'eux ; et quand, à cause du sabbat, l'ordre fut donné de descendre les corps de la croix pour les ensevelir, on trouva que les larrons vivaient encore et on leur rompit les jambes. Le Seigneur était mort ; un soldat toutefois lui frappa le côté de sa lance et il en jaillit de l'eau et du sang [4]. C'est ta rançon. Qu'est-ce en effet qui sortit de ce côté, sinon le sacrement reçu par les fidèles ? Tu vois ici l'esprit, le sang et l'eau : l'esprit qu'il rendit, le sang et l'eau qui coulèrent de son côté. C'est l'indice que l'Église est née de l'eau et du sang. A quel moment ce sang et cette eau sortirent-ils de son côté ? Au moment où le Christ était déjà endormi sur la croix. C'est ainsi qu'Adam fut endormi dans le Paradis et qu'Eve fut tirée de son côté. Voilà donc le prix de ta rédemption.

Imite l'humilité de ton Seigneur, marche sur ses traces et ne dis pas : Qui pardonne ? Peut-être est-il près de toi un homme qui ne pardonne point. Mais si tu pardonnes au milieu de cette multitude, tu seras considéré comme ce pur froment trouvé seul sur l'aire au milieu de pailles sans nombre. Il est difficile de rencontrer deux grains intimement unis ; la paille se glisse entre les bons grains. C'est ce que l'on remarque parmi ceux qui veulent servir Dieu ; le bruit et la multitude des méchants les enveloppent de toutes parts ; de quelque côté qu'ils se tournent ils ne rencontrent que de mauvais conseils. Sois le bon grain et ne t'inquiète point de la paille. Viendra le temps de la séparation ; c'est pourquoi nous venons de chanter : « Jugez-moi, « ô Dieu, et séparez ma cause de celle d'un « peuple impie [1]. » Tels sont les gémissements de l'Église au milieu des pécheurs.

Mais croyez-vous, mes frères, que cette séparation demandée par elle soit la séparation d'avec les hérésies, qui sont comme des sarments rompus ? Cette séparation est déjà faite. Serait-ce sa séparation d'avec le parti de Donat, d'avec les Ariens ou les Manichéens, qu'implore l'Église en répétant : « Jugez-moi, Seigneur, et « séparez ma cause ? » Non ; elle ne demande à être séparée que de ceux qui vivent dans son sein et qu'elle doit tolérer jusqu'à la fin des siècles. Or en disant : « Jugez moi, ô Dieu, et « séparez ma cause, » elle sollicite la grâce de n'être ni jugée ni perdue avec eux au jour de la justice. « Laisse croître l'ivraie [2], » voilà son devoir pour le moment ; et les bons supportent les méchants jusqu'au jour de la séparation finale.

4. Le patriarche Jacob, dont on vient de vous lire l'histoire, est la figure du peuple chrétien, peuple puîné ; comme Esaü est la figure des Juifs. Il est vrai, Jacob est à la lettre le père de la nation juive ; mais cette nation est mieux représentée par Esaü : comme Esaü elle a été réprouvée et la prééminence a passé au peuple plus jeune des Chrétiens.

Lorsque Esaü et Jacob luttaient au sein maternel et que Rébecca s'attristait des secousses imprimées à ses entrailles, « Pourquoi ces tour-« ments, s'écria-t-elle ? La stérilité me serait

[1] Luc XXIII 34. — [2] Jean X 18. — [3] *Competentes*, les Catéchumènes qui se disposaient à recevoir prochainement le Baptême. — [4] Jean XIX 30-34.

[1] Ps. XLII 1. — [2] Matt. XIII. 30.

« préférable. » Le Seigneur lui répondit que deux peuples et deux nations s'entre-choquaient dans son sein et que l'aîné servirait le plus jeune [1].

Cet oracle se renouvela plus tard, lorsque Isaac bénissait Jacob, croyant bénir Ésaü. Isaac représentait la loi. La loi semble donnée aux Juifs, et l'empire est réellement aux Chrétiens. Remarquez bien que la loi semble promettre l'empire aux Juifs. Cependant il leur est dit : « C'est pourquoi l'empire vous sera enlevé et « donné à une nation qui pratique la justice [2]. » Il sera enlevé à Ésaü et donné à Jacob.

Ésaü dès sa naissance était velu, c'est-à-dire couvert de péchés, attaché aux péchés. Mais Jacob, pour obtenir la primauté, s'entoura les bras de peaux de chevreaux; et son père le bénit lorsqu'en le palpant il sentit qu'il était velu. Jacob portait ces peaux velues sans y être attaché; ainsi l'Église supporte et supportera jusqu'à la fin les péchés qui ne sont pas les siens. N'est-ce pas ainsi encore que Notre-Seigneur Jésus-Christ a porté les iniquités d'autrui?

Le père bénit le plus jeune de ses fils. Comment était-il en le bénissant? O profond mystère! comme devaient être les Juifs. Les Écritures demandent un regard pénétrant; et en bénissant Jacob, Isaac paraît avoir été trompé, avoir pris ses fils l'un pour l'autre. Celui d'entre eux qui était allé chasser arrive, et présentant à son père ce que celui-ci avait demandé : « Mon « père, dit-il, mange ce que tu as désiré. — Qui « es-tu? reprit Isaac. — Je suis Ésaü ton fils « aîné, répondit celui-ci. — Tu es bien Ésaü? « ajouta le père. Quel est donc cet autre qui m'a « déjà apporté de la nourriture? J'en ai mangé, « je l'ai béni et il est béni [3] » Oh! n'est-ce point ici qu'il fallait se fâcher contre un trompeur, contre un fourbe? Ne fallait-il pas dire : pourquoi m'a-t-il trompé? Que son frère prenne pour lui la bénédiction donnée et que cet autre soit maudit? — Mais tout ceci ne prouve-t-il pas que cet évènement fut mystérieux et destiné à faire connaître que l'aîné servirait le plus jeune? Ésaü, en effet, reçut aussi une bénédiction; mais il y était dit : « Tu seras, le serviteur de ton « frère. » Il s'était écrié : « As-tu épuisé tes bé-« nédictions? Bénis-moi aussi. — Après l'avoir « fait si grand, reprit Isaac, que puis-je te don-« ner encore? — Bénis-moi aussi, mon père, » ajouta-t-il en insistant. Il extorqua donc et reçut de son père une bénédiction à peu près semblable. Comme à Jacob la rosée du ciel et la graisse de la terre devaient lui assurer d'immenses richesses; mais Isaac ajouta : « Tu serviras ton « frère; et viendra l'époque où tu secoueras son « joug de ton cou. » Que signifie : « Et viendra « l'époque où tu secoueras son joug de ton cou? » N'était-ce point annoncer que malgré leurs péchés, les Juifs figurés par Ésaü auraient le pouvoir et la liberté de changer et de se réunir à leurs frères?

5. Contemplez ce mystère. Le Juif est aujourd'hui serviteur du Chrétien. Il est évident aussi, vous en êtes témoins, que Jacob remplit tout l'univers. Or pour vous assurer qu'Isaac parlait de l'avenir, étudiez l'histoire des deux frères et reconnaissez que l'on ne vit point en eux l'accomplissement de cette prédiction : « L'aîné servira « le plus jeune [1]. ». Nous lisons qu'Ésaü devint fort riche et qu'il commença à régner au sein d'une pleine opulence [2]; au lieu que Jacob fut réduit à paître les troupeaux d'autrui. On vient de le lire aussi : lorsqu'il rentra dans son pays, comme il redoutait son frère, il lui envoya d'innombrables troupeaux avec un serviteur chargé de lui dire : « Voici les offrandes de ton frère [3], » et il ne voulut paraître devant lui qu'après l'avoir apaisé par ses présents. De plus, il l'adora de loin en allant à sa rencontre [4]. Quand le plus jeune semble ainsi adorer l'aîné, comment se vérifie : « L'aîné servira le plus jeune? »

Si l'histoire ne nous montre point l'accomplissement de cet oracle, c'est pour nous faire entendre qu'il regardait l'avenir. Aujourd'hui en effet le plus jeune des fils domine, et l'aîné a perdu l'empire. Jacob ne remplit-il point la terre? Ne tient-il pas sous son sceptre les peuples et les États? Un Empereur Romain, déjà devenu Chrétien, a défendu aux Juifs de s'approcher de Jérusalem; et dispersés dans l'univers ils sont comme les conservateurs de nos Livres sacrés; comme ces esclaves qui suivent leurs maîtres, quand ils vont au tribunal, portent les dossiers et demeurent à la porte. Tel est aujourd'hui le fils aîné en présence du plus jeune. Rencontre-t-on des difficultés dans les Écritures? On cherche à connaître la vérité par les livres des Juifs. Ils sont donc dispersés pour tenir les livres à notre disposition, et l'aîné sert le plus jeune. A quelle dignité est élevé le peuple chrétien et à quel abaissement est descendue la nation juive! A peine ont-ils essayé un léger mouvement contre

[1] Gen. XXV 22 23. — [2] Matt. XXI 43. — [3] Gen. XXVII, 31-40.

[1] Ibid., XXV 22, 23 [2] Ib. XXXVI, 7, [3] Ib. XXXII, 18, [4] Ib. XXXIII, 3.

nous, et vous savez comme dernièrement ils ont été réprimés. Aujourd'hui donc se vérifie : « L'aîné servira le plus jeune. »

Mais cette autre bénédiction : « Tu recevras de « la rosée du ciel et de la graisse de la terre, » ne prouve-t-elle pas que l'aîné a été béni comme le plus jeune? Néanmoins à l'aîné il a été dit : « Tu « seras le serviteur de ton frère; et viendra l'é- « poque où tu secoueras son joug de ton cou. » Combien en effet ont secoué ce joug et sont devenus nos frères! Combien de Juifs sont venus à la foi! Ne l'oubliez pas. Maintenant encore, si tu annonces Jésus-Christ Notre-Seigneur à un Juif que tu rencontres et qu'il croie, ne secoue-t-il pas le joug de son cou? Et combien de milliers parmi eux ne l'ont pas secoué dans les premiers temps du Christianisme? Tous ceux qui ont cru alors, comme l'histoire le rapporte, sont devenus, d'esclaves qu'ils étaient, nos frères et nos cohéritiers.

6. En disant donc : « Jugez-moi, Seigneur, et « séparez ma cause de celle d'une nation impie, » l'Église ne cherche pas à être séparée d'Esaü, puisque cette séparation est faite, mais des Chrétiens mauvais.

Vous venez d'entendre comment lutta contre le Seigneur ce même Jacob qui figure le peuple chrétien. Il vit le Seigneur, c'est-à-dire l'ange qui représentait le Seigneur; il lutta contre lui, voulut le saisir et le retenir. L'ange lutta de son côté ; Jacob prévalut, il saisit l'ange et ne l'échappa qu'après avoir reçu sa bénédiction. Daigne le Seigneur m'accorder de vous expliquer, mes frères, un mystère aussi profond.

Jacob lutte, il prévaut et veut être béni par celui dont il est le vainqueur. Pourquoi donc lutte-t-il contre lui et veut-il le retenir? « Le « royaume des cieux souffre violence, dit le « Seigneur dans l'Évangile, par la violence on « l'enlève [1]. » N'est-ce pas ce que nous venons d'exprimer dans ces paroles : Lutte pour tenir le Christ, pour aimer ton ennemi [2]? Car c'est tenir le Christ que d'aimer son ennemi. Et que dit le Seigneur même, ou l'ange qui le représentait, lorsque Jacob prévalait et le retenait? Il le toucha à la cuisse et elle se dessécha et Jacob boitait. L'ange ajoute : « Laisse-moi, car voici « le jour. Je ne te laisserai point, reprit Jacob, « que tu ne m'aies béni. » Et il le bénit. Comment? En changeant son nom. « Tu ne t'appel- « leras plus Jacob, mais Israel; car si tu as pré- « valu contre Dieu, tu prévaudras aussi contre « les hommes [1]. » Voilà la bénédiction. Considérez celui qui la reçoit; touché et desséché d'un côté, il est béni de l'autre; desséché et boiteux d'une part, d'autre part il est béni et rempli de vigueur.

7. Mais que signifie : « Voici venir le jour, « laisse-moi? » Autant que Dieu nous le montre et sans condamner une interprétation meilleure, nous voyons ici le même sens que dans ces autres paroles du Seigneur. Après sa passion, il dit à cette femme qui voulait lui baiser les pieds : « Ne me touche pas, car je ne suis point encore « monté vers mon Père [2]. » Quel est le sens de ces paroles? Lorsqu'on faisait ici cette lecture, j'ai expliqué comment le Seigneur pouvait dire : « Ne me touche pas; je ne suis pas encore monté « vers mon Père. » Pourquoi? Est-ce que nul ne l'a touché corporellement avant qu'il se soit élevé vers le Père? Mais il était encore ici quand le disciple incrédule toucha ses cicatrices glorieuses. Comment donc refusait-il de se laisser toucher par Magdelaine? Ne parlait-il pas en figure?

Cette femme était l'Église. « Ne me touche « pas » signifie : Ne me touche pas charnellement, mais tel que je suis, égal à mon Père. « Ne me « touche pas, » car tu toucherais mon corps et non pas moi. Saint Paul ne dit-il pas de ses progrès dans la perfection : « Si nous avons « connu le Christ selon la chair, maintenant « nous ne le connaissons plus ainsi ; — Les « choses anciennes ont passé; voilà que tout est « devenu nouveau ; et tout vient de Dieu [3]? » Que signifie : « Si nous avons connu le Christ « selon la chair, maintenant nous ne le con- « naissons plus ainsi? » Le voici : Quand nous le connaissions selon la chair, nous ne voyions en en lui qu'un homme; mais depuis que sa grâce nous a éclairés, nous adorons dans sa personne le Verbe égal au Père.

Jacob le tenait donc, et il luttait, et il voulait en quelque sorte l'embrasser selon la chair. « Laisse-moi, » disait le Seigneur, « laisse-moi « selon la chair, car voici venir le jour » qui éclairera ton esprit. C'est-à-dire : Ne me crois pas un homme. « Laisse-moi car voici le jour. » Ce jour est pour nous la lumière de la Vérité et de la Sagesse par laquelle tout a été fait. Tu en jouiras après la fin de cette nuit, de l'iniquité du siècle. Alors en effet apparaîtra le jour, car le

[1] Matt. x [illegible]

[1] [illegible] xxxii, 21-28. — [2] Jean, xx, 17. — [3] II Cor. v, 16-18.

Seigneur viendra se montrer à nous comme il se montre à ses Anges. Nous voyons maintenant dans un miroir et en énigme, mais alors ce sera face à face [1]. Ainsi retenons bien, mes frères, le sens de cette parole : « Laisse-moi, car voici le « jour. »

Mais que répond Jacob ? « Je ne te laisserai « point que tu ne m'aies béni. » C'est que le Seigneur nous bénit d'abord dans sa chair. Les fidèles connaissent ce qu'ils reçoivent ; ils savent comment ils sont bénis par la chair du Sauveur, et qu'ils ne le seraient point, si cette chair crucifiée ne se donnait pour le salut du monde. Comment Jacob obtient-il la bénédiction ? En prévalant contre Dieu, en l'étreignant fortement et toujours, sans laisser échapper de ses mains ce qu'Adam laissa tomber des siennes. Nous aussi, mes frères, tenons ce que nous avons reçu, pour mériter d'être bénis.

8. Le membre paralysé de Jacob représente les mauvais Chrétiens ; le même homme est à la fois béni et boiteux ; béni pour figurer ceux qui vivent bien, boiteux pour désigner ceux qui vivent mal. Aujourd'hui encore le même homme est béni et boiteux ; la séparation et le discernement viendront ensuite, comme l'Église en exprime le vœu dans ce Psaume : « Jugez-« moi, ô Dieu, et séparez ma cause de celle du « peuple impie [2]. » N'est-ce point ce qu'enseigne l'Évangile : « Si ton pied te scandalise, y est-« il dit, coupe-le et le jette loin de toi. Mieux « vaut pour toi entrer avec un pied dans le « royaume de Dieu, que d'aller avec deux pieds « dans le feu éternel [3]. » Les méchants doivent donc être retranchés à la fin.

[1] I Cor. XIII, 12. — [2] Ps. XLII, 1. — [3] Matt. XVIII, 8.

L'Église est aujourd'hui boiteuse ; elle avance résolument un pied, l'autre est malade. Mes frères, voyez les païens. Tantôt ils rencontrent de bons Chrétiens, de vrais serviteurs de Dieu ; ils les admirent, sont attirés à la foi et ils l'embrassent. Tantôt ils en remarquent dont la vie est mauvaise et ils disent : Voilà les Chrétiens ! Ces mauvais Chrétiens sont le membre touché et paralysé de Jacob. Or quand le Seigneur touche de sa main, c'est pour corriger et rendre la vie. Être touché par lui, c'est donc être béni d'un côté et blessé de l'autre.

Le Seigneur parle de ces Chrétiens indignes dans l'Église ; c'est pour eux qu'il est écrit dans l'Évangile : « L'herbe ayant crû, alors apparut « l'ivraie ; » car lorsque l'on commence à faire des progrès dans le bien, on commence à sentir la présence des méchants. Vous savez cela, la grâce de Dieu vous l'a fait connaître. Mais pour le moment et jusqu'au terme de la moisson il faut tolérer l'ivraie ; car on pourrait, en l'arrachant, arracher le blé [1]. Viendra donc le moment où après avoir dit : « Jugez-moi, Seigneur, et « séparez ma cause de celle du peuple impie, » l'Église sera exaucée. Alors en effet « le Seigneur « viendra dans sa gloire avec ses saints Anges ; « et toutes les nations seront assemblées devant « lui, et il les séparera comme le pasteur sépare « les brebis d'avec les boucs ; les justes seront « placés à la droite, et les boucs à la gauche. » Aux uns il dira : « Venez, les bénis de mon « Père, possédez le royaume ; » et aux autres : « Allez au feu éternel qui a été préparé pour le « diable et ses anges [2]. »

[1] Ibid., XIII, 26 ; 29, 30. — [2] Ib. XXV, 31-41.

SERMON VI.

MOÏSE ET LE BUISSON ARDENT [1].

ANALYSE. — Saint Augustin entreprend de montrer ici une vérité bien souvent exprimée par lui et par les docteurs des premiers siècles, savoir que Jésus-Christ est comme voilé dans tous les faits de l'ancien Testament et que partout l'œil pénétrant de la foi peut le contempler avec amour. Lorsque Dieu se révèle à Moïse au milieu du buisson ardent on peut considérer : 1° les circonstances principales de cet événement ; 2° les miracles mêmes que le futur législateur opère auprès du buisson sacré. Or dans tout se montre le Fils de Dieu. I. Jésus se révèle dans les circonstances mêmes de l'apparition. En effet : 1° Dieu ne se montre pas à Moïse dans sa nature divine, mais sous la forme sensible créée par lui : ainsi le Fils de Dieu a dû se revêtir de notre nature pour se donner à nous ; 2° le buisson épineux ne se consume pas : la loi ne pouvait abolir le péché, il fallait l'Incarnation du Sauveur ; 3° Dieu prend devant Moïse un double nom : un nom qui représente l'immutabilité de sa nature et un nom qui rappelle ses communications paternelles avec les hommes. Ainsi, du sein de son éternité, le Verbe divin est descendu parmi nous. — II. Trois miracles sont opérés par Moïse, et tous trois reportent la pensée vers le Sauveur des hommes : 1° la verge ou le sceptre de Moïse désigne l'autorité. Pourquoi cette verge a-t-elle été changée en serpent ? N'est-ce pas ainsi que la suprême Majesté est devenue le vrai serpent d'airain pour nous guérir de nos blessures ? 2° Pourquoi la main lépreuse de Moïse recouvre-t-elle la santé quand il la porte sur son cœur, sinon pour indiquer que nous trouvons dans le cœur de Jésus-Christ la délivrance de tous nos maux ? 3° L'eau est prise dans l'Écriture pour un symbole de sagesse. Que signifie l'eau changée en sang, sinon la Sagesse souveraine incarnée et répandant son sang pour l'amour de nous ?

1. Pendant qu'on faisait les saintes lectures, nous nous sommes spécialement appliqué à la première d'entre elles, et nous nous empressons de partager avec votre sainteté ce que le Seigneur nous suggère : si vous entendiez charnellement les divins mystères, il serait à craindre que vous ne reculiez au lieu d'avancer.

Ce qui s'offre d'abord à notre esprit, c'est que Dieu apparut à Moïse. Quand il daigne apparaître dans sa substance et tel qu'il est, c'est seulement aux cœurs purs. « Heureux les cœurs « purs, dit l'Évangile, car ils verront Dieu [2]. » Et s'il a voulu se montrer quelquefois aux yeux corporels de ses saints, ce n'est point dans sa nature même, c'est dans une forme visible, sensible, qui peut réellement tomber sous nos sens. Tantôt c'est une voix qui retentit aux oreilles, c'est tantôt le feu qui brille aux regards, c'est quelquefois un ange qui se révèle sous quelque visible apparence et qui fait le personnage de Dieu même. C'est ainsi, mes frères, que Dieu apparut à Moïse. Cette Majesté souveraine qui a fait le ciel et la terre, qui gouverne le monde entier et que les Anges avec leurs purs esprits s'attachent à contempler dans sa suprême beauté, n'a pu se manifester aux regards mortels d'un homme sans avoir pris une forme visible et sensible qui pût frapper les yeux. Cette Sagesse divine elle-même, par qui tout a été fait, se montrerait-elle aux humains si elle n'avait pris une chair humaine ?

[1] Exod. III. — [2] Matt. V, 8.

2. De même donc que le Verbe de Dieu, le Fils de Dieu a pris une chair pour se révéler à nos yeux ; ainsi toutes les fois que Dieu a voulu se rendre sensible aux hommes, il a daigné se couvrir de quelque forme visible. Mais les Actes des Apôtres disent expressément que ce fut un Ange qui apparut à Moïse dans le buisson [1]. Ce livre serait-il vrai et l'Exode serait-il faux ? Ou bien l'Exode serait-il faux et les Actes seraient-ils vrais ? Mais si nous sommes chrétiens, si notre foi est éclairée, chacun de ces livres est également véridique. Et si tous deux sont vrais, comment l'un enseigne-t-il que ce fut Dieu qui apparut, et l'autre, que ce fut un Ange ? N'est-ce pas que le Saint-Esprit, en révélant dans les Actes qu'un Ange apparut, a expliqué l'Exode et fait connaître de quelle manière Dieu se montra ? Ce passage des Actes a porté la lumière dans ce qui restait ici d'obscur, et pour détourner de nous la pensée que Dieu ait apparu en lui-même, on nous dit que l'Ange fut la forme créée sous laquelle il se manifesta.

Mais, si c'est un Ange qui se montre pourquoi ces expressions : « Dieu dit ; Dieu appela « Moïse qui s'approcha de lui ; Dieu dit à Moïse ? ». Parceque l'attention se porte, non sur le temple ou sur l'ange, mais sur celui qui l'habite ; c'est-à-dire sur Dieu, dont l'Ange était le temple. Dieu daigne demeurer dans un homme, parler par sa bouche, et quand un prophète parle, on ne craint pas de dire : « Dieu a parlé. » Ne

[1] Act. VII, 30.

me parle-t-il pas bien mieux encore par la bouche d'un Ange? Nous disons : « Dieu a « parlé par Isaïe. » Qu'était donc Isaïe? N'était-ce pas un homme revêtu de chair, comme nous, et comme nous né d'un père et d'une mère? Cet homme parle et que disons-nous de son langage? « Voici ce que dit le Seigneur [1]. » Si c'est Isaïe qui parle, comment est-ce Dieu? L'unique moyen de l'expliquer, c'est de croire que Dieu a parlé par Isaïe. Ainsi, dans le passage que nous commentons, si on attribue à Dieu ce qu'exprime l'Ange, n'est-ce point parceque Dieu s'énonce par l'organe de l'Ange?

3. Cette question résolue, examinez la suivante : Qu'est-ce que Dieu a voulu figurer en choisissant, pour s'y révéler, ce buisson qui paraissait tout en feu, sans brûler, sans se consumer? Ce buisson épineux peut-il désigner quelque chose de bon? Si le feu en avait consumé les épines, on pourrait entendre que la parole de Dieu adressée aux Juifs a consumé leurs péchés et que la loi ancienne a mis un terme à leurs iniquités. Le feu dans le buisson représente la loi parmi les Juifs; les épines représentent les péchés; et si le feu ne brûle pas les unes, c'est que la loi n'a point effacé les autres.

4. Maintenant, Dieu dit à Moïse; vous savez tout cela et le temps ne nous permet point de vous entretenir trop longuement; Dieu donc dit à Moïse : « Je suis l'Être; l'Être m'a envoyé. » Moïse en effet cherchait à connaître le nom de Dieu, et il lui fut dit : « Je suis l'Être. Voici « ce que tu feras entendre aux fils d'Israël : « C'est l'Être qui m'a envoyé vers vous. » Quel nom? ô Seigneur! ô notre Dieu! quel nom vous donnez-vous? Je m'appelle l'Être, répond-t-il. Qu'est-ce-à dire? Que je subsiste éternellement sans pouvoir changer. Ce qui change n'est point en tant qu'il change. Être c'est subsister. Ce qui change a été une chose et en sera une autre; mais il n'est pas véritablement, car il est muable. C'est donc l'immuabilité divine qui a daigné se révéler elle-même dans cette parole : « Je suis « l'Être. »

5. Mais pourquoi Dieu s'est-il donné ensuite un autre nom? Il dit à Moïse : « Je suis le Dieu « d'Abraham, et le Dieu d'Isaac, et le Dieu de « Jacob : voilà mon nom pour l'éternité. » Comment se nommer, d'un côté, *l'Être*, et d'autre part : *le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob*? Le voici : Dieu en lui même est immuable, mais il a tout fait par miséricorde, et le Fils de Dieu même a daigné prendre une chair muable, tout en demeurant Verbe de Dieu, pour venir au secours de l'homme. L'Être s'est ainsi revêtu d'une chair mortelle afin de pouvoir s'appeler *le Dieu d'Abraham et le Dieu d'Isaac et le Dieu de Jacob*.

6. Expliquons ensuite les signes ou prodiges que Dieu accorda à Moïse d'opérer. « Si le peu- « ple, dit Moïse, me fait cette objection : Dieu ne « t'a pas envoyé, comment lui montrerai-je que « c'est vous qui m'avez envoyé? — Jette ta verge, « lui fut-il répondu; il jeta la verge qu'il portait « à la main, elle devint un serpent et Moïse en « eut peur. » Le Seigneur lui dit encore : « Sai- « sis-la par la queue. Il la saisit et elle redevint « ce qu'elle était. » Dieu lui donna un autre signe : « Mets ta main dans ton sein. Il l'y mit. « Retire-la. Et elle était blanche comme la nei- « ge, c'est-à-dire couverte de lèpre. » La blancheur de la peau est une maladie dans l'homme. « Mets-la de nouveau dans ton sein. Il l'y mit et « elle recouvra sa couleur. » Voici un troisième signe : « Prends de l'eau du fleuve et répands- « la dans un vase assez grand. Il en prit, l'y ré- « pandit et elle se changea en sang. A ces signes « le peuple t'écoutera. Si le premier ne suffit « pas, le second et le troisième suffiront pour « que l'on t'écoute [1]. »

7. Essayons, avec l'aide de Dieu, d'expliquer ce qu'ils signifient. La verge est le symbole de l'autorité, et le serpent rappelle la mort; car c'est le serpent qui a fait boire à l'homme la coupe empoisonnée et le Seigneur a daigné s'obliger à mourir. Quand donc la verge est jetée à terre où elle prend la forme d'un serpent, ne figure-t-elle pas l'autorité suprême, Notre-Seigneur Jésus-Christ, descendant parmi nous et s'y revêtant de notre mortalité pour l'attacher à la croix? Votre sainteté n'ignore pas que le peuple orgueilleux et opiniâtre murmura au désert contre Dieu et commença à être blessé à mort par des serpents. La miséricorde divine indiqua un remède; ce remède rendait la santé pour le moment, et pour l'avenir il annonçait l'éternelle Sagesse. « Élève au milieu du désert « un serpent d'airain attaché à une colonne de « bois, dit le Seigneur, et déclare au peuple : « Que tout homme blessé regarde ce serpent. « Et les blessés regardaient ce serpent, et ils « étaient guéris [2]. » Le Seigneur dans l'Evangi-

[1] Isaïe, I, 1.

[1] Exod. XI 1-9. — [2] Nombr. XXI, 8, 9, 14, 15.

le ne parle-t-il point d'un signe pareil? « Comme « Moïse a élevé le serpent au milieu du désert, « ainsi doit être élevé le fils de l'homme, afin « que quiconque croit en lui ne périsse point, « mais qu'il ait la vie éternelle [1]. » Ce qui signifie : Quiconque est blessé par le péché comme par un serpent, doit regarder le Christ, et il recouvrera la santé avec le pardon de ses fautes.

Voilà, mes frères, comment le Seigneur s'est revêtu de notre mortalité. Son corps mystique, dont le chef divin est un homme dans le ciel, doit la porter aussi. Cette mortalité est pour l'Église comme la blessure causée par le serpent trompeur; car si nous mourons, c'est par la faute du premier homme, et toutefois, par les mérites de Jésus-Christ Notre-Seigneur, la mort nous fait passer à l'éternelle vie. Mais à qu'elle époque l'Église rentre-t-elle dans la vie et retourne-t-elle dans son royaume ? A la fin du siècle. Aussi pour ramener le serpent à son état primitif, Moïse le prit par la queue, c'est la fin.

8. Que signifie sa main? Elle désigne certainement son peuple. Et qu'est-ce que le sein de l'homme ? Le sein de Moïse est le sanctuaire de Dieu. Quand nous étions dans ce divin sanctuaire, nous avions santé et bonne couleur. Nous en sommes sortis, Adam a quitté le paradis après avoir offensé son Créateur et il s'est couvert de vices; la main est devenue lépreuse. Mais elle est rentrée dans le sein de Dieu, dans le sein de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle y a repris sa couleur.

Et cette eau ? Elle est le symbole de la sagesse ; car l'Ecriture désigne souvent la sagesse sous la figure de l'eau, ce qui a fait dire au Sauveur : Elle deviendra en lui une fontaine d'eau jail« lissante jusque dans la vie éternelle [1]. » Or cette eau ou cette sagesse, qui sur la terre s'est changée en sang, ne nous rapelle-t-elle pas le Verbe qui s'est fait chair et qui habite parmi nous ? Sans aucun doute.

Tout est donc, pour le peuple chrétien, signe et mystère relatif à Notre-Seigneur Jésus-Christ. S'il est d'autres sacrements dans les anciennes Écritures, qu'on les comprenne ou qu'on ne les comprenne pas, il faut les étudier, non les mépriser. Pour obtenir qu'ils nous soient découverts, demandons, cherchons et frappons. Ces sacrements étaient pour les Juifs des prédictions, ils sont pour nous dans l'Église la réalité même.

[1] Jean, III, 14, 15.

[1] Jean, IV, 14.

SERMON VII.

MOÏSE ET LE BUISSON ARDENT [1].

ANALYSE. — Ce discours, plus étendu que le précédent, est un développement beaucoup plus long de ce qui en faisait simplement la première partie. Évidemment saint Augustin a ici en vue les Ariens et il s'attache à réfuter les objections qu'ils tiraient, contre la divinité de Jésus-Christ, de ce qu'ici il est parlé d'un Ange. Les trois circonstances de l'apparition, déjà expliquées précédemment, font comme les divisions de ce deuxième discours.

1. Pendant qu'on faisait la divine lecture, nous avons considéré de tout notre cœur l'étonnant miracle qui avait déjà rendu si attentif Moïse, le serviteur de Dieu. Nous aussi nous nous demandions comment le buisson paraissait tout en feu sans se consumer. Nous avons remarqué encore que d'après un autre livre sacré l'Ange du Seigneur s'était montré d'abord à Moïse dans ce buisson [1] ; et Moïse toutefois ne converse pas avec un Ange, mais avec le Seigneur même. Nous avons remarqué, en troisième lieu, que Moïse ayant demandé à connaître le nom de Dieu, afin de pouvoir répondre aux fils d'Israel lorsqu'ils lui adresseraient cette question, et lui demanderaient qui l'a envoyé, il lui fut répondu : « Je suis l'Être. » Cette réponse ne fut pas faite comme en passant ; afin d'en mieux faire sentir l'importance, elle fut renouvelée : « Tu « diras donc aux fils d'Israel : c'est l'Être qui m'a « envoyé vers vous. » Enfin, après avoir ainsi fait connaître son nom, le Seigneur ajouta : « Tu « leur diras : Le Seigneur Dieu de vos pères, « Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac et Dieu de Ja-

[1] Exod. III ; — Act. VII, 30.

« cob, m'a envoyé vers vous, et tel est mon « nom pour l'éternité [1]. »

Entendez sur ces mystères ce que le Seigneur me communique. Ils sont grands, ils recèlent en quelque sorte de divins secrets, et si nous entreprenions de les développer comme il convient, nous n'en aurions ni le temps ni la force.

2. Ce que nous pouvons observer d'abord, c'est que si la flamme est dans le buisson sans le réduire en cendres, ce n'est pas en vain, ce n'est pas inutilement, ce n'est point sans indiquer une vérité cachée. Le buisson est une espèce d'épines; mais produite pour punir l'homme de son péché, l'épine ne saurait être employée comme symbole de bonheur ; car ce fut seulement après la faute première qu'il fut dit : « La terre « portera pour toi des épines et des chardons [2]. » Ce buisson qui ne brûle point, c'est-à-dire que la flamme ne saurait pénétrer, n'est pas non plus un heureux indice. La flamme sans doute est de bon augure, puisque c'est un Ange ou le Seigneur même qui s'y montre ; puisqu'au moment où le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres, ils virent des langues divisées comme des langues de feu. Il faudrait donc que ce feu nous pénétrât et que notre dureté ne l'empêchât point de nous enflammer. Mais ce buisson qui ne brûlait point, désignait le peuple qui résistait à Dieu et par conséquent le peuple coupable des Juifs à qui Moïse était envoyé. Si ce buisson résistait au feu, c'est que ce peuple, comme je l'ai dit, se révoltait contre la loi divine, et si ce peuple n'avait les épines pour symbole il n'en aurait point fait une couronne au Christ [3].

3. Le personnage qui s'adressait à Moïse s'appelle en même temps le Seigneur et l'Ange du Seigneur. Lequel des deux est-il ? C'est une grande question. On ne doit pas se prononcer avec témérité, mais examiner avec soin. Or deux opinions peuvent s'élever sur ce point et quelle que soit la vraie chacune est orthodoxe. Quelle que soit la vraie, c'est-à-dire quelle qu'ait été la pensée de l'écrivain sacré ; car s'il nous arrive, en étudiant l'Écriture, de penser autrement que l'auteur, nous devons prendre garde de nous écarter de la règle de la foi, de la règle de la vérité. Je vais donc vous exposer ces deux opinions, sans nier qu'il y en ait une troisième que j'ignore, et vous choisirez celle que vous voudrez.

Selon les uns ce personnage s'appelle le Seigneur et l'Ange du Seigneur, parceque c'était le Christ, nommé expressément par un prophète l'Ange du grand conseil [1]. Le mot Ange désigne l'office et non la nature, car en grec il signifie messager; or ce terme de messager indique un être qui agit, qui annonce. Mais le Christ ne nous a-t-il point annoncé le royaume des cieux ? De plus, l'Ange ou le messager est envoyé par qui le charge d'annoncer quelque chose. Le Christ n'a-t-il pas été envoyé ? Ne dit-il pas souvent : « Je suis venu accomplir non pas ma volonté, « mais la volonté de qui m'a envoyé [2] ? » Il est l'envoyé par excellence ; il est cette piscine mystérieuse de Siloë qui signifie envoyé. Aussi est-ce là qu'après avoir couvert de boue les yeux de l'aveugle-né, il lui commanda de se lever [3]. Nul en effet ne recouvre la vue s'il n'est purifié par le Christ. Ainsi l'Ange de Moïse peut être le Seigneur.

4. Mais voici un écueil à éviter. Il y a des hérétiques qui soutienent qu'il y à des différences entre la nature du Père et la nature du Fils, et qu'ils n'ont pas une seule et même substance. La foi catholique croit au contraire que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont un seul Dieu, trois personnes en une même essence, inséparables, égales, sans mélange ni confusion, sans division ni séparation. Or pour prouver que le Fils n'a point la même nature que le Père, ils s'appuient sur ce que le Fils a apparu aux anciens. Mais le Père, disent-ils, ne leur a point apparu ; or une nature visible est différente d'une nature invisible. Aussi, poursuivent-ils, est-il dit du Père que « nul homme ne l'a vu ni ne peut le voir [4]. » Ils veulent conclure ainsi que celui qui s'est montré à Moïse et à Abraham, à Adam et aux autres patriarches, n'est pas Dieu le Père, mais plutôt le Fils et qu'il est une créature.

Tel n'est point le langage de l'Église Catholique. Que dit-elle ? Le Père est Dieu, le Fils est Dieu : le Père est immuable et le Fils immuable ; le Père est éternel, le Fils également éternel ; le Père est invisible et le Fils invisible : dire que le Père est invisible mais le Fils visible, ce serait distinguer, séparer même les natures. Comment trouver la grâce quand on perd la foi ? Voici donc comment se résout cette question.

Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, est invisible dans sa propre nature. Il s'est montré quand il a voulu et à qui il a voulu, non tel qu'il est, mais comme il a voulu, car tout est à ses or-

[1] Exod. III, 14. — [2] Gen. III, 18. — [3] Matt. XXVII, 29.

[1] Isaïe IX, 6. — [2] Jean, VI 38. — [3] Ibid. IX 7.— [4] I Tim. VI, 16.

dres. Ton âme est invisible dans ton corps, et pour se montrer elle prononce une parole. Mais cette parole où se révèle ton âme n'en est pas la substance, elle en diffère, et néanmoins ton âme se montre dans ce qu'elle n'est pas. Ainsi Dieu a pu se manifester dans le feu sans être le feu; dans la fumée sans être la fumée; et dans le bruit sans être le bruit. Rien de cela n'est Dieu, mais un témoignage qui le rappelle. En nous conformant à ces principes, il n'y a aucun danger à croire que le Fils de Dieu a pu apparaître à Moïse et se nommer à la fois le Seigneur et l'Ange du Seigneur.

5. La seconde opinion enseigne que c'était véritablement un Ange du Seigneur, non pas le Christ, mais un Ange envoyé par Dieu. Il faut donc lui demander pourquoi cet Ange est nommé le Seigneur. A ceux qui soutiennent que c'était le Christ on demande pourquoi il est appelé Ange; à ceux qui estiment que c'était un Ange il convient de demander aussi pourquoi il est désigné sous le nom de Seigneur. Je l'ai rappelé déjà, les premiers se tirent d'embarras en observant que s'il est appelé Ange, c'est qu'un prophète a dit expréssemment que le Christ Notre-Seigneur est l'Ange du grand conseil; les seconds doivent donc expliquer également comment un Ange a pu être appelé le Seigneur.

Or voici comment ils répondent : Quand un prophète parle dans l'Écriture, on dit que c'est le Seigneur qui parle, non que le Seigneur soit le prophète, mais parceque le Seigneur est dans le prophète. De la même manière, lorsque le Seigneur daigne s'exprimer par l'organe d'un Ange, comme il s'exprime par l'organe d'un Apôtre, d'un Prophète, cet Ange conserve, à cause de lui-même, son nom propre d'Ange, et on le nomme Seigneur, à cause de Dieu qui habite en lui. Paul assurément était un homme et le Christ est Dieu. Paul dit néanmoins : « Voulez-vous « éprouver celui qui parle en moi, le Christ [1] ? » Un prophète dit aussi : « J'écouterai comment « parlera en moi le Seigneur Dieu [2]. » Celui qui parle dans l'homme est le même qui parle dans l'Ange. Voilà pourquoi on peut soutenir que ce fut l'Ange du Seigneur qui apparût à Moïse et qui dit : « Je suis l'Être. » Ce n'est pas la voix du temple, mais de celui qui l'habite.

6. Mais si ce personnage qui porte le nom d'Ange était le Christ parcequ'il se trouvait seul; n'est-il pas vrai que trois Anges se montrèrent à Abraham ? Comment répondre ? Ils étaient trois, et comme si Abraham ne parlait qu'à un seul, il dit : *Seigneur*. Que répondre encore? Pourquoi étaient-ils trois? Etait-ce alors la divine Trinité ? Mais pourquoi dire : *Seigneur* ? — Parceque la Trinité est un seul Seigneur, et non pas trois Seigneurs ; un seul Dieu et non trois ; une seule nature en trois personnes. Car le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est pas le Père, et l'Esprit n'est ni le Père ni le Fils. Le Père n'a qu'un Fils, le Fils n'a qu'un Père et l'Esprit-Saint est l'Esprit du Père et du Fils. Il est vrai néanmoins, quelques-uns prétendent que parmi les trois personnages l'un s'élevait au dessus des autres; c'est celui-là qu'Abraham appelait Seigneur, il apparaisait entre deux comme le Christ entre ses Anges. Mais quoi? N'y en eut-il pas deux seulement qui furent envoyés à Sodome et qui apparurent à Lot frère d'Abraham ? Lot cependant reconnut en eux la divinité, et quoiqu'il en vit deux, il dit Seigneur, au singulier [1]. Ainsi dans les trois Anges Abraham reconnaît le Seigneur, Lot le reconnaît également dans deux. Ne séparons pas la Trinité, ne faisons pas une dualité dans Sodome; et il est mieux, je pense, de croire que nos Pères adoraient le Seigneur dans ses Anges, l'habitant divin dans sa demeure; ils rendaient gloire, non aux porteurs mais à Celui qu'ils portaient.

Ce sentiment est confirmé par l'Épître aux Hébreux. Il y est dit : « Si la parole annoncée par « les Anges est demeurée ferme [2]. » L'auteur ici faisait mention du vieux Testament; il le recommande en observant que les Anges y parlaient; mais on honorait Dieu dans ses Anges et l'on écoutait en eux Celui qui demeurait en eux. Étienne fournit aussi une preuve dans les Actes des Apôtres. Il accuse et réprimande les Juifs : « Durs de tête, leur dit-il, incirconcis de cœur « et d'oreilles. » *Durs de tête*, épines incombustibles. « Toujours vous résistez à l'Esprit-Saint. » Si donc le buisson ne brûlait pas, c'est que ses épines, symboles d'iniquités, refusaient de s'enflammer sous le feu du Saint-Esprit. « Toujours « vous résistez à l'Esprit-Saint. Lequel des pro- « phètes vos pères n'ont-ils pas mis à mort ? » De là vient que « vous avez reçu la loi par le mi- « nistère des Anges et que vous ne l'avez point « gardée [3]. » S'il disait *de l'Ange* et non *des Anges*, quelques-uns prétendraient qu'il s'agit du Christ, appelé l'Ange du grand conseil. Le Christ peut-

[1] II Cor. XIII, 3. — [2] Ps. LXXXIV 9.

[1] Gen. XVIII, XIX. — [2] Heb. II, 2. — [3] Act. VII 51-53.

être nommé un Ange, peut-il être nommé des Anges ? L'Apôtre Paul dit aussi que la race d'Abraham a été servie, « administrée par les Anges et par l'entremise d'un médiateur [1]. »

7. Lors donc que Moïse demandait à l'Ange ou plutôt au Seigneur présent dans l'Ange, quel était son nom : « Je suis l'Être, répondit-il; c'est « l'Être qui m'a envoyé vers vous. » L'Être est le nom de l'immuabilité ; car tout ce qui change cesse d'être ce qu'il était et commence à être ce qu'il n'était pas. L'Être vrai, l'Être pur, l'Être réel ne peut appartenir qu'à celui qui ne change pas. Il possède cet Être, Celui à qui l'on dit : « Tu les changeras et ils seront changés, pour « toi tu demeureras toujours le même [2]. » Que signifie « je suis l'Être, » si non je suis éternel? Que signifie je suis l'Être sinon je ne puis changer? Il n'est donc aucune créature ; il n'est ni le ciel, ni la terre, ni un Ange, ni une Vertu, ni un Trône, ni une Domination, ni une Puissance. Son nom étant un nom d'éternité, qui ne serait attendri qu'il ait daigné prendre un nom de miséricorde ?

« Je suis le Dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac, « et le Dieu de Jacob. » Il prend le premier nom par rapport à lui-même et celui-ci à cause de nous. Eh! que serions-nous, s'il avait voulu demeurer uniquement ce qu'il est en lui-même ? Si Moïse comprit, ou plutôt puisque Moïse comprit ces mots : « Je suis l'Être ; c'est l'Être qui « m'a envoyé avec vous, » il reconnut que les derniers rapprochaient beaucoup Dieu des hommes et que les premiers l'en éloignaient beaucoup. Comprendre dignement, comprendre à la lumière de l'essence véritable, ne fût-ce que sommairement et sous une inspiration rapide comme l'éclair, ce que c'est que l'Être proprement dit, c'est se voir bien au-dessous, bien éloigné et bien différent de lui. Tel fut celui qui s'écriait : « J'ai dit dans mon extase. » Dans un transport d'esprit il vit je ne sais quoi de bien élevé au dessus de lui. C'était l'Être véritable. « J'ai dit, « s'écrie-t-il, dans mon extase. » Qu'as-tu dit ? « Je « suis jeté loin de tes yeux [1]. » Moïse aussi se sentit bien au-dessous, non de ce qu'il voyait, mais de ce qu'il entendait ; et comme incapable de le saisir. Enflammé alors du désir de voir l'Être même, il disait familièrement à Dieu : « Dé« couvrez-vous à moi vous-même [2]. » Et parceque, trop différent de cette suprême nature, il désespérait en quelque sorte d'y atteindre, Dieu releva son courage (car il le vit pénétré de sa crainte comme s'il lui eut parlé de la manière suivante : Parceque je t'ai dit : « je suis l'Être, » et encore : « c'est l'Être qui m'a envoyé, » tu as compris qu'est-ce que l'Être et tu as désespéré de pouvoir t'élever jusqu'à lui ; courage donc ! « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac « et de Jacob ; » je suis ce que je suis, je suis l'Être même, et je suis avec l'Être, mais sans vouloir m'éloigner des hommes.

Si nous pouvons de quelque manière chercher le Seigneur, découvrir qu'il est l'Être et qu'il n'est pas loin de chacun de nous, car c'est en lui que nous vivons, que nous nous mouvons et que nous sommes [3], louons avec transport sa nature et chérissons sa miséricorde.

[1] Gal. III 19. — [2] Ps. CI, 27, 28

[1] Ps. XXX, 23. — [2] Exod. XXXIII, 18. — [3] Act. XVII, 27.

SERMON VIII.

LES DIX COMMANDEMENTS ET LES DIX PLAIES D'ÉGYPTE.

ANALYSE. — Nous n'avons point ce discours tout entier : il y manque évidemment un exorde et une péroraison. Aussi porte-t-il le nom de Fragment dans les éditions latines. Saint Augustin a pour but d'établir une corrélation entre les dix préceptes du Décalogue et les dix plaies d'Égypte. Celles-ci indiquent à ses yeux les châtiments dont Dieu frappe les violateurs de sa loi. A la transgression du premier commandement il réserve comme punition l'aveuglement du cœur ; à la violation du second, la folie de sa raison ; du troisième, l'inquiétude et l'agitation de l'âme ; du quatrième, un honteux avilissement ; du sixième, l'assimilation aux animaux ; du cinquième, les fureurs de la colère ; du septième, l'indigence de l'âme ; du huitième, la malignité des langues ; du neuvième, une sorte de folie ; du dixième enfin, la perte de la foi. Saint Augustin termine en disant que si les magiciens de Pharaon ont été vaincus à la troisième plaie ou au troisième prodige, c'est que cette troisième plaie correspond au troisième précepte, au précepte attribué spécialement au Saint-Esprit, à l'Esprit sanctificateur. Aussi avouent-ils que le doigt de Dieu est avec Moïse, et le doigt de Dieu désigne quelquefois l'Esprit-Saint dans le style même de l'Écriture.

1. Après avoir établi d'abord la certitude historique de ces évènements, nous devons en chercher la signification : il fallait poser le fondement pour ne paraître point bâtir dans les airs.

Le premier miracle accompli, le changement de la verge en serpent, n'est point du nombre des dix plaies. C'était un moyen d'arriver jusqu'à Pharaon et de donner à Moïse l'autorité nécessaire pour tirer de l'Égypte le peuple de Dieu. Le Seigneur ne frappait pas encore des opiniâtres, il voulait leur inspirer une divine frayeur.

La verge désigne le royaume de Dieu et le royaume de Dieu n'est autre que le peuple de Dieu. Le serpent au contraire rappelle cette vie mortelle, puisque c'est le serpent qui nous a fait boire la mort. Nous sommes devenus mortels en tombant de la main de Dieu sur la terre; aussi la verge s'est échappée de la main de Moïse pour devenir un serpent. Les Mages de Pharaon firent de même. Mais le serpent de Moïse *c'est-à-dire la verge de Moïse* commença par dévorer tous leurs serpents [1] ; Moïse le saisit par la queue, il redevint une verge ; c'est le royaume de Dieu qui se replaçait sous sa main. Les verges des Mages figurent donc les peuples impies vaincus au nom du Christ : quand ils s'assimilent à son corps, ils sont comme dévorés par le serpent de Moïse, jusqu'à ce que le royaume de Dieu se replace sous sa main. Ce grand miracle n'aura lieu qu'à la fin des siècles, désignée par la queue du serpent.

Voilà ce que vous devez désirer, voici ce que vous devez éviter.

[1] Exod. VII 10-12.

2. Le premier précepte de la Loi regarde le culte d'un seul Dieu. « Tu n'auras point d'autres « dieux que moi, dit le Seigneur [1]. » La première plaie d'Égypte est l'eau changée en sang [2]. Compare ce premier précepte à cette première plaie. Dans l'eau, qui engendre tout, considère la ressemblance du Dieu unique qui a tout créé. Mais que désigne le sang, sinon la chair mortelle ? Et que signifie, en conséquence, le changement d'eau en sang, sinon que « leur cœur « insensé a été obscurci ? Car en se disant sages « ils sont devenus fous, et ils ont changé la « gloire du Dieu incorruptible [3]. » La gloire du Dieu incorruptible est pure comme l'eau ; l'image d'un homme corruptible est changée comme le sang. Voilà ce qui se passe dans le cœur des impies ; car en lui-même Dieu demeure immuable, et il n'est pas changé, quoique l'Apôtre ait dit : « Ils ont changé. »

3. Voici le second précepte : « Tu ne prendras pas en *vain* le nom du Seigneur ton Dieu [4]. » On ne se purifiera point en prenant en vain le nom du Seigneur son Dieu. Or le nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur est la vérité, puisqu'il a dit : « Je suis la vérité [5]. Donc la vérité purifie, comme la *vanité* souille.

Mais dire la vérité, c'est parler avec la grâce de Dieu, puisque dire le mensonge c'est parler de son propre fonds [6]. De plus, dire la vérité c'est parler raisonnablement, et parler en vain c'est plutôt faire du bruit que parler ; d'où il suit que l'amour de la vérité est l'objet du second précepte et que l'amour de la vanité est défendu par lui. Comme la vanité ne fait qu'un

[1] Exod. xx 3. — [2] Ib. VII, 20. — [3] Rom. I 21-23. — [4] Exod. xx, 7. — [5] Jean, XIV, 6. — [6] Jean, VIII, 44.

vain bruit, voyez avec quelle convenance la seconde plaie est opposée au second précepte !

Quelle est cette seconde plaie ? Une étonnante multitude de grenouilles[1]. Leur coassement n'est-il pas la naturelle image de la vanité ? Considère les amis de la vérité qui ne prennent pas en vain le nom du Seigneur leur Dieu : ils enseignent la sagesse au milieu des parfaits, des imparfaits même [2]. Ils n'enseignent pas sans doute ce qu'on ne saurait comprendre ; néanmoins ils ne quittent pas la vérité pour se jeter dans la vanité. Si les imparfaits ne saisissent point des discussions d'un ordre un peu plus élevé sur le Verbe de Dieu, qui est Dieu en Dieu et par qui tout a été fait [3], s'ils ne peuvent comprendre que ce que Paul prêche au milieu d'eux comme au milieu des petits enfants du Christ, savoir Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié, il ne s'ensuit pas que la vérité soit uniquement dans ce haut enseignement et que la vanité soit le partage de l'enseignement populaire. Or ce dernier serait vain si nous disions que le Christ n'est pas mort en réalité mais en apparence ; que ses blessures n'étaient que des simulacres, qu'il n'a point répandu véritablement son sang, mais fait semblant de le répandre ; et que ses blessures ayant été de fausses blessures, il n'a montré que de fausses cicatrices. En assurant toutes ces vérités, nous assurons des faits, nous croyons, nous prêchons qu'ils sont certains et réellement accomplis, et sans parler de cette sublime et immuable vérité, nous ne tombons point dans la vanité.

Mais ceux qui montrent tout cela comme étant, dans le Christ, faux et simulé, sont des grenouilles coassant dans un marais ; ils peuvent faire du bruit en paroles, ils ne sauraient enseigner la sagesse. Dans l'Église, au contraire, on est attaché à la vérité et on prêche la Vérité par laquelle tout a été fait ; la Vérité ou le Verbe fait chair et habitant parmi nous ; la Vérité ou le Christ né de Dieu, fils unique d'un seul Dieu et coéternel à Dieu ; la Vérité qui, après avoir pris la nature d'esclave, est née de la Vierge Marie, a souffert, a été crucifiée, est ressuscitée, montée aux cieux ; la Vérité partout, et celle que peuvent comprendre les parfaits et celle que peuvent saisir les petits ; la Vérité devenue pain et lait, pain pour les grands et lait pour les petits ; car pour devenir lait, le pain doit passer par la chair. Quant à ceux qui crient contre cette Vérité et qui cherchent à prendre dans le mensonge où ils sont pris eux-mêmes, ce sont des grenouilles qui fatiguent l'oreille sans fortifier l'âme.

Écoute enfin des hommes qui parlent raisonnablement : « Il n'y a point d'idiômes, point de « langues où ne soient entendues leurs paroles, » non pas des paroles vides de sens, car « leur voix « a retenti dans toute la terre, et leurs discours « jusqu'aux extrémités du monde [1]. » Veux-tu aussi voir des grenouilles ? Rappelle-toi ce verset d'un Psaume : « Chacun fait entendre des choses « vaines à son prochain [2]. »

4. Troisième précepte : « Souviens-toi de sanc« tifier le jour du sabbat [3]. » Ce troisième précepte impose comme le tribut d'un repos qui consiste dans la paix du cœur et de l'esprit, et que produit la bonne conscience. Ce repos sanctifie parce que l'Esprit-Saint y réside. Voyez-le en effet . « Sur qui reposera mon Esprit ? Sur « l'homme humble, paisible et tremblant à ma « voix [4] » Les âmes agitées échappent donc à l'Esprit-Saint. Elles aiment les querelles, répandent des calomnies, recherchent plutôt la dispute que la vérité, et leurs mouvements continuels éloignent d'elles le repos spirituel du sabbat. Pour combattre cette inquiétude et pour inviter à ouvrir leurs cœurs au repos du sabbat, à l'action sanctifiante de l'Esprit de Dieu : « Écoute avec « douceur la parole pour comprendre, leur est« il dit [5]. » Et que comprendrai-je ? Dieu qui me dit : Assez d'agitation ; qu'il n'y ait plus de tumulte dans ton cœur ; que ces pensées corrompues cessent de voltiger et de te tourmenter. C'est bien alors que tu entendras Dieu te dire : « Soyez en « repos, et voyez que c'est moi qui suis Dieu [6]. »

Mais toi, toujours inquiet, tu refuses de te mettre en repos, et aveuglé dans le trouble de tes disputes, tu prétends voir quand tu en es incapable. Considère donc la troisième plaie opposée à ce troisième précepte, ce sont des moucherons nés en Egypte du limon de la terre [7] ; c'est-à-dire des mouches très-petites, toujours en mouvement. Leur vol est irrégulier, elles se jettent dans les yeux, ne laissent point de repos ; on les chasse et elles reviennent, chassées encore elles reviennent sans cesse. Telles sont les vaines imaginations des cœurs contentieux. Soyez fidèles au précepte, en garde contre le châtiment.

5. « Honore ton père et ta mère [8], » tel est le quatrième précepte. La quatrième plaie égyptienne qui y correspond se nomme en grec

[1] Exod. VIII 6-7. — [2] I Cor. II 6 — [3] Jean I, 3.

[1] Ps. XVIII, 4, 5 — [2] Ps. XI, 3. — [3] Exod. XX, 8. — [4] Isaïe, LXI, 2. — [5] Ecclesi. V, 13. — [6] Ps. XLV 11. — [7] Exod. VIII, 17. — [8] Ib. XX 12.

κυνομυῖα. Que signifie κυνομυῖα? Une mouche canine. C'est donc s'assimiler au chien que de ne reconnaître pas ses parents. Est-il rien d'aussi digne d'un chien que cette conduite envers ceux à qui on doit le jour? Aussi les petits chiens naissent aveugles.

6. Cinquième précepte : « Tu ne seras point « adultère [1] ; » et cinquième plaie : mort sur les troupeaux des Égyptiens [2]. Établissons les rapports. Suppose un homme qui médite de commettre un adultère et qui ne se contente pas de son épouse ; il ne veut point dompter en lui ce honteux désir de la chair, commun à l'homme et aux bêtes. Les bêtes peuvent aussi se livrer aux plaisirs de la chair et se reproduire; à l'homme le raisonnement et l'intelligence. Aussi la raison, qui siége et règne dans l'esprit, doit-elle réprimer avec auctorité les mouvements désordonnés de la chair et ne les laisser pas courir de tous côtés, sans mesure et sans règle. C'est pourquoi la nature fait que les animaux eux-mêmes, grâce à l'institution du Créateur, ne recherchent qu'à des époques déterminées les jouissances brutales : ce n'est pas la raison qui les réprime alors, c'est l'ardeur qui se refroidit.

Si l'homme y est toujours sensible, c'est qu'il peut les contenir. Le Créateur t'a donné l'autorité de la raison, et il veut que ses préceptes de continence soient pour toi comme des rênes pour diriger des animaux sans raison. Tu as ce que ne saurait avoir l'animal, et tu espères ce qu'il ne peut espérer. C'est parfois un travail pour toi de garder la continence; ce n'en est pas un pour l'animal; mais pour toi quelles jouissances dans l'éternité où il ne parvient pas! Si ce travail te fatigue, que la récompense te console ; car il y a un exercice de patience à mettre un frein à ces mouvements intérieurs qui te sont communs avec la bête, et à ne pas t'y abandonner comme elle. Mais si tu te ravales, si tu ne prends pas soin de cette divine image avec laquelle Dieu t'a créé, si tu te laisses vaincre aux tentations de la concupiscence, tu perdras en quelque sorte ton caractère d'homme pour n'être plus qu'un vil animal : tu n'en auras point la nature, mais tu lui ressembleras, tout en conservant la nature humaine. N'entends-tu pas : « Ne « soyez point comme le cheval et le mulet sans « intelligence [3]? » Peut-être néanmoins préfères-tu mener la vie des bêtes, te livrer librement à tes passions, et ne t'astreindre à aucune loi pour contenir tes appétits charnels. Vois donc le châtiment, et si tu ne crains point d'être une bête, redoute au moins la mort.

7. Sixième précepte : « Tu ne tueras point [1]. » Sixième plaie : des ulcères et des tumeurs qui bouillonnent et se lèvent dans tout le corps, la chaleur dévorante des blessures produites par le feu d'une fournaise [2]. Telles sont les âmes homicides; elles sont enflammées par la colère, car pour elles il n'y a plus de frère. On distingue la chaleur de la colère et la chaleur de la grâce : celle-ci tient de la santé et l'autre d'un ulcère. Des desseins homicides produisent partout des tumeurs brûlantes, rien n'en est exempt; il y a chaleur, mais elle ne vient pas de l'Esprit de Dieu. Car s'il y a de l'ardeur dans qui vole au secours du malheur, il y a de l'ardeur aussi quand on court au meurtre ; la première vient du commandement, la seconde, de la maladie; l'une est due aux bonnes œuvres, l'autre aux plaies corrompues. Ah! s'il nous était donné de voir une âme homicide, nous pleurerions plus amèrement qu'à la vue des corps dévorés par la gangrène.

8. Nous voici arrivés au septième précepte : « Tu ne déroberas point [3], » et à la septième plaie : la grêle sur les fruits de la terre [4]. Dérober malgré cette défense, c'est perdre au ciel, car il n'y a point de gain injuste qu'il n'y ait de juste dommage. Ainsi gagner par le vol un vêtement, c'est perdre la foi au jugement du ciel. Le gain est donc une perte. Mais le gain est visible, la perte descend des nuées du Seigneur. Rien n'arrive sans la Providence, mes bien-aimés. Eh! vous imagineriez-vous véritablement que les hommes souffrent parceque Dieu est endormi? Les nuages se condensent, la pluie se répand, la grêle tombe, le tonnerre ébranle la terre, l'éclair l'épouvante tout cela semble se produire sans ordre et se faire en dehors de la divine providence. Mais n'a-t-on point entendu la condamnation de cette pensée dans ces paroles d'un psaume : « Habi« tants de la terre, louez le Seigneur, y est-il « dit après qu'il a été loué par les habitants du « ciel, louez-le, dragons et abîmes, feu, grêle, « neige, glace, souffle des tempêtes, qui obéis« sez à sa parole [5]? » Aussi ceux qui suivent leurs désirs et dérobent extérieurement, sont, d'après le juste jugement de Dieu, ravagés intérieurement par la grêle. Ah s'ils pouvaient contempler ce champ de leur cœur, comme ils pleu-

[1] Exod. xx 14. — [2] Ib. ix 6. — [3] Ps. ixxx 9

[1] Exod. xx, 13. — [2] Ib. ix, 10. — [3] Ib. xx 15. — [4] Ib. ix, 23 25. — [5] Ps. clviii. 7, 8.

reraient en n'y rencontrant plus l'aliment de l'âme ! En vain ce bien mal acquis pourrait devenir la nourriture du corps, on ressentirait à l'intérieur une faim bien plus cruelle, de plus dangereuses blessures et une mort plus alarmante. Il est, hélas ! beaucoup de morts ambulants, beaucoup de coupables qui mettent leurs joies dans de vaines richesses. L'Écriture ne place-t-elle point dans l'âme les trésors du serviteur de Dieu ? « Votre cœur, l'homme caché, dit« elle, qui est riche devant Dieu [1]. » Riche, non pas devant les hommes, mais devant Dieu et là où pénètre son regard. Que te sert-il de dérober quand un mortel ne te voit pas, et d'être ravagé par la grêle dans l'âme où Dieu te voit ?

9. Huitième précepte : « Tu ne feras point de « faux témoignage [2]. » Plaie huitième : les sauterelles [3], dont la dent est terrible. Que veut le faux témoin, sinon blesser par ses morsures et perdre par ses mensonges ? D'ailleurs, pour inviter les hommes à ne point s'accuser faussement, « Si « vous vous mordez et dévorez les uns les autres, « dit l'Apôtre de Dieu, prenez garde que vous « ne vous consumiez les uns les autres [4]. »

10. Neuvième précepte : « Tu ne convoiteras « point l'épouse de ton prochain [5]. » D'épaisses ténèbres sont la neuvième plaie [6]. Il y a en effet une espèce d'adultère, défendue par un des préceptes précédents, qui consiste à ne pas même désirer de jouir d'une épouse étrangère ; car sans aller vers la femme d'autrui, c'est être adultère que de ne se point contenter de la sienne. Mais convoiter la femme d'autrui après s'être rendu coupable contre la sienne propre, n'est-ce point réellement d'épaisses ténèbres? Rien ne blesse aussi vivement le cœur de qui endure cette humiliation, et celui qui fait à autrui cet outrage jamais ne consentira à le souffrir lui-même. Chacun a plus d'inclination pour une étrangère, mais j'ignore s'il est un seul homme capable de supporter patiemment une injure semblable. Quelles épaisses ténèbres dans une telle conduite, dans de pareils désirs ! Il y a vraiment l'aveuglement d'une exécrable fureur. Avilir l'épouse d'un frère, n'est-ce pas une fureur indomptée?

11. Dixième précepte : « Tu ne convoiteras « rien qui appartienne à ton prochain, ni son « troupeau, ni son bien, ni sa charrue, ni ab« solument rien qui lui appartienne [7]. » A ce crime est destinée la dixième plaie, la mort des premiers-nés [1].

Quand je cherche ici quelque rapprochement, il ne s'en présente point d'abord ; peut-être en découvrirait-on en examinant avec plus de soin et d'attention. Cependant n'y aurait-il point dans cette plaie la condamnation de quiconque garde pour ses héritiers absolument tout ce qu'il possède ?

Ce dixième précepte dit hautement que convoiter le bien du prochain c'est être coupable de larcin, comme celui qui vole et qui dérobe en réalité.

Mais nous avons déjà vu un précepte relatif au larcin et ce précepte comprend également la rapine. Car l'Écriture ne défendrait pas expressément le larcin sans parler de la rapine, si elle ne voulait faire entendre que le vol secret étant digne de châtiment, le vol accompagné de violence mérite des peines encore plus graves. Il existe donc un précepte qui défend de rien enlever au prochain malgré lui soit secrètement soit ouvertement. Mais il n'est pas permis non plus de convoiter intérieurement son bien, sous l'œil de Dieu, fût-ce à titre de légitime succession. Car ceux qui aspirent à posséder justement le bien d'autrui, désirent être institués les héritiers des mourants : est-il rien qui leur semble aussi juste que de recueillir ce qu'on leur abandonne ? N'est-ce pas être dans le droit commun ? On m'a légué ce bien, peut dire cet homme ; je l'ai comme héritier ; voici le testament. Est-il quelque chose qui semble plus juste que ce raisonnement de l'avare?

Tu le loues comme un homme juste ; Dieu condamne ses injustes désirs. Et toi, qui aspires à être établi héritier de quelqu'un, considère ce que tu es. Tu ne veux pas que ce quelqu'un ait des héritiers naturels. Mais parmi ces héritiers nul n'est plus cher qu'un fils aîné. Aussi pour avoir convoité sous l'ombre d'une espèce de droit le bien que ne t'adjugeait par le droit naturel, tu seras puni dans ce que tu as de plus cher, ce qui est pour toi comme un fils aîné. Mes frères, il est facile encore de perdre des aînés ; puisque tout mortel meurt soit avant soit après ses parents. Ce qui est à craindre, c'est qu'en te livrant à cette secrète et injuste convoitise, tu ne perdes les premiers-nés de ton cœur. Or le premier-né en nous est comme l'empreinte de la grâce de Dieu, et ce nouveau-né, ce premier-né

[1] I Pierre, III, 4. — [2] Exod. XX, 16. — [3] Ib. X, 13. — [4] Galat. V, 15. — [5] Exod. XX, 17. — [6] Ib. X, 22. — [7] Ib. XX, 17.

[1] Ib. XII, 29.

entre les fils de notre cœur, c'est la foi, car sans elle on ne peut bien faire. Toutes tes bonnes œuvres sont comme tes fils spirituels, mais la foi occupe entre elles le premier rang, et si tu convoites intérieurement le bien d'autrui, intérieurement tu perds la foi. D'abord en effet tu dissimuleras, tu te montreras obséquieux plutôt par feinte que par charité. Tu voudras paraître aimer celui dont tu veux devenir l'héritier; mais cet amour te fait souhaiter sa mort, et pour te voir maître de ce qu'il possède, tu ne lui veux pas d'autre successeur.

12. Frères, en parcourant ainsi les dix préceptes et les dix plaies, en comparant les contempteurs des commandements aux Égyptiens opiniâtres, qu'avons-nous fait? Nous avons voulu vous déterminer à établir votre fortune sur les divins préceptes; fortune que vous devez conserver à l'intérieur, dans votre trésor secret; fortune que ne puissent vous enlever ni voleur, ni larron, ni voisin; fortune qui n'ait à redouter ni teigne ni rouille et que l'homme opulent emporte avec lui comme celui qui meurt dans un naufrage. A cette condition vous serez comme le peuple de Dieu au milieu des Egyptiens impies. Ceux-ci souffriront intérieurement les dix plaies, et vous en serez exempts à l'intérieur, jusqu'à ce que le peuple quitte la terre de captivité. Cette espèce de sortie se fait encore aujourd'hui. La première n'a eu lieu qu'une fois, cette dernière ne cesse de s'accomplir.

13. Aucune sainteté véritable et divine ne peut s'obtenir sans le Saint-Esprit. Ce n'est point sans motif qu'il porte spécialement le nom d'Esprit-Saint. Le Père est saint, le Fils est saint; ce nom toutefois est proprement attribué à l'Esprit et la troisième personne de la Trinité se nomme le Saint-Esprit. Il repose sur l'homme humble et pacifique [1]. Il y est comme en son jour de sabbat.

Aussi le nombre sept est consacré à l'Esprit-Saint : les Écritures le montrent clairement. Des hommes meilleurs pourront faire des considérations meilleures, des esprits plus élevés découvrir des aperçus plus hauts, et donner sur le nombre sept des explications plus spirituelles et plus divines. Ce que je vois, et ce qui suffit pour le moment, ce que je vous invite à considérer aussi, c'est que le nombre sept est proprement attribué à l'Esprit-Saint, parceque, la sanctification est recommandée au septième jour.

Et comment prouver qu'au Saint-Esprit est consacré ce nombre sept ? Isaïe représente l'Esprit de Dieu descendant sur le fidèle, sur le chrétien, sur le membre du Christ, et il se nomme l'Esprit de sagesse et d'intelligence, de conseil et de force, de science et de piété, enfin l'Esprit de crainte de Dieu [1]. Si vous avez suivi, j'ai montré l'Esprit de Dieu descendant sur nous comme par sept degrés, depuis la sagesse jusqu'à la crainte, afin de nous élever à lui comme par sept degrés encore, depuis la crainte jusqu'à la sagesse ; « car la crainte de Dieu est le com« mencement de la sagesse [2]. » L'Esprit est donc à la fois sept et un, sept dans ses opérations et un dans son essence.

Voulez-vous le voir avec plus d'évidence ? La Pentecôte est, d'après l'Écriture, la fête des semaines. C'est ce que dit expressément le livre de Tobie [3]. Sept fois sept en effet produisent quarante-neuf. Mais il faut se réunir à son chef, attendu que l'Esprit-Saint nous attache à l'unité, au lieu de nous en séparer. A quarante neuf ajoutez donc une unité ; vous obtenez cinquante ; et ce n'est plus sans raison que le Saint-Esprit est descendu le cinquantième jour après la résurrection du Sauveur. Le Seigneur est réssuscité ; il est remonté des enfers avant de s'élever au ciel, et depuis qu'il est réssuscité, depuis qu'il est ainsi remonté des enfers, cinquante jours s'écoulent, et arrive le Saint-Esprit qui célèbre en quelque sorte sa fête au milieu de nous, en ce cinquantième jour. Le Sauveur avait conversé quarante jours avec ses disciples ; au quarantième jour il est monté au ciel, et quand il y a passé dix jours, comme si le dixième commandement était accompli, le Saint-Esprit descend, rappelant ainsi que nul n'accomplit la loi sans sa grâce. Frères, il est donc évident que le nombre de sept est spécialement attribué au Saint-Esprit.

Or on doit considérer comme n'ayant pas le Saint-Esprit quiconque ne tient pas à l'unité du Christ et aboie contre elle ; car il n'y a pour faire des divisions et des dissentions que cet homme animal dont parle ainsi l'Apôtre : « L'homme « animal, dit-il, ne perçoit pas ce qui est de « Dieu [4]. » Il est aussi écrit dans l'Épître de l'Apôtre Jude : « Ce sont des gens qui se séparent eux« mêmes, » et il les dit pour les blâmer : « Ce sont « des gens qui se séparent eux-mêmes, hommes de « vie animale, n'ayant point l'Esprit [5]. » Qu'y a-

[1] Isaïe, LXVI, 2.

[1] Isaïe XI, 2, 3. — [2] Prov. I 7.— [3] Tobie II 1.— [4] Cor. II 14. — [5] Jude. 19.

t-il de plus clair, qu'y a-t-il de plus évident ? Qu'ils viennent donc ! S'ils ont la même foi que nous, ils recevront l'Esprit-Saint qu'ils ne peuvent posséder tant qu'ils restent les ennemis de l'unité. Mais l'Apôtre les compare aux Mages de Pharaon qui succombaient au troisième prodige. « Ils ont, « dit-il, l'apparence de la piété, mais il en re- « poussent la réalité [1].

14. Mais pourquoi ont-ils succombé au troisième prodige ? Rappelez-vous que celui qui combat l'unité n'a point le Saint-Esprit. Or les trois premiers préceptes du Décalogue se rapportent à l'amour de Dieu, les sept autres à l'amour du prochain ; et dans les deux tables ou les dix préceptes, sont compris ces deux commandements sommaires : « Tu aimeras le Seigneur ton « Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de « toute ta force ; tu aimeras aussi ton prochain « comme toi-même : ces deux commandements « embrassent toute la Loi et les prophètes [2]. » Donc rapportons à l'amour de Dieu les trois premiers préceptes.

Quels sont-ils ? Voici le premier : « Tu n'au- « ras point d'autres dieux que moi. » La plaie contraire est l'eau changée en vin, pour rappeler comment le principe suprême, le Créateur a été assimilé à un homme de chair. Le second précepte « : Ne prends pas en vain le nom du Seigneur « ton Dieu » se rapporte, me semble-t-il, au royaume de Dieu, c'est-à-dire à son Fils. Car il n'y a qu'un seul Dieu et un seul Jésus-Christ Notre-Seigneur, par qui tout existe. Pour venger ce Verbe de Dieu voici la plaie des grenouilles. Elles sont à la parole comme le bruit est à la raison, comme la vanité à la vérité. Le troisième précepte, relatif au sabbat, se rapporte à l'Esprit-Saint, à cause de la sanctification qui s'y trouve principalement attachée ; nous venons de vous le rappeler aussi bien que nous l'avons pu. A ce précepte est opposée l'agitation produite par les mouches qui naissent de la corruption et se jettent dans les yeux. Voilà pourquoi ces ennemis de l'unité qui n'avaient point l'Esprit-Saint, ont succombé au troisième prodige. Ainsi l'Esprit-Saint l'a voulu pour les punir, car s'il fait grâce, il châtie aussi, il enrichit de sa présence et il délaisse.

Enfin pour comprendre plus clairement ce que confessent les Mages de Pharaon, voyons quel nom a été donné à l'Esprit de Dieu dans l'Évangile, comment il a été désigné. Les Juifs ayant dit outrageusement du Seigneur : « Il ne « chasse les démons qu'au nom de Béelzébud, « prince des démons, » il répondit : « Si c'est « par l'Esprit de Dieu que je chasse les démons, le « règne de Dieu est assurément arrivé au milieu « de vous [1]. » Ce qu'un autre Evangéliste exprime ainsi : « Si c'est par le doigt de Dieu que je « chasse les démons [2]. » Ce qu'un Evangéliste appelle l'Esprit de Dieu est nommé par l'autre le doigt de Dieu. Ainsi le doigt de Dieu est l'Esprit de Dieu. C'est pourquoi il est dit que la loi donnée aux Juifs sur le mont Sinaï le cinquantième jour après l'immolation de l'agneau pascal, est écrite par le doigt de Dieu. Cinquante jours s'écoulent donc depuis l'immolation de l'agneau, et la loi est publiée; cinquante jours s'écoulent également après l'immolation du Christ et le Saint-Esprit descend. Grâces au Seigneur qui cache avec sagesse pour montrer avec plaisir.

Considérez maintenant, frères, que les Mages de Pharaon reconnaissent aussi très expressément ce que nous disons. Ils dirent en succombant au troisième prodige : « Le doigt de « Dieu est ici, etc. [3] »

[1] II Tim. III, 6. — [2] Matt. XXII, 37-40.

[1] Matt. XII, 24, 28. — [2] Luc, XI, 20. — [3] Exod. VIII, 19.

SERMON IX.

LE DÉCACHORDE OU LES DIX COMMANDEMENTS. [1].

ANALYSE. — Dans ce long et magnifique discours où saint Augustin semble avoir voulu concentrer tous les devoirs de la vie chrétienne et combattre surtout le vice de l'impureté, on peut distinguer trois idées principales. Le grand docteur insiste d'abord sur la nécessité de penser à la justice de Dieu en même temps qu'à sa miséricorde, et sur la nécessité d'observer toute la loi divine pour échapper aux éternels tourments. Il veut en second lieu qu'on observe cette loi, non pas seulement avec crainte, comme les Juifs, mais surtout avec amour, car elle a pour but de nous rendre semblables à Dieu, de nous délivrer de la tyrannie des vices, de nous porter à nous conduire envers autrui et envers Dieu lui-même, comme nous désirons qu'on se conduise envers nous. Mais pour arriver à cette fidelité, il faut, et c'est la troisième partie du discours, s'exercer aux bonnes œuvres, éviter avec soin les péchés graves, et effacer chaque jour les péchés légers de chaque jour en faisant d'abondantes aumônes. Combien hélas! on se méprend sur les péchés légers! On ne les redoute pas à cause de leur légèreté : mais ne devraient-ils pas faire trembler à cause de leur quantité? Qu'on s'empresse donc d'y porter remède, surtout par les œuvres de charité qui assurent le salut.

1. Le Seigneur notre Dieu est clément et compatissant, il est lent à s'irriter et plein de miséricorde et de vérité : mais autant il prodigue la miséricorde dans ce siècle, autant il menace d'un jugement sévère dans le siècle futur. Les paroles que je viens de prononcer sont écrites et des autorités toutes divines disent expressément que « le Seigneur est clément, compatissant, lent à « punir, plein de miséricorde et de vérité [2]. » Ce qui plaît singulièrement aux pécheurs et aux amis de ce siècle, c'est que « le Seigneur est clément et « compatissant, lent à punir et plein de misé« ricorde. » Mais si tu es si heureux de ces doux traits sous lesquels il se peint, redoute aussi ce dernier : « et plein de vérité. » S'il était dit seulement : « Le Seigneur est clément, compatis« sant, lent à punir, et plein de miséricorde, » tu pourrais songer peut-être à l'impunité, à la sécurité, à la licence du mal, faire ce que tu veux, user du siècle autant qu'il est permis ou que la passion t'y porterait. Si alors de sages avertissements essayaient, par le reproche et la terreur, de t'engager à ne point te laisser aller sans frein à tes passions et à l'oubli de ton Dieu, tu pourrais interrompre ces importuns, lever hardiment le front, citer une autorité divine et lire en quelque sorte dans un livre sacré : Pourquoi me faire peur de notre Dieu ? « Il est clément, « compatissant et plein de miséricorde. » Mais pour ôter aux hommes ce prétexte, le prophète ajoute un dernier mot : « Et plein de vérité, » dit-il. Ainsi il tarit la joie d'une téméraire présomption et invite à la crainte de la pénitence. Que la miséricorde de Dieu provoque donc nos transports, mais que sa justice nous pénètre de frayeur. Il épargne tant qu'il se tait. Il se tait, mais il ne se taira point toujours [1]. Écoute lorsqu'il parle aujourd'hui et crains de ne pouvoir te dispenser de l'entendre lorsqu'il parlera au moment du jugement.

2. Tu peux aujourd'hui songer à ta défense ; songes-y avant le suprême jugement de ton Dieu. Sur quoi pourrais-tu établir une fausse confiance ? Lorqu'il paraîtra, tu ne pourras produire ni faux témoins pour le tromper, ni avocat pour le surprendre par sa faconde ; tu n'essaieras même pas de corrompre ton juge. Mais que faire auprès de ce juge que tu ne saurais ni décevoir ni séduire ? Il y a pourtant quelque chose à faire. Celui qui jugera alors ta cause sera le témoin actuel de ta vie. Nous venons de chanter et de le bénir ; songeons à notre défense. Celui qui voit nos œuvres a entendu nos chants. Que ces chants ne soient pas vides de sens et ne deviennent pas des gémissements.

Il est temps de faire promptement la paix avec ton adversaire. Dieu est patient à voir et à punir l'iniquité ; mais aussi son jugement viendra bientôt. La vie humaine trouve long ce qui n'est qu'un moment pour Dieu. Eh ! quelle consolation peut-on trouver dans ce qui paraît de longue durée à ce siècle et au genre humain ? Quand l'humanité devrait vivre longtemps encore, le dernier jour de chacun de nous tardera-t-il beaucoup ? Combien d'années se sont succédées, depuis Adam ? combien se sont écoulées et s'écouleront encore ? Celles qui restent ne sont pas en si grand nombre ; cependant elles passeront jusqu'à la fin des siècles comme ont passé les autres. Le peu qui reste semble long, mais ce qui est écoulé

[1] Exod. XX, 1-17 Ps. CXLIII 9. — [2] Ps. LXXXV, 15. CLIV, 8.

[1] Isaïe XLII 14.

ne doit-il pas nous montrer en perspective la fin des temps? Depuis l'origine jusqu'à ce jour, il y a eu constamment un jour qu'on a pu appeler aujourd'hui : ce qui alors était de l'avenir n'est-il pas maintenant du passé ? Il est comme s'il n'avait pas été. Ainsi en sera-t-il de ce qui doit s'écouler jusqu'à la fin.

Admettons toutefois que ce temps sera long, aussi étendu que tu peux le penser, le dire, l'imaginer, plus long que ne l'enseigne l'Écriture; diffère donc ce jour du jugement autant que ton esprit en est capable : s'ensuit-il que tu puisses retarder ton dernier jour, le dernier jour de ta vie, celui où tu dois quitter ce corps ? Si tu le peux, mais qui le peut ? assure-toi de la vieillesse. Hélas ! dès qu'il commence à vivre, l'homme n'est-il point exposé à mourir ? L'assujétissement à la mort ne vient-il pas du commencement de la vie ? Pour n'être pas, sur cette terre et parmi le genre humain, exposé à la mort, il faut n'être pas encore entré dans la vie. Tu ne peux donc te promettre sûrement aucun jour; et si tu ne peux te promettre aucun jour, accorde-toi avec ton adversaire pendant qu'il chemine avec toi, c'est-à-dire pendant qu'il est avec toi dans cette vie où tous passent et où demeure cet adversaire.

3. Quel est donc cet adversaire? Ce n'est pas le diable, car l'Écriture ne t'engagerait point à t'accorder avec lui. Il est donc un autre adversaire que l'homme lui-même a rendu son ennemi. D'ailleurs quand même le diable serait ton ennemi, on ne pourrait pas dire qu'il chemine avec toi. Cependant pour t'accorder avec lui, il faut que ton adversaire chemine avec toi, car il sait que si tu ne t'entends avec lui sur la voie, il pourra te livrer au juge, le juge au ministre et le ministre te jeter en prison [1]. Ces paroles sont de l'Évangile et ceux qui les ont lues ou entendues se les rappelent comme nous.

Quel est donc ton adversaire ? La parole de Dieu ; oui la parole de Dieu est ton adversaire. Pourquoi? Parcequ'elle ordonne le contraire de ce que tu fais. Elle dit : « Ton Dieu est unique, « adore un seul Dieu » Et toi, abandonnant Dieu, le légitime époux de ton ame, tu te livres à la fornication avec les démons. Ce qui est plus grave encore, tu ne parais ni abandonner ni répudier ouvertement ton époux, à la manière des apostats ; tu demeures en quelque sorte dans sa maison, et tu accueilles des adultères; comme chrétien tu ne sors pas de l'Église, et tu consultes les devins, les aruspices, les augures, les sorciers : âme prostituée, tu ne quittes pas la demeure de ton mari et tout en lui restant unie tu te souilles avec d'autres !

On te dit : « Ne prends pas en vain le nom du « Seigneur ton Dieu ; » parceque le Christ a pris l'humanité créée, n'estime point qu'il soit une créature. Et tu le méprises quand il est égal au Père et un seul Dieu avec lui !

On te dit d'observer spirituellement le sabbat et non comme l'observent les Juifs : ils gardent le repos du corps pour se livrer à leurs jeux et à leurs débauches. Ah ! mieux vaudrait que le Juif s'occupât utilement dans son champ que d'exciter des séditions au théâtre ; mieux vaudrait que leurs femmes travaillassent la laine que de danser avec impudeur tout le jour sur leurs galeries. On te dit donc d'observer spirituellement le sabbat, dans l'espoir du futur repos que Dieu te promet. On peut se fatiguer sans doute lorsqu'on fait tout ce que l'on peut en vue de ce repos. Si néanmoins on rapporte tout à la foi de ce repos promis, on le possède déjà, non en réalité, mais en espérance. Et toi, tu veux te reposer pour travailler, quand tu devrais travailler pour te reposer ?

On te dit : « Honore ton père et ta mère. » Et tu infliges à tes parents des injures que tu ne voudrais pas endurer de la part de tes enfants ?

On te dit : « Tu ne tueras point. » Et tu veux mettre à mort ton ennemi; et si tu ne le fais pas, n'est-ce point la crainte du juge humain plutôt que la pensée de Dieu qui t'en détourne? Ignores-tu que Dieu lit dans ton cœur et qu'il te voit homicide dans l'âme, quoique celui dont tu diffères la mort soit encore au nombre des vivants?

On te dit : « Tu ne commettras point d'adul- « tère [1] ; » c'est-à-dire tu n'iras point à une femme autre que la tienne. Tu dois l'emporter en vertu sur une femme; or la chasteté est une vertu. Et pourtant tu tombes au premier choc de la passion ! Tu veux que ton épouse en triomphe, et tu gis vaincu ! Tu es le chef de ta femme, et elle te précède devant Dieu ! Veux-tu que dans ta maison la tête soit en bas ? L'homme est le chef de la femme ; mais partout où la femme est plus sage que l'homme, la tête de la maison est en bas. Si l'homme est le chef, sa vie doit être meilleure, il doit, par toutes sortes de bonnes œuvres, devancer sa femme; celle-ci de-

[1] Matt. v, 25.

[1] Exod. xx 1-14

vrait n'avoir qu'à imiter son mari, à suivre son chef. Le Christ est le chef de l'Église et il est commandé à l'Église de suivre son chef et de marcher sur ses traces; ainsi dans toute famille l'homme est comme le chef et la femme comme le corps [1]. Où conduit le chef, là le corps doit suivre. Pourquoi donc ce chef veut-il aller où il ne veut pas être suivi par son épouse ?

Parceque la parole divine donne ces ordres, elle est l'adversaire; car les hommes ne veulent pas faire ce qu'elle commande. Et pourquoi dire qu'en donnant ces ordres la divine parole est l'adversaire ? En parlant ainsi, ne le suis-je pas moi-même pour quelques-uns ? Eh ! que m'importe ! Celui dont la crainte m'inspire de parler me fortifiera assez pour ne pas redouter les plaintes des hommes. Ceux qui ne veulent pas, et ils sont nombreux, garder la fidélité à leurs épouses, voudraient que je ne dise rien de ce sujet. Mais, qu'ils y consentent ou s'y opposent, j'en parlerai. Car si je ne vous engage point à vous accorder avec l'adversaire, je demeurerai moi-même en guerre avec lui. Celui qui vous commande d'agir, nous commande de parler. Si vous êtes ses adversaires en ne faisant pas ce qu'il vous commande de faire ; nous resterons aussi ses adversaires en ne disant pas ce qu'il nous commande de dire.

4. Me suis-je beaucoup arrêté aux autres points que j'ai déjà touchés ? Nous présumons de votre charité que vous adorez un seul Dieu. Nous présumons de votre foi catholique que vous croyez le Fils de Dieu égal à son Père, et que vous ne prenez pas en vain le nom du Seigneur votre Dieu en regardant son Fils comme une créature. Toute créature en effet, est soumise à la vanité [2]. Vous croyez sans doute que le Fils de Dieu est égal à son Père, Dieu de Dieu, Verbe en Dieu, Verbe et Dieu par qui tout a été fait, lumière de lumière, éternel et unique comme Celui qui l'a engendré. Vous croyez que ce Verbe a pris une nature créée, qu'il a reçu de la Vierge Marie une nature mortelle, et qu'il a souffert pour nous. Nous lisons cela et nous le croyons pour être sauvés. Je ne me suis pas arrêté non plus à vous exciter à faire vos œuvres en vue de l'espérance à venir. Je sais que toute âme chrétienne s'occupe du siècle futur. N'y pas penser et n'être pas chrétien dans le but de recueillir ce que Dieu promet à la fin, c'est n'être encore pas chrétien.

Je ne me suis pas arrêté non plus à ce commandement divin : « Honore ton père et ta « mère. » La plupart honorent leurs parents et il est rare que nous rencontrions des parents se plaignant de la méchanceté de leurs enfants. Il en est pourtant encore ; mais c'est chose rare et il a fallu passer brièvement sur ce point. Je n'ai pas voulu m'arrêter non plus à ce précepte : « Tu ne tueras point. » Je ne crois pas voir ici une assemblée d'homicides.

J'ai dû m'occuper davantage d'un mal qui se répand au loin, d'un mal qui irrite au plus haut degré l'adversaire ; cet adversaire crie, mais c'est pour devenir ami. Ce sont chaque jour des plaintes, et pourtant les femmes n'osent plus en faire de leurs maris. Hélas ! cette coutume funeste envahit tout, on l'observe comme une loi ; et les femmes ne sont-elles pas persuadées que ce qui leur est défendu ne l'est point à leurs maris ? Elles apprennent que des femmes sont conduites au tribunal pour avoir été surprises peut-être avec des esclaves ; jamais elles n'ont entendu dire qu'un homme ait été traduit pour avoir été surpris avec une servante. Toutefois le péché est le même et ce qui fait paraître l'homme moins coupable quand il commet ce péché, ce n'est point la vérité divine, c'est l'humaine corruption. S'il voit aujourd'hui plus de mécontentement dans sa femme ; si elle murmure avec plus de liberté, après avoir appris à l'Église que son mari ne peut ce qu'elle lui croyait permis ; s'il voit, dis-je, sa femme se plaindre plus librement et lui dire : Ce que tu fais n'est pas permis ; nous avons entendu la même parole, nous sommes chrétiens, accorde-moi ce que tu exiges de moi : je te dois la fidélité, tu me la dois, nous la devons tous deux au Christ ; si tu me trompes, tu ne trompes pas notre commun Seigneur, celui qui nous a rachetés ; si donc cet homme entend ces observations et d'autres semblables qu'il n'est pas accoutumé à entendre, en refusant de se guérir il devient furieux contre moi, il s'irrite, il maudit, peut-être ira-t-il jusqu'à dire : Pourquoi cet autre est-il venu ici ? Pourquoi ma femme est-elle allée ce jour-là à l'Église ? Je crois au moins qu'il pensera cela ; car il n'ose se plaindre hautement, n'y eût-il là que son épouse. S'il éclatait devant elle ne pourrait-elle pas répondre : Pourquoi critiquer après avoir applaudi ? Nous sommes époux ; comment pourras-tu t'accorder avec moi, si tu es en désaccord avec toi-même ?

[1] Ephes. v, 23. — [2] Rom. viii, 20.

Pour nous, frères, nous considérons vos dangers et non vos volontés. Quel médecin guérirait le malade, s'il faisait attention à sa volonté ? Qu'on ne fasse donc pas ce qui n'est pas à faire, qu'on ne fasse pas ce que Dieu défend. Qui croit en Dieu, entend de lui ce que nous disons ici ; et s'il en est quelques-uns qui refusent de se corriger, mieux vaudrait pour eux sans aucun doute que nous ne soyons pas venus pour parler ainsi, ou qu'après être venus dans ce dessein nous ne l'exécutions pas.

5. Je me souviens de l'avoir dit avant-hier à votre sainteté : si nous étions musiciens ou si nous montrions au public quelques-uns de ces spectacles auxquels prend goût votre légèreté et auxquels nous vous prions de renoncer, vous nous retiendriez, vous nous engageriez à vous donner un jour, et chacun concourrait aux honoraires selon ses moyens. Mais pourquoi mettre notre plaisir dans de vains chants qui ne sont d'aucune utilité et dont la douceur momentanée doit se changer pour toujours en amertume ? Ces chants obscènes n'énervent-t-ils pas l'âme humaine en la flattant ? Elle y perd son énergie pour se laisser aller à des turpitudes ; ces turpitudes la conduisent à la douleur, et il lui faut digérer avec un profond dégoût ce qu'elle a bu avec un plaisir éphémère. Ah ! ne vaut-il pas mieux vous faire entendre aujourd'hui ce qui, désagréable pour le moment, vous remplira d'éternelles délices ? Pour toute récompense il nous suffit que vous fassiez ce que nous disons, ou plutôt que vous ne le fassiez pas si c'est nous qui le disons. Mais si nous sommes simplement les organes de Celui qui ne craint personne et qui nous accorde, pour l'honneur de son nom et la gloire de sa miséricorde, de ne craindre personne nous-mêmes, puisque nous l'avons tous entendu, faisons tous ce qu'il dit, accordons-nous tous avec notre adversaire.

6. Figurez-vous que je suis un musicien. Que puis-je vous chanter encore ? Voyez, je porte avec moi un psaltérion à dix cordes ; n'en avez-vous pas joué vous-mêmes avant que je prenne la parole ? Vous êtes mon chœur de musiciens, car vous venez de chanter : « O Dieu, je vous « chanterai un chant nouveau, je vous célébrerai « sur le psaltérion à dix cordes[1]. » Je touche maintenant ces dix cordes. Qu'y aurait-il de désagréable dans le son rendu par ce divin psaltérion ? « Je vous chanterai sur le psaltérion à dix cordes. » Mais en chantant je ne vous dispense point d'agir.

Le décalogue comprend dix préceptes, distribués de façon que trois se rapportent à Dieu et sept aux hommes. J'ai rappelé déjà les trois premiers. Notre Dieu est unique, nous ne devons pas essayer de faire rien qui lui ressemble, ni prostituer un cœur qui lui est consacré. Il est le Dieu unique, car le Christ, Fils de Dieu, est un seul et même Dieu avec son Père. Aussi gardons-nous de le prendre en vain, de croire qu'il ait été fait ou qu'il soit une créature ; car c'est par lui que toutes choses ont été faites, et il est un seul Dieu avec le Père et le Saint-Esprit. C'est dans le Saint-Esprit, le vrai Don de Dieu, que nous est promis l'éternel repos et nous en avons reçu un gage. Écoutez l'Apôtre : « Pour gage il nous a donné l'Esprit[1]. » Mais si nous avons reçu ce gage, c'est pour commencer à être tranquilles dans le Seigneur notre Dieu, à être doux en notre Dieu et en lui patients. Ainsi nous serons éternellement en repos dans Celui qui nous a été donné pour gage, et par suite de ce même repos accordé ici par l'Esprit-saint, le repos éternel sera comme le sabbat des sabbats. Envisageons donc en un sens tout spirituel ce troisième précepte accompli charnellement par les Juifs.

Ce précepte appartient donc à l'Esprit-Saint : pour ce motif Dieu a sanctifié le septième jour, après avoir achevé toutes ses œuvres, comme nous lisons dans la Genèse. Là en effet il n'est parlé de sanctification que le jour où il est dit : « Dieu se « reposa après ses œuvres[2]. » S'il est écrit : « Dieu « se reposa après ses œuvres, » ce n'est pas qu'il fut fatigué : c'est à toi qu'il promet le repos après le travail. Dieu a terminé d'abord ses excellentes œuvres, alors il est dit de lui qu'il s'est reposé : entends par là qu'après tes bonnes œuvres tu te reposeras et que tu te reposeras éternellement. Après tout ce qui précède, c'est-à-dire après tous les autres jours il est parlé d'un soir : il n'en est pas fait mention après le septième, après le jour où Dieu sanctifie le repos. Il est bien dit au commencement de ce jour : vint le matin ; il n'est pas dit : arriva le soir. Ce jour eut ainsi un matin sans avoir de soir, pour signifier qu'il n'aurait point de fin. Ici donc notre repos commence, comme le matin ; il ne finit point, car notre vie sera éternelle. Observer le sabbat, c'est rapporter toutes nos œuvres à cette espérance. Telle est la troisième corde de ce Décalogue, de

[1] Ps. CXLIII, 9.

[1] II Cor. I, 22. — [2] Gen. II, 3.

ce psaltérion à dix cordes, dont les trois premières rappelent les préceptes relatifs à Dieu.

7. Après nous avoir dit : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute « ton âme et de tout ton esprit, » si l'on ne parlait pas du prochain, nous aurions un *trichorde* plutôt qu'un décachorde. Mais le Seigneur a ajouté : « Tu aimeras ton prochain comme toi-« même ; » puis résumant tout : « Ces deux « préceptes renferment la loi et les prophètes [1]. » Toute la loi est comprise dans deux commandements : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. A l'amour de Dieu et à l'amour du prochain se rattache donc le Décalogue tout entier. A la première partie, les trois premières cordes, car Dieu est Trinité. Les sept autres cordes, à la seconde partie, à l'amour du prochain et à la manière de vivre parmi les hommes.

Cette seconde partie avec ses sept commandements, comme avec sept cordes, commence à l'honneur dû aux parents. « Honore ton père et « ta mère, est-il dit [2]. » C'est en effet sous le regard de ses parents que chacun ouvre les yeux, et cette vie est due à leur amour. Mais à qui pourra obéir celui qui ne sait honorer ses parents ? — « Honore ton père et ta mère, reprend « l'Apôtre, c'est le premier commandement [3]. » Comment le premier, puisqu'il est le quatrième ? N'est-ce point parcequ'il est le premier des sept ? Il est le premier de la seconde table, relative à l'amour du prochain. Voilà pour quel motif la loi a été gravée sur deux tables. Dieu donc sur le mont Sinaï, donna à son serviteur Moïse deux tables qui contenaient les dix préceptes de la Loi, c'est notre psaltérion à dix cordes ; sur la première étaient les trois commandements qui se rapportent à Dieu, et sur la seconde les sept qui concernent le prochain. Sur cette dernière on lisait donc : premièrement : « Honore ton père « et ta mère ; » secondement : « Tu ne com-« mettras point d'adultère ; » troisièmement : « Tu ne tueras point ; » quatrièmement : « Tu « ne prendras point le bien d'autrui ; » cinquiè-« mement : « Tu ne feras point de faux témoi-« gnage ; » sixièmement : « Tu ne convoiteras « point la femme de ton prochain ; » septième-« ment : « Tu ne convoiteras point le bien de « ton prochain. » Pour chanter le cantique nouveau sur le psaltérion à dix cordes, joignons ces sept préceptes aux trois premiers qui regardent l'amour de Dieu.

8. Que votre charité se rende attentive à ce que me suggère le Seigneur. Le peuple juif reçut cette loi, ce décalogue, et il ne l'observa point. Ceux qui la pratiquaient agissaient par crainte du châtiment, non par amour de la justice : ils portaient le psaltérion, et ne chantaient pas ; car le chant est un plaisir, la crainte un fardeau. Aussi le vieil homme ne fait pas le bien ou il le fait par crainte ; non par amour de la sainteté, non par affection pour la chasteté, la tempérance, la charité, mais par crainte, C'est le vieil homme, et le vieil homme peut chanter le vieux cantique, pas le nouveau. Pour chanter le nouveau cantique, il faut qu'il devienne l'homme nouveau.

Mais comment devenir homme nouveau ? Apprends-le, non de moi, mais de l'Apôtre. « Dé-« pouillez, dit-il, le vieil homme et revêtez le « nouveau. » Il craint toutefois que d'après ces mots : « dépouillez le vieil homme et revêtez le « nouveau, » quelqu'un ne vienne à s'imaginer qu'il faut réellement déposer une chose pour en reprendre une autre, tandis qu'il s'agit du changement de l'homme même. C'est pourquoi il ajoute : « Aussi quittant le mensonge, dites la « vérité [1]. » Voilà ce que signifie : « dépouillez « le vieil homme et revêtez le nouveau ; » c'est-à-dire, changez de mœurs : vous aimiez le siècle, aimez Dieu ; vous aimiez les futilités iniques, les plaisirs temporels, aimez le prochain. En agissant par amour, vous chantez le cantique nouveau ; en agissant par crainte, vous agissez sans doute, vous portez le psaltérion, mais sans chanter, vous rejetez même ce psaltérion si vous n'observez pas les préceptes. Mieux vaut encore le porter que de le rejeter, mais aussi mieux vaut chanter avec plaisir que de le porter avec peine ; et on ne chante le cantique nouveau qu'en le chantant avec plaisir, car on est encore sous le vieil homme lorsqu'on porte avec peine ce psaltérion.

Mais que dis-je, frères ? attention ! Être encore sous l'empire de la crainte, c'est n'avoir pas fait l'accord avec son adversaire ; car on craint de voir Dieu venir et d'être damné. On n'aime pas encore la chasteté, on n'aime pas encore la justice et si l'on règle sa conduite, c'est qu'on redoute le jugement divin plutôt qu'on ne condamne la concupiscence qui fait sentir ses atteintes. On n'aime pas encore ce qui est bon ; on n'a point encore de plaisir à chanter le cantique nouveau : le vieil homme fait que l'on

[1] Matt. XXII 37-40. — [2] Exod. XX 12. — [3] Éphes. VI 2.

[1] Éphes. IV, 22-25.

craint le châtiment, enfin on n'a point fait l'accord avec son adversaire.

9. En effet les hommes ainsi disposés succombent souvent à cette pensée ; il disent : Dieu ne devrait-il pas s'abstenir de nous menacer, de faire entendre par ses prophètes ce qui est de nature à détourner de lui ? Ne devrait-il pas, avant de venir, user d'indulgence envers tous, pardonner à tous, venir ensuite et ne jeter personne dans l'enfer ? Ainsi, parceque tu es injuste, tu veux que Dieu le soit ! Dieu veut te rendre semblable à lui, et tu travailles à rendre Dieu semblable à toi ? Aime donc Dieu tel qu'il est, et non tel que tu veux qu'il soit. Car tu es mauvais et tu désires que Dieu soit comme toi plutôt que comme il est. Mais si tu l'aimes tel qu'il est, tu te corrigeras, et tu soumettras ton cœur à cette règle dont s'écarte aujourd'hui ta difformité. Aime Dieu tel qu'il est, chéris-le tel qu'il est : pour lui il ne t'aime pas, il te hait plutôt tel que tu es. Sa compassion consiste à te haïr tel que tu es pour te rendre ce que tu n'es pas encore et non ce qu'il est lui-même ; il ne promet pas en effet de te rendre ce qu'il est.

Il est vrai, tu seras ce qu'il est, mais dans une certaine mesure ; tu l'imiteras comme le peut une image, mais une image bien différente de son Fils. Parmi nous en effet il y a images et images. Un fils est l'image de son père, il est ce qu'est son père, homme comme lui. Mais ton image dans un miroir est bien loin de toi. Elle est autrement dans ton fils et autrement dans un miroir. Elle est en ton fils dans l'égalité d'une même nature ! Qu'elle est loin, dans un miroir, d'avoir ta nature et cependant c'est ton image, si différente qu'elle soit de celle que porte ton fils. L'image de Dieu dans la créature est aussi fort différente de ce qu'elle est dans son Fils, dans son Fils qui est son égal, le Verbe même de Dieu par qui tout a été fait. Reçois donc cette divine ressemblance que tu as perdue par tes crimes. L'image de l'Empereur n'est-elle pas aussi sur la monnaie autrement que dans son fils ? Il y a image de part et d'autre ; mais elle est imprimée différemment sur la monnaie, différemment dans le fils ; il y a aussi sur un sou d'or une autre image de l'Empereur. Et toi, tu es la monnaie de Dieu ; mais tu l'emportes sur la monnaie proprement dite, parceque tu as l'intelligence et une sorte de vie, parceque tu peux connaître Celui dont tu portes l'image et à l'image de qui tu as été créé ; au lieu que ta monnaie ignore qu'elle est ornée de l'image de l'Empereur.

Dieu donc, comme j'avais commencé à le dire, te hait tel que tu es, mais il t'aime comme il veut que tu sois ; aussi t'excite-t-il à changer. Accorde-toi avec lui ; commence par bien vouloir et par te haïr tel que tu es : oui commence ta paix avec la parole de Dieu en commençant à te haïr tel que tu es. Après avoir commencé à te haïr tel que tu es et tel que Dieu te hait, tu commenceras déjà à l'aimer lui-même tel qu'il est.

10. Considère un malade. Il se hait en tant que malade et par là il commence à s'entendre avec le médecin, qui le hait aussi comme malade. Si en effet il combat en lui la fièvre, c'est qu'il veut le guérir ; il lutte contre le mal, pour en délivrer celui qui l'endure, L'avarice et l'amour déréglé, la haine et la concupiscence, la luxure et la folie des spectacles sont aussi comme les fièvres qui dévorent ton âme, et tu dois les haïr avec le médecin. En cela tu es d'accord avec lui, tu joins tes efforts aux siens, avec plaisir tu écoutes ses ordonnances, tu les suis avec plaisir et tu commences à aimer tes devoirs à mesure que ta santé se rétablit.

Combien il en coûte aux malades de prendre de la nourriture ! Il préfèrent le moment de leur accès au moment où il faut manger. Cependant ne s'efforcent-ils pas comme le veut le médecin ? et malgré toute leur répugnance il se domptent pour accepter quelque chose. Mais une fois guéris, quel plaisir ils éprouveront à manger ce que dans leur maladie ils peuvent toucher à peine ! Et d'ou vient cette victoire remportée par eux ? De ce qu'ils haïssaient leur fièvre, aussi bien que la haïssait le médecin, de ce que médecin et malade la combattaient ensemble.

Nous aussi, lorsque nous parlons de la sorte, nous ne détestons que vos vices ; ou plutôt ils sont détestés en nous par cette parole de Dieu avec laquelle vous devez vous entendre. Hélas ! que sommes-nous, sinon des malheureux qui avons besoin d'être délivrés avec vous et avec vous guéris ?

11. Ne me regardez donc plus, considérez seulement la divine parole et ne vous emportez point contre ce remède salutaire. Je n'ai point trouvé d'autre transition, et me voici arrivé à la cinquième des dix cordes de mon psaltérion. Devais-je ne point toucher cette cinquième corde ? Je dois au contraire la faire résonner sans interruption. Ici effectivement je vois le genre humain abattu presque tout entier ; je le vois ici

plus malade. Que dire en frappant cette corde ?

Ne commettez point d'adultère au mépris de vos épouses, puisque vous ne voulez point qu'elles en commettent au mépris de vous-mêmes. N'allez point où vous n'aimez pas qu'elles vous suivent. Vaine excuse que de dire : Est-ce que je vais à une femme étrangère ? je me contente de de ma servante Veux-tu donc que ton épouse puisse te dire : Je ne vais point au mari d'une autre ; mon serviteur me suffit. Tu dis : celle que je fréquente n'appartient à aucun homme. Veux-tu qu'on te réponde : Celui que je fréquente n'appartient à aucune femme ? A Dieu ne plaise que ton épouse tienne ce langage ! Mieux lui vaut de te plaindre que de t'imiter. Elle est une femme chaste, sainte et vraiment chrétienne ; elle gémit de l'inconduite de son mari ; elle en gémit, non par amour charnel mais par charité. Si elle ne consent pas à tes désordres, ce n'est point parcequelle s'en garde elle-même, mais parcequ'ils te sont nuisibles. Car si elle ne s'en abstenait que pour te porter à t'en abstenir, elle s'y livrerait dès que tu t'y livres. Elle doit à Dieu, elle doit au Christ ce que tu exiges d'elle, elle te l'accordera pour ce motif ; et malgré tes adultères elle observe pour Dieu la chasteté que Dieu lui commande.

Le Christ en effet parle au cœur des saintes femmes, il leur parle dans ce sanctuaire intime où n'entend rien l'oreille d'un homme débauché, parcequ'il n'est pas digne d'y entendre ; le Christ leur parle donc intérieurement, et il adresse à sa fille ces paroles consolantes : Tu souffres des injures que te fait ton époux ; quel n'est pas en effet son crime contre toi ? Plains-le, mais ne l'imite pas : ne fais point le mal qu'il fait, amène-le à faire le bien comme toi. Dans ses égarements ne le considère point comme ton chef, mais plutôt moi qui suis ton Dieu. S'il était ton chef dans ses égarements, comme le corps doit suivre la tête, vous vous précipiteriez tous deux dans l'abime. Le corps ne doit donc pas suivre son chef tant qu'il est mauvais, il doit s'attacher au Christ, le chef de toute l'Église. Une femme lui doit sa chasteté, elle doit lui conserver son honneur ; que son mari soit absent ou présent, elle ne pèche pas, car il ne s'absente jamais Celui à qui elle doit de rester sans péché.

12. Voilà donc, mes frères, ce que vous devez faire pour vous accorder avec votre adversaire. Il n'y a point d'amertume dans ce que je dis, et s'il y en a, elle est salutaire. Tout amère que soit cette potion, qu'on la boive ; si elle est amère, c'est que les entrailles sont malades. Qu'on la boive donc : mieux vaut un peu d'amertume dans la bouche qu'un éternel tourment dans les entrailles. Changez : vous qui ne pratiquez point cette belle chasteté, pratiquez-la désormais. Ne dites pas : C'est impossible. Il est honteux, mes frères, il est humiliant pour un homme de dire impossible ce que fait une femme. C'est un crime pour un homme de dire : Je ne puis pas ; je ne puis pas ce que peut une femme ! N'a-t-elle point un corps de chair ? N'a-t-elle pas été, la première, séduite par le serpent ? Vos chastes épouses vous montrent qu'il est possible de faire ce que vous ne voulez pas : et vous dites que c'est impossible ?

Mais objecteras-tu, elle a plus de facilité parcequ'elle est environnée de nombreux gardiens, le commandement de Dieu, la vigilance de son mari, la peur même des lois publiques : il n'y a pas jusqu'à la réserve et la pudeur de son sexe qui ne soient pour elle un fort rempart. — Si ces secours nombreux rendent une femme plus chaste, que l'homme trouve au moins dans son caractère la force de pratiquer la chasteté. Si la femme a reçu des secours plus abondants, c'est qu'elle est plus faible. Elle rougit devant son mari, et tu ne rougis pas devant le Christ ? On te laisse libre, parceque tu es plus fort ; on te laisse à toi-même, parce qu'il t'est plus facile de remporter la victoire. Je vois veiller sur elle l'œil du mari, la menace des lois, la coutume et plus de réserve naturelle : sur toi je ne vois que Dieu, Dieu seul. Il n'est que trop facile, hélas ! de rencontrer des hommes qui se ressemblent et devant lesquels tu n'as point à rougir parcequ'ils font ce que tu fais. Telle est même la corruption de l'humanité, qu'on peut craindre de voir un homme chaste rougir devant des impudiques. Aussi je ne cesse de frapper sur cette cinquième corde ; la coutume perverse et comme je l'ai déjà dit, la corruption de tout le genre humain m'en font un devoir

Si, ce qu'à Dieu ne plaise, on commet un meurtre au milieu de vous, vous voulez chasser le coupable de son pays, le bannir à l'instant même, quand il est possible. Vous détestez le voleur et refusez de le voir. Un faux témoin est pour vous un objet d'abomination, il ne vous paraît plus un homme. On estime comme un ravisseur et un injuste celui qui convoite les propriétés d'autrui. On aime au contraire et on caresse celui qui se prostitue avec ses servantes;

ici le crime n'est qu'un jeu ; et s'il se rencontre un homme qui se prétende chaste, exempt d'adultère et le soit manifestement, il rougit de paraître devant qui ne l'imite point, il craint d'être insulté, tourné en dérision et de passer pour n'être pas un homme. Ainsi la perversité humaine en est venue à faire considérer comme un homme celui qui est vaincu par la passion, tandis qu'elle regarde comme n'en étant pas un celui qui en est vainqueur. Les uns tressaillent de leur victoire et ils ne sont pas des hommes ! les autres demeurent abattus dans la défaite et ils sont des hommes ! Si tu étais au spectacle, le gladiateur étendu sous les pieds du lion te paraîtrait donc plus fort que le gladiateur qui fait tomber le lion sous son glaive ?

13. Mais vous refusez la lutte intérieure et vous aimez les combats extérieurs : c'est pourquoi vous n'êtes pas du cantique nouveau où il est dit : « C'est lui qui forme mes mains au combat et « mes doigts à la guerre [1]. » Il est une guerre que l'homme se fait à lui-même, lorsqu'il met un frein à l'avarice, lorsqu'il brise l'orgueil, qu'il étouffe l'ambition et qu'il égorge l'impureté. Livre ces secrets combats et à l'extérieur tu n'éprouveras point de défaite. C'est pour ce motif qu'on forme vos mains à la lutte et vos doigts à la guerre. On ne voit rien de pareil sur vos théâtres. Là en effet le gladiateur est différent du musicien, l'un ne fait pas ce que fait l'autre. Dans nos divins spectacles, au contraire, les fonctions sont les mêmes. En touchant le décachorde tu mets à mort les lions, tu fais deux choses en même temps. Tu touches la première corde en adorant Dieu; je vois tomber la superstition. Tu touches la seconde corde en ne prenant pas en vain le nom du Seigneur ton Dieu ; je vois tomber les fausses et abominables hérésies qui ont fait de lui une créature. Tu touches la troisième corde en faisant toutes tes œuvres en vue de l'éternel repos, et le plus cruel de tous tes ennemis, l'amour de ce siècle rend le dernier soupir. Cet amour en effet inspire les hommes dans toutes leurs entreprises. Pour toi, agis constamment, non pour l'amour de ce monde, mais pour l'éternel repos que Dieu nous promet

Reconnais donc comment en touchant les cordes tu mets à mort ton ennemi ; comment tu es à la fois musicien et gladiateur. Et vous n'aimez point cette sorte de spectacles où nous attirons, non les regards du spectateur, mais les regards du rédempteur?

« Honore ton père et ta mère. » C'est la quatrième corde ; en la touchant, en honorant tes parents, tu fais tomber l'impiété. « Tu ne com« mettras point d'adultère. » Touche cette cinquième corde, et voilà que tombe l'amour impur. « Tu ne tueras point. » Touche cette sixième corde, c'est la mort de la cruauté. « Tu ne déro« beras point. » En touchant cette septième corde, tu mets fin à l'instinct rapace. « Tu ne feras point « de faux témoignage. » En frappant sur cette huitième corde, tu fais tomber le mensonge. « Tu ne convoiteras pas l'épouse de ton prochain. » Frapper sur cette corde, c'est détruire toute pensée adultère ; car autre chose est de manquer à ce que l'on doit à sa femme et autre chose de désirer la femme d'autrui. Aussi y a-t-il deux préceptes ; celui de ne pas commettre d'adultère, et celui de ne pas convoiter l'épouse d'autrui. « Tu ne convoiteras pas le bien de ton prochain. » Touche cette dixième corde et voilà toute cupidité renversée. En faisant tomber de cette manière tous les vices, tu vivras avec sécurité et avec innocence dans l'amour de Dieu et dans la société des hommes. Mais en touchant ces dix cordes, combien d'autres vices anéantis ! Car chacun de ces vices en comprend beaucoup d'autres ; et frapper une corde c'est frapper des multitudes entières. — Voilà donc comment tu pourras chanter le cantique nouveau avec amour et non avec crainte.

14. Ne dis point, lorsque tu veux t'abandonner à quelque acte d'impureté : Je n'ai pas d'épouse, je fais ce qu'il me plaît, je ne manque point à ma femme. Ne sais-tu pas à quel prix tu as été racheté, de qui tu t'approches, ce que tu manges, ce que tu bois, ou plutôt qui tu bois et qui tu manges ? Évite toute espèce de fornication et ne me dis pas : Je vais aux lieux publics ; c'est une fille de joie, une prostituée que je fréquente. Je ne viole point le précepte qui défend l'adultère ; puisque je n'ai point d'épouse je ne l'outrage point. Je n'enfreins pas non plus le précepte qui interdit de convoiter la femme de son prochain : en fréquentant une fille publique, quelle est la loi que je blesse ?

Ici, mes frères, ne trouverons-nous pas une corde à toucher, n'en trouverons-nous pas une ? Comment retenir ce fugitif ? Arrête, voici pour l'enchaîner. Cependant aime, et ce ne sera point une chaîne mais un ornement. Jusqu'alors en effet nous n'avons point trouvé de chaînes, nous

[1] Ps. CXLIII, 1.

n'avons vu que des ornements dans le décachorde. Ses dix préceptes se rapportent en effet, comme nous l'avons entendu, au double commandement de l'amour de Dieu et du prochain ; et ces deux derniers à cet autre : « Ne fais pas à autrui ce « que tu ne veux pas qu'on te fasse [1]. » Dans ce seul précepte sont compris et les dix et les deux.

15. Tu diras : En dérobant je fais ce que je ne veux pas endurer ; je le fais aussi en mettant à mort. Si je refuse d'honorer mes parents comme je veux être honoré de mes enfants, je fais ce que je ne veux pas souffrir ; je le fais aussi en commettant ou en essayant de commettre quelque adultère, car il n'est personne qui consente à ce que son épouse en commette. En convoitant la femme de mon prochain, je ne veux pas que l'on convoite la mienne et je fais ce que je ne veux pas qu'on me fasse. En convoitant aussi ce qui appartient à mon prochain, je ne veux pas qu'on dérobe mon propre bien et je fais à autrui ce que je ne veux pas pour moi. Mais si je vais à une fille de joie, qui en souffre ? Qui ? Voici ce qui est plus grave, c'est Dieu même.

Votre sainteté le comprendra. Cette recommandation : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne « veux pas qu'on te fasse, » se rapporte à deux préceptes. Comment ? Si tu ne fais pas à un homme ce que tu ne veux pas endurer de la part d'un homme, tu observes le commandement qui concerne le prochain, l'amour du prochain, les sept cordes. Mais si tu veux faire à Dieu même ce que tu ne voudrais pas endurer de la part d'un simple mortel, quoi ? ne fais-tu pas à autrui ce que tu ne veux pas souffrir ? Préfères-tu l'homme à Dieu ?

Comment, dis-tu, puis-je faire souffrir Dieu même ? — En te corrompant ? — Et comment puis-je outrager Dieu en me corrompant ? — De la même manière que t'outragerait celui qui s'aviserait de lapider le tableau où est peinte ton image, vaniteusement appendue dans ta demeure, également incapable de sentir, de parler et de voir. Ne serait-ce pas t'injurier que de la lapider ? Et quand par les impuretés et les débordements de la passion tu corromps l'image de Dieu, qui n'est autre que toi-même ; tu observes que tu n'as point fréquenté la femme d'autrui, que tu n'as point manqué à ta propre femme, que tu n'as point de femme ! Tu ne vois donc pas de qui tes passions déréglées et tes débauches ont souillé l'image ? Dieu sait ce qui peut t'être utile ; c'est vraiment pour leur avantage et non pour le sien qu'il gouverne ses enfants ; il n'a pas besoin de leurs secours, c'est à toi que l'appui du Seigneur est indispensable. Or ce Dieu qui connaît ce qui t'est nécessaire, t'a accordé une épouse, rien de plus. Ce qu'il défend, ce qu'il interdit, c'est que des plaisirs coupables ne renversent point son temple, et tu as commencé à devenir ce temple. Est-ce moi qui parle ainsi ? Écoutez l'Apôtre : « Ne savez-vous pas que vous « êtes le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu « habite en vous ? » C'est à des Chrétiens, c'est à des fidèles qu'il adresse ce langage : « Ne savez- « vous pas que vous êtes le temple de Dieu et « que l'Esprit de Dieu habite en vous ? Or, si « quelqu'un détruit par la corruption le temple de « Dieu, Dieu le détruira [1]. » Voyez quelle menace ! Tu ne veux point qu'on renverse ta maison et tu renverses la maison de Dieu ? Tu fais sûrement à autrui ce que tu ne veux pas endurer.

Ainsi point d'échappatoire : voilà retenu celui qui croyait ne pouvoir l'être. Tous les péchés des hommes sont des actes qui corrompent ou des crimes qui nuisent. Parceque tu ne peux nuire à Dieu par tes crimes, tu l'offenses par tes impuretés, tu l'outrages par la corruption, tu l'injuries en toi-même ; car tu insultes à sa grâce, tu violes sa demeure.

16. Si tu avais un serviteur, tu voudrais qu'il te servît : sers donc un Maître meilleur, sers ton Dieu. Tu n'as point créé ton serviteur, c'est Dieu qui t'a créé comme lui. Tu veux être servi par celui avec qui tu as été formé et tu ne veux pas servir Celui qui t'a formé ? Mais en exigeant le service de cet homme, sans vouloir servir le Seigneur ton Dieu, ne fais-tu pas à Dieu ce que tu ne veux pas souffrir ?

Ainsi donc ce précepte unique en renferme deux, ces deux en comprennent dix, et ces dix, tous les autres. Chantez donc le cantique nouveau sur le psaltérion à dix cordes ; et pour chanter ce chant nouveau, soyez des hommes nouveaux. Aimez la justice : elle a sa beauté. Si vous ne voulez point la contempler, c'est que vous ne l'aimez pas ; car vous la verriez si vous n'aimiez pas autre chose. Pourquoi loues-tu la fidélité lorsque tu la réclames de ton serviteur ? C'est une belle chose que la fidélité ! Mais tu la trouves belle quand tu la demandes à ton serviteur ; tu la vois quand tu la revendiques, et quand on la requiert de toi tu ne la vois plus. Tu vois l'or, tu ne vois

[1] Tob. IV 16.

[1] I Cor. III. 16. 17.

pas la fidélité ; mais autant brille l'or aux yeux du corps, autant brille la fidélité aux regards de l'esprit. Tu lui ouvres ces yeux du cœur quand tu veux que ton serviteur la pratique envers toi. S'il le fait, tu le loues, tu l'exaltes, tu t'écries : J'ai un bon, j'ai un grand, j'ai un fidèle serviteur. Et tu ne rends pas hommage à Dieu de ce que tu loues dans ce serviteur! Ce qui ajoute à ton crime, c'est que tu exiges de lui ce que tu n'accordes pas à Dieu ; car c'est Dieu qui lui ordonne d'être bon envers toi. Il commande à ton épouse de ne pas commettre l'adultère lors même que tu t'en rendrais coupable, ainsi il commande à ton serviteur de t'obéir, quand même tu n'obéirais pas à ton Seigneur.

Fais en sorte néanmoins, que tout ceci aide à t'instruire, non à te perdre. C'est pour Dieu et non pour toi que ce serviteur sert un indigne, c'est-à-dire fait bien et fidèlement son service et t'aime sincèrement malgré ton indignité. Accomplis donc ce qui est dit : « Ne fais pas à « autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse [1]. » Mais par autrui entends à la fois Dieu et le prochain. Chante sur le psaltérion à dix cordes, chante le cantique nouveau. Accorde-toi avec la parole de Dieu tant qu'elle chemine avec toi. Accorde-toi au plustôt avec ton ennemi afin qu'aucun différend ne t'amène devant le juge. En faisant ce qui t'est dit, tu t'entends avec lui ; en ne le faisant pas, tu contestes et tu ne pourras t'accorder qu'en te soumettant.

17 Pour vous accorder, éloignez-vous de ces détestables impuretés, des études détestables, des astrologues et des aruspices, des sorciers, des augures et des sacrilèges ; éloignez-vous aussi, autant que possible, des folies des spectacles. Si parfois les plaisirs du siècle se glissent dans votre âme, exercez-vous à la miséricorde, exercez-vous au jeûne, à la prière. On se purifie, par ces moyens, des péchés de chaque jour dont ne peut se défendre l'humaine fragilité. Ne méprise pas ces péchés parcequ'ils sont petits ; redoute-les parcequ'ils sont nombreux.

Soyez attentifs, mes frères. Ces péchés sont petits, ils ne sont pas graves. Tous les animaux n'ont pas la taille du lion, pour pouvoir égorger d'un coup de dent. Mais n'arrive-t-il pas souvent aux plus faibles insectes de donner la mort quand ils sont en grand nombre ? Qu'un homme soit jeté dans un lieu rempli de moustiques, n'y meurt-il pas ? Ces insectes sont faibles ; mais faible est aussi la nature humaine et elle peut succomber sous les atteintes de ces chétifs insectes. Ainsi en est-il des péchés légers. Vous dites qu'ils sont légers : songez qu'ils sont multipliés. Qu'y a-t-il de plus léger que les grains de sable? Jetez-en abondamment dans un navire, il coule à fond. Qu'y a-t-il de plus petit que les gouttes de pluie ? Néanmoins elles remplissent les fleuves et renversent nos demeures. Ne méprisez donc pas les péchés légers.

Vous direz : Qui peut en être préservé dans cette vie ? Il est vrai, personne ne peut en être exempt. Dieu toutefois t'interdit ce langage, car en considération de notre fragilité, il a, dans sa miséricorde, préparé des remèdes. Quels sont-ils? L'aumône, le jeûne, la prière : trois. Mais pour rendre sincère ta prière, tu dois faire de parfaites aumônes. En quoi consistent les aumônes parfaites ? A donner de ton abondance à qui n'a pas ; à pardonner à qui te blesse.

18. Néanmoins, frères, gardez-vous de croire que l'on doive chaque jour commettre l'adultère, pour l'expier chaque jour par l'aumône. L'aumône de chaque jour ne sufit pas à effacer ces sortes de fautes. Autre chose est ce que tu dois changer dans ta vie ; et autre chose ce que tu dois y tolérer. Que dois-tu changer ? Si tu étais adultère, ne le sois plus ; fornicateur, ne le sois plus ; homicide, ne le sois plus ; si tu fréquentais l'astrologue et les autres misérables également sacriléges ; assez ! Penses-tu qu'en continuant tu pourrais expier ces crimes par l'aumône de chaque jour ? J'entendais, par péchés de chaque jour, ceux qui se commettent aisément par la langue ; ainsi une parole dure, un rire immodéré, des légèretés de ce genre où l'on tombe chaque jour.

Les péchés se glissent mêmes dans les œuvres permises. N'avoir pas uniquement en vue la génération des enfants, lorsqu'on s'unit à son épouse, c'est péché ; car c'est s'écarter du but assigné au mariage par la loi civile elle-même : *Pour engendrer des enfants*, dit-elle. Vouloir donc user du mariage au delà de ce que nécessite la génération, c'est péché, et ce sont des péchés de cette sorte qu'effacent les aumônes de chaque jour. Sans aucun doute les aliments sont permis ; néanmoins il y a péché à excéder la mesure, à prendre au delà du nécessaire. Ces fautes se renouvellent chaque jour ; elles n'en sont pas moins des fautes, et leur multitude ne permet pas de les regarder comme légères ; et parcequ'elles se reproduisent chaque jour en grand nombre, il faut redouter la ruine qu'elles entraîneraient, non par leur gravité, mais par

[1] Tob. IV, 16.

leur quantité. C'est de ces péchés que nous disons, mes frères, qu'on peut les expier par les aumônes de chaque jour. Faites donc des aumônes sans interruption. Considérez combien de péchés, je dis de péchés légers, souillent chaque jour votre vie.

19. Or quand tu fais l'aumône, n'y mets point d'orgueil; ne prie pas non plus comme priait ce Pharisien. Que dit-il alors? « Je jeûne deux « fois la semaine, je donne la dîme de ce que « je possède [1]. » Mais le sang du Seigneur n'était point alors répandu. Pour nous qui avons reçu un si haut prix, nous ne donnons même pas ce que donnait le Pharisien. Le Seigneur toutefois dit ailleurs en termes exprès : « Si votre jus« tice n'est plus abondante que celle des Scribes « et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans « le royaume des cieux [2]. » Ainsi ceux-là donnent la dîme, et si tu donnes la centième partie tu te vantes d'avoir fait quelque chose de grand! Tu considères ce qu'un autre ne fait pas, au lieu de te rappeler ce que Dieu exige. Tu te juges en te comparant à un pire, non en te rappelant les ordres d'un meilleur. Si ce pire ne fait rien, s'ensuit-il que tu fasses quelque chose de grand? Telle est, hélas! votre stérilité, que les moindres actes de votre part inspirent de la joie : et parcequ'on est heureux du peu que vous faites, vous êtes comme en sûreté, vous vous flattez de quelques petites aumônes et vous perdez de vue des montagnes de péchés! Peut-être as-tu fait paraître je ne sais quelle petite bonne œuvre qu'un autre n'a point produite ou qu'il n'a point montrée après l'avoir faite. De grâce, ne considère point qui n'a pas fait son devoir, mais ce que Dieu exige de toi.

Pourquoi enfin, quand il sagit des intérêts de ce siècle, ne vous suffit-il pas de devancer ceux qui ont moins que vous? Pourquoi voulez-vous être riches, riches comme sont les plus riches que vous? Vous ne considérez pas combien de pauvres vous surpassez; vous voulez vaincre ceux dont la fortune l'emporte sur la vôtre. Dans les aumônes, on garde, hélas! autrement la mesure. Combien j'en fais! dit-on en parlant des aumônes; et l'on ne dit pas, en parlant des riches : Combien mon opulence l'emporte sur la fortune de plusieurs! On ne considère pas les besoins d'innombrables indigents, on ne regarde pas quelles troupes de pauvres l'on devance; on voit plutôt le petit nombre des riches qui l'emportent sur soi. Pourquoi en fait de bonnes œuvres ne considère-t-on pas ce Zachée qui donna aux pauvres la moitié de ses biens [1]? Mais nous sommes réduits à souhaiter que l'on fasse attention à ce Pharisien qui donnait la dîme de tout ce qu'il possédait.

20. Ne ménage pas tes trésors périssables, tes vains trésors. Ne travaille point à accroître ta fortune sous prétexte de piété. Je la conserve pour mes enfants; on s'excuse souvent ainsi : Je la conserve pour mes enfants. Voyons : ton père conserve pour toi, tu conserves, toi, pour tes enfants, tes enfants pour leurs enfants et ainsi de suite sans qu'aucun pratique les commandements divins. Pourquoi plutôt ne pas tout offrir a Celui qui t'a fait de rien? N'est-ce pas lui qui te nourrit, toi et tes enfants, de ce qu'il a créé lui-même? Impossible de léguer à tes fils un meilleur patrimoine que ton Créateur. Les hommes souvent sont donc menteurs. Ils rougissent de paraître avares; ils veulent se couvrir du nom de la piété, se justifier et paraître garder pour leurs enfants ce que réellement ils gardent par avarice.

Vous pouvez vous convaincre que la plupart du temps il en est ainsi. On dit de quelqu'un : Pourquoi ne fait-il pas l'aumône? C'est qu'il conserve pour ses enfants. Il en perd un; si donc il conservait réellement pour eux, qu'il envoie la part à celui-là. Pourquoi la conserve-t-il dans sa bourse et oublie-t-il le défunt? Donne-lui ce qui est à lui; donne-lui ce que tu conservais pour lui. Il est mort, répond-il. Mais il est près de Dieu, tu dois sa part aux pauvres, tu la dois à Celui près de qui il t'a précédé; tu la dois au Christ, car c'est près de lui qu'il est maintenant et le Christ a dit lui-même : « Ce que l'on fait à l'un « de ces derniers, on me le fait; et ce que l'on « ne fait pas à l'un d'eux, on ne me le fait pas [2]. » Que réponds-tu? Je garde pour ses frères. Si l'autre était vivant, ne partagerait-il pas avec ceux-ci? Quelle foi morte! Oui, ton fils est mort, et quoique tu en dises, tu lui dois après sa mort ce que tu lui gardais pendant sa vie. Mon fils est mort, et je conserve sa part pour ses frères. Tu crois donc qu'il est mort? Il est mort, si le Christ n'est pas mort pour lui; mais si tu as la foi, ton fils est vivant. Il vit sans aucun doute; il n'est point perdu, il est en avant.

De quel front paraîtras-tu devant lui, après ne lui avoir pas envoyé sa portion dans le ciel? Ne peut-on en effet l'y envoyer? On le peut sûrement. Écoute le Seigneur lui même : « Amassez-vous « des trésors dans le ciel. [3] » Si dans le ciel le

[1] Luc xviii 12. — [2] Matt. v 20.

[1] Luc xix 8. — [2] Matt. xxv 40 45. — [3] Ibid. vi 20.

trésor est mieux en sûreté, ne faut-il pas l'envoyer à ton fils? Si tu l'envoies il ne sera point perdu: et on le conservera ici où il peut se perdre, sans l'envoyer là haut où le Christ en sera le gardien? Tu confies à tes hommes d'affaires la part de ce fils qui est parti, et tu ne la confies pas au Christ près de qui il est? Jugerais-tu ton procureur plus sûr que le Christ?

21. Vous le voyez, frères, c'est un mensonge de dire : Je conserve pour mes enfants. Oui, mes frères, c'est un mensonge; ces hommes sont avares. Qu'ils rougissent au moins maintenant de taire, ce qu'ils sont, et qu'ils fassent l'aveu qui leur répugne : qu'ils répandent, qu'ils vomissent en quelque sorte ce qu'ils ont sur le cœur. Leur conscience est chargée d'iniquité; qu'ils vomissent en le confessant, mais qu'ils n'imitent point cet animal qui reprend ce qu'il a vomi.

Soyez chrétiens, c'est peu d'en porter le nom. Combien donnez-vous pour des histrions? Combien pour des gladiateurs ? Combien pour des femmes d'ignominie ? Vous leur donnez pour vous tuer. Si vous luttiez follement à qui conservera davantage, vous ne seriez point pardonnables. Lutter follement à qui conservera davantage, c'est avarice; à qui donnera davantage, c'est profusion. Dieu ne te veut ni avare ni prodigue. Il veut que tu places ton avoir, non que tu le jettes. Vous luttez à qui l'emportera dans le mal, sans avouer quel est le plus mauvais d'entre vous, et vous dites : Nous sommes chrétiens. Pour capter la faveur du peuple vous prodiguez vos biens; vous les gardez contre les ordres du Christ.

Voyez, le Christ ne commande pas, il prie, il est dans le besoin. « J'ai eu faim, dit-il, et vous ne « m'avez pas donné à manger[1]. » Pour l'amour de nous il a voulu être dans le besoin; il a voulu vous obtenir la grâce de semer en quelque sorte ses dons terrestres, afin que vous puissiez moissonner la vie éternelle. Ne vous laissez aller ni à la paresse ni à une fausse sécurité. Corrigez vos mœurs, rachetez vos péchés, et après l'avoir fait, rendez grâces à Dieu qui vous a accordé de vivre chrétiennement. Mais en lui rendant grâces, gardez-vous d'insulter à qui ne vit pas encore convenablement : encouragez-le plutôt par votre conduite.

A ces conditions votre justice sera aussi parfaite qu'elle peut l'être dans ce monde. Vivez dans les bonnes œuvres, dans la prière, dans le jeûne, dans l'aumône, pour effacer les péchés légers ; et abstenez-vous des péchés graves dont nous avons parlé : ainsi vous vous accorderez avec votre adversaire et vous pourrez dire sans crainte : « Par« donnez-nous nos offenses comme nous pardon« nons à ceux qui nous ont offensés [2]. » Si vous avez chaque jour à pardonner, vous avez besoin aussi qu'on vous pardonne chaque jour. En marchant d'un pas assuré dans la voie véritable, vous ne redouterez point les attaques du diable : car c'est le Christ qui s'est fait lui-même la voie et la grande route par laquelle il nous conduit à la patrie. Là on jouit d'une pleine sécurité, d'un entier repos : il n'y aura plus d'œuvres de miséricorde, car il n'y aura plus de malheureux à secourir. Ce sera donc le Sabbat des sabbats, et nous y trouverons ce que nous cherchons ici. Ainsi-soit-il.

[1] Matt. xxv, 42, [2] Ibid. vi, 12.

SERMON X.

JUGEMENT DE SALOMON.

ANALYSE. — Saint Augustin s'attache à montrer le sens allégorique de cette mémorable histoire. Les deux femmes qui revendiquent l'enfant demeuré en vie, désignent premièrement la Synagogue et l'Eglise qui se prétendent, l'une et l'autre, mères de Jésus-Christ. Elles rappellent aussi les Chrétiens sincères et les Chrétiens hypocrites. Tandis que ceux-ci n'ont en vue que les biens temporels, les autres sacrifient tout, l'honneur même, l'honneur humain, aux besoins de la charité. — C'est une allusion manifeste à la noble conduite de ces Evêques catholiques qui se montraient tout disposés à quitter leurs sièges pour éteindre le schisme des Donatistes.[1].

1. Deux femmes se disputaient un petit enfant, et l'Écriture rapporte, aux livres des Rois, que Salomon prononça un jugement admirable. Voici l'histoire : « Deux courtisanes se présentèrent « au Roi Salomon et s'arrêtèrent devant lui. « L'une lui dit : Considérez, Seigneur. Nous de« meurions, cette femme et moi, dans une même « maison, et j'y suis accouchée. Trois jours après

[1] Voir ci-dessus tom. II. lettre 128, n° 3.

« moi, elle-même est accouchée d'un fils. Nous « étions ensemble dans cette maison et il n'y « avait que nous deux. Le fils de cette femme « est mort pendant la nuit, elle l'a étouffé en dormant. Et, se levant au milieu de la nuit, elle « a pris mon fils entre mes bras, elle l'a placé « sur son sein, et sur le mien son fils qui était « mort. Je me levai le matin pour allaiter mon « enfant, et il était mort ; je le considérai à la « lumière, et ce n'était pas le fils que j'ai mis au « monde. — Cette autre femme répondit : Tu n'as « pas raison : c'est mon fils qui est vivant et le « tien qui est mort. La première répondit à son « tour : au contraire, c'est ton fils qui est mort, « et le mien qui est vivant. Elles disputèrent « ainsi devant le Roi.

« Le Roi reprit, s'adressant à elles : Tu dis, « toi : Voici mon fils qui est vivant et le sien « est mort; toi au contraire : Non, c'est le mien « qui vit et le sien qui est mort. Apportez-moi « une épée, continua le Roi. On apporta une « épée en présence du Roi et il dit : Séparez en « deux cet enfant qui vit, donnez-en moitié à « celle-ci et moitié à celle-là. Alors la femme à « qui appartenait le fils qui était vivant répondit, car ses entrailles s'étaient émues pour son « fils : Considérez, Seigneur, donnez-lui l'enfant « et ne le faites point mourir. L'autre, au contraire : Qu'il ne soit ni à moi ni à elle, mais partagez-le. Le Roi reprit la parole et s'adressant « à la femme qui avait dit : Donnez-le lui et ne le « faites pas mourir, il déclara : Voilà sa mère [1]. »

La divine prudence du Roi Salomon brille dans ce jugement d'un éclat admirable. Laquelle des deux femmes pouvait-on ou devait-on regarder comme étant la vraie mère de l'enfant, sinon celle qui le conçut en quelle sorte de nouveau lorsqu'elle vit qu'on le lui avait enlevé; qui de nouveau souffrit pour lui les douleurs de l'enfantement lorsqu'elle le défendit contre sa rivale, et qui de nouveau le mit au monde en ne le laissant point égorger ? Cependant comme les livres de l'ancien Testament, en rapportant fidèlement un fait accompli, ont l'habitude de faire entendre quelque prophétie mystérieuse; considérons si les deux femmes dont il est ici question signifient et figurent quelque chose.

2. Les deux femmes représentent tout d'abord l'Église et la Synagogue. La Synagogue n'est-elle pas convaincue d'avoir fait périr le Christ, son fils selon la chair, puisqu'il est né des Juifs? Elle l'a fait périr en dormant, c'est-à-dire quand se laissant entraîner aux fausses lumières de cette vie, elle ne vit point la vérité dans l'enseignement du Seigneur. Mais il est écrit : « Lève-toi, toi qui « dors ; lève-toi d'entre les morts, et le Christ « t'illuminera [1]. » Si elles étaient deux et demeuraient seules dans la même maison, n'est-ce point parceque dans tout l'univers il n'y a, en fait de religion, que la Circoncision et la Gentilité ? L'une d'elles alors figurerait le peuple juif, réuni sous la loi et dans le culte d'un seul Dieu ; l'autre désignerait tous les gentils, livrés à l'adoration des idoles. Toutes deux étaient des courtisanes : car les Juifs et les Gentils, dit l'Apôtre, étaient également sous le poids du péché [2] ; et toute âme qui abandonne l'éternelle vérité pour se souiller dans les plaisirs de la terre, est une vraie prostituée à l'égard de Dieu.

Il est évident que l'Église qui s'est formée au sein de la gentilité prostituée n'a point mis à mort le Christ; mais comment peut-on dire qu'elle aussi soit la mère du Christ ? Il faut l'examiner. Songe donc à l'Évangile, écoute le Seigneur ; il y dit : « Quiconque fait la volonté de mon Père, « celui-là est ma mère, et mon frère et ma « sœur [3]. » Cette mère n'a point étouffé son fils durant son sommeil, mais on a pu le lui enlever plein de vie et mettre à sa place un enfant mort. Où donc s'est-elle endormie ? Le sacrement de la circoncision était comme mort pour les Juifs qui l'envisagaient charnellement; il ne vivait pas pour ces malheureux qui avaient mis à mort le Christ, la vie de tous les sacrements, car pour y puiser la vie il fallait comprendre dans un sens spirituel ce qui s'y faisait d'une manière visible : ce sacrement de la circoncision était donc un corps sans âme. Or les Juifs voulurent y amener les Gentils convertis au Christ, comme il est écrit dans les Actes des Apôtres; ils assuraient qu'il était impossible d'être sauvé sans se faire circoncire [4] : mais ils ne réussirent qu'auprès de ceux qui ignoraient la loi. N'était-ce point en quelque sorte profiter des ténèbres de la nuit pour substituer l'enfant mort ? Et la partie de l'Église des gentils qui se laissa persuader, n'était-elle point comme assoupie dans le sommeil de la déraison? Aussi l'Apôtre semble la réveiller de ce sommeil lorsqu'il s'écrie : « O Galates in« sensés, qui vous a fascinés ? » et un peu après : « Êtes-vous si insensés, qu'ayant commencé « par l'esprit, vous finissiez maintenant par la « chair [5]. ? » Comme s'il disait : Êtes-vous si in-

[1] IV Reg. [illegible] 16-27.

[1] Ephes. v, 14. — [2] Rom. III, 25. — [3] Matt. XII, 50. — [4] Act. XV, 1.
[5] Gal. III, 1, 3.

sensés qu'après avoir reçu un sacrement spirituel et vivant, vous en fassiez le sacrifice pour recevoir ensuite, des étrangers, un sacrement sans vie? C'est en effet le même Apôtre qui dit ailleurs : « L'esprit vit à cause de la justification; » et encore: « La prudence de la chair est la mort[1]. »

Ces paroles et d'autres semblables éveillent cette mère ; la lumière du matin frappe ses yeux, lorsque la parole de Dieu, c'est-à-dire le Christ qui se levait ou qui parlait dans Paul, dissipe les ombres de la Loi. N'était-ce pas les dissiper que d'écrire : « Dites-moi, vous qui voulez être sous « la loi, n'avez-vous pas lu la loi? Car il est écrit : « Abraham eut deux fils, l'un de la servante et « l'autre de la femme libre. Mais celui de la ser- « vante naquit selon la chair, et celui de la femme « libre, en vertu de la promesse. Ce qui a été « dit par allégorie. Car ce sont les deux Alliances : « l'une sur le mont Sina, engendrant pour la « servitude, est Agar, puisque Sina est une mon- « tagne d'Arabie qui se rattache à la Jérusalem « actuelle, laquelle est esclave avec ses enfants; « tandis que la Jérusalem d'en haut est libre[2]. » Les œuvres mortes font mourir et les œuvres spirituelles font vivre. Est-il donc étonnant que le mort appartienne à la Jérusalem d'en bas, et que le vivant soit citoyen de celle d'en haut? Le lieu des morts, l'enfer, n'est-il pas en bas? La patrie des vivants, le ciel, n'est-il pas en haut? A cette lumière, comme à celle du matin, l'Eglise voit le prix de la grâce spirituelle. Aussi elle rejette, comme l'enfant mort de l'étrangère, les œuvres charnelles de la loi et revendique pour elle la foi vivante, celle dont vit le juste, comme il est écrit[3]. Elle l'a obtenue au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit : aussi reconnaît-elle avec certitude ce fils de trois jours, elle ne souffre pas qu'on le lui ravisse.

3. Que la Synagogue crie maintenant que l'Évangile est à elle, qu'il lui est dû, qu'elle l'a comme enfanté. C'est ce qu'au milieu des débats disaient aux Gentils les Juifs charnels qui osaient se proclamer Chrétiens; ils prétendaient qu'ils avaient mérité l'Évangile par leur œuvres de justice. Mais il ne leur appartenait pas, puisqu'il ne l'entendaient point dans le sens spirituel. Ainsi donc en se prétendant Chrétiens, ils se glorifiaient d'un nom qui n'était point le leur, et comme cette femme qui réclamait le fils qu'elle n'avait point mis au monde, ils osaient plaider. Après avoir exclu toute signification spirituelle des observances légales et avoir ainsi fait disparaître l'âme, après avoir éteint l'esprit de vie dans les oracles des prophètes, ils s'en tenaient aux œuvres mortes, c'est-à-dire aux œuvres qu'ils n'entendaient point au sens spirituel, et ils voulaient les faire adopter aux gentils pour leur enlever le nom chrétien, comme un fils plein de vie.

L'Apôtre les réfute de la manière suivante : d'après son enseignement, ils ont d'autant moins droit à la grâce chrétienne qu'ils la revendiquent avec plus d'orgueil comme étant due à leurs œuvres. « A celui qui travaille, dit-il, le salaire « n'est point attribué comme une grâce, mais « comme une dette. Au contraire, à celui qui ne « fait pas les œuvres, mais qui croit en Celui « qui justifie l'impie, la foi est imputée à jus- « tice[1]. » C'est pourquoi il les retranche du nombre même des Juifs qui avaient cru et s'attachaient à la foi vivante et spirituelle. Il dit de ceux-ci qu'ils sont le reste sauvé du peuple juif, quand la multitude s'est perdue. « De même « donc aussi en ce temps, dit-il, un reste a été « sauvé selon l'élection de la grâce. Mais si c'est « par la grâce ce n'est point assurément par les « œuvres : autrement la grâce ne serait plus « grâce[2]. » Il veut ainsi exclure de la grâce ces superbes qui revendiquent l'Évangile comme une récompense due et accordée à leurs œuvres. La Synagogue semblait crier : C'est mon fils; mais elle mentait. Elle aussi l'avait reçu; mais elle l'avait mis à mort dans son sommeil, c'est-à-dire dans son orgueilleuse raison. Cependant la vraie mère était éveillée déjà; femme de mauvaise vie, elle comprenait que ce n'était pas à cause de ses mérites, mais uniquement par grâce, que Dieu lui avait accordé un fils, le don de vivre selon la foi de l'Évangile, qu'elle désirait faire vivre sur son cœur. Ainsi l'une cherchait la gloire des hommes en s'appropriant un fils qui n'était pas à elle, et l'autre conservait pour son propre fils toute l'affection de son cœur.

4. Que nous apprend le jugement prononcé par le Roi sur ces deux femmes? Évidemment à combattre pour la vérité; à repousser, comme une fausse mère, l'hypocrisie qui veut se jeter, comme sur l'enfant d'une autre sur les dons spirituels de l'Église, et à ne pas souffrir qu'incapable de conserver la grâce qui lui a été accordée, elle reçoive le pouvoir de la dispenser aux fidèles.

Cette défense et ce combat ne doivent pas aller néanmoins jusqu'au schisme. En ordonnant de

[1] Rom. III, 10 6. — [2] Gal. IV 21-26. — [3] Rom. I. 17.

[1] Rom. IV. 4 5. — [2] Ibid. II. 5, 6.

partager l'enfant, Salomon ne rompit pas l'unité, il éprouva l'amour maternel. Aussi son nom, dans notre langue, signifie-t-il Pacifique. Ce Roi pacifique ne met pas en lambeaux les membres dont l'unité et la concorde maintiennent l'esprit de vie : par ses menaces il découvre quelle est la mère véritable, et par sa sentence il éloigne celle qui ne l'est pas. Si donc nous sommes exposés à voir quelquefois se briser l'unité de la grâce chrétienne, apprenons à dire : « Donnez-« lui l'enfant, qu'il vive au moins! » Une mère véritable ne cherche point son propre honneur mais le salut de son fils. Le pur amour que lui porte sa mère fait que ce fils est plus à elle, en quelque lieu qu'il soit, qu'il n'appartient à celle qui s'est emparée de lui.

5. Ces deux femmes dans une même maison représentent aussi, je le vois, deux classes d'hommes dans la même Église : dans les uns règne la vraie charité; dans les autres domine l'hypocrisie et nous pouvons considérer, comme deux femmes, la charité et la dissimulation, laquelle n'est autre chose que l'imitation menteuse de la charité. Aussi l'Apôtre recommande-t-il de l'éviter : « Que « la charité, dit-il, soit sans dissimulation [1]. » Elles habitent la même demeure tant que les filets évangéliques sont encore sur la mer, tant qu'ils renferment encore les poissons bons et mauvais que l'on traîne vers le rivage [2]; chacune d'elles cependant agit à sa manière. Toutes deux ont mené mauvaise vie, puisqu'il n'est personne qui ne renonce à l'amour du siècle pour s'attacher à la grâce de Dieu et qui se puisse réellement glorifier des mérites acquis antérieurement.

Si une femme s'abandonne au crime, c'est son fait; si elle met au monde un fils, elle le doit à Dieu. C'est que tous les hommes sont formés par un même Créateur; et il ne faut pas s'étonner que Dieu tire le bien du péché des hommes. N'est-ce pas de l'horrible trahison de Judas que notre Sauveur a fait jaillir le salut du genre humain? Mais ici quelle différence! Quand Dieu tire le bien du mal, c'est souvent malgré le coupable. Celui-ci en péchant n'avait pas en vue la justice que la divine Providence fait jaillir de son péché : Judas ne livra point le Sauveur avec l'intention qui porta le Christ à se laisser livrer. De plus quand le pécheur connaît l'effet qui résulte de son acte et qui traverse ses desseins, il s'en afflige plutôt qu'il ne s'en réjouit. Ainsi un misérable veut donner du poison à son ennemi malade, mais il se trompe et lui présente un remède salutaire. Dieu a voulu dans sa bonté faire sortir la santé du crime et le malade est guéri. Mais le coupable, en l'apprenant, souffre de la guérison qu'il a involontairement procurée.

Arrive-t-il au contraire que la femme de mauvaise vie s'estime heureuse d'avoir conçu un fils, et qu'elle évite de le détruire, sans égard pour la passion, pour le désir d'un honteux salaire ni pour les embarras que lui cause la fécondité? On désignera alors sous le nom d'amour et non plus de convoitise, cette convoitise qui se donnait à tous et qui s'attache maintenant à l'enfant que Dieu lui a donné. On peut donc voir dans cet enfant la grâce accordée à la pécheresse. Mais il faut le pardon des péchés pour que l'homme nouveau naisse de l'ignominie du vieil homme.

6. Considérez par exemple tous les disciples du Seigneur. Tous ont été choisis parmi les pécheurs : néanmoins il a choisi ceux d'entre eux qui devaient persévérer dans la charité avant de choisir l'hypocrite Judas. L'histoire ne dit pas dans quel ordre ce dernier a été appelé ; il est sûr néanmoins, que les bons furent choisis avant lui, et s'il est nommé le dernier, ce n'est pas sans motif [1]. Le Saint-Esprit, après l'Ascension du Seigneur fut envoyé comme il avait été promis et il se répandit dans tous ceux qu'il trouva réunis au cénacle : ainsi les premiers membres étaient bons, leur charité sans dissimulation. Plus tard seulement l'hypocrisie se révéla par ses œuvres au sein de la société chrétienne. C'est pourquoi la charité enfanta la première et pendant trois jours son fruit se développa suffisamment pour que l'on put voir en lui continence, justice, attente des biens futurs.

La dissimulation enfanta à son tour, c'est-à-dire qu'elle se réjouit un moment du pardon de ses péchés : mais bientôt, comme abattue par le sommeil de l'amour du siècle, elle se détache de l'espoir des récompenses célestes, laisse son cœur appesanti s'affaisser dans le repos de la terre, et comme endormie alors elle étouffe le pardon qu'elle avait mérité par sa foi. Ces hommes préfèrent à la réalité le nom de la justice; et par des fourberies cachées, comme à l'aide des ténèbres de la nuit, ils essaient de s'attribuer menteusement le fils vivant, les mérites d'autrui. Non contents de revendiquer les bonnes œuvres des autres, ils vont jusqu'à reprocher à leurs frères leurs propres crimes ? N'est-ce pas substituer l'enfant mort ?

[1] Rom. XII, 9. — [2] Matt. XIII, 47, 48.

[1] Matt. X, 1-4.

7. A quelle époque la dissimulation pourra-t-elle, sans obstacle, se glorifier sous le nom menteur de la justice ; s'attribuer par orgueil le titre usurpé de mère et les œuvres spirituelles et vivantes quelle n'a point produites, qu'elle avait conçues pourtant, puis étouffées sous le poids d'un cruel sommeil ; accuser enfin les bons et les innocents des crimes commis par elle ? A quelle époque la dissimulation régnera-t-elle ainsi ? N'est-ce pas à l'époque où l'iniquité abondera, c'est-à-dire où les œuvres de ténèbres prévaudront comme à l'aide de l'obscurité d'une nuit sombre ; et où la charité de beaucoup se refroidira [1], c'est-à-dire où cette mère des œuvres spirituelles s'endormira comme s'est endormie la mère du fils vivant ?

Ce refroidissement de la charité sera une diminution d'ardeur ; car il n'est pas dit qu'elle s'éteindra, qu'elle ne sera plus. Ainsi la mère de l'enfant s'endormit sans faire périr son fils, pourtant elle donna lieu aux feintes de la dissimulation. Mais à son réveil elle entendra les impies lui reprocher l'impiété qui est leur œuvre et non la sienne ; elle verra la dissimulation se glorifier des œuvres spirituelles de la grâce qu'elle-même a conservée avec soin, se dire la mère des bonnes œuvres et l'accuser même d'injustice : alors elle implore le secours du juge pacifique, du vrai Salomon.

Salomon rend deux sentences. La première semble dénoter qu'il ignore la vérité ; la seconde témoigne qu'il prononce avec une parfaite connaissance. La première propose le combat à la piété, la seconde décerne la couronne au vainqueur. Dans la première se révèle la véritable mère, dans la seconde elle est comblée de joie. Dans la première elle abandonne en pleurant le fruit de ses entrailles, à la seconde elle rapporte ses gerbes avec une vive allégresse [2]. Ceci fait allusion, dans la vie de l'Église, à deux temps que règle Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Juge pacifique : l'un est le présent, l'autre l'avenir : l'un est le temps de l'épreuve, l'autre celui du couronnement.

8. Mais la charité ne saurait se révéler, dans l'Eglise du Christ, d'une manière plus éclatante, qu'en méprisant même l'honneur humain, pour ne pas diviser les membres de l'enfant et ne point déchirer les chrétiens faibles en déchirant l'unité. L'Apôtre en effet a dit qu'il a été une mère pour ces petits du Christ au milieu desquels il avait répandu la bonne semence de l'Évangile, non pas lui toutefois, mais la grâce de Dieu avec lui. Car cette courtisane n'avait à elle que ses péchés ; sa fécondité était un don de Dieu ; don qui devait l'attacher d'autant plus au Bienfaiteur, qu'elle ne méritait que le supplice ; aussi le Seigneur a dit d'elle avec raison : « Celle à qui on remet « davantage, aime davantage [1]. » L'apôtre Paul dit donc : « Je me suis fait petit parmi vous, « comme une nourrice qui soigne ses enfants.[2] » Mais lorsqu'en recherchant une gloire qui ne lui est pas due, la Dissimulation expose l'enfant à être partagé et ne craint pas de rompre l'unité ; que pour conserver tous les membres et la vie à son fils, la mère sache alors mépriser son honneur personnel. Ne pourrait-il pas arriver qu'en revendiquant avec trop d'opiniâtreté sa gloire de mère, elle donne lieu à la Dissimulation de diviser par le glaive les membres délicats du nouveau-né ? Qu'elle dise donc alors avec sa maternelle affection : « Donnez-lui l'enfant. — « Qu'importe ! pourvu que le Christ soit annoncé, ou par occasion, ou par un vrai zèle [3]. » N'est-ce pas cette Charité qui crie dans Moïse : « Seigneur, pardonnez-leur ou effacez-moi du « livre de vie [4] ? » C'est la Dissimulation au contraire qui dit par la bouche des Pharisiens : « Si « nous le laissons, les Romains viennent, ruinent « notre pays et notre nation [5]. » Ce qu'ambitionnaient ces Pharisiens, ce n'était pas d'être, mais de paraître justes ; ils voulaient par le mensonge obtenir l'honneur qui n'est dû qu'à la justice. Dieu permit toute fois que la Dissimulation qui régnait en eux s'assit sur la chaire de Moïse, et le Seigneur put enseigner : « Faites ce qu'ils di- « sent, mais gardez-vous de faire ce qu'ils font.[6] » Il voulut que jouissant d'une considération imméritée, ils nourrissent les petits et les faibles de la vérité des Écritures. De la Dissimulation même vient le crime d'avoir étouffé dans la pesanteur de son sommeil l'homme nouveau qu'elle avait reçu de la grâce divine : mais le lait de la foi est en elle sans venir d'elle ; car après le meurtre de son enfant, symbole de la vie nouvelle, la Dissimulation, malgré ses mauvaises mœurs, conserve dans sa mémoire comme dans de fécondes mamelles, les enseignements de la foi et la doctrine que le Christ fait distribuer à tous ceux qui s'approchent de l'Eglise ; et la marâtre même pouvait donner de ce lait de la vraie foi à l'enfant étranger qui prenait son sein. Ce qui rassure la mère véritable, c'est que

[1] Matt. XXIV, 12. — [2] Ps. CXXV. 4.

[1] Luc, VII, 47. — [2] I Thess. II. 7. — [3] Phil. I, 18. — [4] Exod. XXXII 31. 32. — [5] Jean. XI 48. — [6] Matt. XXIII, 3.

les hypocrites même dans l'Eglise, nourrissent son enfant du lait de la foi catholique et des divines Écritures, c'est qu'en s'opposant au partage elle a conservé l'unité, c'est que la dernière sentence du juge, emblème du jugement suprême du Christ, a mis en relief sa charité, cette charité qui n'a pas craint de céder devant la Dissimulation, pour conserver la vie de l'enfant et affermir l'unité, pour maintenir en lui l'amour vivifiant et les pieux embrassements de sa mère, pour lui assurer enfin la jouissance de son éternel bonheur.

SERMON XI.

ÉLIE ET LA VEUVE DE SAREPTA [1].

ANALYSE. — Saint Augustin, dans cette courte homélie, rappelle d'une façon saisissante : 1° la nécessité des bonnes œuvres, 2° la grâce qui sait y disposer les cœurs, 3° la récompense qui leur est assurée.

1. Le Seigneur notre Dieu ne veut laisser périr aucun de nous ; il cultive son Eglise comme une vigne ; il demande du fruit à ses arbres avant que le temps soit venu où la hache doit abattre ceux qui n'en portent pas. C'est pourquoi il ne cesse de nous avertir de faire le bien, tandis que nous en avons le temps et que nous le pouvons avec son secours. Une fois le moment de l'action passé, il n'y a plus qu'à en recevoir la récompense.

Après la résurrection, en effet, personne ne te dira, dans le royaume de Dieu : Partage ton pain avec celui qui a faim ; personne n'y souffrira de la faim : Revêts celui qui est nu ; puisqu'on y aura pour vêtement l'immortalité : Accueille l'étranger ; puisque tous seront dans leur patrie ; car maintenant nous en sommes éloignés. Personne ne dira : Visite le malade ; car la santé y sera éternellement inaltérable : Ensevelis les morts, car il n'y en aura pas. Ces devoirs de charité ne seront aucunement nécessaires dans cette éternelle vie où tu ne connaîtras que la paix et une éternelle joie Mais aujourd'hui, pour nous faire savoir combien il nous recommande instamment les œuvres de miséricorde, Dieu laisse au besoin ses plus fidèles serviteurs ; et ceux qui deviennent leurs amis en partageant avec eux les richesses d'iniquité, seront à leur tour reçus dans les tabernacles éternels [2] : en d'autres termes, si les riches du siècle soulagent de leurs aumônes les serviteurs de Dieu qui tombent quelquefois dans l'indigence en s'appliquant continuellement à son service, ils méritent de partager avec eux la vie du ciel, comme avec eux ils ont partagé les biens de la terre.

2. Ces réflexions sont amenées par la première lecture qu'on vient de nous faire dans le livre des Rois[1]. Dieu avait-il manqué de nourrir son serviteur Élie? Les oiseaux, à défaut d'homme, ne le servaient-ils pas ? Un corbeau ne lui apportait-il pas un pain chaque matin et de la chair le soir ? Dieu voulut montrer ainsi qu'il peut fournir aux besoins de ses serviteurs quand et comme il le veut. Et cependant, pour donner à une pieuse veuve l'occasion de le nourrir, il réduisit son prophète à l'indigence. Mais l'indigence du saint enrichit la veuve. Quoi ! Élie ne pouvait-il, par la miséricorde divine, faire pour lui-même ce qu'il fit pour une burette d'huile? Vous le voyez donc et la chose est évidente, les serviteurs de Dieu sont parfois dans le besoin pour épouver ceux qui n'y sont pas.

Cette veuve toutefois n'avait rien ; ses dernières ressources étant épuisées, elle allait mourir avec ses enfants. Pour faire cuire son dernier pain, elle alla donc amasser deux morceaux de bois ; Élie la vit alors. Remarquez : l'homme de Dieu la vit quand elle cherchait deux morceaux de bois. Cette femme représentait l'Eglise; et comme la croix est formée de deux morceaux de bois, cette femme mourante cherchait à vivre toujours. Contentons nous d'indiquer ce mystère. Élie parle ensuite à la veuve comme Dieu le lui avait ordonné. Celle-ci lui fait connaître ses dispositions dernières, elle annonce qu'elle va mourir après avoir épuisé ce qui lui reste.

[1] III Rois, XVIII. — [2] Luc, XVI, 9.

[1] III Rois, XVII.

Mais que sont devenues ces paroles du Seigneur : « Va à Sarepta des Sidoniens ; là en effet j'ai commandé à une veuve de te nourrir ? » Observez comment Dieu donne ses ordres ; ce n'est pas à l'oreille, mais au cœur. Avons-nous lu qu'aucun prophète ait été envoyé vers la veuve et qu'il lui ait dit : Voici ce que veut le Seigneur : Vers toi viendra mon serviteur souffrant de la faim, donne-lui de ce que tu as ; ne crains pas la disette, je te dédommagerai de ce que tu auras fait pour lui ? Nous ne lisons pas que ce langage lui ait été adressé. Nous ne lisons pas non plus qu'un Ange lui ait été envoyé en songe, qu'il l'ait prévenue qu'Elie allait venir souffrant de la faim, ni que personne l'ait avertie de le nourrir. Dieu parle à la pensée et il a des moyens admirables pour donner ses ordres. Si donc il commanda à cette veuve, ce fut, croyons-nous, en lui parlant au cœur, en lui inspirant ce qu'il fallait faire, en lui persuadant ce qui était bon. Ne lisons-nous pas dans un prophète que le Seigneur commanda à un ver de ronger la racine d'un arbrisseau [1] ? Que signifie : Il commanda, sinon : Il le disposa ? L'inspiration du Seigneur avait donc préparé le cœur de cette femme à obéir à Élie et telle était sa disposition quand elle vint et s'entretint avec lui. Celui qui inspirait à Elie de commander inspirait à la veuve d'obéir. « Va lui dit le prophète, donne moi d'abord du peu qui te reste ; » tes provisions ne manqueront pas. Cette femme n'avait plus en effet qu'un peu de farine et un peu d'huile. Ce peu ne s'épuisa point. Qui possède autant ? Cette infortunée, dont tout le bien pouvait être suspendu à un clou, avait plaisir à apaiser la faim du serviteur de Dieu. Quoi de plus heureux que sa pauvreté ? Si elle reçoit tant en cette vie, que ne doit-elle pas espérer en l'autre ?

[1] Jonas, IV, 7.

3. Aussi je vous l'ai dit, n'attendons point le fruit de notre travail dans ce temps où nous semons. Maintenant nous ensemençons avec fatigue le champ des bonnes œuvres ; plus tard nous en recueillerons les fruits avec joie. N'est-il pas écrit : « Ils allaient et pleuraient en répandant leurs semences ; mais ils reviendront avec joie portant leurs gerbes dans leurs mains [1] ? « Ce que fit Élie pour la veuve était un emblème, non la vraie récompense. Car si cette veuve fut alors récompensée d'avoir nourri l'homme de Dieu, il faut avouer qu'elle n'avait pas semé beaucoup puisqu'elle recueillit peu. Qu'était-ce que cette farine qui ne s'épuisa point et cette huile qui ne tarit point avant que Dieu fit tomber la pluie sur la terre ? Ce n'était que du temporel ; et après que le Seigneur eut daigné envoyer la pluie, cette femme sentit davantage le besoin : il lui fallut alors cultiver la terre, attendre et faire la moisson ; au lieu que pendant la sécheresse sa nourriture était toute facile à préparer.

Le miracle que Dieu faisait en sa faveur pendant quelques jours rappelait donc cette vie future où la récompense ne saurait finir. Notre pain sera Dieu lui même ; et comme les aliments de la veuve furent inépuisables pendant quelques jours, ce pain nous rassasiera durant l'éternité. Telle est la récompense qu'il nous faut espérer en faisant le bien. Gardez-vous de céder à la tentation et de dire : Je nourrirai quelque serviteur de Dieu dans le besoin, et ma coupe ne tarira point, et je trouverai toujours du vin dans ma cuve. Ne cherche pas cela. Sème tranquillement : plus tard viendra la moisson, mais elle viendra, et tu en jouiras sans fin.

[1] Ps. CXXV, 6.

SERMON XII.

LES MAUVAIS ANGES DEVANT DIEU [1].

ANALYSE. — Chef-d'œuvre de logique et d'éloquence, ce discours est une nouvelle réfutation des Manichéens. Dans ce qui est dit au livre de Job, que le démon se présenta avec les Anges à la vue de Dieu, ils prétendaient signaler une contradiction avec ces paroles de l'Evangile : « Heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu. » Saint Augustin détruit cette accusation, 1° en examinant le texte sacré, 2° en montrant combien l'interprétation des Manichéens est contraire à leur propre doctrine. — I. L'interprétation des Manichéens est contraire au texte sacré. Car 1° nulle part il n'y est dit que les Anges ne peuvent voir Dieu ; 2° si le démon s'est présenté à la vue de Dieu, c'est comme un aveugle qui s'offre aux yeux de celui qu'il ne voit pas ; 3° tout ne prouve-t-il pas, dans le monde physique comme dans le monde moral, que le démon pouvait entendre Dieu sans le voir ? 4° en disant que les Anges se présentèrent à la vue de Dieu, l'Écriture veut exprimer simplement que le fait rapporté s'accomplit dans un profond secret ; 5° si le démon était au milieu des bons anges, il y était comme l'accusé au milieu des gardes et sans voir Dieu. Ainsi les Manichéens ne nous accusent qu'en prêtant à l'Ecriture ce que l'Ecriture ne dit pas. — II. Leur interprétation les condamne eux-mêmes. Ils croient en effet la divinité de Jésus-Christ. Mais sur la terre Jésus-Christ avait un corps ou il n'en avait pas. 1° S'il n'en avait pas, il montrait à tous et par conséquent au diable lui-même sa nature divine, ce que ne veulent pas les Manichéens, ou bien il faisait semblant d'avoir un corps, ce qui est l'accuser de mensonge quand on craint d'admettre qu'il se soit entretenu avec le diable ; ou bien enfin il avait modifié sa substance divine de manière à la rendre visible : pourquoi Dieu n'en aurait-il pu faire autant pour se rendre visible au démon ? Il est vrai, Dieu est immuable, et sa divine nature n'a pu être changée ni par Jésus-Christ ni par lui. Il faut donc admettre que Jésus-Christ avait un corps. 2° S'il avait un corps, ce corps venait ou ne venait pas de la Vierge Marie. S'il n'en venait pas, il était néanmoins emprunté au monde matériel et partant créé par la race des ténèbres. Comment craindre d'outrager Dieu en croyant ce qui est dit de lui dans Job, lorsqu'on lui donne un corps qui vient du démon ? S'il venait de la Vierge, tout est au mieux et le Fils de Dieu ne s'est pas plus souillé en s'y unissant, que le soleil ne se souille en remplissant le monde de sa lumière. — Or c'est la foi catholique ; les Manichéens ne peuvent l'attaquer sans montrer combien leurs fables sont ridicules.

1. Nous en avons la confiance, mes très-chers frères, votre prudence connaît déjà suffisament les mensonges insidieux et les calomnies des Manichéens contre les saints livres de l'ancien Testament. Nous venons cependant montrer encore leurs artifices aux regards de votre esprit : ainsi vous serez plus capables d'y échapper vous-mêmes, et vous pourrez, chacun selon vos moyens, enseigner aux faibles et à ceux qui connaissent peu les Écritures, comment ils doivent les éviter et les dédaigner.

Il est écrit dans Job, disent le Manichéens : « Voici que les Anges vinrent devant Dieu, et le « démon au milieu d'eux. D'où viens-tu ? dit « Dieu à celui-ci. Il répondit : C'est en parcourant toute la terre que je suis venu ici. » Ceci prouve, ajoutent-ils, que le démon a vu Dieu et que de plus il a conversé avec lui. Mais il est dit dans l'Evangile : « Heureux les cœurs « purs, car ils verront Dieu [2] ; » il y est dit aussi : « Je suis la porte : nul ne peut venir à « mon Père, que par moi [3]. » Ils raisonnent enfin de cette manière : S'il n'y a pour voir Dieu que ceux qui ont le cœur pur, comment avec un cœur aussi souillé et aussi impur le démon a-t-il pu le voir ? Comment entre-t-il par la porte, c'est-à-dire par le Christ ? L'Apôtre lui-même, concluent-ils, établit et confirme ce sentiment quand il dit que ni les Princes, ni les Puissances ni les Vertus n'ont connu Dieu.

2. Voilà dans ces paroles toute leur accusation. C'est une question que tout chrétien éclairé doit examiner avec soin ; mais l'intention des Manichéens qui la tournent contre nous est en même temps de détacher les simples de l'autorité salutaire des divines Écritures et de les amener à leur donner à eux-mêmes toute leur confiance.

Je voudrais donc leur demander d'abord en quel endroit de l'Apôtre leur Adimante, car c'est lui qui a écrit toutes ces accusations, en quel endroit il a lu que l'Apôtre établit et confirme, comme il dit, que ni les Princes, ni les Puissances, ni les Vertus n'ont connu Dieu. Le Seigneur ne dit-il pas que les Anges même des hommes qui croient en lui voient chaque jour la face de son Père [1]. ? Peut-être citera-t-on ce passage de saint Paul : « Nous prêchons la « sagesse parmi les parfaits, non la sagesse de « ce siècle ni des princes de ce siècle, qui périssent ; mais nous prêchons la sagesse de « Dieu dans le mystère, sagesse qui a été cachée, « que Dieu a prédestinée avant les siècles pour « notre gloire ; qu'aucun prince de ce siècle n'a « connue, car s'ils l'avaient connue, jamais ils « n'auraient crucifié le Seigneur de la gloire [2]. »

[1] Job I, 6. — [2] Matt. V, 8. — [3] Jean X, 7 ; XIV, 6.

[1] Matt. XVIII, 10. — [2] I Cor. II, 6-8.

Si donc Adimante avait en vue ce passage, pourquoi a-t-il ajouté *les Puissances* et *les Vertus*, dont il n'y est point parlé, et pourquoi a-t-il retranché *de ce siècle*, qui s'y lit en toutes lettres?

Je désire qu'il l'ait fait plutôt par erreur que par malice. Lors même cependant que l'Apôtre se serait exprimé comme il suppose, s'ensuivrait-il que le démon n'a pu entendre la voix de Dieu ? Il est écrit qu'il s'est présenté à la vue de Dieu, il n'est pas écrit qu'il ait vu Dieu.

On entend par princes de ce siècle soit les hommes orgueilleux qui font étalage d'une vaine pompe ; soit le diable et ses anges, car le Seigneur le nomme expressément le prince ou le magistrat de se siècle [1]. Sous le nom de *ce siecle* en effet on comprend les pécheurs dont l'espoir ne se porte pas au delà. On dit d'une maison qu'elle est ruinée, quand on veut le dire de ceux qui l'habitent ; ainsi on dit que le siècle est pervers, quand on parle de ceux dont le cœur y est attaché, c'est-à-dire, dont la vie n'est pas dans les cieux, conformément à ces paroles de l'Apôtre : « notre vie est dans les cieux [2]. » Or du diable dépendent tous les péchés ; car c'est lui qui a voulu porter le libre arbitre au péché, et pour ce motif il est appelé le prince de ce siècle.

Gravez cette règle d'interprétation dans vos cœurs ; elle vous servira, avec le secours du Seigneur, à discuter et à éclaircir plusieurs passage des Écritures, où ces hérétiques cherchent des arguments en faveur de leur fausse doctrine.

3. Ainsi donc il n'est pas écrit que le diable a vu Dieu, mais seulement qu'il est venu en sa présence avec les Anges et qu'il a entendu sa voix. Pourquoi alors ces misérables s'attachent-ils à calomnier les Écritures et à corrompre la foi des simples en prétendant que le diable a vu Dieu? Cette courte réponse fait tomber leur accusation ; quelle que soit leur loquacité quand ils demandent comment le démon a pu voir Dieu, nous nous contentons de répondre : le démon n'a point vu Dieu.

Ils répliqueront : Comment donc lui a-t-il parlé? Ici pour lors ce n'est pas nous, ce sont les aveugles qui les convaincront d'aveuglement. Les aveugles en effet ne causent-ils point chaque jour avec ceux qu'ils ne peuvent voir ? — Comment, insistent-ils, le démon s'est-il présenté à la vue de Dieu ? — Comme l'aveugle se présente à la vue de celui qui le voit et qu'il ne peut voir. Permettez-nous ces comparaisons, mes très-chers frères, afin de mettre à nu la mauvaise foi de ces hommes charnels, afin, s'il est possible, que réfutés par ce moyen, ces cœurs impies sentent qu'ils ont besoin de s'instruire.

[1] Jean. XII, 31. — Philip. III, 20.

Est-ce que Dieu est circonscrit quelque part ? Est-ce qu'il n'est pas présent à toute conscience, des Anges et des hommes, des bons et des méchants ? Il y a toutefois cette différence, qu'il est dans la conscience des bons comme un père, et comme un juge dans la conscience des méchants. C'est ce qui est écrit : « Le Seigneur « interroge le juste et l'impie [1]. — L'impie sera « interrogé sur ses pensées [2]. » Sa voix ne retentit pas plus fort aux oreilles que dans ce sanctuaire de la pensée où seul il entend, où seul il se fait entendre. Est-ce que les méchants eux-mêmes, quand il leur arrive de dire la vérité sans qu'on les croie, ne jurent pas en ces termes : Dieu m'est témoin ? et ils disent vrai. Mais où Dieu leur est-il témoin ? Sur la langue ou dans le cœur ? dans le son de la voix ou le silence de la conscience ? Et pourquoi s'irritent-ils souvent quand on ne les croit pas quoiqu'ils soutiennent la vérité ? N'est-ce point parcequ'ils ne peuvent nous ouvrir leur cœur où ils ont Dieu pour témoin ?

4. Dieu peut nous parler de bien des manières. Il nous parle, tantôt par quelque moyen extérieur, comme par le livre des divines Écritures ; et tantôt au moyen de quelqu'une de ses créatures, comme aux Mages par le moyen de l'étoile [3] ; le langage est-il effectivement autre chose que l'expression de la volonté ? Il parle au moyen du sort : ainsi fit-il connaître qu'il fallait ordonner Matthias à la place de Judas [4]. Il parle par les hommes, ainsi par les prophètes. Il parle par les Anges, comme nous apprenons qu'il parla à quelques uns des Patriarches, des Prophètes et des Apôtres. Il parle au moyen de quelque bruit, de quelque voix formée par lui : ainsi nous lisons et nous sommes sûrs que des voix descendirent du ciel, quand on ne voyait personne. Enfin Dieu parle à l'homme lui-même, non en frappant à l'extérieur ses oreilles ou ses yeux, mais en s'adressant intérieurement et de plusieurs manières à son âme. Quelque fois en songe : ainsi défendit-il à Laban le Syrien de nuire à son serviteur Jacob en quoi que ce fût [5] ; et fit-il connaître à Pharaon les sept années d'abondance et les sept autres de disette [6]. D'autres fois il transporte l'esprit de l'homme et le met en

[1] Ps. X, 6. — [2] Sag. I, 9. — [3] Matt. II, 2 — [4] Act. I, 26. — [5] Gen. XXXI, 24. — [6] Id. XLI, 1-32.

extase, comme disent les Grecs : ainsi l'Apôtre Pierre, pendant sa prière, vit descendre du ciel un vase rempli d'animaux figurant les gentils qui devaient arriver à la foi. Il parle dans l'esprit même : c'est ainsi que réfléchissant en lui-même après cette vision, l'Apôtre connut ce que Dieu demandait de lui. Nul en effet ne peut le connaître si la vérité ne fait entendre à l'intérieur comme un cri silencieux. Dieu parle aussi dans la conscience des hommes de bien ; car nul ne peut ni approuver le bien, ni réprouver le mal qu'il fait, qu'autant que ce cri de la vérité applaudit ou réclame dans le silence du cœur.

Or la Vérité c'est Dieu ; et puisqu'elle peut de tant de manières parler aux hommes, aux bons et aux méchants, sans que tous ceux à qui elle s'adresse puissent voir sa substance et sa nature ; qui d'entre nous peut conjecturer ou imaginer de quelles manières et de combien de manières elle parle aux Anges ; soit aux bons Anges qui jouissent avec transport de son ineffable beauté en la contemplant avec une charité merveilleuse ; soit aux Anges apostats, qui corrompus par leur orgueil et rejetés au loin comme ils le méritaient, par la Vérité même, peuvent néanmoins entendre sa voix de quelques manières inconnues de nous, quoiqu'ils ne soient pas dignes de la contempler face à face ?

5 Ainsi donc, frères bien-aimés, fidèles de Dieu, et vrais enfants de l'Eglise catholique, votre mère, que personne ne puisse vous faire prendre des aliments empoisonnés, quoique vous ayez besoin encore d'être nourris de lait. Marchez maintenant avec persévérance dans la foi de la vérité ; afin qu'au temps déterminé et convenable vous puissiez parvenir à la contempler. Car, comme dit l'Apôtre, « pendant que nous « sommes dans ce corps, nous voyageons en « étrangers loin du Seigneur ; c'est par la foi que « nous marchons en effet et non en le voyant [1]. » Mais la foi chrétienne nous conduit voir cette beauté du Père, ce qui a fait dire au Seigneur : « Nul ne vient au Père que par moi [2]. »

Nos adversaires n'ont ainsi aucun motif de demander comment le démon a pu aller à Dieu par le Christ. Le démon en effet ne saurait parvenir à ce bonheur de la contemplation où la foi chrétienne conduit les cœurs purs. Il ne s'ensuit pas toutefois qu'il ne puisse entendre la voix et la parole de Dieu ; puisque bien des hommes parmi ceux-mêmes qui ne croyaient pas au Christ, ont pu entendre cette voix divine qui disait du haut du ciel : « Je l'ai glorifié, je le « glorifierai encore, » après que le Sauveur se fut écrié : « Père glorifiez votre Fils [1]. »

6 S'il est écrit que le diable se présenta à la vue de Dieu, ce n'est pas pour exprimer que personne puisse jamais se dérober à ses regards, puisqu'il voit tout et que le cœur n'a point de secrets pour lui. Ce que l'Ecriture rapporte se fit secrètement, c'est pourquoi elle dit : « Et voici « que les Anges se présentaient à la vue de Dieu, » à laquelle pourtant ils ne se dérobent jamais. Où qu'ils soient envoyés, l'œil de Dieu les accompagne, et pour parler dans le sens propre, on dit soumis au regard de Dieu ce que ne saurait découvrir le regard humain, comme les secrets de la conscience. Pour ce motif, lorsque nous réprimandons un menteur, nous disons qu'il n'a point parlé sous le regard de Dieu : il n'a pas dit en effet ce que l'œil de Dieu voit dans son âme où nul homme ne saurait porter la vue.

Ainsi donc, parceque les choses dont il s'agit se sont accomplies dans le plus profond secret et que sans la révélation de l'Esprit-Saint l'Écriture n'aurait pu les faire connaître aux hommes, il est dit qu'on se présenta à la vue de Dieu et que là se tint le conseil.

7 Le diable, est-il écrit, se trouvait au milieu des Anges. Si tu vois ici les bons Anges, comprends que le diable était au milieu d'eux, comme l'accusé au milieu des gardes quand il comparait devant le tribunal. L'Écriture ne déclare point de quels Anges il s'agit ici. Et si tu y vois les mauvais anges, est-il étonnant que le prince et le chef soit au milieu de ses ministres ? Veux-tu entendre *la vue de Dieu* en ce sens que non-seulement Dieu voit ceux qui se présentent à sa vue, mais qu'eux aussi voient Dieu ? Alors il faut comprendre que le diable était au milieu des bons Anges sans voir Dieu comme eux, et que Dieu lui parla par le moyen de quelqu'un d'entre-eux.

Remarquons néanmoins que le livre sacré porte simplement : « Dieu dit. » Mais quoique le juge ait presque tout dit, dans les affaires publiques, par l'organe de son héraut, n'est-il pas vrai que le nom du héraut ne figure point à côté de celui du juge dans la rédaction des Actes ? Tout indigne qu'on soit d'une vision prophétique, ne peut-on se trouver au milieu des prophètes, entendre ce que le Seigneur dit par leur bouche sans voir ce qu'ils voient ? Ainsi, pour

[1] II Cor., V, 6, 7. — [2] Jean, XIV, 6.

[1] Jean, XII, 28, 27.

entendre la voix de Dieu, le diable a pu paraître au milieu des saints Anges qui voyaient Dieu, sans le voir lui-même.

8 Vous le voyez, très-chers frères, on peut renverser de bien des manières les batteries élevées par les Manichéens contre la question qui nous occupe. Désormais vous ne penserez plus qu'en s'entretenant avec Dieu le diable ait pu voir face à face la vérité dont la vue est réservée aux cœurs purs ; ni qu'il soit parvenu à la jouissance de ce bonheur où nul ne saurait arriver que par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Je ne me lasse point d'admirer l'impudence de ces hérétiques. Comment ? Ils veulent nous accuser à propos de la vue de Dieu, et ils attribuent menteusement à nos Écritures ce que nos Écritures ne disent pas, savoir que le diable a vu Dieu ? Ils Veulent à ce sujet indisposer furieusement les esprits contre nous ; et si l'ignorance s'en rapporte à eux plutôt qu'au texte sacré, on ne peut que frémir à la pensée que le démon ait vu Dieu et perdre toute confiance à l'autorité des divines Écritures.

Cependant eux-mêmes ne nient pas la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ils débitent qu'il s'est montré aux hommes sans avoir pris un corps humain.

9 Donc, quand le diable osa le tenter [1], que voyait-il en le voyant ? Si c'était son corps, le Seigneur avait donc un corps ; mais ces misérables refusent de l'avouer. Et si le Seigneur n'avait pas de corps, le diable voyait donc la nature divine ; mais les cœurs purs sont seuls capables de la voir, comme il nous le répètent eux-mêmes d'après l'Évangile. O insupportable aveuglement des hérétiques ! Pourquoi reprocher faussement à nos Écritures d'enseiguer que le diable a vu Dieu, quand en refusant un corps au Christ tu es convaincu de vouloir mettre sous les yeux du diable sa divine nature ?

Serait-il vrai, comme ils le disent, que sans avoir de corps humain le Christ faisait semblant d'en avoir un ? Insensés, pour qui est davantage la vérité, la raison ? Pour celui qui croit que Dieu s'est entretenu avec le diable, ou pour celui qui croit, non-seulement que Dieu s'est entretenu avec le diable, mais encore qu'il a menti au diable ? L'Écriture rappelle que des Anges se sont montrés à des hommes. Mais ils ont reçu du Seigneur une telle puissance sur les corps, qu'ils en disposent comme il leur plaît. Sans être nés d'une femme, ces Anges avaient donc un corps véritable qu'ils pouvaient transfigurer selon que l'exigaient leur ministère et la nature de leurs fonctions ; mais c'était toujours un corps véritable. Quand le Seigneur changea lui-même l'eau en vin, pouvons-nous dire que c'était de fausse eau ou de faux vin ?

10 Quelques transformations qu'ait subies, par la volonté du Tout-Puissant, un corps muable dans sa nature et dans la disposition de ses parties, il n'en est pas moins un vrai corps dans son genre ; car quels que soient ses changements, il ne cesse pas d'être corps et corps véritable. Mais ces novateurs imaginent que tous les corps viennent, non pas du Créateur divin et tout-puissant, mais de je ne sais quelle race de ténèbres. Aussi nous leur demandons d'où Notre-Seigneur Jésus-Christ a tiré son corps. Disent-ils qu'il n'a point pris de corps ? Mais qu'était ce qu'il montrait aux regards corporels ? Ou bien c'était un fantôme trompeur, ce qu'il serait exécrable de penser ; ou bien, s'ils prétendent que c'était la nature divine elle-même qu'il montrait aux yeux des hommes sans avoir pris de corps, le diable l'a donc vue aussi. Que deviennent alors ces paroles qu'ils répètent ici d'une voix accusatrice : « Heureux les cœurs purs, car ils verront « Dieu ? » Diront-ils que la nature divine et propre du Sauveur n'est pas dans le sein du Père ce quelle voulut paraître sur la terre sans s'être incarnée ? N'est-ce pas croire, malheureux, qu'elle est muable dans l'espace et le temps ? Ils ne veulent donc pas lire ou il ne sauraient comprendre aisément ce que dit un prophète : « Vous « les changerez et ils seront changés : pour vous, « vous êtes le même et vos années ne finiront « pas ; » ni ce qui est écrit de la divine Sagesse dans livre même de la Sagesse : « Immuable en elle-même, elle renouvelle tout [1]. »

11 Et si, en suivant leur raisonnement, on leur disait : Pourquoi donc vous étonner que Dieu ait transformé la nature de sa divinité afin de permettre au cœur impur du diable de le contempler, puisque vous en croyez autant du Christ notre Dieu ? J'ignore ce qu'ils répondraient. Jamais, en effet, ils n'ont osé avancer que le Père et le Fils n'eussent pas la même nature ; et s'ils attribuaient au Fils une nature différente, il serait facile de leur répondre : Eh ! savez-vous si c'est avec le Père ou avec le Fils que, d'après cet ancien livre, le diable s'est entretenu ? Nous leur demanderions ensuite : Le diable voit-il, oui ou non, ce soleil ? S'il le voit ; comment ce soleil

[1] Matt. IV, 1-11

[1] Ps. CI, 27, 28 Sag. VII, 27.

peut-il-être Dieu, puisque le diable le voit ? S'il ne le voit pas ; mais les hommes mauvais le voient, et comment peut-il encore être Dieu, puisque Dieu n'est vu que des cœurs purs? Si enfin pour se faire voir, lui aussi a changé et n'est pas tel qu'il paraît ; que répondre si je dis que pour imiter le soleil et ne pas l'adorer seulement, vous aussi vous vous montrez différents de ce que vous êtes ?

Veux-tu néanmoins leur demander si la nature divine est muable ou immuable? Moins conduits par la raison que couverts de confusion, ils ne peuvent se dispenser de répondre quelle est immuable. Ils sont donc forcés d'avouer que pour se montrer aux yeux Notre-Seigneur Jésus-Christ a pris son corps ailleurs que pour cette substance. S'il l'a pris ailleurs, où l'a-t-il pris? Dans ce monde? Mais qui a créé ce monde des corps? La race des ténèbres, répondent-ils promptement. O folie surprenante ! Comment, misérables, vous avez peur du sein d'une vierge pour la formation du corps du Sauveur et vous n'avez pas peur de la race des démons?

12 Voici notre profession de foi : Toute nature corporelle vient du Créateur divin et tout-puissant ; donc Notre-Seigneur n'a pu prendre un corps sans le prendre à sa créature. Mais il a préféré dans son humilité le tirer d'une femme, parce qu'il venait délivrer la créature jetée par une femme dans les liens de la mort ; et pour amener les deux sexes à l'espoir d'être renouvelés et réparés, il les a choisis tous deux, le sexe de l'homme pour le garder et le sexe de la femme pour y recevoir la vie.

Et vous qui avez horreur du chaste sein d'une vierge, examinez, de grâce, où le Seigneur pouvait prendre un corps. Tous les corps, dites-vous, sont de la nature de la race de ténèbres. Examinons donc, vous dis-je, d'où le Fils de Dieu a dû tirer son corps. Ne voyez-vous plus assez pour répondre, parceque de tous côtes vos yeux ne rencontrent que ténèbres?

Une chair mortelle, répliquent-ils, semble trop impure. Répétez-leur ces paroles de l'Apôtre : « Tout est pur à qui est pur. » Dites encore contre eux ces autres paroles du même Apôtre : « Mais rien « n'est pur à ceux qui sont impurs et infidèles ; leur « esprit et leur conscience sont souillés. [1] » S'ils ne disent pas qu'elle est trop impure, mais trop faible, nous sommes pleinement d'accord. Aussi le Christ est notre force parceque notre faiblesse ne l'a point affaibli. Car ici je reconnais ce cri du prophète : « Vous les changerez et ils seront chan- « gés : pour vous, vous êtes toujours le même et « vos ans ne finiront point. [1] » Non-seulement la faiblesse de la chair ne l'a point affaibli, lui-même l'a fortifiée. Voyez ce soleil. Les Manichéens ne croient pas que ce soit un corps, tant ils ignorent la nature des corps, eux qui se glorifient, contre toute raison, de savoir s'élever aux discussions spirituelles. Voyez donc ce soleil que nous appellerons un corps, uniquement parcequ'il est un corps céleste : il éclaire la terre sans en être obscurci ; il aspire l'eau sans en être humecté ; il rompt la glace sans en être refroidi ; il durcit la terre sans en être amolli. Et Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Verbe du Père par qui tout a été fait, la Vertu et la Sagesse de Dieu, présent partout et partout caché, tout entier partout et nulle part contenu, atteignant avec force d'une extrémité à l'autre et disposant tout avec douceur, n'aurait pu, craignent ces malheureux, se faire homme pour donner la vie aux mortels sans mourir lui même ; sanctifier la chair sans en être souillé ; relâcher la mort sans en être enchaîné ; changer l'homme en soi sans se changer en lui ?

Pour ménager la faiblesse de quelques uns et écarter d'eux les dangers, il nous a fallu passer d'un genre à l'autre dans cette discusion. Quant à la question même que nous devions examiner, d'abord l'Écriture, qu'il aiment mieux attaquer que d'en recevoir les lumières, ne dit pas que le diable ait vu Dieu. D'ailleurs c'est à eux de nous dire comment la race des ténèbres a pu voir la nature divine quand, avant la lutte où, d'après eux, se sont mêlés le bien et le mal, cette divine nature n'avait point encore pris de corps pour se montrer à son ennemi. C'est assez pour leur prouver qu'ils essaient vainement d'ébranler les fondements de la foi catholique, et qu'aucune réponse ne saurait soutenir leur fables qui tombent en ruines.

[1] Tite I 15

[1] Ps. CI 27 28.

SERMON XIII.[1]

LES JUGES DE LA TERRE[2].

ANALYSE. — Il est nécessaire de juger la terre, c'est-à-dire les hommes qui l'habitent. Or il y a deux sortes de juges. Il y a premièrement chacun de nous, car chacun est obligé de se juger. D'après le prophète interprété par l'Apôtre, nous devons sentir que nous avons besoin du secours de Dieu, et estimer que sans la grâce nous n'aurions pas même bonne volonté. Voilà comment chacun doit se juger. — Il y a une autre espèce de juges, ce sont tous les hommes qui ont reçu dans la société une autorité quelconque. Or dans le procès de la femme adultère Jésus-Christ leur apprend à se juger eux-mêmes très-sérieusement : c'est leur premier devoir. Ils doivent ensuite juger les autres comme ils se jugent, ne juger que par charité. Enfin quand ils punissent il faut, que ce soit comme le bon père qui témoigne à son fils une véritable tendresse en travaillant à le délivrer de ses défauts.

1. Juger la terre, c'est dompter le corps. Écoutons l'Apôtre juger la terre : « Je combats, « dit-il, non comme frappant l'air ; mais je châtie « mon corps et le réduis en servitude, de peur « qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois ré- « prouvé moi-même[3] » Écoute donc, ô terre, un juge de la terre, et pour ne pas être terre, juge-la toi-même. Car en la jugeant tu deviendras ciel et tu publieras la gloire du Seigneur éclatant en toi-même, puisque les cieux publient la gloire de Dieu[4]. Mais en ne jugeant pas la terre, tu seras terre, et si tu es terre, tu seras l'héritage de celui à qui il a été dit : « Tu mangeras la terre[5]. » Écoutez donc, juges de la terre : châtiez votre corps, comprimez vos passions, aimez la sagesse, domptez la concupiscence, et pour le faire instruisez-vous.

2. Or voici le résumé de ce que vous devez savoir : « Servez le Seigneur avec crainte et réjouis- « sez-vous en lui avec tremblement. » En lui, non en toi ; en lui, à qui tu dois d'être, et d'être homme et d'être juste, si néanmoins tu es juste.

Estimerais-tu que tu lui doives d'être homme, et à toi d'être juste ? Dans ce cas tu ne sers point Dieu avec crainte, tu ne te réjouis pas en lui avec tremblement, mais en toi avec présomption. Et que t'adviendra-t-il, sinon ce qui suit ? « De « peur que le Seigneur ne s'irrite et que vous ne « vous égariez, dit-il, de la voie juste. » Il ne dit pas : De peur que le Seigneur ne s'irrite et que vous n'entriez point dans la voie juste ; mais *que vous ne vous égariez de la voie juste*. Déjà tu te crois juste, parceque tu ne commets ni larcin, ni adultère, ni homicide, ni faux témoignage contre ton prochain ; parceque tu honores ton père et ta mère ; parceque tu n'adores que Dieu sans obéir aux idoles et aux démons : tu sortiras de cette voie si tu as la présomption de t'attribuer ces mérites. Les infidèles n'entrent point dans la voie juste, les orgueilleux s'en écartent.

Qu'est-il dit en effet ? « Instruisez-vous, vous « tous qui jugez la terre. » Mais gardez-vous de vous attribuer, de considérer comme venant de vous-mêmes cette autorité et cette puissance qui vous permet de juger la terre ; prenez-y garde : « Servez Dieu avec crainte ; réjouissez-vous, » non en vous avec présomption, mais « en lui avec « tremblement ; dans la crainte que le Seigneur « ne s'irrite et que vous ne vous écartiez de la « voie juste, lorsque soudain éclatera sa colère. » Que faut-il donc faire pour ne nous écarter pas de cette voie ? « Heureux tous ceux qui mettent « en lui leur confiance[1] ! » Si l'on est heureux en mettant en lui sa confiance, c'est être malheureux que de se confier en soi-même. Aussi bien : « Maudit soit tout homme qui met dans l'homme « son espoir[2] ! » Tu ne dois donc pas le mettre non plus en toi, puisque tu es homme. Le mettre dans un autre, ce serait une humilité désordonnée ; en toi-même, un dangereux orgueil. Qu'importe ? L'un et l'autre parti est nuisible, il ne faut choisir ni l'un ni l'autre. L'humilité désordonnée ne se relève point ; l'orgueil dangereux tombe.

3. Pour mieux faire comprendre à votre sainteté que cette confiance en soi-même trouve sa condamnation et sa mort dans ces paroles : « Servez le Seigneur avec crainte et réjouissez- « vous en lui avec tremblement, » écoutez l'Apôtre ; il les cite et il en explique le sens. Voici ses expressions : « Opérez votre propre sa-

[1] Ce discours fut prononcé le six des calendes de Juin, 25 mai, à *la Table de S. Cyprien*, à Carthage. On appelait *Table de S. Cyprien* le lieu où il avait consommé son immolation. — [2] Ps. II, 10. — [3] I Cor. IX, 26, 27. — [4] Ps. XVIII, 2. — [5] Gen. III, 4.

[1] Ps. II, 10-13. — [2] Jérém. XVII, 5.

« lut avec crainte et tremblement. » Mais pourquoi opérer mon salut avec crainte et tremblement, s'il est en mon pouvoir de l'opérer? Veux-tu savoir le motif de cette crainte et de ce tremblement ? « Parceque c'est Dieu qui opère « en vous. » Ainsi il faut la crainte et le tremblement, parceque l'orgueil perd ce qu'obtient l'humilité.

Mais si c'est *Dieu* qui *opère* en nous, pourquoi est-il dit : *Opérez votre salut ?* Parce qu'en opérant en nous il fait que nous opérons nous-mêmes. « Soyez mon aide [1]. » Appeler un aide, c'est dire que l'on travaille. — Au moins la bonne volonté est à moi — Je l'avoue, elle est à toi. Mais elle-même, qui te l'a donnée ? qui l'a excitée en toi ? Laisse-moi, interroge l'Apôtre : « C'est Dieu, dit-il, qui opère en vous et le vou-« loir et le faire selon sa bonne volonté [2]. » Que voulais-tu donc t'arroger ? Pourquoi marchais-tu en orgueilleux et t'égarais-tu ? Rentre en ton cœur, vois que tu es mauvais, et pour devenir bon, invoque Celui qui l'est. Rien en toi ne plaît à Dieu que ce que tu as reçu de Lui ; ce qui vient de toi lui déplaît. Si tu songes à tes bonnes qualités, eh ! qu'as-tu que tu ne l'aies reçu? Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier comme si tu ne l'avais point reçu [3]? Il n'y a que Dieu qui ne sache que donner. Nul ne lui donne, parceque nul n'est meilleur que lui. Si tu lui es inférieur, ou plutôt parceque tu lui es inférieur, réjouis-toi d'être fait à son image, et tu te retrouveras en lui, après t'être perdu en toi. En toi tu n'as pu que te perdre, et tu ne saurais te retrouver si tu n'es recherché par Celui qui t'a fait.

4 Adressons aussi la parole à ceux qui jugent la terre dans le sens connu et populaire du mot. Les rois, les gouverneurs, les princes et les juges proprement dits, jugent la terre ; chacun d'eux la juge d'après les fonctions qu'il y a reçues. Or que signifie *juger la terre*, sinon *juger les hommes qui l'habitent?* Si par *la terre* tu n'entendais ici que celle que nous foulons, c'est aux cultivateurs qu'il aurait été dit : « Vous qui jugez la terre. » Mais si ce sont les rois et ceux qu'ils délèguent qui jugent la terre, qu'ils s'instruisent eux-mêmes. Ici encore la terre juge la terre, et doit craindre celui qui la juge au ciel. Car elle juge un égal, l'homme juge un homme, le mortel un mortel, le pécheur un pécheur. Et si cette divine sentence venait à se faire entendre tout-à-coup : « Que celui qui est sans péché jette le premier « une pierre contre elle, » quiconque juge la terre ne tremblerait-il pas?

Rappelons ce trait de l'Évangile.

Les Pharisiens, pour tenter le Seigneur, amenèrent devant lui une femme surprise en adultère. Contre ce péché une peine avait été décrétée, par la Loi, je veux dire par la loi de Moïse, le serviteur de Dieu [1]. Voici donc quel était le dessein perfide et trompeur des Pharisiens en s'approchant du Seigneur. Si Jésus commandait de lapider cette femme convaincue, il perdrait sa réputation de douceur, et s'il défendait d'appliquer le châtiment ordonné par la Loi, il serait convaincu d'avoir péché contre la Loi.

Mais qu'arriva-t-il ? Lorsqu'ils demandèrent s'il fallait payer le tribut à César, ils furent pris dans leurs propres paroles. Car le Sauveur leur demanda de son côté à qui appartenait la monnaie, de qui elle portait l'image et le nom ; et ils répondirent que c'était de César. « Rendez « donc à César ce qui est à César, conclut-il d'a-« près leur aveu, et à Dieu ce qui est à Dieu [2]. » Ainsi nous avertissait-il que l'homme doit rendre à Dieu l'image de Dieu qu'il porte en lui-même, comme en payant le tribut on rend à César sa propre image. Il interrogea de la même manière ceux qui le questionnaient à propos de la femme adultère, et il jugea ses juges. Je n'empêche pas, dit-il, de lapider cette femme, conformément à la Loi ; mais qui le fera ? Je ne résiste pas à la Loi, je cherche un ministre qui l'applique. Enfin, écoutez : Vous voulez lapider comme la Loi le prescrit ? « Que celui qui est sans péché jette le « premier une pierre contre elle. »

5 En entendant les Pharisiens, il écrivait sur la terre pour instruire la terre ; et en leur parlant comme il fit, il releva les yeux, regarda la terre et la fit trembler. Il se remit ensuite à écrire sur la terre, et eux, confus et tremblants, se retirèrent l'un après l'autre. Quel tremblement ! il a fait changer de place à la terre !

Donc, pendant que les accusateurs s'éloignaient, le Sauveur resta seul avec la pécheresse ; c'était le Médecin avec la malade, la miséricorde avec la misère. Regardant alors cette femme : « Per-« sonne, dit-il, ne t'a condamnée ? — Non, répon-« dit-elle. » Mais elle était inquiète. Les pécheurs n'avaient pas osé la condamner, ils n'avaient pas osé lapider cette pécheresse, parcequ'en se considérant eux-mêmes ils ne s'étaient pas trouvés moins coupables. Cependant elle courut encore un grand danger, car elle avait pour juge Celui

[1] Ps. XXVI, 9. — [2] Philip. II, 12 13. — [3] I Cor. IV 7.

[1]. Levit. XX 10. — [2] Luc XX 22-25.

qui était sans péché. « Personne, lui dit-il, ne « t'a condamné? — Personne, Seigneur, » et si vous ne me condamnez pas non plus, je suis tranquille. Et pour la calmer aussitôt : « Non, « reprit le Seigneur, je ne te condamnerai pas « non plus[1]. » Ni moi, quoique je sois sans péché, je ne te condamnerai pas. La voix de la conscience a forcé tes accusateurs à renoncer à te punir : le cri de la miséricorde m'inspire de venir à ton secours.

6. Retenez cela et « instruisez-vous, vous « tous qui jugez la terre. » Tous, car il faut entendre cette expression dans le même sens que ce passage de l'Apôtre : « Que toute âme, dit-il, « soit soumise aux puissances supérieures, car il « n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu, « et celles qui sont, ont été établies de Dieu. « Résister à la puissance, c'est donc résister à « l'ordre de Dieu ; car les princes ne sont pas à « craindre pour les bonnes œuvres, mais pour les « mauvaises. Veux-tu ne pas craindre la puis- « sance? fais-le bien, et elle servira à ta gloire[2]. » Et si elle ne te loue pas elle-même, elle servira encore à ta gloire. En effet, ou tu fais le bien, et une puissance juste te louera ; ou bien si malgré ta justice une puissance injuste te condamne, le Dieu juste te couronnera. Par conséquent, tiens ferme à la justice, fais le bien, et condamné ou absous par elle, elle servira à ta gloire.

Heureux celui dont le sang a été ici répandu! La puissance qui a semblé le juger n'a-t-elle point servi à sa gloire, avant et après sa condamnation? Il fit sa profession, demeura ferme dans la foi, ne craignit point la mort, versa son sang et vainquit le démon[3].

7. Afin donc de n'être pas des puissances d'iniquité, vous tous qui voulez avoir autorité sur les hommes, instruisez-vous pour ne pas mal juger et pour ne pas perdre la vie de l'âme avant même de faire perdre à qui que ce soit la vie du corps. Tes mérites ne suffisant pas, tu veux devenir juge à prix d'argent : je ne t'en blâme pas encore. Tu veux peut-être te rendre utile au public et tu en achètes le pouvoir ; peut-être est-ce pour servir la justice que tu ne ménages point ton argent. Sois d'abord juge pour toi-même, juge-toi toi-même, afin que tu puisses t'occuper d'autrui avec la conscience tranquille. Rentre en toi-même, regarde-toi, examine-toi, écoute-toi. Je veux voir ton intégrité de juge là où tu ne demandes point de témoin. Tu veux te montrer en public avec l'appareil de la puissance afin que l'on te dise, d'un homme que tu ne connais pas : Juge-le d'abord en toi-même. Mais ta conscience ne te dit-elle rien? Si tu veux être sincère, elle t'a parlé. Je ne demande pas à savoir ce qu'elle a dit : à toi d'en juger. Elle t'a dit ce que tu as fait, ce que tu as reçu, en quoi tu as péché. Quelle sentence as-tu prononcée? Je voudrais le savoir. Si tu as bien écouté, si tu as écouté avec droiture, si en t'écoutant tu t'es montré juste, si tu es monté sur le tribunal de ta conscience, si tu t'es placé toi-même devant toi-même sur le chevalet intérieur, si tu as pris pour bourreaux des craintes sérieuses, oui, tu t'es bien écouté si si tu as fait ainsi, et nul doute que dans ton repentir tu ne te sois infligé la punition de tes fautes. Ainsi tu t'es examiné, tu t'es écouté et tu t'es châtié ; cependant tu t'es pardonné. C'est ainsi que tu dois écouter le prochain si tu veux être fidèle à ce que dit le Psaume ; « Instruisez- « vous, vous tous qui jugez la terre. »

8. Si tu juges ainsi le prochain comme tu te juges toi-même, tu en veux au péché, non au pécheur ; et s'il arrive que tu aies affaire à un opiniâtre qui ne craigne point Dieu, c'est à cette opiniâtreté même que tu en voudras, c'est elle que tu chercheras à corriger en lui, que tu travailleras à détruire, à anéantir afin de sauver le coupable en condamnant l'iniquité. On peut distinguer ici deux choses : l'homme et le pécheur. Dieu a fait l'homme et l'homme s'est fait pécheur. Mort à ce qu'à fait l'homme! Délivrance à ce qu'a fait Dieu[1] ! Ne va donc pas jusqu'à ôter la vie au coupable en punition de son crime. Ne lui ôte pas la vie, afin qu'il puisse se repentir : ne le fais pas périr, afin qu'il puisse se corriger.

En conservant dans ton cœur cet amour pour ceux qui sont hommes comme toi, sois juge de la terre ; aime à effrayer, mais par bienveillance. Si tu as de la fierté, déploie-la contre le péché, non contre le pécheur. Sévis contre ce qui te déplaît aussi en toi, non contre celui qui a été fait comme toi. Vous êtes l'un et l'autre sortis de la même main, l'œuvre du même Auteur, formés de la même matière. Pourquoi perdre, par défaut de charité, celui que tu juges? C'est qu'en n'aimant pas cet homme que tu juges, tu as perdu la justice même. Qu'on applique les peines ; je ne m'y refuse pas, je ne le défends pas, mais avec amour, avec affection, avec le désir d'obtenir l'amendement.

9. Tu ne laisses pas ton fils sans éducation. Mais tu cherches d'abord à réussir près de lui par l'hon-

[1] Jean, VIII, 3-11. — [2] Rom. XIII, 1-3. — [3] Le martyr S. Cyprien

[1] Voir *XII Trait. sur S. Jean* n° 3.

neur et la générosité, s'il est possible : tu veux qu'il ait honte d'offenser son père et qu'il ne craigne pas en lui un juge sévère ; un tel fils est ta joie. Si néanmoins il méprise ces avis, tu recours même à la verge, tu lui infliges des châtiments, tu lui fais sentir la douleur, mais tu veux son bien. Les uns se sont corrigés par amour, d'autres par crainte, mais la frayeur et la crainte les ont conduits à l'amour.

« Instruisez-vous, vous qui jugez la terre. » Aimez et jugez. Inutile de chercher l'innocence au détriment de la règle. Il est écrit : « Qui rejette « la règle est malheureux [1]. » On peut ajouter à cette maxime et dire : S'il est malheureux de rejeter la règle, c'est être cruel de ne pas y astreindre. Je viens, mes frères, d'oser vous dire une chose que son obscurité même m'oblige à développer davantage. Je répète donc ce que j'ai dit : « Qui rejette la règle est malheureux ; » cela est clair. Ne pas y astreindre c'est être cruel. Ah ! voici, voici un homme qui se montre doux en frappant, cruel en pardonnant. Je veux vous en mettre un exemple sous les yeux.

Où trouver cet homme qui se montre doux en frappant ? Je ne vais pas loin, je prends un père et son fils. Le père aime, tout en frappant ; le fils se refuse à la correction ; le père ne tient pas compte de ce refus, il cherche l'avantage de son fils. Pourquoi ? Parcequ'il est père, parcequ'il prépare un héritage, parcequ'il élève un successeur. Voilà donc qu'en sévissant le père se montre doux et miséricordieux.

Cherchons un homme qui soit cruel en pardonnant. Je ne quitte ni le père ni le fils, les voici de nouveau devant vos yeux. Si cet enfant vit sans châtiment, sans frein, qu'il se perde et que le père dissimule, pardonne, et craigne de faire sentir la sévérité de la discipline à cet enfant égaré, ne se montre-t-il pas cruel par cette indulgence ?

« Instruisez-vous donc, vous tous qui jugez la « terre, » et en prononçant des jugements sages espérez récompense, non de la terre, mais de celui qui a fait le ciel et la terre.

[1] Sag. III 11.

SERMON XIV.

Prononcé à Carthage un jour de dimanche.

LE VRAI PAUVRE [1].

ANALYSE. — Quel est le vrai pauvre, le pauvre qui s'abandonne à Dieu, et quel est l'orphelin véritable, l'orphelin dont le Seigneur est l'appui ? I. Le véritable pauvre est 1° celui qui est humble. Si l'orgueil est insupportable dans le riche, ne l'est-il pas davantage dans le pauvre ? Mais l'homme humble est pauvre, fût-il comme Zachée au sein des richesses. Non, dit le pauvre, il faut qu'il soit de plus dénué comme Lazare, comme je le suis moi-même. Prends-garde à l'orgueil, et n'es-tu pas condamné par la vue même d'Abraham qui reçut Lazare dans son sein ? C'est qu'Abraham fut pauvre au milieu de l'opulence. Pour être pauvre, il faut 2° être détaché des richesses, ne les pas désirer. Donc le riche est pauvre quand il ne désire point en acquérir, quand il est détaché de celles qu'il possède et qu'il en use pour le bien d'autrui. Toi au contraire qui les envies, tu es malheureusement riche dans ta pauvreté. Ainsi donc le vrai modèle du pauvre chrétien est Jésus-Christ : il fut pauvre et riche à la fois. II. Le véritable orphelin est celui qui se considère comme n'ayant d'autre père que Celui qui est aux cieux.

1. Nous venons de chanter à la gloire du Seigneur : « Le pauvre s'abandonne à vous ; vous « serez l'appui de l'orphelin. » Cherchons un pauvre, cherchons un orphelin. Ne vous étonnez point si je vous invite à chercher ceux que nous voyons, ceux que nous sentons en si grand nombre. Tout n'est-il pas rempli de pauvres, rempli d'orphelins ? Cependant je cherche partout un pauvre, un orphelin partout.

Montrons d'abord à votre charité que ce que nous cherchons n'est pas ce que nous croyons. En effet ceux que l'on nomme pauvres et qui le sont ; ceux pour qui Dieu a commandé de faire l'aumône et pour qui il est écrit : « Renferme l'aumône « dans le cœur du pauvre, et elle priera pour toi « le Seigneur [1] ; » ces pauvres sont multiplés parmi les hommes ; mais il nous faut entendre le mot pauvre dans un sens plus élevé. Le pauvre ici est de ceux dont il est dit : « Heureux les pauvres « d'esprit, parcequ'à eux appartient le royaume « des cieux [2]. » Il est des pauvres qui sont sans

[1] Ps. IX. 14.

[1] Eccli. XXIX, 15. — [2] Matt. V, 3.

ressources ; ils trouvent à peine l'aliment de chaque jour, et ils ont si besoin de l'assistance et de la compassion d'autrui, qu'ils n'ont pas même honte de mendier. Si c'est de ceux-là qu'il est dit : « Le pauvre s'abandonne à vous, » que ferons nous, nous qui ne le sommes pas ? Tout chrétiens que nous soyons, nous ne nous abandonnons donc pas à Dieu ? Et quelle autre espérance pouvons-nous avoir, si nous ne nous abandonnons point à Celui qui ne nous abandonne pas ?

2. Apprenez donc à être pauvres et à vous abandonner à Dieu, ô mes frères en pauvreté ! Tel est riche, il est orgueilleux. Car dans ces richesses, c'est-à-dire dans ce qu'on appelle vulgairement les richesses, dans ce qui est l'opposé de cette pauvreté vulgaire, il n'est rien qui soit autant à craindre que le vice de l'orgueil. N'avoir pas de richesses, c'est n'avoir pas de grands moyens, c'est n'avoir pas de quoi s'enorgueillir, et par conséquent c'est ne mériter point de louanges si on évite l'orgueil. Louons au contraire celui qui possède de quoi s'enorgueillir sans s'enorgueillir en effet. Pourquoi louer un pauvre qui est humble, un pauvre qui n'a pas de quoi s'élever ? Qui peut supporter un pauvre superbe ?

Loue les riches qui sont humbles, loue les riches qui sont pauvres. Ainsi le veut l'Apôtre Paul; il écrit à Timothée: « Ordonne aux riches « de ce siècle de ne se point enfler d'orgueil [1]. » Je sais ce que je dis et donne leur cet ordre. Car ils ont des richesses qui inspirent secrètement l'orgueil, des richesses contre lesquelles il leur faut travailler pour devenir humbles. Qu'ils imitent Zachée. Zachée a d'amples richesses, il est prince de publicains, il avoue ses péchés, il est petit de taille, plus petit dans son âme et il monte sur un arbre pour voir passer Celui qui pour son salut devait être bientôt suspendu à la croix ; qu'ils disent comme Zachée : « Je donne « aux pauvres la moitié de mes biens. » Mais tu es bien riche encore, ô Zachée, tu es bien riche. Tu veux donner une moitié : pourquoi réserver l'autre ? Pour « rendre le quadruple, si j'ai fait « tort à quelqu'un [2]. »

3. Mais j'entends le mendiant épuisé, couvert de haillons, languissant de faim ; il me crie : C'est à moi qu'est dû le royaume des cieux ; car je ressemble à ce Lazare qui gisait couvert d'ulcères devant la demeure du riche, et dont les chiens léchaient les plaies et qui demandait à se rassasier des miettes qui tombaient de la table de ce riche. Je lui ressemble, dit le pauvre : c'est à nous autres qu'est dû le royaume des cieux, non à ces hommes que recouvrent la pourpre et le lin et qui font chaque jour grande chère. Tel était ce riche quand le pauvre gisait à sa porte couvert d'ulcères : voyez quelle fut la fin de l'un et de l'autre. « Le pauvre mourut et fut porté par « les Anges dans le sein d'Abraham. » Le riche mourut aussi et fut enseveli ; le pauvre peut-être ne l'avait pas été. Et ensuite ? Pendant que le riche était dans les tourments de l'enfer, il leva les yeux et vit en repos dans le sein d'Abraham ce pauvre qu'il avait dédaigné. Il lui avait refusé une miette de pain ; il lui demanda une goutte d'eau. Mais pour avoir aimé la fortune, il ne trouva point miséricorde. Il aurait voulu qu'on secourût ses frères ; cet homme sans cœur et trop tard compatissant n'obtint absolument rien de ce qu'il souhaitait [1].

4. Ainsi distinguons, poursuit le pauvre, entre les pauvres et les riches : pourquoi m'exhorter à d'autres considérations? Il est facile de connaître les pauvres, facile de connaître les riches : ils se montrent.

Mon frère le pauvre, écoute-moi, je parle de ce que tu demandes. Quand tu te compares à ce saint couvert d'ulcères, je crains qu'à cause de ton orgueil tu ne sois pas ce que tu dis. Garde-toi de mépriser les riches qui sont miséricordieux, les riches qui sont humbles ; et pour tout redire en un mot, garde-toi de mépriser les riches qui sont pauvres. O pauvre, sois pauvre, pauvre, c'est-à-dire humble. Si le riche est devenu humble, le pauvre ne doit-il pas encore plus le devenir ? Le pauvre n'a pas de quoi s'enfler ; il y a dans le riche matière à lutter. Écoute-moi donc. Sois un vrai pauvre, sois pieux, sois humble. Si tu te glorifies de cette pauvreté revêtue de haillons et d'ulcères, en pensant que tel fut le pauvre qui gisait à la porte du riche ; tu considères bien qu'il fut pauvre, et tu ne considères pas autre chose. — Quoi? dis-tu, je suis attentif.

Lis les Écritures et tu comprendras ce que je dis. Lazare était pauvre ; mais celui dans le sein duquel il fut porté, était riche. « Ce pauvre « mourut, est-il écrit, et il fut porté par les « Anges. » Où ? « Dans le sein d'Abraham, » c'est-à-dire dans les lieux mystérieux où était Abraham. Loin d'ici toute idée charnelle, et ne vous figurez point que le pauvre fut porté comme

[1] I Tim. VI 17. — [2] Luc XIX 2-8.

[1] Luc, XVI 19-31.

dans le sein de la robe d'Abraham. On dit ici le sein pour le lieu secret. De là ces paroles : « Re-« jetez dans le sein de ces peuples voisins [1]. » Qu'est-ce à dire *dans leur sein*? Dans leur intérieur. Qu'est-ce à dire *Rejetez dans leur sein?* Tourmentez leur conscience. Lis donc, ou si tu ne peux lire, écoute quand on lit et considère qu'Abraham était fort opulent sur la terre. Il avait en abondance de l'or, de l'argent, des domestiques, des troupeaux, des domaines [2], et tout riche qu'il fût, il était pauvre, car il était humble; « il crut Dieu, ce qui lui fut imputé à justice [3]. » Il fut justifié par la grâce de Dieu, non par les mérites qu'il aurait pu s'attribuer. Il était fidèle, il faisait de bonnes œuvres. On lui commanda d'immoler son fils, il n'hésita point de l'offrir à Celui de qui il l'avait reçu [4]. Il fut éprouvé par Dieu, et fut proposé comme modèle de foi. Sans doute il était connu de Dieu, mais il fallait nous le faire connaître. Il ne s'enfla point de ses bonnes œuvres, parce que riche il était pauvre. Et pour apprendre qu'il ne s'enfla point de ses bonnes œuvres parce qu'il savait tenir tout de Dieu et ne se glorifiait point en lui même, mais dans le Seigneur, écoute l'Apôtre Paul : « Si Abraham « a été justifié par les œuvres, il a de quoi se « glorifier, mais non devant Dieu [5]. »

5. Vous le voyez, malgré la multitude des pauvres, nous avons raison de chercher un pauvre : nous en cherchons un dans la foule, et nous avons peine à le trouver. Je rencontre des pauvres, et je cherche un pauvre. Toi cependant ouvre la main au pauvre que tu rencontres, tout en cherchant un pauvre qui soit pauvre dans le cœur. Pauvre, tu dis : Je suis pauvre comme Lazare. Et ce riche qui est humble, ne dit pas : Je suis riche comme Abraham. Ainsi tu t'élèves et il s'humilie. Pourquoi t'enfler et ne le pas imiter? Moi, dit le pauvre, je suis porté dans le sein d'Abraham. Ne vois-tu pas que c'est le riche qui reçoit le pauvre? Ne vois-tu pas que le riche recueille le pauvre? Si tu t'élèves orgueilleusement contre ceux qui possèdent, si tu nies qu'ils appartiennent au royaume des cieux, quoique peut-être l'on découvre en eux l'humilité que l'on ne trouve pas en toi, ne crains-tu pas qu'Abraham ne te dise après ta mort : Eloigne toi, car tu m'as outragé?

6. Adressons à nos riches les avis de l'Apôtre. Il nous a avertis « de ne point nous élever d'or-« gueil, de ne point mettre notre confiance « dans des richesses incertaines [6]. « Il y a plus de danger dans ces richesses que vous n'y croyez de délices. Il était pauvre, et il dormait en sûreté sur la terre, et le sommeil abordait plus facilement cettte dure couche qu'il n'aborde le lit d'argent. Songez aux soucis des riches et comparez-les à la sécurité des pauvres. Mais que ce riche apprenne à ne pas s'élever d'orgueil ; à ne pas mettre sa confiance dans des richesses incertaines ; à user de ce monde comme n'en usant pas ; à savoir qu'il est en route et que ses richesses sont pour lui comme une hôtellerie ; à réparer ses forces, car il est voyageur ; à les réparer et à marcher : le voyageur n'emporte pas ce qu'il trouve dans l'hôtellerie ; viendra un autre voyageur qui en usera aussi, sans l'emporter. Tous laisseront ici ce qu'ils y ont acquis. « Nu je suis sorti du sein de ma mère ; je « rentrerai nu dans la terre. Le Seigneur a « donné, le Seigneur a ôté [1]. » Il ne s'est pas soustrait lui-même car c'est « à vous que s'a-« bandonne le pauvre.—Nu je suis sorti du sein « de ma mère ; je rentrerai nu dans la terre. »

Voici un autre pauvre qui parle : « Nous n'a-« vons rien apporté en ce monde, et nous n'en « pouvons rien emporter : ayant donc la nourri-« ture et le vêtement, contentons-nous-en, par-« ce que ceux qui veulent devenir riches tombent « dans la tentation et dans beaucoup de désirs « insensés et nuisibles, qui plongent les hommes « dans la ruine et la perdition. Car la racine de « tous les maux est l'avarice ; et quelques uns « y ayant cédé ont dévié de la foi et se sont en-« gagés dans beaucoup de chagrins » [2]. Quels sont ceux qui « ont dévié de la foi et se sont en-« gagés dans beaucoup de chagrins? Ceux qui « veulent devenir riches. »

Réponde maintenant cet indigent couvert de haillons. Voyons, ne veut-il pas devenir riche? Examinons, interrogeons-le : ne veut-il pas devenir riche? Qu'il réponde sans mentir. J'entends ce que dit sa bouche, mais je questionne sa conscience. Dis donc : ne veux-tu pas devenir riche? S'il le veut, le voilà qui tombe « dans la « tentation et dans beaucoup de désirs insensés « et nusibles. » Je dis *les désirs*, non les richesses. Pourquoi? Parce-qu'il veut devenir riche. Dans quoi encore? « Dans beaucoup de désirs insensés « et nuisibles, qui plongent les hommes dans la « ruine et la perdition. » Vois-tu où tu es tombé? Pourquoi me parler toujours de la nullité de tes ressources, quand je montre en toi des passions si dangereuses?

[1] Ps. LXXVIII, 12. — [2] Gen. XIII. — [3] Ib. XV, 6. — [4] Ib. XXII. — [5] Rom. IV, 2. — [6] I Tim. VI, 18.

[1] Job, I, 21. — [2] I Tim. VI, 7-10.

Compare maintenant ces deux hommes. L'un est riche, l'autre est pauvre ; mais le riche est riche et ne veut pas le devenir ; il est riche, soit par ses parents, soit à cause des dons et des héritages qu'il a reçus. Supposons qu'il est riche aussi par injustice ; il ne veut plus acquérir, il a imposé des bornes, fixé des limites à sa cupidité et il combat de tout son cœur pour la piété.

8. Mais il est riche, dis-tu. Je réponds : Il est riche. Tu vas plus loin, tu l'accuses : Il est riche par injustice, dis-tu. — Et si avec ses richesses d'iniquité il se fait des amis ? Le Seigneur savait ce qu'il disait ; assurément il ne se trompait pas en donnant cet ordre : « Faites-vous des « amis avec les richesses d'iniquité, afin qu'eux « aussi vous reçoivent dans les tabernacles éter- « nels [1]. » Et si le riche fait cela ? Il comprime la cupidité, il exerce la piété.

Pour toi, tu n'as rien, mais tu veux devenir riche : tu tomberas dans la tentation. Mais ce qui peut-être t'a réduit à la dernière indigence, à la plus profonde misère, c'est que ce pauvre petit héritage paternel, qui devait t'aider à vivre, t'a été enlevé par suite des fausses accusations de quelque compétiteur. Je t'entends gémir, accuser les temps, et, si tu le pouvais, tu ferais ce que tu déplores. N'en voyons nous pas des exemples ? Chaque jour n'en est-il pas partout ? On gémissait hier, parcequ'on perdait son bien : aujourd'hui, qu'on en a davantage, on ravit le bien d'autrui.

9. Nous avons trouvé le vrai pauvre, le pauvre pieux, humble, n'ayant point confiance en lui-même, le pauvre véritable, membre du Pauvre qui pour nous s'est fait pauvre quand il était riche [2]. Voyez ce Riche qui pour nous s'est fait pauvre quand il était riche ; voyez ce Riche ; « Par « lui tout a été fait ; et rien n'a été fait sans lui. » Créer l'or, c'est plus que de le posséder. Tu es riche en or, en argent, en troupeaux, en domestiques, en domaines et revenus ; tu n'as pu le créer tout cela. Vois ce Riche : « Par lui tout a été fait. » Vois ce Pauvre : « Le Verbe s'est fait chair et il a « habité parmi nous [3]. » Qui se fera une juste idée de son opulence ? Qui pourra se représenter comment il fait sans être fait, comment il crée sans être créé, comment il forme sans être formé, comme étant immuable il fait les choses muables, éternel les choses temporelles ? Qui pourrait avoir une juste idée de ses richesses ?

Pensons à sa pauvreté ; dans la nôtre nous pourrons peut-être comprendre au moins la sienne. Il est conçu dans le sein virginal d'une femme, il est enfermé dans le sein de sa mère. Quelle pauvreté ! Il naît dans un étroit réduit ; enveloppé des langes d'un enfant il est posé dans une crèche, devient ainsi comme la nourriture de pauvres animaux : puis ce Seigneur du ciel et de la terre, ce Créateur des Anges, cet Auteur de tout ce qui est visible et invisible, prend le sein, pleure, se nourrit, grandit, souffre son âge, cache sa majesté. On le saisit ensuite, il est méprisé, flagellé, moqué, conspué, souffleté, couronné d'épines, suspendu à un morceau de bois, percé d'une lance. Quelle pauvreté ! Voilà le Chef des pauvres que je cherche ; voilà le pauvre dont nous voyons que tout vrai pauvre est membre.

10. Cherchons rapidement un orphelin : car nous nous sommes fatigués à la recherche du pauvre. Seigneur Jésus, je cherche un orphelin ; répondez-moi bientôt pour me le faire trouver. « Ne dites pas, déclare-t-il, que vous avez un « père sur la terre [1]. » L'orphelin de la terre trouve au ciel un Père immortel. « Ne dites « pas, déclare-t-il, que vous avez un père sur la « terre. » Voilà notre orphelin trouvé. Qu'il prie maintenant : écoutons-le et imitons-le. Quelle est sa prière ? « Mon père et ma mère « m'ont abandonné. Mon père, dit-il, et ma « mère m'ont abandonné ; mais le Seigneur m'a « adopté [2]. »

Si donc les pauvres d'esprit sont heureux, parce que le royaume des cieux est à eux [3] ; il est vrai que « le pauvre s'abandonne à vous. » Si mon père et ma mère m'ont abandonné et que le Seigneur m'ait adopté ; « vous serez l'appui de l'orphelin. »

[1] Luc, XVI, 9. — [2] II Cor. VIII, 9. — [3] Jean, I, 3-14.

[1] Matt. XXIII, 9. — [2] Ps. XXVI, 10. — [3] Matt. V, 3.

SERMON XV.

BEAUTÉ DE L'ÉGLISE DANS LE MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANTS [1].

ANALYSE. — La beauté de la maison de Dieu n'est rien autre chose que la splendeur des vertus qui brillent au sein des fidèles. Mais dans l'Église les méchants sont mêlés aux bons, les vases d'ignominie aux vases d'honneur : n'est-ce pas la laideur au lieu de la beauté ? — Non, car 1° il est certain que Dieu fait bon usage des méchants, comme les méchants font mauvais usage de ce qui est bon; 2° Dieu emploie les méchants à purifier les bons qui les supportent, comme l'orfèvre emploie la paille et le feu à épurer l'or dans le creuset. Si les méchants sont en grand nombre, c'est pour mieux purifier les bons qui doivent s'attacher à supporter surtout les mauvais chrétiens, sans croire toutefois qu'il n'y en ait pas ou qu'il y en ait trop peu de bons. 3° Les méchants servent encore d'une autre manière à purifier les bons ; c'est quand ceux-ci prient pour eux. Si ce devoir est d'un accomplissement difficile, se peut-il rien de plus encourageant que la récompense promise ? — Profite donc de l'épreuve des méchants sans te scandaliser de leur grand nombre, vois comme il est beau de prier pour eux, et sois sûr qu'en te conformant à ces desseins de Dieu qui te met sous le pressoir, tu seras recueilli comme la bonne huile, tandis que les méchants seront rejetés comme l'écume.

1. Nous aimons la beauté de la maison de Dieu et la demeure où habite sa gloire, si nous mêmes sommes aussi cette demeure. Et quelle est la beauté de la maison de Dieu et la demeure où habite sa gloire, sinon ce temple sacré dont l'Apôtre dit : « Le temple de Dieu est « saint, et c'est vous qui êtes ce temple [2] ? » Notre œil est agréablement flatté lorsque dans les édifices élevés par la main des hommes il voit l'élégance unie à la magnificence : ainsi la maison de Dieu est belle et sa demeure pleine de gloire, lorsque les cœurs des fidèles, comme des pierres vivantes, sont unis entre eux par le lien de la charité. Apprenez ainsi ce que vous devez aimer, afin de pouvoir l'aimer. Aimer la beauté de la maison de Dieu, c'est sans aucun doute aimer l'Église : non pas les murailles et les toitures élevées par des ouvriers, non pas les marbres polis et les lambris dorés; mais les hommes fidèles et saints, qui aiment Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme, de tout leur esprit, et le prochain comme eux-mêmes.

2. Mais en ce qui concerne la communion, la participation aux Sacrements, on voit dans le peuple chrétien « un nombre au dessus du « nombre [3]. » Autre chose est donc le nombre, autre chose ce qui est au dessus du nombre. Le nombre ce sont ceux dont l'Apôtre dit : « Le Sei- « gneur connaît ceux qui sont à lui. » Au dessus du nombre, ceux dont il parle ainsi : « Car dans « une grande maison il n'y a pas seulement des « vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et « de terre; et les uns sont pour l'ornement, les « autres pour l'ignominie [4]. » Ainsi les vases d'honneur sont le nombre ; au dessus du nombre, les vases d'ignominie : et en face de ces deux sortes de vases, qui peut douter parmi lesquels est la beauté de la maison de Dieu? Si donc, pour mettre d'accord ta conduite avec ce que tu viens de chanter, tu veux aimer la beauté de la maison de Dieu et la demeure où habite sa gloire : cherche les vases d'honneur.

Mais ne dis pas : J'en ai cherché sans en trouver. Si en cherchant tu n'as point trouvé, c'est que tu n'étais pas ce que tu cherchais. Les semblables s'unissent et les opposés se fuient. Si tu es un vase d'ignominie, sans aucun doute il te sera difficile même de voir le vase d'honneur. Ignores-tu ce que l'on a dit de quelqu'un : « Sa « vue même nous est à charge [1] ? » Comment te serait-il facile de découvrir ce qu'il t'est si difficile de voir? Ces vases sont placés à l'intérieur, et pour connaître un juste il ne suffit pas de l'apercevoir. Le juste et l'injuste frappent également les yeux ; tous deux sont hommes, mais ils ne sont pas tous deux la maison de Dieu ; et si chacun d'eux porte le nom de chrétien, ils sont vases l'un et l'autre, non pas également vases d'honneur ; si l'un est vase d'honneur, l'autre est vase d'ignominie.

3. Faut-il, à cause de ces vases d'ignominie, abandonner la grande maison ? Le Seigneur, le Maître de cette grande maison, sait faire usage des vases d'honneur et des vases d'ignominie. Comme les méchants usent mal de ce qui est bien, ainsi Dieu use bien de ce qui est mal. Et quand les méchants n'usent-ils pas du bien, puisque toute créature de Dieu est bonne [2] ?

Mais comment en usent-ils mal? comme le leur reproche l'Écriture lorsqu'elle dit : « Vous « demandez et vous ne recevez pas, car vous « demandez mal, pour satisfaire vos convoi-

[1] Ps. xxv, 8. — [2] I Cor. iii, 17. — [3] Ps. xxxix, 6. — [4] II Tim. ii, 19, 20.

[1] Sag. ii, 15. — [2] I Tim. iv, 4.

« tises. » Quel nom ont reçu ceux qui usent mal des dons de Dieu ? Poursuivez, le voici : « Adultères. » Pourquoi adultères? — « Ne « savez-vous pas que l'ami de ce monde se dé- « clare l'ennemi de Dieu [1] ? » Il est des âmes adultères, il en est de prostituées : examinons. Les âmes prostituées se sont abandonnées d'une certaine sorte à plusieurs faux dieux. Les adultères sont comme unies à un légitime époux, mais elles ne gardent point la chasteté qu'elles lui doivent. Pour parler plus explicitement, l'âme d'un païen est prostituée ; celle d'un mauvais chrétien, adultère. L'âme du païen est prostituée, elle n'a point de légitime mari, elle se corrompt en s'abandonnant à plusieurs démons. Comment l'âme du mauvais chrétien est-elle adultère ? Parce que, sans abandonner son époux, elle n'aime point la chasteté.

Ne dis donc pas : Pourquoi les méchants sont-ils dans la maison de Dieu ? On te répond : Ce sont des vases d'ignominie ; Dieu sait en faire usage ; il ne se trompe pas en les créant ; s'il a pu les créer, il sait les mettre à leur place ; ils ont leur place dans sa grande maison. Si de plus tu me demandes comment Dieu en use bien, je l'avoue, je suis homme et je ne puis expliquer le dessein de Dieu. Je sais m'effrayer avec l'Apôtre Paul, car en considérant le même sujet il fut saisi d'effroi et s'écria dans son effroi : « O profondeur « des richesses de la sagesse et de la science de « Dieu ! Que ses jugements sont incompréhen- « sibles et ses voies impénétrables ! Car qui a « connu la pensée du Seigneur, où qui a été « son conseiller ? Ou qui le premier lui a donné « et sera rétribué ? Puisque c'est de lui et par « lui et en lui que sont toutes choses ; à lui la « gloire dans les siècles des siècles [2]. » A nous la contemplation, l'étonnement, l'effroi, le cri de surprise ; parce que nous ne pouvons pénétrer le mystère. Mais à Dieu ? « Gloire dans les « siècles. » Soit du côté des vases d'honneur, soit du côté des vases d'ignominie, « Gloire à « lui dans les siècles des siècles. » Il couronne les uns, condamne les autres, ne se trompe jamais ; il éprouve ceux-ci, les éprouve par ceux-là et met chacun à sa place.

4. Que font, dis-tu, les méchants dans ce monde ? Réponds-moi : Que fait la paille au fourneau de l'orfèvre ? La paille n'est as inutilement, je crois, dans ce fourneau où s'épure l'or. Voyons tout ce qu'il y a là. Il y a le fourneau, il y a la paille, il y a l'or, il y a le feu, il y a l'orfèvre. Mais l'or, la paille et le feu sont dans le fourneau, l'orfèvre en est près. Considère maintenant cet univers : le monde, c'est le fourneau ; les méchants sont la paille ; les bons sont l'or ; les tribulations sont le feu ; l'orfèvre c'est Dieu. Considère encore : L'or ne s'épure point si la paille ne brûle.

N'est-il point parlé de l'or dans ce même psaume où nous aimons la beauté de la maison de Dieu et la demeure où habite sa gloire ? Le voilà ; écoute ce qu'il dit : « Epurez-moi, Seigneur, et ten- « tez-moi : brûlez-moi les reins et le cœur. » — *Epurez-moi*, dit l'or, *et tentez-moi*. Quoi ? il devrait redouter la tentation, et il l'appelle ? *Epurez-moi, Seigneur, et tentez-moi*. Vois s'il ne cherche pas le feu ? *Epurez-moi, et tentez-moi, brûlez-moi les reins et le cœur*. Ne crains-tu pas d'être consumé par le feu ? Non, répond-il. Pourquoi ? « Parce que votre miséricorde est devant mes « yeux [1]. » Et voilà pourquoi je dis en toute sûreté : « Epurez-moi, Seigneur, et tentez-moi, « brûlez-moi les reins et le cœur ; » non que je sois capable de soutenir par mes propres forces le feu de la tentation, mais « c'est que j'ai devant «les yeux votre miséricorde. » Ah ! vous m'avez donné la grâce de l'épreuve, et vous ne me laisserez pas périr dans le fourneau. Vous m'y jetez pour m'épurer, vous m'en retirerez quand je serai épuré. « Que le Seigneur te garde à ton « entrée et à ta sortie [2]. »

Vois l'entrée dans la fournaise, vois la sortie. « Considérez comme sujet d'une joie complète, « mes frères, lorsque vous tombez en diverses « tentations [3]. » Voilà l'entrée dans la fournaise : cherche comment on en sort. Il est facile d'y entrer ; l'important est d'en sortir. Mais ne crains rien : « Dieu est fidèle. » Tu étais entré et tu songeais à sortir. « Dieu est fidèle, il ne permet « pas que vous soyez tentés au dessus de vos « forces ; mais il vous fera sortir de la tentation. » Pourquoi en sortir ? « Afin que vous puissiez persévérer [4]. » Tu es entré, tu es tombé ; tu as persévéré et tu es sorti.

5. Plus sont nombreux les méchants, plus sont nombreux les moyens de purifier les bons. Les bons sont mêlés et cachés dans la multitude des méchants, mais « Dieu connaît ceux qui sont à lui. » Sous la main d'un aussi puissant ouvrier, une parcelle d'or ne peut jamais se perdre au milieu des monceaux de paille. Combien de paille et combien peu d'or ! Toutefois ne crains rien :

[1] Jacq. IV, 3, 4. — [2] Rom. XI 33-36.

[1] Ps. XXV, 2, 3. — [2] Ps. CXX, 8. — [3] Jacq. I, 2. — [4] I Cor. X, 13.

l'ouvrier est si habile qu'il peut épurer sans rien perdre.

Contemple le bienheureux Apôtre : c'est l'or dans le creuset de ce monde ; comme il est éprouvé au milieu des dangers ! Nous arrivons ainsi aux vases d'ignominie qui sont dans la grande maison, et dont le Seigneur sait faire bon usage. Que disait donc cet Apôtre au milieu des épreuves de tant de dangers ? « Périls sur mer, « périls dans le désert, périls du côté de ma race, « périls du côté des gentils. » Tous ces périls sont du dehors. En voici du dedans : « Périls de la « part des faux frères [1]. »

Je m'adresse donc à l'or divin, je m'adresse aux vases d'honneur, je m'adresse aux grains que l'on foule sur l'aire au milieu de la paille, et qui que tu sois qui écoutes, non pas moi, mais Celui qui parle par moi, je te dis : Sois bon, souffre le méchant. Ne me demande pas : Qui est bon ? Ou plutôt je veux que tu me le demandes ; car si bon que tu sois, tu ne seras jamais exempt de tout mal ; ce qui fait dire avec une suprême raison : « Nul n'est bon que Dieu seul [2]. » Celui donc qui est bon de cette manière, c'est le Dieu qui fait tout ce qui est bon. Ainsi l'auteur de ce qui est bon, Dieu seul est bon : mais comment serait-il l'auteur de ce qui est bon, si nul ne l'était parmi les hommes ? L'homme est donc bon à un degré très-inférieur, qui pourtant le rapproche de Dieu ; et s'il ne l'était, le Seigneur ne dirait pas : « L'homme bon tire le bien du bon trésor de « son cœur [3]. »

6. Sois donc bon et supporte le méchant. Sois bon simplement et supporte doublement le méchant. Bon à l'intérieur ; si tu ne l'es à l'intérieur, tu ne le seras point. Sois bon à l'intérieur ; mais supporte le méchant et au dehors et au dedans. Au dehors supporte l'hérétique, supporte le païen, supporte le juif ; au dedans supporte le mauvais chrétien : car les ennemis de l'homme sont « les gens de sa propre maison [4]. » Tu te fâches, tu t'indignes de souffrir près de toi beaucoup de méchants qui t'importunent, comme si le moment de vanner était déjà venu. Mais tu es sous le fléau, tu es encore sous le fléau, on foule encore l'aire ; on y rassemble même encore les grains et les gerbes, puisque les gentils arrivent à la foi. T'imagines-tu que tu sois le seul froment sur l'aire ? Tu te trompes. Gémis sur l'aire pour être en joie dans les greniers.

Les mauvais chrétiens font beaucoup de fautes. Les étrangers qui ne veulent pas devenir chrétiens y trouvent des occasions de s'excuser ; et quand on les exhorte à croire, ils répondent : Veux-tu que je ressemble à un tel et un tel ? Ils les nomme. Il dit vrai quelquefois ; mais s'il ne peut trouver rien de véritable, est-il embarrassé d'inventer ? Or en ne craignant pas d'inventer, il inspire à un autre des soupçons contre ce qu'il ne voit pas. Et toi, parceque tu entends ces hommes parler ainsi et parceque tu connais peut-être de tes frères qui sont mauvais, tu dis en toi-même : Il a raison. « Périls de la part des faux frères. » Mais ne te décourage point ; sois ce que cherche ce païen ; sois bon chrétien et tu le convaincras de calomnie.

7. En voici un qui calomnie réellement ; il dit des bons du mal inventé et souvent on le croit. Que fait l'or ? de tous côtés c'est la paille et le feu. Rejette tes scories, non la foi ; sois plus pur, que l'épreuve même te le rende davantage : que ce calomniateur serve à enlever ce qui te souille, non à consumer ton or. Si tu succombes, tu te perds au milieu de la paille, et si tu te perds au milieu de la paille, tu n'étais pas de l'or, tu feignais d'en être. « Le Seigneur connaît ceux qui « sont à lui [1]. »

Quant à ces méchants dont tu rougis lorsque tu es au milieu des méchants de dehors, souviens-toi que, dans la grande maison où tu résides, ils ne sont pas des vases d'honneur, mais des vases d'ignominie. L'Apôtre te l'a appris. Suis maintenant la direction de Dieu même. S'il n'éxistait pas des méchants pour qui nous devons prier, nous dirait-on : « Priez pour vos ennemis ? » Voudrions-nous donc avoir pour ennemis les bons ? Est-ce possible ? Tu n'auras point le bon pour ennemi, si tu n'es mauvais : et si tu es bon, tu n'auras pour ennemi que le méchant. « Priez « pour vos ennemis ; » donc, ô bons, priez pour les méchants. Rentre en ton cœur, ô toi qui te purifies dans ce creuset. Si tu as pu dire : « Eprou- « vez-moi, Seigneur, et tentez-moi ; brûlez-moi « les reins et le cœur, car j'ai devant les yeux « votre miséricorde ; » rentre donc en ton cœur. Tu dépends de Dieu, tu vas le prier : tu rencontres qui t'a blessé ; tu rencontres qui t'a opprimé ; tu rencontres qui t'a dépouillé ; tu rencontres qui t'a mis en prison ; allons ! rentre en ton cœur, considère ton Seigneur. D'un côté, ton ennemi méchant ; de l'autre, ton Seigneur bon. Ton méchant ennemi te fait du mal, prie pour ton ennemi, te dit ton Seigneur qui est bon. Placé entre ton

[1] II Cor. xi 26. — [2] Luc xviii 19. — [3] Ibid. vi 45. — [4] Michée vii 6.

[1] II. Tim. ii 19.

ennemi méchant et ton bon Seigneur, que ferastu ? Prieras-tu contre l'un, ou obéiras-tu à l'autre ?

8. Ton Seigneur te commande de prier pour cet ennemi pervers : que feras-tu ? L'ordre vient du Seigneur, l'ordre est sévère, mais grande est la récompense promise. Quel est l'ordre sévère ? « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui « vous haïssent, et priez pour ceux qui vous « persécutent. » Voilà qui est difficile. Mais « à « cause des paroles sorties de votre bouche, j'ai « marché par de difficiles voies [1]. » Et comment aurais-tu la force de marcher par de difficiles voies, si *sa miséricorde n'était devant tes yeux* ? Voilà l'ordre sévère, difficile ; considère maintenant la récompense promise.

« Priez pour ceux qui vous persécutent, afin que « vous soyez les enfants de votre Père qui est « dans les cieux [2]. » S'il te disait : Prie pour ton ennemi, afin que tu sois l'enfant de ton père, afin que ce père charnel ne te déshérite pas, car il veut te laisser ce qu'il ne peut emporter ; tu craindrais et tu obéirais. Pour cet ordre sévère on te permet d'être le fils du Très-haut. Songe à ton Père, pense à son héritage. Dis donc, commence à prier pour ce grand ennemi, qui t'a fait tant de mal, qui t'a causé tant de chagrins ; commence à prier pour lui et surveille les résistances de ton cœur. Quand tu le veux, quand il te plaît de te soumettre, quand tu en éprouves intérieurement de la joie, quand tu obéis à ton Sauveur et que tu pries pour ton ennemi, c'est l'or. Au contraire, quand après avoir commencé à prier, tu commences à sentir les résistances de la faiblesse charnelle, ce sont les scories dont Dieu veut te purifier dans le creuset.

9. Exerce-toi donc au milieu des méchants, ô homme de bien, si néanmoins tu l'es, non de ton propre fonds, puisque tu as fait le mal, mais par la grâce de Celui qui ne le fait jamais ; exerce-toi au milieu des méchants. Ne me dis pas : S'il était nécessaire qu'il y eût des méchants pour nous exercer, que ne sont-ils au moins en petit nombre et pourquoi les bons ne sont-ils pas les plus nombreux ? Ne vois-tu pas que s'ils étaient en petit nombre, ils n'attaqueraient pas les bons ? Considère donc, homme clairvoyant, que si les bons étaient en grand nombre et les méchants en petit nombre, ce petit nombre de méchants n'oserait attaquer le grand nombre des bons. S'ils n'osaient, ils ne les exerceraient pas. Mais aujourd'hui que les méchants sont en grand nombre, le petit nombre des bons se fatiguent au milieu d'eux ; s'ils se fatiguent, ils suent, et s'ils suent, c'est l'or qui s'épure.

Sers donc à embellir la maison de Dieu. La faiblesse humaine t'a résisté intérieurement ; prie pour obtenir la victoire : que Dieu te vienne en aide, que Celui qui commande t'aide à obéir. Mais tu as triomphé de ta faiblesse ; tu as repris courage, tu as reçu la grâce de prier pour ton ennemi. Vois quel bien en résulte ; compare.

Il cherche des moyens de t'attaquer ; tu répands pour lui des prières. S'il te nuit, c'est ouvertement : quand tu pries pour lui, tu as Dieu pour témoin ; mais il ne le croit pas, parcequ'il ne sonde pas ton cœur. Quand donc il te manque ouvertement au moment même où en secret tu pries pour lui, vois si sous ce pressoir, car l'Eglise est comparée aussi à un pressoir, cet ennemi n'est pas l'écume qui se répand en public. L'écume se répand en public ; l'huile trouve des voies secrètes pour se rendre dans la coupe ; et quoiqu'elle coule secrètement on la voit réunie en grande quantité. O mes frères, combien est-il d'hommes qui dans cette tourmente universelle, au milieu de la malice du monde, et dans cette effroyable quantité de maux, se sont recueillis et convertis au Seigneur, ont dit adieu au monde et ont tout-à-coup commencé à distribuer leurs biens aux pauvres, après avoir peu auparavant dérobé le bien d'autrui ! Si l'on voit en public beaucoup de ravisseurs, d'envahisseurs et de spoliateurs, c'est l'écume qui se répand dans les rues. Quant aux bons, l'un est ici, l'autre est là, mais ils sont unis de cœur ; ils rougiraient de continuer à faire le mal, ils demandent les avis de Dieu, ils se rient des espérances du siècle, attendant celles du ciel, ils changent et d'affections et de mœurs : c'est l'huile de la sainteté sous le pressoir, c'est le vase d'honneur dans la grande maison, c'est l'or dans le creuset, c'est le grain dans le grenier, c'est la beauté de la maison de Dieu.

[1] Ps. [illegible] — [2] Matt. v, 44, 45.

SERMON XVI.

LA VIE PROMISE [1].

—

ANALYSE. — La vie promise dans le Psaume XXXIII, n'est pas la vie du temps. Car 1° elle est trop courte et au lieu qu'il soit besoin d'exciter l'homme à la prolonger, l'homme doit s'appliquer plutôt à la rendre bonne. 2° Ce qui prouve encore que ce n'est pas de cette vie qu'il est ici question, c'est qu'au lieu de la prolonger, les préceptes imposés sont de nature à l'abréger en certaines circonstances et l'on en peut dire autant des jours de bonheur également montrés ici en perspective. — Il est donc question d'une autre vie et d'une félicité meilleure. Ne négligeons rien pour l'obtenir.

1. L'Esprit de Dieu appelle le genre humain en nous prescrivant ce que nous devons faire, et en nous promettant ce que nous devons espérer. Mais d'abord il nous enflamme d'ardeur pour la récompense, afin de nous porter à obéir plutôt par amour du bien que par crainte du mal. « Quel est, dit-il, l'homme qui veut la vie et sou- « pire après les jours de bonheur ? » Il demande quel est cet homme, comme s'il était possible de découvrir qui ne l'est pas. Quel est effectivement celui qui ne veut pas la vie et qui ne soupire point après les jours de bonheur ?

Écoute donc ce qui suit, ô toi qui veux et recherches cette vie et ces jours ; ô homme, ou plutôt, tous les hommes, écoutez ce qui suit : « Préserve ta langue du mal, et tes lèvres de « toute parole de tromperie. Évite le mal et fais « le bien ; cherche la paix et t'y attache [2]. » Les premiers mots contiennent le précepte ; les derniers la récompense. Ce qui nous est prescrit, c'est de préserver notre langue du mal, et nos lèvres des paroles de tromperie, c'est d'éviter le mal, de faire le bien et de chercher la paix : ce qui nous est promis, c'est de nous attacher à cette paix.

Quelle est-elle, sinon la paix que ne possède point le monde ? Quelle est-elle, sinon la paix que ne possède point cette vie, cette vie qui n'en est pas une en comparaison de l'autre ? Car ce n'est pas de celle-ci qu'on dirait : « Quel est l'homme qui « veut la vie ? » et on n'engagerait point à la conserver ou à la prolonger par l'observation de certains préceptes, comme s'il était un seul homme pour ne le pas désirer. Puisqu'elle ne peut durer toujours, on souhaite au moins qu'elle dure longtemps ; et si on la veut bonne autant qu'on la veut longue, elle peut être un moyen d'arriver à l'autre. Et qu'est-ce que la longueur de la vie présente, puisqu'un jour il n'en restera plus rien ? Non, il ne restera plus rien de ce qui était long ; car cette longueur n'était pas immuable ; en s'étendant elle n'augmentait pas ; elle ne croissait pas en se développant, car elle ne marchait qu'en s'éloignant.

2. Toi donc qui aimes une longue vie, aime plutôt une bonne vie. Si tu veux mal agir, cette vie ne sera pas un vrai bien, mais un long mal. Mais reconnais combien tu es insensé et dépravé. Tu avoues préférer la vie à une campagne, et tu veux plutôt une bonne campagne qu'une bonne vie ? Pour suivre ta cupidité, tes coupables convoitises et acquérir une bonne campagne, tu ne crains pas en effet de corrompre ta vie par la fraude. Si toutefois l'on te disait, si l'on te demandait : Préfères-tu perdre cette bonne campagne plutôt que cette vie mauvaise ? Tu répondrais que dans l'impossibilité de conserver l'une et l'autre, tu es plutôt disposé à perdre ta campagne. Tu préfères à tous les biens cette vie, même mauvaise : pourquoi cet amour ne t'engage-t-il point aussi à la rendre bonne ? Tu veux que, même mauvaise, elle soit longue : mais rends-la bonne et ne crains point qu'elle soit trop courte. Car si tu prends soin de la bien passer, tu ne craindras pas de la voir bientôt finir : elle s'unira en effet à la vie éternelle, vie éternelle où le bonheur est sans crainte et la durée sans fin. C'est d'elle qu'il est parlé dans cette question : « Quel est l'homme qui veut la « vie et soupire après *les jours de bonheur* ? » Dans la vie présente au contraire l'Apôtre nous ordonne de racheter le temps, parce que *les jours sont mauvais*. Et qu'est-ce que racheter le temps, sinon en consacrer les moments à rechercher et mériter les biens éternels au détriment même des biens temporels ? De là cet ordre du Seigneur : « Si quelqu'un veut t'appeler « en justice et t'enlever ta tunique, abandonne-

[1] Ps. XXXIII 13. — [2] Ps. XXXIII 13-15.

[1] Matt. V 40.

« lui aussi ton manteau [1]. » Il veut qu'en sacrifiant une chose temporelle, tu emploies pour ton repos ce que tu aurais dépensé dans le procès.

3. Ce n'est donc pas de la vie ni des jours du temps présent que parle l'Esprit-Saint quand il dit : « Quel est l'homme qui veut la vie et « soupire après les bons jours ? » C'est d'ailleurs ce que montre encore ce qui suit. En effet les recommandations indiquées ensuite comme moyens d'obtenir la vie et les jours de bonheur, sont de telle nature que pour les observer il faut souvent sacrifier la vie présente et les jours de la terre. Si nous voyons la vie actuelle dans ces paroles : « Quel est l'homme qui veut « la vie ? » et si pour l'obtenir nous accomplissons les préceptes qui s'y rattachent ; que ferons nous lorsqu'un homme puissant pour le mal nous menacera de la mort afin d'obtenir de nous un faux témoignage ? Si nous faisons ce qu'ordonnent ces expressions : « Préserve ta « langue du mal, » si nous refusons le faux témoignage pour être fidèles à ce commandement, ne semblerons-nous pas déçus ? Comment ! le désir de conserver la vie nous aurait portés à observer le précepte et l'observation de ce même précepte nous ferait plutôt perdre la vie ? Entendons ici la vie éternellement heureuse, celle que le Seigneur donnera à ceux qui lui obéissent quand ils seront au terme de celle-ci ; celle dont le Seigneur a dit : « Si tu veux par- « venir à la vie, observe les commandements [2] ; » et quand alors on nous demandera : « Quel est « l'homme qui veut la vie ? » nous répondrons que c'est nous, et en rendant témoignage à la vérité sous le coup même du persécuteur, nous méprisons la mort dans ce monde et nous obtenons la vie dans le ciel.

4. Disons en autant des jours de bonheur. Si en vue des jours de la vie présente, jours que l'on dit heureux et qui ne le sont pas quand on y ensevelit le cœur dans la bonne chère, quand on se plonge dans la luxure, l'ivresse, et les honteux plaisirs de la débauche : si dis-je, c'est en vue de ces jours considérés comme des jours de bonheur que nous voulons observer le précepte et préserver nos lèvres des paroles de tromperie ; ne voyons-nous pas que pour les conserver il faut souvent des paroles de tromperie, et qu'on perd la vie en demeurant fidèle à la vérité ? Tromper est-il autre chose que d'avoir sur les lèvres des paroles qui diffèrent des sentiments du cœur ? C'est à cela surtout que s'attachent les flatteurs : presque toujours ils adressent de menteuses adulations pour n'être pas écartés des splendides festins et des banquets solennels, où ils ne sont plus admis si pour l'amour de Dieu ils disent la vérité. Ainsi, pour obtenir ces jours qu'il croient bons, ils trompent, et s'ils ne trompent pas on les leur refuse.

Il est donc d'autres jours de bonheur pour lesquels on nous invite à préserver notre langue du mal et nos lèvres des paroles de tromperie. Ces jours n'appartiennent pas à ce siècle ; ils ne sont pas du ciel qui passera, mais du ciel qui demeurera : ils ne sont pas connus de la terre des mourants, mais de la terre des vivants. Quiconque les a en vue et les aime, préserve sa langue du mal ; en vain pour l'y contraindre on le menace de la mort, ses lèvres ne font point entendre de trompeuses paroles ; en vain pour l'attirer au mal on lui montre ces jours de faux bonheur, il s'éloigne du mal, même au milieu des biens ; il fait le bien, même au milieu du mal ; il cherche la paix qui n'est pas sur la terre, et il s'y attache dans Celui qui a fait le ciel et la terre.

5. Ainsi donc, frères, ambitionnez la vie et cherchez les jours de bonheur là où il n'y aura point de nuit : la vie où nul jour mauvais n'est à craindre ; les jours de bonheur, où la vie jamais ne doit finir. Mais si vous tenez à cette récompense, ne vous refusez point aux œuvres dont elle est la couronne. Vous y parviendrez en cherchant la paix. La nuit, cherchez-la devant Dieu avec vos mains et vous ne serez pas déçus [1]. *Avec vos mains*, c'est-à-dire avec vos œuvres : *pendant la nuit*, c'est-à-dire pendant que dure la tribulation ; *devant Dieu*, c'est-à-dire avec une conscience pure. En vivant de cette sorte et en aimant de cette manière, vous possèderez Dieu en le contemplant et vous aurez en lui une vie sans fin, d'heureux jours sans nuit, une paix sans trouble.

[1] Matt. v, 40. — [2] Matt. xix, 17.

[1] Ps. lxxvi, 3.

SERMON XVII.

LE SILENCE DE JÉSUS-CHRIST [1].

ANALYSE. — Si Jésus-Christ a gardé le silence devant son juge, il ne le gardera pas toujours. I. Il ne le garde point quand notre salut demande qu'il parle. Il nous a parlé par les prophètes, par lui-même ; maintenant encore il nous parle dans ses Écritures, par l'Église, et c'est lui qui m'oblige, sous peine de mort, de vous dénoncer que les pécheurs d'habitude, aussi insensibles à leurs crimes que des cadavres, méritent d'être retranchés de l'Église. II. Il est vrai, Jésus-Christ maintenant ne parle point par sa propre bouche et quoiqu'il parle de tant d'autres manières, des malheureux interprètent son silence comme une indifférence ou même un consentement au crime. Mais il parlera un jour d'une manière terrible, et ce sera pour charger le pécheur d'une épouvantable et irrémédiable confusion. III. Donc empresse-toi de te corriger. Profite des réprimandes de l'Église et ne t'imagine point que le jugement soit si éloigné, puisque tu es si fragile et que ta mort est si proche.

1. Frères, nous venons de chanter : « Dieu « viendra avec éclat ; c'est notre Dieu et il ne « gardera point le silence. » L'Écriture a prédit que le Christ notre Dieu viendra pour juger les vivants et les morts. Lorsque d'abord il est venu pour être jugé, il est resté caché ; quand il viendra pour juger, il paraîtra avec éclat. Combien il fut caché alors ! Comprenez-le par ces paroles de l'Apôtre : « S'ils l'avaient connu, ils n'auraient « point crucifié le Seigneur de la gloire [2]. » Même interrogé il garda le silence ; l'Évangile le dit et c'était l'accomplissement de cette prophétie d'Isaïe : « Il a été conduit comme une brebis à « l'immolation, et comme l'agneau se tait devant « qui le tond, il n'a point ouvert la bouche [3]. »

« Il viendra donc avec éclat et ne gardera « pas le silence. » Ces paroles : « Il ne gardera « point le silence, » sont une allusion au silence qu'il garda devant son juge. Le garda-t-il jamais quand pour nous il était nécessaire qu'il parlât ? Il ne l'a gardé ni dans la bouche des prophètes ni dans sa propre bouche, et si maintenant il le gardait, l'Écriture ne parlerait point. Le lecteur monte à la tribune, et le Christ n'est point silencieux. Le prédicateur explique, et s'il dit vrai c'est le Christ qui parle. Si le Christ gardait le silence, je ne vous dirais point ce que je vous dis. Mais il ne le garde pas non plus dans votre bouche. Quand vous chantiez, n'était-ce pas lui qui parlait ?

Il n'est point silencieux ; c'est à nous de l'écouter, mais avec l'oreille du cœur. Il est facile d'entendre avec les oreilles du corps ; mais nous lui devons une autre attention, celle que ce Maître réclamait lui-même en disant : « Entende, « qui a des oreilles pour entendre [4]. » Qui était alors, devant lui, privé de cet organe ? Tous l'avaient et peu l'avaient. Tous n'avaient pas des oreilles pour entendre, c'est-à-dire pour obéir.

2. Ne vient-il pas de parler d'une manière terrible dans la prophétie d'Ézéchiel ? Vous y avez été attentifs, je le crois ; je crois que vous avez remarqué ces paroles : « Je t'enverrai à la « maison d'Israël, je ne t'enverrai pas à un peuple « d'un langage profond. Mais ce peuple refusera « de t'entendre, parcequ'il ne veut pas m'en- « tendre [1]. » N'est-ce pas une preuve que Dieu parlait lui-même par la bouche du Prophète ?

C'est nous surtout, nous pasteurs chargés par Dieu d'adresser la parole à son peuple, que ce langage prophétique jette dans l'effroi ; aussi nous nous regardons d'abord dans ce miroir. Ce que disait le lecteur était en effet comme un miroir où nous devons nous considérer. Nous l'avons fait, à vous de le faire. Pour moi je pratique actuellement ce que j'y ai entendu : « Si tu « ne distingues pas le juste, y est-il dit, si tu « ne dis pas au pécheur : Tu mourras de « mort et si tu ne lui montres pas à renoncer à ses « iniquités ; à la vérité il mourra dans ses pé- « chés, mais je redemanderai son sang à tes « mains. Si au contraire tu l'avertis, qu'il dé- « daigne et n'obéisse pas, il mourra dans ses « crimes, mais tu délivreras ton âme [2]. » Je vous avertis, je délivre mon âme. Car si je me tais, je suis jeté non dans un grand danger mais dans une grande ruine.

Maintenant que je parle et accomplis mon devoir, réfléchissez à vos propres dangers. Que pensez-vous que je veux, que je désire, que j'ambitionne ? Pourquoi estimez-vous que je parle que je siège ici, que je vis ? Mon but n'est-il pas que tous ensemble nous vivions pour le Christ ? Telle est mon ambition, tel est mon honneur, telle est ma gloire, telle est ma joie, telles sont mes richesses. Si vous ne m'écoutez

[1] Ps. XLIX, 3. — [2] I Cor. II, 8. — [3] Isaïe LIII, 7. — [4] Matt. XIII, 9.

[1] Ézéch. II, 5-7. — [2] Ézéch. XXXIII, 8, 9.

point et si néanmoins je ne cesse de parler, je délivrerai mon âme ; mais je ne veux point me sauver sans vous.

3. Mes frères, gardez-vous de mépriser les péchés dont peut-être vous avez déjà contracté l'habitude. On fait peu de cas d'un péché d'habitude, on le regarde même comme nul : on y est endurci, on n'en ressent aucune douleur. On n'en ressent point non plus d'un membre entièrement pourri ; toutefois loin de le considérer comme bien portant, on le regarde comme un membre mort. Soyez attentifs à ce que dit l'Écriture et voyez-y votre règle de conduite. Qui ne dédaigne le péché d'ivrognerie ? Ce vice est commun et on le dédaigne. Le cœur adonné au vin n'est plus sensible à la douleur, parcequ'il n'a plus de vie. Le membre qui frémit quand on le blesse est plein de santé, ou présente quelque espoir de recouvrer la santé. S'il ne sent rien quand on le presse, quand on le pique, quand on le blesse, c'est qu'il n'a plus de vie et doit être retranché du corps. Nous épargnons quelquefois et nous nous contentons de parler ; nous différons d'excommunier et d'exclure de l'Eglise, parce que nous craignons que ce châtiment ne rende pire le coupable. Dans cette situation son âme est morte : cependant notre Médecin est tout-puissant ; il ne faut point désespérer du salut de ces malades, il faut le supplier de toutes nos forces de vouloir bien leur ouvrir l'oreille du cœur, qui certainement est fermée.

Néanmoins ce redoutable Seigneur épargnera-t-il toujours ? gardera-t-il toujours le silence ? Vous venez de l'entendre, mes frères ; lorsque dans ce psaume il énumérait les iniquités du pécheur, il disait : « Voilà ce que tu as fait et je me suis « tu. » Mais n'y est-il pas dit aussi : « Il viendra et « ne gardera point le silence ? » Il sera là et parlera. Car sans compter ce silence dont j'ai fait mention tout à l'heure et que Jésus-christ notre Seigneur et notre Dieu a gardé devant son juge, pour accomplir cette prophétie comme les autres, actuellement il ne parle point par lui-même. Il est monté au ciel, il est assis à la droite de son Père, d'où il viendra juger les vivants et les morts ; mais tant qu'il est là et jusqu'à son avénement il se tait. Nous l'entendons dans les livres, il ne nous parle pas de vive voix. Vous entendez maintenant son langage dans les saintes Écritures ; vous l'entendez aussi lorsque vous vous les rappelez ou lorsque peut-être vous vous en entretenez entre vous.

4. Quand on veut, mes très-chers, être écouté de Dieu, il faut d'abord écouter Dieu. Mais l'écoutes-tu quand tu commets un adultère que tu crois caché parcequ'aucun homme n'en est témoin ? Dieu te voit, mais il se tait. Quand tu veux dérober, tu observes d'abord les regards de celui que tu veux dépouiller, et tu accomplis ton dessein lorsqu'il n'en a point connaissance. T'abstiens-tu dans la crainte d'être surpris ? Tu as fait le crime intérieurement, tu l'as commis dans ton cœur : tu n'as rien emporté et l'on te tient pour voleur. Toi-même d'ailleurs, quand l'occasion se présente, tu exécutes ton injuste projet et tu t'applaudis du silence de Dieu.

Entends donc le psaume : c'est à toi qu'il s'adresse, à toi qui es ici et qui peut-être as fait cette nuit quelque acte criminel. « Voilà ce que « tu as fait, dit-il, et je me suis tu. M'as-tu « injustement soupçonné d'être semblable à « toi ? » O vous qui ne dites ni ne pensez ce que je vais exprimer, je vous estime heureux. Ces hommes qui font le mal ou qui se repentent d'avoir fait le bien et qui perdent par une pénitence vicieuse le fruit de leurs bonnes œuvres, ces hommes ne disent-ils pas chaque jour et ne murmurent-ils pas avec aigreur : Réellement si ces actes déplaisaient à Dieu, les laisserait-il faire et les auteurs en seraient-ils heureux sur la terre ? Voici des ravisseurs, voici des hommes qui oppriment les faibles, qui exproprient leurs voisins, qui dépassent violemment les limites et qui calomnient : cependant ils sont puissants, riches et heureux dans ce monde. Dieu les épargnerait-il si réellement il voyait tout cela, s'il en prenait souci ? On va même jusqu'à dire, ce qui est plus horrible : Il n'y a de faveur que pour les méchants. Qu'un homme fasse le bien et soit ensuite éprouvé, il s'écrie aussitôt : Il n'y a point d'avantage à bien faire ; qui fait bien n'en profite pas. Mais n'est-ce pas assez pour toi de chercher à mal faire ? Te faut-il maudire encore ceux qui font le bien ? « Voilà « ce que tu as fait, dit le Seigneur, et je me suis « tu. M'as-tu injustement soupçonné d'être « semblable à toi ? » *D'être semblable à toi*, qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire : as-tu pensé que le mal me plaît comme à toi ? Tu t'es contenté de le dire en ton cœur ; mais je t'ai entendu. Ce qu'il y a de plus malheureux encore, c'est qu'on tient ostensiblement ce langage sans craindre qu'il soit entendu.

5. « Tu m'as donc injustement soupçonné « d'être semblable à toi. Je t'acuserai » de la

manière et dans le temps que tu ne penses pas. Lorsque tu agis je garde le silence, mais je ne le garde point quand je juge. « Je t'accuserai. » Et que te ferai je alors ? « Je te placerai en face de « toi-même. » En faisant le mal tu crois encore être bon parce que tu refuses de te considérer. Tu critiques les autres sans te regarder ; tu accuses les autres sans penser à toi : tu les fais poser devant tes yeux et tu te places derrière toi-même. En t'accusant je fais le contraire. C'est toi-même que je place devant toi-même. Tu te verras alors et tu te plaindras ; mais il n'y aura plus moyen de te corriger. Tu méprises donc le temps de la miséricorde ; viendra le jour du jugement ; car tu as chanté toi-même dans mon Église : « Je chanterai, Seigneur, votre miséri- « corde et votre jugement [1]. »

Ce cri sort de notre bouche et les Églises redisent partout en l'honneur du Christ : « Je « chanterai, Seigneur, votre miséricorde et « votre jugement. » Nous sommes au temps de la miséricorde et pas encore à l'époque du jugement : corrigeons-nous. Voici le temps, le moment convenable ; nous avons péché, corrigeons-nous. Nous ne sommes point encore au terme de la voie ; le jour n'est pas tombé, nous n'avons point rendu le dernier soupir : ah ! ne désespérons point, ce serait aggraver le mal. Pour effacer les péchés, hélas! si facilement explicables des mortels, péchés d'autant plus fréquents qu'ils sont de moindre gravité, Dieu a établi dans son Église, pour le temps de la miséricorde, un remède à prendre chaque jour. « Pardonnez-nous « nos offenses comme nous pardonnons à ceux « qui nous ont offensés [2]. » Cette prière doit nous purifier et nous disposer à approcher de l'autel, à recevoir le corps et le sang de Jésus-Christ.

6. Ce qu'il y a de plus douloureux, c'est qu'on méprise complètement ce divin remède : il est des hommes qui refusent le pardon à qui les offense, qui vont même jusqu'à ne vouloir pas le demander à ceux qu'ils blessent. La tentation a pénétré dans l'âme, la colère s'y est glissée, elle y a établi son empire et s'y est rendue tellement maîtresse, que le cœur a été bouleversé et que la langue a vomi les outrages et les injures. Ne vois-tu pas où elle t'a poussé ? Ne vois-tu pas où elle t'a précipité ? Corrige-toi enfin, dis : J'ai mal fait, j'ai péché. Tu ne mourras pas de parler ainsi : crois-en, non pas moi, mais Dieu même. Que suis-je, hélas ? un homme, votre semblable, chargé de chair et d'infirmité. Tous croyons en Dieu.

Attention à vous ! Le Christ Notre-Seigneur a dit, remarquez bien : « Si ton frère a péché « contre toi, reprends-le entre toi et lui seul. « S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère ; s'il ne « t'écoute point, prends encore avec toi une ou « deux personnes, et sur la parole de deux ou « trois témoins tout sera avéré. S'il ne les écoute « pas eux-mêmes, réfères-en à l'Église, et s'il « n'écoute pas l'Église non plus, qu'il te soit « comme un païen et un publicain [1]. » Le païen est un gentil, et le gentil est celui qui ne croit point au Christ. Si donc on n'écoute pas l'Église, on est mort.

Mais on est vivant, dis-tu ; on entre dans l'Église, on se signe, on fléchit le genoux, on prie, on approche de l'autel. Peu importe ! Que l'on « soit pour toi comme un païen et un publi- « cain. » Ne considère point ces trompeuses apparences : tout vivant, on est mort. D'où vient cette vie ? Comment se soutient-elle ? Je dis à quelqu'un devant vous : Tu as fait cela, — Était-ce un si grand mal, répondra-t-il ensuite. Il devrait m'avertir secrètement, me dire en particulier que j'ai mal fait, je reconnaîtrais ainsi ma faute. Pourquoi m'accuser en public ? — J'ai fait ce que tu demandes et tu ne t'es point corrigé ? Je l'ai fait et tu continues ? Je l'ai fait et dans ton cœur tu prétends encore avoir bien agi ? Es-tu juste, parce que Dieu se tait ? N'as-tu point manqué, parce que Dieu ne punit pas encore ? Ne crains-tu pas d'entendre : « Je t'accuserai ? » Ne crains-tu pas : « Je te placerai en face de toi-même ? » Ne le crains-tu pas ?

7. Mais le jugement, dis-tu, est encore éloigné. D'abord qui t'a dit que le jour du jugement est encore loin ? Si ce jour est encore loin, ton jour l'est-il également ? Comment en sais-tu l'époque ? Beaucoup ne se sont-ils pas endormis pleins de santé pour devenir des cadavres glacés ? Ne portons-nous pas la mort avec nous dans notre corps ? Ne sommes-nous pas plus fragiles que si nous étions de verre ? Tout fragile qu'il soit, le verre avec des précautions peut durer longtemps, et l'on rencontre, entre les mains de petits-fils et d'arrière petits-fils, des coupes où ont bu des aïeuls et des bisaïeuls. Tant de fragilité s'est conservée pendant de longues années. Nous autres mortels nous sommes fragiles et nous marchons chaque jour au milieu des

[1] Ps. c, I. — [2] Math. VI. 12

[1] Math. XVIII, 15-17.

dangers ; en dehors même des cas imprévus, il nous est impossible de vivre longtemps. La vie humaine, même complète, est courte. De l'enfance à la vieillesse décrépite elle est courte. Si Adam avait vécu jusqu'ici et qu'il mourut aujourd'hui, que lui importerait sa longue vie ? Ajoutez que le moment où la mort semble devoir arriver naturellement est toujours incertain, à cause des maladies qui peuvent survenir. Des hommes meurent chaque jour ; ceux qui survivent forment leur convoi, célèbrent leurs funérailles et se promettent de vivre encore. Personne ne dit : Je me corrigerai pour n'être pas comme ce défunt que j'ai conduit.

Vous aimez les paroles ; je demande des actes. Veuillez ne me point attrister par vos mœurs corrompues : car je n'ai dans cette vie d'autre plaisir que votre bonne vie.

SERMON XVIII.

POURQUOI LE JUGEMENT DERNIER [1].

ANALYSE. — Autant le premier avènement du Sauveur a été caché, autant le dernier sera éclatant. Pourquoi? — I Malgré les traits de justice que Dieu fait briller quelquefois dans ce monde, il n'est pas moins vrai que les biens et les maux paraissent également distribués entre les bons et les méchants. Il n'en est rien cependant, car les bons et les méchants amassent inégalement des trésors inadmissibles de mérite ou de colère. Le résultat de leur travail est secret; il faut le faire briller au grand jour. II Or c'est ce que Jésus-Christ fera de la manière la plus solennelle au jugement dernier. Il mettra en relief les vertus et la récompense des uns; les crimes et les châtiments des autres. Donc empressons-nous de faire pénitence. N'ayons ni présomption ni désespoir.

1. Recevez avec plaisir, comme encouragement à votre charité, les quelques réflexions que m'inspire le Seigneur à l'occasion de ce psaume. C'est de Jésus-Christ notre Seigneur que doivent s'entendre ces paroles prophétiques que nous venons d'ouïr et de chanter : « Dieu viendra avec éclat ; « c'est notre Dieu et il ne gardera point le si« lence. » En effet le Seigneur Jésus-Christ, notre Dieu et Fils de Dieu, est venu voilé dans son premier avènement, dans le second il viendra avec éclat. Quand il est venu voilé, il ne s'est fait connaître qu'à ses serviteurs ; lorsqu'il viendra avec éclat, il se manifestera aux bons et aux méchants. En venant voilé il venait pour être jugé ; en venant avec éclat il viendra pour juger. Enfin il garda le silence lorqu'on le jugeait et c'est de ce silence que le prophète avait dit : « Il a été « conduit comme une brebis à l'immolation, et « comme l'agneau devant celui qui le tond, il n'a « pas ouvert la bouche [2]. Mais notre » « Dieu vien« dra avec éclat ; c'est notre Dieu et il ne gardera « point le silence. Il ne se taira point » lorsqu'il jugera, comme il s'est tu lorsqu'il était jugé. Maintenant il ne se tait point pour qui veut l'entendre ; mais il est dit qu'alors « il ne gardera point le silence, » parce que sa voix sera reconnue de ceux-mêmes qui le méprisent aujourd'hui.

Il est des hommes qui se rient des commandements de Dieu lorqu'on en parle présentement, et parcequ'ils ne voient ni ses promesses réalisées ni ses menaces accomplies, ils se moquent de ses préceptes. Car ce qu'on appelle la félicité de ce monde est également pour les méchants : les bons éprouvent aussi ce qu'on nomme le malheur de ce monde ; et les mortels qui voient le présent et ne croient pas à l'avenir remarquent que les biens et les maux du siècle sont distribués indistinctement aux bons et aux méchants. Désirent-ils les richesses ? Ils les voient aux mains des plus coupables comme aux mains des hommes de bien. Ont-ils horreur de la pauvreté et des misères du siècle ? Ils observent aussi que les méchants en souffrent comme les bons, et ils disent dans leur cœur que Dieu ne regarde ni ne dirige les choses humaines et qu'il nous laisse rouler au hasard dans l'abîme de ce monde, sans prendre aucun soin de nous. Ainsi méprisent-ils le commandement parcequ'il ne sont pas témoins de l'éclat du jugement.

2. On devrait cependant remarquer que maintenant même Dieu regarde et juge, quand il le veut, sans différer, et qu'il diffère quand il lui plaît. Pourquoi ? Parce que, si jamais il ne jugeait dans cette vie, on croirait qu'il n'y a pas de Dieu, et si présentement il jugeait tout, il ne réserverait rien pour le jugement à venir. Il est donc beaucoup de choses qu'il réserve, il en est quelques unes qu'il juge actuellement ; son

[1] Ps. XLIX, 3. — [2] Isaïe, LIII, 7.

but est de frapper d'une crainte salutaire et de porter à se convertir les coupables dont il remet la cause. Il n'aime pas de condamner, il cherche à sauver . Voilà pourquoi il est patient envers les méchants, il veut les rendre bons.

Cependant l'Apôtre dit : « La colère de Dieu « éclatera contre toute impiété [1]; » et « Dieu ren« dra à chacun selon ses œuvres. » De plus il adresse à l'indifférent cet avertissement et ce reproche : « Méprises-tu les richesses de sa bonté « et de sa patience ? » Quoi ! parcequ'il est pour toi bon, tolérant et patient ; parcequ'il remet ta cause et ne te brise pas, tu le méprises et ne crois pas à son jugement ! « Ignores-tu que la patience « de Dieu t'invite à la pénitence ? Cependant, par « la dureté de ton cœur, tu t'amasses un trésor de « colère pour le jour de la colère et de la mani« festation du juste jugement de Dieu, qui rendra « à chacun selon ses œuvres [2]. »

3. Ainsi tout ce que l'homme fait maintenant, il le jette dans un trésor sans savoir ce qu'il amasse. Les riches savent peut-être ce qu'ils jettent dans leur trésor terrestre, mais ils ignorent pour qui ils travaillent, car ils ne savent nullement ce que deviendront leurs richsses après leur mort : elles sont quelquefois le partage de leurs ennemis ; et tel qui se prive de nourriture pour s'enrichir, travaille pour les excès, les débauches et les dissolutions d'un autre.

Il en est donc qui savent ce qu'ils amassent sans savoir pour qui. Ainsi les bons connaissent ce qu'ils envoient dans le céleste trésor, les méchants ignorent ce qu'ils se préparent. Le bon met dans ce trésor toutes les œuvres de miséricorde qu'il a faites envers les malheureux secourus par lui, et il compte sur la fidélité du gardien qui lui conserve tout ce qu'il amasse. Il ne voit pas tout mais il est tranquille sur le trésor même ; il sait que le voleur n'en emporte rien, que l'ennemi ne l'attaque pas, qu'un adversaire injuste et puissant ne l'enlève point comme ce que l'on enlève au vaincu ; mais qu'il lui restera, toujours parcequ'il a pour gardien le Tout-puissant lui-même. Eh ! si l'on est sans souci après avoir confié son argent à un serviteur fidèle, comment les bons seraient-ils dans l'inquiétude en recommandant le trésor de leurs charités au Seigneur ? Il savent donc que tout ce qu'ils y mettent est en sûreté : fidèles, ils ont foi à la puissance de leur Maître ; ils croient qu'il veille et qu'ils retrouveront tout ce qu'il garde.

Est-ce que les hommes voient toujours le coffre où ils mettent leur argent ? Le mettent-ils même toujours dans un coffre ? L'enfouissent-ils ou le gardent-ils toujours ? Ils ne l'ont pas toujours sous les yeux : toutefois ils ont comme la conscience qu'il est encore au lieu où ils l'ont déposé. Peut-être le voleur l'a-t-il déjà emporté, lorsque celui qui l'a inutilement conservé se laisse encore aller à une vaine joie. Mais si nous plaçons quelque chose dans les célestes trésors, nous sommes sûrs que le Seigneur le garde fidèlement ; le voleur ne peut absolument rien nous prendre, nous ne subissons aucune perte.

Les méchants aussi mettent dans un trésor toutes leurs œuvres mauvaises et Dieu les leur conserve. C'est ce que signifient ces paroles de l'Apôtre : « Tu t'amasses un trésor de colère « pour le jour de la colère du juste jugement « de Dieu . »

4. Puisqu'à l'insu des méchants Dieu conserve tout ce qu'ils font ; quand il viendra dans son éclat et non plus pour garder le silence, il convoquera près de lui toutes les nations, comme il l'annonce dans l'Évangile . Il fera alors la grande séparation, plaçant les uns à sa droite et les autres à sa gauche, puis il commencera à ouvrir les trésors afin que chacun reconnaisse ce que chacun y a mis . « Venez, bénis de mon Père, dira-t-il « à ceux de droite, recevez le royaume qui vous « a été préparé depuis le commencement du « monde. Recevez en partage le royaume des cieux, le royaume éternel, la compagnie des anges, l'éternelle vie, où personne ne naît et où ne meurt personne. Car en mettant vos œuvres dans votre trésor, vous achetiez le royaume même des cieux. « Recevez le royaume des cieux qui « vous a été préparé dès l'origine du monde. » Et voici comment il leur montre leurs trésors : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à « manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à « boire ; j'étais nu, et vous m'avez vêtu ; voyageur, « et vous m'avez recueilli ; en prison, et vous êtes « venus à moi ; malade, et vous m'avez visité. « — Seigneur, lui répondent-ils, quand est-ce que « nous vous avons vu éprouver ces besoins et que nous vous avons servi ? Et lui : « Chaque fois « que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, c'est « à moi que vous l'avez fait. » Et parce que c'est à moi que vous l'avez fait chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, prenez ce que vous avez déposé, possédez ce que vous avez acheté. C'est pour cela que vous l'avez confié à votre Sauveur.

Il se tournera ensuite vers ceux de la gauche

[1] Rom. I 18 — [2] Ibid. II. 1-6.

et leur montrera leurs trésors vides de toute bonne œuvre. « Allez, dira-t-il, au feu éternel « qui a été préparé au diable et à ses anges. J'ai « eu faim et vous ne m'avez pas donné à man- « ger. » Avez-vous jamais rien trouvé, rien déposé dans ce trésor ? Cherchez bien, on vous rendra tout. « Mais jamais, disent-il, nous ne vous « avons vu avoir faim. » Et lui : « Chaque fois « que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus pe- « tits, vous ne me l'avez pas fait non plus [1]. » Ce qui peut-être vous a empêchés de me le faire, c'est que vous ne m'avez pas vu marcher sur la terre. Mais vous êtes si pervers qui si vous me voyiez vous me crucifieriez comme les Juifs. Car les méchants qui voudraient qu'aujourd'hui, s'il était possible, il n'y eût plus d'églises où on prêchat les commandements de Dieu, ceux-là ne feraient-ils pas mourir le Christ, s'ils le trouvaient vivant sur la terre?

Cependant ils oseront lui dire, comme s'il ignorait les pensées des hommes : « Seigneur, quand « est-ce que nous vous avons vu avoir faim ? » Et lui : « Chaque fois que vous avez manqué à l'un de « ces plus petits, vous m'avez manqué aussi. » J'avais placé devant vous sur la terre mes petits dans l'indigence. Comme chef, j'étais assis dans le ciel à la droite de mon Père ; mais sur la terre mes membres souffraient, ils étaient indigents sur la terre il fallait leur donner, ce don serait allé jusqu'au chef ; il fallait savoir qu'en plaçant devant vous ces indigents sur la terre, je voulais en faire comme vos serviteurs chargés de porter vos œuvres dans mon trésor : vous n'avez rien mis dans leurs mains; ne soyez pas étonnés de ne rien trouver ici.

5. Ainsi il ne gardera point alors le silence ; il se montrera : c'est pourquoi il est dit : « Il ne se « taira point. » Quand le Lecteur lit maintenant cela dans le livre sacré, on le méprise ; si l'évêque l'interprète et l'explique de vive voix, on s'en moque. S'en moquera-t-on ainsi lorsque le Juge tout-puissant le fera entendre lui-même ? Chacun recevra ce qu'il aura fait, le bien ou le mal [1].

Sous l'inspiration d'une pénitence infructueuse et tardive, des hommes diront alors : Ah ! si nous pouvions revivre, écouter et pratiquer ce que nous avons dédaigné ! Ces malheureux que leurs iniquités placent dans les rangs ennemis répèteront alors ce qui est dit au livre de la Sagesse : « Que « nous a servi l'orgueil ? Que nous a procuré l'os- « tentation des richesses ? Toutes ces choses ont « passé comme l'ombre [2]. »

Vous voyez qu'ils se repentiront ; mais ce repentir les torturera sans les guérir. Veux-tu faire une penitence utile ? Fais-la maintenant. Si tu la fais maintenant tu te corrigeras, et quand tu seras corrigé, on jettera ce trésor d'iniquités où étaient recueillies les mauvaises actions, et l'on te donnera un autre trésor pour le remplir de tes bonnes œuvres.

Mais si tu mourais immédiatement après ta conversion, trouverait-on aucune bonne œuvre dans ce trésor ? Oui, tu y trouveras de bonnes œuvres, car il est écrit : « Paix sur terre aux « hommes de bonne volonté [3]. » Ce n'est pas le pouvoir que Dieu demande, c'est la bonne volonté qu'il couronne. Il sait que tu as voulu sans pouvoir : il te marque comme si tu avais fait ce que tu as voulu. Il est donc nécessaire de te convertir ; tu pourrais en différant être enlevé par une mort subite et ne rien trouver qui fasse ta richesse dans le présent et ton bonheur dans l'avenir.

Tournons-nous avec un cœur pur, etc. [4].

[1] Matt. XXV, 31-45.

[1] II Cor. V, 10. — [2] Sag. V, 8, 9. — [3] Luc, II, 14. — [4] Voir serm. 1.

SERMON XIX.

SUR LA PÉNITENCE [1].

Prononcé à Carthage, dans la grande basilique, un jour de jeux publics.

ANALYSE. — Ce discours, où Saint Augustin fait entrer deux psaumes presque tout entiers, ou au moins les passages dominants de chacun deux, se rapporte uniquement à la pénitence et se divise en deux parties : savoir, la nécessité et la nature de la pénitence. — I. Il est nécessaire, à l'exemple de David, de déplorer constamment ses péchés propres, plutot que de censurer les péchés d'autrui : car 1° cette pénitence est le moyen de désarmer la divine justice ; 2° elle est le sacrifice demandé par Dieu dans le nouveau Testament. — II. La nature de la pénitence consiste 1° à repousser en nous tout ce qui en nous déplait à Dieu ; 2° à ne pas convoiter les biens temporels comme récompense de nos efforts, car ces biens sont distribués indifféremment aux bons et aux méchants, mais à poursuivre l'acquisition des biens éternels. — Hâtons-nous de faire pénitence. Nous sommes aujourd'hui sous le pressoir de la justice et de la miséricorde.

1 Nous avons en chantant prié le Seigneur de détourner sa face de nos péchés et d'effacer tous nos crimes. Cependant, mes frères, vous pouvez remarquer que dans ce psaume nous avons entendu ces paroles : « Car je reconnais mon ini- « quité, mon péché est toujours devant moi, » et qu'ailleurs nous disons à Dieu : « Ne détournez

[1] Ps. L ; LXXII.

« pas de moi votre face [1]; » après lui avoir dit ici : « Détournez votre face de mes péchés. » C'est que l'homme et le pécheur ne formant qu'une personne, l'homme dit : « Ne détournez pas de « moi votre face ; » et le pécheur : « Détournez « votre face de mes péchés. » Ce qui signifie : Ne détournez pas votre face de celui que vous avez fait ; détournez-la de ce que j'ai fait. Que votre œil distingue l'un et l'autre, et que le vice ne fasse point périr la nature. Vous avez fait quelque chose ; quelque chose aussi j'ai fait. Ce que vous avez fait s'appelle nature ; on donne à ce que j'ai fait le nom de vice. Ah ! guérissez le vice pour sauver la nature !

2. « Je reconnais mon péché, » dit encore le pénitent. Si je le reconnais, ne le reconnaissez plus. Vivons saintement, et gardons-nous, en vivant ainsi, de présumer que nous sommes sans péché : si on loue notre vie, ne cessons de demander grâce.

Moins les hommes perdus s'occupent de leurs propres péchés, plus leur curiosité recherche les péchés d'autrui. Ils cherchent non à corriger mais à mordre ; et dans l'impuissance de se justifier ils sont toujours prêts à accuser les autres. Tel n'est point le modèle qui nous est ici proposé pour la prière et pour la pénitence. « Car je reconnais « mon iniquité et mon péché est toujours devant « moi, » est-il dit. Ce Roi repentant ne s'occupait point des péchés d'autrui ; il se recueillait non pour se voir superficiellement, mais pour se pénétrer et descendre au fond de lui-même. Il ne s'épargnait pas ; aussi pouvait-il sans témérité demander d'être épargné.

En effet, mes frères, le péché ne peut rester impuni, ce serait une injustice : indubitablement donc il sera puni. Il le sera par toi ou par moi, dit le Seigneur ton Dieu : c'est-à-dire que le péché sera châtié ou par le repentir de l'homme ou par le jugement de Dieu : par le coupable s'exemptant ainsi, ou par Dieu frappant en même temps le coupable. Qu'est-ce en effet que la pénitence, sinon la colère de l'homme contre lui-même ? Se fâcher c'est s'irriter contre soi : n'est-ce pas pour ce motif qu'on se frappe la poitrine, si toutefois on le fait sincèrement ? Et pourquoi te frapper si tu n'es pas courroucé ? En te frappant la poitrine tu t'indignes donc contre ton propre cœur et tu exiges qu'il fasse réparation à ton Seigneur. On peut entendre aussi de cette manière ces expressions : « Entrez en colère et gardez vous de pé- « cher [2]. » Entre en colère parce que tu as péché, et en te punissant ne pèche plus. Ranime ton cœur par le repentir, et ce sera un sacrifice offert à Dieu.

3. Veux-tu te réconcilier avec Dieu ? Examine comment tu dois te traiter afin que Dieu se réconcilie avec toi. Remarque ce qui est dit dans le psaume : « Si vous aviez voulu un sacrifice, je « vous l'aurais offert ; mais les holocaustes ne vous « sont point agréables. » — Seras-tu donc sans sacrifice ? N'auras-tu rien à offrir, ne pourras-tu apaiser Dieu par aucune oblation ? Qu'as-tu dit par ces paroles : « Si vous aviez voulu un sacrifice, « je vous l'aurais offert ; mais les holocaustes « ne vous sont point agréables ? » — Continue à lire, écoute et dis avec moi : « Le sacrifice que Dieu « demande est une âme brisée de douleur ; Dieu « ne méprise point un cœur contrit et humilié [1]. » Après avoir rejeté ce que tu offrais d'abord, tu as trouvé mieux à offrir. Sous nos ancêtres tu offrais des victimes animales et on nommait sacrifices ces offrandes. « Si vous aviez voulu un sacrifice, je « vous l'aurais offert. » Vous ne cherchez donc pas cette sorte de victimes, toutefois vous demandez un sacrifice. Puisque je n'offre plus ce que j'offrais, qu'offrirai-je ? demande votre peuple. Toujours renouvelé par les décès et les naissances, c'est toujours le même peuple. Les sacrements sont changés, la foi ne l'est pas : les signes le sont, ce qu'ils exprimaient ne l'est pas.

Le Christ était figuré par le bélier, il l'était par l'agneau, il l'était par le jeune taureau, il l'était par le bouc : le Christ était tout. Il était figuré par le bélier parcequ'il conduit le troupeau. Ce bélier fut rencontré dans les buissons lorsque Abraham reçut l'ordre d'épargner son fils et néanmoins de ne pas quitter la montagne sans avoir offert un sacrifice. Ainsi Isaac figurait le Christ, le bélier le figurait aussi. Isaac porta le bois où il devait se consommer, et le Christ portait la croix où il devait mourir. A Isaac fut substitué un bélier, mais au Christ ne fut pas substitué un autre Christ ; et Isaac fut remplacé par le bélier et par le Christ. Le bélier se trouvait arrêté par les cornes dans un buisson [2]. Demande aux Juifs de quoi ils ont formé la couronne du Seigneur. — Le Christ était aussi figuré par l'agneau : « Voici l'Agneau de Dieu, « voici Celui qui efface les péchés du monde [3]. » ; par le jeune taureau : contemple comme les cornes de la croix ; par le bouc, pour avoir pris la ressemblance d'une chair de péché.

Tout cela demeura voilé jusqu'au lever du jour et l'éloignement des ombres [4]. Ainsi les anciens

[1] Ps. L, [illegible] — [2] Ps. IV, 5.

[1] Ps. L, 5, 11 18 19. — [2] Gen. XX, II — [3] Jean, I 29. — [4] Cant. II, 17.

justes croyaient au même Seigneur Jésus-Christ, non-seulement en tant qu'il est Verbe de Dieu, mais aussi en tant qu'il est homme, « médiateur entre « Dieu et les hommes [1]. » Et il nous ont transmis cette foi par la parole et la prophétie. Ce qui a fait dire à l'Apôtre : « Ayant le même esprit de foi, « comme il est écrit : J'ai cru, c'est pourquoi j'ai « parlé ; » ayant donc le même esprit qu'ont eu ceux qui ont écrit : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai « parlé ; — ayant donc le même esprit de foi » qui a fait écrire aux anciens : « J'ai cru, c'est « pourquoi j'ai parlé ; nous aussi nous croyons, et « c'est aussi pourquoi nous parlons [2]. »

Ainsi donc quand le prophète David s'écriait : « Car si vous aviez voulu un sacrifice je vous « l'aurais offert, mais les holocaustes ne vous sont « point agréables, » on offrait à Dieu ce sacrifice qu'on ne lui présente plus aujourd'hui ; son chant était une prophétie, il dédaignait le présent et prévoyait l'avenir. « Les holocaustes, dit-il, ne vous « sont point agréables. » S'ensuit-il que l'on cessera de vous présenter des sacrifices ? Nullement. « Le sacrifice que Dieu demande est une âme « brisée de douleur ; vous ne méprisez point, « mon Dieu, un cœur contrit et humilié. »

Voilà de quoi offrir. Ne cherche point dans ton troupeau ; ne prépare point des vaisseaux, ne cours pas aux provinces éloignées pour en rapporter des parfums : cherche dans ton cœur ce qui est agréable à Dieu. Il faut briser ton cœur. Craindrais-tu de le faire périr en le brisant ? Mais ne lis-tu pas aussi : « Créez en moi un cœur pur, ô mon Dieu ? » Pour créer ce cœur pur il faut briser l'impur.

4. Déplaisons-nous à nous-mêmes quand nous péchons, parce que nos péchés déplaisent à Dieu. Puisque nous ne sommes point sans péché, ayons au moins avec Dieu cette ressemblance de n'aimer pas ce qu'il déteste. En réprouvant en toi ce qu'y réprouve ton Créateur, tu seras uni de quelque manière à sa volonté. Dieu est l'artiste qui t'a fait ; mais considère-toi attentivement et bannis ce qui ne vient pas de lui. Il est dit dans l'Écriture : « Dieu « a créé l'homme droit [3] ; » et encore : « Que le « Dieu d'Israël est bon pour qui a le cœur droit [4] ! » Si donc tu as le cœur droit, rien ne te déplaira en Dieu, pour toi il sera bon et tu le béniras. Tu le béniras de tout, de ses bienfaits et de ses châtiments.

Avant de dire : « Que le Dieu d'Israël est bon « à ceux qui ont le cœur droit ! » cet ancien s'était examiné avec soin. Il n'avait pas toujours eu le cœur droit et il avait trouvé du désordre en Dieu. Ensuite il changea de sentiment et reconnut qu'il n'y avait en Dieu aucun mal, mais que lui-même manquait de droiture. Se rappelant alors ses jours d'égarement et le moment actuel où il en revenait, il s'écria : « Que le Dieu d'Israël « est bon ! » Mais pour qui ? « Pour ceux qui ont « le cœur droit. » Pourquoi ce langage ? « C'est « que les pieds m'ont presque manqué, mes pas « ont glissé ; » c'est-à-dire j'ai failli tomber. Pourquoi ? « Parce que je me suis indigné contre les « pécheurs en voyant la paix des impies. » En nous disant pourquoi ses pieds ont chancelé et pourquoi ses pas ont glissé, ne nous avertit-il pas de prendre garde nous-mêmes ? Il ignorait que dans l'ancien Testament étaient les figures de l'avenir et il attendait de Dieu la félicité de cette vie, cherchant sur la terre ce que Dieu lui réservait dans le ciel. Ici même il voulait être heureux quoique le bonheur ne soit pas ici. Le bonheur est une grande et belle chose, mais il a sa patrie. Le Christ est venu de cette patrie du bonheur qu'il n'a point trouvé parmi nous. Il a été tourné en dérision, censuré, enchaîné, flagellé, garrotté, indignement conspué, couronné d'épines ; le Seigneur enfin s'est échappé par la mort. Il est écrit dans un psaume (oui, oui, dirent ici ceux qui le savaient) : « Et le Seigneur « a fini par mourir [1]. » Quoi ! serviteur, tu cherches ici la félicité, quand ton Seigneur a fini par y mourir ?

Cet homme, dont j'ai commencé de parler, cherchait donc le bonheur dans un pays où il est étranger, et pour l'obtenir en cette vie il s'attachait à Dieu, le servait et accomplissait ses commandements selon la mesure de ses forces. Or cette félicité ou ce qu'il croyait la félicité qu'il demandait à Dieu, et pour laquelle il le servait, il la vit à ceux qui ne servaient point Dieu, qui adoraient les démons et blasphémaient le Dieu véritable. Il la vit et se troubla comme s'il avait perdu le fruit de son labeur. Voilà ce qu'il envia aux pécheurs en considérant la paix dont ils jouissaient. Lui-même ne dit-il pas : « Voilà que ces « impies, ces heureux du siècle ont multiplié « leurs richesses ? Est-ce donc en vain que j'ai purifié mon cœur, ou lavé mes mains dans l'in« nocence ? J'ai été frappé de votre fouet durant « tout le jour. » J'adore Dieu, ils le blasphèment. A eux le bonheur, à moi le malheur, où est la justice ? Voilà ce qui fait chanceler mes pieds, ce qui a presque égaré mes pas, ce qui a failli me faire périr. Voyez en effet quel danger il y a couru :

[1] I Tim. II, 5. — [2] II Cor. IV 13. — [3] Ecclés. VI, 30. — [4] Ps. LXXII, 1.

[1] Ps. LXXII, 21.

« J'ai dit, s'écria-t-il alors, comment Dieu les « voit-il? le Très-Haut en a-t-il connaissance? » Voyez quel danger il a couru en demandant à Dieu, comme une grande récompense, la terrestre félicité.

Apprenez donc, mes très-chers, à la mépriser si vous l'avez, et à ne pas dire en vos cœurs : Parce que je sers Dieu je suis heureux. Tu verras, même à ceux qui ne le servent pas, ce que tu prends pour le bonheur, et tes pas chancelleront. Si tu le possèdes en servant Dieu, tu remarqueras un homme qui possède quelque chose de semblable sans servir Dieu, et celui-ci jouissant de cette même félicité, tu t'imagineras que la religion est inutile. Si d'un autre côté tu ne le possèdes pas, tu seras plus porté encore à accuser Dieu qui le donne à ses blasphémateurs et le refuse à ses adorateurs. Apprenez donc à mépriser ce qui flatte les sens, si vous voulez servir Dieu avec un cœur fidèle. Tu en jouis? N'en conclus pas que tu es bon, emploie-le à le devenir. Tu en es privé? N'en infère pas que tu es méchant, mais évite le mal que ne fait jamais celui qui est bon.

5. On le voit dans notre prophète. Rentrant en lui-même et se reprochant d'avoir commencé à mal penser de Dieu, ce pécheur haletant, qui a vu la paix des impies, s'écrie avec repentir : « Qu'y « a-t-il pour moi au ciel et qu'ai-je attendu de « vous sur la terre [1] ? » Ainsi il se corrige, ainsi il redresse son cœur et connaît ce que mérite le service de Dieu, ce service qu'il estimait si peu quand pour lui il cherchait la terrestre félicité. Il connaît donc ce que les serviteurs de Dieu doivent attendre en haut, en haut où on nous commande de porter notre cœur et où nous répondons que nous le tenons élevé. Plaise à Dieu que nous ne soyons pas menteurs, au moins dans l'heure, au moins dans le moment, au moins dans l'instant où nous faisons cette réponse!

Rentrant donc en lui-même et redressant son cœur, ce prophète se reproche d'avoir cherché sur terre, comme récompense du service de Dieu, la félicité de la terre. Mais en se reprenant il dit : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel? » Qu'y a-t-il pour moi? L'éternelle vie, l'incorruptibilité, l'empire avec le Christ, la société des Anges; l'exemption de tout trouble, de toute ignorance, de tout danger, de toute tentation; une sécurité vraie, certaine, immuable. Voilà ce qu'il y a pour moi dans le ciel.

« Et sur la terre qu'ai-je attendu de vous? » Qu'ai-je désiré de vous sur la terre? qu'ai-je désiré? Des richesses qui s'écoulent, qui s'écroulent, qui s'envolent. Qu'ai-je désiré? De l'or, ou un peu de terre pâle ; de l'argent, ou un peu de terre livide; de l'honneur ou un peu de fumée qui se dissipe. Voilà ce que j'attendais de vous sur la terre. Et parce que je l'ai vu aux pécheurs, mes pieds ont chancelé et mes pas ont failli s'égarer. Oh! que Dieu est bon pour ceux qui ont le cœur droit!

Que cherches-tu donc, Prophète fidèle? De l'or? de l'argent? des richesses terrestres? Ainsi la foi d'une mère chrétienne mérite ce que possède même une courtisane! Ainsi la foi d'un homme pieux mérite ce que possèdent un comédien, un cocher, un gladiateur, un larron? Loin de nous, mes frères, loin de nous la pensée que tel soit le mérite de notre foi! Que Dieu l'éloigne de nos cœurs! Voulez-vous connaître ce que vaut cette foi? Pour elle le Christ est mort. Mais qu'est-elle? dis-tu, combien vaut-elle? Écoute cet homme qui crie : « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel? » Il ne dit pas ce qu'il y aura là pour lui, mais il ajoute : « Et qu'ai-je attendu de vous sur la « terre? » Il parle du ciel avec éloge, de la terre avec mépris, et dit néanmoins de l'un et de l'autre: Qu'y a-t-il? Qu'y a-t-il au ciel? Ce que l'œil n'a point vu. Qu'y a-t-il sur la terre? Ce que ne convoite point l'œil fidèle. Qu'y a-t-il là? Ce qu'a trouvé Lazare couvert d'ulcères. Qu'y a-t-il ici? Ce qu'a possédé le riche enflé d'orgueil. Là? ce qui ne peut se perdre. Ici? Ce qui ne peut se conserver. Là? Point de peine. Ici? Des craintes incessantes. « Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel? » Quoi? Celui qui a fait le ciel; Dieu même est le prix de ta foi; c'est lui que tu posséderas; c'est lui qui se dispose à devenir la récompense de ses serviteurs.

Considérez, mes très-chers, tout l'univers, le ciel, la terre, la mer, ce qui est au ciel, ce qui est sur la terre, ce qui est dans la mer, comme tout est beau, comme tout est admirable, comme tout est disposé avec ordre et avec magnificence. Ces beautés vous touchent-elles? Oui elles vous touchent. Pourquoi? Parceque ce sont des beautés. Que penser donc de Celui qui les a faites? Je le crois, vous seriez frappés de stupeur, si vous voyiez la beauté des Anges. Quelle n'est donc pas la beauté du Créateur des Anges? Il est lui-même la récompense de votre foi. O avares! de quoi vous contenterez-vous, si Dieu ne vous suffit point?

6. Ainsi travaillons à bien vivre, et pour en

[1] Ps. LXXII. 1-25.

avoir la force, implorons Celui qui nous en a fait un devoir. Mais pour cette bonne vie ne demandons pas au Seigneur un salaire terrestre. Portons nos vues sur les promesses qu'il nous fait. Portons notre cœur là où ne peuvent le corrompre les soucis du siècle. Tout ce qui occupe ici les hommes passe, s'envole : la vie des hommes sur terre n'est qu'une vapeur. Cette vie, déjà si fragile, est de plus exposée à d'immenses et continuels périls.

On nous annonce du côté de l'Orient de grands tremblements de terre; de grandes cités ont été tout-à-coup renversées. De frayeur, les Juifs et les Païens catéchumènes, qui habitaient Jérusalem, ont reçu le baptême : on compte environ sept mille hommes qui l'ont reçu et le signe du Christ s'est montré sur les vêtements des Juifs baptisés. Ces nouvelles reposent sur le récit invariable de chrétiens fidèles. La ville même de Sétif [1] a été secouée par un tel tremblement de terre, que tous les habitants ont dû passer près de cinq jours dans les champs, où, dit-on, on a bien baptisé deux mille hommes.

De toutes parts Dieu fait peur, pour n'avoir pas à condamner. Sous ce pressoir il se fait quelque chose. Car le monde est un pressoir et l'on y travaille avec activité. Soyez l'huile et non l'écume. Que chacun se convertisse à Dieu et change de vie. L'huile a des voies secrètes, elle se rend dans la coupe invisible. Les uns se moquent, rient, blasphèment, vocifèrent sur les places publiques : c'est l'écume qui s'échappe. Cependant le Maître du pressoir ne cesse de faire travailler ses ouvriers, ses saints Anges. Il connaît son huile, il connaît ce qu'il doit recueillir, et quel poids il faut au pressoir pour l'exprimer. « Le Seigneur connaît « ceux qui sont à lui. » Soyez l'huile, ayez horreur de l'écume, et « qu'ils s'éloignent de l'iniquité, « tous ceux qui invoquent le nom du Seigneur [1]. »

Surtout ne concevez point de haines ou étouffez-les à l'instant. Ces bouleversements ne sont pas à redouter. Tu crains un tremblement de terre? Tu crains le bruit du ciel? Tu crains la guerre? Crains aussi la fièvre. Souvent on n'est pas frappé de ces graves bouleversements que l'on redoute, et soudain l'on est pris en travers par une petite fièvre qui enlève. Et si le Juge suprême nous trouve alors comme ceux qu'il ne connaît pas, comme ceux à qui il doit dire : « Je « ne vous connais point, éloignez-vous de moi [2]; » que deviendrons-nous? Où aller ensuite? A quel patronage recourir? Comment racheter sa vie pour la refaire? A qui permet-on de vivre une seconde fois et de réparer ses désordres?

J'ai fini. Vous êtes venus en petit nombre [3]; mais si vous avez bien écouté, vous êtes riches. Que le trompeur ne vous trompe point, car vous n'êtes point déçus par Celui qui ne trompe jamais.

1. Il est parlé de la ville de Sétif dans les Lettres cxi n° 7 et clxxxv n° 6. Tom. II pag. 215 et 482.

1 II. Tim. II, 19. — 2 Luc, XIII, 27. — 3 Sans doute à cause des jeux publics. Voy. Explic. du Ps. 147 n° 7.

SERMON XX.

NÉCESSITÉ DE FAIRE PÉNITENCE [1].

ANALYSE. — Pour exhorter son peuple à la pénitence, saint Augustin expose plusieurs motifs qui doivent y engager; il réfute ensuite plusieurs objections que l'on invoque pour chercher à s'en dispenser. — I. *Les motifs* qui doivent nous exciter à confesser sincèrement nos fautes ou à en faire pénitence sont : 1° que nous pouvons nous perdre nous-mêmes, mais qu'il nous est impossible de nous sauver sans un divin secours ; 2° si nous reconnaissons nos péchés, Dieu les méconnaîtra ; 3° si au contraire nous les méconnaissons, Dieu les reconnaîtra et s'en vengera. — II. *Les obstacles* qui nous détournent de la pénitence sont : 1° la propension à nous excuser et à rejeter nos fautes sur autrui. Que le démon est heureux lors même que nous les lui attribuons, car c'est nous perdre! 2° Le découragement contre lequel nous prémunit l'Écriture est aussi un obstacle pour plusieurs. 3° Enfin la présomption séduit un grand nombre de pécheurs. Dieu a promis le pardon au repentir, mais a-t-il promis de donner le temps de se repentir? Que nul donc ne diffère de se convertir. Que nul ne prolonge sa vie mauvaise, c'est-à-dire un long mal, quand il peut avoir une bonne vie, c'est-à-dire un long bien.

1. D'une commune voix et d'un cœur unanime nous avons prié Dieu pour notre cœur même et nous avons dit : « Créez en moi un cœur pur, « ô mon Dieu, et renouvelez au fond de mon « âme l'esprit de droiture. » Nous vous exposerons, pour l'honneur de la grâce divine, les quelques idées que le Seigneur nous a données sur ce passage.

On voit dans ce Psaume un pénitent qui dé-

1 Ps. L. 12. XL. 3

sire recouvrer son espérance flétrie; il est abbatu sous le poids de sa chute et il presse Dieu à grands cris de venir à son secours : le malheureux a pu se blesser, il ne peut se guérir. Ne pouvons-nous, quand il nous plaît, frapper et meurtrir notre chair, mais pour lui rendre la santé ne courons-nous pas au médecin, sans avoir pour nous rétablir autant de pouvoir que nous en avons pour nous détruire? Ainsi pour pécher, l'âme se suffit à elle-même; pour guérir les plaies du péché, elle implore la main secourable de Dieu. De là ces paroles d'un autre psaume : « J'ai dit : « Seigneur ayez pitié de moi; guérissez mon âme, « car j'ai péché contre vous. » On veut, en parlant ainsi, montrer sensiblement que l'âme trouve en elle-même la volonté, la liberté du péché, et que pour se perdre elle se suffit, mais que c'est à Dieu de la chercher et de la guérir quand elle s'est meurtrie. Car « le Fils de l'homme est venu « chercher et sauver ce qui s'était perdu [1]. » Voilà pourquoi nous disons en répandant notre prière : « Créez en moi un cœur pur, ô mon « Dieu, et renouvelez au fond de mon âme l'es- « prit de droiture. » Parle ainsi, âme pécheresse, pour ne pas te perdre par le désespoir plus que tu ne t'es perdue par le péché.

2. Il faut avant tout prendre soin de ne pas pécher, de ne contracter pas avec le péché comme avec le serpent une amitié dangereuse. De sa dent venimeuse il tue celui qui pèche et ce n'est pas un être avec lequel on doive faire alliance. Mais s'il lui arrive d'opprimer le faible, de séduire un imprudent, de surpendre un égaré, de tromper et d'induire en erreur, que le coupable ne craigne pas de l'avouer et qu'il cherche non à s'excuser, mais à s'accuser. N'est-ce pas ce que l'on demande dans ces paroles d'un Psaume : « Mettez, Seigneur, une garde à ma bouche, et « à mes lèvres une porte qui les ferme ; ne laissez « pas mon cœur se porter aux paroles mauvaises, « chercher des excuses à mes péchés [2]? » On te conseille un péché? Repousse absolument. On t'a persuadé de le commettre? Ne t'excuse pas, mais plutôt accuse-toi. Celui à qui nous avons entendu dire : « Créez en moi un cœur pur, ô mon « Dieu, » n'avait-il pas commencé ainsi : « Ayez « pitié de moi, mon Dieu, selon la grandeur de « votre miséricorde ? » Grand pécheur il demande une grande miséricorde; à sa large plaie il veut un large remède.

Il dit encore : « Détournez les yeux de mes cri- « mes; effacez toutes mes iniquités. Créez en « moi un cœur pur, ô mon Dieu [1]. » Ainsi Dieu détourne sa vue du péché quand on le confesse, quand on s'en accuse et que l'on implore son divin secours et sa miséricorde. Mais en détournant la vue des crimes, il ne la détourne pas du coupable. On lui dit ici : « Détournez les yeux « de mes crimes; effacez toutes mes iniquités ; » mais on lui dit ailleurs : « Ne détournez pas de « moi votre face [2]. » Il se détourne quand il ne remarque point; car s'il remarque il châtie, comme font les juges lorsqu'ils prononcent leur sentence contre les accusés reconnus coupables. Si donc nous disons à Dieu : « Détournez les yeux « de mes crimes, » c'est pour obtenir qu'il ne nous châtie point, qu'il ne sévisse point contre nous. Ne pas les reconnaître, c'est les méconnaître. Nous nommons noble celui qui est noble et ignoble celui qui n'est pas noble : c'est à peu près ainsi que nous disons qu'un homme connaît quand il connaît, et qu'il méconnaît quand il ne connaît pas.

Mais si tu veux que Dieu méconnaisse tes fautes, reconnais-les. Car le péché ne peut rester impuni : il ne convient pas, il ne faut pas, il n'est pas juste qu'il le soit. Et puisqu'il ne peut demeurer impuni, punis-le donc pour n'être pas puni à cause de lui. Qu'il trouve en toi un juge, non un défenseur. Monte sur le tribunal de ta conscience pour prononcer contre toi ; accusé, place-toi devant toi-même. Ne te place pas derrière : autrement Dieu te placerait devant lui. Aussi pour obtenir un facile pardon, le pénitent dit-il dans notre psaume : « Car je reconnais « mon iniquité et mon péché est toujours devant « moi [3]. » Comme s'il disait : Puisqu'il est devant moi, il ne doit pas être devant vous; méconnaissez-le, puisque je le reconnais. Ainsi ton péché sera châtié par toi ou par Dieu; s'il l'est par toi il le sera sans toi; s'il l'est par Dieu, tu seras châtié avec lui. Sévis donc contre lui pour que Dieu te défende.

Dis franchement : C'est moi qui l'ai commis. « J'ai dit : Seigneur, ayez pitié de moi; guérissez « mon âme, parce que j'ai péché contre vous. » *C'est moi*, dit-il, *qui ai dit*. Je ne cherche pas, pour excuser mon péché, qui a péché en me tentant ou qui m'a poussé au crime. Je ne dis pas : La Fortune en est cause. Je ne dis pas : Le destin l'a voulu. Je ne dis pas non plus : Le diable en est l'auteur. Le diable en effet peut conseiller, effrayer; il peut même tourmenter sérieusement s'il en a reçu la permission : et il faut demander

[1] Luc. XIX, 10. — [2] Ps. CXL. 3, 4.

[1] Ps. L. 3 11 12 — [2] Ps. XXVI 9. — [3] Ps. L. 5.

au Seigneur la force de n'être ni séduit par ses attraits ni abattu par ses violences. Contre les charmes et les menaces de l'ennemi, qu'il daigne nous donner deux vertus : l'une pour contenir et l'autre pour souffrir : pour contenir les passions et n'être point pris par la prospérité; pour soutenir les terreurs et n'être point abattus par l'adversité. « Et comme je savais que nul ne peut se « contenir sans un don de Dieu [1]. » Il est dit dans le même sens : « Créez en moi un cœur pur, « mon Dieu. » Il est dit encore : « Malheur à « ceux qui ont perdu la patience [2] ! »

Ne cherche donc à accuser personne, autrement tu pourrais rencontrer un accusateur de qui tu ne pourrais te défendre. Notre ennemi lui-même, le diable est content lorsqu'on l'accuse; il veut résolument que tu le charges et il est disposé à subir tous les reproches qu'il te plaira, pourvu que tu n'avoues point tes fautes. C'est pour déjouer ses ruses que ce pénitent s'écrie : « J'ai « dit, Seigneur. » En vain cet ennemi me dresse des piéges, je connais ses embûches. Il cherche à captiver ma langue et à me faire dire : Le diable en est l'auteur. « J'ai dit » au contraire : « Seigneur. » C'est donc par ces artifices qu'il séduit les âmes et les éloigne du remède de la confession : tantôt il leur insinue de s'excuser et de chercher à en accuser d'autres; tantôt il leur inspire, quand elles ont péché, de se livrer au désespoir et de considérer le pardon comme impossible à obtenir; tantôt encore il leur persuade que Dieu oublie tout sur-le-champ et qu'il n'est pas nécessaire de se corriger.

3. Considérez donc quel sont les dangers contre lesquels doit se tenir en garde un cœur pénitent! Pour ne pas rejeter la faute sur autrui, qu'il se rappelle ces paroles : « J'ai dit : Seigneur, ayez « pitié de moi; guérissez mon âme, car j'ai péché « contre vous. » Mais on ne doit pas succomber au désespoir, croire qu'il soit impossible de guérir après avoir péché et beaucoup péché. On ne doit pas s'abandonner aux passions, ni se laisser aller à la remorque de toutes les convoitises; car alors on fait tout ce qui plaît, sans égard à la défense, ou si on ne le fait pas, c'est uniquement par respect humain; et comme un gladiateur, comme un homme dévoué à l'immolation, qui désespère entièrement de la vie, on s'abandonne à tout ce qui peut satisfaire ses inclinations et ses penchants déréglés, on périt misérablement par désespoir. Afin donc de protéger ces pécheurs contre eux-mêmes, c'est-à-dire contre ces pensées funestes, l'Écriture dit avec soin : « En quelque « jour que l'impie se convertisse et pratique la « justice, j'oublierai toutes ses iniquités [1]. »

Hélas ! une fois guérie du désespoir, grâce à ces paroles si elle y ajoute foi, l'âme rencontre une autre précipice : le désespoir n'a pu la faire périr, la présomption peut la perdre. Et qui peut périr par présomption ? Le voici : c'est celui qui dit dans son âme : Dieu a promis le pardon à tous ceux qui renoncent aux péchés, à quelque heure qu'il se convertissent il oubliera leurs iniquités. Donc je ferai ce qui me plaît, je me convertirai quand je le voudrai et mes fautes seront effacées. — Que répondre à cet homme ? Que Dieu ne prend pas soin de guérir le pénitent, qu'il ne lui remet pas tous les péchés commis lorsqu'il se convertit ? Mais le nier serait contester contre la clémence divine, traverser les enseignements des prophètes, résister aux divins oracles. Un fidèle dispensateur ne fera point cela.

4. Donc, me répliquera-t-on, tu lâcheras les rênes aux péchés et tu laisseras faire aux hommes ce qu'ils veulent en leur promettant le pardon, l'impunité même au jour de leur conversion ? C'est leur donner toute liberté pour le crime; ils s'y précipitent avec impétuosité sans que personne les rappelle, et leur espérance en fait des désespérés.

Mais quoi ? l'Écriture aurait des remèdes tout préparés contre le désespoir et elle n'en aurait point contre l'espérance trompeuse ? Écoute ce qu'elle dit contre l'espoir funeste et pervers : « Ne « tarde pas de revenir au Seigneur et ne diffère « point de jour en jour; car sa colère viendra « soudain, et il te perdra au moment de la ven« geance [2]. » Comprends-tu, présomptueux ? Tu péris si tu désespères, et si tu espères tu péris encore. Où seras-tu en sûreté ? Comment échapper à ce double précipice ? Comment te placer dans la droite voie pour servir Dieu, avoir pitié de ton âme, plaire au Seigneur ? Tu désespérais et l'on t'a dit : « En quelque jour que l'impie « se convertisse, j'oublierai toutes ses iniquités. » Tu commençais à te livrer à une espérance déréglée et l'on t'a dit : « Ne tarde point de reve« nir au Seigneur, et ne diffère point de jour en « jour. » La providence et la miséricorde divine t'environnent de toutes parts.

Que réponds-tu ? Dieu m'a promis le pardon; il me l'accordera quand je me convertirai. Oui, il te l'accordera quand tu reviendras à lui : et pourquoi n'y reviens-tu point ? C'est parcequ'il me

[1] Sag. VIII, 21. — [2] Eccli. II, 16.

[1] Ezéch. XVIII, 21, XXXIII, 14, 15. — [2] Eccli. V, 8, 9.

l'accordera lorsque je me convertirai. — Sans doute, au moment où tu te convertiras il te l'accordera. Mais ce moment, quand arrivera-t-il? Pourquoi n'est ce pas aujourd'hui ? Pourquoi n'est-ce pas en cet instant où tu m'écoutes ? Pourquoi n'est-ce pas maintenant que tu t'acclames, maintenant que tu applaudis? Que mes cris te soutiennent, que les tiens te condamnent. Pourquoi n'est-ce pas aujourd'hui ? Pourquoi n'est-ce pas à l'instant ?

Demain, dis-tu ; car Dieu m'a promis le pardon. Et c'est toi qui te promets un demain ? Eh bien ! si tu me montres dans le livre sacré que Dieu t'a promis le jour de demain comme il a promis le pardon à quiconque est converti, j'y consens, diffère jusqu'à demain. Mais n'est-ce pas lui qui, pour te pénétrer d'une salutaire frayeur et en t'adressant de justes reproches, a dit en premier lieu : « Ne diffère point de jour « en jour, car sa colère viendra soudain ? »

Tu crains donc, homme sage, de mener une bonne vie pendant plus de deux jours ? Si c'est demain que tu commences cette bonne vie, commence dès aujourd'hui et elle aura deux jours. De cette manière encore, si le jour de demain vient à te faire défaut, celui d'aujourd'hui te mettra en sûreté, et si tu vis encore demain, ce sera un jour de plus. Quoi ! tu désires une longue vie, et tu ne crains pas une mauvaise vie ! Tu veux vivre longtemps et vivre mal ! Tu cherches un long mal ; pourquoi ne pas chercher plutôt un long bien ? Est-il rien que tu ne veuilles avoir en bon état ? La vie sera donc la seule chose mauvaise qui tombera sur toi ? Si je te demande quel vêtement tu désires : Un bon réponds-tu : quelle campagne ? une bonne : quelle épouse ? une bonne; quels enfants ? de bons : quelle demeure ? une bonne. La vie est la seule chose que tu veuilles mauvaise. Comment ? Tu préfères la vie à tous tes biens et de tous ces biens la vie est la seule chose que tu veuilles mauvaise ? Tous ces objets que tu voulais bons, vêtements, maison, campagne, et les autres, tu es disposé à les sacrifier pour ta vie. Qu'on vienne à te dire : Tous ces biens ou la vie ; tu es prêt à les donner tous pour la conserver même mauvaise. Pourquoi ne pas la vouloir bonne, quand pour elle tu donnes tout ? Ainsi tu n'as plus d'excuse : accuse-toi pour n'être pas condamné.

Après le sermon :

Nous exhortons votre charité à écouter avec soin et avec vigilance la parole de Dieu, quand les prêtres en sont les ministres. Car le Seigneur notre Dieu est la vérité même que vous entendez, quelle que soit la bouche qui l'exprime ; et il n'y a de premier parmi vous que celui qui est le dernier. Pour nous conformer à l'usage, nous avons dû parler d'abord : à vous maintenant d'obéir par amour.

SERMON XXI.

DE L'AMOUR DE DIEU. [1]

Analyse. — C'est notre devoir de nous réjouir dans le Seigneur, c'est aussi notre bonheur. Ce bonheur ne saurait être complet que dans le ciel, on peut néanmoins le goûter déjà sur la terre. — I. Par quel moyen ? Dieu étant invisible. Dieu étant charité, avoir la charité c'est posséder Dieu, c'est avoir le moyen de se réjouir en lui. Réservez donc votre cœur à Dieu, ne le répandez point désordonnément sur les créatures ; gardez-vous d'aimer les créatures plus que Dieu. — II. Car Dieu a un double droit à la fidélité de votre cœur. Vous devez l'aimer parce qu'il vous a créés, vous devez l'aimer peut-être plus encore parce qu'il vous a rachetés. Comment donc se fait-il qu'on aime la terre ou la boue plus que lui ? — III. Afin de parvenir à l'aimer et à vous réjouir en lui, aimez tout ce qu'il commande ; ayez confiance en lui, bien qu'il ne vous exauce pas quelquefois ; acceptez pieusement les épreuves qu'il vous envoie ; faites enfin bon usage de vos biens, possédez-les sans en être possédés. Les trois idées principales de ce sermon se rapportent ainsi 1° aux effets, 2° à la nécessité de l'amour de Dieu, et 3° aux moyens de le développer dans le cœur.

1. Voici ce que nous avons chanté de bouche et de cœur ; voici les paroles qu'ont adréssées au Seigneur la conscience et la langue chrétienne : « Le juste se réjouira dans le Seigneur, » non dans le siècle. « La lumière s'est levée sur le « juste, est-il dit ailleurs, et la joie sur ceux qui « ont le cœur droit. [1] » Veux-tu savoir d'où vient cette joie ? écoute : « Le juste se réjouira « dans le Seigneur, » et s'il est dit : « La lu« mière s'est levée sur le juste, » il est dit aussi : « Réjouis-toi dans le Seigneur, et il remplira les « désirs de ton cœur [2]. »

[1] Ps. LXIII, 11.

[1] Ps. XCVI, 11. — [2] Ps. XXXVI, 4.

Que nous prescrit-on ici ? Que nous présente-t-on ? Que nous est-il commandé ? Que nous est-il donné ? — De nous réjouir dans le Seigneur. Mais qui se réjouit dans ce qu'il ne voit pas? Et voyons nous Dieu ? Ce bonheur nous est promis : mais aujourd'hui c'est par la foi que nous marchons, pendant que nous sommes dans ce corps nous voyageons loin du Seigneur [1]. Remarquez : c'est par la foi, non par une claire vue. Nous parviendrons à voir quand s'accomplira ce que dit encore l'Apôtre Jean : « Mes bien-« aimés, nous sommes les enfants de Dieu, mais « on ne voit pas encore ce que nous serons. Nous « savons que lorsqu'il apparaîtra nous lui se-« rons semblables, car nous le verrons tel qu'il « est [2]. « Alors donc la joie grande et parfaite, alors la pleine allégresse : ce ne sera plus le lait de l'espérance, mais la solide nourriture de la réalité.

Dès maintenant toutefois, avant que la réalité vienne à nous et avant que nous allions à elle, réjouissons-nous dans le Seigneur. Y a-t-il peu de joie dans l'espérance que doit suivre la réalité ? Au milieu des choses du temps, dans la joie du siècle et non du Seigneur, il est beaucoup d'affections qui ne possèdent point encore ce qu'elles convoitent : quelle ardeur néanmoins dans cette espérance qui court sans atteindre ! Ainsi, pour citer des exemples : tu aimes l'argent; tu ne l'aimerais point si tu n'espérais le posséder : tu aimes une femme, non après, mais avant de l'avoir épousée. Hélas ! ne sera-t-elle pas aussi détestée après l'union qu'elle est aimée auparavant ? Pourquoi ? Parce qu'elle ne s'est point montrée après le mariage comme le cœur se l'était figurée. Mais Dieu, ah ! si on l'aime encore absent, il ne perd rien quand il est présent. Quelque haute idée que se fasse l'âme humaine de ce Bien suprême qui est Dieu, jamais elle ne fait assez, elle est toujours infiniment au dessous de la réalité ; et la possesion lui donnera nécessairement beaucoup plus que ne rêvait la pensée. Si donc nous avons pu l'aimer avant même de le voir, nous l'aimerons beaucoup plus après l'avoir vu. Ainsi nous l'aimons présentement avec espérance. C'est pourquoi il est écrit : « Le juste « se réjouira dans le Seigneur ; » et comme il ne le voit pas encore : « et il espèrera en « lui. »

2. Cependant nous possédons les prémices de l'Esprit et nous pouvons nous approcher de l'objet de notre amour, goûter même tant soit peu à ce que nous devons manger et boire avec avidité. Comment le prouver ? Le voici.

Ce Dieu en qui il nous est ordonné de placer notre amour, de prendre notre joie, n'est ni l'or, ni l'argent, ni la terre, ni le ciel, ni cette lumière du soleil, ni tout ce qui brille au ciel ou resplendit avec éclat sur la terre. Dieu n'est pas un corps, il est esprit. Aussi dit-il que « ceux qui l'adorent « doivent l'adorer en esprit et en vérité [1]. » Il n'est pas dans les lieux où sont les corps, parce qu'il n'est pas corps. Il n'est pas sur une haute montagne et tu ne dois pas en la gravissant croire que tu t'approches de Lui. Il est vrai, le Seigneur est le Très-Haut, mais il s'abaisse vers les humbles ; il regarde de loin les superbes [2], mais ce n'est pas de loin qu'il regarde les humbles. — Sans doute il est le Très-Haut, et s'il regarde de loin les superbes, ne doit-il pas considérer les humbles de plus loin encore ? Si sa grandeur le tient si élevé, au dessus des superbes et s'il doit les regarder de haut ; cette même grandeur, dit-on, ne l'éloigne-t-elle pas des humbles beaucoup plus ? Il n'en est rien. Dieu est élevé, et il s'abaisse vers les humbles. Comment s'abaisse-t-il vers eux ? Le Seigneur est proche de tous ceux qui se sont brisé le cœur [3]. Ne cherche donc pas une haute montagne pour te croire plus voisin de lui. Si tu t'élèves, il s'éloigne ; si tu t'humilies, il s'abaisse. Ce publicain se tenait loin et Dieu s'approchait de lui plus aisément ; il n'osait lever les yeux au ciel [4], et déjà il portait en lui le Créateur du ciel.

Comment donc nous réjouir dans le Seigneur, si le Seigneur est tellement loin de nous ? C'est toi qui l'approches et l'éloignes. Aime-le et il s'approchera ; aime-le et il demeurera en toi. Le Seigneur est proche, ne vous inquiétez de rien [5]. Veux-tu savoir comme il est en toi si tu l'aimes ? « Dieu est charité [6]. » Pourquoi laisser courir à droite et à gauche les fantômes de ton imagination ? Pourquoi te demander : Qu'est-ce que Dieu ? Comment est-il ? Quoi que tu te représentes, il ne l'est pas. Ce qu'il est, ta pensée ne saurait le comprendre. Mais pour te donner un avant-goût, « Dieu est charité. » Tu me demanderas : Qu'est-ce que la charité ! C'est par la charité que nous aimons. Et qu'aimons-nous par elle ? Le bien ineffable, le bien libéral, le bien créateur de tous les biens. Qu'il te charme, puisque tu tiens de lui tout ce qui te plaît. Je ne parle pas du péché, car le péché est la seule chose que

[1] II Cor. v 6, 7. — [2] I Jean, III, 2.

[1] Jean, IV, 22. — [2] Ps. CXXXVII, 6. — [3] Ps. XXXIII, 19. — [4] Luc, XVIII, 13. — [5] Philip. IV, 5, 6. — [6] I Jean, IV, 8.

tu ne lui doives point. Excepté donc le péché, tu lui dois tout le reste.

3. J'ai dit : qu'il te charme, puisque tu tiens de lui tout ce qui te plaît. De grâce n'entends pas ici le péché et ne dis point : Le péché me plaît, est-ce à Dieu que je le dois ?

Remarque d'abord : Est-ce bien le péché qui te plaît ? N'est-ce pas autre chose avec quoi tu commets le péché ? Oui, ton péché vient de ce que tu as pour la créature une affection désordonnée, contraire à l'usage honnête et permis que tu en peux faire, opposée à la loi et à la volonté du Créateur lui-même. Ce n'est pas précisément le péché que tu aimes ; mais en aimant déréglement autre chose, tu tombes dans le péché. Tu cours après l'appât suspendu à la ligne, et sans le savoir tu avales le péché : tu vas même jusqu'à le défendre. Si c'est un péché de boire beaucoup, dis-tu, pourquoi le Seigneur a-t-il créé le vin ? Si c'est un péché d'aimer l'or, car j'aime l'or et non le Créateur, pourquoi a-t-il fait ce qu'il est défendu d'aimer ? Ainsi de tout ce que tu aimes désordonnément et d'où sortent toutes les dissolutions et tous les crimes Vois, regarde, considère que toute créature de Dieu est bonne ; il n'y a de péché que dans l'usage pervers que tu en fais.

Écoute donc, ô homme. Tu dis : Pourquoi Dieu a-t-il établi ce qu'il me défend d'aimer ? Il ne devait pas l'établir, et je n'aurais pas à l'aimer ; il ne devait pas former les créatures qu'il m'ordonne de ne pas aimer, et je ne serais exposé ni à les aimer ni à me damner en les aimant. Ah ! si cette créature pouvait parler, elle que tu aimes mal parceque tu ne t'aimes point, elle te répondrait : Quoi ! tu voudrais que Dieu ne m'eût point faite, pour n'être pas exposé à m'aimer ! Vois quelle iniquité, vois comme tes propres paroles montrent en toi la plus profonde iniquité ! Tu veux bien que Dieu t'ait créé, lui qui est au dessus de toi ; mais tu voudrais aussi qu'il n'eût fait rien autre chose de bien ! Ce que Dieu a fait pour toi est bien : mais il est encore d'autres biens, grands et petits, d'autres biens, terrestres, spirituels et temporels ; tous des biens cependant, parce qu'ils ont été produits par Celui qui est le Bien. C'est pourquoi il est dit dans un passage des divines Écritures : « Réglez en moi la charité[1]. » Dieu t'a fait quelque chose de bon ; au dessous de lui et de toi il a fait quelque chose de moins bon. Soumis à Dieu, supérieur à son œuvre, ne laisse pas le bien d'en haut pour t'incliner vers celui d'en bas. Demeure droit, pour te rendre digne d'éloges ; car « on louera tous ceux « qui ont le cœur droit. » D'où viennent les péchés, sinon du mauvais usage que tu fais de ce que tu as reçu pour ton service ? Emploie bien les choses d'en bas et tu jouiras justement du bien d'en haut.

4. Écoute maintenant et examine ce que tu connais déjà ; interroge et toi-même et les choses que tu manies chaque jour. Dis-moi : si dans un contrat tu préférais l'argent à l'or, le plomb à l'argent, la poussière au plomb ; tous tes associés de commerce, je suppose que tu sois commerçant, ne te regarderaient-ils point comme entièrement insensé ? Ne t'excluraient-ils point de leur compagnie ? Ne diraient-ils pas que tu les ruines et peut-être qu'il faut te guérir la tête ? En vérité, parleraient-ils autrement après t'avoir entendu dire : L'argent a plus de prix que l'or, ou bien l'argent vaut mieux que l'or ? Ne crieraient-il pas : Tu te trompes, insensé ? Comme tu te ruines en préférant l'argent à l'or ? Et on ne te dira pas : Comme tu te ruines en préférant l'or à Dieu ?

Comment, dit-on, préférè-je l'or à Dieu ? Si j'avais la folie de mettre l'argent au dessus de l'or, on aurait raison de m'appeler fou, parce que de deux choses que je vois également, que je regarde l'une et l'autre, que toutes deux je touche de la main, je préfère la moins bonne à la meilleure. Préférè-je l'or à Dieu ? Je vois l'or, je ne vois point Dieu.

Ce ne sera point pour toi une excuse. Pourquoi aimes-tu l'argent ? Parcequ'il est de grand prix, parce qu'il vaut cher. Et pourquoi estimes-tu l'or davantage ? C'est qu'il vaut plus cher encore. L'argent est cher, l'or est plus cher, Dieu est la charité même.

5. Pour te convaincre de préférer l'or à Dieu, je vais te parler d'un bienfait de Dieu. Tu vois l'or, tu ne vois pas Dieu : ne crois pas néanmoins que tu ne préfères pas l'or à Dieu, parce que personne ne voudrait préférer ce qu'il voit à ce qu'il ne voit pas. Voici donc ce que je dis : que t'en semble ?

La fidélité est-elle de l'argent ? Est-elle de l'or ? Est-elle de la monnaie ? Est-elle du bétail ? Est-elle de la terre ? Est-elle du ciel ? Elle n'est rien de tout cela : néanmoins elle est quelque chose : non-seulement quelque chose, mais quelque chose de grand. Je ne parle point de cette fidélité surnaturelle d'où te vient le nom de fidèle, qui te permet d'approcher de la table de ton Seigneur et de redire avec foi les paroles de la foi : j'éloigne pour le moment cette espèce de fidélité.

[1] Cant. ii, 4.

Je veux parler de cette autre fidélité qu'on nomme aussi vulgairement fidélité; non de cette fidélité que Dieu te prescrit, mais de celle que tu exiges de ton esclave. Je parle de celle-là, car le Seigneur te la commande aussi et il entend que tu ne trompes personne, que tu sois loyal dans les affaires, fidèle à ton épouse. Ton Dieu te commande donc aussi cette sorte de fidélité.

Or, qu'est-elle ? Sûrement tu ne la vois pas, et si tu ne la vois pas, pourquoi crier quand on en manque à ton égard ? Par ce cri même je te prouve que tu la vois. Tu disais : Comment préféré-je l'or à Dieu ? Je vois l'or, je ne vois pas Dieu. Tu vois l'or, tu ne vois pas la fidélité, ou pour être plus exact, ne vois-tu pas la fidélité ? Tu la vois quand tu la réclames, et quand on l'exige de toi tu ne veux pas la voir. Tu cries les yeux ouverts : Rends-moi la foi que tu m'as promise : et tu cries les yeux fermés : Je n'ai rien promis. Ouvre les yeux dans les deux cas. Homme inique, ne sacrifie pas la fidélité, mais l'iniquité; rends ce que tu réclames.

6. Tu veux affranchir ton esclave et tu le conduis par la main à l'Église. On fait silence, on lit ton acte d'affranchissement, ou on donne une autre preuve de ta volonté. Tu proclames que tu donnes la liberté à ton esclave, parce qu'en tout il s'est montré fidèle envers toi. Voilà ce que tu aimes, ce que tu loues, ce que tu récompenses par la liberté. Tu fais tout ce que tu peux ; tu rends un homme libre, dans l'impuissance de le rendre éternel.

Dieu à son tour crie contre toi ; ton serviteur lui sert pour te convaincre ; il te dit au cœur : Tu as emmené ton esclave de ta maison dans la mienne ; tu veux le reconduire libre de ma maison dans la tienne. Et toi, pourquoi me sers-tu si mal dans ma maison ? Tu lui donnes ce que tu peux ; je te promets ce que je puis : tu le rends libre parcequ'il t'est fidèle ; je te rends éternel si tu l'es envers moi. Pourquoi raisonner encore contre moi dans ton âme ? Fais pour ton Seigneur ce que tu loues dans ton esclave. Aurais-tu l'arrogance de te croire digne d'avoir une esclave fidèle dans celui dont tu dis : Je l'ai acheté, tandis que je ne mériterais pas d'avoir un serviteur fidèle dans l'homme que j'ai créé ?

Ainsi te parle ton Seigneur, intérieurement, dans ce lieu où nul que toi ne l'entend ; et celui qui te parle ainsi dit toujours la vérité. Se peut-il rien de plus juste que ce langage ? Ne ferme pas l'oreille. Tu aimes la fidélité dans ton esclave, sûrement tu ne vois pas cette fidélité. Pourquoi l'aimes-tu dans autrui ? Pourquoi dans autrui aimes-tu tout ce que j'ai dit ? Pourquoi l'aimes-tu dans un esclave que tu as acheté à prix d'argent, mais que tu n'as point créé ? La conduite de Dieu sur toi repose sur deux sortes de droit : il t'a créé et il t'a racheté. Avant que tu fusses, dit-il, je t'ai créé ; et lorsque tu t'étais vendu sous le joug du péché, je t'ai racheté. Pour affranchir ton esclave, tu brises les tablettes qui attestent sa servitude ; Dieu ne brise pas les tables où sont exprimés ses droits et tes devoirs. Ces tables sont l'Évangile même avec le sang qui t'a racheté : elles sont là, on les lit chaque jour, on t'y avertit de ta condition, on y rappelle la rançon donnée pour toi.

7. Si ce serviteur que tu affranchis ne te demeurait point fidèle, ni digne par sa fidélité, de la grâce que tu lui as faite, si tu le surprenais dans ta maison à quelques friponneries, comme tu crierais : Méchant serviteur, tu ne me gardes point la fidélité ? Ignores-tu que je t'ai acheté ? Ignores-tu que pour toi j'ai compté mon sang ? — Tu cries de toutes les forces, tu ébranles le ciel de tes plaintes et de tes reproches. J'ai donné mon sang pour toi, méchant serviteur. Et tous ceux qui entendent répondent : C'est vrai.

Mais ne rougirais-tu pas si cet esclave osait répondre à tes colères et à tes cris, s'il te disait : Quel sang, je te prie, as-tu donné pour moi ? Quand tu m'as acheté, on ne t'a même pas ouvert une veine. C'est ton argent que tu appelles ton sang et tu aimes ton argent jusqu'à l'appeler ton sang ! — Ton Seigneur maintenant te condamne par tes propres paroles. Tu dis que ton sang est ton argent, tu exiges la fidélité de ton esclave parce que tu as donné pour l'acheter, non du sang, mais de l'argent, de l'or. Rappelle-toi ce que j'ai donné à mon tour ; lis tes tablettes, si tu ne t'en souviens pas ; lis la mort du Sauveur, le coup de lance, le prix qu'il a versé pour te racheter. Un homme vivant, je l'ai dit, peut s'entrouvrir la veine, donner du sang et continuer à vivre. Ton Seigneur dit beaucoup plus : Vivant on ne m'a pas tiré quelques gouttes de sang, lorsque je t'ai acheté de mon sang, j'ajoute : Je t'ai payé de ma mort.

Qu'as-tu à répondre ? Rends à ton Seigneur la fidélité que tu réclames de ton esclave. Tu vois l'or, ne vois-tu pas aussi la fidélité ? Si tu ne la voyais point, l'exigerais-tu ? la louerais-tu ? donnerais-tu la liberté ? Il est vrai, tu vois l'or des yeux de la chair et la fidélité des yeux du cœur. Mais plus ceux-ci l'emportent sur ceux-là, plus est préférable ce que tu vois par eux. Et à

cette fidélité que ton Seigneur te demande tu préfères l'or! Tu ne rends point celui que l'on t'a prêté et tu dis : Tu ne m'as rien donné! Ou bien, quand tu n'as rien confié, tu dis : Rends-moi ce que je t'ai prêté! Tu ne restitues point ce que tu as reçu et tu réclames ce que tu n'as point donné! Eh bien! acquiers de l'or, ravis-le de cette manière, entasse ta boue. Pourquoi presser en disant : Donne, quand tu n'as pas confié, et en niant ce que tu as reçu en dépôt? Enlève tout, multiplie les gains ruineux; voilà que ta caisse est pleine, tu nages dans l'or. Ouvre ton cœur, le trésor de la fidélité n'y est plus.

8. Reviens donc si tu as senti quelque chose, si tu as rougi, si tu as corrigé ce qui était difforme et dépravé : reviens, réjouis-toi dans le Seigneur, cherche en lui tes délices. Pour te réjouir en lui, réjouis-toi dans ce qu'il commande. Réjouis-toi dans la foi, réjouis-toi dans l'espérance, réjouis-toi dans la charité, réjouis-toi dans la compassion, réjouis-toi dans l'hospitalité, réjouis-toi dans la chasteté. Toutes ces vertus sont des biens, les trésors de l'homme intérieur, les perles renfermées non dans ta caisse, mais dans la conscience. Aime à posséder ces richesses, tu ne peux les perdre dans le naufrage, et en y échappant tout dépouillé, tu n'en seras pas moins opulent. Car tu échappes avec ce cœur droit qui mérite des éloges; tu ne reproches pas à ton Seigneur qu'il te soit arrivé des accidents en ce siècle, tu bénis même la verge du Père dont tu attends l'héritage.

Réfugie-toi sous cette main qui corrige; ne fuis pas le châtiment, car Celui qui te l'inflige ne saurait se tromper. Celui qui t'a fait sait ce qu'il lui reste à faire avec toi. Le croirais-tu assez incapable pour avoir su te faire sans se souvenir ensuite de ce qu'il doit te faire encore? Tu n'étais pas encore, il pensait à toi; car tu ne serais jamais s'il n'y avait pensé. Donc pour te donner l'existence il a songé à toi quand tu ne l'avais pas. Et maintenant que tu existes, que tu subsistes, que tu vis, que tu le sers, il te méprisera, il te délaissera?

Il m'a délaissé, dis-tu. Je l'ai prié, il ne m'a point exaucé. Et si tu lui demandais ce que tu ne pouvais recevoir que pour ton malheur? J'ai pleuré devant lui, il ne m'a pas donné. Enfant sans jugement, pourquoi as tu pleuré? Pour obtenir les jouissances du temps. Et si ces jouissances que tu demandais avec tant d'ardeur et avec larmes, devaient te perdre?

Je parlais de ton serviteur; tire maintenant une comparaison de ton fils. Il est petit et il pleure pour obtenir que tu le mettes sur ton cheval. L'écoutes-tu? En vérité l'écoutes-tu? Est-ce dureté ou bonté de ta part? Dis-le moi. Dans quel dessein agis-tu? Ton dessein est sûrement un dessein d'amour, qui en doute? A ce fils, quand il aura grandi, tu réserves toute ta fortune, et maintenant qu'il est petit et qu'il pleure tu ne le mets pas à cheval? C'est pour lui tout ce que tu possèdes, maison et tout ce qu'elle contient, champs et tout ce qu'ils renferment : et tu ne le mets pas à cheval, pauvre petit qui pleure? Mais qu'il pleure tant qu'il voudra, qu'il pleure le jour entier; tu ne l'écoutes pas et c'est par bonté, tu serais cruel si tu l'écoutais.

Vois donc, examine : n'est-ce pas ainsi que ton Dieu agit envers toi lorsque tu lui demandes, sans l'obtenir, ce qui ne convient point? N'est-ce point parce que le besoin servira à ton amendement et que l'abondance servirait à te corrompre? L'abondance que tu cherches est une abondance de corruption, et il te faut le besoin pour ton instruction. Laisse tout entre les mains de Dieu; il sait ce qu'il te doit donner, ce qu'il te doit ôter. S'il exauçait tes demandes inconsidérées, ce serait peut-être dans sa colère. Ne vois-tu pas de ces traits dans la Loi? Quand les Israélites voulurent assouvir leurs convoitises charnelles, dans sa colère il les exauça [1]. Paul lui disait : Délivrez-moi de l'aiguillon de la chair, il ne l'exauça point dans sa bonté [2].

9. Ainsi donc réjouis-toi dans le Seigneur, dans le Seigneur et non dans le siècle. Cet ancien se réjouissait dans le Seigneur; après qu'il eut perdu toutes les joies du siècle, le Seigneur lui resta avec ses joies divines; et il conserva, au milieu des épreuves, la joie pure, parfaite et immuable de son cœur. Il possédait ses biens sans en être possédé, car il était au Seigneur. Il foulait ses biens et s'attachait à Dieu; et quand lui furent ôtés ces biens sur lesquels il marchait, il resta fixé où il se tenait.

Voici en effet ce qui s'appelle se réjouir en Dieu. « Le Seigneur a donné. » *Le Seigneur*, c'est lui qui fait sa joie. « Le Seigneur a ôté ; » Mais s'est-il ôté? Il a ôté ce qu'il a donné; mais le Donateur même s'est offert, et on se réjouit dans le Seigneur. Donc « le Seigneur a donné, le Seigneur « a retiré, comme il a plu au Seigneur, ainsi il « a été fait; que le nom du Seigneur soit béni [3] ! » Comment déplairait au serviteur ce qui plaît au Seigneur? J'ai perdu mon or, j'ai perdu ma famille, j'ai perdu mes troupeaux, j'ai perdu tout

[1] Exod. [illegible]. — [2] II Cor. XII, 7-9. — [3] Job, I, 21.

ce que j'avais : mais je n'ai pas perdu Celui qui m'a tout donné. J'ai perdu ses dons, je ne l'ai pas perdu ; je suis toujours à lui ; il est ma joie, il est mes richesses. Et pourquoi ce langage ? Parce que Job n'est point renversé, il n'a point la tête en bas, il ne s'est point détourné de Celui qui est au dessus pour porter son amour à ce qui est au dessous. Car en cela consiste le renversement, le mauvais usage de la créature.

10. Pourquoi accuser Celui qui t'a donné l'or, quand tu devrais t'accuser toi-même d'aimer l'or désordonnément ? Possède cet or, te dit le Seigneur, je te l'ai donné, fais-en bon usage. Tu cherches dans l'or des ornements, sois plutôt l'ornement de l'or ; tu cherches dans l'or l'honneur et la beauté, embellis plutôt l'or et n'en sois pas la honte. Les libertins, les fornicateurs, les débauchés ont de l'or ; ils donnent des jeux pompeux, ils distribuent aux histrions de folles largesses, et ils ne donnent rien aux pauvres affamés : ces hommes n'embellissent pas l'or. Ne dit-on pas, quand on les considère avec esprit de droiture : Je plains l'or qui coule chez lui : ah ! si j'en étais possesseur ! — Eh bien ! si tu en étais possesseur ? Tu viens de dire : Je plains l'or qui coule chez lui ; ah ! si j'en étais possesseur ! Que ferais-tu donc ? — Je recueillerais les étrangers, je donnerais du pain aux indigents, je vêtirais ceux qui sont nus, je rachèterais les captifs. — Tu parles bien, avant d'avoir cet or, aies soin de tenir le même langage lorsque tu l'auras. Si tu fais ce que tu dis, l'or sera pour toi un ornement ; si, plus attaché au Créateur de l'or qu'à l'or même, tu fais de l'or cet usage, tu seras un homme droit, affectionné avant tout à ce qui est en haut, employant bien ce qui est en bas ; et tu te réjouiras dans le Seigneur ; juste, tu trouveras en lui tes délices ; tu ne seras point accusé par ton Créateur, le Rédempteur te rendra grâces.

SERMON XXII.

SUR LE JUGEMENT DE DIEU [1]

ANALYSE. — Ce discours renferme deux parties, une partie dogmatique et une partie morale. — I. Après avoir dit un mot à ses auditeurs de la frayeur salutaire que doivent inspirer les paroles de son texte, saint Augustin explique d'abord comment, malgré leur forme comminatoire, elles ne sont qu'une prophétie. Secondement cette prophétie est une invitation à nous tenir en garde pour détourner le châtiment qui nous menace. Troisièmement toutes les autres prophéties accomplies jusqu'alors ne laissent aucun doute sur le fidèle accomplissement de celle-ci. — II. Donc il faut nous corriger et changer de vie. En effet Dieu est à la fois miséricordieux et juste, ces deux attributs sont également inséparables de sa nature. Or, 1° si nous changeons de vie il pourra nous faire miséricorde et changer l'arrêt de notre condamnation sans altérer sa justice. 2° Si au contraire nous nous élevons contre lui par notre opiniâtreté et notre orgueil, il nous perdra comme se perd cette colonne de fumée qui se dissipe à mesure qu'elle s'élève. 3° Il est vrai que Dieu est infiniment miséricordieux, il nous en a donné les plus touchants témoignages : peut-il cependant placer dans la même société les bons et les méchants, traiter éternellement les uns comme les autres ? — Donc soyons inaltérablement fidèles à Jésus et à son Eglise. Comme Adam et Ève nous ont donné la mort, Jésus-Christ et l'Église donneront à leurs enfants une vie immortelle.

1. Nous avons entendu avec tremblement cette prophétie chantée dans le psaume. « Qu'ils s'évanouissent, dit-il, comme la fumée ; comme « la cire fond devant la flamme que les pécheurs périssent devant Dieu. » Je ne doute pas, mes frères, que tous vos cœurs ne soient émus et qu'à ces paroles il n'y ait aucune conscience qui ne frémisse. Qui peut se glorifier d'avoir le cœur chaste, se glorifier d'être exempt de péché ? Quand l'Écriture dit : « Comme la « cire fond devant la flamme, que les pécheurs « périssent devant Dieu, » qui ne frémirait, qui ne tremblerait de frayeur ? Que ferons-nous donc ? quel espoir nous reste-t-il ?

Ce n'est pas en vain qu'on chante ceci, et quand le prophète tient ce langage, il fait moins des souhaits que des prédictions. La forme des paroles est celle d'un vœu, mais l'intelligence y lit ce qui doit arriver. Il est dans les écrits des Prophètes des prédictions présentées comme des faits accomplis, il en est aussi qui paraissent de simples souhaits. Mais ceux qui savent comprendre ce qu'ils lisent, y voient l'annonce de l'avenir.

Ces psaumes ont été composés et écrits long-

[1] Ps. LXVII, 3.

temps avant la naissance du Seigneur ; non avant que le Christ fût Dieu, mais avant qu'il naquit de la Vierge Marie. En effet le patriarche Abraham exista longtemps avant le roi David, pendant la vie duquel on chanta ces psaumes. Or le Seigneur a dit : « Je suis dès avant Abraham ; [1] » car il est le Verbe de Dieu, par qui tout a été fait ; et c'est lui qui inspirant les Prophètes a prédit qu'il s'incarnerait et viendrait parmi nous. Mais à son incarnation se rapporte sa passion, puisqu'il ne pouvait souffrir ce que rapporte l'Évangile sans la chair mortelle et passible dont il était revêtu. On lit donc dans cet Evangile comment après avoir crucifié le Sauveur, ses bourreaux se partagèrent ses vêtements, et comment après avoir remarqué que sa tunique était d'un seul tissu d'en haut jusqu'en bas, ils ne voulurent point la diviser, mais la tirèrent au sort afin de la donner tout entière à qui le sort l'adjugerait [2] : figure de la charité, qui doit rester indivisible.

Ces faits sont ainsi présentés dans l'Évangile comme des faits arrivés ; et lorsque, bien des années auparavant, le psaume les prédisait, déjà on les chantait comme des évènements accomplis. « Ils ont percé mes mains et mes pieds, « dit ce psaume, et ils ont compté tous mes os. « Ils m'ont regardé, ils m'ont considéré attenti- « vement, ils se sont partagé mes vêtements et « ils ont tiré ma robe au sort [3]. » Tout est au passé, et tout est à venir.

De même donc que ce passé exprime le futur, ainsi dans les vœux du prophète on doit lire la certitude de ce qui arrivera. N'est-ce pas ainsi qu'on paraît souhaiter au traître Judas ce qui devait s'exécuter en lui ? Des Juifs eux-mêmes il est dit : « Que leur table soit pour eux un piège, « un filet, un écueil, [4] » C'est sans aucun doute une prédiction qui les concerne, et l'Apôtre Pierre rapporte que sous ces figures on doit voir Judas.

2. Ce n'est point sans motif que l'avenir est présenté comme passé : pour Dieu il est aussi sûr que si déjà il était accompli. Et si le prophète paraît énoncer sous forme de souhait ce qui à ses yeux arrivera certainement, il veut nous montrer simplement, je crois, qu'il n'y a rien qui doive nous déplaire dans la connaissance de l'arrêt que Dieu porte et qu'il rend fixe et immuable.

Il est parlé dans les Actes des Apôtres d'un prophète nommé Agabe. Il prédisait que saint Paul souffrirait beaucoup à Jérusalem de la part des Juifs, qu'il serait même chargé de fers. Les frères l'ayant entendu voulaient détourner l'Apôtre et l'empêcher d'aller jusques là. « Que « faites-vous, leur dit celui-ci, jetant le trouble « dans mon cœur ? Car je suis prêt, non-seu- « lement à être lié, mais encore à mourir pour « le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ [1]. » Voyant alors son inébranlable détermination à tout souffrir : « Que la volonté du Seigneur soit « faite, » dirent les frères. Or en disant : « Que la « volonté du Seigneur soit faite, » est-ce que ces Chrétiens souhaitaient à l'Apôtre de pareilles souffrances ? Est-ce que plutôt ils ne se soumirent pas avec un entier dévouement au céleste et divin décret ? Ainsi donc en disant : « Comme la cire « fond devant la flamme, qu'ainsi les pécheurs pé- « rissent devant Dieu, » le prophète voit avec la plus entière certitude que ce malheur les menace, et pour ne pas déplaire à Dieu, il se plaît dans ce que Dieu a résolu.

3. Que ferons-nous donc, frères ? Ne devons-nous pas, tandis qu'il en est temps, changer de vie et corriger ce qui peut être mal dans nos œuvres, afin que le sort réservé certainement aux pécheurs ne trouve plus à tomber sur nous ; non pas que nous dussions être anéantis, mais parcequ'il faut n'être plus de ceux pour qui il a été prédit ? Si le Juge menace de son arrivée, n'est-ce pas pour n'avoir point à punir quand il sera venu ? N'est-ce pas pour nous presser de nous amender, que les prophètes chantent son futur avènement ? S'il voulait nous condamner, il garderait le silence. Quel assassin dit avant de frapper : Attention ? Et tout ce que nous disent les Écritures, n'est-ce point la voix de Dieu qui crie : Attention ? Oui, mes frères, tout ce que nous endurons, toutes les tribulations de cette vie, c'est le fouet de Dieu cherchant à nous corriger, pour n'avoir pas à nous condamner enfin. Les grands maux que chacun souffre maintenant sont cruels, accablants et le seul récit en fait frémir ; en comparaison du feu éternel, ce n'est pas même peu de chose, ce n'est rien. Que les épreuves tombent sur nous ou sur autrui, elles sont pour nous des avertissements divins. Oui, mes frères, toutes ces afflictions qui nous viennent du Seigneur pendant la vie, sont autant d'avertissements et d'invitations pressantes à nous corriger. Car il viendra ce feu éternel dont il sera dit aux réprouvés placés à la gauche : « Allez au feu éternel qui a « été préparé à Satan et à ses Anges [2]. »

Quelques-uns alors feront pénitence ; car il

[1] Jean VIII 58. — [2] Jean. XIX. 23, 24. — [3] Ps. XXI. 17-19. — [4] Ps. LXVIII. 23.

[1] Act. XXI 10-14. — [2] Matt. XXV. 41.

est écrit au livre de la Sagesse : « Ils diront en « eux-mêmes, faisant pénitence et gémissant « dans l'angoisse de leur âme : Que nous a servi « l'orgueil ? Que nous a procuré l'ostentation « des richesses ? Toutes ces choses ont passé « comme l'ombre [1]. » Il y aura donc là une pénitence, mais infructueuse ; il y aura une pénitence, mais douloureuse sans guérir l'âme. La pénitence aujourd'hui est utile, parce que nous nous corrigeons librement. Repens-toi à la voix de l'Écriture : quand le juge sera présent et fera entendre sa voix, ton repentir sera stérile.

Il va bientôt prononcer la sentence et tu n'auras alors aucune observation à élever. Car il ne s'est point tu avant de rendre son arrêt, et s'il t'a ajourné, c'était pour t'inviter à te corriger. Quand le larron était suspendu à la croix, ne lui-a-t-il pas permis de changer ? Crucifié avec le Seigneur, le larron crut au Christ [2], au moment même ou chancelait la foi de ses disciples. Quand il ressuscitait des morts, les Juifs le méprisèrent ; ce larron ne le méprisa point quoiqu'il fût attaché avec lui à la croix. On ne pourra donc plus dire au Seigneur : Vous ne m'avez pas accordé de bien vivre ; ni : Vous ne m'avez donné aucun délai pour me corriger ; ni enfin : Vous ne m'avez pas montré ce que je devais désirer, ce que je devais éviter.

Reconnaissez qu'il ne se tait pas, reconnaissez qu'il donne des délais, reconnaissez qu'il attire, exhorte, menace. Il a donné à sa parole une chaire élevée ; de là on la lit dans tout l'univers au genre humain tout entier. Personne ne peut plus dire : J'ignorais, je n'ai pas entendu. On voit l'accomplissement de ce qui est dit dans un psaume : « Nul ne se dérobe à sa chaleur [3]. » Cette chaleur divine est maintenant dans la divine parole : qu'elle t'échauffe au plus tôt, et tu ne fondras pas comme la cire devant le feu qu'il allumera.

4. Les impies en rient aujourd'hui, les moqueurs s'en moquent, on traite de fable ce que nous chantons : cependant tout s'accomplira un jour, oui, mes frères, tout un jour s'accomplira. Si tant d'autres prédictions ne s'étaient point exécutées, nous devrions désespérer de voir jamais le jugement : mais si nous sommes témoins aujourd'hui, si les yeux même des aveugles sont frappés de l'accomplissement des prophéties qui regardaient l'Église à venir, pourquoi douter que les autres s'accomplissent également ? Quand on disait que l'Église du Christ se répandrait dans toute la terre, il y en avait peu pour le dire et beaucoup pour en rire. C'est fait aujourd'hui, après avoir été annoncé si longtemps d'avance : l'Église est en effet répandue par toute la terre. Il y a plusieurs milliers d'années, on promettait à Abraham que toutes les nations seraient bénies en sa race [1]. Le Christ est né de la race d'Abraham et dès maintenant toutes les nations sont bénies dans le Christ. Il a été prédit qu'on verrait des schismes et des hérésies : nous en voyons. Des persécutions ont été prédites : les rois adorateurs des idoles n'ent ont-ils point ordonné ? En faveur des idoles et en haine du nom chrétien, la terre a été remplie de martyrs ; leur sang a été répandu comme une semence et la moisson a poussé dans l'Église. L'Église ainsi n'a pas prié inutilement pour ses ennemis : les persécuteurs mêmes sont devenus croyants. Il a été prédit aussi que les idoles seraient renversées au nom du Christ : nous trouvons dans l'Écriture cet oracle avec les autres. Les chrétiens, il y a seulement quelques années, lisaient cette prophétie sans la voir réalisée ; en mourant ils en attendaient encore l'accomplissement et ne le voyaient pas : néanmoins comme ils étaient sûrs qu'il aurait lieu, ils parurent avec cette ferme croyance devant le Seigneur. Ce qu'ils ne voyaient point se voit maintenant.

Comment ? Nous sommes témoins de tout ce qui a été annoncé sur l'Église, et le seul jour du jugement n'arriverait jamais ? C'est la seule prophétie qui reste, et seule elle ne se réaliserait point ? Nous voyons, en lisant les Écritures, que tout ce qui est écrit s'est exécuté à la lettre : avons-nous le cœur assez dur et assez insensible pour désespérer de ce qui reste ? Et qu'est-ce que ce reste, comparé à ce qui est sous nos yeux ? Dieu s'est montré fidèle en tant de choses, et il nous tromperait pour si peu ? Ainsi le jugement viendra rendre, selon les mérites, le bien aux bons et le mal aux méchants. Soyons bons et attendons le Juge avec confiance.

5. Maintenant surtout, mes frères, écoutez-moi. Je ne veux plus revenir avec toi sur le passé : à dater de ce jour change, et que demain te trouve tout autre.

Nous voulons, dans notre perversité, que Dieu soit miséricordieux sans être juste. D'autres encore, comme s'ils étaient pleins de confiance en leur justice, veulent que Dieu soit juste et non miséricordieux. Dieu est l'un et l'autre, il se montre l'un et l'autre. Sa miséricorde n'empiète pas sur sa justice et sa justice ne détruit point

[1] Sag. v, 3-8, 9. — [2] Luc, XXIII, 40-43. — [3] Ps. XVIII, 7.

[1] Gen. XXII, 18.

sa miséricorde. Il est à la fois miséricordieux et juste. Comment prouver qu'il est miséricordieux? C'est que présentement il épargne les pécheurs et pardonne à qui se confesse. Comment prouver qu'il est juste ? Parce que viendra le jour du jugement : s'il est différé, il n'en viendra pas moins, et chacun alors recevra selon ses œuvres. Voudriez-vous qu'on accordât aux opiniâtres ce qui sera accordé aux convertis? Vous paraît-il juste, mes frères, que Judas occupe la même place que Pierre? Il l'occuperait s'il s'était corrigé; mais il a désespéré du pardon et il a préféré s'étrangler plutôt que d'implorer la clémence du Roi.

6. Ainsi donc, frères, nous n'aurons aucun sujet de plainte contre Dieu, comme j'avais commencé à le dire ; non, aucun sujet de plainte, lorsqu'il viendra nous juger. Que chacun songe à ses péchés et s'amende tandis qu'il en est temps. Qu'on se livre à une douleur qui soit fructueuse, à un repentir qui ne soit pas stérile. Il semble que Dieu nous dit : J'ai fait connaître la sentence, mais je ne l'ai point prononcée encore ; je l'ai prédite, je ne l'ai point rendue.

Mais pourquoi craindre quand j'ai dit: Si tu changes, il la change ? N'est-il pas écrit que Dieu se repent [1] ? Mais il ne se repent point à la manière des hommes. « Si vous vous repentez « de vos péchés, est-il dit, je me repentirai « aussi de tout le mal que j'allais vous faire [2] » Dieu se repent-il comme s'il avait péché ? En Dieu donc on appelle pénitence un changement de sentence, et cette pénitence n'est pas injuste, mais juste. Pourquoi juste ? Si le juge a changé son arrêt, c'est que le coupable lui-même est changé. Ne crains rien : la sentence est changée, non la justice. La justice demeure intègre ; elle exige même que l'on pardonne au changement de vie. Autant elle refuse le pardon à l'opiniâtre, autant elle l'accorde au converti. Le Législateur est un Roi d'indulgence. Il a envoyé la loi; il a apporté l'indulgence. La loi t'avait rendu coupable : l'auteur de la loi t'absout; ou plutôt il ne t'absout pas, car absoudre c'est déclarer un homme innocent. Dieu donc pardonne plutôt au converti ; car tous sont coupables, embarrassés dans leurs iniquités. Que nul ne demande à être absous ; implorons tous la grâce que l'on obtient quand on est changé et nous aurons confiance en entendant : « Comme la « cire fond devant la flamme, qu'ainsi périssent « les pécheurs devant Dieu. »

7. Oui, frères, que maintenant les pécheurs périssent et ils ne périront point. S'ils commencent à vivre dans la justice, ils périront comme pécheurs, mais comme hommes ils ne périront pas. Homme et pécheur, ce sont deux noms : l'un de ces noms désigne l'homme et l'autre le pécheur. Ils nous montrent, l'un ce que Dieu a fait, l'autre ce qu'a fait l'homme : car c'est Dieu qui a fait l'homme et c'est l'homme qui s'est fait pécheur. Pourquoi donc trembles-tu quand Dieu te dit : « Que les pécheurs pé« rissent devant moi ? » Voici ce que Dieu te dit en effet : Périsse en toi ce que tu as fait, et ce que j'ai fait je le conserve.

Le feu divin échauffe maintenant la parole, c'est l'ardeur de l'Esprit-Saint qui l'excite, comme nous l'avons déjà dit : car il est écrit dans un autre psaume : « Nul ne se dérobe à sa cha« leur ; » et l'Apôtre déclare que le Saint-Esprit est cette chaleur même : « Embrasés par l'Esprit. [1] » Donc avant d'être devant Dieu, place-toi devant son Ecriture, fonds devant elle; repens-toi lorsque tu l'entends parler ainsi de tes péchés. Et lorsque tu te repens, lorsque tu souffres volontairement sous la chaleur de la parole, lorsque tu vas jusqu'à verser des larmes, n'es-tu pas comme la cire qui se fond et qui en quelque sorte se répand en larmes ? Fais donc maintenant ce que tu redoutes plus tard, et plus tard tu n'auras rien à craindre. Seulement ne t'évanouis point comme la fumée.

8. Ici en effet tu vois deux comparaisons, et sans doute ce n'est point sans motif, mais pour exprimer la différence entre pécheurs et pécheurs. Nous lisons dans un même verset: « Qu'ils s'évanouissent comme la fumée, et com« me la cire se fond devant la flamme, qu'ainsi « périssent les pécheurs devant Dieu. »

Qui sont ceux qui s'évanouissent comme la fumée ? Qui sont-ils, sinon les orgueilleux qui ne confessent point leurs péchés mais les soutiennent? Pourquoi sont-ils comparés à la fumée? Parce que la fumée monte et s'élève en quelque sorte contre le ciel; mais plus elle s'élève et plus elle s'évanouit et se dissipe aisément. Considérez de nouveau ce que je viens de dire. Plus la fumée est proche du feu et de la terre, plus elle est compacte : elle ne s'est point encore évanouie, elle n'est point emportée par les vents ; mais plus elle monte haut, plus elle se raréfie, s'évanouit, se dissipe. Or l'orgueilleux s'élevant contre Dieu comme la fumée contre le ciel, ne doit-il pas s'évanouir, être emporté, quand il

[1] Gen. VI, 6. — [2] Jér. XXIII, 8.

[1] Rom. XII, 11.

monte, comme par les vents de sa folle vanité et périr enfin; ainsi que périt en s'élevant cette colonne de fumée plus creuse que solide? Telle est en effet la fumée : tu vois une grande colonne; il y a peut-être quelque chose à voir, rien à saisir.

Avant tout, chers frères, redoutez un pareil châtiment, n'excusez point vos fautes passées, et si vous en commettez encore, de grâce ne les excusez point. Soumettez-vous à Dieu et frappez-vous la poitrine de manière à ne plus commettre celles qui vous restent encore. Faites effort pour n'y plus succomber, n'en commettez aucune s'il est possible, et s'il ne vous est pas possible de les éviter absolument, ayez au moins recours à ce pieux aveu. En travaillant à te corriger de tous, en te corrigeant autant que la grâce divine te rend capable de le faire, tu obtiendras un nouveau regard de la miséricorde du Seigneur, et s'il te trouve en marche et faisant des efforts, il te pardonnera aisément celles dont tu ne serais pas entièrement délivré. Seulement, mets tes soins à avancer, non à reculer; et si le dernier jour ne te trouve pas complètement vainqueur, qu'il te trouve combattant, que tu ne sois alors ni pris ni rendu.

9. La miséricorde de Dieu est inépuisable; immense est sa bonté, car il nous a rachetés par le sang de son Fils alors que pour nos péchés nous méritions d'être anéantis. En créant l'homme à son image et à sa ressemblance, il a fait quelque chose de grand. Mais en péchant nous avons voulu n'être rien, nous avons emprunté à nos parents le germe de la mortalité, nous sommes devenus une masse de péchés, une masse de colère. Il lui a plu néanmoins de nous racheter, par miséricorde, au plus haut prix : il a donné pour nous le sang de son Fils unique, qui est né dans l'innocence, qui a vécu dans l'innocence, qui est mort dans l'innocence. Après nous avoir achetés si cher, voudrait-il nous laisser périr? Il ne nous a point rachetés pour nous perdre, mais pour nous faire vivre. Si le péché triomphe de nous, Dieu pour cela ne dédaigne point la rançon qu'il a donnée pour nous ; elle est trop précieuse.

Gardons-nous toutefois de compter trop sur sa clémence si nous ne luttons contre nos péchés : si surtout nous avons commis certains crimes énormes, n'espérons point qu'il nous fera miséricorde en s'associant à notre iniquité. En vérité, est-ce que les impies qui n'ont rien fait pour se corriger pendant leur vie, qui ont persévéré dans l'opiniâtreté et la dureté de cœur, qui ont même accusé Dieu en excusant leurs péchés, peuvent être placés par lui avec les saints martyrs, avec les saints Apôtres, avec les prophètes et les patriarches, avec les fidèles qui l'ont bien servi et bien mérité de lui, qui ont vécu dans la chasteté, la modestie, l'humilité, qui ont fait l'aumône et pardonné à quiconque les faisait souffrir?

Telle est effectivement la voie des justes; telle est la voie des saints qui ont Dieu pour père et l'Église pour mère, qui n'offensent ni l'un ni l'autre, qui vivent dans l'amour de tous deux, et qui sans blesser leur père, sans blesser leur mère, hâtent le pas vers l'éternel héritage : à chacun d'eux cet héritage est donné.

10. Ainsi deux parents nous ont engendrés pour la mort; deux parents nous ont engendrés pour la vie. Adam et Ève sont les parents qui nous ont engendrés pour la mort; le Christ et l'Église sont les parents qui nous ont engendrés pour la vie. Dans le père qui m'a engendré pour la mort, je vois Adam; Ève dans ma mère. Nous sommes issus d'une race charnelle. C'est à la vérité par un bienfait de Dieu, car nous ne devons ce bienfait qu'à Dieu. Cependant comment sommes-nous venus au jour? Sans aucun doute, c'est pour mourir. Ceux qui nous ont précédés nous ont engendrés pour leur succéder : était-ce pour qu'éternellement nous vécussions sur la terre avec eux? Ils devaient s'en aller, et ils ont voulu être remplacés.

Ce n'est pas pour cela que nous engendrent Dieu notre père et l'Église notre mère; c'est pour la vie éternelle, car eux-mêmes sont éternels; et cette éternelle vie est l'héritage qui nous est promis par le Christ. Le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous [1], il a été nourri, il a grandi, il a souffert, il est mort, il est ressuscité, il a reçu pour héritage le royaume des cieux. C'est comme homme qu'il est ressuscité et qu'il a reçu l'éternelle vie; c'est comme homme et non comme Verbe; comme Verbe il demeure immuable d'une éternité à l'autre éternité. Or comme cette sainte humanité est ressuscitée pour la vie éternelle, il nous a été promis de ressusciter également et de monter au ciel pleins de vie. Nous attendons le même héritage, la vie immortelle. Tout le corps n'est pas encore monté : le chef est au ciel, les membres sur la terre; le chef n'abandonnera pas le corps, seul il ne prendra point possession de l'héritage. Le Christ entier y sera admis, le Christ entier dans l'hu-

[1] Jean, I, 14.

manité, c'est-à-dire le chef et les membres. Nous sommes les membres du Christ; donc espérons l'héritage : quand tout sera passé nous aurons en partage un bonheur qui ne passera point et nous échapperons à un malheur qui ne passera point non plus : le bonheur et le malheur sont également éternels. Si Dieu a fait aux siens des promesses éternelles, il n'a pas fait aux impies de temporelles menaces. Il a promis aux saints une vie, un bonheur, un royaume un héritage sans fin : ainsi il a menacé les impies d'un feu qui ne s'éteindra point. Si nous n'aimons point encore ses promesses, redoutons au moins ses menaces.

SERMON XXIII.

Prononcé dans la basilique de Fauste. [1].

DE LA VUE DE DIEU. [2].

ANALYSE. — Ce discours n'est autre chose que le développement de ces paroles sacrées : « Vous m'avez tenu par la main droite, « vous m'avez conduit dans votre volonté et vous m'avez reçu dans votre gloire. » En suivant avec attention le savant docteur nous constaterons qu'un ancien écrivain ecclésiastique n'a pas eu tort de donner à ce discours le titre que nous venons de reproduire. — I. *Vous m'avez tenu par la main droite.* Il est beaucoup plus dangereux de parler que d'écouter, surtout quand on enseigne l'Écriture. On doit éviter en effet d'expliquer charnellement le langage charnel qu'elle emploie pour nous rendre spirituels. Gardez-vous donc de prendre à la lettre ce que dit ici le prophète et de croire que Dieu l'ait pris réellement par la main droite. Il s'agit d'un sens bien plus beau. — II. *Vous m'avez conduit dans votre volonté.* L'Écriture nous apprend que Dieu habite en nous, malgré son immensité. Il y habite par la charité. Appelée avec raison plutôt des arrhes qu'un gage, la charité est la source de tous les dons divins; Dieu conduit avec prédilection l'âme qui en est ornée. Où la conduit-il? — III. *Vous m'avez reçu dans votre gloire.* Les anciens que l'Écriture nous représente comme ayant vu Dieu ne l'ont pas vu en lui-même; ils ont vu simplement l'apparence sous laquelle il se montrait à eux. Ce bonheur ne leur suffisait pas, ils ont désiré ardemment voir Dieu en lui-même. Travaillons comme eux à être *reçus* par lui *dans sa gloire.* — Mais pour y parvenir soyons des enfants de paix [5].

1. Considérons comme un sujet d'entretien ce qu'en chantant nous venons de dire au Seigneur; faisons de ces paroles le sujet de notre discours. Après avoir dit à Dieu : « Vous m'avez tenu par « la main droite, vous m'avez conduit dans votre « volonté et vous m'avez reçu dans la gloire ; » prions-le de répandre plus de lumière dans nos cœurs et de nous aider, par sa miséricorde et par sa grâce, moi à parler, vous à apprécier. Pour faciliter la parole nous paraissons debout en un lieu plus élevé ; mais c'est vous qui êtes réellement en un lieu plus élevé ; vous êtes nos juges, nous sommes jugés par vous. On nous appelle docteurs, mais nous avons souvent besoin d'un docteur et nous ne voulons point passer pour maîtres : il y aurait danger et prévarication, car le Seigneur a dit : « Ne cherchez point à être « appelés maîtres ; vous n'avez qu'un maître, le « Christ [6]. » Il y a donc danger à être maître, sécurité à être disciple. Aussi est-il dit dans un psaume : « Vous ferez entendre à mon oreille la « joie et l'allégresse [1]; » et l'on est moins exposé en entendant la divine parole qu'en la prêchant; on reste tranquillement debout, on écoute et l'on se réjouit à la voix de l'Époux [2].

2. L'Apôtre avait été obligé de se faire docteur; voyez donc ce qu'il dit : « J'ai été au milieu de « vous dans la crainte et un grand tremble- « ment [3]. » Ainsi n'est-il pas plus sûr de nous considérer tous, nous qui parlons, et vous qui écoutez, comme les disciples d'un même Maître? Oui, il est plus sûr, il est avantageux que vous nous écoutiez, non comme vos maîtres, mais comme vos condisciples. Voyez si nous ne devons pas être inquiets? « Frères, dit l'Écriture, ne vous « faites point maîtres en grand nombre; car nous « faisons tous beaucoup de fautes. » Qui ne tremblerait devant ce mot : *tous*? Ensuite? « Si quel- « qu'un ne pèche point en paroles, c'est un hom- « me parfait [4]. » Mais qui osera se dire parfait? Il est donc vrai, celui qui demeure debout et écoute ne pèche pas en paroles ; mais lorsque celui qui parle ne pécherait point, ce qui est dif-

[1] Il y avait à Carthage une basilique de ce nom. — [2] Ps. LXXII, 24. — [illegible] — [5] Pour rapporter ce discours à la vue de Dieu, il est [illegible] trois parties : 1° Ne [illegible] point Dieu comme un être [illegible] 2° [illegible] 3° quand [illegible] Moïse, sous une apparence étrangère, nous le verrons dans sa gloire. — [6] Matt. XXIII, 10.

[1] Ps. L, 10. — [2] Jean. III, 29. — [3] I Cor. II, 3. — [4] Jacq. III, 1. 2.

ficile, il souffre et craint de pécher. Ah! mes frères, non-seulement écoutez nos paroles, mais prenez pitié de nos frayeurs; et comme tout ce qui est vrai vient de la Vérité même, quand nous disons vrai, ne nous l'attribuez pas, louez-en Dieu; quand au contraire nous manquons comme des hommes, priez-le pour nous.

3 L'Écriture est sainte, véridique, irréprochable. Divinement inspirée, elle sert à enseigner, à reprendre, à exhorter, à instruire [1]; et nous n'avons point à l'accuser s'il nous arrive de nous égarer pour ne l'avoir pas comprise. La comprendre, c'est marcher droit; s'égarer pour ne l'avoir pas bien entendue, c'est lui laisser sa pureté, car notre perversité ne pourrait l'altérer; mais elle reste intacte et nous attend pour nous corriger. Néanmoins, elle s'exprime souvent, toute spirituelle qu'elle est, d'une manière qui semble charnelle, afin de nous exercer. « La « loi est spirituelle, dit l'Apôtre, pour moi je suis « charnel [2]. » Aussi marche-t-elle souvent avec les hommes charnels d'une façon qui semble charnelle; mais elle ne veut pas qu'ils restent charnels.

Une mère aime à nourrir son petit enfant : est-ce pour qu'il reste petit? Elle le tient sur son cœur, le réchauffe dans ses bras, le comble de caresses, lui donne son lait, elle fait tout pour ce petit; mais elle demande à le voir grandir et à ne pas se conduire toujours ainsi envers lui. Considérez l'Apôtre : mieux vaut arrêter nos regards sur lui, puisqu'il n'a point dédaigné de se donner le nom de mère. « Je me suis fait petit « parmi vous, dit-il, comme une nourrice qui « soigne ses enfants [3]. » Inspiré par un vrai et pieux sentiment de charité fraternelle, l'Apôtre se fait nourrice en disant qu'il *soigne*, et mère en ajoutant : *ses enfants*. Il est des nourrices qui élèvent des enfants qui ne sont pas les leurs; il est des mères qui sans élever leurs propres enfants les donnent à des nourrices. Mais l'Apôtre élève et nourrit les siens, et pourtant il dit ailleurs, comme je l'ai rappelé : « J'ai été parmi vous « dans la crainte et un grand tremblement. »

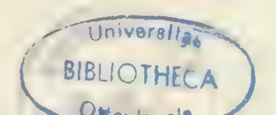
4. Tu diras : Qu'y avait-il dans ces hommes qui obligeât Paul à être parmi eux dans la crainte et le tremblement? « Comme à de petits enfants « dans le Christ, dit-il, je vous ai abreuvés de lait, « je ne vous ai pas donné à manger, parceque « vous n'en étiez pas capables encore, à présent « même vous ne le pouvez point, car vous êtes encore charnels [1]. » Tout en les appelant charnels il les nomme petits enfants en Jésus-Christ; ainsi les reprend-il sans les repousser. Ils sont tout à la fois charnels et petits enfants en Jésus-Christ; mais en les nommant petits enfants en Jésus-Christ, l'Apôtre ne veut point qu'ils demeurent charnels; il désire qu'ils deviennent spirituels, jugeant tout, sans être jugés par personne. Car « l'homme animal, comme il dit lui « même, ne perçoit pas ce qui est de l'Esprit de « Dieu; c'est folie pour lui, et il ne le peut com- « prendre, car c'est par l'Esprit qu'on doit en ju- « ger. Mais l'homme spirituel juge de toutes cho- « ses, et il n'est jugé par personne. » C'est encore l'Apôtre qui dit : « Nous prêchons la sagesse par- « mi les parfaits [2]. » S'ils sont parfaits, pourquoi prêcher? Qu'a besoin de ta parole un homme parfait? — Mais cherchons en quoi cet homme est parfait.

Peut-être sans trouver un homme qui connaisse complètement, en découvrirai-je un qui écoute parfaitement. Le parfait auditeur est donc, celui qui peut recevoir dans son esprit la nourriture solide, sans en ressentir ni trouble ni aigreur. Quel est-il et nous le louerons? Je ne doute pas néanmoins qu'il y ait des hommes spirituels qui écoutent bien et qui jugent bien. Ce n'est pas devant eux que je m'inquiète. Car s'ils jugent que je suis charnel, ils useront de miséricorde envers moi, et s'ils goûtent ce que je dis, ils s'en réjouiront avec moi.

5. Me voici à ces paroles du psaume que nous venons de chanter : « Vous m'avez tenu par la « main droite. » Suppose un auditeur charnel; que pensera-t-il, sinon que Dieu s'est montré au prophète sous une forme humaine, qu'il lui a pris la main droite, non la gauche, qu'il l'a conduit dans sa volonté et élevé où il lui a plu? Comprendre, ou plutôt s'imaginer cela, c'est ne comprendre pas. En effet qui dit comprendre, dit comprendre la vérité, car le faux s'imagine et ne se comprend pas. Si donc l'homme charnel s'imagine que la divine nature a des membres distincts, une forme déterminée, une grandeur limitée et circonscrite dans un lieu, que faire avec lui? Si je lui dis : Dieu n'est pas cela, il ne comprend pas. Si je lui dis : Dieu est cela, il comprend, mais je le trompe. Je ne puis dire que Dieu est cela; ce serait mentir; et sur qui? sur mon Dieu sur mon Sauveur et mon Rédempteur, sur mon espoir, sur Celui vers qui j'élève et mes mains et mes vœux Ah! ce ne serait point

[1] II Tim. III, 16. — [2] Rom. VII, 14. — [3] I Thess. II, 7.

[1] I Cor. III, 1, 2. — [2] I Cor. II, 14, 15, 16.





une faute légère de mentir ainsi. Se tromper sur Dieu, c'est fâcheux et dangereux ; mentir sur lui, c'est pernicieux et mortel. Tout menteur n'est pas trompé. Être trompé c'est croire vrai ce qui ne l'est pas; et dire ce que l'on estime vrai, ce n'est pas mentir, c'est néanmoins se tromper. Que Dieu accorde de ne se pas tromper à qui ne veut point mentir.

6. Supposons donc que, comme je l'ai dit, le petit enfant dont j'ai parlé croie que Dieu a des membres distincts en certaines parties de son corps, qu'il a une figure particulière, une forme limitée, qu'il demeure et se meut dans l'espace ; quand il lira ce passage : « Où irai-je devant « votre esprit? où fuir devant votre face? Si je « monte au ciel, vous y êtes; si je descends au « fond des enfers, vous voilà [1]; » pensera-t-il que Dieu est réellement au ciel, réellement sur la terre et réellement aux enfers ? Mais alors que deviendra ce pauvre petit ? S'il m'écoute, qu'il cherche avec la Samaritaine des montagnes et des temples pour s'approcher de Dieu ; qu'il aille à Jérusalem, à la montagne de Samarie [2], non dans un temple visible ; qu'il n'y coure pas, qu'il ne cherche pas un temple matériel pour s'approcher de Dieu. Qu'il soit lui-même un temple et Dieu viendra en lui. Car Dieu ne le méprise pas, il ne dédaigne pas de venir, il daigne le faire, au contraire. Comme preuve qu'il ne dédaigne pas, écoute sa promesse ; écoute, en attendant, les assurances que donne sa bonté, non les menaces de son dédain. « Nous vien- « drons en lui, » dit-il, mon Père et moi. En lui, c'est-à-dire dans celui qu'il venait de représenter comme l'aimant sincèrement, comme obéissant à ses préceptes, gardant son commandement, plein de charité envers Dieu et envers le prohain. « Nous viendrons en lui, dit-il, et « nous établirons en lui notre demeure [3]. »

7. Il n'est pas à l'étroit dans le cœur du fidèle, et le temple de Salomon était trop peu vaste pour lui ; car ce prince disait en le construisant : « Si le ciel du ciel ne vous suffit pas [4]. » Il est dit aussi avec vérité : « Le temple de Dieu est saint, « et ce temple, c'est vous [5]. » Dans un autre endroit : « Nous sommes le temple du Dieu vivant. » Et comme si on demandait à l'écrivain sacré : Quelle preuve en donnes-tu ? « C'est qu'il est écrit, « répond-il : J'habiterai en eux. »

Ah ! si quelque puissant protecteur te disait : Je vais demeurer chez toi, que ferais-tu ? Ta maison étant trop étroite, tu te troublerais certainement, tu serais sous le poids de la frayeur, tu désirerais qu'il ne le fit pas. Tu ne voudrais pas être à l'étroit pour recevoir ce grand personnage, à qui ne suffirait point à son arrivée ta petite et pauvre maison. Ne crains point l'arrivée de ton Dieu, ne crains point l'affection de ton Dieu ; en venant il ne te met point à l'étroit, au contraire il te mettra au large. Aussi, pour te l'apprendre, il n'a pas promis seulement de venir, il n'a pas dit seulement : « J'habiterai en eux, » il a dit aussi, pour exprimer qu'il te mettra au large : « Et je marcherai en eux [1]. » Si tu aimes Dieu, tu vois cette largeur de cœur. En tourmentant, la crainte retrécit ; par conséquent l'amour dilate. Vois cette largeur de la charité. « La charité de Dieu, dit l'Écriture, est répandue « dans nos cœurs [2]. »

8. Tu cherchais une place pour Dieu ; qu'il l'agrandisse en demeurant en toi. « La charité « est répandue dans nos cœurs, » mais ce n'est point par nous, c'est « par l'Esprit saint qui « nous a été donné. » La charité est répandue dans nos cœurs ; de plus Dieu est charité [3] ; n'est-ce pas un gage quelconque que Dieu marche en nous ? Car nous avons reçu ce gage ; et quelle idée nous faire de ce que ce gage nous assure ?

Il est des exemplaires qui portent : *arrhes*, au lieu de gage, ce qui est préférable. Les traducteurs ont voulu exprimer la même idée ; l'usage néanmoins établit une différence entre gage et arrhes. On rend le gage après avoir reçu ce qu'il garantissait. Beaucoup d'entre vous, sans doute, ont compris. Je ne le vois pas, mais je m'en aperçois à vos paroles : je pense en effet que si vous vous entretenez les uns avec les autres, c'est que ceux qui comprennent veulent expliquer à ceux qui n'ont pas compris encore. Je vais donc m'exprimer un peu plus clairement afin que tous saisissent. Tu reçois, par exemple, un livre de ton ami, mais pour l'obtenir de lui, tu lui donnes un gage. Quand tu rendras ce livre garanti par un gage, ton ami le recevra et à son tour il te rendra le gage, il ne conservera pas les deux choses.

9. Que conclure, mes frères ? Si Dieu nous donne maintenant, comme un gage, la charité par l'opération du Saint-Esprit, ne nous ôtera-t-il pas ce gage lorsqu'il accomplira la promesse dont ce gage est la garantie ? Nullement. Il complètera plutôt ce qu'il a donné. Ainsi les arrhes sont préférables au gage. Tu as acheté quelque chose

[1] Ps. CXXXVIII, 7 8. — [2] Jean. IV, 20. — [3] Jean. XIV 23. — [4] II Paral. VI, 18. — [5] I Cor. III, 17.

[1] II Cor. VI, 16. — [2] Rom. V, 5. — [3] I Jean, IV, 8.

loyalement et par contrat; tu verses une partie du prix : ce sont des arrhes, ce n'est pas un gage car tu compléteras la somme donnée, tu ne la réclameras point. Fais maintenant l'application. Je trouve la charité dans une âme; ce sont des arrhes et ces arrhes la portent à désirer le bonheur tout entier. Qu'elle considère la nature de ces arrhes, car elle ne feront que se compléter. Qu'elle les considère donc, qu'elle les examine en elle-même, qu'elle les étudie et les questionne sur ce complément qu'elle ne voit pas, car il serait à craindre qu'elle ne cherchat dans ce complément autre chose que ce qui est dans les arrhes reçues. Dieu donnera-t-il de l'or, achèvera-t-il le paiement en or? Nous a-t-il donné de l'or pour arrhes? Il est à craindre que tu ne désires du plomb pour de l'or. Considère tes arrhes : que je voudrais te persuader de les contempler! Dieu est charité.

10. Déjà nous avons reçu quelque chose de cette source, quelques gouttes d'eau, quelques gouttes de rosée. Ah! si telle est la rosée, que n'est point la fontaine qui la produit? Rafraichi pas cette rosée, mais rempli d'ardeur pour courir à la source, dis à ton Dieu : « En « vous est la fontaine de vie. » La rosée a provoqué en toi ce désir, tu te rassasieras à la source même. Là se trouve tout ce qui nous suffit. « Les enfants des hommes espèreront à « l'ombre de vos ailes. » Eh! pourquoi désirer comme de grands bienfaits de Dieu, ce qu'il donne aux animaux comme à nous? Ces bienfaits sont de lui, qui en doute? La plus légère faveur ne descend-elle pas de celui dont il est dit : « Le « salut vient du Seigneur [1]? »

11. Le même psaume ajoute : « Vous sauverez, « Seigneur, les hommes et les bêtes, ô Dieu se« lon l'immense étendue de votre miséricorde [2]. » Votre miséricorde est si abondante qu'elle se prodigue non seulement aux hommes, mais encore aux animaux. Telle est l'incomparable richesse de cette miséricorde, que vous faites lever votre soleil sur les bons et sur les méchants, pleuvoir aussi sur les justes et les pécheurs [3]. Vos saints ne recevront-ils rien de particulier? l'homme pieux ne recevra-il rien que ne le reçoive l'impie? Il reçoit sûrement autre chose. Écoute ce qui suit.

Après avoir dit : « Vous sauverez, Seigneur, « les hommes et les bêtes, ô Dieu, dans l'im« mense étendue de votre miséricorde, » le prophète ajoute : « Mais les enfants des hommes. » Que viens-tu donc de dire? Les hommes ne seraient-ils point les enfants des hommes? Il répond : « Vous sauverez, Seigneur, les hommes et « les animaux; mais les enfants des hommes; » quoi? « espèreront à l'ombre de vos ailes. » Voilà ce qu'ils ne partageront pas avec les bêtes. Pourquoi dire ici *les enfants des hommes* et dire là *les hommes*? Les hommes ne sont-ils pas les enfants des hommes? Sans aucun doute les hommes sont les enfants des hommes. Pourquoi alors cette distinction, sinon parcequ'il est un homme qui n'a pas été fils de l'homme? L'homme qui n'est point fils de l'homme c'est Adam; l'homme fils de l'homme, c'est le Christ. « De même que « tous meurent en Adam ainsi tous recevront « la vie en Jésus-Christ [1]. » Ils cherchent le salut avec les bêtes, ceux qui meurent et qui meurent pour ne pas vivre; ils ne le cherchent pas avec les enfants des hommes, pour obtenir de ne mourir jamais. La distinction est comprise. Ces hommes ne sont que des hommes, les enfants des hommes sont associés au Fils de l'homme.

12. Qu'y a-t-il ensuite? « Les enfants des « hommes espèreront à l'ombre de vos ailes. » J'espère donc; mais l'espérance qui se voit n'est pas de l'espérance [2]; ainsi c'est à l'avenir qu'on sera enivré des biens promis. « Il seront enivrés « de l'abondance de votre maison. » Je craignais tout à l'heure qu'on ne cherchat en Dieu des membres corporels; je crains maintenant que l'on ne voie dans cette ivresse, non le rassasiement des biens ineffables, mais la débauche des festins charnels. Expliquons toutefois; on comprendra comme on pourra, et si l'on ne peut s'élever plus haut, qu'on ne quitte pas l'idée du sein maternel, qu'importe, pourvu que l'on croisse! Poursuivons, et si nous en sommes capables, goûtons le plus qu'il nous sera possible, les délices spirituelles. « Ils s'enivreront, est-il dit, de l'a« bondance de votre maison, et vous les abreu« verez au torrent de vos voluptés. » De quel vin? de quelle liqueur? de quelle eau? de quel miel? de quel nectar? Tu veux savoir de quoi? « Car « en vous est la source de la vie [3]. » Bois la vie, si tu peux. Prépare ta conscience, non ta bouche; ton esprit et non pas ton appétit. Si tu as entendu, si tu as compris, si tu as aimé de tout ton cœur, déjà tu as bu à cette fontaine.

13. Qu'as-tu bu? Tu as bu la charité. La connais-tu? Mais c'est Dieu [4]. Tu as bu la charité; mais où l'as-tu bue? Si tu la connais, si tu l'as vue,

[1] Ps. III, 9. — [2] Ps. XXXV, 10, 8, 7. — [3] Matt. V, 45.

[1] I Cor. XV, 22. — [2] Rom. VIII, 24. — [3] Ps. XXXV 7-10. — [4] I Jean, IV, 8.

si tu l'aimes, où l'aimes-tu? Tout amour bien réglé est un amour de charité. Comment, de charité? et toi qui aimes la charité, qu'aimes-tu? où est l'objet de ton amour? L'amour naît en toi; tu le connais et tu l'aimes. Mais on ne le voit pas dans un lieu, on ne le cherche pas des yeux du corps pour s'y attacher avec plus d'ardeur, on n'entend pas le bruit de sa parole, et quand il vient à toi tu ne l'entends point marcher. As-tu jamais senti les pieds de la charité se promenant dans ton cœur? Qu'est-elle donc? A qui est ce trésor que tu possèdes déjà sans le toucher? Ah! apprends par là à aimer Dieu.

14. Dieu cependant s'est promené dans le paradis [1]; il s'est montré près du chêne de Mambré [2]; il s'est entretenu bouche à bouche avec Moïse sur le mont Sinaï. — Que s'ensuit-il? — C'est qu'on le voit dans un lieu sans le sentir marcher. — Veux-tu entendre Moïse lui-même et comme un enfant remuant ne pas me fatiguer quand je veux te nourrir? Veux-tu donc entendre Moïse lui-même? Sans aucun doute il s'entretenait avec Dieu bouche à bouche. A qui donc disait-il : « Si j'ai trouvé grâce devant vous, « montrez-vous vous-même à moi [3]. » N'est-ce pas à Celui avec qui il conversait? Il s'entretient avec lui bouche à bouche, comme on s'entretient avec un ami, et il lui dit : « Si j'ai trouvé « grâce devant vous, montrez-vous à moi vous-« même à découvert. » Que voyait-il donc alors et que croyait-il voir? Si ce n'était pas Dieu, comment lui disait-il : « Montrez-vous vous-même « à moi? » On ne peut soutenir que ce n'était pas Dieu. Si ce n'eût pas été Dieu, il aurait dit : Montrez-moi Dieu. En disant : « Montrez-vous « vous-même à moi, » il fait connaître que c'était Dieu lui-même qu'il demandait à voir, et toutefois il conversait avec lui bouche à bouche, comme un ami avec son ami.

Veux-tu donc comprendre? Voici : Dieu était caché quand il apparaissait à Moïse. Si ce n'eût pas été lui, Moïse n'aurait pu, s'entretenant bouche à bouche, lui dire : « Montrez-vous vous-« même à moi. » Et s'il n'eût pas été caché, pourquoi aurait-il demandé à le voir? Tu le comprends donc, si tu as de l'intelligence, Dieu pouvait apparaître et en même temps être caché, apparaître sous une forme, être caché dans sa nature.

15. Si tu as saisi cela autant que tu en es capable, prends garde de t'imaginer maintenant que pour se montrer Dieu change sa propre nature en la forme qui lui plaît. Dieu est immuable, le Fils et le Saint-Esprit le sont comme le Père. « Au commen-« cement était le Verbe et le Verbe était en Dieu « et le Verbe était Dieu [1]. » Le Verbe lui-même est donc Dieu et immuable comme Dieu en qui il est Dieu. Ne te figure ni diminution ni changement dans aucune des adorables personnes. Dieu est le « père des lumières en qui il n'y a ni chan-« gement ni ombre de vicissitudes [2]. »

S'il est immuable, reprends-tu, que signifie cette forme visible sous laquelle il a apparu à qui et comme il a voulu, marchant, parlant, se montrant même aux yeux du corps? — Tu me demandes avec quoi Dieu produit cette forme pour se rendre présent? Mais puis-je t'expliquer avec quoi il a fait le monde, avec quoi il a fait le ciel et la terre, avec quoi il t'a fait toi-même? Il m'a fait avec du limon réponds-tu. — Oui, c'est vrai. Mais le limon, avec quoi l'a-t-il fait? — Avec la terre. — Sans doute ce n'est pas avec une terre étrangère, mais avec la terre faite elle-même par le Créateur du ciel et de la terre. Comment enfin a-t-il fait cette terre? — « Il « a dit, et tout a été fait [3]. » — C'est bien, très-bien répondre, tu sais. « Il a dit et tout a été fait. » Je n'en demande pas davantage. Mais si je me contente lorsque tu rappelles *qu'il a dit et que tout a été fait*; pourquoi me questionner encore quand je réponds : *Dieu a voulu et il a apparu*?

16. Il a apparu comme il le jugeait convenable, tout en restant caché dans sa nature. Voit-on l'affection véritable, voit-on l'amour, voit-on la charité? Que ce gage t'enflamme du même désir dont brûlait Moïse lorsqu'il disait à Celui qu'il voyait : « Montrez-vous à moi. » Si nous cherchons ce bonheur, nous sommes ses enfants. « Nous « sommes les enfants de Dieu, dit l'Écriture, et « ce que nous serons ne se voit pas encore. Nous « savons que lorsqu'il apparaîtra nous serons sem-« blables à lui, parceque nous le verrons tel qu'il « est [4]. » Non pas tel qu'il apparut près du chêne de Mambré, non pas tel que le vit Moïse, pour avoir besoin de lui dire : « Montrez-vous » à nous; mais « nous le verrons tel qu'il est. » Pourquoi? Parce que « nous sommes les enfants de Dieu, » non pour l'avoir mérité, mais pour avoir reçu la grâce de sa miséricorde. Car « vous réservez, « Seigneur, une rosée toute volontaire pour votre « héritage; cet héritage » c'est-à-dire son peuple, « était épuisé, » non pas en comptant sur

[1] Gen. III, 8. — [2] Ib. XVIII, 1. — [3] Exod. XXXIII, 11, 13.

[1] Jean, I, 1. — [2] Jac. I, 17. — [3] Ps. CXLVIII, 5. — [4] I Jean, III, 2.

lui-même pour voir ce qu'il ne voit pas, mais en croyant ce qu'il aspire à voir; « et vous l'avez « fortifié [1]. » Il a fortifié son peuple, et nous qui sommes ses enfants, « nous le verrons tel qu'il « est. »

17. Qu'est-ce que le Seigneur a dit de ses enfants? « Bienheureux les pacifiques, car ils seront « appelés enfants de Dieu [2]. » Si donc il nous reste quelques obscurités sur des questions aussi profondes et aussi ardues, examinons pacifiquement. « Que l'on ne s'enfle point d'orgueil « l'un contre l'autre pour autrui [3]. Car si vous « avez un zèle amer et que des querelles existent « entre vous; ce n'est point là la sagesse qui « vient d'en haut, c'est une sagesse terrestre, « animale, diabolique [4]. » Nous sommes donc les enfants de Dieu, nous le reconnaissons ; mais nous ne serons reconnus à ce titre qu'à la condition d'être pacifiques. Et comment pourrons-nous voir Dieu, si les querelles éteignent en nous l'œil qui doit le contempler ?

18. Ecoute plutôt ce qu'il dit, et ce qui fait que je m'exprime avec crainte et tremblement. « Re« cherchez la paix avec tous et la sainteté, sans « laquelle personne ne pourra voir Dieu [5]. »

[1] Ps. LXVII, 10. — [2] Matt. V, 9. — [3] I Cor. IV, 6. — [4] Jacq. III, 14, 15. — [5] Heb. XII, 14.

Quelle frayeur pour ceux qui l'aiment, mais elle n'affecte qu'eux. A-t-il dit en effet : Recherchez la paix avec tous et la sainteté, sans laquelle on sera jeté au feu, tourmenté par les flammes éternelles, livré à d'infatigables bourreaux ? Tout cela est vrai, mais il ne l'a pas dit ici.

C'est qu'il a voulu te porter à aimer le bien, non à redouter le mal; et dans l'objet même de tes désirs il a trouvé moyen de t'effrayer. Tu verras Dieu : est-ce un sujet de le mépriser, de disputer, d'exciter le trouble ? « Recherchez la « paix avec tous, et la sainteté, sans laquelle « personne ne pourra voir Dieu. » Si deux hommes également désireux de voir le lever du soleil, discutaient entre eux sur le point de l'horizon où il doit se montrer et sur les moyens de le voir; si cette discussion dégénérait en disputes, si dans l'ardeur de la querelle ils se blessaient et s'ils allaient même jusqu'à se crever les yeux pour ne pas voir ce lever du soleil, qui comprendrait leur folie ?

Afin donc de pouvoir contempler Dieu, purifions nos cœurs par la foi, guérissons-les par la charité, affermissons-les dans la paix, car l'affection que nous avons les uns pour les autres est déjà un don de Celui que nous ambitionnons de contempler.

SERMON XXIV.

GRANDEUR ET SÉVÉRITÉ DE DIEU [1].

ANALYSE. — Certains détails de ce discours semblent indiquer qu'il a été prononcé à Carthage. Quoiqu'il en soit, le but que se propose le saint docteur est de déterminer le peuple à faire disparaître les derniers restes de l'idolâtrie : c'est à ce but qu'il rapporte un verset que l'on a chanté avec enthousiasme dans l'Église, et qu'il prend pour texte. I *Seigneur qui est semblable à vous ?* N'est-ce pas avec raison que nous faisons entendre ce cri? En effet 1° qu'est-ce que l'univers en face de celui qui l'a créé? 2° Si les païens n'étaient aveugles, ne verraient-ils point avec quel éclat s'accomplissent les divines promesses qui révèlent la grandeur de Dieu et la grandeur de Jésus-Christ? 3° Quoique l'homme soit fait à l'image de Dieu, nous savons que devant Dieu il est fort petit. Et vous donneriez le nom même de Dieu à une statue que vous estimez si inférieure à l'homme? — II *Ne restez ni dans votre silence ni dans votre douceur.* Comment cette provocation à la sévérité peut-elle s'accorder avec cette invitation du Sauveur : *Venez à moi, apprenez de moi que je suis doux ?* Examinons 1°, quel est celui qui nous adresse cette invitation? C'est Celui qui seul connaît parfaitement Dieu. 2° A qui l'adresse-t-il? A vous tous qui lui avez répondu par vos acclamations et à nous qu'il charge de vous conduire et de vous diriger. 3° A quoi nous excite-t-il? A faire disparaître ici comme ils ont disparu à Rome les restes de l'idolâtrie. Cette sévérité n'est-elle point douceur, puisqu'elle a pour but de délivrer l'homme de la tyrannie du vice et de l'erreur? Soyez donc heureux de ce que les autorités ont fait contre l'idolâtrie.

1. Grâces au Seigneur notre Dieu ; qu'on multiplie les louanges en son honneur ; à lui sont dus les hymnes de Sion. Rendons-lui grâces : avec autant d'ardeur dans l'âme que d'enthousiasme dans la voix, nous avons chanté : « Sei« gneur qui est semblable à vous ? » C'est que nous chantons son amour vivant dans nos cœurs, c'est que vous le craignez comme votre Seigneur, c'est que vous le chérissez comme votre Père. Grâces lui soient rendues : on le désire avant de le voir ; on sent sa présence et on espère le

[1] Ps. LXXXII, 2.

posséder. Grâces à lui, dont l'amour ne bannit pas la crainte et dont la crainte n'empêche pas l'amour. C'est lui que nous bénissons, c'est lui que nous honorons en nos cœurs au lieu de nous honorer nous-mêmes. « Car le temple de « Dieu est saint, et ce temple c'est vous. [1] »

Voyez maintenant combien ce Dieu est vivant, puisque les pierres de son temple sont tellement animées. Considérez, mes frères, ce que vous dites et à qui vous parlez en disant : « Seigneur, « qui est semblable à vous ? » Ce sont des pierres vivantes de l'édifice qui disent à celui qui l'habite : « Seigneur, qui est semblable à « vous ? » Représentez-vous toutes les créatures, la terre et tout ce qu'elle renferme, la mer et tout ce qu'elle contient, l'air et tout ce qui vit dans l'air, le ciel et tout ce qui est au ciel. Dieu « a « dit et tout cela a été fait ; il a commandé et tout « a été créé. [2] » « Qui » donc, Seigneur, est « semblable à vous ? » Que tout cœur répète, que toute langue docile proclame, que toute pieuse conscience publie avec sécurité : « Seigneur, qui « est semblable à vous ? » Car on s'adresse à Celui dont on n'a point à rougir ; cette louange est digne de lui, elle convient aux pierres vivantes.

2. Quant aux pierres mortes, puissent-elles être sensibles à la compassion des pierres vivantes ! J'appelle mortes, non pas celles qui composent ces édifices, non pas celles que taille le fer de l'ouvrier, ni celles que sculpte le ciseau pour en faire des dieux, ou plutôt pour leur donner ce nom : telles ne sont point les pierres dont je parle. Je nomme pierres mortes les hommes auxquels ressemblent ces dieux. Il est des pierres vivantes, c'est à elles que s'adresse en ces termes l'Apôtre Pierre : « Pour vous, mes « frères, soyez posés sur lui comme pierres « vivantes, pour former le saint temple de « Dieu. [3] »

Je dis donc, mes frères : Puissent les pierres mortes être sensibles à la compassion des pierres vivantes ! Eh ! que cherchons-nous ? après quoi courons-nous tantôt avec angoisse et tantôt avec dilatation de cœur ? Quel est le but tous nos soins et de toute notre ardeur, sinon de séparer une pierre d'une autre pierre ? Les pierres vivantes ont des yeux et elles voient, des oreilles et elles entendent, des mains et elles travaillent, des pieds et elles marchent, car elles connaissent leur architecte ; tandisque les pierres mortes croient que leurs pierres sont des dieux ; ce sont ces dieux qu'elles contemplent, qu'elles adorent ostensiblement ; elles leur offrent des sacrifices et deviennent elles-mêmes les sacrifices du diable. En effet, mes frères, si elles avaient des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, leur serait-il difficile de reconnaître l'accomplissement des prophéties du Christ ? Ne pourraient-elles pas comprendre nos livres si vrais et nos oracles si sûrs ? Mais pourquoi ne voient-elles pas ? Pourquoi n'entendent-elles pas ? Parce que la prophétie dit d'elles aussi : « Qu'ils deviennent « semblables aux idoles ceux qui les font et ceux « qui se confient en elles [1]. » Faut-il donc désespérer de ces malheureux ? Loin de là. Et qu'espérer de pierres inanimées ? Qu'espérer ? N'est-ce pas, comme il est écrit, que « Dieu peut de « de ces pierres susciter des enfants d'Abra- « ham [2] ? »

3. Ainsi, mes très-chers, vous savez à quel Dieu nous avons dit : « Seigneur, qui est sem- « blable à vous ? » C'est à Celui dont nous n'avons pas à rougir, dont nous ne lisons pas les titres sur la pierre, car nous les portons dans nos cœurs ; dont le nom connu de tous, vit dans les âmes fidèles, habite dans les cœurs soumis et lutte contre les superbes. Nous connaissons Celui à qui nous avons dit : « Seigneur, qui « est semblable à vous ? » Par conséquent, que jamais les hommes ne parviennent à nous inspirer la haine d'eux-mêmes : mais haïssons le mal qu'a fait l'homme dans l'homme même, le chef-d'œuvre de Dieu.

Je cherche le Créateur de celui qui porte le nom d'homme ; ce Créateur est Dieu. Dieu n'est-il créateur que de l'homme ? N'a-t-il pas créé aussi les troupeaux et les poissons, les oiseaux et les anges, le ciel et la terre, les étoiles, la lune et le soleil, tout ce qui est créé, tout ce qui est réglé au dessus et au dessous de nous, les êtres les plus intimes et les êtres les plus élevés, tout ce qui est contenu par le lien de l'unité ; n'est-ce pas Dieu qui a formé tout cela ? Il est vrai, il a fait l'homme à son image et à sa ressemblance [3]. L'homme est donc une ressemblance : mais quelle ressemblance en face de la réalité ? Qu'est-ce que l'homme devant Dieu ? Qu'est-ce que l'homme, sans votre souvenir, Seigneur [4] ? Disons donc devant l'image et la ressemblance qu'il a produite, disons donc à notre Dieu : « Seigneur, qui est semblable à vous ? » Le prophète a dit encore : « Souviens-toi que

[1] I Cor. III, 17. — [2] Ps. CXLVIII, 5. — [3] I Pier. II, 5.

[1] Ps. CXIII, 8. — [2] Matt. III, 9. — [3] Gen. I, 26, 27. — [4] Ps. VIII, 5.

« tu es poussière [1], » tant est éloigné de ressembler à Dieu l'homme qu'il a créé à son image ? Cette ressemblance est si différente de l'original, qu'on ne peut établir de comparaison.

Et le cœur d'un homme, le cœur d'un chrétien qui ne peut dire : l'homme est Dieu ; aime à lire : au dieu Hercule ! Sans doute l'inscription ne parle pas ; mais on lit : au dieu Hercule. A qui s'adresse ce titre ? Qu'il nous l'apprenne celui à qui il est décerné. Mais le personnage est aussi muet, aussi insensé que son titre ; il y a ici plus qu'un mensonge et moins que de la boue. Ce titre accuse la main qui l'a écrit, il confond l'adorateur de la statue ; il ne fait pas que la pierre soit Dieu, il montre que l'homme est fou ; en donnant à de la boue le nom même de Dieu, il efface du livre des vivants celui qui adore ce Dieu prétendu. Quel sentiment a-t-il, si faible que ce soit ?

4. Néanmoins, comme Dieu peut de ces pierres mêmes susciter des enfants d'Abraham, qu'il daigne considérer ici ce qu'il a fait dans l'homme. Oui, que ce Dieu à qui nous avons dit : « Sei« gñeur, qui est semblable à vous ? » considère dans l'homme ce que lui-même y a fait, et qu'il y efface ce que l'homme a fait contre son Créateur. Qu'il frappe et qu'il guérisse, qu'il perde et ressuscite. Car après lui avoir dit : « Seigneur, qui est semblable à vous ? » on a eu raison d'ajouter : « Ne demeurez ni dans votre « silence ni dans votre douceur. » Quoi ! mes frères, n'est-ce pas provoquer la colère de Dieu dans ce psaume, que de lui dire : « Ne « gardez ni votre silence, ni votre douceur ? » On s'adresse ici soit au Père qui a envoyé, soit au Fils qui est venu et qui a dit : « Apprenez « de moi que je suis doux et humble de cœur [2]. » Ainsi le Christ, Fils de Dieu, est doux et humble de cœur. Comment donc ? Il a dit : « Apprenez « de moi que je suis doux et humble de cœur ; » et nous avons osé lui dire : « Ne demeurez ni « dans votre silence ni dans votre douceur ? » Ne pourrait-il nous répondre : O homme ! ne te suffit-il pas de n'apprendre point de moi à être doux, veux-tu m'apprendre à ne l'être pas moi-même ?

Voyez, mes frères, soyez attentifs, aidez-nous, aidez-nous par des vœux pieux et une chaste prière, à sortir par la grâce de Dieu, de cette difficulté. Les divins oracles semblent contradictoires ; ils paraissent faire entendre le contraire et nous avons besoin du don d'intelligence, du secours de Celui à qui nous avons dit : « Seigneur, qui est semblable à vous ? » Nous avons besoin de recevoir l'accomplissement de cette divine promesse : « Je te donnerai l'intel« ligence [1]. » Nous connaissons cette parole : « Je vous donne ma paix [2]. » Le Christ ordonne aux chrétiens d'avoir la paix entre eux, comment l'auront-ils ? Comment accueilleront-ils cet ordre, si les divins oracles ne peuvent s'accorder eux-mêmes ? Attention ! comprenez ce que signifient ces mots qui semblent contraires.

Que signifient : « Venez à moi, » et : « appre« nez de moi ? » D'abord, quel est celui qui parle ainsi ? Ensuite, à qui s'adresse-t-il ? Enfin, à quoi invite-il ?

Apprends d'abord quel est celui qui invite. « Mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, je « vous rends grâces parce que vous avez caché « ces choses aux sages et aux prudents, et que « vous les avez révélées aux petits. Oui, mon « Père, parcequ'il vous a plu ainsi. Toutes « choses m'ont été données par mon Père. » Voilà Celui qui invite. « Toutes choses m'ont « été données par mon Père. Car nul ne con« naît le Fils si ce n'est le Père, et nul ne « connaît le Père si ce n'est le Fils et celui à qui « le Fils voudra le révéler [3]. » Quelle immense grandeur ! Quelle profondeur ineffable ! « Toutes « choses m'ont été données par mon Père » Seul je le connais et je ne suis connu que de lui. Et nous ? il nous laisse là ? Nous ne le connaissons pas ? Que devient donc cette parole : « Et celui à qui le Fils voudra le ré« véler ? »

5. Votre cœur et la vivacité de votre foi, l'ardeur de votre charité et la chaleur de votre zèle pour la maison de Dieu se sont manifestés par vos chants, témoins fidèles des sentiments de votre âme. Souffrez que, profitant de votre bonne volonté, les quelques serviteurs de Dieu qui vous gouvernent laissent aussi connaître leur dévouement à sa cause. Dieu lui-même l'a dit, mes frères, vous êtes son peuple et les brebis de ses pâturages [4]. Mais vous avez en son nom des pasteurs, serviteurs aussi et membres du divin Pasteur. Les dispositions du peuple et sa volonté d'agir peuvent se manifester par ces chants ; mais le soin que vous doivent vos guides ne peut se révéler ainsi, il leur faut des actions. Ainsi donc, mes frères, puisque vous avez fait ce qui vous regarde par vos acclamations pieuses ; permettez

[1] Ps. CII, 14. — [2] Matt. XI 29.

[1] Ps. XXXI, 8. — [2] Jean, XIV 17. [3] Matt. XI 25-28. — [4] Ps. XCIV, 7

que nous vous montrions aussi si par nos actes nous faisons ce qui nous concerne. Nous vous avons éprouvés ; éprouvez à votre tour si après avoir entendu ces témoignages de votre cœur et de votre zèle nous sommes négligents à accomplir ce que nous devons. Dieu nous préserve d'être trouvés mauvais quand vous vous montrez bons !

Vous et nous, nous avons une même volonté d'agir sur ce qui fait le sujet de vos acclamations ; mais le mode d'action ne saurait être le même. Nous croyons donc, mes très-chers, que vous devez être sûrs de notre volonté et attendre de nous la manière d'accomplir la vôtre. Pour éviter toute lutte entre eux, tous les membres du corps de Jésus-Christ doivent accomplir leurs fonctions respectives. Que l'œil placé au sommet fasse ce qui concerne l'œil ; l'oreille, ce qui concerne l'oreille ; que la main fasse ce qui a rapport à la main et le pied, ce qui a rapport au pied ; afin qu'il n'y ait point de scission dans le corps et que tous les membres aient les mêmes soins les uns pour les autres [1]. Aussi nous vous félicitons et nous applaudissons à votre charité d'avoir obéi à ce que vous a commandé ce matin notre vénérable Seigneur et collègue, votre saint évêque. Observez ce qu'il vous a recommandé, et pour ne pas tomber, ne vous écartez point de cette voie. Car si vous suivez ses ordres, Dieu vous aidera puissamment à accomplir ce que vous désirez.

J'avais commencé à le dire : qu'est-ce en effet que l'homme et qu'est-ce que la vie humaine, sinon, comme il est écrit, « une vapeur qui paraît « pour un peu de temps [2] ? » Songez donc, mes frères, à votre fragilité, à votre bassesse, à votre condition charnelle, aux rapides changements qui se font dans ce monde, et reconnaissez que pour être heureux vous devez placer toutes vos espérances uniquement en Celui dans le sein duquel elles peuvent être en sûreté. Mais comment placer en lui nos espérances, si nous n'obéissons à ses préceptes ?

6. Vous disons-nous de ne pas vouloir ce que vous voulez ? Ne rendons-nous pas grâces, au contraire, de ce que vous voulez ce que Dieu demande ? Dieu veut en effet, Dieu ordonne que l'on fasse disparaître toutes les supertitions des païens et des gentils : il a prédit qu'elles disparaîtraient, il a commencé à accomplir cet oracle et il l'a déjà fait en grande partie dans beaucoup de lieux. Si nous voulions qu'on commençât par cette ville à chercher à abolir les superstitions du diable ; l'entreprise serait ardue peut-être et toutefois on ne devrait pas désespérer du succès. Mais il est des lieux où sans avoir été excité par aucun exemple on a commencé à accomplir sérieusement cette destruction salutaire : ne sommes-nous donc pas autorisés à croire qu'en présence de ce qui s'est fait ailleurs on pourra agir ici plus complètement encore, au nom du Seigneur et avec le secours de sa main ?

Vous venez de crier : Cathage doit ressembler à Rome ! Quoi ! la capitale de la gentilité a commencé et les autres villes ne l'imiteront pas ? Examinez, mes frères, lisez les livres des païens, apprenez de ceux d'entre eux qui conservent encore quelque attachement à cette malheureuse idolâtrie, parcourez ou écoutez leurs écrits ; vous reconnaîtrez que ces idoles, comme les autres, s'appellent les dieux Romains. Oui, ces dieux se nomment les dieux Romains. Quand la fureur mugissante des païens forçait les Chrétiens à adorer ces dieux, quand les Chrétiens refusaient et répandaient leur sang sous le poids des tortures ; toute la faute reprochée à ces martyrs, dont le sang coulait, était de ne vouloir pas adorer les dieux romains, de mépriser le culte des dieux romains, de ne pas implorer les dieux romains, et il n'y avait ni attaque ni cruauté qui ne s'accomplit au nom des dieux romains. Comment donc ! Les dieux romains sont anéantis à Rome, et ils sont encore ici ? Faites-y attention, mes frères, appliquez-vous à ce que je viens de dire : Les dieux Romains, les dieux Romains, les dieux Romains ne sont plus à Rome et ils sont encore ici ! S'ils pouvaient marcher, ils vous diraient qu'ils ont fui cette ville pour venir ici. Mais ils n'ont pas fui, ils sont encore à Rome.

Celui qu'autrefois on nommait le dieu Hercule n'y est plus ici au contraire, il a voulu avoir une barbe d'or. Je me trompe en disant : Il a voulu. Que peut vouloir une pierre insensible ? Il n'a donc rien voulu, il n'a rien pu. Seulement ceux qui voulaient le faire dorer ont rougi de le voir sans barbe ; et ils ont suggéré je ne sais quoi au juge nouvellement arrivé [1]. Qu'a fait celui-ci ? Il n'a pas voulu qu'un chrétien honorât une pierre, il a voulu au contraire qu'il ne s'occupât de cette vaine statue que pour

[illegible]

[illegible]

lui couper la barbe. Ce n'était pas condescendre, c'était exciter à se venger. Je crois en effet, mes frères, qu'il est plus honteux pour Hercule d'avoir été rasé que d'avoir eu la tête tranchée. Cette barbe qu'ils lui avaient donnée par erreur, il l'a donc perdue avec ignominie pour eux. On nomme Hercule le dieu de la force et toute sa vigueur est dans sa barbe. Pour son malheur il a voulu trop briller : cet éclat n'était pas une lumière divine, ce n'était que du bois.

7. Que les païens se taisent donc, qu'ils reconnaissent enfin de quel Dieu parlent les fidèles quand ils disent : « Seigneur, qui est semblable « à vous ? Ne demeurez ni dans votre silence « ni dans votre douceur. » J'avais entrepris de montrer de quelle manière il ne garde point sa douceur ; ce n'est pas en détruisant les hommes, mais en détruisant les erreurs. Ne conserver pas la douceur, c'est s'irriter ; la conserver, c'est prendre compassion. Mais Dieu s'irrite et compatit en même temps : il s'irrite pour frapper, il compatit pour guérir ; il s'irrite pour tuer, il compatit pour rendre la vie ; et c'est sur le même homme qu'il agit si diversement. Il ne perd pas les uns et ne ressuscite pas les autres, c'est envers les mêmes hommes qu'il montre sa colère et sa douceur ; sa colère contre les égarements, sa douceur quand on s'est corrigé. « C'est moi qui « frapperai et moi qui guérirai moi qui tuerai et « moi qui ferai vivre. [1]. » N'est-ce pas ce qu'il a fait dans la personne de Saul, devenu plus tard l'Apôtre Paul ? Ne l'a-t-il pas renversé et relevé ; renversé infidèle et relevé fidèle ; renversé persécuteur et relevé prédicateur ? N'est-ce point parce qu'il s'irrite, qu'Hercule est dépouillé de sa barbe ? Ici Dieu a agi par le ministère de ses fidèles, de ses chrétiens, des puissances qu'il a établies et qui déjà portent le joug du Christ.

Aussi, mes frères, considérez cet évènement avec plaisir et comptez qu'avec le secours du Seigneur tout désormais réussira mieux encore.

[1] Deut. XXXII, 39.

SERMON XXV.

LE BONHEUR DANS L'ÉVANGILE [1].

ANALYSE. — En expliquant le verset qu'il a pris pour texte, Saint Augustin semble se proposer de faire connaître quel est le bonheur que promet l'Évangile. — I. Il y a cette différence essentielle entre la loi ancienne et la nouvelle loi, que l'ancienne promettait des biens temporels, tandis que la nouvelle recommande par dessus tout les biens spirituels de la grâce. Aspirer à ceux-ci, n'est-ce pas échapper à la servitude où jettent ceux-là et s'assurer en quelque sort le bonheur de l'impeccabilité ? — II. C'est aussi adoucir les maux inséparables de cette vie. L'homme en effet ne peut se mettre à l'abri, complètement au moins, ni des douleurs physiques, ni des souffrances morales que font endurer les méchants, ni des secousses du combat intérieur. Mais l'Évangile lui inspire la résignation et la paix et il s'assure l'éternel bonheur en y tenant ses regards attachés. — Que cet espoir nous détermine à imiter la charité de Zachée.

1. Nous avons dit, en chantant les louanges de Dieu : « Heureux l'homme que vous avez ins- « truit, Seigneur, et à qui vous avez enseigné « votre loi. » N'est-ce pas ici le divin Évangile, et Zachée répandant ses aumônes ? Écoutez.

La loi de Dieu est-elle préférable au saint Évangile ? Le prophète que vous avez entendu lire a dit de la loi du nouveau Testament : « Voilà que « les jours viennent, déclare le Seigneur, et j'é- « tablirai un nouveau Testament sur la maison « de Jacob ; non pas comme le Testament que « j'ai donné à leurs pères en les tirant de la terre « d'Égypte [2]. » C'était le Testament promis, il est aujourd'hui accompli ; promis par un prophète, il est accompli par le Seigneur des prophètes. Lisez et connaissez ce Testament qu'on appelle l'Ancien. En même temps aussi Dieu donna une loi ; lisez-la ou écoutez-la lire et sachez les promesses qu'elle contenait. A la terre elle promettait une terre où coulaient le lait et le miel, une terre pourtant. Mais si nous pénétrons le sens spirituel, comme en ce pays n'ont jamais coulé le lait et le miel, il est une autre terre où en jailliront les flots ; c'est la terre dont il est parlé ainsi : « Vous êtes mon espoir, mon partage dans « la terre des vivants ; [1] » par opposition à celle-ci, laquelle est la terre des mourants.

Vous cherchez du lait et du miel ? « Goûtez et « voyez combien le Seigneur est doux [2] ! » Ces noms de lait et de miel désignent sa grâce, qui

[1] Ps. XCIII, 12. — [2] Jér. XXXI, 31, 32.

[1] Ps. CXLI, 6. — [2] Ps. XXXIII, 9.

plait en même temps qu'elle nourrit. Figurée dans l'ancien Testament, elle est manifestée dans le Nouveau.

2. A cause de ceux qui l'entendent charnellement, qui demandent à Dieu des récompenses charnelles et ne veulent le servir qu'en considération des biens qu'il y promet, cette loi a mérité que l'Apôtre Paul l'accusât d'engendrer pour la servitude [1]. Pourquoi ? Parce que les Juifs la comprennent d'une manière toute charnelle ; car entendue dans un sens spirituel, elle n'est autre chose que l'Évangile. Elle engendre donc pour la servitude. Qui ? Ceux qui servent Dieu en vue des biens de la terre. En effet quand ces biens leur sont donnés, ils rendent grâces au Seigneur. Leur font-ils défaut ? Ils le blasphèment . En servant Dieu dans l'intention de les obtenir, ils ne peuvent le servir franchement lui-même. Ils examinent ceux qui ne l'adorent point et ils remarquent qu'ils possèdent ce qu'eux-mêmes ambitionnent comme prix de leur religion ; ils se disent alors : Quel avantage de servir Dieu ? Suis-je aussi riche que ce blasphémateur perpétuel ? Je prie et j'ai faim : celui-là blasphème et vit dans l'abondance . Celui qui parle ainsi est un homme, un homme de l'ancien Testament. Mais sous le nouveau Testament, le serviteur de Dieu doit compter sur un nouvel héritage, non sur l'ancien.

Ah ! si tu espères ce nouvel héritage, quitte la terre, foule aux pieds le sommet des montagnes, méprise l'arrogance des superbes. Mais après l'avoir méprisée, après l'avoir foulée aux pieds, sois humble et ne tombe pas de ta hauteur. Écoute ce qu'on te dit. Élève ton cœur, élève-le vers le Seigneur et non contre le Seigneur. Tous les superbes élèvent leur cœur, mais c'est contre Dieu. Veux-tu que ton cœur soit vraiment élevé ? Élève-le vers le Seigneur. Car si tu le tiens élevé vers le Seigneur, le Seigneur le retient et l'empêche de tomber à terre.

3. Heureux donc, « heureux l'homme que vous « avez instruit, Seigneur ! » Je parle, je crie, j'explique. Qui me comprend ? Je le sais : c'est « l'homme heureux que vous avez instruit, « Seigneur ; » c'est l'homme à qui Dieu parle au cœur : et celui-là est heureux, même quand je me tais, car « vous l'avez instruit, Seigneur, et vous « lui avez enseigné votre loi. »

Que vient-il ensuite ? Nous avons chanté encore : « Et vous lui avez enseigné votre loi, afin de l'a« doucir par les jours mauvais, jusqu'à ce que la « fosse se creuse pour l'impie. » Celui donc qui est instruit par le Seigneur, celui à qui le Seigneur enseigne sa loi, celui-là s'adoucit au moyen des jours mauvais, jusqu'à ce que la fosse se creuse pour l'impie. Voici ce que c'est.

Il y a des jours mauvais. N'est-il pas vrai que, depuis le moment où nous avons été chassés du paradis, nous passons ici des jours mauvais ? Nos ancêtres ont déploré le temps de leur vie, leurs ancêtres avaient aussi gémi sur leur époque. Nul n'a jamais trouvé bons les jours qu'il a vécu. La postérité envie les anciens jours ; la vieillesse aussi avait regretté les temps dont elle n'avait pas eu l'expérience et qui lui plaisaient parcequ'elle ne les connaissait pas. En effet, le temps présent a toujours des rigueurs ; ce n'est pas qu'on les sente plus vivement ; mais le cœur en est blessé chaque jour. Ne vous arrive-t-il pas souvent de dire chaque année à l'époque du froid, que jamais il n'a fait si froid, que jamais il n'y a eu tant de tempêtes ? Dieu cependant en est toujours l'auteur. Mais « heureux l'homme que vous avez « instruit, Seigneur, pour l'adoucir durant les « jours mauvais, jusqu'à ce que la fosse se creuse « pour l'impie. »

4. Il y a des jours mauvais. Les jours mauvais sont-ils ceux que forme le cours du soleil ? Les mauvais jours sont produits par les hommes mauvais ; c'est ainsi presque partout, le petit nombre des bons gémit au milieu de la foule des mauvais. Et les justes mêmes ? Les méchants rendront les jours mauvais. Et les justes ? Sans compter ce qu'ils ont à souffrir des hommes pervers au milieu desquels ils gémissent, ne portent-ils pas aussi en eux-mêmes des jours mauvais ? Qu'ils rentrent en eux-mêmes, qu'ils s'examinent, qu'ils se considèrent avec attention ; et sans sortir de là ils trouveront des jours mauvais. Ils ne veulent pas la guerre, ils cherchent la paix, et qui ne la cherche pas ? Or quoique personne ne veuille la guerre, quoique tous cherchent la paix, le juste même tourne les regards sur soi et il y trouve la guerre. Quelle guerre, diras-tu? « Heureux l'homme que vous avez instruit, « Seigneur, et à qui vous avez enseigné votre « loi. » Voici un homme qui me demande quelle guerre le juste souffre en lui-même, enseignez-lui votre loi, faites-lui dire par votre Apôtre : « La chair convoite contre l'esprit, et l'esprit « contre la chair [1]. » Et comment rejeter cette chair si la guerre se déclare, si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'ennemi fait invasion ? L'homme fuit et de

[1] Gal. IV, 24.

[1] Gal. V, 17.

quelque côté qu'il aille, il traîne avec lui la guerre. Je ne parle pas ici du méchant ; le bon lui-même, le juste expérimente ce que dit l'Apôtre : « La « chair convoite contre l'esprit, et l'esprit contre « la chair. » Durant cette guerre comment les jours peuvent-ils être heureux ?

5. Il est donc des jours mauvais, mais c'est pour nous adoucir. Quoi ! pour nous adoucir? Oui, si nous ne nous irritons point contre la divine justice ; si nous lui disons : « Il m'est bon que vous « m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos ju- « gements [1] ; » vous m'avez chassé du paradis, vous m'avez éloigné de la béatitude ; je suis dans l'angoisse, dans les gémissements et mes gémissements ne vous sont point inconnus. Mais « il « m'est bon que vous m'ayez humilié, afin que « j'apprenne vos jugements. » J'apprends, durant les jours mauvais, à rechercher les jours heureux. — Que sont ces jours heureux? Ne les cherchez point pour le moment ? Croyez-moi, ou plutôt croyez-le avec moi, vous ne les trouveriez point. Les jours mauvais passeront, puis viendront les jours heureux; ils viendront pour les bons, car aux méchants sont réservés des jours plus malheureux encore.

6. En effet je vous demande à mon tour : « Quel « est l'homme qui désire la vie? » Je sais que tous les cœurs me répondent : Eh ! quel est l'homme qui ne la désire point ? J'ajoute : « Et « qui aime à voir des jours heureux ? » Tous vous me répondez encore : Eh ! quel est celui qui n'aime pas à voir des jours heureux ? C'est bien : vous voulez la vie, vous voulez des jours heureux. Quand je disais : « quel est l'homme « qui désire la vie? chacun me répondait, je n'en doute pas : C'est moi. « Quel est l'homme qui « veut voir des jours heureux ? » Chacun encore ne dit-il pas en silence : C'est moi ? Écoute donc ce qui suit : « Préserve ta langue de toute pa- « role mauvaise. » Dis donc : Oui. Tu cherches le pardon; je vais te le trouver.

Ce qui est passé est passé : si tu as été méchant, rapporteur, accusateur, calomniateur, médisant; c'est assez. Que tout cela passe avec les jours mauvais; toi seulement ne passe pas avec eux. Car tu peux te retenir pour n'être pas emporté. Les choses humaines passent comme un fleuve ; comme un fleuve s'écoulent les jours mauvais. Pour n'être pas entraîné, saisis le bois. Les flots se précipitent : car « toute chair n'est que de l'herbe « et toute beauté charnelle est comme la fleur des « champs. » Tout passe, tout se précipite : « l'herbe « se déssèche, la fleur tombe. » Où m'arrêter ? « La « parole du Seigneur demeure éternellement [1]. »

7. Préserve donc ta langue de tout ce qui est mal, et tes lèvres de tout mensonge. Toi qui voulais ou plutôt qui veux la vie et les jours heureux, « fuis le mal et fais le bien. Cherche « la paix, » la paix que nous souhaitons, même dans cette chair mortelle, même dans ce corps fragile, au milieu de tant de vanités et de mensonges. Recherchez tous la paix. « Cherche la « paix et la poursuis [2]. » Où est-elle ? Où la chercher ? Par où a-t-elle passé ? Par où a-t-elle passé, afin que je la poursuive ? C'est par toi qu'elle a passé, mais elle n'y a point demeuré. A qui s'adresse ce langage ? Au genre humain : ce n'est pas à chacun de nous, mais au genre humain. La paix a donc passé à travers le genre humain ; pendant quelle passait, l'aveugle dont il était parlé hier a fait entendre ses cris. Et où est-elle allée ? Cherche d'abord quelle est cette paix, vois ensuite où elle est allée et suis-la. Quelle est-elle ? Écoute l'Apôtre; il disait du Christ : « Il est notre paix, il a uni les deux [3]. » Le Christ est donc cette paix. Où est-elle allée ? Il a été crucifié et enseveli, il est ressuscité des morts et monté au ciel. C'est là qu'est allée la paix. Comment la suivre ? Élève ton cœur ; tu l'apprendras. On te l'apprend chaque jour en peu de mots, lorsqu'on te dit : Élève ton cœur; élève-le plus haut encore et tu atteindras la paix; écoute encore mieux et tu poursuivras la paix véritable, ta propre paix, la paix qui a soutenu pour toi les travaux de la guerre ; la paix qui en soutenant la guerre dont tu devais recueillir les fruits, a prié pour les ennemis de la paix et a dit du haut de la croix : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne « savent ce qu'ils font [4]. » On était en guerre, et la paix sortait de la croix. Elle en sortait. Ensuite ? Elle est montée au ciel. Cherche-la. Mais par quel moyen ? Écoute l'Apôtre : « Si vous êtes ressus- « cités avec le Christ, cherchez les choses d'en « haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu ; « goûtez les choses d'en haut, non les choses « de la terre. Car vous êtes morts et votre vie est « cachée en Dieu avec le Christ. Quand le Christ, « qui est votre vie, apparaîtra, alors vous aussi « vous apparaîtrez avec lui dans la gloire [5]. » Voilà les jours heureux, désirons-les; et vivons pour y parvenir, prions dans ce but et faisons l'aumône.

8. Déjà voici l'hiver, par la grâce de Dieu : songez aux pauvres, cherchez à revêtir la nudité de

[1] Ps. CXVIII, 71.

[1] Isaïe, XL, 6-8. — [2] Ps. XXXIII, 15. — [3] Éphés. II, 14. — [4] Luc. XXIII, 46. — Colos. III, 1-4.

Jésus-Christ. Pendant la lecture de l'Évangile, n'avons-nons pas tous estimé le bonheur de Zachée sur qui le Christ jeta les yeux lorsqu'il était sur un arbre, attentif à le voir passer ? Comment ce publicain aurait-il espéré donner dans sa demeure l'hospitalité au Fils de Dieu ? Et quand le Sauveur lui disait : « Descends, Zachée, « il faut qu'aujourd'hui je loge dans ta maison : » j'ai entendu le sourd murmure de vos félicitations [1]. Comme si vous étiez tous dans la personne de Zachée pour recevoir Jésus-Christ, tous vos cœurs ont dit : O heureux Zachée ! Le Seigneur est entré dans sa demeure. O heureux Zachée !

Pouvons-nous jouir du même bonheur ? Le Christ est au ciel. O Jésus ! rappellez-moi le Testament nouveau ; rendez-moi heureux par votre loi. Lis toi-même et sache que tu n'es pas privé de la présence du Christ. Écoute ce qu'il dira au moment du jugement : « Ce que vous « avez fait à l'un de ces petits, vous me l'avez « fait[1]. » Chacun de vous s'attend à recevoir le Christ assis au Ciel : voyez-le d'abord gisant sous les portiques ; voyez-le souffrant la faim et le froid ; voyez-le indigent et étranger. Faites vos aumônes accoutumées et plus encore. Que les bonnes œuvres croissent avec l'instruction. Vous louez celui qui vous la donne ; montrez que vous en profitez. Ainsi soit-il.

[1] Luc, xx, 5.

[1] Matt. xxv, 40.

SERMON XXVI.

NÉCESSITÉ DE LA GRACE [1].

ANALYSE. — Après avoir expliqué les paroles de son texte dans ce sens que Dieu nous a donné l'existence et qu'il ne saurait être porté à nous délaisser, le saint Docteur annonce que les mêmes paroles renferment un sens plus profond. — I. Il expose et prouve ce sens. Si nous n'avons pu rester bons quand Dieu nous avait créés tels, bien moins encore pouvons-nous le redevenir après avoir été pervertis par le péché. Aussi la grâce nous est indispensable pour pratiquer la justice, et par grâce il ne faut pas entendre la nature, commune à tous les hommes, mais un effet spécial de l'amour de Dieu, obtenu et accordé par Jésus-Christ. — II. On fait contre cette grâce deux objections principales. On dit d'abord que l'existence n'étant point méritée, c'est une grâce et que par le libre arbitre nous pouvons nous sauver. L'insuffisance hautement proclamée de la loi ne prouve-t-elle pas que le libre arbitre, quoique accordé sans aucun mérite de notre part, ne saurait nous sauver ? On dit ensuite qu'il serait impossible de comprendre pourquoi la grâce est accordée à l'un et refusée à l'autre. Mais peut-on mieux comprendre la distribution des dons naturels ? Donc ne nous attribuons rien et rendons grâces à Dieu de ses bienfaits.

1. En chantant les louanges de Dieu, nous nous sommes excités les uns les autres à l'adorer, à nous prosterner devant lui, et à pleurer devant le Seigneur, qui nous a faits. Or ce psaume nous avertit d'examiner un peu plus attentivement ce que signifient ces mots : *Qui nous a faits.*

C'est Dieu qui a créé l'homme ; l'ingrat seul pourrait en douter. Les saints livres et notre foi nous enseignent également qu'entre beaucoup d'autres créatures Dieu a fait l'homme à son image [2]. Telle est la première condition de l'homme, telle est la première création humaine. Je le crois néanmoins, ce n'est pas cela principalement que le Saint-Esprit a voulu nous rappeler en disant dans ce psaume : « Pleurons devant « le Seigneur qui nous a faits ; » car il dit ailleurs : « C'est lui-même qui nous a faits, ce n'est pas « nous [3]. » Aussi, je le répète, aucun chrétien ne doute que Dieu a créé le premier homme de qui sont issus tous les autres, et qu'aujourd'hui encore il crée chaque homme en particulier. C'est pourquoi il dit à l'un de ses saints : « Je te connais « avant de te former dans le sein maternel [1]. » Ainsi donc il a d'abord créé l'homme sans aucun homme ; il crée maintenant l'homme par l'homme. Mais qu'il crée l'homme sans l'homme ou l'homme par l'homme, « C'est lui qui nous a faits, « ce n'est pas nous. » Et selon ce sens premier et facile, mais vrai, « adorons-le, » mes frères, « prosternons-nous devant lui et pleurons devant le « Seigneur qui nous a faits. » En effet il ne nous a pas faits pour nous abandonner ; il n'a pas pris soin de nous créer sans prendre soin de nous conserver. « Pleurons devant le Seigneur « qui nous a faits. » Nous n'avons pas pleuré avant d'être créés, et pourtant il nous a créés. Mais Celui qui nous a faits sans en être prié, nous abandonne-t-il quand nous l'implorons ? Afin

[1] Ps. xciv, 6, 7. — [2] Gen., i, 26, 29. — [3] Ps. xcix, 3.

[1] Jér., i, 5.

donc d'empêcher l'homme de douter si sa prière serait exaucée, l'Écriture lui a donné cet avis : « Pleurons devant le Seigneur qui nous a faits. » Il exauce sûrement ceux qu'il a créés, il ne peut négliger son œuvre.

Il y a néanmoins ici un sens plus profond, et je crois plus salutaire. Le Saint-Esprit a vu des hommes qui disent ou qui diront que Dieu les a faits hommes et qu'eux-mêmes se font justes. Il les a vus d'avance, et pour leur donner un avertissement, pour les détourner de cet orgueil, il leur dit : « C'est lui-même qui nous a faits, ce « n'est pas nous. » Pourquoi avoir ajouté : « Ce « n'est pas nous, » quand il suffisait d'avoir dit : « C'est lui-même qui nous a faits ? » N'est-ce point parcequ'il a voulu faire allusion au sens que donnent certains hommes qui disent : Nous nous sommes faits ; c'est-à-dire que pour être justes nous nous sommes faits justes par notre libre volonté ? Nous avons reçu le libre arbitre en naissant et c'est par le libre arbitre que nous travaillons à devenir justes. Pourquoi demander encore à Dieu de nous rendre justes, puisque nous avons le pouvoir de nous rendre justes nous-mêmes ?

Écoutez, écoutez, justes ou injustes. « C'est lui « qui nous a faits, ce n'est pas nous. » Le premier homme a été créé avec une nature exempte de toute faute, exempte de tout vice : il a été créé droit, lui-même ne s'est pas fait droit. Que s'est-il fait ? On le sait. Il s'est échappé, comme l'argile, de la main du potier et il s'est brisé. Son Créateur voulait le diriger, l'imprudent voulut se soustraire à cette direction, et Dieu le laissa faire. Qu'il m'abandonne, sembla-t-il dire, qu'il se trouve, et que sa misère lui démontre qu'il ne peut rien sans moi.

3 Ainsi Dieu voulut montrer à l'homme ce que peut sans lui le libre arbitre. Oh ! que ce libre arbitre est funeste sans Dieu ! Nous avons expérimenté ce qu'il peut alors et c'est ce qui a fait notre malheur. Sachons donc enfin, après cette triste expérience, ce que nous pouvons sans Dieu; puis « venez, adorons-le, prosternons-nous de-« vant lui. Venez, adorons-le, prosternons-nous « devant lui, et pleurons devant le Seigneur qui « nous a faits ; » obtenons ainsi qu'après nous être perdus nous-mêmes, Celui qui nous a faits nous répare.

Ainsi donc l'homme a été créé bon, et par le libre arbitre il s'est rendu mauvais : comment alors cet homme mauvais pourrait-il, par le libre arbitre et en abandonnant Dieu, se rendre bon ? Quand il était bon, il n'a pu se conserver bon ; et mauvais il se rendra bon ? Quand il était bon, il ne s'est point conservé bon, et quand il est mauvais, il dit : Je me rends bon ? Quand tu étais bon tu t'es perdu ; méchant aujourd'hui, que peux-tu sans Celui dont la bonté est inaltérable ?

4. « C'est » donc « lui qui nous a faits, ce n'est « pas nous. Pour nous, nous sommes son peuple « et les brebis de ses pâturages [1]. » Ainsi Celui qui nous a faits hommes, a fait de nous son peuple; car nous ne l'étions point par notre création. Voyez, mes frères, et remarquez dans les paroles mêmes du psaume pourquoi il est dit : « C'est « lui qui nous a faits, ce n'est pas nous. C'est « lui qui nous a faits. » En effet lorsque naissent les païens, les impies, tous les ennemis de son Église, c'est Dieu les fait naître. Nul autre que lui ne les crée. Les enfants des païens sont formés et créés par lui; mais il ne sont pas son peuple ni les brebis de ses pâturages.

La nature est commune à tous, non la grâce. Que l'on ne confonde point l'une avec l'autre, et si l'on donne à la nature le nom de grâce, que ce soit uniquement parcequ'elle est accordée gratuitement. Quel homme a mérité l'être qu'il n'avait pas ? Pour le mériter il devait l'avoir d'abord ; mais il ne l'avait pas encore ; il ne pouvait donc le mériter. Il l'a obtenu néanmoins et il n'a pas été formé comme les troupeaux, comme les arbres, comme les rochers, mais à l'image de son Créateur. Mais qui est l'auteur de ce bienfait ? Celui qui était et qui était éternellement. A qui ce même bienfait a-t-il été conféré ? A l'homme qui n'était pas. Ainsi Celui qui était l'a donné et celui qui n'était pas l'a reçu. Or qui pouvait le donner ainsi, sinon Celui qui appelle ce qui est comme ce qui n'est pas [2] ; et de qui l'Apôtre dit : « Il nous a élus « avant la fondation du monde [3] ? » *Il nous a élus avant la fondation du monde* ; nous avons été faits dans ce monde et le monde n'était pas lorsqu'il nous a élus. Ineffables merveilles ! Qui peut, mes frères, les expliquer ? Qui peut même songer à ce qu'il aurait à expliquer ? On choisit ceux qui ne sont pas et il n'y a dans ce choix ni erreur ni inutilité. Dieu le fait cependant, et il a pour élus ceux qu'il doit créer pour les élire ; il les garde en lui-même, non dans sa nature, mais dans sa prescience.

5. Gardez-vous donc de vous élever. Nous sommes hommes ; c'est Dieu « lui-même qui « nous a faits » nous sommes fidèles aussi, le

[1] Ps. XCIV, 6 7. — [2] Rom. IX, 17. — [3] Éphés. I, 4.

sommes-nous toutefois quand nous disputons contre la grâce ? Mais enfin j'admets que nous soyons fidèles : oui, même fidèles, même justes, puisque le juste vit de la foi; [1] « c'est lui-même « qui nous a faits, ce n'est pas nous. » Je te demande : Que nous a-t-il faits ? hommes, réponds-tu. Ce n'est pas de cela qu'il est question dans le psaume ; car nous savons cela, c'est chose connue, manifeste, et pour connaître que Dieu nous a faits hommes, nous n'avions pas besoin de grand enseignement.

Vois de quoi parlait le Psalmiste : « C'est lui « qui nous a faits, ce n'est pas nous. » Que nous a-t-il faits, sinon ce que nous sommes ? Or, que sommes-nous ? « Pour nous, » dit-il. Voici donc ce que nous sommes. Quoi ? « nous sommes son « peuple et les brebis de ses pâturages. » C'est lui qui nous a faits son peuple, c'est lui qui nous a faits les brebis de ses pâturages. Il a envoyé à l'immolation une innocente brebis, et il a changé les loups en brebis. Voilà la grâce. Sans parler de cette grâce commune de la nature qui nous a faits hommes et que nous ne méritions point, puisque nous n'existions pas ; sans parler, dis-je de cette grâce, la plus grande grâce est celle qui, par Jésus-Christ Notre-Seigneur, nous a faits « son peuple et les brebis de ses pâturages. »

6. Mais, dit-on : C'est par Jésus-Christ aussi que nous avons été faits hommes. Sans doute ; n'est-ce pas aussi par lui qu'ont été faits les païens ? Jésus-Christ les a créés, non pour qu'ils fussent des païens, mais pour qu'ils fussent des hommes. Qu'est-ce en effet que Jésus-Christ ? N'est-ce pas celui dont il est écrit : « Au commen-« cement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, « et le Verbe était Dieu ; dès le commencement il « était en Dieu ; tout a été fait par lui [2]? » A lui donc aussi les païens sont redevables de leur nature humaine ; et ils sont d'autant plus dignes de châtiments qu'ils ont abandonné Celui qui les a faits pour adorer leurs propres œuvres.

7. Sans parler donc de cette grâce qui a formé la nature humaine et qui est commune aux Chrétiens et aux païens, la plus grande pour nous n'est pas d'avoir été créés hommes par le Verbe, mais d'avoir été rendus fidèles par le Verbe fait chair. En effet il n'y a qu'un Dieu et qu'un seul médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme. Au commencement était le Verbe ; Jésus-Christ n'était pas homme encore, et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu. Le monde lui-même n'existait pas encore, quand le Verbe était Dieu. Tout a été fait par lui, par lui le monde a été fait. Aussi quand il nous a faits hommes, il n'était pas homme encore.

Cette grâce qui nous a rendus fidèles est surtout recommandée aux Chrétiens dans ces paroles de l'Apôtre : « Il n'y a qu'un Dieu et qu'un « seul médiateur de Dieu et des hommes, Jésus-« Christ homme [1]. » Remarquez, il ne se contente pas de dire : *Jésus-Christ* ; pour éloigner de vous l'idée qu'il le considère seulement comme Verbe, il ajoute : *homme :* « Un seul médiateur « de Dieu et des hommes, Jésus-Christ homme. » Qu'est-ce qu'un médiateur ? Celui qui nous réunit, qui nous réconcilie. Séparés de Dieu par nos propres péchés, nous étions tombés, abattus sous le poids de la mort, perdus entièrement. Quand l'homme a été créé, le Christ n'était pas homme ; il s'est fait homme pour empêcher la perte de l'homme.

8. Nous vous parlons souvent ainsi contre cette nouvelle hérésie qui essaie de lever la tête : ce qui nous y force, c'est que nous voulons que vous soyez fermes dans le bien et préservés entièrement du mal. Quand ils ont commencé à se montrer, et à disputer contre la grâce, accordant trop, non pas à la liberté mais à la faiblesse humaine et n'exaltant la misère de l'homme que pour l'empêcher de se relever en s'attachant à la main divine qui lui est tendue d'en haut ; quand donc ils ont soutenu le libre arbitre contre la grâce, ils ont offensé les oreilles pieuses et catholiques. On commença à les avoir en horreur, à les éviter comme une contagion et à dire d'eux qu'ils s'élevaient contre la grâce. Or voici le moyen menteur qu'ils employèrent pour détourner ces accusations : Je ne dispute pas contre la grâce de Dieu, dirent-ils — Comment ? — Ce qui le prouve, c'est que je défends le libre arbitre. — Voyez l'aiguille, mais elle est de verre ; elle n'a qu'un faux éclat, la vérité la brise.

Considérez en effet combien ce moyen est perfidement imaginé. Je ne puis, disent-ils, défendre le libre arbitre de l'homme ni soutenir qu'il suffit pour me rendre juste, sans défendre aussi la grâce de Dieu — Les oreilles religieuses se dressent alors, on commence à se réjouir, on remercie Dieu. Ils ne défendent pas, disent-ils, le libre arbitre sans défendre la grâce de Dieu. Sans doute, nous avons le libre arbitre ; mais que peut-il sans la grâce ? — Pourtant s'ils défendent la grâce en défendant le libre arbitre,

[1] Rom. I, 17. — [2] Jean. I 1-3.

[1] I Tim. I 5.

que disent-ils de mal ? — O docteur, expose-nous donc ce que tu entends par la grâce. — Quand je dis le libre arbitre, répond-il, remarque que j'ajoute : *de l'homme.* — Que s'ensuit-il ? — Qui a créé l'homme ? — C'est Dieu — Qui lui a donné le libre arbitre ? — Dieu — Si donc Dieu a créé l'homme, s'il lui a donné le libre arbitre, à qui l'homme est-il redevable de ce qu'il peut par son libre arbitre ? N'est-ce pas à la grâce de Celui qui l'a créé avec le libre arbitre ? — Voilà le moyen perfidement employé pour se défendre.

9. Considérez néanmoins, mes frères, comment ces novateurs préconisent la grâce générale qui a créé l'homme, qui nous a faits hommes. Ce que nous avons de commun avec les impies c'est d'être hommes ; mais nous n'avons pas de commun avec eux d'être chrétiens. Or cette dernière grâce qui nous rend chrétiens, nous demandons aux hérétiques de la prêcher, nous leur demandons de la reconnaître ; c'est la grâce dont l'Apôtre a dit : « Je ne dédaigne point la « grâce de Dieu ; car si c'est par la loi que règne « la justice, c'est donc en vain que le Christ est « mort [1]. » Voyez de quoi parle cet Apôtre. C'est de la loi qu'il a dit : « Si c'est par la loi qu'est la jus- « tice, c'est en vain que le Christ est mort. » Mais comme la loi n'établissait pas la justice, le Christ est mort ; il est mort pour justifier par la foi ceux qui n'étaient point justifiés par la loi. « Car, dit- « il encore, si la loi donnée eût été capable de « vivifier, la justice viendrait vraiment de la « loi, » comme nous le rappelions encore hier [2] ; « mais l'Ecriture a tout renfermé sous le péché, « afin que la promesse : » la promesse et non la prophétie; car la promesse est accomplie par son auteur ; afin « que la promesse fut accomplie « en faveur des croyants par la foi en Jésus- « Christ. » Voilà en quel état nous a trouvés la grâce du Sauveur : la Loi n'avait pu nous guérir.

Et pourquoi nous eût-on donné la loi si la nature eût suffi ? La loi elle-même n'a pu suffire encore, tant la nature était faible. Cette loi nous a été communiquée, mais non comme étant capable de nous donner la vie. A quel titre donc? « La loi, dit l'Apotre, a été établie à cause des « transgressions [3] : » à cause des transgressions, pour te rendre prévaricateur — Dans quel dessein me rendre prévaricateur ? — Dieu connaissait ton orgueil, il voyait que tu disais : Oh ! si seulement on m'instruisait ! Oh ! si seulement quelqu'un me montrait la voie ! Voici la Loi, elle te dit : « Tu ne convoiteras pas. » Tu l'as connue, cette loi, tu as connu cette défense : « Tu ne « convoiteras point. » Bientôt la concupiscence que tu ne connaissais point s'est fait remarquer : tu l'avais auparavant, mais tu l'ignorais ; tu as voulu vaincre ce mal caché et il a paru au grand jour. Superbe, c'est par la loi que tu es devenu prévaricateur ; reconnais la grâce et deviens-en le panégyriste.

10. Mais qui a donné la loi, demandes-tu ? Il est en effet des hommes vains, les pires de tous les impies, qui veulent que la loi ait été donnée par un autre, et la grâce par Notre-Seigneur Jésus-Christ ; comme si la loi eût été mauvaise, perverse, et que la grâce fut bonne. Ils veulent établir entre les deux Testaments la différence suivante : l'ancien aurait pour auteur je ne sais quel prince de ténèbres, et notre Dieu et Seigneur, le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, serait l'auteur du nouveau. — Mais si le motif pour lequel tu attribues la loi à un autre que Dieu est que cette loi a fait de toi un prévaricateur, entends l'Apôtre lui-même louer la loi : « Ainsi, « dit-il, la loi est sainte, et le commandement « saint ; » dis encore : « saint ; » dis encore : « bon. Ce qui est bon, continue-t-il, est donc « devenu pour moi la mort ? Loin de là. C'est le « péché pour paraître péché [1]. » Le péché existait effectivement, mais caché. Quand était-il caché? Quand tu ne lui résistais pas encore. Tu t'es mis à lutter contre lui, il a montré alors qu'il était ton maître. Quand tu suivais docilement, tu ne sentais pas la chaîne ; tu as cherché à t'échapper, et tu as senti tes fers ; tu as voulu fuir, et tu as commencé à être entraîné. Ah ! reçois dans ce pressant danger l'assistance de Celui qui ne fut jamais prisonnier. Quel est-il, sinon Celui qui a dit : « Si vous avez découvert en moi quelque « péché, déclarez-le [2] ? » Quel est celui qui n'a pas été enchaîné, sinon Celui qui a dit : « Voici « venir le prince du monde, et il ne trouvera « rien en moi ? » Il ne trouvera pas en moi de motif pour me mettre à mort ; car le péché seul mérite la mort. — O Seigneur ! pourquoi donc mourez-vous ? « Afin d'apprendre à tous que je « fais la volonté de mon Père [3]. » Exempt du péché, c'est lui qui nous en affranchit ; libre au milieu des morts, c'est lui qui nous délivre de la mort.

11. Pourtant, il a aussi donné la Loi ? Il a en-

[1] Gal. II, 21. — [2] Sermon CLVI. — [3] Gal. III, 21, 22. 19

[1] Rom VII, 7, 12, 13. — [2] Jean, VIII, 46. — [3] Jean, XIV, 30, 31.

voyé la Loi par son serviteur, il a donné la grâce par lui-même. Considère un grand et profond mystère. Le prophète Elisée annonçait l'avenir par ses actes aussi bien que par ses paroles. Le fils de son hôtesse était mort. Cet enfant mort ne rappelait-il pas Adam ? On annonça cette mort au saint prophète, qui représentait, comme prophète, la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il envoya son bâton et dit au serviteur qui le portait : « Va, va, mets-le sur le corps « inanimé de l'enfant. » Le docile serviteur y alla et le prophète le suivait en esprit. Il plaça donc le bâton sur le mort; le mort ne ressuscita point. « Si la loi avait été donnée comme capable de « vivifier, la justice viendrait véritablement de « la loi. » La Loi donc ne put rendre la vie à l'enfant. Le grand prophète vint alors vers ce petit ; c'était un sauveur pour le sauver, c'était la vie qui s'approchait de la mort ; il vint en personne. Que fit-il ? Il contracta en quelque sorte ses propres membres, comme pour s'anéantir et prendre la forme d'esclave [1]. Il contracta donc ses propres membres, se rapetissa à la mesure de l'enfant, comme pour rendre le corps de notre humilité conforme à son corps glorieux [2]. C'est ainsi, en présence de cette figure prophétique de Jésus-Christ, que l'enfant ressuscita [3], image de la justification du pécheur.

12. Qu'on prêche cette grâce, c'est la grâce obtenue aux Chrétiens par le Médiateur fait homme, par Celui qui a souffert et qui est ressuscité, qui est monté au ciel, qui a conduit la captivité captive et qui a répandu ses dons sur les mortels. Oui, qu'on prêche cette grâce, et que des cœurs ingrats n'argumentent pas contre elle. Le bâton du prophète n'a pas suffi pour rendre la vie au mort : et la nature morte suffirait pour se la rendre à elle-même ? Quoique jamais nous n'ayons vu lui donner ce nom, toutefois, comme nous l'avons reçue gratuitement, appelons grâce la nature où nous avons été formés. Mais montrons aussi combien l'emporte sur elle la grâce qui nous rend Chrétiens. Attention !

Nous n'avions aucun mérite avant de recevoir l'existence ; et la nature qui nous a été donnée ainsi, sans aucun mérite de notre part, peut s'appeler grâce. Si c'est une grande grâce d'avoir reçu quand nous n'avions aucun mérite ; quelle grâce plus grande d'avoir reçu quand nous avions tant de démérites ? Celui qui n'est pas encore ne mérite pas; le pécheur démérite. Celui qui n'a pas été créé n'est pas encore ; il n'est pas encore, mais il n'a pas péché. Il n'est pas encore, et il est créé; il pèche et il est sauvé. Avant d'exister, il n'espère rien ; il existe, il tombe, il attend sa réprobation et il est sauvé. Voilà la grâce obtenue par Jésus-Christ Notre-Seigneur. C'est lui qui nous a faits, il nous a faits avant que nous eussions l'existence à aucun degré. Nous sommes tombés après avoir reçu l'existence ; c'est lui encore qui nous a faits justes, ce n'est pas nous ; et s'il est en lui une créature nouvelle, c'est que l'ancienne étant tombée a été renouvelée par lui.

13. Adam avait produit une masse de perdition qui ne méritait que le supplice. De cette même masse de perdition ont été tirés des vases d'honneur. Car « le potier a le pouvoir de tirer « de la même masse. » De quelle masse ? De la masse perdue, de la masse qui ne méritait plus qu'un juste supplice. Réjouis-toi d'en être tiré ; car tu as échappé à la mort, et tu as trouvé la vie à laquelle tu n'avais aucun droit. Donc « le potier a « le pouvoir de faire de la même masse d'argile un « vase d'honneur et un vase d'ignominie. » Pourquoi, dis-tu, a-t-il fait de moi un vase d'honneur, tandis qu'il a fait d'un autre un vase d'ignominie?

Que répondre ? Ecouteras-tu Augustin, quand tu n'écoutes pas ces paroles de l'Apôtre : « O « homme, qui es-tu pour contester avec Dieu [1] ? » Deux enfants viennent de naître. Que leur est-il dû ? Tous deux appartiennent à la masse de perdition. Pourquoi donc l'un d'eux est-il présenté par sa mère au sacrement de la grâce, tandis que l'autre est étouffé par la sienne endormie ? Veux-tu me dire ce que mérite celui que l'on porte au Sacrement, et ce que mérite celui qu'étouffe sa mère durant le sommeil ? Ni l'un ni l'autre n'a rien mérité ; mais « le potier a le pou- « voir de faire de la même masse d'argile un vase « d'honneur et un vase d'ignominie. » Veux-tu contester avec moi ? Admire plutôt avec moi et crie comme moi : « O profondeur des trésors ! » Oui, tremblons tous deux, et tous deux écrions-nous : « O profondeur des richesses ! » Accordons-nous à trembler pour ne périr pas dans l'égarement. « O profondeur des trésors de la « sagesse et de la science de Dieu ! Que ses juge- « ments sont incompréhensibles, et ses voies « impénétrables ! » Comprends l'incompréhensible, fais l'impossible, saisis l'insaisissable, vois l'invisible !

14. « Ses jugements sont incompréhensibles. »

[1] Philip II, 7. — [2] Ib III, 21. — [3] IV. Rois, IV, 18-37.

[1] Rom. IX, 21, 20.

On te l'a dit, que cela te suffise. « Ses voies sont « impénétrables. Car, qui a connu la pensée du « Seigneur ou qui a été son conseiller ? Ou qui, « le premier, lui a donné, et sera rétribué? » Qui lui a donné le premier, après avoir tant reçu de lui gratuitement ? « Qui lui a donné le pre- « mier, et sera rétribué ? » Si le Seigneur voulait rétribuer, il ne rendrait à chacun que la peine méritée par chacun. Ces enfants ne lui ont rien donné dont il pût les récompenser. Il les sauvera gratuitement [1]. « Qui lui a donné le premier, » en méritant? « Qui lui a donné le premier ? » Qui a prévenu sa grâce, essentiellement gratuite? Car si des mérites l'ont précédée, elle n'est plus un don gratuit, mais l'acquit d'une dette; et si elle n'est point un don gratuit, pourquoi l'appeler grâce ? « Qui » donc « lui a donné le premier, « et sera rétribué ? Puisque c'est de lui et par lui « et en lui que sont toutes choses [2]. » Qu'est-ce à-dire, toutes choses? N'est-ce pas tous les biens que nous avons reçus de lui, et que nous en avons reçus pour être bons ? Car « tout bienfait « excellent et tout don parfait vient d'en haut « et descend du Père des lumières, en qui il n'y « a point de changement, » comme en toi qui t'es perverti ; » en qui il n'y a point de chan- « gement ; » car il vient te guérir ; en qui il n'y a pas non plus « l'ombre de vicissitude [3], » comme en toi, plongé dans les ténèbres. De lui donc sont toutes choses ; personne ne lui a donné d'abord ; personne ne lui peut rien réclamer. « C'est la grâce qui vous a sauvés par la foi, et « cela ne vient pas de vous, car c'est un don de « Dieu [4]. »

15. Je souffre toutefois, dis-tu, de voir périr l'un et baptiser l'autre : j'en souffre, j'en souffre comme homme. A vrai dire, j'en souffre aussi comme homme. Mais si l'un et l'autre nous sommes hommes, écoutons l'un et l'autre celui qui crie : « O homme. » Oui, si nous souffrons, parceque nous sommes hommes, observons que c'est à la nature humaine, malade et affaiblie, que l'Apôtre s'adresse quand il dit : « O homme. « qui es-tu pour contester avec Dieu ? Le vase « dit-il au potier : Pourquoi m'as-tu fait ainsi [1] ? » Si le bétail pouvait parler et dire à Dieu : Pourquoi as-tu fait cet homme, tandis que tu m'as fait bétail ? ne le blâmerais-tu pas avec raison, et ne lui répondrais-tu pas : O bétail, qui es-tu pour contester avec Dieu — ? Tu es un homme, toi; mais près de Dieu tu n'es qu'un bétail ; puisses-tu même être le bétail de Dieu et une brebis de ses pâturages. Reconnais la bonté de ton pasteur, et tu ne suivras point dans l'erreur les loups ravissants. Ne leur ressemblons-nous point? « Nous étions aussi par nature enfants « de colère comme les autres [2]; » mais une brebis a été immolée, qui a fait de nous des brebis. « C'est l'Agneau de Dieu, c'est celui qui « efface le péché » non de celui-ci ou de celui-là, « mais du monde [3]. »

Ainsi donc, mes frères, si nous sommes quelque chose et quoi que nous soyons dans la foi de Jésus-Christ, ne nous en attribuons rien, ce serait nous exposer à perdre ce que nous avons reçu. Rendons-lui plutôt gloire et honneur de ce que nous avons reçu, qu'il daigne arroser ce qu'il a semé. Que produirait notre terre s'il ne l'avait ensemencée? Il verse encore la pluie sur elle, il ne l'abandonne point après l'avoir semée. « Le « Seigneur répandra sa bénédiction, et notre « terre produira son fruit [4]. »

Tournons-nous avec un cœur pur vers le Seigneur etc [5]. »

[1] Ps. LV, 8. — [2] Rom. XI, 33-36. — [3] Jacq. I, 17. — [4] Ephés. II, 8.

[1] Rom. IX, 20, — [2] Eph. II, 3 — [3] Jean, I, 29. — [4] Ps. LXXXIV, 13. [5] Voir serm. I. —

SERMON XXVII.

PRÉDESTINATION ET RÉPROBATION [1].

ANALYSE. — Ce mystère ne doit point nous scandaliser. En effet, 1° tous les hommes ont mérité d'être réprouvés; comment donc accuser Dieu de ce qu'il sauve une partie d'entre eux? 2° D'où vient en nous l'idée de justice que froisse la réprobation? N'est-ce pas de Dieu, la justice absolue? Comment la justice absolue pourrait-elle être injuste? 3° Dieu n'a pas révélé aux hommes tous ses secrets, il ne les a même pas révélés à ses Apôtres. Comment donc nous étonner de ne pas tout comprendre? Croyons fermement qu'il ne peut être injuste. 4° Nous comprendrons au ciel pourquoi la diversité de sa conduite. Nous admirerons tout avec ravissement sans nous choquer de rien. 5° Maintenant donc confessons notre ignorance et ne cherchons pas à comprendre l'incompréhensible.

1. Comme la porte introduit dans une demeure, ainsi le titre du psaume en donne l'intelligence. Or, voici ce qu'on lit en tête : « Lors-« qu'on bâtissait la maison après la captivité. » De quelle maison s'agit-il ici? Le psaume te l'indique bientôt : « Chantez au Seigneur un cantique « nouveau; toute la terre, chantez au Seigneur. » Voilà de quelle demeure il est question. Lorsque toute la terre chante le cantique nouveau, elle est la maison de Dieu. Cette maison se bâtit en chantant, elle se fonde sur la foi, elle s'élève sur l'espérance, elle s'achève par la charité. Maintenant donc on la construit, mais on n'en fera la dédicace qu'à la fin des siècles. Accourez donc, pierres vivantes, pour chanter le cantique nouveau, accourez et laissez-vous tailler pour servir au temple de Dieu ; reconnaissez le Sauveur, recevez-le pour habiter dans vos murs.

2. Nous avons dit de quelle maison il s'agit; disons aussi de quelle captivité. Voici comment le psaume l'indique, suis-moi un peu : « Chantez « au Seigneur le cantique nouveau; toute la terre, « chantez au Seigneur. Chantez au Seigneur, « bénissez son nom; annoncez de jour en jour « son salut. Annoncez ses merveilles au milieu « des nations, publiez sa gloire parmi tous les « peuples; car tous les dieux des gentils sont les « démons. » Ainsi ce sont les démons qui retenaient la maison dans les ténèbres et la captivité.

En effet, depuis le premier péché du premier homme, le genre humain tout entier naissait asservi au péché, et le démon vainqueur le tenait dans ses fers. Car si nous n'étions captifs, nous n'aurions aucun besoin d'un Rédempteur. Sans être captif le Rédempteur est venu au milieu des captifs; il est venu pour racheter les captifs sans avoir en lui rien qui ressentit l'esclavage, c'est-à-dire, sans avoir aucune iniquité, et portant notre rançon dans sa chair mortelle. S'il n'avait une chair mortelle, comment le Verbe pourrait-il répandre du sang pour notre délivrance? Il est venu à nous avec une chair semblable à la chair de péché, non pas avec la chair même du péché [1]. Sa chair était en effet semblable à celle du péché; chair véritable, mais semblable seulement à la chair du péché; chair réelle, mais non chair du péché. Or qu'était celui qui est venu de cette manière? « Annoncez de jour en jour. » Voilà qui le fait connaître. Il était de jour en jour, il était Dieu de Dieu, lumière de lumière. Mais ce Verbe de Dieu s'est fait chair pour habiter parmi nous [2]; il a voilé sa majesté et fait paraître sa faiblesse afin de détruire la faiblesse et de conserver la majesté.

3. Le monde entier étant ainsi dans les fers, qu'y a-t-il à reprendre dans ces paroles : « J'aurai « pitié de qui j'aurai pitié, et je ferai miséri-« corde à qui je ferai miséricorde? » En effet si le monde entier était captif, si le monde entier était sous le joug du péché, si le monde entier était justement destiné au supplice, et que par miséricorde une partie en soit délivrée, qui osera dire à Dieu : Pourquoi condamnez-vous le monde? Comment accuser le Juge suprême de condamner le monde coupable? Tu es coupable, tu ne dois plus t'attendre qu'au châtiment, et l'on aurait tort d'adresser des reproches au bourreau qui t'inflige un supplice mérité. Qu'on le réprimande s'il te fait subir ce que tu ne dois pas endurer; mais quel que soit ton désir d'obtenir grâce, qui le blâmera quand il te frappe comme tu dois être frappé?

« Il a pitié de qui il veut et il endurcit qui il « veut. C'est pourquoi tu me dis : De quoi se « plaint-il encore? Car qui résiste à sa volonté? « O homme, qui es-tu pour contester avec Dieu? » Considère ce qu'est Dieu; considère ce que tu es. Dieu est Dieu, tu es un homme. Tu crois avoir

[1] Ps. xcv, 1

[1] Rom. VIII, 3. — [2] Jean, I, 14.

la justice pour toi ; mais est-ce que cette divine source de justice est tarie ? Si tu parles juste, par la grâce de qui ? Donc ou tu ne dis pas juste et tu dois te taire ; ou tu dis juste et tu en es redevable à la source même de la justice. Or Dieu n'est-il pas cette source de justice ? Établis donc comme premier fondement de ta foi : « Y a-t-il en « Dieu de l'injustice [1] ? » Il est possible que tu ne voies pas sa justice : mais il ne saurait être injuste.

4. Tu attends peut-être que je t'explique pourquoi « il a pitié de qui il veut et endurcit qui il « veut ? » Tu l'attends de moi, ô homme. Tu es homme et je suis homme : donc écoutons l'un et l'autre : « O homme qui es-tu pour contester « avec Dieu ? » Mieux vaut une ignorance fidèle que la science présomptueuse. C'est Dieu qui me dit, c'est le Christ qui me dit par la bouche de l'Apôtre : « O homme, qui es-tu pour contester « avec Dieu ? » Et je me fâche de ne pas connaître la justice de Dieu ! Si je suis homme, je ne dois pas me fâcher. Que je m'élève, si je le puis, au dessus de l'homme, et que j'atteigne à la source. Mais si j'y atteins, je ne révèlerai rien à l'homme ; qu'il s'élève comme moi et y atteigne avec moi. — Mais quel est l'homme qui peut s'élever au dessus de l'homme ? — Ignores-tu donc ce reproche adressé par l'Apôtre à quelques-uns : « Puisque l'un dit : moi je suis à Paul ; « et l'autre : moi à Apollo, n'êtes-vous pas des « hommes [2] ? » Que voulait-il faire d'eux en leur reprochant d'être des hommes ? Homme tu appartiens à Adam, appartiens au Fils de l'homme.

5. Le Fils de l'homme te dit peut-être : « Je « ne vous appellerai plus serviteurs, mais amis ; « parceque je vous ai fait connaître ce que j'ai « appris de mon Père [3]. » Mais c'est à ses Apôtres, c'est à ses premiers disciples qu'il adressa ce langage et nous ne devons point nous attrister de n'être pas encore ce qu'ils étaient alors. Dans quel sens néanmoins leur a-t-il dit à eux-mêmes : « Je vous ai fait connaître tout ce que j'ai appris « de mon Père ? » Je crois qu'il leur parlait de l'espérance plutôt que de la réalité ; il leur disait, me semble-t-il, plutôt ce qu'il ferait que ce qu'il avait fait. Comment prouver cette opinion ? Il dit expressément : « Je vous ai fait connaître ; » et non : Je vous ferai connaître.

C'est qu'il est dans l'Ecriture des choses qui se disent au passé et qui se doivent entendre de l'avenir. Comment se disent-elles du passé quand elles doivent s'entendre de l'avenir ? « Ils ont « creusé mes mains et mes pieds, dit le prophète, « ils ont compté tous mes os [1]. » Ce fait n'était pas accompli encore, il devait seulement s'accomplir, et pourtant on l'annonçait comme étant passé. « Il nous a sauvés par le baptême de la régéné- « ration [2]. » Ailleurs encore le même Apôtre dit : « C'est en espérance que nous avons été sauvés ; « or l'espérance qui se voit n'est pas de l'espé- « rance. — Nous avons été sauvés par espérance ; » voilà le passé : mais parceque ce salut n'est qu'en espérance, sans être encore réalisé, c'est sur l'avenir que nous comptons. Nous voyons, nous possédons déjà ; mais l'espérance et non la réalité. « Car ce que l'on voit, comment l'espérerait- « on ? Et si nous espérons ce que nous ne voyons « pas, nous l'attendons par la patience [3]. » Ainsi nous sommes sauvés, et néanmoins nous espérons, nous attendons encore le salut sans le posséder.

C'est dans le même sens que le Seigneur dit à ses disciples : « Je vous ai fait connaître tout « ce que j'ai appris de mon Père. » S'il l'avait fait connaître réellement, aurait-il dit ailleurs : « J'ai encore beaucoup de choses à vous dire ; « mais vous ne les pouvez porter à présent [4]. » Oui, « Je vous ai fait connaître tout ce que j'ai « appris de mon Père, » mais en ajoutant : « J'ai « encore beaucoup de choses à vous dire ; et « vous ne les pouvez porter à présent, » le Sauveur n'ôte pas, il ajourne. L'espérance était donc sûre, il savait que sans aucun doute il accomplirait sa promesse ; l'avenir était pour lui aussi certain que le passé, et il disait pour ce motif : « Je vous ai fait connaître. »

6. Ainsi donc, « pendant que nous sommes « dans ce corps, nous voyageons loin du Seigneur ; « car c'est par la foi que nous marchons et non « par la claire vue [5]. » Attachons-nous à la foi autant qu'il nous est accordé de le faire, et ne révoquons point en doute la justice de Dieu. Ne croyons aucunement qu'il y ait en lui de l'injustice : ce serait nous exposer à tomber dans le gouffre profond de l'impiété. Et lorsque nous croirons fermement qu'il n'y a point en lui d'injustice, ne soyons pas inquiets de ne pas voir encore sa justice. Achevons notre course, arrivons à la patrie, nous verrons au temps de la claire vue ce qui ne se peut voir au temps de la foi. Nous marchons en effet maintenant par la foi. Nous marcherons alors par la claire vue.

Qu'est-ce à dire par la claire vue ? (*per speciem, en beauté* ?) « Vous l'emportez en beauté sur les

[1] Rom. IX, 14-20. — [2] I Cor. III, 4. — [3] Jean, XV, 15.

[1] Ps. XXI, 17, 18. — [2] Tit. III, 5. — [3] Rom. VIII, 24, 25. — [4] Jean XVI, 12. — [5] II Cor. V, 6, 7.

« enfants des hommes [1]. » Car « au commence-
« ment était le Verbe, et le Verbe était Dieu [2].
« Celui qui m'aime, dit le Sauveur, observe mes « commandements; et celui qui m'aime sera « aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi. » Et que lui donnerez-vous? « Je me découvrirai à lui » [3]. « On aura la claire vue quand il accomplira cette promesse : « Je me découvrirai à lui. » Là tu verras la justice de Dieu, là tu liras dans le Verbe sans le secours d'aucun livre. Ainsi lorsque nous le verrons tel qu'il est, notre voyage sera terminé et nous partagerons la joie des Anges. Qu'est-ce en effet que le chemin? C'est la foi. Pour exercer la foi le Christ a été défiguré, mais sa beauté lui reste et nous verrons après le voyage qu'il « l'em- « porte en beauté sur les enfants des hommes. »

Comment aujourd'hui se montre-t-il à la foi? « Et nous l'avons vu, et il n'avait ni éclat ni « beauté; son visage paraissait abject et son at- « titude, » c'est-à-dire, sa vertu, « méprisable; « il était couvert de honte et d'ignominie, acca- « blé de plaies et exercé à supporter les dou- « leurs [4]. » Cette espèce de laideur dans le Christ te rend beau. S'il n'avait voulu passer par là, tu n'aurais point recouvré ta beauté perdue. Il était donc tout défiguré sur la croix ; mais cette laideur nous embellissait; et durant cette vie attachons-nous au Christ dans l'abjection. Comment au Christ dans l'abjection? « A Dieu ne plaise « que je me glorifie, si ce n'est dans la croix de « Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde « m'est crucifié et moi au monde [5]. » Voilà l'abjection du Christ. Ai-je prétendu vous enseigner autre chose que la voie du ciel? La voie du ciel est de croire au crucifié. Nous portons sur le front le signe de son abjection : ne rougissons pas de cette abjection du Christ. Suivons cette voie, et nous parviendrons à le voir dans sa beauté.

Lorsque nous serons parvenus à voir cette beauté du Christ, nous verrons aussi la justice de Dieu et nous ne serons plus portés à demander : Pourquoi secourt-il celui-ci et non celui-là? Pourquoi la divine providence a-t-elle amené l'un au baptême ; tandis qu'un autre, après avoir vécu sagement dans le catéchuménat, est mort tout-à-coup sans avoir reçu ce sacrement; et qu'un autre encore, après avoir vécu dans le crime, dans la débauche, dans l'adultère, dans les théâtres, à la chasse, est tombé malade, a été baptisé et n'a paru pécheur que pour voir ses péchés effacés? Recherche ses mérites ; tu découvriras qu'il n'avait mérité que des supplices. Considère la grâce qu'il reçoit : « O profondeur des trésors! » Pierre renie, le larron croit : « O profondeur des trésors! »

7. Tu nous crois capable de sonder cet abîme devant lequel l'Apôtre s'est arrêté frappé de stupeur, et s'écriant, lorsqu'il regardait avec effroi tant de hauteur et tant de profondeur : « O pro- « fondeur des trésors de la sagesse et de la science « de Dieu? »

Et qu'avait-il dit, avant ce cri d'admiration? Il avait dit une chose qui sera estimée injuste par qui ne croira point qu'il n'y a en Dieu aucune injustice. Il avait ainsi parlé des Juifs aux gentils convertis : « Comme vous-mêmes ne croyiez « pas en Dieu et que maintenant vous avez ob- « tenu miséricorde à cause de leur incrédulité; « ainsi eux maintenant n'ont pas cru, pour que « miséricorde vous fut faite. Car Dieu a enfer- « mé tout dans l'incrédulité pour faire miséri- « corde à tous [1]. » C'est après cela que Paul pousse son cri d'admiration.

Mais où est la justice, l'équité de Dieu, quand il enferme tout dans l'incrédulité pour faire miséricorde à tous? Tu cherches à t'en rendre compte et moi je tremble devant cet abîme : « O profon- « deur des trésors de la sagesse et de la science « de Dieu! » Raisonne, j'admirerai; discute, je croirai; je vois un précipice, je ne veux pas m'y jeter. « O profondeur des trésors de la sagesse et « de la science de Dieu! Que ses jugements sont « incompréhensibles et ses voies impénétra- « bles! » Peut-être nous les fera-t-il connaître. « Mais qui a connu la pensée du Seigneur? Ou qui « a été son conseiller? Ou qui lui a donné le pre- « mier, et sera rétribué, puisque c'est de lui et « par lui et en lui que sont toutes choses? A lui « la gloire dans les siècles des siècles [2]. »

L'Apôtre s'arrête, car il lui faut admirer. Que personne ne me demande la raison de ces mystères. L'Apôtre dit : « Que ses jugements sont in- « compréhensibles! » et tu es venu pour chercher à les comprendre? « Que ses voies sont impénétra- « bles! » et tu veux les pénétrer? Si tu viens pour pénétrer l'impénétrable, crois-moi, tu es déjà perdu. Vouloir comprendre l'incompréhensible, et pénétrer l'impénétrable, c'est chercher à voir l'invisible, à exprimer l'inexprimable.

Ah! plutôt que l'on bâtisse la maison; et lorsque sera arrivé le moment d'en faire la dédicace, alors peut-être on verra avec éclat la raison de ces obscurs mystères.

[1] Ps. XLIV, 3. — [2] Jean, I, 19. — [3] Jean, XIV, 21. — [4] Isaïe, LIII 2, 3. — [5] Gal. VI, 14.

[1] Rom. XI 30-32. — [2] Rom. XI, 33-36.

SERMON XXVIII.

DIEU EST TOUT A TOUS.[1].

ANALYSE. — Comme le titre l'indique, ce charmant petit discours se propose de montrer : 1° que notre cœur trouve en Dieu toutes les jouissances qu'il peut désirer, 2° que fort différent de beaucoup de biens matériels qui ne peuvent se donner à plusieurs sans se partager, Dieu se donne tout entier à chacun de nous et chacun peut le posséder également tout entier. — On ne sait ce qui frappe le plus ici, la sublimité des pensées ou la clarté de l'exposition.

1. Parmi les divins oracles, examinons de préférence, avec l'aide du Seigneur, celui-ci que nous avons entendu le dernier : « Que le cœur « qui cherche Dieu soit dans l'allégresse. » Ce qui rend opportune cette méditation, c'est que nous sommes encore à jeun ; et notre cœur sera dans la joie pourvu que notre âme soit affamée.

Lorsqu'on apporte sur nos tables des mets agréables, ceux qui ont faim se réjouissent : l'œil qui aime à voir quelque chose d'éclatant se réjouit aussi lorsqu'on lui présente des tableaux où la variété des couleurs et la perfection des traits sont propres à le charmer ; il y a joie également pour l'oreille qui recherche les chants harmonieux, joie pour l'odorat qui court après les suaves parfums. « Que le cœur qui cherche « Dieu soit » donc aussi « dans la joie. »

2. Il est hors de doute que chacun de nos sens est agréablement frappé par son objet propre. Le son n'a rien qui charme l'œil, ni la couleur rien qui charme l'oreille. Mais pour notre cœur Dieu est à la fois lumière, harmonie, parfums et nourriture ; et s'il est tout cela, c'est qu'il n'est rien de cela ; et s'il n'est rien de cela, c'est que tout cela a été créé par lui.

Il est la lumière de notre cœur ; aussi nous lui disons : « A votre lumière nous verrons la lu« mière [2]. » Il en est l'harmonie : « Vous ferez « entendre à nos oreilles la joie et l'allégresse [3]. » Pour notre cœur il est aussi un parfum : « Nous « sommes la bonne odeur du Christ [4]. » Si en jeûnant vous avez besoin de nourriture : « Heu« reux ceux qui ont faim et soif de la justice [5]. » Or il est dit de Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même qu' « il est devenu notre justice et notre « sagesse [6]. » Voici la table préparée ; Jésus-Christ est la justice : justice qui ne manque jamais, qu'un serviteur n'a pas besoin d'assaisonner pour nous et que le commerce ne transporte point d'au delà des mers, comme les fruits étrangers. C'est la nourriture que goûte celui qui n'a point le palais malade ; c'est la nourriture de l'homme intérieur ; et parlant de lui-même le Christ a dit : « Je suis le pain vivant descendu « du ciel [1]. » Cet aliment nourrit sans s'épuiser ; il se prend sans se consumer ; il rassasie la faim sans diminuer. Lorsque vous sortirez d'ici, vous ne trouverez rien de pareil sur vos tables. Et puisque vous êtes à ce banquet, mangez convenablement, mais après l'avoir quitté, ayez soin de bien digérer. C'est bien manger et mal digérer que de bien écouter la parole Dieu sans la pratiquer : ce n'est pas en tirer les sucs nourriciers, mais la rejeter avec dégoût comme une nourriture aigre et indigeste.

3. Ne vous étonnez point que nos cœurs mangent et se nourrissent sans rien ôter à leurs aliments. Dieu n'a-t-il pas pour nos yeux une nourriture semblable ? La lumière, en effet, est l'aliment des yeux, les yeux en vivent, et s'ils sont trop longtemps dans les ténèbres, ils périssent en quelque sorte pour avoir jeûné. On a vu des hommes perdre la vue en demeurant dans l'obscurité ; rien ne s'était glissé dans leurs yeux, personne ne les avait frappés, aucune humeur étrangère n'y avait pénétré, ni poussière, ni fumée ; ces hommes sortirent de leur retraite, et ils ne voyaient plus comme ils voyaient auparavant ; leurs yeux étaient morts de faim ; ils s'étaient éteints pour n'avoir pas pris leur nourriture, c'est-à-dire pour n'avoir pas vu la lumière.

Reconnaissez maintenant ce que je voulais vous montrer, savoir quelle est la nature de cette lumière dont vivent les yeux. Tous la voient, tous les yeux s'en nourrissent ; et néanmoins en servant d'aliment à la vue, la lumière ne perd rien d'elle-même. Deux hommes la voient, elle demeure entière ; plusieurs la voient, elle reste la même ; le riche la voit, le pauvre la voit, elle est égale pour tous. Nul ne la restreint ; elle enri-

[1] Ps. CIV, 3. — [2] Ps. XXXV, 10. — [3] Ps. L, 10. — [4] II Cor. II, 15. — [5] Matt. V, 6. — [6] I Cor. I, 30.

[1] Jean, VI, 51.

chit le pauvre, elle n'est point pour le riche un objet d'avarice. Est-ce en effet que le plus riche voit plus? Est-ce qu'avec son or il peut supplanter le pauvre et acheter la lumière pour en priver l'indigent? Si tel est l'aliment de nos yeux, que devons-nous penser de Dieu pour nos âmes ?

4. L'oreille aussi vit par le son, et qu'est-ce que le son ? car nous pouvons par les choses sensibles nous faire une idée des choses intelligibles. Je parle à votre charité ; vos oreilles et vos âmes sont ouvertes. Je viens de nommer deux choses : les oreilles et les âmes, et dans ma parole il y a deux choses aussi : le son et la pensée. Tous deux volent et arrivent en même temps à l'oreille ; mais le son s'y arrête, tandis que la pensée descend au cœur. Considérons le son d'abord ; car nous devons lui préférer de beaucoup la pensée.

Le son est comme le corps : la pensée est comme l'âme. Aussitôt après avoir frappé l'air et atteint l'oreille, le son expire sans retour, on ne l'entend plus. Car les syllabes qui le produisent se succèdent si rapidement, qu'on n'entend la seconde qu'après le passage de la première. Et toutefois quelle merveille dans ce qui passe si vite ! Si maintenant pour apaiser votre faim je vous présentais un pain, chacun ne l'aurait pas ; vous le partageriez et chacun en aurait d'autant moins que vous êtes plus nombreux. Je vous présente un discours, vous ne vous en partagez point les syllabes, vous ne le rompez pas pour en distribuer un morceau à celui-ci, un morceau à celui-là et pour donner à chacun une petite partie de ce que je dis. Tout est entendu par un, tout l'est par deux, tout l'est par plusieurs et par tous ceux qui sont venus ici. Pour tous un discours suffit et chacun l'a tout entier : ton oreille veut l'écouter, l'oreille de ton voisin ne lui fait rien perdre.

Si la parole qui n'est qu'un bruit produit cette merveille, que ne fait pas le Verbe tout-puissant? Notre voix est dans toutes les oreilles, chacun la possède tout entière : il ne me faut pas autant de voix que vous avez d'oreilles ; une seule voix suffit pour plusieurs oreilles et sans se diviser elle remplit chacune d'elles. Ainsi représentez-vous le Verbe de Dieu, tout entier au ciel, tout entier sur la terre, tout entier avec les anges, dans le sein de son Père tout entier, tout entier dans le sein de la Vierge, tout entier dans l'éternité, dans son corps tout entier, tout entier dans les enfers lorsqu'il les visita et tout entier au paradis lorsqu'il y conduisit le larron converti. Voilà pour le son.

5. Et si je dis un mot de la pensée, qui pourtant est bien inférieure au Verbe de Dieu ? Je produis un son ; mais après l'avoir émis je ne le retiens plus ; et si je veux me faire entendre encore, je produis un autre son et après celui-ci un troisième, sans quoi ce sera le silence. Mais quand il s'agit de la pensée, je te la donne et je la garde en même temps ; tu tiens ce que tu as entendu et je ne perds pas ce que j'ai dit. Reconnaissez combien il est juste que « se réjouisse le « cœur qui cherche Dieu. » Car le Seigneur est lui-même la vérité maîtresse.

Ainsi donc ma pensée reste dans mon esprit et va au tien sans le quitter. Mais pour te la transmettre j'ai besoin d'une espèce de véhicule, c'est le son. Je le prends, je le charge en quelque sorte de ma pensée, je la sors, je la conduis, je la mène jusqu'à toi sans la quitter. Si ma pensée peut faire cela avec ma voix, le Verbe de Dieu n'en peut-il faire autant avec son corps ? En effet pour venir jusqu'à nous, le Verbe de Dieu qui est Dieu et vit dans le sein de Dieu, cette divine Sagesse qui demeure immuablement dans le sein du Père, choisit un corps comme la pensée choisit un son, il se mit dans ce corps et vint à nous sans quitter son Père.

Comprenez, goûtez ce que vous venez d'entendre, méditez-en la grandeur et les merveilles, et concevez de Dieu des idées toujours plus grandes. Dieu l'emporte sur toute lumière, il l'emporte sur toute harmonie, il l'emporte sur toute pensée. Il faut désirer Dieu, soupirer après lui avec amour, afin de sentir la joie dans le cœur qui le cherche.

SERMON XXIX.

LES DEUX CONFESSIONS [1].

ANALYSE. — Après avoir rappelé que Dieu est bon et la source de tout ce qu'il y a de bon dans l'univers, saint Augustin explique en quoi consiste la confession que d'après le prophète nous devons à sa bonté. Il y a deux confessions : la confession de louanges et la confession des péchés. Or nous devons à Dieu l'une et l'autre, précisément parcequ'il est bon. Nous lui devons la confession de louanges ; car qui mérite d'être loué sinon Celui qui est la bonté même? Nous lui devons la confession de nos péchés; car c'est le moyen de devenir bons et notre premier devoir est d'y travailler. C'est aussi le moyen d'échapper au juste châtiment réservé à nos crimes.

1. L'Esprit de Dieu nous a avertis et nous a commandé de confesser le Seigneur: la raison qu'il donne pour nous y déterminer, c'est que le Seigneur est bon. La sentence est courte, mais qu'elle est profonde! « Confessez le Seigneur, » dit-il; et comme si nous demandions: pourquoi? « c'est qu'il est bon » répond-il. Cherches-tu plus, ou autre chose que ce qui est bon? Le bien attire si puissamment, que les méchants le recherchent eux-mêmes.

Mais il est des biens qui sont produits par un autre bien; et si nous demandons quel est ce bien qui produit tous les autres, rappelons-nous cette parole : « Dieu fit tout et tout était très-bien [2]. » Rien donc ne serait bien s'il n'était fait pas le Bien même. Et quel est ce bien? Un bien que nul n'a créé ; en sorte qu'il n'y aurait aucun bien s'il n'avait pour cause le bien qui n'a pas été produit. Le ciel est bon, mais il a été fait tel; les anges sont bons, mais ils doivent leur bonté à quelqu'un ; les astres sont bons, le soleil et la lune, le retour du jour et de la nuit, la succession des temps, les révolutions des siècles, le cours des ans, la reproduction des plantes et des arbres, les différentes natures d'animaux, l'homme surtout dont la louange doit s'élever au milieu de toutes ces autres créatures, tout est bon, mais produit tel, produit par Dieu et non par soi. Celui qui a fait tout, est bon par-dessus tout, car il ne doit sa bonté qu'à lui-même ; et pourtant elle n'est pas uniquement pour lui, il en use aussi pour nous. Ainsi donc « confessez le Seigneur parce« qu'il est bon. »

2. Or on confesse pour louer ou pour expier. Il est des hommes peu instruits qui en voyant dans les Ecritures le mot de confession se frappent aussitôt la poitrine, comme si la confession ne se disait que des péchés, et comme s'ils étaient avertis de confesser les leurs. Mais pour apprendre à votre charité que la confession ne se dit pas des péchés seulement, écoutons Celui dont nous ne pouvons révoquer en doute l'innocence parfaite ; il s'écrie et il dit : « Je vous confesse, « mon Père, Seigneur du ciel et de la terre. » Qui parle ainsi ? « Celui qui n'a point commis « de péché et dans la bouche de qui ne s'est point « trouvée la tromperie [1]; » Celui qui seul a pu dire en toute vérité : « Voici venir le prince du « monde, et il ne trouvera rien en moi [2]. » Il confesse cependant, mais pour louer et non parce qu'il a péché. Ecoute en effet ce qu'il dit dans sa confession, écoute comment il loue, car ses louanges sont notre salut. Comment ce Fils sans péché confesse-t-il son Père ? « Je vous confesse, « dit-il, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la « terre, parceque vous avez caché ces choses aux « sages et aux prudents et que vous les avez dé« couvertes aux petits [3]. » Il loue donc son Père d'avoir caché ces choses aux sages et aux prudents, c'est-à-dire aux superbes et aux arrogants, et de les avoir découvertes aux petits, c'est-à-dire aux faibles et aux humbles.

3. Mais il est vrai aussi qu'il y a la confession des péchés, confession salutaire. C'est à quoi se rapporte ce que nous avons ouï dans le premier psaume qu'on a lu : « Mettez, Seigneur, une garde « à ma bouche, et une porte de circonspection à « mes lèvres ; n'inclinez pas mon cœur à dire le « mal, à excuser ses iniquités [4]. » Le prophète prie Dieu de donner une garde à sa bouche, et il fait connaître quelles doivent être les fonctions de cette garde. Il est en effet des hommes où tout se trouve, qui courent s'excuser après avoir commencé à s'accuser; c'est-à dire qui cherchent des motifs et imaginent des prétextes pour montrer qu'ils ne sont pas coupables. L'un dit : le diable en est cause; l'autre : c'est la fortune; un autre encore : j'ai été poussé par le destin : personne ne prend la faute sur soi. Ignores-tu qu'en voulant t'excuser, tu assures le triomphe de celui qui t'ac-

[1] Ps. CXVII, 1. — [2] Gen. I. 31.

[1] I Pierre II 22. — [2] Jean XIV 30. — [3] Matt. XI. 25. — [4] Ps. CXL 3, 4.

cuse ? Veux-tu au contraire exciter la douleur et les gémissements de ton accusateur, c'est-à-dire du démon ? Fais ce que tu as entendu : fais ce que tu as appris, et parle ainsi à ton Dieu : « Je « l'ai dit, Seigneur, ayez pitié de moi ; guérissez « mon âme, parceque j'ai péché contre vous [1]. « C'est moi, c'est moi qui l'ait dit : » ce n'est pas le démon, ce n'est pas la fortune, ce n'est pas le destin. « C'est moi qui l'ai dit : » je ne m'excuse pas, je m'accuse. « C'est moi qui l'ai dit ; Seigneur, « ayez pitié de moi, guérissez mon âme. » Et d'où vient sa maladie ? « De ce que j'ai péché contre « vous. »

4. Ainsi donc, « confessez le Seigneur, parce« qu'il est bon. » Si tu veux louer, que peux-tu louer à plus juste titre que le Bien même ? Si tu veux louer, si tu veux confesser en louant, que peux-tu louer avec moins de crainte que le Bien même ? En louant un homme de ce qu'il est mauvais, tu te condamnes ; en confessant Dieu parce qu'il est bon, tu te purifies. Si tu veux confesser pour louer, et que tu cherches à développer la louange, ton esprit s'occupe de montrer combien ce que tu loues est bon ; car ce qui est bon mérite l'éloge, comme le blâme est mérité par ce qui est mauvais. *Dieu est bon* ; ce seul mot renferme la louange due à ton Seigneur.

Si tu es bon toi-même, loue Celui dont émane ta bonté : si tu es mauvais, loue-le encore pour devenir bon. Car si tu es bon, c'est à lui que tu le dois, et si tu es mauvais, tu l'es par toi-même. Quitte-toi et viens à Celui qui t'a fait : en te quittant tu te portes, et en te portant tu t'attaches à Celui qui t'a créé.

5. Quels biens ne cherches-tu pas, homme méchant ? Tu es méchant à coup sûr : dis-le moi néanmoins, veux-tu autre chose que ce qui est bon ? Tu cherches un cheval, mais tu le veux bon : une terre, mais bonne encore ; tu ne veux qu'une bonne maison, qu'une bonne épouse, qu'une bonne tunique, que de bonnes chaussures ; il n'y a que l'âme que tu veuilles mauvaise. N'y-a-t-il pas contradiction à vouloir tout bon et à rester mauvais ? Si tu cherches ce qui est bon, sois-le d'abord toi-même. A quoi servent tous les biens que tu t'es procuré en demeurant mauvais, puisque tu t'es perdu ? Aimez que vos âmes soient bonnes ; ayez en horreur qu'elles soient mauvaises. Mais c'est en aimant le principe de tout bien que vous deviendrez bons. Détestez donc le mal qui est en vous et choisissez ce qui est bien.

6. Que signifie : hais le mal qui est en toi ? Confesse tes péchés avec repentir. En effet se repentir et confesser ses péchés avec repentir, c'est se fâcher contre soi et se venger en quelque sorte sur soi, par la pénitence, de ce qui déplait en soi. Dieu hait effectivement le péché. Si tu hais en toi ce que Dieu y hait lui-même, tu t'unis à lui par cette communauté de volonté. Sévis donc contre toi pour obtenir que Dieu t'épargne, qu'il ne te condamne pas. Car sans aucun doute, le péché doit être puni ; il mérite condamnation et châtiment, et la peine lui doit être appliquée soit par toi, soit par Dieu. Si tu le punis toi-même, tu t'épargnes ; si tu ne le punis pas, tu seras châtié avec lui.

Ainsi, « confessez le Seigneur, parcequ'il est « bon. » Louez-le, aimez-le de tout votre pouvoir. Répandez vos cœurs en sa présence ; il est notre soutien [1], « parcequ'il est bon. »

[1] Ps. XL, 5.

[1] Ps. LXI, 9.

SERMON XXX.

NÉCESSITÉ DE LA GRACE POUR ÉVITER LE PÉCHÉ. [1].

ANALYSE. — Comment pouvons-nous éviter d'être dominés par l'iniquité ? 1. Il est certain que la loi ne saurait nous préserver du péché ; nous avons besoin de la grâce du Rédempteur. 2. La nécessité de cette grâce nous apparaîtra mieux encore, si nous considérons les penchants vicieux que nous ressentons malgré nous : Dieu seul peut les redresser, lui seul aussi peut nous aider à n'en être point les esclaves. 3. Prétendre qu'on est capable de n'y pas céder, c'est un orgueil hautement condamné par le Fils de Dieu. Et nous sommes si peu capables sans la grâce d'éviter le péché que nous ne pouvons sans le Christ faire le premier pas vers lui.

1. Sans aucun doute, mes frères, il désirait éviter le lourd fardeau, le joug pesant de l'iniquité, celui qui disait à Dieu : « Dirigez mes pas « selon votre volonté, ne souffrez pas que je sois « dominé par aucune injustice. » Voyons donc quand est-ce que l'homme est dominé par l'injustice ; ainsi nous comprendrons la prière que nous

[1] Ps. CXVIII, 133.

avons entendue et ce que nous avons demandé nous-mêmes en nous unissant à celui qui la faisait. Je le crois en effet, nous suivions tous avec dévotion et fidélité le mouvement du psaume sacré lorsqu'en priant nous avons dit au Seigneur notre Dieu : « Dirigez mes pas selon votre parole, ne « souffrez pas que je sois dominé par aucune in« justice. »

C'est le sang précieux du Rédempteur qui nous a affranchis de la domination de cette horrible maîtresse. Que nous servaient les ordres et les menaces de la loi que nous avions reçue, puisqu'elle ne nous aidait pas et que sous son empire et avant la grâce du Sauveur, nous n'étions pas moins coupables ? La loi menace en vain, quand l'iniquité domine. Car la loi n'est ni corporelle, ni charnelle : le divin Législateur étant esprit, la loi sans aucun doute est une loi spirituelle. Or que dit l'Apôtre ? « Nous savons que la loi est spi« rituelle ; pour moi je suis charnel, vendu comme « esclave au péché [1]. » O homme vendu et asservi au péché, ne t'étonne pas d'être dominé par le péché à qui tu appartiens. Ecoute l'Apôtre Jean : « Le péché est une injustice [2] : » mais c'est contre cet affreux tyran que nous implorons le Seigneur quand nous lui disons : « Dirigez mes pas suivant « votre parole ; ne souffrez pas que je sois do« miné par aucune injustice. »

2. C'est l'esclave vendu qui crie ainsi : ah ! que le Rédempteur daigne l'exaucer. L'homme luimême s'est vendu par son libre arbitre pour être asservi à l'iniquité, et ce qu'il a reçu en échange est le misérable plaisir d'avoir touché à l'arbre défendu. Aussi c'est ce même homme qui crie : Redressez ma voie ; je l'ai courbée : « Dirigez mes « pas ; » je les ai égarés par mon libre arbitre : « selon votre parole ; » qu'est-ce à dire : « selon « votre parole ? » Que mes pieds marchent droit comme est droite votre parole. Je suis courbé sous le poids de l'injustice ; mais votre parole est la règle de la vérité : redressez-moi selon la règle, c'est-à-dire selon la droiture de votre parole. « Dirigez mes pas selon votre parole ; ne souffrez « pas que je sois dominé par aucune injustice. » Je me suis vendu, rachetez-moi ; je me suis vendu avec ma liberté, rachetez-moi avec votre sang. Confondez l'orgueil du vendeur ; glorifiez la grâce du Rédempteur : car Dieu résiste aux superbes, tandis qu'il donne sa grâce aux humbles [3].

3. « La loi est spirituelle ; et moi je suis char« nel, vendu comme esclave au péché ; car je ne « comprends pas ce que je fais et je ne fais pas « ce que je veux. » — « Je ne fais pas ce que je « veux, » dit l'homme charnel : ce n'est pas la loi, c'est lui-même qu'il accuse. Car la loi est spirituelle, exempte de tout vice ; et l'homme charnel qui s'est vendu est un homme coupable. Il ne fait pas ce qu'il veut ; quand il veut, il ne peut, parcequ'il n'a pas voulu lorsqu'il pouvait. En voulant le mal il a perdu le pouvoir de faire le bien ; aussi est-il captif quand il dit, captif quand il s'écrie : « Je ne fais pas ce que je veux : car le « bien que je veux, je ne le fais pas, et je hais « le mal que je fais [1]. »

« Je ne fais pas ce que je veux, » dit l'Apôtre. Tu le veux au moins, réplique son adversaire. — « Je ne fais pas ce que je veux. » — Au contraire tu fais absolument ce que tu veux. — « Non, je « ne fais pas ce que je veux ; » crois-moi, frère, « je ne fais pas ce que je veux. » — Ah ! tu le ferais si tu voulais : si tu ne fais pas le bien, c'est que tu ne le veux pas. — « Non, je ne fais pas ce que « je veux ; » crois-moi, je sais ce qui se passe en moi-même ; « je ne fais pas ce que je veux. » Ennemi de la grâce, tu n'es pas l'arbitre de ma conscience. Je sais que je ne fais pas ce que je veux, et tu oses me dire que je fais ce que je veux ! Nul ne sait ce qui se fait dans un homme si ce n'est l'esprit de cet homme qui est en lui [2].

4. Toi aussi, tu es un homme, et si tu ne veux pas m'en croire, regarde en toi-même. Dans ce corps corruptible qui appesantit l'âme [3], vis-tu sans sentir que la chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair ? Cette lutte n'est-elle pas en toi ? N'y a-t-il aucune concupiscence charnelle qui résiste à la loi de l'esprit ? S'il n'y a point de partage en toi, où es-tu tout entier ? Si ton esprit ne lutte pas contre les concupiscences de la chair, n'est-ce point parce que ton âme s'y livre tout entière ? S'il n'y a point guerre en toi, n'est-ce point parce que tu as fait une paix honteuse ? Oui, c'est peut-être parce que tu te livres entièrement à la chair qu'il n'y a en toi aucune lutte. Et comment espérer de pouvoir remporter la victoire quand tu n'as pas même essayé de combattre ?

Mais si tu te complais dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur et que tu voies dans tes membres une autre loi qui combat la loi de ton esprit [4] ; si la première te charme et que tu sois enchaîné par la seconde, libre dans ton âme, tu es esclave dans ton corps ; dans ce cas, compatis plutôt au malheureux qui s'écrie : « Je ne fais pas ce que je

[1] Rom. VII, 14. — [2] I Jean, V, 17. — [3] Jacq. IV, 6.

[1] Rom. VII, 13, 15. — [2] I Cor. II, 11. — [3] Sag. IX, 15. — [4] Rom. VII, 22, 23.

« veux. » Toi aussi ne voudrais-tu pas ne sentir aucunement la convoitise qui se raidit contre la loi de l'esprit ? Tu désirerais le mal si tu ne souhaitais d'être délivré d'un tel ennemi. Pour moi, je te l'avoue, je veux sans réserve immoler tout ce qui se révolte en moi contre mon esprit, tout ce qui m'oppose des délectations qu'il condamne. Si par la grâce du Seigneur je n'y donne pas mon consentement, je voudrais encore n'avoir plus à combattre. J'aimerais infiniment mieux n'avoir pas d'ennemi que de vaincre. Car je ne saurais considérer comme m'étant étranger ce combat de la chair contre l'esprit, et ne suis-je pas violemment poussé par une nature ennemie ? Cette nature qui me pousse et la résistance que je fais sont à moi l'une et l'autre. Mon esprit tant soit peu libre se raidit contre *des restes d'esclavage*. Mais je voudrais que tout en moi fût guéri, parceque tout cela c'est moi-même. Je ne veux pas que ma chair soit éternellement séparée de moi comme si elle m'était étrangère, je veux qu'elle soit tout entière guérie avec moi.

Si tu n'as point le même désir, que penses-tu de ta chair ? Tu la crois donc un je ne sais quoi qui vient de je ne sais où, de je ne sais quelle puissance ennemie ? Idée fausse, hérétique, véritable blasphème. Un même ouvrier a formé ta chair et ton esprit ; lui-même en créant l'homme, a fait l'une et l'autre, les a unis ensemble, soumettant la chair à l'âme et l'âme à lui-même. Si l'âme était demeurée soumise à Dieu, le corps serait resté soumis à l'âme. Ainsi ne t'étonne pas si celle-ci après avoir abandonné son Seigneur est châtiée par son propre sujet. « Car la chair con- « voite contre l'esprit, et l'esprit contre la chair ; « ils sont opposés l'un à l'autre, en sorte que vous « ne faites pas ce que vous voulez [1]. » De là aussi cette parole de l'Apôtre : « Je ne fais pas ce que « je veux. » Ma chair convoite contre mon esprit, et je ne voudrais pas de cette convoitise ; c'est pour moi un grand bien de n'y pas consentir, je souhaite néanmoins de ne la pas ressentir. Ainsi « je ne fais pas ce que je veux : » je veux que la chair ne convoite pas contre l'esprit, et je ne puis l'obtenir ; voilà ce que signifie : « Je ne fais pas « ce que je veux. »

5. Pourquoi contester ici ? Je te dis que « je ne « fais pas ce que je veux ; » et tu prétends que « je fais ce que je veux ! » Pourquoi contester ? Ingrat envers ton Médecin, pourquoi contrarier un malade ? Laisse-moi prier ce Médecin et lui dire : « Délivrez-moi des calomnies des hommes, « et je pratiquerai votre loi [1]. » Je la pratiquerai avec votre grâce, non avec mes seules forces. En implorant le médecin, je ne m'arroge point la santé que je n'ai pas encore. Pour toi, défenseur de la nature, et plût à Dieu que tu la défendisses véritablement, non en soutenant qu'elle est saine, puisqu'elle ne l'est pas, mais en réclamant pour elle le secours qui peut la guérir ! pour toi donc, défenseur, ou plutôt ennemi de la nature, ne vois-tu pas qu'en louant le Créateur de son intégrité, tu empêches le Sauveur de prendre pitié de ses langueurs ? A celui qui l'a créé il appartient de la guérir ; elle tombe par elle-même, et lui-même la relèvera. Telle est la foi, telle est la vérité, tel est le fondement de la religion chrétienne. Un homme d'une part et d'autre part un homme ; un homme l'a renversée, un autre homme la reconstruira ; le premier l'a abattue, le second la rétablira ; le premier est tombé en ne demeurant pas fidèle ; le second n'est pas tombé et il relève. L'un s'est brisé en quittant Celui qui demeurait et l'autre en demeurant, est descendu vers ces ruines.

6. Si donc la chair convoite contre l'esprit, et si tu ne fais pas ce que tu veux, puisque tu veux en vain la cessation de cette lutte ; tiens au moins ta volonté attachée à la grâce du Seigneur, et persévère avec son secours ; répète ce que tu as chanté : « Dirigez mes pas selon « votre parole, et ne souffrez pas que je sois do- « miné par aucune injustice. »

Que signifie : « Ne souffrez pas que je sois do- « miné par aucune injustice ? » Écoute l'Apôtre : « Que le péché, dit-il, ne règne pas dans votre « corps mortel. » Qu'est-ce à dire : « Ne règne « pas ? Pour vous faire obéir à ses convoitises. » Il ne dit pas : N'aie aucun mauvais désir ; comment en effet n'en avoir point dans cette chair mortelle où la chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair ? Applique-toi donc à empêcher le péché de régner dans ton corps mortel et à n'obéir pas à ses désirs. S'il est en toi de ces désirs, n'y cède point, ne te laisse pas dominer par l'iniquité.

« N'abandonnez pas non plus vos membres « au péché, comme des instruments d'iniquité [2]. » Que tes membres ne deviennent pas des instruments d'iniquité, et ne te laisse dominer par aucune injustice. Mais cette préservation même, peux-tu l'obtenir par tes propres forces ? Lors-

[1] Galat. v, 17.

[1] Ps. cxviii, 134. — [2] Rom. vi, 12, 13.

que tes membres ne deviennent pas des instruments d'iniquité, l'iniquité est en eux, elle est dans les inclinations mauvaises, mais elle ne règne pas. Comment pourrait-elle régner sans instruments de règne? Une partie de toi-même, ta chair, la concupiscence de ta chair, se révolte contre toi dans sa mollesse. Cette mollesse est un tyran; si tu veux en être vainqueur, implore la légitime puissance du Christ.

7. Je sais ce que tu allais me dire, ce que peut-être tu dis maintenant en toi-même. Qui que tu sois, qui m'écoutes, je sais ce que l'iniquité te dit intérieurement; car tu es encore sous son joug, quand tu ne reconnais pas la grâce du Rédempteur: je sais donc que tu te dis ceci: La chair convoite en moi contre l'esprit, je l'avoue, elle convoite l'adultère; mais je n'y consens pas, je ne l'accepte pas, je ne l'accorde pas; non-seulement je m'abstiens, mais je ne consens pas de le faire; non-seulement je ne l'accomplis pas au dehors dans mes membres, mais dans mon esprit je n'acquiesce pas aux mouvements de ma chair rebelle. Moi céder à ses convoitises, me soumettre à ses résistances! Non. Ainsi je ne suis point dominé par l'iniquité. C'est vrai, c'est incontestable. — S'il en est ainsi, rends grâces à qui tu dois cette faveur. Ne te l'arroge pas; tu pourrais la perdre et la demander vainement ensuite. Ne crains-tu pas cet oracle: « Dieu « résiste aux superbes, tandis qu'il donne sa « grâce aux humbles [1]? »

8. C'est à toi que tu es redevable de n'être dominé par aucune iniquité? Si cette présomption est fondée, il nous est donc inutile de demander à Dieu: « Ne souffrez pas que je sois « dominé par aucune injustice? » As-tu, oui ou non, chanté aujourd'hui ces paroles? Étais-tu ici quand nous disions tous: « Dirigez mes pas « selon votre parole, et ne souffrez pas que je « sois dominé par aucune injustice? » Tu étais ici, tu as chanté cela, tu ne le nieras point sans doute. Ainsi tu as chanté avec le peuple de Dieu, et tu as prié Dieu en ces termes: « Dirigez mes « pas selon votre parole, et ne souffrez pas que « je sois dominé par aucune injustice. » Si tu t'accordais cette grâce, pourquoi la demandais-tu avec moi? J'en ai la preuve, tu pries, tu implores, tu prends de la peine; donc écoutons ensemble Celui qui dit: « Venez à moi, vous tous « qui prenez de la peine. » Écoutons-le et venons. Qu'est-ce à dire: *Venons*? Avançons par la foi, approchons par l'action de grâces, arrivons par l'espérance. Venons à Celui qui dit: « Venez « à moi, vous tous qui prenez de la peine. » Tu prends de la peine, j'en prends aussi; écoutons-le donc, allons à lui; pourquoi disputer entre nous? Écoutons-le tous deux, puisque tous deux nous prenons de la peine; pourquoi disputer entre nous? Est-ce pour n'entendre pas le Médecin qui nous appelle? Quelle infirmité déplorable! Le médecin appelle le malade et le malade s'occupe à disputer? Que dit-il en appelant? « Venez à moi, « vous tous qui prenez de la peine. » Où prenez-vous de la peine, sinon sous les fardeaux de vos péchés, sous le joug de l'iniquité qui vous tyrannise? « Venez » donc « à moi, vous tous « qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et « je vous soulagerai. » Moi qui vous ai faits, je vous referai; je vous referai, attendu que sans moi vous ne pouvez rien faire [1].

9. Comment vous referai-je? « Prenez mon « joug sur vous, et apprenez de moi. » — Qu'apprendrons-nous de vous? Nous connaissons, Seigneur, que dès le commencement vous êtes le Verbe, le Verbe Dieu, le Verbe en Dieu; nous savons que tout a été fait par vous, ce que nous voyons et ce que nous ne voyons pas. Que nous apprendrez-vous? Disciples de l'ouvrier, du Créateur du monde, nous n'avons pas à faire un monde nouveau. Vous en avez formé un, vous avez établi le ciel et la terre, vous les avez ornés des créatures qui les peuplent et qui les embellissent. Qu'apprendrons-nous de vous? — Le voici, répond-il: Lorsqu'au commencement j'étais Dieu en Dieu, je vous ai créés; ce n'est pas ce que vous devez apprendre de moi; mais pour ne pas laisser périr mon œuvre, je suis devenu ce que j'ai fait. Comment suis-je devenu ce que j'ai fait? « Il s'est anéanti lui-même, prenant « la nature d'esclave; devenu semblable aux « hommes, et reconnu pour homme par les de- « hors; il s'est humilié lui-même. » Voilà ce que vous devez apprendre de moi: « Il s'est humilié « lui-même. Apprenez de moi que je suis doux « et humble de cœur [2]. » Si je vous l'enseigne, ce n'est point que jamais vous ayez eu la nature de Dieu ni estimé que sans usurpation vous étiez égaux à Dieu. Cette égalité de nature n'appartenait qu'à un seul; à Celui-là seul qui la possédait par essence il était permis de la revendiquer sans usurpation. Il est né du Père égal au Père; et néanmoins qu'a-t-il fait pour toi? « Il s'est

[1] Jacq. IV, 6.

[1] Jean, XV, 5. — [2] Matt. XI, 28, 27.

« anéanti lui-même, prenant la nature d'es-« clave, devenu semblable aux hommes et re-« connu pour homme par les dehors [1]. »

Pour toi donc Dieu s'est fait homme, et tout homme que tu sois, tu ne veux pas le reconnaître ? Pour toi il s'est fait homme exempt de péché, et pour venir à Lui qui a dit : « Venez « à moi, vous tous qui prenez de la peine et qui « êtes chargés, et je vous soulagerai » tu ne veux pas reconnaître que tu es pécheur ?

10. « Prenez mon joug sur vous. » As-tu pris ce joug ? l'as-tu pris ? Sens-tu que quelqu'un pèse sur toi ? Sens-tu que tu as un guide ? — Je le sens, réponds-tu. — Dis-lui donc : « Dirigez mes « pas selon votre parole. » Il te conduit sous son joug et sous son fardeau. Pour te rendre ce joug doux et ce fardeau léger, il t'a inspiré son amour. Cet amour adoucit le joug ; le joug est dur pour qui n'aime pas. Cet amour rend le joug doux, et c'est le Seigneur qui répand cette douceur [2].

Si tu es venu en entendant cette parole : « Venez à moi, » ne t'attribuerais-tu pas d'être venu ainsi ? C'est par mon libre arbitre, dis-tu, c'est par ma volonté. que je suis venu. Et parce que je suis venu, il me répare ; et parce que je suis venu, il m'impose son joug délicieux ; en me donnant son amour, il m'impose aussi son fardeau bien léger pour mon zèle et pour mon affection : il a fait tout cela en moi, mais parceque je suis venu à Lui.

Tu crois donc, en ta sagesse, que si tu es venu à lui, c'est à toi que tu en es redevable ? Mais « qu'as-tu que tu ne l'aies reçu [1] ? » Comment es-tu venu ? Tu es venu en croyant ; mais tu n'es pas encore au terme. Nous sommes en chemin, nous marchons, mais nous ne sommes point arrivés. « Servez le Seigneur avec crainte, « et réjouissez-vous en lui avec tremblement, « de peur que le Seigneur ne s'irrite et que « vous ne vous égariez de la droite voie [2]. » Crains qu'en t'attribuant d'être entré dans la droite voie, ta présomption ne t'en éloigne — C'est moi, dis-tu, qui y suis entré, grâce à ma résolution, grâce à ma volonté. — Pourquoi t'enfler ? Pourquoi te gonfler d'orgueil ? Veux-tu connaître que tu lui dois encore d'être venu ? Écoute sa voix : « Nul ne vient à moi, si le Père « qui m'a envoyé ne l'attire [3]. »

[1] Phil II, 6-8. — [2] Ps. LXXXIV, 13.

[1] Cor. IV, 7. — [2] Ps. II, 11, 12. — Jean, VI 44.

SERMON XXXI.

LES LARMES ET LA JOIE DES JUSTES. [1].

ANALYSE. - Il semble d'abord que ces paroles « Ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie. » s'appliquent principalement aux martyrs : ils ont eu tant à souffrir pour l'amour de Dieu et leur récompense est si brillante. Mais les plus généreux d'entre eux ont souffert avec joie, et l'oracle cité paraît plutot destiné à consoler et à encourager la faiblesse. Les faibles en effet, je parle des faibles parmi les justes, ont bien des sujets de larmes : ils pleurent de voir tant d'âmes livrées à la vanité ; ils pleurent pour obtenir la grâce divine ; ils pleurent d'entendre si souvent des blasphèmes. Aussi leur récompense est assurée ; au lieu que les impies, après avoir pleuré eux-mêmes, ne quitteront cette vie passagère que pour pleurer toujours.

1. Le psaume que nous venons de chanter en l'honneur de Dieu paraît convenir aux saints martyrs ; mais si nous sommes les membres du Christ, comme nous devons l'être, comprenons que ce psaume nous regarde tous.

« Ceux qui sèment dans les larmes moisson-« neront dans la joie. Ils allaient et pleuraient en « répandant leurs semences ; ils reviendront avec « allégresse, portant leurs gerbes dans leurs « mains. » Où vont-ils et d'où viennent-ils ? Que sèment-ils dans les larmes ? Quelles sont leurs semences ? Quelles sont leurs gerbes ? Ils courent à la mort et viennent de la mort. Ils y courent en naissant, ils en viennent en ressuscitant. Ils sèment les bonnes œuvres et moissonnent l'éternelle récompense. Ainsi nos semences sont toutes les bonnes œuvres que nous faisons, et nos gerbes la récompense que nous recevrons à la fin.

Mais si ces semences fécondes sont les bonnes œuvres, pourquoi les accompagner de larmes, attendu que Dieu aime celui qui donne avec joie [1] ?

2. Remarquez d'abord, mes très-chers, com-

[1] Ps. CXXV, 6.

[1] II Cor. IX, 7.

ment ces paroles s'appliquent surtout aux bienheureux martyrs. Quels autres ont sacrifié autant qu'eux, puisqu'ils se sont sacrifiés eux-mêmes selon cette expression de l'Apôtre Paul : « Pour « moi je me sacrifierai moi-même pour vos « âmes[1] ? » Ils se sont sacrifiés en confessant le Christ, et en accomplissant avec son secours cet oracle : « Es-tu assis à une grande table ? Sache « que tu dois rendre autant[2]? » Quelle est la grande table, sinon celle où nous recevons le corps et le sang du Christ? Et que signifie : « Sache que tu « dois rendre autant, » sinon ce que dit ici le bienheureux Jean : « Comme le Christ a donné sa « vie pour nous, ainsi nous devons donner notre « vie pour nos frères[3] ? » Voilà ce qu'ont sacrifié les martyrs.

Mais ont-ils péri après avoir été rassurés par le Seigneur sur le sort même d'un seul de leurs cheveux[4]? La main périt-elle quand il n'en périt pas le moindre poil? La tête périt-elle, quand il n'en périt pas un seul cheveu? Et l'œil périt-il quand la paupière ne périt pas? Les martyrs se sont donc sacrifiés après avoir reçu cette magnifique assurance.

Et nous, tant qu'il en est temps encore, semons les bonnes œuvres. L'Apôtre ne dit-il pas : « Qui sème peu, moissonnera peu[5]? » et encore : « Sans nous lasser et tant que nous en « avons le temps, faisons du bien à tous, princi- « palement aux membres de la foi[6] ? » Il dit aussi : « Ne nous lassons point de faire le bien ; car « nous moissonnerons, une fois le temps venu[7]. » Qui cessera de semer, n'aura point la joie de moissonner.

3. Pourquoi des larmes, puisque toutes nos bonnes œuvres doivent être faites avec joie ? Les martyrs sans doute ont semé dans les larmes ; car ils ont vigoureusement combattu et soutenu de rudes épreuves ; et pour adoucir leurs douleurs, le Christ les a personnifiés en lui-même quand il a dit : « Mon âme est triste jusqu'à « la mort. »

Cependant, mes frères, il me semble que notre Chef compatissait alors aux plus faibles de ses membres; il craignait qu'ils ne tombassent dans le désespoir, qu'entraînés par l'humaine faiblesse ils ne se troublassent aux approches de la mort, et qu'ils ne se crussent délaissés de Dieu, attendu qu'ils seraient dans la joie s'ils lui étaient agréables. Pour ce motif le Christ a dit auparavant : « Mon âme est triste jusqu'à la « mort. S'il est possible, mon Père, que ce ca- « lice s'éloigne de moi[1]. » Qui tient ce langage? Quelle puissance? Quelle faiblesse? Écoutez ce qu'il dit : « J'ai le pouvoir de donner mon âme, « et j'ai le pouvoir de la reprendre. Personne ne « me la ravit, mais je la donne et la reprends[2]. » Cette puissance était triste en faisant ce qu'elle n'aurait point fait si elle avait voulu. Car il agissait alors parcequ'il le pouvait, non parcequ'il y était obligé; parcequ'il le voulait, non parce que les Juifs étaient plus forts que lui; et ce sont bien les membres infirmes de son corps qu'il a personnifiés en lui.

N'est-ce pas d'eux aussi, c'est-à-dire des plus faibles, qu'il est dit : « Ceux qui sèment dans « les larmes moissonneront dans la joie ? » Car il ne semait pas dans les larmes ce grand héraut du Christ quand il disait : « Déjà on m'im- « mole et le moment de ma dissolution ap- « proche. J'ai combattu le bon combat, j'ai « consommé ma course, j'ai gardé la foi : reste « la couronne de justice, » la couronne d'épis; « elle m'est réservée, dit-il, et le Seigneur, le « juste juge, me le rendra en ce jour[3] : » comme s'il disait : Il m'accordera de moissonner, puisque je me sacrifie à semer pour lui.

Autant, mes frères, que nous pouvons le comprendre, ce langage est l'expression de la joie, non de la douleur. Paul était-il dans les larmes en parlant ainsi ? Ne ressemblait-il pas plutôt à celui qui donne avec joie et que Dieu chérit? Ainsi donc appliquons aux faibles l'oracle du psaume; de peur que ces faibles ne désespèrent après avoir semé dans les larmes : s'ils ont semé dans les larmes, est-ce que la douleur et les gémissements ne passeront point? Est-ce que la tristesse ne finira point avec la vie, pour être remplacée par une joie qui ne finira jamais ?

4. Voici cependant, mes très-chers, comment il me semble qu'à tous s'appliquent ces paroles : « Ceux qui sèment dans les larmes moisson- « neront dans la joie. Ils allaient et pleuraient « en répandant leurs semences ; ils reviendront « avec allégresse, portant leurs gerbes dans leurs « mains. » Écoutez donc ; peut-être me sera-t-il possible, avec l'aide du Seigneur, de vous expliquer comment on peut dire de tous qu'ils « al- « laient et pleuraient. »

Dès notre naissance nous marchons. En effet, qui s'arrête? Qui n'est forcé de marcher en entrant dans la vie? Un enfant vient de naître, en

[1] II Cor. XII, 15. — [2] Eccles. XXXI, 12. — [3] I Jean, III, 16. — [4] Luc XXI, 18. — [5] II Cor. IX 6. — [6] Gal. VI, 10. — [7] Ibid. 9.

[1] Matt. XXVI, 38, 39. — [2] Jean, X, 18. — [3] II Tim. IV, 6-8.

se développant il marche, il ne cessera de marcher qu'à la mort. Il lui faudra revenir alors, mais avec allégresse. Et qui ne pleure dans cette triste vie, puisque l'enfant même commence par là ? Cet enfant est jeté en naissant du sein étroit de sa mère dans ce monde immense, il passe des ténèbres à la lumière ; et toutefois, en passant des ténèbres à la lumière, il ne peut voir, mais il peut pleurer. Telle est en effet cette vie, que dans les moments de gaîté on doit craindre de s'égarer, et qu'au moment des pleurs, on prie d'en être délivré : un chagrin s'en va pour faire place à un autre. Les hommes rient et ils pleurent ; et il faut pleurer surtout de ce qui les fait rire. L'un pleure un dommage éprouvé par lui ; l'autre pleure la gêne qu'il endure, car il est dans les cachots ; un autre encore pleure la mort de l'un de ses plus chers amis ; celui-ci pour une chose, celui-là pour une autre. Et le juste ? Il pleure d'abord de tout cela : car il pleure avec mérite ceux qui pleurent sans mérite. Il pleure ceux qui pleurent, il pleure aussi ceux qui rient ; car c'est pleurer follement que de pleurer pour des choses vaines ; et rire aussi de choses vaines, c'est rire pour son malheur. Le juste pleure partout, il pleure donc davantage.

5. Mais « ils viendront avec allégresse, portant « leurs gerbes dans leurs mains. » Vois-tu ici la joie de l'homme juste lorsqu'il fait le bien ? Sans doute il est alors dans la joie ; car Dieu aime celui qui donne avec joie. [1]. Quand donc pleure-t-il ? Quand il demande de faire ses bonnes œuvres. Le psaume a voulu recommander la prière aux saints, la prière aux voyageurs, la prière à ceux qui se fatiguent sur ce chemin, la prière à ceux qui aiment, la prière à ceux qui gémissent, la prière à ceux qui soupirent après l'éternelle patrie, jusqu'à ce que les affligés d'aujourd'hui soient heureux de la voir. Car, mes frères, tant que nous sommes dans ce corps nous voyageons loin du Seigneur [2] ; et voyager sans pleurer, ce n'est pas soupirer après la patrie. Si tu la désires réellement, répands des larmes ; comment, sans cela, pourras-tu dire à Dieu : « Vous avez mis mes larmes devant vos yeux [3] ? » Comment pourras-tu lui dire encore : « Mes lar- « mes, jour et nuit, sont ma nourriture ? — Elles « sont ma nourriture, » elles calment mes gémissements, elles apaisent ma faim. « Elles sont, « jour et nuit, ma nourriture ; » pourquoi ? « Par- « ce qu'on me dit chaque jour : Où est ton Dieu [4] ? »

Quel juste n'a répandu de ces larmes ? N'en avoir pas versé, c'est n'avoir pas gémi sur son pèlerinage. Mais de quel front entrer dans la patrie, si dans l'éloignement on n'a pas soupiré après elle ? Chaque jour ne nous dit-on pas : « Où « est ton Dieu ? » Apprenez, mes frères, apprenez à être du petit nombre. Que votre vie soit bonne, marchez dans la voie de Dieu et observez qu'on vous dit : « Où est ton Dieu ? » Heureux si on vous le dit, malheureux si vous le dites. Quand nous défendons la foi chrétienne et qu'on nous répond : Le nom du Christ se prêche partout, pourquoi les calamités sont-elles multipliées ? n'est-ce pas comme si l'on nous disait : » Où est ton « Dieu ? » On gémit en entendant ce langage, parce qu'on périt en le prononçant.

6. Les hommes religieux, les hommes saints répandent des larmes ; on les voit dans leurs prières. Ils sont gais en faisant le bien, mais ils pleurent pour obtenir de le faire, et ils pleurent après l'avoir fait. En pleurant ils cherchent à le faire, en pleurant ils le mettent en sûreté après l'avoir fait. Ainsi les larmes des justes sont fréquentes dans cette vie, le seront-elles dans la patrie ? Pourquoi pas ? Parce qu'ils re- « viendront avec allégresse, portant les gerbes « dans leurs mains. » La félicité se montre, les larmes reparaissent-elles ?

Quant à ceux qui rient vainement ici et qui vainement pleurent, emportés par leurs passions ; qui gémissent quand on les a trompés et qui se réjouissent quand il trompent ; ils pleurent aussi le long de ce chemin, mais on ne peut dire d'eux qu'« ils viendront dans l'allégresse, por- « tant leurs gerbes dans leurs mains. » Que moissonnent-ils, sans avoir rien semé ? Hélas ! ils moissonnent ce qu'ils ont semé ; ils ont semé des épines, ils moissonnent des flammes. Ils ne vont pas des larmes à la joie, comme les saints qui « allaient et pleuraient, en répandant leurs « semences et qui viendront dans la joie. » Infortunés ! il passent des larmes aux larmes, des larmes mêlée de quelque joie aux larmes privées de toute joie. Et que deviendront-ils ? Où vont-ils après la résurrection ? Où ? n'est-ce pas où a dit le Seigneur : « Liez-lui les mains et les « pieds, puis le jetez dans les ténèbres exté- « rieures. » — Et ensuite ? — Crois-tu que ces ténèbres soient sans douleur ? qu'ils iront à tâtons sans souffrir ? qu'ils seront privés de la vue sans être tourmentés ? Nullement. Il n'y a pas là que des ténèbres, les malheureux ne sont pas seulement dépouillés de ce qui faisait leur joie, on

[1] II Cor. IX, 7. — [2] Ibid. V, 6. — [3] Ps. LV, 9. — [4] Ps. XLI, 4.

leur inflige aussi de quoi les faire éternellement gémir. Ne méprise pas ces ténèbres, ô homme perdu de débauches, toi qui pour te livrer à tes œuvres coupables, à tes honteux adultères, recherches plutôt les ténèbres que tu n'en as horreur et te livres à plus de joie quand les flambeaux sont éteints : car ces ténèbres qui t'attendent ne sont compatibles ni avec la joie, ni avec le plaisir, ni avec les voluptés et les délectations des sens. Quelles seront-elles donc ? « Là il y « aura pleurs et grincements de dents. » Le bourreau frappe sans relâche, sans relâche le coupable est frappé ; le bourreau tourmente sans se fatiguer, le coupable est tourmenté sans mourir.

Ainsi des larmes éternelles à ceux qui ont mal vécu; aux saints d'éternelles joies quand « ils « viendront avec allégresse, portant leurs gerbes « dans leurs mains. » Car au temps de la récolte ils diront à leur Seigneur : Avec votre secours, Seigneur, nous avons accompli vos ordres, daignez accomplir vos promesses.

SERMON XXXII.

DAVID ET GOLIATH

OU

LA CONFIANCE EN DIEU [1].

ANALYSE. — On venait de lire plusieurs passages remarquables de l'Écriture. Saint Augustin s'arrête au psaume CXLIII, qui célèbre la victoire de David sur Goliath. Or l'idée principale que le grand Docteur développera dans cet important discours, l'idée mère à laquelle il rattachera toutes les autres, peut se nommer la confiance en Dieu. De Dieu seul et de sa grâce nous devons attendre la force d'accomplir les divins commandements : de Dieu seul et de sa bonté nous devons espérer le vrai bonheur. — I. De Dieu seul et de sa grâce nous devons attendre la force nécessaire pour accomplir les divins commandements. — En effet, 1° n'est-ce pas en Dieu seul que se confiait David quand il marchait contre son terrible ennemi ? 2° Que signifient les cinq pierres qu'il amasse dans le torrent pour les mettre dans la panetière où il recueille le lait, sinon les cinq livres de la loi ou plutôt la loi elle-même que l'ancien peuple a violée, foulée aux pieds, et que le peuple nouveau supporte, pratique avec bonheur, parceque le bon Pasteur l'a toute pénétrée de sa grâce ? 3° Cette nécessité de la grâce, et conséquemment de la confiance en Dieu, ne nous est-elle pas révélée encore dans ce que dit le psaume médité par nous, de l'impuissance et de la corruption de notre nature ? — II. De Dieu seul et de sa bonté nous devons attendre encore le vrai bonheur : car ce bonheur n'est pas dans les biens de la terre. En effet, 1° ces biens sont plutôt des instruments de péché, et le démon ne nous fait commettre le mal qu'en excitant en nous le désir de les posséder ou la crainte de les perdre. 2° Dieu souvent les refuse à ses serviteurs, parcequ'il prévoit qu'ils leur seraient nuisibles. 3° Ils importent si peu au bonheur, que quelquefois les méchants en sont comblés outre mesure. Aussi le bonheur n'est qu'en Dieu ; et nous devons nous attacher à Dieu pour lui-même.

1. Lorsqu'on lisait les saintes Écritures, notre Dieu et Seigneur, pour panser et guérir les plaies de l'âme, nous y a présenté, comme dans des trésors divins, des remèdes en grand nombre : notre ministère doit maintenant les appliquer à nos blessures comme aux vôtres. Serviteurs employés par le grand Médecin à guérir autrui, nous ne prétendons pas n'avoir pas besoin de guérison nous-mêmes ; et si nous nous attachons à lui, si de tout notre cœur nous nous abandonnons à son traitement, tous nous serons guéris.

On a lu aujourd'hui beaucoup de passages de haute importance et de nécessité première. Il est vrai, tout se ressemble dans l'Écriture : il y a cependant des vérités qui s'y cachent plus profondément pour exercer ceux qui les recherchent ; il en est d'autres qui sont pour ainsi dire sous la main et à découvert afin de servir de remèdes à ceux qui les désirent. Le psaume que nous allons étudier contient de profonds mystères, et si nous voulions les examiner tous en particulier, nous n'y suffirions pas, je le crains. Notre faiblesse rencontrerait des obstacles, soit dans les chaleurs de la saison, soit dans le défaut de forces corporelles, soit dans la lenteur de l'intelligence, soit même dans notre incapacité, car nous sommes au dessous de cette tâche. Nous choisirons donc quelques traits seulement, comme il nous semble convenable pour accomplir notre devoir et nous conformer à l'intention de votre charité.

2. Voici d'abord le titre du psaume : « A

[1] Ps. CXLIII.

« Goliath. » Il en est parmi nous qui ne sont point étrangers à l'Écriture, qui aiment à fréquenter cette divine École, qui n'en haïssent point le maître comme des enfants désespérés, qui dans l'Église prêtent une oreille attentive à la voix des Lecteurs, qui ouvrent leur cœur pour y recevoir les flots de la parole sainte, qui ne s'occupent pas dans ce sanctuaire de soins domestiques, qui ne s'y amusent pas des bruits qui courent, qui n'y viennent pas pour s'entretenir de niaiseries plutôt que pour entendre en commun des vérités salutaires, qui ne se plaisent pas à parler des affaires d'autrui quand il sont au dessous de leurs propres affaires; il en est donc qui ne viennent pas ici dans ces dispositions et qui y viennent assidûment, ceux-là connaissent le titre du psaume, ils savent qui était ce Goliath. Toutefois, comme il en est d'autres qui maintenant attentifs ne le sont pas toujours autant, ou qui peut-être étouffent habituellement dans leurs cœurs, sous les épines, c'est-à-dire sous les soucis du siècle, la féconde semence de la parole, rappelons ce qui est si ancien et si connu des esprits appliqués à l'étude des lettres sacrées.

3. Goliath était l'un des Philistins, c'est-à-dire des étrangers qui guerroyaient alors contre les enfants d'Israël. Et David, l'auteur de ces Psaumes, ou plutôt l'instrument dont s'est servi l'Esprit-Saint pour nous les donner, était au même temps un enfant tout jeune, ayant à peine touché l'adolescence, et occupé à paître les brebis de son père. Ses frères plus âgés que lui étaient sous les drapeaux et servaient dans l'armée du Roi. Envoyé par ses parents, il leur apporta des provisions; et s'il se trouvait alors dans le camp, ce n'était pas comme soldat, c'était comme frère et serviteur de quelques soldats. Or Goliath, dont il est ici question, était d'une taille gigantesque, couvert d'une forte armure, d'une vigueur exercée, plein de jactance, et dans son orgeuil il provoquait à un combat singulier le peuple ennemi. Il demandait qu'un homme choisi dans les rangs des Israélites s'avançat contre lui, que la décision de la guerre fut confiée, sous les yeux de tous, aux mains des deux combattants, à la condition expresse que la victoire serait attribuée au parti de celui d'entre eux qui aurait vaincu. Le Roi du peuple juif ou des enfants d'Israël était alors Saül. Embarrassé, inquiet, il cherchait dans toute son armée un homme qui pût répondre à Goliath: nul n'en était capable ni sous le rapport de la taille, ni sous le rapport de l'audace. Quand donc il était livré à ces soucis, le jeune David osa se présenter pour marcher contre le géant: ce saint jeune homme ne mettait point sa confiance dans ses propres forces, mais dans le nom de son Dieu. Frappé de cette religieuse assurance plutôt que de la hardiesse de l'enfant, on parla au Roi de son dessein. Le prince ne refusa pas son consentement: il voyait dans l'intrépidité de cet enfant quelque chose de divin et il comprit qu'à un âge si tendre il était impossible de concevoir un tel projet sans une divine inspiration. Il accueillit donc David avec joie et celui-ci s'avança contre Goliath.

4. Dans le parti de David on n'avait confiance qu'en Dieu; tout l'espoir du parti contraire reposait sur la force d'un seul homme. Mais qu'est-ce que l'homme? N'est-il pas vrai, comme David même l'a chanté dans ce psaume, qu' « il est « semblable au néant et que ses jours passent « comme l'ombre? » Ainsi l'espérance des ennemis était vaine, puisqu'elle ne reposait que sur une ombre qui passe. On arma David; on voulait qu'inférieur en âge et en force à son adversaire, il fut sous ce rapport en quelque sorte son égal. Mais ces armes destinées à l'âge mûr ne lui allaient pas, elles étaient plutôt un poids pour son jeune âge. C'est à quoi se rapporte le sens de ce que nous avons lu dans l'Apôtre avant de chanter le psaume: « Dépouillez-vous du vieil « homme et revêtez-vous de l'homme nou- « veau [1]. » David ne voulut point de cette vieille armure, il la rejeta, il dit qu'elle était trop lourde, car elle l'embarrassait et il voulait aller tout dégagé au combat, appuyé non sur lui-même mais sur le Seigneur, et plutôt armé de la foi que de l'épée.

5. Néanmoins après avoir déposé son armure, il choisit un autre moyen de combattre et ce ne fut pas sans mystère. Ne voyez-vous pas qu'il y a ici comme deux vies en conflit, la vie ancienne parmi les Philistins, la vie nouvelle parmi les Israélites; d'un côté l'armée du diable, de l'autre la figure de Jésus-Christ Notre-Seigneur? David prit donc cinq pierres dans le torrent, dans le fleuve; il les mit dans la panetière où on recueille le lait. Ainsi équipé il s'avança [2].

Les cinq pierres représentaient la loi contenue dans les cinq livres de Moïse. Or il y a dans la loi dix préceptes salutaires auxquels se rapportent tous les autres. Ainsi la loi est figurée par deux nombres, le nombre cinq et le nombre

[1] Colos. III, 9, 10. — [2] I Rois, XVII.

dix : David a combattu avec l'un, et il a chanté l'autre quand il a dit : « Je le chanterai sur le « psaltérion à dix cordes. » Il ne lança point les cinq pierres, il n'en prit qu'une. Si le nombre des cinq pierres désigne le nombre des livres, la pierre lancée rappelle l'union de tous ceux qui accomplissent la loi; car c'est l'unité même, c'est-à-dire la charité qui en pratique tous les commandements. Les cinq pierres ont de plus été tirées du fleuve. Que signifiait alors le fleuve ?

6. Il est des objets qui dans l'Écriture n'ont pas toujours la même signification. Votre sainteté doit le savoir pour comprendre d'autres règles d'interprétation et pour écouter utilement le Lecteur. Non, les passages allégoriques des Livres saints ne doivent pas toujours s'expliquer de la même manière. Montagne, pierre, lion ne désignent pas toujours le Seigneur ; ces mots ne sont pas pris toujours dans une bonne, ni toujours dans une mauvaise acception : il faut avoir égard aux autres circonstances du texte sacré. Dans tant de milliers de mots et de discours les mêmes lettres se reproduisent sans augmenter en nombre ; les paroles sont infinies, les lettres sont loin de l'être ; personne ne saurait compter les paroles, chacun peut compter les lettres qui les forment. Placée diversement, une lettre à sa valeur, mais cette valeur n'est pas toujours la même. Quels êtres plus opposés que Dieu et diable ? Néanmoins en tête de chacun de ces deux noms est la lettre D. N'a-t-elle pas ici des valeurs différentes? Ne serait-ce pas se tromper, être par trop absurde, avoir l'esprit enfermé dans le cœur d'un enfant, que de n'oser, par respect pour Dieu, placer cette lettre D dans le nom du diable, parcequ'elle fait partie du mot Dieu ? Tel serait, pour ne pas quitter l'exemple choisi par nous, l'ignorant interprète des Écritures : qui après avoir entendu le mot fleuve pris allégoriquement dans ce passage : « Le cours du « fleuve réjouit la cité de Dieu [1], » où il signifie l'abondance des dons du Saint-Esprit, dont il est dit ailleurs : « Ils seront enivrés de l'abon« dance de votre maison; vous les abreuverez « au torrent de vos délices [2] ; aurait peur ensuite de lui donner une acception différente, et qui après l'avoir employé dans un bon sens qu'il a approuvé et dont il a été ravi, craindrait pour ce motif de consentir à voir désignés par le même mot les hommes inconstants, attachés aux choses temporelles et qui passent avec l'amour de tous ces biens fugitifs. Cette peur et cette inquiétude le rendraient aussi muet en face des Écritures, que le serait en face des lettres le niais qui refuserait de les faire entrer dans d'autres mots que ceux où d'abord on les lui a montrées.

7. Si votre sainteté a saisi m'a pensée, elle vous sera, je crois, fort utile et vous aidera beaucoup, non-seulement à entendre nos commentaires, mais encore à comprendre les Écritures que nous vous expliquons actuellement.

Donc le fleuve où David prit les cinq pierres n'était pas pris alors dans un bon sens. Quelques-uns peuvent s'imaginer, je le sais, que ce mot était employé dans une acception favorable; que l'on pourrait y voir le baptême, et que les pierres tirées du fleuve, c'est-à-dire les hommes baptisés ont une grande puissance contre le démon, désigné par Goliath. Mais le nombre cinq autorise notre interprétation, et, comme nous l'avons dit, il désigne les cinq livres de Moïse et par conséquent la loi.

Pourquoi ces pierres ont-elles été tirées du fleuve et mises dans la panetière du berger? Nous avons déjà observé qu'à l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ et pour triompher réellement du diable, la Loi ancienne est devenue la loi de grâce. Or qui représente mieux la grâce que la richesse du lait? Ces pierres ont été prises dans le fleuve. Le fleuve signifiait un peuple inconstant, attaché aux choses temporelles, affectionné à ce qui passe et entraîné par la force de la passion, dans la mer du monde. Tel était le peuple Juif. Il avait reçu la loi, mais il la foulait aux pieds, il passait dessus comme le fleuve coulait sur ces pierres et se précipitait à la mer. Ces pierres n'avaient pu servir de digue au fleuve ni l'arrêter dans son cours. Autrement elles désigneraient le frein de la loi et rappelleraient ces âmes qui entraînées d'abord par les plaisirs et les passions, s'arrêtent devant les divins préceptes et répriment l'impétuosité de leurs convoitises. Mais ces pierres n'étaient point des digues ; elles étaient au fond du fleuve, et l'eau passait dessus, comme le peuple prévaricateur passait sur la loi. Ainsi le Seigneur éleva la loi jusqu'à la grâce, il la prit dans le fleuve et la plaça dans la panetière qui servait aussi à recueillir le lait.

8. Qu'il pense donc à la grâce, celui qui veut pratiquer la loi. Les dix préceptes du psaltérion à dix cordes, étaient les mêmes pour l'ancien peuple, mais ils l'accablaient par la crainte, car

[1] Ps. XLV 5. — [2] Ps. XXXV, 9.

ils ne renfermaient pas la charité produite par la grâce, ils exprimaient plutôt la crainte. Ils étaient pour ce peuple des lois pénales, puisqu'ils ne pouvaient s'observer par amour. On faisait effort, mais la passion l'emportait. En passant sous la loi de grâce, on n'a point d'autres commandements à observer. Mais ce qu'on ne pouvait alors, on le peut aujourd'hui; non par la force même des préceptes, mais par la force de la grâce de Dieu. Si en effet les préceptes de la loi communiquaient la force de les observer, on les aurait accomplis à cette époque également.

Se donner au Christ, c'est passer de la crainte à l'amour et commencer à pouvoir faire par amour ce qu'on ne pouvait par la crainte. Or quiconque tremblait sous la crainte ne tremble pas sous l'impression de l'amour; et comme David en disant : « Je vous chanterai sur le psaltérion à « dix cordes » représente l'homme nouveau de la loi de grâce, chanter la grâce contenue aujourd'hui dans les dix préceptes, c'est les accomplir avec joie.

9. Frères, afin de connaître que c'est la grâce qui vous en rend capables, nul ne doit présumer de ses propres forces, ainsi il comptera sur la grâce de Dieu. Car c'est Dieu qui t'invite et te commande d'agir, mais c'est lui aussi qui accorde le pouvoir de faire ce qu'il commande. A toi de lui montrer une confiance assez étendue afin de t'humilier sous l'abondance de la grâce, d'implorer son secours, de n'espérer rien de toi-même, de te dépouiller de Goliath, de te revêtir de David. C'est à quoi se rapporte cette parole du psaume que nous avions commencé de rapporter : « Qu'est-ce que l'homme ? » car il s'agit de montrer à l'homme qu'il ne peut compter sur lui-même. Reconnaissez en effet comment cette exclamation est jetée contre Goliath, trop confiant en ses forces; et comment elle est à la louange de David, plus fort en s'appuyant sur Dieu qu'il n'était faible parmi les hommes. « Qu'est-ce que l'homme ? » Et on répond : « Vous « vous êtes fait connaître à lui. » Tout l'homme consiste donc à connaître Dieu, et ne le connaître pas, c'est n'être rien. Qu'est-ce que l'homme à qui Dieu ne s'est pas fait connaître ? « Cet homme « est devenu semblable au néant, ses jours « passent comme l'ombre. — » Qu'est-ce donc « que l'homme à qui vous vous êtes fait « connaître, et qu'est-ce que le fils de l'homme « que vous honorez ? » Qu'est-ce à dire : « Que « vous honorez ? » S'il vous a plu de le choisir, de le placer dans un lieu plus élevé, plus distingué; c'est l'effet de votre miséricorde, ce n'est pas la récompense de ses mérites.

10. Cherche ce qui est propre à l'homme, tu trouveras le péché; cherche ce qui est propre à l'homme, tu trouveras le mensonge. Ote le péché, et tu ne trouveras dans l'homme rien qui ne soit de Dieu. L'homme ne doit donc pas aimer ce qui lui est propre, et dans ce sens encore on peut prendre ces paroles de l'Apôtre : « Que nul « ne cherche ce qui lui est propre[1]. » Il est des hommes qui en les entendant quelquefois de la bouche des Lecteurs s'en servent pour enlever le bien d'autrui. Mais il importe de savoir qui les prononce : c'est tantôt un mauvais conseiller et tantôt un docteur de vérité. Dieu est le docteur de la vérité. Quand donc tu lui entends dire : Ne cherche pas ce qui t'est propre, ne comprends pas dans le sens de ces hommes pervers. Dieu te donne un sage avertissement, et puisque nous disions qu'en cherchant ce qui t'est propre tu trouveras le péché, de grâce, ne cherche point le péché et tu ne trouveras point ce qui t'est propre; ne cherche pas non plus le mensonge, et tu ne trouveras pas non plus ce qui t'est propre; car la vérité vient de Dieu et le mensonge vient de toi.

11. En vain aussi le démon te suggère une idée; il ne peut rien que par ton consentement, il ne saurait forcer ta volonté. Jamais il ne séduit, jamais il n'entraîne une âme que s'il la trouve déjà quelque peu semblable à lui. Il remarque qu'elle a quelque désir, ce désir ou cette cupidité ouvre la porte et la tentation pénètre. Il remarque qu'elle a quelque crainte, il l'invite à fuir ce qu'elle redoute, comme il l'a invitée à se procurer ce qu'elle convoite; et par ces deux portes de la cupidité et de la crainte il rentre dans cette âme. Ferme-les, et tu accomplis ce précepte qu'on a lu aujourd'hui : « Ne donnez pas lieu au diable[2]. » L'Apôtre a voulu montrer en effet, par ces paroles, que si le diable pénètre dans un cœur et s'en rend maître, c'est que l'homme lui a donné lieu de pouvoir y entrer.

12. Aussi l'homme n'étant rien quand il ne connaît pas Dieu et que Dieu ne l'honnore pas, Dieu lui donne sa grâce : il trouve, hélas ! à condamner en lui, mais il pardonne tout à sa confession pour couronner sa foi. N'est-il pas vrai qu'en venant au milieu des hommes le Seigneur n'a trouvé qu'à condamner parmi eux ?

[1] I Cor. X, 24. — [2] Ephes. IV, 27.

Recherchez, frères, examinez avec soin : et dans le peuple juif, et parmi les gentils, le Seigneur n'a trouvé qu'à condamner. Aussi pour pardonner aux pécheurs, il est venu parmi nous avec humilité, non comme juge ; il voulait en pardonnant répandre d'abord sa miséricorde et seulement ensuite déployer sa sévérité en châtiant les coupables. N'abusons point, c'est-à-dire ne mésusons point de sa clémence, et nous n'éprouverons point les rigueurs de sa justice.

Ainsi donc voici tout l'homme : connaître Dieu, et recevoir cette grâce sur laquelle s'appuyait David, tandis que superbe, orgueilleux et enflé de lui-même, Goliath comptait sur ses propres forces et commençait par mettre en lui seul la victoire de tout son peuple. Mais comme le front de tout orgueilleux est un front impudent, une pierre frappa le front de cet audacieux et il tomba. Le front de l'impudent fut brisé ; le front qui portait l'humilité de la croix du Christ fut vainqueur.

13. Aussi, pour qui peut le comprendre, c'est pour ce motif que nous portons au front le signe même de la croix. Je le rappelle, mes frères, parceque beaucoup tracent ce signe sans vouloir l'entendre. Dieu pourtant cherche plutôt des hommes qui exécutent ses signes que des hommes qui les peignent. Si tu portes au front le signe de l'humilité du Christ, portes-en l'imitation dans le cœur.

Nous avons dit, mes frères, que c'est donner lieu au diable, que de lui ouvrir les portes de la cupidité ou de la crainte : mais de quelle cupidité ou de quelle crainte ? Car nous désirons aussi le ciel comme aussi nous redoutons l'enfer ; et comme ces deux portes, la convoitise des biens temporels et la crainte des peines temporelles entraînent au crime la plupart du temps et donnent lieu au diable ; ainsi l'amour des biens éternels et la crainte d'éternels châtiments font place dans le cœur à la parole de Dieu.

14. En deux mots, mes frères, si nous voulons bien vivre, aimons ce que Dieu promet plus que ce que promet le monde ; et redoutons les menaces de Dieu plus que les menaces du monde. Est-ce là un discours long et étendu ? Tu es tenté de tromper, tu veux tromper pour t'enrichir : Dieu promet l'éternel royaume des cieux à qui ne trompe pas ; mais la cupidité l'emporte sur toi. Eh ! qui ne veut pas du royaume des cieux ? Mais le péché consiste à vouloir davantage les biens de la terre ; à vouloir davantage ce qui est présent, sans s'attacher à ce qui doit venir ; à vouloir davantage ce qu'on voit et à ne pas désirer ce que Dieu promet. Car on peut dérober ce que nous voyons, on peut le perdre après l'avoir possédé : quant aux biens promis de Dieu et que pour le moment on ne peut voir des yeux de la chair, une fois parvenu à la récompense, on ne craint pas de les perdre ; personne ne pouvant faire violence à Celui qui les donne. C'est pourquoi, frères, attachez-vous par la char té aux divines promesses, et vous ne serez pas vaincus par les désirs mondains.

15. Voici une autre tentation, tentation de crainte. Quelqu'un te dit : Fais pour moi un faux témoignage, et d'abord il t'étale des promesses. Mais si tu viens à préférer les divines promesses aux promesses humaines, si tu ne te laisses pas séduire et que la cupidité ne l'emporte pas, il recourt aux menaces et te fait entrevoir des choses horribles. C'est un homme puissant dans la cité, puissant dans le monde, il paraît pouvoir faire ce qu'il dit. Tu te laisses vaincre alors par la peur du mal présent. Dieu ne pourrait-il t'en éloigner s'il le croyait avantageux pour toi ? Et dans le cas où il ne le voudrait point, ne devrais-tu pas comprendre qu'il ne permettrait pas que tu en fusses atteint, s'il ne savait que ce sera aussi pour ton avantage ? Il a préservé du feu les trois enfants. Est-il changé pour n'avoir pas préservé les martyrs du glaive ? Le Dieu des trois enfants était le Dieu des Machabées. Les premiers échappèrent aux flammes [1] ; les seconds en furent tourmentés [2] ; tous cependant remportèrent en ce Dieu éternel une complète victoire : car ils ne mettaient point leurs délices dans cette vie temporelle et les menaces du temps ne les ébranlaient pas.

16. Ne crains donc pas un homme qui te fait des menaces. Qu'est-ce qu'un homme ? « Il est « devenu semblable au néant ; ses jours passent « comme l'ombre. » Ou bien il ne te nuira pas et cette vaine ombre passera avant d'avoir pu te frapper, car Dieu est puissant ; ou bien, s'il lui permet de te nuire, elle ne nuira qu'à ton ombre, qu'à ce qui passe en toi, qu'à ta vie temporelle, qu'à ta vieille vie : jusqu'à la mort en effet nous portons les restes du vieil homme. Cet homme peut nuire à ta vie du temps ; nul ne peut t'enlever la vie de l'éternité. On te débarrassera des

[1] Dan. III. — [2] II Mac. VI.

obstacles qui te retiennent ici, et tu t'attacheras intimement à Dieu après lui avoir déjà donné ta confiance et t'être uni à lui par les liens de la charité.

17. C'est pourquoi les Psaumes comparent avec beaucoup d'élégance l'homme méchant à « un rasoir tranchant qu'aiguise la fraude [1]. » C'est ainsi que le méprise l'Esprit-Saint. Que considère-t-il ici dans le rasoir ? Non pas qu'il peut servir à donner la mort aux hommes, mais à quel usage il est naturellement destiné. Or il est destiné à raser les cheveux. Qu'y a-t-il dans le corps d'aussi superflu que les cheveux ? Et c'est pour couper des cheveux qu'on aiguise le rasoir avec tant de soin, et tant d'ardeur, tant de précautions et une attention si grande ? Ainsi le méchant se tire à l'écart, il pense, il médite, il pense encore, il entasse fraudes sur fraudes, il cherche des artifices, il se prépare des aides, il quête de faux témoins, il aiguise son rasoir contre le juste. Et pourquoi ? Pour le dépouiller de ce qui est en lui superflu !

18. Voulez-vous donc, mes frères, vous disposer à suivre la volonté de Dieu ? Nous vous y engageons, nous nous y excitons nous-mêmes, ou plutôt nous y sommes excités par Celui qui peut nous y exciter sans crainte. Voulons-nous donc nous disposer à suivre la volonté de Dieu ? N'aimons point ce qui passe, ne regardons point comme étant le bonheur ce qui en porte le nom dans ce siècle. Les Philistins avaient ces idées ; ils mettaient leur bonheur dans les choses du temps, ils mettaient leurs jouissances dans des ombres et non dans la lumière ni dans la vérité. Aussi considérez comment se termine le Psaume « à Goliath » ; il s'exprime en termes fort clairs, il n'y a aucune difficulté et il ne faut ni interprète ni commentateur. Par la miséricorde de Dieu tout y est si lucide, qu'on ne peut dire : Il l'a expliqué comme il a voulu, il l'a commenté selon ses idées, il a pensé ce qu'il lui a plu ; personne ne peut ici alléguer ces prétextes. Or celui qui parle c'est David, David la vie nouvelle, la vie du Christ, la vie qui nous a été communiquée par le Christ. Il s'exprime avec dédain pour la vie ancienne, la vieille félicité des hommes, pour ceux qui y mettent leur espérance, ceux qui y parviennent et ceux qui y mettent leur joie.

19. Dans ce siècle en effet les justes paraissent souffrir et les injustes vivre heureux. Comme si Dieu sommeillait et négligeait les choses humaines, les méchants s'exaltent souvent pour n'être point châtiés, et souvent les bons sont brisés par l'infirmité ; parce qu'ils ne possèdent pas les biens dont paraissent regorger les pécheurs, les hommes impies et cruels, ils s'imaginent n'avoir aucun avantage à pratiquer la vertu. Mais plus ils considèrent comme importants ces biens qu'ils demandent à Dieu, plus ils s'égarent, et plus il faut prendre soin de ne pas les livrer à la tyrannie de leur cupidité, selon cette expression : « Dieu les abandonna aux convoi« tises de leur cœur [1]. » Aussi Dieu se montre d'autant plus propice qu'il exauce la demande de ces choses vaines et superflues, non pour les donner, mais pour guérir en les refusant. Qui ne voit en effet pourquoi on les recherche, pourquoi on prie Dieu de les donner ? N'est-ce pas afin de les consumer dans la débauche, dans les frivolités et dans les plus extravagants spectacles ?

20. Suppose un homme du siècle qui demande à Dieu des richesses et qui les obtient : quels dangers mortels en naissent pour lui ! Il s'en sert pour opprimer le pauvre, pour s'élever, tout poussière qu'il est, au dessus de son égal, pour mendier de vains honneurs, pour donner, afin de les obtenir, des divertissements lascifs et dissolus, pour acheter des jeux et des ours et enrichir des bestiaires, pendant que le Christ souffre la faim dans la personne des pauvres. Qu'est-il besoin de développer davantage, mes frères ? Songez vous-mêmes à ce que nous ne disons pas, aux maux immenses que produisent les biens superflus aux mains de ceux qui les possèdent en abondance. Et puisque l'homme peut malheureusement faire un si triste usage de l'opulence, ne vaut-il pas mieux que Dieu l'en dépouille, ne lui en fasse pas don ? Cette conduite n'est-elle pas miséricordieuse ?

21. On dira : J'ai fait le bien, je n'ai rien dérobé, et vous ne m'avez pas exaucé ! Je donne à l'indigent une partie de ce que je possède, je n'enlève rien à autrui ; je vous en prie, accordez-moi. — Mais peut-il te donner une villa sans qu'un aucun autre la perde ? Que l'on vienne à te dire : Vends ta villa ; tu frémis comme à un outrage, tu crois que l'on t'injurie, et dans le cœur tu gardes du ressentiment contre celui qui t'a invité à vendre ta villa. Mais peux-tu en acheter une sans qu'un autre la vende ; Si donc il est mal de vendre, en désirant, en souhaitant d'acheter, tu cherches le mal d'autrui. Tu crois

[1] Ps. LI 4.

[1] Ps. LXXXIII. 13.

bon de trouver sur le chemin un sac de monnaie et tu dis après l'avoir trouvé : Dieu me l'a donné. Mais peux-tu le trouver sans qu'un autre le perde ? Pourquoi donc ne désirer pas ces trésors que tous peuvent posséder avec toi sans les diminuer ? Tu cherches de l'or, cherche plutôt la justice. Tu ne peux obtenir de l'or si un autre ne le perd : embrassez tous deux la justice, enrichissez-vous tous deux.

22. Revenons à notre psaume, pour faire comprendre à votre charité que n'imaginer d'autre félicité que la félicité présente, c'est être Philistin, ou étranger. Tu prétends mériter que Dieu te donne aussi les biens temporels : comment en userais tu ? S'il ne te les a pas octroyés, sache qu'il importe à ton salut que ce bon Père ne te les attribue pas. Quand ton fils pleure pour obtenir de toi un beau couteau au manche doré, ne le laisses-tu pas pleurer tant qu'il veut sans lui donner ce qui pourrait le blesser ?

Délivrez-moi, Seigneur de la puissance des « fils de l'étranger, dont la bouche parle vanité et « dont la droite est la droite de l'iniquité. » Qu'entend-on ici par droite et par vanité ? L'auteur l'expose. Il appelle la félicité de ce siècle la droite de l'iniquité ; non que cette félicité ne soit jamais pour les justes ; mais les justes, quand ils la possèdent, la tiennent de la main gauche, non de la droite. Dans leur droite est l'éternelle félicité, dans leur gauche, la prospérité temporelle. Or le désir des biens et du bonheur éternels ne se doit pas mêler au désir des biens temporels ou de la félicité présente qui dure si peu. De là ces paroles : « Que ta gauche ignore ce que « fait ta droite [1]. — Leur droite est » donc « la « droite de l'iniquité. »

23. Entendez maintenant comment ils parlent vanité et comment leur droite est la droite de l'iniquité. Écoutons tous, cela vous est utile. Écoutez et ne prétextez pas que vous n'avez point entendu. Souvenez-vous qu'il a été dit au serviteur paresseux : « Tu aurais dû donner et je « réclamerais ; » et nous l'avons observé hier, c'est nous qui sommes les serviteurs appelés à donner ; un autre que nous réclame. En refusant d'écouter, nos sœurs semblent vouloir échapper aux réclamations ; mais c'est sans raison, mes frères, personne ne peut s'autoriser par ce moyen. Autre chose est de n'avoir pas reçu et autre chose de n'avoir pas voulu recevoir. Refuser le don de Dieu, c'est se rendre coupable par ce refus même. « Pourquoi n'as-tu « pas donné [1] ? » a-t-il été dit au mauvais économe. Pourquoi n'as-tu pas reçu ? dira-t-on à qui il devait distribuer. Tu aurais une excuse, si personne n'était là pour donner. Mais si les lecteurs se font entendre lors même que se taisent les prédicateurs ; si la parole de Dieu est prêchée partout ; s'il est vrai de dire que « leur voix a « retenti par toute la terre, » que la chaleur de la divine parole se répand de tous côtés, « et que « personne ne peut se soustraire à cette chaleur [2] ; » quel prétexte faire valoir au jugement de Dieu? Frères, écoutons et pratiquons ; ne nous excusons pas si nous voulons avoir confiance. N'est-il pas vrai encore qu'en mendiant une obole à ta porte, le pauvre te chante souvent les divins préceptes ?

24. Encore une fois, écoutons : « Leur bouche « parle vanité et leur droite est la droite de « l'iniquité. » En quoi consiste cette félicité mondaine où mettent leur espoir ceux qui parlent vanité et dont la droite est la droite de l'iniquité ? L'auteur sacré commence à la décrire ainsi : « Leurs fils sont comme de jeunes plantes bien « affermies. » Ici rien de coupable. Il n'est parlé ni de fraudes, ni de parjures, ni de rapines, ni d'autres crimes : c'est une félicité qui peut être le partage des justes. Si pourtant il faut la dédaigner, combien ne sont pas à plaindre ceux qui vont jusqu'à se livrer aux rapines, aux larcins, aux violences, aux homicides, aux adultères et aux autres crimes que condamne la félicité même du siècle ?

25. Quel ne doit donc pas être l'homme de la vie nouvelle, l'homme que rappellent les pierres placées dans la panetière, que Dieu comble de sa grâce et qu'il nourrit d'un lait divin !

Attention encore ! « Leurs fils sont comme de « jeunes plantes bien affermies ; leurs filles sont « parées comme les statues d'un temple. » C'est peut-être à cause de ceci que nos sœurs refusaient de venir : qu'elles écoutent donc de bonne volonté ou de force, et qu'elles apprennent à venir à la maison du Seigneur, non avec l'orgueil de Goliath, mais avec l'humilité de David. Est-il ici besoin d'éclaircissements ? Y a-t-il rien d'obscur ? Quand les hommes parlent vanité, ils sont traités d'étrangers, ils ne font point partie de l'héritage du Christ, ni du royaume de Celui à qui nous disons : « Notre Père ; » ils comptent comme étrangers. Et que nomment-ils félicité ?

[1] Matt. vi. 3.

[1] Luc, xix, 23. — [2] Ps. xviii, 5 7.

Leurs fils sont comme de jeunes plantes bien affermies : » c'est une génération qui succède à un autre ; on a des enfants nombreux et de nombreux petits-enfants ; on est rassuré contre les dangers de mort. Comme si un seul accident n'enlevait pas maintes fois des milliers d'hommes! « Leurs filles sont parées comme la « statue d'un temple. » Passons rapidement. Il faut ménager la pudeur des femmes. Qu'elles se contentent de savoir ce qu'elles portent : nous rougissons de le rappeler. » Leurs filles sont « parées comme la statue d'un temple. Leurs « greniers sont pleins, ils regorgent de toutes « parts. » Ainsi l'on dit des riches : Il n'a plus de place, il ne sait ce qu'il a. Un grenier est rempli, il déborde de fruits, ses richesses surabondent, les celliers regorgent de toutes parts.

26. « Leurs brebis sont fécondes ; on les voit « multipliées quand elles sortent : » elles entrent peu nombreuses, elles produisent et sortent en grand nombre ; « on les voit multipliées quand « elles sortent. » La première année il y en avait tant, il y en a tant cette année. On est dans la joie, dans les transports : c'est Goliath qui s'enfle et qui fier de ce bonheur provoque au combat. Qui pourrait, dit-il, qui oserait m'attaquer ? N'est-ce pas ce que disent ces riches de la terre ? N'est-ce pas ce que chaque jour chacun d'eux pense en soi-même ? Il possède quelque chose de plus que son voisin ; ne dit-il pas : qui peut m'attaquer ? et si ce voisin me fait une injure, ne le lui ferai-je pas sentir ? Ah ! c'est ici Goliath provoquant au combat. Mais David est en marche : sans armes proprement dites, il n'a que quelques pierres ; mais il est juste et il abattra tout cet orgueil. Ainsi ont fait les martyrs ; ils ont renversé les impies, vaincus au moment même où ils paraissaient vainqueurs, parceque les martyrs triomphaient en eux-mêmes du diable leur chef.

27. Considérez encore cette félicité. « On voit leurs brebis multipliées quand elles sortent ; leurs bœufs sont gras ; point de brèche dans leur clôture, » car ce mot s'emploie souvent pour celui de muraille. « Dans leur clôture point de brèche ni d'ouverture. » Tout est en bon état, tout est achevé, tout est rempli. « Point non plus de cri sur leurs places publiques : » ni querelles ni tumultes. N'est-ce pas ici la peinture du bonheur de l'innocence ? On ne peut donc se dire que le prophète a parlé de ceux qui ravissent le bien d'autrui ; non ce n'est pas de cela qu'il parle ; ailleurs il en est fait mention. Car il est manifeste que des châtiments sont réservés aux scélérats ; et ce qui doit leur faire voir la rigueur des peines qui les attendent, c'est que l'innocent même est réprouvé de Dieu, compté parmi les fils de l'étranger, lorsqu'il use de ces biens avec orgueil et sans règle. Ce riche de l'Évangile cherchait-il à s'emparer des moissons d'autrui, lui qui avait hérité de vastes et fertiles domaines? Quand il ne pouvait plus loger ses récoltes et qu'il ne voyait pas ces pauvres où il aurait dû conserver ses trésors pour le ciel; quand il disait dans son embarras : « Je détruirai mes greniers, « j'en construirai de nouveaux et de plus vastes « et je les remplirai, » n'était-ce pas de ses moissons qu'il voulait les remplir ? « Et je dirai « à mon âme : Tu as beaucoup de bien, rassasie-« toi. Mais Dieu lui dit : Insensé, cette nuit « même on te redemandera ton âme, et ce que tu « as amassé, à qui sera-t-il [1] ? »

Ainsi donc, mes frères, l'Évangile jette le mépris sur celui qui met sa joie dans la prospérité temporelle, quoique sa richesse lui vienne de ses propres domaines et non des rapines faites sur autrui : ce psaume verse également le dédain sur la félicité temporelle, afin d'apprendre à l'âme renouvelée et régénérée par le lait de la grâce à désirer une autre béatitude, la béatitude inaltérable et éternelle. Aussi considère comme tout s'enchaîne : « Leur fils sont comme de « nouvelles plantes bien affermies ; leurs filles « sont parées comme la statue d'un temple ; « leurs greniers sont remplis, ils débordent de « tous côtés ; leurs brebis sont fécondes, on les « voit multipliées quand elles sortent ; leurs « bœufs sont gras ; dans la clôture ni brèche « ni ouverture; aucun cri sur leurs places pu-« bliques ; et ils ont proclamé heureux le peuple « qui jouit de ces biens. » Mais quels sont ceux qui ont ainsi parlé ? « Ceux dont la bouche parle « vanité ; » car il en a été question un peu plus haut.

28. Et toi, prophète, que dis-tu ? Que dis-tu en face de ces hommes « qui ont proclamé heu-« reux le peuple qui jouit de ces biens ? » Ce que je dis ? « Heureux le peuple dont le Seigneur « est le Dieu. »

Ainsi donc il est heureux le peuple qui au lieu d'avoir des fils et des filles parées, des bœufs gras, des brebis fécondes, des greniers remplis, des édifices achevés ; au lieu de la paix, des procès,

[1] Luc, XII, 16-20.

des discordes civiles, et de toute cette félicité du siècle, veut posséder son Dieu, avoir en place de tout Celui qui a fait tout, lui dire : « Il m'est bon de m'attacher à Dieu [1], » le servir gratuitement, le servir quand il donne, quand il ôte et quand il ne donne pas les biens de cette vie ; enfin ne rien craindre autant que de le perdre. C'est pourquoi, mes frères, le peuple chrétien qui dit sincèrement : Qu'il me prive de tout, mais qu'il ne me prive pas de lui-même, c'est « l'heureux peuple dont le Seigneur est le Dieu. »

[1] Ps. LXXII, 28.

SERMON XXXIII.

LE CANTIQUE NOUVEAU

OU

L'AMOUR AVEC LEQUEL ON DOIT ACCOMPLIR LA LOI DE DIEU. [1].

ANALYSE. — Dans cette allocution pleine de grâces saint Augustin rappelle dans quel esprit, dans quelles dispositions il faut accomplir les dix commandements. Il constate d'abord d'une manière générale que l'amour est le propre caractère du nouveau Testament. Il montre ensuite brièvement que les préceptes compris dans chacune des deux tables du Décalogue doivent être observés dans un esprit d'amour. Il termine en disant que cet amour sacré réhabilite les vrais chrétiens et les discerne des schismatiques.

1. Il est écrit : « Je vous chanterai, mon Dieu, « un cantique nouveau ; je vous célèbrerai sur « le psaltérion à dix cordes ; » et par le psaltérion à dix cordes on entend les dix préceptes de la loi.

Mais chanter et célébrer est l'occupation de ceux qui aiment ; car la crainte était le partage du vieil homme, et l'amour est l'esprit de l'homme nouveau. C'est ainsi encore que nous distinguons les deux Testaments, le nouveau et l'ancien, figurés, dit l'Apôtre, par les deux fils d'Abraham, dont l'un est né de l'esclave et l'autre de la femme libre, et qui représentent, dit-il, les deux Testaments [2]. La crainte en effet est propre à la servitude, l'amour est le caractère de la liberté. L'Apôtre le remarque également : « Vous n'avez « pas reçu de nouveau l'esprit de servitude pour « vous conduire par la crainte ; mais vous avez « reçu l'esprit d'adoption des enfants qui nous « porte à crier : Père, Père [3]. » Jean dit aussi : « Il n'y a point de crainte dans la charité ; mais « la charité parfaite chasse la crainte [4]. »

C'est donc la charité qui chante le cantique nouveau. Cette crainte servile du vieil homme peut bien avoir le psaltérion à dix cordes, les Juifs charnels ont reçu en effet les dix préceptes de la loi ; mais il ne peut chanter sur ce psaltérion le cantique nouveau, car il est sous la loi et ne saurait l'accomplir. Il porte l'instrument, il n'en touche pas ; le psaltérion est pour lui une charge, non pas un ornement. Celui au contraire qui est sous la grâce et non sous la loi, en accomplit les préceptes, car la loi n'est pas pour lui un fardeau mais une décoration ; sa crainte n'en est pas accablée, mais son amour embelli ; et embrasé de l'Esprit de charité, il chante déjà sur le psaltérion à dix cordes le cantique nouveau.

2. Voici en effet ce que dit l'Apôtre : « Qui « aime le prochain accomplit la loi. En effet : « Tu ne commettras point d'adultère, tu ne feras « point d'homicide, tu ne déroberas point, tu ne « convoiteras point, et s'il est quelque autre com« mandement, tout se résume dans cette parole : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même. « L'amour du prochain n'opère pas le mal. La « charité est donc la plénitude de la loi [1]. » Le Seigneur avait dit : « Je ne suis pas venu abolir « la loi, mais l'accomplir [2] ; » c'est pourquoi il donna à ses disciples un commandement où ils puiseraient la force d'accomplir la loi : « Je vous « donne, leur dit-il, un commandement nou« veau, c'est que vous vous aimiez les uns les « autres [3]. »

[1] Ps. CXLIII, 9. — [2] Gal. IV, 22-24. — [3] Rom. VIII, 15. — [4] I Jean, IV, 18.

[1] Rom. XIII, 8-10. — [2] Matt. V, 17. — [3] Jean XIII, 34.

Rien donc d'étonnant si ce nouveau commandement chante le cantique nouveau, puisque les dix préceptes de la loi sont le psaltérion à dix cordes, nous l'avons dit, et que la charité est la plénitude de la loi. En disant : « Tu ne « commettras point d'adultère, tu ne feras point « d'homicide, » et le reste, saint Paul a voulu rappeler simplement quelques-unes des cordes de ce psaltérion, afin de donner par là une idée des autres. Et de même que la charité comprend deux préceptes auxquels le Seigneur rapporte toute la loi et les prophètes [1], ce qui montre bien que l'amour est la plénitude de la loi ; ainsi les dix préceptes sont eux-mêmes divisés en deux tables. Trois ont été écrits sur une table et sept sur l'autre. Les trois premiers se rapportent à l'amour de Dieu, et les sept autres à l'amour du prochain.

3. Voici le premier des trois : « Ecoute, Israël ; « le Seigneur ton Dieu est le Seigneur unique [2]. « Tu ne te feras ni idole ni image de ce qui est « en haut dans le ciel ni en bas sur la terre ; » tout ce qui suit est également destiné à rattacher au culte d'un seul Dieu en faisant renoncer au culte impur des idoles. Voici le second commandement : « Tu ne prendras pas en vain le nom du « Seigneur ton Dieu [3]. » Le troisième concerne l'observation du sabbat.

Symboles de la Trinité sans doute, ces trois préceptes se rapportent à l'amour de Dieu. L'unité divine a sa source dans le Père : aussi le premier précepte parle surtout de l'unité de Dieu. Le second nous avertit de ne point regarder le Fils de Dieu comme une créature, ce qui arriverait si nous le considérions comme n'étant point égal à son Père. « Car toute créature, com« me dit l'Apôtre, est assujettie à *la vanité* [4] ; » et il nous est défendu de prendre *en vain* le nom du Seigneur notre Dieu. Le Don même de Dieu, c'est-à-dire le Saint-Esprit, est la promesse du repos éternel figuré par le sabbat. Aussi nous observons spirituellement le sabbat, en ne faisant point d'œuvres serviles. Ces œuvres sont interdites aux Juifs eux-mêmes, nonobstant leurs interprétations charnelles. Et ce qui prouve que l'on doit prendre les œuvres serviles dans un sens spirituel, c'est cette sentence du Seigneur : « Quiconque fait le péché est l'esclave du péché [5]. »

Or on entend par péché non-seulement l'action honteuse ou injuste qu'aperçoivent les hommes, mais encore l'intention d'une action bonne en elle-même, quand on agit en vue d'une récompense temporelle et non en vue de l'éternel repos. Quoiqu'on fasse en effet, si l'on agit dans l'intention d'obtenir des avantages terrestres, on agit servilement et l'on n'observe pas le sabbat. Car il faut aimer Dieu pour lui-même, et l'âme ne peut trouver de repos que dans ce qu'elle aime. Donc elle ne peut trouver l'éternel repos que dans l'amour de Dieu qui seul est éternel : c'est la sanctification parfaite et le sabbat spirituel par excellence. Et comme le Saint-Esprit est l'auteur de notre sanctification, qui ne serait excité à contempler ici un grand mystère en voyant que des trois préceptes relatifs à Dieu le troisième regarde le sabbat, et que de toutes les œuvres attribuées à Dieu par le livre sacré de la Genèse, il n'a sanctifié que le septième jour, ce qui indiquait déjà le sabbat [1] ?

4. Le premier des sept préceptes qui se rapportent à l'amour du prochain, est celui-ci : « Honore ton père et ta mère ; » le second : « Tu « ne tueras point ; » le troisième : « Tu ne com« mettras point d'adultère ; » le quatrième : « Tu « ne déroberas point ; » le cinquième : « Tu ne « feras point de faux témoignage ; » le sixième : « Tu ne convoiteras point l'épouse de ton pro« chain ; » le septième : « Tu ne convoiteras point « le bien d'autrui [2]. »

L'Apôtre rend évidemment témoignage à cette division de toute la loi, lorsque il dit : « Honore « ton père et ta mère ; c'est le premier comman« dement. » En effet, pour peu qu'on examine on s'aperçoit que ce commandement n'est pas le premier de tout le Décalogue ; car le premier des dix préceptes est celui qui ordonne de n'adorer que Dieu. Aussi le commandement d'honorer les parents est écrit sur la seconde table, et saint Paul l'appelle le premier, parcequ'il est le premier des préceptes qui concernent l'amour du prochain.

5. Ainsi donc chantons le cantique nouveau, chantons sur le psaltérion à dix cordes. Ce cantique nouveau est la grâce du nouveau Testament qui nous distingue du vieil homme, de l'homme terrestre, qui le premier a été fait de terre. Car il a été formé d'argile et après avoir perdu la béatitude il a été jeté dans la misère en juste punition de sa désobéissance au commandement divin. Mais que dit le prophète en louant la grâce divine qui nous réconcilie avec Dieu par la rémission des péchés, et qui nous renouvelle en détruisant

[1] Matt. XXII 37-40. — [2] Deut. VI 4. — [3] Exod. XX 2-11. — [4] Rom. VIII 20. — [5] Jean VIII 34.

[1] Gen. II 3. — [2] Exod. XX 12-16

l'antique vieillesse? « Il m'a tiré de l'abîme de « misère et de la boue fangeuse; il a affermi mes « pieds sur la pierre et dirigé mes pas; il a mis « dans ma bouche un cantique nouveau, un « hymne à notre Dieu [1]. » C'est le cantique nouveau que l'on accompagne du psaltérion à dix cordes. Car nul ne loue Dieu, c'est-à-dire nul ne chante sa gloire, qu'en accordant ses actions avec ses paroles par le double amour de Dieu et du prochain.

Que les Donatistes *rebaptiseurs* ne se croient pas du cantique nouveau : on ne le chante pas lorsque, par un orgueil impie, on se sépare de l'Église à qui Dieu a commandé de vivre dans toute la terre. En effet le même prophète dit ailleurs : « Chantez au Seigneur un cantique nou- « veau; toute la terre chantez le Seigneur [1]. » Celui donc qui refuse de chanter avec toute la terre, en ne renonçant pas au vieil homme, ne chante pas le cantique nouveau et ne s'accompagne pas du psaltérion; car il est l'ennemi de la charité, et la charité seule est la plénitude de la loi contenue, disons-nous, dans les dix commandements relatifs à l'amour de Dieu et du prochain.

[1] Ps. XXXIX, 3, 4.

[1] Ps. XCV, 1.

SERMON XXXIV.

Prononcé à Carthage devant les Anciens.

LE CANTIQUE NOUVEAU ET LA VIE NOUVELLE [1].

ANALYSE. — Le but de saint Augustin est d'exciter puissamment à la charité. Pour y parvenir il rappelle 1° que la charité est un don si précieux que Dieu seul peut nous le faire; 2° la charité est Dieu même, d'où il suit que pour posséder Dieu il suffit d'avoir la charité. — Donc, conclut-il, et ceci peut être considéré comme une seconde partie, ne devez-vous pas pratiquer la charité en servant Dieu de tout votre cœur, en vous donnant entièrement à lui? Estimez-vous que ce soit le payer trop cher que de vous donner à lui sans réserve pour trouver en lui votre bonheur? Ne demandez pas comment vous pourrez vous aimer encore si vous aimez Dieu de tout vous-mêmes. L'amour véritable de vous-mêmes n'est autre chose que l'amour de Dieu.

1. Nous sommes invités à chanter au Seigneur un cantique nouveau. L'homme nouveau connaît ce nouveau cantique. Un cantique est l'expression de la joie, et si nous y regardons de plus près, l'expression de l'amour. Celui donc qui sait aimer la vie nouvelle, sait chanter le cantique nouveau. Mais qu'est-ce que la vie nouvelle? Ce cantique nouveau nous oblige de le rechercher. Car tout ici se rapporte au même empire; l'homme nouveau, le nouveau cantique, le Testament nouveau; et l'homme nouveau chantera le cantique nouveau et en même temps il appartiendra au nouveau Testament.

2. Il n'est personne qui n'aime; mais qu'aime-t-on? On ne nous invite donc pas à ne pas aimer, mais à choisir l'objet de notre amour. Mais que choisir si d'abord on ne nous choisit nous-mêmes, puisque nous n'aimons pas si nous ne sommes aimés les premiers?

Ecoutez l'Apôtre Jean; c'est celui qui reposait sur le cœur de son Maître, et qui y puisait, dans ce banquet mémorable, la connaissance des secrets célestes [1]. Après avoir ainsi puisé et tout entier encore à son heureuse ivresse, il s'écria : « Au commencement était le Verbe [2]. » Quelle haute humilité ! quelle sobre ivresse! Or parmi les secrets dont il puisa la connaissance sur le cœur de son Maître, en voici un que révèle ce grand prédicateur : « Nous l'aimons, parcequ'il « nous a aimés le premier [3]. » N'était-ce pas beaucoup attribuer à l'homme que de dire en parlant de Dieu : « Nous aimons? » Qui? Quoi? Hommes, nous aimons Dieu; mortels, nous aimons l'immortel; pécheurs, le juste; fragiles, l'immuable; créatures, le Créateur. Nous avons aimé; et pourquoi? « Parceque lui-même nous a aimés le pre- « mier. » Cherche comment l'homme peut aimer Dieu; tu ne pourras l'expliquer qu'en disant : c'est que Dieu a aimé l'homme le premier. Celui que nous aimons s'est donné à nous; il s'est donné pour que nous l'aimions. Voulez-vous apprendre plus clairement ce que Dieu nous a donné pour que nous l'aimions? Ecoutez l'Apôtre Paul : « L'amour de Dieu, dit-il, est répandu

[1] Ps. CXLIX, 12.

[1] Jean, XIII, 23. — [2] Ib. I, 1. — [3] I Jean, IV, 10.

« dans nos cœurs » Par qui ? Serait-ce par nous? Non. Par qui donc? « Par l'Esprit-Saint qui « nous a été donné [1]. »

3. Après un témoignage aussi digne de foi, aimons Dieu par Dieu; oui, puisque le Saint-Esprit est Dieu, aimons Dieu par Dieu. Que puis-je-dire de plus? Aimons Dieu par Dieu. Je l'ai dit : « L'amour de Dieu a été répandu dans nos « cœurs par l'Esprit-Saint, qui nous a été donné; » donc, et c'est une conséquence rigoureuse, puisque l'Esprit-Saint est Dieu et que nous ne pouvons aimer Dieu que par l'Esprit-Saint, aimons Dieu par Dieu. Encore une fois, n'est-ce pas une conséquence légitime?

Mais entendez plus explicitement Jean lui-même. « Dieu est charité; et qui demeure dans « la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui [2]. » C'est peu de dire : La charité vient de Dieu. Qui de nous oserait faire cette autre assertion : « Dieu « est charité? » Elle vient d'un homme qui connaissait ce qu'il possédait. — Pourquoi donc l'imagination humaine, pourquoi l'esprit volage cherche-t-il à se représenter Dieu et se fabrique-t-il une idole dans son cœur? Pourquoi se le figure-t-il comme son imagination se le peut former, et non comme il a mérité de le posséder? Est-ce là Dieu? Non, le voici. Pourquoi cette esquisse? Pourquoi ces membres? Pourquoi cette attitude qui te charme? Pourquoi cette beauté corporelle? « Dieu est charité. » Quelle couleur a la charité? Quelles lignes? Quelle figure? Nous ne voyons rien de tout cela; et cependant nous aimons.

4. J'oserai m'expliquer devant votre charité : voyons en bas pour découvrir en haut. L'amour bas et terrestre lui-même, l'amour souillé et corrompu qui s'attache aux beautés corporelles, nous fournit le moyen de nous élever à des considérations plus hautes et plus pures. Un débauché aime une belle femme : sans doute il est excité par la beauté extérieure, mais il cherche au dedans un retour d'affection. S'il vient à apprendre que cette femme le hait, à l'instant même toute son ardeur pour ce corps charmant ne se refroidit-elle pas? Il se détourne de ce qu'il recherchait d'abord, il s'en offense et commence même à haïr ce que d'abord il aimait. Mais les formes sont-elles changées? Tout ce qui le séduisait n'y est-il pas encore? Oui; mais s'il était passionné pour ce qu'il voyait, il exigeait du cœur ce qu'il ne voyait pas. Connaît-il au contraire que son amour est payé de retour? Comme il aime avec plus d'ardeur! Il voit cette femme, cette femme le voit, personne ne voit l'amour; c'est néanmoins cet invisible amour que l'on aime.

5. Elevez-vous au dessus de cette passion fangeuse et demeurez dans la pure et lumineuse charité. Tu ne vois pas Dieu; aime-le et tu le possèdes. Combien les passions coupables n'aiment-elles point de choses sans les posséder? Elles les recherchent avec une sordide avidité sans pouvoir se les procurer sur le champ. Suffit-il d'aimer l'or pour avoir de l'or? Beaucoup l'aiment et n'en ont pas. Suffit-il, pour les avoir, d'aimer les grands et riches domaines! Beaucoup les aiment et n'en ont pas. Aimer l'honneur est-ce l'avoir? Beaucoup n'en ont pas, et le désirent avec un amour brûlant; ils le cherchent et meurent souvent avant de l'avoir trouvé. Ah! Dieu se donne à nous plus parfaitement. Aimez-moi, dit-il, et vous me possèderez; car vous ne pouvez m'aimer sans me posséder.

6. O mes frères, ô mes enfants, ô enfants catholiques, ô saintes et célestes plantes, ô vous qui êtes régénérés dans le Christ et nés dans le ciel, écoutez-moi, ou plutôt « chantez avec moi le cantique « nouveau. » Oui, dis-tu, je chante. Tu chantes, c'est vrai. Je l'entends : mais que ta vie ne contredise pas ta voix. Chantez de la voix, chantez du cœur, chantez de la bouche, chantez par la conduite : « Chantez au Seigneur un cantique « nouveau. » Vous cherchez quelques louanges! « Sa louange est dans l'assemblée des saints. » Le chantre lui-même est le sujet de cette louange. Vous voulez chanter les louanges de Dieu? Soyez ce que vous voulez exprimer. Oui, vous êtes sa gloire si votre vie est bonne. Sa louange n'est pas dans les synagogues des Juifs; elle n'est point au milieu des folies païennes; elle n'est point dans les erreurs des hérétiques; elle n'est point dans les applaudissements du théâtre. Où donc est-elle! Considérez-vous, soyez-la vous-mêmes. « Sa louange est dans l'assemblée des « saints. » Et si tu cherches en chantant un sujet de joie. « Qu'Israël se réjouisse en Celui qui l'a « formé. » Israël ne trouve à se réjouir qu'en Dieu.

7. Interrogez-vous avec soin, mes frères; visitez le sanctuaire intérieur; considérez attentivement ce que vous possédez de charité, et augmentez ce que vous en aurez découvert. Ayez l'œil sur ce trésor et devenez riches intérieurement.

[1] Rom. v, 5. — [2] I Jean, iv, 16.

On appelle cher et non sans motif, ce qui est de grand prix. Ne dites-vous pas ordinairement : Ceci est plus cher que cela ? Que signifie : Est plus cher ? N'est-ce pas : Est de plus haut prix ? Or si l'on appelle plus cher ce qui est de plus haut prix, quoi de plus cher que la charité même ? A combien, mes frères, en évaluons-nous le prix ? Où le trouver ? Tu paies le blé avec de ta monnaie ; une terre, avec ton argent ; une perle, avec ton or ; et la charité, avec toi-même. Tu cherches à acheter un domaine, une perle, une bête de somme, et pour en trouver le prix, tu cherches dans tes terres, tu cherches chez toi. Mais pour acheter la charité, c'est toi-même qu'il faut chercher, toi-même qu'il faut trouver. Eh ! craindrais-tu de te perdre en te donnant ! Tu te perds, au contraire, en ne te donnant pas.

La Charité même s'exprime par l'organe de la Sagesse, et elle te dit une chose propre à te rassurer sur cette parole : Donne-toi. Si un homme voulait te vendre un champ, il te dirait : Donne-moi ton or ; et si un autre voulait te vendre quelque autre chose, il te dirait également : Donne-moi ta monnaie, donne-moi ton argent. Ecoute ce que te dit la Charité par la bouche de la Sagesse : « Mon fils, donne-moi ton cœur[1]. « Donne-moi dit-elle ; donne-moi, mon fils. » Quoi ? « Ton cœur. » Il était mal chez toi, il était mal quand il était à toi. Car tu te traînais au milieu des frivolités, des amours impures et pernicieuses. Ote ton cœur de là ? Où l'élever ? Où le mettre ? Donne-le moi. Qu'il soit entre mes mains et il ne périra point dans les tiennes. Dieu veut-il en effet laisser en toi de quoi aimer même toi, puisqu'il te dit : « Tu aimeras le Seigneur ton « Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de « tout ton esprit ? » Et de ton cœur que te reste-t-il pour pouvoir t'aimer toi-même ? Que te reste-t-il de ton âme ? Que te reste-t-il de ton esprit ? « De tout, » dit le Seigneur. Après t'avoir créé il te veut tout entier. Mais ne t'attriste pas, comme si le foyer de toute joie était éteint dans toi-même. « Qu'Israël se réjouisse, » non en soi, « mais en Celui qui l'a formé. »

8. Tu insisteras et tu diras : Si Dieu ne me laisse rien pour m'aimer ; si je suis obligé d'aimer de tout mon cœur, de toute mon âme et de tout mon esprit, Celui qui m'a créé, comment m'est-il commandé par le second précepte d'aimer mon prochain comme moi-même ? — C'est ce qui fait que tu dois davantage à ton prochain l'amour de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit. — Comment ? — « Tu aimeras ton pro- « chain comme toi-même[1]. » Dieu donc de tout moi-même, et mon prochain comme moi-même. Mais comment m'aimer ? comment t'aimer ? — Veux-tu savoir comment tu peux t'aimer ? C'est précisément en aimant Dieu de tout ton être que tu t'aimes toi-même. Penses-tu faire à Dieu quelqu'avantage en l'aimant ? Que lui revient-il de ton amour ? Que perdra-t-il si tu ne l'aimes pas ? C'est toi qui gagnes à l'aimer ; tu te tiens alors où tu ne saurais périr.

Mais, répliques-tu, fut-il jamais un temps où j'ai manqué de m'aimer ? — Non tu ne t'aimais pas lorsque tu n'aimais pas Dieu qui t'a donné l'être. Mais en te haïssant alors, tu croyais t'aimer. « Qui aime l'iniquité hait son âme[2]. »

Prière après le sermon. — Tournons-nous avec un cœur pur vers le Seigneur notre Dieu, le Père tout-puissant ; rendons-lui, dans la mesure de notre petitesse, d'immenses et abondantes actions de grâces ; supplions de toute notre âme son incomparable bonté de daigner agréer et exaucer nos prières ; qu'il daigne aussi, dans sa force, éloigner de nos actions et de nos pensées l'influence ennemie, multiplier en nous la foi, diriger notre esprit, nous donner des pensées spirituelles et nous conduire à sa propre félicité : Au nom de Jésus-Christ, son Fils et notre Seigneur, qui étant Dieu vit et règne avec lui dans l'unité du Saint-Esprit et durant les siècles des siècles. Ainsi-soit-il.

[1] Prov. XXIII. 26.

[1] Matt. XII, 37, 39. — [2] Ps. X. 6.

SERMON XXXV.

LE SAGE ET L'INSENSÉ.[1]

ANALYSE. — Ce discours, ou plutôt ce court fragment, est simplement destiné à expliquer pourquoi, la bonté du sage rejaillissant sur ceux qui l'entourent, la méchanceté du méchant ne nuit qu'à lui-même. C'est que la vertu des bons profite aux bons qui en sont témoins, qui y applaudissent et qui l'imitent ; mais au lieu de rien faire perdre aux âmes vertueuses, le vice des pécheurs leur offre de nouvelles occasions de pratiquer la vertu et de s'améliorer.

1. Quand on n'écoute pas avec négligence les divins oracles, on peut être surpris de cette maxime : « Mon Fils, si tu es sage, tu le seras pour « toi et pour tes proches; mais si tu deviens « méchant, toi seul en porteras la peine[1]. » Quelle interprétation droite peut-on donner à ces paroles ? Est-ce que la vie corrompue du prochain ne nous attriste pas comme nous réjouit la vie vertueuse ? Si l'on estime qu'il s'agit ici de persuasion et que le sage profite de sa sagesse et en fait profiter ceux à qui il l'inspire; comment peut-on dire que celui qui devient méchant porte seul la peine de sa méchanceté, puisqu'il est dit des insinuations des méchants : « Les entretiens « pervers corrompent les bonnes mœurs[2] ? » N'est-ce pas ce que crie encore ce héraut de la charité : « Si un membre est honoré, tous les autres se « réjouissent avec lui ; et si un membre souffre, « tous les autres souffrent avec lui[3] ? » Comment donc est-il vrai de dire : « Mon Fils, si « tu es sage, tu le seras pour toi et pour tes « proches ; et si tu deviens méchant, toi seul « en porteras la peine ? » Comment me réjouir de la bonté de quelqu'un, quand sa méchanceté ne peut me rendre méchant contre moi-même ? Comment être heureux d'avoir retrouvé quelqu'un, lorsque sans danger pour moi il pouvait rester perdu ? Etre sage, n'est-ce pas être un membre plein de santé avec lequel se réjouissent les autres membres ? Comment donc le méchant portera-t-il seul la peine de sa méchanceté, puisque tous les membres souffrent semblablement avec le membre malade ?

2. L'esprit ne sera point en paix, si cette question n'est résolue. Elle le sera avec l'aide du Seigneur, si d'abord nous croyons avec une pleine certitude, si nous regardons comme une vérité immuable et inébranlable ce principe, que nul ne saurait être bon de la bonté d'autrui, ni méchant de la méchanceté d'autrui. Ce qui fait dire à l'Apôtre : « Chacun de nous portera son « propre fardeau[1] ; » et ailleurs : « Ainsi chacun de nous rendra compte pour soi-même[2]. » Il dit encore : « Que chacun éprouve ses « propres œuvres et alors il trouvera sa gloire en « lui-même seulement et non dans autrui[3]. » Le prophète Ezéchiel exprime la même vérité : « L'âme du père est à moi, l'âme du fils est « également à moi ; l'âme qui pêchera mourra « elle-même[4]. » Il a pour but dans tout ce passage, de montrer que les enfants méchants ne sont point soulagés par les mérites de leurs parents, et que les enfants vertueux ne souffrent point de leurs vices.

Une fois ce principe indubitable fortement établi en nous, examinons en quoi nous rendons service au prochain, et distinguons avec grand soin ce que nous désirons pour notre salut, de l'affection que nous témoignons au prochain. Si tu es bon, ce n'est point de la bonté d'autrui, c'est de la tienne ; néanmoins cette bonté qui est en toi et qui te rend bon, fait que tu jouis aussi de la bonté d'autrui, non pas en la lui empruntant, mais en l'aimant lui-même. De même, si tu es méchant, tu ne l'es pas de la méchanceté d'autrui, mais de la tienne, et cette méchanceté fait que tu n'aimes pas le prochain comme toi-même ; car alors tu ne t'aimes pas toi-même puisque tu aimes ton plus cruel ennemi, le péché. Il ne t'attaque pas à l'extérieur, tu l'as introduit dans ton âme, et pour lui aider à te vaincre plus facilement, tu le secondes contre toi-même. En aimant ainsi l'ennemi qui t'inflige une si honteuse défaite, tu es manifestement convaincu de te haïr ; et tu vérifies cet oracle divin : « Aimer l'iniquité, c'est haïr son âme[5]. »

3. Aussi par là même que l'on est bon on se réjouit du bonheur des autres comme on s'attriste de leur malheur. Alors surtout on mérite le nom de prochain, puisque le prochain est celui

[1] Prov. IX, 12. — [2] I Cor. XV, 33. — [3] Ibid. XII, 26.

[1] Gal. VI, 5. — [2] Rom. XIV, 12. — [3] Gal. VI, 4. — [4] Ezéch. XVIII, 4. — Ps. X, 6.

qui nous regarde de près, c'est-à-dire qui nous considère avec bonté. Or, « si tu es sage », tu le seras non-seulement pour toi, mais encore pour celui qui sera ton prochain dans ce sens ; il ne sera pas bon de ta bonté, mais sa bonté lui fera aimer ton bonheur. Si au contraire « tu deviens « méchant, tu en porteras seul la peine, » il ne la partagera point avec toi. En effet ta méchanceté ne le rendra pas méchant, elle lui inspirera plutôt de la compassion. Il s'attriste de tes vices, il n'en est pas puni : cette tristesse témoigne de son amour et de ta perte ; elle le condamne et elle le couronne : elle t'accable et elle l'élève. C'est aussi pour ce motif qu'il est écrit : « Obéissez à « vos supérieurs, car ils veillent comme devant « rendre compte de vos âmes ; afin qu'ils remplis- « sent ce devoir avec joie et non avec tristesse ; « ce qui ne vous serait pas avantageux [1]. » Il ne vous est pas avantageux d'être chargé de leur tristesse ; mais il leur est utile de s'attrister de votre méchanceté.

Ainsi donc regarde les bons comme tes proches, et sois bon non pas de leur bonté mais de la tienne, reconnaissant toutefois qu'elle ne vient pas de toi et qu'elle t'a été octroyée par Dieu même. Qu'as-tu en effet que tu n'aies reçu [2]? De cette manière, « si tu es sage, tu le seras pour toi « et pour tes proches, » à qui il est avantageux de se réjouir de ta vertu. « Mais si tu deviens « méchant, tu en subiras seul la peine ; » et non pas eux, puisqu'il leur est avantageux aussi de s'attrister de ta méchanceté.

[1] Héb. XIII, 17. — [2] I Cor. VI, 7.

SERMON XXXVI.

DEUX SORTES DE RICHESSES. [1].

ANALYSE. — Ce discours est un grand et beau contraste entre les richesses matérielles et les richesses spirituelles. Les premières sont dangereuses ; elles exposent à l'orgueil, à une présomption funeste. On peut néanmoins en faire un bon usage en les répandant dans le sein des pauvres. Les richesses spirituelles au contraire sont les biens les plus précieux et les plus dignes d'envie ; avec elles on rachète son âme en faisant bon usage des richesses matérielles ; avec elles encore on résiste aux séductions et aux menaces. Aussi demandons-les à Dieu avec l'humilité du publicain. En lisant le discours de saint Augustin on remarquera que ce grand contraste n'est ni raide ni étriqué ; il a la souplesse, l'ampleur, l'irrégularité même de ceux de la nature.

1. La sainte Ecriture que l'on vient de vous lire nous avertit, ou plutôt Dieu par elle nous ordonne de vous adresser la parole, d'examiner et de rechercher avec vous ce que signifie cette sentence que vous venez d'entendre : « Tels font les riches, « quand ils n'ont rien ; et tels s'humilient quand « ils sont dans l'opulence. » Il ne faut pas s'imaginer, il ne faut croire aucunement que l'Ecriture veuille ici nous prévenir de considérer comme importantes ou de craindre de ne posséder pas ces richesses visibles et terrestres dont s'énorgueillissent les superbes. On a dit : Qu'importe à un homme de faire le riche quand il n'a rien? La sainte parole signale et stigmatise cette maxime. Il ne faut pas non plus admirer beaucoup, ni imiter comme un grand modèle celui qu'elle paraît louer, si par richesses l'on entend ici les richesses temporelles et terrestres. « Et tels s'humilient, dit-elle, quand ils sont dans « l'opulence » Nous avons raison de condamner celui qui fait le riche quand il n'a rien. S'ensuit-il que nous préconisions celui qui s'humilie quand il est dans l'opulence ? Il peut nous plaire par ce qu'il s'humilie ; mais il ne saurait nous plaire parcequ'il est riche.

2. Admettons aussi ce sens ; car il n'est ni inconvenant, ni malséant, ni inutile que les saintes Ecritures veuillent attirer notre attention sur les riches qui sont humbles. Car rien n'est pour le riche aussi à craindre que l'orgueil. Aussi l'Apôtre Paul fait à Timothée cette recommandation : « Ordonne aux riches de ce siècle de ne point « s'enfler d'orgueil [1] » Les richesses ne lui faisaient pas peur ; mais la maladie qu'elles engendrent, c'est-à-dire beaucoup d'orgueil. Une âme est grande, lorsqu'au sein de l'opulence elle ne reçoit aucune atteinte de l'orgueil ; elle s'élève au-dessus de ses richesses lorsqu'elle en triomphe, non par le désir mais par le mépris. Le riche est donc grand lorsqu'il ne s'estime pas

[1] Prov. XIII, 7, 8.

[1] I Tim. VI, 17.

pour être riche : se croire grand parcequ'on est riche, c'est faire preuve d'orgueil et d'indigence ; c'est être bouffi dans sa chair et mendiant dans son cœur, enflé et non rempli. Voici deux outres : l'une est pleine et l'autre gonflée ; toutes deux sont également grandes, mais toutes deux ne sont pas pleines également. Si tu te contentes de les regarder, tu seras trompé ; pèse-les et tu sauras ce qu'il en est : celle qui est pleine se remue difficilement, celle qui est gonflée s'enlève en un clin d'œil.

3. « Ordonne » donc, dit l'Apôtre, « aux riches « de ce monde. » Il ne dirait pas « de ce monde, » s'il n'y avait aussi des riches qui ne sont pas de ce monde. Quels sont ces derniers ? Ceux qui ont pour prince et pour chef Celui dont il est écrit : « Pour vous il s'est fait pauvre, quand il était « riche ». Que m'importe s'il est resté seul ? Vois ce qui suit : « Afin de vous enrichir par sa pau- « vreté [1]. » Ce n'est pas sans doute l'opulence, c'est la justice que nous a valu cette pauvreté du Christ. Mais lui, comment est-il devenu pauvre ? En se faisant mortel. L'immortalité est donc l'opulence véritable ; car il y a là véritablement abondance, puisqu'il n'y a point d'indigence.

Comme donc il nous était impossible de devenir immortels si pour nous le Christ ne s'était fait mortel ; « il s'est fait pauvre quand il était « riche. » L'Apôtre ne dit pas : Il est devenu pauvre après avoir été riche, mais : « Il s'est fait « pauvre quand il était riche ; » il a adopté la pauvreté sans perdre ses richesses : riche au-dedans, pauvre au-dehors, la divinité se cache dans ses richesses, son humanité se révèle dans la pauvreté. Contemple ses richesses : « Au commence- « ment était le Verbe, et le Verbe était en Dieu « et le Verbe était Dieu. Au commencement il « était en Dieu ; tout a été fait par lui. » Quoi de plus riche que Celui par qui tout a été fait ? Un riche peut avoir de l'or, il n'en saurait créer. Or après avoir contemplé ses richesses, vois sa pauvreté : « Et le Verbe s'est fait chair, et il a ha- « bité parmi nous [2]. » C'est cette pauvreté qui nous enrichit ; car sous l'action du sang qui a jailli de la chair du Verbe fait chair pour habiter parmi nous, la tumeur formée par nos crimes s'est ouverte, et grâces à ce sang divin nous avons rejeté les haillons d'iniquité pour revêtir la robe d'immortalité.

4. Tous les vrais fidèles sont donc riches. Que nul d'entre eux ne se laisse abattre : s'il est pauvre dans sa cellule, il est riche dans sa conscience ; et celui qui est riche dans sa conscience dort plus tranquille sur la terre que le riche sur la pourpre. Il n'y est pas éveillé par d'amères inquiétudes, son cœur n'y est pas rongé par le crime. Conserve dans ton cœur ces richesses que t'a procurées la pauvreté du Seigneur ton Dieu. Ou plutôt confies-en la garde à sa vigilance ; que lui-même conserve ce qu'il a donné, pour empêcher le cœur de le perdre.

Tous les vrais fidèles sont donc riches, mais ils ne sont pas des riches de ce monde. Ils peuvent ne pas apercevoir eux-mêmes leurs richesses ; ils les apercevront plus tard. La racine est vivante ; mais l'arbre vert ressemble à l'arbre sec pendant l'hiver. Alors en effet l'arbre mort et l'arbre vivant sont dépouillés l'un et l'autre de la beauté de leur feuillage, également dépouillés de la richesse de leurs fruits. L'été vient, la différence paraît. L'arbre vivant produit des feuilles, se couvre de fruits ; l'arbre mort reste stérile en été comme en hiver. Aussi on prépare un grenier pour la récolte du premier : au second on applique la hache pour le couper et le jeter au feu. L'été pour nous est l'avènement du Christ : aujourd'hui c'est l'hiver parcequ'il se cache ; ce sera l'été quand il se manifestera. L'Apôtre enfin adresse aux bons arbres, c'est-à-dire aux fidèles ces paroles consolantes : « Vous êtes morts, « et votre vie est cachée en Dieu avec le Christ. » Oui, morts ; mais morts en apparence, et vivants par la racine. Vois maintenant comment viendra ensuite la saison d'été : « Mais quand le « Christ votre vie apparaîtra, alors vous aussi vous « apparaîtrez avec lui dans la gloire [1]. » Voilà des riches, mais non des riches de ce monde.

5. Les riches du siècle néanmoins ne sont pas méprisés ; eux aussi ont été rachetés par Celui qui étant riche s'est fait pauvre pour nous, afin de nous enrichir par sa pauvreté. S'il les avait dédaignés, s'il avait refusé de les recevoir au nombre des saints, son Apôtre n'aurait pas fait à Timothée, nous l'avons déjà dit, l'obligation suivante : « Or- « donne aux riches de ce monde de ne s'enfler pas « d'orgueil. » Il y a des riches de ce monde parmi les riches de la foi ; *ordonne-leur*, car eux-aussi sont les membres du divin pauvre ; *ordonne-leur*, car tu le redoutes pour eux dans les richesses, *de ne s'enfler pas d'orgueil, de ne mettre pas leur espérance dans ces richesses incertaines.*

D'où vient que le riche s'enorgueillit ? C'est

[1] II Cor. VIII, 9. — [2] Jean. I, 1. 2. 3. 14.

[1] Col. III. 3. 4.

qu'il s'appuie sur ces richesses fragiles. Ah! s'il en considérait avec prudence la fragilité, jamais il ne s'élèverait, toujours il serait dans la crainte; plus il serait riche, plus redoubleraient ses soucis, non-seulement au point de vue de son salut, mais au point de vue même de la vie présente. Combien de pauvres plus en sûreté au milieu des révolutions du siècle! Combien de riches poursuivis et saisis à cause de leurs richesses! Combien ont regretté d'avoir possédé ce qu'ils ne pouvaient posséder toujours! Combien se sont repentis de n'avoir pas suivi ce conseil de leur Seigneur; « Ne cherchez pas à vous amasser « des trésors sur la terre, où rongent les vers et « la rouille, où les voleurs fouillent et dérobent; « mais amassez-vous des trésors dans le ciel [1]! » Je ne vous dis pas de les jeter, mais de les placer ailleurs. Combien donc n'ont pas suivi ce conseil et s'en sont repentis, non-seulement après avoir tout perdu, mais encore après s'être perdus eux-mêmes à cause de leurs richesses!

Ainsi « ordonne aux riches de ce monde de ne « s'enfler pas d'orgueil, » et l'on verra en eux ce que dit le proverbe de Salomon: « Tels s'humi- « lient quand ils sont riches; » ce qui peut se faire lors même qu'il s'agit des richesses temporelles. Que le riche soit humble; qu'il se félicite plus d'être chrétien que d'être riche; qu'il ne s'enfle pas, qu'il ne s'élève pas, qu'il fasse attention à son frère qui est pauvre, qu'il ne dédaigne point d'être appelé le frère du pauvre. Si riche qu'il soit, le Christ est plus riche encore, et le Christ a voulu avoir les pauvres pour frères, pour eux il a répandu son sang.

6. Il fallait pourtant ôter aux riches le prétexte de dire qu'ils ne savent comment employer leurs richesses: l'Apôtre invite donc Timothée à les diriger par ses conseils après les avoir liés par ses ordres; et après avoir dit: « de ne pas mettre leurs « espérances dans des richesses incertaines, » il ajoute, pour leur épargner la crainte d'avoir perdu tout espoir: « mais au Dieu vivant, qui « nous donne abondamment toutes choses pour « en profiter: » les choses temporelles pour en user, les éternelles pour en jouir. Et que feront-ils de leurs richesses? « Qu'ils soient, dit-il, riches en « bonnes œuvres, qu'ils donnent aisément; » qu'ils trouvent dans leurs richesses le moyen de pouvoir n'être pas difficiles à donner; le pauvre en a la volonté sans le pouvoir; le riche le peut quand il le veut; « qu'ils donnent aisément, qu'ils par- « tagent, qu'ils se fassent un trésor qui soit une « bonne ressource pour l'avenir, afin d'acquérir « la vie éternelle [1]: » car celle-ci est fausse.

Trompé par cette fausseté de la vie, le riche vêtu de pourpre et de fin lin méprisait le pauvre couvert d'ulcères qui gisait à sa porte. Mais cet infortuné dont les chiens léchaient les plaies se préparait un trésor éternel dans le sein d'Abraham: s'il n'avait pas grandes ressources, il avait une volonté pieuse et excellente. Et ce riche, qui se croyait grand avec sa pourpre et son fin lin, mourut et fut enseveli dans l'enfer. Et qu'y trouva-t-il? Une soif éternelle, des flammes qui ne s'éteignent point. Le feu remplaça la pourpre et le lin, et il ne pouvait se dépouiller de cette tunique brûlante. Aux banquets a succédé la faim et il demande une goutte d'eau au pauvre, comme le pauvre lui a demandé les miettes tombées de sa table. L'indigence de celui-ci n'a fait que passer; le supplice de celui-là durera toujours [2]. Soyez-y attentifs, riches de ce monde, et ne vous enflez pas d'orgueil; donnez aisément; partagez, amassez-vous un trésor qui soit une bonne ressource pour l'avenir où sont les vrais riches, mais non les riches de ce monde; « afin « d'acquérir la vie éternelle. »

7. On peut donc croire que la pensée de l'Ecriture quand elle dit: « Tels font les riches « quand ils n'ont rien, » a en vue les superbes couverts de haillons. Car si l'on a peine à souffrir un riche superbe, qui pourra endurer un pauvre orgueilleux? Ainsi mieux valent ceux qui s'humilient quand ils sont riches.

L'Ecriture montre néanmoins qu'elle parle d'une autre sorte de richesses. Elle ajoute aussitôt: « Le riche rachète son âme par ses richesses, le « pauvre ne souffre pas les menaces. » Ici donc nous devons voir je ne sais quelle autre espèce de riches, je ne sais quelle autre espèce de pauvres. Il est en effet des riches plus solides, qui sont riches dans le cœur, remplis de force, magnifiques de piété, somptueux en charité, opulents en eux-mêmes, opulents à l'intérieur. « Il en est aussi « qui font les riches, quoiqu'ils soient pauvres; » ils se croient justes, quoiqu'ils soient couverts d'injustices. C'est cette espèce de richesses, que nous devons entendre ici. L'Ecriture s'en explique suffisamment quand elle dit: « Le riche rachète son « âme par ses richesses. » Comprends, semble-t-elle dire, quelle opulence je te propose. J'ai dit: « Tels font les riches quand ils n'ont rien; tels « s'humilient quand ils sont pauvres; » et tu pen-

[1] Matt. VI, 19 20.

[1] Tim. VI, 17,-19. — [2] Luc. XVI, 19-26.

sais à cette opulence temporelle, terrestre et visible. Ce n'est pas cette opulence que j'ai en vue ; voici celle dont je parle : « Le riche rachète son âme « par ses richesses. » Ainsi donc ceux qui ne rachètent pas leur âme parce qu'ils sont pécheurs tout en faisant les justes, en d'autres termes, parcequ'ils sont hypocrites, ce sont ceux-là dont il est dit : « Tels font les riches quand ils n'ont rien : » ils veulent paraître justes quand ils ne portent pas dans le secret de leur conscience l'or de la justice. Il y a aussi des hommes véritablement riches, d'autant plus humbles qu'ils sont plus riches ; ce sont ceux dont il est dit : « Heureux les pauvres « de gré, car le royaume des cieux est à eux [1]. »

8. Pourquoi chercher alors des richesses qui ne flattent que les yeux de l'homme, que les yeux du corps? L'or est beau, mais la foi est plus belle. Choisis de préférence ce que tu dois avoir dans le cœur. Sois riche à l'intérieur ; c'est là que Dieu voit tes trésors quoique l'homme ne les y voie pas. Mais de ce que l'homme ne les y voie pas, n'en conclus pas que tu dois les dédaigner. Veux-tu t'assurer qu'aux yeux même des impies la foi est plus belle que l'or? Quelles louanges n'accorde pas à un esclave fidèle un maître même avare? Il n'y a rien de plus précieux que lui, dit-il; absolument même il est sans prix. J'ai un serviteur, s'écrie-t-il, il n'a pas de prix. Tu voudrais savoir pourquoi? Est-ce parcequ'il danse bien, parcequ'il est excellent cuisinier? Non, vois son mérite intérieur. Rien, dit le maître, n'est plus fidèle.

Comment, mon ami? Tu aimes un serviteur fidèle, et tu ne veux pas être pour Dieu un fidèle serviteur? Tu remarques que tu as un serviteur, remarque aussi que tu as un Seigneur. Tu as pu acheter ton serviteur, non le créer. Ton Seigneur t'a créé par sa parole et racheté par son sang. Si tu t'estimes peu, rappelle ce que tu coûtes, et si tu l'as encore oublié, lis l'Evangile, c'est ton titre. Tu aimes la foi dans ton serviteur, et ton Maître ne la chercherait pas dans le sien? Rends ce que tu exiges ; fais pour ton supérieur ce que tu aimes de ton inférieur. Tu aimes ton serviteur parcequ'il garde fidèlement ton or ; ne méprise pas ton Seigneur parcequ'il garde miséricordieusement ton cœur.

Tous donc ont des yeux pour admirer la foi, mais c'est quand ils la réclament pour eux-mêmes. Quand au contraire on l'exige d'eux, ils ferment les yeux et refusent de voir combien elle est belle. Seraient-ils assez insensés pour avoir peur de la perdre, lorsqu'ils ne veulent pas la garder à autrui? Si un homme craint de donner de l'argent, c'est qu'il ne l'aura plus après l'avoir donné ; il n'en est pas ainsi de la foi : on en paie la dette et on en conserve le trésor. Que dis-je? et quelle merveille! Si on ne paie pas on perd.

9. « L'homme rachète son âme par ses riches- « ses. » Il était juste que pour nous détourner de faire comme lui, Dieu jetât le mépris sur ce riche insensé qui avait hérité de vastes et fertiles domaines et qui fut plus inquiet de se voir dans l'abondance, qu'il ne l'eût été dans l'indigence. Il réfléchit en lui-même et se dit : « Que ferai-je « pour serrer mes récoltes? » Et après s'être bien tourmenté, il crut enfin avoir découvert un moyen : vain moyen ! Voici le moyen découvert, non par sa prudence, mais par son avarice. « Je détruirai mes anciens greniers, dit-il, j'en « ferai de nouveaux et de plus grands, je les « remplirai et je dirai à mon âme : Mon âme, « tu possèdes beaucoup de biens, rassasie-toi, ré- « jouis-toi. — Insensé! » lui-dit-on, oui insensé en cela même où tu crois faire preuve de sagesse, insensé, qu'as-tu dit? — Je dis à mon âme : « Tu possèdes beaucoup de biens, rassasie- « toi. — Cette nuit on t'ôtera ton âme, et ce que « tu as amassé, à qui sera-t-il [1]? »

« En effet que sert à l'homme de gagner l'u- « nivers, s'il perd son âme [2]? » Aussi l'homme rachète son âme par ses richesses. Mais ce fat, cet insensé n'avait pas cette sorte de richesses : car il ne rachetait point son âme par l'aumône et il amassait des fruits qui allaient se perdre. Oui, il amassait des fruits qui allaient se perdre ; il allait se perdre lui-même en ne donnant pas au Seigneur près de qui il devait comparaître. Eh! avec quel front se présentera-t-il à ce jugement où il entendra : « J'ai eu faim et tu ne « m'as point donné à manger [3]? » Il voulait charger son âme de mets superflus, trop nombreux, et dans son orgueil insolent il méprisait tant de pauvres affamés. Ignorait-il qu'entre les mains de ces pauvres ses richesses eussent été plus en sûreté que dans ses greniers? Ce qu'il entassait dans ceux-ci pouvait être enlevé par les voleurs; ce qu'il aurait confié aux pauvres quoiqu'ensuite rejeté sur la terre, se serait conservé sûrement dans le ciel. Ainsi « l'homme « rachète son âme par ses richesses. »

10. Que lisons nous ensuite? « Le pauvre ne

[1] Matt. v, 3.

[1] Luc, XII 16-20. — [2] Matt. XVI, 26. — [3] Ib. XXV, 42.

« souffre pas les menaces : » le pauvre, c'est-à-dire l'homme sans justice, qui ne possède pas au dedans l'abondance spirituelle, les ornements spirituels, l'opulence spirituelle ni tout ce qui se voit mieux de l'esprit que de l'œil : celui donc qui ne possède pas ces choses à l'intérieur, « ne « souffre pas les menaces. » Qu'un puissant lui dise : Profère cette parole contre mon ennemi, fais un faux témoignage afin que je puisse l'accabler et le dompter comme je veux ; peut-être essaiera-t-il de répondre : Je ne le ferai pas, je ne me chargerai point de ce crime. Il refuse ainsi, mais seulement jusqu'à ce que le riche ait recours aux menaces. Car, comme il est pauvre, « il ne souffre pas les menaces. » Qu'est-ce à dire : il est pauvre? Il ne possède point ces richesses intérieures que possédaient les martyrs, lorsque pour soutenir la vérité et la foi du Christ, ils méprisèrent toutes les menaces du siècle. Ils ne perdirent rien de ces richesses intérieures, et que ne trouvèrent-ils pas au ciel?

« Le pauvre » donc « ne souffre pas les me- « naces. » A ce riche qui le pousse à faire un faux témoignage au détriment d'un tiers, il ne peut répondre : Je ne le ferai pas. Il n'a pas au dedans de quoi répliquer ainsi ; ses richesses intérieures ne lui donnent ni fermeté ni consistance ; et dans cette indigence il n'est pas homme à dire : Que me feras-tu avec tes menaces? Tu m'enlèveras tout au plus ce que j'ai; mais c'est me prendre ce que j'allais abandonner, c'est me prendre ce que même sans ta violence j'aurais perdu peut-être pendant ma vie. Je ne perds rien de ma fortune intérieure. En me menaçant de me l'enlever, tu en es réduit à le vouloir. Tu peux me ravir les biens extérieurs et les posséder; si par tes menaces tu m'ôtais la foi, je la perdrais, mais tu ne l'aurais pas. Je ne fais donc rien de ce que tu me conseilles et je ne m'inquiète pas de tes menaces. Tu peux dans ta colère aller jusqu'à me bannir de mon pays. Tu m'auras nui, je l'avouerai, si tu me jettes où il me sera impossible de trouver mon Dieu. Peut-être encore pourras-tu me tuer. Pendant que croulera cette maison de chair, j'en sortirai plein de vie, j'irai plein de confiance vers Celui à qui je reste fidèle et je ne te craindrai plus. A quoi se réduisent tes menaces pour obtenir de moi ce faux témoignage? Tu me menaces de la mort, mais c'est la mort corporelle, et je crains davantage Celui qui a dit : « La bouche menteuse est meur- « trière de l'âme [1]. » Ainsi et mieux encore répond aux menaces celui qui possède abondamment les richesses intérieures.

11. Donc soyons riches et craignons d'être pauvres. Demandons à Celui qui est vraiment riche de combler notre cœur de ses richesses. Et si chacun de vous, rentrant en soi, n'y trouve pas cette sorte d'opulence, qu'il frappe à la porte du riche; qu'il soit près d'elle un pieux mendiant afin de devenir par lui un opulent heureux. Oui, mes frères, nous devons confesser notre pauvreté, notre indigence, devant le Seigneur notre Dieu. Ainsi confessait la sienne ce publicain qui n'osait même lever les yeux au ciel. Pauvre pécheur il ne se sentait pas le droit de lever les yeux; il considérait sa misère, mais il connaissait l'opulence du Seigneur, il se savait près de la source, tout altéré. Il montrait sa bouche désséchée et frappait pieusement sa poitrine brûlante : « Seigneur, disait-il alors et en « abaissant les yeux sur la terre, ayez pitié de « moi pécheur. » Je vous l'assure, en pensant et en priant de la sorte, il était déjà riche sous quelque rapport. S'il n'y avait eu en lui que pauvreté, comment verrions-nous dans sa confession des sentiments aussi beaux? Néanmoins il sortit du temple plus riche encore et plus fortuné, car il était justifié.

Quant au Pharisien, il monta pour prier et ne pria point. « Ils montèrent au temple, dit le « Seigneur, pour y prier. » L'un prie, l'autre ne prie pas. De quoi celui-ci parle-t-il à Dieu? « Tels font les riches quand ils sont pauvres. — « Seigneur, dit-il, je vous rends grâces de ce « que je ne suis pas comme le reste des hommes « qui sont injustes, voleurs, adultères; ni même « comme ce publicain. Je jeûne deux fois la « semaine, je donne la dîme de tout ce que j'ai. » Il se vantait, mais c'était de l'enflure, non de l'abondance. Il se croyait riche et n'avait rien, tandis que l'autre se croyait pauvre quand déjà il avait quelque chose; car pour n'en pas dire davantage, il avait déjà la piété de se confesser. Et tous deux redescendirent. Mais « le publicain « justifié plutôt que le pharisien : car quiconque « s'exalte sera humilié, quiconque s'humilie « sera exalté [2]. »

[1] Sag. I. 11. — [2] Luc, XVIII. 10-14.

SERMON XXXVII.

LA FEMME FORTE.

OU

L'ÉGLISE CATHOLIQUE [1].

ANALYSE — Comme l'indique le titre qu'on vient de lire, ce discours n'est autre chose que l'application à l'Eglise des traits sous lesquels Salomon a représenté la femme forte. Saint Augustin a suivi exactement l'ordre du texte sacré et pour analyser son œuvre il faudrait reprendre successivement verset par verset. Il est facile néanmoins d'entrevoir trois grandes idées principales : 1° la femme forte ou plutôt l'Eglise considérée en elle-même. Elle est visible, plus digne de foi qu'aucun sage, partout répandue, sainte ou embrasée du pur amour de Dieu. — 2° L'Eglise considérée dans l'accomplissement de ses devoirs. Son activité continue elle est infatigable, sa charité envers les pauvres, elle se montre digne de la confiance de son époux, sa conduite envers les étrangers, envers ses propres enfants. — 3° L'Eglise considérée dans la récompense qui l'attend. D'un côté son Epoux proclamera combien elle l'emporte sur toutes les sociétés rivales, elle-même d'autre part ne cessera de louer Dieu avec transport et de trouver en lui le plus heureux repos.

1. Celui qui a honoré ce jour par le culte de ses Saints accordera à la faiblesse de notre voix de répondre à vos désirs. Si je vous parle ainsi, c'est pour vous prier de vouloir bien m'aider par votre silence : envers vous en effet le cœur est prompt mais la chair est faible. Le cœur même a besoin de travailler pour trouver le moyen de vous porter à l'oreille et à l'esprit les joies qu'il puise dans la divine Ecriture : préparez donc en vous une place à la sainte parole. Les livres saints ne disent-ils pas que la tourterelle se cherche un nid pour y déposer ses petits [2]?

L'Ecriture que vous nous voyez entre les mains et qu'on vient de lire, nous invite à étudier et à admirer une femme que l'on vous a montrée grande, épouse d'un grand homme, d'un homme qui l'a trouvée quand elle était perdue, qui l'a parée après l'avoir retrouvée. En suivant le texte que vous me voyez à la main, j'emploierai à parler de cette femme le peu de temps dont je puis disposer, je dirai d'elle ce que m'inspirera le Seigneur. C'est aujourd'hui la fête des martyrs; aussi faut-il louer surtout la mère des martyrs.

Vous avez compris, par mon avant-propos, quelle est cette femme; appliquez-vous maintenant à la reconnaître pendant que je lirai. Autant que j'en puis juger à votre air, chacun de vous en m'entendant dit maintenant en lui-même : Cette femme doit être l'Eglise; mais prouve la vérité de cette pensée. — Eh! quelle autre pouvait être la mère des martyrs? C'est bien elle; vous avez compris; l'Eglise est la femme dont nous voulons dire quelques mots. Il ne nous siérait pas de parler de tout autre femme; et toutefois pendant la lecture des actes des martyrs, nous avons entendu les noms de femmes dont nous pouvons parler sans blesser la décence; mais en louant leur mère nous ne les oublions pas.

2. Considérez de qui vous êtes membres, examinez de qui vous êtes fils : « Qui trouvera la « femme forte? » La force de cette femme paraît à propos le jour de la fête des martyrs : si effectivement elle n'était forte, ses membres auraient succombé dans les tourments. « Qui trouvera « la femme forte? » Elle est difficile à trouver, ou plutôt il est difficile de ne la trouver pas. N'est-elle point cette cité bâtie sur la montagne et que l'on ne peut cacher [1]? Pourquoi donc est-il dit : « Qui la trouvera? » Ne devait on pas dire au contraire : Qui ne la trouvera pas? — Ah! tu vois maintenant qu'elle est sur la montagne ; mais comme elle était perdue, il a fallu la trouver pour l'établir sur ce sommet. Depuis qu'elle brille, qui ne la voit? Quand elle était cachée, qui pouvait la découvrir? Cette cité est aussi, en effet, la brebis égarée que le bon pasteur a cherchée, retrouvée et qu'il a rapportée avec joie sur ses épaules [2]. Ce pasteur est donc comme la montagne, et la brebis sur ses épaules, comme la cité assise sur sa cîme. Tu peux la voir aisément sur cette hauteur; comment l'aurais-tu découverte quand elle était voilée sous les buissons et les épines, c'est-à-dire sous ses péchés? Il était beau d'avoir l'idée de l'y chercher; il est merveilleux qu'on l'y ait trouvée.

[1] Prov. XXXI, 10-31. — [2] Ps. LXXXIII, 4.

[1] Matt. V, 14. — [2] Luc, XIV, 4-6.

C'est cette difficulté de la découvrir qu'expriment ces paroles : « Qui trouvera la femme forte ? » *Qui* ne signifie pas ici qu'il n'est personne, mais qu'il n'y a qu'une seule personne pour l'avoir trouvée. L'Epoux de cette femme, le lion de la tribu de Juda, est désigné de la même manière. Longtemps auparavant le prophète avait dit de lui : « Tu t'es élevé, et tu t'es reposé, » sur la croix sans doute. « Tu t'es élevé ; » ce mot rappelle la croix ; « tu t'es reposé ; » voilà la mort du Sauveur. Que signifie en effet : « Tu t'es élevé, » sinon, comme il est écrit : « Ils l'ont « crucifié ? » Aussi lui-même a dit : « Comme « Moïse éleva le serpent au désert, ainsi faut-il « que le Fils de l'homme soit élevé ; afin que « quiconque croit en lui ne périsse point, mais « qu'il ait la vie éternelle [1]. » Que rappelle : « Tu t'es reposé ? — Et inclinant la tête, il rendit « l'esprit [2]. » Donc après avoir dit : « Tu t'es « élevé et tu t'es reposé, » le texte ajoute : « Tu « t'es endormi comme un lion. » *Tu t'es endormi comme un lion*, tu n'as pas fui comme un renard. Qu'est-ce à dire : « Tu t'es endormi comme un « lion ? » — Tu t'es endormi volontairement, non forcément. Et après ces mots : « Tu t'es endormi « comme un lion, » viennent ceux-ci : « Qui « l'éveillera [3]? » *Qui l'éveillera ?* On ne veut pas dire : Personne ; mais : quel homme ? Dieu seul en effet l'a réssuscité d'entre les morts et lui a donné un nom qui s'élève au dessus de tout nom [4]. Lui-même aussi s'est ressuscité : de là ces paroles : « Renversez ce temple et je le relè« verai en trois jours [5]. »

Maintenant donc, quand vous entendez : « Qui « trouvera la femme forte ? » ne vous imaginez point qu'il s'agisse de l'Eglise cachée ; il s'agit de l'Eglise qu'un seul a découverte pour ne la laisser plus cachée aux yeux de personne. Ainsi qu'on la décrive, qu'on la loue, qu'on l'exalte ; tous nous la devons aimer comme notre mère, car elle est l'Epouse de son unique Epoux. « Qui « trouvera la femme forte ? » Et qui ne voit cette femme si robuste ? Mais elle est découverte, elle est en un lieu élevé, elle est brillante, glorieuse, parée, rayonnante et, pour tout dire en un mot, elle est répandue sur toute la terre.

3. « La femme forte l'emporte sur toutes les « pierreries. » — Qu'y a-t-il en cela d'étonnant ? Si vous pensez maintenant à l'avarice humaine, si vous entendez à la lettre le mot pierreries, qu'y a-t-il d'étonnant que l'Eglise soit jugée d'un prix supérieur à toutes ? Telle n'est point la comparaison établie, et toutefois il y a dans l'Eglise des pierres précieuses, si précieuses même qu'on les dit vivantes [1]. Elle a donc pour ornements des pierres précieuses, mais elle est elle-même d'un prix bien supérieur.

Je veux dans la mesure de mon pouvoir et du vôtre, dans la mesure de ma crainte et de celle que vous devez concevoir au sujet de ces pierres précieuses, confier une pensée à votre charité. Il y a et toujours il y a eu dans l'Eglise des pierres précieuses : ce sont les hommes doctes, pleins de science, d'éloquence et remplis de la connaissance de la Loi. Mais parmi ces pierres précieuses, il en est qui ont cessé de faire partie des ornements de cette femme forte. Considéré sous le rapport de la doctrine et de l'éloquence qui le rend illustre, Cyprien était une pierre précieuse, mais il continua à orner l'Église ; Donat en était une aussi, mais il ne voulut plus faire partie de sa couronne. Cyprien en restant se contenta qu'on l'aimât en elle ; Donat en se faisant rejeter chercha à se faire un nom en dehors. L'un en demeurant avec elle attirait à elle ; l'autre en s'en écartant voulut non pas recueillir mais dissiper. Pourquoi, fils dépravés, vous attacher à la pierre précieuse réjetée de la couronne de votre mère ?

Pourquoi pas, répondez-vous ? As-tu autant d'intelligence que cet homme ? autant d'éloquence, autant de science que lui ? — Laissons-lui son esprit : « le bon esprit consiste à pra« tiquer [2]. » Laissons-lui sa science, qu'il connaisse les arts libéraux et les mystères de la loi ; s'il est une pierre précieuse, quitte-le pour revenir à l'Eglise, car « elle l'emporte sur les pier« reries. » Et que devient une pierre précieuse détachée des ornements de cette femme ? Elle tombe dans l'obscurité. Oui, en quelque lieu que soit tombée cette pierre, elle est cachée dans les ténèbres, elle devait, pour briller, rester attachée à cette femme, continuer à faire partie de sa parure. Je le dirai sans crainte. Si on donne à ces pierres le nom de précieuses, c'est qu'elles valent cher ; mais elles s'avilissent et perdent leur prix, en perdant la charité. Que celui-là vante sa science, qu'il vante son éloquence, mais qu'il écoute un sage appréciateur des vraies pierreries de la femme forte, qu'il écoute un expert contemplant cette parure. Vantera-t-il encore son éloquence ? il n'est plus une pierre précieuse,

[1] Jean, III 14 15. — [2] Ib. XIX 18, 30. — [3] Gen. XLIX, 9. — [4] Philip. II 9. — [5] Jean, II, 19.

[1] Pierre, II, 4, 5. — [2] Ps. CX, 10.

mais une vile pierre. « Quand je parlerais les « langues des hommes et des Anges, dit donc « saint Paul, si je n'ai pas la charité, je suis de« venu comme un airain sonnant ou une cym« bale retentissante [1]. » Cet homme n'est plus qu'une cymbale, il ne brille plus, il fait un peu le bruit.

Négotiateurs du royaume des cieux, apprenez à connaître les pierreries ; n'estimez que celles dont cette femme est ornée. Au dessus de toutes les pierreries, elle fait elle-même l'ornement de sa parure.

4. « Le cœur de son époux se confie en elle. » Il lui donne une pleine confiance et nous apprend à nous y confier nous-mêmes. N'a-t-il pas établi l'autorité de l'Eglise sur tous les peuples, d'une mer à l'autre et jusqu'aux extrémités de la terre ? Si elle ne devait pas persévérer jusqu'à da fin, elle n'aurait point la confiance de son Epoux. Mais « son Epoux se confie en elle : » il connait l'avenir, sa confiance ne peut être trompée. Il n'est pas dit : Le cœur de ses enfants se confie en elle. Petits encore ils pouvaient être abusés; mais le cœur de son Epoux ne saurait être déçu.

« Cette femme n'aura pas besoin de dépouil« les. » Ce qui ne signifie point qu'elle n'en cherche pas, mais qu'elle n'en manque pas, qu'elle en a beaucoup. « Elle ne manquera pas de dépouil« les. » Répandue partout, partout elle dépouille le monde, elle enlève partout des trophées sur le diable. C'est d'ailleurs ce que lui a promis son Epoux, à qui elle dit dans un psaume : « Je « tressaille à vos paroles comme celui qui ren« contre de riches dépouilles [2]. » Et comment manquerait-elle de dépouilles, quand de tous côtes elle en ravit, elle en arrache, elle en remporte ?

5. « Elle fait constamment à son Epoux du « bien et non du mal. » C'est pour ce motif, c'est pour faire à son Époux du bien et non du mal que cette femme dépouille les peuples. Toujours elle fait le bien, jamais le mal ; ce n'est pas pour elle, c'est pour son Époux ; car elle veut vivre, non pour elle, mais pour Celui qui est mort pour tous et qui est ressuscité [3]. C'est donc pour son Époux qu'elle fait le bien ; elle fait le bien devant Dieu ; c'est lui qu'elle sert, à lui qu'elle se dévoue ; c'est lui qu'elle aime, à lui qu'elle s'attache à plaire. Elle ne se pare ni pour ses propres yeux, ni pour les regards

[1] I Cor. XIII, 1. — [2] Ps. CXVIII, 162. — [3] II Cor. V, 15.

d'autrui. Elle n'est pas de ceux qui se satisfont, qui cherchent leurs intérêts : « Elle agit pour « son Époux, » et ceux qui agissent pour euxmêmes recherchent leurs intérêts, non pas les intérêts de Jésus-Christ [1].

6. « Elle trouve la laine et le lin, et de ses mains « en fait d'utiles ouvrages. » Ainsi la parole sainte nous montre cette femme illustre comme une ouvrière en laine et en lin. Mais qu'est-ce que la laine ? qu'est-ce que le lin ? Je vois dans la laine quelque chose de charnel, quelque chose de spirituel dans le lin ; et j'ose fonder cette conjecture sur la disposition de nos vêtements ; les intérieurs sont de lin et les extérieurs de laine. Ce que fait notre corps est apparent, ce que fait notre esprit est secret. Quoiqu'il semble bon, il n'est pas utile de travailler du corps sans travailler de l'esprit ; et c'est paresse de travailler de l'esprit sans travailler du corps. Voici un homme qui tend la main au pauvre pour lui faire l'aumône ; il ne pense pas à Dieu, c'est aux hommes qu'il veut plaire : quelque soit son vêtement, il n'a point le vêtement intérieur que désigne la laine. En voici un autre qui te dit : Il me suffit de servir Dieu, de l'adorer dans ma conscience ; qu'ai-je besoin ou d'aller à l'Église, ou de me mêler visiblement aux Chrétiens ? Cet homme veut porter le lin sans la tunique de laine. La femme forte ne connaît ni ne conseille une telle conduite. Elle doit sans doute enseigner et faire connaître les choses spirituelles à des hommes charnels ; mais ceux qui l'entendent doivent en même temps s'attacher aux choses spirituelles et ne pas faire charnellement les œuvres charnelles.

« Elle a trouvé la laine et le lin et en a fait de « ses propres mains d'utiles ouvrages. » Cette laine et ce lin mystérieux sont dans les Écritures ; beaucoup les y trouvent mais ne veulent pas travailler eux-mêmes à les employer utilement. Pour elle, elle trouve et elle travaille. Vous aussi vous trouvez quand vous entendez et vous travaillez quand vous vous appliquez à bien vivre. « Elle a trouvé la laine et le lin et de ses propres « mains elle en a fait d'utiles ouvrages. » Reconnaissez celle à qui l'on a dit : « Étends-toi à « droite et à gauche ; car ta race héritera des « nations ; n'épargne rien , allonge tes cor« dages [2]. » Reconnaissez-la : « Elle est comme « le vaisseau marchant qui va chercher au loin « les richesses. Les richesses de cette femme sont

[1] Philip. II 21. — [2] Isaïe. LIV, 3, 2.

les louanges de son Époux. Voyez comme elle va loin chercher des richesses : « De l'orient au « couchant le nom du Seigneur est louable [1]. »

7. « Elle se lève la nuit et distribue des aliments à sa famille et l'ouvrage à ses servantes. »

« Elle se lève la nuit : » que peuvent les nuits sur elle? Elles ne la gênent ni ne la forcent à rester oisive dans les ténèbres. « Elle se lève la « nuit. » La nuit désigne les tribulations. Mais que lui font les tribulations elles-mêmes? « Elle se « lève la nuit; » elle profite de l'adversité. « Elle « distribue des aliments à sa famille : » pendant la nuit elle sert de modèle; elle enseigne par ses actes le devoir qu'elle a tracé, c'est ainsi qu'elle distribue des aliments. Qui mange pendant la nuit? Alors néanmoins la femme forte distribue des aliments : c'est qu'elle les donne à ceux qui ont toujours faim. « Heureux en effet ceux qui « ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés [2]. — Pendant la nuit, Seigneur, mon « esprit veille avec vous [3]. — Au milieu de la « nuit, je me levais pour vous bénir [4]. » Ces aliments nocturnes abondent dans la demeure de la femme forte; personne n'y souffre de la faim; personne n'y cherche à tâtons sa nourriture; le flambeau prophétique y est toujours allumé.

Mais faut-il manger pour ne rien faire? « Elle « a distribué des aliments à sa famille, » elle a distribué aussi « l'ouvrage à ses servantes. » Ces servantes sont-elles les siennes ou celles de son Époux? Ou bien sont-elles les siennes par là même qu'elles sont les servantes de son Époux? Ou bien encore ne tient-elle pas lieu elle-même de plusieurs servantes? Toute mère de famille qu'elle soit, qu'elle ne dédaigne pas de se considérer comme servante. Qu'elle ait l'œil fixé sur Celui qui l'a rachetée, qu'elle aime son Seigneur. Oui, qu'elle se considère comme sa servante et qu'elle n'en redoute pas la condition. Son Seigneur a-t-il dédaigné de faire d'elle son épouse après l'avoir payée si cher? D'ailleurs une bonne épouse donne toujours à son mari le nom de seigneur. Et non-seulement elle lui donne ce nom, mais elle sent qu'il l'est, elle le publie, elle porte ce titre dans son cœur et sur ses lèvres, elle considère l'acte matrimonial comme son acte d'acquisition. Ainsi elle est servante et distribue l'ouvrage aux servantes. Elle est servante, car son fils ne rougit pas de dire : « Je suis votre serviteur et le fils de « votre servante [5]. »

8. Tu allais demander comment elle emploie ces ouvrages confectionnés même pendant la nuit. Écoute ce qu'elle en a fait : « Prévoyante « elle a acheté un champ. » Quand elle a acheté ce champ elle était prévoyante, non pour le présent mais pour l'avenir; prévoyante par la foi et l'espérance. C'est pour ce motif aussi qu'elle se lève la nuit ; car « si nous espérons ce que « nous ne voyons pas, nous l'attendons avec pa- « tience [1]; » et au milieu de toutes ses tribulations elle a l'œil sur le champ qu'elle a acheté; c'est encore ce qui lui fait donner le nom de femme forte. Eh! que sont tant de nuits comparées à ce champ précieux? « Les tribulations si courtes « et si légères de la vie présente, » quand nous nous levons au milieu de la nuit, « produisent « en nous, » lorsque nous convoitons le champ mystérieux, « et que nous ne considérons point « les choses qui se voient, mais celles qui ne se « voient pas, un poids éternel d'incroyable gloire; « car ce que l'on voit est temporel, ce que l'on « ne voit pas est éternel [2]. » Quel est ce champ? Quelle en est la beauté? Brûlons du désir de le posséder. Et croyons-nous que ce ne soit pas Celui dont Dieu même a dit : « La beauté du « champ est en moi [3] ? »

9. « Prévoyante elle a acheté un champ. » Elle le possède où elle l'a acheté. Où donc? Où l'a-t-elle acheté? Elle l'a acheté où elle a placé son trésor pour l'obtenir : mais « où est ton trésor, « là aussi est ton cœur [4]. » — « Prévoyante elle « a acheté un champ. » Avec quoi l'a-t-elle acheté? Ne te laisse pas aller à l'accablement, à de vains soupirs, à l'oisiveté; il ne faut pas pour ce champ d'un amour désœuvré. Ah! sans doute, lorsque tu y seras entré, tu pourras te reposer, tu n'auras plus besoin de travailler; car il est bien différent de celui où Adam mangea son pain à la sueur de son front [5]. Mais pour parvenir à le posséder dans sa magnificence, prépare maintenant de quoi l'acheter alors — Eh! quoi? — Prépares-en le prix, à l'exemple de la femme forte. Voyez-en effet si l'Écriture ne nous le fait pas connaître? Après avoir dit : « Prévoyante elle a acheté un champ, » elle ajoute, comme si l'on demandait avec quoi elle l'avait acheté : « Elle a planté son domaine du « fruit de ses mains. » Quand elle distribuait l'ouvrage à ses servantes, c'était pour planter à jamais ce domaine du fruit de ses mains. C'est par anticipation qu'on l'appelle son domaine, ce qu'indique l'adjectif *prévoyante*.

[1] Ps. CXII, 3. — [2] Matt. V, 6. — [3] Isaïe XXVI, 9. — [4] Ps. CXVIII, 62. — [5] Ps. CXV, 16.

[1] Rom. VIII, 25. — [2] II Cor. IV, 8, 17, 18. — [3] Ps. XLIX, 11. — [4] Matt. VI, 12. — [5] Gen. III, 19.

10. « Elle a ceint ses reins avec force, elle a « affermi ses bras. » N'est-elle pas véritablement forte, véritablement servante ? Avec qu'elle ardeur elle sert ! Dans quel costume ! Pour n'être pas gênée dans son travail par la concupiscence, pour ne point fouler inutilement sa robe, elle se ceint les reins. Voilà sa chasteté maintenue par le lien du précepte, constamment elle est disposée à toute bonne œuvre.

« Elle a ceint ses reins avec force, elle a af- « fermi ses bras ; » elle ne se fatiguera point. Comment le prouver ? « Elle a goûté combien il « est bon de travailler. » Où est le palais qui savoure ainsi le travail ? Les hommes le fuient comme chose amère, et en craignant d'y goûter, ils ne savent à quoi s'attacher. Un bon travail fait une bonne conscience ; et qu'y a-t-il, frères, de plus doux qu'une bonne conscience ? Quelles blessures elle fait quand elle n'est pas bonne ! Comme elle rend tout amer ! Goûte donc, goutes-y et tu sentiras combien elle est savoureuse, et tu y trouveras tant d'attraits que tu ne pourras cesser sans aller jusqu'au bout. « Elle a goûté « combien il est bon de travailler. »

11. « Sa lampe ne s'éteindra pas la nuit. » — « Personne n'allume une lampe pour la mettre « sous le boisseau [1]. C'est vous, Seigneur, qui « allumerez ma lampe [2]. » La lampe est l'espérance. C'est à cette lampe que chacun travaille ; tout le bien se fait avec espérance. Si cette lampe brûle pendant la nuit, c'est que nous espérons ce que nous ne voyons pas : ainsi il est nuit. Mais si nous n'avons pas d'espoir en ne voyant pas, s'il est nuit et que notre lampe ne soit pas allumée, quoi de plus triste que de semblables ténèbres ? Afin donc de ne pas nous perdre pendant la nuit et d'espérer avec patience ce que nous attendons sans le voir, que notre lampe brûle toute la nuit. Nous adresser chaque jour la parole, c'est mettre de l'huile à notre lampe pour l'empêcher de s'éteindre.

12. « Elle a étendu ses mains à des œuvres « utiles. » — Jusqu'où les a-t-elle étendues ? — « D'une mer à l'autre et du fleuve jusqu'aux ex- « trémités de l'univers [4], » où elle est parvenue. Ce n'est donc pas en vain qu'il lui a été dit : « Étends-toi à droite et à gauche [5]. Elle a étendu « les mains ; » mais « à des œuvres utiles. »

13. « Elle a aussi affermi ses bras pour tourner « le fuseau, *fusum*. » Ce mot n'appartient pas ici au verbe *infundere*, verser ; il désigne cet instrument destiné à filer la laine et que l'on nomme fuseau. Je vous dirai sur ce fuseau ce que Dieu me donne ; car cette sorte d'instruments n'est pas étrangère aux hommes. Que signifie donc : « Elle « a affermi ses bras pour tourner le fuseau ? » On aurait pu dire : pour tenir la quenouille ; on a préféré le fuseau, et peut-être n'est-ce point sans motif. Ici sans doute on peut croire avec raison que le mot fuseau désigne les ouvrages de laine et que ces ouvrages eux-mêmes expriment les bonnes œuvres auxquelles s'applique cette chaste mère de famille, cette femme soigneuse et vigilante : je ne vous déroberai pas cependant, mes frères, ce que je pense de ce fuseau.

Aucun de ceux qui s'appliquent aux bonnes œuvres au sein de la sainte Église, c'est-à-dire qui ne négligent pas mais accomplissent les divins commandements, ne sait ce qu'il fera demain ; il sait néanmoins ce qu'il a fait aujourd'hui. Il craint pour ses œuvres futures, il est content de ses actes passés, et il veille pour persévérer dans le bien : il a peur qu'en négligeant l'avenir, il ne perde le passé. Quand il prie Dieu, dans toutes les suppliques qu'il lui adresse, sa conscience n'est point rassurée sur l'avenir, mais sur le passé ; elle l'est sur ce qu'il a fait, non sur ce qu'il fera. Si maintenant vous pensez comme moi sur ce point, considérons deux choses dans l'instrument dont il est question : la quenouille et le fuseau.

Pour se filer et passer sur le fuseau, la laine est roulée autour de la quenouille. On peut donc voir dans ce qui est roulé autour de la quenouille l'image de ce qui doit arriver ; et l'image de ce qui est arrivé dans ce qui est roulé autour du fuseau [1] : et tes œuvres sont sur le fuseau, non sur la quenouille ; puisqu'à la quenouille s'attache ce que tu dois faire, et au fuseau ce que tu as fait. Examine donc si tu as au fuseau de quoi t'affermir les bras, de quoi assurer ta conscience, et t'inspirer la confiance de dire à Dieu : Donnez-moi, puisque j'ai donné ; pardonnez-moi, puisque j'ai pardonné ; faites, puisque j'ai fait. Tu ne peux en effet demander la récompense qu'après avoir agi, et non auparavant ; et quoique tu fasses, regarde constamment le fuseau. Ce que porte la quenouille doit passer au fuseau ; mais ce que porte le fuseau ne doit pas revenir à la quenouille. Donc attention à ce que tu fais, pour le mettre sur le fuseau, pour que ce fuseau t'affermisse les bras, pour que toute la laine s'y roule bien filée,

[1] Matt. v, 15. — [2] Ps. xvii, 29. — [4] Ps. LXXI, 8. — [5] Isaïe LIV, 3.

[1] Le lecteur remarquera cette allusion chrétienne à la poétique allégorie des Parques.

pour que tu y trouves de quoi te consoler, te rassurer, te donner la confiance de demander et d'espérer l'accomplissement des divines promesses.

14. Qu'ai-je à faire ? diras-tu : que m'ordonnes-tu de mettre sur le fuseau ? Écoute ce qui suit: « Elle a ouvert ses mains au pauvre. » Allons, ne rougissons pas de vous enseigner le saint art de travailler la laine. N'est-il pas vrai que si l'on a une bourse pleine, des greniers et des celliers remplis, tout cela est en quelque sorte attaché à la quenouille ? Qu'on les fasse donc passer sur le fuseau. Voyez comment file cette femme, *net*, ou plutôt *neiat* ; peu m'importe en effet de blesser les grammairiens quand il s'agit de faire comprendre à tout le monde. « Elle a ouvert ses mains « au pauvre ; elle a donné le fruit à l'indigent. » Les mains au pauvre, le fruit à l'indigent. Le pauvre regarde tes mains ; l'indigent te demande le fruit. Celui qui ne te demande que pour subvenir à ses besoins, c'est le pauvre qui cherche tes mains. Il en est un autre, c'est l'indigent qui dit: « Nous n'avons rien et nous possédons tout [1] : » celui-là ne veut point par tes dons subvenir à ses propres besoins ; mais il cherche du fruit sur l'arbre sacré qu'il a planté et arrosé. Écoute cet indigent; il dit de quelques-uns, en parlant dans le même sens que nous : « Non que je désire le « don, mais je cherche le fruit [2]. »

15. « Lorsque son Époux est absent, il n'a point « d'inquiétude sur ce qui se passe à la maison. » — « Son Époux est sans inquiétude sur ce qui « se passe à la maison : » le Seigneur connaît ceux qui sont à lui [3]. Comment serait-il inquiet ? N'a-t-il pas « appelé ceux qu'il a prédestinés, « justifié ceux qu'il a appelés et glorifié ceux « qu'il a justifiés ? Si Dieu est pour nous, qui sera « contre nous [4] ? » — « Son Époux est sans in- « quiétude : » il connaît les siens, et les siens le connaissent.

« Lorsqu'il est absent. » Où est-il, sinon au lieu d'où il doit venir ? Il y demeure en quelque sorte, il diffère de venir. Beaucoup soupirent après son avènement, mais leur désir est ajourné jusqu'à ce que se complète le nombre des membres de la femme forte. Beaucoup au contraire abusent de ce retard en faveur de leur impiété. Le mauvais serviteur dit : « Mon maître diffère de venir, » et il commence à frapper les autres serviteurs, à s'enivrer avec les méchants. Mais « son maître « viendra au jour qu'il ne sait et au moment « qu'il ignore, puis il le séparera. » Ceci désigne le corps des ministres et des chefs qui donnent pendant la vie la nourriture aux autres serviteurs. Le Maître « le séparera. » Il y a dans ce corps les bons et les méchants; les méchants seront séparés des bons. « Il en placera une partie avec « les hypocrites : » une partie et non tout le corps; parmi eux aussi il en est qui soupirent après l'avènement du Seigneur; il en est qui font partie du nombre dont il est dit : « Heureux le ser- « viteur que son maître, à son arrivée, trouvera « se conduisant ainsi [1] ! » Il viendra donc et le séparera.

16. En attendant il demeure quelque part, mais sans inquiétude sur ce qui se passe dans sa maison. « Tous en effet y sont vêtus. » Comment avec une telle épouse prendre soin de la nudité de ses serviteurs ? Ils ont le meilleur vêtement. Voulez-vous en connaître la valeur ? « Vous tous qui avez « été baptisés dans le Christ, vous êtes revêtus « du Christ [2]. — « Tous, » sans exception, « sont « vêtus chez elle : » tous, les bons et les mauvais serviteurs. Les bons ont revêtu Jésus-Christ, non-seulement dans la forme du sacrement, mais encore dans les œuvres dont il est le modèle, et en marchant sur ses traces ; quant aux autres, en rendant compte des vêtements qui leur ont été donnés, ils rendront compte aussi du sacrement lui-même. Cette femme néanmoins ne cesse de vêtir les uns et les autres, afin d'ôter à tous le droit de se plaindre, le droit de dire : Je n'ai pas bien travaillé parceque je n'avais pas de vêtements. Considérez donc quels doivent être les vôtres. Travaillons aussi pour en acquérir; « car « tous chez elle en sont pourvus. »

17. Que réserve-t-elle à son Époux ? Quand elle fait tant pour ses serviteurs, ne fait-elle rien pour son Époux ? « Elle a préparé à son Époux « doubles manteaux. » Déjà vous applaudissez, vous connaissez sans doute quels sont ces doubles manteaux que fait l'Église à son Époux. Les manteaux qu'elle lui prépare sont ses louanges; les louanges de la foi, les louanges de la confession, les louanges de la prédication. Pourquoi dire que ces manteaux sont doubles ? Parcequ'en louant le Christ tu loues à la fois sa divinité et son humanité. Loue-le doublement, et loue-le simplement : doublement, car il est Dieu et homme : simplement, c'est-à-dire sans feinte.

Je ne sais quelle femme, dans la société d'un certain Photin, espèce de pierre précieuse tombée

[1] II Cor. VI 10. — [2] Philip. IV 17. — [3] II Tim. II, 19. — [4] Rom. VIII 30. 31.

[1] Luc XII, 15 46, 43. — [2] Gal. III, 27.

de la couronne de la femme forte, pierre avilie et abjecte qui a donné à certains hérétiques le nom de Photiens, voulut ne faire à son Époux qu'un seul manteau. L'Époux refusa ; il lui en fallait deux, comme il est écrit. C'est-à-dire que d'après Photin le Christ ne serait qu'un homme. Je ne sais quelle autre femme détestable voulut aussi tisser comme un manteau à son Époux; elle ne sut y coudre que des chiffons usés. Le Christ n'est que Dieu, dit-elle, il n'y a en lui rien de l'humanité. C'est la doctrine des Manichéens. Selon les Photiniens il est seulement homme; d'après les Manichéens il est seulement Dieu. Les premiers ne voient dans le Seigreur rien de divin; les seconds semblent n'y voir que la divinité, mais elle est accompagnée de tant de fausseté que ce n'est plus même de l'humanité.

Si effectivement le Christ n'était pas homme, il ne serait donc ni mort, ni crucifié, ni réssuscité; et comment serait-il ressuscité s'il n'était point mort? Donc aussi il ne montra que de fausses cicatrices au disciple qui doutait de lui; et comment y aurait-il eu de vraies cicatrices s'il n'y avait pas eu auparavant des blessures véritables? Si au contraire les blessures ont été réelles, c'est que la chair était réelle; et si la chair était réelle donc il y a eu également mort véritable, véritable croix, homme véritable et partout vérité : pour la femme forte quels sujets de louanges! Quant à ceux qui avec de bonnes intentions ont craint d'attribuer au Sauveur ce double manteau, ils ne peuvent se défendre d'une double erreur. « Elle a préparé à son Époux « double manteau : » oui, double manteau : confesse sa divinité, confesse son humanité; loue la divinité dans l'humanité, et loue l'humanité dans la divinité. Qui ne voit ici le plus riche manteau : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu: « au commencement il était en Dieu? » Voici un autre manteau pour la vie de chaque jour au milieu des hommes : « Le Verbe s'est fait chair, « et il a habité parmi nous [1]. » — « Elle a fait « double manteau à son Époux. »

18. « Elle s'est fait à elle-même des vêtements « de lin et de pourpre. » Il ne convenait pas en effet que l'épouse d'un tel Époux se montrât sans vêtements ou couverte de haillons. « Elle s'est « fait des vêtements de lin et de pourpre. » Le lin exprime la candeur de la confession, et la pourpre, la gloire de la souffrance. Dans la prière

[1] Joan. I. 1. 2. 14.

ne connaissons-nous pas ce lin, et le matin n'honorons-nous pas cette pourpre dans les martyrs?

19. « Son Epoux brille aux portes de la ville. » Cet Epoux qui attend quelque part, cet Epoux qui se repose sur une telle épouse et ne prend aucun souci de sa maison, cet Epoux que nul maintenant ne voit, parcequ'il est ailleurs, « brille aux portes de la ville. » Mais quand? Vois ce qui suit : « Quand il est assis au conseil « avec les anciens de la terre. » — Rien de plus clair; lis cette autre prophétie : « Il viendra pour « le jugement avec les anciens de son peuple [1]. » Dans ce conseil donc, c'est-à-dire dans ce jugement où siègeront avec lui les saints puisqu'il leur a dit : « Vous serez assis sur douze trônes, « jugeant les douze tribus d'Israël [2], » l'Epoux brillera. Car le Fils de l'homme viendra, comme il l'a dit, « dans sa majesté, et tous ses Anges vien- « dront avec lui [3]. » Là seront tous les Anges et les Archanges du ciel, là aussi tous les Anges qui annoncent la parole de Dieu. Ange en effet signifie envoyé et pour ce motif un prophète porte le nom d'Ange. « Voici que j'envoie mon « ange devant votre face [4] ; » c'est de Jean qu'il est ainsi parlé; et l'Apôtre dit de lui-même : « Vous « m'avez reçu comme un Ange de Dieu [5]. »

Cet Epoux donc qui maintenant demeure ailleurs et dont beaucoup disent : Quand viendra-t-il? ou bien : Viendra-t-il? « brillera aux « portes, » c'est-à-dire au grand jour, à découvert. « Il brillera au portes; » mais il y fera entrer les uns, ils les fermera aux autres. « Son « Epoux brillera aux portes, lorsqu'il siègera au « conseil avec les anciens de la terre. » En attendant ce moment solennel, qu'elle continue à faire ce qu'elle faisait, qu'elle travaille sans se relâcher; qu'elle attende qu'il brille aux portes, qu'elle ne redoute point la sainte assemblée du jugement divin; qu'elle y vienne avec une bonne conscience, qu'elle y vienne avec gloire; car ceux qui doivent juger avec son Époux sont ses propres membres et ses propres enfants.

20. « Elle ourdit des toiles et les vend. » Il était bien de les ourdir; pourquoi les a-t-elle vendues? N'est-ce point parcequ'elle recherche le fruit et non pas le don? Comprenez en effet, mes frères, que cette vente est d'abord toute gratuite. Mais quelle vente peut être gratuite? Si l'on reçoit gratuitement, on n'achète pas ; si on achète, on paie, on ne reçoit pas gratuitement. -- Oublies-tu donc ce passage : « Vous qui avez soif,

[1] Isaie III. 14. — [2] Matt. XIX. 28. — [3] Matt. XXV. 31. — [4] Ib. XI. 10. — [5] Galat. IV. 14.

« venez vers les eaux, achetez, sans payer [1] ? » En achetant tu ne paies pas, et cependant tu achètes. Si tu achètes, tu donnes quelque chose, mais tu ne donnes pas d'argent : tu te donnes toi-même.

Voyez dans ces toiles ces ouvrages de lin que tisse la femme forte, ces biens spirituels qu'elle fait connaître à toute la terre. Peut-être aussi faut-il dire qu'elle les vend. « Si nous avons semé « en vous des biens spirituels, dit l'Apôtre, est-« ce une grande chose que nous moissonnions « de vos biens temporels [2] ? » C'est ici une compensation, comme il y en a dans toute vente. L'Apôtre est même peiné de n'avoir pas vendu ses toiles sur quelques marchés publics : « Au-« cune Église, dit-il, ne m'a fait part de ses « biens à titre de compensation [3]. » Or en vendant ainsi, il ne cherche pas le don, mais le fruit ; et vous ne devez point le considérer comme un vendeur d'Evangile. Il est vrai, il exerce le négoce au nom de son Maître et il cherche avec ardeur le prix de ce qu'il vend. Mais il ne vend que des biens spirituels, et que cherche-t-il ? Des biens temporels ? Ils lui sont dus sans doute ; mais ce n'est pas ce qu'il cherche quand il dit : « Je ne cherche pas ce qui est à vous, je vous « cherche vous-mêmes. [4] » Donnez donc le prix, donnez-vous en personne.

On ne peut pas dire que Joseph ne vendait pas le froment en Egypte, et cependant il faisait de ceux qui en achetaient les serviteurs du Roi [5]. Ceux qui voulaient vivre durant cette famine achetaient du froment et devenaient serviteurs. Craignons-nous de le devenir nous-mêmes ? Malheur à nous, au contraire, si nous ne le devenons pas ! Que gagnerons-nous à repousser un Maître comme le nôtre ? Nous tomberons sous le joug du diable et nous endurerons la fin sans échapper au pouvoir de notre légitime Seigneur. Livre-toi donc et achète cette toile, ce vêtement spirituel. Ce sera aussi te donner pour du pain. Lors effectivement que tu t'abandonnes à la volupté, ne t'y livres-tu pas en personne pour jouir de cette vile passion et en quelque sorte pour acheter une courtisane ? Et il t'en coûterait de te donner à Dieu, d'acheter au prix de toi-même le pain vivant qui est descendu du ciel. Hélas ! on donne pour une courtisane autant que pour ce Pain unique [6]. « Elle a ourdi des toiles et les a ven-« dues. »

21. « Elle a donné des ceintures aux Chana-« néens. » Qu'ils se ceignent donc, qu'ils travaillent, qu'ils viennent, qu'ils servent dans cette maison, pour être tous pourvus de vêtements et de nourriture. Si la femme forte a fait des ceintures, c'est pour le travail ; car elle-même en travaillant s'est ceint les reins avec force.

Quels sont les Chananéens ? Des peuples étrangers voisins du peuple d'Israël. « Vous qui « étiez autrefois éloignés, vous êtes rapprochés « par le sang du Christ ; vous qui étiez autrefois « étrangers aux alliances, n'ayant point l'espé-« rance de la promesse, et sans Dieu en ce « monde, et qui êtes maintenant les concitoyens « des saints et de la maison de Dieu [1] ; » recevez ces ceintures et travaillez dans la maison du Seigneur, puisque maintenant vous en êtes membres, de Chananéens que vous étiez. Elle était Chananéenne aussi, cette femme dont il vient d'être parlé dans l'Evangile ; elle était Chananéenne et n'osait approcher de la table des enfants, mais comme le chien elle en recherchait les miettes. Vois comment elle s'est ceinte pour le travail ! Sa foi en effet lui sert de ceinture : « O « femme, s'écrie le Sauveur avec admiration, « grande est ta foi [2]. »

22. Terminons « Elle est revêtue de force et « de beauté. » — De beauté comme de lin ; de force, comme de pourpre : car c'est grâce à sa force qu'elle a versé son sang dans les souffrances. « Aux derniers jours elle est comblée de « joie. » C'est faire entendre qu'elle demeure ici longtemps sous le pressoir. Comment d'ailleurs ses vêtements seraient-ils teints de pourpre si elle n'était dans les tourments ?

23. « Elle ouvre la bouche avec prudence. » — A nous qui sommes placés dans son sein, qui la louons, qui lui sommes intimement unis, qui en elle et avec elle attendons son Epoux, qu'il soit accordé d'ouvrir aussi la bouche avec prudence, non pas avec légèreté, mais avec attention, avec précaution, avec réflexion. « J'ai été « parmi vous dans un état de crainte et de grand « tremblement [3]. » Ainsi parle l'Apôtre, et c'est comme s'il disait : J'ai ouvert la bouche avec réflexion. « Notre bouche vous est ouverte, ô « Corinthiens [4]. »

Elle a ouvert la bouche « avec réflexion ; elle a « mis l'ordre dans ses paroles ; » louant la créature comme créature et le Créateur comme Créateur, les Anges comme des Anges et les corps célestes comme des corps célestes, les choses terrestres

[1] Isaïe LV, 1. — [2] I Cor. IX, 11. — [3] Philip. IV, 15. — [4] II Cor. XII, 14. — [5] Gen. XLII. — [6] Prov. VI, 26.

[1] Ephés. II, 13, 12, 19. — [2] Matt. XV, 21-28. — [3] I Cor. II, 3. — [4] II Cor. VI, 11.

comme terrestres, les hommes comme des hommes et les troupeaux comme des troupeaux; elle ne célèbre rien de déréglé, rien de désordonné; ne prend pas en vain le nom du Seigneur son Dieu, n'attribue pas au Créateur la nature de ce qui est créé; elle parle enfin de tout avec tant de mesure, qu'elle n'élève pas ce qui vaut moins au dessus de ce qui vaut davantage et n'abaisse pas non plus ce qui vaut davantage au dessous de ce qui vaut moins.

« Elle a mis l'ordre dans ses paroles. » Rien de plus beau que cet ordre. C'est pourquoi elle-même dit aussi : « Mettez en moi l'ordre dans « la charité [1]. » N'intervertissez pas, ne troublez pas, ne confondez pas ce que Dieu à réglé. « Mettez en moi l'ordre dans la charité. » Aimez-moi comme vous devez m'aimer, et Dieu comme vous devez aimer Dieu; n'offensez pas Dieu à cause de moi, ne m'offensez pas non plus pour tout autre, ni tout autre pour moi. « Mettez en moi l'ordre « dans la charité. » L'heureuse fille de cette femme forte, dont nous célébrons aujourd'hui les souffrances en même temps que les souffrances d'autres martyrs, et dont nous venons d'entendre la profession de foi, était entrée dans cet ordre, elle avait mis cet ordre dans ses paroles lorsqu'elle disait : Je rends à César l'honneur dû à César; mais c'est Dieu que je crains. « Elle a ouvert la bouche avec « réflexion et a mis l'ordre dans ses paroles. »

24. « La vie est sévère dans sa maison. » — « Sévère; » énergique, réglée; point de licence; elle n'aime pas la dissolution. « Elle ne mange pas « son pain dans l'oisiveté; » elle a dû le mériter.

25. Ici une question : cette femme laborieuse, pleine de vigilance et de sollicitude, conduit sa maison avec sévérité, se lève la nuit, empêche sa lampe de s'éteindre, se montre forte sous le poids de la tribulation, craintive tant qu'elle n'a point reçu l'accomplissement des promesses; elle affermit ses bras pour tourner le fuseau, et ne mange pas son pain dans l'oisiveté : pourquoi donc après ces travaux qui semblent indiquer la pauvreté et les besoins de cette vie, pourquoi se réjouira-t-elle aux derniers jours ? Pourquoi ? Vous voulez le savoir ? Ecoutez dans quelle espérance notre lampe brûle toute la nuit, écoutez.

« Ses fils se sont levés et enrichis. » Nous vivons maintenant dans la pauvreté, nous veillons dans la pauvreté et quand nous mourons nous nous endormons encore dans la pauvreté; mais nous nous éveillerons et nous serons riches. Ses fils alors seront opulents. « Ses fils se sont « levés et se sont enrichis. » Parle maintenant de toutes les richesses de cette terre, exposées aux voleurs et aux vers ! Pourquoi te vanter ? S'il te faut beaucoup, c'est que tu es faible. Tu as besoin de vêtements nombreux, parce que tu ne peux endurer le froid; de recourir aux bêtes de somme, parce que tu ne peux aller à pieds. Ce sont là des appuis de la faiblesse, non des ornements de la puissance. Les Anges ont-ils ces sortes de richesses ? Pour tout vêtement ils ont la lumière qui ne s'use ni ne se souille jamais. Là sont les vraies richesses, parce qu'on n'y connaît ni indigence ni besoin. Pourquoi donc chercher maintenant avant de t'éveiller ? Si tu es fils de la femme forte, considère à quelle époque on te promet l'opulence. « Ses fils se sont levés et « ont été enrichis. » Dispose-toi à recueillir des trésors à la résurrection. Ne t'attache point à ceux de cette vie, pour mériter d'obtenir ceux-là. « Ses fils se sont levés et ont été enrichis. »

26. « Et son Epoux l'a louée. » Nous la louerons aussi, mais non de nous-mêmes. « Son Epoux « l'a louée lui-même. » Quand « ses fils se sont « levés et ont été enrichis, » il a jeté les yeux sur elle, il l'a regardée et louée. Qui ne voudrait savoir quelles louanges il lui a données ? Si vous avez eu tant de plaisir à nous l'entendre louer, quels seraient nos transports, si nous pouvions entendre comment l'a louée son Epoux ? Il l'a louée à la résurrection : nous l'entendrons quand nous serons ressuscités. Mais dès maintenant ne l'a-t-il pas louée ? Voici, voici la louange qu'il lui donne, la louange qui la suivra partout. Ecoutez, écoutez comment son Epoux l'a louée en la voyant déjà si heureuse du bonheur de ses enfants, enrichis à la résurrection des morts.

27. « Beaucoup de filles ont fait des actes de « puissance. » Ce sont les louanges que lui donne son Epoux. « Beaucoup de filles ont fait des actes « de puissance. » Quelles sont ces filles auxquelles on la compare sans qu'elles lui soient comparables? « Beaucoup de filles on fait des actes « de puissance ; mais tu les as surpassées. » Attention ! je vous prie, nous touchons au terme de la leçon. J'ai besoin que vous soyez plus attentifs que jamais, et j'ai peur que vous ne soyez fatigués. Ecoutons ces louanges. « Beaucoup de « filles ont fait des actes de puissance ; mais « tu les as surpassées, tu t'es élevée au dessus de « toutes. » Quelles sont ces autres filles qui ont fait des actes de puissance, que la femme forte a sur-

[1] Cant. II 4.

passées et au dessus desquelles elle s'est élevée ? Quels actes de puissance celles-là ont-elles faits ? Comment celle-ci les a-t-elle surpassées ?

Il est des filles perverses, ce sont les hérésies. Pourquoi les appeler filles ? Parcequ'elles aussi sont nées de la femme forte. Pourquoi mauvaises filles ? Parce que, comme elle, elles reçoivent les sacrements sans vivre comme elle. Les hérésies ont les mêmes sacrements que nous, les mêmes Écritures, elles ont notre *Amen* et notre *Alleluia* ; plusieurs même ont notre symbole et beaucoup notre baptême : voilà pourquoi elles sont filles. Or voulez-vous apprendre ce qu'ailleurs, dans le Cantique des cantiques, il est dit à la femme forte ? « Comme le lis au « milieu des épines, ainsi ma bien-aimée s'élève « au milieu des filles [1]. » Chose merveilleuse ! Elles reçoivent à la fois le nom d'épines et le nom de filles. Et ces épines font des actes de puissance ? Sans aucun doute. Ne voyez vous pas comment, au sein même des hérésies, on prie, on jeûne, on fait l'aumône, on loue le Christ ? Je puis l'affirmer, il y a là de faux prophètes dont il a été dit : « Ils font des signes et des prodiges « jusqu'à tromper, s'il est est possible, les élus « mêmes. Voilà que je vous l'ai prédit [2]. » Oui les épines font des actes de puissance, et c'est de ces actes que s'entendent ces paroles : « N'avons-« nous pas mangé et bu en votre nom, et en votre « nom fait beaucoup de prodiges [3] ? » — « Mangé « et bu ; » ce qui ne signifie pas ici toute espèce de nourriture : vous savez de quelle nourriture ou de quel breuvage il peut être question. « Nous « avons aussi fait beaucoup de prodiges. » Beaucoup de filles font des actes de puissance, nous ne le nions pas ; les épines aussi portent des fleurs, mais point de fruits. Quant à cette femme à qui on dit : « Tu les as surpassées et tu t'es élevée « au dessus de toutes, » n'est-ce point en donnant et la fleur et le fruit qu'elle s'est ainsi élevée ?

28. Quel fruit porte-t-elle ? Comment s'est-elle élevée ? Je veux le savoir. « Je vous montre, « dit l'Apôtre, une voie plus élevée. » Comment, plus élevée ? Parce que c'est par là que la femme forte s'est élevée, par là qu'elle a surpassé toutes les filles. « Quand je parlerais les langues des « hommes et des Anges, si je n'ai point la cha-« rité, je suis devenu un airain sonnant, ou une « cymbale retentissante. » Ainsi le pouvoir de parler ces langues n'est qu'une fleur. « Quand je « connaîtrais tous les mystères et toutes les « sciences ; quand je saurais toutes les pro-« phéties et que j'aurais toute la foi, au point « de transporter des montagnes, (quelle puis-« sance !) si je n'ai pas la charité, je ne suis « rien. » Voici encore d'autres œuvres de puissance qui sont des fleurs et non des fruits : « Quand je distribuerais aux pauvres tout ce que « je possède, et que je livrerais mon corps pour « être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me « sert de rien [1]. »

Telle est « la voie élevée » que suit la femme forte : c'est pourquoi il lui a été dit : « Beaucoup « de filles ont fait des actes de puissance ; » beaucoup ont parlé les langues, connu tous les mystères, fait de nombreux prodiges, chassé les démons, distribué leurs biens aux pauvres, livré leurs corps aux flammes : elles sont au dessous de toi, parce qu'elles n'avaient pas la charité. « Pour toi, tu les as surpassées et tu t'es élevée au « dessus de toutes, » non-seulement par les fleurs, mais aussi par les fruits dont tu étais chargée, enrichie.

Vois à son origine cette grappe si chargée. En énumérant les œuvres de la chair, saint Paul nomme « la fornication, l'impureté, la luxure, « le culte des idoles, les empoisonnements, les « inimitiés, les contestations, les jalousies, les « colères, les rixes, les dissensions, les hérésies, « les envies, les débauches de table, les ivro-« gneries et autres choses semblables. Je vous le « prédis comme je l'ai prédit déjà, continue-t-« il, ceux qui se livrent à ces désordres n'ob-« tiendront pas le royaume de Dieu ; » et après avoir énuméré toutes ces épines destinées au feu, « le fruit de l'esprit, dit-il, est la charité. » Or à la charité comme à la source, comme à la racine, il rattache le reste, « la joie, la paix, la pa-« tience, la douceur, la bonté, la foi, la man-« suétude, la continence [2]. » Que cette grappe de vertus est belle ! C'est qu'elle est attachée à la charité. « Beaucoup de filles ont fait des actes de « puissance, pour toi, tu les as surpassées, tu t'es « élevée au dessus de toutes. »

29. Que leur reste-t-il ? « De fausses grâces « et une vaine beauté de femme. » Car si je n'ai la charité, « je suis un airain sonnant et une « cymbale retentissante ; je ne suis rien, je ne « profite de rien. » Ainsi ce sont de « fausses « grâces et une vaine beauté de femme. »

« La femme sage est en bénédiction. » — La

[1] Cantiq. II, 2. — [2] Matt. XXIV, 24 25. — [3] Luc, XIII, 26 · Matt. VII, 22.

[1] I Cor. XII, 31 ; XIII, 1-3. — [2] Galat. V, 19-23.

femme sage, celle qui a cherché à comprendre, qui a observé ce qu'elle a compris; celle-là est en bénédiction, et non ces fausses apparences, cette vaine grace. La femme sage est en bénédiction.

« Or elle célèbre la crainte du Seigneur. » Cette femme que l'on bénit, loue, parcequ'elle est sage, le principe même des bénédictions qu'elle reçoit. Que loue-t-elle? La crainte du Seigneur qui l'a menée jusqu'à la sagesse; car la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse [1]. « Or elle célèbre la crainte du Seigneur. » Cette femme s'est montrée tant de fois laborieuse durant la nuit, patiente au milieu de tant de scandales, prévoyante dans l'attente, forte à souffrir, constante à persévérer : ses travaux sont finis. « Donnez-lui « du fruit de ses mains. » Elle a produit, elle a produit, elle est digne de recueillir. « Donnez-« lui du fruit de ses mains. » — Que lui donner? — « Venez, bénis de mon père. » — « Donnez-« lui du fruit de ses mains. » — Que lui donner ? — « Recevez le royaume qui vous a été préparé « dès l'origine du monde. » — Voilà ce qu'il faut lui donner. — Et de quels fruits de ses mains? — « J'ai eu faim, et vous m'avez donné « à manger [2]. » — « Donnez-lui du fruit de ses « mains. »

30. Et ses travaux terminés, qu'aura-t-elle à faire ensuite? « Que son Epoux soit loué aux « portes de la ville. » Voir Dieu, louer Dieu, tel sera le port heureux où aboutiront nos travaux. Là on ne dira plus : Lève-toi, travaille, donne des vetements à tes serviteurs, prépare-t'en à toi-même, orne-toi de pourpre, distribue des aliments à ta famille, ne laisse pas s'éteindre la lampe, sois vigilante, lève-toi la nuit, ouvre ta main au pauvre, remplis ton fuseau; tu ne travailleras plus pour le besoin, il n'y aura plus de besoin; tu n'y romps pas le pain au pauvre, personne ne mendie; tu ne reçois point d'étranger, chacun vit dans sa patrie; tu ne visites point des malades, tous jouissent d'une santé inaltérable; tu ne couvres point ceux qui sont nus, tous sont revêtus de l'éternelle lumière; tu n'ensevelis pas de mort, tous vivent sans fin. Quoique néanmoins tu ne fasses rien de tout cela, tu n'es pas à rien faire. Tu verras Celui que tu as désiré, et tu le loueras sans relâche. Voilà le fruit que tu recueilleras. Tu jouiras alors de ette grâce unique que tu as sollicitée : « J'ai demandé une « grâce au Seigneur, je la demanderai encore, « c'est d'habiter dans la maison du Seigneur « tous les jours de ma vie. » Et qu'y feras-tu ? « Et d'y contempler les délices du Seigneur [1]. — Et « que son Epoux soit loué aux portes de la ville. — « Heureux ceux qui habitent dans votre demeure, « ils vous loueront dans les siècles des siècles [2]. »

[1] Ps. CX, 10. — [2] Matt. XXV, 34, 35.

[1] Ps. XXVI, 4. — [2] Ps. LXXXIII, 5.

SERMON XXXVIII.

DÉTACHEMENT DU MONDE. [1].

ANALYSE. — Nous contenir et souffrir sont deux vertus que tout ici nous invite à pratiquer avec soin. — I. C'est le moyen de conquérir le ciel. En effet 1 les biens et les maux sont mêlés ici bas, distribués indistinctement aux bons et aux méchants; il faut mériter par la souffrance et la tempérance les biens qui seront l'exclusif partage des justes. 2 Sans doute il faut travailler; mais n'est-ce pas la loi naturelle, que tout serviteur travaille, avant d'obtenir son salaire? 3 Ne ferons-nous pas pour un bonheur aussi important ce que l'on fait pour donner aux passions une satisfaction si vide et si douteuse? — II. C'est le moyen de conserver les biens de la terre. En effet 1 Jésus-Christ l'assure formellement dans l'Evangile en s'adressant au jeune homme riche qui demandait à le suivre. 2 Il assure même que faire l'aumone en son nom c'est lui prêter et lui donner à lui-même. Est-il des mains plus sures que les siennes? 3 Les pauvres deviennent ainsi comme les porteurs au ciel des aumones des riches chrétiens. — Donc réveillons notre foi, surtout dans ces temps de calamité, et ne nous attachons qu'à ce qui dure.

1. Deux vertus nous sont commandées dans cette vie laborieuse : nous contenir et souffrir. Il nous est ordonné de nous contenir à l'égard de ce que l'on appelle biens dans ce monde et de souffrir ce que l'on y appelle maux. La première de ces vertus se nomme tempérance, la seconde patience; et toutes deux purifient l'âme et la rendent capable de recevoir la nature divine. Nous avons besoin de tempérance pour mettre

[1] Eccli. II, 1-3.

un frein aux passions et réprimer nos convoitises, pour ne pas nous laisser séduire par de funestes caresses ni énerver par ce que l'on nomme la prospérité, pour ne pas nous fier au bonheur de la terre et pour chercher sans fin ce qui ne doit pas avoir de fin. Or, de même que la tempérance doit ne se pas fier au bonheur du monde, ainsi la patience doit ne pas céder devant les malheurs du temps; et que nous soyons dans l'abondance ou dans la gêne, nous devons attendre le Seigneur pour recevoir de lui ce qui est vraiment bon et suave et pour être délivrés par lui des maux véritables.

2. Dieu réserve pour la fin de la vie les biens qu'il promet aux justes, et pour cette fin aussi les maux dont il menace les impies. Quant aux biens et aux maux qui se rencontrent et se mêlent dans le siècle, ils ne sont le partage exclusif ni des bons ni des méchants. Les bons et les méchants possèdent à la fois ce qu'ici bas l'on appelle biens : ainsi la santé est pour les bons et les méchants ; tu trouveras aussi les richesses chez les uns et chez les autres. Ne voyons nous pas qu'il est donné aux bons et aux méchants d'avoir des enfants pour leur succéder ; que s'il y a des bons il y a aussi des méchants pour vivre longtemps ? Enfin quels que soient les autres biens du siècle que tu passes en revue, tu les rencontres indistinctement chez les bons et chez les impies. Également les bons et les méchants souffrent les peines et les afflictions de la vie, la faim et la maladie, la douleur et les pertes, l'oppression et le deuil : ce sont là pour tous des sujets de larmes. Il est donc facile de reconnaître que les biens du monde sont pour les bons et pour les méchants, et que les uns comme les autres supportent le poids de la vie.

Pour ce motif plusieurs chancellent dans les voies de Dieu et tendent à s'en écarter. Combien en effet s'égarent misérablement, après avoir entrepris et s'être déterminés de servir Dieu pour s'enrichir des biens de la terre, être préservés ou délivrés des afflictions du siècle ! Quand, après s'être proposé ce bien et l'avoir considéré comme la récompense de leur piété et de leur religion, ils se voient dans la peine tandis que les impies prospèrent, ils s'imaginent être frustrés de leur récompense, être trompés par Celui qui les a appelés à son service ; ils croient même devant cette déception que Dieu ne leur a commandé de travailler que pour se jouer d'eux, et ils l'abandonnent. Malheureux ! où vont-ils en s'éloignant de Celui qui les a créés pour s'attacher à ce qu'il a fait ? Lorsque le monde commencera à leur échapper, que deviendront ces amis du temps qui ont perdu l'éternité ?

3. Ainsi donc, quand Dieu veut qu'on se donne à lui, c'est en vue de ces biens qu'il ne réserve qu'aux bons et en vue de ces maux qu'il infligera seulement aux méchants et qui comme les biens ne se montreront qu'au terme de la carrière. Quelle serait la récompense de la foi, la foi même mériterait-elle son nom si tu voulais jouir maintenant de ce qui ne doit plus t'échapper ? Tu ne dois donc pas voir ce que tu as à croire, mais croire ce que tu dois voir et le croire jusqu'au moment où tu le verras, dans la crainte que cette vue ne te couvre de confusion. Ainsi croyons durant l'époque de la foi, avant l'époque où nous serons admis à voir. « Tant « que nous sommes dans ce corps, dit en effet « l'Apôtre, nous voyageons loin du Seigneur, « car c'est avec la foi que nous marchons [1]. » Ainsi nous marchons par la foi tant que nous croyons ce que nous ne voyons pas ; nous verrons un jour, nous verrons Dieu face à face tel qu'il est.

L'Apôtre Jean distingue aussi ces deux temps dans une épître. « Mes biens aimés, dit-il, nous « sommes maintenant les enfants de Dieu, et ce « que nous serons ne paraît pas encore. » Voilà le temps de la foi : voici celui de la claire vue. « Nous savons, dit-il encore, que nous lui serons « semblables quand il se montrera, car nous le « verrons tel qu'il est [2]. »

4. Ce temps de la foi est un temps laborieux ; qui le nie ? Il est laborieux ; mais n'est-ce pas le travail qui prépare la récompense ? Ne sois point indolent à faire le travail dont tu convoites le prix. Si tu avais loué un ouvrier, tu ne lui compterais pas son salaire avant de l'avoir vu à l'œuvre ; tu lui dirais : Travaille, je te paierai ensuite ; lui-même ne dirait pas : Paie, et je travaillerai. Ainsi fait Dieu. Si tu as la crainte de Dieu, tu ne tromperas point ton ouvrier, et en te défendant de tromper un ouvrier, Dieu te tromperait ? Il est possible néanmoins que tu ne donnes point ce que tu as promis ; malgré toute la sincérité du cœur, la faiblesse humaine rencontre parfois des obstacles dans la pénurie. Mais nous n'avons rien à craindre de Dieu ; il ne peut tromper, car il est la vérité ; et il possède tout en abondance car il a tout fait.

[1] II Cor. v, 5, 7. — [2] I Jean, III, 2.

5. Ainsi confions-nous à Lui, mes frères ; c'est notre premier devoir. Oui le premier acte de notre religion et de notre vie doit être de tenir notre cœur affermi dans la confiance, et par cette confiance de bien vivre, de nous abstenir des séductions et de supporter les afflictions du temps ; de demeurer invincibles à leurs caresses et à leurs menaces, pour ne point nous laisser aller aux unes et pour ne nous briser pas contre les autres. Ainsi donc avec la tempérance et la patience, nous possèderons tous les biens sans aucun mélange de maux, lorsque les biens temporels auront cessé et qu'il n'y aura plus de maux à craindre.

C'est pourquoi il était dit dans la lecture : « Mon fils, quand tu t'approches du service de « Dieu, demeure dans la justice et dans la « crainte, et prépare ton âme à la tentation. Ré« prime ton cœur et souffre afin que ta vie « croisse aux derniers jours. » — « Afin que « ta vie croisse aux derniers jours ; » et non pas maintenant. Et de combien croîtra-t-elle, pensons-nous ? Jusqu'à devenir éternelle. Aujourd'hui en effet la vie humaine en s'allongeant ou en paraissant s'allonger, décroît plutôt qu'elle ne croît. Examinez et voyez, raisonnez et comprenez qu'elle décroît. Un homme vient de naître, c'est un exemple ; Dieu lui donne soixante-dix ans de vie. Il avance en âge et nous disons qu'il avance dans la vie. Mais avance-t-il ou recule-t-il ? Sur soixante-dix ans il en a vécu soixante, il lui en reste dix ; quelle diminution de la somme ! et plus il vit, moins il lui en reste. Donc en croissant ta vie décroît, plutôt qu'elle ne croît. Ah ! tiens ferme aux promesses de Dieu, « afin « que » cette « vie croisse aux derniers jours. »

6. Ce qui suit n'a pas été lu : « Accepte tout « ce qui t'arrive, demeure en paix dans la dou« leur et pendant ton humiliation garde la pa« tience ; car l'or et l'argent s'épurent par la « flamme et les hommes agréables à Dieu, dans « le creuset de l'humiliation [1]. » Tu trouves cette épreuve difficile et tu succombes. Mais ne perds-tu point ce qui dure toujours ? Combien d'hommes souffrent beaucoup pour l'argent qui passe, et tu ne veux pas souffrir pour la vie qui demeure ? Tu refuses de travailler en vue des divines promesses ; refuses-tu de le faire quand il s'agit de tes passions ? Que n'endurent pas les voleurs pour leurs injustices ? Que n'endurent pas les scélérats pour leurs crimes, les débauchés pour leurs désordres, et pour leur avarice les marchands qui passent les mers, qui jettent aux tempêtes et leur corps et leur âme, qui laissent ce qu'ils possèdent pour courir à l'inconnu ? L'exil est un châtiment quand le juge y condamne ; il devient un sujet de joie quand il est commandé par l'avarice. L'avarice ne pourrait-elle exiger de toi ce que la sagesse t'ordonne de plus difficile ? Tu le fais toutefois pour obéir à l'avarice, et après l'avoir fait qu'obtiendras-tu en retour ? — Une maison remplie d'or et d'argent — Mais n'as-tu pas lu : « L'homme passe comme une ombre, « cependant il s'agite en vain ; il amasse des « trésors et il ne sait pourquoi. » Pourquoi donc as-tu chanté : « Seigneur, ne soyez pas sourd à « mes sanglots [1] ? » Pourquoi es-tu sourd à ses paroles quand tu veux qu'il ne le soit pas à tes gémissements ? Condamne ton avarice et il t'appellera à sa sagesse.

Mais le joug de la sagesse ne te paraîtra-t-il point difficile à supporter ? Soit ; mais ne perds pas de vue le but, la récompense. Si tu amasses des trésors avec la sagesse, ne sais-tu pour qui ? N'est-ce pas pour toi ? Réveille-toi, courage ! aies au moins l'intelligence de la fourmi [2]. Voici l'été, fais des provisions pour l'hiver. Cherche aux beaux jours ce qui te soutiendra durant les jours mauvais. Voici les beaux jours, tu es en été : ne sois pas indolent, recueille les grains laissés sur l'aire du Seigneur, écoute la parole de Dieu dans l'Église de Dieu, et cache-la dans ton cœur. Oui, tu es aux beaux jours ; mais viendront pour toi les mauvais. Tout homme doit s'attendre aux tribulations ; possédât-il tous les biens de la terre, il faut au moins qu'il traverse les angoisses de la mort pour arriver à une autre vie. Quel homme pourrait dire : Je suis heureux, et je ne mourrai pas ?

7. Et si tu aimes la vie, si tu crains la mort, cette crainte même de la mort n'est-elle pas un hiver de chaque jour ? N'est-ce pas au moment de la prospérité que la crainte de la mort affecte plus vivement, puisqu'au moment de l'adversité nous ne redoutons pas la mort ?

Aussi ce riche qui était si satisfait de ses richesses, car il possédait de nombreux trésors et de vastes domaines, était, je crois, troublé par la peur de la mort, et cette mort le désséchait au milieu des délices. Il faudrait, se disait-il, abandonner ces biens, il les avait amassés et ne savait pour qui. Il aurait voulu des biens éternels,

[1] Eccli. II, 1-6.

[1] Ps. XXXVIII, 7, 13. — [2] Prov. VI, 6.

il vint donc au Seigneur et lui dit : « Bon Maître, « qu'ai-je à faire de bien pour obtenir la vie « éternelle ? » J'ai du bien, mais il s'échappe de mes mains; dites-moi comment faire pour en jouir toujours ; dites-moi comment arriver à ne rien perdre. « Si tu veux parvenir à la vie, lui ré« pondit le Seigneur, observe les comman« dements. » Lesquels demanda-t-il ? Ils lui furent rappelés et il répliqua qu'il les avait gardés depuis sa jeunesse. Le Seigneur, le divin conseiller de la vie éternelle, reprit alors : « Une « chose te manque : si tu veux être parfait, va, « vends tout ce que tu possèdes donne-le aux « pauvres et tu auras un trésor dans le ciel. » — Remarquez, le Seigneur ne dit pas : Jette, mais . « Vends, viens et suis-moi [1]. »

Cet homme mettait son bonheur dans ses richesses ; s'il demandait au Seigneur le bien qu'il devait faire pour obtenir la vie éternelle, c'est qu'il voulait quitter délices pour délices et redoutait de laisser celles dont il jouissait : il retourna donc plein de tristesse à ses trésors de terre. Il ne voulut pas croire que le Seigneur peut conserver au ciel ce qui sur la terre doit périr. Il ne voulut pas aimer réellement ce qu'il possédait ; en le tenant mal il le laissa tomber, en l'aimant beaucoup il le perdit, Ah ! s'il l'avait bien aimé, il l'aurait envoyé au ciel pour ensuite y aller lui-même. Le Seigneur lui avait montré une maison pour l'y déposer, non un lieu pour l'y perdre : car « où est ton trésor, dit-il encore, « là aussi sera ton cœur [2]. »

8. Mais les hommes veulent voir leurs richesses. — Toutefois ne craignent-ils pas de laisser voir les trésors qu'ils amassent sur la terre ? Ils les enterrent, ils les enferment, ils les cachent; les voient-ils donc après les avoir enfermés et cachés ? Le possesseur même ne les voit pas ; il désire que personne ne les voie, il craint qu'ils ne soient découverts. N'est-ce pas chercher à être riche dans la pensée et non dans la réalité ? Ne semble-t-il pas qu'il suffise à cet homme d'avoir conscience de ce qu'il conserve en terre ? Oh ! que ta conscience serait bien plus à l'aise et en meilleur état si tu conservais ton bien dans le ciel ! Quand ici tu l'as enfoui, tu crains que ton serviteur ne vienne à savoir où, pour l'enlever et s'enfuir. Ici donc tu crains parce que ton serviteur pourrait te le dérober ; mais là rien n'est à craindre, car ton Seigneur est pour toi un sûr gardien.

[1] Matt. XIX. 16-22. — [2] Ib. VI. 21.

Mon serviteur est fidèle, réponds-tu ; il sait où est mon trésor, mais il ne me trahira pas, il ne me l'enlèvera pas. Compare-le à ton Seigneur. Ton serviteur est fidèle ; ton Dieu t'a-t-il jamais trompé ? Ton serviteur est incapable de dérober, mais il peut laisser périr ; ton Dieu ne peut ni l'un ni l'autre. Il te conserve ton trésor et il t'attend ; il te délivre et t'inspire de l'attendre lui-même ; il ne perdra non plus ni toi ni ce que tu lui confies. Viens, dira-t-il, reçois ce que tu as déposé près de moi. Que dis-je ? il ne te parle pas ainsi. Je t'ai défendu de prêter à usure, dit-il, et à usure je t'ai emprunté. Tu voulais en prêtant accroître tes richesses, tu donnais à un homme pour en recevoir davantage : il était gai en recevant, mais il pleurait en rendant. Voilà ce que tu voulais et je m'y opposais, car c'est moi qui ai loué « celui qui n'a point prêté son argent « à usure [1]. » Je t'interdisais l'usure ; je te l'ordonne maintenant ; prête-moi à usure.

Ainsi donc te parle ton Seigneur : Tu veux donner peu et recevoir beaucoup ; laisse-là ce malheureux qui pleure quand tu lui réclames; viens à moi qui suis si heureux de rendre. Me voici ; donne et reçois ; au temps des comptes je te rendrai. Que te rendrai-je ? Tu as donné peu, reçois davantage ; tu m'as donné de la terre, voici le ciel ; tu m'as donné du temps, voici l'éternité ; tu m'as donné ce qui m'appartient, me voici moi-même. En effet m'as-tu rien donné que tu ne l'aies reçu de moi ? Je ne te rendrais pas ce que tu as donné, moi qui t'ai mis en mesure de donner ; moi qui t'ai donné le Christ à qui tu as donné et qui te dira : « Quand vous « l'avez fait à l'un de mes petits, c'est à moi que « vous l'avez fait [2] ? » Ainsi Celui à qui tu donnes nourrit les autres et il a faim à cause de toi ; il donne et reste dans le besoin. Tu veux bien recevoir quand il donne, et ne donner pas quand il a besoin ! Le Christ est dans le besoin quand le pauvre y est ; il est prêt à donner l'éternelle vie à tous ses serviteurs, et maintenant il daigne recevoir dans la personne de chaque pauvre !

9. Il indique même où tu dois mettre ton bien, il dit le lieu où tu devrais l'envoyer. Pour ne pas le perdre transporte-le de la terre au ciel. Combien ont déjà perdu ce qu'ils voulaient conserver et n'ont pas appris par ces accidents, à prendre mieux leurs précautions ! Que l'on vienne à te dire : Transporte tes richesses d'Occident en Orient, si tu ne veux pas les perdre ; tu es emba-

[1] Ps. XIV. 5. — [2] Matt. XXV 40.

rassé, en peine, inquiet ; tu examines ce que tu possèdes et à la vue de tant d'objets tu reconnais pour toi l'impossibilité d'aller t'établir au loin : peut-être même pleures-tu dans cette obligation d'émigrer sans trouver moyen d'emmener ce que tu as amassé.

C'est plus loin encore qu'il te faut émigrer puisque Dieu t'a dit, non pas : Va d'Occident en Orient, mais : va de la terre au ciel. Tu es plus embarrassé encore, parce que tu vois une difficulté plus grande et tu dis en toi-même : Si je ne trouvais ni assez de bêtes de charge ni assez de vaisseaux pour me mener d'Occident en Orient, comment trouver des échelles capables de tout me monter au ciel ? — Ne sois pas en peine, reprend le Seigneur, ne sois pas en peine ; c'est moi qui t'ai fait riche, moi qui t'ai mis en mesure de donner et je t'ai préparé des portefaix dans les pauvres. Si par exemple tu trouvais dans le besoin un homme d'outre-mer, ou bien si tu trouvais dans quelque embarras un citoyen du pays où tu veux aller, ne dirais-tu pas : Cet homme est du lieu où je veux me rendre ; il manque ici de quelque chose, je vais le lui avancer afin qu'il me le rende par là? Le pauvre est ici dans l'indigence, et le pauvre est citoyen du royaume des cieux : pourquoi hésiter à le prendre pour t'aider à faire la traversée? Quand on avance ainsi à un étranger, c'est dans l'espoir de recevoir davantage lorsqu'on sera arrivé au pays de cet étranger : faisons de même.

10. Pour cela il suffirait de croire, de ranimer notre foi. Nous nous livrons en effet à des agitations vaines. Pourquoi des agitations vaines? Lorsque le Christ était endormi dans la barque, ses disciples faillirent être engloutis par les flots. Vous connaissez l'histoire : Jésus dormait, et ses disciples étaient dans le trouble; les vents soufflaient avec violence, les flots se soulevaient et la barque allait être submergée [1]. Pourquoi? Encore une fois c'est que Jésus dormait. Ainsi ta barque est agitée, ainsi ton cœur se trouble quand le vent des tentations souffle avec violence sur la mer du siècle. Pourquoi, sinon parceque ta foi est endormie? et l'Apôtre Paul dit que par la foi le Christ habite dans nos cœurs [2]. Réveille donc le Christ dans ton âme, ranime ta foi, apaise ta conscience et ton esquif est sauvé du naufrage. Comprends que l'auteur des promesses ne saurait tromper. Toutes encore ne te paraissent pas accomplies, parce que l'époque n'en est pas venue. Déjà néanmoins tu vois l'accomplissement d'un grand nombre. Dieu a promis son Christ, il l'a donné; il a promis sa résurrection, il est réssuscité; il a promis que son Église se répandrait dans tout l'univers, elle y est répandue ; il a prédit les tribulations mêmes et d'énormes calamités, n'en a-t-on pas vu? Que reste-t-il ? Les promesses sont accomplies, les prédictions le sont aussi, et tu as peur que le reste ne s'accomplisse pas! Ah ! tu devrais craindre, si tu ne voyais rien de ce qui a été annoncé. Voici des guerres, voici des famines, voici des renversements ; voici royaume contre royaume, voici des tremblements de terre, des calamités immenses ; les scandales se multiplient, la charité se refroidit, l'iniquité s'étend : lis, tout cela a été prédit. Lis et reconnais-le ; tout ce que tu vois était annoncé ; et en comptant ce qui est arrivé, crois fermement que tu verras ce qui ne l'est pas encore. Quoi! en voyant Dieu te montrer ce qu'il a prédit, tu ne crois pas qu'il donne ce qu'il a promis? Tes inquiétudes mêmes doivent être l'affermissement de ta foi.

11. Si nous sommes à la fin du monde, il faut le quitter et non l'aimer. Comment! il est agité et tu l'aimes? Que serait-ce donc s'il était tranquille? Comment t'attacherais-tu à sa beauté, puisque tu l'embrasses ainsi dans sa laideur ? Comment en cueillerais-tu les fleurs, puisque tu ne retires point la main du milieu de ses épines ? Tu ne veux pas laisser le monde, il te laisse et tu cours après?

Ah ! mes très-chers, purifions nos cœurs et ne perdons point la patience; appliquons-nous à la sagesse et observons la tempérance. Le travail passe, voici le repos; les fausses douceurs passent aussi, et voici le bien désiré par l'âme fidèle, le bien après lequel soupire ardemment quiconque est étranger dans ce siècle : c'est la bonne patrie, la patrie céleste, la patrie où on voit les anges, la patrie où nul habitant ne meurt et où n'entre aucun ennemi ; la patrie où tu pourrais avoir Dieu pour éternel ami sans avoir aucun ennemi à redouter.

[1] Matt. VIII 23-27. — [2] Ephes. III 17.

SERMON XXXIX.

LE DÉTACHEMENT DU MONDE ET L'AUMONE. [1].

ANALYSE. — Si le jour de la mort est incertain pour nous, c'est afin de nous tenir constamment prêts à mourir. Comment donc s'attacher aux biens du monde, que l'on est toujours exposé à quitter? Comment rechercher avec tant d'avidité les richesses, si remplies de périls? Comment ne les pas distribuer en larges aumônes? N'est-ce pas le moyen de les conserver sûrement, puisque l'aumône s'adresse à Jésus-Christ même? Faites l'aumône chacun selon vos moyens, et dans l'intention d'obtenir les grâces nécessaires au salut.

1. Frères, nous l'avons entendu, le Seigneur nous dit par l'organe du prophète : « Ne tarde « point de te convertir à Dieu et ne remets point « de jour en jour ; car sa colère viendra soudain « et il te perdra au moment de la vengeance. » Il t'a promis qu'au jour de la conversion il oublierait tous tes péchés passés; mais a-t-il promis que tu vivras demain? Ou bien, Dieu ne l'ayant pas promis, l'astrologue te l'aurait-il assuré pour te faire condamner avec lui? Il est utile que Dieu ait laissé dans l'incertitude le jour de la mort; chacun doit méditer avec avantage sur son dernier jour. C'est par miséricorde que le Seigneur cache à chacun le moment où il mourra ; et si l'on ignore le dernier, c'est pour que l'on sanctifie tous les jours,

2. Mais le monde fait obstacle; partout il flatte et il attire ; on aime la grandeur de la fortune, l'éclat des honneurs, le respect qu'impose la puissance. On aime tout cela; que néanmoins on écoute l'Apôtre : « Nous n'avons rien ap« porté dans ce monde, dit-il, et nous n'en pou« vons rien emporter. » C'est aux honneurs de te chercher, non à toi de chercher les honneurs. Car tu dois prendre la dernière place, afin que celui qui t'a invité te fasse monter à une place plus honorable [2]. S'il ne le fait pas, mange où tu es, puisque tu n'as rien apporté dans ce monde. Est-ce peu pour toi de manger le bien d'autrui? Reste donc en quelque lieu que ce soit et mange. Tu diras : Je mange mon bien. Écoute l'Apôtre : « Nous n'avons rien apporté dans ce monde. » En y venant tu as trouvé une table servie. Mais au Seigneur appartient la terre et tout ce qu'elle renferme [3].

3. « Ceux en effet qui veulent devenir riches, » dit l'Apôtre. Il ne dit pas : Ceux qui sont riches; mais : « Ceux qui veulent le devenir, » c'est la passion qu'il condamne, non la richesse. « Ceux « qui veulent devenir riches tombent dans la « tentation et dans beaucoup de désirs inutiles « et nuisibles qui plongent les hommes dans la « ruine et la perdition. » Tu aimes l'argent, et tu ne crains pas cela? C'est une bonne chose que la fortune, une bonne chose qu'une grande fortune. Mais « ils tombent dans la tentation : » tu ne crains pas? « Ils tombent dans beaucoup « de désirs inutiles et nuisibles : » tu n'as point peur? Crains où mènent ces désirs. Et où mènent-ils? « Ils plongent les hommes dans la ruine et la « perdition. » Et tu restes sourd? Tu ne crains pas la ruine et la perdition? Dieu tonne si fort et tu dors si profondément?

4. A ceux qui sont déjà riches l'Apôtre donne encore un conseil. « Commande, dit-il, aux « riches de ce siècle de ne s'enfler pas d'orgueil. » L'orgueil est le ver rongeur produit par les richesses. Il est difficile au riche de n'être pas superbe. Supprime l'orgueil, les richesses n'ont rien de nuisible. Mais que dois-tu en faire pour ne laisser pas inutiles les largesses du Seigneur? Tu dois « ne pas t'enfler d'orgueil; » à bas ce vice; « n'espérer pas aux richesses fragiles; » à bas ce vice encore. Après avoir écarté ces désordres, exerce-toi aux bonnes œuvres. Auxquelles? Écoute : « Qu'ils soient riches en bonnes « œuvres, continue l'Apôtre, et qu'ils n'espèrent « point aux richesses incertaines. » En quoi espéreront-ils? « Au Dieu vivant qui nous donne « tout abondamment pour en jouir. » Il donne le monde au pauvre, il le donne également au riche. Celui-ci, pour être riche, a-t-il deux corps à nourrir? Considérez et remarquez comme les pauvres dorment quand ils sont rassasiés des dons de Dieu. Celui qui vous nourrit, les nourrit aussi par vous.

5 Ainsi donc que l'on n'aime pas la fortune : mais si on en a, voici ce qu'il en faut faire. Vous qui en avez, enrichissez-vous. En quoi? « En « bonnes œuvres. Qu'ils donnent aisément, dit « l'Apôtre, qu'ils partagent. » Je vois d'ici l'avarice se contracter en entendant ces mots :

[1] Eccli. v, 8, 9. — [2] Luc, XIV, 10. — [3] Ps. XXIII, 1.

« Qu'ils donnent aisément, qu'ils partagent ; » on dirait qu'arrosée d'eau froide elle se raidit et se serre le sein en disant : Je ne perds pas, moi, le fruit de mes travaux. Infortuné, tu ne veux pas perdre le fruit de tes travaux ; mais tu mourras ; tu n'as rien apporté dans ce monde, tu ne saurais non plus en rien emporter ; et n'en rien emporter, n'est-ce pas perdre le fruit de tous tes travaux ? Écoute donc le conseil de Dieu même.

Ne t'effraie point d'avoir entendu : « Qu'ils « donnent aisément, qu'ils partagent. » Écoute encore ce qui suit, attends, ne me ferme pas la porte ni l'entrée de ton cœur, attends. Veux-tu savoir qu'en donnant aisément, qu'en partageant tu ne perdras pas et que même tu ne conserveras que ce que tu auras donné ? « Qu'ils s'amassent, « est-il dit ensuite, un trésor qui soit pour l'a- « venir un solide fondement, afin d'acquérir la « vie éternelle. » Elle est donc fausse cette vie qui te charme ; tu vis ici comme dans un songe. Si cette vie est un songe, la mort en sera le réveil ; qu'auras-tu alors dans les mains ? Vois-tu dormir ce mendiant ? Il voit en songe un héritage lui advenir, rien n'est plus heureux que lui avant le réveil. Il croit avoir au moins de riches vêtements, des vases précieux, d'or et d'argent ; il croit prendre possession de beaux et vastes domaines et voir à ses pieds de nombreuses familles : mais il s'éveille et pleure ; il accuse celui qui l'a éveillé comme nous accuserions celui qui nous aurait dépouillés. Un psaume parle manifestement de ceci. « Ils ont dormi leur sommeil, « dit-il, et tous ces hommes de richesses n'ont rien « trouvé dans leurs mains[2], » après s'être éveillés.

6. Ainsi donc tu n'emporteras rien, puisque tu n'as rien apporté. Veux-tu ne rien perdre ? Envoie là haut ce que tu as rencontré ; donne au Christ, car le Christ consent à recevoir ici. Donne au Christ et tu ne perdras pas. Tu ne perds point en confiant à ton esclave ce que tu as gagné ; et tu perdrais en confiant à ton Seigneur ce que tu as reçu de lui-même ? Le Christ veut bien être ici dans l'indigence ; mais c'est à cause de nous. Il pouvait nourrir tous ces pauvres que vous voyez, comme il a nourri Elie, par le ministère d'un corbeau. Cependant il a ôté le corbeau à Elie même en faisant nourrir ce prophète par une veuve, c'est une grâce qu'il accordait non à Elie mais à cette veuve [1].

Ainsi donc, quand Dieu fait des pauvres, en ne voulant pas qu'ils possèdent, quand Dieu fait des pauvres, il éprouve les riches, car il est écrit : « Le pauvre et le riche se sont rencontrés. » Où se sont-ils rencontrés ? Dans cette vie. L'un est né, l'autre aussi, ils se sont trouvés, ils se sont rencontrés. Et qui les a faits tous deux ? Le Seigneur [2]. Il a fait le riche pour aider le pauvre, et le pauvre pour éprouver le riche.

Que chacun agisse selon ses moyens ; nous ne disons pas qu'on aille jusqu'à se mettre à la gêne. C'est ton superflu dont un autre a besoin. Vous avez entendu tout à l'heure, quand on lisait l'Evangile : « Quiconque donnera à l'un de « ces petits un verre d'eau froide à cause de « moi, ne perdra point sa récompense [3]. » Le Sauveur met en vente le royaume des cieux et il l'adjuge pour un verre d'eau froide. Mais c'est quand celui qui fait l'aumône est pauvre qu'il doit verser des charités de verre d'eau froide. Celui qui a plus doit donner davantage. Cette veuve donna deux oboles [4] ; Zachée donna une moitié de tous ses biens, et il réserva l'autre moitié pour réparer ses injustices [5].

L'aumône profite à qui a changé de vie. Quand en effet tu donnes au Christ indigent, c'est pour racheter tes péchés passés. Car si tu donnais pour obtenir de pouvoir pécher toujours impunément, ce ne serait point nourrir le Christ ; ce serait essayer de corrompre ton juge. Faites donc l'aumône pour demander que vos prières soient exaucées et que Dieu vous aide à améliorer votre vie. Oui, en changeant de vie, améliorez votre vie, afin d'obtenir, par vos aumônes et vos prières, que vos péchés soient effacés et que vous parveniez aux biens à venir et éternels.

[1] Tim. VI. 7-19. — [2] Ps. LXXV. 6.

[1] III Rois XVII, 6. — [2] Prov. XXII, 2. — [3] Matt. X. 42. — [4] Marc, XII 42. — [5] Luc, XIX, 8.

SERMON XL.

CONTRE LE DÉLAI DE LA CONVERSION.[1].

ANALYSE. — Notre devoir est de servir Dieu avec une patience et une confiance inaltérables. Combien donc ils se trompent ceux qui ne veulent point revenir à lui, soit par désespoir soit par présomption! Combien se méprennent aussi ceux qui diffèrent de se convertir! — En effet, 1° fussent-ils sûrs de se convertir plus tard, pourquoi mener une vie mauvaise quand ils peuvent la rendre bonne? 2° Qu'ils montrent le passage de l'Écriture qui leur promet de vivre demain : partout au contraire ils y sont pressés de se convertir. 3° Donc qu'ils regardent comme un bienfait mes instances importunes à les tirer de leur sommeil. 4° Que leur servirait-il d'être rassurés par nous si Dieu nous désavoue? — Ainsi tous demandons avec ferveur notre conversion et la parfaite sanctification de nos âmes.

1. Souvent, mes frères, nous avons chanté avec le Psalmiste : « Attends le Seigneur, agis « avec courage; fortifie ton cœur et attends le « Seigneur[2]. » Que veut dire : « Attends le Sei- « gneur? » Que tu reçoives quand il donnera, que tu n'exiges point quand il te plaît. L'époque de ses récompenses n'est point encore arrivée; attends-le, puisqu'il t'a attendu. Mais qu'ai-je dit : Attends-le puisqu'il t'a attendu? Si déjà tu vis dans la justice, si déjà tu es converti, si tes anciens péchés te déplaisent, si tu es déterminé à mener dans la pratique du bien une vie nouvelle; ne te hâte point d'exiger la récompense. Dieu a attendu que tu corrigeasses la perversité de ta vie; attends qu'il en couronne la vertu. Car si lui-même n'attendait encore, il n'y aurait personne à qui il pût donner. Attends donc, puisqu'on t'a attendu.

2. Pour toi, qui ne veux pas te corriger, oh! qui que tu sois qui refuses de revenir à Dieu; hélas! je parle comme s'il n'y en avait qu'un seul et j'aurais dû dire plutôt : Qui que vous soyez ici; cependant toi qui es ici et qui n'es point résolu de te corriger, et pour parler comme s'il n'y en avait qu'un, qui que tu sois qui ne veux pas te convertir, que te promets-tu? Est-ce le désespoir ou la présomption qui te perd? Victime du désespoir, tu dis en ton cœur, qui que tu sois : Mon péché m'accable, mes iniquités me dévorent, quel espoir ai-je de vivre? Écoute le prophète : « Je ne veux pas la mort de l'impie, je « veux seulement que l'impie se convertisse de « sa voie détestable et qu'il vive[3]. » Et toi que perd la présomption, tu dis aussi dans ton cœur : Dieu est bon, Dieu est miséricordieux, il pardonne tout, il ne rend pas le mal pour le mal. Mais écoute l'Apôtre : « Ignores-tu, dit-il, que la pa- « tience de Dieu t'invite à la pénitence?[4]. »

3. Qu'as-tu donc encore à répondre? Si nous avons gagné sur toi quelque chose, si tu as saisi ce que je viens de rappeler, je vois ce que tu m'objecteras. J'en conviens, diras-tu; mais je ne m'abandonne ni au désespoir pour en être victime, ni à la présomption pour en être également accablé. Je ne répète pas : mon iniquité m'écrase, je n'ai plus d'espoir. Je ne dis pas non plus : Dieu est bon, il ne châtie personne. Je m'abstiens de ces deux extrêmes, également pressé par l'autorité du Prophète et par l'autorité de l'Apôtre. — Alors que dis-tu? — Je vivrai encore un peu de temps à ma fantaisie. — Voilà ceux qui nous fatiguent; ils sont nombreux et importuns. — Je vivrai encore un peu de temps à ma fantaisie, je me corrigerai ensuite; et comme la vérité est dans ces paroles du prophète : « Je ne veux pas la mort de l'impie, « je veux seulement qu'il sorte de sa voie perverse « et qu'il vive : » quand je me serai converti, Dieu effacera toutes mes fautes. Pourquoi n'ajouter pas à mes plaisirs et ne pas suivre mes désirs aussi longtemps que je veux, puisque je dois ensuite me convertir au Seigneur?

4. — Pourquoi ce langage, mon frère, pourquoi? — Parceque Dieu m'a promis le pardon si je change. — Je le vois, je le sais, Dieu a promis le pardon. Il le promet par son saint prophète, il le promet par moi-même, le dernier de ses serviteurs; il est bien vrai qu'il le promet, il l'a promis encore par son Fils unique. Mais pourquoi vouloir joindre des jours mauvais à de mauvais jours? Qu'à chaque jour suffise son mal[1]. Le jour d'hier était mauvais, celui-ci l'est encore, demain le sera aussi. Crois-tu bons en effet les jours où tu satisfais tes passions, où tu plonges ton cœur dans la débauche, où tu tends des pièges à la pudeur, où tu aigris le

[1] Eccli. v, 8, 9. — [2] Ps. xxvi, 14. — [3] Ezéch. xxxiii, 11 — [4] Rom. ii, 4.

[1] Matt. vi, 34.

prochain par la fraude, où tu nies un dépôt, où pour une pièce de monnaie tu fais un faux serment? Le bonheur du jour consiste-t-il pour toi dans un bon repas? Eh! comment le jour serait-il bon pour toi si tu es mauvais? A de mauvais jours tu veux donc ajouter des jours mauvais?

5. — Qu'on me laisse donc un peu, dit ce pécheur. — Pourquoi? — Parceque Dieu m'a promis le pardon. — Mais personne ne t'a promis de vivre demain. Tu lis bien dans le Prophète, dans l'Évangile et dans l'Apôtre que Dieu effacera tes iniquités lorsque tu te seras converti : montre-moi mais de la même manière quel est le texte sacré qui t'assure du lendemain, et demain je te permettrai de faire le mal. Mais non, mon frère, je ne puis t'adresser ce langage. Peut-être cependant ta vie sera-t-elle longue. Si elle est longue, qu'elle soit donc bonne. Pourquoi chercher une vie à la fois longue et mauvaise? Mais si elle n'est pas longue, aime alors cette autre vie qui sera vraiment longue, puisqu'elle n'aura pas de fin. Si d'ailleurs elle est longue, comment te repentir d'avoir mené une vie bonne et longue en même temps? Voudrais-tu mal vivre pendant longtemps? Voudrais-tu ne pas bien vivre? Personne toutefois ne t'a promis de lendemain. Corrige-toi, écoute l'Écriture. « Ne diffère pas, dit-elle, de te convertir à « Dieu. » Ces paroles ne sont pas de moi et elles sont à moi. Elles sont à moi, si je les aime : aimez-les, et elles seront également pour vous. Elles viennent de la sainte Écriture; méprisez-les, elles seront pour toi l'ennemi, l'ennemi avec lequel, dit le Seigneur, il faut t'empresser de te mettre d'accord [1]. Que tous soient attentifs, je répète ici les paroles de l'Écriture divine. Malheureux qui diffères, malheureux ami du jour de demain, écoute le Seigneur quand il parle, écoute l'Écriture quand elle prédit. Je suis ici une sentinelle avancée. « Ne tarde pas de te « convertir au Seigneur et ne diffère pas de « jour en jour. » N'est-il pas ici question, n'est-ce pas ici le caractère de ceux qui disent : c'est demain que je commence à bien vivre, je vis mal aujourd'hui? Demain encore tu tiendras le même langage. « Ne tarde pas de te convertir à « Dieu et ne diffère pas de jour en jour. Car sa « colère viendra soudain et il te perdra au jour « de la vengeance. » Est-ce moi qui ai écrit cela? Puis-je l'effacer? et si je l'efface ne serai-je pas effacé? Je puis le taire sans doute, mais je crains ce silence. Je suis contraint de publier cette vérité, et je communique la crainte qu'elle m'inspire. Partagez ma crainte pour partager ma joie. « Ne tarde pas de te convertir à Dieu. » Voyez, Seigneur, ce que je dis; vous savez, Seigneur, que vous m'avez effrayé à la la lecture de votre prophète. Vous connaissez, Seigneur, l'effroi dont alors j'étais glacé sur cette chaire. Écoutez, je répète encore : « Ne tarde « pas de te convertir à Dieu et ne diffère pas « de jour en jour; car sa colère viendra sou-« dain et il te perdra au jour de la vengeance. » Or je ne veux pas qu'il te perde.

6. Ne me dis pas : Je veux périr; car je ne veux pas, moi. Mon refus est préférable à ton vouloir. Je suppose que ton père malade soit tombé en léthargie; il est entre tes bras et c'est toi qui, jeune encore, dois assister ce vieillard. Le médecin te dit : Ton père est en danger; ce sommeil est un appesantissement mortel. Attention! ne le laisse pas dormir; si tu le vois céder au sommeil, excite-le; si c'est peu, va jusqu'à le pincer; si c'est peu encore, emploie l'aiguillon pour le dérober à la mort. N'est-il pas vrai que malgré ta jeunesse tu ne crandrais point de te rendre importun à sa vieillesse? Il se laisserait aller aux douceurs d'un sommeil maladif, dans ce lourd assoupissement il fermerait les yeux et tu lui crierais : Ne t'endors pas. — Laisse-moi, je veux dormir, répondrait-il. — Mais le médecin a dit, répliquerais-tu, qu'il ne faut point te laisser dormir. — Je t'en conjure, reprendrait-il, laisse-moi, je veux mourir. — Et moi je ne le veux pas, dit le fils à son père, à son père qui appelle la mort. Toi donc, tu veux retarder cette mort, tu veux vivre un peu plus longtemps encore avec ce vénérable vieillard condamné pourtant à mourir. Maintenant le Seigneur te crie lui-même : Ne t'endors point pour ne pas dormir toujours, éveille-toi pour vivre avec moi et posseder en moi un père dont tu ne conduiras point le deuil. Tu l'entends et tu es sourd.

7. Sentinelle avancée, qu'ai-je fait? J'agis libéralement, je ne vous veux point de mal. Je sais néanmoins que plusieurs diront : Que prétend-il? Il nous a effrayés, accablés, condamnés. Ah! j'ai voulu plutôt vous sauver de la condamnation. Il serait pour moi hideux, honteux, pour ne pas dire coupable, dangereux et funeste; donc il serait pour moi honteux de vous tromper, puisque Dieu ne me trompe pas.

[1] Matt. v 25.

Le Seigneur menace de la mort les impies, les débauchés, les trompeurs, les scélérats, les adultères, les chercheurs de plaisirs, les contempteurs d'eux-mêmes, ceux qui se plaignent des temps sans changer de mœurs ; le Seigneur les menace de la mort, il les menace de la géhenne, il les menace de la ruine éternelle. Pourquoi veulent-ils que je leur promette ce que Dieu ne promet point ? En vain le régisseur te laisse en paix : quel service te rend-il si le père de famille n'y consent pas ? Je suis ici régisseur, serviteur moi-même. Tu veux que je te dise : Vis à ta fantaisie et Dieu ne te perdra point ? Ce serait une assurance de régisseur, assurance inutile. Ah ! mieux vaudrait qu'elle te vint du Seigneur et que l'inquiétude vint de moi. L'assurance du Seigneur aurait son effet malgré moi ; la mienne serait sans valeur malgré lui. Or, mes frères, quelle peut être ma sécurité ou la vôtre, sinon d'écouter avec attention et avec soin les ordres du Seigneur et d'attendre ses promesses avec confiance ? Ce travail nous fatigue, parce que nous sommes hommes : donc implorons son secours, élevons jusqu'à lui nos gémissements. Ne prions pas pour obtenir les biens du siècle qui passent, qui fuient, qui s'évanouissent comme une vapeur ; prions pour obtenir l'accomplissement de la justice et la sainteté au nom du Seigneur ; non pour la défaite d'un voisin, mais pour la défaite de la cupidité ; non pour la guérison du corps, mais pour la ruine de l'avarice. Prions ainsi ; la prière alors nous fortifiera intérieurement dans la lutte et nous couronnera dans la victoire.

SERMON XLI.

FIDÉLITÉ DANS LA PAUVRETÉ. [1].

ANALYSE. — S. Augustin entreprend d'expliquer ici le sens profond de ces paroles : « Sois fidèle avec ton prochain dans sa « pauvreté, afin que tu jouisses aussi de son bonheur. » Après avoir reconnu qu'abandonner un ami tombé dans l'indigence, c'est témoigner qu'on aimait ses richesses plus que sa personne, le grand Docteur demande si le but de la fidélité à lui garder doit être de pouvoir partager sa fortune lorsqu'il l'aura recouvrée. Evidemment l'amitié alors ne serait point pure. Il faut donc chercher ici une signification plus profonde et plus chrétienne. Or, comme on peut le voir dans l'histoire du mauvais riche, garder la fidélité avec son prochain dans la pauvreté, c'est partager la foi des pauvres afin de jouir de leur bonheur, d'être reçu par eux dans les tabernacles éternels, c'est aussi demeurer fidèle au Christ dans ses humiliations, afin d'être par lui associé à sa félicité suprême.

1. Quand on lisait dans les divines Ecritures ces maximes que maintenant nous ne saurions toutes expliquer, j'ai remarqué une pensée aussi brièvement exprimée qu'elle est vaste par le sens qu'elle renferme ; et pour répondre avec l'aide du Seigneur et dans l'étroite mesure de mes forces, à la vive attente de votre charité, j'ai pris la résolution de m'y arrêter, et de la tirer pour votre profit du cellier divin où je puise avec vous ma nourriture. Voici donc quelle est cette pensée : « Sois fidèle avec ton prochain dans sa « pauvreté, afin de jouir aussi de son bonheur. »

Prenons-la d'abord simplement dans le sens littéral qu'elle paraît présenter, comme peuvent l'entendre tous les esprits, ceux mêmes qui ne creusent jamais les profondeurs des Ecritures divines. « Sois fidèle avec ton prochain dans sa « pauvreté, afin de jouir aussi de son bonheur. » Rien n'est plus vrai, dit celui qui se contente d'écouter : quand un ami est pauvre, il ne faut pas lui manquer de foi mais lui demeurer fidèle ; l'amitié ne doit pas changer avec la fortune, mais la bonne volonté doit s'affermir et la foi se garder. S'il était mon ami quand il était riche et que dans sa pauvreté il ne le soit plus, c'est que j'aimais son opulence et non sa personne. Si au contraire je l'aimais lui-même, malgré les vicissitudes de la fortune n'est-il pas toujours lui ? Pourquoi donc ne serait-il pas encore mon ami ? S'il a perdu son or, il n'a pas perdu son cœur. J'achète un cheval, je lui ôte ses parures et ses harnais, perd-il sa valeur pour cela ? J'aimais mon ami quand il était orné et maintenant qu'il est dépouillé je le dédaigne ? Elle est donc bonne, elle est salutaire, elle est parfaitement convenable aux besoins de l'humanité, cette sentence

[1] Eccli. XXII, 28.

de l'Ecriture : « Sois fidèle avec ton prochain « dans sa pauvreté. »

2. « Afin de jouir aussi de son bonheur. » Quoi donc? Que signifie cette seconde partie? Dirons-nous que le motif pour lequel il faut demeurer avec un ami dans sa pauvreté et lui être fidèle soit le désir de jouir aussi de son bonheur? Dirons-nous : Maintenant il est pauvre, mais il s'enrichira et il ne te fera point part de son opulence si dans ton orgueil tu dédaignes maintenant sa pauvreté. Sois donc fidèle avec lui, lors même qu'il est pauvre, afin de jouir de son bonheur quand la fortune lui sera revenue et d'y trouver l'allégresse avec lui? Sois fidèle avec lui; il est pauvre, mais il a dans sa foi un grand trésor. Tu te disposais et tu aspirais à posséder avec lui quelque terre, si toutefois il en avait une que vous pussiez posséder ensemble : n'est-il pas beaucoup plus sûr de posséder avec lui la foi? Peut-être est-il possible qu'il soit dépouillé de ses biens par quelque scélerat; qui pourra lui ravir sa foi? Que signifie donc : « Afin de jouir aussi de son bonheur? » Cela signifie sans doute que de pauvre qu'il est il pourra devenir riche et que pour n'avoir pas dédaigné sa pauvreté tu partageras son opulence.

3. L'explication vulgaire donnée au premier membre de cette phrase me paraît convenable; mais, je l'avoue, l'explication du second membre me blesse. Si en effet le motif pour lequel tu demeures fidèle à ton ami dans sa pauvreté est le désir de profiter de ses trésors quand il en aura acquis, ce n'est pas ton ami lui-même, c'est quelque autre chose que tu aimes en lui. La foi et l'espérance sont deux bonnes amies; la charité l'emporte sur elles. « Maintenant, dit « l'Apôtre, demeurent toutes les trois la foi, l'es« pérance et la charité ; mais la plus grande des « trois est la charité : pratiquez la charité [1]. »

Je m'adresse donc à cet ami. Je t'en prie, lui dis-je, gardes-tu la foi à ton ami dans sa pauvreté? — Certainement, répond-il, j'ai appris ce devoir dans les livres sacrés, je l'ai recommandé à mon cœur et confié à ma mémoire : je me le rappelle avec plaisir, je le pratique avec plus de plaisir encore. Oui, j'ai entendu cette sainte parole : « Sois fidèle avec ton ami dans sa pau« vreté. » — Pourquoi cela, ajouté-je? Est-ce à cause de ce qui suit, c'est-à-dire : « afin que tu « profites de son bonheur? » Qu'as-tu donc en vue? — J'espère, reprend-il, que pour n'avoir pas dédaigné son malheur, je serai admis au partage de sa félicité, lorsqu'il sera enrichi et comblé de biens. — Souffre que je te questionne encore un peu. Et si cet homme avec qui tu demeures fidèle dans sa pauvreté ne devient jamais riche? Et s'il doit rester pauvre jusqu'à la mort? Ton espérance frustrée, ne seras-tu plus fidèle? Dans l'impossibilité de partager l'or du riche, te repentiras-tu d'avoir été fidèle avec le pauvre?

Si mon interlocuteur a des sentiments humains, que dis-je? s'il a des sentiments vrais, il se troublera de mes questions et me répondra que je dis vrai. Il est bien d'être fidèle à un ami; mais si on lui est fidèle dans sa pauvreté pour profiter de ses richesses, pour les partager avec lui, il n'est pas douteux qu'en le voyant mort indigent et sans l'opulence qu'on espérait, on se repentira de toute cette fidélité et l'on perdra misérablement tout le fruit de ce qu'on a fait pour lui. — Tu le vois donc, il faut approfondir davantage cette pensée et l'entendre, non dans le sens que peut y donner le vulgaire, mais dans le sens qu'avait en vue l'autorité divine lorsqu'elle l'a révélée afin de nous y monter quelque grande vérité, de nous y tracer une conduite et des devoirs pour lesquels nous n'avons à craindre ni déception ni regrets. Il est donc nécessaire pour la saisir de prendre un autre moyen.

4. C'est pourquoi contemple le pauvre Lazare gisant à la porte du riche. A la pauvreté Lazare joignait encore des infirmités douloureuses; il n'avait pas même la santé corporelle, l'unique patrimoine du pauvre. Il était de plus couvert d'ulcères que les chiens lui léchaient. Or le riche qui habitait ce palais était vêtu de proupre et de fin lin; chaque jour il faisait grande chère et refusait d'être fidèle avec le pauvre. Mais le Seigneur Jésus, l'auteur et l'appréciateur de la foi, préférait avec justice celle de Lazare aux richesses et aux délices du riche; il préferait ce domaine du pauvre à l'orgueil du riche. Aussi a-t-il fait connaître le nom de ce pauvre, tandis qu'il a jugé devoir laisser dans l'oubli le nom du riche mauvais. « Il y avait, dit-il, un homme « riche qui était vêtu de pourpre et de fin lin et « qui chaque jour faisait grande chère. Il y avait « aussi un mendiant nommé Lazare. » Ne vous semble-t-il pas que le Seigneur ait lu dans le livre mystérieux où il a trouvé écrit le nom du pauvre et non celui du riche? Ce livre en effet est le livre des vivants et des justes, non le livre des orgueilleux et des impies. Les hommes publiaient le nom de ce

[1] I Cor. XIII 13, XIV 1.

riche, ils ne disaient rien du pauvre ; le Seigneur fit le contraire, il mit en lumière le nom du pauvre et tut celui du riche. Ce riche ne voulut donc pas être fidèle avec le pauvre.

Tous deux moururent. « Il arriva que le mendiant mourut et fut porté par les Anges dans « le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et « fut enseveli : » peut-être le pauvre ne le fut-il même pas. Quoi qu'il en soit, « lorsqu'il était « dans les tourments de l'enfer, comme nous « lisons dans l'Ecriture, il éleva ses yeux de « loin et vit dans le sein d'Abraham ce mendiant « méprisé par lui à la porte de son palais. » Il n'avait pas voulu avoir la même foi que lui ; il ne put jouir du même repos. « Père Abraham, « s'écria-t-il, envoyez Lazare tremper son doigt « dans l'eau et en faire tomber une goutte sur « ma langue, car je suis torturé dans cette flamme. » Il lui fut répondu : « Souviens-toi, mon « fils, que tu as reçu tes biens dans ta vie et « Lazare les maux ; or maintenant il se repose et « toi tu es tourmenté. Et par dessus tout cela, « il y a entre nous et vous un grand abîme et « personne ne saurait ni d'entre nous aller jusqu'à vous, ni d'entre vous venir ici. » Ce malheureux comprit qu'on lui refusait toute compassion parceque lui-même en avait manqué. Il comprit la vérité de cette sentence : « Jugement « sans miséricorde pour qui n'a point fait miséricorde [1]. »

Il avait refusé au temps convenable d'avoir pitié du pauvre et quand il fut trop tard il eut pitié de ses frères. « Envoyez donc Lazare, dit-il, j'ai « cinq frères, qu'il leur apprenne ce qui se passe « ici, pour les empêcher de venir eux-mêmes « dans ce lieu de supplices. » S'ils ne veulent pas venir dans ce lieu de supplices, lui fut-il alors répondu, « ils ont Moïse et les prophètes, « qu'il les écoutent. » Ce riche avait tourné les prophètes en dérision ; il le faisait sans doute avec ses frères ; car je le crois et j'en suis même certain, lorsqu'avec ses frères il parlait des prophètes et de leurs sages conseils et de leurs sévères menaces, des tourments futurs et des futures récompenses qu'ils annonçaient, il riait de tout cela et disait à ses frères : Quelle vie peut exister après la mort ? Quelle peut être la mémoire d'une chair en dissolution et le sentiment d'un corps réduit en poudre? Tous sont emportés et ensevelis. Qui a-t-on jamais cité pour en être revenu ? Au souvenir de ces propos qu'il avait tenus, il voulait donc que Lazare retournât vers ses frères, il voulait qu'ils ne pussent plus dire : Qui en est revenu? C'est ce qui explique le parfait à-propos de la réponse. Car le mauvais riche paraît avoir été un juif, aussi donne-t-il à Abraham le nom de Père, et il convenait entièrement de lui faire entendre ces mots : « S'ils « n'écoutent ni Moïse, ni les prophètes, ils ne « croiront pas non plus un homme ressuscité d'entre les morts [1]. » C'est ce qui se voit dans les Juifs ; ils n'ont écouté ni Moïse ni les prophètes et ils n'ont pas cru davantage le Christ ressuscité. N'est-ce pas ce qu'antérieurement le Sauveur leur avait prédit en ces termes : « Si vous croyiez « Moïse, vous me croiriez aussi [2]. »

5. Ce riche demeura donc sans secours dans les peines éternelles, après être arrivé au terme de ses délices temporelles. Il n'avait pas pratiqué la justice ; il entendit ce qu'il méritait : « Souviens-toi que tu as reçu tes biens dans *ta* « *vie*. » Cette vie que tu aperçois n'est donc pas la tienne. « Tu as reçu *tes biens* ; » donc aussi ces biens après lesquels tu soupires avec tant d'ardeur et de si loin, ne sont pas à toi. Où sont ces réflexions des riches et de leurs adulateurs quand ils voient un homme comblé de prospérités temporelles, avec de vastes domaines qu'il étend, multiplie comme pour attirer à lui le plomb avec lequel il doit être submergé? Ce fut en effet sous ce poids que ce riche tomba dans les enfers, c'est sous ce lourd fardeau qu'il fut précipité jusqu'en ses profondeurs. Il n'avait pas ouvert l'oreille à cette invitation : « Venez à moi, « vous qui prenez de la peine et qui êtes chargés. Mon joug est doux et mon fardeau léger [3]. » Le fardeau du Christ est comme des ailes. Le mendiant, avec ces ailes, s'envola dans le sein d'Abraham, et le riche ne voulut point en entendre parler. Il préféra le langage des flatteurs. Ce bruit le rendit sourd aux enseignements des prophètes, et il se plaisait à entendre les perfides adulateurs lui dire : Il n'y a que vous, vous seuls vivez réellement.

Donc « Tu as reçu tes biens dans ta vie. » Car tu les croyais à toi sans en imaginer, sans en espérer d'autres, et « tu les as recueillis *dans* « *ta vie*. » Tu pensais en effet n'avoir d'autre vie que cette vie et tu n'espérais rien, tu ne redoutais rien après la mort. « Tu as donc recueilli tes « biens dans ta vie, et Lazare les maux. » Non pas *ses* maux, mais les maux, ce que les hommes

[1] Jacq. II 13.

[1] Luc. XVI. 19-31. — [2] Jean, V, 46. — [3] Matt. XI, 28, 29.

regardent, craignent et évitent comme de grands maux. Lazare sur cette terre a reçu des maux, il n'y a pas reçu tes biens, et pourtant il ne les a point perdus. Et de même qu'en parlant des maux endurés par Lazare, Abraham ne dit point *ses maux*, ainsi il ne dit point *sa vie*. Pour lui en effet il y en avait une autre, celle qu'il espérait dans le sein du patriarche. Ici il était mort, ici il ne vivait pas. Il était mort dans le sens de ces paroles de l'Apôtre : « Vous êtes morts et « votre vie est cachée en Dieu avec le Christ [1]. » Ce mendiant souffrait des afflictions temporelles; mais Dieu retardait pour lui, il ne supprimait pas le bonheur. Pourquoi donc, ô riche, désirer dans les enfers ce que tu n'espérais point lorsque tu étais au sein de ton opulence ? N'est-ce pas toi qui méprisais le pauvre et riais de Moïse ? Tu n'as pas voulu être fidèle avec ton prochain dans sa pauvreté, et maintenant tu partagerais son bonheur ? Tu le tournais en dérision lorsqu'on te disait : « Sois fidèle avec ton prochain dans sa « pauvreté, afin de jouir aussi de son bonheur; » maintenant donc contemple de loin ce bonheur, il n'est pas pour toi. C'était un bonheur à venir, un bonheur invisible qu'il fallait croire avant de le voir, pour n'être pas condamné en le voyant à pouvoir le regretter sans pouvoir le posséder.

6. Ainsi, mes frères, cette sentence me paraît éclaircie. Des chrétiens en effet la doivent comprendre chrétiennement, et gardons-nous d'être fidèles avec notre prohain indigent dans l'espoir temporel des richesses qu'il peut acquérir, ne faisons pas servir notre fidléité à les partager avec lui. Gardons-nous, gardons-nous absolument de cela. Qu'avons-nous donc à faire, sinon de nous conformer à ce précepte de Notre-Seigneur : « Formez-vous des amis avec les richesses d'iniquité, afin qu'à leur tour ils vous reçoivent eux- « mêmes dans les demeures éternelles [2] ? » Les pauvres parmi nous ont-ils des demeures pour nous y recevoir ? « Formez-vous des amis avec « les richesses d'iniquité, » c'est-à-dire avec les profits que l'iniquité seule appelle des profits. Car il en est d'autres que la justice nomme ainsi; ils sont déposés dans les trésors de Dieu. Ne méprisez point les pauvres qui n'ont ni où rentrer, ni où s'abriter. Il ont toutefois où entrer, ils ont des demeures, les demeures éternelles. Ils ont des demeures où vous souhaiterez vainement d'être admis, témoin ce riche, si maintenant vous ne les recueillez dans les vôtres : car « recevoir le juste comme juste, c'est mériter la ré- « compense du juste ; recevoir le prophète comme « prophète, c'est mériter la récompense du pro- « phète ; et quiconque aura donné, à l'un de ces « plus petits, seulement un verre d'eau froide « parcequ'il est de mes disciples, en vérité je vous « le dis, il ne perdra pas sa récompense [1]. » Celui-là aussi est fidèle avec son prochain dans sa pauvreté ; aussi jouira--t-il de sa prospérité.

7. Mais ton Seigneur te parle lui-même, lui qui s'est fait pauvre quand il était riche : il te donne de la même pensée une interprétation meilleure encore et plus solide. S'agit-il du mendiant que tu as recueilli dans ta demeure ? Ton esprit peut-être n'est pas tranquille, tu te demandes s'il est un homme sincère ou un imposteur, un trompeur, un hypocrite ; et parce que tu ne peux lire dans son cœur, tu hésistes en lui faisant la charité. Ne crains pas, fais-la même au méchant, c'est un moyen de la faire au bon. Craindre que la semence ne tombe dans les chemins, au milieu des épines et au milieu des pierres, et pour ce motif ne pas semer en hiver, c'est se condamner à souffrir de la faim en été.

Quoi qu'il en soit, voici ce que te dit ton Seigneur et tu ne doutes pas qu'il ne soit chrétien : Pour toi je me suis fait pauvre quand j'étais riche. En effet « lorsqu'il possédait la nature di- « vine, » et qu'y a-t-il de plus riche ? « il n'a pas « cru que ce fut une usurpation de se faire égal « à Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même en pre- « nant la nature d'esclave ; » s'il n'est rien de plus riche que la nature divine, qu'y a-t-il de plus pauvre que la nature d'esclave ? « Il s'est « fait semblable aux hommes, a été reconnu pour « homme à l'extérieur ; il s'est humilié lui-même « en obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort « de la croix [2]. » Ajoute : sur la croix il a eu soif et il a reçu à boire, non de la compassion mais de l'outrage, et en mourant cette divine source de vie a bu le vinaigre. Ne méprise pas, ne dédaigne pas, ne dis pas : Il s'ensuit donc que mon Dieu s'est fait homme, qu'il a été mis à mort, crucifié ? Oui, sans aucun doute, il a été crucifié. Ainsi sa pauvreté se recommande à toi. Il était loin de toi, par la pauvreté il s'en est rapproché. « Sois fidèle avec ton prochain dans sa pauvreté. » Ici au moins le sens de ces paroles n'est ni incertain ni obscur. Au nom de prochain substitue le nom de Christ et lis avec humilité ; car un

[1] Colos. III. 3. — [2] Luc, XVI 9.

[1] Matt. X. 41, 42. — [2] Philip. II 6-8.

Christ humble demande une âme humble, il faut être humble pour s'élever jusqu'à sa hauteur. Lis donc avec humilité et comprends qu'il est ton prochain. Le Seigneur n'est-il pas proche de ceux qui ont brisé leur cœur, et ne peux-tu pas dire dans ta prière : « Je cherchais à lui plaire « comme à mon prochain et à mon frère [1] ? »

Il n'y a donc à changer qu'un mot, le mot de *prochain*, ajouté par le prophète à celui de frère pour couvrir son langage du voile du mystère ; et il convenait qu'il en fut ainsi pour exciter à à chercher avec plus de désir et pour faire découvrir avec un plaisir plus vif. Au nom de prochain substitue donc dans sa phrase le nom du Christ que ce mot de prochain désigne d'une manière prophétique ; et considère comme la pensée se dégage avec clarté, elle coule en quelque sorte de la source même de la vérité pour étancher ta soif. « Sois fidèle avec le Christ dans « sa pauvreté, afin de jouir aussi de son bonheur. » Que signifie : « Sois fidèle avec le Christ ? » Le voici : pour toi le Christ s'est fait homme, il est né d'une vierge, il a été chargé d'outrages, flagellé, suspendu à la croix, percé d'une lance et enseveli : ah ! ne méprise point ces humiliations, ne les regarde pas comme incroyables, et de cette manière tu seras fidèle avec ton prochain. Voilà en effet en quoi consiste sa pauvreté.

« Pour jouir aussi de ses biens » Accueille cette promesse ; elle est l'expression de sa volonté ; accueille-la, car c'est pour la réaliser qu'il est venu à toi dans la pauvreté ; accueille cette parole de Celui qui pour toi s'est fait pauvre, du Seigneur ton Dieu qui t'enrichit ; vois comme tu jouiras de son bonheur, si tu lui demeures fidèle dans sa pauvreté. « Mon Père, dit-il, je « veux que là où je suis, ils soient aussi avec « moi [1]. »

[1] Ps. XXXIV, 14.

[1] Jean, XVII, 24.

SERMON XLII.

LES DEUX AUMÔNES DU CHRÉTIEN [1].

ANALYSE. — Saint Augustin dit qu'il était malade en commençant ce discours et qu'il trouva en parlant plus de forces qu'il ne s'en croyait. Il enseigne que le vrai sacrifice du Chrétien est l'aumône et que l'aumône consiste à pardonner et à donner. Il réfute ensuite l'objection que l'on pourrait tirer de ces paroles : « Délivrez-moi, Seigneur, de l'homme mauvais [2]. » L'homme mauvais est nous-mêmes.

1. J'ai peu de forces, mes frères, mais la parole de Dieu en a beaucoup. Qu'elle les déploie donc dans nos cœurs, et si vous obéissez vous entendrez suffisamment ce que nous vous dirons lentement.

La foudre vient d'éclater dans la nuée, le Seigneur a parlé par la bouche du prophète Isaïe, et vous avez dû trembler si vous n'êtes pas insensibles. Le langage est clair, il n'est pas nécessaire de l'expliquer, il faut plutôt le pratiquer. « Que « m'importe, dit-il, la multitude de vos sacri« fices ? » Qui jamais vous les a demandés ? C'est nous que Dieu recherche, et non ce qui est à nous. Or le sacrifice du chrétien est l'aumône faite au pauvre, car c'est le moyen d'apaiser Dieu envers les pécheurs. Et si Dieu ne s'apaise envers eux, qui de nous ne sera condamné ? C'est donc par l'aumône que l'on se purifie des péchés et des fautes inséparables de cette vie.

Or on fait l'aumône de deux manières, en donnant et en pardonnant, en donnant le bien qu'on a et en pardonnant le mal qu'on souffre. Le Seigneur notre bon maître a présenté en peu de mots les divins enseignements à la terre, afin de les rendre plus féconds et moins onéreux ; écoutez donc avec quelle précision il a parlé de ces deux sortes d'aumônes : « Pardonnez, dit-il, et « on vous pardonnera ; donnez et on vous don« nera [1]. » *Pardonnez et on vous pardonnera*, voilà l'aumône du pardon ; *donnez et on vous donnera*, voilà l'aumône du don.

En faisant l'aumône du pardon, tu ne perds rien. Voilà un homme qui s'empresse d'implorer ta clémence, et tu lui pardonnes : qu'as-tu perdu? Tu rentres au contraire plus riche de charité. Quant à l'aumône que nous sommes obligés de faire en donnant aux pauvres, elle paraît plus

[1] Isaïe, I, 11. — [2] Ps. CXXXIX, 1.

[1] Luc, VI, 37, 38.

difficile, car on se dépouille de ce que l'on a donné et de ce que l'on donnera.

2. L'Apôtre cependant nous rassure de ce côté. « Selon les moyens de chacun, dit-il, non pour « soulager les autres et pour vous surcharger [1]. » Que chacun examine donc ce qu'il peut, sans chercher à thésauriser sur la terre ; qu'il donne, car on ne perds pas ce que l'on donne. Que dis-je ? Non-seulement on ne perd pas ce que l'on donne, mais il n'y a véritablement que ce que l'on donne que l'on ne perde pas. Quant au reste, si tu le possèdes en abondance sans le donner, ou tu le perds pendant ta vie ou il t'échappe à la mort. En effet, mes frères, à quoi ne nous porte pas la divine promesse ? « Pardonnez, dit-elle, et « on vous pardonnera ; donnez et on vous don- « nera. » *Donnez et on vous donnera.* A qui s'adresse ce langage ? C'est Dieu qui parle ainsi à l'homme, l'immortel aux mortels, l'opulent Père de famille au mendiant. Ah ! il ne reniera point ce que nous lui avons donné. Nous pouvons donc prêter à usure ; donnons à usure, mais donnons à Dieu et non à l'homme. C'est donner à Celui qui est riche, c'est donner à qui nous a donné de quoi donner. Et pour des biens de vil prix, pour des biens frivoles, périssables, corruptibles et terrestres, il nous promet des biens éternels, incorruptibles, des biens que nous conserverons à jamais ; que dire davantage ? il se promet lui-même. Si donc tu l'aimes, achète-le en t'adressant à lui-même. Et pour apprendre à te donner à lui en retour, écoute-le, car il dit : « J'ai eu faim « et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif « et vous m'avez donné à boire ; j'étais sans asile, « et vous m'avez recueilli ; nu, et vous m'avez « vêtu ; malade, et vous m'avez visité ; en prison, « et vous êtes venus à moi [2]. » Ils lui demanderont alors : « Quand est-ce que nous vous avons « vu » placé dans ces extrémités et que nous vous avons secouru ? « Toutes les fois, répondra-t-il, « que vous l'avez fait à l'un de mes petits frères, « c'est à moi que vous l'avez fait. » Si donc il nous donne du haut du ciel, il reçoit de nous sur la terre. Et toi tu prêtes en quelque sorte à usure dans un pays lointain. Tu donnes ici, là tu recevras : tu donnes ici des choses périssables, là tu recevras des choses qui dureront éternellement.

3. Mais ne dis-tu pas à Dieu : « Délivrez-moi, « Seigneur, de l'homme mauvais ? » Nous venons en effet de chanter ces paroles, et je sais avec quel gémissement tu t'écries : « Délivrez-moi, « Seigneur, de l'homme mauvais. » Quel est en effet le mortel qui n'a point à souffrir de quelque homme mauvais ? Si donc tu dis de tout ton cœur : « Délivrez-moi, Seigneur, de l'homme mauvais, » regarde-toi premièrement toi-même avec toute l'attention possible. Quand tu as dit : « Délivrez- « moi, Seigneur, de l'homme mauvais, » suppose que Dieu te demande : duquel ? Tu répondras : De Gaius, de Lucius, de je ne sais quel autre ennemi. Mais, reprendra le Seigneur : Tu ne me parles pas de toi ? Si je veux te délivrer de l'homme mauvais, il faut d'abord te délivrer de toi-même. Ce méchant te fait souffrir, garde-toi d'avoir à souffrir de ta propre méchanceté.

Examinons si cet homme mauvais trouve en toi matière à te tourmenter. Que te fera-t-il si tu n'es pas mauvais toi-même ! Ne te laisse ni dominer par l'avarice, ni fouler aux pieds par la concupiscence, ni briser par la colère. Voilà tes ennemis intérieurs. Ne te blesse pas toi-même, et comment te nuira alors un mauvais voisin, un maître mauvais, un homme influent mauvais : comment te nuiront-ils ? Qu'ils te trouvent juste, qu'ils te trouvent fidèle, qu'ils te trouvent chrétien : encore une fois, comment te nuiront-ils ? Comme les Juifs ont nui à Etienne. Mais en lui faisant du mal ils l'ont comblé de biens. Ainsi quand tu demandes à Dieu de te délivrer de l'homme mauvais, ne t'oublie pas, ne t'épargne pas, demande-lui de te délivrer de toi. Comment te délivrer de toi ? En effaçant tes péchés, en t'accordant des mérites, en te donnant la force de lutter contre tes convoitises, en t'inspirant la vertu, en répandant en ton âme l'onction céleste pour triompher de tout plaisir terrestre. En te faisant ces grâces, Dieu te délivre de toi, et au milieu des maux passagers de ce siècle, tu attends avec confiance que le Seigneur vienne apporter les biens qui ne sauraient passer. C'est assez pour aujourd'hui.

Vous remarquez assurément comment après être arrivé si faible je me suis fortifié en parlant. Ah ! c'est que j'ai tant d'ardeur et tant de désir pour votre avancement ! N'est-il pas vrai que l'ouvrier des champs sent moins le poids du travail lorsqu'il en espère des fruits ? Soyez mes fruits, afin que je sois avec vous et que tous ensemble nous soyons les fruits de Dieu.

[1] II Cor. VIII, 12, 13. — [2] Matt. XXV, 35-40.

SERMON XLIII.

SUR LA FOI [1].

—

ANALYSE. — Saint Augustin veut expliquer le sens de ces paroles d'Isaïe : « Si vous ne croyez vous ne comprendrez pas. » Il commence par rappeler que la foi est le principe de la vie surnaturelle et par conséquent du bonheur. Donc il est nécessaire d'en remercier Dieu de toute l'effusion de notre cœur, car elle est un bienfait plus précieux que toutes les faveurs et que tous les privilèges naturels qui nous élèvent au dessus de toutes les créatures. — Mais comment obtenir la foi ? Faut-il, comme le disent quelques-uns, comprendre pour croire, ou, comme je le prétends, croire pour comprendre ? Portons cette discussion devant le tribunal d'un prophète, les arrêts des prophètes ont une certitude incomparable, ainsi l'enseigne Pierre, l'infaillible interprète de la volonté divine. Or le prophète Isaïe proclame qu'il est nécessaire de croire pour arriver à comprendre. S'ensuit-il qu'il ne faille pas comprendre pour croire ? Ceux qui demandent à comprendre pour croire ont déjà tant soit peu de foi ; ils veulent donc comprendre pour croire davantage, comprendre ma parole pour croire la parole de Dieu.

1. Le principe d'une vie sainte, de la vie qui mérite l'éternelle vie, est la vraie foi. Or la foi consiste à croire ce qu'on ne voit pas, et la récompense de cette même foi est de voir ce qu'on croit. Le temps de la foi est donc comme le temps des semailles ; employons ce temps à semer, semons, semons, sans nous lasser, semons toujours, semons jusqu'à ce que nous récoltions ce que nous avons semé.

Le genre humain s'était éloigné de Dieu et gisait dans ses iniquités ; pour revivre il nous fallait un Sauveur, comme il nous avait fallu un Créateur pour vivre. Dieu dans sa justice avait condamné l'homme, il le délivra dans sa miséricorde. « Le Dieu d'Israël donnera lui-même « à son peuple la vertu et la force : qu'il en « soit béni [2]. » Mais pour recevoir ces dons il faut croire ; le dédain les éloigne.

2. Gardons-nous néanmoins de nous glorifier de la foi, comme si par nous-mêmes nous pouvions quelque chose pour elle. La foi en effet n'est pas rien, elle est quelque chose de grand, et nul ne la possède que sûrement il ne l'ait reçue. « Qu'as-tu effectivement que tu ne l'aies « reçu [3] ? » Voyez donc, mes bien-aimés, si vous ne devez pas en rendre grâces au Seigneur notre Dieu : prenez garde de vous montrer ingrats pour aucun de ces bienfaits, cette ingratitude vous ferait perdre ce que déjà il vous a accordé. Non, je ne puis louer dignement la foi, les fidèles cependant peuvent s'en faire une idée. Or si on s'en fait une idée exacte sous quelque rapport seulement, à combien de dons même divins ne doit-on pas la préférer ? Et s'il est vrai que nous devions reconnaître en nous les moindres bienfaits de Dieu, comment oublier le bienfait qui surpasse tous les autres ?

3. A Dieu nous sommes redevables d'être ce que nous sommes : à quel autre devons-nous de n'être pas entièrement rien ? — Mais les bois et les pierres sont aussi quelque chose : n'est-ce pas également à Dieu qu'ils en sont redevables ? Qu'avons-nous alors de plus qu'eux ? — Ils n'ont pas la vie, tandis que nous la possédons. — Mais la vie même nous est commune avec les arbres et les végétaux. On parle en effet de la vie de la vigne. De fait, si elle n'était pas vivante, il ne serait pas écrit : « Il a tué leurs « vignes par la grêle [1]. » Elle vit donc quand elle verdit et en se desséchant elle meurt. — Mais cette sorte de vie est dépourvue de sentiment. — Et nous ? — Nous sentons. On connaît les cinq sens corporels : nous voyons, nous entendons, nous flairons, nous goûtons et le tact répandu dans tout notre corps nous aide à discerner ce qui est mou et ce qui est dur, ce qui est âpre et ce qui est poli, ce qui est chaud et ce qui est froid. — Oui, nous avons cinq sens : mais les animaux les possèdent également.

Il y a certainement en nous quelque chose de plus ; et toutefois, mes frères, si nous considérions déjà les dons que nous venons d'énumérer, quelles actions de grâces, quelles louanges ne nous faudrait-il pas élever vers le Créateur ? Mais enfin quel est ce plus qui nous distingue des animaux ? L'intelligence, la raison, le discernement ; car ils n'appartiennent ni aux quadrupèdes, ni aux oiseaux, ni aux poissons, et c'est dans ces facultés que brille en nous l'image de Dieu. En effet, dans le récit que fait l'Écri-

[1] Is. VII, 9, sel. les LXX. — [2] Ps. LXVII, 36. — [3] I Cor. IV, 7.

[1] Ps. LXXVII, 47.

ture de notre création, elle dit expressément pour nous préférer, ou plutôt pour nous préposer aux animaux, en d'autres termes pour nous les soumettre : « Faisons l'homme à notre image « et à notre ressemblance ; qu'il ait l'empire sur « les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, « sur tous les animaux et sur tous les reptiles « qui rampent sur la terre [1]. » D'où lui vient cet empire ? De l'image de Dieu ; aussi adresse-t-on à quelques-uns ce reproche : « Ne ressemblez ni « au cheval ni au mulet, animaux sans intel- « ligence [2]. »

Cependant l'intelligence diffère de la raison. Car nous avons la raison avant d'avoir l'intelligence de quoi que ce soit, mais nous ne saurions avoir l'intelligence sans avoir la raison. L'homme est donc un animal doué de raison ou pour parler plus clairement et plus brièvement, un animal raisonnable, un animal qui possède naturellement la raison et qui la possède avant même de comprendre. Pourquoi effectivement cherche-t-il à comprendre, sinon parceque la raison préexiste en lui ?

4. La faculté qui nous rend supérieurs aux bêtes est donc ce que nous devons principalement cultiver, retoucher en quelque sorte et réformer en nous. Mais qui en sera capable, sinon l'artiste divin qui nous a formés ? Nous avons pu défigurer l'image de Dieu en nous, nous ne saurions la réparer. Ainsi donc, pour tout résumer en quelques mots, nous partageons l'être avec les bois et les pierres ; la vie avec les arbres ; le sentiment avec les bêtes ; l'intelligence avec les anges. Par les yeux nous discernons les couleurs, le son par les oreilles, l'odeur par les narines, les saveurs par le goût, la chaleur par le tact et le mérite par l'intelligence. Attention !

Chacun veut comprendre, il n'est personne qui n'ait ce désir ; mais tous ne veulent pas croire. On me dit : Je dois comprendre pour croire ; je réponds : Crois pour comprendre. C'est donc entre nous une espèce de controverse, l'un disant : Je dois comprendre pour croire, et l'autre : Au contraire crois pour comprendre. Pour nous entendre cherchons un juge et que nul ne prononce dans sa propre cause. Or à quel juge nous arrêter ? Après avoir examiné tous les hommes, j'ignore s'il est possible de rencontrer un juge préférable à l'homme que Dieu a choisi pour son organe. Ainsi donc pour terminer ce débat n'ouvrons point les auteurs profanes, ne nous faisons point juger par un poète, mais par un prophète.

5. Lorsqu'accompagné de deux autres disciples du Sauveur, le bienheureux Apôtre Pierre, était sur la montagne avec le Seigneur lui-même, il entendit une voix descendue du ciel, laquelle disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé « en qui j'ai mis toutes mes complaisances : « écoutez-le [1]. » Et en rappelant ce trait, le même Apôtre dit dans une de ses épîtres : « Nous avons entendu cette voix descendue du « ciel, lorsque nous étions avec lui sur la mon- « tagne sainte. » Or après ces mots : « Nous « avons entendu cette voix descendue du ciel, » il ajoute : « Et nous avons la parole plus cer- « taine des prophètes [2]. » Cette voix a retenti du haut du ciel ; et la parole des prophètes est pourtant plus certaine.

Soyez attentifs, mes bien-aimés : que Dieu seconde et mes désirs et votre attente afin que je dise ce que je veux et comme je veux. Qui de nous ne s'étonnerait d'entendre dire à l'Apôtre que la parole des prophètes est plus certaine qu'une voix descendue du ciel ? Il dit *plus certaine* ; plus certaine et non pas meilleure ni plus vraie. La parole descendue du ciel est en effet aussi vraie que la parole des prophètes ; elle est aussi bonne, aussi utile. Que signifie donc *plus certaine*, sinon plus propre à inspirer la conviction ? Pourquoi ? Parce qu'il est des infidèles qui accusent le Christ d'avoir eu recours à la magie pour faire ce qu'il a fait. En recourant aux conjectures humaines et aux prestiges coupables, les infidèles pourraient donc attribuer aussi aux arts magiques cette voix descendue du ciel.

Quant aux prophètes, ils sont antérieurs non-seulement à l'émission de cette voix, mais encore à l'incarnation du Christ. Le Christ ne s'était pas fait homme encore lorsqu'il les envoya. Toi donc qui fais de lui un magicien, dis-moi : s'il a pu, grâce à la magie, se faire adorer même après sa mort, avant de naître exerçait-il cet art ? Voilà pourquoi l'Apôtre Pierre a dit : « Nous avons la « parole plus certaine des prophètes. » La voix du ciel est pour les fidèles un avertissement ; et pour les infidèles la parole des prophètes est une conviction. Ainsi donc, mes bien-aimés, nous comprenons pour quel motif Pierre a dit, même après avoir entendu la voix descendue du ciel : « Nous avons la parole plus certaine des « prophètes. »

[1] Gen. I, 26. — Ps. XXXI, 9.

[1] Matt XVII, 5. — [2] II Pierre I. 18. 19.

6. Voyez aussi quelle n'est pas la bonté du Christ ! Ce même Pierre de qui nous tenons cette sentence était un pêcheur, et aujourd'hui c'est pour un orateur un grand sujet de gloire de pouvoir le comprendre. Aussi l'Apôtre Paul disait aux premiers chrétiens : « Voyez, frères « votre vocation: ce n'est pas un grand nombre, « de sages selon la chair, ni un grand nombre « de puissants et de grands que Dieu a choisis ; « mais ce qui est faible selon le monde pour « confondre ce qui est fort ; il a choisi aussi ce « qui est insensé selon le monde pour confondre « les sages ; enfin Dieu a choisi ce qui est vil « et méprisable selon le monde et les choses qui « ne sont rien comme si elles étaient, pour « anéantir les choses qui sont [1]. » De fait, si le Christ avait d'abord choisi l'orateur, l'orateur dirait : Ce choix est dû au mérite de mon éloquence. S'il avait choisi le sénateur, celui-ci dirait encore : Ce choix est dû à la dignité qui me distingue. Si enfin il avait d'abord choisi l'empereur, l'empereur dirait à son tour : C'est à ma puissance que je dois cette élection. Que ces grands du monde attendent donc, qu'ils attendent un peu ; on ne les oublie pas, on ne les méprise pas, mais qu'ils attendent quelque temps, car ils pourraient en eux-mêmes se glorifier d'eux-mêmes. Donne-moi plutôt ce pêcheur, dit le Christ, donne-moi cet homme grossier, cet ignorant, donne-moi cet homme à qui le sénateur dédaigne d'adresser la parole lors même qu'il lui achète son poisson : voilà celui qu'il me faut, car il sera manifeste que c'est moi qui fais tout, quand je l'aurai rempli de moi-même. Sans doute j'appellerai aussi le sénateur, l'orateur et l'empereur, oui j'agirai sur le sénateur, mais sur le pêcheur mon action est plus visible. Le sénateur pourrait se glorifier de lui-même, l'orateur et l'empereur le pourraient également ; le pêcheur ne saurait se glorifier que du Christ. Viens donc, ô pêcheur, viens le premier pour enseigner la salutaire vertu d'humilité ; il conviendra mieux ensuite d'amener l'empereur par ton ministère.

7. Rappelez donc à votre souvenir ce pêcheur saint, juste, bon, rempli du Christ, et dont les vastes filets jetés sur le monde ont dû retirer de l'abîme ce peuple avec les autres ; souvenez-vous que c'est lui qui a dit : « Nous avons la « parole plus certaine des prophètes. » Je veux donc un prophète pour juge de notre controverse. De quoi s'agissait-il entre nous? Tu disais: Je dois comprendre pour croire ; et moi : Crois pour comprendre. Voilà le motif du débat. Cherchons un juge, adressons-nous à un prophète, ou plutôt que Dieu même prononce par la bouche d'un prophète. Maintenant taisons-nous ; on sait ce qui a été dit de part et d'autre. Je veux comprendre, dis-tu, pour croire ; crois, répliqué-je, pour comprendre. Voici le prophète : « Si « vous ne croyez, dit-il, vous ne comprendrez « pas [1]. »

8. Pensez-vous néanmoins, mes bien-aimés, qu'il n'y a rien de vrai dans cette assertion : Je veux comprendre pour croire. Eh ! que prétendons-nous maintenant, si ce n'est d'amener à croire, non ceux qui ne croient nullement, mais ceux qui ne croient guère encore? Seraient-ils ici, s'ils ne croyaient pas du tout ? La foi les a amenés à écouter, la foi les rend présents à la prédication de la parole de Dieu ; mais il faut arroser, nourrir et fortifier le germe de cette foi. C'est ce que nous faisons. « J'ai planté, dit l'Apô- « tre, Apollo a arrosé ; c'est Dieu qui donne « l'accroissement. C'est pourquoi ni celui qui « plante n'est quelque chose, ni celui qui arrose, « mais Dieu qui donne l'accroissement [2]. » Ainsi en parlant, en exhortant, en enseignant, en persuadant, nous pouvons planter et arroser, mais sans faire croître.

C'est ce que savait cet homme avec qui s'entretenait un jour le Seigneur. La foi commençait à germer en lui, elle était tendre et fragile encore, elle était toute tremblante et cependant elle n'était pas entièrement nulle et c'était pour lui venir en aide qu'il disait : « Je crois, Seigneur. »

9. Lorsque tout à l'heure on lisait l'Évangile, vous avez entendu ces mots : « Si tu peux croire, « disait le Seigneur Jésus au père de l'enfant, « tout est possible à qui a la foi. » Et se considérant soi-même, se posant en face de soi-même, sans se livrer à une téméraire confiance cet homme examine d'abord sa conscience ; il reconnaît qu'en lui il y a quelque peu de foi, mais il voit aussi que cette foi tremble : ni l'une ni l'autre de ces deux choses ne lui échappe. Il confesse donc la première et pour la seconde il demande un secours. « Je crois, dit-il, Seigneur. » Ne devait-il pas ajouter : Aidez ma foi ? Il ne parle pas ainsi. Je crois, Seigneur, dit-il. Je vois ici quelque chose de réel, je ne mens pas ; je crois et je dis vrai ; mais je vois aussi je ne sais

[1] I Cor. I, 26-28.

[1] Isaïe, VII, 9, sel. les LXX. — [2] I Cor. III, 6, 7.

quoi qui me déplaît. Je voudrais être ferme, mais je tremble encore. En vous parlant je suis debout, je ne suis pas renversé puisque je crois ; mais je chancele : « Aidez mon incrédulité [1]. »

Ainsi, mes bien-aimés, celui-là même que j'ai en face, avec qui je suis dans une controverse que j'ai demandé au Prophète de vouloir bien dirimer, n'est pas non plus entièrement étranger à la vérité quand il dit : Je veux comprendre pour croire. Pourquoi ce que je dis présentement, sinon pour amener à croire ceux qui ne croient pas encore ? Mais peuvent-ils croire s'ils ne comprennent ce que je dis ? Il est donc vrai sous un rapport que l'on doit comprendre pour croire, et il est vrai aussi de dire avec le prophète, que l'on doit croire pour comprendre. Donc entendons-nous. Oui, il faut comprendre pour croire et croire pour comprendre. Voulez-vous que j'explique en deux mots et qu'il n'y ait plus de contestation possible ? Je dirai à chacun : Comprends ma parole, pour croire, et crois la parole de Dieu pour comprendre.

[1] Marc IX 22, 23.

SERMON XLIV.

LES GRANDEURS DU CHRIST DANS SA MORT [1].

Analyse. — Ce discours n'est que le commentaire de la célèbre prophétie d'Isaïe relative à la passion du Messie. Saint Augustin en l'expliquant prémunit ses auditeurs contre deux sortes d'ennemis, contre les hérétiques qui nient la divinité de l'Église et contre les Juifs qui contestent la résurrection et la divinité du Sauveur. La grandeur du Fils de Dieu se reflète ainsi dans la gloire de l'Église catholique et dans le triomphe remporté sur la mort. Conclusion pratique : Profitons avec soin des grâces du Fils de Dieu, car il nous en sera demandé un compte rigoureux.

1. Depuis des siècles nombreux, frères bien-aimés, il a été prédit de notre Seigneur et Sauveur qu' « il s'élèvera comme un arbrisseau et comme « une racine d'une terre aride. » Pourquoi commme une racine ? Parce qu' « il n'a ni éclat « ni beauté. » Il a souffert, il a été humilié, conspué : il était alors sans beauté ; il était Dieu et on ne voyait en lui que l'homme. Mais si la racine n'est pas belle en elle-même, elle a une vigueur intérieure qui fait son mérite. Écoutez, mes frères, et considérez la miséricorde de Dieu.

Voici un arbre magnifique, délicieux, son feuillage est vert, il est chargé de fruits. On admire cet arbre, on se plaît à en cueillir quelques fruits, à s'asseoir sous son ombre, à s'y abriter contre la chaleur. Tout cela est beau. Qu'on t'en montre la racine, tu n'y vois rien à admirer. Ne la méprise pas néanmoins ; cette partie abjecte est le principe de ce qui te ravit. C'est pourquoi le Christ est comparé à *la racine* qui sort *d'une terre aride*. Contemplez maintenant cet arbre dans sa gloire.

2. L'Église a grandi, les gentils ont reçu la foi, les princes de la terre ont été vaincus au nom du Christ afin d'être vainqueurs dans l'univers. Ils ont courbé la tête sous le joug du Sauveur. Autrefois ils persécutaient les Chrétiens à cause de leurs idoles, ils renversent maintenant les idoles à cause du Christ. Dans toutes les calamités et toutes les angoisses tous ont recours à l'Église. C'est le grain de sénevé qui a grandi et qui s'est élevé au dessus de toutes les plantes ; les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les orgueilleux du siècle accourent et reposent sous ses rameaux [1]. D'où lui vient tant de beauté ? Cette beauté si honorée vient de je ne sais quelle racine. Cherchons celui qui est cette racine. Il a été conspué, humilié, flagellé, crucifié, blessé, méprisé. Ici donc il est sans beauté : mais quelle gloire il a dans l'Église ! C'est ici la description de l'Époux, de l'époux dédaigné, déshonoré, rejeté. Mais vous pouvez voir à l'instant même l'arbre sorti de cette racine ; il couvre l'univers. « Racine d'une terre « aride. »

3. « Il est sans éclat et sans gloire ; et nous « l'avons vu : il n'avait ni éclat ni beauté. » — « N'est-ce pas le fils du charpentier [2] ? » Ne fallait-il pas qu'il fût étrangement privé de cette beauté mystérieuse quand on disait : « N'avons-« nous pas droit de soutenir que tu es livré au « démon [3] ? » A son nom seulement les démons prenaient la fuite et on lui reproche d'être livré

[1] Isaïe LIII 2-2.

[1] Matt. XIII 31 32. — [2] Marc, VI 3. — [3] Jean, VIII 48.

au démon ! Pourquoi ? « Nous l'avons vu et il « n'avait ni éclat ni beauté. » De quel éclat ne brille-t-il pas dans ce sanctuaire intérieur où ne pénètre point l'œil ! « Au commencement était « le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe « était Dieu [1]. « Quelle est encore sa beauté ? « Il avait la nature de Dieu et il n'a point regardé « comme une usurpation de s'égaler à Dieu [2]. »

4. Mais où a-t-il paru sans éclat et sans beauté ? « Et il était sans éclat, il avait la face abjecte et « l'attitude difforme aux yeux de tous les hommes. « Homme de plaies. » Couvert de plaies il est homme, auparavant il est Dieu, après il est homme-Dieu. « Homme de plaies et qui sait sup- « porter les infirmités. » Les infirmités de qui ? De ceux mêmes qui le torturent. C'est le médecin qui souffre des infirmités du phrénétique. Aussi quand on le crucifiait, il priait en disant : « Père, par- « donnez-leur car ils ne savent ce qu'ils font [3]. » Ah ! n'oubliez point, mais aimez l'Epoux. Plus il nous semble difforme, plus il nous doit être cher, plus il est aimable pour son épouse. « C'est pourquoi il s'est détourné. » Il s'est détourné pour n'être pas reconnu de ceux qui le crucifiaient. « Sa face a été couverte d'outrages « et méprisée. »

5. « Il supporte nos infirmités, pour nous il « est livré à la douleur ; et nous l'avons con- « templé en proie aux souffrances, chargé de « plaies et de châtiments. Mais c'est à cause de « nos péchés qu'il a été blessé, à cause de nos « iniquités qu'il a été meurtri. Le supplice qui « devait nous assurer la paix est tombé sur lui « et nous avons été guéri par ses meurtrissures. « Nous nous sommes tous égarés comme des « brebis errantes, et le Seigneur l'a sacrifié pour « nos crimes. » Est-ce ici l'Evangile ou une prophétie ? Qu'objectent les Juifs ? N'est-il pas étrange qu'ils entendent cela, qu'ils l'aient entre les mains, qu'ils le lisent, qu'ils ne puissent appliquer ces traits qu'à Celui dont la gloire se publie avec l'Evangile dans tout l'univers, et que cependant ils ne soient pas encore chrétiens et demeurent plongés dans l'aveuglement en face de prophéties aussi claires ? Mais pourquoi s'étonner de l'aveuglement des Juifs en ce qui concerne le Christ ? Ce qui s'applique à lui passe et le prophète commence à parler aussi de son Eglise. Si donc tu ne t'expliques point l'aveuglement des Juifs en face de l'Epoux ; comment t'expliquer l'aveuglement des hérétiques en face de l'Epouse ?

6. Maintenant toutefois contemplons avec surprise l'aveuglement des Juifs. « Le Seigneur l'a « sacrifié pour nos crimes, et lui, malgré les « mauvais traitements, n'a pas ouvert la bouche. « Comme une brebis il a été conduit à l'immo- « lation ; et comme l'agneau silencieux sous la « main qui le tond, il a gardé le silence. Son « jugement a été enlevé au milieu des humi- « liations. » Et pour détourner ton dédain : » Qui « racontera sa génération ? » Laquelle ? « Je t'ai « engendré avant l'aurore [1]. » Voilà la première. « Avant l'aurore, » avant tous les siècles créés ; avant tous les anges, avant toute créature. Pourquoi ? Parceque « tout a été fait par lui [2]. » Mais ne peut-on raconter sa seconde génération ? Qui le pourrait ? Il est conçu par la seule foi, et il sort du sein de sa mère comme un époux du lit nuptial [3]. Cette génération aussi est donc admirable. Elle est admirable parcequ'il y est sans père, comme la première est admirable parcequ'il y est sans mère.

« Comme une brebis il a été conduit à l'im- « molation, et comme l'agneau sous la main qui « le tond il a gardé le silence. Son jugement a « été enlevé au milieu des opprobres. Qui racon- « tera sa génération ? Car sa vie sortira de la « terre. » C'est la prophétie de la résurrection. Vous voyez donc que le Seigneur disait avec vérité, et comment la Vérité même pouvait-elle parler autrement ? « Il est écrit de moi dans la « Loi, dans les Prophètes et dans les Psaumes. « Car il fallait que le Christ souffrît et ressus- « citât. » Vous avez appris cela, et vous venez encore d'entendre parler de sa résurrection : « Car « sa vie sortira de la terre. » Il faut de plus : « Qu'on « prêche en son nom la pénitence et la rémis- « sion des péchés parmi toutes les nations, à « commencer par Jérusalem [4]. » Vous l'apprendrez aussi du prophète que nous expliquons. Non que nous devions le préférer au Seigneur ; le prophète est le héraut qui précède, le Seigneur, le juge qui le suit. Le héraut ne publiait point ses propres paroles mais celles du juge ; et le juge en le suivant montra que c'était vraiment les siennes. « Sa vie sortira de la terre. Les iniquités « de mon peuple l'ont conduit à la mort. » Vous l'entendiez tout-à-l'heure demander : Que vous ai-je fait ? Condamnez-moi si vous avez en moi découvert quelque faute. Et eux : « Crucifiez, cru- « cifiez-le [5]. » Ils le croyaient un homme, mais pourtant un homme innocent. C'est ainsi qu'« il

[1] Jean, I, 1. — [2] Philip. II, 6. — [3] Luc, XXIII, 34.

[1] Ps. CIX, 3. — [2] Jean, I, 3. — [3] Ps. XVIII, 6. — [4] Luc, XXIV, 44, 46, 47. — [5] Jean, XIX, 6.

« a été conduit à la mort par les iniquités de « mon peuple. »

7. « Je lui donnerai donc les méchants pour « sa sépulture. » Que signifie : « Je lui donnerai « les méchants pour sa sépulture et les riches « pour sa mort? » Les méchants pour sa sépulture et les riches pour sa mort. Ce riche d'Arimathie, Joseph se présenta à Pilate lorsque le Seigneur était suspendu à la croix et demanda d'enlever son corps; Pilate consentit qu'il fût enseveli. Ainsi des riches lui ont été donnés pour sa mort, et Joseph ensevelit ce pauvre en qui il voyait son trésor véritable. Ainsi s'expliquent *les riches pour sa mort*.

Ce que le prophète dit en dernier lieu s'est accompli d'abord, et ce qu'il dit d'abord ne s'accomplit qu'ensuite. « Et les méchants pour sa « sépulture. » Où montrer la réalisation? « Les « Juifs abordèrent Pilate et lui dirent : Seigneur, « nous avons appris que cet imposteur a dit à « ses disciples qu'il ressuscitera après sa mort : « ordonnez de garder son sépulcre, dans la crain- « que ces mêmes disciples ne viennent la nuit, « ne l'enlèvent, car cet artifice serait pire que le « premier. Vous avez des soldats, leur répondit Pi- « late, allez et gardez-le comme vous l'entendez. » Ils prirent donc des soldats et les placèrent près du sépulcre [1]. Ne sont-ce pas là les méchants donnés pour sa sépulture, pour garder son tombeau?

Comment prouver que c'était des méchants? Ils ne sont pas coupables pour avoir été envoyés, le juge leur a donné ses ordres, ils sont venus près du sépulcre et l'ont gardé. — Mais pour savoir qu'ils sont méchants, lis l'Evangile. Le Seigneur étant ressuscité, ces soldats virent l'Ange, furent frappés de terreur et consternés. L'Ange disait à d'autres : « Ne craignez pas; » mais ceux-ci furent accablés de frayeur parcequ'ils n'étaient point soulevés par la foi. Malgré ce qu'ils avaient vu, ils vinrent trouver les Juifs et leur rapportèrent tout ce qui s'était passé. Voici de l'argent, répartirent les Juifs. Ces soldats étaient donc corrompus, puisqu'ils voilèrent la vérité et vendirent le mensonge. Et comment le vendirent-ils? Il n'est pas étonnant qu'aveugles ils aient vendu le mensonge à des aveugles. « Publiez, leur dit-on, que « pendant votre sommeil ses disciples sont venus « et l'ont enlevé. » O vanité marchande de vanité pour les hommes vains! Les hommes vains en effet écouteront cette fable et y croiront. Tel est encore aujourd'hui ce qui se dit parmi les Juifs, telle est l'opinion publique; et qui pourrait exprimer combien elle est vaine, fausse, ridicule [1]? Ils refusent de se rendre au témoignage des martyrs pour y puiser la vie, et pour se perdre ils se rendent à la déposition de témoins endormis. Si les gardes dormaient, comment ont-elles pu savoir qui l'a enlevé du tombeau? Dans le cas contraire, ô méchant, pourquoi veillais-tu? O méchant, ce n'est-pas sans motif que le prophète a dit de toi : « Je lui donnerai des « méchants pour sa sépulture. » O méchants, ô pervers : ou bien vous veilliez, et vous avez dû garder le sépulcre; ou bien vous dormiez, et vous ignorez ce qui s'est passé. Ici donc nous voyons ce qui longtemps auparavant le Saint-Esprit avait annoncé par la bouche du Psalmiste : « Ils ont con- « çu un dessein qu'ils n'ont pu faire prévaloir [2]. »

8. Par conséquent, mes très-chers frères, nous tous pour le salut desquels ont été faites et accomplies toutes ces prédictions, rendons grâces à la divine miséricorde, et travaillons de toutes nos forces à puiser dans les bienfaits de Dieu, non pas notre condamnation, mais notre profit, afin qu'au jour redoutable du jugement et qu'au moment de rendre nos comptes, nous rendions intégralement au Seigneur et Sauveur qui nous jugera ce qu'il nous a obtenu après avoir été jugé. Il doit sans doute, à son dernier avènement, accorder ce qu'il a promis; mais aussi doit-il réclamer ce qu'il a racheté et redemander alors ce qu'il a donné à l'époque de son premier avènement. Nous devons présumer beaucoup de la miséricorde de Dieu; mais nous ne devons pas redouter indolemment sa justice, car s'il t'a racheté avec miséricorde, il te jugera avec justice : et si nous péchons, s'il nous épargne si longtemps, ce n'est point négligence, mais patience; ce n'est point qu'il ait perdu sa puissance, c'est qu'il nous invite à la pénitence. Donc en désirant sa miséricorde, craignons sa justice. Il nous épargne aujourd'hui, mais il ne se tait pas, et s'il se taisait il ne le ferait pas toujours; et si nous voulons qu'il nous épargne quand il parlera au jugement, écoutons-le maintenant qu'il nous donne ses commandements. Maintenant en effet il nous octroie sa miséricorde, mais alors il exigera la justice et rendra à chacun selon ses œuvres ; ainsi s'accomplira ce que dit un Apôtre : « Jugement sans miséricorde à qui « n'a point fait miséricorde [3]. »

[1] Matt. XXVII. 57-66.

[1] Matt. XXVIII, 1-15. — [2] Ps. XX, 12. — [3] Jac. II, 13.

SERMON XLV.

RÉCOMPENSE ET DEVOIRS. [1].

ANALYSE. — Dans l'impossibilité d'expliquer tout ce qui a été lu à l'office, Saint Augustin choisit pour les réunir les dernières paroles de la Prophétie et les premières paroles de l'Epître qui les a suivies immédiatement. Il est dit dans les premières que ceux qui se seront consacrés au Seigneur posséderont sa terre et habiteront sa sainte montagne, et dans les secondes qu'avec ces promesses on doit se purifier de toute souillure soit corporelle soit spirituelle et accomplir sa sanctification dans la crainte de Dieu. Dans la réunion de ces deux textes se trouve donc indiquée la récompense promise aux serviteurs de Dieu et les moyens à employer pour l'obtenir. — I. Quelle est cette récompense? Faut-il prendre à la lettre la terre et la montagne dont il est ici question? Mais ce serait un encouragement à l'avarice et à la cupidité. Ce langage prophétique est donc figuré, et doit s'expliquer par des passages plus clairs. Conséquemment il faut entendre ici la terre des vivants d'où le Christ est venu jusqu'à nous et où il est lui-même le pain d'immortelle vie. C'est lui aussi que désigne la sainte montagne. Il est appelé ainsi à cause de l'Eglise dont il est le chef glorieux et ressuscité et qui remplit toute la terre. — II. Quels sont les devoirs à remplir pour être admis à habiter cette heureuse terre des vivants? Les dernières paroles de la promesse rappellent qu'il est nécessaire d'appartenir, non au schisme de Donat qui ne s'étend point au delà de l'Afrique, mais à l'Eglise universelle qui n'a d'autres limites que les limites du monde. D'après l'Apôtre il faut de plus garder l'innocence dans son corps et dans son âme; enfin se sanctifier en vue de Dieu. — L'accomplissement de ces devoirs égalera les hommes aux anges.

1. On nous a fait et nous avons entendu plusieurs lectures; il nous est impossible de nous rappeler et d'expliquer tout ce qu'elles contiennent. Mais si votre charité a été attentive à la première leçon du prophète Isaïe, j'aime à croire que vos cœurs peuvent conserver tout frais encore le souvenir de ces dernières paroles prononcées par le lecteur: « Ceux qui se donneront à moi possè« deront la terre et habiteront ma sainte mon« tagne [2]. » Après ces mots on nous a fait entendre la leçon de l'Apôtre et elle a commencé ainsi: « Ayant donc ces promesses, purifions« nous, mes bien-aimés, de toute souillure de « la chair et de l'esprit, et achevons notre sanc« tification dans la crainte de Dieu [3]. »

La divine miséricorde nous régit; elle prépare la nourriture destinée à apaiser non-seulement la faim de nos corps, et c'est pour cela qu'elle fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les injustes; mais aussi pour apaiser la faim dont souffrent nos cœurs dans ce désert où nous mourons si Dieu n'y fait tomber la manne. C'est donc le Seigneur qui dresse pour nous son banquet; aussi sans aucun dessein préconçu de la part des hommes, il est arrivé, comme Dieu l'a voulu, qu'après la lecture d'Isaïe où il était fait des promesses, on a récité ces paroles de l'Apôtre: « Ayant donc ces promesses, purifions-nous, mes « bien-aimés, de toute souillure de la chair et de « l'esprit, et achevons notre sanctification dans « la crainte de Dieu. » Ne dirait-on pas que le Prophète et l'Apôtre ne formaient qu'une seule leçon? Qu'enseigne celui-ci? « Ayant donc ces « promesses, mes bien-aimés. » On n'a pas dit alors quelles promesses. Elles sont exprimées, mais le lecteur n'a point commencé par les faire connaître; et l'auditeur cherchait en quelque sorte à savoir quelles sont ces promesses dont l'Apôtre dit: « Ayant donc ces promesses, mes « bien-aimés, purifions-nous de toute souillure de « la chair et de l'esprit. » Nous purifier ainsi de toute souillure de la chair et de l'esprit, c'est pour nous une grave affaire, un rude travail et personne ne s'en charge s'il n'y est excité par la promesse de la récompense.

Personne n'entreprenant donc, sans y être invité par l'appât de la récompense, de se purifier et la chair et l'esprit, je ne sais comment il s'est fait que le Lecteur ait commencé par l'obligation de ce travail et non par la promesse de la récompense. Dieu toutefois n'a pas voulu frustrer l'auditeur attentif. Tu hésitais peut-être de te liver au travail qu'exige la purification de la chair et de l'esprit, sans avoir entendu parler de récompense, arme-toi donc au début de la lecture de l'Apôtre; et si tu veux des promesses, regarde les dernier mots de la lecture du Prophète. Dans ces derniers mots est la promesse, comme dans les premiers de l'Apôtre l'invitation au travail.

2. Animons-nous donc, et purifions-nous de toute souillure de la chair et de l'esprit, puisque nous avons ces promesses. Quelles sont-elles? « Ceux qui se donneront à moi, dit le Seigneur « par Isaïe, posséderont la terre et habiteront ma « sainte montagne. — Ayant donc ces promesses, « purifions-nous de toute souillure de la chair et « de l'esprit. » Ainsi, dira quelqu'un, si je dois me purifier de toute souillure de la chair et de l'esprit, c'est pour posséder une terre et habiter

[1] Isaïe LVII, 13 — [2] Ibid. — [3] II Cor. VII, 1.

une montagne ? Il faut donc examiner ce que signifient posséder la terre et habiter une montagne ; autrement on pourrait espérer d'amples domaines, ne pas détruire la cupidité mais en retarder l'essor ou plutôt lui donner des forces nouvelles et, sans sortir de l'ordre matériel, mépriser peu pour obtenir davantage. Qui ne laisserait un arpent pour en obtenir cent autres? Qui ne sacrifierait aisément les jouissances d'un maigre et frugal repas, si on lui disait : A cette condition seulement tu seras admis à ce splendide et royal banquet? S'abstenir dans cette vue des biens présents, ce n'est pas en finir avec la concupiscence. On renonce sans doute à quelque chose, mais c'est dans la crainte de perdre ce qu'on désire plus ardemment, et c'est toujours de la cupidité. Est-on moins avare quand on donne cent pour obtenir mille? Ne crois donc pas délivré de cette passion celui que tu vois tenir peu à cent pièces de monnaie; c'est qu'il en a mille en vue.

On rencontre des hommes très-obséquieux envers des vieillards sans enfants; ils passent sur beaucoup de choses à leur égard, mais ils nourrissent de magnifiques espérances. Or, est-ce avares, est-ce compatissants qu'il faut les nommer? Aussi apprécie-t-on davantage le mérite des enfants des pauvres lorsqu'ils se montrent bons envers leurs parents dans le besoin : c'est évidemment la piété qui les anime et non la cupidité. Quand au contraire les enfants des riches sont complaisants envers leurs parents, fut-ce la piété qui les inspire, on ne la voit pas; Dieu peut la voir, mais elle est cachée aux yeux des hommes. Aussi arrive-t-il souvent que pleins de défiance pour les sentiments de leurs enfants et persuadés qu'ils obéissent uniquement en vue de la fortune, quoique ceux-ci dussent trouver avantage à être émancipés, quoiqu'ils aient besoin de ressources pour contracter mariage ou pour parvenir à quelque dignité, les parents refusent de leur abandonner leur bien et s'écrient : Non, je n'y consentirai point, car on n'aurait plus d'égards pour moi. Quelle triste idée c'est avoir d'un fils! Elle vient de ce que sa soumission est intéressée au lieu d'être inspirée par la vue de l'amour paternel. Craindre que ton enfant te dédaigne après le partage de tes biens, n'est-ce pas accuser sa piété d'être vénale et non filiale?

Combien l'emporte ce fils du pauvre, ce fils même d'un vieillard dans l'indigence et la misère, qui n'attend rien de son père puisque son père n'a rien à lui laisser et qui toutefois pourvoit à ses besoins par ses travaux et à la sueur de son font! Il arrive cependant aussi que pénétrés de la crainte de Dieu et non dans l'espérance de la fortune qui les attend, des enfants de riches considèrent que leurs parents leur ont donné la vie, l'éducation et que Dieu a établi ce précepte : « Honore ton père et ta mère[1]; » et pour ces motifs ils se montrent soumis. Mais en face de la récompense qui leur est proposée, on ne connaît point l'affection véritable qui les anime. Ils n'en sont toutefois que plus agréables à Dieu, qui seul distingue ce que les hommes ne sauraient ni voir ni louer. Ainsi Job servait Dieu avec fidélité. Les démons s'imaginèrent que c'était en vue d'une récompense terrestre. Quand fut-il prouvé que le patriache était désintéressé ? Quand, après avoir tout perdu il s'écria : « Le Seigneur a « donné, le Seigneur a ôté ; comme il a plu au « Seigneur ainsi il a été fait : que le nom du « Seigneur soi béni[2] ! »

3. Pourquoi ces observations, mes frères? Parce que l'Ecriture ne cesse chaque jour de nous exciter à dédaigner les choses temporelles pour nous attacher aux choses éternelles ; à chaque page sacrée nous retrouvons constamment ces conseils, soit en termes clairs, soit en termes mystérieux et figurés. Quand les expressions sont mystérieuses, ne t'imagine point que la divine Ecriture veuille dissimuler. La volonté de Dieu se manifeste-t-elle avec clarté? Aime-la; attache-toi à ses conseils quand ils ne sont pas douteux. Manifeste ou obscure, placée au soleil ou à l'ombre, cette volonté est toujours la même; suis-la telle que tu la découvres.

Il y a, je l'ai dit, obscurité dans ces expressions : « Il possèdera la terre et habitera ma sainte mon- « tagne ; » car en les prenant à la lettre, nous ne nous purifierions point de toute souillure de la chair et de l'esprit; et si par avarice, au lieu de nous appliquer à la piété, nous nous disposons à pendre possession d'une montagne de terre, c'est en vain que Dieu aura uni pour nous la fin de la prophétie avec le commencement de l'épître. Que devons-nous donc entendre par montagne? Cette expression est équivoque sans doute; mais si Dieu nous abondonnait à nous-mêmes, nulle part il n'en ferait connaître clairement la signification. Mais quand il te la manifeste, aime cette montagne mystérieuse: aime-la partout où il la recommande à ton amour, partout où l'Ecriture

[1] Exod. XX, 12. — [2] Job, I, 21.

dévoile le sens de ce terme. Si même on te la promet, attache-toi à elle, et comprends-la sous les figures telle que tu l'as aimée dans les passages plus clairs. Où donc est-il parlé d'une montagne propre à nous inspirer de nous purifier de toute souillure de la chair et de l'esprit? Quelle est la montagne promise?

4. Sachons d'abord quelle est la terre que Dieu nous promet et après laquelle soupire le prophète David quand il dit quelque part : « Vous êtes mon « espérance et mon lot *dans la terre des vivants* [1]. » Il y a donc assurément une terre des vivants, différente de la nôtre, la terre des mourants. Si tous ici ne naissaient pas pour mourir, le prophète ne nommerait pas cette autre région la terre des vivants; il la compare à la nôtre où il ne voit que des mourants. Oui donc, il y a une terre des vivants. Si tout éternelle et toute céleste qu'elle est on l'appelle terre, c'est qu'elle est un domaine et non un lieu de culture. On la possède sans travail; au lieu que celle-ci exige la fatigue et tourmente par la crainte le maître qui la fait valoir. Ne te dit-on pas en effet : Lève-toi et laboure, afin d'avoir de quoi vivre? Bon gré, mal gré, tu te lèves et tu travailles en gémissant et en soupirant, parce que tu es sous le poids de cette sentence à laquelle Adam fut condamné : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton vi« sage [2]. » Mais après les fatigues et les angoisses nous serons dans la terre des vivants. Là rien ne naît pour croître : tout y est toujours au même état. Là nulle succession d'hiver et d'été, de nuit et de jour. C'est pour y moissonner que l'on sème ici, si toutefois l'on sème. Quel est en effet celui qui sème maintenant pour moissonner là haut? Celui qui donne aux pauvres. Donner aux pauvres, c'est jeter la semence dans les sillons. Sème ici pour récolter là; la récolte ne consiste pas à abattre en été des moissons qui s'épuisent, mais à se rassasier et à jouir sans fin. Là en effet on se nourrit de justice, là on trouve le pain. Quel est ce pain? Le pain qui est descendu jusqu'à nous. Celui qui a dit : « Je suis le pain « vivant descendu du ciel [3]. » Quel est-il encore: « Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, « car ils seront rassasiés [4]. »

5. Nous connaissons quel est le pain de cette terre; apprenons encore quelle en est la montagne. « Ils habiteront dit le Seigneur, sur ma « montagne sainte. » N'avons-nous pas lu dans un autre passage sacré que le Christ aussi est cette montagne? Ainsi celui qui est le pain est également la montagne; pain parce qu'il nourrit l'Eglise, et montagne parceque l'Eglise est son corps. L'Eglise est sûrement une montagne et qu'est-ce que l'Eglise? Le corps du Christ. Joins le chef à ce corps; voilà un homme; car l'homme a nécessairement une tête et un corps.

Maintenant quel est le Chef? Celui qui est né de la vierge Marie, qui a pris un corps mortel exempt de tout péché, qui a été meurtri, flagellé, outragé et crucifié par les Juifs, qui enfin a été sacrifié pour nos péchés et qui est ressuscité pour notre justification. Il est à la fois le chef de l'Eglise et le pain de cette terre des vivants. Et son corps, qu'est-il? C'est son épouse c'est l'Eglise. « Car ils seront deux dans une seule « chair. Ce sacrement est grand : je dis dans le « Christ et dans l'Eglise [1]. » Le Seigneur aussi a dit également, dans l'Evangile, de l'homme et de la femme : « Donc ils ne sont plus deux, mais « une seule chair [2]. » Il a voulu par conséquent que l'Eglise et le Christ ne formassent qu'un seul homme. Au ciel est le chef; ici sont les membres. Pour nourrir l'espérance de ces membres, il n'a pas voulu ressusciter seulement avec eux, mais avant eux. S'il a voulu mourir, c'était pour ressusciter le premier; s'il a voulu monter au ciel avant eux, c'était pour exciter la confiance de ses membres, pour les porter à attendre en eux-mêmes l'accomplissement de ce qu'ils voyaient réalisé dans leur Chef. Eh! quel besoin avait de mourir le Christ, le Verbe de Dieu, Celui dont il est écrit, « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu : tout a été fait par lui [3]? » On le crucifie, on l'insulte, on le perce d'une lance, on l'ensevelit; et tout a été fait par lui!

Comme il a daigné se faire le Chef de l'Eglise, l'Eglise désespérerait de ressusciter si elle voyait que lui-même n'est pas ressuscité. Il est donc ressuscité et on l'a vu ressuscité. Des femmes l'ont vu d'abord et en ont porté la nouvelle aux hommes; après avoir vu le Seigneur ressuscité, elles ont porté cette heureuse nouvelle aux futurs évangélistes, aux Apôtres; c'est par des femmes que le Christ a été annoncé à ceux-ci. Aussi Evangile signifie-t-il *heureuse nouvelle*; ceux qui savent le grec peuvent rendre ce témoignage. L'Evangile signifie donc la bonne nouvelle. Et quelle nouvelle comparable à celle de la résurrection de notre Sauveur? Les Apôtres eurent-

[1] Ps. CXLI 6. — [2] Gen. III, 19. — [3] Jean, VI, 51. — [4] Matt. V, 6.

[1] Éph. V, 31, 32. — [2] Matt. XIX 6. — [3] Jean I 1. 3.

ils jamais à annoncer rien de plus grand que ce qu'ils avaient appris de la bouche des femmes ? Mais pourquoi la femme a-t-elle publié cet Evangile ? C'était comme pour châtier la mort. Une femme avait annoncé la mort, puisqu'elle était morte elle-même en donnant la mort ; une autre femme la consola en annonçant la vie. Une femme avait séduit Adam pour le livrer à la mort; une autre femme annonça que le Christ était ressuscité pour ne plus mourir. C'est ainsi que nous devons ressusciter à notre tour et devenir la sainte montagne de Dieu. Sur cette montagne habite quiconque s'est donné au Seigneur. « Ceux qui se donneront à moi posséde-« ront la terre et habiteront ma sainte monta-« gne, » c'est-à-dire ne sortiront pas de l'Eglise. Travaillons maintenant dans l'Eglise afin d'avoir ensuite l'Eglise pour héritage. Aussi bien quand nous y goûterons l'éternelle joie, nous en serons simplement les possesseurs, possesseurs sans travail.

6. Toutefois cherchons ailleurs le sens clair de cette montagne, car il est ici tant soit peu voilé. Où est-il dit, demandera-t-on, que l'Eglise soit une montagne, que le Christ en soit une et que son corps soit également une montagne ? Daniel le dit avec la plus grande évidence : nul doute là dessus. Ce prophète eut une vision. A-t-elle besoin de commentaire? Que votre charité ouvre donc les yeux. Quelques mots demandent peut-être à être expliqués; nous les expliquerons au nom du Christ et vous les comprendrez.

« Je vis, dit Daniel, et voilà qu'une pierre, « sans mains, fut détachée de la montagne. » Il ne dit pas que cette pierre n'avait point de mains; il dit qu'elle fut détachée de la montagne sans le concours d'aucun homme, qu'aucune main d'homme ne travailla à l'extraire de la montagne. Votre charité sait que sans le concours des mains de l'homme on ne tire pas les pierres des montagnes. Celle-ci toutefois fut sans ce moyen extraite de la montagne. Elle vint donc et abattit tous les royaumes de le terre. Voyez-vous ici autre chose que le Christ, dont il est dit : « Tous les royaumes de la terre se proster-« neront devant lui [1] ? » C'est lui qui a abattu tous ces royaumes. Un roi superbe ne veut aucun monarque au dessus de lui ; et tous les rois aujourd'hui reconnaissent au dessus d'eux la royauté du Christ. Il a donc, pour régner, abattu tous les royaumes de la terre. Et que dit ensuite le prophète ? « Cette pierre grossit et devint une grande montagne qui remplit toute la terre [1]. » Maintenant, je pense, vous reconnaissez le Christ.

« Ceux qui se donneront à moi posséderont « la terre : » vous connaissez cette terre. « Et « ils habiteront ma montagne sainte : » vous connaissez cette montagne. « Ayant donc ces pro-« messes, purifions-nous de toute souillure de « la chair et de l'esprit. » Cependant vous désirez savoir peut-être ce que veut dire *être détaché sans mains*. Ces mots renferment quelque obscurité. Plusieurs parmi vous en comprennent le sens avant que je l'explique. Qu'ils nous permettent pourtant de nous y arrêter un peu dans l'intérêt de ceux qui ne peuvent s'en faire une idée si nous n'en parlons. Que signifie *sans mains*? Sans secours humain. Que votre charité remarque aussi, mes frères, que la pierre a été détachée de la montagne et qu'elle est devenue elle-même une montagne. Détachée de la montagne, elle est devenue une montagne ; mais quelle montagne? Non pas comme celle d'où elle a été extraite, car il n'a pas été dit de celle-ci qu'elle a grossi et qu'elle a rempli toute la terre. Il y a donc deux montagnes, la première est la Synagogue, l'Eglise est la seconde ; la première est le peuple juif, la seconde est le peuple chrétien. Or si pour devenir une grande montagne et couvrir toute la terre, le peuple chrétien est la pierre qui s'est détachée de la montagne, c'est que des Juifs est issu Jésus-Christ. Comment est-il dit *sans mains ?* Parceque s'est sans le concours d'aucun homme; le Christ étant né d'une vierge, ayant été conçu miraculeusement.

7. Ainsi donc nous connaissons clairement cette montagne. Ne nous la représentons pas comme les autres montagnes, comme le mont Giddaba ou les autres dont on nous parle. Il est en effet des hommes qui entendent tout charnellement; ils lisent, par exemple : « Il l'exaucera du haut de « son ciel saint [2] ; » ou du haut de sa montagne sainte, et il s'agit du Christ; ils courent aussitôt prier sur une montagne, comme si Dieu y était pour les exaucer. Hommes grossiers, parcequ'ils voient les nuages s'attacher aux flancs des montagnes, ils montent sur ces sommets pour se rapprocher de Dieu! Veux-tu t'approcher de Dieu dans ta prière? Abaisse-toi. Et maintenant que nous avons dit : Pour t'élever jusqu'à Dieu, abaisse-toi, ne donne pas non plus à ces paroles

[1] Ps. LXXI 11.

[1] Dan. II 34 35. — [2] Ps. XIX 7.

un sens charnel et ne descends point dans les caveaux pour y prier Dieu. Ne cherche ni caveaux ni montagnes. Abaisse-toi dans ton cœur et Dieu t'élèvera, il viendra à toi et demeurera avec toi dans ton intérieur.

Ainsi donc la montagne est pour nous le Christ, elle est pour nous l'Eglise, aimons cette Eglise. Elle est vraiment la montagne qui a grandi et qui couvre l'univers. Par conséquent ils ne sont point sur cette montagne ceux qui sont d'un parti sans tenir avec nous à toute la terre. Rappelez-vous, mes frères, que l'Ecriture à chaque page nous arme et nous prémunit contre les discours qui nous attaquent sans cesse. Si le texte disait que cette montagne a grossi et couvert toute l'Afrique, ne crieraient-ils pas qu'elle ne désigne que le parti de Donat? Mais en grossissant elle leur a fermé la bouche; elle a grandi jusqu'à fermer la bouche à ces grands parleurs. Où s'est-elle étendue effectivement? Dans tout l'univers. Mais la montagne d'où celle-ci a été détachée n'a pas ainsi couvert la terre. Si les Juifs sont répandus partout, c'est comme vaincus et après avoir été exilés de leur propre pays; ils sont partout pour leur châtiment, ils n'y sont pas pour avoir grandi. Le Seigneur au contraire, le Christ qui est la vraie pierre angulaire, a soumis les royaumes des hommes, brisé l'empire des démons et humilié tous les rois pour s'étendre; il s'est étendu et il couvre toute la terre. Je l'ose dire, il s'étend encore, il est encore des lieux dont il s'empare.

8. Aime donc cette montagne, prépare-toi à l'habiter éternellement et avec de telles promesses purifie-toi de toute souillure de la chair et de l'esprit. Quelles sont ces promesses? Si tu veux posséder la terre et habiter la montagne sainte, purifie-toi de toute souillure de la chair et de l'esprit. Quelle sont les souillures de la chair? Que votre charité se montre attentive; nous vous devons encore cette explication. Quelles sont les souillures de la chair? Ce ne sont point celles que l'on contracte quand en passant quelque part il arrive que l'on touche quelque chose du pied ou même de la tête, ni même quand le pied venant à manquer on tombe dans la boue ou dans la fange et que le visage en est tout couvert. Cette souillure est facile à enlever; comme on dit, on se lave et elle s'en va. Mais la souillure de la chair de laquelle il faut se garder ne s'efface pas ainsi; elle vient de la souillure de l'esprit qui se transmet à la chair.

Cite une souillure de l'esprit. — La passion. — Et une souillure de chair. — L'adultère. Voilà deux choses. La passion s'est fait sentir, l'esprit est souillé; l'adultère n'est pas encore commis, la chair n'est pas souillée. Qu'importe que la chair soit pure, quand l'esprit qui l'habite est impur? N'est-il pas possible qu'un homme dont le corps est pur soit devant Dieu un adultère de cœur, puisque le Seigneur a dit : « En « vérité je vous le déclare, quiconque a regardé « une femme pour la convoiter, a déjà commis « dans son cœur l'adultère avec elle [1]? » En cela consiste la souillure de l'esprit.

En quand y a-t-il sainteté parfaite? Quand il y a pureté de corps et d'esprit. Il est des hommes qui s'abstiennent des actions mauvaises et non des mauvaises pensées : ceux-là purifient la chair et non l'esprit. La crainte des hommes les empêche de mal faire. La passion les pousse, la peur les retient. Que crains-tu? D'être découvert et condamné; d'être découvert et donné en spectacle. La chair ici paraît donc pure, mais la pureté n'est point parfaite. Que dit en effet l'Apôtre? « Purifions-nous de toute souillure « de la chair et de l'esprit : » comme tu t'abstiens des actions coupables, évite la mauvaise volonté et les pensées mauvaises. Abstiens-toi des mauvaises actions, et tu te purifies des souillures de la chair; garde-toi de toute mauvaise volonté, et tu te purifies des souillures de l'esprit.

9. Poursuivons : « Achevant de nous sancti- « fier dans la crainte du Seigneur. » Que ces dernières paroles sont belles! Nul en effet ne se sanctifie entièrement que dans la crainte de Dieu. Quelle est la pureté parfaite? La pureté du corps et de l'esprit. La pureté du corps seul est imparfaite, et la pureté de l'esprit ne saurait exister sans la pureté du corps. Il peut y avoir pureté dans le corps et non dans l'esprit; mais il ne saurait y avoir pureté d'esprit qu'il n'y ait pureté de corps; car celui dont l'esprit est pur ne peut commettre d'infamies. Pourquoi? « Parce que du cœur viennent les adultères et « les homicides, » dit le Seigneur [2]. L'homme en effet ne saurait faire servir ses membres d'instrument à ce qu'il n'a point résolu dans son cœur. Il conçoit une idée dans sa volonté avant d'en faire une action. Aussi le Sauveur dit-il quelque part : « Nettoyez l'intérieur, afin que « l'extérieur soit net aussi [3]. » Il ne dit pas : Nettoyez l'extérieur. S'il commençait par le

[1] Matt. v, 28. — [2] Ib. xv, 19. — [3] Ib. xxiii, 26.

corps, il devrait nous avertir aussi de purifier l'âme; mais en commençant par l'âme, il n'est pas nécessaire de s'occuper du corps, car la pureté de l'âme entraîne celle du corps. Aussi après avoir commencé par parler de la chair, l'Apôtre Paul a dû parler ensuite de l'esprit. « Achevant notre sanctification, dit-il, purifions-nous « de toute souillure de la chair et de l'esprit. » La chair peut être pure, si elle ne se livre ni à l'adultère, ni à la fornication, ni à rien de semblable; mais il peut alors y avoir dans l'âme et des passions et des pensées mauvaises ainsi que des volontés corrompues.

Il ajoute : « Achevant notre sanctification dans « la crainte de Dieu. » Qui donc purifie le corps sans purifier l'âme? Celui qui craint les hommes sans craindre Dieu. La crainte de Dieu conduit à la parfaite pureté. Tu n'as point voulu commettre d'adultère parce que tu craignais d'être connu des hommes; c'est donc la crainte des hommes qui a mis un frein à ta chair, c'est pour ce motif que tu n'as point voulu t'exposer à ses regards. Si tu crains Dieu aussi, ne fais pas non plus le mal que Dieu peut connaître, et tu achèves ainsi ta sanctification. Attention ! Ah ! dit un tel, si je pouvais arriver à telle personne ! Mais non, elle est gardée avec soin, son mari veille, je n'ai point d'intermédiaire, si je me hasarde je suis pris. C'est comme purifier le corps; mais la volonté qu'il nourrit intérieurement empêche la purification de l'âme. Il a craint d'agir extérieurement, parcequ'un homme l'aurait vu, et il ne craint pas d'agir intérieurement quoique Dieu le voie! Il redoute l'œil d'un homme et il ne tremble pas sous le regard de Dieu! Qui donc achève de se sanctifier, sinon celui qui craint le Seigneur ? La crainte des hommes est peut-être capable de préserver le corps de l'impureté; pour en préserver l'âme il n'y a que la crainte de Dieu. A-t-on l'âme pure? Point d'inquiétude pour le corps. Si un homme habillé est propre, ses habits ne sont-ils pas propres aussi? Que l'habitant du corps soit bon et sain, il n'aura point à redouter la ruine de sa demeure.

10. Qu'est-ce en effet que cette chair? Nous ne devons point la mépriser. Mais qu'est-elle ? C'est une herbe, mais une herbe qui deviendra de l'or. Ne méprise pas cette herbe qui doit se convertir en or. Celui qui a pu changer l'eau en vin ne peut-il pas changer l'herbe en or et d'un homme faire un ange ? Si de la boue il a fait l'homme, de l'homme il ne fera pas un ange? Que votre charité se rappelle de quoi l'homme a été tiré, pour peu que nous y réfléchissions vous comprendrez ce que je dis. Oui, avec cette boue Dieu a fait l'homme, et de cet homme il ne ferait pas un ange? Il le fera tel certainement. De quelques hommes il a fait ses amis, et il n'en fera pas des Anges? « Je ne vous nommerai plus serviteurs, « dit-il, mais amis[1]. » Ils étaient encore chargés de chair, encore mourants, encore plongés dans la misère et la fragilité de cette vie, et il leur dit : « Je ne vous nommerai plus serviteurs, mais « amis. » Or que donnera-t-il à ses amis? Ce qu'il manifeste dans sa propre personne après sa résurrection. Ils seront couronnés, pénétrés d'une gloire toute céleste et égaux aux Anges de Dieu[2]. Nulle corruption alors, nulle tentation. On ne nous dira point : « Purifiez-vous de toute « souillure de la chair et de l'esprit. » Nous ne travaillerons point et on ne nous promettra point de salaire : nous l'aurons reçu. On ne nous invitera point à gémir : nous bénirons; de même en effet que la chair mortelle sera changée en corps angélique, ainsi le gémissement deviendra louanges. Ici la pénitence, la tribulation et les pleurs; là les bénédictions, la joie et l'allégresse. A plus tard donc la joie et non à maintenant. Elle est aujoud'hui seulement en espérance. Tu ne tiens pas encore, mais tu espères tenir et tu t'en réjouis ; tu t'en réjouis parce que Celui qui t'a promis ne saurait te tromper; parce que Celui qui t'a promis est celui qui possède et qui donne.

[1] Jean XV, 15. — [2] Luc XX, 36.

SERMON XLVI.

LE PASTEUR UNIQUE[1].

ANALYSE. — Ce discours est l'un des plus remarquables qui nous restent de Saint Augustin, et son but est de rappeler que l'Eglise catholique est la seule Eglise dont Jésus-Christ soit le pasteur. Pour y parvenir il rappelle d'abord avec le Prophète Ézéchiel dont il commente le texte, quels sont les devoirs des vrais pasteurs et quels maux entraîne à sa suite la violation de ces devoirs. Il expose ensuite que Jésus-Christ seul porte remède à ces maux, parceque c'est lui qui vit dans la personne des bons pasteurs, ce qui n'a lieu évidemment que dans l'Eglise catholique. — I. Des maux, causés par les mauvais pasteurs. Le pasteur se doit à son troupeau. Sans doute il peut recevoir de celui-ci le soutien de sa vie et des témoignages d'honneur ; cependant il ne doit pas travailler dans ce but. Mais le mauvais pasteur ne s'en propose aucun autre, et son premier défaut est de se paître lui-même en négligeant son troupeau. Secondement, il le tue par ses exemples scandaleux. Troisièmement, il ne le fortifie pas en le prémunissant contre les tentations. Quatrièmement, il ne travaille pas à le guérir en l'excitant à combattre ses passions. Cinquièmement, il ne court point après les brebis égarées. Aussi, en sixième lieu, son troupeau se disperse et s'attache misérablement à tout ce qui est terrestre. — II. Quel remède à tant de maux ? Premièrement, Dieu menace de sa colère les pasteurs négligents qui laissent périr leurs ouailles. Secondement, il invite celles-ci à ne s'attacher qu'à ce qui vient de lui dans les pasteurs indignes, c'est-à-dire à la saine doctrine prêchée par eux. Troisièmement, il paît lui-même son troupeau, il le mène dans les divins pâturages des saintes Ecritures. Quatrièmement, il vit dans les bons pasteurs animés de son amour. Cinquièmement, la conduite des Donatistes et le texte de l'Écriture prouvent manifestement que Dieu n'est pas avec ces schismatiques. Sixièmement, ils essaient en vain de citer en leur faveur deux textes sacrés : ces textes les couvrent de confusion et les condamnent, aussi bien que le sot argument emprunté par eux à la conduite de Simon le Cyrénéen.

1. Toute notre espérance repose dans le Christ; il est lui-même notre véritable et salutaire gloire et ce n'est pas aujourd'hui que votre charité l'a entendu dire pour la première fois; vous faites en effet partie du troupeau de Celui qui veille sur Israël et le conduit [2]. Mais comme il est des pasteurs qui cherchent à se glorifier de ce titre sans vouloir accomplir les devoirs qu'il impose, revenons sur ce que nous venons d'entendre lire, méditons ce que Dieu leur dit par la bouche du Prophète. Ecoutez avec attention, écoutons nous-même avec tremblement.

2. « Et la parole du Seigneur s'adressa à moi « disant : Fils de l'homme, prophétise sur les « pasteurs d'Israël. » Telle est la lecture que nous avons entendue tout à l'heure, et nous avons résolu d'en entretenir quelque temps votre sainteté. Dieu nous aidera à dire la vérité, en ne parlant pas de nous-mêmes; car si nous parlions de la sorte, ce serait nous paître nous-mêmes et non pas nos ouailles, au lieu que si nous disons ce qui vient de lui, il vous nourrira lui-même par le ministère de n'importe qui.

« Voici ce que dit le Seigneur Dieu : O pas- « teurs d'Israël qui ne paissent qu'eux-mêmes ! « Est-ce que les pasteurs ne paissent pas leurs « ouailles? » C'est-à-dire les pasteurs ne se doivent pas paître eux-mêmes, mais ils doivent paître leurs ouailles. Telle est la première cause des reproches faits à ces pasteurs ; ils se paissent eux-mêmes, au lieu de paître leurs troupeaux. Et quels sont ceux qui se paissent eux-mêmes? Ceux dont l'Apôtre dit : « Tous recherchent « leurs intérêts et non les intérêts de Jésus- « Christ [1]. » Nous en effet que vous voyez dans cette dignité dont il nous faudra rendre un compte si formidable et où le Seigneur nous a élevés par bonté et non à cause de nos mérites, nous avons deux titres, celui de chrétiens et celui de supérieurs. Le titre de chrétiens est pour nous, celui de supérieurs pour vous. Celui de chrétiens a en vue notre avantage, celui de supérieurs n'a en vue que le vôtre. Or il est beaucoup de chrétiens qui arrivent à Dieu par un chemin d'autant plus facile sans doute et d'un pas d'autant plus alerte qu'ils sont chargés d'un moindre fardeau. Mais nous, indépendamment du titre de chrétiens qui nous oblige à rendre à Dieu compte de notre vie, nous sommes aussi supérieurs et astreints par conséquent à répondre devant Dieu de notre administration.

Si je vous expose cet embarras, c'est pour exciter votre compassion et vous engager à prier pour nous. Viendra en effet le jour où tout sera mis en jugement [2]. Et si pour le monde en général ce jour est encore éloigné, chacun de nous est proche du terme de sa vie. Dieu néanmoins a voulu nous laisser ignorer et la fin du siècle et la fin de la vie de chacun. Veux-tu ne pas redouter ce jour inconnu ? Fais en sorte qu'à son arrivée il te trouve préparé.

Les supérieurs étant donc chargés de pourvoir aux intérêts de leurs subordonnés, ne doivent pas chercher dans leur dignité leurs propres

[1] Ezéch. XXXIV. 1-16. — [2] Ps. LXXIX. 2. — [1] Eccl. XII. 14.

[1] Philip. II. 21. — [2] Ecclé. XII, 14.

avantages, mais les avantages des inférieurs dont ils sont les ministres; et quicónque parmi eux met sa joie à être supérieur, cherche son honneur personnel et n'a pour but que son utilité particulière, celui-là se paît lui-même au lieu de paître ses ouailles. C'est à cette sorte de supérieurs que s'adresse le Prophète. Vous, mes frères, écoutez-le comme étant les ouailles de Dieu et voyez quelles sûres garanties vous a données le Seigneur. Quels que soient ceux qui vous commandent, en d'autres termes quels que nous soyons, le Pasteur d'Israel vous met en complète assurance. Il n'abandonne point ses brebis; les mauvais pasteurs subiront les châtiments qu'ils méritent et le troupeau recevra la récompense promise.

3. Examinons maintenant ce que dit aux pasteurs qui se paissent eux-mêmes et non leurs brebis, cette parole divine qui ne flatte personne. « Je vous vois: vous mangez le lait et vous vous « couvrez de la laine, et vous tuez ce qui est « gras, sans paître mes brebis; vous ne fortifiiez « point les faibles, vous ne guérissiez pas les « malades, vous ne pansiez pas les blessées; vous « n'avez point rappelé celles qui étaient égarées, « ni cherché celles qui étaient perdues, mais « vous avez fait périr celles qui étaient saines et « mon troupeau s'est dispersé parcequ'il est sans « pasteur. » Ici donc on montre aux pasteurs qui se paissent eux-mêmes au lieu de paître leurs brebis, ce qu'ils convoitent et ce qu'ils négligent. Que convoitent-ils? « Vous mangez le lait et vous « vous couvrez de la laine. » — Mais pourquoi l'Apôtre dit-il : « Qui plante une vigne sans en « recueillir du fruit? Qui paît un troupeau sans « profiter de son lait [1]? » Le lait du troupeau est ainsi tout ce que donne le peuple de Dieu à ses chefs pour soutenir leur vie temporelle : c'est de cela en effet que parlait l'Apôtre quand il a écrit ce que je viens de rapporter.

4. Ce même Apôtre, il est vrai, a préféré vivre du travail de ses mains, sans demander même du lait à son troupeau [2]; il enseigne toutefois qu'il en avait le pouvoir et que d'après l'institution du Seigneur ceux qui annoncent l'Évangile doivent vivre de l'Évangile. Il ajoute que les autres Apôtres profitaient de ce pouvoir vraiment légitime et non usurpé. Pour lui il faisait davantage et ne recevait même pas ce qui lui était dû [3], accordant ainsi ce à quoi il n'était pas obligé. Si les autres exigeaient davantage, ils y avaient droit, Paul seulement était plus généreux. Peut-être était-il désigné par ce Samaritain qui disait à l'hôtelier en lui confiant un malade: « Si tu dépenses davantage, je te le rendrai à mon retour [1]. » Que dire encore de ces hommes qui n'ont aucun besoin du lait de leurs ouailles? Ils sont plus miséricordieux, ou plutôt ils pratiquent plus largement le devoir de la miséricorde, car ils le peuvent et ils font ce qu'ils peuvent. Qu'on les loue donc sans comdamner les autres.

Ce même Apôtre qui ne cherchait pas à recevoir, voulait cependant que ses brebis fussent généreuses et non stériles pour donner du lait. Aussi lorsqu'à une époque de sa vie où il était prisonnier pour avoir prêché la vérité, il souffrait d'un extrême besoin, ses frères lui envoyèrent de quoi subvenir à son indigence et à sa détresse. Or il leur répondit et les remercia en ces termes : « Vous avez bien fait de prendre part à mes tri- « bulations. J'ai appris à me contenter de ce que « j'ai : je sais vivre dans l'abondance et souffrir « la disette; je puis tout en Celui qui me fortifie. « Cependant vous avez bien fait de m'adresser « des secours. » Et pour montrer ce qui lui plaisait dans leur libéralité, pour n'être pas confondu avec ceux qui se paissent eux-mêmes et non leur troupeau, il se réjouit moins d'être soulagé dans sa misère qu'il ne se félicite de la munificence d'autrui. Que voulait-il donc? « Je ne « recherche pas vos dons, dit-il, mais je désire « le fruit » que vous en recueillerez [2]. Je ne cherche pas à m'enrichir, mais je veux que vous ne restiez pas stériles.

5. Ceux donc qui ne sauraient imiter l'Apôtre Paul en vivant comme lui du travail de leurs mains, peuvent accepter du lait de leurs brebis pour subvenir à leurs besoins, mais qu'ils n'abandonnent pas ces brebis à leur faiblesse; qu'ils ne recherchent pas non plus ce soulagement comme leur propre avantage, car ils paraîtraient poussés par l'indigence à prêcher l'Évangile, il faut au contraire que ce soit pour éclairer les hommes qu'ils fassent luire à leurs yeux le flambeau de la parole de vérité. Ils sont en effet comme des flambeaux, d'après ces paroles de l'Écriture : « Ceignez vos reins et tenez vos lampes allu- « mées [3]; » et ces autres : « On n'allume point « une lampe pour la mettre sous le boisseau, « mais sur le chandelier, afin qu'elle éclaire tous « ceux qui sont dans la maison. Qu'ainsi donc

[1] I Cor. IX, 7. — [2] II Thess. III, 8. — [3] I Cor. IX, 4-15.

[1] Luc, X, 35. — [2] Philip. IV, 11-17. — [3] Luc, XII, 35.

« luise votre lumière devant les hommes, afin « qu'ils voient vos bonnes œuvres et glorifient « votre Père qui est dans les cieux [1]. » Et maintenant, si tu avais une lampe allumée dans ta demeure, n'y mettrais-tu pas de l'huile pour l'empêcher de s'éteindre ? Et si après cela ta lampe ne luisait pas, c'est qu'elle méritait, non d'être placée sur le chandelier, mais d'être brisée à l'instant même.

Ainsi donc la nécessité commande de recevoir ce qui soutient la vie, et la charité, de le donner; non que l'Évangile soit une chose vénale ni qu'on en voie le prix dans ce qu'acceptent pour vivre ceux qui l'annoncent; car le vendre à ce prix serait donner pour rien un bien singulièrement important. Aussi doivent-ils recevoir du peuple la subsistance nécessaire, et du Seigneur la récompense de leur ministère ; le peuple en effet est incapable de récompenser ceux qui le servent avec la charité que prescrit l'Évangile. Que ceux-ci donc n'attendent de récompense que de Celui qui peut seul assurer à ceux-là le salut.

Comment alors les mauvais pasteurs sont-ils accusés ? Que leur reproche-t-on ? De négliger le soin de leurs brebis quand ils en mangeaient le lait et qu'ils se couvraient de leur laine, cherchant ainsi leurs intérêts seulement et non ceux de Jésus-Christ [2].

6. Après avoir expliqué ce qu'on entend par manger le lait, examinons ce que c'est que de se couvrir de laine. Donner le lait c'est donner des aliments, et donner la laine c'est rendre honneur. Ce sont les deux choses que demandent au peuple ceux qui se paissent eux-mêmes et non leurs brebis : ils veulent la facilité de fournir à leurs besoins et les faveurs de la renommée et de la gloire. Le vêtement en effet, parcequ'il est destiné à couvrir la nudité, désigne assez bien l'honneur. Chaque homme est infirme, et votre supérieur est-il autre chose que ce que vous êtes ? Il est chargé de chair, il est mortel, il mange, il dort, il se lève, il est né et il mourra comme vous. Si donc tu le regardes en lui-même, il est homme; mais en l'honorant comme un ange, tu couvres en quelque sorte sa faiblesse.

7. Saint Paul encore avait reçu du fidèle peuple de Dieu cette espèce de vêtement, puisqu'il disait: « Vous m'avez reçu comme un ange de Dieu, « et je vous rends témoignage que si la chose « eût été possible vous vous seriez arraché les « yeux pour me les donner. » Après néanmoins avoir été accueilli avec de si grands honneurs, épargna-t-il ces chrétiens, quand ils s'égarèrent, dans la crainte qu'en les reprenant il n'en reçût moins de gloire et de louange ? Cette conduite l'aurait mis au nombre de ceux qui se paissent au lieu de paître leurs troupeaux et il se serait dit : Que m'importe? Que chacun fasse ce qu'il veut; j'ai de quoi vivre et l'on me respecte ; j'ai suffisamment de lait et de laine, que chacun s'en aille où il pourra. — Quoi ! n'as-tu rien à perdre si chacun va où il pourra ? Mais lors même que tu ne serais point pasteur, quand tu serais confondu avec le peuple, n'est-il pas vrai que « si « un membre est souffrant tous les membres « souffrent avec lui [1] ? » Aussi en rappelant aux Galates ce qu'ils étaient par rapport à lui, et pour ne paraître point oublier les honneurs qu'ils lui avaient rendus, l'Apôtre atteste qu'ils l'ont reçu comme un Ange de Dieu et que si la chose eût été possible, ils auraient voulu s'arracher les yeux pour les lui donner. Omet-il pour cela d'aborder la brebis languissante, la brebis déjà gangrénée et de tailler au vif, de rejeter la gangrène ? « Suis-je donc devenu votre ennemi, « s'écrie-t-il, en vous disant la vérité [2] ? » Lui aussi, comme nous l'avons rapporté précédemment, a mangé du lait des brebis est s'est couvert de leur laine; mais il n'a pas laissé de s'occuper d'elles; car il cherchait les intérêts de Jésus-Christ et non les siens.

8. Ah ! gardons-nous donc de vous dire : Vivez comme vous l'entendez, soyez sans inquiétude, Dieu ne perdra personne, conservez seulement la foi chrétienne; non, il ne perdra point ceux qu'il a rachetés, ceux pour qui il a versé son sang ; si vous voulez vous livrer même au plaisir des spectacles, allez : quel mal y a-t-il ? Allez, célébrez ces fêtes que l'on fait par toutes les villes, dans de joyeux festins, dans ces banquets publics où l'on croit puiser l'allégresse tandis que réellement on s'y perd : la miséricorde divine est grande, elle pardonne tout. Couronnez-vous de roses, avant qu'elles se flétrissent [3]. Faites même des festins dans la maison de votre Dieu quand il vous plaira; gorgez-vous avec vos amis de viandes et de vin, ces aliments vous sont donnés pour en jouir, car Dieu ne les a pas octroyés aux impies et aux païens sans vous les accorder à vous-mêmes. — Si nous parlions de la sorte, peut-être attirerions-nous de plus grandes foules et s'il était des esprits pour comprendre

[1] Matt. v, 15, 16. — [2] Philip. II, 21.

[1] I Cor. XII, 26. — [2] Galat. IV, 14-16. — [3] Sag. II, 8.

que ce langage s'écarte de la vraie sagesse, ces esprits blessés seraient en petit nombre et nous nous concilierons les faveurs de la multitude. Mais en agissant ainsi, en prêchant notre parole et non la parole de Dieu ni la parole du Christ, nous serions des pasteurs qui se paissent eux-mêmes au lieu de paître leurs brebis.

9. Après avoir dit ce que convoitent ces pasteurs, le Prophète parle de ce qu'ils négligent. Les défauts des brebis ne sont, hélas ! que trop connus; il n'y en a qu'un fort petit nombre de saines et de grasses, c'est-à-dire qui soient constantes à se nourrir de la vérité, à faire un bon usage des pâturages célestes où les appelle la grâce de Dieu. Et pourtant ce petit nombre même n'est pas épargné par ces mauvais pasteurs. C'est peu pour eux de ne prendre aucun souci de celles qui sont languissantes ou infirmes, égarées ou perdues ; ils tuent autant qu'il est en eux, celles-mêmes qui sont grasses et valides. Elles vivaient par la miséricorde de Dieu, et ces misérables leur donnent la mort de tout leur pouvoir.

Comment, diras-tu, leur donnent-ils la mort? En vivant mal, en leur montrant le mauvais exemple Est-ce en vain qu'il a été dit à ce serviteur de Dieu qui se distinguait parmi les membres du Pasteur suprême : « Rends-toi pour tous un mo-« dèle de bonnes œuvres [1] ; » et encore : « sois « l'exemple des fidèles [2] ; ? » La brebis même vigoureuse considère souvent la vie coupable de son pasteur, et en détournant les regards des règles divines pour les arrêter sur l'humanité, elle commence à dire en elle-même : Si mon pasteur vit de la sorte, est-ce à moi de ne pas faire ce qu'il fait ? Ainsi périt la brebis saine. Or si le mauvais pasteur lui donne ainsi la mort, si ses exemples coupables tuent ainsi celles qu'il n'avait pas fortifiées, et qu'il avait trouvées robustes et vigoureuses, que deviendront les autres entre ses mains ? Je le dis et je le répète à votre charité : Oui, quand même les brebis puiseraient la vie ou la vigueur dans la parole de Dieu, quand même elles seraient fidèles à cette recommandation de leur Seigneur : « Faites ce qu'ils disent, « gardez-vous de faire ce qu'ils font [3] ; » quiconque se conduit mal en public donne autant qu'il peut la mort à celui qui le considère.

Qu'on ne se flatte pas d'ailleurs si celui-ci échappe à la mort; il conserve la vie, mais celui-là n'en est pas moins homicide. Lorsqu'un homme impur arrête sur une femme des regards de convoitise, cette femme demeure chaste, mais lui n'est-il pas adultère ? Car le Seigneur a enseigné cette maxime aussi claire qu'indubitable : « Arrê-« ter sur une femme des regards de convoitise, « c'est être déjà adultère dans le cœur [1]. » On ne la souille point, mais on se souille soi-même. Ainsi en est-il de quiconque donne mauvais exemple à ses subordonnés ; autant qu'il le peut, il met à mort à ceux mêmes d'entre eux qui sont forts. En imitant un supérieur coupable on meurt ; on vit en ne l'imitant pas ; mais il tue, autant qu'il dépend de lui, dans l'un et dans l'autre cas. « Vous tuez ce qui est gras, dit le texte sacré, « et vous ne paissez point mes brebis. »

10. Ecoutez encore ce que négligent ces pasteurs : « Vous ne fortifiiez point les faibles, vous « ne guérissiez pas les malades, vous ne pansiez « pas les blessées ; vous n'avez point rappelé celles « qui étaient égarées, ni cherché celles qui étaient « perdues et vous avez tué celles qui étaient fortes. » Une brebis est faible quand elle ne s'attend pas à éprouver des tentations, et le pasteur négligeant ne lui dit point alors : « En te donnant, mon fils, « au service de Dieu, demeure dans la justice et « dans la crainte, et prépare ton âme à l'é-« preuve [2]. » Ce langage fortifie la faiblesse, il affermit les infirmes et les empêche d'attendre les prospérités du siècle comme récompense de leur foi. Si en effet on leur apprenait à compter sur ces prospérités, ils y trouveraient leur perte, car au choc de l'adversité ils seraient blessés, peut-être même à mort. Bâtir ainsi n'est donc pas construire sur la pierre mais sur le sable. Or Jésus-Christ était la pierre, dit l'Apôtre [3]. Un chrétien doit donc partager les souffrances de Jésus-Christ et ne pas rechercher les délices. Et le moyen de fortifier le faible est de lui dire : Attends-toi aux tentations de cette vie, mais le Seigneur saura te délivrer de toutes, pourvu que ton cœur ne se détache point de lui. C'est afin de fortifier ce cœur qu'il est venu souffrir et mourir, qu'il est venu pour être couvert de crachats et couronné d'épines, pour recevoir des outrages et être cloué à la croix. Ainsi donc c'est pour toi, qu'il a tout enduré et ce n'est pas pour lui, mais pour toi que tu souffres.

11. Que penser maintenant de ceux qui dans la crainte de déplaire à leur auditeurs, non-seulement ne les disposent pas aux épreuves qui les attendent, mais encore leur promettent pour ce monde une prospérité que Dieu ne promet pas ?

[1] Tit. II 7. — [2] I Tim. IV 2. — [3] Matt. XXIII. 3.

[1] Matt. V 28. — [2] Eccli. II 1. — [3] I Cor. X 4.

Comment ! Dieu prédit que jusqu'à la fin des siècles les calamités succèderont aux calamités, et tu en veux exempter le Chrétien ! Comme chrétien cependant il souffrira davantage en cette vie ; l'Apôtre l'enseigne. « Tous ceux, dit-il, qui veu« lent vivre pieusement dans le Christ, souffriront « persécution. » Ainsi donc, ô pasteur dévoué à tes intérêts et non à ceux de Jésus-Christ, tu laisses dire à cet Apôtre : « Tous ceux qui veulent vivre « pieusement dans le Christ souffriront persé« cution, » et tu dis : Veux-tu vivre pieusement dans le Christ ? Tu auras de tous les biens en abondance ; si tu n'as pas encore d'enfants, tu en auras et tu le élèveras tous sans en perdre aucun. Est-ce ainsi que tu construis ? Attention à ce que tu fais, à la place où tu bâtis : tu bâtis sur le sable, la pluie va tomber, le fleuve s'enflera, le vent soufflera, tout se précipitera sur cette construction, elle s'écroulera et grande sera sa ruine. Ôte ta bâtisse de dessus le sable et place-la sur la pierre[1], unis au Chr[illegible] celui dont tu veux faire un chrétien. Considère les souffrances du Christ, considère cet Innocent qui paie ce qu'il ne doit pas[2]; considère ce texte sacré : « Le Seigneur frappe de « verges tout fils qu'il reçoit[3]. » Ainsi prépare-toi à être frappé ou ne demande pas à être reçu. « Il frappe de verges, est-il dit, tout fils qu'il « reçoit ; » crois-tu devoir être excepté ? Si tu ne souffres pas la verge, tu ne compteras pas au nombre des fils. Est-il bien vrai, diras-tu, qu'il frappe ainsi tous ses fils ? Il les frappe si bien tous qu'il a frappé jusqu'à son Fils unique. Sans doute ce Fils unique engendré de la substance du Père, égal à son Père dans la nature divine, ce Verbe par qui tout a été fait, ne méritait pas d'être frappé de verges, mais il s'est incarné pour n'être pas exempt de cette épreuve. Et Celui qui n'épargne pas son Fils unique innocent, épargnera-t-il son fils adoptif coupable ? Nous avons été appelés, dit l'Apôtre, à devenir des enfants adoptifs ; nous avons reçu ce titre[4], afin que cohéritiers du Fils unique nous fussions aussi son héritage. « Demande-moi, et je te donnerai les « peuples pour domaine[5]. » Or il nous a par son exemple appris à souffrir.

12. Pour empêcher la faiblesse de succomber dans ses futures épreuves, on ne doit ni la tromper par de fausses espérances, ni l'abattre par la crainte. Dis-lui : « Prépare ton âme à la tenta« tion. » Peut-être alors commence-t-elle à pâlir, à trembler, à refuser d'avancer? Voici autre chose : « Dieu est fidèle, il ne permettra pas que vous « soyez tentés au dessus de vos forces[1]. » Donner cette assurance, en annonçant les futures épreuves, c'est affermir la faiblesse ; et quand la crainte est extrême, quand l'avenir épouvante, promettre la miséricorde de Dieu, donner la certitude, non pas qu'on sera exempt de souffrances, mais que Dieu ne permettra point qu'on soit tenté au dessus de ses forces, c'est aussi panser les blessés.

Il est des hommes qui à l'annonce des futures afflictions s'arment d'un courage nouveau ; ils en ont soif en quelque sorte : c'est peu pour leur ardeur des souffrances ordinaires destinées à purifier les fidèles, ils ambitionnent aussi la gloire des martyrs. Mais il en est d'autres qui à la nouvelle des contradictions particulières et indispensables que doit endurer tout chrétien et qui sont réservées exclusivement au chrétien, se laissent accabler et chancèlent. Apporte, apporte ici des consolations, bande cette âme qui se disloque, dis-lui : Ne crains rien, tu ne seras point délaissée dans tes angoisses par Celui à qui tu as voué ta foi ; Dieu est fidèle, il ne permettra point que tu sois tentée au dessus de tes forces. Ce n'est pas moi, c'est l'Apôtre qui le dit ; il dit encore : « « Voulez-vous éprouver Celui qui parle en moi[2] ? » Ce langage est donc celui du Christ, c'est celui du pasteur d'Israël. A ce pasteur il a été dit : « Vous « les abreuverez de larmes dans une mesure dé« terminée[3]. » *Dans une mesure déterminée*, ces mots du prophète n'ont-ils pas le même sens que ceux-ci de l'Apôtre : *Il ne permet point que vous soyez tentés au dessus de vos forces ?* Prends garde seulement de l'abandonner, soit qu'il te reprenne ou t'encourage, soit qu'il t'effraie ou te console, soit qu'il te frappe ou te guérisse.

13. « Vous n'avez pas affermi les infirmes. » Ceci s'adresse aux pasteurs mauvais, aux faux pasteurs, aux pasteurs qui cherchent leurs intérêts au lieu des intérêts de Jésus-Christ, qui se plaisent à recevoir le lait et la laine et ne travaillent pas à guérir les malades. *Infirme* vient de *non ferme*, et quoiqu'on appelle infirmes les malades, voici, je crois, la différence qui distingue les uns des autres ; je l'établirai comme je pourrai dans ce moment, mes frères. Peut-être me serait-il possible, en y réfléchissant davantage et serait-il possible à un homme plus instruit ou plus capable que moi, de signaler plus exactement cette différence. En attendant et pour ne pas vous priver

[1] Matt. VII. 21-27. — [2] Ps. LXVIII 5. — [3] Héb. XII. 6. — [4] Gal. IV. 5. — [5] Ps. II 8.

[1] I Cor., X. 13. — [2] II Cor. XIII. 3. — [3] Ps. LXXIX. 6.

de l'explication, que je vous dois, de l'Ecriture, voici mon sentiment.

L'infirme doit craindre d'être attaqué et renversé par la tentation : le malade est déjà travaillé par quelque passion et empêché par elle d'entrer dans la voie de Dieu, de se soumettre au joug du Christ. Rappelez-vous ces hommes qui ont la volonté de se bien conduire, qui en ont la résolution et qui sont moins bien disposés à souffrir que préparés à faire le bien. Le caractère de la fermeté chrétienne cependant est d'endurer le mal comme de faire le bien, De là il suit que paraître ardent aux bonnes œuvres sans vouloir ou sans pouvoir endurer les souffrances qui surviennent, c'est être infirme ; tandis qu'aimer le monde et être éloigné des bonnes œuvres par une passion quelconque, c'est languir et être malade, c'est un épuisement qui semble ôter entièrement la force de faire le bien. Tel était, dans le sens spirituel, ce paralytique qu'on voulait porter près du Seigneur et qu'on ne put mettre à ses pieds qu'après avoir ouvert une toiture [1] ; c'est-à-dire, en prenant ce trait au figuré, qu'il faut aussi découvrir la toiture pour présenter devant le Seigneur une âme paralysée, une âme qui ne peut plus rien sur ses membres, étrangère à toute bonne action, accablée sous le poids de ses péchés et sous la langueur de ses passions. As-tu donc affaire à des membres sans vie, attaqués de paralysie intérieure? Veux-tu les approcher du médecin? Car il peut arriver que tu ne le voies pas, et qu'il soit caché ; or le médecin ou le remède est le sens véritable et voilé dans les Ecritures ; découvre la toiture en expliquant ce sens caché et descends-y le paralytique. A quoi doivent s'attendre ceux qui n'agissent pas ainsi et négligent de le faire ? Vous l'avez déjà entendu. « Vous n'avez point guéri les « malades ni pansé les blessés. » Mais nous avons parlé de cela. Le paralytique était donc consterné à l'idée des tentations. Or voici le remède, voici la ligature qu'il faut à cette âme défaillante, ce sont ces paroles de consolation : « Dieu est fidèle, « il ne permettra point que vous soyez tentés au « dessus de vos forces, mais il vous fera sortir « de la tentation même, afin que vous puissiez « persévérer. »

14. « Vous n'avez point rappelé celles qui étaient « égarées. » Voilà nos dangers au milieu des hérétiques. « Vous n'avez point rappelé celles qui « étaient égarées, ni cherché celles qui étaient « perdues. » Ainsi nous vivons entre les mains des voleurs et sous la dent de loups furieux ; aussi vous prions-nous de prier pour nous au milieu de tant de périls. Il y a même des brebis qui s'opiniâtrent parcequ'on cherche à les rappeler de leur égarement ; elles prétendent que leur égarement même et leur perte nous les rendent étrangères. Pourquoi nous désirez-vous ? pourquoi nous cherchez-vous ? disent-elles. Comme si leur égarement et leur perte n'étaient pas pour nous un motif de les rappeler et de les chercher! — Si je suis égaré, si je suis perdu, dit-on, pourquoi me désires-tu ? pourquoi me cherches-tu ? — Je veux te rappeler précisément parce que tu es égaré, et te retrouver parce que tu es perdu. — Mais je veux rester ainsi dans mon égarement et ma ruine. — Tu veux rester ainsi dans ton égarement et ta ruine ! Et moi je ne veux pas : n'ai-je pas raison davantage ? Je dis même plus, je ne craindrai pas de me rendre importun. J'entends en effet l'Apôtre me crier : « Prêche la pa« role, insiste à temps et à contre-temps [1]. » Près de qui *à temps* et près de qui *à contre-temps* ? *A temps* près de ceux qui veulent, *à contre-temps* près de ceux qui refusent. Je me rendrai donc importun et je ne crains pas de te dire : Tu veux t'égarer, tu veux périr, et moi je ne veux pas : il ne le veut pas non plus, Celui dont l'autorité m'épouvante. Et si j'y consentais, vois ce qu'il me dirait, vois quel reproche il m'adresserait : « Vous n'avez pas rappelé celles qui étaient éga« rées, ni recherché celles qui étaient perdues. » Te redouterai-je plus que lui ? Ne faut-il pas que nous paraissions tous devant le tribunal du Christ [2] ? Je ne te crains pas, car tu ne saurais renverser ce tribunal et y substituer celui de Donat. Je rappellerai donc la brebis égarée, je rechercherai la brebis perdue ; que tu le veuilles ou ne le veuilles pas, voilà ce que je ferai. Et si dans ma course je suis déchiré par les épines des forêts, je saurai me rapetisser pour pénétrer partout ; je battrai tous les buissons, et si le Seigneur qui m'effraie me donne assez de forces, j'irai de tous côtés, je rappellerai la brebis égarée, je chercherai la brebis perdue. Pour n'avoir pas à être importuné par moi, ne t'égare pas, ne te perds pas.

15. Il ne suffit même pas que je sois attristé de ton égarement et de ta perte ; je crains qu'en prenant peu soin de toi je ne donne la mort aux brebis même vigoureuses. Ecoute en effet ce qui suit : « Et vous avez fait mourir ce qui était ro« buste. » Si je laisse à elle-même celle qui s'égare

[1] Marc. II, 3, 4.

[1] II Tim. IV, 2. — [2] II Cor. V, 10.

et se perd, il plaira bientôt à celle qui est robuste de s'égarer et de se perdre aussi. Je désire sans doute des conquêtes à l'extérieur, mais je crains plus encore des pertes intérieures. Si je me montre indifférent à ton égarement, ce qui est fort me regarde et s'imagine qu'il importe peu de tomber dans l'hérésie. Voit-on dans le siècle quelque avantage à changer de religion? En considérant que je ne cours pas après toi, le chrétien même robuste me dit aussitôt pour son malheur : Mais Dieu est là comme ici. Ces différences ne viennent que d'esprits querelleurs; il faut adorer Dieu partout. Qu'un Donatiste vienne à lui dire : Je ne te donnerai pas ma fille si tu n'entres dans mon parti, il est nécessaire qu'il puisse répondre : Ah ! s'il n'y avait point de mal à en être, nos pasteurs ne parleraient pas tant contre lui, ils ne feraient pas tant pour préserver de ces erreurs. Et si nous cessions, si nous nous taisions, on dirait au contraire : Si c'était mal d'être du parti de Donat, nos pasteurs parleraient contre ce parti, ils en montreraient le danger, ils travailleraient à en retirer; ils rappelleraient ces brebis égarées, ils rechercheraient ces brebis perdues. C'est ainsi qu'après avoir dit précédemment : « Vous avez « tué les brebis grasses, » il n'est pas inutile que le Prophète répète ici en concluant : « Et vous « avez tué les fortes. » Ce ne serait qu'une simple répétition si le sens n'était fixé par ce qui précède : « Vous n'avez pas rappelé celles qui « étaient égarées, ni cherché celles qui étaient « perdues, » et en agissant ainsi « vous avez tué « les fortes. »

16. Aussi écoute ce que produit la négligence de ces mauvais, ou plutôt de ces faux pasteurs. « Et mes brebis ont été dispersées parce qu'elles « sont sans pasteur, et elle sont devenues la proie « de tous les animaux des champs. » Quand les brebis ne demeurent pas autour du berger, elles sont enlevées bientôt par le loup qui guette, ravies par le lion qui rugit. Il y a bien là un pasteur, mais ce n'en est pas un pour ces êtres malfaisants ; c'est un pasteur qui n'est pas pasteur, un pasteur qui se pait lui même sans paître ses brebis ; aussi s'égarent-elles pour leur malheur, elles se jettent au milieu d'animaux qui les dévorent et qui cherchent à se rassasier de leur sang. Tels sont les hommes qui se félicitent des égarements d'autrui, ce sont des animaux qui vivent du sang des brebis dispersées.

17. « Et mes brebis ont été dispersées, et elles « se sont égarées sur toutes les montagnes et sur « toutes les hautes collines. » Les bêtes des montagnes et des collines désignent l'arrogance de la terre et l'orgueil du siècle. L'orgueil de Donat s'est enflé et il s'est fait un parti. Parménien l'a suivi, il a confirmé le mal. L'un est la montagne, l'autre est la colline. Ainsi en est-il de tout hérésiarque vainement enflé : il promet aux brebis le repos et de bons pâturages. Quelquefois, il est vrai, elles y trouvent des aliments produits par la pluie du ciel et non par la sécheresse de la montagne ; car ces sectes égarées possèdent aussi les Ecritures et les sacrements mêmes, ce qui n'appartient pas aux montagnes et s'y rencontre néanmoins. On fait mal toutefois en y demeurant; car en errant sur les montagnes et dans les collines, on s'éloigne du troupeau, on s'éloigne de l'unité, on s'éloigne des troupes armées contre les loups et les lions. Que Dieu donc les en retire, qu'il les en retire lui-même. Bientôt vous l'entendrez les rappeler.

« Mes brebis, dit-il, se sont égarées sur toutes « les montagnes et sur toutes les collines, » c'est-à-dire sur toutes les folles élévations de l'orgueil du siècle. Car il y a aussi de saintes montagnes. « J'ai élevé mes regards vers les mon- « tagnes d'où me viendra le secours. » Apprends toutefois que tu ne dois pas mettre ton espoir en ces montagnes : « Mon secours, est-il écrit, vien- « dra du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre [1]. » Ne crois pas outrager ces saintes montagnes lorsque tu dis : « Mon secours viendra, » non des montagnes, mais « du Seigneur qui a fait le ciel « et la terre. » C'est en effet ce que te crient ces montagnes, car c'était une montagne qui disait : « J'apprends qu'il se forme des divisions parmi « vous et que chacun dit : Je suis à Paul, moi à « Apollo, moi à Cephas, et moi au Christ. » Elève tes regards vers cette montagne, écoute ce qu'elle dit et ne reste pas sur elle. Voici en effet ce qui suit : « Est-ce que Paul a été crucifié pour vous [2]? » Oui donc, après avoir levé les yeux vers les montagnes d'où te viendra le secours, c'est-à-dire vers les auteurs des divines Ecritures, écoute cet autre qui te crie de toute sa voix et de toute ses forces : « Qui est semblable à vous, Seigneur [3]? » et sans crainte aucune d'injurier ces montagnes tu diras : « Le secours me vient du Seigneur qui « a fait le ciel et la terre. » Non-seulement tu ne seras point blâmé par ces montagnes ; elles t'en aimeront et te favoriseront davantage, au lieu qu'elles s'attristeront si tu places en elles ton

[1] Ps. CXX, 1, 2. — [2] I Cor, I. 11-13. — [3] Ps. XXXIV, 10.

espoir. Un ange montrait à un homme un grand nombre de divines merveilles, et levant en quelque sorte ses regards vers la montagne, cet homme l'adorait. Mais détachant de sa personne et conduisant au Seigneur, l'ange répondit : « Garde-« toi de le faire ; adore Dieu, car je suis servi-« teur comme toi et comme tes frères [1]. »

18. « Elles se sont dispersées sur toutes les « montagnes, sur toutes les collines et sur toute « la surface de la terre. » Que signifie : *Elles se sont dispersées sur toute la face de la terre ?* Elles s'attachent à tout ce qui est terrestre, à tout ce qui brille sur la face de la terre, elles convoitent et aiment tout cela. Elles ne veulent pas de cette mort qui rendrait leur vie cachée en Jésus-Christ. *Sur toute la face de la terre ;* parcequ'elles aiment les choses terrestres et parceque dans tout l'univers il y a des brebis égarées ; non que chaque secte hérétique soit répandue partout, mais il y a partout des sectes hérétiques. Les unes occupent un pays, les autres un pays différent, il n'est point de contrée où il n'y en ait ; elles-mêmes ne se connaissent pas toujours. Cette secte, par exemple, est en Afrique, cette autre en Orient, celle-ci en Egypte et celle-là en Mésopotamie. Différentes dans les différents pays, elles ont toutes une même mère, l'orgueil : comme tous les chrétiens fidèles répandus dans l'univers ont pour unique mère l'Eglise catholique. Rien d'étonnant sans doute que l'orgueil produise la division et que la charité produise l'unité. L'Eglise mère cependant, c'est-à-dire ses pasteurs, cherche partout les brebis égarées, elle fortifie les faibles, soigne les malades, panse les blessées. Ces brebis sont séparées les unes des autres et ne se connaissent pas, mais l'Eglise les connaît toutes parcequ'elle est partout où elles sont. Ainsi, par exemple encore, en Afrique est le parti de Donat et il n'y a point ici d'Eunomiens ; mais l'Eglise catholique est ici avec les Donatistes. Il y a en Orient des Eunomiens et point de Donatistes ; là encore est l'Eglise catholique avec les Eunomiens. Elle est donc comme une vigne qui étend partout ses rameaux, et les sectaires sont comme ces sarments inutiles que la serpe du vigneron a retranchés à cause de leur stérilité, pour tailler la vigne et non pour la détruire. Aussi ces sarments sont-ils restés au lieu même où ils ont été coupés, tandis que la vigne s'étend partout, sentant en elle les branches qui lui demeurent et voyant près d'elles les branches coupées. Elle ne laisse pas néanmoins de rappeler les égarées, car des branches même retranchées l'Apôtre a dit : « Dieu « peut les enter de nouveau [1]. » Soit donc que tu compares les sectaires à des brebis écartées du troupeau ou à des rameaux séparés du cep, Dieu n'est pas moins capable de rappeler ces brebis que d'enter de nouveau ces rameaux, car il est le pasteur suprême et le vrai vigneron.

« Elles ont été dispersées sur toute la face de la « terre, et il n'y avait personne pour les recher-« cher, personne pour les rappeler. » *Personne* parmi ces mauvais pasteurs ; *personne,* aucun homme, *pour les rechercher.*

19. « Écoutez donc la parole de Dieu, ô pas-« teurs. Je vis, dit le Seigneur Dieu. » Remarquez ce commencement. Cette affirmation de sa vie est comme le serment de Dieu. « Je vis, dit « le Seigneur. » Les pasteurs sont morts, mais les brebis peuvent être tranquilles : le Seigneur est vivant. « Je vis, dit le Seigneur Dieu. » Et quels pasteurs sont morts ? Ceux qui cherchent leurs intérêts et pas ceux de Jésus-Christ [2]. Il y aura donc et l'on verra des pasteurs qui chercheront les intérêts de Jésus-Christ, et non les leurs ? Oui, il y en aura et on les les connaîtra ; il n'en manque pas aujourd'hui et il n'en manquera pas.

Examinons donc ce que prétend le Seigneur en disant qu'il est vivant. Dit-il qu'il ôtera les brebis aux mauvais pasteurs, qui se paissent au lieu de les paître, et qu'il les confiera à de bons pasteurs, à des pasteurs qui les paîtront au lieu de se paître ? « Je vis, dit le Seigneur Dieu, « parce que mes brebis sont devenues la proie « de tous les animaux des champs, vu qu'elles « étaient sans pasteur. » Il a déjà fait entendre ce mot de pasteur, au singulier, il le répète ici. C'est que pour ces brebis égarées misérablement et misérablement perdues, il n'y a point de pasteur, fût-il près d'elles ; comme la lumière, si présente qu'elle soit, n'est pas lumière pour les aveugles. — « Et ces pasteurs n'ont pas recherché « mes brebis ; ils se paissaient eux-mêmes et ne « paissaient pas mes brebis. »

20. « C'est pourquoi, écoutez, pasteurs, la pa-« role de Dieu. » A quels pasteurs s'adresse-t-il ? « Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je viens « moi-même vers ces pasteurs, et je redeman-« derai mes brebis à leurs mains. » Troupeaux de Dieu, écoutez et retenez. Le Seigneur redemande ses brebis aux mauvais pasteurs, et de

[1] Apoc. XXII 9.

[1] Rom. XI 23. — [2] Philip. II 21.

leurs mains il redemandera leur sang; car il dit ailleurs par la bouche du même prophète : « Fils « de l'homme, je t'ai établi sentinelle pour la « maison d'Israël; je te parlerai et tu leur an- « nonceras mes paroles. Quand je dirai au pé- « cheur : tu mourras de mort, si tu ne l'engages « pas à se retirer de sa voie, le coupable mourra « dans son crime, mais je remanderai son sang « à ta main. Si au contraire tu engages ce cou- « pable à s'écarter de sa voie et qu'il ne s'en « écarte pas, il mourra dans son crime et tu « auras délivré ton âme. » Voyez vous, mes frères, voyez-vous combien il est dangereux de se taire ? Ce coupable meurt et il meurt justement; il meurt dans son impiété et dans son péché ; mais c'est la négligence de son pasteur qui l'a tué. Il trouverait bien le Pasteur vivant, Celui qui s'écrie : « Je vis, dit le Seigneur; » mais comme ce coupable est négligent et qu'il n'est pas averti par celui qui doit lui servir de chef et de sentinelle, il est avec justice livré à la mort, et le pasteur condamné avec justice. « Mais quand je mena- « cerai l'impie du glaive, si tu lui dis : Tu mourras « de mort, et qu'il néglige d'écarter cette épée « suspendue, et qu'elle tombe sur lui et lui donne « la mort, il mourra dans son péché, tandis que « tu auras délivré ton âme. [1] » Notre devoir est donc de ne pas nous taire, et le vôtre, si nous nous taisions, de chercher dans les saintes Ecritures les paroles du divin Pasteur.

21. Examinons donc, comme je l'ai proposé, s'il ôte ses ouailles aux mauvais pasteurs et les donne aux bons. Je remarque d'abord qu'il les ôte aux mauvais pasteurs, car il dit : « Voici que « je viens moi-même vers ces pasteurs et je re- « demanderai mes brebis à leurs mains et je les « éloignerai d'eux en sorte qu'ils ne paissent « plus ni mes brebis ni eux-mêmes. » En effet, lorsque je leur dis de paître mes brebis, ils se paissent eux-mêmes et non pas elles. « Je les éloi- « gnerai, » donc « afin qu'ils ne les paissent plus. » Et comment les éloigne-t-il pour qu'ils ne paissent plus ses brebis ? « Faites ce qu'ils disent « et gardez-vous de faire ce qu'ils font [2]. » Comme si nous lisions : Ils disent ce qui vient de moi, ils font ce qui vient d'eux. S'il y avait : Faites tranquillement ce qu'ils font, je les condamnerai pour leur mauvaise vie, mais je vous épargnerai parceque vous n'avez fait que suivre vos guides ; si Dieu parlait ainsi, il intimiderait seulement ces pasteurs mauvais qui ne paissent qu'eux-mêmes. Mais il menace également le guide aveugle et l'aveugle qui le suit; il ne dit pas : Le guide aveugle tombe dans la fosse sans que s'y précipite celui qui le suit; il dit : « Quand « un aveugle conduit un aveugle, ils tombent « l'un et l'autre dans l'abîme [1]; » c'est pourquoi il donne à son troupeau ces avertissements : « Faites ce qu'ils disent, gardez-vous de faire ce « qu'ils font. » Quand vous ne faites pas ce que font ces mauvais pasteurs, ce n'est pas eux qui vous paissent; mais c'est moi qui vous pais lorsque vous faites ce qu'ils disent, car ce qu'ils disent vient de moi, bien qu'ils ne le fassent pas.

Nous sommes sans inquiétude, dit-on, parce que nous suivons nos évêques. C'est ce que répètent souvent les hérétiques, lorsqu'ils sont manifestement convaincus par la vérité. Nous ne sommes que des brebis, ils rendront compte de nous. Oui, ils rendront malheureusement compte de votre mort ; le mauvais pasteur rend malheureusement compte de la mort d'une brebis mauvaise; il montre en quelque sorte sa dépouille : cette brebis en est-elle plus vivante? On reproche au pasteur de n'avoir pris aucun souci de la brebis égarée, laquelle, pour ce motif, s'est jetée à la gueule du loup pour en être dévorée. Que lui sert d'en apporter la peau avec les signes qui la distinguent? C'est de la vie de sa brebis que s'inquiète le Père de famille. Au lieu de cela, le mauvais pasteur lui en rapporte la peau : qu'il rende compte de cette peau. Osera-t-il mentir ? Mais le Juge a tout vu du haut du ciel; en vain on essaiera près de lui un langage trompeur, il connaît les pensées. C'est de la peau de cette brebis qu'il a laissé mourir, que ce mauvais pasteur est obligé de rendre compte. Je lui ai fait entendre vos paroles, elle a refusé de s'y montrer docile; j'ai pris soin de l'empêcher de s'écarter du troupeau, elle ne m'a pas obéi. Parler de la sorte, si ce langage était vrai, et Dieu sait s'il est vrai, ce serait assurément se bien défendre de la perte d'une brebis mauvaise. Mais si Dieu a vu que ce pasteur a négligé la brebis égarée et n'a point recherché la brebis perdue, que lui sert de pouvoir en rapporter la dépouille ? C'est la brebis même qu'il faudrait montrer vivante et non la peau d'un cadavre. Voilà ce qui fait son malheur au moment où il rend ses comptes. Mais s'il est coupable de ne l'avoir pas cherchée quand elle s'égarait, que penser de celui qui a causé cet

[1] Ezéch. XXX. 2-9-2. — [2] Matt XXIII. 3.

[1] Matt. XV. 14.

égarement? En d'autres termes, si pour n'avoir pas recherché la brebis qui s'éloignait du divin troupeau, l'évêque qui demeure catholique doit être condamné, que deviendra l'hérétique puisque loin d'avoir rappelé cette brebis errante il l'a jetée dans l'erreur?

22. Examinons enfin, comme je l'ai dit, de quelle manière Dieu ôte les brebis aux mauvais pasteurs. J'ai déjà rappelé ces mots : « Faites « ce qu'ils disent ; gardez-vous de faire ce qu'ils « font. » Ce n'est pas eux qui vous paissent alors, c'est Dieu ; car bon gré mal gré, pour obtenir le lait et la laine ils annonceront la parole de Dieu. « Toi qui prêches de ne point dérober, « tu dérobes, » dit l'Apôtre à ceux qui enseignent le bien et commettent le mal. Toi, mon frère, écoute le prédicateur, ne dérobe pas, ne l'imite point dans ses larcins. Si tu l'imites dans les actes coupables, ils te servent en quelque sorte de nourriture, mais cette nourriture est un poison. Écoute plutôt ce qu'il te recommande non pas de lui-même mais de la part de Dieu. On ne peut, il est vrai, cueillir le raisin sur les épines, car le Seigneur a dit expressément : « Nul ne récolte « le raisin sur des épines, ni la figue sur les ron- « ces [1]. » N'en conclus pas toutefois que tu peux accuser le Seigneur et lui dire : Seigneur, vous ne voulez pas de moi, car il est impossible de cueillir le raisin sur les épines, et d'un autre côté vous m'avez dit de quelques-uns : « Faites « ce qu'ils enseignent, gardez-vous de faire ce « qu'ils disent, » ce qui prouve qu'ils sont des épines. Comment voulez-vous que sur ces épines je cueille le raisin de votre parole? Le Seigneur en effet te répondrait : Ce raisin ne vient pas des épines. Ne voit-on pas quelquefois une branche de vigne croître, s'entrelacer dans une haie et le raisin suspendu au milieu d'un buisson d'épines, quoiqu'il ne soit pas produit par ces épines ? Si tu es pressé par la faim et que tu n'aies pas d'autres ressources, avance la main avec précaution, prends garde de te déchirer, c'est-à-dire d'imiter les actions des méchants, cueille ce raisin porté par la vigne et suspendu au milieu de ces épines. Profite de cette grappe, les épines sont destinées au feu.

23. « Et j'arracherai mon troupeau de leur « bouche et de leurs mains, et désormais il ne « leur servira plus d'aliments. » On lit de même dans un psaume : « N'auront-ils jamais d'intelligence, ces ouvriers d'iniquité qui dévorent « mon peuple comme on dévore du pain [1] ? — « Il ne leur servira donc plus d'aliment, car « voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je viens « moi-même. » J'ai soustrait mes brebis aux mauvais pasteurs en leur recommandant de ne pas faire ce qu'ils font, de ne pas faire par témérité et par négligence ce que font ces indignes pasteurs. Mais quoi ! à qui confie-t-il ces brebis qu'il leur a soustraites ? Est-ce à de bons pasteurs ? On ne le voit pas. Que conclurons-nous, mes frères ? N'y a-t-il pas de bons pasteurs ? Les Écritures ne disent-elles pas ailleurs : « Je leur donnerai des pasteurs selon mon cœur, « et ils les nourriront d'instruction [2]? » Comment donc ne confie-t-il pas à de bons pasteurs les brebis qu'il a ôtées aux mauvais ? Pourquoi dit-il, comme s'il n'y avait plus nulle part de bons pasteurs : « Je viendrai les paître ? » Il avait dit à Pierre: « Pais mes brebis. » Comment expliquer son langage ? En confiant ses brebis à cet Apôtre, il ne lui dit pas : Je les paitrai et non pas toi ; il lui dit : « Pierre, m'aimes- « tu ? Pais mes brebis [3]. » Parce qu'il n'y a plus aujourd'hui de Pierre, parce que Pierre est parvenu au repos des Apôtres et des martyrs, est-ce qu'il ne se trouve plus personne à qui le Seigneur puisse dire avec assurance : « Pais mes brebis ? » Serait-il vrai que ne découvrant pas à qui confier son troupeau, que néanmoins il ne veut pas abandonner, il est obligé de s'abaisser jusqu'à le paître lui-même? On le croirait en lisant ce qui suit : « Voici ce que dit le Seigneur : Je viens « moi-même. »

Nous lui disions : « Écoutez-nous, ô Pasteur « d'Israël, vous qui conduisez, comme un trou- « peau, Joseph, » le peuple établi en Egypte, c'est-à-dire Israël répandu parmi les gentils. Vous savez effectivement que vendu par ses frères Joseph émigra en Egypte [4]. Ainsi les Juifs ont vendu le Christ, et ce n'est pas sans motif que le vendeur Judas était du nombre des Apôtres mêmes. Le Christ commença alors à se répandre parmi les gentils; il y est honoré, son peuple s'y est multiplié et le divin Pasteur ne l'abandonne pas. « Réveillez votre puissance, disait le Pro- « phète, et venez nous sauver [5]. » C'est ce qu'il fait et ce qu'il fera encore, puisqu'il dit : « Je « viendrai moi-même et je rechercherai mes « brebis, et je les visiterai comme le pasteur vi- « site son troupeau. » Si les pasteurs mauvais n'ont pas eu soin de mes ouailles, c'est qu'ils ne

[1] Matt. VII, 16.

[1] Ps. XIII, 5. — [2] Jerem. III, 15. — [3] Jean XXI, 17. — [4] Gen. XXXVII, 28. — [5] Ps. LXXIX, 2, 3.

les ont pas rachetées de leur sang. « Comme un « pasteur visite son troupeau au jour. » Quel jour ? « Au jour de pluie et de nuages. » La pluie et les nuages désignent les erreurs du siècle, les épaisses ténèbres des passions qui couvrent le monde comme un obscur nuage. Qu'il est alors difficile aux brebis de ne se point égarer ! Mais le Pasteur ne les délaisse point ; il les cherche, il perce les ténèbres de ses yeux pénétrants, il voit nonobstant la profonde obscurité répandue par les nuages de toutes parts, il rappelle les brebis égarées et s'accomplit alors ce qu'il dit lui-même dans l'Évangile : « Celles qui sont mes brebis « entendent ma voix et me suivent [1]. » — « Au « milieu des brebis dispersées, et je les délivrerai « de tous les lieux où elles s'étaient égarées au « jour des nuées et de l'obscurité. » Je les découvrirai quand il sera difficile de les trouver. La nuée est épaisse, les ténèbres sont profondes ; mais rien n'échappe à ses regards.

24. « Et je les retirerai du milieu des nations, « et je les recueillerai de toutes les contrées, et « je les amènerai dans leur pays et je les ferai « paître sur les montagnes d'Israël. » Les montagnes d'Israël sont ici les auteurs des divines Écritures. Paissez là pour vivre en paix. Goûtez tout ce que vous y entendez, rejetez ce qui n'en vient pas. Ne vous égarez pas au milieu des ténèbres, écoutez la voix du Pasteur ; retirez-vous sur les montagnes de l'Écriture ; là sont les délices de votre cœur et rien d'empoisonné, rien qui vous soit contraire, mais de riches pâturages. Vous seules, ô brebis saines, venez et paissez sur ces monts d'Israël. « Le long des ruis« seaux et dans toutes le régions habitables. » Car des montagnes dont nous venons de parler ont coulé les ruisseaux de la prédication évangélique, lorsque la voix des Apôtres s'est fait entendre à toute la terre [2] ; et l'univers entier est devenu alors comme un riant et fertile pâturage. « Je les ferai paître dans de bons pâturages et « sur les hautes montagnes d'Israël. Là seront « leurs étables ; » c'est-à-dire les lieux où elles prendront leur repos, où elles diront : C'est bien, c'est la vérité, c'est clair, on ne nous trompe pas. Elles reposeront dans la splendeur de Dieu comme dans des étables. « Et elles dormiront, » seront en paix, « et se reposeront dans de douces dé« lices. »

25. « Et elles paîtront dans de gras pâturages « sur la montagne d'Israël. » J'ai déjà expliqué ce que sont ces montagnes, ces saintes montagnes d'Israël où nous élevons nos regards pour appeler du secours. Mais le secours nous vient du Seigneur qui a fait le ciel et la terre [1]. Aussi pour nous empêcher de mettre notre espoir dans ces saintes montagnes, après avoir dit : « Je ferai « paître mes brebis sur les montagnes d'Israël », et pour insister plus fortement, il ajoute : « Je « les ferai paître moi-même. » Élève donc les yeux vers ces montagnes d'où te viendra le secours, mais écoute aussi Celui qui dit : « C'est « moi qui les ferai paître ; » car le secours te vient du Seigneur qui a fait le ciel et la terre.

26. « Et je les ferai reposer dit le Seigneur « Dieu. » Pour leur procurer ce repos il a dû les guérir, comme le prouvent les mots qui suivent : « Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Je cher« cherai celles qui étaient perdues, je rappel« lerai celles qui étaient égarées, je banderai les « blessées, je fortifierai les languissantes, je gar« derai celles qui sont grasses et fortes. » C'est ce que ne faisaient point les mauvais pasteurs, occupés d'eux-mêmes et non de leur troupeau. Le Seigneur ne dit pas : J'établirai d'autres pasteurs, de bons pasteurs pour faire cela ; il dit : Je le ferai moi-même, je ne confierai mes brebis à personne. Soyez donc tranquilles, mes frères, brebis, soyez tranquilles. N'est-ce pas nous qui devons craindre comme s'il n'y avait plus de bon pasteur ?

27. Il conclut ainsi : « Et je les conduirai avec « justice. » Dieu n'est-il pas le seul qui conduise ainsi ? Quel homme en effet est juste envers un autre homme ? Tout est plein de jugements téméraires. Nous désespérions de celui-ci, il se convertit tout-à-coup et devient excellent chrétien ; nous espérions beaucoup de cet autre, tout-à-coup il succombe et devient très-méchant. Nous ne sommes parfaitement sûrs ni de nos craintes ni de nos affections. Qui sait même ce qu'il est aujourd'hui ? et s'il le sait tant soit peu, nul ne connaît ce qu'il sera demain. Dieu conduit donc avec justice, donnant à chacun ce qui lui appartient, une chose à celui-ci, une autre à celui-là et à tous ce qui leur est dû. Il sait ce qu'il à a faire et il dirige avec justice ceux qu'il a rachetés en souffrant injustement. Ainsi nourrit-il avec justice.

28. Nous lisons dans le prophète Jérémie : « La « perdrix a crié, elle a rassemblé des petits dont « elle n'est pas la mère, réuni des richesses sans

[1] Jean, x, 27. — [2] Ps. xviii, 5.

[1] Ps. cxx, 1, 2.

« jugement. » Au lieu donc que cette perdrix s'enrichit sans jugement, le divin Pasteur fait paître son troupeau avec discernement. En quoi la perdrix manque-t-elle de jugement? En ce qu'elle rassemble des œufs qu'elle n'a pas produits. En quoi se montre le discernement du divin Pasteur? En ce qu'il nourrit ses propres enfants.

Toutefois nous parlons encore du bon Pasteur. Il n'y en a donc pas de bons ou il n'en est pas parlé. S'il n'en est pas de bons, que faisons-nous ici? S'il n'en est pas parlé, pourquoi ce silence?

D'anciens Pères et des commentateurs de l'Ecriture qui nous ont précédés ont vu le diable dans cette perdrix qui rassemble ce qu'elle n'a pas produit. Le diable en effet n'est pas créateur, mais trompeur, et il rassemble des trésors sans jugement. Peu lui importe de quelle manière on s'égare ; tous les égarés et toutes les erreurs lui sont bonnes. Combien n'y a-t-il pas d'hérésies diverses et de diverses erreurs? Il veut que toutes servent à perdre l'homme. Il ne dit pas : qu'on soit Donatiste, non pas Arien ; qu'on soit l'un ou l'autre, on lui appartient, car il amasse sans discernement. Que celui-ci, dit-il, adore les idoles, il est à moi ; que celui-là demeure attaché aux superstitions des Juifs, il est à moi encore ; que cet autre, après être sorti de l'unité, tombe dans telle ou telle hérésie, je le tiens également. Il amasse donc et s'enrichit sans discernement. Et qu'arrive-t-il? « On le quittera au milieu de ses « jours et à la fin on verra sa folie [1]. » Il vient rassembler ses brebis de toutes parts. « Au milieu « de ses jours, » et plus-tôt qu'il ne s'y attendait, plus-tôt qu'il ne pensait, « elles l'abandonneront « et à la fin paraîtra sa folie. » Pourquoi paraissait-il sage au début tandisqu'à la fin il paraît insensé ? Ecoutez, mes frères. La sagesse est dans l'Ecriture prise quelquefois pour la ruse, c'est par figure et non dans le sens propre. C'est ainsi qu'il est dit : « Où est le sage? où est le « scribe ? Où est l'investigateur de ce siècle? « Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse « de ce monde ? [2] » Or cette perdrix, ce dragon, ce serpent semblait sage lorsque par Eve il séduisit Adam ; il paraissait dire vrai, donner un bon conseil et on le crut plutôt que Dieu. Ce qui prouve que le mot de sagesse est pris improprement et en mauvaise part dans nos Ecritures; car peu nous importe de savoir comment s'expriment les écrivains profanes, ce sont ces paroles du même livre : « Le serpent était le « plus sage de tous les animaux. [1] » Plus sage, c'est-à-dire plus rusé, plus habile à tromper. Mais dans la suite on n'a plus foi en lui, on lui dit : Nous te renions, c'est assez que tu aies surpris une première fois notre simplicité. Ainsi paraitra-t-il à la fin insensé, ses fraudes seront découvertes et ne seront plus alors des fraudes. On verra donc quelle a été sa folie de recueillir ce qui ne lui appartenait pas et d'amasser des richesses sans discernement. Notre Rédempteur au contraire paît avec jugement.

29. Voici un hérétique ; s'il n'est pas frère du diable, il en est l'aide et le fils, je puis dire aussi qu'il est une perdrix, un animal rusé. La perdrix en effet, les oiseleurs le savent, se fait prendre par ses propres ruses; et les hérétiques rusent aussi contre la vérité, toujours ils ont rusé contre elle, depuis qu'ils s'en sont séparés. Ils disent aujourd'hui : Nous ne voulons pas lutter, mais c'est qu'ils sont pris, c'est qu'ils n'ont plus de prétexte pour tenir ce langage. Vaincu, je te reconnais ; c'est bien toi qui dans les premiers moments de ta rébellion accusais les catholiques de s'être faits traditeurs, condamnais des innocents, en appelais au jugement de l'Empereur, ne te soumettais pas à la sentence des évêques, ne cessais d'en appeler après avoir été tant de fois convaincu, plaidais devant l'Empereur même avec une ardeur non pareille, et amassais ce que tu n'avais pas produit. Où est maintenant ta fierté? Où est ton éloquence? Où est ton sifflet ? Toi aussi tu as montré à la fin ta folie, tu t'es conduit sans discernement. Ce n'est pas un jugement véridique que tu demandes ni sur ton erreur ni sur la vérité. Mais pour s'opposer à toi le Christ paît avec jugement et discerne ses ouailles des tiennes. « Celles qui sont mes brebis, « dit-il, entendent ma voix et me suivent [2]. »

30. Ici donc j'aperçois tous les bons pasteurs dans l'unique Pasteur. Les bons pasteurs, à vrai dire, ne sont pas plusieurs, ils sont un dans un seul. S'ils étaient plusieurs, ils seraient divisés ; pour recommander l'unité, il n'est parlé que d'un seul. Si dans notre texte en effet il n'est point parlé de plusieurs bons pasteurs mais d'un seul, ce n'est pas que le Seigneur ne trouve personne aujourd'hui à qui confier son troupeau comme il l'a confié à Pierre, autrefois. S'il la confié à Pierre, c'était plutôt pour recommander en lui l'unité. Les Apôtres étaient plusieurs et à l'un

[1] Jérém. XVII, 11. — [2] I Cor. I, 20.

[1] Gen. III, 1-6. — [2] Jean, X, 27.

d'eux seulement il est dit : « Pais mes brebis. » Loin de nous, loin de nous la pensée qu'il n'y ait pas aujourd'hui de bons pasteurs ; ne serait-ce pas outrager la divine miséricorde, de prétendre que Dieu n'en forme ni n'en établit aucun ? S'il y a de bons fidèles, il y a certainement aussi de bons pasteurs, puisque ces bons pasteurs sont pris dans les rangs de ces bons fidèles. Mais tous ces bons pasteurs n'en forment qu'un seul avec le Pasteur unique. Quand ils font paître, c'est le Christ qui fait paître. Amis de l'Epoux, ils ne parlent pas en leur nom, ils sont si heureux de faire entendre la voix de cet Epoux ! Quand ils paissent c'est donc lui qui paît ; c'est pourquoi il dit : « Je fais paître. » Ils font en effet entendre sa voix et sont animés de sa charité.

C'est ce que l'on voit dans Pierre lui-même. Lors effectivement que comme à un autre soi-même le Christ lui confiait ses brebis, il voulait au préalable se l'unir intimement. Le Sauveur serait le Chef, Pierre représenterait le corps même de l'Eglise, et tous deux seraient unis comme l'époux et l'épouse dans une seule chair. Que lui dit-il en effet avant de lui commettre ces fonctions et pour qu'il ne les reçoive pas comme un étranger. ? « Pierre, m'aimes-tu ? » demande le Sauveur. « Je vous aime, » répond l'Apôtre. Une seconde fois : « M'aimes tu ? » et une seconde fois : « Je vous aime. » A une troisième fois : « M'aimes-tu ? » il est répondu une troisième fois : « Je vous aime. » C'était affermir la charité, pour consolider l'unité.

Ainsi donc, Jésus-Christ veut paître dans la personne des pasteurs, et les pasteurs dans la personne de Jésus-Christ. Il n'est point parlé d'eux et il en est parlé. Les pasteurs se glorifient, mais qui se glorifie doit se glorifier en Jésus-Christ. Paître pour le Christ, paître dans le Christ et paître avec le Christ, c'est ne pas paître pour soi-même en dehors du Christ. Ce n'est point la disette des pasteurs, ce n'est point la prévision de ces temps malheureux qui a fait dire au prophète : « Je ferai paître mes « brebis, » comme s'il n'y avait personne à qui Dieu pût les confier. Lorsque Pierre était encore vivant, lorsque les Apôtres étaient encore dans cette chair et dans ce monde, cet unique Pasteur en qui sont réunis tous les Pasteurs, ne disait-il pas : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas en-« core de ce bercail ; il faut que je les y amène « aussi, afin qu'il n'y ait qu'un troupeau et qu'un « Pasteur [1] ? » Tous les pasteurs doivent donc

[1] Jean, x 16.

être dans l'unique Pasteur, ils doivent tous ne faire entendre que sa voix aux brebis, afin que les brebis suivent leur unique Pasteur, et non celui-ci ou celui-là ; tous doivent tenir en lui le même langage sans énoncer des maximes différentes. « Je vous conjure, mes frères, d'avoir « tous le même langage et de ne point souffrir « de schismes parmi vous [1]. » Ce langage ne doit respirer aucune division, il doit être pur de toute hérésie et entendu de toutes les brebis, afin qu'elles suivent le Pasteur qui leur crie : « Celles qui « sont mes brebis entendent ma voix et me sui-« vent. »

31. Veux-tu savoir, hérétique, combien peu ta voix est celle de ce Pasteur et combien il est dangereux aux brebis de te suivre, couvert que tu es de leur peau, mais à l'intérieur vrai loup ravissant [2] ? Fais leur entendre ta voix, et considérons si elle est la voix du Christ. Voici une brebis affaiblie qui cherche l'Eglise ; elle s'est écartée du troupeau, ne sait plus où il est ; elle voudrait s'y réunir, s'abriter avec lui. Parle ; écoutons si ta voix est celle du Christ, celle d'un agneau ou celle de la perdrix. La brebis de Dieu cherche son troupeau : c'est, je suppose, une brebis venue d'Orient en Afrique ; elle cherche son troupeau, elle te rencontre et veut entrer dans ton temple. Surpris à la vue de ce visage inconnu, toi ou ton ministre, peu importe, debout ou assis à la porte du temple, tu interroges cette brebis qui cherche son troupeau ou plutôt le troupeau du Seigneur, qui veut se réunir à lui, entrer dans le lieu où elle croit qu'il s'abrite. Tu demandes donc à cet homme : Es-tu païen, es-tu chrétien ? — Chrétien répond-il ; il est en effet une brebis de Dieu. — Mais n'est-il pas Catéchumène ? Ne va-t-il pas profaner les sacrements ? — Je suis fidèle, répond-il encore. — De quelle communion ? — Je suis catholique. — Il est chrétien, fidèle, catholique, et tu le repousses. Quels sont alors ceux que tu laisses entrer ? Oui, rejette-le, repousse-le. Tu le réprouves, mais il est approuvé du Christ. Plaise à Dieu que tes sectateurs viennent à te connaître aussi et à t'abandonner au milieu de tes jours !

Quelques-uns de nos frères se sont présentés hier à leur temple ; ils allaient chez des frères quoique ces frères fussent mauvais frères. Ecoute quelle différence entre la confiance qu'inspire la vérité et la crainte suggérée par le mensonge. Quelle joie ne ressentez-vous point lorsque vous apercevez dans cette assemblée quelques uns

[1] I Cor. I, 10. — [2] Matt. VII, 15.

d'entre eux? C'est que parmi vous se trouve Celui qui cherche la brebis perdue. On vous dit quelquefois : Il écoutera et sortira. — Vous de répondre : Qu'il écoute et sorte. — Il écoutera et se moquera. — Qu'il écoute et se moque. Il finira par goûter et connaître la vérité; un jour il ne sera plus avec les siens, il restera avec son cœur, il renoncera à son erreur et rendra grâces à son Dieu, — Voilà ce que vous dites. Et eux que dirent-ils ? — Qui êtes-vous ? — Nous sommes chrétiens. — Non, vous êtes des espions. — Au contraire, nous sommes des catholiques. — Ils cherchèrent d'abord à les outrager ; mieux avisés ils se repentirent. Puissent-ils se repentir tous de demeurer dans cette voie comme se sont repentis ceux qui avaient commencé les outrages! Mais enfin quels sont ceux qu'ils ont repoussés? Des chrétiens, des fidèles, des catholiques. Et quels sont ceux qu'ils ont laissés entrer ? Je ne veux pas le dire. Je vois ceux qu'ils ont empêchés, qu'ils nous disent eux-mêmes à qui ils ont permis d'entrer.

32. Qu'ils parlent donc ; écoutons si leur voix est celle du Christ, si c'est la voix du Pasteur que doivent suivre les brebis. Que ces paroles soient prononcées par un homme de bien ou par un méchant, peu importe, considérons seulement si c'est le langage du Pasteur.

Un chrétien faible, un chrétien égaré cherche l'Église. Que réponds-tu ? — L'Église est le parti de Donat. — Ne l'oublie pas, je veux connaître le langage du Pasteur. Lis-moi donc cela dans les prophètes ou dans les psaumes, montre-le moi dans la Loi, dans l'Evangile ou dans les Apôtres. J'y vois bien que l'Eglise est répandue dans tout l'univers et que le Seigneur s'écrie : « Celles qui « sont mes brebis écoutent ma voix et me sui- « vent. » Or, quelle est cette voix du Pasteur ? « Qu'on prêche en son nom la pénitence et la ré- « mission des péchés parmi toutes le nations, à « commencer par Jérusalem [1]. » Voilà la voix du Pasteur, reconnais-la et suis-la, si tu es sa brebis.

33. — Mais ces catholiques ont livré les Ecritures, ils ont offert de l'encens aux idoles; c'est un tel et un tel. — Que m'importent tel et tel ? S'ils ont fait cela, ils ne sont pas des Pasteurs. C'est la voix du Pasteur que je te demande, ce que tu dis ne vient pas de lui. C'est toi qui les accuses, ce n'est pas l'Evangile ; c'est toi, et non le Prophète ni l'Apôtre. Je crois ce que m'enseigne la voix de ce Pasteur, je ne crois rien autre chose. Tu montres des Actes publics; j'en montre aussi. Tu veux que j'ajoute foi aux tiens; donc aussi ajoute foi aux miens. Je ne crois pas les tiens; ne crois pas les miens. Laissons ces écrits des hommes, entendons le langage de Dieu. Montre-moi dans l'Ecriture un seul mot en faveur du parti de Donat, je t'en montrerai d'innombrables en faveur de l'univers. Mais qui pourrait les compter tous? Rappelons-en seulement quelques-uns.

Écoute d'abord la Loi, le premier Testament divin : « Toutes les nations seront bénies dans ta « postérité [1]. » Voici des psaumes : « Demande- « moi, et je te donnerai les nations pour héritage « et pour domaine jusqu'aux extrémités de la « terre [2]. — Tous les peuples les plus reculés « se souviendront du Seigneur et se tourneront « vers lui, toutes les nations se prosterneront « devant lui; car à lui appartient l'empire, il rè- « gnera sur les peuples [3]. — Chantez au Seigneur « un cantique nouveau; que toute la terre bé- « nisse le Seigneur [4]. — Tous les rois de la terre « l'adoreront, toutes les nations le serviront [5]. » Qui pourrait tout rapporter? Il n'y a presque pas une page où l'on ne voie partout le Christ et l'Église répandue dans tout l'univers. Qu'on me montre un seul mot en faveur du parti de Donat. Est-ce demander beaucoup? On prédit la ruine de cette Eglise partout répandue. Elle périra? et tant de témoignages assurent sa permanence ! Mais cette seule assertion n'est ni dans la Loi, ni dans les Prophètes ni dans les chants du Pasteur; et sans le Verbe de Dieu, sans le Christ, on ne peut rien dire de vrai.

34. Voici maintenant la parole du Verbe, elle sort de la bouche même du Verbe. Il s'écrie donc, en admirant la foi du Centurion : « En « vérité je vous le déclare, je n'ai pas rencontré « de si grande foi en Israel. C'est pourquoi je « vous l'assure, beaucoup viendront d'Orient « et d'Occident, et reposeront avec Abraham. « Isaac et Jacob dans le royaume des cieux [6]. » « — Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occi- « dent. » Voilà l'Église, voilà le troupeau du Christ, reconnais-les si tu es du bercail, tu ne ne saurais méconnaître ce troupeau répandu partout Qu'auras-tu à répondre à ton Juge, puisque tu ne veux pas de lui pour ton pasteur? qu'auras-tu, dis-je, à lui répondre? Diras-tu : J'ai ignoré, je n'ai pas vu, je n'ai pas entendu? Mais qu'as-tu ignoré? « Per-

[1] Luc. xxiv, 47.

[1] Gen., xxii, 18. — [2] Ps. ii, 8. — [3] Ps. xxi, 28 29. — [4] Ps. xcv, 1. — [5] Ps. lxxi, 11. — [6] Matt. viii, 10 11.

« somme ne se dérobe à sa chaleur [1]. » Que n'as-tu pas vu ? « Toutes les extrémités de la terre ont « vu le Salut de notre Dieu [2]. » Que n'as-tu pas entendu ? « Leur voix s'est étendue sur toute la « terre, et leurs paroles jusqu'aux limites de l'u- « nivers [3]. »

35. Nous devons pourtant exiger de vous une parole du Christ, une parole du Pasteur adressée aux brebis et suivie par elles. Vous ne trouvez que répondre ; vous ne pouvez citer en votre faveur aucun témoignage du divin Pasteur. Ecoutez mieux et obéissez ; laissez la voix du loup, suivez la voix du Pasteur, ou enfin montrez-nous ce qui vous justifie.

Nous le montrons, disent-il. — Ecoutons, car nous aussi nous citons pour nous le témoignage du Pasteur. Ecoutons cependant. — On voit dans les Cantiques, disent-ils, l'épouse parler à l'Epoux, l'Eglise au Christ. — Nous connaissons le Cantique des Cantiques, ces chants sacrés, ces chants d'amour, d'amour saint, de sainte charité et de sainte douceur. Je veux donc y entendre la voix du Pasteur, la voix de l'Epoux aimable. Parle, si tu sais quelque chose, écoutons. — L'Epouse, répondent-ils, dit à l'Epoux : « Toi que chérit « mon âme, apprends-moi où tu conduis ton « troupeau, où tu le fais reposer. » Et selon eux il répond : « Au midi. » Je te citais des textes clairs, tu ne pouvais interpréter autrement que moi les suivants : « Demande-moi et je te donne- « rai les nations pour héritage et pour domaine « jusqu'aux extrémités de la terre. » — « Tous « les peuples les plus reculés se souviendront du « Seigneur et se tourneront vers lui. » Qu'est-ce maintenant que tu me cites du Cantique des cantiques ? Un texte que peut-être tu ne comprends pas ; car ces cantiques sont des espèces d'énigmes, connus d'un petit nombre d'hommes intelligents, ouverts à un petit nombre de ceux qui savent frapper. Accepte, en t'y attachant avec amour, ce qui est clair, pour mériter de pénétrer dans ce qui est obscur. Comment percer ce qui est obscur si tu foules aux pieds ce qui est clair ?

36. Nous allons néanmoins, chers frères, discuter ce passage dans la mesure de nos forces : le Seigneur nous aidera à vous montrer ici un sens irréprochable.

Tous, et même les esprits les moins cultivés, peuvent d'abord le remarquer facilement, les Donatistes coupent mal la phrase ; vous allez vous en convaincre. Voici le texte exactement : l'Epouse dit à l'Epoux : « Toi que chérit mon âme, ap- « prends-moi où tu conduis ton troupeau, où tu « le fais reposer. » C'est bien l'Epouse qui parle ainsi à l'Epoux, l'Eglise qui adresse au Christ ce langage ; ni de notre côté ni du leur il n'y a de doute sur ce point. Mais rapporte donc toutes les paroles de l'Epouse. Pourquoi entreprends-tu d'attribuer à l'Epoux un mot qui est encore de l'Epouse ? Dis tout ce qui vient d'elle, l'Epoux répondra ensuite. Sois attentif à la coupe de phrase suivante, tu n'auras rien à répliquer. « Toi que chérit mon âme, apprends-moi où « tu conduis ton troupeau, où tu le fais reposer « à midi. » Ces derniers mots : « à midi, » sont encore de l'Epouse, ce qui le prouve c'est ce qui suit : « Dans la crainte que je ne sois comme « une inconnue auprès des troupeaux de tes « compagnons. » Tous sans doute, lettrés et illettrés, savent distinguer le genre masculin du genre féminin. Or de quel genre est *inconnue* ? Je le demande à tous : Est-ce du masculin ou du féminin ? « Toi que chérit mon âme, annonce « moi, » dit-elle. *Toi que*, *quem*, est du masculin il désigne donc l'Epoux. Et ce qui montre que c'est l'Epouse qui parle ainsi, ce sont les mots suivants : « Apprends-moi où tu conduis ton « troupeau, où tu le fais reposer à midi, dans la « crainte que je ne sois comme une inconnue « autour des troupeaux de tes compagnons. » Remarque ce mot *inconnue*, pour bien connaître le sens. « Toi que chérit mon âme, apprends- « moi où tu mènes ton troupeau, où tu le conduis « à midi, dans la crainte que je ne devienne « comme une inconnue autour des troupeaux de « tes compagnons. »

Ici s'arrêtent les paroles de l'Epouse ; voici maintenant et évidemment celles de l'Epoux : « Si tu ne te connais toi-même, ô la plus belle « des femmes. » Il s'agit bien ici d'une femme : « ô la plus belle des femmes. Si tu ne te connais « toi-même, ô la plus belle des femmes, sors, « va sur les traces des troupeaux et fais paître « tes boucs près des tentes des pasteurs [1]. » Considère ici les menaces de l'Epoux ; considère comment à l'heure du danger, il met de côté toutes les caresses, malgré sa douceur. Avec quelle grâce l'Epouse lui disait : « Toi que chérit « mon âme, apprends-moi où tu conduis ton « troupeau, où tu le fais reposer à midi. » Car viendra le moment de midi, quand les bergers courent chercher l'ombre, et j'ignorerais peut-être

[1] Ps. XVIII 7. — [2] Ps. XCVII 3. — [3] Ps. XVIII 5.

[1] Cant. I, 6, 7.

où te conduis ton troupeau, où tu le fais reposer. Apprends-le moi donc, afin que je ne sois pas comme une inconnue, comme une étrangère. Je suis connue, il est vrai, mais je pourrais tomber, comme une inconnue et une étrangère, au milieu des troupeaux de tes commensaux. — En effet tous les hérétiques ont été chrétiens; avant d'être mauvais pasteurs et d'avoir au nom du Christ leurs troupeaux particuliers, ils étaient comme ses commensaux et mangeaient à sa table, ce que semble indiquer le terme latin qui les désigne ici. [1]. Entends d'ailleurs comment lui-même se plaint de ces méchants en les regardant comme ses convives. « Si mon ennemi m'avait outragé, « dit-il, je l'aurais supporté; s'il avait élevé ces « graves accusations contre moi, je me serais « facilement dérobé à ses poursuites. Mais toi, « mon intime, mon familier, le chef de mes « conseils, toi qui mangeais amicalement à ma « table [2]. » Il y a donc beaucoup d'ingrats convives du Seigneur qui l'ont quitté, beaucoup de méchants qui ont voulu avoir leur table à part, qui ont dressé autel contre autel. C'est parmi eux que l'Epouse craint de s'égarer.

37. Tu crois peut-être que le mot *midi* désigne ici l'Afrique. Je pourrais démontrer que le midi dans le monde est plutôt l'Egypte et ces régions dévorées du soleil qui ne connaissent pas la pluie; c'est en effet au moment de midi, au milieu du jour que la chaleur se fait le plus vivement sentir. Or dans ces mêmes pays le désert est rempli, par milliers, de serviteurs de Dieu. Si donc nous voulions prendre l'expression de midi pour une expression de lieu, pourquoi ne dirions-nous pas plutôt que c'est dans ces régions que l'Epoux conduit son troupeau et le fait reposer ? N'a-t-il pas été prédit que « le désert sera fertile [3] ? »

Mais j'y consens, par midi entendons l'Afrique. Il y a donc en Afrique de mauvais serviteurs du Christ. Supposons maintenant que représentée par quelqu'un de ses enfants qui fait voile vers l'Afrique, l'Eglise d'outre-mer craigne de s'égarer; elle implore son Epoux et lui dit : J'apprends qu'il y a en Afrique un grand nombre d'hérétiques, des rebaptisants en grand nombre; j'apprends aussi que vous y comptez des serviteurs fidèles : voilà deux choses qu'on me dit, mais je veux savoir de vous-même quels sont vos serviteurs. « Vous que chérit mon âme, ap« prenez-moi où vous conduisez votre troupeau, « où vous le faites reposer au midi ; » dans cette région méridionale où il y a, dit-on, deux partis, le parti de Donat et le parti qui demeure uni à tout votre univers. Dites-moi où je dois aller, « dans la crainte que je ne sois comme une « inconnue autour des troupeaux de vos commen« saux, » que je ne me jette au milieu des troupeaux d'hérétiques essayant de placer l'une sur l'autre des pierres qui s'écrouleront, que je ne m'égare au milieu des rebaptisants. L'Epoux ne veut qu'un seul pasteur, puisqu'il a dit dans le texte que nous expliquons : « C'est moi qui ferai « paître; » et il réprouve ces pasteurs qui ont cherché à se multiplier au détriment de l'unité. Il répond donc, non pas d'un ton doux, mais d'un ton sévère et proportionné à la gravité du péril : « Si tu ne te connais toi-même, ô la plus « belle des femmes. » Tu es la plus belle des femmes, mais connais-toi. Où te connaîtras-tu ? Dans tout l'univers ; car si tu es belle, il y a en toi unité, la division produisant la laideur, et non la beauté. « Si tu ne te connais toi-même. » Tu as cru en moi ; connais-toi. Comment as-tu cru en moi ? Comme y ont cru ces mauvais serviteurs; ils accordent que le Verbe s'est fait chair, qu'il est né d'une vierge, qu'il a été crucifié, qu'il est ressuscité, qu'il est monté au cieux : ne crois-tu pas ces vérités qu'ils publient ? Connais-toi et connais-moi, moi dans le ciel et toi dans tout l'univers. Le Christ parle donc à un membre de l'Eglise comme à l'Eglise même. Comment en effet l'Église pourrait-elle chercher l'Église ?

Je me mets à leur point de vue. « Toi que « chérit mon âme, apprends-moi où tu conduis « ton troupeau, où tu le fais reposer. » Que cherche ici l'Epouse ? Elle cherche l'Église. Et comme pour lui montrer cette Eglise, l'Epoux répondrait, d'après eux : « Au midi. »

Qu'ils me disent maintenant comment l'Eglise cherche l'Église. « Toi que chérit mon âme, ap« prends-moi. » Qui parle ainsi ? L'Église. Que demande-t-elle à savoir ? « Où est conduit le « troupeau, où il repose, » en d'autres termes, où est l'Église. Ainsi l'Église demande où est l'Église, et l'Epoux, estiment les Donatistes, répond qu'elle est au midi. Or si l'Église n'est qu'au midi, en Afrique comme ils prétendent, comment peut-elle demander elle-même où elle est ? N'est-ce pas plutôt une portion de l'Église d'outre-mer qui demande à ne pas s'égarer dans le midi ? Le Christ alors s'adresse à chacun des membres de son Église comme à l'Église elle-même : « Si tu ne te « connais toi-même, ô la plus belle des femmes.

[1] Sodales, quasi simul edales eo quod simul edant — [2] Ps. LIV. 13-16. — [3] Joel, II, 22.

« sors. » Sortir est le caractère des hérétiques. Ou connais-toi, ou sors; car si tu ne te connais tu sortiras. Où sortiras-tu ? « Sur les traces des « troupeaux, » à la suite des troupeaux égarés. Ne t'imagine pas qu'en sortant tu t'attacheras aux brebis fidèles, écoute ce qui vient ensuite : « Sors sur les traces des troupeaux, et pais tes « boucs, » non plus tes brebis. Vous savez, mes frères, où seront placés les boucs. Seront placés à la gauche tous ceux qui auront quitté l'Église. Pierre demeure et on lui dit : « Pais mes « brebis; » l'hérétique sort et on l'invite à paître ses boucs.

38. Nous avons, disent-ils, une autre autorité. —Elle ne te sera pas moins opposée. Quelle est-elle ? Ecoutons. Elle combattra ton sentiment autant que la première, que néanmoins tu croyais l'appuyer. — Si par le midi, reprennent-ils, on entend l'Egypte. — Nous donnons à ce mot plusieurs interprétations et en le prenant pour un nom de lieu, nous pouvons y voir et l'Egypte et l'Afrique même. Mais voici ce que j'entends par le midi. Le midi selon moi désigne la ferveur spirituelle, la ferveur embrasée du feu de la charité, et éclairée de la lumière de la vérité. Il est dit en effet dans un psaume : « Faites-moi « connaître votre droite et ceux dont le cœur est « rempli de sagesse. » — *Votre droite*, et non pas les boucs; *ceux dont le cœur est rempli de sagesse;* ils sont le midi, c'est pourquoi ces mots du Prophète : « Vos ténèbres seront comme le « midi [1]. » Nous pouvons donc interpréter diversement le mot *midi*; mais je veux bien par ce terme entendre ici, entendre absolument l'Afrique. Tu me fournis par là une application meilleure peut-être que je ne l'aurais trouvée.

L'Église d'outre-mer craint donc de se jeter au milieu des rebaptisants, elle craint de tomber comme une étrangère au milieu des troupeaux qui ne sont pas de son Epoux, et elle lui demande où il conduit le sien, où il le fait reposer dans le midi. C'est que dans le midi il y a des troupeaux que le Christ conduit, il en est aussi qu'il ne conduit pas; il en est qu'il fait reposer, et d'autres au milieu desquels il ne repose pas. Il faut donc prendre conseil, se joindre à l'Église Catholique, ne pas se jeter au milieu des sectes rivales et n'avoir pas à faire paître des boucs. Mais enfin tu avais autre chose à dire, qu'est-ce ? — Dieu viendra du côté de *l'Auster* (Africus); par conséquent de l'Afrique. — Quel témoignage ! « Dieu viendra du « côté de *l'Auster*, » par conséquent de l'Afrique ! Ainsi, d'après les hérétiques, un second Christ naît en Afrique et se répand dans l'univers ! Que signifient ces mots : « Dieu viendra de « l'Auster ? » Si vous disiez que Dieu est resté en Afrique, il serait déjà honteux de parler ainsi; mais vous allez jusqu'à affirmer que Dieu viendra de l'Afrique ! Ne savons-nous pas où le Christ est né, où il a souffert, d'où il est monté au ciel, d'où il a envoyé ses Apôtres, où il les a remplis du Saint-Esprit, où il leur a commandé d'évangéliser le monde entier? Ils lui ont obéi, l'Evangile remplit l'univers, et vous dites que Dieu viendra de l'Afrique !

39. — Explique-moi donc toi-même, ajoutes-tu, ce que signifient ces mots : *Deus ab Africo veniet.* — Lis tout le texte, peut-être alors comprendras-tu. — « *Deus ab Africo veniet et Sanctus* « *de monte umbroso* : Dieu viendra de l'Auster, le « Saint viendra de la montagne ombragée. » — Explique-moi donc comment Dieu peut venir à la fois de l'Afrique et de *la montagne ombragée.* Le parti de Donat est né dans la Numidie ; des Numides ont été envoyés d'abord, par des Numides, porter la division, le trouble, le scandale et faire une large plaie. Sécondus, évêque de Tigisis, a envoyé des hommes pour cette œuvre, et l'on sait où est Tigisis. Ces envoyés étaient des clercs, ils appelèrent leurs partisans hors de l'Église, sans vouloir se mettre en relation avec les clercs de Carthage; ils établirent un visiteur et furent reçus par Lucille [1]. Ainsi l'auteur de tous ces maux fut un hérétique de Numidie. Mais dans ce pays de Numidie, d'où nous est venue cette calamité, on trouve à peine de quoi ombrager les mouches, il faut s'abriter dans des trous. Comment donc voir la Numidie dans cette *montagne ombragée*? Tout y est plaine, les campagnes y sont fertiles, mais en blé; on n'y voit point d'oliviers, on n'y rencontre point d'agréables bocages. Comment donc voir la montagne ombragée dans ces contrées de Numidie ? Comment expliquer cette difficulté ?

40. — Expose-moi à ton tour, répond-il, ce que signifie : « Dieu viendra du côté de l'Auster, « le Saint viendra de la montagne ombragée. » — Avec la plus grande facilité. Remarque d'abord ce que dit le Seigneur : « Il fallait que le « Christ souffrît et ressuscitât le troisième jour, « et qu'en son nom la pénitence et la rémission « des péchés fussent prêchées parmi tous les peu-

[1] Ps. LXXXIX 12. Is. LVIII 10.

[1] Voy. lettre 43, n°. 17, tom. 2, pag. 33.

« ples, à commencer par Jérusalem [1]. » Voilà d'où il viendra. Quand il dit : *à commencer*, il fait entendre que c'est de là qu'il viendra avec ses saints vers les autres peuples. Lis maintenant, au livre de Josué, le partage de la terre fait à toutes les tribus des fils d'Israël ; il y est dit en propres termes : « Jébus, c'est-à-dire Jérusalem, du « coté de l'Auster, *ab Africo* [2]. » Lis, cherche, tu le trouveras. Puisses-tu croire après l'avoir trouvé, puisses-tu alors déposer tes préventions. « Jébus, c'est-à-dire Jérusalem, du côté de « l'Auster. » Ainsi ces expressions du Seigneur : « à « commencer par Jérusalem, » ont le même sens que celles-ci : « Dieu viendra du côté de « l'Auster. »

Et la montagne ombragée ? Lis encore l'Evangile. C'est du mont des Oliviers que le Christ est monté au ciel. Conclus. Et qu'y a-t-il de plus clair ? D'une part : « du côté de l'Auster, » d'autre part : « à partir de Jérusalem ; » le premier texte est dans la Loi, le second dans l'Évangile. Non-seulement nous lisons : « à partir de Jé« rusalem, » dans le prophète, nous y voyons encore : « Parmi tous les peuples. » Poursuis la lecture de ces mots que tu as méprisés, que tu as passés sous silence. « Dieu viendra du côté de « l'Auster, le Saint viendra de la montagne om« bragée, son ombre couvrira les montagnes, sa « gloire remplira la terre [3]. » N'est-ce pas ici : « parmi tous les peuples à commencer par « Jérusalem ? Dieu viendra du côté de l'Auster, « le Saint viendra de la montagne ombragée » et sombre ; c'est-à-dire de la montagne des Oliviers ; car de là il est monté au ciel et il a envoyé ses disciples ; là encore il leur disait avant de les quitter : « Ce n'est pas à vous de connaître les « temps et les moments que le Père a réservés « en sa puissance, mais vous recevrez la vertu « d'en haut, et vous me servirez de témoins. » Voyez comment débute la prédication : « Vous « me servirez de témoins à Jérusalem et dans la « Judée, à Samarie et par toute la terre [4]. » Ainsi donc, quand Dieu, quand le Christ est venu, son nom et la prédication de son Evangile sont partis *de Jérusalem*, c'est-à-dire *du côté de l'Auster ; de la montagne ombragée*, ou du mont des Oliviers, pour se répandre *parmi toutes les nations*. « Son « ombre, couvrira les montagnes, » son ombre, le rafraîchissement qu'il donne à l'âme, sa protection ; et *sa gloire remplit la terre*. Chantez donc, avec toute la terre, le cantique nouveau, et non le cantique ancien avec un coin de la terre.

41. Ils ont encore autre chose. — Simon le Cyrènéen, disent-ils, fut contraint de porter la croix du Seigneur [1]. — C'est ce que nous lisons effectivement ; mais quel argument est-ce pour toi ? Je voudrais le savoir. — Les Cyrènéens poursuivent-ils, sont Africains ; ainsi c'est un Africain qui a été contraint de porter la croix. — Ignorerais-tu où est Cyrène ? C'est à la fois une ville de la Lybie et une ville de la Pentapole, elle touche à l'Afrique et fait plutôt partie de l'Orient. Apprends-le au moins dans le tableau des divisions des provinces de l'Empire ; car c'est l'Empereur d'Orient qui envoie un juge à Cyrène. D'où je conclus en peu de mots : où sont les Donatistes il n'y a pas de Cyrène ; où est Cyrène il n'y a point de Donatistes. Cette incontestable vérité démasque l'erreur. Qu'on me montre Cyrène où sont les Donatistes, qu'on me montre les Donatistes où est Cyrène. Il est en effet manifeste, mes frères, que l'Eglise Catholique s'étend dans la Pentapole et que là n'est point le parti de Donat.

Mais nous pouvons en toute sûreté rire de ce qui doit provoquer nos larmes, et pleurer ce dont nous devons rire. Que dis-tu ? Tu vantes ce Cyrènéen qui a porté la croix du Seigneur et tu veux qu'il soit de l'Afrique. Il est de l'Orient ; car il y a deux Lybies, l'une est vraiment en Afrique, et l'autre en Orient, tout près et vraiment limitrophe de l'Afrique. Admettons toutefois que Simon fut Africain. Tu l'estimes heureux d'avoir porté la croix forcément ? Ne serait-il pas beaucoup plus juste de dire que l'Eglise du Christ est restée à Arimathie ? Ce n'est en effet ni par force ni par contrainte que Joseph, ce riche d'Arimathie qui travaillait pour le royaume de Dieu, s'approcha de la croix du Seigneur. Pendant que les autres diciples tremblaient, il demanda à Pilate l'autorisation d'ensevelir le corps du Seigneur, il le déposa de la croix, lui fit des funérailles, le mit dans le sépulcre et mérita d'être loué dans l'Evangile [2]. De ce que ce juste d'Arimathie rendit de si grands honneurs au corps du Sauveur, s'ensuit-il que l'Église est restée à Arimathie ? Ou bien encore, si vous admirez davantage cet homme qu'il fallut contraindre à porter la croix, il s'ensuit que les Empereurs catholiques ont raison de vous forcer à rentrer dans l'unité.

[1] Luc XXIV 46, 47. — [2] Josué XV 8. — [3] Habac. III 3. — [4] Act. I 7, 8.

[1] Matt. XXVII 32. — [2] Matt. XXVII, 57-60.

SERMON XLVII.

LE TROUPEAU DU SEIGNEUR.[1]

—

ANALYSE. — Ce discours a été prononcé le lendemain du précédent, et dans saint Augustin, comme dans le prophète Ézéchiel, il en est comme le développement et la suite. On peut y distinguer également deux parties : — I. Le châtiment dont sont menacées les brebis infidèles. — 1° Implorons avec larmes la miséricorde de Dieu, écoutons sa parole avec docilité, car il viendra sûrement nous juger, et pour être admis à la récompense promise aux bons, il est nécessaire d'avoir une conscience pure. 2° Ce qui provoquera d'abord la colère de Dieu, ce sont les scandales donnés aux faibles soit par les paroles, soit par les actions coupables. 3° Un autre motif de condamnation sera d'avoir, comme les Donatistes, absolument inexcusables, rompu et poussé à rompre l'unité. — II. Comment échapper à la vengeance divine? — 1° Nous attacher intimement à Jésus-Christ, l'unique et divin Pasteur descendu du ciel pour nous y conduire. 2° Être fidèles au testament de paix et d'unité qu'il a laissé au genre humain racheté par lui. 3° Là nous trouverons les bénédictions célestes, la délivrance de nos maux, l'édification des païens, et la pleine jouissance de Dieu même.

1. Les paroles que nous avons chantées expriment ce que nous sommes, les ouailles de Dieu, et ce n'est point sans raison que nous implorons avec larmes la miséricorde de ce divin Pasteur. Pleurons devant le Seigneur qui nous a formés, « avons-nous dit, car il est lui-même le Seigneur « notre Dieu. » Ne désespérons pas d'ailleurs d'être exaucés par lui quand nous pleurons ainsi ; n'a-t-on pas rappelé ce qui l'oblige en quelque sorte à nous écouter, quand on a dit : « Car il est « le Seigneur notre Dieu, et nous sommes le « peuple de ses pâturages et les brebis de ses « mains[2] ? » Les bergers ordinaires et même les pères de famille qui possèdent des troupeaux n'ont pas formé eux mêmes les brebis qu'ils possèdent; mais le Seigneur notre Dieu étant à la fois et Dieu et créateur, a formé les brebis qu'il voulait posséder et paître ; ainsi leur créateur n'est pas différent de leur pasteur, et leur pasteur n'est pas autre que leur créateur. Pleurons donc devant le Seigneur.

Dans ce siècle, d'ailleurs, nous ne sommes pas au comble de la prospérité. Quand nous plairons à Dieu dans la région des vivants, on essuyera nos larmes, et nous chanterons les louanges de Celui qui aura délivré nos âmes des chaînes de la mort, nos pieds de l'abîme, et séché nos pleurs afin de nous rendre pour le Seigneur un spectacle agréable dans cette région des vivants[3]. Mais dans la région des morts il est difficile de lui plaire ; et cependant nous le pouvons, soit en appelant sa miséricorde et en nous abstenant du péché autant que nous le pouvons, soit, lorsque nous ne le pouvons pas, en le confessant et en le déplorant. Par là nous espérerons dans cette vie une autre vie, nous pleurerons en espérance ou plutôt nous pleurerons en réalité et nous nous réjouirons en espérance.

2. Après avoir exprimé dans ce chant sacré que nous sommes les ouailles du Seigneur, le peuple de ses pâturages et les brebis de ses mains, écoutons ce qu'il nous dit comme à son troupeau. Dans la leçon précédente il s'adressait aux pasteurs ; c'est aux brebris qu'il s'adresse dans celle d'aujourd'hui. Nous entendions la première, nous avec tremblement, et vous avec tranquillité : comment sera entendue celle d'aujourd'hui? Les rôles seront-ils changés ? Écouterons-nous avec tranquillité et vous avec tremblement ? Point du tout. D'abord parce que nous sommes pasteurs, et qu'un pasteur écoute en tremblant non-seulement ce qui se dit aux pasteurs, mais encore ce qui se dit aux brebis. Aurait-il soin de celles-ci, s'il écoutait sans émotion ce qui s'adresse à elles ? Ensuite, comme nous l'avons rappelé alors à votre charité, c'est qu'il y a en nous deux choses à considérer, notre qualité de chrétiens, et notre titre de supérieurs. Comme supérieurs, nous sommes mis au rang des pasteurs, si toutefois nous sommes bons ; comme chrétiens nous sommes confondus avec vous au milieu des brebis. Soit donc que Dieu parle aux pasteurs ou aux brebis, nous devons tout écouter en tremblant et jamais nos cœurs ne peuvent être exempts de ces soucis qui nous portent à pleurer devant le Seigneur qui nous a formés.

3. Par conséquent, mes frères, prêtons l'oreille aux reproches adressés par le Seigneur aux brebis infidèles, et aux promesses qu'il fait à son troupeau. « Pour vous, mes brebis, voici ce que « déclare le Seigneur Dieu. » Et d'abord, quel bonheur, d'être du troupeau de Dieu! On ne saurait y réfléchir, mes frères, sans ressentir une grande joie au milieu même des larmes et des

[1] Ezech. XXXIV, 17-31. — [2] Ps. XCIV, 6, 7. — [3] Ps. CXIV, 8, 9.

tribulations de cette vie. Car le troupeau dont on fait partie n'est pas sous la garde d'un berger que puissent déchirer les loups ou surprendre les voleurs pendant son sommeil. A qui est-il dit : « Vous êtes le pasteur d'Israël [1]? » sinon à Celui de qui il est dit encore : « Jamais ne dort « ni ne sommeille le Gardien d'Israël [2]? » Soit donc que nous veillions, soit que nous dormions, toujours il veille sur nous ; et si les troupeaux ordinaires sont en sûreté sous la garde d'un homme, quelle doit être notre sécurité, puisque nous sommes sous la houlette de Celui qui est à la fois notre pasteur et notre père ?

4. Nous ne devons avoir qu'un soin, le soin d'entendre sa voix ; nous sommes au temps de l'écouter puis qu'il n'a point fait paraître encore le temps de nous juger. Aujourd'hui en effet il parle et se tait ; il parle en commandant, il se tait en jugeant. Aussi dit-il quelque part : « J'ai « gardé le silence ; le garderai-je toujours [3]? » Comment a-t-il gardé le silence, puisqu'il ne peut l'affirmer qu'en parlant ? Il ne se tait pas en disant qu'il se tait, puisque le dire c'est rompre le silence. Je vous écoute donc, Seigneur, car c'est vous qui me parlez par tant de préceptes et de sacrements, par tant de pages et un si grand nombre de livres ; je vous écoute jusque dans ces paroles : « J'ai gardé le silence, le garderai- « je toujours ? » Comment l'avez-vous gardé ? En ne disant pas encore aux uns : « Venez, bénis de « mon Père, prenez possession du royaume, » ni aux autres : « Allez maudits, au feu éternel qui « fut préparé pour le diable et pour ses anges [4]. » Maintenant même que je prononce ces mots, je ne les dis pas solennellement comme je le ferai un jour.

Lorsqu'un juge doit rendre un arrêt définitif, lorsqu'il doit écrire sur les tablettes une sentence dernière, les parties ne l'entendent pas, elles sortent pendant qu'il écrit son jugement. Emues et inquiètes, elles se demandent, qui sera absous, qui sera condamné. C'est le secret du juge, aussi appelle-t-on *secretarium* ce lieu où il délibère, et la grande préoccupation des parties vient de ce qu'elles ignorent ce qu'il pense, ce qu'il écrit. Il n'est qu'un homme cependant et ceux qu'il juge ne sont que des hommes comme lui. Mais le Seigneur est notre Dieu, nous sommes le peuple de ses pâturages, les brebis de ses mains, et quoi qu'il soit notre créateur et nous sa créature, immortel et nous mortels, invisible et nous visibles, il n'a point voulu nous laisser ignorer durant cette vie la sentence suprême qu'il rendra à la fin. Or on ne dit pas : Je condamne, quand on veut condamner, ni : Je frappe quand on veut frapper.

5. Dieu montre donc une grande bonté, une grande compassion, une grande douceur ; mais nous ne devons point abuser de sa miséricorde pour nous corrompre, ni, puisqu'il supporte nos péchés, en augmenter le nombre, comme pour le charger davantage, sous prétexte qu'il ne souffre pas de la pesantur de ce fardeau. Ces iniquités qu'il pardonne, qu'il tolère si longtemps, montrent sa patience et mettent le comble à notre culpabilité. « Ignores-tu, dit-il, que la pa- « tience de Dieu t'invite à la pénitence ? » C'est cette patience que le Prophète appelle silence quand il fait dire à Dieu : « J'ai gardé le silence, « le garderai-je toujours ? » Aussi en censurant les coupables auxquels il dit : « Tu prêches de « ne point dérober et tu dérobes ; tu déclares « qu'il ne faut pas être adultère et tu commets « l'adultère, » il s'écrie : « Méprises-tu les ri- « chesses de sa bonté et de sa longanimité ? » Le crois-tu injuste, parcequ'il est bon, parcequ'il est patient, parcequ'il voit et se tait, parce qu'il voit et tolère ? « Ignores-tu que sa patience « t'invite à la pénitence ? » Crois-tu, s'il se tait maintenant, qu'il se taira toujours ? « Par la du- « reté et l'impénitence de ton cœur, dit-il néan- « moins, tu t'amasses un trésor de colère pour « le jour de la colère et du juste jugement de « Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres [1]. » Ainsi donc il se tait, mais se taira-il toujours ?

Il dit dans le même sens, après avoir rappelé certains péchés : « Voilà ce que tu as fait et je « me suis-tu, » en d'autres termes : Tu as fait cela et je ne t'ai point puni : « tu as iniquement « soupçonné que je te serai semblable. » C'est en effet ce que plusieurs s'imaginent lorsqu'après avoir fait beaucoup de maux ils observent qu'ils n'en éprouvent aucun ; non contents de se plaire dans leurs crimes, ils croient que ces crimes plaisent à Dieu même ; l'impiété va si loin que l'impie contempteur s'imagine Dieu semblable à lui. En vain par ses avertissements, ses enseignements, ses exhortations et ses reproches Dieu l'appelle à sa divine ressemblance, loin de chercher à ressembler à Dieu il veut abaisser Dieu jusqu'à sa propre similitude. N'est-

[1] Ps. LXXIX, 2. — [2] Ps. CXX, 4. — [3] Isaïe, XLII, 14. — [4] Matt. XXV 34, 41.

[1] Rom. II, 4, 21, 6, 6.

ce point là une indignité plus grande que tous les crimes dont il ne se corrige point? « Tu as « iniquement soupçonné que je te serai sembla- « ble. » Et après? « Je t'accuserai [1]. » Pourquoi? « J'ai gardé le silence, le garderai-je toujours?

Voilà donc, mes frères, ce que dit le Seigneur, ce qui m'effraie autant que vous. Tous en effet nous espérons en lui, et nous devons le craindre en même temps, car en l'offensant nous n'obtiendrions pas ce que nous espérons de lui, mais nous ressentirions sa justice méprisée. Ainsi écoutons-le comme ses brebis, tandis qu'il parle en gardant le silence, tandis qu'il nous avertit sans nous juger encore, tandis que nous pouvons écouter, lire même ce que nous dit Celui qui nous a créés.

6. « Pour vous, dit-il, mes brebis, voici ce que « déclare le Seigneur Dieu. Je viens juger entre « les brebis et les brebis, entre les béliers et les « boucs. » Que font les boucs dans le troupeau de Dieu? Ils vont aux mêmes pâturages et aux mêmes fontaines, destinés à être placés à la gauche ils sont mêlés à ceux de la droite, on les supporte avant de les éloigner : c'est pour excercer la patience des brebis et les former à l'image de la patience de Dieu. Un jour en effet il fera la grande séparation, mettant les uns à sa droite et les autres à sa gauche.

Maintenant donc il se tait, et toi, tu veux parler? Et de quoi veux-tu parler? De ce qu'il garde sous silence, de la sentence du jugement et non des avertissements. Il ne fait pas la séparation, et tu veux la faire. Après avoir semé son champ il y supporte le mélange, et toi tu veux nettoyer le froment avant que soit venu le moment de vanner. N'est-ce pas te vanner misérablement toi-même? Des serviteurs ont pu dire : « Voulez- « vous que nous allions l'arracher? » Indignés et attristés de voir l'ivraie mêlée au bon grain, ils ont demandé : « N'avez-vous pas semé de bon « grain? D'où vient donc cette ivraie? » Le Père de famille en expliqua l'origine, mais il ne voulut point qu'on l'arrachât avant le temps déterminé. Tout fâchés qu'ils étaient, ces serviteurs demandèrent le conseil et l'ordre du Maître. Ils n'aimaient pas cette ivraie dans le champ, mais ils comprenaient aussi qu'en l'arrachant d'eux-mêmes, ils mériteraient de lui être comparés. Aussi attendirent-ils l'ordre du Maître, demandèrent-ils le consentement de leur Roi : « Voulez- « vous que nous allions l'arracher? Non, répon- « dit celui ci, » et il en donna la raison : « c'est « qu'en voulant arracher l'ivraie, vous pourriez « aussi déraciner le froment. » De cette façon il apaisa leur colère et consola leur douleur. Ils souffraient de voir cette ivraie au milieu du froment, et c'était une chose vraiment regrettable. Mais autre chose est la destination du champ, autre chose le repos du grenier. Supporte donc, car tu es né pour cela; supporte, car peut-être il a fallu te supporter aussi. As-tu toujours été bon? Prends des sentiments de miséricorde. As-tu été quelque temps mauvais? N'en perds pas le souvenir. Qui d'ailleurs a toujours été bon? Ah! si Dieu voulait t'examiner, il lui serait plus facile aujourd'hui même de te trouver mauvais, qu'à toi de te trouver toujours bon. Il faut donc souffrir l'ivraie au milieu du froment, les boucs parmi les béliers et les chevreaux parmi les brebis.

Et le froment? « Au temps de la moisson je « dirai aux moissonneurs : Arrachez d'abord l'i- « vraie et liez-la en gerbes pour la brûler, mais « le froment, rassemblez-le dans mon grenier. » Le mélange qu'on voit dans le champ disparaîtra donc, puis viendra le discernement de la moisson. Le Seigneur aujourd'hui nous commande la patience et il nous en donne l'exemple quand il dit : Si je voulais juger maintenant, le ferais-je injustement? Si je voulais juger aujourd'hui, pourrais-je me tromper? Or si je diffère de juger, moi qui juge toujours avec justice et sans pouvoir me tromper, comment oses-tu juger si prématurément, toi qui ignores la sentence qui sera prononcée contre toi?

Considérez de plus, mes frères, comment malgré leur demande il ne permit pas à ses serviteurs d'arracher l'ivraie, même à l'époque de la moisson. « Au temps de la moisson, ajou- « te-t-il, je dirai aux moissonneurs. » Il ne dit pas : Je vous dirai. — Mais ses serviteurs ne seront-ils pas les moissonneurs? — Non, car en expliquant les détails de la parabole, il dit : « Les « moissonneurs sont les anges. [1] »

Homme environné de chair, chargé de chair et peut-être tout charnel, aussi charnel par l'âme que par le corps, tu oses donc usurper dès maintenant un ministère étranger qui plus tard même, à la moisson, ne te sera point confié! Voilà pour la séparation de l'ivraie.

Mais qu'est-il dit des boucs? « Quand le Fils « de l'homme viendra et tous les anges avec lui,

[1] Ps. XLIX, 21.

[1] Matt. XIII 24-30. 37-43.

« il s'assiéra sur le trône de sa gloire. Et toutes « les nations seront rassemblées devant lui, et « il les séparera comme le pasteur sépare les « brebis d'avec les boucs [1]. » Il viendra donc pour séparer, la moisson viendra et la séparation aura lieu. Ainsi nous ne sommes pas au temps de la séparation, mais de la souffrance. Ce que nous ne disons pas, mes frères, pour endormir le devoir de la correction. Ah! plutôt, afin de n'arriver point à ce jugement sans avoir pris de précautions, afin de ne pas nous trouver tout-à-coup à la gauche comme des aveugles qui n'ont pas pris garde à leur cécité, soumettons-nous à la règle et ne nous empressons pas de juger.

7. Que fera donc le Seigneur? « Je viens prononcer entre les brebis et les brebis, entre les « béliers et les boucs. » *Je prononce* : quelle sécurité! quelle sécurité pour les bons puisque c'est le Seigneur qui juge en personne! C'est un juge que nul adversaire ne corrompt, que nul avocat n'éblouit, qu'aucun témoin ne trompe. Mais autant les bons sont tranquilles, autant doivent craindre les méchants. Ils n'ont pas affaire à un juge à qui l'on puisse rien cacher. Pour se prononcer en effet, Dieu ira-t-il chercher des témoins pour apprendre ce que tu es? Eh! comment ne saurait-il pas exactement ce que tu es, puisqu'il savait ce que tu devais être? C'est toi qu'il interroge et non un autre, sur toi-même. « Le Seigneur, est-il dit, interroge le « juste et l'impie [2]. » Or, s'il t'interroge, ce n'est pas pour être éclairé par toi, mais pour te confondre.

Dès lors que nous avons un tel juge, un juge que personne ne saurait tromper ni en notre faveur ni contre nous, vivons de manière à ne pas redouter le jugement qu'il doit rendre, mais à l'espérer et à le désirer. Le froment craint-il d'être mis au grenier? Ne le souhaite-t-il pas, ne le désire-t-il pas avec ardeur? Les brebis craignent-elles d'être placées à la droite? Ah! plutôt, rien ne leur tarde comme cet heureux moment. C'est du fond du cœur et avec la plus entière sincérité qu'elles disent en priant : « Que « votre règne arrive ; » tandis que le méchant, à ces paroles, sent son cœur trembler et sa langue incertaine. Comment peux-tu dire : « Que « votre règne arrive? » Il viendra sans doute, mais que trouvera-t-il en toi? Vis donc de manière à pouvoir prier tranquillement. Et si tu as conscience de quelque égarement et de quelque péché, tu y trouveras un remède dans la prière même. « Remettez-nous nos dettes comme « nous remettons à ceux qui nous doivent [1]. » Si tu es débiteur, Dieu a voulu aussi que tu aies un débiteur. Tu te fais en péchant l'ennemi de Dieu; n'as-tu pas aussi quelque ennemi? Remets, et on te remettra. Ce que tu fais, toi sujet au péché, te sera fait aussi par Celui qui ne peut être condamné pour aucun péché. Si au contraire, pauvre mortel plongé dans le péché, tu ne pardonnes pas à qui a péché contre toi; si tu ne considères pas en lui ta propre fragilité et si dans l'avenir tu ne redoutes aucune chute pour ta faiblesse : comment te traitera Celui qui juge avec l'assurance que donne l'exemption de toute faute?

8. Il faut donc s'appliquer à avoir une conscience pure, et si nous y sentons quelque embarras, prévenons l'avènement du Seigneur par la confession; ce sont précisément les paroles que nous avons entendues pendant qu'on chantait le psaume [2]. Prévenons-le dans la crainte qu'il ne nous prévienne. Il ne se vengera point après que nous nous serons confessés, si nous-mêmes alors nous ne recommençons pas nos iniquités. Préviens-le avant d'être prévenu. Car il est certain qu'il viendra, et tu perdras tout si tu ne désires point ce qu'il apportera. Il viendra même malgré toi, et retarderas-tu son arrivée en t'y opposant? Il connaissait l'heure où il devait être jugé, il connaît également l'heure où il doit juger. Il viendra donc; à toi de voir ce que tu seras alors. Tu es aujourd'hui embarrassé? Confesse-toi aujoud'hui, délivre-toi aujourd'hui de cet embarras, et on te pardonne, et tu es à l'aise. Tu n'as pas à dire que Dieu diffère de pardonner; hâte-toi plutôt de courir au remède. Je vois dans ton âme quelque chose qui te tourmente; mais si tu es tourmenté, quelque chose t'est demandé. S'il se trouvait dans ta demeure une pierre qui te choquât les yeux, tu la ferais ôter, surtout dans le cas où tu devrais donner l'hospitalité à un homme qui fût un peu au dessus de toi. Mais invoquer Dieu c'est l'appeler en toi; comment y viendra-t-il si tu n'as rien purifié pour le recevoir? Te sens-tu incapable d'ôter de ton cœur les souillures que tu as contractées volontairement toi-même? Prie-le de te purifier; invite-le à entrer. Mais il faut te hâter, maintenant qu'il parle en avertissant et se tait en jugeant.

[1] Matt. xxv, 31-32. — [2] Ps. x, 6.

[1] Matt. vi, 12. — [2] Ps. xciv, 2.

9. Il a nommé les boucs, il a nommé les béliers et il prononce entre eux. Que leur dit-il? « N'était-ce pas assez pour vous de paître en de « fertiles pâturages, sans fouler aux pieds ce « qui en restait? de boire une eau pure, sans « troubler le reste avec vos pieds? Ainsi mes « brebis paissaient ce que vous aviez foulé aux « pieds, et buvaient l'eau que vos pieds avaient troublée. »

Que signifie ce langage? Dieu a de bons pâturages et de pures fontaines, le tout dans l'Écriture. Quels sont ceux qui y boivent les eaux tranquilles, qui y paissent les bons pâturages en foulant le reste aux pieds et en troublant l'eau pour que les autres brebis n'aient plus que des herbes flétries et une eau troublée, ce qui, vous le voyez, déplaît au Pasteur suprême, lequel dit alors et pour faire cesser ce désordre : « Je viens prononcer entre les brebis et les bre- « bis? » Il est beaucoup d'hommes qui apprennent avec calme et enseignent avec émotion, qui ont un maître plein de patience et sévissent contre leurs disciples. Qui ne sait en effet avec quelle tranquillité nous instruit l'Écriture? Un homme l'ouvre donc, il lit les commandements de Dieu, il les lit et les comprend. C'est un homme qui boit tranquillement à une source paisible, il paît dans de verts et salubres herbages. Quelqu'un vient à lui pour apprendre quelque chose, il se fâche alors, il se trouble, il lui reproche son peu d'habileté à comprendre, et en l'impressionnant ainsi, il est cause qu'il comprend moins ce qu'il pouvait entendre paisiblement.

10. En parlant ainsi, mes frères, je ne prétends point qu'il ne faille pas quelquefois adresser des reproches à la dureté; cette incomparable sérénité de la Vérité même ne l'a-t-elle pas fait quand elle a dit : « O insensés et lents de cœur à « croire[1]? » Mais il est nécessaire d'agir alors avec l'intention de rendre attentif, d'exciter l'activité, de dissiper peut-être les nuages qu'ont élevés dans l'esprit les soucis du siècle; car il peut arriver qu'en s'appliquant à d'inutiles pensées on devienne incapable d'écouter un enseignement utile. Lors même d'ailleurs que l'on remarquerait en soi cette pesanteur d'intelligence, il est bon de la reprendre dans autrui pour exciter ainsi à recourir à Dieu et à obtenir de lui la délivrance de cette lenteur et la connaissance de la vérité. De deux choses l'une : ou bien c'est par négligence que nous comprenons peu ce qu'on nous dit, il faut alors nous en corriger; ou bien c'est par pesanteur d'esprit, et en nous en accusant on nous portera à implorer le secours de Dieu. Il ne faut donc pas blâmer les docteurs qui agissent ainsi; mais s'ils le font avec amertume, avec un esprit jaloux, ils foulent aux pieds les pâturages et troublent les fontaines; ils voudraient profiter seuls de ce qu'il peuvent connaître. Caractères méchants, animés d'une infernale envie, honteusement blessés non pas au corps mais au cœur, il lisent et ils comprennent. Les interroge-t-on? C'est au dessus de ta portée, répliquent-ils; j'irai te confier ces secrets? Es-tu digne de lire ou d'entendre ces choses? — Malheureux, pourquoi troubler cette eau? La source ne jaillit-elle pas pour vous deux? Pourquoi fouler ces herbes qui appartiennent à tous? Est-ce toi qui as répandu la pluie pour les faire grandir?

11. Les mêmes paroles prêtent à une autre application qui n'est point dénuée de fondement. Il y a des hommes qui se contentent d'une bonne conduite et du témoignage favorable que leur rend leur conscience, sans se soucier beaucoup de ce qu'on peut penser d'eux. Ils ignorent donc qu'en voyant un homme de bien vivre avec une certaine liberté, se mêlant indifféremment à tous et partout, sachant qu'il n'y a point d'idoles et s'asseyant néanmoins dans un temple d'idoles, une conscience faible se porte alors non pas vers l'idée secrète qui dirige mais vers ce qu'elle soupçonne[1]. Cet égal, ce frère ne saurait pénétrer dans ta conscience que Dieu connaît. Si ta conscience est exposée aux yeux de Dieu, ta vie extérieure frappe les regards de ton frère; et s'il conçoit de mauvais soupçons, si dans son trouble il se détermine à faire ce qu'il estime que tu fais toi-même, alors, que lui importe que tu boives une eau pure puisque par suite de ton indifférence il boit une eau troublée?

12. Quand nous les reprenons pour une telle conduite, ces hommes nous objectent ces paroles de l'Apôtre : « Si je plaisais encore aux hommes. « je ne serais point serviteur du Christ[2]. » Ici encore tu troubles l'eau et tu foules les pâturages. Comprends mieux et prends garde de troubler l'eau pour toi-même. Oui, l'Apôtre a dit : « Si je « plaisais encore aux hommes, je ne serais point « serviteur du Christ; » je le saisis parfaitement, c'est une excellente maxime apostolique. Mais n'as-tu pas lu aussi dans le même Apôtre :

[1] Luc xxiv, 25.

[1] I Cor. viii, 10. — [2] Galat. i, 10.

« Complaisez à tous en toutes choses, comme moi-« même je complais à tous en toutes choses, ne « cherchant pas ce qui m'est avantageux, mais « ce qui l'est au grand nombre, afin qu'ils soient « sauvés; » et encore : « Ne soyez une occasion « de scandale ni pour les Juifs, ni pour les Gen-« tils, ni pour l'Église de Dieu [1] ? » N'as-tu pas entendu cet Apôtre dire encore : « Nous tâchons « de faire le bien, non seulement devant Dieu « mais aussi devant les hommes [2] ? »

Explique-moi donc, reprend mon adversaire, de quelle manière je dois accorder des pensées aussi diverses et aussi contraires. Ici l'Apôtre dit : « Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais « pas serviteur du Christ; » là : « Complaisez à « tous en toutes choses comme je complais moi-« même en toutes choses; » ici : « Voici notre « gloire, c'est le témoignage de notre cons-« cience [3]; » là : « Nous tâchons de faire le bien, « non-seulement devant Dieu, mais encore de-« vant les hommes. »

Veux-tu m'écouter tranquillement? veux-tu ne pas troubler l'eau en toi-même ? je parviendrai peut-être, en m'y employant de toutes mes forces, à résoudre la difficulté. Il y a des hommes qui jugent témérairement, qui déchirent la réputation, qui calomnient dans l'ombre, qui murmurent, qui cherchent à deviner ce qu'ils ne voient pas et qui vont même jusqu'à publier ce qu'ils ne croient pas : quelle autre ressource contre ces caractères que le témoignage de notre conscience? Lors même que nous voulons plaire à quelqu'un, ce n'est pas notre gloire que nous cherchons ou que nous devons chercher, mais le salut d'autrui; nous devons désirer, si nous nous conduisons bien, qu'on ne s'égare pas en nous suivant, qu'on nous imite si nous imitons Jésus-Christ [4], et si nous ne l'imitons pas qu'on le prenne pour modèle. Il est en effet le pasteur de son troupeau, il en est même le seul pasteur dans la personne de tous ceux qui le paissent saintement, parce que tous ne forment avec lui qu'un pasteur. Ainsi donc ce n'est pas notre avantage que nous avons en vue quand nous voulons plaire aux hommes; nous sommes heureux qu'ils aiment ce qui est bon, et cela pour leur profit et non pour notre gloire. On voit par là qui accusait l'Apôtre par ces paroles : « Si je plaisais encore aux hommes, je ne serais « pas serviteur du Christ, » et en faveur de qui il prononçait celles-ci : « Plaisez à tous en toutes « choses, comme en toutes choses je plais moi-« même à tous. » Tout est clair, tout est calme, tout est pur et limpide ; à toi maintenant de paître et de boire sans rien troubler, sans fouler rien aux pieds.

13. N'as-tu pas entendu le Maître des Apôtres, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même s'exprimer ainsi : « Que vos œuvres brillent devant les « hommes afin qu'ils voient vos bonnes actions « et glorifient votre Père qui est dans les cieux [1] ; » votre Père qui vous a faits si bons ? Car nous sommes le peuple de ses pâturages et les brebis de ses mains [2]; d'ou il suit que si tu es bon, c'est lui qu'il en faut louer et non pas toi, puisque de toi-même tu ne pouvais être que mauvais. Pourquoi accuser la vérité de se contredire, vouloir être loué quand tu fais le bien, et quand tu fais le mal l'imputer au Seigneur? S'il a dit : « Que vos bonnes œuvres brillent devant « les hommes, » il a dit aussi dans le même discours : « N'accomplissez pas devant les hom-« mes votre justice. » Dans l'Évangile se remarque donc la même apparente contrariété que dans l'Apôtre. Mais si tu ne troubles point en toi l'eau mystérieuse, tu reconnaitras ici également l'accord des Écritures et tu ne te mettras point en désaccord avec elles.

Considérant en effet ces hommes qui se flattent publiquement, qui se vantent parcequ'ils regardent les éloges d'autrui comme la fin et la récompense de leurs bonnes œuvres, « En vé-« rité je vous le déclare, dit le Seigneur, ils ont « reçu leur récompense, » et pour nous défendre de les imiter : « Gardez-vous, ajoute-t-il, d'accom-« plir votre justice devant les hommes, » en vous proposant comme but « d'être remarqués « par eux [3], » et sans pousser votre intention au delà. Non, ne cherchez pas, dans le bien que vous faites, à être vus des hommes, ne mettez pas votre fin dans leur estime, ne vous bornez pas à désirer d'êtr eregardés par eux. En nous recommandant de faire le bien devant eux, il ne veut donc pas bue nous nous arrêtions là ; après avoir dit ; « Que « vos bonnes œuvres brillent devant le hommes « pour qu'ils en soient témoins, » il passe outre, il t'élève plus haut, au dessus de toi-même, car en restant en toi tu tomberais infailliblement, et il te met en lieu sûr : « Qu'ils voient vos bon-« nes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui « est dans les cieux. » Ne te fâche point de le voir glorifier, demeure en lui et tu seras glorifié

[1] I Cor. x, 33, 32. — [2] II Cor. VIII, 21. — [3] II Cor. I 12. — [4] Ib. IV 16.

[1] Matt. v, 16. — [2] Ps. XCIV 7. — [3] Matt. VI 1 2.

avec lui. « Aucune chair, dit l'Apôtre, ne se doit « glorifier en sa présence. » S'ensuit-il que nous resterons sans gloire? Non, car il ajoute : « Que « celui qui se glorifie se glorifie dans le Sei- « gneur [1]. » Le témoignage de notre conscience n'est en effet notre gloire qu'autant que nous nous glorifions en lui, et si cette gloire consistait à nous plaire à nous-mêmes, à nous rendre agréables à nos propres yeux, ne voyons-nous pas que se plaire ainsi à soi-même c'est plaire à un insensé?

14. Ainsi donc, mes frères, ne nous contentons pas de de bien vivre, ayons soin aussi de bien nous conduire devant les hommes ; qu'il ne nous suffise pas d'avoir bonne conscience, travaillons encore, autant que le peuvent notre faiblesse et toute l'activité de la fragilité humaine, à ne rien faire qui inspire de fâcheux soupçons à l'infirmité de notre frère; car en paissant dans de purs herbages et en buvant une eau limpide, nous foulerions aux pieds les pâturages du Seigneur, nous réduirions ses brebis à ne manger que des aliments flétris, à ne boire qu'une eau troublée. Ne serait-ce pas notre malheur, puisqu'il a dit : « Je viens prononcer entre les brebis et les « brebis? »

15. « C'est pourquoi voici ce que leur dit le « Seigneur Dieu : C'est moi qui juge entre les « brebis grasses et les brebis maigres. » C'est une pensée nouvelle. Il nous a été parlé de ceux qui foulent l'herbe et troublent l'eau. Voici une autre espèce de désordre et de désordre considérable. Il n'est plus dans la suite fait mention des boucs ; leur nom a été prononcé une fois seulement pour nous rappeler qu'il y en a, car Dieu les connaît. On dirait maintenant qu'il n'y a que des brebis. Dieu a donc parlé d'abord d'après ses propres idées, il parle maintenant d'après les nôtres. Il voulait faire entendre aux brebis qu'il y a des boucs dans le troupeau et qu'à la fin ils en seront séparés; mais aujourd'hui nous ne voyons en quelque sorte que brebis et brebis. Si Dieu seul sait qu'il y a des brebis et des boucs, c'est uniquement en vertu de la prédestination et de la prescience, car il peut seul prédestiner et connaître d'avance tous ceux qui maintenant marchent sous l'étendard du Christ et parviennent à la grâce de Dieu. Quoique tu te croies une brebis, il est donc possible que Dieu te regarde comme un bouc. Cependant écoute comme brebis ce qui t'est adressé : « C'est moi « qui juge entre les brebis grasses et les brebis « maigres. »

16. « Parceque vous heurtiez de l'épaule et « des cornes toutes les brebis infirmes, jusqu'à « ce que vous les eussiez chassées du troupeau. » Qui ne comprendrait cela? Qui n'en frémirait? S'il n'y a point de brebis hors du troupeau, le prophète est menteur; et si nous avons à déplorer qu'un grand nombre en soient éloignées, malheur à qui les a poussées de l'épaule et des cornes! Mais qui peut le faire, sinon les brebis vigoureuses? Et quelles sont-elles, sinon celles qui présument de leurs forces? Quelles sont-elles, sinon celles qui se glorifient de leurs vertus? Non, il n'y a eu pour diviser le troupeau et pour séparer les brebis, que ceux qui se prétendent justes; ardents pour pousser, parcequ'ils ne portent pas le joug de Dieu; hommes méchants et amis perfides, ils ne s'unissent que par opiniâtreté; cœurs superbes, leur orgueil se dresse avec insolence. Heurte donc de l'épaule et des cornes, chasse les brebis que tu n'as point produites. Si tu agis ainsi, c'est uniquement, sans doute, parce que tu es juste, que les autres sont injustes et que c'était une indignité que les justes fussent mêlés aux pécheurs; c'est-à-dire que c'était une indignité que le froment fût mêlé à l'ivraie, une indignité enfin que les brebis fussent confondues avec les boucs dans les mêmes pâturages, jusqu'à l'arrivée de ce suprême Pasteur qui ne peut se méprendre en les séparant. Es-tu donc l'ange chargé d'arracher l'ivraie? La moisson fût-elle arrivée, je ne te reconnaîtrais pas pour cet ange. Mais avant la moisson je ne vois d'ange véritable ni dans toi ni dans qui que ce puisse être. Celui qui nous a dit que les anges seraient les moissonneurs, a fait connaître aussi le temps de la moisson. Des hommes peuvent affirmer qu'ils sont des anges; nous voyons même dans l'Écriture ce nom donné à quelques-uns; mais je considère l'époque de la récolte. Si tu peux te présenter comme un ange, tu ne saurais hâter cette époque. En nous disant que tu l'es, tu mens assurément puisque le moment de l'être n'est pas encore venu. Aussi quand ce moment sera arrivé et que Dieu enverra ses vrais moissonneurs, je ne sais en quel état ils te trouveront, s'ils devront te vanner pour te placer au grenier, ou te lier pour te jeter au feu. Si je parle ainsi, c'est que je n'ose juger; mais je te plains hautement, parceque je ne sais ce que tu deviendras intérieurement.

17. Apprends néanmoins d'un autre passage

[1] I Cor. I, 29. 31.

l'idée que l'Écriture donne de toi pendant ta vie et garde-toi de vouloir arracher l'ivraie avant l'époque fixée, rentre plutôt en toi-même quand il en est temps encore. Il est donc dit dans un autre livre des divines Écritures : « Le fils méchant se prétend juste [1]. » Voilà ton audace et ton orgueil. Ta force est mal employée, la faiblesse ne serait-elle pas préférable? Ta force est mal employée, elle n'est pas la santé. Ta force est mal employée, c'est le phrénétique qui se jette sur son médecin même. Ah! combien il vaudrait mieux, combien il serait pour toi plus avantageux d'être faible, afin d'être fortifié par Celui qui connaît ton faible? Vois l'Apôtre Paul, ce vase d'élection; dans la crainte qu'il ne s'enorgueillît de ses révélations, ce que nous n'oserions dire s'il ne disait lui-même : « De peur « que la grandeur des révélations ne m'élève, il « m'a été donné un aiguillon dans ma chair, « un ange de Satan pour me souffleter, » dans la crainte donc qu'il ne s'enflât il était souffleté; « c'est pourquoi, continue-t-il, j'ai demandé « trois fois au Seigneur qu'il m'en délivrat, et « il m'a répondu : Ma grâce te suffit, car la « vertu se perfectionne dans la faiblesse [2]. » Combien donc la faiblesse qui se perfectionne vaut mieux que la force qui repousse les brebis et les heurte pour les éloigner! Ainsi tu es un fils mauvais et tu te dis juste!

« Le fils mauvais se dit juste, mais il ne justifie pas sa séparation. » Remarquez cette pensée, mes frères, elle est exprimée en peu de mots mais elle est d'un grand sens. « Il se dit « juste, » pour sortir lui-même et faire sortir autrui. « Il se dit juste, mais il est méchant; » aussi « ne justifie-t-il point sa séparation. » Il ne la justifie point, il ne saurait l'excuser. Pourquoi t'es-tu séparé? Pourquoi es-tu sorti? Pourquoi ton cœur tremble-t-il quand tu lis dans les livres sacrés : « Ils sont sortis d'avec nous, mais « ils n'étaient pas de nous [3]? » Et toutefois cette force trompeuse qui pousse, qui heurte, qui éloigne les brebis de Dieu, permet-elle à la crainte d'aller jusques à ton cœur? Celui qui disait : « Ils « sont sortis d'avec nous, mais ils n'étaient pas « de nous, » était sans aucun doute dans l'Église, et l'Église est répandue dans tout l'univers. Que fais-tu dehors? Ce n'est pas moi qui fais connaître cette diffusion de l'Église dans tout l'univers; elle a été annoncée avant moi par les prophètes, par les Apôtres, par le Seigneur lui-même. Quand on lisait le psaume, il n'y a qu'un instant, nous avons entendu ces mots : « Le « Seigneur ne rejette pas son peuple; » et comme si l'on eût demandé : Quel peuple? « parce que « dans sa main, poursuit le prophète, sont les « extrémités de la terre [1]. » Il ne repousse pas son peuple, et toi tu le pousses, tu le heurtes, tu le chasses; tu parles de traditeurs, mais sans le prouver. C'est ici l'orgueil de l'ennemi et non la douceur du pasteur. Le peuple de Dieu occupe donc jusqu'aux extrémités de la terre; le peuple de Dieu gémit et pleure devant ce Dieu qui l'a créé; le psaume nous le montre disant au Seigneur en pleurant devant lui : « Des extrémités « de la terre j'ai crié vers vous quand mon cœur « était dans l'angoisse. » Vois comme il s'humilie dans sa détresse. Et qu'a-t-il obtenu? « Vous « m'avez élevé sur la pierre [2]; » sur la pierre, c'est-à-dire sur le Christ; vous ne m'avez point précipité du haut de la montagne de Donat.

Va maintenant, secoue tes cornes, bats-toi les flancs, élargis tes épaules, pousse les brebis et dis : Je suis juste. L'Écriture te répondra : Non, tu es mauvais : « le fils mauvais se dit juste. » Si tu es juste, pourquoi sors-tu? pourquoi chasses-tu? Que fais-tu dehors avec ceux que tu entraînes? Tu prétends être comme une brebis qui fuis les boucs. Ah! il vaudrait mieux que le Pasteur te séparât d'eux pour te placer à sa droite, que d'être confondu au milieu d'eux à la gauche. Ils étaient des boucs et tu es une brebis; tu devrais donc paître avec eux. En quoi t'avaient nui les pâturages ou les fontaines? Que t'avait fait le Pasteur lui-même? Car c'est lui qui a mêlé provisoirement les brebis et les boucs; et quoi qu'il puisse les séparer quand il lui plaira, il a voulu toutefois réserver jusqu'à la fin cette séparation, que sans se tromper il pourrait faire dès aujourd'hui.

Il la diffère donc jusqu'à la fin; tu la fais, toi, auparavant. Tu n'attends pas la fin, et tu ne sais quand arrivera la tienne. D'où vient ce désordre, sinon de ce qu'en accusant tes frères d'être des boucs tu les as accusés injustement? Car ton accusation fût-elle fondée, tu ne les aurais pas quittés. Ta conduite les justifie. S'ils étaient de l'ivraie, pourquoi avoir voulu la séparer avant le temps? Puisque tu te crois le froment, ne devrais-tu pas demeurer avec elle, être enraciné dans le même champ et arrosé de la même pluie? Pourquoi donc es-tu sorti? Trouves-tu

[1] Prov. XXIV. sel. LXX. — [2] II Cor. XII, 7-9. — [3] I Jean, II, 19.

[1] Ps. XCV, 4. — [2] Ps. LX, 3.

quelque excuse ? Tu accuses, mais tu ne convaincs pas, et en sortant prématurément, en te séparant, tu es convaincu toi-même. Reconnais que tu es un fils mauvais : tu te dis juste et tu ne justifies point ta séparation.

Je ne dirai point : C'est toi plutôt qui es un traditeur. Si pourtant je le disais, je le prouverais aisément ; mais je ne le dis point, parce que c'est aux tiens et non à toi que ce fait doit être imputé. Je ne te rends point responsable des faits d'autrui, des faits même de ton parti. Je considère ta conduite et je t'accuse d'être dehors, j'accuse ta séparation. J'écarte tout ce qu'on peut dire contre vous autres. Je ne parle ni de vos scènes d'ivresse, ni de vos usures accumulées les unes sur les autres. Je ne parle ni des bandes ni des fureurs des Circoncellions ; j'omets tout cela et beaucoup d'autres choses qu'on pourrait relater. Peut-être d'ailleurs n'êtes-vous pas tous coupables de ces actes. Je m'adresse à celui d'entre vous qui y demeure étranger et qui les désapprouve. Qu'il vienne et qu'il réponde ; je ne le charge pas du crime d'autrui, qu'il justifie sa séparation. N'a-t-on pas raison de lui dire : « Le fils mauvais « prétend juste ? » Car c'est le Seigneur, c'est la vérité même qui le lui dit : « Le fils mauvais « se prétend juste. » Ce n'est pas moi, c'est lui qui se dit tel. S'il veut que je lui donne ce nom, qu'il vienne, qu'il porte de bons fruits au sein de l'Eglise catholique et qu'au sein de la paix catholique il les garde ; car il n'y a point de fruits sans patience. « Avec la patience, dit le « Sauveur, ils porteront du fruit [1]. » Veux-tu savoir comment tu en es dépouillé ? Apprends-le par ces autres paroles : « Malheur à ceux qui « ont perdu la patience. [2] ! »

18. Représentez-vous maintenant que, comme il arrive souvent, un homme se demande où est le Christianisme. Cet homme veut être chrétien, il remarque que l'humanité s'ébranle au nom du Christ, et sans se proposer aucun avantage temporel, il veut être chrétien ; ce n'est ni pour se concilier un ami puissant, ni pour obtenir une main bien-aimée, ni pour échapper à quelque affliction du siècle ; et toutefois beaucoup étant entrés parmi nous avec ces sentiments se sont ensuite corrigés. Mais supposons un homme qui songe à son âme et veut être chrétien ; il est frappé de voir deux partis dans le Christianisme et il cherche les motifs qui les ont divisés. Les uns répondent : Nous sommes justes et nous avons quitté les pécheurs. Mais croient-ils parler à un aveugle qui entend ce qu'ils disent sans voir ce qu'ils font ? Si donc, considérant leurs mœurs et ce que je viens de rappeler, il ajoutait : Vous vous prétendez justes et vous assurez que pour ce motif vous avez eu raison de vous séparer ; pourquoi donc, je vous prie, vois-je parmi vous tels et tels ? Comme on n'oserait le nier, comme il s'agit de faits palpables, peut-être répondrait-on : Tels et tels sont parmi nous, il est vrai, mais sommes-nous tous comme eux ? — A merveille. Je te vois donc mêlé aux pécheurs en dehors de l'Eglise, pourquoi ne leur serais-tu pas mêlé dans son sein ? Tu as dû obtenir, comme fruit de ta séparation, de ne pas vivre avec les pécheurs. Si tu ne rencontrais point, en dehors de l'Eglise, ces sortes de coupables pour lesquels tu prétends en être sorti, je tolérerais jusqu'à un certain point ta séparation.

Revenons à cet homme qui veut se faire chrétien et qui cherche où sont les chrétiens. Il remarque de nombreux pécheurs parmi ceux qui se sont, disent-ils, séparés des pécheurs. Il doit aussi étudier l'Eglise du Christ au point de vue de l'honnêteté des mœurs qu'il peut apprécier jusqu'à un certain degré, tout en sortant du siècle. Là encore il remarque des hommes sobres et des hommes débauchés ; des hommes qui nourrissent les pauvres et d'autres qui cherchent à s'emparer du bien d'autrui ; dans l'Eglise et en dehors de l'Eglise il voit tous ces contrastes. Qu'il se tourne ensuite du côté de Dieu et considère ce qu'il dit de son Eglise. Il observe qu'au témoignage de Dieu l'Eglise est répandue parmi toutes les nations, et que dans la parabole de l'ivraie Dieu déclare expressément : « Le champ est ce « monde. » Le champ n'est pas l'Afrique, mais ce monde. Il y a donc du froment dans tout le monde et dans tout le monde de l'ivraie, et quoique le Fils de l'homme ait ensemencé ce champ immense que doivent moissonner, non pas les chefs des Circoncellions, mais les anges, l'ivraie comme le froment y doit croître jusqu'à la récolte ; il n'est pas dit que l'ivraie croît et que décroît le froment, mais que l'une et l'autre croissent jusqu'à la moisson. Quelle est cette moisson ? Entends le Christ : « La moisson, dit-il, est la fin du « monde [1]. »

Cet homme entend cela clairement, il juge avec sagesse et que dit-il ? Je n'entrerai point dans cette fraction, j'entrerai dans l'Église et j'y

[1] Luc, VIII, 15. — [2] Eccli. II, 16.

[1] Matt. XIII, 38, 39.

serai vertueux pour la gloire de Celui à qui je me voue; je serai vertueux non par mes propres forces mais avec le secours que j'attends de Lui; non pas en me disant bon et juste, mais en désirant qu'il me déclare tel. Il entre donc, il devient catholique, Le vois-tu ? Il justifie son entrée ; justifie de même ta sortie. Mais tu ne le peux ; car « le fils mauvais se dit juste, sans « pouvoir justifier sa sortie. »

19. « Vous heurtiez de l'épaule, vous frappiez « de la corne et vous poussiez toutes les brebis « infirmes jusqu'à ce que vous les eussiez dis- « persées loin du troupeau. Et je sauverai mes « brebis. » Autant est détestable l'iniquité et la dureté de ces faux pasteurs, autant est louable la miséricorde de notre Pasteur ; il est vraiment notre Dieu et il sauvera ses brebis. Peut-être même, quand nous parlons, peut-être le fait-il, mes frères, par ses derniers et indignes serviteurs. Ah ! qu'il sauve ses brebis, que celles-ci écoutent la voix de leur Pasteur et le suivent. Qu'on ne cherche pas l'Eglise sur les lèvres des hommes, qu'on la cherche sur les lèvres de Dieu, sur les lèvres du Christ. Celui qu'il appelle impie est impie ; celui qu'il dit juste est juste ; s'il dit : voilà une brebis, c'en est une ; voilà un bouc, c'en est un. Il est la Vérité, à lui de parler, à lui de nous faire connaître l'Église.

Dites-nous donc, Seigneur, où est votre Église. Et lui de répondre à tous : Savez-vous où je suis? Que tous reprennent : Au ciel, à la droite du Père. — C'est la vraie foi, c'est la foi que j'ai enseignée, la foi que j'ai semée, je l'ai semée dans le monde. Lors donc, poursuit-il, que vous confessez que je suis au ciel, vous pensez sûrement à ce psaume : « Élevez-vous, Seigneur, au « dessus des cieux » Vous voulez savoir où est l'Église ? Lisez ce qui suit : « Et que votre gloire « brille sur toute la terre[1]. » — Ainsi, mes frères, le verset même où il est dit de la résurrection et de l'ascension du Christ : « Elevez-vous, Seigneur, « au dessus des cieux. » ajoute aussitôt : « Et « que votre gloire brille sur toute la terre. » L'Epoux est au ciel, l'Epouse sur la terre; il est sur tous les cieux, elle est sur toute la terre. O hérétique, tu crois au ciel ce que tu n'y vois pas et tu ne crois pas ce que tu vois sur la terre? Que le Christ donc nous parle ainsi, qu'il nous parle ainsi, mais écoutons-le et qu'il sauve ses brebis. « Je sauverai, dit-il, mes brebis, elles ne seront « plus laissées en proie, et je jugerai entre les « brebis et les brebis. »

[1] Ps. CVII. 6.

20. « Et je susciterai sur elles le Pasteur uni- « que. » N'a-t-il pas dit dans la leçon précédente : « Je ferai paître moi-même ? » Et celui qui fait paître lui-même suscite maintenant le Pasteur unique ? Serait-ce qu'en si peu de temps il a été pris d'ennui pour la profession de pasteur et qu'en vue de sa tranquillité il a suscité un autre pasteur pour lui confier le soin de son troupeau ? Apprenons qui il appelle pasteur ; nous comprendrons ainsi pourquoi lui-même fait paître encore et fait paître tout seul quand il a suscité un pasteur. « Je susciterai sur elles le Pasteur « unique, et mon serviteur David les fera paître, « lui-même sera leur pasteur. » C'est ici une prophétie qui regarde le Christ fait homme, issu de la race de David. Vous l'entendez facilement, pour peu, mes frères, que vous connaissiez les époques.

Le prophète qui parle, Ézéchiel vivait au temps de la captivité de Babylone. Or, de David à cette captivité on compte quatorze générations. C'est après cette longue période qu'il est dit : « David « les fera paître. » Si cette prédiction datait de Noé, d'Abraham, de Moïse, ou au moins de Saül, le prédécesseur de David sur le trône, nous devrions comprendre qu'il s'agit de ce même David fils de Jessé, et qu'il était annoncé qu'il serait le pasteur du troupeau de Dieu et que Dieu lui confierait le soin de son peuple en l'appelant au trône. Mais à l'époque d'Ézéchiel, David avait régné, il était mort, il était réuni à ses pères, il jouissait du repos mérité par lui. Que signifie donc : « Je susciterai David et je « ferai de lui leur unique pasteur ? » David ne désigne-t-il pas ici Celui qui est né de la famille de David ? Comment alors Dieu nous donne-t-il un pasteur ? Quel est ce pasteur unique ?

« Et mon serviteur David les fera paître. » Depuis longtemps Dieu nous conduisait, nous faisait paître lui-même ; c'est maintenant son serviteur David. Pourquoi est-il parlé de lui comme d'une personne étrangère ? Quand il nous conduisait, Dieu ne nous conduisait-il pas ? et quand Dieu nous dirigeait, n'étions-nous pas sous la direction du Père, du Fils et de l'Esprit-Saint ? Dieu maintenant suscite son Fils, qui devient comme un autre pasteur, sans être véritablement un autre. Comme Dieu il n'est pas un autre, parce que considéré dans cette nature divine, il fait un seul Dieu avec le Père ; comme revêtu de la nature de serviteur, il est considéré comme étant un autre, chargé de conduire le

troupeau, parce que sous ce rapport, le Père est au dessus de lui. Reconnais qu'il n'y a qu'un pasteur et que le Christ en fait les fonctions : « Mon Père et moi nous sommes un [1]. » Reconnais que le Christ est suscité pour être pasteur : « Mon Père est au-dessus de moi [2]. » Il n'y a donc qu'un pasteur, car « étant de la nature de Dieu, il n'a pas cru usurper en s'égalant à Dieu. » Il est suscité pour être pasteur, car « il s'est anéanti en prenant la forme de « serviteur . » C'est ce qu'atteste aussi notre prophète quand il dit : « Mon serviteur David. » *Serviteur, dans la forme de serviteur.* Serviteur, car « il s'est anéanti lui-même, prenant la « forme de serviteur, devenu semblable aux « hommes et reconnu pour homme par les dehors. Il s'est humilié lui-même, s'étant fait « obéissant jusqu'à la mort et la mort de la « croix. » Qu'il s'éveille donc pour nous paître. « C'est pourquoi, poursuit l'Apôtre, Dieu l'a re-« levé » d'entre les morts « et lui a donné un « nom qui est au-dessus de tout nom. » Ainsi, après avoir suscité son serviteur David, après avoir ressuscité sa nature de serviteur qu'il a placée à sa droite, « il lui a donné un nom qui « est au-dessus de tout nom. » Et quelle est la mesure, l'étendue de sa direction pastorale ? « Afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse « au ciel, sur la terre et dans les enfers [3]. »

O vanité hérétique, à quelles étroites limites réduis-tu cet immense domaine ? As-tu assez de confiance à tes fortes épaules et à tes cornes superbes pour entreprendre, non pas de réunir le troupeau autour du Pasteur, mais d'éloigner le Pasteur du troupeau ? « Mon serviteur David les « fera paître. » Brebis fidèles, écoutez votre pasteur David, écoutez la voix de David votre pasteur, et non la voix des voleurs ni les hurlements des loups. « Mon serviteur David les fera paître ; il « les fera paître lui-même. » O bienfait mémorable ! « Il les fera paître lui-même. » Que nul autre que lui ne s'appelle pasteur. « Il les fera « paître lui même. » Celui donc qui veut conduire doit s'unir à lui, car c'est lui qui « les fera « paître lui-même. »

Dieu disait tout-à-l'heure : « Je les ferai paître ; » il dit maintenant : « c'est lui qui les fera paître. » Et le Fils nous assure que ces deux assertions sont également vraies, car « mon Père et moi, « dit-il, nous sommes un. » Dieu a dit : « Je « ferai paître ; » et il ne ment pas en ajoutant : « C'est lui qui fera paître ; » il a dit : « C'est lui qui fera paître, » et il ne ment pas en disant encore : « Je ferai paître. » — « Tu ne crois pas, dit « le Sauveur, que je suis dans le Père et que le « Père est en moi ? Philippe, qui me voit, voit « aussi mon Père [1]. » Il est juste de dire : « Je « ferai paître ; » il est juste de dire : « C'est lui « qui fera paître. » Il y a ici distinction sans séparation. « Il les fera paître. » Ne craignez point, brebis : Celui qui a dit : « C'est lui qui les fera « paître, » ne vous abandonnera pas. Dieu lui-même est votre pasteur, Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Mais il fallait distinguer la nature de serviteur, la distinguer, non la séparer ni la transporter sur une personne différente. Le Créateur en effet s'est uni à la créature sans se transformer en elle ; il a pris ce qu'il n'était pas, sans perdre ce qu'il était.

21. « Mon serviteur David les fera paître ; lui-« même les fera paître et sera leur pasteur, et « moi qui suis le Seigneur je serai leur Dieu. » Soyez attentifs, mes frères ; voyez ici l'unité de la divinité et la distinction des personnes, et gardons-nous de confondre le Fils avec le Père ou le Père avec le Fils. Il a dit : « Lui-même les « fera paître ; » et il venait de dire : « Je les ferai « paître moi-même. » Il poursuit : « Et il sera « leur pasteur ; pour moi, le Seigneur, je serai « leur Dieu. » Expliquez-nous ceci, Seigneur ; que personne ne trouble l'eau, et buvons limpide ce qui coule d'une source limpide. Que signifie cette espèce de partage : « Il sera leur « pasteur ; pour moi je serai leur Dieu ? » Serait-il vraiment notre pasteur et vous notre Dieu ? Et pourquoi, Seigneur, ne seriez-vous pas au contraire notre pasteur et lui notre Dieu ?

Écoute tranquillement, écoute avec douceur, afin de comprendre [2]. Peut-être y a-t-il ici quelque adversaire qui a bu à la coupe empoisonnée des hérétiques et qui se rit de moi quand je répète que le Père et le Fils ne forment qu'un seul Dieu : et pourtant rit-il de tous ces milliers de frères qui n'avaient qu'une âme [3] ? Cet homme me dit donc : Dieu l'enseigne expressément : « Mon serviteur David sera leur pas-« teur, » et dans ce David tu as vu et il fallait voir le Christ ; car, ainsi que tu l'as remarqué, David était mort à l'époque de cette prophétie. Il est donc bien vrai que le Christ « sera leur pas-« teur. » Mais Dieu ajoute : « Et moi le Seigneur « je serai leur Dieu ; » conséquemment l'un est « pasteur et l'autre est Dieu. »

[1] Jean, x, 30. — [2] Ib. xiv, 28. — [3] Philip. ii 6-10.

[1] Jean, xiv, 10, 9. — [2] Eccli. v, 13. — [3] Act. iv. 32.

A ton tour explique-moi ces paroles : « Je « ferai paître. » Qui disait : Je ferai paître ? C'est sans contredit Dieu lui-même. Mais en parlant ainsi il n'ôtait point au Christ les fonctions de pasteur; ainsi ne lui ôte-t-il point la divinité en disant : « Je serai leur Dieu. » Le Christ est pasteur et le Père est pasteur; de même le Père est Dieu et le Christ est Dieu. Du Christ pasteur tu ne sépares pas le Père, ainsi de la divinité du Père ne sépare pas le Christ. Le Père partage avec le Fils la tendresse du Pasteur, et le Fils possède avec le Père l'égalité de la nature divine. S'il ne parlait pas ainsi, tu confondrais le Père avec le Fils. Il s'agit dont ici de l'unité de la nature et de la distinction des personnes divines ; et quand il dit : « C'est lui qui fera paître, je « serai leur Dieu, » sans se séparer de son Fils et sans séparer son Fils de lui, il veut montrer que le Fils est un même Dieu avec le Père, et le Père un même pasteur avec le Fils.

« Moi le Seigneur je serai leur Dieu et mon « serviteur David, prince au milieu d'eux. » Pourquoi *au milieu d'eux ?* Parce que « le Verbe « s'est fait chair et a habité parmi nous [1]. » Il est « prince au milieu d'eux. » De là sa qualité de médiateur entre Dieu et les hommes ; car il est Dieu comme le Père et homme avec les hommes. Un médiateur ne peut être ni homme seulement ni Dieu seulement. Il est médiateur. La divinité ne saurait être médiatrice sans l'humanité, ni l'humanité sans la divinité ; entre la pure divinité et l'humanité pure convient comme médiatrice la divinité humanisée et l'humanité divinisée dans la personne du Christ.

« Et mon serviteur David sera prince au mi« lieu d'eux. Moi le Seigneur j'ai parlé. — Moi le « Seigneur, » et non pas je ne sais quel hérétique.

22. « Et je ferai pour eux un testament de « paix. » Il le fera, « par le ministère de Celui qui a « dit : Je vous donne ma paix, je vous laisse ma « paix [2]. » Ainsi le testament de notre père est un testament de paix. Qu'on divise entre les héritiers ordinaires les patrimoines communs ; l'héritage de la paix ne saurait se diviser. Or le Christ est notre paix. La paix réunit et ne divise pas. Aussi est-il dit : « Il est notre paix et de deux « il a fait un [3]. » Il s'agit ici du testament de Dieu, d'un héritage qui est la paix. Qu'il soit donc possédé par tous d'un commun accord, et non pas divisé par l'esprit de chicane.

« Et je ferai pour eux un testament de paix. » Attention, hérétiques ! Apprenez du Pasteur que son testament est un testament de paix, entrez dans cette paix. Courroucez-vous contre les empereurs chrétiens qui invalident les testaments qui se font dans vos familles. N'est-ce pas néanmoins un châtiment bien convenable ? Et qu'est-ce que cette annulation de vos testaments ? A quoi la comparer ? C'est un avertissement et pas encore la condamnation. Dieu en effet a pris parti pour son testament de paix. Tu souffres si le tien est sans valeur dans ta famille. Néanmoins tu dois mourir et tu ignoreras ensuite ce qui se fera dans ta famille. « En ce jour, est« il écrit, périront toutes ses pensées [1]; » et « il ne connaîtra plus sa demeure [2]. » Ainsi tu ignoreras après ta mort ce qui se passera dans ta maison et tu souffres néanmoins que ton testament n'y soit pas observé. Pour faire observer le sien, le Christ est sorti du tombeau et il veille du haut du ciel. Ah ! que ton chagrin te réveille et que ta peine serve à te corriger. Pour redresser un bâton, on l'approche du feu ; que la douleur serve également à te redresser ; cette douleur est loin d'être encore la flamme éternelle ; elle est comme la chaleur du foyer qui doit faire disparaître les tortuosités de ton cœur, t'avertir et te corriger. Ressens, et tu as raison, la douleur que ton testament n'ait aucune valeur dans ta propre maison. Mais la maison de Dieu est ton cœur, et si tu désires que ton testament soit observé dans ta demeure, pourquoi ne veux-tu pas respecter dans la maison de Dieu le testament divin ? Que laisses-tu à tes enfants ? Des pierres; et si tu sais qu'ils se les partagent autrement que tu ne l'as voulu, tu en es peiné. Quel soin, quelle sollicitude pour une vile maison, pour un toit ruineux ! Comme tu luttes de toutes tes forces contre une fièvre brûlante, contre la maladie qui t'accable, contre la mort qui te presse, exhalant avec peine tes dernières paroles pour achever ton testament ! Combien tu consultes d'hommes de lois, à combien d'artifices tu as recours pour en assurer la validité malgré la loi de l'Empereur ! Entends-tu Dieu te répondre : Pourquoi ces artifices, pourquoi ces formules trompeuses ? Tu veux que l'on observe ton testament ? Observe fidèlement le mien. Tu te plains que ton domaine passe à qui tu ne voulais pas ? Que dois-je dire de l'héritage religieux que je laisse si étendu ? « Toutes les nations seront « bénies dans ta postérité [3]. » Ainsi ai-je parlé à

[1] Jean I, 14. — [2] Ibid. XIV, 27. — [3] Ephés. II, 14.

[1] Ps. CXLV, 44. — [2] Ib. CII, 16. — [3] Gen. XXII, 18.

mon serviteur, continue toujours Dieu, et il a cru sans voir ; toi, tu vois et tu ne crois pas ! Il a gardé mon testament après l'avoir reçu ; il est ouvert maintenant et tu le déchires ! En effet ce testament a été gardé après avoir été reçu, au lieu que pour l'ouvrir il fallait que les prédictions en fussent accomplies. Il est donc parvenu jusqu'à toi dans toute son intégrité, et tu veux sûrement y conserver tes droits.

Mais, est-ce que ton cohéritier conteste avec toi et te dit : Prends pour toi cette part, je conserve celle ci ? ou bien : Prends la moindre, je réserve la plus grande? Il ne dit pas non plus : Divisons entre nous, mais : Possédons ensemble. Telle est la volonté du testateur, ouvre et lis. Mais tu t'écries : Je l'ai empêché d'être brûlé, je l'ai gardé de peur qu'on le livrât aux flammes ! Ouvre-le et reconnais que tu as gardé de quoi te faire brûler. Je ne crois pas cependant que tu l'aies gardé, quand je te vois ne pas garder ce qu'il ordonne. « Et je ferai pour eux un testa- « ment de paix. »

23. « Et j'exterminerai de la terre les bêtes « fauves; » *les bêtes fauves*, les ennemis du testament de paix. C'est d'elles qu'il est dit dans un psaume : « Epouvante la bête des roseaux [1]. » Que signifie : « la bête des roseaux? » La bête ennemie de l'Ecriture sainte, écrite avec un roseau. « J'exterminerai de la terre les bêtes cruel- « les, et on habitera le désert avec confiance. » Que signifie ici le désert ou la solitude ? L'intérieur de la conscience. La conscience est en effet une profonde solitude où nul homme ne saurait ni passer ni même pénétrer du regard. Habitons-y en espérance, puisque nous ne possédons pas encore la réalité, tout ce que nous avons au dehors flottant au souffle des tempêtes et des tentations du siècle. Nous avons donc un désert intérieur. Là interrogeons notre foi, examinons si nous avons la charité dans le cœur; voyons si notre cœur parle autant que nos lèvres quand nous disons : « Remettez-nous nos dettes comme « nous remettons à nos débiteurs [2]. » Si nous parlons, si nous disons vrai là où nul œil humain ne pénètre, c'est qu'il y a en nous un désert intérieur où nous reposons en paix, assurés que toutes les tribulations présentes passent, que l'espérance deviendra réalité, et que tout notre être goûtera le repos. Nous nous verrons clairement alors, notre pensée ne sera plus comme une brebis qui se cache, ni notre conscience une solitude. Tous en effet se connaîtront et connaîtront leurs pensées, lorsque le Seigneur viendra, éclairera ce qui est caché dans les ténèbres et que chacun recevra de Dieu sa louange [1]. Maintenant, au contraire, si tu vois deux hommes dans l'affliction, tu ne saurais voir leur cœur. Il est possible que l'un soit déchiré de remords et que l'autre repose dans sa conscience comme dans un désert tranquille.

« Ils habiteront le désert avec espérance et « goûteront le sommeil; » c'est-à-dire le plein repos que laisseront les sens, étrangers à tous les bruits du siècle. C'est là qu'ils reposeront, « près « des ruisseaux. » Il y a dans cette solitude intérieure comme des ruisseaux qu'alimente la mémoire, qui répandent comme une eau divine jaillissant de la science et de la méditation des Ecritures. Si en effet ce qu'on a lu et entendu, on le confie à la mémoire, dans toute sa pureté et sa sainteté ; lorsqu'ensuite on cherche à reposer dans la solitude intérieure, en d'autres termes, dans la paix d'une bonne conscience, on sent comme jaillir des profondeurs de l'âme et couler en quelque sorte le souvenir de la parole de Dieu. Alors on goûte avec les autres fidèles le repos de l'espérance et l'on dit : C'est vrai, c'est bien, c'est mon espoir, c'est ce que Dieu m'a promis, Dieu ne ment pas, je suis en sûreté. Cette sûreté est comme le sommeil pris le long des ruisseaux. « Et ils dormiront près des « ruisseaux. »

24. « Et je leur donnerai ma bénédiction au- « tour de ma colline. » Qu'importe qu'il y ait ici montagne ou colline, pourvu que nous soyons bien autour? Colline désigne le Christ ; car il est au milieu de nous et nous sommes autour de lui, puisqu'il a été dit précédemment : « David sera « prince au milieu d'eux. » Et parce qu'il est prince, il est appelé colline, douce colline, qui n'est ni âpre ni difficile à monter, pourvu qu'on n'ait pas la démarche fière, « Et je leur donnerai ma « bénédiction autour de ma colline, et je répan- « drai en son temps la pluie » de la parole divine. Il y a une pluie dévastatrice ; elle renverse la maison bâtie sur le sable et tout ce que peut la maison construite sur la pierre, c'est de ne pas s'écrouler sous ses coups [2]. Cette pluie est la tentation qui cherche à déraciner et non à arroser. Telle ne sera point la pluie que promet le Seigneur. Que dit-il en effet? « Ce seront des « pluies de bénédiction. » Tu craignais au mot

[1] Ps. LXVII, 31. — [2] Matt. VI, 12.

[1] I Cor. IV, 5. — [2] Matt. VII, 24-27.

de pluie? Mais cette pluie est bénédiction et non tentation.

25. Considère aussi ce que produit cette pluie. « Et les arbres qui sont dans la campagne por« teront leur fruit. » *Dans la campagne*, dans une sorte de plaine, non sur les pentes ardues, avec un genre de vie facile. Il appelle campagne un genre de vie qui n'a rien d'ardu, de laborieux, de difficile, telle que la vie d'un grand nombre de fidèles dans l'Église de Dieu, où ils possèdent une épouse, des enfants, des maisons; ils sont comme des arbres dans la campagne, ils n'ont pu gravir aucune aspérité. Mais avec la pluie du ciel, ils porteront leurs fruits, comme en voici : « Romps ton pain pour celui qui a faim, et abrite « dans ta demeure l'indigent sans asile [1]. » C'est à ces fidèles que l'Apôtre disait : « Je ne cherche « pas votre don, mais votre fruit [2]. » — « Et les « arbres de la campagne porteront leur fruit; » si ce fruit n'est pas de première qualité, il a pourtant son mérite. « Et la terre, » toute la terre, « sera féconde. Et ils habiteront la terre « qui est à eux. » Ainsi il y aura fertilité dans les champs, sur les collines et sur les montagnes. Que peuvent par eux-mêmes soit les champs, soit les collines, soit les montagnes? Qu'on ne voie ici que Celui qui les cultive. « Et ils habite« ront dans leur terre avec espérance. » Remarquez que c'est la promesse de ce qu'il nous donne maintenant. Tant qu'il parle d'espérance, je vois le temps présent; car lorsque nous avons atteint ce qui nous est promis, ce ne sera plus l'espérance, mais la réalité.

26. « Et ils sauront que je suis le Seigneur, « lorsque j'aurai brisé les chaînes qui les assu« jettissent au joug; » les chaînes qui leur serrent le cou. Rompez Seigneur, rompez les chaînes avec lesquelles les hérétiques tiennent les faibles par le cou. Est-il en effet rien qui serre et qui comprime davantage que ces paroles : N'écoute pas le Christ, écoute-moi? Ecartez cette chaîne, permettez-moi de respirer. — Je ne sais ce que tu dis, répliquent-ils. — Mais j'écoute la voix de mon Pasteur, il crie : « Parmi toutes « les nations, à commencer par Jérusalem [3]. » Laisse-moi suivre la voix de mon Pasteur. Pourquoi me serrer? Ote-moi cette chaîne et je porterai le joug si doux de mon Seigneur. — Mais à ces mots il serre de nouveau. Voyez, Seigneur, l'hérétique ne veut point relâcher ma chaîne : brisez-la. La croix du Seigneur nous élève, le joug de l'hérétique nous déprime. Mais il sera rompu : « Lorsque j'aurai brisé les chaînes qui « les assujettissent au joug. » Ils veulent imposer aux hommes leur domination, les tenir sous leur dépendance et non sous celle de Dieu. « Lors« que j'aurai brisé les chaînes de leur joug, et je « les arracherai aux mains de ceux qui les ré« duisaient à l'esclavage. » Qu'est-ce à dire : *Qui les réduisaient à l'esclavage?* — Qui les poussaient au péché. En effet commettre le péché, c'est en être l'esclave [1]. Voyez, mes frères, ce qu'ils sont parvenus à leur persuader : Ils rendront compte de nous, disent les malheureux qu'ils égarent, nous ne sommes que des ouailles et nous les suivons où ils nous mènent. — Vous êtes ouailles? Ecoutez donc votre Pasteur et non les loups.

27. « Et ils ne seront plus en proie aux na« tions. » Partout en effet il y a des sectaires; ils diffèrent suivant les contrées, mais nulle part il ne manque de ces hommes qui chargent de chaînes et mettent sous le joug les fidèles. En désaccord les uns avec les autres, tous s'entendent contre l'unité. Cette unité n'est point en désaccord avec elle-même, mais elle lutte de toutes parts contre tous ceux qui lui résistent; partout elle travaille, mais elle goûte le repos du désert. « Ils ne seront plus en proie aux nations, et les « bêtes de la terre ne les dévoreront plus. » Ils écouteront la voix de leur Pasteur et seront par ce moyen, arrachés à la dent des loups. La bête des roseaux ne les dévorera plus, elle ne cherchera plus à faire plier les Ecritures à son sentiment, ni à détourner l'esprit des passages clairs pour obtenir d'être écoutée plutôt que la divine parole. « Et les bêtes de la terre ne les dévore« ront plus, mais ils demeureront dans l'espé« rance. » Remarquez combien de fois il fait entendre que ces promesses regardent le temps présent : Dieu parle ici de bienfaits qu'il accorde dès maintenant. « Et il n'y aura plus personne « pour les épouvanter. » Comment n'y aura-t-il plus personne pour les épouvanter? La chose est incontestable; il suffit de mettre sa confiance au Seigneur; il suffit d'avoir commencé à dire : « Je louerai en Dieu sa parole, je glorifierai l'idée « dans le Seigneur, » et non en moi. Louer l'idée en soi c'est dire : Croyez ce que nous vous enseignons; et louer l'idée dans le Seigneur, c'est dire avec nous : Croyons ce que le Seigneur nous enseigne. Il n'y aura plus personne pour

[1] Isaïe LVIII, 7. — [2] Philip. IV, 17. — [3] Luc XXIV, 31.

[1] Jean VIII, 34.

nous effrayer, car « je louerai en Dieu sa parole, « je glorifierai la pensée dans le Seigneur ; j'ai « mis ma confiance en Dieu, je ne craindrai « rien des entreprises de l'homme [1]. — Il n'y « aura personne pour les épouvanter. »

28. « Et je ferai naître pour eux une pépinière « de paix. » Un testament de paix, une pépinière de paix. Puisse donc fructifier ce que Dieu a planté et se déraciner ce qu'à semé l'hérétique ! Dieu a planté ce qui le concerne lui-même et ce qui concerne son Eglise ; lui-même dans le ciel, et son Eglise sur la terre ; lui-même sur tous les cieux et son Eglise sur toute la terre ; voilà une doctrine qui vient de Dieu. Mais ce langage : Viens à nous, sois du parti de Donat, l'Eglise n'est qu'en Afrique ; ce n'est pas Dieu qui l'inspire, je ne vois pas ici un plant divin. Il faut donc le déraciner et non pas l'arroser. « Et je « ferai naître pour eux une pépinière de paix, « et ils ne mourront plus de faim sur la terre. » Il est bien vrai, mes frères, que la faim se fait sentir ici ; examinez et voyez comme ils sont pressés par la faim. Ce qui est pis, c'est qu'ils ont des aliments à la bouche, sans manger, semblables à ces malades qui meurent de dégoût, non que la nourriture leur manque, mais parcequ'ils la rejettent et l'ont en horreur. Les Ecritures n'enseignent-elles pas ce que nous disons et n'entendent-ils pas aussi bien que nous ces paroles d'un psaume : « Toutes les extrémités de « la terre se souviendront du Seigneur et s'attacheront à lui ; toutes les nations se prosterneront devant lui [2]? » Ainsi les aliments sont tout servis ; si tu avais la santé et si tu mangeais, demeurerais-tu où tu es?

« Et il n'y aura plus personne pour mourir « de faim sur la terre, et ils ne seront plus chargés de la malédiction des peuples. » Il est bien vrai, mes frères, que le Christ a aujourd'hui élevé si haut son Eglise, que tous ses ennemis sont confus et n'osent plus blasphémer son nom. Le seul reproche qu'il nous adressent est celui-ci : Pourquoi, disent-ils, ne vous entendez-vous pas? Ainsi ceux qui sont restés païens parmi les gentils n'ont plus rien à objecter contre le Christ et ils ne blâment plus dans les chrétiens que leurs divisions. Mais ceux qui passent de l'hérésie à l'Église catholique n'ont plus à craindre cet opprobre, on ne leur reprochera point leurs dissensions, puisqu'ils demeurent attachés à la racine de l'unité sur le plant de la charité. « Ils ne seront « pas chargés de la malédiction des peuples. »

29. « Et ils sauront que je suis le Seigneur leur « Dieu, et eux-mêmes sont mon peuple, la mai« son d'Israël, dit le Seigneur Dieu. » Ils sont les ouailles du Seigneur, ils sont aussi sa vigne. Après avoir condamné la vigne stérile, Isaïe craignait de n'etre pas compris ; aussi expliqua-t-il sa pensée en disant : « La vigne du Seigneur « des armées est la maison d'Israël [1] ; » et les Israëlistes ne pouvaient plus dire alors : On ne nous a point parlé, mais à je ne sais quelle vigne. De même après avoir parlé de brebis, Dieu craignait que quelqu'un n'élevat cette objection : Peut-être le Seigneur a-t-il je ne sais où des brebis dont il prend soin et que je ne connais pas. Pour faire cette objection, il faudrait, il est vrai, avoir perdu le sens commun, être tombé dans l'absurdité ; mais le bon Pasteur compatit à la faiblesse, il s'abaisse jusqu'à prévenir de telles pensées, et il finit par expliquer très-clairement quelles sont ses brebis. « Et vous, mes « brebis, vous les brebis de mon troupeau, vous « êtes des hommes. » Quels hommes ? Est-ce tous les hommes ? Non. Car il est écrit : « Heu« reux celui dont le Seigneur est l'espérance [2] ; « — Que le Dieu d'Israël est bon pour ceux qui « ont le cœur droit [3] ! — Heureux l'homme dont « le Seigneur est le Dieu [4]. »

30. « Et moi le Seigneur je suis votre Dieu, « dit le Seigneur Dieu. » Dieu est également au dessus de tous les hommes. Je ne sais néanmoins comment il se fait que pour oser dire : mon Dieu ! il n'y ait que celui qui croit en lui et qui l'aime. Celui-ci dit : mon Dieu ! Tu l'as donc fait tien, et ce Dieu, à qui tu es, aime véritablement cela. Ah ! de toute l'affection de ton cœur, avec toute la sécurité, la confiance et l'amour dont tu es capable, répète : Mon Dieu ! Ne crains rien, tu dis vrai ; il est à toi et tu ne l'empêches pas d'être encore à autrui. Tu ne dis pas : mon Dieu, comme tu dis : mon coursier. Celui-ci est à toi et non pas à un autre. Mais si Dieu t'appartient, il appartient aussi à ceux qui disent : Mon Dieu, comme tu le dis. Chacun dit : Mon Dieu, mon Dieu ; c'est qu'il est à tous, se communiquant tout entier, pour qu'ils jouissent de lui, à tous et à chacun. Car en disant : Mon Dieu, on ne le divise pas.

Ce discours que jette ma langue et que porte le son, formé de lettres et de syllabes, parvient tout entier à chacun et nul de ceux qui l'entendent ne le divise ; or si ce discours qui retentit sensible-

[1] Ps. LV 11. — [2] Ib. XXI 28.

[1] Isaïe, V 7. — [2] Ps. XXXIX 5. — [3] Ib. LXXII 1. — [4] Ib. CXLV 5.

ment aux oreilles et qui les frappe plus fortement de près, et de loin plus faiblement, est néanmoins entendu tout entier par tous sans qu'ils s'en partagent les syllabes, puisque chacun d'eux le reçoit tout entier; que penser de ce Dieu qui est présent partout, qui remplit tout, aussi parfaitement ce qui est proche que ce qui est éloigné, qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose toutes choses avec douceur [1]? N'est-il pas, à bien plus forte raison encore, possédé également par tous?

Voyez encore, mes frères, cette lumière : elle est sûrement corporelle, elle brille au ciel, s'élève, s'abaisse, circule, va d'un lieu dans un autre. Tous les yeux cependant vont à sa rencontre, se dirigent vers elle, et tous la possèdent également sans la diviser; le riche ne l'arrête pas et s'il en jouit le premier, il n'en prive pas les yeux du pauvre ou ne la rétrécit pas pour lui. Le pauvre peut donc dire : mon Dieu, et le riche : mon Dieu. L'un a plus et l'autre a moins abondamment, mais en argent et non en Dieu. Pour parvenir à lui, le riche Zachée donna moitié de son patrimoine [2]; Pierre abandonna ses filets et sa barque [3]; la veuve offrit deux oboles [4]; un plus pauvre encore présenta un verre d'eau froide [5]; et celui qui n'avait absolument rien accorda uniquement sa bonne volonté [6]. Les offrandes étaient diverses, mais elles obtinrent la même récompense, car l'amour n'était pas différent.

Vous donc, ô hommes qui êtes les brebis de Dieu, ô brebis du troupeau de Dieu, ne vous troublez point de voir dans le monde tant de conditions différentes; les uns dans la gloire et les autres sans gloire; les uns opulents et les autres indigents; ceux-ci beaux de corps et ceux-là épuisés par l'âge; des jeunes gens et des enfants, des hommes et de femmes. Dieu est également pour tous; et on le possède d'autant plus qu'on a donné, non pas plus d'agent, mais plus de foi. « Et « vous, mes brebis, brebis de mon troupeau, « vous êtes des hommes, et je suis votre Dieu, « dit le Seigneur Dieu. » Oh! que nous sommes heureux d'avoir un tel domaine et d'en être nous-mêmes le domaine! Car nous le possédons et il nous possède; il nous possède pour nous cultiver et nous le possédons pour l'honorer; nous l'honorons comme Dieu et il nous cultive comme un champ; il nous cultive pour que nous portions des fruits, et nous l'honorons pour en donner. Tout nous revient, il n'a pas besoin de nous. « Je te donnerai, dit-il, un héritage, ton domaine « s'étendra jusqu'aux extrémités de la terre [1]. » Nous sommes ainsi sa possession. « Le Seigneur, « est-il dit encore, est la part de mon héritage « et de mon calice [2]. » Le voilà à son tour notre domaine. Et pourtant quelle différence! « Vous « êtes hommes et je suis le Seigneur votre Dieu, « dit ce Dieu notre Seigneur. »

[1] Sag. VIII, 1. — [2] Luc, XIX, 8. — [3] Matt. IV, 20. — [4] Luc, XXI, 2-4. — [5] Matt. X, 42. — [6] Luc II, 14.

[1] Ps. II, 8. — [2] Ib. XV, 5.

SERMON XLVIII.

SE JUGER SOI-MÊME [1].

ANALYSE. — Dans ce discours, qui n'est, à vrai dire, que la première partie du suivant, saint Augustin explique ce que le prophète Michée entend par se juger soi-même. Se juger soi-même, c'est condamner le mal que l'on trouve en soi afin de pouvoir acquérir les vertus que l'on n'a pas et particulièrement se conformer à Dieu, en qui tout est bien, sans se scandaliser de la prospérité éphémère et apparente des méchants.

1. Nous venons d'entendre les leçons des divins oracles; elles nous sont présentées comme un sujet de discours; nous devons les méditer, et avec le secours de Celui qui nous tient dans sa main, nous et nos paroles, ainsi qu'il est écrit [2], répandre en vous, comme une semence féconde, ce que nous y avons puisé. Ce n'est pas non plus sans raison qu'il est dit ailleurs : « Je louerai en Dieu sa parole, je glorifierai la pensée « dans le Seigneur [1]. » On glorifie en Dieu ce qu'il donne, et malgré notre faiblesse, nous sommes comme des vases consacrés à son service; nous recevons en nous autant qu'il est possible et nous le communiquons sans envie. Qu'il daigne seulement suppléer dans vos cœurs à ce qui manque de notre part. Qu'est-ce, hélas! que nous

[1] Michée, VI, 6-8. — [2] Sag. VII, 16.

[1] Ps. LV, 11.

produisons sur vos sens si lui-même ne fait tout dans vos âmes?

2. Rappelez-vous avec moi ce que nous a recommandé la première leçon du prophète. « Qu'offrir au Seigneur, dit-il, qui soit digne de « lui? » Cet homme cherchait donc par quel sacrifice il pourrait apaiser Dieu ou plaire à Dieu. « Fléchirai-je le genou devant le Dieu très-haut? « Le Seigneur s'apaisera-t-il par l'offrande de « mille taureaux, et de dix mille chèvres en« graissées? Pour expier le péché de mon âme, « lui présenterai-je le fruit de mes entrailles? » Offrirai-je à mon Dieu mes premiers-nés pour expier mes fautes? — « On te répond : O hom« me! » Qui répond : O homme! si ce n'est le créateur de l'homme? O homme, qui cherches ce que tu dois donner à Dieu pour l'apaiser ou pour lui plaire, on te répond donc.

« On te fait connaître ce qui est bien, ce que « le Seigneur te demande : est-ce autre chose « que de pratiquer le jugement et la justice, « d'aimer la miséricorde et d'être disposé à « marcher avec le Seigneur ton Dieu[1] ? » Tu demandais ce que tu pourrais offrir pour toi : offre-toi. Est-ce autre chose en effet que le Seigneur exige de toi? Et parmi toutes les créatures corporelles qu'y a-t-il de meilleur? Or, s'il te redemande à toi-même, c'est que tu t'étais perdu, et si tu fais ce qu'il ordonne, il trouve en toi le jugement et la justice, le jugement à l'égard de toi-même et la justice à l'égard de ton prochain.

En quoi consiste le jugement envers toi? A n'aimer pas ce que tu étais afin de pouvoir devenir ce que tu n'étais pas; à te juger toi-même en toi-même, sans faire acception de ta personne, sans te pardonner tes fautes, sans les aimer parce-qu'elles sont ton œuvre; enfin à ne te pas glorifier du bien qui est en toi et à n'accuser pas Dieu des maux dont tu souffres. Sans quoi ton jugement serait dépravé, et par conséquent il ne serait pas un jugement. Pour nous montrer effectivement que le jugement dépravé n'est pas un jugement, Dieu ne dit pas : Le Seigneur demande-t-il de toi autre chose que de prononcer un jugement droit? Il dit : que de prononcer le jugement. S'il est droit, ce sera un jugement véritable, s'il ne l'est pas, ce ne sera point un jugement mais un crime. Que faisais-tu donc quand tu te perdais, quand tu courais à la perdition, et que tu courrais sans retour? Que faisais-tu? Je le sais : Tu te glorifiais du bien qui était en toi, et tu blasphemais Dieu à cause des maux dont tu souffrais. C'est là un jugement injuste, et conséquemment, comme je l'ai dit, ce n'est pas un jugement. Veux-tu donc rendre ton jugement juste, en faire un jugement? Il suffit de te corriger, de faire le contraire. Qu'est-ce à dire, de te corriger? De louer Dieu de ce que tu as de bon, de t'accuser de tes maux. Si en effet tes défauts te déplaisent et que tu te corriges avec le secours de Celui qui t'a créé, tu seras un juste observateur de la justice. Tu aimeras Dieu si tu es juste; à moins d'être mauvais et pervers tu ne t'écarteras point de la droiture, et si tu es droit tu aimeras ce qui l'est, d'où il suit que sans aucun doute tu aimeras Dieu, car lorsque tu ne l'aimais point, c'est ta perversité qui ne l'aimait point.

3. Ecoute ce psaume sacré : « Que le Dieu « d'Israël est bon à ceux qui ont le cœur droit! » Trouvait-il rien de choquant en Dieu, celui qui parlait ainsi? Loin de moi la pensée de l'accuser! Mais je veux en croire son propre aveu. Prêtez l'oreille avec moi et considérez ce qu'il dit. « Que « le Dieu d'Israël est bon! » A qui? « A ceux « qui ont le cœur droit. » — « Pour moi, con« tinue-t-il, » quand je n'avais pas le cœur droit, « pour moi, mes pieds se sont presque égarés, mes « pas ont chancelé. — Mes pieds se sont égarés, mes « pas ont chancelé, » c'est la même pensée, et en ajoutant le mot presque, il veut faire entendre qu'il a failli succomber, qu'il est presque tombé. Comment t'es-tu exposé à cet affreux péril? « Parce « que, dit-il, je me suis indigné contre les mé« chants en voyant la paix des impies, » c'est-à-dire, en voyant les méchants heureux, j'ai chancelé devant Dieu, je me suis presque détaché de lui. Ainsi ce qui lui déplaisait en Dieu c'était le bonheur des méchants.

4. Considérez ce que dit en lui-même cet homme ébranlé, car c'est à lui que le psaume attribue les paroles suivantes : « Voilà que ces pé« cheurs se sont enrichis dans le siècle, et j'ai dit : « Dieu le sait-il? » Ainsi s'exprime, ainsi parle cet homme qui avant de s'être redressé trouvait mauvais que Dieu comblât de prospérités les méchants. « Dieu le sait-il, le Très-Haut en a-t-il « connaissance? » Voyez de plus ce qu'il ajoute, voyez comment dans cette incertitude il est sur le point de tomber et de se perdre. Voici donc ce qu'il ajoute : « Serait-ce en vain que j'ai purifié « mon cœur et lavé mes mains dans la société « des innocents? » J'ai perdu tout le fruit de ma bonne conduite. Pourquoi ai-je « purifié mon « cœur et lavé mes mains dans la société des « innocents? » C'est donc pour voir les méchants

[1]. Mich. VI 6, 8.

heureux et moi dans l'angoisse? « Durant tout le « jour j'ai été frappé de verges. » Ils sont dans la joie, et moi sous les verges; dans la joie ceux qui blasphèment le Seigneur, et sous les verges moi qui l'adore. « Dieu le sait-il ? » — Voilà ce qui l'ébranle, ce qui le fait presque tomber, ce qui lui fait croire que Dieu ne prend point souci des choses humaines.

5. Il nourrissait donc ces idées lorsque son cœur n'était pas droit encore, et frappé du contraste qu'il avait remarqué, il était porté à regarder comme vraisemblable que Dieu ne prenait point souci des choses humaines, il voulait le publier, le proclamer, l'enseigner hautement; mais il en fut détourné par l'autorité et la doctrine des saints. Considérez ces paroles: « Quand « je me disais : Je publierai cela, » je proclamerai, j'enseignerai hautement aux hommes que Dieu ne prend aucun souci des choses humaines; « quand » donc « je me disais : Je raconterai « cela, j'ai reconnu que c'était réprouver la société « de vos enfants. » Comment alors exécuter mon dessein? Ce que je voulais arffimer ne l'a été ni par Moïse, ni par Abraham, ni par Isaac ou Jacob, ni par Jérémie, Isaïe ou tout autre prophète. Tous néanmoins sont vos enfants ; ce serait donc les condamner que de publier mon raisonnement.

6. Que faire alors? « J'ai entrepris de découvrir « la vérité; » je l'ai entrepris, mais c'est une grande et difficile entreprise; « c'est une entre- « prise laborieuse » de parvenir à connaître, d'un côté comment Dieu est juste et saît ce qui ce passe au sein de l'humanité, de l'autre comment les méchants sont heureux et les bons quelquefois malheureux. Est-il juste qu'il en soit ainsi ? C'est ce que je voudrais comprendre et voilà devant moi une entreprise laborieuse.

7. Combien de temps a duré mon embarras ? « Jusqu'à ce que je sois entré dans le sanctuaire « de Dieu et que j'aie réfléchi aux fins dernières, » Entre donc dans ce sanctuaire de Dieu, ô âme fidèle; entre dans ce sanctuaire, ô âme pieuse, toi qui ne condamnes Dieu ni quand tu souffres ni quand prospèrent les méchants. Tu ignores peut-être le motif d'une telle disposition ? Crois néanmoins qu'il n'y a pas d'injustice dans ce que Dieu fait ou laisse faire. La raison humaine t'entraînait, que l'autorité divine te ramène et sois persuadée qu'il y a là quelque chose que tu ignores. Il faut en effet croire avec la plus entière certitude que Dieu n'est ni méchant ni injuste, et en entrant avec cette foi dans le sanctuaire de Dieu, en y entrant en croyant, tu arrives bientôt à comprendre. Le prophète continue effectivement : « Jusqu'à ce que je sois entré dans le sanctuaire « de Dieu, » où pénètre la foi. Et cette foi; de quoi sera-t-elle suivie ? « Et jusqu'à ce que je « comprenne les fins dernières. » Viendront en effet ces fins dernières, quand aucun homme de bien ne sera malheureux, ni aucun méchant heureux; quand les hommes pieux seront discernés des impies, les justes des injustes, ceux qui louent Dieu de ceux qui le blasphèment ; quand enfin le discernement sera si parfait qu'aucun homme de bien ne sera malheureux ni aucun méchant heureux, comme il vient d'être dit. Mais pourquoi n'en est-il pas ainsi dès aujourd'hui? Peut-être aujourd'hui même en est-il ainsi; mais ce qui est aujourd'hui caché sera dévoilé alors.

8. Entre avec moi, si tu le peux, dans le sanctuaire de Dieu; je parviendrai peut-être à te montrer, ou plutôt apprends avec moi de Celui qui m'instruit, que les méchants ne sont pas heureux et que les bons jouissent plus que les méchants, quoique la suprême félicité ne soit pas encore pour les bons, ni pour les méchants le châtiment suprême.

Comprends d'abord avec moi que les méchants ne sont pas heureux. Dis-moi en effet, je t'en prie, pourquoi tu n'es pas heureux? Tu vas me répondre : C'est que je suis dans le besoin, je rencontre des difficultés, je souffre dans mon corps, j'ai à craindre de la part de mes ennemis. — Ainsi tu n'es pas heureux parceque tu as du mal à souffrir, et tu estimerais heureux celui qui est mal en lui-même? N'y a-t-il pas une énorme différence entre souffrir le mal et être mal ? Tu n'es pas ce que tu souffres, puisque tu souffres le mal et que tu n'es pas mal; oui tu souffres le mal sans être mal et le méchant ne souffre pas du mal quand il est mal en lui-même ? Ne t'abuse pas, ne te trompe pas : il n'est pas possible que tu sois malheureux en souffrant le mal et que lui soit heureux quand il est mal en personne. Crois-tu qu'étant mal en lui-même il ne souffre pas le mal ? Eh ! ne se supporte-t-il pas ? Tu souffres quand un mal étranger te blesse au corps, et il ne souffrirait pas quand il sent dans son cœur le mal qu'il est lui-même ? Tu souffres d'avoir une mauvaise villa, et il ne souffrirait pas d'avoir l'âme mauvaise ?

Sois bon, toi qui possèdes du bien. Les richesses sont bonnes, l'or est bon, l'argent est bon, les grandes familles et les propriétés sont bonnes, tout cela est bon, mais pour faire du

[1] Ps. LXXII 1-3 13-17.

bien et ne te rend pas meilleur. Possède donc les biens qui te rendent bon. Quels sont-ils, demandes-tu ? Exerce le jugement, pratique la justice. Tu as des biens ? Exerce le jugement, pratique la justice, mérite de compter ainsi au nombre des biens qui t'appartiennent. Sois sensible aux leçons qu'ils te donnent : immortel, deviens bon au milieu de ces biens périssables. Sois sensible à leur enseignement : garde-toi de faire le mal pour ne pas périr avec eux.

Il nous reste à examiner encore, mes frères, comment on doit observer la justice et aimer la miséricorde, comment aussi chacun doit être disposé à marcher avec le Seigneur son Dieu. Mais avec l'aide du ciel, nous traiterons une autre fois ces matières devant vous. Prenez acte de mon engagement : je ne veux pas vous fatiguer longtemps, je veux seulement vous venir en aide dans la mesure de mes forces.

SERMON XLIX.

Prononcé à la table de Saint Cyprien [1].

PRATIQUER LA JUSTICE [2].

ANALYSE. — En expliquant ce que le Psalmiste appelle pratiquer la justice, saint Augustin aura l'avantage de faire comprendre en même temps la parabole des ouvriers de la vigne, parabole que l'on vient de lire pendant l'office divin. En effet la pratique de la justice n'est autre chose que l'accomplissement de ce que les ouvriers sont obligés de faire dans la vigne du Seigneur. Or pratiquer la justice c'est croire en Dieu et faire ce qu'il commande, c'est ne pas juger témérairement le prochain et le juger avec amour quand on peut le juger, c'est réconcilier les ennemis au lieu d'épouser leurs haines, étouffer en son cœur la haine à sa naissance et pardonner sincèrement comme a fait Jésus-Christ, comme a fait admirablement saint Etienne.

1. Nous venons d'entendre plusieurs saintes lectures et nous devons vous en dire ce que le Seigneur daignera nous suggérer. Mais on retient davantage ce qu'on a ouï en dernier lieu et c'est sur cela que l'on compte entendre parler le prédicateur. Comme on a fini les leçons par la lecture du saint Évangile, je ne doute donc pas que votre charité n'attende de moi quelques réflexions sur la vigne, les ouvriers et le denier de récompense dont il y est fait mention.

Je me rappelle néanmoins ce que j'ai promis dimanche dernier. Je voulais commenter ce qu'on avait lu d'un prophète. Or on avait lu qu'un homme cherchant à savoir par quels sacrifices il pourrait apaiser le Seigneur, il lui avait été répondu que Dieu ne demandait de lui que la pratique du jugement et de la justice, l'amour de la miséricorde et la disposition à marcher avec le Seigneur son Dieu. Aussi ai-je traité du jugement selon mes lumières et le discours s'étant prolongé jusqu'à ne plus me laisser le temps de discuter les autres questions autant que je l'aurais pu, j'ai promis de parler aujourd'hui de la justice. Vous ne serez toutefois pas déçus, vous qui pensiez que je vous entretiendrais de l'Évangile ; car la justice est la tâche imposée aux ouvriers de la vigne.

[1] Voir le sermon XIII. — [2] Michée, VI, 6-8.

2. Supposez que vous êtes vous-mêmes ces ouvriers invités au travail. Venir dès l'enfance, c'est avoir été appelé à la première heure ; l'adolescence est la troisième heure ; la jeunesse, la sixième ; l'âge mûr, la neuvième ; et la vieillesse, la onzième. Du reste n'incidentez point sur ces époques ; écoutez plutôt quel travail vous est imposé et attendez en paix la récompense promise, vous gardant bien de murmurer si elle est égale, pour peu que vous connaissiez quel est votre Maître.

Vous connaissez quelle est l'œuvre commandée ; je la rappellerai néanmoins. Ecoutez donc ce que vous savez et pratiquez ce qu'on vous a déjà dit. L'œuvre de Dieu est la justice, avons-nous déjà observé. Cependant, comme on demandait au Seigneur Jésus quelle était l'œuvre de Dieu : « L'œuvre de Dieu, répondit-il, est que « vous croyiez en Celui qu'il a envoyé. [1] » Il pouvait répondre : L'œuvre de Dieu c'est la justice. Pensez-vous qu'humbles travailleurs nous osions hasarder une interprétation contraire à celle du Père de famille ? Si donc l'œuvre de Dieu c'est la justice, ainsi que je l'ai déjà répété, et si l'œuvre de Dieu, d'après le Seigneur, consiste à croire en lui, ne s'ensuit-il pas que dans cette croyance consiste aussi la justice ? — Mais, répliques-tu,

[1] Jean, VI, 29.

c'est le Seigneur qui nous a dit : L'œuvre de Dieu consiste à croire en « son Envoyé; » et c'est toi qui affirmes que l'œuvre de Dieu consiste dans la justice. Prouve donc que la justice est de croire au Christ. — Je m'empresse de répondre à ta juste demande.

Te semble-t-il que croire au Christ ne soit pas justice? Qu'est-ce alors? Donne un nom à cet acte. Or, si tu fais bonne attention à ce que tu as entendu, tu me répondras sans aucun doute que cet acte est un acte de foi; la foi est de croire au Christ. — J'y consens, croire au Christ c'est avoir la foi. — Ecoute maintenant cet autre passage de l'Écriture : « Le juste vit de la foi. [1] » Accomplissez la justice, croyez : « Le juste vit de la « foi. » Il est difficile de se mal conduire quand on croit comme il faut. Croyez de tout votre cœur, croyez sans chanceler, sans hésiter, sans opposer à la foi des conjectures humaines. La foi, *fides*, vient de ce que l'on fait ce qu'on dit. Il y a dans ce mot deux syllabes; la première vient de *faire, a facto*, et la seconde de *dire, a dicto*. Crois-tu? — Oui, je crois, réponds-tu. — Fais ce que tu dis et tu as la foi. Je puis bien entendre ta voix, je ne saurais voir la foi dans ton cœur. Incapable de voir la foi dans ton cœur, est-ce moi qui t'ai loué pour travailler à la vigne ? Ce n'est pas moi qui loue, ni moi qui impose la tâche, ni moi qui me prépare à payer le denier. Je suis ouvrier comme vous; je travaille à la vigne selon la mesure des forces que le Maître daigne m'accorder; dans quelle intention ? C'est lui qui le sait. « Peu m'importe, dit l'Apotre, d'être jugé « par vous. [2] » Vous aussi vous pouvez entendre ma voix, vous ne sauriez voir mon cœur. Mettons tout notre cœur à découvert devant le Seigneur, et agissons avec droiture. N'offensons pas Celui qui nous occupe, afin de nous présenter au paiement sans embarras.

3. Un jour, mes très-chers, mais plus tard, nous verrons mutuellement nos cœurs; pour le moment nous sommes environnés des ténèbres de cette chair mortelle et nous marchons à la lumière des Écritures; « nous avons, comme dit l'A-« pôtre Pierre, la parole plus ferme des prophè-« tes, à laquelle vous faites bien d'être attentifs, « comme à une lampe qui luit dans un lieu obscur, « jusqu'à ce que le jour brille et que l'étoile du « matin se lève dans vos cœurs. [3] » De là il suit, mes bien-aimés, que par notre foi en Dieu nous sommes lumière, comparés aux infidèles. Après avoir été ténèbres avec eux, nous sommes aujourd'hui lumière : « Vous étiez la nuit, dit l'Apô-« tre, vous êtes maintenant le jour dans le Sei-« gneur [1]; » nuit en vous-mêmes et jour dans le Seigneur. Il dit également ailleurs : « Car vous « êtes tous des enfants de lumière et des enfants « du jour; nous ne sommes point de la nuit ni « des ténèbres [2]. — Marchons honnêtement comme « pendant le jour [3]. » Ainsi nous sommes le jour, comparés aux infidèles.

Mais devant ce jour où ressusciteront les morts, où ce corps corruptible revêtira l'incorruptibilité, où ce corps mortel revêtira l'immortalité [4], nous sommes encore la nuit. En nous considérant comme lumière, l'Apôtre Jean nous dit : « Mes « bien-aimés, nous sommes maintenant les fils « de Dieu. » Et parcequ'il nous reste encore des ténèbres, qu'ajoute-t-il ? « On ne voit pas encore « ce que nous serons. Nous savons que lorsqu'il « apparaîtra nous lui serons semblables, parce « que nous le verrons tel qu'il est [5]. » Ce sera la récompense et non le travail. « Nous le verrons « tel qu'il est, » oui ce sera notre récompense. Le jour sera alors aussi éclatant qu'il puisse l'être.

En considérant donc le jour actuel, vivons honnêtement, et en considérant la nuit présente, ne jugeons pas les uns des autres. Voyez en effet l'Apôtre Paul lui-même. Après avoir dit : « Mar-« chons honnêtement comme durant le jour, » il ne contredit pas son collègue, l'Apotre Pierre qui dit de son coté : « Vous faites bien de vous « montrer attentifs » à cette divine parole, « comme « à une lampe qui luit dans un lieu obscur, jus-« qu'à ce que le jour brille et que l'étoile du « matin se lève dans vos cœurs. »

4 Paul en effet ne le dit-il pas expressément? « C'est pourquoi, conclut-il, gardez-vous de juger « avant le temps. » Avant quel temps? « Jusqu'à « ce que vienne le Seigneur, qui éclairera ce « qui est caché dans les ténèbres et manifestera « les pensées des cœurs : et chacun alors recevra « de Dieu sa louange [6]. » Que signifie donc *avant le temps*, sinon avant que vous voyiez mutuellement vos cœurs?

Or n'est-ce pas ce que je disais? Pesez un peu toutes les expressions de cette pensée. « Gardez-« vous de juger avant le temps. » Quand sera-ce temps? « Quand viendra le Seigneur pour éclai-« rer ce qui est caché dans les ténèbres et mani-« fester les pensées des cœurs; et chacun alors « recevra de Dieu sa louange. » Comment seras-tu

[1] Habacuc, II, 4; Rom. I, 17. — [2] I Cor. IV, 3. — [3] II Pierre, I, 19.

[1] Ephes. V, 8. — [2] I Thess. V, 5. — [3] Rom. XIII, 13. — [4] I Cor. XV, 53. — [5] I Jean, III, 2. — [6] I Cor. IV, 5.

replongé dans les ténèbres quand tu seras loué par la Lumière elle-même ? Les cœurs seront alors à découvert, maintenant ils sont voilés. On soupçonne quelqu'un d'être ennemi, peut-être est-il ami ; un autre semble ami, qui peut-être est ennemi caché. Quelle obscurité ! L'un se montre sévère et il nous aime ; l'autre flatte et il nous hait. Si je me fie aux paroles, je quitte des eaux tranquilles pour me heurter contre un rocher ; je fuis mon ami pour m'attacher à un ennemi. Cela vient de ce que le cœur est caché. Or c'est dans ce cœur caché, profond, mystérieux qu'il faut croire; c'est pour cultiver ce cœur que tu t'es engagé. Travaille donc en croyant dans ce lieu impénétrable que ne perce point l'œil de celui qui travaille avec toi et où ne parvient que le regard de ton Dieu. « Le juste vit de la foi. » C'est là ton devoir.

5. J'ai traité, dimanche dernier, du jugement qui consiste à te juger toi-même [1], à ne pas te flatter lorsque tu découvres en toi des défauts, mais à te corriger et à devenir juste pour aimer Dieu, qui l'est souverainement. Comment ce Dieu juste pourrait-il plaire à l'homme injuste ? Veux-tu donc aimer Dieu ? Deviens juste, juge-toi toi même, ne t'applaudis pas, châtie, redresse, corrige en toi ce qui t'y déplaît avec raison. Prends l'Ecriture pour te servir de miroir; tu t'y verras sans mensonge, sans adulation, sans acception de personne. Si tu es beau, tu t'y trouveras beau, et laid si tu es laid. Mais en t'y voyant laid comme tu l'es, garde-toi d'accuser ce miroir; rentre en toi-même ; le miroir ne te trompe pas, ne te trompe pas non plus. Juge-toi, gémis de ta laideur. En t'éloignant avec cette tristesse inspirée par cette laideur, tu te corrigeras et tu reviendras avec ta beauté recouvrée.

Mais quand tu te seras jugé sans adulation, juge ton prochain avec amour. Tu peux juger en lui ce que tu vois. Mais il peut arriver qu'en voyant ses défauts tu te souilles; il peut arriver aussi que lui-même t'avoue ses fautes et découvre à l'amitié ce qu'il tenait caché à l'inimitié. Juge ce que tu vois et laisse à Dieu ce que tu ne vois pas. Or en jugeant prends soin d'aimer l'homme et de haïr le vice sans aimer le vice à cause de l'homme et sans haïr l'homme à cause du vice. L'homme est ton prochain ; le vice est donc l'ennemi de ton prochain, et l'amitié demande que l'on haïsse ce qui nuit à son ami. Si tu crois cela, tu agiras en conséquence, car « le juste vit de « foi. »

[1] Ser. XLVIII.

6. Voici ce qu'on rencontre fréquemment parmi les hommes. Il arrive parfois que l'un de tes amis devient l'ennemi d'un ami intime dont il était l'ami comme toi. De trois que vous étiez, deux se sont divisés; toi qui restes, que dois-tu faire ? L'un veut, il exige, il demande instamment que tu te tournes avec lui contre votre ami commun qu'il commence à haïr, et il te dit : Tu n'es pas mon ami, puisque tu es l'ami de mon ennemi. Ce dernier t'adresse le même langage. Car, encore une fois, vous etiez trois, deux se sont brouillés, toi seul ne l'es pas. Si tu prends le parti de l'un, l'autre sera ton ennemi et réciproquement; si d'un autre côté tu veux rester uni à l'un et à l'autre, ils murmureront tous deux. Telle est la difficulté, ce sont des épines dans la vigne où nous devons travailler.

Veux-tu savoir de moi ce qu'il faut faire? Demeure l'ami de l'un et de l'autre et travaille à les réunir. Ne révèle pas à celui-ci ce que celui-là peut avoir dit contre lui : ils pourraient redevenir amis et trahir à leur tour ceux qui les ont trahis. Si je parle ainsi toutefois, c'est d'une manière tout humaine, ce n'est pas en vue de Celui qui nous a loués pour sa vigne. Supposons donc que personne ne te trahisse : n'as-tu pas pour juge le Seigneur qui te voit ? Et si tu as entendu quelque mot de colère, de plainte, de critique, étouffe-le. Pourquoi le mettre au jour ? Pourquoi le révéler ? Il ne te fera pas mourir [1]. Parle convenablement à cet ami qui veut te faire rompre avec l'autre, parle-lui ouvertement, considère-le comme un cœur malade et applique-lui de doux remèdes. Dis-lui : Pourquoi veux-tu que je devienne son ennemi? — Parcequ'il est le mien, répond-il. — Tu veux donc que je sois l'ennemi de ton ennemi? Je dois être plutôt l'ennemi de tes vices. Celui dont tu veux me rendre l'ennemi est un homme : tu as un autre ennemi contre lequel je dois me déclarer si je suis ton ami. —Quel est cet autre ennemi, demandera-t-il. — C'est ta passion. — Et laquelle? —La haine que tu portes à ton ami.

Imite donc le médecin. Le médecin n'aime son malade qu'autant qu'il hait sa maladie, et pour l'en délivrer il la poursuit à outrance. Si vous aimez vos amis, n'aimez pas leurs vices.

7. Je parle ainsi, mais penses-tu que je fais ce que je dis? Je le fais, mes frères, si je le fais d'abord en ce qui me concerne moi-même; et je le fais en moi-même, si Dieu m'en accorde la grâce. Je hais mes vices et pour obtenir la guérison de

[1] Eccli. XIX, 10.

mon cœur, je l'offre à mon Médecin. Je mortifie ces vices autant que j'en suis capable, j'en gémis, je confesse qu'ils sont en moi et tu vois que je m'en accuse. Toi qui me censurais, corrige-toi donc. Ainsi l'exige la justice; empêchons qu'on nous dise: « Tu vois la paille dans l'œil de ton frère « et tu ne vois pas la poutre dans le tien. Hypocrite, « ôte d'abord la poutre de ton œil et tu verras « clair alors pour ôter la paille de l'œil de ton « frère [1]. » La colère est cette paille, la haine est la poutre. Mais en entretenant cette paille, tu en fais une poutre; la colère invétérée devient haine, et la paille nourrie devient poutre. Afin donc de l'empêcher, que le soleil ne se couche pas sur votre colère [2]. Tu te vois, tu te sens enflammé de haine et tu veux réprimer la colère de ton frère? Eteins d'abord ta haine, et tu auras droit de le reprendre. La colère est dans son œil et la poutre dans le tien. Si tu le hais, si tu as une poutre dans l'œil, comment vois-tu clair pour ôter ce qui blesse le sien?

Mais pourquoi as-tu ainsi une poutre dans l'œil? Parce que tu ne t'es pas inquiété de la paille quand elle y a paru. Tu t'es endormi avec elle, avec elle tu t'es levé; tu l'as cultivée, tu l'as nourrie de faux soupçons, tu l'as arrosée en ajoutant foi aux paroles des adulateurs, qui prétaient à ton ami des propos pernicieux. Tu n'as pas eu le soin d'arracher cette paille, et tu en as fait une poutre. Arrache cette poutre de ton œil, ne hais plus ton frère. Trembles-tu ou ne trembles-tu pas? Ne hais point, te dis-je, et tu seras en sûreté. Mais qu'est ce que la haine, me réponds-tu? Tu hais ton frère; mais si tu comptes pour peu cette haine, écoute ce que tu oublies: « qui « hait son frère est homicide [3]. » *Qui hait son frère est homicide.* Diras-tu maintenant : que m'importe d'être homicide? Haïr, c'est être homicide. Ainsi tu n'as point préparé de poison, tu n'es pas venu l'épée à la main frapper ton ennemi; tu n'as cherché ni l'aide, ni le lieu, ni le temps nécessaire pour commettre ce crime, enfin tu ne l'as pas commis; mais uniquement parce que tu hais ton frère tu t'es donné la mort avant de la lui donner.

Apprenez donc la justice, apprenez à ne haïr que les vices et à aimer les hommes. En vous montrant fidèles à cette recommandation, en accomplissant cette justice, en préférant guérir les hommes vicieux plutôt que de les condamner, vous avez bien travaillé dans la vigne. Exercez-vous à y travailler de la sorte, mes frères.

[1] Matt. VII. 3, 5. — [2] Eph. IV. 26. — [3] I Jean III 5.

8. On va, après le sermon, renvoyer les catéchumènes, les fidèles resteront, et on arrivera au moment de la prière. Savez-vous jusqu'où nous devons monter, ce que nous commencerons par dire Dieu ? « Remettez-nous nos dettes, comme nous « remettons à ceux qui nous doivent [1]. » Appliquez-vous, appliquez-vous donc à pardonner. Vous arriverez à ces mots de la prière. Comment alors les prononcer et comment ne les prononcer pas? Je vous le demande enfin, les prononcez-vous ou ne les prononcez-vous pas? Quoi! tu as de la haine et tu les prononces? — Je ne les prononce pas, me diras-tu. — Quoi encore! Tu pries sans les dire? Tu hais donc et tu les dis? ou bien tu pries et ne les dis pas. Mais si tu les dis, tu mens, je te le fais observer sans hésitation, et si tu ne les dis pas, tu ne mérites rien. Réfléchis, fais attention à toi, et avant de prier, pardonne de tout ton cœur. Tu veux contester avec ton ennemi, gourmande ton cœur auparavant; oui gourmande, gourmande ton cœur; dis-lui: je te défends de haïr. Mais ce cœur, mais ton âme hait encore, dis-lui de nouveau : je te défends de haïr. Comment pourrais-je prier et dire: « Remettez-« nous nos dettes? » Il est vrai néanmoins, je pourrais prononcer encore ces mots, mais les suivants: « comme nous aussi; » quoi ! « comme « nous aussi nous pardonnons, » comment les articuler? Où est ta foi? Fais ce que tu dis : « comme nous aussi nous pardonnons. »

9. Mais ton âme ne veut point pardonner, elle se plaint même que tu lui interdises de haïr. Réponds-lui : « Pourquoi, mon âme, t'attrister « et pourquoi me troubler ? — Pourquoi t'at-« trister ? » Garde-toi de haïr et de me perdre. « Pourquoi me troubler? Espère en Dieu [2]. » Tu languis, tu soupires, tu es malade et blessée, sans pouvoir te délivrer de la haine qui te tourmente. « Espère en Dieu : » c'est le médecin. Il a été pour toi suspendu à la croix et ne s'est pas encore vengé. Pourquoi vouloir te venger, car c'est le but de la haine? Vois ton Seigneur suspendu, vois-le à la croix ; du haut de ce tribunal il te donne ses ordres. Vois-le suspendu; il fait de son sang un remède pour tes langueurs Vois-le, si tu veux te venger; vois-le attaché, écoute sa prière: « Père pardon-« nez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font [3]. »

10. Il a pu pardonner ainsi, reprends-tu, moi je ne saurais. Car je suis homme et il est Dieu, je suis homme et il est l'Homme-Dieu. — Mais

[1] Matt. VI. 12. — [2] Ps. XLI. 6. — [3] Luc. XXIII. 34.

pourquoi Dieu s'est-il fait homme, si l'homme ne se corrige point? Ecoute-moi, homme que tu es: C'est trop pour toi d'imiter ton Seigneur? considère Etienne, serviteur comme toi. Saint Etienne était-il un homme ou était-il Dieu? C'était un homme sans aucun doute; il était ce que tu es; ce qu'il a fait, il le doit à Celui que tu pries comme il le priait lui-même. Considère donc ce qu'il a fait.

Il s'adressait aux Juifs, leur parlait avec sévérité et avec amour. Voici la preuve de ce double sentiment de sévérité et d'amour, je dois vous la mettre sous les yeux. Et d'abord la sévérité: « Têtes dures! » Ainsi parlait saint Etienne aux Juifs: « Têtes dures, cœurs et oreilles incirconcis, « toujours vous résistez à l'Esprit saint. Quel « prophète vos pères n'ont-ils pas mis à mort? » Voilà des paroles sévères ; voici maintenant des témoignages d'amour. Irrités et enflammés d'une haine nouvelle, ces malheureux veulent rendre le mal pour le bien, ils courent aux pierres et commencent à lapider le serviteur de Dieu. Ici, saint Etienne, donnez des preuves de votre amour; ici, ici nous voulons vous voir, vous contempler, admirer en vous le vainqueur et le triomphateur de l'enfer. Nous vous avons entendu parler sévèrement à ces ennemis réduits au silence, examinons si vous les aimez pendant qu'ils vous lapident. Si vous les haïssez, si vous avez pu les haïr, maintenant surtout qu'ils vous martyrisent, vous devez le faire. Opposez-vous donc la dureté de cœur à ces dures pierres qui vous accablent de pierres ; ils sont vraiment aussi durs que les pierres lancées par eux contre vous; leur Loi est gravée sur la pierre, et ils vous font expirer sous les pierres.

11. Assistons, mes bien-aimés, assistons à ce grand spectacle. Demain encore il nous sera offert, assistons-y. On lapide Etienne, représentez-vous attentivement cette scène. Courage, ô membre du Christ! courage, ô athlète du Christ! considerez Celui qui pour vous a été suspendu à la croix. On le crucifiait, on vous lapide. Il dit alors: « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce « qu'ils font. » Et vous, que dites-vous? Je veux le voir, peut-être pourrais-je au moins vous imiter. — Le bienheureux Etienne commence par prier debout pour lui-même. « Seigneur Jésus, dit-il, re« cevez mon esprit. » Il s'agenouille ensuite afin de prier pour ses bourreaux: « Seigneur, ne leur « imputez pas ce péché, » et à ces mots il s'endormit [1]. Oh! l'heureux sommeil! oh! le repos véritable! Le repos est ainsi de prier pour ses ennemis.

Mais, ô saint martyr, exposez-moi un peu cette étrange conduite, pourquoi vous restiez debout en priant pour vous-même et pourquoi vous avez fléchi le genou en priant pour vos ennemis? Il répond sans doute et nous le comprenons: Pour moi j'ai prié debout, parce que je priais Dieu que j'ai servi avec fidélité, et que je n'ai eu de peine ni à le prier ni à obtenir de lui. — Il n'y a point de difficulté à prier pour le juste, c'est pourquoi il demeure debout en priant pour lui. Mais quand il s'agit de prier pour les Juifs, pour les meurtriers du Christ, pour les meurtriers des saints, pour ses propres bourreaux, il remarqua que leur impiété était extrême, excessive, que difficilement elle leur serait pardonnée, et il fléchit le genou. Courageux ouvrier, fléchissez le genou dans cette vigne; oui, fléchissez le genou en travaillant à cette vigne, ouvrier courageux. Votre entreprise est grande, elle est glorieuse et digne de tout éloge. Vous avez creusé bien avant, puisque vous avez déraciné de votre cœur la haine de vos ennemis.

Tournons-nous vers le Seigneur, etc. serm. 1.

[1] Act. VII, 51-59.

SERMON L.

LES RICHESSES D'INIQUITÉ [1].

ANALYSE. — On sait que pour condamner l'ancien Testament les Manichéens cherchaient partout à le mettre en contradition avec le Nouveau. Ils prétendaient donc que ces paroles d'Aggée : « L'or est à moi, l'argent est à moi, dit le Seigneur, » étaient opposées à celles-ci de l'Évangile : « Faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité [2]. » Saint Augustin montre ici qu'entre ces deux passages il n'y a pas la moindre contrariété. — 1° Si Dieu rappelle dans l'ancien Testament que l'or et l'argent lui appartiennent, n'est-ce pas le moyen de rabaisser la vanité des riches? 2° Les richesses sont bien à lui : non-seulement il les a créées, il s'en sert encore pour la glorification des justes et la punition des pécheurs. 3° Notre-Seigneur, il est vrai, appelle les biens de ce monde des richesses d'iniquité ; c'est qu'en effet elles sont trompeuses, irritent les besoins au lieu de les apaiser. 4° Trop souvent sans doute elles sont l'instrument du vice, mais elles ne sont pas pour ce motif plus condamnables que les créatures les plus parfaites, dont on peut bien ou mal user. 5° En examinant de plus près le texte d'Aggée, on remarquera que l'or et l'argent dont il est ici parlé désignent la sagesse et la vertu dont nul ne doit s'enorgueillir, car elles viennent du Seigneur. 6° Il serait facile d'ailleurs de montrer que l'ancien Testament blâme autant l'avarice que le nouveau. 7° Tout donc tend à prouver la mauvaise foi des Manichéens.

1. Les Manichéens cherchent à appuyer leurs calomnies sur le prophète Aggée ; ils critiquent odieusement ces paroles qu'il a prononcées au nom du Seigneur : « L'or est à moi, l'argent est « à moi ; » et parcequ'ils s'attachent à comparer méchamment l'Évangile à l'ancienne loi, dans le but de montrer que les deux Testaments sont contraires et opposés l'un à l'autre, ils proposent la difficulté suivante : Il est écrit, disent-ils, dans le prophète Aggée : « L'or est à moi, l'argent est « à moi, » et notre Sauveur, dans l'Évangile, appelle ces richesses une espèce d'iniquité [3]. L'Apôtre à son tour parle ainsi de l'usage qu'on en fait : « La racine de tous les maux est l'a« varice, écrit-il à Timothée ; aussi quelques« uns en s'y laissant entraîner, ont dévié de la « foi et se sont engagés dans beaucoup de cha« grins [4]. » Ainsi présentent-ils la question, ou plutôt, ainsi accusent-ils les anciennes Écritures qui ont annoncé l'Évangile, en s'appuyant sur le même Évangile annoncé par elles. S'ils proposaient sérieusement la difficulté, peut-être se mettraient-ils en devoir de la résoudre, et en y travaillant ils pourraient y parvenir.

2. Malheureux qu'ils sont, pourquoi ne comprennent-ils pas que le motif du Seigneur, en disant dans Aggée : « L'or est est à moi, l'ar« gent est également à moi, » est de rappeler à celui qui refuse de donner aux indigents, malgré l'obligation d'exercer la miséricorde, que Dieu lui commande de distribuer, non pas de son propre bien, mais du bien du Seigneur lui-même ; et à celui qui fait l'aumône, qu'il ne la fait pas avec ce qui lui appartient, car au lieu de s'affermir dans la vertu en pratiquant la miséricorde il pourrait s'enfler de vanité et d'orgueil ? « L'or « est à moi, dit-il, l'argent est également à « moi, » non pas à vous, ô riches de la terre. Pourquoi donc hésiter de donner au pauvre de ce qui m'appartient? ou pourquoi vous enorgueillir de donner de ce qui est à moi?

3. Veux-tu connaître combien est juste juge ce Dieu à qui appartiennent et l'or et l'argent? Ces richesses font le tourment de l'avare autant qu'elles aident le cœur compatissant. La divine justice distribue tout avec tant de sagesse, qu'elles servent soit à manifester les belles actions, soit à châtier l'iniquité. Oui, l'or, l'argent et tous les domaines de la terre sont également l'instrument de la bienfaisance et le supplice de la cupidité. En les accordant aux hommes de bien, Dieu montre combien de choses dédaigne leur âme, dont toute la richesse est l'auteur même de la richesse. Pour prouver en effet que l'on méprise une chose, il faut la posséder réellement. En ne la possédant pas, on peut sans doute la mépriser. Mais ce mépris est-il feint ou sincère? Dieu seul le sait puisqu'il voit le cœur ; quant aux hommes qui voudraient imiter ce mépris, ils ne peuvent en connaître la sincérité que par des actes de générosité. Lorsque d'un autre côté Dieu octroie ces biens aux méchants, il fait voir, par ces biens même qu'il accorde, à quels tourments est réservée l'âme qui en dédaigne le généreux auteur. Il donne aux bons l'occasion de faire le bien ; il tourmente les méchants de la crainte d'essuyer des pertes ; et si les uns comme les autres perdent leur or et leur argent, les premiers conserveront avec joie leurs trésors célestes, tandis que les seconds verront leur maison dépouillée des biens temporels et leur conscience plus dépouillée encore des richesses éternelles.

[1] Agée, II, 9. — [2] Luc, XVI, 9. — [3] Luc, XVI, 9. — [4] I Tim. VI, 10.

4. A Lui donc qui sait faire un tel usage de l'or et de l'argent appartiennent réellement et l'argent et l'or. Parmi les hommes eux-mêmes le bon usage n'est-il pas un titre à posséder? Est-on en droit d'avoir ce qu'on ne sait employer avec justice? Et si l'on se prétend possesseur de ce que l'on retient sans aucun droit, on n'en est pas le possesseur légitime, mais l'impudent et injuste usurpateur. De là il suit que si l'on revendique avec raison, non pas ce qu'a envahi une injuste et folle cupidité, mais ce qu'on administre avec une autorité pleine de prudence et une modération pleine de justice; Dieu ne peut-il pas beaucoup mieux et avec plus de vérité soutenir que l'or et l'argent sont à lui? Car il les a créés dans son immense bonté, il sait les employer avec une souveraine justice, et sans son ordre ou sa permission personne ne peut posséder l'or et argent, ni les méchants pour le supplice de leur avarice, ni les bons pour l'exercice de leur bienfaisance; exercice limité, car ils ne peuvent ni créer les richesses, ni les reprendre ou les distribuer à leur gré dans le monde.

5. Supposé que les méchants seuls aient en partage l'or et l'argent, on devrait croire que c'est un mal; et s'ils n'appartenaient qu'aux bons, on serait porté à les considérer comme un grand bien. D'un autre côté, si les méchants seuls en étaient privés, la pauvreté semblerait un grand châtiment; et si c'étaient les bons seuls, la même pauvreté serait regardée comme le souverain bonheur. Veux-tu savoir qu'il peut être bon d'avoir de l'or? Les hommes de bien en ont. Veux-tu savoir aussi que ce n'est pas l'or qui fait leur vertu? Les méchants possèdent aussi de l'or. Pour nous apprendre que pauvreté n'est pas malheur, il y a des pauvres heureux; et pour nous apprendre aussi que pauvreté n'est pas bonheur, il est des pauvres malheureux. Ainsi donc lorsque le Créateur suprême et gouverneur de toutes choses distribue aux hommes l'or et l'argent, il veut qu'on les regarde comme bons dans leur nature et dans leur genre, quoiqu'ils ne soient ni un grand bien ni le bien souverain, et que dans la place qui leur est faite ils excitent à louer le Seigneur de l'univers; il veut aussi que les bons sachent ne pas s'enorgueillir quand ils les ont en abondance, ni se laisser abattre quand ils en sont privés, et que les méchants soient aveuglés lorsqu'ils les possèdent, tourmentés quand ils les perdent.

6. On ne saurait donc blâmer aucunement ce que Dieu a créé pour sa gloire, pour l'honneur des bons et pour le supplice des méchants. Dieu peut aussi avec la plus parfaite vérité, appeler sien non-seulement ce qu'il a établi avec la plus généreuse bonté, mais encore ce qu'il distribue avec la plus sage prévoyance. Si maintenant le Seigneur dans l'Évangile appelle ces choses des richesses d'iniquité, c'est pour faire entendre qu'il y a d'autres richesses qui sont le partage exclusif des hommes de bien et des justes, et que c'est l'iniquité qui donne aux premières le nom de richesses. La justice sait en effet qu'il existe d'autres trésors destinés à orner l'homme intérieur; c'est d'eux que par le bienheureux Pierre quand il dit : « Lequel est riche devant Dieu [1]. » Ces dernières richesses sont appelées justes, parce qu'elles sont le lot des justes, de ceux qui les ont méritées; et vraies, parcequ'en les possédant on n'est pas en proie à l'indigence. Les autres sont nommées injustes, non qu'il y ait injustice dans l'or et l'argent, mais parcequ'il est injuste de dire que ce sont des richesses, attendu qu'elles ne préservent pas du besoin. Chacun en effet n'éprouve-t-il pas des désirs d'autant plus ardents qu'il possède avec attachement de plus nombreux trésors? Et comment appeler richesses ce qui en s'accroissant fait croître les besoins, ce qui ne saurait s'augmenter pour ceux qui en sont avides, sans enflammer leur cupidité au lieu d'apaiser leur soif? Estimes-tu riche celui à qui il manquerait moins s'ils possédait moins? Combien voyons-nous d'hommes qui se réjouissaient en faisant de petits profits lorsqu'ils étaient peu riches, et qui maintenant qu'ils possèdent de l'or et de l'argent véritables, mais de fausses richesses, refusent les gains médiocres qu'on peut leur offrir! Tu les crois enfin satisfaits : tu te trompes. L'accroissement de leur opulence n'a fait que dilater leur avarice, que l'enflammer sans la calmer. Ils rejettent un verre d'eau, parce qu'il leur faut un fleuve. Ainsi donc, est-ce comme plus riche, est-ce comme plus indigent qu'il faut considérer cet homme qui a cherché à s'enrichir pour n'éprouver pas de besoins, et qui n'est devenu plus riche que pour en ressentir davantage?

7. Ce n'est toutefois la faute ni de l'or ni de l'argent. Suppose en effet qu'un homme compatissant ait découvert un trésor : est-ce que par compassion il ne s'empresse pas de donner l'hospitalité aux voyageurs, de nourrir les affamés, de fournir des vêtements à qui en manque, d'ai-

[1] Pierre, III, 4.

der les indigents, de racheter les captifs, de construire des Églises, de soulager les fatigués, d'apaiser les querelles, de réparer les naufrages, de soigner les malades, de répandre sur la terre ses richesses matérielles et d'enfermer au ciel ses trésors spirituels? Qui agit ainsi? L'homme miséricordieux et bon. Par quel moyen? Avec l'or et l'argent. Pour le service de qui? De celui qui a dit : « L'or est à moi, l'argent est également à moi. »

Maintenant donc, mes frères, vous voyez sans doute quel étrange aveuglement et quelle démence il faut pour reporter sur les choses dont on use mal le crime de ceux qui en abusent. Si on condamne l'or et l'argent, parcequ'il est des hommes corrompus par l'avarice qui au mépris des préceptes du Tout-Puissant s'attachent avec une passion détestable à ce qu'il a créé ; on doit mépriser aussi toutes les autres créatures de Dieu, car, dit l'Apôtre, il est des hommes pervers « qui ont adoré et servi la créature, de préfé« rence au Créateur, béni dans les siècles [1]; » on doit condamner jusqu'à ce soleil, puisque ne voyant pas en lui une créature les Manichéens ne cessent de l'honorer et de l'adorer soit comme le Créateur, soit comme une partie de lui-même. Mais pourquoi ne l'accusent-ils pas? Ne voit-on pas souvent les procès les plus injustes occasionnés par le désir de donner aux appartements plus de soleil et de lumière? Ne voit-on pas fréquemment renverser des maisons pour faire pénétrer plus librement et plus largement les rayons du soleil par les fenêtres? Ne voit-on pas ceux qui s'y opposent, tout fondés qu'ils soient sur les droits les plus incontestables, poursuivis d'implacables inimitiés? Si donc il arrive que pour obtenir plus de soleil un homme puissant opprime injustement et cruellement un homme faible, s'il le dépouille, s'il l'envoie en exil ou à la mort, est-ce la faute du soleil dont l'oppresseur cherche à profiter plus abondamment? N'est-ce pas plutôt l'abus coupable qu'il en fait? car en désirant pour ses yeux plus de lumière matérielle, il ferme à la lumière de la justice le secret de son cœur.

8. Ceci doit faire comprendre à ces sectaires, si néanmoins ils en sont capables, qu'il ne faut condamner ni l'or ni l'argent, quoique l'or et l'argent servent souvent de matière aux contestations d'hommes avides ; ou qu'ils doivent transporter leur accusations de la terre au ciel, des métaux brillants aux étoiles et jusques au soleil, dont l'iniquité se dispute la lumière en se livrant à des haines souvent éternelles. Ils doivent apprendre aussi quelle distance sépare la lumière visible de l'invisible lumière de la justice. Il peut se faire en effet que plus on désire jouir de la première, plus on soit aveuglé en présence de la seconde. Rien de créé ne saurait justifier l'homme; pour faire bon usage de toutes les créatures il a besoin d'être sanctifié par le Créateur. Aussi tout en condamnant partout l'avarice comme le doit faire un juste juge, le Seigneur comme maître de la vérité montre l'usage que l'on doit faire des richesses terrestres, et il le montre à l'endroit même que les Manichéens prétendent opposer au Prophète. « Faites-vous « des amis avec les richesses d'iniquité, » dit-il, ce qui signifie : Vous ne devez point conserver comme richesses ce qui est richesses d'iniquité; et vous pourrez user des trésors de la terre, vous en faire même des amis qui vous reçoivent dans les tabernacles éternels, si vous ne possédez pas ces sortes de richesses, c'est-à-dire si vous ne vous en estimez pas riches. Car vos richesses véritables, les richesses qui vous mettront à l'abri de tout besoin, n'ont rien de comparable aux biens de la terre. Mais pour mériter d'en jouir, il faut commencer par faire bon usage de ces biens qui ne sont ni à vous, ni richesses véritables, mais des richesses d'iniquité, puisqu'elles n'ôtent pas l'indigence et que l'iniquité seule les regarde comme richesses. Les pécheurs se croient par elles préservés de la pauvreté; pour vous, vous devez soupirer après d'autres richesses, après les richesses véritables et qui vous appartiendront réellement. Mais « si vous n'avez pas été fidèles dans les richesses « injustes, qui vous confiera les véritables? Et si « vous n'avez pas été fidèles dans le bien d'autrui, « qui vous donnera celui qui est à vous [1]? »

9. Mais il est évident que selon leur habitude les Manichéens dénaturent le sens des prophéties. Si peu effectivement que l'on examine le contexte du passage dont ils abusent, on remarquera qu'il n'y est pas question de cet or et de cet argent qui font tourner la tête à l'avare, mais plutôt de l'or et de l'argent dont parle l'Apôtre quand il dit : « Si on élève sur ce fondement un « édifice d'or, d'argent, de pierres précieuses [2]. » Ce même or et cet argent formaient le trésor mystérieux qui d'après le Sauveur fut trouvé dans un champ et qu'un homme merveilleusement et admirablement avare s'empressa d'a-

[1] Rom. I, 25.

[1] Luc XVI, 9-12. — [2] I Cor. III, 12. — [3] Matt. XIII, 44.

cheter après avoir vendu tout ce qu'il possédait [3].

N'est-ce pas effectivement le Seigneur qu'annonçait le Prophète ; et dans son langage figuré, comme il l'est d'ordinaire, ne désignait-il pas l'époque du siècle nouveau, c'est-à-dire de l'Église, quand il disait : « Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et la terre, la mer et l'aride ; « j'ébranlerai tous les peuples, et le Désiré de « toutes les nations viendra, et je remplirai cette « maison de gloire, dit le Seigneur des armées? « L'or est à moi, l'argent aussi est à moi, dit le « Seigneur des armées. La gloire de ce temple « sera encore plus grande que celle du premier, « dit le Seigneur des armées, et je donnerai la « paix en ce lieu, dit le Seigneur des armées [1]. »

10. Si les Manichéens voulaient ne pas ressembler à ces chiens et à ces pourceaux auxquels il nous est interdit de jeter les choses saintes et les perles; s'ils demandaient pour recevoir, s'ils cherchaient pour découvrir et s'ils frappaient pour obtenir qu'on leur ouvrit [2]; ne pourraient-ils pas, sans le secours d'aucun interprète et sous la conduite du Saint-Esprit, voir que ce passage s'applique manifestement au peuple nouveau, c'est-à-dire au peuple chrétien dont le grand prêtre est Jésus le Fils de Dieu ? Il comprendraient surtout les paroles suivantes : « Encore un peu de temps, et j'ébranlerai le ciel et « la terre, la mer et l'aride; j'ébranlerai tous « les peuples et le Désiré de toutes les nations « viendra. — Et le Désiré des nations viendra ; » ces mots désignent le second avènement du Seigneur, quand il viendra avec gloire. Lors en effet qu'à son premier avènement il nous fut donné dans une chair mortelle par la Vierge Marie, il n'était pas le Désiré de toutes les nations, qui ne croyaient pas encore en lui. Mais en se répandant parmi tous les peuples, l'Évangile y allume le désir de le voir; car il a et il aura partout des élus qui disent de tout cœur en le priant : « Que « votre règne arrive [3]. » Au premier avènement la miséricorde a préparé le jugement, qui donnera tant d'éclat au second avènement. Il fallait donc d'abord ébranler le ciel, ce qui arriva lorsque l'Ange annonça à Marie qu'elle concevrait le Fils de Dieu, lorsqu'une étoile conduisit les Mages pour l'adorer, et lorsque des Anges encore apprirent sa naissance aux bergers ; ébranler la terre, étonnée de ses miracles; ébranler la mer, c'est-à-dire le monde où frémissait le bruit des persécutions; ébranler l'aride, car ceux qui croyaient en lui étaient affamés et altérés de justice; ébranler enfin toutes les nations, car son Évangile devait courir de toutes parts. Après cela doit paraître le Désiré de toutes les nations, et il viendra effectivement, comme l'a prédit le prophète ; et cette demeure, c'est-à-dire l'Église, sera remplie de gloire.

11. Il ajoute ensuite conséquemment : « L'or « est à moi, l'argent aussi est à moi. » C'est que toute la sagesse, signifiée par l'or, c'est que « les « paroles, les paroles pures du Seigneur, cet « argent épuré, purifié jusqu'à sept fois [1], » c'est que tout cet argent et cet or ne sont point aux hommes mais au Très-Haut ; et si sa maison est remplie de gloire, c'est que celui qui se glorifie doit se glorifier dans le Seigneur [2]. Pour faire rentrer au paradis l'homme qui en était sorti par orgueil, le grand prêtre qui habite cette maison mystérieuse a daigné se présenter comme un modèle d'humilité ; il l'atteste lui-même quand il crie dans l'Évangile : « Apprenez de moi que je suis doux et humble « de cœur [3]. » Afin donc que dans cette maison, c'est-à-dire dans son Église, nul ne s'attribue orgueilleusement ce qu'il peut avoir de sagesse dans ses sentiments ou dans ses discours, avec quelle salutaire précaution le Seigneur dit à tous : « L'or est à moi, l'argent aussi est à moi ! » Par là s'accomplira ce qui suit : « et la gloire de cette « dernière demeure sera plus grande que celle « de la première. » Car la première demeure, ou les habitants de la Jérusalem terrestre, « ignorent la justice de Dieu, cherchent à établir la « leur et conséquemment ne sont point soumis « à la divine justice, » comme le dit l'Apôtre [4]. Aussi considérez qu'en revendiquant la propriété de l'or et de l'argent, il leur a été impossible de parvenir à l'éternelle gloire de la dernière demeure. En disant, néanmoins : « La gloire de « cette dernière demeure sera plus grande que « celle de la première, » le prophète indique que celle-ci n'a pas été sans quelque gloire. C'est de cette gloire que parlait l'Apôtre lui-même quand il disait : « Si ce qui disparait a de la gloire, ce « qui demeure en a bien davantage [5]. »

12. Le dernier verset de ce passage prophétique est celui-ci : « Et dans ce lieu je donnerai « la paix, dit le Seigneur des armées. » Que signifie *dans ce lieu* ? Ne dirait-on pas que le Seigneur montre du doigt quelque chose de terrestre, puisque les lieux ne peuvent contenir que

[1] Agg. II, 7-10. — [2] Matt. VII, 6-8. — [3] Ib. VI, 10.

[1] Ps. XI, 7. — [2] II Cor. X, 17. — [3] Matt. XI, 29. — [4] Rom. X, 3. — [5] II Cor. III, 11.

des corps? On peut dont voir ici la résurrection générale des corps, laquelle fera le complément de la béatitude, car alors la chair ne convoitera plus contre l'esprit ni l'esprit contre la chair, En effet ce corps corruptible sera revêtu d'incorruptibilité, ce corps mortel d'immortalité [1]. Il n'y aura plus dans nos membres de loi pour lutter contre la loi de l'esprit, car « en ce lieu « je donnerai la paix, dit le Seigneur des ar- « mées. »

13. S'il s'agit du mépris de l'or et de l'argent matériels, combien les prophètes n'en ont-ils point parlé? et qui a pu fermer assez l'oreille à la divine parole pour ignorer ce qu'ils en on dit? Les Manichéens, pour séduire les esprits, citent ce texte de l'Apôtre : « L'avarice est la racine « de tous les maux, et en s'y laissant entraîner, « plusieurs ont dévié de la foi et se sont enga- « gés dans beaucoup de chagrins [2]. » Mais serait-il facile de découvrir dans l'ancien Testament un livre où l'avarice ne soit pas condamnée et vouée à l'exécration? Puisqu'il s'agit entre nous d'or et d'argent, pourquoi n'écoutent-ils pas cet oracle prophétique : « Ni leur or, ni leur argent ne pour- « ront les délivrer au jour de la colère divine [1]. » Ne suffirait-il pas d'entendre ce passage avec de bonnes dispositions, de s'en pénétrer l'âme, pour renoncer entièrement aux séductions d'une félicité trompeuse, pour se jeter dans les bras de Dieu, se dépouiller du vieil homme et se revêtir d'immortalité?

Mais pourquoi agiter plus longtemps cette question? Votre charité voit clairement, je n'en doute pas, que, devant les simples, les Manichéens s'appuient, non sur la vérité mais sur l'astuce, pour opposer une partie de l'Écriture à toute l'Écriture, les livres nouveaux aux livres anciens; et que pour faire illusion aux ignorants, ils prennent des phrases isolées entre lesquelles ils s'efforcent de montrer quelque contradiction. Mais dans le nouveau Testament lui-même, il n'y a ni une épître apostolique, ni un livre évangélique qu'on ne puisse défigurer également; on peut dans le même livre montrer des pensées opposées si on n'a le plus grand soin, en le lisant, d'étudier le contexte tout entier.

[1] I Cor. XV, 53. — [2] I Tim. VI 10.

[1] Ezéch. VII, 19.

SERMON LI.

LA DOUBLE GÉNÉALOGIE DE JÉSUS-CHRIST [1]

ANALYSE. — Après avoir félicité ses auditeurs de ce qu'ils ont préféré au spectacle profane le spectacle de la vérité évangélique, et après avoir plaint ceux que l'attachement aux divertissements publics retient éloignés de l'Église, saint Augustin aborde le sujet qu'il a promis de traiter le jour de Noël. Il s'agit d'expliquer pourquoi Jésus-Christ est né miraculeusement de Marie et pourquoi néanmoins sa double généalogie est la généalogie de Joseph. — I. Pour relever le courage et l'honneur du sexe qui nous a perdus, il convenait que Jésus-Christ naquît d'une femme. Comment savoir qu'il est né d'une femme? Par le témoignage de l'Église universelle et par le témoignage de l'Évangile, car si l'on rencontre des difficultés dans l'Évangile, elles s'évanouissent bientôt quand on croit avec une humble soumission. Or l'Évangile rapporte expressément, non-seulement que le Fils de Dieu a pris chair dans la race de David et d'Abraham, mais encore qu'il est né miraculeusement de la Vierge Marie. En vain objecte-t-on que l'Évangéliste est dans l'erreur lorsqu'il rapporte le nombre des générations. Son calcul n'est pas erroné, et ce qu'il a d'étonnant figure d'une manière admirable comment le Sauveur en convertissant les hommes devait être la pierre angulaire qui réunirait entre eux les Juifs et les païens devenus chrétiens. — II. Pourquoi la généalogie du Sauveur est-elle celle de Joseph et non celle de Marie? — C'est que Joseph est le père de Jésus-Christ. Ainsi l'enseigne l'Évangile à plusieurs reprises, ainsi le veut son titre véritable d'époux de Marie, ainsi l'exige la filiation adoptive. Si maintenant les Évangélistes attribuent deux pères à Joseph, c'est qu'il arrivait souvent chez les Juifs qu'un fils portait en même temps le nom de son père légal et le nom de son père réel. Si d'un autre côté saint Matthieu compte les générations en descendant tandis que saint Luc les énumère en remontant, si l'un en compte quarante et l'autre soixante dix-sept, c'est dans un but mystérieux, c'est pour faire connaître que le Fils de Dieu est descendu parmi nous pour se charger de nos péchés et qu'il est remonté vers son Père après les avoir effacés.

1. Dieu a excité l'attente de votre charité, qu'il daigne la remplir. Nous comptons, il est vrai, que ce que nous allons vous adresser ne vient pas de nous mais de Lui; nous disons cependant avec beaucoup plus de raison que l'Apôtre dans son humilité, que « nous portons ce trésor dans des « vases d'argile, afin que la grandeur appartienne « à la puissance de Dieu et ne vienne pas de « nous [1]. » Je le vois, vous vous souvenez de notre engagement; c'est en Dieu que nous l'avons con-

[1] Matt. I. Luc III.

[1] II Cor. IV 7.

tracté, et c'est par lui que nous l'accomplissons. Nous le prions en vous promettant, et c'est lui qui nous donne de nous acquitter aujourd'hui.

Votre charité n'a pas oublié que le matin de la Nativité du Seigneur, nous avons ajourné la solution de la question qui avait été proposée. C'est qu'en effet beaucoup de ceux qu'importune la parole de Dieu célébraient avec nous la solennité exigée par ce grand jour. Mais aujourd'hui il n'y a, je crois, que ceux qui désirent l'entendre, et nous ne parlons ni à des cœurs sourds ni à des âmes dégoûtées. Le désir que je vois en vous est de plus une prière en ma faveur.

Un autre motif m'encourage : le jour des jeux publics a emporté d'ici un grand nombre de malheureux, pour le salut desquels nous vous recommandons une sollicitude aussi empressée que la nôtre : priez Dieu avec ferveur pour eux, car appliqués comme ils sont aux spectacles de la chair, ils ne connaissent point encore les doux spectacles de la verité. Je sais et je sais avec certitude qu'à votre société appartiennent plusieurs de ceux qui nous délaissent aujourd'hui. Ils déchirent ainsi ce qu'ils ont cousu ; car les hommes changent et en bien et en mal : nous éprouvons chaque jour la joie et la tristesse de ces vicissitudes : joie, quand ils se corrigent ; tristesse, quand ils se perdent. Aussi le Seigneur n'assure pas le salut à celui qui commence : « celui qui « persévèrera jusqu'à la fin, dit-il, celui-là sera « sauvé [1]. »

2. Mais était-il possible que Notre-Seigneur Jésus-Christ, que le Fils de Dieu, qui a daigné se faire en même temps fils de l'homme, nous accordât rien de plus admirable, rien de plus magnifique, que de faire entrer dans son bercail, non-seulement les spectateurs de ces jeux frivoles, mais encore ceux qui s'y donnent en spectacle ? Car il poursuit pour les sauver et les amis des gladiateurs et les gladiateurs eux-mêmes. Lui-même d'ailleurs n'a-t-il pas été donné en spectacle ? Apprends de quelle manière. Il a dit, il a prédit longtemps auparavant, il a annoncé, comme si la chose était déjà accomplie, il a dit expressément dans un psaume : « Ils ont creusé « mes mains et mes pieds, ils ont compté tous « mes os. » Voilà comment il a été donné en spectacle, ses os mêmes ont été comptés. Il exprime plus clairement encore cette idée de spectacle : « Ils m'ont regardé, dit-il, ils m'ont « considéré attentivement [2]. » Spectacle de dérision, car on n'avait pour lui, même en ce moment, aucune bienveillance, on ne montrait que de la fureur. Ainsi voulut-il que dès l'origine ses martyrs fussent également livrés en spectacle. « Nous sommes en spectacle, dit l'Apôtre, au « monde, aux anges et aux hommes [1]. »

Or il y a pour cette dernière sorte de spectacles deux espèces de spectateurs ; les spectateurs charnels et les spectateurs spirituels. Les spectateurs charnels regardent comme des misérables ces martyrs qui sont exposés aux bêtes, qui périssent la tête tranchée ou consumés par la flamme ; ils les détestent et les ont en horreur. Les autres spectateurs, comme les saints anges eux-mêmes, considèrent moins leurs chairs en lambeaux qu'ils n'admirent l'intègre vigueur de leur foi. Quel spectacle en effet pour les yeux du cœur qu'une âme montre ce que vous préférez invincible dans un corps en ruine ! Ce sont ces spectacles que vous contemplez volontiers lorsqu'on en lit les actes dans l'Église ; car vous n'y entendriez rien si vous n'y voyiez rien ; et aujourd'hui par conséquent vous ne renoncez point, aux spectacles vous montrez ceux que vous préférez.

Que Dieu donc vous accorde la grâce de rendre compte avec bonté de vos spectacles pieux, à ces amis que vous plaignez aujourd'hui d'avoir couru à l'amphithéâtre et d'avoir refusé de venir à l'église ; qu'ils commencent à mépriser ces jeux profanes dont l'amour les rend méprisables eux-mêmes, et qu'avec vous ils aiment ce Dieu dont ne peut rougir aucun de ceux qui l'aiment, car l'aimer c'est aimer l'invincible. Qu'avec vous ils aiment le Christ, le Christ qui a voulu paraître vaincu pour vaincre l'univers. Ne voyons-nous pas aujourd'hui, mes frères, qu'il l'a vaincu en effet ? Il a soumis toutes les puissances ; sans soldat superbe et avec sa croix chargée d'outrages, il a courbé les rois sous son joug ; il n'a point fait sang avec le glaive, il est resté attaché à la croix et en souffrant dans son corps il a triomphé des âmes. Ses membres s'élevaient sur le gibet et sous ce gibet il abaissait les cœurs. Et quel diamant brille avec plus d'éclat sur le diadème, que la croix du Christ sur le front des monarques ? Non, en vous attachant à lui, vous n'avez jamais à rougir.

Combien reviennent de l'amphithéâtre, vaincus parce que sont vaincus ceux pour qui ils se sont pris d'une folle passion ? Ne seraient-ils pas plus vaincus encore si leurs partisans triomphaient ? Ils seraient alors livrés à une vaine joie, ils s'aban-

[1] Matt. x 22. — [2] Ps. xxi. 17. 18.

[1] I Cor. iv, 9.

donneraient au plaisir inspiré par leur passion insensée. Aussi sont-ils défaits au moment même où ils courent au théâtre. Combien n'y en a-t-il pas, mes frères, qui aujourd'hui ont hésité de savoir s'ils iraient là ou s'ils viendraient ici? Ceux d'entre eux qui dans ce moment de doute ont regardé le Christ et sont accourus à l'Eglise, ont triomphé, non pas d'un homme quelconque mais du diable même, le plus méchant ennemi du genre humain. Ceux au contraire qui ont alors préféré courir au théâtre, ont été vaincus au lieu d'être vainqueurs avec les premiers. Or si ceux-ci ont vaincu, c'est en Celui qui a dit : « Réjouissez-« vous, car j'ai vaincu le monde [1]. » Il est en effet comme le général qui s'est laissé attaquer pour former le soldat au combat.

3. Or c'est pour nous donner cette leçon que Jésus-Christ Notre-Seigneur s'est fait homme en naissant d'une femme. — L'eût-il moins donnée, s'il ne fût né de la vierge Marie, dira-t-on ? Il voulait être homme, il pouvait l'être sans avoir une mère ; le premier homme formé par lui n'en avait pas. — Voici ma réponse. Pourquoi, demandes-tu, a-t-il voulu naître d'une femme ? Et pourquoi, répliquerai-je, aurait-il refusé d'avoir une femme pour mère? Supposé que je ne puisse expliquer les motifs de son choix ; dis-moi d'abord ce qui lui défendait de naître d'une femme. N'a-t-on pas observé déjà qu'en fuyant un sein maternel il aurait comme reconnu qu'il pouvait en être souillé ? Plus il était par sa nature au dessus de toute souillure possible, moins il devait craindre de se souiller dans le sein de sa mère ; de plus il a voulu en naissant d'elle, nous révéler quelques traits d'un mystère important.

Il est vrai, mes frères, et nous l'avouons, si le Seigneur avait voulu se faire homme sans naître d'une femme c'était chose facile à sa Majesté suprême. S'il a pu naître d'une femme sans le concours d'aucun homme, ne pouvait-il naître aussi sans l'intermédiaire d'aucune femme? Mais il nous a appris qu'aucun sexe, car il y en a deux dans le genre humain, ne doit désespérer. Si étant du sexe masculin, comme il devait en être, il ne s'était pas choisi une mère, les femmes tomberaient dans le désespoir au souvenir de leur premier péché, car c'est la femme qui a séduit le premier homme ; elles croiraient qu'elles n'ont absolument aucun motif d'espérer au Christ. Le Christ a donc préféré pour lui le premier sexe, mais en naissant d'une femme il console les femmes et il semble leur dire : Pour vous apprendre qu'aucune créature de Dieu n'est mauvaise par nature et qu'elle n'a été pervertie que par un plaisir coupable, lorsque j'ai créé l'homme au commencement du monde je l'ai créé mâle et femelle. Je ne condamne point ce que j'ai fait. Je suis homme, mais né d'une femme. Non, je ne condamne point la créature que j'ai faite, je condamne le péché que je n'ai pas fait. Que chaque sexe reconnaisse comment je l'honore ; mais aussi que chacun d'eux confesse son iniquité et espère le salut. La femme pour tromper l'homme lui a présenté une coupe empoisonnée ; elle lui offrira pour le relever la coupe du salut, et la femme en devenant mère du Christ réparera la faute qu'elle a faite en séduisant l'homme. Aussi ce sont des femmes qui les premières apprirent aux Apôtres la résurrection du Seigneur. Une femme avait annoncé la mort à son époux dans le paradis ; des femmes aussi ont annoncé le salut aux hommes dans l'Eglise. Les Apôtres devaient annoncer aux nations la résurrection du Christ ; ce sont des femmes qui l'ont annoncée aux Apôtres. Personne ne doit donc reprocher au Sauveur d'être né d'une femme : une telle naisance ne pouvait le souiller, et il convenait que le Créateur honorât ce sexe.

4. Comment nous amener à croire, poursuivent-ils, que le Christ est né d'une femme ? Je répondrai : Par l'Evangile, cet Evangile qui a été prêché et qui l'est encore à tout l'univers. Mais ces aveugles essaient de révoquer en doute ce qui est admis par toute la terre ; ils veulent communiquer leur aveuglement, et en cherchant à ébranler la certitude de ce qu'il faut croire, ils ne voient point ce qu'il faut voir. — Ne nous impose pas, s'écrient-ils, l'autorité de l'univers ; ouvrons les Ecritures. Ne fais pas le populaire ; c'est la multitude séduite qui est pour toi. — La multitude séduite est avec moi? Mais cette multitude n'était-elle pas d'abord le petit nombre ? Comment s'est formée cette multitude dont les accroissements ont été annoncés si longtemps d'avance? On n'a pas vu ces accroissements et on les a prédits. Eh quoi? Abraham n'était pas un petit nombre, il était seul. Remarquez-le, mes frères, Abraham était seul alors, seul dans tout le monde, seul dans tout l'univers, seul parmi tous les peuples ; néanmoins il lui fut dit : « Dans un rejeton « de ta race toutes les nations seront bénies [1]. » Et ce que seul alors il croyait de son unique

1. Jean XVI, 33.

1. Gen. XXII, 18.

héritier, un grand nombre le voient aujourd'hui réalisé dans la multitude de ses descendants. Il ne voyait pas et il croyait ; on voit aujourd'hui et l'on conteste : ce que Dieu disait alors à un seul homme, ce que celui-ci croyait, est maintenant contesté par un petit nombre, tout réalisé qu'il est dans la multitude. Car Celui qui a fait de ses disciples des pêcheurs d'hommes, a pris dans ses réseaux tous les genres d'autorité. Faut-il ajouter foi au grand nombre ? Qu'y a-t-il de plus nombreux que l'Eglise, répandue dans tout l'univers ? Aux riches ? Combien de riches sont entrés dans son sein ! Aux pauvres ? Combien de milliers d'entre eux l'on y compte ! Aux nobles ? La noblesse y est presque tout entière. Aux rois ? On les voit tous soumis au Christ. A l'éloquence, à la science, à la sagesse ? Combien d'orateurs, combien de savants, combien de philosophes du siècle entraînés dans les mailles de ces pêcheurs, retirés de l'abîme et placés sur les rivages du salut ! Tous ont les yeux fixés sur Celui qui est descendu pour guérir l'âme humaine de la grande maladie qui la dévore, de l'orgueil, et qui a choisi ce qui est faible pour confondre ce qui est fort ; ce qui est insensé pour confondre les sages, ou plutôt ceux qui le paraissent sans l'être ; ce qui est bas selon ce monde et ce qui n'est rien pour détruire ce qui est [1].

5. Dis tout ce qu'il te plaira, reprennent-ils, nous avons remarqué qu'à l'endroit même où ils vous rapportent la naissance du Christ, les Evangiles sont en contradiction ; or deux assertions contradictoires ne sauraient être également vraies. Donc après avoir montré cette contradiction, je dois rejeter ta foi ; ou bien pour justifier ta foi, montre-moi l'accord des Evangiles. — Quelle contradiction me signaleras-tu ? — Une contradiction manifeste et que personne ne saurait contester. — Je vous la ferai connaître sans crainte parceque vous êtes fidèles.

Remarquez, mes bien-aimés, combien est salutaire cet avertissement de l'Apôtre : « Marchez « donc en Jésus-Christ notre Seigneur selon que « vous l'avez reçu, enracinés en lui, édifiés sur « lui et affermis dans la foi. » Nous devons en effet nous attacher fortement à lui, avec une foi simple et inébranlable ; à cause de cette fidélité il nous découvrira ce qui est caché en lui, car, dit le même Apôtre, « en lui sont cachés tous « les trésors de la sagesse et de la science [2]. » Or s'il les cache, ce n'est pas pour les refuser, c'est pour exciter le désir de les posséder. Telle est l'utile conséquence de ce qu'on garde sous le secret. Respectes-y ce que tu ne comprends pas encore, et respecte-le d'autant plus que plus de voiles le dérobent à tes yeux. Plus un personnage est honorable, plus sont nombreux les voiles appendus dans sa demeure. Ces voiles inspirent le respect pour ce que l'on ne voit pas. Ils se lèvent pour ceux qui les honorent, tandis qu'on en éloigne ceux qui jettent sur eux le mépris. Aussi pour nous n'y a-t-il plus de voile depuis que nous avons passé au Christ [1].

6. Plusieurs donc nous accusent. Matthieu est-il sûrement un évangéliste, demandent-ils ? La piété sur les lèvres aussi bien que la religion dans le cœur, nous répondons avec une entière certitude : Matthieu est un Evangéliste. — As-tu foi en lui, reprennent-ils ? — Qui ne répondrait comme le fait entendre votre pieux murmure : J'ai foi en lui ? Eh bien, mes frères, si vous avez cette ferme foi, il n'est rien qui puisse vous faire rougir. Celui qui vous parle a été déçu pendant quelque temps. Tout jeune encore je voulais discuter les Ecritures avec subtilité plutôt que de les interroger avec piété, mes mœurs dépravées avaient fermé pour moi la porte de mon Maître et au lieu de frapper pour qu'elle s'ouvrît, je continuais à la fermer, car je cherchais avec orgueil ce qu'on ne peut découvrir qu'avec humilité. Ah ! que vous êtes bien plus heureux aujourd'hui ! Vous apprenez avec tant de tranquillité et de sécurité, vous qui êtes encore comme des enfants dans le nid de la foi et qui recevez simplement la nourriture spirituelle ! Je me croyais capable de prendre mon essor, j'eus le malheur de quitter le nid et je tombai avant de m'élever. Pour m'épargner d'être foulé par les passants et m'arracher à la mort, la miséricorde du Seigneur m'a ramassé et replacé dans ce nid. Voici donc ce qui me tourmentait. Je vous en parle maintenant et je vous l'explique sans crainte au nom du Seigneur.

7. J'avais commencé de le dire, on nous accuse de la manière suivante. Matthieu est-il un évangéliste demande-t-on, et avez-vous foi en lui ? — Nous confessons que Matthieu est un évangéliste et conséquemment nous avons confiance en lui. — Remarquez les générations du Christ, d'après Matthieu. « Livre de la généralogie de Jésus-« Christ, fils de David, fils d'Abraham. » Comment est-il fils de David, comment fils d'Abraham ?

[1] I Cor. I, 27, 28. — [2] Coloss. II, 6 7 3.

[1] II Cor. III 16.

On ne saurait le montrer qu'en traçant la suite des générations; car ni Abraham ni David n'étaient plus sûrement de ce monde, quand le Seigneur naquit de la vierge Marie. — Et tu le prétends fils de David, et en même temps fils d'Abraham ? Ainsi demandons à Matthieu de prouver ce qu'il dit; j'attends de lui la généalogie du Christ.

« Abraham, poursuit-il, engendra Isaac; Isaac « engendra Jacob ; Jacob engendra Juda et ses « frères ; Juda engendra de Thamar Pharés et « Zara; Pharés engendra Esron; Esron engendra « Aram; Aram engendra Aminadab; Aminadab « engendra Naasson ; Naasson engendra Sal- « mon ; Salmon engendra Booz, de Rahab ; « Booz engendra Obed, de Ruth ; Obed engendra « Jessé; Jessé engendra David, roi. »

Observez maintenant comment on va de David au Christ, qui vient d'être appelé fils d'Abraham et fils de David : « David engendra Salomon, de « celle qui fut femme d'Urie ; Salomon engendra « Roboam ; Roboam engendra Abias ; Abias « engendra Asa; Asa engendra Josaphat; Josa- « phat engendra Joram ; Joram engendra Osias; « Osias engendra Joatham ; Joatham engendra « Achaz ; Achaz engendra Ezéchias ; Ezéchias « engendra Manassés; Manassés engendra Amon; « Amon engendra Josias; Josias engendra Jécho- « nias et ses frères vers la transmigration de « Babylone. Et après la transmigration de Baby- « lone, Jéchonias engendra Salathiel ; Salathiel « engendra Zorobabel ; Zorobabel engendra « Abiud ; Abiud engendra Eliachim ; Eliachim « engendra Azor ; Azor engendra Sadoc ; Sadoc « engendra Achim ; Achim engendra Eliud ; « Eliud engendra Eléazar ; Eleazar engendra « Mathan ; Mathan engendra Jacob ; Jacob en- « gendra Joseph, l'époux de Marie, de laquelle « est né Jésus qui est appelé le Christ. » Il suffit donc de suivre l'ordre et la série des générations pour comprendre que le Christ est en même temps fils de David et fils d'Abraham.

8. Ceci fidèlement établi, on appuie une première accusation sur les paroles suivantes de saint Matthieu. « Il y a donc en tout, d'Abraham « jusqu'à David, quatorze générations ; de David « jusqu'à la transmigration de Babylone, qua- « torze générations; et de la transmigration de « Babylone jusqu'au Christ, quatorze généra- « tions. » L'Evangéliste continue ensuite son récit, et pour rapporter comment le Christ naquit de la Vierge Marie, il ajoute : « Telle était donc la gé- « néalogie du Christ. » Il a suffi en effet de parcourir la série de ses ancêtres pour comprendre qu'il est vraiment fils de David et fils d'Abraham.

Il faut relater maintenant comment il est né et comment il s'est révélé aux hommes; c'est sur ce récit que s'appuie notre foi quand elle nous montre que Jésus-Christ Notre-Seigneur est né du Père éternel, qu'il est coéternel lui-même à Celui qui l'a engendré avant tous les siècles, avant toute création, que tout a été fait par lui; quand de plus nous confessons également qu'il est né de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit. Rappelez-vous en effet, car vous le connaissez, puisque je parle à des Catholiques, à mes frères, que telle est effectivement notre foi, celle que nous professons et publions hautement. Pour elle sont morts dans tout l'univers des milliers de martyrs.

9. Voici donc ce qu'ils veulent tourner en dérision pour ôter toute confiance aux livres évangéliques; ils prétendent que nous croyons trop légèrement ce qui suit : « Marie sa mère « étant fiancée à Joseph, il se trouva qu'avant « leur union elle avait conçu de l'Esprit-Saint. « Mais Joseph son époux était un homme juste « et ne voulait point la manifester; c'est pour- « quoi il chercha à la laisser secrètement. » Etranger à cette conception, il en concluait qu'elle était adultère. « Il était juste, dit l'Ecri- « ture, et ne voulait pas la manifester, » c'est-à-dire la diffâmer, ainsi que portent plusieurs exemplaires. « Aussi voulut-il la laisser secrète- « ment. » Il est époux et il se trouble; mais il est juste et il ne frappe pas. Telle est en effet la justice attribuée à cet homme, qu'il ne veut point conserver une adultère et qu'il n'ose la châtier en la diffâmant. « Il voulut la laisser secrète- « ment, » est-il dit; car loin de la punir il ne voulait pas même la faire connaître.

Voyez combien sa justice était véritable ! S'il voulait l'épargner, ce n'était point un effet de la passion. En pardonnant à des épouses adultères beaucoup obéissent à l'amour charnel; ils veulent les conserver malgré leur crime pour assouvir leur honteuse convoitise. Mais le juste Joseph ne veut point conserver sa femme; son affection n'est donc pas charnelle. Il ne veut pas non plus la punir; il a donc pour elle une vraie compassion. Que ce juste est admirable ! Sans conserver l'adultère il ne lui pardonne point par affection charnelle; et toutefois il ne la châtie ni ne la fait connaître. N'a-t-il pas été bien

choisi pour rendre témoignage à la virginité de son épouse? Est-il étonnant que si la faiblesse humaine l'a fait chanceler, il ait été raffermi par une autorité divine?

10. Voici en effet ce qui suit dans le récit évangélique: « Comme il s'occupait de ces pen- « sées, un ange du Seigneur lui apparut en songe « et lui dit : Joseph, fils de David, ne crains pas « de prendre avec toi Marie ton épouse; car ce « qui a été engendré en elle est du Saint-Esprit. « Elle enfantera un fils auquel tu donneras le « nom de Jésus. » Pourquoi ce nom de Jésus? « Parceque, poursuit l'ange, c'est lui qui sau- « vera son peuple de ses péchés [1]. » Il faut ainsi entendre que le nom hébreu de Jésus signifie Sauveur, c'est l'explication même du céleste messager. En effet, comme si on lui avait demandé: Pourquoi s'appellera-t-il Jésus? Il ajoute en expliquant le sens de ce mot : « Parce que c'est lui « qui sauvera son peuple de ses péchés. » Notre foi pieuse, notre inébranlable conviction est donc que le Christ est né de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit.

11. Et qu'objectent nos adversaires? — Si je découvre une erreur dans ce récit, tu ne saurais l'admettre avec certitude dans son intégrité. — Montre-m'en une, voyons. — Je compte les générations. — C'est à cela en effet que nous invitent, que nous entraînent nos adversaires par leurs accusations. Mais si nous vivons dans la piété, si nous croyons au Christ, si nous ne cherchons point à sortir prématurément du nid, leurs efforts aboutissent à nous faire mieux connaître les mystères.

Que votre sainteté remarque ici de quelle utilité sont pour nous les hérétiques; j'entends de quelle utilité selon Dieu, qui tire le bien du mal même. Pour eux ils recevront ce que mérite leur volonté perverse, ils ne seront pas récompensés du bien que Dieu sait tirer de leurs actes. Citons Judas : quels heureux résultats Dieu a su faire découler de sa conduite! Les nations doivent leur salut à la passion du Sauveur; mais le Sauveur ne doit-il pas sa passion à la trahison de Judas? Dieu donc sauve les peuples par la passion de son Fils et il punit Judas de son crime. C'est ainsi qu'en se contentant de la simplicité de la foi, nul ne pénétrerait les mystères de l'Ecriture; et comme nul ne s'occuperait de les pénétrer s'il n'y était poussé par les accusateurs, on ne les éclaircirait point. Devant les calomnies des hérétiques, les faibles se troublent; en se troublant ils cherchent, et en cherchant ils font comme ces petits enfants qui frappent de la tête le sein de leur mère pour en faire couler autant de lait qu'il leur en faut. Les faibles une fois troublés cherchent donc; et ceux qui connaissent, ceux qui ont approfondi parcequ'ils ont médité et que Dieu a ouvert à leur persévérance, leur exposent à leur tour la vérité découverte par eux. Il est donc incontestable qu'en cherchant par leurs accusations à entraîner dans l'erreur, ces hérétiques servent à faire briller la vérité. On la chercherait avec plus de négligence, si elle ne rencontrait des ennemis menteurs. « Il faut, est-il écrit, qu'il y ait des hérésies. » Et comme si nous en demandions la raison : « Afin que l'on connaisse ceux qui sont éprou- « vés parmi vous, » continue aussitôt l'écrivain sacré [1].

12. Qu'objectent enfin nos adversaires? — Matthieu résume le nombre des générations; d'Abraham à David il en compte quatorze; quatorze depuis David jusqu'à la transmigration de Babylone; et depuis la transmigration de Babylone jusqu'au Christ, quatorze encore. Multiplie quatorze par trois, tu obtiens quarante-deux. Pour eux, en additionnant ces générations, ils n'en trouvent que quarante-et-une, ce qui provoque leurs accusations, leurs dérisions et leurs insultes.

Mais pourquoi l'Evangile affirme-t-il qu'il y a trois fois quatorze générations, tandis qu'en les prenant toutes l'une après l'autre on en obtient, non pas quarante-deux, mais quarante-et-une? C'est assurément un profond mystère. Et nous sommes heureux, nous remercions le Seigneur de nous faire découvrir, à l'occasion des outrages lancés contre nous, une vérité d'autant plus agréable à saisir qu'elle était plus profondément ensevelie dans l'ombre. Nous le disions en commençant, nous donnons ici un spectacle tout spirituel.

D'Abraham à David, il y a donc quatorze générations. On reprend ensuite à Salomon, fils de David, et de Salomon on va jusqu'à Jéchonias, sous qui eut lieu la transmigration de Babylone. Or en comprenant Salomon, le chef de cette série et Jéchonias qui en est le terme, on compte encore quatorze générations. Pour la troisième série, elle commence à ce même Jéchonias.

13. Que votre sainteté goûte ici un mystère

[1] Matt. I, 1-21.

[1] I Cor. XI, 19.

plein de douceur. Je vous avoue que mon cœur y trouve d'ineffables délices, et j'aime à croire que vous direz comme moi lorsque je vous aurai exposé et fait goûter ma pensée. Ecoutez donc.

De Jéchonias qui ouvre la troisième série, jusqu'à Jésus-Christ Notre-Seigneur, il y a quatorze générations; ainsi Jéchonias est compté deux fois, une fois pour fermer la deuxième série et une autre fois pour ouvrir la troisième. Pourquoi, demandera-t-on, Jéchonias est-il compté deux fois? Rien n'arrivait chez le peuple d'Israël qui ne fût un mystère de l'avenir. La raison ne défend pas de compter deux fois Jéchonias. Voici la limite qui sépare deux propriétés, une pierre ou une cloison quelconque : chaque propriétaire ne part-il pas de cette borne quand il s'agit de mesurer?

Pourquoi néanmoins ne comptons-nous pas de la même manière les deux précédentes séries; la première, qui comprend quatorze générations depuis Abraham jusqu'à David, et la deuxième qui en comprend quatorze aussi, non pas depuis David inclusivement, mais depuis Salomon? Il en faut donner le motif : c'est ici le profond mystère. Que votre sainteté nous prête toute son attention.

La transmigration de Babylone eut lieu, lorsque le roi Jéchonias succéda à son père qui venait de mourir. La couronne fut enlevée à ce prince et un autre prit sa place; ce fut néanmoins de son vivant que le peuple de Dieu émigra parmi les gentils. On ne cite de Jéchonias aucune faute qui ait pu le faire détrôner, on parle plutôt des crimes de ses successeurs. Arrive donc la captivité, on va à Babylone. Les impies seuls n'en prennent pas la route, des saints mêmes vont avec eux en captivité et l'on y voit le prophète Ezéchiel, l'on y voit Daniel et ces trois enfants qu'illustrèrent les flammes de la fournaise. Tous suivaient les conseils du prophète Jérémie.

14. N'oubliez pas que Jéchonias fut réprouvé innocemment, qu'il cessa de régner et passa parmi les gentils à l'époque où eut lieu la transmigration de Babylone : voyez ici une image anticipée de ce qui devait arriver à Jésus-Christ Notre-Seigneur. Les Juifs ne voulurent plus que Notre-Seigneur Jésus-Christ régnât sur eux, et pourtant ils n'avaient trouvé en lui aucune faute. Il fut rejeté dans sa personne, rejeté dans la personne de ses serviteurs, qui passèrent alors à Babylone, c'est-à-dire parmi les gentils. Le prophète Jérémie commandait de la part de Dieu d'aller à Babylone, et les prophètes qui s'y opposaient étaient par lui traités de faux-prophètes. Vous qui lisez les Ecritures, vous savez que nous n'inventons pas : ceux qui ne les lisent pas doivent nous croire. Jérémie donc faisait au nom du Seigneur des menaces à qui refusait d'aller à Babylone, et il promettait à ceux qui y allaient, le repos et l'espèce de bonheur que procurent la plantation des vignes, la culture des arbres et l'abondance des récoltes[1]. Et comment en réalité et non plus en figure, le peuple d'Israël passa-t-il à Babylone? Mais d'où étaient les Apôtres? N'étaient-ils pas des Juifs? D'où était Paul lui-même? « Je suis Israélite, dit-il, de la race « d'Abraham, de la tribu de Benjamin[2]. » Beaucoup de Juifs crurent donc en Jésus-Christ. Parmi eux furent choisis les Apôtres; de leur nombre se trouvaient ces cinq cents frères et plus, qui méritèrent de voir le Seigneur après sa résurrection[3]; parmi eux comptaient encore ces cent vingt disciples que le Saint-Esprit trouva assemblés dans une même demeure lorsqu'il descendit du ciel[4]. Et lorsque les Juifs repoussèrent ensuite la prédication de la vérité, que leur dit l'Apôtre dans les Actes des Apôtres? « Nous étions envoyés vers vous; mais puisque « vous rejetez la parole de Dieu, nous nous « tournons à l'instant vers les gentils[5]. » Ainsi se fit spirituellement, à l'époque de l'incarnation du Seigneur, la transmigration de Babylone figurée au temps de Jérémie.

Mais que disait des Babyloniens Jérémie aux émigrants? « Leur paix fera votre paix[6]. » Et lorsque sous la conduite du Christ et des Apôtres Israël allait aussi à Babylone, en d'autres termes, lorsque l'Evangile passait aux gentils, que dit l'Apôtre comme pour interpréter Jérémie? « Je « demande avant tout qu'on fasse des prières, « des demandes, des supplications, des actions « de grâces, pour tous les hommes, pour les rois « et tous ceux qui sont en dignité, afin que nous « menions une vie paisible et tranquille, avec « toute piété et chasteté[7]. » Les princes n'étaient pas encore chrétiens et il priait pour eux. Les prières d'Israel furent exaucées à Babylone. Les prières de l'Eglise ont été également exaucées; et les princes sont devenus chrétiens, et vous voyez l'accomplissement de cette prophétie figurative : « Leur paix fera votre paix. » Ils ont

[1] Jerem. xxvii. — [2] Rom. xi, 1. — [3] I Cor. xv, 6. — [4] Act. i, 15; ii, 1-4. — [5] Act. xiii, 46. — [6] Jerem. xxix, 7. — [7] I Tim. ii, 1, 2.

reçu effectivement la paix du Christ et ils ont cessé de persécuter les chrétiens. Aussi a-t-on bâti des Églises à la faveur de cette paix, établi et cultivé de nouveaux peuples dans le champ de Dieu, et toutes les nations s'enrichissent par la foi, par l'espérance et par la charité qu'inspire le Christ.

15. La transmigration de Babylone eut lieu sous Jéchonias, à qui on ne permit plus de régner sur les Juifs : c'était un emblème du Christ dont les Juifs ne voulurent plus pour leur roi. Israël passa parmi les gentils : les prédicateurs de l'Evangile se tournèrent aussi vers les peuples païens. Est-il alors étonnant que l'on compte deux fois le nom de Jéchonias? Jéchonias figurait le Christ passant des Juifs aux gentils. Mais ainsi placé entre les Juifs et les gentils, qu'est-ce que le Christ? N'est-il pas cette célèbre pierre angulaire? Considère l'angle d'une maison : cet angle ne termine-t-il pas un mur pour en commencer un autre? On comprend également la pierre angulaire dans la mesure de l'un et de l'autre mur ; il unit les deux murs et on le compte deux fois. En figurant le Seigneur, Jéchonias le figurait donc comme prierre angulaire. Et de même qu'on ne laissa point ce prince régner sur les Juifs, et qu'il alla à Babylone ; ainsi « après avoir été rejeté par les architectes » le Christ « est devenu la pierre angulaire [1], » l'Evangile a été annoncé aux gentils.

Ne crains donc pas de compter deux fois cette première pierre angulaire; tu obtiendras le total de l'écrivain sacré, tu compteras jusqu'à trois fois les quatorze générations, sans néanmoins parvenir à la somme de quarante-deux, mais à la somme de quarante-et-une. Quand on compte des pierres placées en ligne droite, on ne compte chacune d'elles qu'une seule fois; mais si la ligne se brise pour former un angle, il faut compter deux fois la pierre qui forme cet angle; cette pierre appartient réellement et au mur qui se termine à elle et à celui qui par elle commence. Ainsi en est-il des générations évangéliques. Tant qu'on reste chez le peuple juif, on compte en ligne droite les quatorze; mais lorsqu'on brise la ligne pour tourner du côté de Babylone, Jéchonias devient comme une pierre angulaire, et comme figure d'une autre pierre angulaire infiniment vénérable, il faut le compter deux fois.

16. Voici une autre de leurs accusations : c'est qu'on compte, disent-ils, les générations du Christ par Joseph, et non par Marie. Je prie votre sainteté de se rendre encore un peu attentive. On ne devait pas, disent-ils donc, compter ainsi par Joseph. — Et pourquoi ne devait-on pas compter par Joseph? Joseph n'était-il pas l'époux de Marie ? — Non, répondent-ils. — Qui ose dire non, quand, appuyée sur l'autorité d'un ange, l'Ecriture enseigne le contraire? « Ne crains pas, dit-elle, de prendre Marie pour « ton épouse ; car ce qui a été engendré en elle « vient du Saint-Esprit. » A Joseph encore elle commande de donner le nom à l'enfant, quoiqu'il ne soit pas né de lui. « Elle t'enfantera un fils et « tu lui donneras le nom de Jésus. » Ainsi tout en s'attachant à montrer que le saint Enfant n'est pas né de Joseph, tout en répondant aux inquiétudes de Joseph, qu'il « vient du Saint-« Esprit, » la même Ecriture ne lui ôte pas l'autorité paternelle, puisqu'elle lui commande de donner le nom à l'Enfant. Bien sûre enfin qu'elle ne lui doit pas la conception du Christ, la Vierge Marie le nomme père de son fils.

17. Observez dans quelles circonstances. Notre-Seigneur était âgé de douze ans, de douze ans comme homme ; car en tant que Dieu il est au dessus et en dehors de tous les temps; et il resta séparé d'eux dans le temple, discutant avec les docteurs qui admiraient sa doctrine. Au sortir de Jérusalem ses parents le cherchèrent dans leur compagnie, c'est-à-dire parmi ceux qui marchaient avec eux ; et ne le trouvant point, ils rentrèrent tout alarmés dans Jérusalem, et le trouvèrent discutant dans le temple avec les anciens, quoiqu'il ne fût, comme j'ai dit, âgé que de douze ans. Qui pourrait néanmoins s'en étonner? Le Verbe de Dieu ne garde jamais le silence, quoiqu'on ne l'entende pas toujours. On le découvre donc dans le temple et sa mère lui dit : « Pourquoi avez-vous agi de la sorte « envers nous? Votre père et moi nous vous « cherchions dans l'affliction. — Ignoriez-vous, « reprit-il, que je dois être occupé des intérêts « de mon Père [1]? » Il répondit ainsi comme étant le Fils de Dieu et dans le temple de Dieu. Ce temple en effet n'était par le temple de Joseph, mais le temple de Dieu.

Donc, objectera quelqu'un, il ne dit point qu'il était le fils de Joseph. — Ecoutez avec un peu plus de patience, mes frères, car nous avons peu de temps et il faut achever ce discours. Marie

[1] Ps. CXVII. 22.

[1] Luc II. 42-49.

ayant dit : « Votre père et moi nous vous cherchions dans l'affliction, » il répliqua : « Ignoriez-vous que je dois être occupé des affaires « de mon Père ? » Il ne voulait pas laisser croire que tout en étant leur fils il n'était pas en même temps le Fils de Dieu ; car il est et il est toujours le Fils de Dieu, créateur de ses parents mêmes. Mais fils de l'homme dans le temps et né miraculeusement d'une vierge, il avait néanmoins un père et une mère. Comment le prouver ? Marie l'a déjà dit : « Votre père et moi nous vous cherchions dans l'affliction. »

18. En vue surtout de l'instruction des femmes, de nos sœurs, ne passons point sous silence, mes frères, cette sainte modestie de la Vierge Marie. Elle avait donné le jour au Christ, un ange était venu vers elle et lui avait dit : « Tu « vas concevoir dans ton sein et tu enfanteras « un fils. Il sera grand et sera appelé le Fils du « Très-Haut [1]. » Elle avait mérité de donner le jour au Fils du Très-Haut, et elle était si humble! Même en se nommant elle ne se préférait pas à son mari, elle ne disait pas : moi et votre père, mais : « votre père et moi. » Elle ne considère point sa dignité de mère, mais l'ordre du mariage. Ah! Jésus-Christ est trop humble pour avoir enseigné l'orgueil à sa mère. « Votre père « et moi nous vous cherchions dans les lar- « mes. — Votre père, et moi » ensuite ; car l'homme est le chef de la femme[2]. Combien moins doivent s'enorgueillir les autres femmes ! Si ce nom a été donné à Marie, ce n'est point qu'elle ait perdu sa virginité, c'est pour suivre l'usage de sa nation. L'Apôtre a dit de Jésus-Christ Notre-Seigneur qu' « il est né d'une femme [3]; » mais sans se mettre en contradiction avec notre foi, qui professe hautement qu'il est né du Saint-Esprit et de la Vierge Marie, car elle conçut Vierge, Vierge elle enfanta et elle demeura Vierge. La langue hébraïque, en effet, donne le nom de femme à toutes les personnes du sexe. En voici une preuve manifeste ; c'est que la première femme, tirée par Dieu du côté d'Adam, portait ce nom avant de s'unir avec l'homme, ce qui n'arriva qu'après leur expulsion du paradis. L'Écriture dit expressément : « Dieu en forma la « femme [4]. »

19. Ainsi donc, lorsqu'en répondant : « Je « devais m'occuper des affaires de mon Père, » Jésus-Christ Notre-Seigneur indique que Dieu est son Père, il ne nie pas que Joseph le soit aussi. Où en est la preuve ? Dans l'Écriture quand elle dit : « Et il leur répondit : Ignoriez-vous que je « dois m'occuper des affaires de mon Père ? Ils « ne comprirent pas ce qu'il leur disait ; puis étant « descendu avec eux il vint à Nazareth et il leur « était soumis [1]. » Il n'est pas écrit : Il était soumis à sa mère, ni : il lui était soumis ; mais : « Il leur était soumis. » A qui ? N'est-ce pas à ses parents ? C'est à ses deux parents qu'il se soumettait avec la même condescendance qui le rendait fils de l'homme.

Nous venons de transmettre des règles de vie aux femmes ; c'est maintenant au tour des enfants d'en recevoir. Qu'ils apprennent donc à obéir à leurs parents, à leur être soumis. L'univers est soumis au Christ, et le Christ est soumis à ses parents !

20. Vous voyez donc, mes frères, qu'en disant : « Il faut que je m'occupe des intérêts de mon « Père, » il ne prétend pas dire : Vous n'êtes pas mes parents. Ils étaient ses parents dans le temps, son Père est son Père dans l'éternité. Eux sont les parents du Fils de l'homme ; le Père est le Père de son Verbe, de sa Sagesse et de cette Vertu suprême par laquelle il a tout formé. Si par elle il a tout formé, car elle atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose tout avec douceur [2]; » par le Fils de l'homme ont été formés aussi ces parents auxquels il devait plus tard se soumettre comme Fils de Dieu.

L'Apôtre le nomme fils de David : « Il lui est « né, dit-il, de la race de David, selon la chair [3]. » Le Sauveur néanmoins propose aux Juifs une question que l'Apôtre résout dans ces mêmes paroles. Si après ces mots : « Il lui est né de la « race de David, » il ajoute : « selon la chair, » c'est pour faire entendre que selon sa divinité il n'est pas fils de David, mais Fils de Dieu et Seigneur de David. Aussi en faisant ailleurs l'éloge de la race juive : « De leurs pères, dit le même « Apôtre, est né selon la chair le Christ qui est « au dessus de toutes choses, Dieu béni dans tous « les siècles [4]. — Selon la chair ; » par là il est fils de David ; « au dessus de toutes choses, Dieu béni « dans tous les siècles, » il est par là le Seigneur de David.

Le Seigneur demanda donc aux Juifs : « De « qui dites-vous que le Christ est fils ? — De « David, répondirent-ils. » Ils le savaient pour l'avoir saisi facilement dans les écrits des Prophètes. Et Jésus était réellement le fils de David,

[1] Luc, I 31, 32. — [2] Ephes. V 23. — [3] Galat. IV 4. — [4] Gen. I 22.

[1] Luc, II, 49-51. — [2] Sag. VIII 1. — [3] Rom. I 3. — [4] Ib. IX 5.

mais selon la chair qu'il devait à la Vierge Marie, l'épouse de Joseph. Après les avoir entendus répondre que le Christ est fils de David, le Sauveur ajouta : « Comment donc David l'appelle-t-il, en « esprit, son Seigneur lorsqu'il dit : Le Seigneur « a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma « droite, jusqu'à ce que je mette vos ennemis « sous vos pieds ? Et si David l'appelle, en esprit, « son Seigneur, comment est-il son fils ? » Mais les Juifs ne purent répondre [1].

Voilà ce que nous lisons dans l'Évangile. En se disant fils de David, il ne voulut pas leur laisser ignorer qu'il était en même temps le Seigneur de ce prince. Ils reconnaissaient au Christ une origine temporelle, ils ne connaissaient pas son éternité. Ainsi pour leur enseigner sa divinité, il soulève une question relative à son humanité. C'est comme s'il eût dit : Vous savez que le Christ est fils de David ; expliquez-moi comment il est aussi son Seigneur. Et pour les empêcher de répondre : Il n'est pas le Seigneur de David, il en appela au témoignage de David même. Et que dit David ? Il dit la vérité, car voici ce qu'on lit dans un de ses psaumes : « Je placerai sur ton « trône, lui dit l'Éternel, un fils qui naîtra de « toi [2]. » Voilà bien le Christ fils de David. Et comment est-il aussi son Seigneur ? « Le Seigneur, « déclare David, a dit à mon Seigneur : Asseyez- « vous à ma droite [3]. »

Pourquoi vous étonner que David ait son fils pour Seigneur quand vous voyez Marie devenue mère de son Dieu ? Il est le Seigneur de David, parcequ'il est Dieu ; son Seigneur, car il est le Seigneur de tous ; et son fils, car il est fils de l'homme. Il est à la fois son Seigneur et son fils ; son Seigneur, car « ayant la nature de Dieu, il « n'a pas cru usurper en s'égalant à Dieu ; » et son fils, car « il s'est anéanti lui-même en pre- « nant la nature de serviteur [4]. »

21. Ainsi donc, pour ne s'être pas uni à la mère du Seigneur, Joseph n'en demeure pas moins son père. Est-ce la passion, n'est-ce pas plutôt l'amour conjugal qui constitue l'épouse ? Je prie votre Sainteté de s'appliquer.

Un Apôtre du Christ devait dire bientôt dans l'Église : « Il faut que ceux mêmes qui ont des « femmes soient comme n'en ayant point [5]. » Et nous savons qu'un grand nombre de nos frères, pour porter des fruits de grâce, s'abstiennent au nom du Christ et d'un mutuel consentement, de tout contact charnel, sans renoncer toutefois à la charité conjugale. Plus ils répriment la concupiscence et plus s'accroît leur amitié. Cessent-ils d'être époux en vivant ainsi, en ne demandant rien à la chair, en n'exigeant pas ce que pourrait réclamer la concupiscence ? La femme alors n'en est pas moins soumise à son mari, car ainsi le veut l'ordre même ; elle lui est même d'autant plus soumise qu'elle est plus chaste ; le mari de son côté a pour son épouse un amour véritable, un amour plein de respect de pureté, comme il est écrit [1] ;et il voit en elle une cohéritière de la grâce, et il l'aime « comme « le Christ a aimé l'Église [2]. » Si donc il y a union matrimoniale, si cette union n'est pas détruite parcequ'on s'abstient de ce qui peut se faire, quoique illicitement, en dehors du mariage; et plaise à Dieu que tous soient capables de ce genre de vie, mais il est au dessus des forces d'un grand nombre ; pourquoi séparer ceux qui peuvent vivre ainsi ? Pourquoi nier qu'il n'y a ni mari ni femme, quand il n'y a point mélange charnel, mais étroite union des cœurs ?

22. Comprenez par là ce que pense l'Écriture de nos pieux ancêtres qui ne cherchaient dans le mariage que la génération d'une postérité. Conformément aux usages de l'époque où ils vivaient et de la nation dont ils faisaient partie, ils possédaient même plusieurs épouses : mais ils étaient si chastes que jamais ils ne s'en approchaient qu'en vue des enfants ; ils avaient pour elles un respect véritable. D'ailleurs, demander à une femme au delà de ce qu'exige ce besoin de la génération, c'est violer le contrat même du mariage. On lit ce contrat, on le lit en présence de tous les témoins, on y lit cette clause : *pour engendrer des enfants ;* voilà ce qui fait l'essence de ce qu'on appelle l'acte matrimonial. Eh ! si ce n'était dans ce but qu'on donne et qu'on accepte une épouse, quel père oserait livrer sa fille à la passion d'autrui ? Afin donc d'ôter toute honte aux parents, afin de leur rappeler qu'ils deviennent beaux-pères et non chefs de prostitution, on lit le contrat au moment où ils donnent leur fille. Et qu'y lit-on ? *Pour la génération des enfants.* Le front du père à ces mots s'éclaircit et devient serein. Et le front de celui qui reçoit cette femme ? Ah ! qu'il rougisse de la prendre pour un autre motif, puisque le père rougit de la lui remettre dans un autre dessein !

Si cependant, nous avons déjà dit cela quelque part, ils ne peuvent se restreindre à cette juste li-

[1] Matt. XXII 42-46. — [2] Ps. CXXXI 11. — [3] Ps. CIX I. — [4] Philip. II, 6, 7. — [5] I Cor. VII, 29.

[1] Thess. IV, 4. — [2] Ephés. V, 25.

mite, qu'ils exigent ce qui leur est dû ; mais uniquement de ceux qui leur doivent ; que l'homme et la femme se soulagent ensemble dans leur faiblesse sans s'adresser à autrui, ce qui serait un adultère, comme l'indique l'étymologie même de ce mot: *Adulterium, quasi ad alterum.* S'ils passent les bornes du contract matrimonial, qu'ils ne franchissent par les limites du lit nuptial. N'y a-t-il pas péché à exiger au delà de ce qu'exige la procréation des enfants ? C'est un péché, mais *véniel.* C'est l'expression même l'Apôtre : « Je « parle ainsi par condescendance, *secundum ve-* « *niam* ; » dit-il sur ce sujet. « Ne vous refusez « point l'un à l'autre ce devoir, si ce n'est de « concert pour un temps, afin de vaquer à la « prière, et revenez ensuite comme vous étiez, « de peur que Satan ne vous tente par votre « incontinence. » Que signifie ce langage de S. Paul ? Il veut dire : Ne vous chargez pas au dessus de vos forces ; vous pourriez, en vous abstenant l'un de l'autre, tomber dans l'adultère; Satan pourrait « vous tenter à cause de votre « incontinence. » Néanmoins, comme autre chose est de donner un ordre à la vertu ou une permission à la faiblesse, l'Apôtre ne veut point paraître commander ce qu'il permet seulement ; c'est pourquoi il ajoute aussitôt: « Je parle ainsi « par condescendance, *secundum veniam*, et non « par commandement; car je voudrais que tous « les hommes fussent comme moi [1] : » en d'autres termes: je ne vous commande pas de le faire, je vous pardonne si vous le faites.

23. Maintenant, mes frères, soyez attentifs à cette conséquence. Il est de grands hommes qui ne prennent d'épouse que dans l'intention d'en avoir des enfants ; tels furent les patriarches, nous pouvons en donner des preuves nombreuses et les livres sacrés l'attestent hautement, sans laisser le moindre doute. Si donc ces hommes qui ne prennent d'épouse que dans l'intention d'en avoir des enfants, pouvaient atteindre ce but sans recourir à l'union des sexes, avec quelle ineffable joie ils accueilleraient cette faveur ! avec quel immense plaisir ils la recevraient !

Deux sortes d'œuvres charnelles maintiennent l'existence du genre humain ; les hommes saints et prudents s'y prêtent par devoir ; les imprudents s'y laissent entraîner par passion : ces deux motifs en effet sont bien différents l'un de l'autre. Quelles sont ces deux sortes d'œuvres ? La première nous concerne directement, elle consiste à prendre des aliments, ce qui ne peut se faire sans quelque délectation charnelle ; à manger et à boire, sans quoi il faut mourir. Le manger et le boire sont ainsi le premier soutien de la nature humaine, mais de la nature humaine considérée dans les hommes actuellement existants ; car ce moyen ne pourvoit pas à la perpétuité de l'espèce, il y faut l'union conjugale. Pour entretenir l'existence du genre humain, il est d'abord nécessaire que les hommes vivent. Mais quelques soins que l'on donne au corps, il ne saurait exister toujours, il est donc indispensable que les naissances fassent contrepoids aux décès. Le genre humain, comme on l'a écrit, ressemble aux feuilles d'un arbre, mais d'un arbre toujours vert, tels que l'olivier, le laurier, d'autres encore. Ces arbres ne sont jamais dépouillés, mais ils n'ont pas constamment les mêmes feuilles ; ils en perdent et en produisent [1] ; celles qui naissent remplacent celles qui tombent, et quoiqu'il en tombe toute l'année, l'arbre toute l'année en est couvert. Ainsi dans le genre humain les décès sont compensés par les naissances, et l'humanité se maintient ainsi tout entière. Comme toujours on voit des feuilles sur certains arbres, ainsi la terre paraît toujours peuplée : et s'il n'y avait que des trépas sans naissances, elle ressemblerait aux arbres qui perdent toutes leurs feuilles.

24. Ces deux moyens, dont nous venons de parler assez longuement, étant indispensables à la conservation du genre humain, l'homme sage, prudent et fidèle se prête par devoir à l'un et à l'autre, il ne s'y laisse point aller par passion. Combien hélas ! se jettent avec voracité à manger et à boire, faisant en cela consister toute la vie, comme s'ils ne vivaient que pour cela ! Parce qu'il faut manger pour vivre, ils s'imaginent vivre pour manger. Ils sont condamnables aux yeux de tout homme sage, aux yeux surtout des divines Écritures. Hommes de chair et de vin, gloutons « qui font leur Dieu de leur ventre [2], » ils vont à table pour satisfaire leur convoitise et non pour réparer leurs forces. Aussi tombent-ils sur les aliments et sur les boissons. Ceux au contraire qui se prêtent alors à l'accomplissement d'un devoir, ne vivent pas pour manger, mais ils mangent pour vivre. Ce sont des hommes prudents et tempérants, et si on leur offrait de vivre sans boire et sans manger, avec quelle joie ils accueilleraient le bonheur de n'être plus obligés de se prêter à des actes où ils n'ont pas

[1] I Cor. VII, 6-7.

[1] Eccli. XIV, 18-19. — [2] Philip. III, 19.

l'habitude de se jeter ! Toujours élevés jusqu'à Dieu, ils ne seraient point obligés de descendre pour réparer les forces épuisées de leur corps. Dans quels sentiments pensez-vous que le saint prophète Élie reçut le verre d'eau et le petit pain qui devaient suffire à le nourrir durant l'espace de quarante jours [1] ? Avec une grande joie, sans aucun doute, car il mangeait et buvait par devoir et non par passion. Essaie, si tu le peux, d'accorder la même faveur à cet homme qui semblable au troupeau de l'étable, place toute sa béatitude et sa félicité dans le plaisir de la bouche. Il repousse cette faveur, il la déteste et la regarde comme un châtiment.

Ainsi en est-il du devoir conjugal : les voluptueux ne contractent mariage que pour assouvir leurs passions ; combien de fois même leur en coûte-t-il de se contenter de leurs épouses ! Ah ! s'ils ne peuvent ou ne veulent se dominer, puissent-ils ne point franchir les bornes, celles même jusqu'où peut aller la faiblesse ! Dis à un homme semblable : Pourquoi t'unir à une femme ? Peut-être repondra-t-il en rougissant que c'est pour en obtenir des enfants. Mais si un homme qu'il croit absolument sur parole, ajoutait : Dieu peut t'accorder et il t'accordera certainement des enfants sans que tu accomplisses l'acte conjugal, on verrait aussitôt, il avouerait même qu'il n'avait pas en vue des enfants en cherchant une épouse. Qu'il convienne donc de sa faiblesse et qu'il reçoive par condescendance ce qu'il prétendait accepter comme devoir.

25. Ainsi les saints des premiers temps, ces hommes de Dieu, cherchaient des enfants et voulaient en obtenir. Ils ne contractaient mariage que dans ce dessein ; ils ne s'unissaient aux femmes que pour engendrer des enfants ; aussi leur fut-il permis d'avoir plusieurs épouses. Si Dieu avait vu avec plaisir l'intempérance, il aurait aussi bien permis à une femme d'avoir plusieurs maris, qu'il promettait alors à un mari d'avoir plusieurs femmes. Mais si toute femme chaste n'avait qu'un mari, tandis qu'un mari avait plusieurs femmes, n'était-ce point parce que la pluralité des femmes contribue à multiplier la postérité et que la pluralité des hommes pour une même femme n'y saurait contribuer en rien ? Si donc, mes frères, le but de nos pères en s'unissant à des femmes, n'était que d'engendrer des descendants, quel bonheur c'eût été pour eux d'en obtenir sans accomplir cet acte charnel, auquel ils se prêtaient par devoir et en vue de leur postérité, loin de s'y précipiter avec fougue ?

Et pour avoir reçu un fils sans rien donner à la convoitise, Joseph n'était pas son père ? Comment la pureté chrétienne concevrait-elle une opinion semblable, réprouvée même par la chasteté juive ? Aimez vos épouses, mais aimez-les chastement. Ne désirez l'œuvre charnelle que pour engendrer des enfants ; puisque vous ne pouvez en obtenir que par ce moyen, prêtez-vous y avec douleur. C'est un châtiment d'Adam, notre premier père. Irons-nous nous glorifier d'un châtiment ? C'est le châtiment de celui qui dut engendrer des mortels pour avoir mérité la mort par son péché. Dieu ne nous a point affranchis de cette peine ; car il veut que l'homme se rappelle d'où il est retiré et où il est élevé, qu'il aspire enfin à cet embrassement divin où ne saurait se glisser aucune impureté.

26. Le peuple Juif devait se propager beaucoup jusqu'à l'avènement du Christ, il devait être assez nombreux pour figurer tous les enseignements figuratifs de l'Église. Aussi le mariage y était-il un devoir ; il fallait que la multiplication de ce peuple représentât l'accroissement de l'Église.

Mais depuis la naissance du Roi de toutes les nations, la virginité a commencé à être en honneur ; elle a commencé par la Mère de Dieu, qui a mérité d'avoir un fils sans aucune altération de sa pureté. De même donc que son union avec Joseph était un vrai mariage, quoique sans convoitise ; pourquoi de la même manière la chasteté de l'époux n'aurait-elle pas reçu ce qu'avait produit la chasteté de l'épouse ? Car si elle était une chaste épouse, il était, lui, un époux chaste ; et si elle unissait la maternité à la chasteté, pourquoi tout en demeurant chaste n'aurait-il pu être père ? Dire donc : Joseph ne doit pas porter le nom de père, puisqu'il n'a pas engendré de fils, c'est chercher dans la génération la concupiscence et non la tendresse de la charité. Ah ! son cœur accomplissait plus parfaitement ce devoir que d'autres aspirent à accomplir charnellement.

Lorsqu'on adopte des enfants que refuse la nature, le cœur ne les engendre-t-il pas avec plus de pureté ? Considérez, mes frères, considérez les droits que donne l'adoption, voyez comment un homme devient le fils de celui qui ne lui a pas donné le jour, et comment la volonté de celui qui l'adopte acquiert sur lui plus

[1] III Rois, XIX, 6-8.

de droit que n'en a celui qui l'a mis au monde. Vous comprendrez par là qu'à Joseph et à Joseph surtout était dû le titre de père. Lorsqu'en dehors du mariage des hommes engendrent des enfants, on nomme ceux-ci fils naturels et on leur préfère les enfants légitimes. Au point de vue de l'œuvre charnelle les uns et les autres sont égaux ; pourquoi préfère-t-on les enfants légitimes aux enfants naturels, sinon parcequ'il y a plus de chasteté dans l'amour conjugal qui les donne ? On ne considère point alors l'union des sexes, égale dans l'un et l'autre cas. En quoi donc l'emporte l'épouse ? N'est-ce point par ses sentiments de fidélité conjugale, par un amour et plus pur et plus chaste ; et s'il était possible à une épouse de donner à son mari des enfants sans qu'il y eût union charnelle, celui-ci ne devrait-il pas les recevoir avec une joie d'autant plus vive, que cette épouse est plus chaste et qu'il la chérit plus tendrement ?

27. De là concluez aussi qu'il est possible au même homme d'avoir non-seulement deux fils, mais encore deux pères. Il suffit d'avoir prononcé le terme d'adoption pour que vous saisissiez cette possibilité. On dit : Un homme peut bien avoir deux fils, il ne saurait avoir deux pères. En vérité ne suffit-il pas, pour avoir deux pères, qu'on soit engendré par l'un et adopté par l'autre ? Et si tout homme peut avoir deux pères, Joseph ne l'a-t-il pu ? N'a-t-il pu être engendré par l'un, être adopté par l'autre ? Mais s'il l'a pu, pourquoi chercher un grief contre nous dans les généalogies différentes de saint Matthieu et de saint Luc ? Il est bien vrai qu'elles sont différentes, puisque selon saint Matthieu, Joseph était fils de Jacob, et d'Héli selon saint Luc. On pourrait croire sans doute que le père de Joseph portait à la fois ces deux noms. Mais les aïeuls, les bisaïeuls et les autres ascendants étant différents et plus ou moins nombreux dans chacune des deux généalogies, c'est une preuve manifeste que Joseph avait deux pères. Cette accusation mise de côté, la raison montrant avec évidence que Joseph a pu avoir deux pères, un père selon la nature et un père adoptif, est-il étonnant que les aïeuls, bisaïeuls et les autres ascendants diffèrent ensuite de part et d'autre ?

28. Ne croyez pas que ce droit d'adoption soit inconnu aux Écritures ; ne vous imaginez point qu'on en ait pris l'idée dans les lois humaines et qu'il soit absolument étranger à l'autorité des divins oracles. Un fait antique dont il est souvent question dans les livres sacrés, c'est que la bienveillance donne des fils aussi bien que la nature. On y voit des femmes qui n'avaient pas eu d'enfants adopter comme tels ceux que leurs maris avaient obtenus de leurs servantes ; elles commandaient même à leurs époux d'en obtenir par ce moyen : telles furent Sara [1], Rachel et Lia [2]. Ces époux ne commettaient point alors d'adultère, car ils obéissaient à leurs femmes en ce qui concerne le devoir conjugal, et l'Apôtre a dit : « La femme n'a pas puissance sur son corps, « c'est le mari ; de même le mari n'a pas puis- « sance sur son corps, c'est la femme [3]. » Fils d'une mère Israélite et exposé par elle, Moïse aussi fut adopté par la fille de Pharaon [4]. On n'observait point les mêmes formes légales qu'aujourd'hui ; la volonté servait de loi. « Les gentils qui « n'ont pas la foi font naturellement ce qui est se- « lon la loi, » dit ailleurs l'Apôtre [5].

Or si les femmes pouvaient avoir des enfants sans qu'elles leur eussent donné le jour, pourquoi les hommes ne pourraient-ils pas obtenir aussi des enfants sans les avoir engendrés mais en les adoptant ? Ne lisons-nous pas que le patriarche Jacob, quoique père d'une si grande famille, voulut avoir pour fils les fils de son fils Joseph, et qu'il lui dit : « Ces deux enfants seront mes « fils et ils partageront la terre avec leurs frères ; « garde pour toi les autres que tu pourras en- « gendrer [6]. »

Dira-t-on que le terme même d'adoption ne se rencontre point dans les saintes Écritures ? Mais qu'importe le nom, si la chose y est, si l'on voit des femmes avoir des enfants qu'elles n'ont pas mis au jour, et des hommes compter comme leurs fils ceux qu'ils n'ont pas engendrés ? Je ne m'oppose point à ce qu'on ne donne pas à Joseph le titre de fils adoptif, pourvu qu'on reconnaisse en sa faveur la possibilité d'avoir eu pour père un homme qui ne lui avait pas donné le jour. L'Apôtre Paul néanmoins emploie souvent et en lui donnant un sens non moins profond que sacré, ce terme d'adoption. L'Écriture atteste que Jésus-Christ Notre-Seigneur est le Fils unique de Dieu ; cet Apôtre dit cependant que c'est par l'adoption de la grâce divine qu'il a daigné faire de nous ses frères et ses cohéritiers. « Lorsqu'est venue « la plénitude du temps, Dieu, dit-il, a envoyé « son Fils, formé d'une femme, soumis à la loi, « pour racheter ceux qui étaient sous la loi,

[1] Gen. XVI, 1-5. — [2] Ib. XXX, 1-9. — [3] I Cor. VII, 4. — [4] Ex. II. — [5] Rom. II, 14. — [6] Gen. XLVIII, 5, 6.

« pour nous accorder l'adoption des enfants [1]. — « Nous gémissons en nous-mêmes, dit-il ailleurs, « attendant l'adoption, la rédemption de notre « corps [2]. » — Il disait aussi des Juifs : « Je dé- « sirais d'être moi-même anathème à l'égard du « Christ, pour mes frères, mes proches selon la « chair, c'est-à-dire les Israélites, auxquels ap- « partiennent *l'adoption*, » remarquez ce mot, « la gloire, l'alliance et la législation, qui ont « pour pères les patriarches et de qui est sorti « selon la chair le Christ même, Dieu au dessus « de toutes choses et béni dans tous les siècles [3]. » N'est-ce pas indiquer que le mot ou l'acte même d'adoption étaient chez les Juifs aussi anciens que l'alliance et la législation qu'il rappelle en même temps?

29. Ajoutez qu'il y avait parmi les Juifs une manière spéciale de donner des fils à qui n'en avait pas obtenu de la nature. Quand quelqu'un était mort sans enfants, son plus proche parent épousait sa femme pour susciter des enfants à son parent défunt [4]. L'enfant qui naissait alors était en même temps fils de celui qui lui donnait naissance, et fils de celui dont il devenait l'héritier.

Pourquoi ai-je rappelé tout ceci ? C'est qu'en regardant comme impossible qu'un homme puisse avoir deux pères, on pourrait faussement et sacrilégement accuser de mensonge les Évangélistes qui rapportent la double généalogie du Seigneur. Mais les expressions mêmes qu'ils emploient nous donnent à réfléchir. Matthieu semble faire connaître le père naturel de Joseph, et il compte les générations en disant : *Un tel a engendré un tel*, afin de pouvoir terminer par ces mots : « Jacob engendra Joseph. » Le terme *d'engendré* ne convient proprement ni au fils adoptif, ni au fils suscité à un mort pour devenir son successeur. Aussi saint Luc ne dit pas : Héli, engendra Joseph, ni : Joseph, qu'engendra Héli, mais : « Joseph qui fut le fils d'Héli [5], » soit par l'adoption, soit qu'il ait été engendré par le proche parent du défunt dont il devenait l'héritier.

30. Nous ne devons plus maintenant nous étonner que Joseph et non Marie figure dans la généalogie ; nous avons traité assez longuement ce sujet. Si Marie est devenue mère sans aucun acte de convoitise, Joseph est devenu père sans union charnelle. Il peut donc servir de terme ou de point de départ aux générations soit ascendantes soit descendantes; son inviolable pureté ne doit point le faire retrancher du nombre des ancêtres du Sauveur ; elle doit au contraire affermir en nous l'idée de sa paternité. Sainte Marie elle-même nous condamnerait s'il n'en était ainsi. Elle n'a point voulu se nommer avant son époux, elle a dit : « Votre père et moi nous vous cher- « chions dans l'affliction [1]. » Méchants murmurateurs, ne faites point ce que n'a pas fait cette chaste épouse. Laissons Joseph dans les généalogies ; s'il est chaste mari, il est aussi père chaste. Suivant le droit naturel et le droit divin, faisons passer l'homme avant la femme. Si nous venions à l'éloigner pour donner sa place à Marie, il nous dirait et nous dirait avec raison : Pourquoi m'écarter ainsi ? Pourquoi ne pas me laisser en tête des deux généalogies ? Lui répondrons-nous : C'est que tu n'as pas engendré charnellement ? Et mon épouse, répliquerait-il, a-t-elle enfanté d'une manière charnelle? Ce que l'Esprit-Saint a opéré, il l'a opéré pour chacun de nous. — « C'était « un homme juste, » est-il écrit. Il était juste époux, Marie de son côté était une épouse juste, et l'Esprit-Saint prenant ses délices dans la justice de l'un et de l'autre leur donna à tous deux un fils. Mais en donnant à l'épouse d'enfanter, il voulut qu'elle enfantât pour son époux. Aussi l'ange invite-t-il l'un comme l'autre à donner le nom à l'enfant, ce qui était leur reconnaître à tous deux l'autorité dont jouissent les parents.

Zacharie était encore muet lorsque naquit son fils, et son épouse indiquait le nom que devait porter celui-ci. Ceux qui étaient là demandaient au père comment il voulait le nommer, et prenant des tablettes il écrivit le nom qu'avait déjà donné sa mère [2]. Il est dit à Marie : « Vous allez « concevoir un fils et vous lui donnerez le nom « de Jésus [3] ; » il est dit de même à Joseph : « Joseph, fils de David ne craignez point de « prendre avec vous Marie votre épouse ; car ce « qui a été engendré en elle est du Saint-Esprit. « Or elle enfantera un fils et vous lui donnerez « le nom de Jésus; c'est lui qui sauvera son peu- « ple de ses péchés [4]. » Il est dit encore : « Et « elle lui enfanta un fils [5] ; » ce qui prouve de nouveau que la charité et non la chair l'avait rendu véritablement père ; c'est donc ainsi qu'il est père, et il l'est réellement. Ainsi les Évangéliste ont éminemment raison de compter par lui, soit les générations descendantes, comme saint Matthieu qui va d'Abraham au Christ, soit les générations ascendantes, comme saint Luc qui s'élève, par Abraham, du Christ jusqu'à Dieu.

[1] Galat. IV, 4, 5. — [2] Rom. VIII 23. — [3] Ib. IX, 3-5. — [4] Deut. XXV, 5, 6; Matt. XXII, 24. — [5] Luc, III, 23 ; Matt. I, 16.

[1] Luc, II, 48. — [2] Ib. I, 60-63. — [3] Ibi. I, 31. — [4] Matt. I, 20, 21. — [5] Luc. II, 7.

L'un compte en descendant, l'autre en montant et tous deux comptent par Joseph. Pourquoi? Parcequ'il est père. Pourquoi père? Il l'est d'autant plus sûrement qu'il l'est avec plus de chasteté.

C'est dans un autre sens qu'on le croyait père de Notre-Seigneur Jésus-Christ; on estimait qu'il était père comme les pères ordinaires, qui engendrent selon la chair et à qui la seule affection spirituelle ne suffit pas pour donner des enfants. Saint Luc a dit : « On le croyait père de Jésus. [1] » Qu'est-ce à dire : on le croyait? L'opinion humaine était portée à le confondre avec les pères ordinaires. Mais le Seigneur n'est point issu de Joseph, quoiqu'on ait eu cette idée, et cependant la piété et la charité de Joseph a reçu de la Vierge Marie un fils qui est en même temps le Fils de Dieu.

31. Mais enfin, pourquoi l'un des Évangélistes compte-t-il en montant et l'autre en descendant? Ecoutez ceci attentivement, je vous en prie, autant que le Seigneur vous en accordera la grâce, avec un esprit tranquille et débarrassé des importunes préoccupations que produisaient en vous ces accusations captieuses. Saint Matthieu suppute les générations en descendant, pour exprimer que Notre-Seigneur Jésus-Christ est descendu afin de se charger de nos péchés et afin que toutes les nations fussent bénies dans la postérité d'Abraham. Pour le même motif il ne commence ni par Adam, le père de tout le genre humain, ni par Noé, dont la famille a peuplé toute la terre après le déluge. Pour montrer l'accomplissement de la prophétie, il était inutile de rappeler que le Christ fait homme descendait d'Adam et de Noé, les deux pères de l'humanité; mais il fallait le faire remonter jusqu'à Abraham, puisque c'est à Abraham que fut donnée l'assurance que toutes les nations seraient bénies dans un rejeton de sa race, lorsque déjà la terre entière était peuplée. Saint Luc au contraire compte en montant, et ce n'est pas à la naissance du Sauveur qu'il suppute les générations, mais au moment où il rapporte son baptême par saint Jean. De même en effet que le Sauveur en s'incarnant se charge des péchés du genre humain pour en porter le poids, ainsi en recevant le baptême il entreprend de les effacer. Puisque le premier de ces Évangélistes nous mettait sous les yeux le Sauveur descendant du ciel pour se charger de nos fautes, il était convenable qu'il énumérât les générations en descendant; et puisque le second nous présentait le Fils de Dieu remontant des eaux où il avait laissé, non pas ses péchés, mais les nôtres, il devait compter en montant. L'un descend par Salomon, dont la mère pécha avec David; et l'autre monte par Nathan, cet autre fils de David [1] qui purifia son père du crime commis par lui. Nous lisons en effet que Nathan fut envoyé vers ce prince pour lui reprocher son iniquité et le guérir par la pénitence. [2] Ces deux historiens se rencontrent dans David, celui-ci en descendant et celui-là en montant, et de David à Abraham ou d'Abraham à David on ne voit dans leur récit aucune génération différente. Ainsi le Christ, fils à la fois de David et d'Abraham, s'élève à Dieu, où il faut que nous retournions avec lui après avoir effacé nos péchés et nous être renouvelés dans le baptême.

32. Ce qui frappe dans la généalogie de saint Matthieu, c'est le nombre quarante; car l'Écriture ne tient pas compte ordinairement de ce qui passe certains nombres déterminés. Ainsi elle fixe à quatre cents ans le temps qui devait s'écouler jusqu'à la sortie d'Egypte [3]; et il y en a quatre cent trente. Ici donc quoiqu'il y ait une génération au dessus de quarante, nous ne devons pas laisser de voir dominer ce nombre de quarante. Or ce nombre exprime la vie laborieuse de cette terre où nous voyageons loin du Seigneur, et où nous avons provisoirement besoin qu'on nous prêche la vérité. Si en effet nous multiplions par quatre, en considération des quatre parties du monde ou des quatre saisons de l'année, le nombre dix qui signifie la béatitude parfaite, nous obtenons le chiffre de quarante. Aussi Moïse [4], Elie [5], et notre Médiateur lui-même, Jésus-Christ Notre-Seigneur [6], ont continué pendant quarante jours le jeûne destiné à nous rappeler qu'il est nécessaire de réprimer les convoitises sensuelles. Le peuple juif voyagea aussi quarante jours dans le désert [7] et le déluge dura quarante jours [8]. Pendant quarante jours encore le Seigneur vécut avec ses disciples après la résurrection, pour les convaincre de la réalité de ce fait [9]; il insinuait ainsi que durant cette vie où nous voyageons loin du Seigneur, et que rappelle la signification mystique du nombre quarante, ainsi que nous venons de le dire, nous avons besoin jusqu'à son avènement suprême, de célébrer, comme nous le faisons dans l'Eglise, la mémoire de son corps sacré [10].

[1] Luc, III, 23.

[1] Voir Retr. liv. II, chap. 16 — [2] II Rois, XII. — [3] Gen. XV, 13 Act. VII, 6. — [4] Deut. IX, 9. — [5] III Rois, XIX, 8. — [6] Matt. IV, 2. — [7] Nomb. XXXII, 13. — [8] Gen. VII, 4. — [9] Act. I, 3. — [10] I Cor. XI, 26.

Jésus-Christ donc étant descendu dans cette vie, le Verbe s'étant fait chair afin de s'immoler pour nos péchés et de ressusciter pour notre justification [1], saint Matthieu s'est attaché au nombre quarante. La génération qui excède ce nombre ne le détruit pas plus, que les trente années dont nous avons parlé ne détruisent le nombre de quatre cents. Peut-être aussi l'Évangéliste a-t-il voulu faire entendre que tout en descendant en cette vie pour y porter le fardeau de nos crimes, le Seigneur Jésus, dont le nom forme l'unité qui s'ajoute à quarante, Dieu et homme tout ensemble, y occupe un rang si élevé et si incomparable, qu'il ne semble pas en faire partie. De lui en effet l'on peut dire ce que jamais on n'a pu, ce qu'on ne pourra dire jamais d'aucun homme, si saint, si sage, si juste et si parfait qu'il soit : « Le Verbe s'est fait chair [2]. »

33. Saint Luc, après avoir rapporté le baptême du Seigneur, suppute les générations en montant, et atteint le nombre complet de soixante-dix-sept, à partir de Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'à Dieu, et en comprenant Joseph et Adam. C'est que ce nombre désigne tous les péchés effacés dans le baptême. Le Sauveur sans doute n'avait rien à effacer, mais son humilité, en recevant le baptême, a voulu nous recommander cet utile remède. Ce n'était encore que le baptême de Jean; la Trinité s'y révéla toutefois d'une manière sensible; l'on y vit le Père, le Fils et l'Esprit-Saint consacrer ainsi le baptême institué par le Christ en faveur des chrétiens : le Père dans la voix qui se fit entendre du haut du ciel; le Fils dans l'humanité même du divin Médiateur; et l'Esprit-Saint dans la colombe [3].

34. Le nombre de soixante-dix-sept, avons-nous dit, désigne tous les péchés effacés dans le baptême. En voici la raison qui paraît convaincante. Dix exprime la justice et la félicité parfaite; car elles consistent dans l'union de la créature, signifiée par le nombre sept, avec la Trinité : aussi le Décalogue comprend-il en dix préceptes toute la loi divine. En outrepassant, en transgressant dix, on arrive à onze; or le péché est une transgression, puisqu'il vient de ce que l'homme franchit les règles de la justice en désirant plus qu'il ne doit, ce qui a fait dire à l'Apôtre que la cupidité est la racine de tous les maux [4]; et ce qui permet d'adresser au nom du Seigneur les paroles suivantes à l'âme que la volupté entraîne loin de lui : Tu espérais davantage en te séparant de moi.

[1] Rom. IV, 25. — [2] Jean, I, 14. — [3] Matt. III, 16, 17. — [4] I Tim. VI, 10.

Le pécheur en cherchant son bien propre, rapporte donc à lui-même son péché ou sa transgression. C'est pourquoi l'Écriture condamne ceux qui poursuivent leurs propres intérêts, non ceux de Jésus-Christ [1], et loue au contraire la charité qui ne s'occupe pas d'elle-même [2]. De là vient que ce nombre onze, qui signifie la transgression, n'est pas ici multiplié par dix, mais par sept, et produit soixante-dix-sept. Ce n'est pas effectivement à la Trinité qui l'a créé, c'est à lui-même, c'est à la créature que l'homme rapporte ses transgressions, et le nombre sept rappelle la créature, car il y a dans ce nombre, trois pour désigner son âme, qui a été formée à l'image de la Trinité créatrice et où reluit cette image; et quatre pour designer le corps, dont on connaît partout les quatre éléments constitutifs. Si toutefois quelqu'un de vous les ignorait, je l'invite à se rappeler que ce monde où se meut localement notre corps, a comme quatre parties principales dont il est fait souvent mention dans l'Écriture et qui sont l'orient et l'occident, le nord et le midi.

Et parce que les péchés se commettent ou dans l'âme, comme les péchés qui ne sortent pas de la volonté, ou dans le corps, comme les fautes extérieures, le prophète Amos exprime fréquemment en ces termes les menaces de Dieu : « Après « trois et quatre crimes je ne me détournerai « point [3], » c'est-à-dire je ne dissimulerai pas. Les trois crimes sont ceux de l'âme; les quatre, ceux du corps, et l'homme est composé d'un corps et d'une âme.

35. Ainsi donc onze fois sept, ou, comme nous venons de l'expliquer, la transgression de la justice faite en vue du pécheur, donnent soixante-dix-sept, et ce chiffre comprend toutes les fautes qu'efface le baptême. C'est pour ce motif que saint Luc s'élève jusqu'à Dieu en passant par les soixante-dix-sept générations; il nous apprend ainsi que l'homme se réconcilie avec Dieu par l'expiation de ses péchés. C'est pour ce motif aussi que Pierre demandant au Seigneur combien de fois il devait pardonner à son frère, le Seigneur lui répondit : « Non pas sept fois, mais «jusqu'à soixante-dix-sept fois [4]. »

Des esprits plus appliqués et plus dignes sauront peut-être puiser autre chose dans ces profonds trésors des mystères divins. Pour nous, voilà ce qu'avec l'aide et le secours du Seigneur nous ont permis de dire notre faible intelligence et la brièveté du temps. Ceux de vous qui demandent

[1] Philip. II 21. — [2] I Cor. XIII, 5. — [3] Amos, I, II.— [4] Matt. XVIII, 22.

davantage peuvent insister auprès de Celui qui nous donne à nous-même ce que nous pouvons saisir et expliquer. Retenez par-dessus tout qu'il ne faut ni se troubler quand on n'entend pas encore l'Écriture, ni s'enfler d'orgueil quand on l'entend; il faut au contraire ajourner avec respect ce que l'on ne comprend pas, et ce que l'on comprend le garder avec amour.

SERMON LII.

LA SAINTE TRINITÉ [1].

ANALYSE. — On venait de lire dans l'Evangile l'histoire du Baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Saint Augustin saisit cette occasion, qu'il regarde comme toute providentielle, pour démontrer comment les trois personnes divines sont inséparables. Au Baptême du Sauveur on les croirait séparées, mais en réalité elles sont inséparables dans toutes leurs opérations, comme l'Écriture le prouve et comme on peut s'en faire une idée en interrogeant les opérations de l'âme humaine. — 1° L'Écriture nous montre en effet que la création et le gouvernement de l'univers sont dus au Père, au Fils et par conséquent au Saint-Esprit. Si le Fils seul est né, si seul il a souffert, s'il est seul ressuscité et monté aux cieux, sa naissance et sa passion, sa résurrection et son ascension sont l'œuvre de son Père comme la sienne. Ainsi en est-il de ses miracles et de tout ce qu'il a fait. — 2° On peut se former une idée de ce mystère en considérant, non pas la nature matérielle, mais l'âme spirituelle de l'homme. N'y a-t-il pas dans cette âme trois facultés distinctes : la mémoire, l'entendement et la volonté? Ces facultés sont toutefois si inséparables dans leurs actes, qu'on ne peut nommer une seule d'entre elles sans le concours des trois ensemble. Saint Augustin proteste qu'il ne veut pas établir ici de comparaison entre ces trois facultés et les trois divines Personnes. Mais si la créature nous présente une telle simultanéité d'action, pourquoi nous étonner de rencontrer ce phénomène dans la Trinité créatrice?

1. La lecture de l'Evangile vient de nous faire connaître, en quelque sorte par l'ordre du Seigneur, ou plutôt et véritablement par son ordre, de quel sujet nous devons entretenir votre Charité. Mon cœur attendait de lui le mot d'ordre, je sentais qu'il me commandait de parler de ce qu'il voudrait qu'on récitât. Que votre zèle et votre piété se montrent donc attentifs ; aidez auprès du Seigneur notre Dieu le travail de mon esprit.

Voici sous nos yeux comme un divin spectacle ; sur les rives du Jourdain notre Dieu se révèle à nous dans sa Trinité sainte.

Jésus vient et il est baptisé par saint Jean ; le Seigneur reçoit le baptême du serviteur afin de nous donner un exemple d'humilité, car l'humilité est la plénitude de la justice ; lui-même l'a enseigné, quand à ces paroles de Jean : « C'est moi « qui dois être baptisé par vous, et c'est vous « qui venez à moi! » il répondit : « Laisse maintenant, afin d'accomplir toute justice. » Lors donc que Jésus fut baptisé, les cieux s'ouvrirent, et l'Esprit-saint descendit sur lui en forme de colombe. On entendit ensuite cette voix d'en haut : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui « j'ai mis mes affections. » Ne voyons-nous pas ici la Trinité distinctement? Dans la voix nous entendons le Père, nous adorons le Fils dans l'homme qui reçoit le baptême, et l'Esprit-saint dans la colombe. Il suffit de le rappeler ; rien n'est plus facile à saisir. Quoi de plus évident? Quoi de plus indubitable? C'est bien ici la Trinité.

En effet, celui qui vient vers Jean sous la forme de serviteur, Jésus-Christ Notre-Seigneur est sûrement le Fils de Dieu; on ne peut dire qu'il soit ni le Père ni l'Esprit-saint. « Jésus vint, » dit le texte sacré; c'est sans aucun doute le Fils de Dieu. D'un autre côté, qui peut hésiter à propos de la colombe? Qui peut demander ce qu'elle est, quand l'Evangile dit expressément : « L'Esprit- « saint descendit sur lui en forme de colombe? » On ne saurait douter non plus que la voix ne fût celle du Père, puisqu'elle dit : « Vous êtes mon « Fils [1]. » La Trinité est donc ici distincte.

2. J'ose même dire, en considérant l'espace, j'ose dire, quoique je le fasse en tremblant, que cette auguste Trinité est en quelque sorte séparable. Jésus en venant vers le fleuve se transportait d'un lieu dans un autre; la colombe en descendant du ciel sur la terre allait aussi d'un lieu à l'autre; et la voix du Père ne se faisait entendre ni de dessus la terre, ni du sein des eaux, mais du haut du ciel. Il y a donc ici comme une triple séparation de lieux, de fonctions et d'œuvres.

Mais, me dira-t-on, montre plutôt que la Trinité est inséparable. Souviens-toi que tu es catholique et que tu parles à des catholiques. Tel est en effet l'enseignement de notre foi, c'est-à-

[1] Matt. III, 13-17.

[1] Marc. I. 11.

dire de la foi véritable, de la foi droite, de la foi catholique, de la foi qui ne repose pas sur les présomptions de l'esprit mais sur les témoignages de l'autorité, de la foi qui ne flotte pas incertaine au souffle téméraire des hérétiques, mais qui demeure fortement établie sur la vérité apostolique. Voilà donc ce qu'elle nous fait connaître, ce qu'elle nous donne à croire. Tant que la foi nous purifie encore, nous ne voyons cette vérité ni des yeux du corps ni des yeux du cœur. Cette même foi cependant nous assure avec une exactitude et une force incomparables que le Père, le Fils et le Saint-Esprit forment une inséparable Trinité, un seul Dieu et non pas trois Dieux : un seul Dieu, sans que, toutefois, le Fils soit le Père et sans que le Père soit le Fils, sans que le Saint-Esprit soit le Père ou le Fils, car il est l'Esprit et du Père et du Fils. Cette ineffable Divinité, cette Trinité ineffable, qui demeure en elle-même et qui néanmoins renouvelle toutes choses ; qui crée et répare, qui envoie et rappelle, qui juge et absout, nous la savons non moins inséparable qu'elle est ineffable.

3. Mais quoi ? Le Fils vient séparément avec son humanité ; séparément l'Esprit-Saint descend du ciel sous forme de colombe, et séparément encore la voix du Père crie du haut du ciel : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Comment donc la Trinité est-elle inséparable ?

Dieu vient par moi de vous rendre attentifs. Priez pour nous, conjurez-le, en ouvrant votre cœur, de nous donner de quoi le remplir. Appliquons-nous ensemble. Vous voyez quelle est notre entreprise ; vous connaissez et ce que nous projetons, et ce que nous sommes, de quoi nous voulons vous parler et où nous sommes placé ; placé hélas ! dans ce corps qui se corrompt et appesantit l'âme, dans cette maison de boue qui abat l'esprit, malgré tous ses efforts pour s'élever [1]. Je rappelle cet esprit répandu sur tant d'objets, je veux l'appliquer au Dieu unique, à l'inséparable Trinité, pour chercher à vous en parler, pour essayer de vous entretenir convenablement d'un si grand sujet ; mais pensez-vous que sous le lourd fardeau de ce corps je pourrai m'écrier : « C'est vers vous, Seigneur, que j'ai élevé « mon âme [2] ? » Ah ! qu'il me vienne en aide et l'élève avec moi. Je suis trop faible et c'est un poids trop lourd pour moi.

4. Les frères les plus studieux proposent souvent la question suivante, les amis de la parole de Dieu se demandent souvent et souvent on frappe au cœur de Dieu en disant : Le Père fait-il quelque chose sans le Fils et le Fils agit-il quelquefois sans le Père ? Restreignons-nous pour le moment au Père et au Fils, et lorsque nous serons tirés de cette difficulté par Celui à qui nous disons : « Soyez mon aide, ne me délaissez pas [1] ; » nous comprendrons que l'Esprit-Saint agit toujours aussi avec le Fils et le Père. Appliquez donc, mes frères, votre attention au Père et au Fils.

Le Père fait-il quelque chose sans le Fils ? Nous répondons que non. En doutez-vous ? Mais que fait-il sans Celui par qui tout a été fait ? « Tout, « dit l'Écriture, a été fait par lui. » Et pour ne rien laisser à désirer aux esprits lourds, aux intelligences lentes et difficiles, elle ajoute : « Et sans « lui rien n'a été fait [2]. »

5. Mais quoi, mes frères, tout en voyant dans ces paroles : « Tout a été fait par lui, » la preuve que le Père a fait par son Verbe, que Dieu a fait par sa Vertu et par sa Sagesse toutes les créatures qui ont été faites par le Fils ; dirons-nous que tout a été fait par lui au moment de la création, mais que le Père aujourd'hui ne fait plus tout par lui ? Non : que cette pensée s'éloigne du cœur des fidèles, qu'elle n'entre point dans l'esprit des hommes religieux, dans l'entendement des âmes pieuses. On ne saurait admettre que Dieu ait créé et ne gouverne point par son Fils. Comment ce qui a l'être serait-il dirigé sans lui, puisque c'est lui qui a donné cet être ? Mais recourons au témoignage de l'Écriture. Elle enseigne, non-seulement que tout a été fait et créé par lui, comme nous l'avons rappelé en citant ces paroles de l'Évangile : « Tout a été « fait par lui et sans lui rien n'a été fait ; » mais encore que tout ce qu'il a fait est régi et gouverné par lui. Le Christ, vous venez de le reconnaître, est la Vertu de Dieu, la Sagesse, de Dieu. Mais n'est-ce pas de la Sagesse qu'il est dit : « Elle atteint avec force d'une extrémité à « l'autre et dispose tout avec douceur [3] ? » Ainsi donc, gardons-nous d'en douter : Celui par qui tout a été fait, gouverne également tout, et conséquemment le Père ne fait rien sans le Fils ni le Fils sans le Père.

6. Ici se présente une question et nous entreprenons de la résoudre au nom du Seigneur et par sa volonté. Si le Père ne fait rien sans le Fils, ni le Fils rien sans le Père, n'en devons-

[1] Sag. IX, 15. — [2] Ps. LXXXV, 4.

[1] Ps. XXVI, 9. — [2] Jean, I, 3. — [3] Sag. VIII, 1.

nous pas conclure que c'est le Père aussi qui est né de la Vierge Marie, le Père qui a souffert sous Ponce-Pilate, le Père qui est ressuscité et monté au ciel? — Non. Nous ne tenons pas ce langage, parce qu'il n'est pas conforme à notre foi. « J'ai « cru, est-il dit, c'est pourquoi j'ai parlé; nous « aussi nous croyons et c'est pourquoi nous « parlons [1]. » Que nous dit la foi? Que le Fils, et non le Père, est né de la Vierge. Que dit-elle encore? Que le Fils, et non le Père, a souffert et est mort sous Ponce-Pilate.

J'oubliais de remarquer qu'il est des hommes, peu intelligents, connus sous le nom de *Patripassiens*. Ils affirment que c'est le Père qui est né d'une femme et qui a souffert, que le Fils n'est autre chose que le Père ; deux noms, mais une seule personne. Or pour les empêcher de séduire qui que ce soit, pour qu'ils ne pussent contester que hors de son sein, l'Eglise catholique les a retranchés de la communion des fidèles.

7. Rappelons maintenant à votre souvenir la difficulté de la question. Vous avez avancé, peut-on me dire, que le Père ne fait rien sans le Fils, ni le Fils sans le Père ; vous avez cité l'Ecriture; le Père ne fait rien sans le Fils, avez-vous dit, car c'est par le Fils que tout a été fait; et rien n'est gouverné sans le Fils, car il est la Sagesse du Père, atteignant avec force d'une extrémité à l'autre et disposant tout avec douceur. Mais n'êtes-vous pas maintenant en contradiction avec vous-même? Le Fils, dites-vous, est né d'une vierge, et non le Père; le Fils a souffert, le Fils est ressuscité, mais non le Père. Ainsi le Fils fait quelque chose que ne fait pas le Père. De deux choses l'une : avouez que le Fils agit quelquefois sans le Père, ou bien avouez que le Père est né aussi, qu'il a souffert, qu'il est mort et qu'il est ressuscité. Il n'y a point de milieu, il faut l'un ou l'autre. — Eh bien! je ne veux ni l'un ni l'autre. Je n'avouerai pas que le Fils fait quelque chose sans le Père, car ce serait mentir; je n'avouerai par non plus que le Père est né, qu'il a souffert, qu'il est mort et qu'il est ressuscité : ce serait mentir également. — Comment, dira-t-on, vous tirer de cet embarras?

8. Vous aimez cette question telle qu'elle est proposée ; que Dieu m'accorde la grâce que vous l'aimiez aussi telle qu'elle sera résolue. C'est-à-dire, qu'il nous tire de peine, vous et moi ; car sous l'étendard du Christ nous avons la même foi, nous vivons sous le même Seigneur dans la même maison; membres du même corps nous dépendons du même Chef et nous sommes animés du même souffle. Afin donc que le Seigneur délivre des embarras de cette difficile question, soit vous qui m'entendez, soit moi qui vous parle, voici ce que je dis : Le Fils, et non le Père, est né de la Vierge Marie ; mais cette naissance est l'œuvre du Père et du Fils. Le Père n'a point enduré la passion, c'est le Fils ; mais cette passion est l'œuvre du Père et du Fils. Le Père n'est pas ressuscité, c'est le Fils; mais la résurrection aussi est l'œuvre du Père et du Fils.

Il semble donc que la question soit résolue. Cependant l'est-elle dans l'Ecriture autant que dans mes paroles? Je dois donc démontrer, par le témoignage des livres saints, que la naissance du Fils, que sa passion et sa résurrection sont l'œuvre du Père et du Fils ; que si le Fils seul a été le sujet de ces trois évènements, la cause en est, non pas uniquement dans le Père, ou dans le Fils uniquement, mais dans le Père et le Fils tout ensemble. Prouvons chacune de ces assertions, vous êtes juges, la cause dont il s'agit est expliquée, faisons paraître les témoins. Que votre tribunal me dise maintenant comme on dit aux plaideurs : Prouve ce que tu avances. Avec l'aide du Seigneur je le prouve clairement, je vais produire des passages du code céleste ; et si vous vous êtes montrés attentifs à la proposition, soyez plus attentifs encore à ce qui en fait voir la vérité.

9. Je dois m'arrêter d'abord à la naissance du Fils et démontrer qu'elle est l'œuvre du Père et du Fils, quoique le Fils seul en soit le sujet. Je produis ici l'autorité de Paul, cet habile docteur en droit divin. Il est aujourd'hui des avocats qui citent ce grand homme pour envenimer les disputes et non pour mettre fin aux contestations ; je le cite, moi, pour établir la paix et non pour exciter la guerre. Montrez-nous, saint Apôtre, comment la naissance du Fils est l'œuvre du Père. « Lorsqu'est venue la plénitude du temps, « dit-il, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une « femme, soumis à la loi, pour racheter ceux « qui étaient sous la loi [1]. » Vous avez entendu et vous avez compris, rien de plus clair, de plus évident. C'est le Père qui a fait naître son Fils d'une vierge. La plénitude du temps étant venue, « Dieu a envoyé son Fils, » le Père a envoyé le Christ. Comment l'a-t-il envoyé ? Il l'a envoyé « formé d'une femme, soumis à la Loi. » C'est

[1] II Cor. IV, 13.

[1] Galat. IV, 4-5.

donc le Père qui l'a formé d'une femme et soumis à la loi.

10. Etes-vous surpris que j'aie dit : *d'une vierge*, et que Paul dise : *d'une femme* ? Ne vous en étonnez point, ne nous arrêtons pas à cela ; je ne parle pas à des ignorants. L'Ecriture emploie les deux expressions ; elle dit : *d'une vierge*, et : *d'une femme*. D'une vierge : « Voici qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils [1]. » D'une femme ; vous venez de l'entendre. Mais il n'y a aucune contradiction, car la langue hébraïque appelle femmes, non pas celles qui ont perdu leur virginité, mais toutes les personnes du sexe. La Genèse en présente un exemple frappant, au moment même de la création d'Eve : de cette côte, dit-elle, « Dieu forma la femme [2]. » Ailleurs encore l'Ecriture rappelle que Dieu ordonna de séparer les femmes qui n'avaient point connu d'homme[3]. Assez d'explication sur ce point ; ne nous y arrêtons pas davantage, cherchons plutôt à expliquer avec la grâce de Dieu ce qui présente plus de difficultés.

11. Nous avons prouvé que la naissance du Fils est l'œuvre du Père ; démontrons aussi qu'elle est l'œuvre du Fils. Le Fils est né de la Vierge Marie, qu'est-ce-à-dire? C'est-à-dire que dans le sein de cette vierge il a pris la nature de serviteur : la naissance du Fils est-elle autre chose que cela? Mais le Fils en est l'auteur comme le Père ; écoutez : « Il avait la nature de Dieu, dit « l'Apôtre, et il ne croyait par usurper en s'égalant à Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même en « prenant la nature de serviteur [4]. » — « Lorsqu'est venue la plénitude du temps, Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme ; son fils « qui lui est né selon la chair, de la race de « David [5]. » Voilà la naissance du Fils produite par le Père ; mais comme le Fils « s'est « anéanti lui-même en prenant la nature de serviteur, » sa naissance est aussi son œuvre. La preuve est faite, passons, appliquez-vous à ce qui suit.

12. Démontrons que la passion du Fils est également l'ouvrage et du Père et du Fils. L'ouvrage du Père : « Il n'a point épargné son propre Fils, « mais il l'a livré pour nous tous [6]. » L'œuvre du Fils : « Il m'a aimé et s'est livré lui-même « pour moi [7]. » Le Père a livré son Fils, le Fils s'est livré lui-même ; cette passion n'a pesé que sur l'un des deux, mais elle est l'œuvre de l'un et de l'autre ; et, comme la naissance, elle n'a pas été produite par le Père sans le Fils, ni par le Fils sans le Père. Le Père a livré son Fils, le Fils s'est livré lui-même. Qu'a fait ici Judas sinon le péché ? Passons et arrivons à la résurrection.

13. C'est le Fils, et non le Père, qui ressuscite ; mais la résurrection du Fils est l'œuvre du Père et du Fils. L'œuvre du Père : « C'est pourquoi il l'a « exalté et lui a donné un nom qui est au dessus « de tout nom [1]. » En exaltant son Fils et en le tirant d'entre les morts, le Père l'a donc ressuscité. Le Fils aussi ne s'est-il pas ressuscité? Sans aucun doute, car il a dit de son corps, en style figuré : « Renversez ce temple, et je le relèverai « en trois jours [2]. » Autre preuve : Si la passion consiste à donner son âme, la résurrection consiste à la reprendre. Voyons donc si le Fils a bien pu donner son âme et s'il a fallu que le Père la lui rendît. Il est certain que le Père la lui a rendue, car il est dit dans un psaume : « Ressuscitez-moi et « je les châtierai [3] » Mais pourquoi attendez-vous que nous vous montrions le Fils la reprenant de son coté ? N'a-t-il pas dit lui-même : « J'ai le « pouvoir de donner mon âme ? » — Mais ce n'est pas encore ce que je vous ai promis ; j'ai dit seulement : « Le pouvoir de la donner ; » et vous applaudissez, parce que vous devancez mes paroles. Formés à l'école du Maître du ciel, vous écoutez attentivement ses leçons, vous les reproduisez avec piété ; aussi vous n'ignorez pas ce qui suit : « J'ai le pouvoir, dit-il, de donner mon « âme, et j'ai le pouvoir de la reprendre. Personne ne me la ravit ; mais je la donne et la « reprends de moi-même [4]. »

14. Nous avons rempli nos promesses ; nous avons, je crois, prouvé nos propositions par les plus sûrs témoignages. Retenez ce que vous venez d'entendre. Je répète en peu de mots et je vous recommande de conserver dans vos esprits une vérité que je crois fort importante. Le Père n'est pas né de la Vierge, c'est le Fils ; mais cette naissance est l'œuvre du Père et du Fils. Le Père n'a point souffert sur la croix ; mais la passion du Fils est l'œuvre du Père et du Fils. Le Père n'est point ressuscité d'entre les morts ; mais la résurrection du Fils est l'œuvre du Père et du Fils. Voilà la distinction des personnes et l'unité des opérations. Gardons-nous donc de dire que le Père fait quelque chose sans le Fils ou le Fils quelque chose sans le Père. Demanderez-vous si parmi ses miracles Jésus n'en a pas fait quelques-uns sans le Père? Eh! que de-

[1] Isaïe VII 14. — [2] Gen. II, 22. — [3] Nomb. XXXI 17, 18. ; Juges XXI 11. — [4] Philip. II 6, 7. — [5] Rom. I 3. — [6] Ib. VIII 32. — [7] Gal. II 20.

[1] Philip. II, 19. — [2] Jean, II, 19 — [3] Ps. XL. 11. — [4] Jean. X, 18.

viendraient alors ces mots: « Mon Père, qui demeure en moi, fait lui-même mes œuvres [1]? »

Ce que nous venons de dire était clair, il n'y avait qu'à l'énoncer; aucun effort n'était nécessaire pour le comprendre, il suffisait de le rappeler.

15. Je veux vous dire encore quelque chose; et ici je vous demande véritablement l'attention la plus active et l'union de vos cœurs avec Dieu. L'espace ne contient que des corps, au delà de l'espace est la divinité, il ne faut donc pas la chercher comme si elle était un corps. Elle est partout invisible et inséparable, sans avoir ici ou là plus ou moins d'étendue; car elle est partout tout entière, indivisible partout. Qui voit ce mystère? Qui le comprend? Modérons-nous; rappelons-nous qui nous sommes et de quoi nous parlons. Quelles que soient les perfections divines, croyons-les avec piété, méditons-les avec respect, et comprenons autant que nous en sommes capables, autant qu'il nous est donné, ce qui est ineffable. Ici point de paroles, point de discours; c'est le cœur qu'il faut exciter et élever vers Dieu. Ce n'est pas à Dieu de monter dans le cœur de l'homme, mais au cœur de l'homme de monter en Dieu.

Étudions la créature : « Les invisibles perfections de Dieu, rendues compréhensibles par « les choses qui ont été faites, sont devenues « visibles [2]. » Dans ces œuvres de Dieu au milieu desquelles nous vivons, ne pourrait-on découvrir quelque ressemblance, quelque objet qui nous montre trois choses bien distinctes, mais dont les opérations sont inséparables?

16. Allons, mes frères, appliquez-vous de tout votre cœur. Rappelez-vous d'abord quel est mon dessein; comme le Créateur est infiniment élevé au dessus de nous, je veux savoir si dans la créature je ne trouverai pas quelque similitude.

Au moment où la vérité brille comme un éclair dans son esprit, quelqu'un d'entre nous pourrait peut-être s'approprier ces paroles : « J'ai dit dans « le transport de mon âme, » Et qu'as-tu dit dans ce transport de ton âme? « J'ai été rejeté de de« vant vos yeux [3]. » Il me semble en effet que celui qui parlait ainsi avait élevé son âme vers Dieu, qu'en s'entendant demander chaque jour : « Où est ton Dieu [4]? » il avait répandu son âme au dessus d'elle-même, que d'une manière toute spirituelle il avait atteint à la Lumière immuable, sans que sa faiblesse en pût supporter la vue ; il retombe alors de tout son poids sur son infirmité, et se mesurant avec cette vive splendeur de la sagesse divine, il sent que le regard de son esprit ne peut la supporter encore. C'est dans le transport de l'âme qu'il a vu tout cela, quand élevé au dessus de la vie des sens il était ravi en Dieu. Mais quand il quitte Dieu en quelque sorte pour rentrer en lui-même, il s'écrie : « J'ai dit « dans le transport de mon âme; » j'ai vu alors je ne sais quoi ; il m'a été impossible de le supporter longtemps; et revenu à ce corps mortel qui appesantit l'âme et aux mille soucis des choses périssables qui naissent de lui, j'ai dit. Quoi ? « Je suis rejeté de devant vos yeux; » vous êtes trop haut et je suis trop bas.

Que pouvons-nous donc dire de Dieu, mes frères? Si l'on comprend ce que l'on veut dire de lui, ce n'est pas lui; ce n'est pas lui que l'on peut comprendre, c'est autre chose en place de lui; et si l'on croit l'avoir saisi lui-même, on est le jouet de son imagination. Il n'est pas ce que l'on comprend; il est ce que l'on ne comprend pas; et comment vouloir parler de ce que l'on ne saurait comprendre?

17. Cherchons par conséquent si nous ne découvrirons pas dans la créature trois choses qui s'énoncent séparément et qui agissent d'une manière inséparable. Mais où aller? Au ciel pour y considérer le soleil, la lune et les autres astres? Sur terre pour y étudier les végétaux, les plantes et les animaux qui la remplissent? Faut-il envisager le ciel même et la terre qui comprennent tout ce que nous y voyons? Mais pourquoi, ô homme, chercher ainsi dans la créature? Rentre en toi-même, considère-toi, étudie-toi, examine-toi en personne. Tu veux trouver dans la créature trois choses qui s'énoncent séparément, tout en agissant d'une manière inséparable ; s'il en est ainsi, contemple-toi d'abord. N'es-tu pas une créature? Tu veux une comparaison; la chercheras-tu parmi les bestiaux? C'est de Dieu qu'il est question, lorsque tu cherches cette similitude; c'est de l'ineffable Trinité de la Majesté suprême; et parceque tu es trop au dessous de ce qui est divin, parceque tu as dû avouer humblement ton impuissance, tu t'es rabattu sur ce qui est humain ; c'est donc sur ceci que tu dois arrêter ta pensée.

Pourquoi chercher parmi les troupeaux, dans le soleil ou les étoiles? Lequel de ces êtres est formé à l'image et à la ressemblance de Dieu? Il y a en toi quelque chose de bien préférable

[1] Jean, XIV, 10 — [2] Rom. I, 20. — [3] Ps. XXX, 23. — [4] Ps. XLI, 4, 11.

de plus rapproché de ton Créateur. Dieu en effet n'a-t-il point formé l'homme à son image et à sa ressemblance? Inspecte ton âme; vois si l'image de la Trinité ne t'offrira point quelque vestige de la Trinité? Mais quelle image es-tu? C'est une image bien distante du modèle; c'est une ressemblance et une image bien imparfaite, et qui n'est pas égale à Dieu comme le Fils est égal au Père, dont il est l'image. Quelle différence entre l'image reproduite dans un fils, et l'image représentée par le miroir? Tu te vois toi-même en voyant ton image dans ton fils, car ton fils a la même nature que toi; et s'il est autre par sa personne, par sa nature il est le même. Ainsi donc l'homme n'est pas l'image de Dieu comme l'est le Fils unique du Père; il est plutôt formé à son image et à une certaine ressemblance avec lui. Examine donc si tu ne pourras découvrir en toi trois choses qui s'énoncent séparément et qui agissent toujours ensemble. Examinons ensemble, chacun de nous en soi-même; examinons en commun et en commun étudions notre commune nature, notre commune substance.

18. Ouvre les yeux, ô homme, reconnais si je dis vrai. As-tu un corps, as-tu un corps de chair? — Oui, réponds-tu. Comment, sans cela, pourrais-je occuper une place ici, me transporter d'un lieu dans un autre? Ne me faut-il pas, pour entendre ce qu'on me dit, des oreilles de chair, et des yeux de chair pour voir qui me parle? — C'est une chose sûre, tu as un corps; il ne faut pas chercher longtemps ce qui est sous nos yeux. Autre chose : Qu'est-ce qui agit par le corps? L'oreille entend, mais elle ne te fait pas entendre; il y a au dedans quelqu'un qui entend par elle. Tu vois par l'œil; mais regarde l'œil lui-même. Te contenteras-tu de considérer la maison sans t'occuper de celui qui l'habite? L'œil voit-il par lui-même? N'y a-t-il pas en lui quelqu'un qui voit par lui? Je ne dis pas : L'œil d'un mort ne voit point, quand il est sûr que l'âme a quitté le corps; je dis que l'œil d'un homme occupé d'autre chose ne voit pas ce qui est devant lui. C'est donc l'homme intérieur qu'il faut considérer en toi. C'est là surtout qu'il faut chercher l'idée de trois choses qui s'énoncent séparément et qui agissent ensemble.

Qu'y a-t-il dans ton âme? Il est possible qu'en scrutant j'y découvre beaucoup de choses; mais tout d'abord il s'en présente une qui est facile à saisir. Qu'y a-t-il dans ton âme? Rappelle tes idées, réveille tes souvenirs. Je ne demande pas que tu me croies sur parole; n'accepte ce que je vais dire qu'autant que tu le reconnaîtras en toi. Regarde donc.

Mais, ce qui nous a échappé, voyons d'abord si l'homme est l'image du Fils seulement ou du Père, ou bien s'il l'est à la fois du Père, et du Fils, et conséquemment du Saint-Esprit. Il est dit dans la Genèse : « Faisons l'homme à notre « image et à notre ressemblance [1]. » Ainsi le Père ne l'a point fait sans le Fils ni le Fils sans le Père. « Faisons l'homme à notre ressem« blance. — Faisons; » et non pas : je ferai, fais, qu'il fasse, mais « faisons : à l'image, » non pas à ton image ou à la mienne, mais « à « la nôtre. »

19. Je questionne donc et j'interroge ce qui est bien dissemblable. Ne dites pas : Comment! c'est ce qu'il compare à Dieu! Je l'ai dit et redit, je vous ai prévenus et j'ai pris mes précautions : les termes de comparaison sont à une distance infinie; il y a entre eux la distance du ciel à la terre, de l'immuable au muable, du Créateur à la créature, du divin à l'humain. Retenez avant tout cette observation, et que personne ne m'accuse s'il y a tant d'éloignement entre les deux termes; que nul ne me montre les dents au lieu de m'ouvrir l'oreille; tout ce que j'ai promis de faire voir c'est trois choses qui s'énoncent séparément et qui agissent inséparablement. Quant à leur dissemblance plus ou moins considérable avec la Trinité toute puissante, il n'en est pas question pour le moment; ce que j'entreprends, c'est de montrer que dans cette créature infirme et muable il y a trois facultés qui se peuvent considérer séparément et qui agissent indivisiblement. O pensée charnelle! ô conscience opiniâtre et infidèle! pourquoi douter que cette ineffable Majesté possède ce que tu peux discerner en toi-même?

Voyons, ô homme, réponds-moi : As-tu de la mémoire? Mais si tu n'en as point, comment as-tu retenu ce que j'ai dit? Peut-être as-tu oublié ce que tu viens d'entendre; mais cette parole : *J'ai dit*; mais ces deux syllabes, tu ne les retiens que par la mémoire. Comment saurais-tu qu'il y a en deux, si tu avais oublié la première quand je prononce la seconde? Pourquoi d'ailleurs m'arrêter plus longtemps? Pourquoi me presser, me forcer de prouver cela? Il est clair que tu as de la mémoire.

[1] Gen. I, 26.

Autre question : As-tu de l'entendement ? Oui, réponds-tu. — De fait, si tu ne pouvais, sans la mémoire, retenir ce que j'ai dit; tu ne saurais le comprendre sans l'entendement. Tu as donc de l'entendement ; cet entendement, tu l'appliques à ce que garde ta mémoire, tu comprends alors, et comprendre c'est savoir.

Troisième question : Tu as de la mémoire pour retenir ce qu'on te dit ; tu as de l'entendement pour comprendre ce que tu retiens ; mais dis-moi : Est-ce volontairement que tu retiens et que tu comprends ? Sans aucun doute, reprends-tu. — Donc aussi de la volonté.

Voilà les trois choses que j'avais promis de faire entendre à vos oreilles et à votre esprit. Elles sont toutes trois en toi, tu peux les compter sans pouvoir les séparer. Les voilà toutes trois : mémoire, intelligence et volonté, remarque bien ; on les énonce séparément et elles agissent inséparablement.

20. Le Seigneur nous viendra en aide et déjà il y est venu : je le vois à la manière dont vous saisissez ; car ces acclamations me font sentir que vous comprenez, et j'espère qu'avec sa grâce vous comprendrez également tout le reste. J'ai promis de montrer trois choses qui s'énoncent séparément et qui agissent inséparablement. J'ignorais ce qu'il y a dans ton âme ; tu me l'as fait connaître en disant : la mémoire. Cette parole, ce son, ce mot a jailli de ton cœur à mes oreilles. Car avant de parler tu réfléchissais silencieusement à ce qu'on nomme la mémoire. Tu le savais et tu ne me l'avais pas dit encore. Or afin de me le faire entendre, tu as prononcé ce mot, la mémoire. J'ai entendu, j'ai distingué les trois syllabes dont est composé ce terme, la mémoire. C'est en effet un mot de trois syllabes ; ce mot a été prononcé, il a frappé mes oreilles et a révélé quelque chose à mon esprit. Le son s'est évanoui ; la cause et l'effet du son demeurent.

Dis-moi cependant : lorsque tu prononces ce mot : mémoire ? remarques-tu qu'il n'y est question effectivement que de la mémoire ? Les deux autres facultés ont leurs noms propres ; l'une s'appelle l'intelligence, l'autre la volonté et aucune la mémoire. Et pourtant afin de prononcer ce dernier mot, afin de produire ces trois syllabes, quel moyen as-tu employé ? Ce mot qui ne désigne que la mémoire a été formé en toi par la mémoire, qui te faisait retenir ce que tu disais ; par l'intelligence, qui te faisait comprendre ce que tu retenais ; enfin par la volonté, qui te portait à proférer ce que tu comprenais.

Grâces au Seigneur notre Dieu ! Il a donné son secours à vous et à nous. Je le dis franchement à votre charité, je tremblais en commençant à discuter et à vous expliquer ce sujet. Je craignais qu'en faisant plaisir aux esprits plus avancés, je ne vinsse à ennuyer fortement les intelligences plus lentes. Mais à votre attention et à l'activité de votre intelligence, je vois que vous avez compris et que même avant moi vous preniez votre essor pour vous écrier : Grâces au Seigneur.

21. Voyez encore : je reviens sans inquiétude sur ce que vous avez compris ; je ne dis rien de nouveau, je répète seulement, pour mieux le graver en vous, ce que vous avez parfaitement saisi.

De ces trois facultés nous en avons nommé une, nous avons prononcé seulement le nom de la Mémoire, et ce nom qui n'appartient qu'à la mémoire, a été formé par les trois facultés réunies. On n'a pu nommer la mémoire qu'avec le concours de la volonté, de l'intelligence et de la mémoire. On ne saurait non plus nommer l'intelligence qu'avec le concours de la mémoire, de la volonté et de l'intelligence ; ni nommer la volonté qu'avec le concours de la mémoire, de l'intelligence et de la volonté.

Je crois donc avoir expliqué ce que j'ai promis d'expliquer ; j'ai vu réuni dans ma pensée ce que j'ai énoncé séparément. Il a fallu les trois facultés pour former le nom de l'une d'entre elles, et ce nom formé par les trois n'appartient qu'à une seule. Les trois ont formé le nom de la mémoire ; et ce nom n'appartient qu'à la mémoire. Les trois ont formé le nom de l'intelligence ; et ce nom ne désigne que l'intelligence. Les trois ont formé le nom de la volonté ; et ce nom n'appartient qu'à la volonté. Ainsi la Trinité à formé la chair du Christ ; et cette chair n'est qu'au Christ. Ainsi la Trinité a formé la colombe descendue du ciel ; et cette colombe ne désigne que l'Esprit-Saint. Ainsi la Trinité a fait entendre la voix d'en haut ; et cette voix n'appartient qu'au Père.

22. Que nul maintenant ne me dise, que nul n'essaie de tourmenter ma faiblesse en s'écriant : De ces trois facultés que tu as montrées dans notre esprit ou plutôt dans notre âme, laquelle désigne le Père, c'est-à-dire la ressemblance du Père, laquelle désigne le Fils et laquelle le Saint-

Esprit? Je ne saurais le dire, je ne saurais l'expliquer. Laissons quelque chose à la méditation, laissons aussi quelque chose au silence. Rentre en toi, et te soustrais au bruit. Lis en toi-même, si toutefois tu as su te faire dans ta conscience comme un doux sanctuaire, où tu ne produises ni bruit ni querelle, où tu ne cherches ni à disputer ni à contredire avec opiniâtreté. « Sois docile à écouter la parole, afin de la comprendre [1]. » Peut-être diras-tu bientôt : « Vous ferez entendre à mon oreille la joie et l'allégresse, et mes os tressailleront dans l'humilité, [2] » et non dans l'orgueil.

23. C'est donc assez d'avoir montré ces trois facultés qui s'énoncent séparément et qui agissent inséparablement. Si tu as pu reconnaître ce phénomène dans ta personne, dans un homme, dans un homme qui marche sur la terre et qui porte un corps fragile dont le poids appesantit l'âme; crois donc que le Père, le Fils et le Saint-Esprit peuvent se montrer séparément sous des symboles visibles, sous des formes empruntées à la créature, et néanmoins agir inséparablement. C'est assez.

Je ne dis pas que la mémoire représente le Père, l'intelligence le Fils et la volonté l'Esprit-Saint; je ne dis pas cela, quelque sens que l'on y donne, je ne l'ose. Réservons ces mystères pour de plus grands esprits, et faibles expliquons aux faibles ce que nous pouvons. Je ne dis donc pas qu'entre ces trois facultés et la Trinité il y ait analogie, c'est-à-dire des rapports qui permettent une comparaison véritable; je ne dis pas cela non plus. Que dis-je, alors? Je dis qu'en toi j'ai découvert trois facultés qui s'énoncent séparément et qui agissent inséparablement; car le nom de chacune est formé par les trois, sans toutefois convenir aux trois mais à une seule d'entre elles. Et si tu as entendu, si tu as saisi, si tu as retenu cela, crois en Dieu ce que tu ne saurais voir en lui. Tu peux connaître en toi ce que tu es; mais dans Celui qui t'a fait, comment, quoi qu'il soit, connaître ce qu'il est? Si tu le peux un jour, tu n'en es pas capable aujourd'hui; et lors-même que tu le pourras, te sera-t-il possible de connaître Dieu comme Dieu se connaît?

Que votre charité se contente de ce peu. Nous avons dit ce que nous avons pu; nous avons, à votre demande, acquitté nos promesses; ce qu'il faudrait ajouter encore pour élever plus haut votre entendement, demandez-le au Seigneur.

[1] Eccli. v, 13. — [2] Ps. L, 10.

SERMON LIII.

LES BÉATITUDES [1].

ANALYSE. — Ce discours comprend deux parties. Dans la première, saint Augustin explique d'abord brièvement en quoi consiste chacune des six premières béatitudes : il indique ensuite comment dans chacune la récompense est admirablement proportionnée au mérite; il rappelle enfin que tous les bienheureux verront Dieu, quoique la vision divine ne soit promise expressément qu'à ceux dont le cœur est pur. La seconde partie est consacrée à enseigner le moyen de parvenir à la vision de Dieu, c'est-à-dire à la pureté du cœur qui mérite de voir Dieu. Or 1° le grand moyen c'est la foi, non pas la foi sans les œuvres, comme celle des démons, mais la foi qui agit par l'amour, et conséquemment la foi accompagnée d'espérance et de charité. 2° Cette foi doit avoir soin de ne pas se faire de Dieu des idées indignes et matérielles. 3° En s'attachant à comprendre quelles sont la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur représentées par la croix du Sauveur, c'est-à-dire en pratiquant le bien avec persévérance, avec des intentions toutes célestes et avec la grâce de Dieu, la foi sera sûrement admise au bonheur de contempler Dieu.

1. La solennité de cette vierge sainte qui a rendu témoignage au Christ et qui a mérité que le Christ lui rendît témoignage, qui a été immolée en public et couronnée en secret, est pour nous un avertissement. Elle nous dit d'entretenir votre charité de ce discours évangélique où le Sauveur vient de nous faire connaître les voies diverses qui conduisent à la vie bienheureuse. Il n'est personne qui n'aspire à cette vie; on ne peut trouver personne qui ne veuille être heureux. Ah! si seulement on désirait mériter la récompense avec autant d'ardeur qu'on soupire après la récompense elle-même! Qui ne prend son essor quand on lui dit : Tu seras bienheureux? Il devrait donc entendre avec plaisir aussi à quelle condition il le sera. Doit-on refuser le combat lorsqu'on cherche la victoire? La vue de

[1] Matt. v, 3-8.

la récompense ne devrait-elle pas enflammer le cœur pour le travail qui l'obtient? A plus tard ce que nous demandons; mais c'est maintenant qu'il nous est commandé de mériter ce que nous obtiendrons plus tard.

Commence à rappeler les divines paroles, les commandements et les récompenses évangéliques. — « Bienheureux les pauvres de gré, par- « ce qu'à eux appartient le royaume des cieux. » — Tu possèderas plus tard ce royaume des cieux; sois maintenant pauvre de gré. Veux-tu réellement posséder plus tard ce magnifique royaume? Vois quel esprit t'anime et sois pauvre de gré. Mais qu'est-ce qu'être pauvre de gré? demandes-tu peut-être. Aucun orgueilleux n'est pauvre de gré; le pauvre de gré est donc l'homme humble. Le royaume des cieux est haut placé; mais « qui- « conque s'humilie s'élèvera » jusques là [1].

2. Considère ce qui suit : « Bienheureux ceux « qui sont doux, car ils auront la terre pour « héritage. » Tu veux posséder la terre? Prends garde d'être possédé par elle. Tu la possèderas si tu es doux; tu en seras possédé si tu ne l'es pas. Mais en entendant qu'on t'offre comme récompense la possession de la terre, n'ouvre pas des mains avares pour t'en emparer dès aujourd'hui, aux dépens même de ton voisin ; ne sois pas le jouet de l'erreur. Posséder la terre, c'est s'attacher intimement à Celui qui a fait le ciel et la terre. La douceur en effet consiste à ne pas résister à son Dieu, à l'aimer et non pas soi dans le bien que l'on fait; et dans le mal que l'on souffre justement, à ne pas lui en vouloir mais à s'en vouloir à soi-même. Il n'y a pas un léger mérite de lui plaire en se déplaisant et de se déplaire en lui plaisant.

3. Troisième béatitude : « Bienheureux ceux « qui pleurent, car ils seront consolés. » Les pleurs désignent le travail, et la consolation, la récompense. Quelles sont, hélas! les consolations de ceux qui pleurent d'une manière charnelle? Aussi importunes que redoutables; car en essuyant leurs larmes, ils craignent toujours d'en verser de nouvelles. Un père, par exemple, se désole d'avoir perdu son fils, la naissance d'un autre le réjouit; celui-ci remplace celui qui n'est plus, mais il est pour lui un sujet de crainte comme le premier a été un sujet de tristesse, et il ne trouve dans aucun d'eux consolation véritable. La vraie consolation sera de recevoir ce qu'on ne pourra perdre, et on mérite d'en jouir plus tard, lorsque maintenant on gémit d'être en exil.

[1] Luc, XIV, II.

4. Quatrième devoir et quatrième récompense: « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la « justice, car ils seront rassasiés. » Tu veux être rassasié? Comment le seras-tu? Si tu aspires au rassasiement du corps, une fois les aliments digérés, tu ressentiras de nouveau le tourment de la faim; car il est dit : « Quiconque boira de « cette eau, aura soif encore [1]. » Quand un topique étendu sur une plaie parvient à la guérir, toute douleur disparait, mais la nourriture ne chasse la faim et ne restaure que pour un moment; car la faim succède au rassasiement; et en vain applique-t-on chaque jour le remède de la nourriture, il ne cicatrise point la faiblesse. Ayons donc faim et soif de la justice; c'est le moyen d'en être un jour rassasiés, car notre rassasiement viendra de ce qui maintenant provoque en nous et la faim et la soif. Que notre âme en ait faim et soif; pour elle aussi il y a une nourriture et il y a un breuvage. « Je suis, « dit le Seigneur, le pain descendu du ciel [2]. » Voilà le pain destiné à apaiser ta faim. Désire aussi le breuvage qui étanchera ta soif : « En « vous, » Seigneur, « est là source de vie [3]. »

5. Autre maxime : « Bienheureux les miséri- « cordieux, car Dieu leur fera miséricorde. » Fais-la et on la fera; fais-la envers un autre et on la fera envers toi. Tu es à la fois riche et pauvre, riche des biens temporels, pauvre des biens éternels. Tu entends un homme mendier, tu mendies toi-même auprès de Dieu. On te demande, et tu demandes. Ce que tu feras envers ton solliciteur, Dieu le fera envers le sien. Plein d'un côté et vide de l'autre, remplis de ta plénitude le vide des pauvres, et le tien sera rempli de la plénitude de Dieu.

6. Nous lisons encore : « Bienheureux ceux « qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Telle est la fin de notre amour; mais c'est une fin qui nous perfectionne et non une fin qui nous détruit. On finit un repas et on finit un vêtement; un repas, quand on a consumé la nourriture; un vêtement, quand on achève de le coudre. Ici et là on achève; ici de consumer, et là de perfectionner. Quels que soient maintenant nos actes et nos vertus, nos efforts et les louables et innocentes aspirations de notre cœur, une fois que nous verrons Dieu nous serons entièrement satisfaits. Que pourrait chercher encore celui qui possède Dieu, et de quoi se contenterait celui à qui Dieu ne suffit pas? Ce que nous voulons,

[1] Jean, IV, 13. — [2] Ib. VI, 41. — [3] Ps. XXXV, 10.

ce que nous cherchons ce que nous ambitionnons, c'est de voir Dieu. Et qui n'aurait ce desir?

Mais considère ces paroles : « Bienheureux « ceux qui ont le cœur pur, car ils verront « Dieu. » Donc, afin de le voir, prepare ton cœur. Pour me servir d'une comparaison toute matérielle, à quoi bon désirer voir le soleil à son lever, si les yeux sont fermés par la maladie? Qu'on les guérisse et ils seront heureux de voir la lumière; s'ils restent malades, elle fera leur tourment. De meme tu ne pourras voir sans la pureté du cœur, ce que ne sauraient contempler que les cœurs purs. Tu seras repoussé, éloigné, tu ne pourras jouir. « Bienheureux ceux qui ont le « cœur pur, car ils verront Dieu. »

Combien de fois déjà la Sauveur a-t-il répété ce mot *Bienheureux*? Quelles causes a-t-il assignées à la béatitude? Quelles œuvres et quels salaires, quels mérites et quelles récompenses a-t-il énumérés? Jamais jusqu'alors il n'avait dit : « Ils verront Dieu. — Bienheureux les « pauvres de gré, car le royaume des cieux est « à eux. Bienheureux ceux qui sont doux, car « ils auront la terre en héritage. Bienheureux « ceux qui pleurent; ils seront consolés. Bien- « heureux ceux qui ont faim et soif de la justice; « ils seront rassasiés. Bienheureux les miséri- « cordieux; ils obtiendront miséricorde. » Il n'a pas encore été dit : « Ils verront Dieu. » Nous arrivons aux cœurs purs; c'est à eux qu'est promise la vue de Dieu, et ce n'est pas sans motif, car ils ont des yeux pour voir Dieu. C'est de ces yeux que parle l'Apôtre quand il dit : « Les yeux « éclairés de votre cœur [1]. » Maintenant donc ces yeux, parcequ'ils sont faibles, sont éclairés par la foi; devenus plus tard vigoureux, ils seront éclairés par la réalité même. « Tant que nous « sommes dans ce corps, nous voyageons loin du « Seigneur; car nous marchons dans la foi et « non dans la claire vue [2]. » Et tant que nous marchons ainsi dans la foi, que dit de nous l'Ecriture? Que « maintenant nous voyons à travers « un miroir, en énigme, et qu'alors ce sera face « à face [3]. »

7. Loin d'ici la pensée de toute face corporelle. Si dans le désir enflammé de voir Dieu tu prépares ton visage à jouir de cette vue; tu désireras voir aussi la face divine. Si au contraire vous avez de Lui des idées au moins spirituelles, si vous croyez que Dieu n'est pas un corps, ainsi que nous l'avons enseigné longuement hier, si toutefois nous l'avons enseigné; si dans vos cœurs, comme dans les temples de Dieu, nous avons brisé tout simulacre de forme humaine, si vous vous souvenez exactement, si vous êtes bien pénétrés de ce passage où l'Apôtre réprouve ceux qui « se disant sages sont devenus insensés, et « ont changé la gloire du Dieu incorruptible « contre un image représentant un homme « corruptible [1]; » si vous détestez cet égarement, si vous l'évitez, si vous purifiez le temple de votre Créateur, si vous voulez qu'il vienne en vous et y établisse sa demeure : « Ayez du Seigneur « des sentiments dignes de lui et cherchez-le « dans la simplicité du cœur [2]; » voyez à qui vous vous adressez, si toutefois vous parlez sincèrement, quand vous vous écriez : « Mon cœur « vous a dit : Je chercherai votre face. » Que ton cœur dise donc aussi : « Je chercherai votre vi- « sage, Seigneur, » car le chercher avec le cœur, c'est le chercher comme il convient.

On dit le visage de Dieu, le bras de Dieu, la main de Dieu, ses pieds, son trône et l'escabeau de ses pieds; mais ne te figure pas des membres humains; brise ces idoles de mensonge, si tu veux être le temple de la vérité. La main de Dieu désigne sa puissance; sa face, sa connaissance; ses pieds, sa présence; et si tu le veux, tu peux devenir son trône. Nieras-tu que le Christ soit Dieu? Non, réponds-tu. Tu admets aussi que le Christ est la vertu et la sagesse de Dieu? — Je l'admets aussi. — Ecoute : « L'âme du juste « est le trône de la sagesse [3]. » Or où Dieu a-t-il son trône, sinon où il habite; et où habite-t-il, si ce n'est dans son temple? Mais « le temple « de Dieu est saint, et vous êtes ce temple [4]. » Songe donc de quelle manière tu dois considérer le Seigneur. « Dieu est esprit et il faut l'adorer « en esprit et en vérité [5]. » Qu'aujourd'hui donc, si tu le promets, l'arche d'alliance entre dans ton cœur, et que Dagon tombe à la renverse [6]. Ainsi prête l'oreille, apprends à désirer Dieu, apprends à désirer ce qui te rend capable de le voir. « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils « verront Dieu. » Pourquoi penser aux yeux du corps? S'ils servaient à voir Dieu, Dieu occuperait quelque espace. Mais quel espace occupe Celui qui est tout entier partout? Purifie ce qui doit le voir.

8. Ecoute encore et comprends, si toutefois je puis avec son secours expliquer ma pensée;

[1] Eph, I, 18. — [2] II Cor. V, 6, 7. — [3] I Cor. XIII, 12.

[1] Rom. I, 22-23. — [2] Sag. I, 1. — [3] Ibid. X, 2. — [4] I Cor. III, 17. — [5] Jean, IV, 21. — [6] I Rois, V, 3.

qu'il nous aide à entendre ces devoirs et ces récompenses, à saisir comment les uns répondent aux autres. Quelle est en effet la récompense qui ne convienne, qui ne soit proportionnée au mérite? Les humbles semblent exclus du royaume, et il est dit : « Bienheureux les pauvres de gré, « le royaume des cieux est à eux. » On exproprie facilement ceux qui sont doux, et il est dit: « Bienheureux ceux qui sont doux, car ils auront « la terre en héritage. » Le reste est clair, évident, il se révèle de lui-même et il faut, non pas l'expliquer, mais le rappeler. « Bienheureux « ceux qui pleurent. » Qui ne désire la consolation quand il pleure? « Ils seront consolés. — « Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la « justice. » Qui ne désire être rassasié quand il a faim et soif? Aussi « seront-ils rassasiés. — « Bienheureux les miséricordieux. » Qui fait miséricorde, sinon celui qui même en l'exerçant demande que Dieu le paie de retour et fasse pour lui ce que lui-même fait pour le pauvre? « Bien-« heureux » donc « les miséricordieux, car Dieu « leur fera miséricorde. » Voyez comment tout se correspond, comment la nature de la récompense est appropriée à la nature du précepte. Il est prescrit d'être pauvre de gré; la récompense est de posséder le royaume des cieux. Il est prescrit d'être doux; la récompense est de posséder la terre. Il est prescrit de pleurer; la récompense est d'être consolé. Il est prescrit d'avoir faim et soif de la justice; la récompense est d'en être rassasié. Il est prescrit d'être miséricordieux; la récompense est d'obtenir miséricorde. De même il est prescrit d'avoir le cœur pur; et la récompense est de voir Dieu.

9. Garde-toi donc de raisonner sur ces préceptes et sur ces récompenses de la manière suivante. Quand on te dit : « Bienheureux les « cœurs purs, car ils verront Dieu, » ne t'imagine point que la vue de Dieu ne sera octroyée ni aux pauvres de gré, ni à ceux qui sont doux, ni à ceux qui pleurent, ni à ceux qui ont faim et soif de la justice, ni à ceuxqui sont miséricordieux. Ne te figure point qu'il n'y aura pour le voir que les cœurs purs et que les autres en seront privés. En effet, ceux qui ont le cœur pur ont aussi tous les autres mérites; mais s'ils voient Dieu, ce n'est ni pour être pauvres de gré, ni pour être doux, ni pour pleurer, ni pour avoir faim et soif de la justice, ni pour être miséricordieux; c'est pour avoir le cœur pur. C'est comme si l'on rapprochait des membres du corps les actions auxquelles ils sont propres, comme si l'on disait, par exemple : Heureux ceux qui ont des pieds, car ils marcheront; heureux ceux qui ont des mains, car ils travailleront; heureux ceux qui ont de la voix, car ils crieront; heureux ceux qui ont une bouche et une langue, car ils parleront; heureux ceux qui ont des yeux, car ils verront. En nous donnant en quelque sorte des membres spirituels, le Sauveur a indiqué à quoi chacun est propre. L'humilité est propre à posséder le royaume des cieux; la douceur, à posséder la terre; les larmes, à recevoir la consolation; la faim et la soif de la justice, à être rassasiés; la miséricorde, à obtenir miséricorde; le cœur pur enfin, à voir Dieu.

10. Si donc nous aspirons à voir Dieu, comment purifier cet œil intérieur? Qui ne s'appliquerait, qui ne chercherait à purifier son cœur pour voir Celui qu'il aime de toute son âme? Une autorité divine nous dit par quel moyen : « C'est par la foi, déclare-t-elle, qu'il purifie « leurs cœurs [1]. » La foi en Dieu purifie donc le cœur, et le cœur purifié voit Dieu.

Il est vrai, des malheureux qui se trompent eux-mêmes se font de la foi une étrange idée : ils se figurent qu'il suffit de croire; car il en est qui tout en vivant mal se promettent, parce qu'ils croient, d'arriver à la vision de Dieu et au royaume des cieux. Mais l'Apôtre saint Jacques s'enflamme contre eux dans son Epître, et rempli d'une charité toute céleste : « Tu crois qu'il « y a un Dieu, » leur dit-il avec une sainte indignation. Tu t'applaudis de ta foi; tu considères qu'un grand nombre d'impies croient à la pluralité des dieux et tu es heureux de croire qu'il n'y en a qu'un. « C'est bien. Mais les démons « croient aussi, et ils tremblent [2]. » Ces démons verront-ils Dieu? Les cœurs purs le verront. Mais qui oserait appeler des cœurs purs ces esprits immondes? « Ils croient » néanmoins, « et ils tremblent. »

11. Il faut mettre de la différence entre notre foi et la foi des démons. La nôtre purifie le cœur, la leur les rend coupables, car ils font le mal et c'est pourquoi ils disent au Seigneur : « Qu'y-a-« t-il entre vous et nous? » Tu crois peut-être, en les entendant parler ainsi, qu'ils ne le connaissaient pas? » Nous savons, disent-ils, qui « vous êtes; vous êtes le Fils de Dieu [3]. » Pierre est comblé d'éloges, quand il lui donne ce titre; le démon le donne aussi, et il est condamné. D'où

[1] Act. xv, 9. — [2] Jacq. ii, 19. — [3] Luc. iv, 34.

vient cette différence? Ne vient-elle pas de ce que les paroles étant les mêmes les dispositions du cœur sont loin de se ressembler? Que notre foi diffère donc de la leur, ne nous contentons pas de croire. Leur foi ne saurait purifier le cœur; et « c'est par la foi, est-il dit, que Dieu a « purifié leurs cœurs. »

Or quelle est cette foi, sinon celle que définit l'Apôtre Paul quand il dit : « La foi qui agit par « l'amour [1]? » Cette foi distingue des démons, elle distingue des hommes perdus de crimes et de mœurs. « La foi. » Quelle foi? « La foi qui « agit par l'amour. » Elle espère donc ce que Dieu promet. Rien de plus exact, rien de mieux que cette définition. Aussi y voit-on trois choses essentielles. En effet, quand on a « la foi qui agit « par l'amour, » on espère nécessairement aux promesses divines, et la foi est ainsi accompagnée de l'espérance. Comment nous passer de l'espérance tant que nous croyons ce que nous ne voyons point encore? Sans voir et sans espérer, ne viendrions-nous pas à défaillir? Nous nous affligeons de ne pas voir, mais nous nous consolons dans l'espérance de voir un jour. Ainsi nous avons l'espérance et cette espérance accompagne la foi. Nous avons aussi la charité; c'est elle qui nous porte à désirer, à faire effort pour atteindre à quoi nous aspirons, à avoir faim et soif. Ainsi ajoutons cette vertu aux deux autres et nous avons la foi, l'espérance et la charité. Comment d'ailleurs n'aurions-nous pas la charité avec la foi telle que la définit l'Apôtre, puisqu'elle n'est autre chose que l'amour dont il parle quand il dit : « La foi « qui agit par l'amour? » Supprime la foi, tu ne crois plus rien; supprime la charité, tu n'agis plus. Car à la foi il appartient de croire, et à la charité, d'agir. Crois sans aimer, tu ne te portes à aucune bonne œuvre, et si tu t'y portes, c'est en esclave et non en fils, c'est par crainte de la peine et non par amour de la justice. La foi qui purifie le cœur est donc bien celle qui agit par la charité.

12. Mais cette foi, que fait-elle? Que fait-elle avec de si imposants témoignages de l'Ecriture, avec de si nombreux enseignements, des exhortations si variées et si puissantes? Elle nous met en état de voir, maintenant à travers un miroir, en énigme, et plus tard face à face. Cette fois encore ne songe pas à ta face extérieure, mais à la face de ton cœur. Force ton cœur à s'appliquer aux choses divines, contrains-le, presse-le. Rejette toute image corporelle. Tu ne saurais dire en la voyant : Dieu est cela; dis au moins : Il n'est pas cela. Quand pourras-tu dire de Dieu : C'est cela? Pas même quand tu le verras, car Celui que tu verras est ineffable. L'Apôtre publie qu'il a été ravi au troisième ciel et qu'il y a entendu des paroles ineffables. Si des paroles sont ineffables, que penser de Celui de qui elles viennent?

Tu penses donc à Dieu, et à ton esprit se présente sous forme humaine, une merveilleuse et immense étendue. La voilà devant ta pensée; c'est quelque chose de grand, de vaste, une immense étendue enfin. Mais, ou bien elle est limitée, et limitée elle n'est point Dieu; ou bien elle n'est pas limitée, et alors où en est la face? Tu te représentes cette stature immense, mais pour lui donner des membres il faut lui assigner des bornes; comment sans cela distinguer ces membres? Que fais-tu donc, pensée folle et charnelle? Tu construis une masse énorme, tu lui donnes d'autant plus d'étendue que tu crois par là honorer Dieu davantage. Mais tout autre ne peut-il y ajouter une coudée et la rendre plus grande encore?

13. J'ai lu néanmoins, dis-tu. — Qu'as-tu lu? Tu n'y as rien compris. Dis cependant, qu'as-tu lu? Ne repoussons pas cet enfant qui joue avec les imaginations de son cœur. Qu'as-tu donc lu? — « Le ciel est mon trône et la terre l'escabeau « de mes pieds [1]. » C'est vrai, moi aussi j'ai lu cela. T'estimes-tu plus que moi parce qu'en lisant tu as cru? Mais je crois aussi ce que tu viens de rappeler. Croyons donc ensemble. Et puis? Cherchons ensemble. Retiens bien ce que tu as lu et ce que tu crois. « Le ciel est mon trône, » c'est-à-dire mon siége, car tel est le sens de ce mot dérivé du grec; « et la terre, l'escabeau de « mes pieds. » Or n'as-tu pas lu aussi : « Qui a « mesuré le ciel avec la paume de sa main [2]? » Tu l'as lu sans doute et tu confesses également que tu le crois. Ainsi nous avons lu tous deux et tous deux nous croyons ces passages. Réfléchis maintenant et enseigne-moi; sois mon maître, je me fais ton élève. Enseigne-moi, je t'en prie. Est-il un homme qui siège sur la paume de sa main?

14. Tu viens de donner à Dieu des traits et des membres copiés sur le corps humain, et peut-être t'imaginais-tu que c'est notre corps qui est fait à l'image de Dieu. Provisoirement j'accepte ton idée; mais pour l'examiner, pour la discuter,

[1] Galat. v, 6.

[1] Isaïe, LXVI, 6. — [2] Ibid. XL, 12.

pour la sonder, et pour la réfuter en l'étudiant. Consens à m'entendre, puisque j'ai prêté l'oreille à ce qu'il t'a plu de me dire.

Dieu siége au ciel et en même temps il mesure le ciel avec la paume de sa main. Ainsi le ciel est à la fois large et étroit ; large puisque Dieu y est assis, étroit puisqu'il le mesure comme il vient d'être dit ? Ou bien ne faut-il à Dieu pour s'asseoir que l'espace occupé par la paume de sa main ? S'il en est ainsi, il ne nous a point faits à son image, car nous avons la paume de la main bien plus étroite que l'espace occupé quand nous sommes assis ; et si en Dieu la paume de la main est aussi étendue que la place occupée par lui sur son siége, il nous a donné des membres bien différents des siens ; il n'y a point là de ressemblance. Qu'un cœur chrétien rougisse de se faire une telle idole.

Prends donc ici le ciel pour tous les saints ; car la terre s'entend aussi de tous ceux qui l'habitent : « Que toute la terre vous adore [1]. » Or si en pensant aux habitants de la terre nous pouvons dire : « Que toute la terre vous adore ; » pourquoi ne pourrions-nous dire également, en pensant aux habitants du ciel : Que tout le ciel vous porte ? Tout en habitant sur la terre, tout en foulant la terre aux pieds, les saints eux-mêmes ont le cœur fixé au ciel. Ce n'est pas en vain qu'on les invite à y tenir leur cœur élevé, ni en vain qu'ils affirment être fidèles à ce conseil ; ce n'est pas en vain non plus que le chef de l'homme est élevé ; aussi est-il dit dans ce sens mystérieux : « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez « les choses d'en haut, où le Christ siége à la « droite de Dieu ; goûtez les choses d'en haut « et non les choses de la terre [2]. » Considérés comme vivant au ciel, les saints portent Dieu, ils sont même le ciel puisqu'ils sont les trônes de Dieu ; et considérés comme annonçant sa parole, ces « cieux racontent la gloire de Dieu [3]. »

15. Reviens donc avec moi aux yeux du cœur et sache les préparer. C'est à l'homme intérieur que Dieu parle ; car il y a en nous un homme intérieur dont les oreilles, les yeux et les autres organes visibles ne sont que la demeure ou l'instrument. C'est aussi dans cet homme intérieur que le Christ habite provisoirement par la foi, et qu'il fera sentir la présence de sa divinité, lorsque nous connaîtrons en quoi consistent la largeur et la longeur, la hauteur et la profondeur ; lorsque nous connaîtrons aussi la charité du Christ, bien supérieure à toute science, pour être remplis de toute la plénitude de Dieu [1]. Ainsi donc si tu aimes à comprendre dans ce sens, applique-toi à saisir ce que l'on entend par largeur et longueur, hauteur et profondeur. Mais ne laisse point courir ton imagination à travers les espaces de l'univers, à travers l'étendue finie de ce monde immense. Saisis dans toi-même ce que je vais dire.

La largeur consiste dans les bonnes œuvres ; la longueur, dans la constance et la persévérance à les faire ; la hauteur est l'attente des récompenses célestes, c'est dans ce sens qu'on t'invite à élever ton cœur. Fais donc le bien et persévère à le faire dans l'espoir des dons de Dieu. Regarde comme rien les biens de la terre ; autrement, lorsqu'elle sera ébranlée sous les coups de l'éternelle Sagesse, tu serais exposé à dire qu'en vain tu as servi Dieu, fait le bien et persévère dans la pratique des bonnes œuvres. Il y a donc en toi largeur, quand tu les pratiques ; longueur, si tu y persévères ; mais tu manques de hauteur en convoitant les récompenses terrestres. Et la profondeur ? C'est la grâce de Dieu considérée dans le secret de sa volonté sainte. « Qui a connu la « pensée du Seigneur ? qui lui a servi de con- « seiller [2] ? — Vos jugements sont comme un « profond abîme [3]. »

16. La vraie vie consiste donc à faire le bien et à y persévérer, à attendre les biens du ciel, à recevoir la grâce que Dieu donne secrètement, non pas à l'aventure mais avec sagesse, et à ne pas critiquer la manière différente dont il traite les hommes ; car en lui il n'y a point d'injustice [4]. Veux-tu rapprocher ce genre de vie de la croix de ton Seigneur ? Il dépendait de lui de mourir ou de ne pas mourir, et ce n'est pas sans raison qu'il a choisi ce genre de mort. S'il pouvait mourir ou se préserver de la mort, ne pouvait-il pas aussi mourir d'une manière ou de l'autre ? Non, ce n'est pas sans motif qu'il a préféré expirer sur la croix pour t'y crucifier à ce monde.

Sur la croix en effet la largeur est le bois transversal où sont attachées les mains ; ce qui représente les bonnes œuvres. La longueur est la partie qui part du bois transversal et s'étend jusques à terre. Là est appliqué et se tient comme debout le corps du crucifié ; attitude qui désigne la persévérance. La hauteur est la partie qui s'élève au dessus des bras de la croix, et qui figure l'attente des biens célestes. Et la profondeur ? N'est-

[1] Ps. LXV, 4. — [2] Colos. III 1 2. — Ps. XVIII, 2.

[1] Ephes. III, 17-19. — [2] Rom. XI 34. — [3] — Ps. XXXV, 7. — [4] II Paralip. XIX, 7 Rom. IX, 14.

ce point le bas, fixé dans la terre? Ainsi est cachée et comme dérobée à la vue, la grâce divine. On ne la voit pas, mais c'est d'elle que part tout ce que l'on voit.

Maintenant donc, si tu fais entrer tout ceci non-seulement dans ton intelligence mais encore dans ta conduite, « et l'intelligence en est donnée à « ceux qui s'y conforment [1]; » travaille alors, si tu en es capable, à connaître cette charité du Christ, qui surpasse toute science ; et lorsque tu la connaîtras, tu seras rempli de toute la plénitude de Dieu ; et ce sera face à face. Oui tu seras rempli de toute la plénitude de Dieu, car Dieu même te remplira sans que tu le remplisses.

Cherche donc maintenant, s'il est possible, quelque face corporelle? Loin d'ici les vains fantômes. Enfant, jette ces jouets et occupe-toi de choses sérieuses. Nous aussi nous sommes souvent des enfants, et lorsque nous l'étions davantage encore, nos aînés ont su nous supporter. « Recherchez avec tous la paix et la sainteté, sans « laquelle personne ne verra Dieu [1]. » Elle aussi purifie le cœur, parcequ'elle implique la foi qui agit par la charité. Ainsi donc « Bienheureux les « cœurs purs, car ils verront Dieu. »

[1] Ps. cx 10.

[1] Hebr. xii, 14.

SERMON LIV.

PURETÉ D'INTENTION [1].

ANALYSE. — Ce petit discours est simplement la conciliation de ces deux passages de l'Évangile : « Que votre lumière brille devant « les hommes, » et : « Gardez-vous de faire votre justice devant les hommes, [2]. » Ce que Jésus-Christ commande, c'est d'édifier le prochain par les bonnes œuvres ; ce qu'il défend, c'est de chercher la gloire en faisant le bien. Saint Augustin montre par l'examen du texte même que tel est le sens de ces deux passages.

1. Plusieurs s'étonnent, mes amis, qu'après avoir dit dans le grand discours de l'Evangile : « Que votre lumière brille devant les hommes, de « façon qu'ils voient vos bonnes œuvres et glori- » fient votre Père qui est dans les cieux ; » Jésus-Christ Notre-Seigneur ait dit en ensuite : « Gardez- « vous de faire votre justice devant les hommes « pour en être considérés. » Ici se trouble un esprit peu ouvert et désireux d'obéir aux préceptes divins ; il flotte en sens divers et opposés. N'est-il pas aussi impossible d'obéir à un seul maître, donnant des ordres contraires, que de servir deux maîtres, comme le déclare le Sauveur dans ce même discours [3]? Que fera ici l'âme incertaine, partagée entre ce qu'elle croit l'impossibilité d'obéir et la crainte de n'obéir pas ? Si elle fait ses œuvres au grand jour, si elle les fait voir aux hommes pour accomplir ce commandement : « Que votre lumière brille « devant les hommes, de façon qu'ils voient vos « bonnes œuvres et glorifient votre Père qui est « dans les cieux ; » elle se croit coupable d'avoir violé le précepte suivant : « Gardez-vous de faire « votre justice devant les hommes pour en être « considérés. » Si d'autre part, pour échapper à cette faute elle cache ses vertus, elle croit ne pas obéir à cet ordre : « Que votre lumière brille de- « vant les hommes, de façon qu'ils voient vos « bonnes œuvres. »

2. Celui néanmoins qui comprend le sens de ces deux préceptes, les accomplit tous deux ; il sert ainsi le Seigneur de l'univers, lequel ne condamnerait point le serviteur paresseux, s'il commandait l'impossible. Ecoutez Paul, écoutez ce serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat et séparé pour l'Evangile de Dieu, il accomplit et enseigne l'un et l'autre commandement.

Voyez d'abord comment sa lumière brille devant les hommes, comment il montre à ceux-ci ses bonnes œuvres. « Nous nous recomman- « dons nous-mêmes, dit-il, à toute conscience « d'homme, devant Dieu [1]. » Il dit encore : « Nous tâchons de faire le bien, non-seulement « devant Dieu mais aussi devant les hommes [2]. » Et ailleurs : « Plaisez à tous en toutes choses, comme en toutes choses je plais à tous [3]. » Voyez d'un autre côté comment il se garde de pratiquer sa justice devant les hommes, pour en

[1] Matt. v, 16. vi, 1. — [2] Ibid. — Ibid. vi, 24.

[1] II Cor. iv, 2. — [2] Ibid. viii, 21. — [3] I Cor. x, 33.

être considéré. « Que chacun, dit-il, éprouve ses « œuvres; et alors il trouvera sa gloire en lui-« même et non dans autrui [1]. » Il dit encore : « Car « voici en quoi consiste notre gloire, dans le témoi-« gnage de notre conscience [2]. » Il ajoute ailleurs ces paroles on ne saurait plus claires : « Si je « plaisais ainsi aux hommes, je ne serais pas le « serviteur du Christ [3]. »

Ceux néanmoins qui trouvent contradictoires les paroles du Seigneur même, ne vont-ils pas s'étonner encore plus du langage de l'Apôtre et lui demander : Comment dites-vous : « Plaisez à « tous en toutes choses, comme en toutes choses « je plais à tous ; » et d'autre part : « Si je plai-« sais ainsi aux hommes, je ne serais point le ser-« viteur du Christ ? » Daigne nous assister le Seigneur lui-même. C'est lui qui parlait dans son serviteur, dans son Apôtre : qu'il nous fasse connaître sa volonté et nous accorde la grâce de lui obéir.

3. Les paroles mêmes de l'Evangile portent en soi leur explication ; si nous avons faim, elles ne nous ferment pas la bouche, car en cherchant nous y trouverons la nourriture de notre âme. Il faut donc examiner où se porte l'intention, ce qu'a en vue le cœur de l'homme. Si celui qui veut faire éclater ses bonnes œuvres aux yeux des autres, fait dépendre d'eux sa gloire et ses avantages, s'il les cherche dans leur estime, il n'accomplit aucun des préceptes du Seigneur sur cette matière ; car il veut pratiquer sa justice devant les hommes afin d'en être considéré, et il ne fait pas briller devant eux sa lumière dans le dessein qu'en remarquant ses bonnes œuvres ils glorifient leur Père céleste. C'est soi-même que l'on veut glorifier alors et non pas Dieu ; on cherche ses intérêts propres, ce n'est pas à la volonté du Seigneur que l'on s'attache. Tels étaient ceux dont l'Apôtre dit : « Ils cherchent, tous, leurs « propres avantages et non ceux de Jésus-« Christ [4]. »

Aussi le Sauveur ne termine pas sa phrase à ces mots : « Que votre lumière brille devant les « hommes, de façon qu'il voient vos bonnes « œuvres ; » il ajoute immédiatement pour quel motif on doit agir ainsi : « Et qu'ils glorifient « votre Père qui est dans les cieux. » Ainsi en faisant le bien devant les hommes, on doit garder pour sa conscience l'intention de bien faire et rapporter à la gloire de Dieu, à l'utilité du prochain, l'intention d'être connu. Il est bon en effet que le prochain aime Dieu comme l'auteur de nos vertus, et qu'ainsi il ne désespère pas de les obtenir de lui s'il les désire. Pour la même raison le précepte suivant : « Gardez-vous de « faire votre justice devant les hommes, » ne se termine qu'à ces mots : « pour en être consi-« dérés. » Le Sauveur n'ajoute pas ici : « pour « qu'ils glorifient votre Père qui est dans les « cieux ; » il dit au contraire : « Autrement vous « serez sans récompense auprès de votre Père « qui est dans les cieux. » Il montre ainsi que le défaut interdit par lui à ses fidèles, consiste à chercher sa récompense dans l'approbation des hommes, à mettre là son bonheur, à y nourrir sa vanité, à y trouver en même temps la ruine et l'orgueil, l'enflure et la consomption. Pourquoi ne s'est-il point contenté de dire : « Gardez-« vous de faire votre justice devant les hommes ? » Pourquoi a-t-il ajouté : « Afin d'en être consi-dérés ? » N'est-ce point parcequ'il est des âmes qui en accomplissant leur justice devant les hommes ne cherchent pas à s'en faire voir, mais à faire voir leurs bonnes œuvres et à faire bénir le Père céleste, qui daigne accorder ses grâces à des impies justifiés ?

4. Ces âmes ne s'attribuent pas la justice qu'elles pratiquent, elles la rapportent à Celui dont la foi est leur principe de vie. Aussi l'Apôtre dit-il : « Afin de gagner le Christ et d'être trouvé en « lui, possédant non pas ma propre justice qui « vient de la loi, mais celle qui vient par la foi « dans le Christ, celle qui vient de Dieu, la justice « par la foi [1]. » Et ailleurs : « Afin qu'en lui « nous devenions la justice de Dieu [2]. » C'est ce qui le porte à reprocher aux Juifs « d'ignorer la « justice de Dieu, de vouloir établir la leur, et « de n'être pas soumis à la divine justice [3]. » Chercher donc à faire voir aux hommes ses bonnes œuvres, afin de les porter à bénir Celui à qui on les doit, afin de les exciter à imiter avec une foi pieuse les vertus dont ils sont témoins, c'est réellement faire briller sa lumière devant eux ; car c'est faire rayonner le feu de la charité, et non pas faire monter la fumée de l'orgueil. C'est aussi éviter de faire sa justice devant les hommes pour en être considéré ; car on ne s'attribue point cette justice, et on ne l'accomplit point pour être remarqué, mais pour élever l'esprit vers Celui que fait bénir l'homme justifié, pour porter Dieu à produire dans celui qui le loue

[1] Galat. VI, 4. — [2] II Cor. I, 12. — [3] Galat. I 10. — [4] Philip. II. 21.

[1] Philip. III. 8, 9. — [2] II Cor. V, 21. — [3] Rom. X. 3.

ce qui fait le sujet de ses louanges, c'est-à-dire à le rendre lui-même digne d'éloges.

Remarquez aussi qu'après ces mots : « Plaisez « à tous en toutes choses, comme en toutes choses « je plais à tous, » l'Apôtre ne s'arrête pas. C'eût été indiquer en quelque sorte qu'il n'avait d'autre intention que de plaire aux hommes, et il lui eût été impossible de dire sans mensonge : « Si je plaisais ainsi aux hommes, je ne serais « point le serviteur du Christ. » Il fait donc connaître aussitôt pourquoi il plaît aux hommes. « Ne cherchant pas, dit-il, ce qui m'est avanta- « geux, mais ce qui l'est au grand nombre pour « leur salut [1]. » Ainsi donc il ne plaisait pas aux homme pour son propre avantage, c'eût été n'être pas serviteur du Christ; et il leur plaisait pour leur salut, afin d'être ainsi pour le Christ un dispensateur fidèle. Sa conscience lui suffisait devant Dieu, et devant les hommes éclatait en lui ce que les hommes devaient imiter.

[1] I Cor. X, 33.

SERMON LV.

SE DOMPTER SOI-MÊME [1].

ANALYSE. — Pour échapper à la damnation, il est nécessaire de dompter sa langue. Nul de nous cependant ne saurait la dompter. Donc il faut recourir à Dieu, qui le peut sans aucun doute. Mais il faut nous abandonner à lui avec confiance, car il ne veut nous dompter que pour nous rendre heureux.

1. Le passage que nous venons d'entendre lire dans le saint Evangile, a dû nous glacer de frayeur si nous avons la foi ; il faudrait ne pas l'avoir pour ne pas trembler. Ceux qui ne tremblent pas veulent jouir d'une fausse sécurité; ils ne savent point, hélas ! distinguer entre le temps où l'on doit craindre et le temps où l'on doit ne craindre pas. Maintenant donc que l'on mène une vie qui doit finir, il faut s'effrayer pour jouir dans l'autre vie d'une assurance qui ne finira point. Aussi nous avons tremblé.

Qui d'ailleurs ne redouterait la vérité même quand elle s'écrie : « Quiconque dira à son frère : « Fou, sera condamné à la géhenne du feu [2] ? » Aucun homme en effet ne peut dompter sa langue. L'homme dompte un animal farouche, et il ne dompte point sa langue ; il dompte un lion et il ne dompte point sa parole ; il dompte, mais ne se dompte pas ; il dompte ce qu'il craint, et quand il s'agit de se dompter, il ne redoute point ce qu'il faudrait craindre par dessus tout. Ainsi qu'arrive-t-il ? Cette sentence éminemment vraie est sortie de l'oracle de la vérité même : « Nul « homme ne saurait dompter sa langue [3]. »

2. Que ferons-nous donc, mes frères ? Je vois ici une multitude ; mais comme nous sommes tous un en Jésus-Christ, délibérons en quelque sorte secrètement. Aucun étranger ne nous entendra ; nous sommes un, car nous sommes unis. Que faire ? « Quiconque dira à son frère : Fou, sera « condamné à la géhenne du feu. — Nul homme « ne saurait dompter sa langue. » Tous iront donc à la damnation ? A Dieu ne plaise ! « Seigneur, « vous êtes devenu notre asile, de génération en « génération [1]. » Votre colère est juste, et vous ne perdez personne injustement. « De devant votre « esprit et de devant vous, où fuir, où aller, » si ce n'est vers vous [2] ?

Ainsi comprenons, mes amis, que si nul homme ne peut dompter sa langue, il faut pour la dompter recourir à Dieu. En vain d'ailleurs essayerais-tu de la dompter, tu ne le pourras, car tu n'es qu'un homme. « Nul homme ne saurait dompter sa « langue. » Soyez attentifs à cette comparaison tirée des bêtes farouches que nous domptons. Un cheval ne se dompte pas ; un chameau ne se dompte pas ; un éléphant ne se dompte pas ; un aspic ne se dompte pas ; un lion ne se dompte pas : c'est ainsi que l'homme ne saurait non plus se dompter. Pour dompter un cheval, un bœuf, un chameau, un éléphant, un lion, un aspic, on recourt à l'homme. Pour dompter l'homme, qu'on recoure donc à Dieu.

3. Aussi, « Seigneur, vous êtes notre recours. » Nous recourons à vous et là nous serons bien. Nous faisons en nous-mêmes notre malheur. Pour nous punir de vous avoir laissé, vous nous laissez à nous. Ah ! retrouvons-nous en vous, car en

[1] Matt. V, 22. — [2] Ibid. — [3] Jacq. III, 7, 8.

[1] Ps. LXXXIX, 1. — [2] Ibid. CXXXVIII, 7.

nous nous sommes perdus. « Vous ous êtes fait, « Seigneur, notre recours. » Et pourquoi craindrions-nous, mes frères, que Dieu ne puisse nous assouplir, si nous nous livrons entre ses mains pour être domptés? Tu as su dompter le lion que tu n'as pas créé; et Celui qui t a créé ne te dompterait pas ? Comment d'ailleurs es-tu parvenu à dompter ces animaux terribles? As-tu autant de force corporelle ? Comment donc es-tu parvenu à les dompter ? Ce que nous appelons des bêtes de somme ne sont pas moins des animaux farouches; et on ne pourrait s'en servir si elles n'étaient apprivoisées. Mais parcequ'on ne les voit ordinairement que sous la main de l'homme, sous l'action du frein et de la puissance de l'homme, tu les crois douces de leur nature. Considère donc les plus redoutables animaux féroces. Le lion rugit, qui ne tremblerait ? Tu te crois cependant capable de le dompter. Par quel moyen ? Ce n'est point par la force des organes, mais par la raison intérieure. Pour être formé à l'image de Dieu, tu es plus fort que le lion. C'est l'image de Dieu qui dompte cet animal terrible ; et Dieu ne dompterait point son image ?

4. En lui est notre espoir, soumettons-nous à lui et implorons sa miséricorde. Mettons en lui notre confiance, et jusqu'à ce que nous soyons domptés, entièrement domptés ou parfaits, supportons sa main. Souvent pour nous assujettir il emploie même le fouet. Si tu l'emploies à ton tour, si tu fais usage de la verge pour assouplir tes bêtes de charge; Dieu ne l'emploiera-t-il pas pour nous dompter, nous qu'il veut élever de la vie animale à la dignité de ses enfants ? Tu entreprends de dompter ton cheval; et que lui donneras-tu quand il sera dressé, quand tu commenceras à le monter paisiblement, quand il obéira à ta voix, quand enfin il sera devenu ta bête de charge, le soutien de ta faiblesse : *jumentum, adjumentum infirmitatis tuæ* ? Que recevra-t-il en retour ? Tu ne l'enterreras pas même après sa mort, mais tu l'abandonneras en pâture aux animaux de proie. A toi au contraire, quand tu seras dompté, Dieu réserve un héritage qui n'est autre que lui-même ; et après une mort de quelque temps il te ressuscitera. Il te rendra ton corps avec tous ses cheveux, et pour l'éternité il te placera avec les Anges. Là tu n'auras plus besoin d'être dompté, tu n'auras plus besoin que d'être la possession de ce Père infiniment doux. Dieu en effet sera tout en tous; [1] il n'y aura plus d'infortune pour nous exercer, la seule félicité sera notre bonheur. Point d'autre pasteur que notre Dieu ; point d'autre breuvage que lui ; il sera notre gloire ; il sera nos richesses. Nous trouverons réuni en lui seul tout ce qu'ici nous cherchons de tout côtés.

5. C'est pour cet avenir qu'il dompte l'homme, et l'homme trouve sa main intolérable ! C'est pour cet avenir qu'il dompte l'homme, et si pour lui assurer ces immenses avantages il recourt quelquefois à la verge, l'homme murmure contre lui ! Ne connaissez-vous pas ce conseil de l'Apôtre : « Si vous cherchez à vous soustraire au « châtiment, vous êtes donc des bâtards, » le fruit de l'adultère, « et non des enfants légitimes. Quel « est en effet le fils que son père ne châtie point ? « Quand nous recevions la correction des pères « de notre chair, nous les révérions; ne nous « soumettrons-nous pas beaucoup plus au Père « des esprits, pour trouver la vie ? [1] » Qu'a pu te donner ton père en te corrigeant, en te frappant, en te fouettant, en te meurtrissant ? Il n'a pu te communiquer une vie éternelle. Eh ! comment t'aurait-il donné ce qu'il ne pouvait se donner à lui-même ? S'il te châtiait à coups de fouets, c'était en vue des épargnes, si modiques qu'elles fussent, demandées par lui à l'usure et au travail ; c'était pour t'empêcher de dissiper par ton inconduite les sueurs qu'il te laissait. S'il a meurtri son fils, c'était pour ne pas laisser perdre ses travaux ; car il ne t'a laissé que ce qu'il ne pouvait ni garder ici, ni en emporter ; il ne t'a rien laissé de ce qu'il pouvait conserver ; il ne t'a cédé que pour avoir un successeur.

Mais lorsque ton Dieu, lorsque ton Rédempteur, lorsque ton Père véritable te châtie, te dompte, te forme, dans quel dessein agit-il? Afin de t'appeler à un héritage où tu ne dois pas perdre ton père, à un héritage qui sera ton Père lui-même. C'est dans ce dessein qu'il te corrige, et tu murmures! Tu vas peut-être jusqu'au blasphème lorsque tu es éprouvé! Eh ! où fuiras-tu de devant son esprit? S'il te laisse sans te fouetter, s'il t'abandonne à tes blasphèmes, crois-tu échapper aux rigueurs de son jugement ? Ne vaut-il pas mieux pour toi être châtié et accueilli, que d'être épargné et abandonné par lui ?

6. Ainsi donc, disons au Seigneur notre Dieu : « Vous êtes, Seigneur, notre recours, de génération en génération. » Vous l'êtes dans la première et dans la seconde. Vous l'êtes, puisque

[1] I Cor. xv, 28.

[1] Heb. xii 7-9.

vous nous avez fait naître quand nous n'étions pas; vous l'êtes, pour nous avoir fait renaître quand nous étions pécheurs. Vous l'êtes, pour nous avoir nourris quand nous vous abandonnions; et vous l'êtes, pour nous relever et nous conduire depuis que nous sommes vos enfants : vous êtes vraiment notre recours. Ah! nous ne vous laisserons plus, quand vous nous aurez guéris de tous nos maux et enrichis de vos biens. Ici même vous nous faites du bien, vous nous caressez, pour nous empêcher de ressentir la fatigue de la route; et si vous nous corrigez, si vous nous châtiez, si vous nous frappez, si vous nous redressez, c'est pour nous empêcher de nous égarer. Ainsi donc, soit que vous nous caressiez pour nous épargner la fatigue, soit que vous nous frappiez pour nous préserver de l'égarement : « vous êtes, Seigneur, notre recours. »

SERMON LVI.

DE L'ORAISON DOMINICALE [1].

ANALYSE. — Avant d'admettre les Catéchumènes au Baptême, on leur apprenait et on leur expliquait le symbole; puis, huit jours seulement avant de leur conférer le sacrement de la régénération, l'oraison dominicale. Après avoir exposé pourquoi on enseignait le symbole avant l'oraison dominicale, saint Augustin rappelle qu'il y a deux écueils à éviter dans la prière : il est des êtres qu'il ne faut pas prier et il est des choses qu'il ne faut pas demander dans la prière. C'est surtout pour régler nos désirs que le Sauveur nous a enseigné l'oraison dominicale. Saint Augustin explique ensuite chacun des articles qui la composent, il insiste particulièrement sur l'amour des ennemis.

1. En montrant que l'époque actuelle, l'époque où toutes les nations devaient croire en Dieu, avait été prédite par les prophètes, le bienheureux Apôtre cite le témoignage suivant : « Et il « sera ainsi : Quiconque invoquera le nom du « Seigneur, sera sauvé. [2] » Autrefois en effet les seuls Israélites invoquaient le nom du Seigneur qui a fait le ciel et la terre; et les autres peuples imploraient soit des idoles muettes et sourdes qui ne les entendaient point, soit des démons qui les écoutaient pour faire leur malheur. Mais depuis qu'est venue la plénitude des temps, on voit s'accomplir cette prophétie : « Et il sera ainsi : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur, sera « sauvé. »

Mais les Juifs étaient jaloux de voir l'Évangile annoncé aux gentils; ceux-mêmes d'entre eux qui croyaient au Christ prétendaient qu'on ne devait pas porter la parole du Christ à quiconque n'était pas circoncis. C'est contre ces envieux que l'Apôtre Paul cite ce témoignage : « Et « il sera ainsi : quiconque invoquera le nom du « Seigneur sera sauvé; » afin même de démasquer davantage l'aveuglement de leur haine jalouse, il ajoute aussitôt : « Mais comment l'in« voqueront-ils, s'ils ne croient pas en lui ? Et « comment y croiront-ils, s'ils n'en ont pas en« tendu parler ? Et comment en entendront-ils « parler, si personne ne les prêche? Et comment les « prêchera-t-on, si l'on n'est pas envoyé ? [1] » Ainsi donc, à cause de ces paroles : « Comment l'in« voqueront-ils, s'ils ne croient pas en lui ? » vous avez reçu d'abord, non pas l'oraison dominicale, puis le symbole; mais le symbole pour vous apprendre à croire, puis l'oraison pour vous apprendre à prier. Le symbole est l'expression de la foi, et l'oraison de la prière; car c'est celui qui croit qui est exaucé quand il prie.

2. Beaucoup néanmoins demandent ce qu'ils ne devraient pas demander, parcequ'ils ignorent ce qui leur est utile. D'où il suit qu'on doit dans la prière éviter deux écueils: et de solliciter ce qu'il ne faut pas, et d'implorer qui on ne doit pas. Il ne faut rien demander ni au diable, ni aux idoles, ni aux démons; mais à Jésus-Christ Notre-Seigneur et notre Dieu, lequel est en même temps le Dieu et le père des prophètes, des apôtres et des martyrs; mais au Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à Dieu qui a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, il faut demander tout ce qu'on doit demander.

Qu'on se garde donc bien de solliciter de lui ce qu'on ne doit pas requérir. On doit demander la vie, mais que sert de la demander à des idoles sourdes et muettes? Que te servirait aussi de demander à notre divin Père qui est dans les cieux,

[1] Matt. VI, 7-13. — [2] Joel, II, 32.

[1] Rom. X, 13-15.

la mort de tes ennemis ? N'as-tu pas entendu, n'as-tu pas lu, dans le psaume prophétique où il est question de l'affreux traître Judas, cette prédiction qui le concerne : « Que sa prière même « devienne un crime [1] ? » Crois-le donc, si tu souhaites le malheur de tes ennemis, ta prière aussi deviendra une iniquité.

3. Peut-être avez-vous pensé, en lisant les psaumes, que l'auteur sacré y fait souvent des imprécations contre ses adversaires. Sans aucun doute, dit-on, celui qui parle dans ces cantiques est un homme juste : mais pourquoi appelle-t-il de si grands maux sur la tête de ses ennemis ? — Il n'appelle pas le mal, il le prévoit; il fait des prédictions et non des imprécations. Ces auteurs inspirés connaissaient d'avance le bien et le mal qui devaient arriver à celui-ci, à celui-là; et ils le prédisaient simplement sous une forme optative.

Mais toi, sais-tu si celui à qui tu désires du mal, ne sera pas bientôt meilleur que toi ? — Je sais qu'il est pécheur, reprends-tu. — Ne sais-tu pas que tu l'es aussi ? Tout en osant attribuer à autrui des dispositions que tu ignores, tu sais sûrement que tu es pécheur. N'entends-tu pas l'Apôtre dire de lui-même : « J'étais au« paravant persécuteur, blasphémateur et outra« geux; mais j'ai obtenu miséricorde, parce que « j'ai agi par ignorance, dans l'incrédulité [2] ? » Quand donc cet Apôtre persécutait les chrétiens, les enchaînait partout où il les trouvait et les conduisait devant les tribunaux pour les faire châtier, l'Église alors, mes frères, priait-elle pour lui ou contre lui ? Instruite par son Seigneur, qui disait du haut de la croix où il était suspendu : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent « ce qu'ils font [3], » l'Église demandait pour Paul, ou plutôt pour Saul, le changement qui s'est produit. « J'étais dit-il lui-même, inconnu de « visage aux Églises de Judée qui croient au « Christ. Seulement elles avaient ouï dire : Celui « qui naguère nous persécutait annonce main« tenant la foi qu'il s'efforçait de détruire; et elles « glorifiaient Dieu à mon sujet [4]. » Pourquoi auraient-elles glorifié Dieu si auparavant elles n'avaient imploré la conversion de leur persécuteur ?

4. Notre-Seigneur commence par supprimer les longs discours; il ne veut pas qu'on multiplie devant Dieu les paroles, comme si par ce moyen on cherchait à l'instruire. Ce qu'il faut dans la prière, c'est la piété et non la loquacité. « Car « votre Père sait vos besoins avant que vous l'im« ploriez. » Puisqu'il sait vos besoins, ne parlez donc pas beaucoup.

Mais s'il connaît nos besoins, dira ici quelqu'un, pourquoi parler peu ou beaucoup ? pourquoi prier ? Il sait ce qui nous est nécessaire, qu'il nous le donne. — Non, mais il veut que tu pries pour accorder à tes désirs, et pour éloigner le mépris de ses dons. C'est lui d'ailleurs qui inspire ces désirs, et l'oraison dominicale enseignée par lui en est la forme. Il n'est permis de demander que ce qui y est exprimé.

5. « Dites donc, ce sont ses paroles : Notre Père « qui êtes aux cieux. » Ainsi, vous en êtes témoins, vous commencez à avoir Dieu pour Père. Mais après votre régénération il sera réellement votre Père, et maintenant même, avant votre naissance spirituelle, vous êtes conçus par sa vertu dans le sein de l'Église, qui doit vous enfanter sur les fonts sacrés. « Notre Père, qui êtes aux cieux. » Souvenez-vous donc que vous avez un Père dans les cieux, souvenez-vous qu'issus d'Adam pour mourir, vous devez être régénérés par Dieu pour vivre. Et ce que vous dites, dites-le du fond du cœur. Priez avec affection, et vous serez réellement exaucés.

« Que votre nom soit sanctifié. » Pourquoi demander que le nom du Seigneur soit sanctifié ? N'est-il pas saint ? Pourquoi prier pour ce qui est déjà saint ? De plus, en demandant que ce nom soit sanctifié, ne sembles-tu pas implorer Dieu pour lui-même et non pour toi ? — Mais comprends bien et tu verras que c'est aussi prier pour toi. Que demandes-tu en effet ? Que ce qui en soi est toujours saint, soit sanctifié en toi-même. Qu'est-ce à dire : *soit sanctifié* ? Soit traité comme étant saint et ne soit pas méprisé. Tu vois ainsi que cette prière te regarde. Car le mépris que tu ferais du nom divin serait un malheur pour toi et non pour Dieu.

6. « Que votre règne arrive. » A qui parlons-nous ? Et si nous ne faisions pas cette demande, est-ce que le règne de Dieu n'arriverait pas ? Mais il est ici question du règne qui suivra la fin des siècles. Dieu en effet règne toujours, et obéi par toutes les créatures, il n'est jamais sans empire. Le règne donc que tu désires, c'est celui dont il est écrit dans l'Évangile. « Venez, bénis « de mon Père, recevez l'empire qui vous a été « préparé dès le commencement des siècles. » Voilà le règne dont tu dis : « Que votre règne « arrive. » Nous demandons à la fois, et que ce règne s'établisse en nous et qu'en lui nous ayons

[1] Ps. CVIII, 7. — [2] I Tim. I, 13. — [3] Luc, XXIII, 34. — [4] Galat. I, 22-24.

place. Il arrivera sûrement ; mais à quoi bon pour toi, si tu es à la gauche ? Ici donc encore c'est ton bien que tu demandes, c'est pour toi que tu pries. Ce que tu désires, ce que tu sollicites dans ta prière, c'est de vivre de façon à être du nombre des saints à qui doit être donné le royaume de Dieu ; et c'est pour demander la grâce de vivre de la sorte, que tu répètes : « Que votre règne arrive ; » faites que nous soyons de votre royaume ; que votre règne arrive pour nous, comme il doit arriver pour vos saints et vos justes.

7. « Que votre volonté soit faite. » Dieu ne fera-t-il pas sa volonté, si tu ne lui adresses cette prière ? Rappelle-toi ce que tu as récité dans le symbole : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant. » S'il est tout-puissant, pourquoi demander que sa volonté s'accomplisse ? Que veut donc dire : « Votre « volonté se fasse ? » — Qu'elle s'accomplisse en moi, et que je ne lui résiste point. Ici donc aussi tu pries pour toi et non pour Dieu. Lors même que tu ne l'accomplirais pas, la volonté de Dieu s'accomplira en toi. Elle s'exécutera en effet, soit dans ceux à qui il dira : « Venez, bénis de « mon Père, recevez le royaume qui vous a été « préparé dès l'origine du monde ; » car justes et saints ils entreront dans ce royaume ; soit dans ceux à qui il dira aussi : « Allez au feu éternel « préparé au diable et à ses anges[1] ; » car ils seront jetés dans ces flammes inextinguibles, comme le mérite leur méchanceté.

Autre chose est donc que la volonté divine se fasse par toi, et ce n'est pas sans motif que sollicitant son accomplissement en toi, tu demandes que ce soit pour ton bonheur. Car pour ton bonheur ou pour ton malheur elle s'exécutera en toi. Seulement, qu'elle s'exécute aussi par toi. — Pourquoi dire alors : « Que votre vo- « lonté soit faite au ciel et sur la terre ? » Ne devrait-on pas dire : Que votre volonté soit faite par le ciel et par la terre ? C'est que Dieu fait en toi ce que tu fais et jamais tu ne fais rien qu'il ne le fasse en toi ; tandis qu'il fait quelquefois en toi-même ce que tu ne fais pas, jamais tu ne fais rien sans lui.

8. Que signifie : « Au ciel et sur la terre ; » ou bien : « sur la terre comme au ciel ? » — Les Anges exécutent votre volonté ; exécutons-la comme eux. « Que votre volonté soit faite sur la terre « comme au ciel. » Le ciel, c'est l'esprit ; la terre, c'est le corps. Ainsi donc, lorsque tu dis, mais le dis-tu ? avec l'Apôtre : « J'obéis par l'esprit à « la loi de Dieu ; par la chair à la loi du péché[1] ; » la volonté divine s'accomplit dans le ciel, mais pas encore sur la terre. Et lorsque la chair sera soumise à l'esprit, lorsque la mort sera abîmée dans sa victoire[2], et que l'esprit n'aura plus à combattre aucun désir charnel ; lorsqu'il n'y aura plus ni discorde sur la terre, ni guerre dans le cœur et qu'on ne pourra plus dire : « La chair « convoite contre l'esprit et l'esprit contre la « chair ; ils sont en effet opposés l'un à l'autre et « vous ne faites pas ce que vous voulez[3] ; » lors donc que cette lutte aura cessé et que toute concupiscence sera devenue charité, l'esprit ne trouvera plus dans le corps rien à arrêter, rien à dompter, rien à comprimer, rien à écraser ; tout marchera avec accord dans les voies de la justice, la volonté divine s'accomplira au ciel et sur la terre.

« Que votre volonté se fasse au ciel et sur la « terre. » C'est un souhait de perfection. « Que « votre volonté se fasse sur la terre comme au « ciel. » Dans l'Église les hommes spirituels sont le ciel, les hommes charnels sont la terre. « Que « votre volonté se fasse, » donc « sur la terre « comme au ciel. » Que les hommes charnels se convertissent et vous servent comme le font les hommes spirituels. « Que votre volonté se « fasse sur la terre comme au ciel. » Voici un autre sens fort pieux. Il nous est recommandé de prier pour nos ennemis. L'Église est le ciel, les ennemis de l'Église sont la terre. Que veut dire alors : « Que votre volonté se fasse sur la « terre comme au ciel ? » Que nos ennemis croient en vous, comme nous y croyons ; qu'ils deviennent nos amis et en finissent avec leurs haines. Ils sont la terre, c'est pourquoi ils nous sont opposés ; qu'ils deviennent le ciel, et ils seront d'avec nous.

9. « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quo- « tidien. » Il est clair ici que nous prions pour nous. Quand tu disais : « Que votre nom soit « sanctifié ; » nous avons dû t'expliquer que c'est pour toi que tu priais et non pour Dieu. Quand tu disais encore : « Que votre volonté se fasse » ; il a fallu te montrer encore que ce vœu est à ton avantage et non à l'avantage de Dieu. Quand tu disais également : « Que votre règne arrive ; » il a été nécessaire aussi de te faire observer que ce n'est pas dans l'intérêt de Dieu que tu demandais l'avènement de son règne. Mais à partir de ces paroles et jusqu'à la fin de l'oraison, il est évident que c'est pour nous que nous supplions.

[1] Matt. XXV, 34, 41.

[1] Rom. VII, 25. — [2] I Cor. XV, 54. — [3] Galat. V, 17.

« Donnez-nous aujourd'hui notre pain quoti-« dien : » c'est avouer que tu es le pauvre de Dieu. N'en rougis point : quelque riche que soit un homme sur la terre, il n'en est pas moins le pauvre de Dieu. Le mendiant frappe à la porte du riche; et ce riche frappe à son tour à la porte d'un plus riche. On lui demande et il demande. S'il n'avait besoin, il ne s'adresserait point à Dieu dans la prière. Mais de quoi le riche a-t-il besoin ? Je l'ose dire, il a besoin de son pain de chaque jour. Pourquoi possède-t-il de tout en abondance? Pourquoi, sinon parcequ'il a reçu de Dieu ? Et qu'aurait-il si Dieu retirait sa main ? Combien se sont endormis riches et se sont éveillés pauvres ? Si donc il ne lui manque rien, il en est redevable à la miséricorde de Dieu, et non à sa propre puissance.

10. Toutefois, mes bons amis, ce pain que nous mangeons et qui chaque jour restaure notre corps, vous voyez que Dieu le donne, non-seulement à ceux qui le bénissent, mais encore à ceux qui le blasphèment; il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, et pleuvoir sur les justes et sur les pécheurs [1]. On le loue, il nourrit; on le blasphème, il nourrit encore. Il attend que tu fasses pénitence, mais si tu ne te convertis, il te condamne.

De ce que Dieu donne ce pain vulgaire aux bons et aux méchants, s'ensuit-il qu'il n'y a pas un pain spécial que les enfants savent demander et duquel le Seigneur disait dans l'Évangile : « Il « n'est pas bon de prendre le pain des enfants « et de le jeter aux chiens [2]? » Ce pain existe sans aucun doute. Mais quel est-il et pourquoi l'appeler quotidien? C'est que ce pain aussi est nécessaire; sans lui nous ne pouvons vivre; nous ne le pouvons sans ce pain. Il y aurait impudeur à demander à Dieu des richesses; il n'y en a pas à lui demander le pain de chaque jour. Autre chose est de solliciter de quoi s'enorgueillir, autre chose est de demander de quoi vivre. Néanmoins, comme ce pain visible et sensible se donne aux bons et aux méchants, il est un autre pain quotidien que demandent les enfants. Ce pain est la divine parole qui nous est distribuée chaque jour. Voilà le pain quotidien dont vivent nos âmes et non pas nos corps. Ouvriers employés à la vigne, nous en avons besoin maintenant, c'est notre nourriture et non pas notre salaire. L'ouvrier a droit de recevoir deux choses de la part de Celui qui le fait travailler à sa vigne : la nourriture pour ne pas succomber et la récompense pour en jouir. Or notre nourriture de chaque jour sur cette terre est la divine parole constamment distribuée aux Églises; et la récompense de nos travaux se nomme la vie éternelle. Si de plus l'on entend par ce pain quotidien ce que reçoivent les fidèles, ce qui vous sera donné après le baptême, nous avons encore raison de nous écrier : « Donnez-« nous aujourd'hui notre pain quotidien; » c'est demander la grâce de nous conduire de manière à n'être pas éloignés de cet autel.

11. « Et pardonnez-nous nos offenses, comme « nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Il n'est point nécessaire d'expliquer que cette demande est en notre faveur. Nous demandons en effet qu'on nous remette nos dettes; car nous avons des dettes, non pas d'argent, mais de péchés. Et vous? demande peut-être ici quelqu'un. — Et nous aussi, répondons-nous. — Quoi ! saints évêques, vous aussi vous avez des dettes? — Nous aussi nous avons des dettes. — Vous aussi ? Non Monseigneur, ne vous faites pas injure. — Je ne me fais pas injure, je dis la vérité; nous avons des dettes. « Si nous disons que nous n'avons « pas de péché, nous nous trompons nous-mêmes, « et la vérité n'est point en nous [1]. » Et nous sommes baptisés, et nous avons des dettes. Ce n'est pas que le Baptême ait laissé en nous aucune faute à effacer, c'est que dans le cours de la vie nous commettons des fautes pour lesquelles il nous faut le pardon chaque jour. En sortant de ce monde après le baptême on n'a plus de dette, on va sans aucune dette. Mais lorsqu'ensuite on demeure dans cette vie mortelle, la fragilité même porte à des fautes qu'on a besoin de rejeter, si toutefois elles ne causent pas le naufrage; et si on n'a pas soin de s'en débarrasser, elles se multiplient bientôt jusqu'à faire sombrer le navire. En demander le pardon, c'est donc se préserver du naufrage. Il ne suffit même pas de prier, il faut aussi faire l'aumône. Pour décharger le vaisseau et échapper à la ruine, n'emploie-t-on pas en même temps et les mains et la voix? Ainsi nous employons la parole quand nous disons : « Pardonnez-nous nos offenses, comme « nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Et nous employons nos mains lorsque nous accomplissons ce précepte : « Partage ton pain avec « celui qui a faim, et reçois dans ta demeure « l'indigent sans asile [2]. — Enferme ton aumône

[1] Matt. v, 45. — [2] Ibid xv 26.

[1] I Jean, I, 8. — [2] Isaïe, LVIII, 7.

« dans le cœur du pauvre, et elle priera pour toi « le Seigneur [1]. »

12. Quelles ne seraient pas nos angoisses, si après avoir obtenu la rémission de nos péchés dans le sacrement de la régénération, nous n'avions pas reçu la grâce de nous purifier chaque jour par une sainte prière? L'aumône et l'oraison nous purifient de nos fautes, si toutefois nous n'en commettons point qui nous condamnent à être privés du pain quotidien, si nous évitons les crimes auxquels sont sûrement réservés les derniers supplices. Ne vous prétendez pas justes; ne croyez pas être dispensés de dire : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous « pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Tout en s'abstenant de l'idolatrie, des pratiques de l'astrologie et des remèdes des enchanteurs; des séductions de l'hérésie et des divisions du schisme; de l'homicide, de l'adultère et de la fornication; du vol et de la rapine; du faux témoignage et des autres crimes que je ne nomme pas et dont les funestes effets vont jusqu'à faire éloigner de l'autel et lier à la fois sur la terre et dans le ciel, ce qui est fort dangereux, ce qui perd irrémédiablement, à moins qu'on ne soit absous en même temps sur la terre et dans le ciel; en évitant donc tous ces péchés, on ne laisse pas d'être exposé à pécher encore.

On pèche en regardant avec plaisir ce qu'il faut ne pas voir. Mais qui peut maîtriser l'agilité du regard? Ne dit-on pas que c'est de là que l'œil a pris son nom : *oculus a velocitate*? Qui peut donc maîtriser l'ouïe ou la vue? Il suffit de vouloir fermer les yeux, et ils se ferment; mais pour fermer les oreilles il faut des efforts et élever les mains jusqu'à elles. T'empêche-t-on d'y porter la main? elles demeurent ouvertes et tu ne saurais les fermer aux paroles médisantes, impures, adulatoires et trompeuses. Or entendre, même sans le faire, ce qu'il ne faut pas, n'est-ce pas pécher, quand on écoute le mal avec plaisir? Que de fautes ne commet pas une mauvaise langue? Elles suffisent quelquefois pour éloigner de l'autel. C'est la langue qui est cause des blasphèmes; c'est elle qui dit une multitude de paroles vaines qui ne vont pas au but de la vie. Que la main s'abstienne du mal et que les pieds n'y courent pas; que l'œil ne se porte à aucune impureté; que l'oreille ne s'ouvre volontairement à aucune turpitude; que la langue ne profère rien d'indécent : mais qui peut comprimer ses pensées? Très souvent, mes frères, nous pensons à autre chose dans la prière; on dirait que nous oublions devant qui nous sommes debout ou prosternés.

En amassant sur toi toutes ces fautes, si légères qu'elles soient, n'en seras-tu pas écrasé? Qu'importe d'être chargé de plomb ou de sable? Le plomb ne fait qu'une masse, le sable consiste dans des grains séparés, mais leur multitude accable. Tels sont les péchés légers. Ne vois-tu pas aussi que de petites gouttes d'eau suffisent pour gonfler les fleuves et entraîner les terres? La légèreté est compensée par le nombre.

13. Disons donc chaque jour, disons du fond du cœur et en conformant nos œuvres à nos paroles : « Pardonnez-nous nos offenses, comme « nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » C'est une espèce d'engagement, c'est un pacte, un contrat que nous faisons avec Dieu. Pardonne et je pardonne, te dit le Seigneur ton Dieu. Tu ne pardonnes pas? C'est toi alors et non pas moi qui plaides contre toi-même.

Ah! mes très-chers enfants, je sais ce qui vous convient dans cette divine prière et principalement cet article : « Pardonnez-nous nos offenses « comme nous pardonnons à ceux qui nous ont « offensés : » écoutez-moi donc. Vous allez recevoir le baptême; pardonnez tout : que chacun pardonne de tout son cœur ce qu'il y ressent contre qui que ce soit. Entrez avec ces dispositions dans l'eau sainte et soyez sûrs que vous y serez purifiés de tous les péchés que vous avez contractés, soit en naissant de vos parents selon la chair avec le péché originel, péché qui nous fait recourir avec les petits enfants à la grâce du Sauveur; soit en ajoutant à ce premier péché des péchés de paroles, d'actions et de pensées; oui, tout vous sera remis, et vous sortirez du bain sacré déchargés de toutes vos dettes, comme si le Seigneur en personne vous les avait remises.

14. Quant à ces péchés quotidiens, dont je vous ai déjà parlé et des quels il est nécessaire de vous purifier en disant chaque jour : « Par« donnez-nous nos offenses comme nous par« donnons à ceux qui nous ont offensés; » que ferez-vous? Vous avez des ennemis; qui peut en effet vivre ici bas sans avoir d'ennemi? Appliquez-vous à les aimer. Non, aucun ennemi ne peut te nuire en te haïssant, autant que tu te nuis à toi-même en ne l'aimant pas. Il peut nuire à ta campagne, à tes troupeaux, à ta maison, à ton serviteur, à ta servante, à ton fils, à ton épouse, et tout au

[1] Eccli. XXIX, 15.

plus, s'il est puissant, à ta vie. Peut-il comme toi nuire à ton âme? Atteignez à cette vertu, mes chers amis, je vous y engage.

Mais puis-je vous en faire la grâce? Celui-là seul vous l'a faite à qui vous dites : « Que votre volonté s'accomplisse sur la terre comme « au ciel. » Ne croyez pas cependant la chose impossible; je sais et je sais par moi-même qu'il est des chrétiens qui aiment leurs ennemis. Si néanmoins vous estimiez ce devoir au dessus de vos forces, vous ne l'accompliriez pas. Mais persuadez-vous d'abord qu'il est possible de l'accomplir; priez ensuite pour que la volonté divine s'exécute en vous. Que te sert d'ailleurs le mal de ton ennemi? Il ne serait pas ton ennemi s'il n'y avait point de mal en lui. Désire-lui du bien, qu'il n'y ait plus de mal en lui, et il cessera de t'être opposé.

Ce n'est pas en effet la nature humaine, c'est la faute qui dans sa personne est ton ennemie. Est-il ton ennemi pour avoir uue âme et un corps? Il est ce que tu es : tu as une âme, il en a une; un corps, il en a un; il est de même nature que toi, formé de la même argile, animé du même souffle divin. Il est ce que tu es; regarde en lui ton frère. N'avons-nous pas les deux mêmes premiers parents, le même père et la même mère, Adam et Eve? Donc nous sommes frères. Mais laissons là cette première origine. Nous avons également Dieu pour père et l'Eglise pour mère; donc à ce titre encore nous sommes frères. — Mais mon ennemi est un païen, un Juif, un hérétique, un de ceux pour qui j'ai dit : « Que « votre volonté soit faite sur la terre comme au « ciel. » — O Église, Église, ton ennemi est un païen, un Juif, un hérétique; il est donc terre. Et toi, si tu es ciel, implore ton Père qui est dans les cieux, et prie pour tes ennemis. Saul était aussi un ennemi de l'Église, on pria pour lui de cette manière et il devint un ami. Non-seulement il cessa de la persécuter, il travailla encore à la soutenir. Enfin, si tu veux savoir la vérité, on pria contre lui; mais contre sa méchanceté, non pas contre sa nature. Prie aussi contre la méchanceté de ton ennemi: qu'elle meure et qu'il vive. Si lui-même venait à mourir tu serais sans ennemi, mais tu n'aurais pas en lui d'ami; au lieu que si c'est sa méchanceté qui meurt, en perdant en lui un ennemi tu retrouves un ami.

15. Qui est capable de ce devoir, dites-vous encore, qui l'a accompli? — Ah! que Dieu mette en vos cœurs ces dispositions. Je le sais, peu d'hommes y sont fidèles; il n'y a pour l'être que les caractères vraiment grands et spirituels. Doit-on regarder comme tels tous ceux qui dans l'Église s'approchent de l'autel, y reçoivent le corps et le sang du Christ? Si tous n'ont pas ces sentiments, tous disent néanmoins : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous par« donnons à ceux qui nous ont offensés. » Si Dieu leur répondait alors: Pourquoi me demandez-vous d'accomplir ce que j'ai promis, puisque vous n'accomplissez pas ce que j'ai prescrit? Qu'ai-je promis? De pardonner vos péchés. Qu'ai-je prescrit? Que vous pardonniez aussi à ceux qui vous ont offensés. Et comment pouvez-vous leur pardonner, si vous n'aimez vos ennemis? Qu'allons-nous devenir, mes frères? Le troupeau du Christ va-t-il être réduit à cet extrême petit nombre?

Si pour pouvoir dire : « Pardonnez-nous nos « offenses comme nous pardonnons à ceux qui « nous ont offensés, » il n'y a que ceux qui aiment leurs ennemis, que vais-je faire? que vais-je dire? Vous dirai-je : Puisque vous n'aimez pas vos ennemis, ne priez pas? Dieu m'en garde, je dirai plutôt: Priez afin d'obtenir de les aimer. Vous dirai-je au moins : Puisque vous n'aimez pas vos ennemis, omettez ces paroles de l'oraison dominicale: « Pardonnez-nous nos offenses com« nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés? » Qui supposera que je parle ainsi? En ne prononçant pas ces mots, vous n'êtes point pardonnés; et en les prononçant sans faire ce qu'ils disent, vous ne l'êtes pas non plus. Pour obtenir le pardon, il faut donc prononcer et faire.

16. Voici un motif de consolation que je puis offrir, non pas au petit nombre, mais à la multitude des chrétiens, et je sais combien vous désirez l'entendre. « Pardonnez afin qu'on vous « pardonne, » a dit le Christ [1]. Et vous, que dites-vous dans la prière que nous expliquons? « Pardonnez-nous nos offenses comme nous « pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Pardonnez-nous, Seigneur, comme nous pardonnons. C'est-à-dire : ô Père qui êtes aux cieux, pardonnez-nous nos péchés comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Voici en effet ce que vous devez faire, sous peine de vous perdre : pardonnez aussitôt que votre ennemi vous demande pardon. Est-ce encore trop pour vous? C'était beaucoup pour toi d'ai-

[1] Luc, VI, 37.

mer ton ennemi quand il te maltraitait : est-ce trop encore d'aimer un homme qui te supplie? Que réponds-tu ? Il me faisait du mal. Tu le haïssais alors. J'aimerais mieux que tu ne l'eusses pas fait ; j'aimerais mieux qu'au moment où tu étais en proie à ses fureurs, tu te fusses rappelé cette prière du Seigneur : « Mon Père, pardon- « nez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font [1]. » Je désirerais donc bien vivement qu'à l'époque même où tu ressentais les coups de ton ennemi, tu eusses arrêté les yeux sur le Seigneur ton Dieu prononçant ces paroles.

Il a fait cela, diras-tu peut-être ; mais c'est comme Dieu, comme Christ, comme Fils de Dieu, comme son Fils unique, comme Verbe fait chair. Moi au contraire, méchant et faible, de quoi suis-je capable ? — Il y a trop de disproportion entre ton Seigneur et toi ? Pense donc à cet homme qui fut, comme toi, son serviteur. On lapidait saint Etienne, et sous cette grêle de pierres il s'était agenouillé et priait pour ses ennemis. « Seigneur, disait il, ne leur imputez point « ce péché [2]. » Ils lançaient des pierres, bien éloignés de demander pardon, et lui le sollicitait pour eux. Ressemble, efforce-toi de ressembler à cet homme. Pourquoi traîner toujours ton cœur sur la terre ? Elève, élève-le comme on te le dit ; fais effort, aime tes ennemis. Si tu ne peux les aimer quand ils te frappent, aime-les au moins quand ils t'implorent. Aime l'infortuné qui te dit : J'ai mal fait, mon frère, pardonne moi. En ne pardonnant pas alors, non-seulement tu effaces de ton cœur l'oraison dominicale, mais tu seras effacé du livre de Dieu.

17. Mais si tu pardonnes alors, si tu éloignes la haine de ton cœur, tout en t'invitant à l'éloigner toujours, je ne demande pas que tu renonces à la justice. — Que faire, si je dois châtier cet homme qui implore ma clémence ? — Fais ce que tu voudras. N'aimes-tu pas ton fils, lors même que tu le punis ? Parceque tu en veux faire ton héritier, tu t'inquiètes peu de ses larmes quand tu le frappes. Dépose donc tout ressentiment lorsque ton ennemi recourt à ton indulgence.

Il n'est pas sincère, il dissimule, dis-tu peut-être. — O juge du cœur d'autrui ! Apprends-moi aussi les pensées de ton père ; peux-tu me dire celles mêmes que tu avais hier ? Cet ennemi te conjure, il te demande pardon. Pardonne, oui, pardonne. En refusant, tu ne lui fais pas de mal, mais à toi. Il sait en effet ce qu'il a à faire. Serviteur toi-même, tu ne veux pas pardonner à celui qui est serviteur comme toi ; il ira vers votre commun Seigneur, et lui dira : Seigneur, j'ai prié mon compagnon de me pardonner, et il a refusé : pour vous, pardonnez-moi. Le Seigneur ne peut il remettre les offenses à son serviteur? Celui-ci reçoit donc le pardon et revient absous, tandis que tu demeures lié. Comment *lié* ? Bientôt il te faudra prier, il te faudra dire : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous « pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; » et le Seigneur te répondra : « Méchant serviteur, « quand tu m'étais si redevable, tu m'as prié et je « t'ai remis ta dette ; ne fallait-il donc pas que « tu prisses pitié de ton compagnon comme j'ai « eu pitié de toi [1] » ? Ces paroles viennent de l'Evangile et non de moi.

Si au contraire tu accordes le pardon à qui te le demande, tu peux réciter la divine prière, et sans pouvoir aimer encore celui qui te blesse tu peux dire néanmoins : « Pardonnez-nous nos « offenses comme nous pardonnons à ceux qui « nous ont offensés. » Achevons.

18. « Et ne nous induisez pas en tentation. — « Pardonnez-nous nos offenses comme nous « pardonnons à ceux qui nous ont offensés ; » voilà ce que nous disons en vue des péchés commis, quand il ne dépend plus de nous qu'ils ne le soient pas. Tu peux travailler à ne réitérer pas ce que tu as fait. Mais ne fais-tu pas aussi quelque chose pour effacer le mal commis ? Pour effacer ce mal voici un moyen : « Pardonnez- « nous nos offenses comme nous pardonnons à « ceux qui nous ont offensés. » Et pour éviter de retomber, quel moyen ? « Ne nous induisez « pas en tentation, mais délivrez-nous du mal, » c'est-à-dire de la tentation même.

19. Ainsi ces trois demandes : « Que votre « nom soit sanctifié ; que votre règne arrive ; « que votre volonté soit faite sur la terre comme « au ciel, » concernent toute la vie de l'homme. Toujours en effet le nom du Seigneur doit être sanctifié en nous, nous devons toujours être sous son empire et toujours nous devons faire sa volonté ; ces devoirs sont éternels. Nous avons maintenant besoin du pain de chaque jour, et le reste de la prière, à partir de cet article, se rapporte aux nécessités de la vie présente. Nous avons dans cette vie besoin du pain de chaque jour ; besoin aussi qu'on nous pardonne nos péchés.

[1] Luc, XXIII, 34. — [2] Act. VII, 59.

[1] Matt. VIII, 8, 33.

Il ne sera plus dans l'autre, question d'offenses; ici on est tenté, ici on est exposé au naufrage, ici la faiblesse laisse pénétrer dans le navire ce qu'il en faut rejeter. Mais lorsque nous serons devenus égaux aux Anges de Dieu, à Dieu ne plaise que nous lui demandions pardon de nos fautes, puisqu'il n'y en aura plus! Ici donc le pain quotidien; ici le pardon de nos péchés; ici la victoire sur la tentation qui ne pénètre pas dans cet autre monde; ici encore la délivrance du mal, puisque là ne sera aucun mal, mais le bonheur éternel.

SERMON LVII.

DE L'ORAISON DOMINICALE [1].

ANALYSE. — En expliquant la même prière, ce discours suit le même ordre que le précédent. Mais il en diffère par la rédaction et d'intéressants détails.

1. L'ordre à suivre dans votre éducation spirituelle est de vous enseigner d'abord ce que vous devez croire, ensuite ce que vous devez demander. Voici en effet ce que dit l'Apôtre : « Et il arrivera ainsi : quiconque invoquera le nom du « Seigneur sera sauvé. » Ce texte est emprunté par lui à un prophète, car un prophète a prédit cette époque où tous devaient invoquer Dieu : « quiconque implorera le nom du Seigneur sera « sauvé. » L'Apôtre a même ajouté : « Mais comment l'imploreront-ils, s'ils ne croient pas en « lui ? Comment y croiront-ils, s'ils n'en ont « pas entendu parler ? Et comment en entendront-ils parler, si personne ne les prêche ? « Et comment les prêchera-t-on, si l'on n'est pas « envoyé [2] ? » On a donc envoyé des prédicateurs, ils ont annoncé le Christ, et les peuples les ont entendus parler de lui : en entendant ils ont cru et en croyant ils l'ont invoqué. Il était donc juste et souverainement exact de dire : « Comment « l'imploreront-ils, s'ils ne croient pas en lui ? » Aussi vous a-t-on enseigné d'abord à croire, et vous apprend-on aujourd'hui même à invoquer Celui en qui vous croyez.

2. C'est le Fils de Dieu, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ qui nous a appris à prier. Il est le Seigneur même, comme vous l'avez appris et récité dans le Symbole, le Fils unique de Dieu, mais il ne veut pas rester seul. Il est unique, mais il ne veut pas être seul, et il a daigné avoir des frères. A qui recommande-t-il de dire : « Notre « Père qui êtes dans les cieux ? » A qui veut-il que nous donnions ce nom de Père, sinon à son propre Père ? Y a-t-il là jalousie à notre égard ? Après avoir mis au monde un, deux, trois enfants les parents quelquefois craignent d'en avoir encore, ils ont peur de réduire les premiers à la mendicité. Mais l'héritage que nous promet le Sauveur peut être partagé entre beaucoup, sans que personne y soit à l'étroit ; aussi invite-t-il les peuples gentils à devenir ses frères, et qui pourrait nombrer ceux qui ont le droit de dire avec ce Fils unique : « Notre Père qui êtes aux « cieux ? » Combien l'ont dit avant nous ? Combien le diront après ? Combien donc ce Fils unique s'est donné de frères par sa grâce ? A combien fait-il part de son héritage ? Pour combien a-t-il enduré la mort ? Nous avions sur la terre un père et une mère ; ils nous ont fait naître pour les fatigues et pour la mort : nous avons trouvé un autre Père et une autre mère, Dieu et l'Église ; ils nous donnent la vie éternelle. Songeons, mes chers amis, de qui nous commençons à être les fils et vivons comme il convient de vivre quand on a un tel Père. Considérez que notre Créateur même a daigné devenir notre Père.

3. Nous venons d'apprendre quel est Celui que nous devons prier et quel immortel héritage nous devons espérer de Celui que nous commençons à regarder comme notre Père : apprenons ce que nous lui devons demander. Que demander à un tel Père ? N'est-ce pas à lui qu'aujourd'hui, hier et avant-hier nous avons demandé la pluie ? C'est peu de chose pour lui ; et vous voyez néanmoins avec quels gémissements, avec quelle ardeur nous demandons la pluie, lorsque nous redoutons la mort, lorsque nous craignons ce trépas auquel personne ne saurait

[1] Matt. VI, 9-13. — [2] Joël, II, 32 ; Rom. X, 13-15.

se soustraire. Car un peu plus tôt ou un peu plus tard chacun doit mourir ; mais pour retarder tant soit peu ce moment, nous gémissons, nous prions, nous soupirons, nous crions vers Dieu. Eh ! ne devons-nous pas crier bien plus encore pour obtenir d'arriver où jamais nous ne mourrons ?

4. Aussi poursuivons-nous : « Que votre nom « soit sanctifié. » Nous lui demandons en effet que son nom soit sanctifié en nous ; car en lui il est toujours saint. Et comment, si ce n'est en nous rendant saints, sera-t-il sanctifié en nous? Nous n'avons pas été toujours saints, c'est son nom qui nous faits tels ; mais lui est toujours saint, son nom l'est toujours également, C'est donc pour nous et non pour Dieu que nous prions ici. Quel bien pouvons-nous lui souhaiter, puisqu'il n'est susceptible d'aucun mal ? C'est à nous que nous voulons du bien, en demandant que son nom soit sanctifié, que ce nom, qui est toujours saint, soit sanctifié en nous.

5. « Que votre règne arrive » Demandons, ne demandons pas, ce règne arrivera sûrement. Mais le règne de Dieu est éternel. Quand en effet le Seigneur n'a-t-il pas régné ? Quand a-t-il commencé de régner ? Son règne n'a pas eu de commencement, il n'aura pas de fin. Sachez encore que c'est pour nous et non pas pour Dieu que nous prions ici. Nous ne disons pas : « Que « votre règne arrive, » comme si nous lui souhaitions un royaume ; c'est nous qui serons son royaume, si nous faisons dans son amour des progrès par la foi ; et tous les fidèles rachetés par le sang de son Fils unique composeront son empire.

Or ce règne de Dieu arrivera après la résurrection des morts, car alors il viendra lui-même en personne. Et après cette résurrection des morts, il les séparera, comme il l'a annoncé, et placera les uns à sa droite, les autres à sa gauche. A ceux de droite il dira : « Venez, bénis de mon « Père, possédez le royaume [1]. » C'est là le royaume que nous demandons, que nous sollicitons par ces paroles : « Que votre règne ar- « rive, » qu'il nous soit donné. Si nous étions du nombre des réprouvés, ce royaume serait pour d'autres et non pour nous ; il sera pour nous au contraire si nous comptons parmi les membres de son Fils unique. Il ne tardera même pas : reste-t-il autant de siècles qu'il s'en est écoulé ? « Petits enfants, dit l'Apôtre bien-aimé, voici la « dernière heure [1]; » mais comparée même au grand jour, cette heure est longue, et toute dernière qu'elle soit, de combien d'ans n'est-elle pas composée ? Soyez néanmoins comme un homme qui veille, qui s'endort, et qui s'éveille pour régner. Veillons maintenant, nous nous endormirons à la mort, à la fin nous ressusciterons pour régner sans fin.

6. « Que votre volonté soit faite sur la terre « comme au ciel. » C'est la troisième demande : « Que votre volonté soit fait sur la terre comme « au ciel. » Elle est tout entière à notre avantage. Il est nécessaire en effet que la volonté de Dieu s'accomplisse, et cette volonté exige que les bons règnent et que les méchants soient damnés. Peut-elle ne pas s'exécuter ? Mais enfin quel avantage nous souhaitons-nous en disant : « Que votre « volonté soit faite sur la terre comme au ciel ? » Écoutez. On peut comprendre cet article de bien des manières, et il y faut voir beaucoup de choses. Dire à Dieu : « Que votre volonté soit faite sur « la terre comme au ciel, » c'est lui dire : Les Anges ne vous offensent pas ; faites que nous ne vous offensions pas non plus. « Que votre volonté « soit faite sur la terre comme au ciel, » qu'est-ce dire encore ? C'est dire : Tous les saints patriarches, tous les prophètes, tous les Apôtres, tous les hommes spirituels sont pour Dieu comme le ciel, et comparés à eux nous ne sommes que la terre. « Que votre volonté soit faite sur la terre « comme au ciel : » en nous comme en eux. « Que « votre volonté soit faite sur la terre comme au « ciel ; » c'est dire encore : L'Église de Dieu est le ciel, ses ennemis sont la terre. Nous souhaitons à nos ennemis de croire aussi et de devenir chrétiens, afin que de cette manière la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel. « Que « la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme « au ciel ; » c'est dire encore : Notre esprit est le ciel et notre corps la terre ; de même donc que notre esprit se renouvelle en croyant, qu'ainsi notre corps se rajeunisse en ressuscitant, et que la volonté de Dieu s'accomplisse dans la terre comme au ciel. C'est dire aussi : Quand notre âme voit la vérité et s'y complait, elle est le ciel ; le ciel, c'est « de me complaire dans la loi de « Dieu selon l'homme intérieur. » Et la terre, c'est « de voir dans mes membres une autre « loi qui résiste à la loi de mon âme [2]. » Quand donc cette lutte aura cessé, quand il y aura pleine concorde entre la chair et l'esprit, la volonté de

[1] Matt. xxv, 34.

[1] I Jean, II, 18. — [2] Rom. VII, 22, 23.

Dieu s'accomplira dans la terre comme au ciel. Pensons à tout cela et sollicitons tout cela de notre Père, lorsque nous lui adressons cette demande.

Tout ce que je viens d'expliquer, mes chers amis, ces trois demandes ont rapport à l'éternelle vie. Car c'est pour l'éternité que le nom de notre Dieu doit être sanctifié en nous; pour l'éternité qu'arrivera son royaume où nous vivrons toujours; pour l'éternité enfin que sa volonté s'accomplira au ciel et sur la terre de toutes les façons que j'ai expliquées.

7. Restent donc les demandes relatives au temps de ce pèlerinage. Voici la première : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quoti- « dien. » Donnez-nous les biens éternels, donnez-nous aussi les choses temporelles. Vous nous avez promis un royaume, ne nous refusez pas de quoi subsister. Vous nous donnerez près de vous une gloire éternelle, donnez-nous sur la terre la nourriture corporelle. De là ces mots : *quotidien*, *aujourd'hui*, c'est-à dire pendant tout le temps actuel. Demanderons-nous encore après cette vie notre pain quotidien ? Alors on ne dira plus *chaque jour*, mais *aujourd'hui*. Maintenant on dit *chaque jour* parceque les jours passent et se succèdent. Dira-t-on *chaque jour*, lorsqu'il n'y aura plus qu'un seul jour, le jour éternel ?

Il faut entendre de deux manières cette demande relative au pain quotidien; il faut y voir ce qui est nécessaire à la vie charnelle, et ce qui est nécessaire à la vie spirituelle. Ce qui nous est indispensable pour la vie de chaque jour regarde d'abord la nourriture corporelle, puis le vêtement. Mais on prend la partie pour le tout, et en demandant le pain nous entendons tout le reste. Les fidèles savent aussi qu'il y a un aliment spirituel qu'on vous fera connaître lorsque vous devrez le recevoir à l'autel de Dieu. Cet aliment sera aussi votre pain quotidien, car il est nécessaire dans cette vie. Recevrons-nous l'Eucharistie lorsque nous serons réunis au Christ et que nous commencerons à régner avec lui pour l'éternité ? Elle est donc notre pain quotidien; mais en prenant ce pain, ne nous contentons pas de nourrir notre corps, nourrissons principalement notre âme. La vertu propre à ce divin aliment est une force d'union ; elle nous unit au corps du Sauveur et fait de nous ses membres, afin que nous devenions ce que nous recevons. Ce sera alors véritablement notre pain quotidien.

Ce que je vous explique maintenant est aussi notre pain quotidien ; ce pain quotidien est encore dans les lectures que vous entendez chaque jour à l'Église, dans les hymnes que l'on chante et que vous chantez. Tout cela est nécessaire à notre pèlerinage. Lorsque nous serons parvenus au terme, lirons-nous encore des livres ? Ne verrons-nous pas le Verbe, ne l'entendrons-nous pas, ne le mangerons-nous pas, ne le boirons-nous pas, comme font maintenant les Anges? Et les Anges ont-ils besoin de livres, de commentateurs ou de lecteurs ? Nullement ; car leur lecture consiste à regarder, et ils voient la vérité même ; ils s'abreuvent à cette source profonde dont nous recevons quelques gouttes. C'est assez sur le pain quotidien ; cette demande est nécessaire durant la vie présente.

8. « Pardonnez-nous nos offenses comme nous « pardonnons à ceux qui nous ont offensés. » Cette demande est-elle nécessaire ailleurs qu'ici? Là en effet nous n'aurons plus de dettes ; et les dettes sont-elles autre chose que les péchés ? Vous allez être baptisés, et tous vos péchés seront effacés alors, sans qu'il vous en reste absolument aucun. Tout le mal que vous pouvez avoir fait par actions, par paroles, par désirs et par pensées, sera complètement anéanti. Mais si dans la vie que vous mènerez ensuite il n'y avait rien à craindre, on ne nous apprendrait pas à répéter : « Pardonnez-nous nos offenses. » Ayons soin toutefois d'accomplir ce qui suit : « Comme nous « pardonnons à ceux qui nous ont offensés » Vous donc, vous surtout qui allez entrer dans le bain sacré pour y recevoir le pardon entier de tous vos péchés, prenez garde de conserver dans vos cœurs du ressentiment contre autrui; travaillez à sortir du baptême avec paix, libres et déchargés de toute dette ; ne cherchez pas à vous venger des ennemis qui auparavant vous ont fait quelques torts. Pardonnez comme on vous pardonne. Dieu n'a fait tort à personne ; et sans rien devoir il pardonne. Comment ne doit pas pardonner celui à qui on pardonne, quand Celui qui n'a pas besoin de pardon, pardonne tout sans réserve ?

9. « Ne nous induisez pas en tentation, mais « délivrez-nous du mal. » Cette demande aussi sera-t-elle nécessaire dans cette autre vie? Pour dire : « Ne nous induisez pas en tentation, » il faut pouvoir être exposé à quelque tentation. Nous lisons au saint livre de Job : « La vie hu- « maine n'est-elle pas une tentation sur la ter-

« re [1] ? » Que demandons-nous alors ? Que demandons-nous ?

Écoutez. « Que nul, lorsqu'il est tenté, dit « l'Apôtre saint Jacques, ne dise que c'est Dieu « qui le tente [2]. » La tentation est ici prise dans un mauvais sens, pour les déceptions et les chutes que cause le démon. Il est en effet une autre espèce de tentation qui porte le nom d'épreuve ; c'est d'elle qu'il est écrit : « Le Seigneur notre « Dieu vous tente pour savoir si vous l'aimez [3]. » Qu'est-ce à dire, *pour savoir* ? Pour vous faire savoir, car lui le sait. Dieu donc n'envoie à personne la tentation qui consiste à tromper et à séduire ; mais dans ses jugements aussi profonds que mystérieux, il est des hommes qu'il abandonne ; et quand il les abandonne le tentateur sait ce qu'il a à faire. Dans ce malheureux que Dieu abandonne, il ne trouve pas un ennemi qui lui résiste, mais un bien dont il s'empare. Afin donc de n'être pas abandonnés nous crions : « Ne « nous induisez pas en tentation. »

« Chacun, dit l'Apôtre saint Jacques, est tenté « par la concupiscence qui l'entraîne et le séduit ; « puis la concupiscence ayant conçu enfante le « péché, et le péché consommé engendre la « mort [4]. » A quoi se réduit cet enseignement ? A nous exciter à combattre nos passions. Vous allez laisser vos péchés dans le saint baptême, mais vous conserverez vos passions pour les combattre après avoir été régénérés ; la guerre restera en vous. Ne crains aucun ennemi extérieur ; sache te vaincre et le monde est vaincu. Que peut sur toi le tentateur étranger, le démon ou son ministre, peu importe ? Un homme pour te séduire, fait briller à tes yeux l'appât du gain ; s'il ne trouve pas en toi d'avarice, que peut-il ? Mais s'il en trouve, cette passion s'enflamme à la vue du gain et tu te laisses prendre à ce perfide appât, au lieu que vainement il te serait présenté si tu n'avais pas d'avarice. Le tentateur te propose une femme remplie de beauté ; sois chaste intérieurement et tu triomphes de l'iniquité. Pour n'être pas séduit par les charmes d'une femme étrangère, lutte, contre la convoitise. Tu ne sens pas ton ennemi, mais tu ressens l'impression mauvaise. Tu ne vois pas le diable, mais tu vois ce qui t'impressionne. Dompte cette impression secrète ; combats, combats. Celui qui t'a régénéré te jugera ; s'il veut la lutte, c'est pour te donner une couronne. Mais s'il ne te soutient, s'il t'abandonne, tu seras vaincu sans aucun doute ; voilà pourquoi tu lui dis dans ta prière : « Ne « nous induisez pas en tentation. » Il est des hommes que dans la colère de son jugement il a abandonnés à leurs passions ; c'est ce que dit l'Apôtre : « Dieu les a livrés aux convoitises de « leur cœur [1]. » Comment les a-t-il livrés ? Non pas en leur faisant violence, mais en les laissant.

10. « Délivrez-nous du mal. » Cette demande peut faire partie de la précédente ; et pour faire entendre qu'elle n'en fait qu'une avec elle, elle est ainsi exprimée : « Ne nous induisez pas en tentation, mais délivrez-nous du mal. » La conjonction *mais* indique qu'il n'y a ici qu'une demande : « Ne nous induisez pas en tentation, « mais délivrez-nous du mal. » Comment ? Voyons chaque membre de la phrase : « Ne nous « induisez pas en tentation ; mais délivrez-nous « du mal. » En nous délivrant du mal, il ne nous induit pas en tentation ; et en ne nous induisant pas en tentation, il nous délivre du mal.

11. Mais la grande tentation, mes chers amis, la grande tentation de cette vie, c'est quand on attaque en nous ce qui nous fait mériter le pardon des fautes où nous avons pu tomber. La tentation horrible, c'est quand on nous ôte le remède aux blessures produites par les autres tentations. Vous ne comprenez pas encore je le vois ; appliquez-vous et vous comprendrez.

Par exemple, un homme est tenté par l'avarice et il finit par succomber sous quelque coup, car le bon combattant, le valeureux guerrier est blessé quelquefois. Un homme donc, après même avoir lutté avec courage, est vaincu par l'avarice, il a fait je ne sais quoi sous l'inspiration de l'avarice. Un mouvement d'impureté s'est fait sentir, il n'a conduit ni au viol ni à l'adultère. Le premier de ces crimes fût-il commis, il faudrait s'abstenir du second. Mais on a vu une femme avec convoitise, on a pensé à quelque chose avec trop de plaisir, on a accepté le combat, et si bon lutteur qu'on soit, on est blessé. Cependant on n'a pas consenti, on a réprouvé le mouvement désordonné, on lui a opposé une douleur amère et on l'a vaincu. Mais pour avoir molli d'abord on peut dire : « Pardonnez-nous nos offenses. » Ainsi en est-il des autres tentations, et toujours il est difficile que nous n'ayons pas besoin de nous écrier : « Pardonnez-nous nos offenses. »

Quelle est donc cette horrible tentation dont j'ai parlé, cette tentation funeste, redoutable, et qu'il faut éviter de toutes ses forces, avec tout

[1] Job, VII, 1. — [2] Jacq. I, 13. — [3] Deut. XIII, 3. — [4] Jacq. I, 14, 15.

[1] Rom. I, 24.

son courage? Quelle est-elle? C'est quand on nous pousse à nous venger. On s'enflamme de colère, on menace de sa vengeance : voilà la tentation horrible. C'est perdre, hélas! le moyen d'obtenir le pardon de ses autres iniquités. Tu t'étais laissé aller à d'autres impressions illicites, à d'autres passions coupables, et tu devais être guéri de ces blessures en disant : « Pardonnez-« nous nos offenses comme nous pardonnons à « ceux qui nous ont offensés. » En te poussant à la vengeance, on te fait perdre le mérite de cette parole : « Comme nous pardonnons à ceux « qui nous ont offensés; » et en perdant ce mérite, tu conserves tous tes péchés, tu n'es déchargé d'absolument aucun.

12. Notre Maître et Sauveur savait que cette tentation est la plus à craindre en cette vie. Aussi en nous enseignant les six ou sept demandes de l'oraison dominicale, il n'a cherché à nous en expliquer aucune, à nous en recommander aucune avec autant d'instance que celle-ci. N'avons-nous pas dit : « Notre Père qui êtes dans les « cieux? » Pourquoi donc, après cette prière, ne nous a-t-il rien expliqué de ce qu'il a mis au commencement, à la fin ou au milieu? Pourquoi ne dit-il rien de ce qui vous arriverait si le nom du Seigneur n'était pas sanctifié en vous, si vous n'étiez pas admis dans son royaume, si sa volonté n'était pas faite en vous comme elle l'est au ciel, ou s'il ne veillait pas sur vous pour vous empêcher de succomber à la tentation? Que dit-il donc? « En vérité je vous le déclare, si vous « pardonnez aux hommes leurs fautes; » ce qui se rapporte à ces mots : « Pardonnez-nous nos « offenses comme nous pardonnons à ceux qui « nous ont offensés. » Sans donc s'arrêter aux autres demandes qu'il nous a enseignées, il insiste avec force sur celle-ci. De fait, il n'était pas si nécessaire d'appuyer sur les articles à la violation desquels le pécheur connaît le remède; mais il fallait insister spécialement sur celui dont la transgression rend incurables tous les autres péchés. Tu dois dire : « Pardonnez-nous nos péchés. » Lesquels? Hélas! nous n'en avons que trop, car nous sommes des hommes. J'ai parlé un peu plus que je n'aurais dû, j'ai dit ce que je devais taire, j'ai ri plus qu'il ne fallait, j'ai mangé, j'ai bu au delà du nécessaire; j'ai écouté avec plaisir ce que je n'aurais pas dû; j'ai regardé volontiers ce que je ne devais pas et volontiers j'ai pensé à ce qui m'était interdit : « Pardonnez-nous nos « offenses comme nous pardonnons à ceux qui « nous ont offensés. » Tu es perdu, si tu ne peux dire cela.

13. Réfléchissez, mes frères; réfléchissez, mes enfants; réfléchissez, enfants de Dieu; réfléchissez à ce que je vous dis. Luttez de toutes vos forces contre votre cœur; et si vous voyez votre colère se dresser contre vous, implorez contre elle le secours de Dieu. Que Dieu te rende vainqueur; oui, que Dieu te rende vainqueur, non pas à l'extérieur, de ton ennemi, mais à l'intérieur, de ton âme. Prie, et il te viendra efficacement en aide. Il aime mieux nous voir lui demander cela que la pluie. Vous voyez en effet, mes chers amis, combien de demandes nous a enseignées le Christ notre Seigneur, et il en est une à peine qui concerne le pain quotidien. Il veut donc que nous rapportions tous nos desseins à l'éternelle vie. De quoi craignons-nous de manquer, puisqu'il s'est engagé envers nous par promesse, puisqu'il a dit : « Cherchez premièrement le « royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces « choses vous seront données par surcroît; car « votre Père sait que vous en avez besoin, « avant que vous les lui demandiez [1]? » — Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa « justice, et toutes ces choses vous seront don-« nées par surcroît. » Beaucoup en effet ont été éprouvés même par la faim, ils s'y sont montrés comme un or pur et n'ont pas été abandonnés de Dieu; au lieu qu'ils y auraient péri, si leur cœur n'avait pas été soutenu par le pain spirituel de chaque jour. Soyons surtout affamés de ce pain. « Bienheureux ceux qui ont faim et soif « de la justice, car ils seront rassasiés [2]. » Dieu peut jeter sur notre faiblesse un regard de miséricorde et répondre à cette prière : « Souvenez-« vous que nous sommes poussière [3]. » Celui donc qui a fait l'homme d'un peu de poussière, et qui a animé cette poussière, a livré pour elle son Fils unique à la mort. Ah! combien ne nous aime-t-il pas? Qui pourrait l'exprimer? Qui pourrait même le concevoir dignement?

[1] Matt. vi, 32, 33. — [2] Ib. v, 6. — [3] Ps. cii, 14.

SERMON LVIII.

DE L'ORAISON DOMINICALE [1].

ANALYSE. — Ce discours ne se distingue du précédent que par des détails et des développements accidentels. On ne peut néanmoins que gagner beaucoup à l'étudier encore.

1. Vous avez récité le Symbole, l'abrégé de notre foi. Déjà il y a quelque temps je vous ai rapporté ces paroles de l'Apôtre saint Paul : « Comment l'invoquera-t-on, si l'on ne croit en « lui [2]? » Puis donc qu'on vous a appris, puisque vous avez retenu et répété la manière de croire en Dieu; écoutez aujourd'hui la manière de l'invoquer.

C'est le Fils de Dieu lui-même, vous l'avez entendu pendant la lecture de l'Evangile, qui a enseigné cette prière à ses disciples et à ses fidèles. Quel espoir n'avons-nous pas d'obtenir notre grâce, puisqu'un tel avoué nous a dicté la supplique! Assis à la droite du Père, comme vous l'avez publié, il est par conséquent l'assesseur du Père, et notre avocat doit être notre juge, car il viendra juger les vivants et les morts.

Retenez donc bien cette prière, que vous devez répéter dans huit jours. Ceux d'entre vous qui ne savaient pas parfaitement le Symbole, ont ce temps encore pour l'apprendre, car samedi, ce grand jour de samedi prochain où vous devez recevoir le baptême, il vous faudra le réciter en présence de tous ceux qui seront là; et dans huit jours, à partir d'aujourd'hui, vous répèterez l'oraison qu'on vous apprend aujourd'hui.

2. En voici le commencement : « Notre Père « qui êtes dans les cieux. » Dès que nous avons un Père au ciel, considérons comment il convient que nous vivions sur la terre. Car avec un tel Père on doit vivre de façon à se rendre digne d'être admis à son héritage. Nous disons tous : « Notre Père. » Quelle bonté! Ces paroles sont prononcées par l'Empereur et le mendiant, par le serviteur et son maître. Tous disent : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Ils savent donc qu'ils sont frères, dès qu'ils ont le même Père. Et pourquoi un maître dédaignerait-il d'avoir pour frère son serviteur, puisque le Christ Notre-Seigneur veut bien aussi l'appeler son frère.

3. « Que votre nom soit sanctifié, » disons-nous encore; « que votre règne arrive. » Sanctifier le nom de Dieu c'est devenir saint, car ce nom est toujours saint en lui-même. Nous souhaitons aussi l'avènement de son règne. Il viendra, fût-ce malgré nous; mais désirer et demander que son règne arrive, c'est simplement désirer qu'ils nous rende dignes de son royaume; car, ce qu'à Dieu ne plaise, il pourrait se faire que son règne arrivât et non pas pour nous. Il viendra, mais pour un grand nombre il ne viendra pas. Il viendra pour ceux à qui il sera dit : « Venez, bénis de mon Père, possédez le royaume « qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » Et il ne viendra pas pour ceux à qui s'adresseront ces mots : « Allez loin de moi, maudits, au « feu éternel [1]. » Ainsi quand nous disons : « Que votre règne arrive, » nous demandons qu'il vienne pour nous. Qu'est-ce à dire, qu'il vienne pour nous? Que Dieu nous trouve bons pour lui. Nous le prions par conséquent de nous rendre bons, car alors il nous admettra dans son royaume.

4. Nous ajoutons : « Que votre volonté soit « faite sur la terre comme au ciel. » Les Anges vous servent dans le ciel, faites que nous vous servions sur la terre. Les Anges ne nous offensent pas dans le ciel, faites que nous ne vous offensions pas sur la terre. Accomplissons votre volonté comme ils l'accomplissent. Ici encore que demandons-nous, sinon de devenir bons? Dieu sans aucun doute fait toujours sa volonté, mais elle se fait en nous lorsque nous l'accomplissons.

Nous pouvons encore entendre ces mêmes paroles : « Que votre volonté soit faite sur la terre « comme au ciel, » de la manière suivante. Nous recevons un ordre de Dieu, et il nous plaît, il plaît à notre esprit; car nous nous complaisons dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur [2]. La volonté de Dieu s'accomplit alors dans le ciel; notre esprit se comparant au ciel et notre corps à la terre. Que veut donc dire : « Votre volon-

[1] Matt. VI, 9-13. — [2] Rom. X, 14.

[1] Matt. XXV, 34 41. — [2] Rom. VII, 22.

« té soit faite sur la terre comme au ciel ? » Votre commandement est agréable à mon esprit ; que ma chair aussi s'y conforme et que disparaisse enfin cette lutte que décrit l'Apôtre en ces termes : « La chair convoite contre l'esprit, et l'esprit « contre la chair [1]. » Quand l'esprit convoite contre la chair, c'est la volonté divine qui s'accomplit au ciel ; et quand la chair ne convoite plus contre l'esprit, déjà cette même volonté s'accomplit sur la terre. Or la paix sera parfaite quand Dieu le voudra ; si maintenant il veut le combat, c'est afin de pouvoir donner la victoire.

On peut aussi faire une autre application de la même demande : « Que votre volonté soit « faite sur la terre comme au ciel. » Figurons-nous l'Eglise comme le ciel, car elle porte Dieu; et voyons dans la terre les infidèles à qui il a été dit : « Tu es terre et tu retourneras en terre [2]. » Par conséquent, lorsque nous prions pour nos ennemis, pour les ennemis de l'Eglise, pour les ennemis du nom chrétien, nous demandons à Dieu « que sa volonté soit faite sur la terre « comme au ciel, » par ceux qui le blasphèment comme par ceux qui le servent, et que tous deviennent ciel.

5. « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quo- « tidien. » On peut entendre que par ces paroles nous demandons simplement ce qui est nécessaire à la vie de chaque jour, pour l'avoir en abondance, ou au moins pour n'en pas manquer. Nous disons de chaque jour, pendant ce qui est appelé *aujourd'hui* [3]. Chaque jour en effet nous vivons, nous nous éveillons chaque jour, nous mangeons et nous avons faim chaque jour. Que Dieu nous donne donc notre pain de chaque jour.

Pourquoi n'avoir point parlé du vêtement ? Car nous avons besoin, pour vivre, du boire et du manger, et pour nous abriter, du vêtement et d'un asile. Ne désirons rien de plus. « Nous « n'avons rien apporté dans ce monde, dit l'A- « pôtre, et nous n'en saurions emporter rien ; « dès que nous avons le vivre et le vêtement, « contentons-nous [4]. » Qu'il n'y ait plus d'avarice et la nature est assez riche. Si dans ces mots : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quoti- « dien. » nous pouvons entendre avec raison ce qui concerne la vie de chaque jour, pourquoi nous étonner que le pain comprenne aussi tous les autres aliments nécessaires ? Que dit Joseph en invitant ses frères ? « Ces hommes aujourd'hui « mangeront le pain avec moi [1]. » Ne devaient-ils manger que du pain ? Le pain comprenait tout le reste. Ainsi en demandant notre pain de chaque jour, nous demandons tout ce qui sur la terre est nécessaire à notre corps. Mais que dit le Seigneur Jésus ? « Cherchez « premièrement le royaume de Dieu et sa jus- « tice, et toutes ces choses vous seront données « par surcroît [2]. »

Cette même demande : « Donnez-nous aujour- « d'hui notre pain quotidien, » s'applique aussi parfaitement à votre Eucharistie, Seigneur, à cette nourriture de chaque jour. Les fidèles savent ce qu'ils reçoivent alors, et il leur est salutaire de prendre cet aliment quotidien, nécessaire à la vie présente. Ils prient donc pour eux-mêmes ; ils demandent à devenir bons, à persévérer dans l'innocence, dans la foi et les bonnes œuvres. Voilà ce qu'ils ambitionnent, voilà ce qu'ils implorent : car s'ils ne persévéraient pas dans la pratique du bien, ils seraient privés de ce pain mystérieux. Que signifie donc : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quoti- « dien ? » Accordez-nous de vivre de façon à n'être pas éloignés de votre autel.

Quant à la parole de Dieu que l'on vous explique chaque jour et que l'on vous rompt en quelque sorte, elle est aussi un pain quotidien. Le corps demande le pain vulgaire, l'esprit a besoin de ce pain spirituel. Aussi nous le demandons également, et le pain quotidien comprend tout ce qui nous est nécessaire dans cette vie, soit pour notre âme, soit pour notre corps.

6. Nous disons encore : « Pardonnez-nous nos « offenses ; » ne cessons de le dire, car nous disons vrai. Eh ! quel homme vit dans ce corps sans avoir de péchés ? Quel homme vit de manière à n'avoir pas besoin de faire cette demande ? On peut s'enfler, mais on ne saurait se justifier ; et il est bon d'imiter le publicain, sans s'enorgueillir comme le pharisien. Celui-ci monte au temple, il y vante ses mérites sans découvrir les plaies de son âme. L'autre en disant : « Seigneur « ayez pitié de moi, pauvre pécheur [3], » savait mieux pourquoi il était venu. Considérez donc, mes frères, que c'est notre Seigneur Jésus, notre Seigneur Jésus lui-même qui a enseigné cette demande à ses disciples, à ses grands, à ses premiers Apôtres, les chefs du troupeau dont nous faisons partie. Mais si ces béliers implorent le pardon de leurs fautes, que doivent faire les

[1] Galat. v, 17. — [2] Gen, III, 19. — [3] Heb. III, 13. — [4] I Tim. VI, 7, 8.

[1] Gen. XLIII, 16. — [2] Matt. VI, 33. — [3] Luc, XVIII, 10-13.

agneaux dont il est dit : « Offrez au Seigneur les « petits des béliers[1]. » Vous savez qu'il est question de cette vérité dans le Symbole que vous avez récité, puisqu'entre autres choses vous y avez nommé la rémission des péchés. Or il y a une rémission des péchés qui ne s'accorde qu'une fois, et il en est une autre qui se fait chaque jour. La rémission des péchés qui ne s'accorde qu'une fois, est celle qui se fait dans le baptême; l'autre s'octroie durant toute cette vie, pendant qu'on récite l'oraison dominicale. C'est en vue de cette dernière que nous disons : « Pardonnez-« nous nos offenses. »

7. Le Seigneur a de plus conclu avec nous un accord, un pacte, un solide contrat, en nous faisant dire : « Comme nous pardonnons à ceux « qui nous ont offensés. » Pour dire avec fruit : « Pardonnez-nous nos offenses, » il faut dire avec vérité : « Comme nour pardonnons à ceux « qui nous ont offensés. » En ne prononçant pas ces dernières paroles ou en les prononçant à faux, on prononce inutilement les premières. C'est à vous principalement, à vous qui approchez du saint baptême, que nous disons : Pardonnez tout du fond du cœur. Et vous, fidèles qui profitez de cette occasion pour entendre cette prière et l'explication que nous en faisons, pardonnez de bon cœur tout ce que vous avez contre autrui; mais pardonnez là même où pénètre l'œil de Dieu. Il arrive quelquefois que l'on pardonne de bouche et non de cœur. On pardonne de bouche, à cause des hommes; on ne pardonne pas de cœur, parceque l'on ne craint pas les regards de Dieu. Vous, pardonnez entièrement ; quelque ressentiment que vous ayez gardé jusqu'aujourd'hui, au moins aujourd'hui pardonnez tout. Le soleil ne devait pas se coucher sur votre colère, et combien de soleils s'y sont couchés ! Que cette colère s'éteigne enfin.

Voici la fête du grand soleil, de ce soleil dont il est dit dans l'Ecriture : « Pour vous se lèvera « le soleil de justice, et vous trouverez le salut « sous ses ailes[2]. » *Sous ses ailes*, c'est-à-dire sous sa protection. Aussi lisons-nous dans un psaume : « Protégez-moi à l'ombre de vos ailes[3]. » Il est des malheureux qui feront, au jour du jugement suprême, une pénitence tardive, et qui se livreront à une douleur infructueuse. Le livre de la Sagesse nous les montre d'avance. Et que diront-ils au milieu de leurs regrets, parmi les gémissements qui s'exhaleront de leur âme oppressée? « Que nous a servi l'orgueil? Que nous « a procuré l'ostentation des richesses? — Ainsi, « diront-ils encore, nous avons erré hors des « voies de la vérité, la lumière de la justice n'a « pas lui à nos yeux, et le Soleil ne s'est pas levé « sur nous[1]. » Ce Soleil se lève sur les justes; quant au soleil visible, Dieu le fait lever chaque jour sur les bons et sur les méchants[2]. Il appartient aux justes de voir ce premier Soleil; ils le portent maintenant par la foi dans leurs cœurs. Si donc tu te fâches, que le soleil visible ne se couche pas sur ta colère. « Que le soleil ne se couche pas « sur votre colère, dit l'Apôtre[3]; » autrement le Soleil de justice se coucherait aussi pour toi et tu resterais dans les ténèbres.

8. Gardez-vous de croire que la colère ne soit rien. « La colère m'a troublé l'œil, » dit le prophète. L'œil troublé ne saurait regarder le soleil; en vain il fait effort, il ne trouve que souffrance sans plaisir. Qu'est-ce que la colère? Le désir de la vengeance. Quoi! Un homme veut se venger, et le Christ n'est pas vengé encore, les martyrs ne le sont pas! La patience divine attend encore que se convertissent les ennemis du Christ, que les ennemis des martyrs se convertissent, et nous, qui sommes-nous donc pour chercher à nous venger? Eh! que deviendrions-nous si Dieu cherchait à se venger lui-même? Jamais il ne nous a manqué, cependant il ne veut pas se venger de nous, et nous qui l'offensons presque chaque jour, nous voulons nous venger? Pardonnez donc, et pardonnez de bon cœur. Tu es irrité, ne pèche pas. « Fâchez-vous, est-il écrit, mais gardez-vous « de pécher[4]. » *Fâchez-vous* comme hommes, si vous êtes vaincus; *mais gardez-vous de pécher* en nourrissant dans le cœur votre colère, ce qui serait la nourrir contre vous et vous exposer à être rejetés loin de la lumière. Oui, pardonnez.

Qu'est-ce que la colère? Un désir de vengeance. Qu'est-ce que la haine? Une colère invétérée; car lorsque la colère est invétérée elle porte le nom de haine. C'est ce que semble exprimer le prophète déjà cité. Après avoir dit : « La colère m'a « troublé l'œil; » il ajoute : « J'ai vieilli au milieu « de tous mes ennemis[5]. » Ce qui d'abord n'était que de la colère est devenu de la haine, parce que cette colère a vieilli. La colère est un brin d'herbe, la haine un gros arbre. Parfois nous reprenons un homme qui s'irrite, et dans notre

[1] Ps. XXVIII, 1. — [2] Malach. IV, 2. — [3] Ps. XVI, 8.

[1] Sag. V, 3, 8, 6. — [2] Matt. V, 45. — [3] Ephes. IV, 26. — [4] Ps. IV, 5. — [5] Ps. VI, 8.

cœur nous entretenons de la haine. C'est alors que le Christ nous crie : « Tu vois le brin d'herbe « dans l'œil de ton frère, et dans le tien tu ne « vois pas la poutre [1]. » Comment ce brin d'herbe a-t-il grossi jusqu'à devenir une poutre? Parce qu'on ne l'a pas arraché immédiatement. Tant de fois tu as laissé le soleil se lever et se coucher sur ta colère ; ainsi tu l'as invétérée. Tu as cherché les mauvais soupçons, tu en as arrosé le brin d'herbe ; en l'arrosant tu l'as nourri, et en le nourrissant tu en as fait une poutre. Tremble au moins devant ces mots : « C'est être homicide « que de haïr son frère [2]. » Tu n'as point tiré l'épée contre lui, tu ne l'as pas blessé, tu ne lui as fait aucune plaie dans le corps; tu en as seulement la pensée dans le cœur, et tu es regardé comme homicide, aux yeux de Dieu tu es vraiment coupable. Ton ennemi est vivant, et tu l'as tué ; autant qu'il dépend de toi, tu tues celui que tu hais. Amende-toi donc, corrige-toi.

Si dans vos demeures il y avait des scorpions ou des aspics, comme vous travailleriez à les en délivrer afin d'y pouvoir habiter tranquillement! Vous vous fâchez, et les colères s'invétérant dans vos cœurs deviennent autant de haines, autant de poutres, de scorpions et de serpents; et vous n'en voulez point purifier vos cœurs, c'est-à-dire la maison de Dieu! Accomplissez ce que vous dites : « Comme nous pardonnons à ceux qui « nous ont offensés; » et vous direz avec confiance : « Pardonnez-nous nos offenses; » car vous ne pouvez sur cette terre vivre sans péchés. Autres nénamoins sont les grands crimes qui vous seront heureusement remis dans le baptême et auxquels vous devrez être toujours étrangers ; et autres les péchés de chaque jour dont on ne saurait s'exempter ici bas, pour lesquels il faut réciter chaque jour l'oraison dominicale, avec le pacte, le contrat qu'elle renferme, y prononçant avec joie : «Pardonnez-nous nos offenses ; » et avec sincérité : « Comme nous pardonnons à « ceux qui nous ont offensés. »

Voilà pour les péchés passés ; mais pour l'avenir?

9. « Ne nous induisez pas en tentation : » pardonnez les péchés commis et accordez-nous de n'en plus commettre : on en commet lorsqu'on se laise vaincre par la tentation. L'Apôtre saint Jacques a dit en effet : « Que nul, lorsqu'il est « tenté, ne prétende que c'est Dieu qui le tente; « car Dieu ne tente point pour le mal et il ne « tente lui-même personne; mais chacun est « tenté par sa concupiscence, qui l'entraîne et le « séduit; puis la concupiscence ayant conçu en« fante le péché, et le péché consommé engen« dre la mort [1]. » Ne te laisse donc pas entraîner par ta concupiscence; garde-toi d'y consentir. Elle ne peut concevoir que de toi. Y consentir, c'est comme t'unir à elle intérieurement. Sitôt qu'elle se montre, refuse, ne la suis pas. Elle est coupable, elle est lascive; elle est humiliante, elle te sépare de Dieu. Pour n'avoir pas à pleurer sur son fruit, ne lui donne pas le baiser du consentement; car encore une fois elle conçoit si tu consens, si tu l'accueilles. Et « la concupiscence « ayant conçu enfante le péché. » Tu ne trembles pas encore? « Le péché engendre la mort. » Crains au moins la mort. Si tu ne redoutes pas le péché, redoutes-en les suites. Si le péché est doux, la mort est amère.

Que les hommes sont misérables! Ils laissent ici, en mourant, ce qu'ils ont recherché par leurs péchés, et ils emportent leurs péchés avec eux. Tu pèches pour de l'argent, il faudra le laisser ici ; pour une campagne, il faudra la laisser encore ; pour une femme, tu la laisseras également : ainsi en est-il de tout ce que tu convoites en péchant, tu le laisses ici quand la mort te ferme les yeux et tu emportes avec toi ce péché que tu commets.

10. Il faut donc effacer les péchés, les péchés passés, et cesser d'en commettre. Mais tu ne saurais dans cette vie en être entièrement exempt, ne fussent-ils que faibles, petits ou légers. Ne méprise néanmoins ni les petits ni les légers. Les petites gouttes d'eau remplissent les fleuves. Ne dédaigne pas les péchés légers. L'eau pénètre à travers les plus légères fentes du navire, elle en remplit la cale, et si l'on n'y prend garde, le vaisseau s'engloutit. Aussi les matelots ne cessent-ils de travailler, leurs mains sont en mouvement, en mouvement pour enlever l'eau chaque jour. Ainsi tes mains doivent agir pour vider chaque jour ton esquif. Qu'est-ce à dire, doivent agir? Elle doivent donner, tu dois faire le bien, qu'elles agissent de la sorte : « Partage ton pain avec celui « qui a faim; mène dans ta maison l'indigent « sans asile ; si tu vois un homme nu, donne-lui « des vêtements [2]. » Fais tous ce que tu peux et avec tous les moyens dont tu peux disposer; fais le bien avec joie et adresse ta prière avec confiance. Elle s'élèvera sur deux ailes, deux sortes

[1] Matt. vii, 3. — [2] I Jean, iii, 15.

[1] Jacq. i, 13-15. — [2] Isaïe, lviii, 7.

d'aumônes. Quelles sont ces aumônes? « Pardonnez, et on vous pardonnera; donnez, et on vous donnera [1]. » Une aumône se fait dans le cœur, lorsqu'on pardonne à son frère ses offenses; une autre se fait avec le bien, quand on donne du pain au pauvre. Fais les deux, pour qu'une aile ne manque pas à ta prière.

11. Aussi après avoir dit : « Ne nous induisez pas en tentation, » on ajoute : « Mais délivrez-nous du mal. » En demandant à être délivré du mal, on témoigne qu'on y est livré. C'est pourquoi l'Apôtre dit : « Rachetez le temps, car les jours sont mauvais [2]. » Mais « qui veut la vie? qui soupire après les jours de bonheur? » Eh! qui ne les désirerait, puisque dans cette vie il n'y a que des jours mauvais? Fais donc ce qui suit : « Préserve ta langue du mal, et tes lèvres des discours artificieux; évite le mal et pratique le bien, cherche la paix et la poursuis [3]; » ainsi tu n'as plus de jours mauvais, et tu obtiens ce que tu as demandé : « Délivrez-nous du mal. »

12. Ainsi donc les trois premières demandes : « Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel, que votre nom soit sanctifié, » concernent l'éternité; et à cette vie se rapportent les quatre suivantes : Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien : » demanderons-nous ce pain lorsque près de Dieu nous serons rassasiés? « Pardonnez-nous nos offenses : » dirons-nous cela dans ce royaume où nous n'aurons plus de péchés? « Ne nous livrez pas à la tentation : » quand il n'y aura plus de tentation, quel sens auraient ces paroles? Et quand pour nous il n'y aura plus de mal, dirons-nous : « Délivrez-nous du mal? » Ces quatre demandes sont donc nécessaires pour notre vie de chaque jour, et les trois autres pour la vie éternelle. Mais faisons-les toutes pour parvenir à cette vie; prions ici pour n'en être pas exclus. Vous devrez, après votre baptême, réciter chaque jour cette oraison dominicale. On la dit chaque jour à l'autel du Seigneur où les fidèles l'entendent. Aussi ne craignons-nous pas que vous ne la sachiez peu exactement; ceux d'entre vous qui ne pourraient la savoir encore parfaitement, l'apprendront en l'entendant chaque jour.

13. Samedi prochain, pendant les veilles que nous célèbrerons par la miséricorde de Dieu, vous réciterez, non pas l'Oraison, mais le Symbole. Il faut que maintenant vous sachiez ce Symbole, car vous ne l'entendez pas chaque jour à l'église, dans l'assemblée sainte. Et afin ne pas l'oublier une fois que vous le savez, récitez-le chaque jour. En vous éveillant, en allant prendre votre sommeil, récitez votre symbole, récitez-le devant Dieu, rappelez vos souvenirs, ne vous lassez point de le répéter. Cette répétition est utile, elle est propre à empêcher l'oubli. Ne dites point : Je l'ai récité hier, je l'ai récité aujourd'hui, chaque jour je le récite et je le possède parfaitement. Remets-toi devant les yeux l'abrégé de ta foi, regarde-toi dans ce miroir, car ton Symbole doit être pour toi comme un miroir. Examine si tu crois sincèrement ce que tu fais profession de croire, et jouis chaque jour du bonheur d'avoir la foi. Que ce soient là tes richesses et comme les vêtements spirituels de ton âme. N'as-tu pas soin de t'habiller en te levant? Couvre aussi ton âme en te rappelant le Symbole; crains que l'oubli ne la mette à nu, que tu ne demeures sans vêtement, et, ce qu'à Dieu ne plaise, qu'il ne t'arrive ce que dit l'apôtre, *d'être dépouillé plutôt que nu* [1]. Notre foi en effet nous servira de vêtement; pour nous elle sera à la fois et une tunique et une cuirasse; une tunique pour nous préserver de la confusion, et une cuirasse pour nous tenir en garde contre l'adversité. Mais quand nous serons arrivés au lieu où nous devons régner, nous n'aurons plus besoin de réciter le Symbole : nous verrons Dieu, Dieu même sera en face de nous, et cette vue de Dieu sera la récompense de notre foi.

[1] Luc, VI, 37, 38. — [2] Ephes. V, 16. — [3] Ps. XXXIII, 13-15.

[1] II Cor. V, 3.

SERMON LIX.

DE L'ORAISON DOMINICALE [1].

Analyse. — Cette nouvelle explication de l'oraison dominicale, adressée également aux Cathécumènes, est le résumé des précédentes.

1. Vous venez de réciter ce que vous croyez : apprenez ce que vous devez demander. Vous ne sauriez prier Dieu sans croire en lui, car l'Apôtre dit : « Comment l'invoqueront-ils s'ils ne croient « pas en lui [2]? » Aussi vous a-t-on enseigné d'abord le Symbole qui contient la règle de votre foi; règle singulière, aussi courte qu'elle est grande, car elle est courte en paroles et grande en pensées. Quant à la prière qu'on vous a donnée à apprendre aujourd'hui et à répéter dans huit jours, vous l'avez vu pendant la lecture de l'Evangile, elle a été enseignée par le Seigneur lui-même à ses Apôtres et des Apôtres elle est parvenue jusqu'à nous, car leur voix a retenti par toute la terre [3].

2. Gardez-vous donc de vous attacher aux choses de la terre, puisque vous avez un Père dans les cieux. Vous allez dire : « Notre Père « qui êtes aux cieux. » A quelle grande famille vous commencez à appartenir ! Sous l'autorité de ce Père, le maître et le serviteur sont frères également ; sous lui sont frères encore l'Empereur et le soldat; le riche et le pauvre sont aussi ses enfants. Tous les chrétiens fidèles ont sur la terre des pères différents, les uns nobles et les autres roturiers; mais tous invoquent un Père unique qui est dans les cieux. Or si notre Père est là; c'est là qu'il nous prépare un héritage; car il veut que nous possédions avec lui ce qu'il nous donne. Il nous donne un héritage, mais ce n'est pas un héritage qu'il nous abandonne ne mourant. Il ne nous quitte pas, il reste où il est et nous appelle à lui.

Nous savons qui nous devons prier; sachons aussi ce que nous devons demander, pour ne pas offenser un tel Père par des suppliques inconsidérées.

3. Qu'est-ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous enseigne à demander à ce Père qui est dans les cieux? « Que votre nom soit sanctifié. » Quel avantage y a-t-il pour nous de demander à Dieu que son nom soit sanctifié? Le nom du Seigneur est toujours saint, et demander qu'il soit sanctifié n'est-ce pas demander que nous le soyons par lui? Nous demandons que ce qui est toujours saint soit sanctifié en nous; que ce nom soit sanctifié en vous quand vous recevrez le baptême. Vous le demanderez encore après avoir été baptisés : n'est-ce donc pas pour obtenir de conserver ce que vous recevrez alors?

4. Voici une autre demande : « Que votre rè« gne arrive. » Que nous le demandions ou que nous ne le demandions pas, le règne de Dieu viendra. Pourquoi le demander, si ce n'est pour obtenir qu'il vienne pour nous comme pour tous les saints, et que Dieu nous mette au nombre de ses saints, pour qui viendra son règne?

5. Nous disons à la troisième demande : « Votre volonté soit faite sur la terre comme au « ciel. » Qu'est-ce à dire ! Faites que nous vous servions sur la terre comme vous servent les Anges dans le ciel. Ses Anges saints lui obéissent, ils ne l'offensent pas et exécutent ses ordres avec amour. Nous demandons aussi la grâce d'accomplir avec charité les divins commandements. On peut encore entendre autrement ces paroles : « Que votre volonté soit faite sur la terre comme « a ciel. » En nous le ciel est l'âme, la terre est le corps. Comment expliquer alors : « Votre « volonté soit faite sur la terre comme au ciel ? » Que notre chair nous obéisse, comme nous obéissons à vos préceptes; car si la chair et l'esprit luttaient entre eux, nous serions moins capables d'accomplir les divins commandements.

6. Nous lisons encore dans la même prière : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quoti« dien. » Que nous entendions ici les choses dont le corps a besoin, comprenant dans le pain tout ce qui lui est nécessaire; ou que nous ayons en vue ce pain quotidien que vous irez recevoir à l'autel, nous avons raison de le demander à Dieu. Qu'implorons-nous en effet, sinon la grâce de ne faire aucun mal qui doive nous priver de ce pain?

La parole de Dieu que l'on vous prèche chaque jour est aussi du pain. Si elle n'est pas le pain du corps, il ne s'ensuit point qu'elle ne soit

[1] Matt. VI 9-13. — [2] Rom. X, 14. — [3] Ps. XVIII, 5.

pas le pain de l'esprit. Mais après cette vie, nous ne chercherons plus le pain que réclament les besoins du corps; nous n'aurons pas non plus à recevoir le sacrement de l'autel, puisque nous serons avec le Christ dont maintenant nous recevons la chair sacrée; il ne faudra plus enfin nous adresser des paroles comme nous vous en disons, ni lire aucun livre, puisque nous verrons le Verbe même de Dieu, par qui tout a été fait, ce Verbe qui nourrit les Anges, qui éclaire les Anges, qui donne la sagesse aux Anges, sans rechercher les termes d'une phrase embarrassée; car ils boivent en quelque sorte à ce Verbe unique, et remplis d'une sainte ardeur ils chantent ses louanges sans se lasser jamais. « Bienheu- « reux, dit un psaume, ceux qui habitent dans « votre maison; ils vous loueront aux siècles « des siècles [1]. »

7. Aussi nous demandons encore maintenant ce qui suit : « Pardonnez-nous nos offenses « comme nous pardonnons à ceux qui nous ont « offensés. » En recevant le baptême, tous nos péchés absolument sont effacés Mais. on ne saurait ici vivre sans péché. Ces péchés peuvent n'être pas de ces grands crimes qui excluent de la table sacrée; cependant personne ne saurait sur cette terre être exempt de fautes, et d'un autre côté nous ne pouvons recevoir qu'une seule fois le baptême. Aussi nous avons dans la prière le moyen de nous purifier chaque jour, d'obtenir chaque jour la rémission de nos péchés, mais à la condition d'accomplir ce qui suit: « Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont « offensés. » Vous donc, mes frères, qui êtes mes enfants dans la grâce de Dieu et mes frères sous son autorité paternelle, je vous donne cet avis : Lorsque quelqu'un vous a offensés, vous a manqué, s'il vient à vous et avoue sa faute, s'il vous demande pardon, pardonnez-lui aussitôt et pardonnez-lui du fond du cœur, afin de ne pas éloigner de vous le pardon que Dieu même vous envoie. Car si vous ne pardonnez pas, il ne vous pardonnera pas non plus; et si nous faisons cette demande en cette vie, c'est qu'ici l'on peut pardonner, puisqu'ici peuvent se commettre des péchés; tandis que dans l'autre monde on ne pardonne pas, puisque les péchés ne s'y commettent pas.

8. Nous ajoutons en effet : « Ne nous livrez « pas à la tentation, mais délivrez-nous du mal. » Dans cette vie en effet il faut demander de n'être pas livrés à la tentation, car il y a ici des tentations; et d'être délivrés du mal, parcequ'il y a du mal ici.

Ainsi, de ces sept demandes, trois se rapportent à la vie éternelle et quatre à la vie présente. A la vie éternelle : « Que votre nom soit sancti- « fié, » car il le sera toujours; « Que votre règne « arrive, » car ce règne sera éternel; « Que votre « volonté soit faite sur la terre comme au ciel, » car elle le sera éternellement. A la vie présente : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain « quotidien; » car nous n'en aurons pas besoin toujours; « Pardonnez-nous nos offenses; » ce qu'il ne faudra pas faire éternellement; « Ne « nous livrez pas à la tentation; » ce qui ne sera pas toujours à craindre : « Mais délivrez-nous « du mal, » auquel nous ne serons pas toujours exposés. Ici seulement où se rencontre la tentation, où se rencontre le mal, on doit demander ces grâces.

[1] Ps. LXXXIII, 5.

SERMON LX.

DE L'AUMÔNE [1].

ANALYSE. — En se reportant aux secousses douloureuses qui agitaient le monde Romain lorsque prêchait Saint Augustin, on comprendra mieux l'effet saisissant que dut produire ce discours. Dans les graves embarras de la vie, dit le saint Docteur, on aime à prendre conseil. Or aujourd'hui tout va mal dans le monde, tout y est bouleversé. L'homme cependant cherche encore à acquérir des richesses, [illegible] en pouvoir jouir lui-même, puisqu'il ne les emportera pas en mourant, incertain même si sa postérité pourra en profiter et si elles ne seront pas enlevées par la ruse ou la violence. Que faire dans un tel état de choses? Consulter Jésus-Christ, la sagesse même. — 2. Jésus-Christ veut que nous mettions, au ciel, nos richesses en sûreté en les distribuant aux pauvres. Pour absoudre ou pour condamner au jugement dernier il ne fera mention que de l'aumône faite ou négligée; car l'aumône est le moyen de racheter nos péchés et de répondre à l'amour de Dieu pour nous. — Donc ayons soin, en donnant l'aumône, de faire de dignes fruits de pénitence.

1. Quiconque est dans la peine et embarrassé sur ce qu'il a à faire, s'adresse à un homme prudent, pour lui demander conseil et obtenir de lui une règle de conduite. Considérons le monde entier comme un seul homme. Il cherche à se garantir du mal, il lui en coûte de faire le bien; ses tribulations augmentent alors et il ne sait que faire. Lui est-il possible, pour prendre conseil, de rencontrer quelqu'un qui soit plus prudent que le Christ ? Oui, s'il en trouve un meilleur, qu'il suive ses avis. Mais si la chose est impossible, qu'il vienne donc à lui, et qu'en quelque lieu qu'il le rencontre, il le consulte, accepte son sentiment et obéisse à ses salutaires préceptes pour échapper à de grands maux. Car les maux présents, ces maux temporels que les hommes redoutent si vivement, et sous le poids desquels ils murmurent, offensant ainsi Celui qui par ce moyen veut les corriger et l'empêchant d'être leur Sauveur; ces maux présents ne sont sans aucun doute que des maux passagers; car ils passent avant nous, ou nous passons avant eux; ils passent lorsque nous sommes encore en vie, ou nous y échappons en mourant. Mais quel mal peut-on appeler grand quand il doit durer si peu ? Toi qui te préoccupes du jour de demain, tu as donc oublié le jour d'hier ? Ce demain ne sera-t-il pas devenu hier, quand nous serons à après-demain ? Ah! si pour se soustraire à des souffrances temporelles qui passent ou plutôt qui s'envolent, les hommes se consument de tant de soucis ; que ne doit-on pas imaginer pour se dérober à des calamités qui persévèrent et durent éternellement ?

2. Cette vie mortelle est une grosse affaire. Qu'est-ce que naître, sinon entrer dans une carrière laborieuse, et les pleurs de l'enfant ne témoignent-ils pas des peines qui nous y attendent? Personne n'est exempt de ce fâcheux breuvage; il faut boire la coupe présentée par Adam. Nous sommes l'œuvre des mains de Dieu ; mais le péché nous a jetés sur une théâtre de vanité. Nous sommes faits à l'image de Dieu [1]; mais la prévarication a défiguré en nous cette image. Aussi lisons-nous dans un psaume et ce que nous étions et ce que nous sommes devenus.

« Quoique l'homme, y est-il dit, marche à l'i« mage de Dieu. » Voilà ce qu'il était. Mais qu'est-il devenu ? Écoute ce qui suit : « Il ne se « troublera pas moins vainement. » Il marche avec l'image de la vérité, et il se trouble sous l'inspiration de la vanité. Et en quoi consiste son trouble ? Reconnais-le, et dans cette espèce de miroir regarde-toi avec confusion. « Quoi« que l'homme marche à l'image de Dieu ; » quoique l'homme soit ainsi une grande chose; « il « ne s'en troublera pas moins vainement. » Et comme si nous disions : Mais de quoi, je te prie, se troublera-t-il vainement ? « Il amasse des tré« sors, poursuit l'auteur sacré, et il ignore pour « qui [2]. » Voilà l'homme, voilà, comme un seul homme, le genre humain tout entier qui faiblit dans son devoir, il perd l'esprit et s'égare loin du bon sens : « Il amasse des trésors sans savoir « pour qui. » Est-il rien de plus déraisonnable, rien de plus malheureux ? Est-ce pour lui que l'homme amasse ? Non. Pourquoi non ? Parce-qu'il doit mourir, parce que la vie est courte, parce que le trésor reste tandis que celui qui l'amasse disparaît rapidement. Aussi, pénétré de compassion pour ce malheureux qui marche à l'image de Dieu, qui publie la vérité tout en s'attachant à la vanité ; « il se troublera vainement, « dit le prophète. » Je le plains ; « il amasse des

[1] Matt. VI, 19-21.

[1] Gen. I, 27. — [2] Ps. XXXVIII, 7.

« trésors sans savoir pour qui. » Est-ce pour lui? Non, car il meurt et laisse son trésor. Pour qui donc ?

Tu sais quel parti prendre ? Enseigne-le moi. Si tu ne peux me l'enseigner, c'est que tu ne le sais pas toi-même, et puisque nous ne le savons ni l'un ni l'autre, cherchons, apprenons et étudions tous deux. On se trouble donc, on amasse des trésors, on s'inquiète, on travaille, on se livre à des soucis qui éloignent le sommeil ; on se consume de fatigues pendant le jour et on se livre la nuit à toutes sortes de craintes ; pour grossir son trésor on condamne son âme à la fièvre des soucis.

3. Je le vois donc et j'en gémis; tu te troubles, et comme s'exprime l'infaillible Vérité, tu te troubles en vain. En effet tu veux thésauriser, et pour réussir dans tout ce que tu entreprends, sans compter les pertes que tu fais, les dangers effroyables que tu cours et la mort que tu subis, non dans le corps mais dans l'âme, à chaque gain réalisé par toi, pour acquérir de l'or tu perds la foi, pour un vêtement extérieur tu sacrifies les ornements de l'âme. Mais ne parlons pas de tout cela ni de plusieurs autres choses; oublions les accidents et ne songeons qu'aux succès. Voilà donc que tu amasses des trésors, tu gagnes de tout côtés, l'or roule chez toi comme l'eau des fontaines, rien ne te manque et l'abondance est partout. N'as-tu pas entendu cette parole : « Si vos richesses se multiplient, n'y at« tachez pas votre cœur [1] ? » Tu amasses donc et tu ne parais pas t'agiter inutilement; cependant tu te troubles en vain. — Et pourquoi, demanderas-tu ? Je remplis mes coffres, mes appartements ont peine à contenir ce que j'amasse; comment dire que je me trouble vainement ? — C'est que tu amasses sans savoir pour qui. Et si tu le sais, dis-le moi, je t'en conjure ; je t'écouterai avec plaisir. Pour qui donc ? Oui, si ton agitation n'est pas vaine, dis-moi pour qui tu travailles. — Pour moi, réponds-tu. — Tu oses l'affirmer et tu dois mourir ? — C'est pour mes enfants, reprends-tu. — Tu oses l'affirmer et ils doivent mourir ? Quand un père amasse pour ses enfants, il fait preuve d'une grande bonté, ou plutôt d'une grande vanité : mortel il entasse pour des mortels.

Et qu'amasses-tu en amassant pour toi, puisque tu laisseras tout à la mort ? On en peut dire autant si c'est pour tes fils ; car ils doivent se succéder et non posséder toujours. Je pourrais te demander encore : Sais-tu quels seront tes fils ? Sais-tu si la débauche ne dissipera point les épargnes de l'avarice ? Si quelqu'un d'eux ne sacrifiera point dans la mollesse ce que tu as acquis par ton travail ? Mais je n'en dis rien. Je suppose que tes fils seront bons et étrangers à la débauche; ils conserveront ce que tu leur as laissé, ils ajouteront à ce que tu leur as gardé, ils ne perdront point ce que tu leur as acquis. S'ils agissent ainsi, si en cela ils imitent leur père, ils sont aussi vains que toi et je leur dis ce que je te disais. A ce fils donc pour qui tu épargnes, je dirai : Tu amasses sans savoir pour qui. Père, tu l'ignorais, il ne le sait pas non plus; et s'il est vain comme toi, la Vérité ne le stigmatise-t-elle pas également ?

4. Je pourrais dire encore : Sais-tu si même durant ta vie un voleur n'enlèvera point ce que tu amasses ? Une nuit donc il vient et il rencontre sous sa main ce qui t'a demandé tant de jours et tant de nuits. N'est-ce pas pour un larron, n'est-ce pas pour un bandit que tu t'épuises ? C'est assez, je ne veux ni rappeler ni renouveler de cuisantes douleurs. Combien de choses réunies par une sotte vanité, sont tombées sous la main d'une brutale cruauté ! Loin de moi de pareils désirs ! Mais tous doivent craindre. Que Dieu éloigne de nous ces fléaux ; nous sommes assez frappés. Demandons-lui tous de les écarter. Ah ! qu'il nous pardonne, nous l'en conjurons.

Si néanmoins il nous demande pour qui nous travaillons, que répondrons-nous ? Toi donc, mon ami, et ici j'entends tous les hommes, toi qui thésaurises en vain, quel conseil me donnes-tu, quand j'examine, quand je cherche avec toi ce que je dois faire dans cette difficulté qui nous est commune ? Tu répliquais tout-à-l'heure : J'amasse pour moi, pour mes enfants, pour ma postérité. N'ai-je pas indiqué déjà ce que l'on peut avoir à craindre pour les enfants mêmes? Je ne ferai pas observer ici qu'ils peuvent vivre pour le tourment de leur père et réaliser ainsi les vœux de son ennemi. Je suppose qu'ils se conduisent au gré de ce père. Mais combien de riches ont été dépouillés ! J'ai rappelé leurs malheurs ; tu en as frémi, et sans en profiter. Qu'as-tu enfin à répondre ? Que peut-être tu n'éprouveras point leur sort ; tu ne saurais répondre autre chose. Moi aussi j'ai dit : Peut-être ; peut-être pour un voleur, pour un larron, pour un bandit. Je n'ai pas dit : Sûrement ; j'ai dit : Peut-être. Peut-être

[1] Ps. LXI. 11.

oui ; peut-être non : tu ne sais donc ce qui arrivera ; et n'est-ce pas s'agiter en vain ? Ainsi tu comprends combien est vrai le langage de la Vérité et combien s'agite vainement la vanité. Tu le comprends, tu le saisis ; car en disant : C'est peut-être pour mes fils, et en n'osant dire : C'est assurément pour eux, tu ignores pour qui. Ainsi donc encore, comme je l'exprimais, tu ne sais comment te conduire, tu ne vois pas comment me répondre. Mais à mon tour je ne sais quelle réponse te faire.

5. Par conséquent cherchons tous deux, tous deux demandons conseil. Nous avons près de nous, non pas un sage mais la Sagesse même. Écoutons le Christ : « Scandale pour les Juifs et « folie pour les Gentils, il est pour ceux qui sont « appelés, soit Juifs soit Gentils, le Christ de Dieu, « la Vertu et la Sagesse de Dieu [1]. » Pourquoi chercher des remparts afin de garder tes richesses? Écoute la Vertu de Dieu : rien n'est plus fort. Pourquoi chercher des arguments afin de les conserver ? Écoute la Sagesse de Dieu ; rien n'est plus prudent.

Si je te parlais de moi-même, peut-être le scandaliserais-tu, peut-être ferais-tu le Juif, car pour le Juif le Christ est scandale. Peut-être encore, si je te parlais de moi même, mon langage te paraîtrait-il folie et ferais-tu le Gentil, puisque le Christ est folie pour les Gentils. Mais tu es Chrétien, tu es appelé ; et pour ceux qui sont appelés, Juifs ou Gentils, le Christ est la Vertu et la Sagesse de Dieu. Ne prenez pas en mal ce que je dirai, ne vous en scandalisez pas, n'insultez point avec dérision à ce que vous appelleriez mon extravagance. Prêtons l'oreille. C'est le Christ qui a dit ce que je vais répéter. Tu méprises le héraut, crains le juge.

Que vais-je donc dire ? Mais le lecteur de l'Évangile vient de m'ôter cet embarras. Je ne lis pas, je rappelle ce qui a été lu. Dans la difficulté où tu te trouves, tu demandais conseil. Vois ce que t'apprend la source même du bon conseil, la source qui te jette ses flots sans que tu aies à craindre d'y puiser le poison.

6. « Ne vous amassez point de trésors sur la « terre, où la rouille et les vers rongent, et « où les voleurs fouillent et dérobent ; mais « amassez-vous des trésors dans le ciel, où n'en- « tre pas le voleur, où les vers ne rongent pas. « En effet, là où est ton trésor, là aussi est ton « cœur [2]. » Qu'attends-tu davantage ? La chose est claire. Le conseil est manifeste ; mais l'avarice se cache, ou plutôt, ce qui est plus déplorable, loin de se cacher elle se découvre. Elle ne cesse ni d'étendre ses rapines, ni de multiplier ses fraudes, ni de se parjurer avec une infernale malice. Et pourquoi tout cela ? Pour faire des trésors. Et où les placer ? Dans la terre. Il convient en effet que ce qui vient de la terre retourne à la terre. Quand eut péché cet homme à qui nous devons, comme je l'ai dit, la coupe d'amertume, Dieu lui dit : « Tu es terre et tu retourneras en « terre [1]. » Il est donc juste qu'ayant le cœur dans la terre tu y mettes ton trésor. Pourquoi dire alors que nous tenons ce cœur élevé vers Dieu ?

Vous qui avez compris, gémissez ; et si vous gémissez, corrigez-vous. Pourquoi toujours louer et ne rien faire ? J'ai dit vrai, rien n'est plus vrai que ce que j'ai dit. Agissez donc en conséquence. Nous adorons le vrai Dieu et nous ne changeons pas ! Ici encore ne voulons-nous pas nous agiter en vain ?

7. Ainsi « ne vous amassez point de trésors « sur la terre ; » soit que vous ayez éprouvé déjà comment on perd ce que l'on y cache, soit que ne l'ayant pas éprouvé vous craigniez au moins de le ressentir. Si vous ne profitez pas des avis, profitez de l'expérience. On ne sort pas, on ne fait pas un pas qu'on n'entende dire de tous cotés : Malheur à nous ! le monde s'écroule ! S'il s'écroule, pourquoi n'en sors-tu pas ? Si un architecte t'annonçait que ta maison va tomber, n'en sortirais-tu pas avant de te livrer aux murmures? L'architecte du monde te dit que ce monde va finir, et tu ne le crois pas ?

Prête l'oreille à ses prédictions, prête l'oreille à ses conseils. Voici sa prédiction : « Le ciel et « la terre passeront [2]. » Voici son conseil : « Ne « vous amassez point de trésors sur la terre. » Si donc tu crois à ces prédictions, si tu ne dédaignes pas ces conseils, fais ce que dit le Seigneur même. Il ne te trompe pas en te donnant ce conseil. Tu ne perdras point ce que tu lui offres, tu iras toi même où tu envoies tes trésors. Je t'en préviens donc : « Donne aux pauvres, et tu auras « un trésor dans le ciel. » Tu n'en seras point privé ; mais ce que tu gardes avec inquiétude sur la terre, tu le posséderas avec pleine sécurité dans le ciel. Sors, suis mon conseil ; ainsi tu garderas tout sans rien perdre. « Tu auras, « dit-il, un trésor dans le ciel ; viens ensuite « et suis-moi [3]. » car je te conduis vers ton

[1] I Cor. I 23, 24. — [2] Matt. VI, 19-21.

[1] Gen. III 19. — [2] Matt. XXIV 35. — [3] Ibid. XIX, 21.

trésor. Ce n'est point perdre, c'est gagner.

O hommes, éveillez-vous. Maintenant au moins que vous avez expérimenté ce que vous avez à craindre, écoutez et faites ce qui doit vous laisser sans aucune crainte, montez au ciel. Tu mets du blé sur la terre ; voici venir ton ami ; il sait quelle est la nature du blé et quelle est la nature de la terre, il te montre que tu as fait une faute, il te dit : Qu'as-tu fait ? Tu as placé ton blé sur la terre, dans un lieu bas ; cet endroit est humide, ton blé pourrit, tu vas perdre le fruit de tes travaux. — Que faire ? reprends-tu. — Change-le de place, réplique-t-il, mets-le au grenier. Tu suis ce conseil que te donne ton ami quand il s'agit de ton blé, et tu ne tiens pas compte de l'avis que Dieu même te donne quand il est question de ton cœur ! Tu crains de mettre ton blé sur la terre et tu y mets ton cœur pour le perdre ! C'est le Seigneur ton Dieu qui te dit en effet : « Là où est ton trésor, là aussi est ton « cœur. » Élève, dit-il, ton cœur au ciel, et ne le laisse pas pourrir sur la terre. Ah ! c'est un conseil pour le conserver et non pour le perdre.

8. Cela étant ainsi, combien se repentent amèrement ceux qui n'ont pas suivi ce conseil ! Que se disent-ils aujourd'hui ? Nous conserverions au ciel ce que nous avons perdu sur la terre. L'ennemi a forcé l'entrée de nos maisons, forcerait-il l'entrée du ciel ? Il a tué le serviteur qui gardait nos richesses, tuerait-il également le Seigneur qui nous les conserverait ? « Près de « lui le voleur n'a pas accès ni les vers ne corrom- « pent. » Combien s'écrient : Là nous posséderions, là nous garderions nos trésors, pour les suivre bientôt avec une entière sécurité ! Pourquoi n'avons-nous méprisé les avis de notre Père, si près d'être envahis par un cruel ennemi ?

Ah ! mes frères, si c'est là un conseil et un bon conseil, ne tardons pas à le suivre ; et si nos biens doivent passer en d'autres mains, transportons-les dans ce sanctuaire où nous ne les perdrons pas. Que sont les pauvres à qui nous faisons l'aumône ? Ne sont-ils pas les porte-faix que nous employons à porter nos richesses de la terre au ciel ? Faire l'aumône, c'est donner à ton portefaix, et il monte au ciel ce que tu lui remets — Mais comment, dis-tu, le porte-t-il au ciel ? Ne le vois-je pas manger et consumer ce qu'il reçoit ? Il est vrai, et ce n'est pas en le conservant, c'est en le mangeant qu'il le transporte. As-tu oublié : « Venez, bénis de mon Père, possédez le ro- « yaume ; car j'ai eu faim et vous m'avez donné « à manger ? » As-tu oublié encore : « Chaque « fois que vous l'avez fait à l'un de mes petits, « c'est à moi que vous l'avez fait ? » Si tu n'as point repoussé le mendiant, considère à qui a été remis ce que tu as donné. « Chaque fois que « vous l'avez fait à l'un de mes petits, dit le « Seigneur, c'est à moi que vous l'avez fait. » Ce que tu as donné a donc été reçu par le Christ, par Celui qui t'a donné de quoi donner, par Celui qui finalement se donnera lui-même à toi [1]. »

9. Déjà, mes frères, j'ai fait cette considération à votre Charité ; je l'avoue, c'est une des vérités de l'Ecriture dont je suis le plus ému, et je dois vous la rappeler souvent. Réfléchissez donc je vous prie, à ce que dira Notre-Seigneur Jésus-Christ, lorsqu'il viendra pour nous juger à la fin des siècles. Il rassemblera sous ses yeux tous les peuples, il séparera tous les hommes en deux parties, plaçant les uns à sa droite et les autres à sa gauche. Aux premiers il dira : « Venez, « bénis de mon Père, recevez le royaume qui « vous a été préparé dès l'origine du monde. » Et aux seconds : « Allez au feu éternel, qui fut « allumé pour Satan et pour ses anges. » Pourquoi une telle récompense : « Recevez le royau- « me ; » et pourquoi un tel supplice : « Allez « au feu éternel ? » Pourquoi les uns recevront-ils ce royaume ? « C'est que j'ai eu faim, et vous « m'avez donné à manger. » Pourquoi les autres iront-ils au feu éternel ? « C'est que j'ai eu faim, « et vous ne m'avez pas donné à manger [2]. » Méditons cela, je vous prie.

Ceux qui doivent recevoir le royaume, je le remarque, ont donné comme de bons et fidèles chrétiens; ils n'ont pas dédaigné les enseignement du Seigneur et il ont donné en espérant avec une ferme confiance l'accomplissement de ses promesses; s'ils n'avaient pas agi de la sorte, leur stérilité n'eût pas été en rapport avec la régularité de leur vie. Sans doute ils étaient chastes, ne trompaient personne, ne s'adonnaient pas au vin et s'abstenaient de toute action mauvaise. En n'ajoutant pas à cela les bonnes œuvres, ils n'en fussent pas moins demeurés stériles, Il auraient observé le précepte : « Abstiens-toi du mal ; » mais non cet autre : « Et fais le bien [3] ». Le Christ toutefois ne leur dit pas : Venez, recevez le royaume, car vous avez été chastes, vous n'avez trompé personne, vous n'avez opprimé personne, vous n'avez pas envahi les droits d'autrui et nul n'a

[1] Voir ci-dessus, Serm. XVIII, n. 4, Serm. XXXVIII, n. 9. — [2] Matt. XXV, 31-42. — [3] Ps. XXXIII, 15.

été victime de vos serments. Il ne dit pas cela, il dit : « Recevez le royaume ; parceque j'ai eu faim « et que vous m'avez donné à manger. » Combien cette œuvre est excellente, puisque sans rien dire de toutes les autres, le Seigneur ne fait mention que de celle-là !

Il dit de même aux autres : « Allez au feu éter- « nel qui fut préparé pour Satan et pour ses « anges. » Que n'aurait-il pu reprocher à ces impies, s'ils lui avaient demandé : Pourquoi nous condamnez-vous au feu éternel ? Que demandes-tu, adultère, assassin, fripon, sacrilége, blasphémateur, incrédule ? Rien de tout cela ; mais : « Parceque j'ai eu faim et vous ne m'avez pas « donné à manger. »

10. Je vous vois saisis comme je le suis moi-même. Et de fait il y a ici quelque chose d'étonnant. Or je cherche à pénétrer, autant que j'en suis capable, la raison de ce mystère, et je ne vous la cacherai pas.

Il est écrit : « Comme l'eau éteint le feu, ainsi « l'aumône éteint le péché [1]. » Il est écrit encore : « Renferme l'aumône dans le cœur du « pauvre et elle priera le Seigneur pour toi [2]. » Il est également écrit : « Écoute mon conseil, ô « Roi, et rachète tes péchés par des aumônes [3]. » Il y a dans les livres divins beaucoup de passages qui servent à prouver combien l'aumône a d'efficacité pour éteindre les péchés et les anéantir. Aussi quand il s'agit de condamner et plus encore lorsqu'il s'agit de couronner, le Seigneur ne prend en considération que les aumônes. C'est comme s'il disait : En vous examinant, en vous pesant, en sondant vos œuvres avec une parfaite exactitude, il m'est difficile de ne pas vous trouver condamnables ; mais « allez dans mon royaume, « car j'ai eu faim et vous m'avez donné à man- « ger. » Vous n'y allez donc pas pour n'avoir pas péché ; mais pour avoir racheté vos péchés par des aumônes.

En s'adressant aux réprouvés : « Allez, leur « dit-il, au feu éternel qui fut préparé pour Sa- « tan et pour ses anges. » Convaincus et coupables depuis longtemps, ils tremblent trop tard et trop tard font attention à leurs iniquités. Comment oseraient-ils avancer qu'ils sont condamnés injustement et qu'injustement cette sentence est lancée contre eux par le Juge qui est la justice même ? En écoutant le cri de leurs consciences, en considérant toutes les blessures faites par eux à leur âme, comment oseraient-ils s'écrier : Nous sommes injustement condamnés ? Longtemps auparavant il a été dit d'eux au livre de la Sagesse : « Leurs iniquités se soulèveront contre eux pour « les accuser [1]. » Sûrement donc ils reconnaîtront qu'ils sont justement condamnés pour leurs péchés et leurs crimes. Mais il semble que le Seigneur leur dise : Non, ce n'est pas pour cela, ne le croyez pas ; mais « c'est parce que j'ai eu faim « et que vous ne m'avez pas donné à manger. » Si renonçant à ces actes coupables et vous unissant à moi, vous eussiez racheté par des aumônes vos crimes et vos péchés, ces aumônes vous délivreraient aujourd'hui et vous déchargeraient du fardeau de tant d'iniquités. « Heureux en effet « les miséricordieux, car il leur sera fait miséri- « corde [2]. » Maintenant donc « allez au feu éter- « nel. — Le jugement est sans miséricorde pour « celui qui n'a pas exercé la miséricorde [3]. »

11. Ce que je voudrais vous recommander, mes frères, c'est de donner le pain de la terre et de solliciter le pain du ciel. Le Seigneur est ce pain. « Je suis, dit-il, le pain de vie [4]. » Mais comment te donnera-t-il, si tu ne donnes pas à l'indigent ? Un autre a besoin de toi et tu as besoin d'un autre ; donc celui qui a besoin de toi a besoin d'un indigent, tandis que Celui dont tu as besoin n'a besoin de rien lui-même. Fais donc ce que tu veux que l'on fasse pour toi. Il arrive parfois à des amis de se reprocher en quelque sorte leurs bienfaits réciproques. Je t'ai rendu ce service, dit celui-ci ; et moi cet autre, reprend celui-là. Mais Dieu ne veut pas que nous lui donnions pour le dédommager de ce qu'il nous a donné. Il n'a besoin de rien, ce qui le rend véritablement Seigneur. « J'ai dit au Seigneur : Vous « êtes mon Dieu, parce que vous n'avez aucun « besoin de mes biens [5]. » Il est donc Seigneur, véritablement Seigneur et n'a aucun besoin de nos biens. Afin toutefois que nous puissions faire pour lui quelque chose, il daigne souffrir de la faim dans la personne de ses pauvres. « J'ai eu « faim, dit-il, et vous m'avez donné à manger. « — Seigneur, quand vous avons-nous vu souffrir « la faim ? — Quand vous avez donné à l'un de « mes petits, vous m'avez donné à moi-même. » Que l'on apprenne donc par ce peu de mots et que l'on considère avec l'attention convenable combien il y a de mérite à nourrir le Christ dans sa faim et combien on est coupable de ne pas le faire.

[1] Eccli. III, 33. — [2] Ib. XXIX, 15. — [3] Dan. IV, 24.

[1] Sag. IV, 20. — [2] Matt, V, 7. — [3] Jacq. II, 13. — [4] Jean, VI, 35. — [5] Ps. XV, 2.

12. On s'améliore, il est vrai, par le repentir de ses péchés; mais la pénitence même semble inutile lorsqu'elle ne produit pas des œuvres de miséricorde. C'est ce qu'atteste la Vérité même par la bouche de Jean. A ceux qui s'adressaient à lui, le Précurseur disait effectivement. « Race de « vipères, qui vous a montré à fuir la colère qui « vous menace? Faites donc de dignes fruits de « pénitence; et ne dites pas : nous avons pour « père Abraham. Car je vous déclare que de ces « pierres mêmes Dieu peut susciter des enfants « à Abraham. Déjà la cognée a été mise à la ra- « cine des arbres. Ainsi tout arbre qui ne porte « pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. » Il a déjà parlé de ces fruits : « Faites de dignes « fruits de pénitence. »

Si donc on ne porte pas de ces fruits, c'est à tort que l'on espère obtenir par une stérile pénitence la rémission de ses péchés. Mais quels sont ces fruits? Saint Jean le fait connaître ensuite. Comme les foules l'interrogeaient après son discours et lui demandaient : « Que ferons-nous donc? » c'est-à-dire : quels sont ces fruits que tu nous engages à produire, avec menaces? il leur répondait : « Que celui qui a deux tuniques en donne « une à celui qui n'en a pas; et que celui qui a de « quoi manger fasse de même [1]. » Est-il rien, mes frères, de plus clair, de plus certain, de plus formel? Et ces paroles : « Tout arbre qui « ne porte pas de bon fruit sera coupé et jeté au « feu, » ne rappellent-elles point ce qui sera dit aux réprouvés : « Allez au feu éternel; car j'ai « eu faim et vous ne m'avez pas donné à man- « ger? » C'est donc trop peu de renoncer au péché, il faut encore réparer le passé. Il est écrit : « Mon fils as tu péché? Ne pèche plus désormais. » Et pour ne laisser pas croire que cela suffit, l'écrivain sacré ajoute : « Prie encore pour tes fau- « tes anciennes, afin qu'elles te soient pardon- « nées. [2]. » Or que te servira-t-il de prier si tu ne te rends digne d'être exaucé en faisant de dignes fruits de pénitence? Arbre stérile, tu seras coupé et jeté au feu. Si donc vous voulez être entendus lorsque vous priez pour vos péchés : « Pardonnez et on vous pardonnera; donnez et « on vous donnera. [3] »

[1] Luc III, 7-11. — [2] Eccli. XXI, 1. — [3] Luc VI, 37, 38.

SERMON LXI.

DE L'AUMÔNE [1].

ANALYSE. — Ce discours envisage l'aumône à un autre point de vue que le précédent. Dans le discours précédent l'aumône était considérée comme un moyen de conserver ses richesses en obtenant le pardon de ses péchés. Elle est ici présentée comme le moyen d'obtenir de Dieu les grâces qui nous rendent bons, et voici les idées principales que développe Saint Augustin. — Dieu exige que nous lui demandions sa grâce; elle est effectivement nécessaire pour nous rendre bons. Or si nous donnons en aumônes ce que nous pouvons, il est sûr que nous serons exaucés. Dieu ne diffère quelque fois que pour nous exciter à désirer davantage, à proportionner l'ardeur de nos vœux à la grandeur du bienfait sollicité. — Nous devrions considérer aussi que ceux qui implorent notre compassion sont nos frères, et qu'en cherchant à nous enrichir nous nous perdrons par l'orgueil. — Que faut-il donc donner? Nous devrions donner tout ce qui n'est pas nécessaire à nous nourrir et à nous vêtir comme les pauvres. Néanmoins si nous nous sommes faits des besoins différents, n'hésitons pas à répandre sur eux notre superflu. — Saint Augustin termine en disant qu'il a fait ce discours à la sollicitation des pauvres mêmes.

1. Dans la lecture du saint Evangile le Seigneur nous a exhortés à prier. « Demandez, dit-il, « et il vous sera donné; cherchez, et vous trou- « verez; frappez, et il vous sera ouvert : car qui- « conque demande, reçoit; et qui cherche, « trouve; et à qui frappe, on ouvrira. Quel est « parmi vous l'homme qui présentera une pierre « à son fils, si celui-ci lui demande du pain? Et « lui donnera-t-il un serpent, s'il demande un « poisson? Si donc vous qui êtes mauvais, pour- « suit-il, vous savez donner de bonnes choses à « vos enfants; combien plus votre Père qui est « dans les cieux donnera-t-il ce qui est bon à « ceux qui le lui demandent [1]? » — Remarquez ces mots : « Vous êtes mauvais et vous savez don- « ner de bonnes choses à vos enfants. » La chose est étonnante en effet, mes frères. Nous sommes mauvais et nous avons un bon Père. Qu'y a-t-il de moins contestable? Nous avons entendu prononcer notre nom : « Vous êtes mauvais; — et

[1] Matt. VII, 7-11.

[1] Ibid.

« néanmoins vous savez donner de bonnes choses « à vos enfants. » Or voyez quel Père donne le Sauveur à ceux qui sont mauvais ! « Combien « plus votre Père, » dit-il. Le Père de qui? Sans aucun doute de ceux qui sont mauvais. Et quel est ce Père? « Nul n'est bon que Dieu seul [1]. »

2. Aussi, mes frères, si nous avons un bon Père, tout mauvais que nous sommes, c'est pour ne pas rester mauvais toujours. On ne fait pas le bien quand on est mauvais. Mais si l'homme mauvais ne peut faire le bien, comment peut-il se rendre bon? Nul ne rend bon, de mauvais qu'on était, que Celui qui est toujours bon. « Guérissez « moi, Seigneur, et je serai guéri; sauvez-moi, « et je serai sauvé [2]. » Pourquoi ces hommes vains me disent-ils vainement : Tu te sauveras si tu veux ? « Guérissez-moi, Seigneur, et je serai « guéri. » Le Bien suprême nous a créés bons car Dieu a fait l'homme droit [3] ; c'est notre liberté qui nous a rendus mauvais. De bons nous avons pu devenir mauvais; de mauvais nous pourrons aussi devenir bons. Mais c'est Celui qui est constamment bon qui rend bon de mauvais que l'on est, car l'homme ne saurait se guérir par sa propre volonté. Tu ne cherches pas de médecin pour te blesser, mais quand tu es blessé, tu en cherches un pour te guérir.

Ainsi donc, tout mauvais que nous sommes, nous savons donner à nos enfants ce qui est bien dans la vie présente, les biens temporels les biens matériels, les biens charnels; car ces choses sont aussi des biens : qui en doute? Un poisson, un œuf, un pain, un fruit, du blé, cette lumière qui nous éclaire, cet air que nous respirons, sont autant de biens. Les richesses elles-mêmes, ces richesses dont s'enorgueillissent les hommes, au point de ne pas reconnaître leurs semblables dans les autres hommes; ces richesses dont ils se pavanent jusqu'à préférer le splendide vêtement qui les distingue au corps qui leur est commun avec autrui, ces richesses donc sont aussi des biens. Mais tous ces biens dont je viens de parler peuvent être possédés par les bons et les méchants, et tout biens qu'ils sont, ils ne sont pas capables de rendre bons.

3. Il y a donc un bien qui rend bon, et un bien qui sert à faire le bien. Dieu est le bien qui rend bon ; nul en effet ne peut rendre l'homme bon que Celui qui est toujours bon. Pour devenir bon prie donc Dieu. Il est un autre bien qui sert à faire le bien, c'est tout ce que tu possèdes ; c'est l'or c'est l'argent. Ce bien ne te rend pas bon, mais il te sert à faire du bien.

Tu as de l'or, tu as de l'argent, et tu désires de l'or et de l'argent. Tu en as et tu en désires ; tu en es rempli, et tu en as soif. Ah ! c'est une maladie, ce n'est pas l'opulence véritable. Il est des malades qui sont remplis d'humeurs et qui ont toujours soif. Ils ont soif de ce qu'ils ont en trop grande abondance : comment donc aspirer à l'opulence quand tes désirs sont en quelque sorte ceux d'un hydropique ? Tu as de l'or, c'est bien ; tu as, non ce qui te rend bon, mais ce qui te sert à faire le bien.

Or quel bien, dis-tu, ferai-je de mon or? Ne connais-tu pas ce Psaume : « Il a distribué, il a « donné aux pauvres ; sa justice demeure éter- « nellement [1] . » La justice, voilà le bien véritable, le bien qui te rend bon. Si donc tu possèdes ce bien qui te rend bon avec le bien qui ne te rend pas bon fais du bien. Tu as de l'argent, donne-le. Tu auras la justice en donnant ton argent. Car il est dit : « Il a distribué, il a donné aux pau- « vres ; sa justice demeure éternellement. » Vois ce qui diminue et vois ce qui s'accroît. L'argent diminue et la justice s'accroît. Ce qui diminue, c'est ce que tu devais quitter, c'est ce que tu devais laisser d'ailleurs ; et ce qui augmente, c'est ce que tu dois posséder éternellement.

4. Je vous enseigne donc à gagner, apprenez à faire le commerce. Tu loues un marchand qui échange du plomb pour de l'or; et tu ne loues pas celui qui échange de l'argent pour la justice?

Moi, dis-tu, je ne donne pas mon argent, parce que je n'ai pas la justice en partage. Répand son argent qui possède la justice. N'ayant pas de justice je veux avoir au moins de l'argent. — Ainsi tu ne veux point distribuer ton argent parce que tu manque de justice? Ah ! plutôt, afin d'acquérir la justice, donne ton argent. De qui en effet peux-tu obtenir la justice, sinon de Dieu, la source de toute justice ? Si donc tu veux l'avoir, mendie près de ce Dieu qui vient de t'inviter, dans l'Evangile, à demander, à chercher, à frapper. Il connaissait ton indigence et ce Père de famille, ce grand Riche, ce riche qui possède les richesses spirituelles et éternelles, t'invite et te presse de demander, de chercher, de frapper : « Qui demande, reçoit ; qui cherche, trouve ; à « qui frappe, il sera ouvert. » Il t'excite à demander, et il te refuserait ce que tu demandes ?

[1] Luc, XVIII, 19. — [2] Jérém. XVII, 14. — [3] Ecclé. VII, 30.

[1] Ps. CX, 9.

5. Considère, pour t'exciter à la prière, la similitude ou la comparaison suivante ; elle est, comme celle du mauvais riche, empruntée aux contraires. « Il y avait, disait le Seigneur, dans une « certaine ville, un juge qui ne craignait point « Dieu et ne se souciait point des hommes. Une « veuve le pressait chaque jour et lui disait : Fais-« moi justice. Pendant un temps il refusa. » La veuve pourtant ne cessait de le presser, et il fit par ennui ce qu'il ne voulait point faire par complaisance [1]. C'est ainsi que par la vue du contraire le Sauveur nous invite à prier.

6. Un hôte lui étant arrivé, dit-il encore, « l'ami « alla trouver son ami. Il se mit à frapper à sa « porte et à lui dire : Un étranger vient de « m'arriver ; prête-moi trois pains. Je repose, « reprit l'autre, et mes serviteurs reposent « comme moi. » Le premier cependant ne cesse de frapper, il ne s'en va pas, il insiste ; c'est en quelque sorte un ami qui mendie près de son ami. Et la conséquence ? « Je vous le dé-« clare, il se lève et sinon par amitié, du moins à « cause de son importunité, il lui donne tous les « pains qu'il demande [2]. » — « Sinon par amitié, » quoiqu'il soit vraiment son ami ; « du moins « à cause de son importunité ? » Qu'est-ce à dire, « à cause de son importunité. » Parcequ'il n'a point cessé de frapper, parce que après le refus il ne s'en est point allé. L'un a fini par donner ce qu'il ne voulait pas, parce que l'autre n'a point fini de le demander. Combien plus nous donnera ce bon Père qui nous exhorte à demander et à qui nous déplaisons en ne demandant pas ! S'il tarde quelquefois, c'est pour donner plus de valeur à ses grâces, et non pour les refuser. On reçoit avec plus de plaisir ce qu'on désire depuis longtemps, et l'on dédaigne bientôt ce qu'on a obtenu si vite. Demande, cherche, insiste. En demandant et en cherchant tu grandis, tu deviens capable de saisir. Dieu ne veut point t'accorder encore ce qu'il se réserve de te donner plus tard, afin de t'inspirer de grands désirs pour les grandes choses. Aussi « faut-il « prier toujours et ne se lasser jamais [3]. »

7. Ainsi donc, mes frères, puisque Dieu fait de nous ses mendiants, en nous avertissant, en nous pressant, en nous ordonnant de demander, de chercher et de frapper, considérons de notre côté quels sont ceux qui nous demandent. A qui demandons-nous ? Qui sommes-nous ? Que sollicitons-nous ? Nous demandons au Dieu bon ; nous sommes mauvais, et pour devenir bons nous demandons la justice. Ainsi nous demandons ce que nous pouvons posséder éternellement, ce qui nous préserve à jamais de tout besoin, une fois que nous en sommes rassasiés. Mais pour en être rassasiés, il nous faut d'abord en avoir faim et soif; il faut que pressés par cette faim et par cette soif, nous demandions, nous cherchions, nous frappions. « Heureux » en effet « ceux qui ont faim et soif de la justice. » Comment, heureux ? Ils ont faim et soif et ils sont heureux ? Le besoin fut-il jamais heureux ? Ils ne sont pas heureux pour avoir faim et soif, mais parce qu'ils « seront rassasiés [1]. » Cette béatitude se trouvera donc dans le rassasiement et non dans la faim. Cependant comme le dégoût ne se porterait pas vers les aliments, il faut que le rassasiement soit précédé par la faim.

8. Nous savons à qui demander, qui nous sommes et ce que nous demandons. Mais à nous on demande aussi. Nous sommes les mendiants de Dieu ; afin d'être reconnus par lui, reconnaissons ceux qui mendient près de nous. Ici encore, et lorsqu'on nous demande, examinons quels sont ceux qui demandent, à qui ils demandent, ce qu'ils demandent. Quels sont ceux qui demandent ? Des hommes. A qui demandent-ils ? A des hommes. Quels sont ceux qui demandent? Des mortels. A qui demandent-ils? A des mortels. Quels sont ceux qui demandent ? Des êtres fragiles. A qui demandent-ils ? A des êtres fragiles. Quels sont ceux qui demandent ? Des malheureux. A qui demandent-ils ? A des malheureux. Si l'on ne tient pas compte de la richesse, ceux qui demandent sont semblables à ceux qu'ils prient. Et de quel front adresseras-tu tes vœux à ton Seigneur, si tu ne reconnais pas tes semblables ? — Je ne leur ressemble pas, diras-tu ; loin de moi de leur ressembler ! — Ainsi parle cet enflé, vêtu de soie, d'un homme en haillons. Mais voyons, dépouillez-vous tous deux et je vous interroge. Je ne veux pas considérer comment vous étiez en naissant. L'un et l'autre vous étiez nus, infirmes l'un et l'autre, commençant une vie de misères et pour cela répandant des larmes tous deux.

9. Rappelle-toi, riche, les commencements de ta vie, vois si tu as apporté quelque chose dans ce monde. Tu as trouvé beaucoup à ton arrivée ; mais dis-moi, je t'en prie, as-tu apporté quoique ce soit ? Tu crains de parler ? Ecoute donc l'Apôtre :

[1] Luc, XVIII, 1-8. — [2] Ibid. XI, 5-13. — [3] Ibid. XVIII, 1.

[1] Matt. V, 6.

« Non, dit-il, nous n'avons rien apporté dans ce « monde. » Tu n'y as rien apporté et tu y as trouvé beaucoup; mais n'emporteras-tu pas quelque chose? Peut-être encore que l'amour de tes richesses te fait craindre de confesser ici la vérité? Ecoute donc encore une fois l'Apôtre, qui la publie sans chercher à te flatter. « Nous n'avons « rien apporté dans ce monde, » au moment de notre naissance; « mais nous n'en pouvons rien « emporter non plus, » au moment de notre mort. Tu n'as rien apporté, tu n'emporteras rien : pourquoi t'élever dédaigneusement au dessus du pauvre ? Voici des enfants qui naissent; à l'écart et parents et serviteurs et clients; à l'écart la foule obséquieuse. Distinguera-t-on à leurs larmes les enfants des riches ? Que deux femmes, l'une riche et l'autre pauvre, accouchent en même temps; qu'elles ne considèrent point leurs enfants et s'éloignent tant soit peu; pourront-elles en s'en rapprochant les discerner ? Ainsi, riche, tu n'as rien apporté dans ce monde, et tu n'en peux rien emporter.

Ce que je dis des enfants nouveau-nés, je puis le dire de tous les morts. Quand par hasard s'ouvrent de vieux tombeaux, y discerne-t-on les ossements d'un riche ? Entends donc, riche, entends encore l'Apôtre : « Nous n'avons rien ap« porté dans ce monde. » Reconnais que c'est la vérité. « Mais nous ne saurions en rien em« porter non plus. » Confesse que c'est également la vérité.

10. Et quelle conséquence ? « Ayant donc la « nourriture et le vêtement, contentons-nous. « Car ceux qui veulent devenir riches, tombent « dans la tentation et dans beaucoup de désirs « inutiles et nuisibles, qui plongent l'homme « dans la ruine et la perdition. Car la racine de « tous les maux est la cupidité, et plusieurs s'y « laissant aller ont dévié de la foi. » Considère bien ce qu'ils ont perdu. Tu en gémis. Vois de plus où ils se sont jetés. Attention ! « Ils ont « dévié de la foi et se sont jetés dans beaucoup « de chagrins. » Mais qui ? « Ceux qui veulent « devenir riches. »

Autre chose en effet est d'être riche, et autre chose de le vouloir devenir. On est riche quand la richesse vient des parents; on n'a pas cherché à l'acquérir, mais on a recueilli un grand nombre de successions. Je considère ici la fortune, je n'examine point les plaisirs qu'elle peut donner. J'accuse l'avarice; je n'accuse ni l'or, ni l'argent, ni les richesses, mais la seule avarice. Pour ceux en effet qui ne cherchent pas à devenir riches, ou qui n'y travaillent pas, ou qui ne sont pas dévorés de cupidité ni enflammés de la passion d'acquérir, mais qui sont riches, ils n'ont qu'à écouter l'Apôtre. On a lu aujourd'hui : « Com« mande aux riches de ce siècle. » *Commande*, quoi ? « Commande-leur » avant tout « de ne « pas s'élever d'orgueil. » Il n'est rien en effet que les richesses engendrent comme l'orgueil. Chaque fruit, chaque graine, chaque espèce de blé a son ver rongeur particulier. Autre est le ver du pommier et autre celui du poirier ; autre encore est celui de la fève et autre celui du froment. L'orgueil est le ver des richesses.

11. « Commande donc aux riches de ce siècle de « ne pas s'élever d'orgueil. » Voilà le vice condamné. Comment doivent-ils se conduire? « Com« mande-leur de ne pas s'élever d'orgueil. » Comment s'en préserveront-ils? Le voici : « Et « de ne point se confier à des richesses incer« taines. » Ceux qui ne se confient pas à des richesses incertaines ne s'élèvent pas d'orgueil. Mais s'ils ne s'élèvent pas, qu'ils craignent, et s'ils craignent ils ne s'élèvent pas. Combien de riches d'hier sont pauvres aujourd'hui ! Combien s'endorment riches et, dépouillés secrètement par les larrons, s'éveillent pauvres ! Qu'on ne se confie donc pas « à des richesses incertaines, « mais au Dieu vivant qui nous donne abondamment toutes choses pour en jouir : » soit les choses temporelles, soit les choses éternelles. Les éternelles pour en jouir, et à parler plus exactement, les temporelles pour en user; les temporelles comme à des voyageurs, les éternelles comme à des hommes en repos; les temporelles pour faire le bien, les éternelles pour nous rendre bons.

Que les riches agissent donc de la sorte, ne s'élèvent pas d'orgueil et ne se confient pas à des richesses incertaines, mais « au Dieu vivant « qui nous donne abondamment toutes choses « pour en jouir : » telle est leur règle de conduite. Et que doit-il en résulter dans la pratique? Ecoute : « Qu'ils soient riches en bonnes œuvres « et donnent aisément. » Car ils le peuvent. Pourquoi ne le font-ils pas ? Les pauvres en sont empêchés. Mais eux, « qu'ils donnent aisément ; » ils ont de quoi le faire. « Qu'ils partagent, » reconnaissant ainsi que les autres mortels sont leurs semblables. « Qu'ils partagent et se fassent « un trésor qui soit un bon fondement pour l'a« venir. » En leur disant de donner aisément,

de partager, je ne veux donc pas les dépouiller, les mettre à nu, les priver de tout; je leur apprends au contraire à faire des profits, puisque je leur montre à s'amasser un trésor. Non, je ne veux pas les appauvrir. « Qu'ils s'amassent un « trésor. » Je ne leur conseille pas de perdre ce qu'ils ont, je leur montre où ils doivent le transporter. « Qu'ils s'amassent un trésor qui soit un « bon fondement pour l'avenir et qu'ils gagnent « ainsi la véritable vie [1]. » Celle-ci est donc fausse : « qu'ils gagnent la véritable vie. « En effet « vanité des vaniteux et tout est vanité. Quel « profit si grand recueille l'homme de tout le travail auquel il se livre sous le soleil [2]? » C'est la vie éternelle qu'il faut acquérir, c'est au séjour de cette véritable vie qu'il faut faire transporter ce que nous possédons, afin de retrouver là ce que nous donnons ici. Là Dieu change nos biens comme il nous change nous-mêmes.

12. Donnez donc aux pauvres, mes frères. « Ayant la nourriture et le vêtement, contentons-nous. » Le riche ne trouve dans ses richesses que ce que lui demande le pauvre, la nourriture et le vêtement. Tires-tu réellement davantage de tout ce qui est à toi ? Tu as pris dans tes trésors la nourriture et le vêtement nécessaire; je dis le nécessaire et non ce qui est vain et superflu. Que peux-tu y prendre davantage ? Dis-le moi. Tout le reste est donc superflu. Mais ce superflu n'est-il pas nécessaire aux pauvres?

Moi, dis-tu, je prends une nourriture exquise, de haut prix. — Et le pauvre ? — Des aliments communs. Le pauvre vit à peu de frais et moi à grands frais. — Et maintenant, quand vous êtes rassasiés l'un et l'autre ? Tu prends cette nourriture de grand prix ; et quand tu l'as prise ? Ah ! si notre corps était transparent, ne rougirais-tu pas de voir ce que deviennent ces aliments précieux ? Le pauvre a faim, le riche a faim, et tous deux demandent à satisfaire à ce besoin. Le pauvre y satisfait par des aliments de peu de valeur, et le riche par des aliments de grand prix. L'effet produit n'est-il pas le même ? Chacun n'est-il pas arrivé à son but? Mais le pauvre y est arrivé par un chemin plus court, et le riche par des longs circuits.

Sans doute, répliques-tu; mais ces aliments recherchés ont plus de saveur pour moi. — Eh! toujours dégoûté, te rassasies-tu jamais ? Sais-tu quelle saveur on trouve dans les mets qu'assaisonne la faim ? Je n'entends pas forcer les riches à faire usage de la nourriture des pauvres. L'habitude les a affaiblis, qu'ils conservent donc leur habitude, mais en gémissant de ne pouvoir faire autrement, ce qui serait préférable. Or, si le mendiant ne se vante pas de sa pauvreté, pourquoi t'enorgueillir de ton infirmité ? Prends une nourriture choisie, une nourriture de prix, puisque tu en as l'habitude, puisque tu ne saurais faire autrement, puisque changer serait te rendre malade; j'y consens, fais usage du superflu, mais donne aux pauvres le nécessaire ; fais usage de ce qui a du prix, mais donne aux pauvres ce qui est de peu de valeur. Le pauvre a les yeux sur toi, et tu as les yeux sur Dieu ; le pauvre a les yeux sur la main qui a été faite comme la sienne, et tu as les yeux sur la main qui t'a fait. Et n'a-t-elle fait que toi ? N'a-t-elle pas fait le pauvre comme toi ? Dieu vous a mis l'un et l'autre dans cette vie comme dans un même chemin ; vous vous y rencontrez, vous suivez la même route. Le pauvre n'a rien à porter, toi tu es trop chargé ; il ne porte aucune provision, tu en as plus que le nécessaire. Tu es donc trop chargé, donne-lui de ce que tu as, et en le nourrissant tu allèges ton fardeau.

13. Ainsi donnez aux pauvres ; c'est la prière, c'est l'avis, c'est l'ordre et le commandement que je vous adresse. Donnez-leur tout ce que vous voudrez.

Je ne dissimulerai point devant votre charité pour quel motif j'ai cru devoir vous faire ce discours. Depuis que nous sommes ici, lorsque nous allons à l'Église ou que nous en revenons, les pauvres nous interpellent et nous prient de vous engager à leur donner quelque chose. Ils nous ont donc invités à vous parler, et comme ils ne reçoivent rien encore, ils se figurent que nous travaillons en vain au milieu de vous. Ils attendent aussi quelque chose de nous. Nous leur donnons tout ce que nous pouvons : mais sommes nous capables de suffire à tous leurs besoins ? Dans notre impuissance, nous venons intercéder pour eux, même auprès de vous.

Vous nous comprenez, vous applaudissez : Dieu soit béni. J'ai jeté en vous la semence, et vous me rendez des paroles. Mais savez-vous que pour nous ces louanges sont plutôt une charge et un danger ? Nous tremblons sous ce poids. Pour vous, mes frères, ces louanges que vous nous donnez sont comme les feuilles que poussent les arbres : maintenant nous demandons des fruits.

[1] I Tim. VI, 7-10; 17-19. — [2] Ecclé. I, 2, 3.

SERMON LXII.

FESTINS IDOLATRIQUES [1].

ANALYSE. — Ce discours paraît avoir été prêché à Carthage [2]. Saint Augustin entreprend de détourner les chrétiens de l'usage où ils étaient de prendre part aux festins célébrés par les païens en l'honneur des idoles; et il dirige dans ce sens l'explication qu'il donne de l'Évangile du Centurion, lu ce jour là dans l'assemblée des fidèles. — 1. Il est certain que le bonheur du Centurion ne vient pas de la présence corporelle de Jésus-Christ, mais de l'humilité de sa foi, et l'action du Sauveur en faveur de ce soldat et de son serviteur malade, figurait déjà les Gentils préférés aux Juifs. Or dans la foule des Chrétiens il en est qui touchent le Fils de Dieu par leur foi, et il en est qui le pressent, le fatiguent. Ceux-là entre autres le fatiguent qui prennent part aux festins célébrés par les païens en l'honneur de leurs idoles; car ces festins sont interdits par l'Apôtre comme étant scandaleux pour les faibles et injurieux à Jésus-Christ. — 2. Pour s'autoriser on prétexte d'abord les égards que l'on doit aux supérieurs qui se formaliseraient si l'on n'y prenait part. Mais ne faut-il pas avant tout avoir des égards pour le Seigneur Jésus lui-même, dont on va quelquefois, par suite de ces festins, jusqu'à nier la divinité? On dit en second lieu qu'on ne se méprend pas sur la nature des idoles. Mais n'est-il pas à craindre qu'en voyant notre conduite les païens ne s'y méprennent, et le meilleur moyen de les convertir ne serait-il pas de les laisser isolés et heureusement confus de voir leur petit nombre? On prétexte en troisième lieu les mauvais traitements dont menacent quelques chefs attardés de l'idolâtrie. Mais ces mauvais traitements ne feront qu'épurer la vertu; il est contre la raison même de ne préférer pas une autorité supérieure à une autorité subalterne, l'autorité de Dieu à l'autorité humaine; nous sommes sûrs d'ailleurs que cette autorité humaine ne peut nous ôter que le superflu, ni rien faire sans la permission de la Providence qui veille sur nous. Veut-on enfin acquérir le ciel sans qu'il en coûte? — Gardons-nous toutefois de briser les idoles quand nous n'en avons pas le pouvoir et méprisons les vaines clameurs de nos ennemis lorsqu'ils se plaignent que nous brisons celles dont nous devenons les maîtres.

1. Nous avons entendu, pendant la lecture de l'Évangile, louer notre foi lorsqu'elle est pénétrée d'humilité. Jésus en effet promettant d'aller dans la demeure du Centurion pour y guérir son serviteur, le Centurion répondit : « Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma « maison; mais dites seulement une parole, et « il sera guéri. » En se disant indigne, il se rendit digne de recevoir le Christ, non dans sa demeure, mais dans son cœur; il n'eût même point parlé avec tant d'humilité et de foi, s'il n'eût porté dans son âme Celui qu'il redoutait de voir entrer dans son habitation. Son bonheur n'eût pas été grand si le Seigneur Jésus fût allé chez lui sans être dans son cœur. Ce Maître suprême, qui nous a enseigné l'humilité par sa parole et par son exemple, n'a-t-il pas mangé chez un pharisien orgueilleux, nommé Simon [3]? Et tout assis qu'il était dans sa maison, le Fils de l'homme ne trouvait point dans son âme où reposer sa tête.

2. Pour ce motif en effet, autant du moins qu'on peut en juger par les expressions mêmes du Sauveur, il rejeta du nombre de ses disciples un autre orgueilleux qui spontanément demandait à le suivre. « Seigneur, lui avait-il dit, je « vous suivrai où que vous alliez. » Et témoin de ce qui était caché dans son âme : « Les re« nards, répondit le Sauveur, ont des tanières, et « les oiseaux du ciel ont des nids; mais le Fils « de l'homme n'a point où reposer la tête. » En d'autres termes : Il y a en toi des ruses comme des ruses de renards, et l'orgueil t'emporte comme les oiseaux du ciel; mais le Fils de l'homme oppose la simplicité à la ruse, l'humilité à l'orgueil et il n'a point où reposer sa tête. Ce repos de la tête que l'on prend en l'abaissant, est une leçon d'humilité.

Pendant qu'il éloigne cet homme qui voudrait le suivre, il en attire un autre qui refuse. Alors en effet il dit à quelqu'un : « Suis-moi; » et celui-ci répondit : « Je vous suivrai; mais permettez-« moi d'abord d'aller ensevelir mon père. » Cette excuse venait de la piété filiale; aussi mérita-t-elle d'être repoussée et d'affermir la vocation divine. Le futur disciple voulait faire une bonne œuvre; mais le Maître lui montra ce qu'il y devait préférer; car il prétendait faire de lui un prédicateur de la parole de vie pour ressusciter les morts; et il ne manquait pas d'hommes pour accomplir cet autre devoir. « Laisse » donc, lui-dit-il, « les morts ensevelir leurs morts [1]. » Quand des infidèles ensevelissent un cadavre, ce sont des morts qui ensevelissent un mort. Ce cadavre a perdu son âme et l'âme des autres a perdu son Dieu. Or, comme l'âme est la vie du corps, Dieu est la vie de l'âme; et comme le corps expire quand l'âme s'en va, ainsi expire l'âme lorsque Dieu la quitte. La perte de Dieu cause la mort à l'âme, de même que la perte de l'âme fait la mort du corps. Mais si la mort du corps est nécessaire, la mort de l'âme est volontaire.

[1] Matt. VIII, 8-12. — [2] Voyez ci-dessous, n. 10. — [3] Luc, VII, 36.

[1] Luc IX, 57-60.

3. Le Seigneur était donc à table dans la maison d'un pharisien orgueilleux. Je dis dans sa maison, car il n'était pas dans son cœur ; tandis que sans entrer dans la maison du Centurion, il habitait son âme, et que Zachée le reçut en même temps dans son palais et dans son cœur [1]. Or c'est l'humilité que Jésus loue dans la foi de ce Centurion. Il avait dit : « Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma demeure ; » et le Seigneur répondit : « En vérité je vous le déclare, je n'ai « point rencontré une foi si grande dans Israel : » dans Israel selon la chair, ce soldat étant déjà Israélite selon l'esprit. Le Seigneur en effet était venu d'abord vers Israel selon la chair, c'est-à-dire vers les Juifs, pour y chercher les brebis perdues ; c'est au sein et du sang de ce peuple qu'il avait pris chair ; il dit néanmoins : « Là « je n'ai point rencontré une foi si grande. » C'est comme homme seulement que nous pouvons mesurer la foi des hommes ; mais Celui dont le regard pénètre l'intérieur, Celui que personne ne saurait tromper, rendit témoignage aux dispositions de cet homme, et en entendant ses paroles d'humilité il prononça en sa faveur une sentence de guérison.

4. D'où lui en vint l'espoir? « Pour moi, dit-il, « qui suis un homme soumis à la puissance d'un « autre et qui ai sous moi des soldats, je dis à « l'un : Va, et il va ; et à un autre : Viens et il « vient ; et à mon serviteur : Fais cela et il le « fait. » Autorité pour mes subalternes, je suis soumis à une autorité supérieure. Si donc tout homme et tout subordonné que je suis, j'ai le pouvoir de commander, de quoi n'êtes-vous pas capable, vous à qui obéissent toutes les puissances? — Cet homme était gentil. En effet il était centurion et déjà il y avait en Judée des soldats de l'empire Romain. C'est donc en Judée qu'il exerçait sur quelques troupes le commandement dévolu à sa charge ; qu'il était soumis et qu'il commandait ; qu'il obéissait avec soumission et qu'il commandait ses subordonnés.

Or le Seigneur, c'est ce que doit remarquer principalement votre charité, faisait entendre dès lors sans sortir du milieu des Juifs, que son Eglise se répandrait dans tout l'univers, où il enverrait ses Apôtres la fonder. Ainsi les gentils ne le verraient pas et croiraient en lui, tandis que les Juifs en le voyant le mettraient à mort. Il n'entra point visiblement dans la demeure du Centurion, et quoique absent de corps il porta par la présence de sa majesté, la grâce dans son âme croyante et la santé dans sa famille. N'est-ce pas ainsi qu'il ne fut visible qu'au sein du peuple juif, et que sans être ailleurs né d'une vierge, sans avoir parmi les autres nations ni souffert ni marché, sans y avoir supporté l'infirmité humaine et déployé la puissance divine, sans y avoir en un mot rien fait de semblable, il a vu en lui-même l'accomplissement de cet oracle : « Le peuple que je ne connaissais pas, m'est « soumis ? » Comment soumis, s'il ne le connaissait pas ? C'est qu' « il m'a obéi en entendant « ma voix [1]. » La nation juive l'a donc vu et l'a crucifié ; l'univers a entendu sa parole et a cru en lui.

5. Cette absence corporelle et cette présence spirituelle du Sauveur parmi les gentils, ont été figurées aussi dans la personne de cette femme qui toucha la frange de son vêtement. « Qui m'a « touché? » demande-t-il. Cette question ne semble-t-elle pas indiquer qu'il était absent? Mais, comme présent, il opère la guérison. « La foule « vous presse, répondent les Apôtres, et vous « dites : Qui m'a touché [2]? » Car en disant : « Qui « m'a touché? » il parlait comme si en marchant il ne devait être touché par aucun corps. « La « foule vous presse, » crient les Apôtres. Mais c'est comme si le Seigneur avait dit : Je cherche qui me touche et non qui me presse.

Ainsi en est-il aujourd'hui de l'Eglise, qui est son corps. Elle est comme touchée par la foi du petit nombre et pressée par la multitude. Enfants de l'Eglise, vous savez qu'elle est le corps du Christ, et si vous le voulez, vous êtes ce corps vous-mêmes. L'Apôtre ne dit-il pas à différentes reprises : « Pour son corps, qui est l'Eglise [3] ; — « Vous êtes le corps du Christ et ses membres [4] ? » Si donc nous sommes son corps, son Eglise souffre aujourd'hui ce que souffrait alors son corps pressé par la foule. Elle est pressée par le grand nombre, et touchée par le petit ; pressée par la chair, et touchée par la foi. Levez donc les yeux, je vous en prie, vous qui pouvez voir. Voici un grand spectacle. Levez les yeux de la foi, touchez ainsi le bout des franges de son vêtement ; ce sera assez pour votre salut.

6. Reconnaissez l'accomplissement de ce que vous avez vu prédit dans l'Evangile. « Je vous le dé« clare donc, » dit le Sauveur, « pour ce motif, » c'est-à-dire en considération de cette foi du Centurion, de cet homme étranger par la chair, mais

[1] Luc, XIX, 6.

[1] Ps. XVII, 45. — [2] Luc, VIII, 43-48. — [3] Coloss. I, 24. — [4] I Cor. XI, 27.

rapproché par le cœur et qui a mérité mes éloges, « beaucoup viendront d'Orient et d'Occident. — « Beaucoup » et non pas tous, « viendront « d'Orient et d'Occident; » ou de tout l'univers : c'est ici le tout désigné par deux parties. « Beau« coup viendront d'Orient et d'Occident et au« ront place dans le royaume des cieux avec « Abraham, Isaac et Jacob; tandis que les enfants « du royaume seront jetés dans les ténèbres exté« rieures. — Les enfants du royaume, » c'est-à-dire les Juifs. D'où leur vient cette dénomination? De ce qu'ils ont reçu la loi, de ce que les Prophètes leur ont été envoyés, de ce qu'ils possédaient le temple et le sacerdoce, de ce qu'ils célébraient figurativement tous les mystères futurs. Mais lorsque s'est présentée la réalité de ces mystères, ils ne l'ont point reconnue. Aussi ces « enfants du « royaume seront-ils jetés dans les ténèbres exté« rieures, où il y aura pleur et grincement de « dents. » Ne voyons-nous pas maintenant les Juifs réprouvés, les Chrétiens appelés, de l'Orient et de l'Occident, à un banquet céleste, pour avoir place avec Abraham, Isaac et Jacob, pour se nourrir de la justice et s'abreuver de la sagesse?

7. Considérez bien, mes frères; voilà votre histoire : c'est vous qui faites partie de ce peuple annoncé alors et formé aujourd'hui. Vous êtes du nombre des ces hommes qui ont été appelés d'Orient et d'Occident à prendre place dans le royaume des cieux et non dans un temple d'idoles. Soyez donc le corps du Christ et non la foule qui le presse. Pour vous guérir du flux de sang, en d'autres termes, de l'épanchement honteux des plaisirs charnels, vous pouvez toucher la frange de sa robe, oui, vous pouvez la toucher. Représentez-vous les Apôtres comme étant la robe même du Christ; ils la forment, en s'attachant à lui comme un tissu merveilleusement uni; et parmi eux celui qui s'appelle « le plus petit des Apôtres [1], » forme en quelque sorte la frange, car la frange est la plus faible partie et l'extrémité du vêtement. On regarde donc avec dédain cette frange mystérieuse, mais à son contact on trouve le salut. « Jusqu'à cette heure nous souffrons et la faim « et la soif, nous sommes nus et déchirés à coups « de poing [2]. » Est-il rien de plus extrême, de plus méprisable? Touche néanmoins, si tu es travaillé du flux de sang : de Celui à qui appartient cette robe il sortira une vertu qui te guérira.

Or on nous montrait cette frange à toucher lorsqu'on lisait de cet Apôtre : « Car si quelqu'un « voit celui qui a la science assis dans un temple « d'idoles, sa conscience, qui est faible, ne le « portera-t-elle pas à manger des viandes sacri« fiées? Ainsi, avec ta science, périra ton frère « encore faible, pour qui le Christ est mort [1]? » Comment se fait-il que l'on soit encore dupe des idoles et qu'on les croie honorées par des Chrétiens? — Dieu connaît mon cœur, dit ce Chrétien. — Mais ton frère ne le connaît pas. Si tu es faible, crains de le devenir davantage; si tu ne l'es pas, prends soin de la faiblesse de ton frère. En te voyant on est porté à faire plus; on désire bientôt, non seulement manger, mais sacrifier dans ce temple d'idoles. Et avec ta science périt ton frère encore faible. Ecoute, frère, tu ne faisais aucune attention à cet homme faible; mais ton frère, le dédaigneras-tu également? Réveille-toi. Et si tu allais jusqu'à offenser le Christ lui-même? Tu ne saurais cependant le mépriser à aucun titre, fais-y attention. « Or, péchant de la sorte « contre vos frères, poursuit l'Apôtre, et blessant « leur conscience faible, vous péchez contre le « Christ [2]. » Allez maintenant, vous qui ne tenez aucun compte de cette défense, attablez-vous près des idoles. Ne serez-vous pas du nombre de ceux qui pressent le Christ au lieu de le toucher avec foi? De plus, après avoir mangé près de ces faux dieux, venez et remplissez l'église; vous y ferez foule mais vous n'y recevrez pas le salut.

8. Je crains, diras-tu, d'indisposer un supérieur. — Oui, crains d'offenser un supérieur, et tu n'offenseras pas Dieu. Car en redoutant de manquer à un supérieur, examine si au dessus de celui-ci n'est pas un supérieur plus élevé, et prends garde de blesser ce dernier. Voilà la règle à suivre. N'est-il pas évident, en effet, que le plus grand doit être le moins outragé? Considère maintenant quels sont tes supérieurs.

Les premiers sont ton père et ta mère. S'ils t'élèvent bien, s'ils te donnent une éducation chrétienne, il faut les écouter en tout, obéir à tous leurs ordres. Qu'ils ne commandent rien contre un supérieur plus élevé, et qu'on leur soit soumis. — Et qui est au dessus de celui qui m'a donné le jour? — Celui qui t'a créé. L'homme engendre, et Dieu crée. L'homme ne sait ni comment il engendre ni ce qu'il engendre. Celui donc qui t'a connu pour te former et avant de te former, est plus grand que ton père.

La patrie elle-même doit être préférée à tes parents, et on ne doit pas leur obéir dans ce qu'ils

[1] I Cor. xv, 9. — [2] Ibid. iv, 11.

[1] I Cor. viii, 10, 11. — [2] Ibid. 12.

pourraient commander contre elle; de même qu'on ne doit pas accomplir ce que la patrie pourrait commander contre Dieu. Veux-tu donc être guérie? Veux-tu, après avoir éprouvé cette perte de sang, après avoir enduré cette maladie durant douze années, après avoir dépensé tout ton bien en remèdes sans avoir recouvré la santé, veux-tu être guérie, ô femme? et je m'adresse à toi comme figure de l'Eglise. Ton père te conseille une chose et ton peuple un autre. Mais le Seigneur te dit: « Oublie ton peuple et la maison « de ton père. » Pourquoi? En vue de quel profit? de quelle recompense? « Car le Roi s'est « épris de ta beauté[1]. » Il s'est épris de son œuvre, et pour la rendre belle il l'a aimée dans sa laideur. Tu étais encore infidèle et souillée; pour toi néanmoins il a répandu son sang, il t'a rendue belle et fidèle, et il a aimé en toi ses dons. Qu'as-tu en effet apporté à ton Epoux? Quelle dot as-tu reçue de ton premier père et de ton premier peuple? Les hontes et les ignominies du péché. Il t'a ôté ces haillons, il t'a dépouillée de ces lambeaux; il a eu pitié de toi afin de te parer, et il t'a parée afin de t'aimer.

9. Que faut-il, frères, ajouter encore? Chrétiens vous venez d'entendre qu' « en offensant vos « frères et en blessant leur conscience encore faible, vous offensez le Christ lui-même. » Ne méprisez pas ce langage, si vous ne voulez être effacés du livre de vie. Pourquoi chercher des termes choisis et agréables pour vous dire ce que la douleur nous force à exprimer d'une manière quelconque et ne nous permet point de taire? Vouloir ne tenir aucun compte de cette vérité, c'est manquer au Christ; n'est-ce pas encore faire autre chose?

Nous voulons convertir ce qui reste de païens, et vous faites obstacle sur la route; ils se heurtent et retournent quand ils ont dessein de venir à nous. Car ils disent en eux-mêmes: Pourquoi abandonner nos dieux, puisque les Chrétiens les adorent avec nous? — Loin de moi, dis tu, la pensée d'adorer les dieux des gentils. — Je le sais, je le comprends, je le crois. Mais pourquoi n'avoir point d'égard pour la conscience du faible, car tu la blesses? Pourquoi, en méprisant ce qui est acheté, n'en estimer pas davantage le prix? Et vois quel est ce prix! « Par ta science, « dit l'Apôtre, périra le faible; » il périra par cette science que tu prétends avoir, qui te montre que l'idole n'est rien, qui te fait penser à Dieu et asseoir paisiblement aux banquets idolâtriques. Oui par cette science périra le faible. Or ne méprise pas ce faible, car l'Apôtre ajoute que « pour lui le Christ est mort[1]. » Es-tu donc porté à n'en faire aucun cas? Apprécie ce qu'il coûte, et compare l'univers entier au sang de Jésus-Christ.

Dans la crainte toutefois que tu ne considères ton iniquité comme blessant le faible seulement, et que tu ne la regardes comme légère et peu digne d'attention, le texte sacré ajoute: « C'est « contre le Christ que vous péchez. » On dit souvent: Offenser un homme est-ce donc offenser Dieu? — Nie que le Christ soit Dieu. L'oseras-tu? Et néanmoins apprends-tu autre chose à ces festins où tu participes? Quelle différence entre la doctrine qu'on y entend et la doctrine du Christ? Où as-tu appris que le Christ n'est point Dieu? Ce sont les païens qui le soutiennent. Voilà donc ce que produisent ces banquets détestables; voilà comment les pervers entretiens corrompent les bonnes mœurs[2]! Tu ne saurais, là, parler de l'Evangile, et tu y entends discourir des idoles! Tu y oublies que le Christ est Dieu, et ce que tu as bu alors tu le répands ensuite dans l'Eglise! N'oses-tu pas dire, n'oses-tu pas murmurer ici au milieu de la foule: Le Christ n'était-il pas un homme? N'a-t-il pas été crucifié? C'est ce que les païens t'ont enseigné; voilà la perte de ton salut, la preuve que tu n'as point touché la frange sacrée. Touche ici cette frange divine et recouvre le salut. Nous t'avons montré comment tu dois la toucher pour comprendre ces paroles: « Quiconque voit son frère au festin des idoles; » touche-la aussi pour apprendre d'elle la divinité du Christ. Ne disait-elle pas effectivement, à propos des Juifs: « Leurs pères sont ceux de qui « est sorti, selon la chair, le Christ qui est au « dessus de toutes choses, Dieu béni dans tous les « siècles[3]? » Voilà le vrai Dieu que tu offenses en prenant part aux festins des faux dieux.

10. Il ne s'agit pas d'un Dieu, dit-on, mais du génie de Carthage. — Eh! il s'agirait donc d'un Dieu, s'il y était question de Mars ou de Mercure? Il faut ici considérer, non la chose en elle-même, mais l'idée que s'en font les païens. Je sais comme toi que cette statue n'est qu'une pierre; car si par génie on entend une gloire, que les citoyens de Carthage vivent honorablement et ils seront eux-mêmes le génie de la ville. Et si par génie on veut entendre le démon, tu sais ce qui

[1] Ps. XLIV, 11, 12.

[1] I Cor. VIII, 11. — [2] Ibid. XV, 33. — [3] Rom. IX, 5.

est écrit au même endroit : « Ce qu'immolent « les gentils, ils l'immolent aux démons et non « à Dieu ; or je veux que vous n'ayez aucune so- « ciété avec les démons [1]. » Nous savons donc que cette statue n'est pas un Dieu. Puissent-ils le savoir aussi ! Mais à cause des faibles qui l'ignorent, il faut éviter de blesser leur conscience. Tel est l'avertissement de l'Apôtre. L'autel que ces malheureux ont dressé ne témoigne-t-il pas qu'il veulent y honorer quelque divinité et qu'à leurs yeux cette statue est une divinité réelle? Pourquoi un autel si l'on n'y voit pas de divinité? Que personne ne me dise : Il n'y a ni Dieu ni divinité. Je me suis écrié déjà : Puissent-ils le savoir aussi bien que nous tous ! Mais, encore une fois, cet autel nous montre ce qu'ils voient là, quelle idée ils ont de la statue et ce qu'ils font. En condamnant ainsi tous ceux qui l'adorent, ah ! que cet autel ne condamne point tous les convives.

11. Si les païens fatiguent le corps du Christ, que les Chrétiens ne le fatiguent pas. Ne disions-nous pas effectivement que ce corps sacré était quelque fois pressé et non pas touché ? Le Sauveur supportait ceux qui le pressaient et il cherchait à être touché. Ah ! plaise à Dieu, mes frères, que les païens seuls pressent ce corps, ainsi qu'ils en ont l'habitude, et que les Chrétiens ne le pressent pas ! C'est à vous, mes frères, que nous devons parler; notre devoir est de nous adresser aux Chrétiens. « M'appartient-il, dit l'A- « pôtre lui-même, de juger ceux qui sont de- « hors [2]? » Nous avons pour eux un autre langage, nous les traitons comme infirmes. Pour les amener à la vérité, nous leur parlons avec douceur ; il s'agit en vous de percer un abcès. Voulez-vous apprendre ce qui convainc les païens, ce qui les éclaire, ce qui les amène au salut ? Cessez d'assister à leurs solennités, rompez avec leurs niaiseries, et s'ils n'admettent pas encore nos vérités, déjà ils rougiront de se voir en petit nombre.

12. Si ton chef est bon, il t'édifie; il te tente s'il est mauvais. Reçois avec bonheur l'édification et que la tentation serve à t'épurer, sois de l'or. Figure-toi que ce monde est la vaste fournaise d'un orfèvre : partout, en si petit espace que ce soit, on peut distinguer trois choses : de l'or, de la paille et du feu. Le feu prend à la paille et à l'or; la paille brûle et l'or s'épure. Un homme vient de fléchir devant les menaces, il s'est laissé conduire au banquet de l'idole : hélas! cet homme n'était qu'une paille, j'en vois la cendre. Cet autre n'a molli ni devant les menaces, ni devant la terreur des supplices; on l'a conduit en présence du juge, il s'est montré ferme dans la foi, il n'a point fléchi devant l'idole. Que fait en lui la flamme ? Ne l'épure-t-elle pas comme l'or?

Mes frères, soyez fermes dans le Seigneur; il vous a appelés et il est le plus fort. Ne redoutez pas les menaces des impies. Vous rencontrez des ennemis, c'est pour vous un sujet de prières et non un sujet de frayeur. Là est pour vous le salut, puisez, puisez à cette table sacrée ; buvez ici la sagesse et là ne buvez point la folie; demeurez fermes dans le Seigneur et si vous êtes de l'argent, vous deviendrez de l'or. Cette comparaison ne vient pas de nous, mais des divines Ecritures. Vous avez lu en effet, ou entendu lire : « Il les a éprouvés comme « l'or dans la fournaise et les a reçus comme un « holocauste [1]. » Voilà ce que vous deviendrez dans les trésors divins. Soyez riches de Dieu. Vous ne l'enrichirez pas, vous serez enrichis par lui. Ah! qu'il vous comble de lui-même ; que votre cœur ne s'attache qu'à lui.

13. Est-ce vous inspirer de l'orgueil ? Est-ce vous dire de mépriser les autorités établies? Non, assurément; et vous dont les idées ne sont pas saines à ce sujet, touchez encore la frange du vêtement sacré. « Que toute âme, dit l'Apôtre « lui-même, soit soumise aux puissances supé- « rieures; car il n'y a point de puissance qui ne « vienne de Dieu, et celles qui sont, ont été éta- « blies de Dieu. Aussi résister à la puissance c'est « résister à l'ordre de Dieu [2]. » Mais si la puissance commande ce qui est interdit? Alors, sans hésiter, méprise la puissance par respect pour la puissance. Contemplez dans l'autorité humaine différents degrés hiérarchiques. Quand le préteur commande, ne faut-il pas obéir? Si néanmoins ses ordres étaient opposés à ceux du proconsul, on ne mépriserait pas l'autorité en ne les observant pas, on se soumettrait à l'autorité plus haute; et l'autorité moindre n'a pas lieu de se blesser, quand on lui préfère une puissance supérieure. Si de même le proconsul venait à donner un ordre et que l'Empereur en donnât un autre, faudrait-il hésiter de laisser le premier pour le second? Que faire maintenant, si les ordres de l'Empereur sont contraires aux ordres de Dieu? — Paie le tribut, obéis-moi, dit l'Empereur. — Oui, mais non pas en servant les

[1] I Cor. x. 20. — [2] Ibid. v. 12.

[1] Sag. III, 6. — [2] Rom. XIII, 1, 2.

idoles. Ici je suis empêché. — Par qui? — Par une puissance supérieure. Pardonne, ô prince; tu me menaces de la prison, et elle, de l'enfer. — Ici donc, arme-toi de ta foi comme d'un bouclier, afin de pouvoir amortir tous les traits enflammés de l'ennemi [1].

14. Mais c'est un homme puissant qui conspire contre toi, qui essaie de te perdre : il aiguise un rasoir pour t'abattre la chevelure et non la tête. Ne venez-nous par de l'entendre dans ces paroles du psaume : « Comme un rasoir tranchant, tu « prépares la fraude [2]? » Pourquoi comparer à un rasoir les projets insidieux du méchant? On ne fait usage du rasoir que pour abattre ce qui est en nous comme superflu. De même donc que sur notre corps les cheveux semblent une superfluité et s'enlèvent sans nuire à la chair : ainsi considère comme étant également superflu tout ce que peut contre toi la colère d'un homme puissant. Il te dépouille de ta pauvreté; te dépouille-t-il également de tes richesses? Pour toi la pauvreté et les richesses sont dans le cœur. On peut t'ôter le superflu, te faire essuyer des pertes, nuire même à ton corps. Mais avec la pensée d'une autre vie, la vie présente ne doit-elle pas être considérée elle-même comme quelque chose de superflu? Les martyrs ne l'ont-ils pas méprisée? Et pourtant ils n'ont pas perdu la vie, ils l'ont gagnée.

15. Soyez sûrs, mes frères, que Dieu ne laisse d'ennemis aux fidèles qu'autant qu'ils ont besoin d'être tentés et éprouvés. Soyez en sûrs, mes frères, et que personne n'affirme le contraire. Jetez tous vos soucis dans le Seigneur, jetez-vous en lui tout entiers; il ne s'écartera pas pour vous laisser tomber. Il nous a créés et il veut qu'au sujet même de nos cheveux nous nous reposions sur lui. « En vérité je vous le déclare, « dit-il, les cheveux mêmes de votre tête sont « tous comptés [3]. » Dieu a compté nos cheveux; s'il compte ainsi nos cheveux, quel compte ne tient-il pas de nos œuvres? Il ne dédaigne donc pas ce qu'il y a de moindre en nous; le créerait-il s'il le dédaignait? C'est bien lui qui a créé nos cheveux, et lui qui en tient compte.

Je les ai aujourd'hui, dis-tu, mais ne tomberont-ils pas? — Ecoute ce qu'il dit à ce sujet : « En « vérité je vous le déclare, pas un cheveu ne « tombera de votre tête [4]. » Comment craindre encore l'homme, quand tu es, ô homme, placé sur le sein de Dieu ? Ne consens pas à te détacher de ce sein paternel; là tout ce que tu pourrais souffrir sera pour ton salut et non pour ta perte. Les martyrs ont souffert que leurs membres fussent déchirés, et à une époque chrétienne des chrétiens redoutent quelques injures! Mais aujourd'hui on ne t'injurie qu'en tremblant; on ne te dit pas nettement : Viens adorer l'idole; on ne te dit pas nettement : Viens devant mes autels, prends-y part au banquet. Lors même qu'on te parlerait ainsi, se plaindra-t-on si tu refuses, te poursuivra-t-on devant les tribunaux, y dira-t-on contre toi : Il n'a point consenti à s'approcher de mes autels, à entrer dans le sanctuaire que j'honore? Tiendra-t-on ce langage? — On ne l'osera, mais on aura pour me perdre recours à la ruse — Prépare donc ta chevelure; c'est le rasoir qu'on aiguise; on va te dépouiller de ton superflu, t'enlever ce que tu dois laisser toi-même. Mais qui pourra t'ôter ce qui peut te rester? Que t'a enlevé l'homme puissant dans sa haine? Que t'a-t-il enlevé d'important? Ce qu'enlèvent un larron, un brigand et tout au plus un bandit. Enlève-t-il plus qu'un bandit s'il a le ouvoir d'ôter même la vie corporelle? Et n'est-ce pas trop encore de parler ici de bandit? Quelqu'il soit, un bandit est un homme. Et la vie peut être ôtée par la fièvre, par un scorpion, par un champignon mauvais. Ainsi toute la puissance des persécuteurs se réduit à la puissance d'un champignon. On mange un champignon mauvais et l'on meurt. Telle est la fragilité de la vie humaine. Ah! puisqu'un jour tu dois la perdre, ne lutte pas pour la conserver jusqu'à te perdre toi-même.

16. Le Christ est notre vie réelle, considère le Christ. Il est venu pour souffrir, mais aussi pour jouir; pour être méprisé, mais aussi pour être glorifié; pour mourir, mais aussi pour ressusciter. Le labeur t'effraie? vois le salaire. Pourquoi chercher à obtenir dans les délices ce que le travail seul peut procurer? Tu crains de perdre ton argent, parceque tu ne te l'es procuré qu'avec beaucoup de peine. S'il t'a fallu de la peine pour acquérir cet argent que tu laisseras un jour, ne fût-ce qu'à la mort; tu voudrais parvenir sans peine à l'éternelle vie? Estime-la davantage, puisqu'en y parvenant à la suite de tous tes travaux, tu ne la quitteras jamais. Si tu fais cas de ce que tu dois à tous tes travaux, mais pour le laisser un jour; avec quelle ardeur ne devons-nous pas désirer ce qui doit nous demeurer éternellement?

17. N'ajoutez à leurs discours ni foi ni crainte. Ils nous disent ennemis de leurs idoles. Daigne

[1] Ephés. VI, 16. — [2] Ps. LI, 4. — [3] Matt. X, 30. — [4] Luc. XXI, 18.

le Seigneur nous donner sur toutes le même pouvoir que sur celle qui vient d'être brisée. Nous recommandons à votre charité de ne rien faire quand vous n'en avez pas le pouvoir. C'est le fait des méchants, des Circoncellions emportés, de détruire sans l'autorité nécessaire, et de courir à la mort sans raison.

Vous tous qui étiez dernièrement aux Grottes [1], vous savez ce que nous y avons lu devant vous. « Lorsque ce pays vous sera soumis ; » *Vous sera soumis* précède la règle de conduite qui va être tracée ; « vous renverserez leurs autels, vous « abattrez leurs bois sacrés et vous briserez toutes « leurs statues [2]. » Faites cela après avoir reçu le pouvoir vous-mêmes. N'avons-nous pas ce pouvoir ? Nous n'agissons pas ainsi. Mais nous n'y manquons pas lorsque nous l'avons. Beaucoup de païens possèdent ces abominations dans leurs propriétés : y entrons-nous pour les mettre en pièces ? Nous travaillons d'abord à renverser les idoles dans leurs cœurs, et quand ils sont chrétiens, ou bien ils nous invitent à cette bonne œuvre, ou bien ils nous préviennent. Notre devoir maintenant est de prier pour eux, mais non de nous irriter contre eux. Si nous ressentons une douleur profonde, c'est contre des Chrétiens, c'est contre ceux de nos frères qui veulent entrer de corps à l'église pour avoir l'esprit ailleurs. On doit être ici tout entier. Si l'on a ici ce que voit l'œil de l'homme, pourquoi avoir dehors ce que voit l'œil de Dieu ?

18. Or sachez, mes chers, que par leurs murmures ils font cause commune avec les hérétiques et avec les Juifs. Les hérétiques, les juifs et les païens se sont unis contre l'unité. Il est arrivé en quelques lieux que les Juifs ont été châtiés pour leur rapacité ; et ils nous accusent, ils croient ou feignent de croire que toujours nous sommes en quête de tels supplices à leur infliger. Il est arrivé aussi que pour leurs impiétés et leurs violences brutales, des hérétiques ont été punis par les lois ; ils répètent que nous ne sommes occupés qu'à leur susciter des tracasseries pour les perdre. On a cru devoir édicter des ordonnances contre les païens, ou plutôt pour les païens, s'ils veulent être sages. De même en effet qu'en rencontrant des enfants sans raison qui jouent à la boue et se souillent les mains, le maître prend un visage sévère, leur fait tomber la boue des mains et leur donne un livre ; ainsi Dieu a voulu se servir des princes qui lui sont soumis pour jeter la terreur dans l'âme de ces grands enfants, les déterminer à jeter la boue et à faire quelque chose de sérieux. Et que peuvent-ils faire ainsi d'avantageux ? « Partage ton pain avec celui qui « a faim, et conduis dans ta demeure l'indigent « sans abri [1]. » Les enfants toutefois échappent encore à l'œil du maître, ils retournent secrètement à leur boue, et quand on les rencontre ils cachent leurs mains pour n'être pas convaincus. Tel est donc le dessein de Dieu sur eux : mais ils s'imaginent que nous sommes partout à la recherche de leurs idoles pour les briser partout où nous les trouvons. Eh ! pourquoi les rechercher ? Ne voyons-nous pas les lieux où elles sont ? Ignorons-nous véritablement leurs demeures ? Nous ne les brisons pas, néanmoins, parce que Dieu ne les a pas mises en notre pouvoir. Quand Dieu le fait-il ? Quand le possesseur devient chrétien.

Le maître d'une propriété vient de demander qu'on en détruise les idoles. Si au lieu de donner cette propriété à l'Église il voulait simplement les en faire disparaître, avec quelle généreuse ardeur les chrétiens ne devraient-ils pas venir en aide à cette âme chrétienne, qui veut dans son domaine témoigner à Dieu sa reconnaissance et n'y rien laisser qui l'outrage ? Mais il a fait plus, il a donné à l'Église la propriété même. Et sur cette propriété appartenant à l'Église il fallait laisser des idoles ? Voilà, frères, ce qui déplait aux païens. Peu satisfaits de voir que nous laissons sans les briser les idoles dans leurs campagnes, ils exigent que nous les conservions jusque dans les nôtres. Oui, nous prêchons contre les idoles et nous les ôtons du cœur ; nous sommes les persécuteurs des idoles et nous le confessons. Devons-nous donc en être les sauveurs ? Je ne les renverse pas quand je ne le puis ; je ne les renverse pas quand le maître se plaint. Mais quand il le demande, quand il s'en montre reconnaissant, ne serais-je pas coupable de ne les renverser pas ?

[1] Mappalia, le lieu où était enseveli le corps de saint Cyprien. — [2] Deut. VII, 1-5.

[1] Isaïe LVIII, 7.

SERMON LXIII.

LE SOMMEIL DE JÉSUS-CHRIST [1].

ANALYSE. — Jésus-Christ dort en nos cœurs lorsque nous ne pensons pas à lui ; il s'y réveille lorsqu'au souvenir de sa personne et de ses enseignements nous repoussons la tentation.

1. Je vais, avec la grâce du Seigneur, vous entretenir de la lecture du saint Evangile que vous venez d'entendre, et avec sa grâce encore vous exciter à ne pas laisser la foi sommeiller dans vos cœurs en face des tempêtes et des vagues de ce siècle. Si le Christ notre Seigneur a été réellement le maître de la mort, n'a-t-il pas été aussi le maître du sommeil ? Serait-il vrai que le sommeil ait accablé malgré lui le Tout-Puissant sur les flots ? Le croire serait une preuve qu'il dort en vous. S'il n'y dort pas, c'est que votre foi veille ; car l'Apôtre enseigne que par « la foi le Christ habite en vos cœurs [2]. » Le sommeil du Christ signifie donc aussi quelque mystère. Les navigateurs figurent les âmes qui traversent le siècle appuyées sur le bois sacré. La barque du Sauveur représente aussi l'Eglise, car chaque fidèle est comme le sanctuaire de Dieu ; et le cœur de chacun est comme un esquif préservé du naufrage s'il est occupé de bonnes pensées.

2. Tu as entendu une parole outrageuse, c'est un coup de vent ; tu t'irrites, c'est le flot qui monte. Or quand le vent souffle, quand le flot s'élève, le vaisseau est en péril, ton cœur est exposé, il est agité par la vague. Tu désires te venger de cette injure, tu te venges en effet ; tu cèdes ainsi sous le poids de la faute d'autrui et tu fais naufrage. Pourquoi ? Parce que le Christ sommeille dans ton âme. Qu'est-ce à dire : le Christ sommeille dans ton âme ? C'est-à-dire que tu l'oublies. Réveille-le donc, rappelle son souvenir, que le Christ s'éveille en toi ; arrête la vue sur lui. Que prétendais-tu ? Te venger. Tu oublies donc qu'au moment où on le crucifiait il disait : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne « savent ce qu'ils font [3] ? » Celui qui dort dans ton cœur n'a point voulu se venger. Réveille-le, pense à lui. Son souvenir, c'est sa parole ; son souvenir, c'est son commandement. Et quand il sera éveillé en toi tu diras : Qui suis-je pour vouloir me venger ? Qui suis-je pour menacer un homme comme moi ? Peut-être mourrai-je avant de m'être vengé. Et lorsque haletant, enflammé de colère et altéré de vengeance je quitterai mon corps, je ne serai pas reçu par Celui qui a refusé de se venger, je ne serai pas reçu par Celui qui a dit : « Donnez et on vous donnera ; pardonnez et on vous « pardonnera [1]. » Aussi vais-je apaiser mon irritation et revenir au repos du cœur. Le Christ alors a commandé à la mer et le calme s'est rétabli.

3. Ce que j'ai dit de la colère, appliquez-le exactement à toutes vos tentations. Une tentation se fait sentir, c'est le vent qui souffle ; tu t'émeus, c'est la vague qui s'élève. Réveille le Christ, qu'avec toi il élève la voix. « Quel est-il, puis« que les vents et la mer lui sont soumis ? » Quel est-il, puisque la mer lui obéit ? La mer est à lui, c'est lui qui l'a faite [2]. Tout a été fait par lui [3]. Toi surtout imite les vents et la mer, obéis à ton Créateur. La mer s'incline à la voix du Christ, et tu restes sourd ? La mer s'arrête, les vents s'apaisent, et tu souffles encore ? Qu'est-ce à dire ? Parler, agir, projeter encore, n'est-ce pas souffler toujours et refuser de s'arrêter devant l'ordre du Christ ? Que les flots ne vous submergent pas en troublant votre cœur. Si néanmoins, comme nous sommes des hommes, si le vent nous abat, s'il altère les affections de notre âme, ne désespérons point ; réveillons le Christ, afin de poursuivre tranquillement notre navigation et de parvenir à la patrie.

Tournons-nous vers le Seigneur, etc. [4].

[1] Matt. VIII 23-27. — [2] Ephes. III 17. — [3] Luc, XXIII 34.

[1] Luc, VI 37, 38. — [2] Ps. XCIV 5. — [3] Jean I 3. — [4] Voir ci-dessus, Serm. I.

SERMON LXIV.

LE SERPENT ET LA COLOMBE [1].

ANALYSE. Quelles armes le Sauveur met-il aux mains de ses Apôtres lorsqu'il les envoie comme des brebis au milieu des loups? Il leur recommande la prudence du serpent et la simplicité de la colombe. La prudence du serpent consiste principalement en ce qu'il sait se rajeunir et préserver sa tête en cas d'attaque. La simplicité de la colombe se manifeste surtout dans son amour pour la société de ses compagnes et dans la paix qui préside à ses petites querelles.

1. Vous avez entendu, mes frères, pendant la lecture du saint Evangile, comment Jésus-Christ Notre-Seigneur a su par sa doctrine encourager ses martyrs. « Voici que je vous envoie, dit-il, « comme des brebis au milieu des loups [2]. » Considérez bien cette conduite, mes frères. Si un loup se présente au milieu d'un grand troupeau de brebis, ces brebis fussent-elles au nombre de plusieurs mille, seul il jettera l'effroi parmi elles; et si toutes ne deviennent pas sa proie, toutes sont néanmoins glacées de terreur. Pour quel motif donc, dans quel dessein et en vertu de quel pouvoir ose-t-on, non pas recevoir un loup au milieu des brebis, mais envoyer les brebis au milieu des loups? « Je vous envoie, dit « le Sauveur, comme des brebis au milieu des « loups; » non pas près des loups, mais « au « milieu des loups. » Ces loups étaient nombreux et les brebis en petit nombre; mais après avoir égorgé ces brebis, les loups se sont changés et sont devenus brebis eux-mêmes.

2. Ecoutons donc les avis que nous donne Celui qui en promettant des couronnes impose le combat, et qui en attendant l'issue de la lutte soutient les combattants. Quelle espèce de combat ordonne-t-il? « Soyez, dit-il, prudents comme « des colombes [3]. » Comprendre et pratiquer cette recommandation, c'est mourir en paix, car c'est ne pas mourir. Nul en effet ne doit mourir en paix que celui qui voit dans la mort la fin de la mort même et le couronnement de la vie.

3. Aussi, mes très-chers, dois-je vous expliquer encore, après même l'avoir fait bien souvent, ce qu'on entend par être simples comme des colombes et prudents comme des serpents. Si la simplicité de la colombe nous est recommandée, pourquoi y ajouter la finesse du serpent? Ce qui me plaît dans la colombe, c'est qu'elle n'a point de fiel; ce que je redoute dans le serpent, c'est son venin. Tout cependant n'est pas redoutable dans le serpent; s'il y a sujet de le haïr, il y a aussi sujet de l'imiter. Une fois accablé de vieillesse, et abattu sous le poids des ans, il se tire à travers les fentes de sa caverne, laissant ainsi sa vieille peau, afin de s'élancer tout rajeuni. Imite-le, chrétien, toi qui entends le Christ s'écrier : « Entrez par la porte étroite [1]. » L'apôtre Paul ne dit-il pas aussi : « Dépouillez vous du vieil « homme avec ses actes, et revêtez l'homme « nouveau [2]? » Il y a donc à imiter dans le serpent. Ne mourons pas de vieillesse, mourons pour la vérité. C'est mourir de vieillesse que de mourir pour quelque avantage temporel; et se dépouiller de toutes ces vieilleries, c'est imiter la prudence du serpent.

Imite-le aussi en préservant ta tête. Qu'est-ce à dire, en préservant ta tête? En conservant en toi le Christ. Quelqu'un de vous n'a-t-il jamais remarqué en voulant tuer une couleuvre que pour préserver sa tête elle expose tout son corps aux coups de l'ennemi? Ce qu'elle veut conserver principalement c'est la source de sa vie. Le Christ n'est-il pas notre vie? N'a-t-il pas dit : « Je suis « la voie, la vérité et la vie [3]? » L'Apôtre n'a-t-il pas dit aussi : « Le Christ est la tête de « l'homme [4]? » Conserver en soi le Christ, c'est donc se conserver la tête.

4. Qu'est-il besoin maintenant de parler longuement de la simplicité des colombes? Il fallait se garder du venin des serpents, l'imitation présentait là des dangers, quelque chose était à craindre; mais il n'y a aucun danger à imiter la colombe. Vois comme les colombes aiment à vivre en société; partout elles volent ensemble, ensemble elles mangent; elles ne veulent pas rester seules, elles aiment la vie commune, et sont fidèles à l'amitié; leurs murmures sont des gémissements d'amour et leurs petits, le fruit de tendres baisers. S'il leur arrive, comme nous l'avons souvent remarqué, des rixes à propos de leurs nids, ne sont-ce pas comme des disputes

[1] Matt. x. 16. — [2] Ibid. — [3] Ibid.

[1] Matt. VII, 13. — [2] Coloss. III, 9, 10, Ephes. IV, 22, 24. — [3] Jean XIV, 6. — [4] I Cor. XI, 53.

pacifiques ? Se séparent-elles à la suite de ces difficultés ? Elles continuent à voler et à manger ensemble, leurs débats sont vraiment pacifiques.

Voici comment les imiter. « Si quelq'un, dit « l'Apôtre, ne se soumet pas à ce que nous or« donnons par cette lettre, notez-le et n'ayez « point de commerce avec lui. » Voilà bien une dissension ; mais c'est une dissension de colombes et non de loups ; car l'Apôtre ajoute aussitôt : « Ne le considérez pas comme un en« nemi, mais reprenez-le comme un frère [1]. » La colombe est affectueuse, même en disputant et le loup haineux, même en flattant.

Ornés ainsi de la simplicité des colombes et de la prudence des serpents, célébrez la fête des martyrs avec une sobriété toute spirituelle et non en vous plongeant dans l'ivresse. Chantez les louanges de Dieu ; car nous avons pour Seigneur et pour Dieu le Dieu même des martyrs ; c'est lui aussi qui nous couronne : si nous avons bien combattu, nous serons couronnés par les mêmes mains qui ont déposé la couronne sur le front des vainqueurs, que nous aspirons à imiter.

SERMON LXV.

LA VIE DE L'AME [2].

Analyse. — Ce discours n'est que l'explication de ces paroles évangéliques : « Ne craignez point ceux qui tuent le corps et ne peuvent « tuer l'âme ; mais craignez Celui qui peut mettre à mort le corps et l'âme dans la géhenne [2]. » En effet 1° ceux qui vous menacent n'ont-ils pas autant à craindre que vous ? 2° Tout ce qu'ils peuvent, se réduit à ôter à votre corps une vie qui lui sera plus tard rendue magnifiquement. 3° En ne craignant pas Dieu vous perdriez à tout jamais la vie de votre âme et seriez condamnés à la mort éternelle et de l'âme et du corps.

1. Les divins oracles que l'on vient de lire nous invitent à ne pas craindre en craignant et à craindre en ne craignant pas. Vous avez remarqué, à la lecture du saint Évangile, qu'avant de mourir pour nous le Seigneur notre Dieu a voulu nous affermir ; il l'a fait en nous recommandant de ne pas craindre et en nous recommandant de craindre. « Ne craignez pas, dit« il, ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer « l'âme. » C'est l'invitation à ne rien craindre. Et voici l'invitation à craindre : « Mais craignez « Celui qui peut mettre à mort le corps et l'âme « dans la géhenne. » Ainsi craignons pour ne craindre pas. La crainte paraît être une lâcheté, le caractère des faibles et non des forts. Remarquez néanmoins ce que dit l'Écriture : « La crainte « du Seigneur est l'appui des forts [3]. » Craignons pour ne craindre pas, en d'autres termes, craignons sagement pour ne pas craindre follement. Ces saints martyrs dont la fête nous a procuré d'entendre ces paroles évangéliques, ont ainsi craint en ne craignant pas ; car en craignant Dieu, ils ont méprisé la crainte des hommes.

2. Qu'est-ce en effet qu'un homme peut avoir à craindre des hommes ? Qu'y a-t-il dont un homme puisse faire peur à un autre homme ? Pour t'effrayer il te dit : Je te tue ; et il ne redoute pas, en te menaçant, de mourir avant toi ! Je te tue, dit-il. Qui tient ce langage ? A qui s'adresse-t-il ? Je vois ici deux hommes ; l'un épouvante, l'autre est épouvanté ; l'un est puissant, l'autre faible ; mais tous deux sont mortels. Pourquoi donc le premier s'enfle-t-il de ses honneurs et de sa puissance lorsque par son corps il est aussi faible que le second ? S'il ne craint pas la mort, qu'il menace de la mort ; mais s'il craint le sort dont il menace autrui, qu'il rentre en lui-même et qu'il se compare à qui il fait peur. Qu'il reconnaisse dans celui-ci une situation égale à la sienne et qu'avec lui il implore la miséricorde divine. C'est un homme qui menace un homme, une créature qui veut faire trembler une autre créature ; mais l'une s'élève insolémment sous la main de son Créateur et l'autre cherche un asile dans son sein.

3. Ce courageux martyr, cet homme debout devant un homme peut donc dire hardiment : Parce que je le crains, je ne te crains pas. En vain tu menaces, s'il s'y oppose tu ne feras rien ; tandis que nul n'entrave l'exécution de ses desseins. Lors même, d'ailleurs, qu'il te permettrait d'agir, jusqu'où iras-tu ? Jusqu'à tourmenter le corps, mais l'âme est à l'abri de tes coups. Tu ne saurais

[1] II Thess. III, 14, 15 — [2] Matt. x, 28. — [3] Ibid — [4] Prov. xiv, 26.

mettre à mort ce que tu ne vois pas, et tu ne peux effrayer que ce qui est visible comme toi. Nous avons, toi et moi, un Créateur invisible que nous devons craindre ensemble ; il a composé l'homme d'une partie visible et d'une partie invisible ; la partie visible est formée de terre, et l'invisible est animée par son souffle. Aussi cette nature invisible, cette âme qui a redressé et qui tient debout la partie terrestre, ne redoute rien lorsque tu frappes celle-ci. Tu peux abattre la maison ; mais celui qui l'habite ? Tu brises ses liens, il s'échappe et va se faire couronner dans un autre monde. Pourquoi donc ces menaces, impuissantes contre l'âme ?

Par les mérites de celle contre qui tu ne peux rien, ressuscitera bientôt celui contre qui tu peux quelque chose. Oui le corps ressuscitera, grâce aux mérites de l'âme ; la demeure sera rendue à celui qui l'habite, pour ne plus tomber en ruines mais pour subsister toujours. Ainsi, poursuit le martyr, ainsi pour mon corps lui-même, je ne redoute point tes menaces. Il est en ton pouvoir : mais le Créateur tient compte des cheveux de ma tête [1]. Comment craindre pour mon corps, quand je ne puis perdre un seul cheveu? Comment ne prendrait pas soin de ma chair Celui qui s'occupe de ce qu'il y a de moindre en elle ? Ce corps que tu peux frapper et mettre à mort sera provisoirement réduit en poussière, mais éternellement il sera immortel. Or à qui appartiendra-t-il ? A qui sera rendu pour l'éternelle vie ce corps mis à mort, déchiré et dispersé? A qui sera-t-il rendu ? A celui là même qui n'a point redouté de perdre la vie en ne craignant point le meurtre de sa chair.

4. On dit, mes frères, que l'âme est immortelle ; elle l'est effectivement sous certain rapport ; car elle est un principe de vie dont la présence anime le corps. L'âme en effet fait vivre le corps. A ce point de vue elle ne peut mourir ; aussi est-elle immortelle. Mais pourquoi ai-je dit : *sous certain rapport* ? Le voici. Il y a une immortalité véritable, une immortalité qui est l'immortalité même. C'est d'elle que parle l'Apôtre quand il dit de Dieu : « Seul il possède l'immortalité et « habite une lumière inaccessible ; nul homme « ne l'a vu ni ne le saurait voir ; à lui honneur « et gloire dans les siècles des siècles. Amen [2]. »

Or si Dieu seul possède l'immortalité, l'âme est mortelle assurément. Voilà pourquoi j'ai dit qu'elle est immortelle à sa manière ; car elle peut mourir aussi. Que votre charité s'applique à comprendre et il ne restera rien de douteux. J'ose donc assurer que l'âme peut mourir et qu'elle peut-être tuée. Oui, elle est immortelle. J'ose dire encore : Elle est immortelle et elle peut être tuée. Aussi ai-je remarqué qu'il y a une immortalité, ou l'immutabilité même, que Dieu seul possède, lui dont il est dit : « Il possède seul l'immortalité. » Eh ! si l'âme ne pouvait être tuée, le Seigneur lui-même aurait-il dit pour nous inspirer une salutaire frayeur : « Craignez Celui qui « peut mettre à mort l'âme et le corps dans la « géhenne ? »

5. Je n'ai fait qu'augmenter, je n'ai pas résolu la difficulté. J'ai prouvé que l'âme peut être mise à mort. L'impie seul peut contredire l'Évangile. Ceci me suggère la manière de répondre. Qu'y a-t-il de contraire à la vie, sinon la mort ? L'Évangile est la vie, l'impiété et l'infidélité sont la mort de l'âme. Ainsi l'âme peut mourir, tout immortelle qu'elle soit. Et comment est-elle immortelle ? Parcequ'il y a en elle une vie qui ne s'éteint jamais. Comment meurt-elle ? Non pas en cessant d'être une vie, mais en perdant la vie ; car si elle est la vie du corps, elle a aussi sa vie.

Admire ici l'ordre établi dans la création. L'âme est la vie du corps, et Dieu est la vie de l'âme. Comme le corps a besoin de la présence de sa vie, c'est-à-dire de l'âme, pour ne pas mourir ; ainsi pour ne mourir pas, l'âme a besoin de l'action de sa vie ou de Dieu. Comment meurt le corps ? Quand l'âme le quitte. Oui, lorsque l'âme le quitte, le corps meurt, et ce n'est plus qu'un cadavre ; quels qu'aient été ses charmes, c'est maintenant un objet d'horreur. Il a encore ses membres, ses yeux, ses oreilles ; ce sont comme les fenêtres d'une demeure inhabitée, et plaindre un mort, c'est crier en vain aux fenêtres d'une maison où il n'y a plus personne qui puisse entendre. A quels sentiments, à quels retours, à quels souvenirs s'abandonne la plainte ; à quels excès de douleur ne se laisse-t-elle pas aller ? Vous diriez qu'elle se croit entendue, et elle parle à un absent. Elle rappelle sa vie, elle redit les témoignages de sa tendresse. C'est toi qui m'as fait ce don, qui m'as rendu tel et tel service, c'est de toi que j'ai reçu telle et telle marque d'amour. — Mais si tu réfléchissais, si tu comprenais, si tu commandais à cette douleur déréglée, tu verrais que ton ami n'est plus là, et qu'en vain tu frappes à la porte d'une maison où il n'y a personne.

[1] Matt. x, 30. — [2] I Tim. vi, 16.

6. Revenons au sujet que nous traitions. Le corps est mort. Pourquoi ? C'est que l'âme ou la vie l'a quitté. Cet autre corps est vivant, mais c'est le corps d'un impie, d'un infidèle, d'un homme qui résiste à la foi et qui se montre de fer quand il s'agit de se corriger : quoique ce corps soit vivant, l'âme qui le fait vivre est une âme morte. Quelle merveille que cette âme, puisque toute morte qu'elle soit, elle peut encore donner la vie au corps ! Quelle merveille, quelle excellence dans cette créature, puisqu'après sa mort elle peut animer la chair ! En effet l'âme de l'impie, l'âme de l'infidèle, l'âme du débauché et de l'insensible est une âme morte, et toutefois elle fait vivre le corps. Aussi est-elle en lui : c'est elle qui applique les mains au travail et qui met les pieds en mouvement ; elle ouvre l'œil pour voir et l'oreille pour entendre ; elle juge des saveurs, fuit la peine et cherche le plaisir. Ces actes sont des indices que le corps vit, mais il vit par la présence de l'âme. Je demande à ce corps s'il est vivant, et il me répond : Tu vois un homme marcher et travailler, tu l'entends parler ; sous tes yeux mêmes il fuit et recherche : et tu ne comprends pas que son corps est vivant ? Ces actes inspirés par l'âme qui le meut intérieurement me font donc comprendre que le corps réellement vit.

Je demande maintenant à l'âme elle-même si elle est vivante. Elle aussi fait des œuvres qui rendent témoignage à sa vie. Ces pieds marchent et je comprends que le corps est vivant et que l'âme est en lui. Mais l'âme elle-même est-elle vivante ? Ces pieds marchent ; je ne parle que de ce mouvement, et je veux connaître par là quelle est la vie du corps et quelle est celle de l'âme. Les pieds donc marchent, preuve que le corps est vivant. Mais où vont-ils ? A un adultère, m'est-il répondu — L'âme est donc morte. L'infaillible Écriture ne dit-elle point : « La veuve qui vit « dans les délices est morte [1] ? » Vu l'énorme différence des délices à l'adultère, comment pourrait vivre dans l'adultère l'âme qui est morte dans les délices ? Elle est morte assurément et néanmoins elle n'est pas morte uniquement dans ce cas.

J'entends parler quelqu'un ; le corps est donc vivant, car la langue ne serait pas en mouvement dans la bouche, elle n'y formerait pas, en s'agitant diversement, des sons articulés, si l'âme n'était dans le corps et n'employait la langue comme le musicien emploie son instrument. — Je saisis parfaitement. Voilà comment parle, comment vit le corps. Mais je demande si l'âme aussi est vivante. — Le corps parle, preuve qu'il vit. De quoi parle-t-il ? Je disais des pieds : Ils marchent, c'est que le corps est vivant ; et j'ajoutais : Où vont-ils ? comme moyen de savoir si l'âme vivait aussi. De la même manière je juge en entendant parler que le corps est vivant, et pour savoir si l'âme vit également je cherche de quoi parle le corps. Il profère un mensonge. S'il profère un mensonge, c'est que l'âme est morte. Comment le prouver ? Questionnons la Vérité même ; elle dit : « La bouche qui ment donne la mort à « l'âme [1]. » Pourquoi cette âme est-elle morte ? Je demandais également, tout à l'heure, pourquoi le corps était mort ? et je répondais : C'est que l'ame ou sa vie l'a quitté. Pourquoi l'âme est-elle morte ? C'est que Dieu, qui est sa vie, l'a abandonnée.

7. Après ces courtes explications, sachez et soyez sûrs que comme le corps est mort quand il est séparé de l'âme, ainsi l'âme est morte lorsqu'elle est séparée de Dieu, et tout homme éloigné de Dieu a sûrement l'âme morte. Tu pleures un mort ; pleure plutôt le pécheur, pleure l'impie, pleure l'infidèle. Il est écrit « On pleure un mort « durant sept jours ; mais l'insensé et l'impie « doivent être pleurés tous les jours de leur vie [2]. » N'as-tu pas les entrailles de la miséricorde chrétienne ? Comment pleures-tu le corps séparé de l'âme, sans pleurer l'âme séparée de Dieu ?

Appuyé sur cette vérité, que le martyr réponde donc au tyran qui le menace : Pourquoi me contraindre à renier le Christ ? Tu veux donc que je renie la vérité ? Que feras-tu si je m'y refuse ? Tu frapperas mon corps pour en éloigner mon âme ; mais le corps est fait pour l'âme. Cette âme n'est ni imprudente ni insensée. Or en voulant frapper mon corps, prétends-tu me faire craindre tes coups et l'éloignement de mon âme, pour me déterminer à la frapper moi-même et à en éloigner mon Dieu ? Ne crains donc pas, ô martyr, l'épée de ton persécuteur ; redoute plutôt ta langue, crains de te blesser toi-même et de mettre à mort, non pas ton corps mais ton âme. Crains de faire mourir ton âme dans la géhenne du feu.

8. Aussi le Seigneur dit-il qu' « il a le pouvoir de « mettre à mort le corps et l'âme dans la géhenne « du feu. » Comment ? Est-ce que l'impie jeté dans cette géhenne brûlante, son âme brûlera comme son corps ? La mort du corps est le sup-

[1] I Tim. v, 6.

[1] Sag. I, 11. — [2] Eccli. XXII, 13.

plice éternel, et la mort de l'âme, la privation de Dieu. Veux-tu savoir en quoi consiste cette mort de l'âme ? Entends le prophète : « Loin d'ici « l'impie, dit-il, et qu'il ne voie point la gloire de « Dieu [1]. »

Que l'âme donc craigne de mourir et qu'elle ne redoute pas la mort de son corps. Car en craignant de mourir et en vivant unie à son Dieu, sans l'offenser et sans l'éloigner, elle méritera de recouvrer son corps à la fin des siècles, non pour subir la peine éternelle, comme les impies, mais pour jouir, comme les justes, de l'éternelle vie. Les martyrs ont craint cette mort et aimé cette vie ; et en attendant l'accomplissement des divines promesses, en méprisant les menaces de leurs persécuteurs, ils ont mérité la couronne auprès de Dieu et nous ont laissé ces solennités à célébrer.

[1] Isaïe, XXV., 10.

SERMON LXVI.

JÉSUS-CHRIST ET SAINT JEAN [1].

ANALYSE. — Après avoir rappelé les éloges que Jean avait faits de Jésus et les témoignages que Jésus avait rendus à Jean, saint Augustin se demande comment et pourquoi le Précurseur envoya vers le Sauveur deux de ses disciples pour lui demander s'il était le Messie. En doutait-il après l'avoir montré comme tel au peuple d'Israël ? Il n'en doutait pas, mais il voulait confirmer les siens dans la foi à Jésus-Christ. — Recommandation en faveur des pauvres.

1. La lecture du saint Évangile a soulevé devant nous une question relative à Jean-Baptiste. Que le Seigneur nous accorde de la résoudre à vos yeux comme il l'a résolue aux nôtres.

Le Christ, vous l'avez entendu, a rendu témoignage à Jean, et il l'a loué jusqu'à dire de lui que nul ne l'a surpassé parmi les enfants des femmes. Mais au dessus de lui était le fils de la Vierge. Et de combien au dessus? Le héraut nous dira lui-même quelle distance entre lui et le Juge qu'il annonce. Sans doute Jean a devancé le Christ par sa naissance et ses prédications ; mais il l'a devancé pour le servir et non pour se préférer en lui. Tous les officiers du juge ne le précédent-il pas ? Ils lui sont inférieurs, quoiqu'ils marchent devant lui. Or, quel témoignage Jean n'a-t-il pas rendu au Christ ? Il est allé jusqu'à proclamer qu'il n'était pas digne de dénouer la courroie de sa chaussure. Quoi encore ? « Nous « avons, dit-il, reçu de sa plénitude [2]. » Il se donnait comme un flambeau allumé à sa lumière ; aussi se prosternait-il à ses pieds ; il craignait en s'élevant de s'éteindre au souffle de l'orgueil. Il était si grand qu'on le prenait pour le Christ, et que si lui-même n'eût publié qu'il ne l'était point, l'erreur se serait accréditée et on aurait cru qu'il l'était. Quel homme humble! Le peuple lui rendait de tels hommages, et il les dédaignait. On se trompait sur la nature de sa grandeur, et il s'abaissait davantage. Ah ! c'est que rempli du Verbe de Dieu, il ne voulait point de l'élévation que confère la parole des hommes.

2. Voilà ce que Jean dit du Christ ; mais le Christ, que dit-il de Jean ? Nous l'avons entendu tout à l'heure. « Il commença à dire de Jean à « la multitude : Qu'êtes-vous allés voir dans le « désert ? Un roseau agité par le vent ? » Assurément non, Jean en effet ne flottait pas à tout vent de doctrine. « Mais qu'êtes-vous allés voir ? « Un prophète ? Oui, et plus qu'un prophète. » Pourquoi plus qu'un prophète ? Les prophètes ont prédit le futur avènement du Seigneur ; ils ont désiré de le voir et ne l'ont pas vu ; mais Jean a obtenu ce qu'ils ont vainement cherché. Il a vu le Seigneur, il l'a vu, il l'a montré du doigt en s'écriant : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui « qui efface le péché du monde [1], » le voici. — Déjà le Christ était venu, mais on ne le connaissait pas ; de là les fausses idées répandues sur Jean. Voici Celui que les prophètes ont désiré de voir, Celui qu'ils ont prédit, Celui que figurait la Loi. « Voici l'Agneau de Dieu, voici « Celui qui ôte le péché du monde. » Tel est le témoignage glorieux rendu par lui au Seigneur.

Et de son côté : « Parmi les enfants des fem« mes, dit le Seigneur, il ne s'en est point élevé « de plus grand que Jean-Baptiste. Mais Celui « qui vient après lui dans le royaume des cieux « est plus grand que lui ; » par l'âge il vient après lui, par sa majesté il est plus grand que lui.

[1] Matt. XI, 2-11. — [2] Jean, 26, 16.

[1] Jean, I, 29.

C'est de lui-même que le Seigneur parlait ainsi. Combien donc Jean est grand parmi les hommes, puisque parmi les hommes le Christ seul est au dessus de lui !

On peut encore donner aux mêmes paroles cette autre interprétation. « Parmi les enfants « des femmes, il ne s'en est point élevé de plus « grand que Jean-Baptiste ; mais le plus petit « dans le royaume des cieux est plus grand que « lui. » A ces mots : « Celui qui est plus petit « que lui dans le royaume des cieux est plus « grand que lui, » donnez un sens différent de celui qui précède, et entendez ici le royaume des cieux où sont les Anges. Il s'ensuit que le moindre des Anges l'emporte sur Jean. Quelle idée Jésus nous donne de ce royaume que nous devons ambitionner ; de cette cité dont nous devons aspirer à devenir les citoyens! Quels ne sont pas ceux qui l'habitent? Qui pourrait mesurer leur grandeur, puisque le moindre d'entre eux est supérieur à Jean ? A quel Jean ? A celui que nul ne surpasse parmi les enfants des femmes.

3. Après ces glorieux et véridiques témoignages rendus au Christ par Jean et à Jean par le Christ, pourquoi du sein de sa prison, où il doit subir bientôt la mort, Jean envoie-t-il ses disciples vers le Christ en leur adressant ces mots : « Dites-lui : Etes-vous Celui qui doit venir, ou « bien est-ce un autre que nous attendons ? » Comment ! c'est à cela que se réduisent toutes ses louanges ? Doute-t-il de lui après l'avoir tant glorifié ? Que dis-tu, Jean ? A qui parles-tu et qui es tu toi-même ? C'est au Juge que tu parles et tu es son héraut. Tu l'as montré du doigt, tu l'as montré et tu as dit : « Nous « avons tous reçu de sa plénitude. » Tu as dit aussi : « Je ne suis pas digne de dénouer la « courroie de sa chaussure ; » et maintenant tu demandes : « Est-ce vous qui devez venir, ou « est-ce un autre que nous attendons ? » N'est-ce pas lui-même ? Et toi? n'es-tu pas son précurseur? N'es-tu pas celui dont il a été prédit : « Voici « que j'envoie mon Ange devant ta face et il te « préparera la voie ? » Comment lui préparer la voie si tu t'égares ?

Les disciples de Jean s'en allèrent donc, et Jésus leur dit : « Allez, dites à Jean : Les aveugles « voient, les sourds entendent, les boiteux mar- « chent, les lépreux sont purifiés, les pauvres « évangélisés, et bienheureux qui ne se scanda- « lisera point à mon sujet . » Ne vous imaginez point que Jean se soit scandalisé au sujet du Christ. Ces mots : « Etes vous Celui qui doit « venir ? » semblent l'indiquer ; mais interroge mes œuvres : « Les aveugles voient, les sourds « entendent, les boiteux marchent, les lépreux « sont purifiées, les morts ressuscitent, les pau- « vres sont évangélisés ; et tu demandes qui je suis? Mes œuvres sont des paroles. « Allez, an- « noncez. Comme ils retournaient, » et pour empêcher de dire : Jean était d'abord un homme de bien, mais l'Esprit de Dieu l'a abandonné, Jésus attendit leur départ, il attendit pour louer Jean le départ des disciples de Jean.

4. Comment donc résoudre cette obscure question ? Répands sur nous ta lumière, ô Soleil où s'est allumé ce flambeau.

La réponse est d'une incontestable évidence. Jean avait des disciples à part, ce n'était pas pour se séparer du Christ mais pour être prêt à lui rendre témoignage. Il fallait qu'il en eût pour rendre témoignage au Christ qui en avait et pour voir par eux les merveilles de Celui dont il aurait pu se montrer jaloux. Ces disciples de Jean avaient donc une haute idée de leur maître ; ils s'étonnaient de ce que celui-ci disait du Christ, et Jean pour ce motif voulut avant sa mort que le Christ lui-même confirmât son témoignage. Ces disciples se disaient sans doute : Notre Maître fait de Jésus un si pompeux éloge, Jésus ne le ratifiera point. « Allez, demandez- « lui : » je ne doute pas, mais je veux vous instruire. « Allez, demandez-lui ; » entendez de sa bouche ce que je ne cesse de répéter. Après le héraut, entendez le juge. « Allez, demandez-lui : « Etes-vous Celui qui vient ou en attendons-nous « un autre ? » Ils allèrent, et pour eux-mêmes, non pas pour Jean, ils interrogèrent le Christ, et pour eux encore le Christ répondit : « Les a- « veugles voient, les boiteux marchent, les sourds « entendent, les lépreux sont purifiés, les morts « réssuscitent, les pauvres sont évangélisés. » Vous me voyez, connaissez-moi ; vous voyez mes œuvres, connaissez Celui qui les fait. « Et bien- « heureux qui ne se scandalisera point à mon « sujet. » C'est de vous que je parle et non de Jean. — Pour prouver en effet qu'il ne parlait pas de Jean, « Comme ils s'en retournaient, « Jésus commença à dire de Jean à la multitu- « de ; » à faire de lui un éloge vrai, étant lui-même véridique et la vérité même.

5. Cette question me semble suffisamment éclaircie. Il convient donc de terminer ici ce discours. Mais songez aux pauvres. Vous qui

n'avez pas fait encore votre offrande, faites-la ; croyez-moi, ce n'est pas une perte. Que dis-je? Vous ne perdez que ce que vous ne mettez point sur le char de la charité. Nous allons distribuer aux pauvres ce que vous avez donné, je parle à ceux qui ont donné. Mais nous avons beaucoup moins que d'ordinaire ; secouez votre indolence. Je me fais mendiant pour les mendiants. Que m'importe ? Ah ! que je sois mendiant pour les mendiants, pourvu que vous comptiez au nombre des enfants !

SERMON LXVII.

DEUX SORTES DE CONFESSION [1].

Les termes confesser et confession ne signifient pas seulement l'aveu des péchés, ils désignent aussi la célébration des divines louanges, quoique, à vrai dire, l'aveu de nos iniquités implique nécessairement la glorification de Dieu qui nous rend la vie de la grâce. Or il faut vous appliquer à louer Dieu : c'est le moyen d'échapper aux traits de l'ennemi, d'obtenir d'abondantes bénédictions, au lieu que s'attribuer quelque bien que ce soit, c'est se rendre coupable de ce pernicieux orgueil que Dieu maudit.

1. Pendant la lecture du saint Evangile, nous avons vu le Seigneur Jésus tressaillir dans l'Esprit-Saint et s'écrier : « Je vous confesse, mon Père, « Seigneur du ciel et de la terre, parce que vous « avez caché ces choses aux sages et aux prudents « et que vous les avez révélées aux petits. » Si d'abord nous considérons ces paroles du Seigneur avec respect, avec soin et principalement avec piété, nous remarquerons bientôt que le terme de confession ne désigne pas toujours dans les Ecritures l'aveu du pécheur. Ce qui nous oblige surtout à vous rappeler cette vérité et à donner à votre charité cet avis, c'est qu'au moment où le lecteur prononçait ce mot, quand vous avez entendu dire au Seigneur : « Je vous confesse, « mon Père, » on vous a entendus vous-mêmes vous frapper en même temps la poitrine. Vous vous l'êtes frappée à cette parole : « Je vous con- « fesse. » Qu'est-ce en effet que se frapper la poitrine, sinon accuser ce qui est caché dans le cœur, et se punir visiblement des péchés secrets? Pourquoi vous êtes-vous ainsi frappés, sinon parce que vous avez entendu : « Je vous confesse, « mon Père ? » Vous avez bien entendu : « Je vous « confesse ; » mais vous n'avez point observé quel est Celui qui confesse. Remarquez-le maintenant ; et puisque « Je vous confesse » a été proféré par le Christ, par le Christ si éloigné de tout péché, ce terme ne rappelle pas toujours le péché, mais quelque fois aussi la louange. Ainsi nous confessons quand nous louons Dieu et quand nous nous accusons nous mêmes ; et tu fais acte de piété soit quand tu te reprends toi-même de n'être pas sans péché, soit quand tu loues le Seigneur qui n'en peut avoir aucun.

2. Et même à bien prendre les choses, en t'accusant tu loues Dieu. Pourquoi en effet confesses-tu ton péché ? Pourquoi t'accuses-tu ? N'est-ce point parce que tu es revenu de la mort à la vie? L'Ecriture dit en effet : « Un mort ne peut con- « fesser, car il est comme s'il n'était pas [1]. » Mais si un mort ne peut confesser, celui qui confesse est vivant, et s'il confesse son péché, c'est qu'assurément il n'est plus mort. S'il n'est plus mort, qui l'a ressuscité ? Aucun mort ne se ressuscite, et Celui-là seul a pu le faire qui n'était point mort quand son corps l'était. Car il a ressuscité ce qui était mort en lui, et s'il s'est ainsi ressuscité, c'est qu'il vivait réellement, quoique mort dans la chair qu'il devait ranimer. Le Père seul en effet n'a pas ressuscité ce Fils dont parle l'Apôtre quand il dit : « C'est pour- « quoi Dieu l'a exalté [2]; » le Fils aussi s'est ressuscité, ou plutôt a ressuscité son corps ; delà ces paroles : « Renversez ce temple et je le relè- « verai en trois jours [3]. »

Or le pécheur est un homme mort, surtout lorsqu'il est accablé sous le poids de l'habitude, comme Lazare sous le poids de la pierre sépulcrale. C'était peu à celui-ci d'être mort, il était de plus enseveli ; et quiconque est chargé du fardeau d'une habitude mauvaise, d'une vie coupable, c'est-à-dire des passions terrestres, jusqu'à réaliser dans sa personne ce malheur exprimé dans un psaume : « L'insensé a dit dans son « cœur : Il n'y a point de Dieu [4] ; » celui-là res-

[1] Matt. XI, 25.

[1] Eccli. XVII, 26. — [2] Philip. II, 9. — [3] Jean, III, 19. — [4] Ps. XIII, 1.

semble à celui dont il est écrit : « Un mort ne « peut confesser, car il est comme s'il n'était « pas. » Qui le ressuscitera sinon Celui qui après avoir fait enlever la pierre du tombeau s'écria : « Lazare, viens dehors ? » Mais venir dehors, n'est-ce point manifester ce qui était caché ? Celui qui confesse vient dehors. Il ne pourrait venir dehors s'il ne vivait, et il ne pourrait vivre s'il n'était ressuscité. Ainsi donc c'est louer Dieu que de se confesser coupable.

3. A quoi sert l'Eglise, dira-t-on, si c'est la voix du Seigneur qui ressuscite le pécheur sortant du péché par la confession ? A quoi sert pour celui-ci cette Eglise à qui le Seigneur a dit : « Ce que vous délierez sur la terre sera délié « aussi dans le ciel [1] ? » Considère encore Lazare ; il sort avec ses liens. Il vivait alors puisqu'il confessait ; mais enveloppé de liens il ne marchait pas encore librement. Que fait donc l'Eglise, cette Eglise à qui il a été dit : « Ce que vous « délierez sera délié ? » Ne fait-elle pas ce qu'aussitôt après le Seigneur commanda à ses disciples : « Déliez-le et le laissez aller [2] ? »

4. Ainsi donc, soit que nous accusions, soit que nous louions Dieu, toujours nous louons le Seigneur. Oui, c'est louer Dieu que de nous accuser avec piété. Le louer, c'est en quelque sorte célébrer Celui qui est sans péché ; et nous accuser, c'est rendre gloire à celui qui nous a ressuscités. Fais cela et l'ennemi ne trouvera aucun moyen de te circonvenir devant le Juge. Si en effet tu es ton propre accusateur et que Dieu soit ton Libérateur, cet ennemi sera-t-il autre chose que calomniateur ?

C'est avec raison que cet ancien a cherché ici un appui contre des ennemis, non pas contre des ennemis visibles, contre la chair et le sang, qui sont plutôt à plaindre qu'à redouter ; mais contre ces ennemis en face de qui l'Apôtre nous invite à courir aux armes. « Nous n'avons pas, « dit-il, à combattre contre la chair et le sang ; » c'est-à-dire contre les hommes que vous voyez sévir contre vous : ce sont des vaisseaux employés par autrui, des instruments de musique touchés par d'autres mains. « Pour livrer le « Seigneur, dit le texte sacré, le diable s'introduisit « dans le cœur de Judas [3]. »

Où est alors ma culpabilité, diras-tu ? Ecoute l'Apôtre : « Ne donnez point lieu au diable [4]. » Mais par ta volonté mauvaise tu lui as donné lieu ; il est entré, il te possède, il te dirige, et si tu ne lui donnais pas lieu, il ne te maîtriserait pas.

5. A nous donc cet avertissement : « Nous « n'avons pas à combattre contre la chair et le « sang, mais contre les princes et les puissances. » Serait-ce contre les rois de la terre, contre les puissances du siècle ? Non. Pourquoi ? Ne sont-ils pas chair et sang ? et il a été dit : « Ni contre la « chair ni contre le sang. » Loin d'ici donc la pensée des hommes. Quels sont alors nos ennemis ? « Contre les princes et les puissances de « malice spirituelle, contre les dominateurs du « monde. » N'est-ce pas attribuer trop au diable et à ses anges ? C'est leur attribuer trop que de les nommer simplement *les dominateurs du monde*. Mais pour écarter toute idée fausse, l'Apôtre explique quel est ce monde dont ils sont les dominateurs. « Dominateurs de ce monde de ténè« bres, dit-il [1]. » Qu'est-ce à dire : « De ce monde « de ténèbres ? » Du monde rempli de ceux que gouverne le monde, de ceux qui l'aiment et qui sont sans foi. Voilà ceux que saint Paul appelle *ténèbres*, c'est de ces ténèbres que le démon et ses anges sont les gouverneurs.

Ces ténèbres ne sont pas des ténèbres naturelles et immuables ; elles changent et deviennent lumière, elles croient et la foi les pénètre de clartés. On leur dira, après ce changement heureux : « Vous étiez ténèbres, et vous êtes « maintenant lumière dans le Seigneur [2]. » Quand vous étiez ténèbres, vous ne l'étiez pas dans le Seigneur ; depuis que vous êtes lumière, ce n'est pas en vous, c'est en lui que vous l'êtes. Qu'as-tu en effet que tu ne l'aies reçu [3] ?

Nos ennemis étant donc invisibles, il faut les attaquer invisiblement. On triomphe d'un ennemi visible en le frappant ; d'un invisible, en croyant. L'homme est un ennemi visible ; visibles aussi sont les coups qu'on lui porte. Le diable est l'invisible ennemi, aussi la foi est invisible, et c'est ainsi que la lutte est invisible contre d'invisibles ennemis.

6. Comment donc cet ancien se met-il en garde contre eux ? J'avais commencé de l'expliquer, puis il m'a fallu traiter avec quelques détails de la nature de ces ennemis. Maintenant que nous les connaissons, cherchons à nous défendre.

« Je louerai, j'invoquerai le Seigneur, et je « serai délivré de mes ennemis [4]. » Voilà ce qu'il te faut faire ; loue, invoque, mais c'est le Seigneur que tu dois louer, invoquer ; car si tu te

[1] Matt. XVI, 19. — [2] Jean, XI, 44, 17, 43, 44. — [3] Jean, XIII, 2. — [4] Ephes. IV, 27.

[1] Ephes. VI, 12. — [2] Ib. V, 8. — [3] I Cor. IV, 7. — [4] Ps. XVII, 4.

louais toi-même, tu n'échapperais pas à tes ennemis. Que dit en effet le Seigneur ? « Le sacrifice de louange est celui qui m'honorera, c'est « la voie par laquelle je manifesterai mon salut[1]. » Où est cette voie ? Dans le sacrifice de louange. N'en sors pas d'un pied. Restes-y, ne t'en éloigne pas ; ne t'écarte des louanges de Dieu ni d'un pied ni d'un pouce. Car en cherchant à t'en écarter et à te louer au lieu de louer Dieu, tu ne seras point délivré de tes ennemis ; c'est d'eux effectivement qu'il est écrit : « Près de la voie « ils m'ont caché des pièges[2]. » Quel que soit donc le bien que tu t'attribues, tu quittes la voie du salut. Et pourquoi t'étonner d'être séduit par l'ennemi, puisque tu te séduis toi-même ? Prête l'oreille à l'Apôtre : « S'estimer quelque chose, « quand on n'est rien, c'est se séduire soi-« même[3]. »

7. Considère donc cette confession du Seigneur. « Je vous confesse, mon Père, Seigneur du ciel « et de la terre. — Je vous confesse, » je vous loue. Je vous loue, je ne m'accuse pas. L'union de l'humanité avec le Verbe n'est-elle pas tout entière une grâce, une grâce incomparable, une grâce parfaite ? Sans la grâce, sans cette grâce unique qui devait faire du Christ une seule personne et la personne que nous connaissons, qu'a mérité cette humanité que nous voyons dans le Christ ? Ote cette grâce, le Christ sera-t-il autre chose qu'un homme, autre chose que toi ? Il a pris un âme, il a pris un corps, il a pris une humanité entière ; il se l'unit, il fait une même personne du Seigneur et du serviteur. Quelle grâce ! Je vois le Christ au ciel et sur la terre, au ciel et sur la terre en même temps ; et ce ne sont pas deux Christs, mais sur la terre et dans le ciel un seul et même Christ. Le Christ est dans le sein du Père et le Christ est dans le sein de la Vierge ; le Christ est sur la croix, le Christ est dans les enfers où il porte secours à plusieurs, et le Christ, le même jour, est en paradis avec le larron qui confesse. Comment aussi a mérité ce larron, si ce n'est pour avoir suivi la voie où le Très-Haut manifeste son salut ? Ah ! ne t'en écarte pas d'un pied. N'est-ce pas en s'accusant que le larron a loué Dieu et s'est acquis le bonheur ? Il espérait au Seigneur et lui disait : « Souvenez-vous de moi, Seigneur, lorsque vous « serez entré dans votre royaume. » Il envisageait ses iniquités et se serait estimé bienheureux de finir par obtenir son pardon. Mais à ces mots : « Souvenez-vous de moi : » quand ? « quand « vous serez entré dans votre royaume ; » le Seigneur répondit sans tarder : « En vérité je te « le déclare, aujourd'hui même tu seras avec « moi dans le paradis[1]. » Ainsi la miséricorde présentait ce qu'ajournait le malheur.

8. Prête donc l'oreille à cette confession du Seigneur : « Je vous confesse, mon Père, Seigneur « du ciel et de la terre. » Pourquoi vous confesser ? De quoi vous louer ? car il s'agit ici, je l'ai dit déjà, d'une confession de louange. « Parce que « vous avez caché ces choses aux sages et aux « prudents, et que vous les avez découvertes « aux petits. » Que signifie ceci, mes frères ? Comprenez-le par les paroles opposées à celles-ci. « Vous les avez découvertes aux petits, » dit le Sauveur, et non pas : vous les avez découvertes aux insensés et aux imprudents. « Vous les « avez cachées aux sages et aux prudents, et « vous les avez révélées aux petits. » Aux sages et aux prudents ridicules, aux arrogants qui revendiquent une fausse grandeur et qui n'ont que du vent, il oppose, non les insensés ni les imprudents, mais les petits. Quels sont ces petits ? Les humbles. Ainsi « vous avez caché ces choses « aux sages et aux prudents ; » aux sages et aux prudents, c'est-à-dire aux superbes, comme le fait entendre le Seigneur même en ajoutant : « Vous les avez découvertes aux petits. » Vous les avez donc cachées à ceux qui ne sont pas petits. Qu'est-ce à dire ? A ceux qui ne sont pas humbles. Or, qu'est-ce que n'être pas humble, si ce n'est être orgueilleux ?

O voie du Seigneur ! Ou elle n'était point tracée, ou elle était cachée, pour nous être un jour dévoilée. D'où viennent les transports du Sauveur ? De ce qu'elle a été découverte aux petits. Nous devons être petits ; car si nous voulons être grands, nous réputer prudents et sages, la lumière divine ne nous sera point montrée. Quels sont les grands ? Des sages et des prudents. Mais « en se disant sages ils sont devenus in-« sensés. » Pour trouver le remède, fais le contraire. Si tu es devenu insensé en te disant sage, pour devenir sage, dis-toi insensé. Mais dis-le, dis-le bien, dis-le du fond du cœur, car la réalité est conforme à ta parole. Et en le disant, ne le dis pas seulement devant les hommes et point devant Dieu. Car en ce qui te concerne, en ce qui t'appartient, tu n'es vraiment que ténèbres. Et qu'est-ce qu'être insensé, sinon avoir le cœur

[1] Ps. XLIX, 23. — [2] Ps. CXXXIX, 6. — [3] Gal. VI, 31.

[1] Luc. XXIII, 42, 43.

rempli de ténèbres? L'Apôtre s'écrie donc : « En « se disant sages, ils sont devenus insensés. » Qu'étaient-ils avant de se dire tels? « Leur cœur « impertinent était obscurci [1]. »

Dis donc que tu n'es pas la lumière; tout au plus es-tu l'œil, tu n'es pas la lumière. Que sert, sans lumière, d'avoir l'œil bon et ouvert? Dis donc que tu n'as pas en toi la lumière, et écrie-toi avec le Prophète : « C'est vous, Seigneur, « qui allumerez mon flambeau ; c'est vous, « Seigneur, qui » par votre lumière « éclairerez « mes ténèbres [2]. » Je n'ai à moi que ténèbres ; mais vous êtes la lumière qui dissipe les ténèbres, la lumière qui m'éclaire. Par moi je ne suis pas la lumière et je ne puis en emprunter qu'à vous.

9. Jean, l'ami de l'Époux, passait pour le Christ, on le prenait pour la lumière. « Il n'était pas la « lumière, mais pour rendre témoignage à la « lumière véritable. » Quelle est la lumière ? « La lumière véritable. » Quelle était la lumière véritable ? « Celle qui éclaire tout homme, » et conséquemment Jean lui-même, qui disait et confessait avec tant de raison : « Nous avons tous « reçu de sa plénitude [3]. » N'était-ce pas dire : « C'est vous Seigneur, qui allumerez mon flambeau ? » Une fois éclairé, il rendait témoignage ; oui, à cause des aveugles, ce flambeau rendait témoignage au jour. N'est-il pas un flambeau? « Vous avez envoyé vers Jean, dit le Sauveur, et « vous avez voulu, un moment, vous réjouir à « sa lumière ; il était un flambeau ardent et « luisant [1]. » Un flambeau, c'est-à-dire quelque chose d'allumé pour éclairer.

Ce qui peut s'allumer peut aussi s'éteindre. Pour ne pas s'éteindre, il faut se mettre à l'abri du vent de l'orgueil. Aussi « je vous confesse, « mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, « parceque vous avez caché ces choses aux sages « et aux prudents, » à ceux qui se croyaient lumière et n'étaient que ténèbres, et qui ne pouvaient être éclairés, parcequ'étant ténèbres ils se croyaient lumière. Pour ceux qui étant ténèbres aussi se confessaient ténèbres, c'étaient des petits et non des grands, des humbles et non des orgueilleux. Aussi avaient-ils droit de dire : « C'est vous, Seigneur, qui allumerez mon flambeau. » Ils se connaissaient, louaient le Seigneur et ne s'écartaient pas de la voie du salut. Ils louaient, ils invoquaient le Seigneur, et se trouvaient délivrés de leurs ennemis.

Tournons-nous vers le Seigneur, etc. [2].

[1] Rom. I, 22, 21. — [2] Ps. XVI 29. — [3] Jean, I, 8, 9 16.

[1] Jean, V, 33 35. — [2] Voir ci-dessus, Serm. I.

SERMON LXVIII.

LA SAGESSE DU SIÈCLE [1].

ANALYSE. — Quels sont les prudents et les sages à qui le Père n'a point révélé les vérités chrétiennes, la divinité de son Fils? Il y en a de deux sortes. Ce sont d'abord ceux qui en s'appliquant à l'étude de la créature ne se sont point élevés jusqu'à la connaissance du Créateur. Ce sont ensuite ceux qui après avoir connu Dieu ne l'ont point glorifié par une humble soumission, mais se sont laissés aller aux vaines fumées de l'orgueil.

1. Nous avons entendu le Fils de Dieu s'écrier: « Je vous confesse, mon Père, Seigneur du ciel « et de la terre. » Pourquoi le confesse-t-il ? De quoi le loue-t-il ? « Parce que, dit-il, vous avez « caché ces choses aux sages et aux prudents et « que vous les avez découvertes aux petits. » Quels sont ces sages et ces prudents? Quels sont ces petits ? Quelles sont les vérités cachées aux sages et aux prudents, révélées aux petits?

Le Sauveur nomme ici sages et prudents ceux dont Paul a dit : « Où est le sage ? Où est le « Scribe? Où est l'investigateur de ce siècle? Dieu « n'a-t-il pas convaincu de folie les sages de ce « monde [1] ? » Cherches-tu néanmoins à savoir encore quels sont ces derniers? Ce sont peut-être ces esprits qui ont beaucoup parlé de Dieu pour en dire des faussetés, qui enflés de leurs connaissances n'ont pu s'élever jusqu'à la connaissance de Dieu, et ont vu Dieu, dont la nature est incompréhensible, dans l'air, dans l'éther, dans le soleil, ou dans quelqu'autre partie distinguée de l'univers. En contemplation devant la grandeur, la beauté et la force des créatures, ils se sont arrêtés là sans découvrir le Créateur.

[1] Matt. XI, 25.

[1] I Cor. I, 20.

2. Voici leur condamnation dans ces paroles du livre de la Sagesse : « S'ils ont eu assez de « force pour connaître l'univers, comment n'en « ont-ils pas trouvé le Maître plus facilement [1]? » Leur crime est d'avoir consumé leur temps, leurs travaux et leurs raisonnements à sonder et pour ainsi dire à mesurer la créature; ils ont étudié la marche des astres, la distance respective des étoiles, la route des corps célestes, et à l'aide de certains calculs ils sont parvenus à connaître et à prédire les éclipses de soleil et de lune avec une telle précision, qu'elles arrivent à l'époque, au jour, à l'heure, de la manière et selon les dimensions qu'ils ont annoncées d'avance. Il faut pour cela beaucoup de travail et de pénétration; mais en cherchant si loin le Créateur, ils ne l'ont pas trouvé, car il était près d'eux-mêmes; et s'ils l'avaient trouvé, c'est qu'ils l'auraient eu dans leurs cœurs. Si donc ils ont pu découvrir ainsi les rapports des astres, la mesure des temps, savoir et prédire les éclipses, n'est-ce pas à bon droit, n'est-ce pas avec une souveraine justice qu'ils sont accusés de n'avoir pas connu, pour avoir négligé de le chercher, Celui qui a formé et ordonné tous ces êtres?

Pour toi ne t'inquiète pas beaucoup si tu ignores les courbes que décrivent les astres et les relations réciproques des corps célestes et des corps terrestres. Contemple la beauté du monde et loue les desseins du Créateur. Contemple et aime Celui qui t'a fait. Sois surtout fidèle à ce point : Aime Celui qui t'a fait, parce-qu'il t'a fait à son image pour l'aimer.

3. Mais s'il est étonnant qu'à ces sages occupés de la créature, qu'à ces sages qui ont cherché le Créateur avec négligence et sans pouvoir le trouver, aient été cachées les vérités dont parlait le Christ quand il disait : « Ces choses ont été « cachées aux sages et aux prudents; » il est plus étonnant encore que des sages et des prudents se soient rencontrés qui aient pu connaître Dieu. « La colère de Dieu, est-il écrit, éclate du « ciel sur l'impiété et l'injustice de ces hommes « qui retiennent la vérité dans l'injustice. » Quelle est cette vérité qu'ils retiennent dans l'injustice? « C'est que ce qui est connu de Dieu est « manifeste en eux. » Manifesté par quel moyen? Le voici : « Dieu le leur a manifesté. » Mais comment le leur a-t-il manifesté, puisqu'il ne leur a pas donné sa loi? Comment? « En effet, « ses perfections invisibles, rendues compréhen« sibles, depuis la création du monde, par les « choses qui ont été faites, sont devenues visi« bles. »

Il y eut donc des hommes, qu'il ne faut comparer ni à Moïse, le serviteur de Dieu, ni à ces nombreux prophètes qui contemplaient et saisissaient ces merveilles avec le secours de l'Esprit-Saint, de cet Esprit qu'ils avaient puisé à longs traits avec leur foi et leur piété, et dont ils s'étaient nourris intérieurement; il y eut, dis-je, des hommes différents qui purent s'élever par le moyen de la créature à la connaissance du Créateur et dire des œuvres de Dieu : Voilà ce qu'il a fait, ce qu'il gouverne, ce qu'il maintient; et après avoir tout créé il remplit tout de sa présence. Ils ont pu tenir ce langage; car c'est d'eux que saint Paul rappelle le souvenir dans les Actes des Apôtres. Après avoir dit que nous avons en Dieu la vie, le mouvement et l'existence, comme il parlait à ces Athéniens parmi lesquels avaient vécu ces savants illustres, l'Apôtre ajoute aussitôt : « Ainsi que l'ont dit quelques-uns d'entre « vous. » Or ce qu'ils ont dit n'est pas de peu d'importance, c'est que « nous avons en Dieu la « vie, le mouvement et l'existence. [1] »

4. D'où vient donc qu'ils ne faut pas les comparer aux prophètes, et qu'ils sont justement blâmés et accusés? Ecoute les paroles de l'Apôtre que j'avais commencé de rapporter : « La colère de « Dieu éclate du haut du ciel sur toute l'impiété, » sur l'impiété de ceux mêmes qui n'ont pas reçu la loi : « sur toute l'impiété et sur l'injustice de « ces hommes qui retiennent la vérité dans l'injustice. » Quelle vérité? « Que ce qui est connu « de Dieu est manifeste en eux. » Qui l'a rendu manifeste? « Car Dieu le leur a manifesté. » Comment? « Ses perfections invisibles, rendues « compréhensibles, depuis la création du monde, « par les choses qui ont été faites, sont devenues « visibles, aussi bien que son éternelle puissance « et sa divinité. » Pourquoi les a-t-il manifestées? « Afin que ces hommes soient inexcusables. » Mais en quoi sont-ils coupables, s'il a voulu les rendre inexcusables? « En ce que connaissant « Dieu ils ne l'ont point glorifié comme Dieu. »

5. Que dites-vous : « Ils ne l'ont point glorifié « comme Dieu? — Ils ne lui ont point rendu « grâces. » — Glorifier Dieu, c'est donc lui rendre grâces? — Sans aucun doute. Qu'y a-t-il de pire que l'ingratitude envers Dieu dans un être qui est créé à son image et qui le connaît? Oui

[1] Sag. XIII, 9.

[1] Act. XVII, 28.

sûrement, glorifier Dieu, c'est lui rendre grâces. Les fidèles savent en quel lieu et à quel moment on dit : *Rendons grâces au Seigneur notre Dieu*. Or qui rend grâces à Dieu, sinon celui qui élève son cœur vers le Seigneur ? Aussi ces hommes déclarés inexcusables sont réellement coupables, parceque connaissant Dieu ils ne l'ont pas glorifié comme Dieu ni ne lui ont rendu grâces. Et qu'est-il arrivé ? « Ils se sont évanouis dans « leurs pensées. » Pourquoi se sont-ils évanouis, sinon pour avoir été orgueilleux? La fumée aussi s'évanouit en montant, et le feu brille et chauffe d'autant plus qu'il s'alimente plus près de terre. « Il se sont évanouis dans leurs pensées, et leur « cœur insensé s'est obscurci. » Quoique plus élevée que le feu, la fumée n'est-elle pas noire ?

6. Considère enfin ce qui suit, voici le point capital : « En se disant sages, ils sont devenus « fous[1]. » Ils se sont arrogé ce qu'ils avaient reçu de Dieu, et Dieu leur a repris ses dons. Il s'est caché à ces orgueilleux, lui qui s'était révélé clairement à eux pendant qu'ils cherchaient le Créateur dans la créature.

Le Sauveur dit avec raison : « Vous avez caché « ces choses aux sages et aux prudents; » soit à ceux qui dans leurs investigations multipliées et leurs actives recherches sont parvenus à connaître la créature mais nullement le Créateur ; soit à ceux qui connaissant Dieu ne l'ont pas glorifié comme Dieu, ne lui ont pas rendu grâces et n'ont pu le voir qu'imparfaitement et sans utilité, à cause de leur orgueil. « Vous avez donc caché ces choses aux sages et aux prudents, et vous les avez révélées aux petits. » A quels petits? Aux humbles. « Sur qui repose mon « Esprit ? Sur l'homme humble et paisible qui « redoute mes paroles[1]. » Pierre a redouté ces paroles; elles n'ont pas été redoutées par Platon. Conserve donc, pécheur, ce qu'a perdu le grand philosophe. « Vous avez caché ces choses aux « sages et aux prudents, et vous les avez décou- « vertes aux petits. » Vous les avez cachées aux superbes et révélées aux humbles.

Quelles sont ces choses? Quand le Sauveur parlait ainsi, il n'avait en vue ni le ciel ni la terre ; il ne les montrait pas du doigt en tenant ce langage. Qui ne voit en effet le ciel et la terre? Les bons les voient comme les méchants; car Dieu fait lever son soleil sur les méchants comme sur les bons[2]. Quelles sont donc ces vérités? C'est que « toutes choses m'ont été données par « mon Père[3].

[1] Rom. I, 18-22.

[1] Isaïe LXVI, 2. — [2] Matt. V, 45. — [3] Ib. XI, 27.

SERMON LXIX.

LA VUE DE DIEU ET L'HUMILITÉ [1].

Analyse. — Après avoir établi que les fondations d'un édifice doivent être d'autant plus profondes que l'édifice lui-même doit être plus élevé, saint Augustin en conclut que nous devons travailler beaucoup à nous humilier, car nous sommes appelés à voir Celui qui nous voit, à vivre dans son intimité. En vain plusieurs s'imaginent que Dieu ne nous regarde ni ne s'intéresse à nous. Dieu nous voit, Dieu veille sur nous lors même que nous sommes pécheurs, et notre consolation doit être de nous réfugier maintenant dans ses bras, en attendant que nous le contemplions face à face. Afin de nous rendre dignes de cette vocation sublime, affermissons-nous de plus en plus dans l'humilité.

1. L'Evangile nous a montré le Seigneur transporté en esprit et disant à Dieu son Père : « Je « vous confesse, mon Père, Seigneur du ciel et « de la terre, parce que vous avez caché ces cho- « ses aux sages et aux prudents et que vous les « avez révélées aux petits. Oui, mon Père, car « il vous a plu ainsi. Toutes choses m'ont été « données par mon Père, et nul ne connaît le « Fils, si ce n'est le Père, comme nul ne connaît « le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils « aura voulu le révéler. » Nous avons de la peine à crier et vous à écouter. Donc entendons Celui qui dit en continuant : « Venez à moi, vous, « tous qui êtes dans la peine. » Pourquoi en effet sommes-nous tous dans la peine? N'est-ce point parce que nous sommes des hommes mortels, fragiles, infirmes et chargés de ces corps de boue qui se froissent les uns les autres? Mais s'ils se trouvent ici trop à l'étroit, élargissons l'éten-

[1] Matt. XI, 28, 29.

due de notre charité. Pourquoi dire : « Venez à « moi, vous tous qui souffrez? » N'est-ce pas afin de nous donner le moyen de n'être plus dans la peine? Aussi voyez la promesse qui vous est faite aussitôt. Le Sauveur appelle à lui ceux qui sont dans la peine. Ils pourraient demander quelle récompense leur est offerte. « Et je vous soulagerai, » dit le Seigneur.

2. « Prenez mon joug sur vous et apprenez de « moi; » non pas à construire l'univers, non pas à créer tout ce qui est visible ou invisible, non pas à faire des miracles dans ce monde ni à y ressusciter des morts; apprenez « que je suis « doux et humble de cœur. » Tu veux devenir grand, commence par être petit. Tu songes à élever un haut bâtiment, pense d'abord à lui donner pour fondement l'humilité. Plus on veut exhausser une construction, plus important doit être un édifice, plus aussi le fondement doit être profond. On s'élève en construisant une demeure, on s'abaisse en creusant les fondations. Aussi peut-on dire que la maison descend avant de monter, et que le grandeur ne vient qu'après l'humiliation.

3. Quel est le faîte de l'édifice que nous entreprenons de construire? Jusqu'où doit s'en élever le comble? Je m'empresse de le dire : c'est jusqu'à la vue de Dieu. Vous voyez donc quelle grandeur, quelle élévation il y a à voir Dieu. Ah! celui qui désire ce bonheur saisit ce que je dis et ce qu'il entend. Il nous est promis de voir Dieu, de voir le vrai Dieu, le Dieu suprême : car notre félicité est de voir ce Dieu qui nous voit. Les adorateurs des faux dieux les voient facilement. Mais que voient-ils? Ceux qui ont des yeux et qui ne voient pas. A nous, au contraire, il est promis de voir le Dieu vivant et voyant. Cette promesse doit nous enflammer du désir de contempler Celui dont il est dit dans l'Ecriture : « Celui qui a formé « l'oreille n'entendra-t-il pas? Celui qui a fait « l'œil ne verra-t-il point? » Quoi! lui qui t'a donné le moyen d'entendre, n'entend pas? Lui qui t'a créé la puissance de voir, ne voit point? Aussi ces paroles du psaume sont à bon droit précédées de celles-ci : « Comprenez donc, vous « qui êtes insensés parmi le peuple; ô stupides, « devenez enfin sages [1]. »

Beaucoup en effet commettent la mal en s'imaginant que Dieu ne les voit point. Il leur serait difficile de croire qu'il n'en a pas le pouvoir, mais il n'en a pas la volonté, disent-ils. Il est très-peu d'hommes assez impies pour qu'on puisse leur appliquer ces mots : « L'insensé a « dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu [1]. » Une telle folie est rare. La grande piété ne se rencontre pas souvent; ainsi en est-il de l'impiété profonde. Mais voici ce que le vulgaire répète fréquemment : Dieu s'occupe bien à l'heure qu'il est de savoir ce que je fais chez moi? Il prend bien souci de ce que je veux faire sur ma couche? — Quel langage? « Comprenez, vous, « qui êtes insensés parmi le peuple; ô stupides, « devenez enfin sages! » Comment, parce que tu n'es qu'un homme, parceque il t'en coûte de connaître tout ce qui se fait dans ta maison, de surveiller toutes les paroles et toutes les actions de tes serviteurs, tu te figures que Dieu se fatiguerait également à t'observer? S'est-il fatigué à te créer? Celui qui t'a donné la vue n'arrêtera pas la sienne sur toi? Quand tu n'étais pas, il t'a donné l'existence; et maintenant que tu l'as reçue, il ne ferait aucune attention à toi? Ne nomme-t-il point ce qui n'est pas comme ce qui est [2]? Ne te fais donc pas illusion. Bon gré, malgré toi, Dieu te regarde et tu ne saurais te soustraire à sa vue. Si tu montes au ciel, il y est; si tu descends aux enfers, tu l'y trouves [3]. Tu te fatigues à ne vouloir pas renoncer au crime et à chercher à n'être pas vu de Dieu. Quel supplice! Tu veux chaque jour faire le mal et tu t'imagines n'être pas vu! Ecoute donc l'Ecriture : « Celui qui a formé l'oreille n'entendra pas? Celui « qui a fait l'œil ne verra pas? » Comment parvenir à dérober tes iniquités aux regards de Dieu? et quelle rude entreprise si tu ne veux pas y renoncer!

4. Prête l'oreille à la voix du Seigneur : « Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez. » Est-ce mettre fin à la fatigue que de prendre la fuite? Quoi! tu veux fuir loin de Dieu plutôt que de t'enfuir vers lui! Sache où tu dois fuir et prends ton élan. Et s'il est impossible de s'éloigner de Dieu, puisqu'il est présent partout; avance-toi vers lui, puisqu'il est tout près, puisqu'il est au même lieu que toi. Fuis dans cette direction. En vain d'ailleurs tu t'élèves jusqu'aux cieux, il y est; en vain descends-tu jusqu'aux enfers, il y est encore; quelques déserts que tu parcoures, partout se trouve Celui qui a dit : « Je remplis « le ciel et la terre [4]. » Si donc il remplit le ciel et la terre, s'il est impossible d'aller où il n'est pas, pourquoi t'épuiser? jette-toi dans son sein

[1] Ps. XCIII, 9, 8.

[1] Ps. XIII, 1. — [2] Rom. IV, 17. — [3] Ps. CXXXVIII, 8. — [4] Jerem. XXIII, 24.

si près de toi, pour ne pas sentir les rigueurs de son terrible avènement, Compte qu'en vivant saintement tu parviendras à voir cet incorruptible témoin de tes désordres. Malgré ces désordres il peut te voir, tu ne saurais le voir toi-même, tandis qu'en pratiquant la vertu, tu le verras comme tu es vu de Lui. S'il t'a regardé avec tant de compassion pour t'appeler malgré ton indignité, avec quelle tendresse plus grande te contemplera-t-il quand il couronnera tes mérites?

Sans connaître encore le Seigneur, Nathanaël lui disait : « D'où me connaissez-vous? — Je t'ai « vu lorsque tu étais sous le figuier, » répondit-il [1]. Le Christ te voit à l'ombre où tu es et il ne te verrait pas dans sa lumière? Que signifie en effet : « Lorsque tu étais sous le figuier, je t'ai « vu? » Quel est le sens, le sens mystique de ces mots? Rappelle-toi le peché originel d'Adam, en qui nous mourons tous. Après sa première faute, le coupable se fit une ceinture de feuilles de figuier [2], montrant ainsi à quelle honte le péché

[1] Jean, I 48. — [2] Gen. III 7.

l'avait conduit. Telle est, hélas! la source de notre origine; nous naissons dans une chair de péché, que peut seule guérir la ressemblance de cette chair criminelle. Aussi Dieu a-t-il envoyé son Fils prendre une chair semblable à celle du péché [1]. Il est venu de cette chair, mais il n'est pas venu comme nous. La Vierge l'a conçu non pas avec concupiscence, mais par la foi. Il est descendu en elle, mais il était avant elle. Il l'a choisie après l'avoir créée, mais il l'avait créée digne de son choix. Sans lui ôter l'intégrité, il lui a donné la fécondité. C'est ainsi que venu vers toi sans la passion que dérobent les feuilles de figuier,il t'a vu sous cet arbre. Puisqu'il t'a vu dans sa miséricorde, dispose-toi à le contempler dans sa grandeur. Quelle haute destinée! Songe donc à t'asseoir sur un bon fondement. Quel fondement, diras-tu? Apprends de lui qu'il est doux et humble de cœur. Creuse en toi ce fondement d'humilité et tu t'élèveras au faîte de la charité.

Tournons-nous vers le Seigneur, etc. [2].

[1] Rom. VIII, 3. — [2] Voir ci-dessus, Serm. I.

SERMON LXX.

DOUCEUR DU JOUG DIVIN [1].

ANALYSE. — Le Seigneur dit que son joug est doux. Tout, au contraire, ne semble-t-il pas nous enseigner qu'il est dur et pesant? — On voit partout des hommes se livrer avec bonheur aux plus rudes travaux, tandis que d'autres s'en trouvent accablés. Les premiers souffrent facilement parce qu'ils aiment, et les derniers difficilement parce qu'ils n'aiment pas. C'est aussi l'amour qui rend doux le joug de Jésus-Christ et son fardeau léger.

1. Plusieurs s'étonnent, mes frères, d'entendre dire au Seigneur : « Venez à moi, vous tous qui « fatiguez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous et apprenez « de moi que je suis doux et humble de cœur, « et vous trouverez du repos pour vos âmes; « car mon joug est doux et mon fardeau léger. » Ceux qui sans frémir se sont courbés sous ce joug et qui ont avec une docilité parfaite présenté leurs épaules à ce fardeau, leur semblent tourmentés et éprouvés par tant de difficultés dans ce siècle, qu'ils les considèrent comme étant appelés, non pas du travail au repos, mais du repos au travail, l'Apôtre disant lui-même : « Tous ceux qui veulent vivre pieusement en « Jésus-Christ souffriront persécution [2]. » Comment donc, s'écrie-t-on, le joug du Seigneur serait-il doux et son fardeau léger, puisque porter ce joug et ce fardeau n'est autre chose que de vivre pieusement en Jésus-Christ? Comment aussi le Sauveur dit-il : « Venez à moi, « vous tous qui fatiguez et qui êtes chargés, et je « vous soulagerai? » Ne devrait-il pas dire au contraire : Vous qui êtes en repos, venez travailler? Ainsi trouva-t-il en repos les ouvriers qu'il loua et qu'il envoya à sa vigne pour y porter le poids de la chaleur [1]. Et sous ce joug si doux, sous ce fardeau si léger, l'Apôtre nous dit encore : « Montrons-nous en toutes choses comme des « ministres de Dieu par une grande patience dans « les tribulations, dans les nécessités, dans les « angoisses, sous les coups [2]. » Ailleurs encore,

[1] Matt. XI, 28-30. — [2] II Tim. III 12.

[1] Matt. XX 3-7. — [2] II Cor. VI, 4.

dans la même Epître : « Cinq fois j'ai reçu des « Juifs quarante coups de fouet moins un ; j'ai « été trois fois déchiré de verges, lapidé une « fois ; trois fois j'ai fait naufrage, j'ai été un « jour et une nuit au fond de la mer [1]. » Combien d'autres dangers encore qu'il est facile d'énumérer, mais que l'on ne saurait affronter qu'avec l'aide de l'Esprit-Saint !

2. L'Apôtre ressentait donc souvent et abondamment les travaux et les angoisses dont il parle : mais il était sans aucun doute soutenu par l'Esprit de Dieu ; et pendant que l'homme extérieur s'usait, cet Esprit renouvelait l'homme intérieur de jour en jour, il le comblait de saintes délices, lui faisait goûter ainsi le repos de l'âme ; et l'espoir du bonheur futur aplanissait toutes les aspérités de la vie, et relevait toutes les pesanteurs. Voilà comment le joug du Christ devenait doux et son fardeau léger. Paul allait même jusqu'à nommer *tribulation légère* toutes ces afflictions et toutes ces extrémités dont on ne saurait entendre le récit sans frémir. Ah ! son œil intérieur saisissait parfaitement à quel prix on doit acheter, dans le temps, cette vie future où l'on est exempt des éternelles souffrances des impies, et où l'on jouit sans inquiétude de l'éternelle félicité des justes.

On se laisse tailler et brûler les chairs afin d'échapper, par ces douleurs aigües, à d'autres douleurs qui ne sont pas éternelles, mais qui viennent d'un mal dont la durée se prolonge un peu plus. Dans l'espoir incertain d'obtenir un court et languissant repos sur la fin de ses jours, le soldat use sa vie au milieu des guerres les plus horribles ; exposé à passer plus d'années dans l'agitation et la fatigue que dans la paix et le repos. A quelles tempêtes, à quels écueils, à quelles affreuses et redoutables colères du ciel et de la mer ne s'exposent pas les négociants pour acquérir de volages richesses, des richesses d'où s'échapperont plus de dangers et de tempêtes qu'il n'en a fallu braver pour les acquérir ? A quelles chaleurs, à quels frimas, à quels périls ne s'exposent pas les chasseurs ? Chevaux, fossés, précipices, fleuves et bêtes sauvages, tout est pour eux plein de dangers. Comme ils souffrent la faim et la soif, comme ils se contentent des aliments les plus vils et de la plus insuffisante quantité, quand il s'agit de s'emparer d'un animal, dont parfois, malgré tout ce qu'ils endurent, la chair ne saurait être offerte sur leurs tables ! Il faut même le reconnaître, s'il leur arrive de prendre un sanglier ou un cerf, la pensée de l'avoir pris les flatte plus que le plaisir de le manger. A quels tourments et à quels coups ne sont pas exposés chaque jour les plus tendres enfants ? A combien de veilles, à combien de dures abstinences on les condamne dans les écoles, non pour les former à la sagesse, mais pour les préparer aux vaines richesses et aux vains honneurs, pour leur enseigner le calcul et les lettres, pour leur apprendre les détours trompeurs de l'éloquence !

3. Observons-le néanmoins : quand on n'aime pas on trouve tout cela difficile, et la difficulté disparaît quand on aime ; car l'amour rend léger, il ne laisse presque pas sentir ce qui est en soi lourd et accablant. Quelle fermeté donc, et quelle facilité bien plus grandes ne donne pas la charité pour faire en vue de l'éternelle béatitude ce que fait la concupiscence en vue de la misère présente ! Avec quelle aisance on endure toutes les peines temporelles pour échapper aux éternels châtiments et parvenir à l'éternel repos ! Ce n'est pas sans motif que ce Vaisseau d'élection s'écriait avec de si vifs transports : « Les « souffrances de ce temps ne sont point compa« rables à la gloire future qui sera révélée en « nous [1]. »

Voilà ce qui rend ce joug doux et ce fardeau léger. S'il en coûte au petit nombre de le prendre sur leurs épaules, l'amour le fait supporter à tous aisément. « A cause des paroles de vos lèvres, « dit le Psalmiste, j'ai gardé de dures voies [2]. » Mais ce qui est dur en soi, s'adoucit par l'amour. Aussi admirez la sage économie de la bonté divine. Elle veut qu'affranchi de la loi et déchargé par la grâce du poids de ces innombrables observances qui faisaient du joug divin un joug réellement lourd, quoiqu'il dût être tel pour les opiniâtres qui le portaient alors, l'homme intérieur qui se renouvelle de jour en jour [3], trouve allégées par la joie intérieure, par la facilité de pratiquer la foi pure, l'espérance qui soutient et la sainte charité, toutes les vexations produites contre l'homme extérieur par le prince rebelle qui a été mis dehors. Rien ne pèse moins à la bonne volonté que cette volonté même, et Dieu s'en contente.

Quelles que soient donc les persécutions du monde, c'est avec une incontestable vérité que les Anges s'écrièrent après la naissance tempo-

[1] II Cor. XI, 24, 25.

[1] Rom. VIII, 18. — [2] Ps. XVI, 4. — [3] II Cor. IV, 16.

relle du Seigneur : « Gloire à Dieu au plus haut « des cieux, et, sur la terre, paix aux hommes « de bonne volonté ; » car l'Enfant nouveau-né n'apportait qu'un joug doux et un fardeau léger ; d'ailleurs, comme s'exprime l'Apôtre : « Dieu « est fidèle, il ne souffre pas que nous soyons « tentés au dessus de nos forces ; mais il nous « fait tirer profit de la tentation même, afin que « nous puissions persévérer [1]. »

[1] I Cor. x, 13.

SERMON LXXI.

DU PÉCHÉ CONTRE LE SAINT-ESPRIT [1].

ANALYSE. — Saint Augustin explique d'abord que le péché contre le Saint-Esprit, déclaré irrémissible par Notre-Seigneur lui-même, n'est autre chose que l'impénitence finale, il expose ensuite pour quel motif l'impénitence finale est nommée spécialement péché contre le Saint-Esprit. — I. Saint Augustin explique d'abord les paroles de Notre-Seigneur qui précèdent la phrase relative au péché irrémissible contre l'Esprit-Saint. Il constate ensuite que par ce péché irrémissible il est impossible d'entendre tous les péchés commis contre le Saint-Esprit. Il faut donc, continue-t-il, y voir quelque péché particulier commis contre l'Esprit-Saint, ce qui s'accorde parfaitement avec le texte des Évangélistes et avec le langage ordinaire de l'Écriture. Or le Saint-Esprit étant le lien qui unit les fidèles entre eux, comme il est l'Esprit commun et au Père et au Fils, c'est lui qui efface les péchés par la pénitence, et qui répand la charité dans les cœurs, et pécher contre lui d'une manière irrémissible c'est s'obstiner dans l'impénitence finale; mais ce n'est pas, comme l'ont imaginé quelques hérétiques, une preuve que le Saint-Esprit soit plus grand que le Père ou que le Fils. — II. Mais le Père et le Fils ne remettent-ils pas les péchés comme le Saint-Esprit ? Ils y contribuent sans aucun doute, comme le Fils et l'Esprit-Saint contribuent aux actes particulièrement attribués au Père, comme le Père et le Saint-Esprit contribuent aux actions propres du Fils. Si donc la rémission des fautes est spécialement l'œuvre du Saint-Esprit, c'est que l'Esprit-Saint anime l'Église qui seule a reçu ce pouvoir. Aussi les textes sacrés relatifs à cette grave question contribuent tous à démontrer que le péché irrémissible contre le Saint-Esprit n'est autre chose que l'impénitence finale.

1. Cette lecture de l'Évangile soulève une grande question. Nous sommes, pour ce qui nous concerne, incapables de la résoudre, mais nous en deviendrons capables si nous pouvons recevoir ou saisir le secours de Dieu.

Considérez donc d'abord l'importance de ce sujet, et lorsque vous en verrez le fardeau peser sur nos épaules, vous unirez vos prières à nos efforts, et en venant à notre aide, la grâce divine portera l'édification dans vos âmes.

On venait de présenter au Seigneur un démoniaque aveugle et muet : le Seigneur l'avait guéri ; il parlait, il voyait, tout le monde était saisi d'admiration et on disait : « N'est-ce point là le Fils « de David ? Or les Pharisiens, entendant cela, « répliquaient : Celui-ci ne chasse les démons « que par Béelzébud, le prince des démons. Mais « Jésus, connaissant leurs pensées, leur dit : Tout « royaume divisé contre lui-même sera ruiné, « et toute ville ou maison divisée contre elle même « ne subsistera plus. Que si Satan est divisé contre « Satan, comment subsistera-t-il ? » Ce raisonnement avait pour but de montrer que, d'après leur propre aveu, les Pharisiens, en ne croyant pas au Sauveur, avaient pris le parti de rester dans le royaume de Satan, et que ce royaume divisé contre lui-même, ne pouvait que tomber. Choisissez, Pharisiens, ce que vous voudrez. Si Satan ne peut chasser Satan, vous ne sauriez trouver à dire quoi que ce soit contre le Seigneur ; et si Satan peut chasser Satan, prenez plus vite encore vos précautions et quittez cet empire, menacé de tomber, par ses divisions mêmes.

2. Par qui donc le Christ Notre-Seigneur chasse-t-il les démons ? Écartez ici toute idée du prince des démons, soyez attentifs aux paroles suivantes : « Et si moi, dit Jésus, je chasse les démons par « Béelzébud, par qui vos enfants les chassent-ils ? « Aussi seront-ils eux-mêmes vos juges. » Il appliquait ceci à ses disciples, issus de ce peuple ; ah ! ces disciples de Notre-Seigneur savaient parfaitement que ce bon Maître ne leur avait point enseigné des actes coupables pour chasser les démons au nom du prince des démons. « Aussi, « poursuit-il, seront ils eux-mêmes vos juges. » *Eux-mêmes*, observe-t-il, eux-mêmes, ce qu'il y a de bas et de méprisable en ce monde, eux en qui se révèle, non pas la fourberie et la méchanceté, mais la simplicité sainte de ma vertu, ils sont mes témoins et ils seront vos juges. Il ajoute : « Mais si je chasse les démons par « l'Esprit de Dieu, le royaume de Dieu est donc « parvenu jusqu'à vous. » Qu'est-ce à dire ? « Si

[1] Matt. XII, 22-32.

« je chasse les démons par l'Esprit de Dieu, » et si vos enfants initiés par moi, non pas à des pratiques perverses, mais à la simplicité de la foi, ne peuvent les chasser autrement, c'est une preuve incontestable que parmi vous est arrivé ce royaume de Dieu, qui renverse le trône du diable avec lequel vous tombez vous-mêmes.

3. Il avait dit : « Par qui vos enfants les chas- « sent-ils ? » Afin donc de montrer que c'est par la grâce et non par leur propre mérite, il ajoute : « Comment d'ailleurs peut-on entrer « dans la maison du fort et enlever ce qu'il « possède, si auparavant on ne lie le fort ? C'est « alors qu'on dépouillera sa demeure. » En d'autres termes : « vos enfants eux-mêmes, » ces enfants qui déjà ont cru ou qui croiront en moi et qui chassent les démons, non pas au nom du prince des démons, mais par la simplicité et la sainteté ; ces enfants qui étaient assurément ou qui peut-être sont encore ce que vous êtes, c'est-à-dire des impies et des pécheurs et conséquemment des habitants de la demeure du diable, les instruments du démon; comment pourraient-ils échapper à la dure tyrannie que le règne de l'iniquité lui permettait d'exercer sur eux, si je ne l'étreignais sous les chaînes de ma justice, si je ne lui enlevais ses vaisseaux, des vaisseaux de colère, pour en faire des vaisseaux de miséricorde?

Tel est aussi le reproche que le saint Apôtre adresse aux superbes qui se glorifient en quelque sorte de leurs mérites. « Qui donc te distingue ? » leur dit-il : qui te distingue, soit de la masse de perdition issue d'Adam, soit des vaisseaux de colère? Ne dis pas que c'est ta justice : « Qu'as-tu « en effet que tu ne l'aies reçu [1] ? » Aussi disait-il encore de lui-même : « Nous étions par na- « ture enfants de colère comme les autres [2]. » Au moment donc où il persécutait l'Église, la blasphémait, l'outrageait et cédait, comme il l'avoue, aux entrainements de la méchanceté et de l'envie [3], l'Apôtre était aussi un vase d'ignominie dans la demeure de ce fort cruel. Mais Celui qui a su enchaîner le fort a su lui enlever encore ce vase de perdition et en faire un vase d'élection.

4. Aux incrédules et aux impies, ennemis du nom chrétien, il fallait ôter ensuite la pensée que les hérésies diverses et que les schimes de ces malheureux qui rassemblent au nom du Christ des bandes d'hommes perdus, divisent aussi le royaume du Christ contre lui-même. C'est pourquoi le Sauveur continue : « Qui n'est pas avec « moi, est contre moi, et qui ne recueille pas « avec moi, dissipe. » Il ne dit pas : Qui n'est pas à l'ombre de mon nom ou de mon sacrement ; mais : « Qui n'est pas avec moi, est contre moi. » Il ne dit pas non plus : Qui ne recueille pas à l'abri de mon nom, mais : « Qui ne recueille pas « avec moi, dissipe. » Ainsi donc, le royaume du Christ n'est pas divisé contre lui-même ; seulement, il est des hommes qui travaillent à diviser ce que le Christ a acheté au prix de son sang. « Le Seigneur connaît effectivement ceux qui « sont à lui, et quiconque invoque son nom, « doit s'éloigner, dit-il, de toute iniquité [1]. » En vain implore-t-on le nom du Christ, on n'est pas de son royaume, si l'on n'évite toute iniquité.

Voici quelques exemples : l'esprit d'avarice et l'esprit de débauche sont divisés, puisque l'un retient tandis que l'autre dissipe, et ces deux esprits règnent dans l'empire du diable. On voit chez les idolâtres l'esprit de Junon et celui d'Hercule également opposés entre eux ; tous deux néanmoins appartiennent aussi au même empire. Il en est de même des païens et des juifs, ennemis du Christ ; des Ariens et des Photiniens, hérétiques les uns et les autres ; des Donatistes et des Maximianistes, également hérétiques ; de tous les vices et de toutes les erreurs des mortels : si contraires et si opposés qu'ils soient entre eux, tous font partie du royaume du démon ; aussi ce royaume ne tiendra pas. Au contraire, le juste et l'impie, le fidèle et l'incrédule, le catholique et l'hérétique sont à la vérité divisés entre eux, mais il n'appartiennent pas également au royaume du Christ : « Le « Seigneur connaît ceux qui sont à lui. » Qu'on ne présume pas du nom que l'on porte ; et pour trouver un appui dans le nom du Seigneur, « que « celui qui l'invoque s'écarte de toute iniquité. »

5. Mais s'il y avait, dans ces paroles évangéliques, quelques difficultés qu'il me semble avoir éclaircies, avec l'aide du Seigneur ; il y en avait certes moins que dans les paroles suivantes : « C'est pourquoi je vous le déclare : Tout péché « et tout blasphème contre l'Esprit ne sera point « remis. Et quiconque aura dit un mot contre le « Fils de l'homme, il lui sera remis ; mais si « c'est contre l'Esprit-Saint, il ne lui sera remis « ni dans ce siècle ni dans le siècle à venir. »

[1] I Cor. IV, 7. — [2] Ephés. II, 3. — [3] I Tim. 13.

[1] II Tim. II, 19.

Que deviendront alors ceux que l'Église désire s'attacher ? Leur promet-on vainement la rémission des péchés, s'ils se corrigent et laissent tous leurs égarements ? Qui d'entre eux, hélas ! n'est convaincu d'avoir parlé contre l'Esprit-Saint, avant de devenir chrétien ou catholique ?

Les païens d'abord, les adorateurs des idoles et des faux dieux, en attribuant aux arts magiques les miracles du Christ Notre-Seigneur, ne ressemblent-ils pas à ceux qui l'accusaient de ne chasser les démons qu'au nom du prince des démons, et en blasphémant chaque jour contre nos pratiques de sanctification, font-ils autre chose que de blasphémer contre le Saint-Esprit? Et les Juifs qui reprochèrent au Seigneur ce qui a fait le commencement de ce discours, ne parlent-ils pas encore aujourd'hui contre le Saint-Esprit, puisqu'ils soutiennent qu'il n'est pas dans les chrétiens, comme leurs prédécesseurs soutenaient qu'il n'était pas dans le Christ ? Ceux-ci en effet n'outragèrent point le Saint-Esprit en niant son existence, ni en prétendant qu'il n'était qu'une simple créature ou qu'il fût incapable de chasser les démons; il ne se permirent contre lui ni ces injures ni rien de semblable. Les Sadducéens, à la vérité, niaient le Saint-Esprit, mais à l'encontre de cette hérésie, les Pharisiens soutenaient son existence [1]; ils prétendaient seulement qu'il n'était point avec Jésus-Christ Notre-Seigneur, c'est pourquoi ils l'accusaient de chasser les démons au nom du prince des démons, quoiqu'il les chassât réellement au nom de l'Esprit-Saint. D'où il suit qu'en reconnaissant le Saint-Esprit, mais en niant qu'il soit dans le corps du Christ, c'est-à-dire dans son Église unique, car il n'y a qu'une seule Église, l'Église catholique, les juifs et les hérétiques qui l'admettent, ressemblent assurément à ces Pharisiens qui tout en reconnaissant alors le Saint-Esprit, le refusaient à Jésus-Christ, dont la puissance à chasser les démons était attribuée par eux au prince des démons.

Je ne parle parle pas de certains hérétiques qui considèrent le Saint-Esprit non pas comme Créateur mais comme créature : tels sont les Ariens, le Eunomiens, les Macédoniens ; ou qui le nient par là même qu'ils nient la Trinité, affirmant qu'il n'y a que Dieu le Père, et qu'il prend quelquefois le nom de Fils et parfois le nom de d'Esprit-Saint : tels sont les Sabelliens, appelés par quelques uns *Patripassiens*, parcequ'ils attribuent la *passion* au Père ; en niant que le Père ait un Fils ils nient aussi l'existence du Saint-Esprit. Les Photiniens également, en ne reconnaissant que Dieu le Père, et en ne voyant dans le Fils que la nature humaine, nient aussi d'une manière absolue l'existence de la troisième personne, du Saint-Esprit.

6. Il est donc évident que les païens, que les juifs et que les hérétiques blasphèment contre le Saint-Esprit. Faut-il pour cela les abandonner, les désespérer, puisqu'il est écrit d'une manière irrévocable qu'il « ne sera pardonné ni dans ce « siècle ni dans le siècle à venir à quiconque aura « dit une parole contre l'Esprit-Saint ? » Faut-il ne regarder comme exempts de ce crime affreux que ceux qui sont catholiques depuis leurs plus jeunes années ? Ceux en effet qui ont ajouté foi à la parole de Dieu pour se faire catholiques, ont quitté les rangs des païens, des juifs ou des hérétiques, pour entrer en grâce et en paix avec le Christ ; et s'ils n'ont pas reçu le pardon de ce qu'ils ont dit contre l'Esprit-Saint, c'est en vain que l'on fait des promesses aux hommes, qu'on leur prêche de se convertir au Seigneur et de venir recevoir dans le baptême ou au sein de l'Église, la paix et le pardon de leurs péchés. Car le Christ ne dit pas que ce péché ne sera remis que dans le baptême, mais qu'il ne sera remis « ni dans ce siècle ni dans le siècle à « venir. »

7 Plusieurs se figurent qu'il n'y a de péché contre le Saint-Esprit que pour ceux qui, après s'être purifiés au sein de l'Église dans le bain de régénération et avoir reçu le Saint-Esprit, ont poussé contre le Sauveur l'ingratitude de ses bienfaits jusqu'à se plonger dans quelque péché mortel ; tels que l'adultère, l'homicide, et même l'apostasie absolue du nom chrétien ou au moins de l'Église catholique. J'ignore comment on pourrait prouver ce sentiment, car il n'est point de crimes auxquels soit fermée dans l'Église la porte de la pénitence ; et le motif pour lequel il est recommandé par l'Apotre de reprendre les hérétiques eux-mêmes, « c'est que Dieu leur don- « nera peut-être l'esprit de pénitence pour qu'ils « connaissent la vérité et qu'ils se dégagent des « filets du diable qui les tient captifs sous sa vo- « lonté. [1] » A quoi servirait en effet la réprimande, s'il n'y avait aucune espérance de pardon ? De plus, le Seigneur ne dit pas : Si un fidèle, si un catholique profère un mot contre l'Esprit-Saint ; mais : « Si quelqu'un, » quel qu'il soit,

[1] Act. XXIII, 8.

[1] II Tim. II, 25, 26.

prononce ce mot, « il ne lui sera remis ni dans « ce siècle, ni dans le siècle à venir. » Qu'il soit païen, juif, ou chrétien, qu'il soit un hérétique sorti des rangs des juifs ou des rangs des chrétiens, quelle que soit enfin l'erreur qu'il professe, rien n'est spécifié, il n'y a aucune restriction, mais il est dit d'une manière générale : « Quiconque aura proféré un mot, » en d'autres termes, aura blasphémé « contre l'Esprit-Saint, « il ne lui sera remis ni dans ce siècle, ni dans « le siècle à venir.

Si donc, comme nous l'avons constaté précédemment, toute doctrine opposée à la vérité et à la paix catholique s'attaque au Saint-Esprit, si d'un autre côté l'Église ne cesse de redresser toutes les erreurs et d'appeler à elle tous les égarés pour leur conférer la rémission de leurs péchés, pour leur donner même cet Esprit-Saint contre qui ils ont blasphémé, ne s'ensuit-il pas que notre grande question paraît de plus en plus profonde? Afin d'en pénétrer les replis, demandons au Seigneur la lumière nécessaire.

8. Ainsi mes frères, ouvrez vos oreilles à ma parole, et vos esprits à l'action du Seigneur. Je l'affirme devant votre charité : peut-être n'est-il pas possible de rencontrer, dans toutes les Écritures, de question plus importante, plus difficile à résoudre. De là vient, pour vous faire un aveu personnel, que dans les discours que j'ai adressés au peuple, j'ai constamment évité les embarras et les obscurités de ce problème. Non pas que je n'eusse quelques idées sur ce sujet; il est si sérieux que pour l'approfondir je ne pouvais négliger de demander, de chercher, de frapper; mais je ne me croyais pas capable de trouver sur le moment les expressions convenables pour faire comprendre ma pensée lorsqu'elle s'éclaircissait quelque peu. Cependant obligé aujourd'hui de vous entretenir des leçons sacrées, je me suis senti, quand on lisait l'Évangile, le cœur tellement ému, que j'ai cru y reconnaître un témoignage de la volonté de Dieu, demandant à mon ministère de vous dire quelque chose sur cette matière.

9. Remarquez-le donc d'abord et comprenez-le bien : le Seigneur n'a pas dit : *aucun* blasphème contre l'Esprit-Saint ne sera pardonné, ni : *Quelque parole que* l'on profère contre le Saint-Esprit, elle ne sera point remise; mais : « Quiconque « dira *une* parole. » S'il s'était exprimé de la sorte, il ne nous resterait absolument rien à examiner. Si effectivement il n'y avait de pardon ni pour aucun blasphème, ni pour aucune parole émise contre l'Esprit-Saint, jamais l'Église ne sauverait aucun de ceux qui résistent aux grâces du Christ et aux pratiques qui la sanctifient, quelle que soit d'ailleurs la nature de leur impiété, qu'ils soient païens ou juifs, qu'ils appartiennent à une secte quelconque ou qu'ils soient même des catholiques ignorants. Mais à Dieu ne plaise que la Vérité suprême ait déclaré impardonnables pour ce siècle et pour le siècle futur tous les blasphèmes et toutes les paroles qui attaquent l'Esprit-Saint.

10. Il a bien voulu la difficulté de la question pour nous exercer, mais non pas la fausseté de la pensée pour nous induire en erreur. Il ne faut donc pas croire irrémissible tout blasphème ou toute parole contre le Saint-Esprit : mais il est incontestablement necessaire d'admettre qu'il y a quelque blasphème ou quelque parole contre l'Esprit-Saint, qui ne sera jamais ni remis ni pardonné. Qui pourra se sauver, s'il s'agit ici de tout blasphème ? Et s'il n'est question d'aucun, c'est nous mettre en contradiction avec le Sauveur. Il existe donc quelque parole ou quelque blasphème dont on ne recevra point le pardon, si on les profère contre le Saint-Esprit.

Or, quelle est cette parole ? Le Seigneur veut que nous la cherchions, c'est pourquoi il ne l'a pas désignée formellement. Il veut, dis-je, qu'on la cherche, il ne veut pas nous la refuser. Une règle d'interprétation pour l'Écriture, c'est qu'il n'est pas nécessaire d'admettre comme universelle, c'est qu'on peut prendre comme partielle une proposition qui n'est exprimée ni comme partielle ni comme universelle. La proposition qui nous occupe serait universelle, si le Sauveur avait dit : *Aucun* blasphème contre le Saint-Esprit ne sera pardonné; ou bien encore : Quiconque aura prononcé une parole, *quelle qu'elle soit*, contre le Saint-Esprit, n'en recevra la rémission ni dans ce siècle ni dans le siècle à venir. Elle serait partielle s'il était dit : Il est *un* seul blasphème qui ne sera point remis. Ici donc elle n'est ni universelle ni partielle, puisqu'il n'est dit, ni : aucun blasphème, ni quelque blasphème, mais, d'une manière indéfinie : « Le blasphème contre « le Saint-Esprit ne sera point pardonné; » il n'y est pas dit non plus : Celui qui proférera une parole quelconque; ni : Celui qui proférera quelque parole particulière : mais, d'une manière également indéfinie : « Celui qui prononcera une « parole. » Par conséquent il n'est pas nécessaire

de comprendre qu'il est ici question de toute parole ou de tout blasphème, mais d'après la pensée du Seigneur nous devons voir quelque blasphème ou quelque parole ; et s'il n'a point voulu nous la faire connaître expressément, c'est pour nous exciter à demander, à chercher, à frapper et pour nous empêcher de mépriser la vérité que Dieu nous aura fait connaître par ces moyens.

11. Afin de mieux saisir cette règle, remarquez ce que le Sauveur dit aussi des Juifs : « Si je « n'étais point venu et que je ne leur eusse pas « parlé ; ils n'auraient point de péché [1]. » Il ne veut pas faire entendre ici que les Juifs seraient absolument sans péché, si lui-même n'était venu et ne leur eût parlé ; car ils étaient, à son arrivée, chargés et accablés d'iniquités. Aussi leur dit-il : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et « chargés [2]. » De quoi, sinon du fardeau de vos péchés et des violations de la loi, puisque « la loi, est survenue pour faire abonder le péché [3] ? » Le Seigneur dit d'autre part : « Je ne suis pas « venu appeler les justes, mais les pécheurs [4]. » Comment alors seraient-ils sans péché s'il n'était venu ? N'est-ce point parce que cette proposition n'est ni universelle ni partielle, mais indéfinie, et qu'on n'est point forcé à y voir toute espèce de péché ? Ce serait néanmoins réputer fausse cette même proposition, que Dieu nous en préserve ! si nous n'entendions ici quelque péché particulier dont les Juifs seraient exempts sans l'avènement et les discours du Sauveur.

Jésus ne dit donc pas : Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusse point parlé, ils seraient sans aucun péché ; ce serait faire mentir la Vérité même. Il ne dit pas non plus, dans un sens déterminé : Si je n'étais pas venu et que je ne leur eusse pas parlé, ils seraient sans un certain péché ; c'eût été restreindre l'exercice et l'application de la piété ; et si, dans toute l'étendue des Écritures, ce qui est clair nourrit l'âme, les passages obscurs servent à l'exercer ; ce qui est clair apaise la faim, ce qui ne l'est pas prévient le dégoût. Jésus donc n'ayant pas dit : Ils seraient sans aucun péché, ne nous étonnons pas de rencontrer, en dehors même de l'avènement du Seigneur, des péchés dans les Juifs. Et toutefois comme il est dit : « Si je n'étais pas venu ils n'auraient point « de péché, » il faut bien reconnaître qu'ils se sont rendus coupables, à l'arrivée du Sauveur, non pas de toute espèce de péchés, mais d'un péché particulier dont ils étaient exempts.

Ce péché, sans aucun doute, est de n'avoir pas cru en lui quand il était au milieu d'eux et qu'il les instruisait, de l'avoir même considéré comme un ennemi et de l'avoir mis à mort parcequ'il leur disait la vérité. Ce grand et horrible crime, ils ne s'en seraient pas rendus coupables si le Sauveur n'était venu et ne leur eût parlé.

De même donc qu'en entendant ces mots : « Ils « seraient sans péché, » nous ne comprenons pas qu'ils eussent été exempts de tout péché, mais de quelque péché particulier ; ainsi en entendant lire aujourd'hui : « Le blasphème contre « le Saint-Esprit ne sera point pardonné ; — Quiconque dit une parole contre l'Esprit-Saint « n'en recevra point la rémission, » nous devons sentir qu'il est question, non pas de tout blasphème ou de toute parole mais de quelque blasphème et de quelque parole en particulier.

12. Il en est de même de cette expression de notre texte : « contre *l'Esprit* : » car il est nécessaire de voir non pas un blasphème contre tout esprit en général, mais un blasphème contre l'Esprit-Saint ; et si l'auteur sacré ne le disait ailleurs plus expressément, qui aurait assez peu de sens pour ne le pas comprendre ?

C'est d'après la même règle qu'on explique encore : « Si l'on ne renaît de l'eau et de l'Esprit [1]. » Le texte ne porte pas : de l'Esprit-Saint ; c'est lui néanmoins que l'on entend ici, et quoiqu'il soit dit : « de l'eau et de l'Esprit, » rien ne détermine à prendre le mot Esprit dans un sens universel. Ainsi donc pour ces paroles : « Le blasphème « contre l'Esprit ne sera point pardonné ; » comme on ne parle pas de tout esprit, on ne parle pas non plus de tout blasphème.

13. Puisqu'il n'est pas ici question de tout blasphème, quel est, demandez-vous maintenant, le blasphème particulier qui ne sera point pardonné ? Et puisqu'il ne s'agit pas non plus de toute parole, quelle est donc la parole qui ne sera remise ni dans ce siècle ni dans le siècle à venir, si elle est proférée contre l'Esprit-Saint ? Je voudrais à mon tour vous donner la réponse si ardemment désirée ; mais permettez que j'examine encore un peu de temps et avec plus de soin, jusqu'à ce que avec l'aide du Seigneur, j'aie résolu toutes les autres questions qui se présentent.

Pour nous faire sentir qu'il ne s'agit pas de tout blasphème ou de toute parole, mais de quelque parole, deux autres évangélistes, saint Marc et saint Luc, n'ont pas dit *blasphème* ni *parole*.

[1] Jean, XV, 22. — [2] Matt. XI, 28. — [3] Rom. V, 20. — [4] Matt. IX, 13.

[1] Jean, III, 5.

Qu'ont-ils dit? Nous lisons dans saint Marc : « En « vérité je vous le déclare : on remettra aux en- « fants des hommes tous leurs péchés et les blas- « phèmes qu'ils auront proférés ; mais celui qui « aura blasphémé contre l'Esprit-Saint n'obtien- « dra point de pardon ; il sera coupable d'un pé- « ché éternel [1]. » Et dans saint Luc : « Quiconque « profère une parole contre le Fils de l'homme en « obtiendra le pardon ; mais il n'y aura point de « pardon pour celui qui aura blasphémé contre « l'Esprit-Saint [2]. » Quelque différence dans les mots suffit-elle pour altérer la vérité et l'identité de la pensée? Si les Évangélistes rapportent diversement les mêmes choses, c'est uniquement pour nous apprendre à préférer la pensée à l'expression et non l'expression à la pensée, et à ne chercher dans celui qui parle que le dessein pour lequel il parle. Qu'importe en effet à la pensée même de dire : « Le blasphème contre l'Esprit ne sera « point remis, » ou de dire : « Celui qui aura « blasphémé contre l'Esprit-Saint n'en recevra « point le pardon? » Peut-être seulement que la même pensée est exprimée ici plus clairement que là ; et qu'un Évangéliste explique l'autre, loin de le contredire.

Dans cette phrase : « Le blasphème de l'Es- « prit, » le sens n'éclate pas, car il n'est pas dit de quel esprit il est question ; le blasphème de l'Esprit pourrait aussi s'entendre du blasphème fait par l'esprit, comme on appelle prière de l'esprit la prière faite par l'esprit même. Delà ces paroles de l'Apôtre : « Je prierai de l'esprit, je prierai « aussi avec l'intelligence [3]. » Mais dans ces mots : « Quiconque aura blasphémé contre l'Esprit- « Saint, » ces équivoques disparaissent. Et ces expressions : « Il n'obtiendra jamais de pardon « mais il sera coupable d'un péché éternel, » disent-elles autre chose que ce que nous lisons dans saint Matthieu : « Il ne lui sera pardonné ni dans « ce siècle ni dans le siècle à venir ? » C'est la même pensée sous d'autres paroles et avec une autre construction. Quand saint Matthieu dit encore : « Quiconque aura proféré une parole « contre l'Esprit-Saint, » les autres Évangélistes, pour nous faire comprendre plus aisément qu'il ne s'agit ici que de blasphème, écrivent en propres termes : « Quiconque aura blasphémé « contre l'Esprit-Saint. » C'est néanmoins la même idée exprimée par tous ; aucun de ces écrivains ne s'écarte de la volonté de Celui qui parle, et c'est pour nous le faire saisir qu'ils emploient de vive voix ou par écrit les paroles que nous lisons et entendons.

14. Je comprends parfaitement, dira-t-on, que le mot de blasphème sans être uni à *tout* ou à *quelque*, peut s'appliquer à tout blasphème ou à quelque blasphème ; il n'est pas nécessaire de l'appliquer ici à tout blasphème, et si on ne l'applique à aucun, le texte est menteur. Ainsi en est-il du terme parole : s'il n'est joint ni à *toute* ni à *quelque*, il n'est pas nécessaire de l'entendre de toute parole et si on ne l'entend d'aucune, il est impossible que la phrase soit vraie. Mais quand on lit : « Quiconque aura blasphémé, » comment voir là quelque blasphème particulier ou quelque parole particulière, puisqu'on ne lit ni le mot de blasphème ni le terme de parole, et que la proposition semble être générale : « Quiconque aura blasphémé ? »

A cette objection voici notre réponse : S'il était dit dans ce passage : Quiconque aura blasphémé de *quelque manière que ce soit* contre l'Esprit-Saint, il n'y aurait pas lieu de chercher à déterminer quelque blasphème particulier, puisqu'il serait parlé de tout blasphème sans exception. Mais il ne peut être question de tout blasphème en général ; car ce serait ôter tout espoir de pardon s'ils se convertissent, aux païens, aux juifs, aux hérétiques et à tous les hommes qui par leurs erreurs et leurs oppositions à la vérité, blasphèment contre l'Esprit-Saint. Il faut donc dans cette proposition : « Quiconque aura blasphémé con- « tre le Saint-Esprit, n'en obtiendra jamais le « pardon, » voir non pas tout blasphème, mais l'espèce spéciale de blasphème qui est à jamais irrémisible.

15. Quand l'Écriture dit : « Dieu ne tente per- « sonne [1]; » nous ne prenons pas l'expression tenter dans tous ses sens mais dans un sens particulier ; autrement il y aurait fausseté dans ces autres paroles : « Le Seigneur votre Dieu vous « tente [2]; » de plus nous nierions la divinité du Christ ou nous accuserions l'Évangile d'erreur, puisqu'il y est écrit que Jésus interrogeait un disciple « pour le tenter, car il savait parfaite- « ment ce qu'il avait à faire [3]. » De fait, il est une espèce de tentation qui pousse au péché, à celle-là Dieu est étranger; il en est une autre destinée à éprouver la foi, Dieu daigne y recourir de temps en temps. Donc aussi quand nous lisons : « Quiconque aura blasphémé contre l'Esprit- « Saint, » nous ne devons pas plus y voir toute

[1] Marc, III, 28, 29. — [2] Luc, XII, 10. — [3] I Cor. XIV, 15.

[1] Jacq. I, 13. — [2] Deut. XIII, 3. — [3] Jean, VI, 5, 6.

espèce de blasphème que nous ne voyons là toute espèce de tentation.

16. Quand également nous lisons : « Qui croira et sera baptisé, sera sauvé [1], » nous ne prenons pas le verbe *croire* dans le sens dont il est dit : « Les démons *croient* et ils tremblent [2], » et nous ne confondons pas ceux qui ont reçu le baptême avec Simon le magicien et ses semblables, lequel a pu être baptisé et n'a pu être sauvé [3]. De même donc qu'en disant : « Qui croira et sera baptisé, sera « sauvé, » le Sauveur avait en vue non pas tous les croyants et tous les baptisés, mais quelques-uns, c'est-à-dire ceux-là seulement qui possèdent cette foi spéciale dont parle l'Apôtre, laquelle « agit par la charité [4]; » ainsi en prononçant ces paroles : « Quiconque aura blasphémé contre « l'Esprit-Saint, n'obtiendra jamais son pardon, » il considérait non pas tous les blasphèmes contre le Saint-Esprit, mais un blasphème particulier qui ne sera jamais remis à quiconque s'en est rendu coupable.

17. Quel sens donner encore à cette autre sentence : « Celui qui mange ma chair et boit mon « sang, demeure en moi et moi en lui [5]? » Pouvons-nous y comprendre ceux mêmes dont l'Apôtre déclare qu'ils mangent et boivent leur condamnation ? Et toutefois ils mangent et boivent réellement la chair et le sang du Sauveur. Cet impie Judas, qui a vendu et trahi son Maître, a reçu avec les autres disciples le sacrement du corps et du sang divins, lorsque le Seigneur le consacra la première fois dans ses mains adorables ; l'Évangéliste saint Luc le dit assez clairement [6] : s'ensuit-il qu'il demeura dans le Christ et que le Christ demeura en lui ? Lorsque tant d'autres reçoivent hypocritement ce corps et ce sang précieux, ou apostasient après s'en être nourris, demeurent-ils dans le Christ et le Christ demeure-t-il en eux ? Il est donc une manière de manger ce corps et de boire ce sang, qui fait que le Christ demeure dans celui qui les prend comme celui qui les prend demeure dans le Christ ; et conséquemment il ne nous suffit pas, pour que nous demeurions dans le Christ et pour que le Christ demeure en nous, de manger sa chair et de boire son sang d'une manière quelconque ; il est une manière spéciale de le recevoir, que lui-même avait en vue lorsqu'il tenait ce langage. Quand il dit également : « Quiconque aura blas- « phémé contre l'Esprit-Saint, ne sera jamais « absous, » il ne s'ensuit pas qu'un blasphème quelconque rende coupable de ce crime irrémissible ; il faut entendre un blasphème particulier, dont l'auteur de cette sentence, aussi vraie que terrible, veut que nous recherchions et comprenions la nature.

18. Quelle est cette espèce, ou plutôt ce monstre de blasphème ? Quelle est aussi cette parole contre le Saint-Esprit ? L'ordre logique demande, je crois, que nous vous les fassions connaître, et que nous ne différions pas plus longtemps de satisfaire votre attente, déjà si longuement, quoique nécessairement, tenue en suspens.

Vous savez, mes très-chers frères, que dans cette invisible et incorruptible Trinité que croit notre foi et que célèbre l'Église catholique, Dieu le Père n'est pas le Père de l'Esprit-Saint, mais du Fils ; que Dieu le Fils n'est pas le Fils du Saint-Esprit, mais du Père ; et que Dieu le Saint-Esprit n'est pas exclusivement l'Esprit du Père ni exclusivement l'Esprit du Fils, mais l'Esprit du Père et du Fils en même temps. Vous savez aussi que malgré la distinction et la subsistance de chacune des personnes, cette Trinité ne forme pas trois dieux mais un seul Dieu, parce qu'en elle la nature ou l'essence de l'éternité, de la vérité, et de la bonté, est indivise et inséparable. Autant donc que nous pouvons comprendre ces mystères en les regardant à travers le miroir et en énigme, surtout dans l'état où nous sommes encore aujourd'hui, nous entrevoyons l'autorité dans le Père, la naissance dans le Fils, dans le Saint-Esprit l'union commune du Père et du Fils, l'égalité souveraine dans les trois personnes. Aussi ont-elles voulu nous unir entre nous et avec elles par ce qui unit le Père et le Fils, et nous attacher à l'unité par le Don qui leur est commun, c'est-à-dire par l'Esprit-Saint qui est Dieu et en même temps le Don de Dieu.

C'est par lui en effet que nous nous réconcilions avec la divinité et que nous en jouissons. Que nous importerait, sans l'amour, la connaissance de quelque bien que ce fût ? Or, de même que la vérité nous éclaire, la charité nous embrase, afin de perfectionner nos connaissances et de nous rendre heureux à la vue du bien. Mais la charité a été répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné [1] ; et comme nos péchés nous éloignaient de la possession des biens véritables, la charité couvre la multitude des péchés [2]. Ainsi donc le Père est pour le Fils ou la Vérité le véritable Principe ; le Fils est la

[1] Marc, XVI, 16. — [2] Jacq. II, 19. — [3] Act. VIII, 13. — [4] Gal. V, 6. — [5] Jean, VI, 57. — [6] Luc, XXII, 21.

[1] Rom. V, 5. — [2] I Pierre, IV, 8.

Vérité issue du Père infiniment vrai ; et l'Esprit-Saint est la Bonté émanant du Père et du Fils l'un et l'autre infiniment bons; mais la divinité des trois personnes est la même identiquement et leur unité inaltérable.

19. Or, pour nous préparer à l'éternelle vie que nous recevrons à la fin de nos jours, la première grâce que nous confère la Bonté de Dieu, en nous initiant à la foi, est la rémission des péchés. Tant qu'ils demeurent en nous effectivement, nous sommes en quelque sorte ennemis de Dieu et séparés de lui, ce qui vient de notre fond dépravé : « Vos péchés, dit l'Écriture infaillible, vous éloi« gnent de Dieu[1]. » Aussi Dieu ne nous communique ses biens qu'en nous délivrant de nos maux ; nous nous enrichissons d'autant plus de ceux-là que ceux-ci diminuent, et nous n'aurons les uns dans toute leur perfection que si nous sommes entièrement affranchis des autres.

Or, c'est par l'Esprit-Saint que le Seigneur Jésus remet les péchés, comme c'est par l'Esprit-Saint qu'il chasse les démons. Ce qui peut le faire entendre, c'est qu'ayant dit à ses disciples, après sa résurrection : « Recevez le Saint-Esprit, » il ajouta sur-le-champ : « Les péchés seront re« mis à qui vous les remettrez, et retenus à qui « vous les retiendrez[2]. » Ce qui le prouve encore c'est que cette régénération spirituelle où s'effacent tout les péchés, s'opère aussi par le Saint-Esprit, car le Seigneur dit expressément : « Si l'on ne renaît de l'eau et de l'Esprit, on ne « saurait entrer dans le royaume de Dieu.[3]. » Remarquez néanmoins que naître de l'Esprit n'est pas se nourrir de l'Esprit ; comme naître de la chair, ce qui a lieu quand on quitte le sein maternel, est autre chose que de se nourrir de la chair, ce qui se voit quand la mère allaite son enfant, quand celui-ci s'attache à boire avec plaisir à la source même où il a puisé la vie, afin d'y alimenter le principe d'existence qu'il en a reçu.

Le premier bienfait que nous recevions de la Bonté divine par le Saint-Esprit, est donc, il le faut croire, la rémission de nos péchés. Aussi c'est par là que commencèrent les prédications de Jean-Baptiste, envoyé pour préparer les voies au Seigneur. Voici en effet ce qui est écrit : « Or, en ces jours-là vint Jean-Baptiste, prê« chant dans le désert de Judée et disant : Faites « pénitence, car le royaume des cieux appro« che[4]. » Par là commença aussi le Seigneur : « A dater de ce moment, est-il écrit, Jésus commença à prêcher et à dire : Faites pénitence, « car le royaume des cieux approche[1]. » Jean disait encore, entre autres choses, à ceux qui venaient lui demander le Baptême : « Moi, à « la vérité, je vous baptise dans l'eau pour la « pénitence ; mais Celui qui doit venir après « moi, est plus puissant que moi, et je ne suis « pas digne de porter sa chaussure : lui-même « vous baptisera par l'Esprit-Saint et par le « feu[2]. » Le Seigneur disait aussi : « Jean a « baptisé dans l'eau, mais vous, vous serez bap« tisés par l'Esprit-Saint sous peu de jours, d'ici « à la Pentecôte[3]. »

Quant à l'expression de Jean : *Et par le feu*, on peut sans doute y voir les persécutions que devaient endurer les fidèles pour le nom du Christ; il importe toutefois de remarquer que le même Esprit-Saint est représenté aussi sous le symbole du feu. Aussi est-il dit au moment de sa descente : « Alors leur apparurent comme « des langues de feu; et ce feu se reposa sur « chacun d'eux[4]. » Le Seigneur disait de son coté : « Je suis venu mettre le feu à la terre[5]. » Et l'Apôtre dans le même sens : « Embrasés par « l'Esprit[6]. » C'est lui en effet qui allume la charité; car elle est répandue dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné, et ce qui lui est contraire, c'est, comme dit le Seigneur, que « la charité d'un grand nombre se « refroidira[7]. »

La charité parfaite est le don parfait de l'Esprit-Saint. Mais il doit être précédé par celui de la rémission des péchés : bienfait immense qui nous arrache à la puissance des ténèbres[8], et met dehors, au moyen de notre foi, le prince de ce monde[9], qui agit sur les fils de la défiance[10] en les associant et en les enchaînant au péché. Or c'est par l'Esprit-Saint, qui unit le peuple de Dieu, que se chasse l'esprit impur divisé contre lui-même.

20. Contre ce don gratuit, contre cette grâce de Dieu parle le cœur impénitent. L'impénitence est ainsi le blasphème contre l'Esprit, qui ne sera effacé ni dans ce siècle, ni dans le siècle à venir. En effet, on parle d'une façon bien perverse et bien impie, de la bouche ou du cœur, contre cet Esprit en qui l'on est baptisé pour la rémission de tous les péchés et qui a été donné à l'Eglise pour qu'elle puisse effacer tous les cri-

[1] Is. LIX, 2. — [2] Jean, XX, 22, 23. — [3] Ibid. III, 5. — [4] Matt. III, 1, 2.

[1] Matt. IV, 17. — [2] Ibid. III, 11. — [3] Act. I, 5. — [4] Ibid. II, 3. — [5] Luc, XII, 49. — [6] Rom. XII, 11. — [7] Matt. XXIV, 12. — [8] Colos. I, 13. — [9] Jean, XII, 31. — [10] Ephes. II, 2.

mes; quand invité à la pénitence par la patience divine, on se laisse aller à la dureté et à l'impénitence de son cœur et qu'on s'amasse un trésor de colère pour le jour de la colère et de la manifestation du juste jugement de Dieu, qui rendra à chacun selon ses œuvres [1]. Or cette impénitence, car nous pouvons appeler de ce nom unique et le blasphème et la parole contre le Saint-Esprit; cette impénitence contre laquelle s'élevaient et le héraut et le juge lorsqu'ils disaient l'un et l'autre : « Faites pénitence, car le « royaume des cieux approche; » contre laquelle le Seigneur commença ses prédications évangéliques et contre laquelle il prédit que son Evangile serait publié par tout l'univers, lorsque après sa résurrection il parla ainsi à ses disciples : « Il fallait que le Christ souffrît, et qu'il ressus« citât d'entre les morts le troisième jour, et « qu'on prêchât en son nom la pénitence et la « rémission des péchés à toutes les nations, en « commençant par Jérusalem [2]; » cette impénitence est absolument irrémissible, et dans ce siècle et dans le siècle futur, car la mission de la pénitence est d'obtenir dans ce siècle un pardon qui serve dans le siècle à venir.

21. Mais on ne saurait se prononcer sur cette impénitence ou sur ce cœur impénitent, tout le temps que le pécheur vit dans ce monde. Car il ne faut désespérer du salut de personne, tant que la patience divine invite à la pénitence et que l'impie n'est pas tiré de cette vie par Celui qui ne veut pas sa mort, mais plutôt sa conversion et sa vie [3]. Cet homme est païen aujourd'hui : comment peux-tu savoir si demain il ne sera pas chrétien? Le Juif est aujourd'hui incroyant : et si demain il s'attache au Christ? Tel est aujourd'hui hérétique : et s'il embrasse demain la vérité catholique? Il est schismatique : et s'il rentre demain dans la paix de l'Eglise? Si enfin tous ces hommes que tu vois entraînés dans différentes sortes d'égarements et que tu condamnes comme des désespérés, font pénitence avant de quitter la terre et parviennent dans l'autre monde à la vie véritable? Aussi, mes frères, que ces paroles de l'Apôtre vous servent de règle : « Gardez-vous de juger avant le temps [4]. » On ne saurait en effet, comme nous l'avons dit, constater dans aucun vivant ce blaphème à tout jamais irrémissible contre le Saint-Esprit; ce blasphème qui, nous l'avons compris, n'est pas toute espèce de blasphème, mais un blasphème particulier, et qui consiste, nous l'avons dit, nous croyons même l'avoir clairement démontré dans l'opiniâtre dureté d'un cœur impénitent.

22. N'objectez point que le pécheur continuant à vivre, jusqu'à la fin de sa carrière, dans cette indomptable impénitence, parle souvent et longtemps contre cette grâce de l'Esprit-Saint, et qu'il serait absurde à l'Evangile de représenter cette longue rebellion du cœur impénitent comme quelque chose de court, comme une simple parole, puisque nous lisons : « Quiconque aura dit « une parole contre le Fils de l'homme sera par« donné : mais quiconque aura dit une parole « contre le Saint-Esprit ne sera pardonné ni « dans ce siècle ni dans le siècle à venir. » Ce blasphème, sans doute, est prolongé, et se traduit par un grand nombre de paroles; mais l'usage de l'Ecriture n'est-il pas de désigner par le singulier un grand nombre de paroles? Aucun prophète ne s'est contenté de prononcer une seule parole; nous lisons toutefois : « Parole adressée « à tel ou tel prophète. » L'Apôtre dit aussi : « Que « les prêtres soient regardés comme dignes d'un « double honneur, surtout ceux qui s'appliquent « à la parole et à l'enseignement [1]. » Il ne dit pas : Aux paroles, mais : « à la parole. » Et saint Jacques : « Pratiquez, dit-il, la parole, sans « vous contenter de l'entendre [2]. » Il ne dit pas non plus : Les paroles; mais : « La parole : » et pourtant combien de paroles tirées des divines Ecritures ne lit-on pas, ne prononce-t-on pas, n'écoute-t-on pas publiquement et solennellement dans l'Eglise?

Quel que soit le temps que nous nous fatiguions à prêcher l'Evangile, on nous appelle les prédicateurs, non pas des paroles, mais de la parole divine : et quelque soit le temps que vous vous appliquiez vous-mêmes à entendre avec soin nos prédications, on vous nomme auditeurs attentifs, non pas des paroles mais de la parole sacrée. Ainsi conformément au langage habituel des Ecritures, que reproduisent les usages de l'Eglise; quelle que soit la longueur de cette vie mortelle, et quelque nombreuses que soient en pensée ou de vive voix, les paroles prononcées par un cœur impénitent, durant tous le cours de son existence terrestre, à l'encontre de la rémission des péchés qui s'accorde dans l'Eglise, ce cœur profère une parole contre le Saint-Esprit.

23. Si maintenant on peut être absous, nonseulement de toute parole prononcée contre le

[1] Rom. II, 4-6. — [2] Luc. XXIV, 46-47. — [3] Ezéch. XVIII, 23. — [4] I Cor. IV, 5.

[1] I Tim. V, 17. — [2] I Jacq. I, 22.

Fils de l'homme, mais encore de tout autre péché et de tout autre blasphème, c'est que toujours les iniquités sont remises partout où n'est point ce péché d'opiniâtre impénitence contre le Saint-Esprit, à qui l'Eglise doit le pardon de toute faute. Et comment pourrait se remettre le péché qui fait obstacle à la rémission de tous les autres?

Si donc on peut obtenir le pardon de toute parole prononcée contre le Fils de l'homme, mais non de la parole proférée contre l'Esprit-Saint; ce n'est pas que dans la Trinité le Saint-Esprit l'emporte sur le Fils, ce qui n'a jamais été avancé, même par aucun hérétique; mais c'est qu'après avoir résisté contre la vérité, c'est-à-dire contre le Christ, depuis même qu'il s'est révélé avec tant d'éclat devant le genre humain, lorsque, Verbe, il s'est fait chair et a habité parmi nous comme Fils de l'homme ou comme Christ; si le cœur ne prononce point cette parole d'impénitence opposée à l'Esprit-Saint, dont il est dit : « Si l'on ne renait de l'eau et de l'Es- « prit, [1] » et encore : « Recevez le Saint-Esprit; « les péchés seront remis à qui vous les remet- « trez [2]; » en d'autres termes, si le cœur se repent, il recevra par ce don du repentir, la rémission de tous ses péchés, et par conséquent du blasphème proféré contre le Fils de l'homme. La raison en est qu'au péché d'ignorance, d'opiniâtreté ou de blasphème, quel qu'il soit, il n'a pas ajoûté le péché d'impénitence rebelle au don de Dieu et à la grâce de la régénération ou de la réconciliation qui s'opère au sein de l'Eglise par l'Esprit-Saint.

24. De là il suit encore qu'il ne faut pas adopter le sentiment d'après lequel, si l'on est absous de la parole élevée contre le Fils de l'homme, et non pas de la parole proférée contre le Saint-Esprit, c'est parce que le Christ en prenant une chair est devenu Fils de l'homme, et que l'Esprit-Saint l'emporte sur l'humanité, puisque par sa nature il est égal au Père et au Fils considéré comme Dieu, c'est-à-dire comme Fils unique de Dieu égal au Père et à l'Esprit-Saint. Si en effet cette raison était la véritable, il ne serait fait mention ici d'aucun autre blasphème et on ne présenterait comme rémissible que celui qui attaque le Fils de l'homme considéré uniquement comme homme. Mais il a été dit auparavant : « Tout péché et tout blasphème seront remis « aux hommes; » un autre Evangéliste dit dans le même sens : « On pardonnera aux hommes « tous les péchés et tous les blasphèmes qu'ils « auront commis; » et des termes aussi généraux comprennent sans aucun doute aussi les blasphèmes proférés contre Dieu le Père. Néanmoins on ne déclare irrémissible que le blasphème contre le Saint-Esprit. Le Père a-t-il donc pris aussi la nature de serviteur pour être inférieur à l'Esprit-Saint? Non assurément; et si après avoir rappelé d'une manière générale tous les péchés et tous les blasphèmes, le Sauveur a parlé spécialement du blasphème qui s'adresse au Fils de l'homme, c'est pour faire entendre que fût-on coupable du péché particulier dont il a parlé en ces termes : « Si je n'étais pas « venu et que je ne les eusse point enseignés, « ils seraient sans péché [1]; » de ce péché dont il a montré, dans le même Evangile selon saint Jean, l'affreuse gravité lorsqu'il disait du Saint-Esprit qu'il promettait d'envoyer : « Il convaincra le « monde en ce qui touche le péché, la justice « et le jugement; le péché, parce qu'ils n'ont pas « cru en moi [2] : » si néanmoins le cœur impénitent n'a point prononcé dans sa dureté cette parole contre le Saint-Esprit, il obtiendra même le pardon de ce qu'il aura dit contre le Fils de l'homme.

25. Peut-être demandera-t-on, en cet endroit, s'il n'y a que le Saint-Esprit pour remettre les péchés, et si le Père et le Fils ne les remettent pas également. Nous répondons que le Père et le Fils les remettent aussi. Le Fils en effet dit de son Père : « Si vous remettez aux hommes leurs of- « fenses, votre Père aussi vous remettra les « vôtres; » nous lui disons nous-mêmes dans l'oraison dominicale : « Pardonnez-nous nos pé- « chés [3]. » Pour le Fils, il dit de lui-même : « Afin « de vous apprendre que le Fils de l'homme pos- « sède sur la terre le pouvoir de remettre les « péchés [4]. »

Mais, diras-tu, si le Père, le Fils et le Saint-Esprit remettent les péchés, pourquoi représenter comme un blasphème qui attaque seulement le Saint-Esprit, l'impénitence dont on n'obtiendra jamais le pardon : comme si cette impénitence n'était une résistance qu'au don du Saint-Esprit qui efface les péchés?

Je demanderai à mon tour : Le Christ seul chassait-il les démons? Le Père et l'Esprit-Saint les chassaient-ils également? Si le Christ seul les chassait, comment peut-il dire : « Mon Père, qui de-

[1] Jean, III, 5. — [2] Ibid. XX 22.

[1] I Jean, XV. 22. — [2] Ibid. XVI 8 9. — [3] Matt. VI. 14. 9. 12. — [4] Ibid. IX, 6.

« meure en moi, fait lui-même les œuvres [1] ? » Ces expressions : « Fait lui-même les œuvres, » semblent indiquer que le Fils n'en est pas l'auteur, mais le Père demeurant dans le Fils. Cependant pourquoi dit-il ailleurs : « Mon Père agit sans « cesse, et moi j'agis avec lui, » et un peu plus loin : « Tout ce que fait le Père, le Fils le fait pa« reillement [2] ? » Quand ailleurs il dit encore : « Si je n'avais pas fait parmi eux des œuvres que « nul autre n'a faites, [3] » il s'exprime comme s'il agissait seul. Or si ce langage suppose que les œuvres du Père et du Fils sont inséparables; que penser du Saint-Esprit, sinon qu'il agit en même temps? Le Fils ne dit-il pas, dans le passage qui a soulevé le problème que nous discutons, et qui représente le Sauveur chassant les démons : « Si je chasse les démons dans l'Esprit« Saint, c'est une preuve que le royaume de « Dieu est arrivé parmi nous?

26. Ici peut-être on objectera que l'Esprit-Saint est plutôt donné par le Père et le Fils qu'il n'agit de lui-même; et qu'en disant : « Je chasse les « démons dans l'Esprit-Saint, » le Christ veut faire entendre qu'il les chassait par l'Esprit-Saint. « Je chasse les démons *dans* l'Esprit-Saint, » aurait alors le même sens que : Je les chasse *par* l'Esprit-Saint. Une des locutions habituelles de l'Ecriture est de dire en effet : « Ils ont tué *dans* « le glaive, » au lieu de *par* le glaive : « Ils ont « embrasé *dans* le feu, » au lieu de *par* le feu [4] ; « Jésus prit les couteaux de pierre *dans* lesquels « il voulait circoncire les fils d'Israël [5], » c'est-àdire *avec* lesquels il voulait circoncire les fils d'Israël. Avant néanmoins de nier pour ce motif que le Saint-Esprit ait une puissance propre, on fera bien de remarquer ces paroles du Seigneur : « L'Esprit souffle où il veut [6]. » Quant à ces autres de l'Apôtre : « C'est le seul et même Esprit qui « produit tous ces dons, » il est à craindre qu'elles ne donnent à penser que le Père et le Fils ne les produisent pas également; et néanmoins l'Apôtre a compté parmi ces dons les grâces de guérir et et d'opérer des miracles, parmi lesquelles on doit comprendre sûrement l'expulsion des démons. Mais en ajoutant : « Les distribuant à « chacun comme il veut [7], » Saint Paul ne montre-t-il par aussi dans l'Esprit-Saint une puissance particulière, inséparable pourtant de la puissance du Père et du Fils?

Si donc ces autorités différentes nous enseignent que les opérations de la Trinité sont des opérations inséparables; si l'on ne peut attribuer une opération au Père sans l'attribuer également au Fils et à l'Esprit-Saint, ni une opération au Fils sans qu'elle appartienne au Père et au Saint-Esprit, ni une opération au Saint-Esprit sans la rapporter au Père et au Fils; il est manifeste aux yeux de ceux qui ont la vraie foi ou même quelque intelligence de ces matières, qu'en disant de son Père : « Lui-même fait les « œuvres, » Jésus-Christ rappelle que le Père en est le principe, comme il est le principe des personnes qui agissent avec lui; le Fils, en effet, est né du Père et le Saint-Esprit procède premièrement de ce même Père qui engendre le Fils avec qui l'Esprit-Saint lui est commun. Il est manifeste aussi que ces autres paroles du Sauveur : « Si je n'avais pas fait parmi eux des « œuvres que nul autre n'a faites, » ne signifient pas que le Père et le Saint-Esprit n'agissaient pas alors de concert avec lui, mais, qu'aucun des hommes qui sont représentés comme ayant fait beaucoup de miracles n'a fait ce qu'a fait le Fils de Dieu. Il est manifeste encore que ce témoignage de l'Apôtre : « C'est le seul et même « Esprit qui produit tous ces dons, » n'ont pas pour but de montrer que le Père et le Fils ne les produisent pas avec lui; saint Paul veut seulement faire entendre que ces dons ne sont pas l'œuvre de plusieurs esprits, mais d'un seul, et que malgré la diversité de ses opérations il ne diffère pas de lui-même.

27. Toutefois ce n'est pas sans motif, c'est au contraire avec raison et avec vérité qu'on attribue au Père, et non au Fils ni au Saint-Esprit, d'avoir dit : « Vous êtes mon Fils bien-aimé, en « qui j'ai mis mes complaisances [1]. » Mais tout en reconnaissant là la voix du Père, nous ne nions pas que le Fils et l'Esprit-Saint aient contribué à former en même temps ce bruit miraculeux descendu du ciel. Car, de ce que le Fils était alors revêtu d'un corps et conversait avec les hommes sur la terre, il ne s'ensuit pas qu'au moment où cette voix divine perça la nuée, il n'était plus dans le sein où son Père l'engendre comme son Verbe unique : il ne serait ni sage ni spirituel de croire que Dieu le Père a produit, sans la coopération de sa Sagesse et de son Esprit, le bruit de ces paroles bientôt évanoui.

Nous avons droit de dire aussi que ce n'est ni le Père ni le Saint-Esprit, mais le Fils qui a marché sur la mer [2]; car c'est à lui seul qu'ap-

[1] Jean, XIV, 10. — [2] Ibid. V, 17, 19. — [3] Ibid. XV, 24. — [4] Ps. LXXIII, 7. — [5] Josué, V, 2, 3. — [6] Jean, III, 8. — [7] I Cor. XII, 11.

[1] Luc, III, 22. — [2] Matt. XIV, 25.

partenaient et ce corps et ces pieds qui se soutenaient sur les flots. Qui nierait cependant la coopération du Père et du Saint-Esprit à un miracle aussi frappant? Nous disons encore avec autant de vérité que le Fils seul s'est incarné, et non le Père ni l'Esprit-Saint; on aurait tort néanmoins de nier que le Père et le Saint-Esprit aient contribué à cette incarnation qui n'est que l'incarnation du Fils. Nous enseignons également que ce n'est ni le Père ni le Fils, mais uniquement le Saint-Esprit qui s'est montré sous forme de colombe et sous forme de langues de feu, et qui a donné à ceux sur qui il s'était reposé, la grâce de publier les grandeurs de Dieu en beaucoup de langues diverses [1] : et pourtant, quoique ce miracle soit propre à l'Esprit-Saint, nous ne saurions y contester la coopération du Père et de son Fils unique.

Ainsi donc et partout la Trinité entière concourt aux œuvres de l'une des divines personnes; l'une d'elles agit, les deux autres coopèrent; il y a dans les trois harmonie parfaite d'action, et dans aucune la puissance ne fait défaut pour compléter son œuvre.

On comprend maintenant pourquoi le Seigneur Jésus chasse les démons par l'Esprit-Saint. La force ne lui manquait pas et il n'implorait pas, comme incapable de réussir tout seul, un secours étranger; il convenait seulement que l'esprit divisé contre lui-même fût mis en fuite par cet Esprit divin que le Père et le Fils possèdent en eux-mêmes, comme un Esprit unique et sans division aucune.

28. Il convenait donc aussi que les péchés n'étant effacés qu'au sein de l'Eglise, ils ne le fussent que par le même Esprit qui fait l'union de l'Eglise. Qu'un homme, en dehors de l'Eglise, se repente de tous ses péchés, mais non du péché formidable qui le tient éloigné de cette Eglise de Dieu; à quoi lui sert son repentir, puisqu'il suffit, pour pécher contre le Saint-Esprit, de demeurer étranger à cette Eglise, qui a reçu le pouvoir de remettre les péchés dans son sein par la grâce du Saint-Esprit? Bien que la Trinité entière accorde cette rémission, elle est cependant l'œuvre propre de l'Esprit-Saint. Cet Esprit est en effet « l'Esprit d'adoption des fils, « en qui nous crions : Père, Père, [2] » afin de pouvoir dire à Dieu : « Pardonnez-nous nos « péchés [3]. — Et nous savons, dit l'Apôtre Jean, « que le Christ demeure en nous, par l'Esprit « qu'il nous a donné [1]. — Ce même Esprit rend « à notre esprit le témoignage que nous sommes « les enfants de Dieu [2]; » car il est l'auteur de la société sainte qui fait de nous le corps unique du Fils unique de Dieu. C'est pourquoi il est écrit: « S'il est donc quelque consolation dans le Christ, « quelque douceur dans la charité, quelque so- « ciété dans l'Esprit [3]. »

C'était pour figurer cette société que l'Esprit-Saint fit parler les langues de tous les peuples aux premiers disciples sur lesquels il descendit. De même en effet que les langues contribuent à l'union des sociétés humaines; ainsi convenait-il que cette société des enfants et des membres du Christ, qui devait s'étendre partout, fût désignée par les langues de toutes les nations; et comme en parlant les divers idiômes on témoignait alors qu'on avait reçu l'Esprit-Saint, ainsi on doit croire l'avoir reçu aujourd'hui, quand on est attaché par le lien de la paix à cette même Eglise qui se répand de tous côtés. Aussi l'Apôtre dit-il : « Appliquez-vous à conserver l'unité d'Es- « prit par le lien de la paix [4]. »

29. Cet Esprit est l'Esprit du Père, car le Sauveur a dit : « Il procède du Père [5]; » et ailleurs : « Ce n'est pas vous qui parlez, c'est l'Es- « prit de votre Père qui parle en vous [6]. » Il est aussi l'Esprit du Fils. « Dieu, dit l'Apôtre, a en- « voyé dans nos cœurs l'Esprit de son Fils; il y « crie : Père, Père [7]; » c'est-à-dire qu'ils nous fait crier : car c'est nous qui crions; mais par lui, par lui répandant la charité dans nos cœurs, puisque sans la charité tout cri n'est qu'un vain cri. C'est ce qui fait dire au même Apôtre : « On n'est pas au Christ, quand on « n'a pas son Esprit [8]. » Ainsi donc à laquelle des trois adorables Personnes attribuer spécialement l'union de cette grande société, sinon à l'Esprit-Saint qui est commun au Père et au Fils?

30. Ceux qui sont étrangers à l'Eglise ne possèdent pas cet Esprit; l'Apôtre Jude l'exprime sans détour quand il dit : « Ce sont des gens qui se « séparent eux-mêmes, hommes de vie animale, « n'ayant pas l'Esprit [9]. » Aussi en s'élevant contre ces esprits, qui, pour des noms d'hommes vivant même dans l'unité de l'Église, fomentaient des schismes, l'Apôtre dit-il entre autres choses : « L'homme animal ne perçoit pas ce « qui est de l'Esprit de Dieu; c'est folie pour lui

[1] Matt. III, 16. Act. II. 3, 4. — [2] Rom. VIII, 15. — [3] Matt. VI, 12.

[1] I Jean III 24. — [2] Rom. VIII 16. — [3] Philip. II 1. — [4] Ephes. IV 3. — [5] Jean XV 26. — [6] Matt. X 20. — [7] Galat. IV 6. — [8] Rom. VIII 9. — [9] Jud. 19.

« et il ne le peut comprendre, parceque c'est « par l'Esprit qu'on en doit juger [1]. » *Il ne perçoit pas*; c'est-à-dire, comme l'explique l'auteur sacré, il n'en a point l'intelligence. Ces sortes de chrétiens sont dans l'Eglise comme de petits enfants ; ils ne sont point spirituels encore, mais charnels ; il leur faut du lait et non pas une nourriture solide. « Comme de petits enfants en « Jésus-Christ, dit saint Paul, je vous ai abreuvés « de lait, je ne vous ai point donné à manger « car vous n'en étiez pas capables encore, vous « ne l'êtes pas encore non plus. » Cette expression *encore* n'est pas un terme de désespoir, mais il faut faire effort pour devenir ce qu'on n'est pas encore. « Vous êtes encore charnels, » est-il dit. Pourquoi le sont-ils encore ? « Puisqu'il y a parmi vous jalousie et contention, « poursuit l'Apôtre, n'êtes-vous pas charnels et « ne vivez-vous pas humainement ? » Et mettant la plaie de plus en plus à nu : « Puisque « l'un dit : Je suis à Paul ; un autre : Et moi à « Apollo ; n'êtes-vous pas des hommes ? Qu'est « donc Apollo ? et qu'est Paul ? Des ministres de « Celui en qui vous avez cru [2]. »

Paul donc et Apollo vivaient de concert dans l'unité de l'Esprit et le lien de la paix. Cependant pour avoir voulu les désunir, en faire des hommes de parti, s'enflammer pour l'un aux dépens de l'autre, ces Corinthiens sont traités à la fois d'hommes charnels, de vie animale, incapables de percevoir ce qui est de l'Esprit de Dieu. Comme, toutefois, ils ne sont pas séparés de l'Eglise, ils sont traités de petits enfants en Jésus-Christ. L'Apôtre aurait voulu les voir des Anges ou des dieux ; et il leur reprochait de n'être que des hommes, c'est-à-dire de rechercher dans leurs disputes, non pas les choses divines, mais les choses humaines. Mais à ceux qui sont séparés de l'Eglise, il ne dit pas qu'ils *ne perçoivent point ce qui est* de l'Esprit de Dieu; il craindrait qu'on n'entendît ici le défaut d'intelligence, il dit seulement qu'ils *ne possèdent pas l'Esprit*. Car de ce qu'on possède une chose, il ne s'ensuit pas qu'on en ait en même temps l'intelligence.

31. L'Esprit-Saint est donc dans ces petits enfants en Jésus-Christ, qui demeurent dans l'Eglise, dont la vie est encore animale, charnelle, qui sont incapables de percevoir, en d'autres termes, de savoir et de comprendre ce qu'ils possèdent. Eh ! comment seraient-ils enfants en Jésus-Christ, s'il ne leur était arrivé de renaître de l'Esprit-Saint ?

Qu'on ne s'étonne pas d'ailleurs si l'on ne sait pas toujours ce que l'on possède. Sans parler ici de la divinité et de l'unité de la toute puissante et immuable Trinité, est-il si facile à chacun de comprendre scientifiquement la nature de l'âme ? Qui pourtant n'a pas d'âme ? Pour connaître enfin de la manière la plus indubitable que les petits enfants en Jésus-Christ possèdent l'Esprit de Dieu sans percevoir néanmoins ce qui est de l'Esprit de Dieu, considérons comment l'Apôtre Paul les réprimande un peu plus loin : « Ignorez-vous, dit-il, que vous êtes le temple « de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en « vous [1]. » Assurément il ne parlerait pas de la sorte aux membres séparés de l'Eglise, puisqu'il a dit d'eux qu'il n'avaient pas cet Esprit.

32. Mais il faut bien se garder de considérer comme appartenant à l'Eglise, à cette grande société que forme l'Esprit-Saint, celui qui se mêle extérieurement, mais hypocritement, aux brebis du Christ. « Car l'Esprit-Saint, qui enseigne la « sagesse, fuit le déguisement [2]. » De là vient qu'après avoir reçu le baptême dans les communions, ou plutôt dans les désunions hérétiques ou schismatiques, mais sans avoir pu renaître de l'Esprit, ressemblant ainsi à Ismaël, fils d'Abraham selon la chair, et non à Isaac, son fils selon l'Esprit, parce qu'il était le fils de la promesse ; lorsqu'on rentre dans l'Eglise catholique et qu'on se réunit à cette société formée par l'Esprit divin, que sans doute on ne possédait pas en dehors, on ne réitère point le baptême extérieur ; car on avait, même dans la séparation, cette forme de religion ; mais on reçoit ce qui ne peut se donner qu'au sein de l'Église, l'unité de l'Esprit par le lien de la paix. Telle était, avant qu'ils devinssent catholiques, la situation de ces hommes dont l'Apôtre dit : « Qu'ils avaient une forme de religion, mais qu'ils « en repoussaient la vertu [3]. » Une branche peut avoir la forme extérieure du sarment sans appartenir réellement à la vigne ; peut-elle puiser ailleurs que sur le cep la sève intérieure que communique la racine ? Ainsi peut-on voir dans les Sacrements visibles qu'emportent avec soi et que célèbrent ceux mêmes qui sont séparés du corps de Jésus-Christ, le signe extérieur de la piété chrétienne ; mais il est aussi impossible à ces hommes d'avoir en eux la vertu intérieure

[1] I Cor. II 14. — [2] I Cor. III 1-5.

[1] I Cor. III 16. — [2] Sag. I 15. — [3] Galat. IV, 28, 29. — [4] II Tim. III, 5.

et spirituelle de la religion, qu'à un membre séparé du corps de demeurer sensible.

33. Ceci une fois constaté, comme la rémission ne se donne que par le Saint-Esprit, il en résulte qu'elle ne s'obtient que dans l'Église qui possède le Saint-Esprit. La rémission des péchés fait réellement que le prince du péché, que l'esprit divisé contre lui-même, ne règne plus en nous ; que délivrés de la tyrannie de l'esprit impur, nous devenons ensuite le temple de l'Esprit Saint, et que Celui qui nous purifie en nous octroyant le pardon, devient notre hôte pour nous aider à pratiquer, à accroître et à accomplir la justice dans toute sa perfection. Aussi, dès son premier avénement, lorsque ceux qui l'avaient reçu parlaient les langues de tous les peuples et que Pierre s'adressait aux témoins étonnés de cette scène, « ils furent touchés de « componction en leur cœur, et ils dirent à « Pierre et aux autres Apôtres : Que ferons-nous, « frères? Montrez-le nous. Pierre alors leur ré- « pondit : Faites pénitence, et que chacun de « vous soit baptisé au nom de Jésus-Christ pour « la rémission de vos péchés; et vous recevrez le « don de l'Esprit-Saint [1]. »

On vit donc ces deux choses dans l'Eglise, savoir, la rémission des péchés et la réception du don qui communiquait le Saint-Esprit. Si ce fut au nom du Christ, c'est que lui-même avait dit, en promettant l'Esprit-Saint : « Le Père « l'enverra en mon nom [2]. » L'Esprit-Saint, en effet, n'habite nulle part sans le Père et le Fils, comme le Fils ne réside nulle part sans le Père et l'Esprit, ni le Père nulle part sans les autres personnes. Elles ne sauraient habiter séparément puisque toujours elles agissent ensemble. On les énonce séparément, néanmoins, à l'aide des signes créés, et non en les considérant dans leur nature ; par exemple, en articulant l'une après l'autre des syllabes qui occupent des temps déterminés, sans que les divines personnes soient elles-mêmes séparées par aucun laps de temps. On ne peut en effet les nommer jamais ensemble, bien que jamais elles ne puissent être qu'ensemble.

Mais, comme nous l'avons remarqué déjà plusieurs fois, si la rémission des péchés qui renverse et dissipe la tyrannie de l'esprit divisé contre lui-même, si la société formée par l'unité de l'Église de Dieu, en dehors de laquelle il n'y a point pardon des fautes, sont considérées comme l'œuvre produite spécialement par le Saint-Esprit, avec le concours du Père et du Fils ; c'est que l'Esprit-Saint est en quelque sorte le lien spécial du Père et du Fils. Le Père effectivement n'est pas commun au Fils et au Saint-Esprit, puisqu'il n'est pas le Père de l'un et de l'autre ; le Fils à son tour n'est pas commun au Père et à l'Esprit-Saint, puisqu'il n'est pas le Fils de tous deux ; au lieu que le Saint-Esprit étant l'Esprit du Père et du Fils, est commun au Père et au Fils.

34. Ainsi donc, tout homme coupable d'impénitence contre l'Esprit à qui l'Église doit son unité et son harmonie, n'en obtiendra jamais le pardon, parcequ'il s'est fermé la demeure où le pardon s'octroie ; il mérite d'être condamné avec l'Esprit toujours divisé contre lui-même, pour s'être opposé à l'Esprit-Saint en qui ne règne jamais aucune division. C'est ce que nous enseignent les textes mêmes de l'Evangile, si nous les méditons avec soin.

D'après saint Luc effectivement, ce n'est pas en répondant à l'accusation de ne chasser les démons que par le prince des démons, que notre Seigneur déclare irrémissible le blasphème contre le Saint-Esprit; ce qui prouve qu'il a enseigné cela plus d'une fois. Il n'en faut pas moins examiner avec soin en quelle circonstance il a tenu ce langage. Il parlait de ceux qui le confesseraient ou qui le renieraient devant les hommes. « Je « vous l'assure, dit-il, quiconque m'aura con- « fessé devant les hommes, le Fils de l'homme « aussi le confessera devant les Anges de Dieu : « mais qui m'aura renié devant les hommes, sera « renié devant les Anges de Dieu. » Afin toutefois de ne pas désespérer l'Apôtre Pierre qui l'a renié jusqu'à trois fois devant les hommes, il ajoute aussitôt : « Si quelqu'un parle contre le « Fils de l'homme, il lui sera pardonné ; mais « il ne sera point pardonné à celui qui aura « blasphémé contre l'Esprit-Saint [1]; » c'est-à-dire qui se sera rendu coupable de ce blasphème d'impénitence qui empêche la rémission des péchés accordée dans l'Eglise par le Saint-Esprit. Tel ne fut pas le blasphème de Pierre, puisqu'il se repentit bientôt en pleurant amèrement [2]; puisqu'il triompha de l'esprit de division qui avait demandé à le tourmenter et contre qui le Seigneur le protégea en demandant que sa foi ne défaillît point [3]; puisqu'enfin il reçut sans résistance l'Esprit-Saint qui lui accorda, outre

[1] Act. II, 37, 38. — [2] Jean, XIV 26.

[1] Luc XII 8-10. — [2] Matt XXVI, 69-75. — [3] Luc XXII, 31 32.

son pardon, la grâce de prêcher et d'accorder la rémission des péchés.

35. Mais d'après le récit des deux autres Evangélistes, ce qui amena le Sauveur à exprimer cette pensée sur le blasphème contre le Saint-Esprit, c'est qu'il venait de parler de l'esprit impur divisé contre lui-même. On avait effectivement accusé le Seigneur de chasser les démons au nom du prince des démons ; il répondit qu'il les chassait au nom de l'Esprit-Saint ; de cette sorte, l'Esprit d'union vainc et met en fuite l'esprit de division, tandis qu'on se perd éternellement avec ce dernier en refusant la paix offerte par l'Esprit d'unité. Voici le texte de saint Marc : « En vérité je vous le dis, tous les « péchés seront remis aux hommes, et même « les blasphèmes dont ils se seront rendus cou- « pables ; mais celui qui aura blasphémé contre « l'Esprit-Saint, n'en aura jamais le pardon, « il demeurera chargé d'un péché éternel [1]. » Après avoir rapporté ces paroles du Seigneur, l'historien ajoute en son nom propre : « C'est « qu'on disait : Il est possédé d'un esprit impur [2]. » Cette réflexion est destinée à montrer que le motif pour lequel Jésus parla ainsi, venait de ce qu'on l'avait accusé de chasser les démons au nom de Béelzébud leur prince. Ce blasphème, sans doute, n'était pas irrémisible, puisqu'on en obtient le pardon en en faisant bonne pénitence ; mais ce qui porta, comme je l'ai remarqué, le Sauveur à exprimer ce sentiment, c'est qu'il avait été question de l'esprit immonde que le Seigneur montre divisé contre lui-même, au lieu que le Saint-Esprit non-seulement ne l'est point, mais encore unit entre eux tous ceux qu'il attire à lui en leur remettant leurs péchés et en habitant en eux après les avoir purifiés ; afin de réaliser ce qui est écrit aux Actes des Apôtres : « La multitude des croyants n'avait « qu'un cœur et qu'une âme [3]. »

On ne résiste à cette offre du pardon qu'en y opposant la dureté d'un cœur impénitent. Ailleurs en effet les Juifs ayant encore accusé le Seigneur d'être possédé par le démon [4], il ne leur dit rien du blasphème contre le saint-Esprit, parce que leur langage sur cet esprit impur ne pouvait servir à leur prouver qu'il était divisé contre lui-même, comme ce qu'ils dirent de Béelzébud, à qui ils attribuaient le pouvoir de chasser les démons.

[1] Marc, III, 28-29. — [2] Ib. 30. — [3] Act. IV, 32. — [4] Jean, VII, 20 VIII, 48.

36. Mais on voit bien plus clairement, en lisant saint Matthieu, ce que voulait faire entendre le Seigneur, savoir qu'on parle contre l'Esprit-Saint quand on résiste avec un cœur impénitent à l'unité de l'Eglise où s'accorde par le Saint-Esprit la rémission des péchés. Ceux-là en effet, je l'ai d'éjà dit, n'ont pas l'Esprit-Saint, qui emportant avec eux et administrant les sacrements du Christ, sont séparés de son Eglise. Le Sauveur donc, après avoir observé que Satan serait divisé contre Satan et que lui-même ne chassait les démons qu'au nom du Saint-Esprit qui n'est pas divisé contre lui-même comme l'esprit mauvais, ajoute aussitôt dans l'intention de montrer que, malgré les sectes qui se forment sous son nom en dehors de son bercail, son royaume n'est pourtant pas divisé contre lui-même : « Qui « n'est pas avec moi est contre moi, et qui ne re- « cueille pas avec moi dissipe. » Ainsi donc il renie comme lui appartenant tous ceux qui en recueillant sans lui ne recueillent pas mais dissipent. Il poursuit : « Aussi je vous le déclare, « on pardonnera aux hommes toute espèce de « péché et de blasphème mais non le blasphè- « me contre le Saint-Esprit. » Que veut dire ceci ? Que le seul blasphème contre l'Esprit-Saint ne sera pas effacé, parce que n'être pas avec le Christ c'est être contre, et ne recueillir pas avec lui c'est dissiper ? Oui certainement ; car ne pas recueillir avec lui, quoiqu'on l'entreprenne sous son nom, c'est n'avoir pas l'Esprit-Saint.

37. Voilà, voilà ce qui nous fait voir absolument que la rémission de tout péché et de tout blasphème n'est possible qu'au sein de la société chrétienne qui ne dissipe point, parce qu'elle est formée par l'Esprit-Saint qui n'est pas divisé comme l'est l'esprit immonde. Aussi ces autres communions ou plutôt ces autres désunions qui se nomment les Eglises du Christ, qui sont divisées et opposées l'une à l'autre et de plus ennemies de la société où règne l'unité, c'est-à-dire de la véritable Eglise, n'appartiennent pas à la communauté formée par le Fils de Dieu, quoiqu'elles semblent porter son nom. Elles lui appartiendraient si l'Esprit-Saint qui forme cette société, était un Esprit de division. Mais il n'en est point ainsi, puisque n'être pas avec le Christ c'est être contre lui, et que ne pas recueillir avec lui, c'est dissiper. Il s'ensuit qu'on obtiendra la rémission de tout péché et de tout blasphème dans la société que forme le Christ par l'Esprit-Saint, l'Esprit d'union.

Quant au blasphème contre l'Esprit-Saint lui-même, quant à ce blasphème qui fait que l'on résiste avec un cœur impénitent jusqu'à la fin de cette vie, à ce Don ineffable et divin, il est irrémissible. Fût-on rebelle à la vérité jusqu'à lutter contre l'enseignement que Dieu nous adresse non par le ministère des prophètes mais par l'organe de son Fils unique, à qui il a ordonné de devenir Fils de l'homme pour nous parler par sa bouche ; on en obtiendra le pardon pourvu que l'on se repente et que l'on s'attache à la divine Bonté. Plus désireux en effet de la conversion et de la vie du pécheur que de sa mort [1], le Seigneur a donné l'Esprit-Saint à son Eglise afin que les péchés fussent remis à qui elle les remettrait en son nom. Mais avoir en aversion cette grâce jusqu'à ne la demander point avec un cœur pénitent, jusqu'à y opposer même l'opiniâtreté de l'impénitence, c'est un crime impardonnable, non point précisément parceque c'est un crime, si grand qu'il soit, mais parce que c'est un mépris du pardon, une résistance même à cette grâce, une parole contre le Saint-Esprit.

On pèche ainsi contre lui, lorsque jamais on ne quitte une secte pour rentrer dans la société qui a reçu l'Esprit-Saint, afin d'effacer les péchés. Mais fut-on reçu dans cette société par un mauvaise ecclésiastique, par un réprouvé et un hypocrite, pourvu néanmoins qu'il soit ministre

[1] Ezéch. XXXIII, 11.

catholique et que soi-même on agisse avec sincérité, on y reçoit par la vertu du Saint-Esprit le pardon de ses péchés. Car aujourd'hui même, que la sainte Eglise est foulée comme le serait l'aire où la paille se mêle au bon grain, l'Esprit de Dieu y agit de manière à ne rejeter aucun aveu sincère; à n'être dupe d'aucune hypocrisie et à fuir les réprouvés sans laisser toutefois d'employer leur ministère à recueillir les élus.

Le seul moyen d'empêcher le blasphème de devenir impardonnable, est donc d'éviter l'impénitence du cœur et de ne croire à l'efficacité du repentir qu'au sein de l'Eglise, où s'accorde le pardon des péchés et où l'on maintient l'union de l'Esprit par le lien de la paix.

38. Autant que je l'ai pu, si toutefois j'ai pu quelque chose, j'ai traité par la miséricorde et avec le secours du Seigneur, cette ardue question. Ce que toutefois je n'ai su comprendre parmi tant de difficultés, on doit l'attribuer, non pas à la vérité, qui exerce avec fruit, même en se cachant, les esprits religieux ; mais à ma faiblesse, qui aura manqué de comprendre ou de bien exprimer. S'il est néanmoins des vérités que nous avons pu saisir par la pensée et expliquer par la parole, rendons en grâces à Celui à qui nous avons demandé, près de qui nous avons cherché et frappé, afin d'obtenir de quoi nous nourrir dans la méditation et de quoi vous servir dans le discours.

SERMON LXXII.

LES BONS ARBRES [1].

ANALYSE. — Notre-Seigneur veut que nous travaillions à devenir de bons arbres. Ce qui fait comprendre la nécessité de ce commandement, c'est que 1° un arbre mauvais ne saurait porter de bons fruits. Aussi, 2° Jésus-Christ est venu travailler à nous rendre bons. 3° Il nous menace de la mort éternelle si pour le devenir nous ne profitons pas des délais que nous accorde sa bonté. 4° N'est-il pas incompréhensible que l'homme ne veuille rien avoir que de bon et que toutefois il ne cherche pas à devenir bon lui-même? Qu'il s'attache donc à Dieu, source de bonté. 5° Les calamités présentes doivent nous servir d'avertissement sérieux.

1. Notre-Seigneur Jésus-Christ nous a avertis d'être de bons arbres afin de pouvoir porter de bons fruits. « Ou rendez l'arbre bon et son fruit bon, dit-« il ; ou rendez l'arbre mauvais et son fruit mau-« vais; car c'est par le fruit qu'on connaît l'ar-« bre. » Dans ces mots : « Ou rendez l'arbre bon « et son fruit bon, » il y a, non point un avis, mais un précepte salutaire que nous sommes obligés d'accomplir. Et dans ces autres : « Rendez l'ar-

[1] Matt. XII, 33.

« bre mauvais et son fruit mauvais, » il n'y a pas un précepte à accomplir, mais l'avis d'être sur ses gardes. Car cet avis s'adresse à ces hommes qui croyaient, tout mauvais qu'ils étaient, pouvoir bien parler ou bien bien agir. Cela ne se peut, dit le Seigneur Jésus. Pour changer la conduite, il faut d'abord changer l'homme. Si celui-ci reste mauvais, il ne peut bien agir : et s'il est bon, il ne saura agir mal.

2. Or qui a été trouvé bon par le Seigneur,

lorsque le Christ est mort pour les impies [1] ? Il n'a donc rencontré que des arbres mauvais ; mais il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu s'ils croyaient en son nom [2]. Ainsi quiconque est bon aujourd'hui, c'est-à-dire est un bon arbre, a d'abord été trouvé mauvais et est devenu bon. Ah ! s'il avait voulu, en venant parmi nous, arracher tous les mauvais arbres, en resterait-il un seul qui ne méritât d'être déraciné ? Mais il est venu faire miséricorde, afin d'exercer ensuite la justice, ainsi qu'il est écrit : « Je chanterai, Seigneur, votre miséricorde et « votre justice [3]. » Aussi a-t-il accordé aux croyants la rémission de leurs péchés sans vouloir même revenir avec eux sur les comptes passés. Il a fait d'eux de bons arbres ; il a détourné la cognée et apporté la paix.

3. C'est de cette cognée que parle Jean quand il dit : « Déjà la cognée est mise à la racine des « arbres. Tout arbre qui ne produit pas de bon « fruit, sera coupé et jeté au feu [4]. » C'est de cette cognée que menace le père de famille, lorsqu'il dit dans l'Evangile : « Voilà trois ans que je viens « voir cet arbre, sans y trouver de fruit. Je dois « maintenant rendre libre la place. Qu'on le « coupe donc. » Le vigneron intercède : « Sei- « gneur, dit-il, laissez-le encore cette année ; je « vais creuser tout autour et y mettre une char- « ge de fumier. Vous serez content, s'il porte « du fruit ; s'il n'en porte pas, vous viendrez et « l'abattrez [5]. »

Le Seigneur, en effet, a visité le genre humain comme pendant trois ans, c'est-à-dire à trois époques déterminées. La première époque précède la loi ; la seconde est celle de la loi, et la troisième est l'époque actuelle de la grâce. Si le Seigneur n'avait point visité le genre humain avant la loi, comment expliquerait-on la justice d'Abel, d'Enoch, de Noë, d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, dont il a voulu être nommé le Seigneur, comme s'il n'était le Dieu que de ces trois hommes, lui à qui toutes les nations appartiennent ? « Je suis, « dit-il, le Dieu d'Abraham, et d'Isaac et de « Jacob [6]. » Et s'il ne nous avait point visités sous la loi, aurait-il donné cette loi ? Ce père de famille est venu aussi après la loi ; il a souffert, il est mort, il est ressuscité, il a fait prêcher l'Evangile dans tout l'univers ; et il reste encore quelque arbre stérile ! Il est encore une portion de l'humanité qui ne se corrige point ! Le jardinier se fait médiateur ; l'Apôtre prie pour le peuple : « Je fléchis pour vous, dit-il, « les genoux devant le Père, afin qu'enracinés « et fondés dans la charité, vous puissiez com- « prendre, avec tous les saints, quelle est la lar- « geur et la longueur, la hauteur et la profon- « deur, et acquérir aussi la science suréminente « de la charité du Christ, pour être remplis de « toute la plénitude de Dieu [1]. » En fléchissant ainsi les genoux devant le Père de famille, il demande que nous ne soyons pas déracinés.

Puisque ce Père de famille viendra nécessairement, faisons en sorte qu'il trouve en nous des arbres féconds. On creuse autour de l'arbre par l'humilité d'un cœur pénitent, attendu qu'on ne peut creuser sans descendre. Le fumier figure l'abjection à laquelle se livre le repentir. Est-il en effet rien de plus abject que le fumier ? Et pourtant, est-il rien qui rapporte plus, si l'on en fait bon usage ?

4. Que chacun donc devienne un bon arbre, et qu'on ne s'imagine pas porter de bons fruits en restant arbre mauvais. Il n'y a de bons fruits que sur les bons arbres. Change ton cœur et tu changeras de conduite. Arraches-en la cupidité et plantes-y la charité. De même que la cupidité est la racine de tout mal [2], la racine de tout bien est la charité.

Pourquoi alors, pourquoi des hommes murmurent-ils, disputent-ils entre eux et disent-ils : Qu'est-ce que le bien ? — Ah ! si tu savais ce que c'est que le bien ! Le bien véritable n'est pas ce que tu voudrais avoir, mais ce que tu ne veux pas être. Tu voudrais avoir la santé du corps ; c'est un bien sans doute, mais ce n'est pas un grand bien, car le méchant l'a aussi. Tu veux avoir de l'or et de l'argent ; j'en dis autant, c'est un bien, mais à la condition que tu en feras un bon usage. Et tu n'en feras pas un bon usage, si tu n'es bon toi-même. D'où il suit que l'or et l'argent sont un mal pour les méchants et un bien seulement pour les bons. Ce n'est pas que l'or et l'argent rendent ceux-ci bons ; mais ils ne sont employés à un bon usage que pour être tombés entre les mains des bons. Tu veux de l'honneur ; c'est un bien, mais à condition encore que tu en feras un sage emploi. Combien y ont trouvé leur ruine ! Et pour combien a-t-il été un instrument de bonnes œuvres !

5. Ainsi donc, s'il est possible, sachons mettre de la différence entre ces diverses sortes de biens, puisqu'il est aujourd'hui question de bons ar-

[1] Rom. v, 6. — [2] Jean, I, 12. — [3] Ps. C, 1. — [4] Matt. III, 10. — [5] Luc, XIII, 7-9. — [6] Exod. III, 14.

[1] Ephés. III, 14-19. — [2] I Tim. VI, 10.

bres. Or il n'est rien dont chacun doive ici s'occuper davantage que de tourner ses regards sur lui-même, de s'examiner, de se juger, de se sonder, de se chercher et de se trouver; que de détruire ce qui lui déplaît, que de souhaiter et de planter ce qui lui plaît. Comment être avide des biens extérieurs, lorsqu'on est vide des biens meilleurs? Qu'importe d'avoir la bourse pleine, quand la conscience est vide? Tu veux des biens sans vouloir être bon! Ne comprends-tu pas que tu dois rougir de ce que tu possèdes, si dans ta maison tout est bien excepté toi? Que veux-tu avoir de mauvais? Dis-le moi. Rien absolument; ni épouse, ni fils, ni fille, ni serviteur, ni servante, ni campagne, ni tunique, ni même chaussure. Et tu veux toutefois mener une mauvaise vie! Je t'en conjure, élève ta vie au dessus de ta chaussure. Tout ce que rencontrent tes regards autour de toi, est élégant, beau et agréable pour toi : toi seul restera laid et hideux! Ah! si ces biens dont ta maison est pleine, si ces biens dont tu as convoité la possession et dont tu redoutes la perte, pouvaient te répondre, ne te crieraient-il pas: Tu veux que nous soyons bons et nous aussi nous voulons avoir un bon maître? Mais ils crient silencieusement contre toi devant ton Seigneur : Vous lui avez, disent-ils, accordé de bonnes choses, et lui reste mauvais! Que lui importe ce qu'il a, puisqu'il n'a pas l'auteur de tout?

6. Ces paroles touchent ici quelque cœur; livré peut-être à la componction il demande ce que c'est que le bien, quelle en est la nature, l'origine. Tu l'as donc bien compris, c'est de cela que tu dois t'enquérir. Eh bien! je répondrai à ta question et je dirai : Le bien est ce que tu ne saurais perdre malgré toi. Tu peux, malgré toi, perdre ton or, et ta demeure et tes honneurs et la santé même; mais le bien qui te rend bon, tu ne peux ni l'acquérir, ni le perdre malgré toi.

Quelle est maintenant la nature de ce bien? Nous trouvons dans un psaume un grand enseignement, c'est peut-être ce que nous cherchons. « Enfants des hommes, y est-il dit, jusques « à quand aurez-vous le cœur appesanti? » Jusques à quand cet arbre demeurera-t-il stérile? « Enfants des hommes, jusques à quand serez-« vous appesantis de cœur? » Que signifie : « Appesantis de cœur? — Pourquoi aimez-vous « la vanité et recherchez vous le mensonge? » Venant ensuite au fond même de la question : « Sachez que le Seigneur a glorifié son Saint [1]. » Déjà en effet le Christ est venu, déjà il est glorifié, il est ressuscité et monté au ciel, déjà son nom est célébré par tout l'univers : « Jusques à quand « serez-vous appesantis de cœur? N'est-ce pas assez du passé? Et maintenant que ce Saint est glorifié, « jusques à quand aurez-vous le cœur « appesanti? » Les trois ans écoulés, qu'avez-vous à attendre, sinon la cognée? « Jusques à quand « serez-vous appesantis de cœur? Pourquoi ai-« mez-vous la vanité et recherchez-vous le men-« songe? » Même après la glorification du Saint, du Christ, on s'attache encore à la vanité, encore à l'inutilité, encore à l'ostentation, encore à la frivolité! La vérité se fait entendre et l'on court encore après la vanité! « Jusques à quand au-« rez-vous le cœur appesanti? »

7. C'est avec justice que le monde endure de si cruels fléaux; car il connaît aujourd'hui la parole de son Maître. « Le serviteur qui ne « sait pas la volonté de son maître, est il écrit, « et qui fait des choses dignes de châtiment, re-« cevra peu de coups. » Pourquoi? Afin de l'exciter à rechercher cette volonté. Tel était le monde avant que le Seigneur glorifiât son Saint; c'était un serviteur ignorant la volonté de son Maître; aussi recevait-il peu de coups. Mais aujourd'hui et depuis que Dieu a glorifié son Saint, le serviteur qui connaît la volonté de son Maître et qui ne l'accomplit point, recevra un grand nombre de coups. Est-il donc étonnant que le monde soit si fort châtié? C'est un serviteur qui connaît les intentions de son maître et qui fait des choses dignes de châtiment. Ah! qu'il ne se refuse pas aux nombreuses afflictions qu'il mérite [2]; car s'il ne veut pas écouter son précepteur, il trouvera justement en lui un vengeur. Qu'il ne murmure pas contre la main qui le frappe, qu'il se reconnaisse digne de châtiment; c'est le moyen de mériter la miséricorde divine, par Jésus-Christ, qui vit et règne avec Dieu le Père et avec l'Esprit-Saint dans les siècles des siècles. Amen.

[1] Ps. IV, 3, 4. — [2] Luc XII, 47.

SERMON LXXIII.

LE BON GRAIN ET L'IVRAIE [1].

—

ANALYSE. — Saint Augustin avait expliqué, la veille, la parabole de la semence. Il dit aujourd'hui que la parabole de l'ivraie et du bon grain à le même sens, car les paraboles permettent de représenter la même idée sous des termes différents. Il termine en engageant l'ivraie, c'est-à-dire les mauvais chrétiens, à devenir de bon grain, et en invitant les bons chrétiens à la patience.

1. Hier et aujourd'hui nous avons entendu, de la bouche de Notre-Seigneur Jésus-Christ, une parabole de semeur. Vous qui étiez présents hier, réveillez aujourd'hui vos souvenirs. Il était question hier de ce semeur qui, en répandant sa semence, en laissa tomber une partie dans le chemin, où elle fut recueillie par les oiseaux ; une autre dans les endroits pierreux, où elle fut dés-séchée par la chaleur; une autre au milieu des épines, où elle fut étouffée sans pouvoir porter d'épis; une autre enfin dans la bonne terre, où elle rapporta cent, soixante, et trente pour un [2]. C'est encore aujourd'hui une parabole de semeur, le Seigneur nous y montre un homme qui a semé de bon grain dans son champ. Or pendant que l'on dormait, l'ennemi vint et sema de l'ivraie par dessus. On ne s'en aperçut point quand tout était en herbe; mais sitôt qu'on put distinguer les bons épis, on reconnut aussi l'ivraie. A la vue de cette ivraie mêlée en grand nombre au bon grain, les serviteurs du père de famille se fâchèrent, et voulurent l'arracher; on ne le permit pas, mais on leur dit : « Laissez croître « l'un et l'autre jusqu'à la moisson. »

Cette nouvelle parabole a été également expliquée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le semeur de bon grain, c'est lui-même ; le diable est l'homme ennemi qui a semé l'ivraie ; la fin du siècle est le temps de la moisson, et le champ, le monde tout entier. Mais qu'ajoute-t-il ? « A « l'époque de la moisson je dirai aux moisson- « neurs : amassez d'abord l'ivraie pour la brûler ; « puis recueillez mon grain et le mettez au « grenier. » Pourquoi cet empressement, ô serviteurs pleins de zèle ? Vous voyez l'ivraie parmi le froment, les mauvais chrétiens parmi les bons et vous voulez les extirper. Cessez, nous ne sommes pas à la moisson. Elle viendra, et puissiez-vous alors être de bons grains ! Pourquoi vous fâcher ? Pourquoi souffrir avec peine que les méchants soient mêlés aux bons ? Ils peuvent être confondus avec vous dans le champ, ils ne le seront pas au grenier.

2. Vous savez qu'il a été parlé hier de trois endroits où ne profite point la semence ; le chemin, les pierres et les épines. Voilà l'ivraie, c'est dans une autre parabole un autre nom donné à la même chose. Car, lorsqu'il est question de similitudes et non du sens propre, on n'exprime que la ressemblance de la vérité, et non la vérité même. Je n'ignore point que quelques uns savent cela ; mais nous parlons pour tous.

Ainsi donc dans les choses sensibles un chemin est un chemin, un endroit pierreux est un endroit pierreux et des épines sont des épines; il n'y faut voir que cela, car les mots sont pris ici dans leur sens propre. Mais dans les paraboles et les comparaisons, un même objet peut être désigné par des noms différents, et c'est ce qui m'a permis de vous dire que le chemin dont il est parlé dans l'Évangile, ainsi que l'endroit pierreux et l'endroit couvert d'épines désignent les mauvais chrétiens, désignés aussi par l'ivraie. Le Christ ne porte-t-il pas à la fois les noms d'agneau et de lion ? S'il s'agit de troupeaux et d'animaux sauvages, on ne doit voir dans l'agneau qu'un agneau et dans le lion qu'un lion ; mais le Christ est l'un et l'autre. Dans la première acception, c'est le sens propre : c'est le sens figuré dans celle-ci,

Il arrive même que dans ce sens figuré les êtres les plus opposés portent le même nom. Qu'y a-t-il de plus opposés entre eux que le Christ et le démon ? Le Christ et le démon, néanmoins, sont appelés l'un et l'autre lion. Au Christ est donné ce nom : « Le lion de la tribu de Juda a vaincu [1]. » Au démon également : « Ne savez-vous que votre « ennemi, le diable, comme un lion rugissant, « rôde autour de vous, cherchant à dévorer. [2] » Ce nom désigne ainsi le Christ et le diable : le Christ, à cause de sa force, le diable à cause de sa férocité ; le Christ à cause de ses victoires, le

[1] Matt. XIII, 24-30, 36-43. — Matt. XIII, 2-23.

[1] Apoc. V, 5. — [2] I Pierre, V, 8.

diable à cause de ses ravages. Ce même démon est encore représenté comme un reptile, c'est l'antique serpent[1] : s'ensuit-il que notre Pasteur nous ordonne d'imiter ce serpent quand il nous dit : « Soyez simples comme des colombes et rusés « comme des serpents[2] ? »

3. Hier donc je me suis adressé au chemin, aux lieux pierreux et aux lieux couverts d'épines, et je leur ai dit : Changez puisque vous le pouvez, retournez avec la charrue ce terrain durci, jetez les pierres de ce champ, arrachez-en les épines. N'ayez point ce cœur endurci où meurt aussitôt la parole de Dieu. Ne soyez point cette terre légère où la charité ne saurait enfoncer ses racines. Gardez-vous, d'étouffer par les soins et les passions du siècle, la bonne semence que nous répandons en vous par nos travaux. Car c'est le Seigneur qui sème et nous ne sommes que ses ouvriers. Soyez une bonne terre, vous disions-nous hier, et aujourd'hui nous répétons à tous : Que l'un donne cent, l'autre soixante et l'autre trente pour un. L'un produit plus que l'autre, mais tous ont droit au grenier.

Voilà ce que nous disions hier. Je m'adresse aujourd'hui à l'ivraie. Cette ivraie désigne des brebis du troupeau. O mauvais chrétiens ! ô vous qui fatiguez par votre mauvaise conduite l'Église que vous remplissez ! corrigez-vous avant l'époque de la moisson, ne dites pas : « J'ai péché, « et que m'est-il advenu de fâcheux ?[3] » Dieu n'a rien perdu de sa puissance ; mais il exige que tu fasses pénitence. C'est ce que je dis aux pécheurs, qui pourtant sont chrétiens ; c'est ce que je dis à l'ivraie. Car ils sont dans le champ du Père de famille, et il peut se faire qu'ivraie aujourd'hui, demain ils soient bon grain. Pour ce même motif je m'adresse aussi au froment.

4. O chrétiens qui vivez saintement ! vous êtes en petit nombre et vous soupirez, vous gémissez au sein de la multitude. L'hiver passera, viendra l'été et voici bientôt la moisson. Les Anges viendront avec le pouvoir de faire la séparation et dans l'impuissance de se tromper. Pour nous, nous ressemblons aujourd'hui à ces serviteurs qui disaient : « Voulez-vous que nous allions l'ar- « racher ? » Nous voudrions en effet, s'il était possible, qu'il ne restât aucun méchant parmi les bons. Mais il nous a dit : « Laissez croître l'un « et l'autre jusqu'à la moisson. » Pourquoi ? Parce que vous pourriez vous tromper. Aussi écoutez : « Dans la crainte qu'en voulant arracher l'ivraie « vous n'arrachiez aussi le froment. » Que faites-vous avec cette noble ardeur ? N'allez-vous point ravager ma moisson ? Les moissonneurs viendront, c'est-à-dire les Anges, comme l'a expliqué le Sauveur. Nous sommes des hommes, les Anges sont les moissonneurs. Il est vrai, si nous achevons notre course, nous serons égaux aux anges de Dieu ; mais aujourd'hui que nous nous fâchons contre les méchants, nous sommes encore des hommes, et nous devons prêter l'oreille à ces mots : « Que celui donc qui se croit debout « prenne garde de tomber[1]. »

Croyez-vous, mes frères, que l'ivraie ne s'élève pas jusqu'à l'abside[2] ? Croyez-vous qu'il n'y en ait qu'en bas et point en haut ? Plaise à Dieu que nous n'en soyons pas nous-même ! « Mais peu « m'importe d'être jugé par vous[3]. » Oui, je le déclare à votre charité : il y a dans les absides du froment et de l'ivraie, du froment aussi et de l'ivraie parmi le peuple. Que les bons supportent donc les méchants, mais que les méchants se convertissent et imitent les bons. Devenons tous, s'il est possible, les serviteurs de Dieu, et tous, par sa miséricorde, échappons à la malice de ce siècle. Cherchons les jours heureux, puisque nous sommes dans les jours malheureux ; mais pour arriver à ces heureux jours, ne blasphémons point en traversant les jours malheureux.

[1] Apoc. XII, 9. — [2] Matt. X, 16. — [3] Eccli. V, 4.

[1] Cor. X, 12. — [2] D'où les Évêques parlaient au peuple — [3] I Cor. IV, 3.

SERMON LXIV.

QUEL EST LE VRAI DOCTEUR DE LA LOI [1] ?

ANALYSE. — Ce discours n'est que l'explication de ces paroles de saint Matthieu : « Tout scribe instruit de ce qui touche le « royaume des cieux, est semblable au père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et des choses anciennes. » Qu'entend-on ici par Scribe ? On entend les docteurs de la loi divine. — Pourquoi dit-on qu'il tire de son trésor? C'est qu'il est des docteurs qui ne font pas ce qu'ils enseignent : ceux-là ne tirent pas de leur trésor ou de leur cœur, mais uniquement du trésor de la révélation. — Quelles sont enfin ces choses nouvelles, et ces choses anciennes? Les doctrines revélées dans l'ancienne loi et mises en lumière dans l'Évangile.

1. La lecture de l'Évangile nous invite à examiner et à expliquer à votre charité, autant que le Seigneur nous en fera la grâce, quel est « le Scribe instruit de ce qui touche le royaume « de Dieu et semblable au père de famille qui « tire de son trésor des choses nouvelles et des « choses anciennes ; » quelles sont encore ces choses nouvelles et ces choses anciennes que produit au grand jour ce scribe instruit; car c'est par là que s'est terminée la lecture de l'Évangile.

On sait d'abord quels sont ceux que, conformément au style de l'Écriture, les anciens appelaient Scribes; ce sont ceux qui faisaient profession de connaître la Loi. Tel est le sens que le peuple juif donnait à ce terme. Les scribes ne signifiaient donc point alors, comme aujourd'hui parmi nous, ceux qui écrivent au palais sous l'autorité des juges ou dans les villes pour le public. Gardons-nous de fréquenter inutilement une école, et sachons le sens que l'Écriture attache aux expressions qu'elle emploie ; car autrement en entendant des paroles de l'Écriture prises dans une acception différente de l'acception ordinaire, nous pourrions nous égarer et, pour nous laisser aller à nos pensées habituelles, ne comprendre pas ce qui nous est enseigné. Les Scribes donc étaient des hommes qui faisaient profession de connaître la loi, et c'est à eux qu'appartenait le soin de garder les livres, de les expliquer, de les transcrire et de les étudier.

2. C'est à eux que Notre-Seigneur Jésus-Christ reproche d'avoir les clefs du royaume des cieux sans y entrer eux-mêmes et sans y laisser entrer personne; ce reproche en effet s'adresse aux Pharisiens et aux Scribes, les docteurs de la loi parmi les Juifs. C'est d'eux encore qu'il parle ainsi ailleurs : « Faites ce qu'ils disent; mais gardez-« vous de faire ce qu'ils font; car ils disent et ne « font pas. [1] » Et pourquoi ces mots : « Ils di-« sent et ne font pas, » sinon parce qu'ils sont du nombre de ceux en qui on voit ce que dit l'Apôtre : « Toi qui prêches de ne point dérober, « tu dérobes; toi qui défends l'adultère, tu com-« mets l'adultère; toi qui as en horreur les idoles, « tu fais des sacrilèges; toi qui te glorifies de la « loi, tu déshonores Dieu par la violation de la loi ; « car à cause de vous le nom du Seigneur est « blasphémé parmi les nations ? [2] » Il est sûr et évident qu'à cette sorte de docteurs s'appliquent ces paroles du Seigneur. « Ils disent et ne font « pas. » Ce sont des Scribes, mais ils ne sont pas réellement instruits en ce qui touche le royaume de Dieu.

Néanmoins, dira quelqu'un d'entre vous, comment un mauvais homme peut-il enseigner une bonne doctrine, puisqu'il est écrit et que le Seigneur dit lui-même : « L'homme bon tire de « bonnes choses du bon trésor de son cœur, et « du mauvais trésor de son cœur l'homme mau-« vais tire des choses mauvaises ? Hypocrites, « comment pouvez-vous faire de bonnes choses, « puisque vous êtes mauvais [3] ? » Ici donc il est dit : « Comment pouvez-vous dire de bonnes « choses, puisque vous êtes mauvais? » Et là : « Faites ce qu'ils disent, mais gardez-vous de « faire ce qu'ils font; car ils disent et ne font « point. » S'ils disent sans pratiquer, ils sont mauvais; mais s'ils sont mauvais, ils ne peuvent dire de bonnes choses : comment faire alors ce qu'ils nous enseignent, puisqu'ils ne sauraient nous enseigner rien de bon?

Voici la solution de cette difficulté; que votre sainteté s'y rende attentive. Tout ce que l'homme mauvais tire de lui-même est mauvais; tout ce que l'homme mauvais tire de son cœur est mauvais; car dans son cœur est son mauvais trésor. D'où vient donc que ces méchants ensei-

[1] Matt XIII, 52.

[1] Matt. XXIII, 3. — [2] Rom. II, 21-23. — [3] Matt. XII, 35, 34.

gnaient le bien ? C'est qu'ils étaient assis sur la chaire de Moïse, et si le Seigneur n'avait dit auparavant : « Ils sont assis sur la chaire de Moïse [1] ; » jamais il n'aurait commandé d'écouter ces méchants. Ce qu'ils tiraient du mauvais trésor de leur cœur était différent de ce que du haut de la chaire de Moïse ils faisaient entendre comme étant les hérauts du juge. Jamais on n'attribuera à un héraut ce qu'il dit, quand il parle en présence du juge. Autre chose est ce qu'il dit dans sa maison, et autre chose ce qu'il transmet de la part du juge. Bon gré, mal gré, il faut que ce héraut publie la condamnation de son ami même; et bon gré, mal gré, il publie aussi l'acquittement de son ennemi. Laissez parler son cœur, c'est son ami qu'il acquittera et son ennemi qu'il condamnera. Laissez parler le cœur des Scribes, ils diront : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons [2]. » Faites parler la chaire de Moïse, elle dira : « Tu ne tueras point, tu ne commettras point d'adultère ; tu ne déroberas point ; tu ne rendras point de faux témoignage ; honore ton père et ta mère ; tu aimeras ton prochain comme toi-même. [3] » Fais ce que dit la chaire par la bouche des Scribes, et non ce que dit leur cœur ; et embrassant ainsi les deux pensées exprimées par le Seigneur, tu ne suivras point l'une au détriment de l'autre ; tu comprendras qu'elles s'accordent parfaitement et que s'il est vrai de dire : « L'homme bon tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur, et de son mauvais trésor l'homme mauvais tire des choses mauvaises ; » c'est que le bien qu'enseignaient ces Scribes ne venait pas du mauvais trésor de leur cœur, mais il ne pouvait venir que du trésor de la chaire de Moïse.

4. Tu ne seras donc plus étonné de ces autres paroles du Seigneur : « Chaque arbre se reconnaît à son fruit. Cueille-t-on des raisins sur les épines et des figues sur les chardons [4] ? » Les Scribes et les Pharisiens sont ainsi comparés aux épines et aux chardons ; toutefois « faites ce qu'ils disent, mais gardez-vous de faire ce qu'ils font. » Mais, comme Dieu vous l'a fait comprendre par les réflexions précédentes, n'est-ce pas cueillir le raisin sur des épines et la figue sur des chardons ? Quelquefois aussi on voit des branches de vigne s'entrelacer dans une haie d'épines et des grappes suspendues au buisson. Laisseras-tu ce raisin parce que tu le vois au milieu des épines ? Recherche attentivement quelle est la tige de ces épines et tu reconnaîtras ce qui les porte. Suis aussi la tige de la grappe suspendue, et reconnais d'où vient cette grappe. Tu comprendras par là qu'autre chose vient du cœur du Pharisien et autre chose de la chaire de Moïse [1].

5. Mais pourquoi ce triste état des Pharisiens ? C'est qu'ils ont « un voile placé sur leur cœur ; » et il ne voient pas que « les choses anciennes ont passé et que tout est devenu nouveau [2]. » Voilà ce qui fait leur malheur et le malheur de quiconque leur ressemble. Pourquoi dire *choses anciennes* ? C'est qu'on les enseigne depuis longtemps. Et *choses nouvelles* ? C'est quelles sont du royaume de Dieu. L'Apôtre même enseigne comment s'enlève ce voile : « Il s'enlèvera, dit-il, lorsque tu te convertiras au Seigneur. » Mais en ne s'attachant pas au Seigneur, le juif ne dirige point son regard vers le but ; et c'est ainsi que les enfants d'Israël, figurant autrefois ce malheur, ne portaient pas non plus leurs yeux sur le but, en d'autres termes, sur la face de Moïse. L'éclat de cette face symbolisait l'éclat de la vérité ; mais un voile la couvrit, parce que les fils de Jacob ne pouvaient encore en contempler la splendeur.

Cette figure a disparu, selon ces expressions de l'Apôtre : « Ce qui doit disparaître [3]. » Pourquoi disparaît-elle ? Parce qu'à l'arrivée du souverain on fait disparaître ses images. Quand le souverain n'est point là, on regarde son portrait ; est-il présent ? on l'enlève. Avant l'avènement de Jésus-Christ, Notre-Seigneur et notre souverain, on montrait donc ses images ; mais ses images disparaissent et on ne voit plus que lui. Et c'est ainsi que le voile tombe quand on s'attache au Sauveur. A travers le voile on pouvait entendre la voix de Moïse, mais on ne voyait point sa face. Ainsi les Juifs entendent maintenant la voix du Christ dans les Écritures anciennes, mais ils ne voient pas la face de Celui qui leur parle. Veulent-ils, encore une fois, faire tomber ce voile ? Qu'ils viennent au Seigneur. Ils ne perdront point les anciennes richesses, il les enfermeront dans leur trésor pour devenir des scribes instruits de ce qui concerne le royaume de Dieu, et tirant de leur trésor, non ce qui est seulement ancien ou ce qui est seulement nouveau, car alors ils ne ressembleraient point à ce Scribe instruit de ce qui touche le royaume de Dieu et tirant de son trésor le nouveau en même temps que l'ancien.

Mais si l'on se contente de dire sans pratiquer,

[1] Matt. XXIII, 2. — [2] Isaïe, XXII, 13. — [3] Exod. XX, 12-16, Lévit. XIX, 18. — [4] Luc, VI, 44.

[1] Bossuet a emprunté cette ingénieuse comparaison à saint Augustin. *Carême des pécheurs*, 1er. ser. pour le Dim. de la pass. Ed. Bar. tom. 2 pag. 355. — [2] II Cor. V, 17. — [3] II Cor. III, 13-16.

on puise dans la chaire et non dans le trésor de son cœur.

Nous l'attestons devant votre sainteté : ce qui vient de l'ancien Testament s'éclaircit par le Nouveau ; et c'est ainsi qu'on vient au Seigneur pour être débarrassé du voile.

SERMON LXXV.

TEMPÊTE APAISÉE [1].

ANALYSE. — Le but de saint Augustin est d'expliquer la signification mystique de ce fait et de ses circonstances diverses. Les voyageurs qui passent la mer sur le navire, nous apprennent que nous sommes tous voyageurs et que nous ne pouvons nous sauver que sur le bois de la croix. La montagne où le Christ s'est retiré pour prier, rappelle le ciel où il est monté avant nous et où il intercède pour nous. La tempête représente les orages soulevés contre l'Église, cette tempête est excitée en l'absence du Sauveur, c'est-à-dire quand l'âme est vaincue par quelque passion, elle est excitée vers la fin de la nuit, maintenant même que le Christ presse de son pied vainqueur les vagues écumantes du siècle. On le prend pour un fantôme : c'est ainsi que les Manichéens ne croient pas à la réalité de son incarnation et que d'autres hérétiques n'ajoutent pas foi à la réalité de ses menaces. Pierre à son tour marche sur les flots où le soutient le bras de Celui qui soutient et soutiendra son Église, sans l'abandonner jamais.

1. La lecture de l'Évangile que nous venons d'entendre avertit l'humilité de chacun de nous de rechercher et de savoir où nous sommes, où nous devons tendre et nous empresser d'arriver. Ne croyez pas en effet qu'il n'y a aucune signification relevée dans ce vaisseau qui portait les disciples et qui luttait sur les flots contre le vent contraire. Ce n'est pas sans motif non plus que laissant la foule le Seigneur gravit la montagne pour y prier seul, ni que venant et marchant sur la mer il trouva ses disciples en danger, les rassura en montant sur la barque et apaisa les vagues. Faut-il s'étonner que Celui qui a tout créé puisse apaiser tout ? De plus, quand il fut dans le vaisseau, les passagers vinrent à lui en disant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. » Mais avant de le reconnaître avec tant d'éclat, ils s'étaient troublés en le voyant sur la mer et avaient dit : « C'est un fantôme. » Pour lui, montant sur la barque il fit cesser l'incertitude de leurs cœurs, incertitude qui mettait plus leur âme en danger que les vagues n'y mettaient leur corps.

2. Il est bien vrai, le Seigneur, dans toutes ses actions, nous trace des règles de vie. Tous ne sont-ils pas étrangers dans ce siècle, quoique tous ne désirent pas leur retour dans la patrie ? Nous rencontrons dans le voyage des flots et des tempêtes ; il nous faut donc au moins un navire, et si sur le navire même nous courons des dangers, en dehors du navire notre perte serait certaine. Quelques vigoureux que soient les bras d'un homme qui nage sur l'Océan, il finit par être vaincu, entraîné et submergé dans les vastes abîmes. Afin donc de traverser cette mer, il nous faut être sur un navire, appuyés sur le bois. Et ce bois qui soutient notre faiblesse, est la croix même du Seigneur, dont nous sommes marqués et qui nous préserve des gouffres de ce monde. Les flots se soulèvent contre nous ; mais le Seigneur est Dieu et il nous vient en aide.

3. Si le Seigneur laisse la foule et va seul sur la montagne pour y prier, c'est que cette montagne figure le haut des cieux. Ainsi, en effet, le Sauveur après sa résurrection, laissa les hommes et monta seul au ciel, où il intercède pour nous, comme dit l'Apôtre [1]. Il y a donc un mystère dans cet abandon de la multitude et cette ascension sur la montagne pour y prier solitaire. Seul encore aujourd'hui il est le premier-né d'entre les morts et, depuis sa résurrection, placé à la droite de son Père pour y être notre pontife et l'appui de nos supplications. Ainsi le Chef de l'Église est élevé afin que tous ses membres le suivent jusqu'au terme suprême ; et s'il va pour prier au sommet de la montagne, c'est qu'élevé au dessus des plus nobles créatures, il prie réellement seul.

4. Cependant le navire qui porte les disciples, ou l'Église, est ballotté par la tempête et secoué par les tentations. Le vent contraire ne cesse pas, parce que le diable, son ennemi, travaille à l'empêcher de parvenir au repos. Mais notre Intercesseur l'emporte ; car au milieu des secousses qui nous tourmentent, il nous inspire confiance en venant à nous et en nous fortifiant. Ayons soin seulement de ne pas nous troubler sur le

[1] Matt. XIV, 24-33.

[1] Rom. VIII, 34.

vaisseau, de ne pas nous renverser ni de nous jeter à la mer. Le vaisseau peut s'agiter; mais c'est un vaisseau, un vaisseau qui seul porte les disciples et reçoit le Christ. Il est exposé sur les vagues; sans lui néanmoins la mort serait prompte. Reste donc dans ce vaisseau et prie Dieu. Lorsqu'on ne sait plus que faire, lorsque le gouvernail ne peut plus diriger et que le déploiement des voiles contribue à accroître le danger plutôt que de pourvoir au salut, on laisse de côté tous les moyens et toutes les forces humaines, et les nautonniers n'ont plus d'autre soin que de prier Dieu et d'élever la voix jusqu'à lui. Or Celui qui donne aux navigateurs ordinaires d'arriver au port, laissera-t-il son Église sans la mettre en repos?

5. Cependant, mes frères, les grandes secousses qu'éprouve ce navire ne se font sentir qu'en l'absence du Seigneur. — Quoi! le Seigneur peut-il être absent pour qui est dans l'Église? Quand arrive cette absence? — Quand on est vaincu par quelque passion. Il est dit quelque part, et on peut l'entendre d'une façon mystérieuse : « Que « le soleil ne se couche pas sur votre colère, et « ne donnez point lieu au diable [1]. » Ceci s'entend non pas de ce soleil qui paraît si grand parmi les corps célestes et qui peut être regardé par les animaux comme par nous; mais de cette lumière que peuvent contempler les cœurs purs des fidèles seulement, ainsi qu'il est écrit : « Il « était la lumière véritable qui éclaire tout « homme venant en ce monde [2]; » au lieu que la lumière de ce visible soleil éclaire aussi les plus petits et les derniers des insectes. La lumière véritable est donc celle de la justice et de la sagesse; l'esprit cesse de la voir lorsque le trouble de la colère l'offusque comme d'un nuage et c'est alors que le soleil se couche sur la colère. C'est ainsi qu'en l'absence du Christ, chacun sur ce navire est battu par la tempête, par les péchés et les passions auxquelles il s'abandonne. La loi dit par exemple : « Tu ne feras point de faux té« moignage [3]. » Si tu es attentif à la vérité qui réclame ta déposition, la lumière brille dans ton esprit; mais si entraîné par la passion d'un gain honteux, tu te détermines intérieurement à rendre un faux témoignage, tu vas être, en l'absence du Christ, battu par la tempête, emporté par les vagues de ton avarice, exposé aux tourments de tes passions, et, toujours en l'absence du Christ, sur le point d'être submergé.

6. Qu'il est à craindre que ce vaisseau ne se retourne et ne regarde en arrière! C'est ce qui arrive lorsque, renonçant à l'espoir des célestes récompenses, on se laisse aller à la remorque de ses passions pour s'attacher aux choses qui se voient et qui passent. Il ne faut pas désespérer si fort de celui que troublent les tentations et qui néanmoins tient le regard attaché sur les choses invisibles, demandant pardon de ses péchés et s'appliquant à dompter et à traverser les flots courroucés de la mer. Mais celui qui s'oublie jusqu'à dire dans son cœur: Dieu ne me voit pas; il ne pense pas à moi et ne se soucie point si je pèche, celui-là tourne la proue de son vaisseau, se laisse aller à l'orage et emporter d'où il venait. Combien effectivement sont nombreuses les pensées qui s'élèvent dans le cœur de l'homme! Aussi quand le Christ n'y est plus, les flots du siècle et des tempêtes sans cesse renaissantes se disputent son navire.

7. La quatrième veille est la fin de la nuit, car chaque veille est de trois heures. Cette circonstance signifie donc que vers la fin des temps le Seigneur vient secourir son Église et semble marcher sur les eaux. Car, bien que ce vaisseau soit en butte aux attaques et aux tempêtes, il n'en voit pas moins le Sauveur glorifié marcher sur toutes les élévations de la mer, c'est-à-dire sur toutes les puissances du siècle. A l'époque où il nous servait dans sa chair de modèle d'humilité, et où il souffrait pour nous, il était dit de lui que les flots s'élevèrent contre sa personne et que pour l'amour de nous il céda volontairement devant cette tourmente afin d'accomplir cette prophétie : « Je me suis jeté dans la profondeur « de la mer, et la tempête m'a submergé [1]. » En effet il n'a point repoussé les faux témoins ni confondu les cris barbares qui demandaient qu'il fût crucifié [2]. Il n'a point employé sa puissance à comprimer la rage de ces cœurs et de ces bouches en fureur, mais sa patience à l'endurer. On lui a fait tout ce qu'on a voulu, parcequ'il s'est fait lui-même obéissant jusqu'à la mort de la croix [3].

Mais lorsqu'après sa résurrection d'entre les morts il voulut prier seul pour ses disciples, placés dans l'Église comme dans un vaisseau, appuyés sur le bois, c'est-à-dire sur la foi de sa croix et menacés par les vagues des tentations de ce siècle; son nom commença à être honoré dans ce monde même, où il avait été méprisé, accusé,

[1] — Ephés. IV, 26-27. [2] Jean, I, 9. — [3] Exod. XX, 16.

[1] Ps. LXVIII, 3. — [2] Matt. XXVII, 23. — [3] Philip. II, 8.

mis à mort; et lui qui en souffrant dans son corps s'était jeté dans la profondeur de la mer et y avait été englouti, foulait les orgueilleux ou les flots écumants, aux pieds de sa gloire. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore nous le voyons marcher en quelque sorte sur la mer, puisque toute la rage du ciel expire à ses pieds.

8. Aux dangers des tempêtes se joignent encore les erreurs des hérétiques. Il est des hommes qui pour attaquer les passagers du vaisseau mystique publient que le Christ n'est point né de la Vierge, qu'il n'avait pas un corps véritable et qu'il paraissait ce qu'il n'était point. Ces opinions perverses viennent de naître, maintenant que le Christ marche en quelque sorte sur la mer, puisque son nom est glorifié parmi tous les peuples. « C'est un fantôme, » disaient les disciples épouvantés. Mais lui, pour nous rassurer contre ces doctrines contagieuses : « Ayez confiance, dit-il, « c'est moi, ne craignez point. »

Ce qui a contribué à former ces opinions trompeuses, c'est la vaine crainte dont on s'est trouvé saisi à la vue de la gloire et de la majesté du Christ. Comment aurait pu avoir une telle naissance Celui qui a mérité tant de grandeur? On croyait le voir encore avec saisissement marcher sur la mer, car cette action prodigieuse est la marque de sa prodigieuse élévation, et c'est elle qui a donné lieu de croire qu'il était un fantôme. Mais en répondant : « C'est moi, » le Sauveur ne veut-il pas qu'on ne voie point en lui ce qui n'y est point? Si donc il montra en lui de la chair, c'est qu'il y en avait; des os, c'est qu'il y avait des os; des cicatrices enfin, c'est qu'il en avait aussi. « Il n'y avait pas en lui, comme s'ex« prime l'Apôtre, le *oui* et le *non*; mais le *oui* « était en lui [1]. » De là cette parole : « Ayez « confiance, c'est moi; ne craignez point. » En d'autres termes : N'admirez pas ma grandeur jusqu'à vouloir me dépouiller de ma réalité. Il est bien vrai, je marche sur la mer, je tiens sous mes pieds, comme des flots écumants, l'orgueil et le faste du siècle; je me suis montré néanmoins véritablement homme, et mon Évangile dit vrai quand il publie que je suis né d'une Vierge, que je suis le Verbe fait chair, que j'ai dit avec vérité : « Touchez et voyez, car un esprit n'a point d'os « comme vous en voyez en moi [2]; » enfin que mon Apôtre dans son doute constata de sa propre main la réalité de mes cicatrices. Ainsi donc : « C'est moi; ne craignez point. »

[1] II Cor. I, 19. — [2] Luc. XXIV, 39.

9. En s'imaginant que le Seigneur était un fantôme, les disciples ne rappellent pas seulement les sectaires qui lui refusent une chair humaine et qui vont quelquefois dans leur aveuglement pervers jusqu'à ébranler les voyageurs présents dans le navire; ils désignent aussi ceux qui se figurent que le Sauveur n'a pas dit vrai en tout et qui ne croient pas à l'accomplissement des menaces faites contre les impies. Il serait donc en partie véridique et en partie menteur, espèce de fantôme dans ses discours où se trouveraient le *oui* et le *non*.

Mais qui comprend bien cette parole : « C'est « moi; ne craignez point, » ajoute foi à tout ce qu'a dit le Seigneur, et s'il espère les récompenses qu'il a promises, il redoute également les supplices dont il a menacé. C'est la vérité qu'il fera entendre aux élus placés à sa droite, quand il leur dira : « Venez, les bénis de mon Père, re« cevez le royaume qui vous a été préparé dès le « commencement du monde; » c'est aussi la vérité qu'entendront les réprouvés placés à sa gauche : « Allez au feu éternel, qui a été pré« paré pour le diable et pour ses anges [1]. » Aussi bien le sentiment de la fausseté des menaces adressées par le Christ aux impies et aux réprouvés, vient de ce que l'on voit soumis à son nom des peuples nombreux et d'innombrables multitudes : et si le Christ semblait être un fantôme parce qu'il marchait sur la mer, aujourd'hui encore on ne croit pas à la réalité des peines dont il menace, on ne le croit pas capable de perdre des peuples si nombreux qui l'honorent et se prosternent devant lui. Qu'on l'entende dire, néanmoins : « C'est moi. » Rassurez-vous donc, vous qui le croyez véridique en tout et qui fuyez les supplices dont il menace, comme vous aspirez aux récompenses qu'il promet. Car s'il marche sur la mer, si toutes les parties de l'humanité lui sont soumises dans ce siècle, il n'est pas un fantôme et il ne ment pas quand il s'écrie : « Ce ne « sont pas tous ceux qui me disent : Seigneur, « Seigneur, qui entreront dans le royaume des « cieux [2]. »

10. Que signifie encore la hardiesse de Pierre à venir à lui en marchant sur les eaux? Pierre représente souvent l'Église; et ces mots : « Si « c'est vous, Seigneur, ordonnez-moi de venir « à vous sur les eaux, » ne reviennent-ils pas à ceux-ci : Seigneur, si vous dites vrai, si vous ne mentez jamais, glorifiez votre Église dans le

[1] Matt. XXV, 34, 41. — [2] Matt. VII, 21.

monde, car les prophètes ont prédit que vous le feriez? Qu'elle marche donc sur les eaux et qu'elle parvienne ainsi jusqu'à vous, puisqu'il lui a été dit : « Les opulents de la terre implo« reront tes regards [1]. » Le Seigneur n'a rien à craindre des louanges humaines, tandis que dans l'Église même les éloges et les honneurs sont souvent pour les mortels un sujet de tentation et presque de ruine. Aussi Pierrre tremble sur les flots, il redoute l'extrême violence de la tempête. Eh ! qui ne craindrait devant cette parole : « Ceux qui vous disent heureux vous trom« pent et font trembler le sentier où vous mar« chez [2]? »

L'âme résiste donc au désir des louanges humaines; aussi convient-il, au milieu de ce danger, de recourir à l'oraison et à la prière; car il pourrait bien se faire que charmé des applaudissements des hommes on succombât sous leur blâme. Que Pierre s'écrie, en chancelant sur l'onde: « Sauvez« moi, Seigneur. » Le Seigneur étend la main, et quoiqu'il le réprimande en lui disant : « Homme « de peu de foi, pourquoi as-tu douté? » pourquoi, les yeux fixés directement sur Celui vers qui tu marchais, ne t'es tu pas glorifié uniquement dans le Seigneur? il ne laisse pas de le tirer des flots sans le laisser périr, parce qu'il a confessé sa faiblesse et sollicité son secours.

Le Seigneur enfin est entré dans le navire, la foi est affermie, il n'y a plus de doute, la tempête est apaisée et l'on va mettre en paix le pied sur la terre ferme. Tous alors se prosternent en s'écriant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu. » C'est l'éternelle joie, joie produite par la connaissance et l'amour de la vérité contemplée dans tout son éclat, du Verbe de Dieu et de sa Sagesse par laquelle tout a été fait, et de son infinie miséricorde.

[1] Ps. XLIV 13. — [2] Isaïe III 12.

SERMON LXXVI.

NÉCESSITÉ DE L'HUMILITÉ [1].

ANALYSE. — Le thème de ce discours est emprunté au même fait miraculeux que le discours précédent. Seulement saint Augustin ne s'arrête ici qu'à la circonstance de Pierre marchant sur les eaux. La mer agitée, dit-il, représente le monde, et Pierre qui se montre à la fois si parfait et si imparfait, si fort et si faible, représente l'Église, où l'on distingue toujours et des forts et des faibles. Or de même que Pierre n'est fort et ne marche sur les eaux qu'autant qu'il s'appuie sur la puissance et sur le bras de Dieu, ainsi nul de nous n'a de vertus et ne fait le bien que par la grâce de Dieu. Heureux qui sait implorer cette grâce pour résister aux séductions de la fortune, comme pour lutter contre les dangers de l'adversité.

1. L'Évangile dont on vient de faire lecture représente le Christ Notre-Seigneur marchant sur les eaux et l'Apôtre Pierre y marchant aussi, mais tremblant quand il craint, enfonçant quand il se défie et surnageant quand il confesse sa faiblesse et sa foi. Cet Évangile nous invite donc à voir dans la mer le siècle présent et dans l'Apôtre Pierre le type de l'Église qui est unique. Pierre en effet tient le premier rang parmi les Apôtres, il est le plus ardent à aimer le Christ, et souvent il répond seul au nom de tous. Le Seigneur Jésus-Christ ayant demandé pour qui on le prenait, les disciples firent connaître les différentes opinions qu'on se formait de lui, mais le Seigneur les interrogeant de nouveau et leur disant : « Et « vous, qui dites-vous que je suis? » Pièrre répondit : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu « vivant. » Seul il fait cette réponse au nom de tous, c'est l'unité dans la pluralité. Et le Seigneur alors : « Tu es bienheureux, Simon, fils de Jonas, « car ce n'est ni la chair ni le sang qui te l'ont révé« lé, mais mon Père qui est dans les cieux. » Puis il ajoute : « Et moi je te déclare, » c'est-à-dire : Puisque tu m'as dit : « Vous êtes le Christ, le Fils « du Dieu vivant, je te dis à mon tour : Tu es « Pierre. » Auparavant en effet il s'appelait Simon, et ce nom de Pierre lui a été donné par le Seigneur, afin qu'il pût figurer et représenter l'Église. Effectivement, puisque le Christ est la Pierre, *Petra* [1], Pierre, *Petrus*, est le peuple chrétien. Pierre, *Petra*, est le radical, et Pierre, *Petrus*, vient de *Petra*, et non pas *Petra* de *Petrus*; de même que Christ ne vient pas de chrétien, mais chrétien de Christ. Donc, dit le Sauveur, « Tu es Pierre, *Petrus*, et sur cette Pierre » que tu as confessée, sur cette Pierre que tu as connue en

[1] Matt. XIV, 24-33.

[1] I Cor. X. 4.

t'écriant : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu « vivant, je bâtirai mon Église [1]; » en d'autres termes : je bâtirai mon Église sur moi-même, qui suis le Fils du Dieu vivant ; je te bâtirai sur moi et non pas moi sur toi [2].

2. Il y eut des hommes qui voulaient s'appuyer sur des hommes et ils disaient : « Moi je suis à « Paul, et moi à Apollo, et moi à Céphas, » c'est-à-dire à Pierre. D'autres ne voulaient point s'établir sur Pierre, mais sur la Pierre, et ils ajoutaient : « Et moi je suis au Christ. » Or quand l'Apôtre Paul sut qu'on s'attachait à lui au détriment du Christ : « Est-ce que le Christ est di- « visé ? s'écria-t-il ; est-ce que Paul a été crucifié « pour vous ? Ou est-ce au nom de Paul que vous « avez été baptisés [3]? » Si ce n'est pas au nom de Paul, ce n'est pas non plus au nom de Pierre, mais c'est au nom du Christ ; et de cette sorte Pierre s'appuie sur la Pierre et non la Pierre sur Pierre.

3. Or ce même Pierre que la Pierre venait de déclarer bienheureux, ce même Pierre qui représente l'Église et qui est le Chef de l'Apostolat, presqu'aussitôt après avoir appris qu'il était bienheureux, qu'il était Pierre et qu'il serait établi sur la Pierre, entendit le Sauveur prédire sa passion et l'annoncer comme devant arriver prochainement. Ce discours lui déplut et il craignit de se voir ravi par la mort Celui qu'il venait de confesser comme étant la source de la vie. Il s'émut donc et cria : « A Dieu ne plaise, Seigneur, « cela ne sera point. » Épargnez-vous, ô Dieu, je ne veux pas que vous mouriez. Pierre disait au Christ : Je ne veux pas que vous mouriez ; mais le Christ disait beaucoup mieux : Je veux mourir pour toi ; et après l'avoir loué il le reprit aussitôt et traita de Satan celui qu'il venait de proclamer bienheureux. « Retire-toi de moi, Satan ; « tu es pour moi un scandale, car tu ne goûtes « pas ce qui est de Dieu, mais ce qui est des « hommes [4]. »

Que veut faire de nous Celui qui nous reproche ainsi d'être des hommes ? Voulez-vous le savoir ? Écoutez ce Psaume ; « J'ai dit : Vous êtes « tous des dieux et les fils du Très-Haut ; » mais en goûtant les choses humaines « vous mourrez « comme des hommes [5]. » C'est pourquoi en si peu de temps, après quelques mots, le même Apôtre qui a été proclamé bienheureux est traité de Satan. Tu t'étonnes de la différence de ces appellations ? Considère combien sont différents les motifs. Pourquoi être surpris d'entendre sitôt appeler Satan, celui qui vient d'être nommé bienheureux ? Voici pourquoi il est déclaré bienheureux. « Car ni la chair ni le sang ne te l'ont « révélé ; mais mon Père qui est dans les cieux. » Ainsi, il est bienheureux parce que ce n'est ni la chair ni le sang qui le lui ont révélé. Si c'était la chair et le sang qui te l'eussent révélé, la révélation viendrait de toi ; et comme « ce n'est ni « la chair ni le sang, mais mon Père qui est dans « les cieux, » elle vient de moi. Pourquoi de moi ? Parce que « tout ce que possède mon Père est à « moi [1]. » Voilà donc le motif pour lequel l'Apôtre est bienheureux et pour lequel il est Pierre. Pourquoi maintenant cette autre appellation qui nous fait horreur et que nous ne voulons point répéter ? Pourquoi, sinon parce que tu as parlé de toi-même, et « parceque tu goûtes, non pas « les choses qui sont de Dieu, mais les choses « qui sont des hommes ? »

4. Membres de l'Église, considérons cette vérité et distinguons ce qui vient de Dieu et ce qui vient de nous. Nous ne chancellerons point alors, mais nous résisterons avec fermeté aux vents, aux orages, aux soulèvements des flots, c'est-à-dire aux tentations de ce siècle. Contemplez donc Pierre, car il nous figurait à cette époque. Tantôt il est ferme et tantôt il tremble ; tantôt il confesse l'immortalité du Sauveur et tantôt il craint qu'il ne meure. Dans l'Eglise aussi il y a des forts et des faibles ; elle ne peut exister sans les uns et sans les autres, ce qui fait dire à l'Apôtre Paul : « Nous devons, nous qui sommes forts, « soutenir les fardeaux des faibles [2]. » Pierre représente donc les forts quand il dit au Seigneur : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant ; » et quand il tremble, quand il chancèle, quand il s'oppose aux souffrances du Christ, quand il craint qu'il ne meure sans plus reconnaître en lui le principe de la vie, il figure les faibles dans l'Eglise. Ainsi ce même Apôtre en qui se personnifiait l'Eglise et qui occupait la première et la plus grande place dans le collége apostolique, devait représenter deux sortes de chrétiens, les forts et les faibles, parce que l'Eglise n'est jamais sans les uns et sans les autres.

5. C'est ce qui explique aussi ce qu'on vient de lire : « Si c'est vous, Seigneur, ordonnez-moi « d'aller à vous sur les eaux. — Si c'est vous « ordonnez-moi ; » car je ne le puis par moi, mais

[1] Matt. XVI, 13-18. — [2] Le lecteur doit savoir qu'en regard de cette interprétation, qui n'a aucun fondement dans la langue syriaque parlée par Notre-Seigneur, saint Augustin en donne aussi une autre bien plus naturelle et plus généralement admise. V. Rét. I, ch. 21. — [3] I Cor. I, 12, 13. — [4] Matt. XVI, 22, 23. — [5] Ps. LXXXI, 6, 7.

[1] Jean. XVI, 15. — [2] Rom. XV, 1.

avec vous j'en suis capable. Il reconnaît donc ce qu'il peut par Celui dont il croit la volonté suffisante pour le rendre capable de faire ce que ne saurait aucune faiblesse humaine. Oui, « si c'est vous, « ordonnez, » car votre commandement s'accomplira. Ce que je ne puis malgré ma présomption, vous le pouvez avec une parole. « Viens, » reprit alors le Seigneur. Et sans aucune hésitation, animé par la voix du commandement, par la présence de Celui dont la puissance le soutient et le dirige, il se jette incontinent au milieu des eaux et commence à marcher. Il peut ainsi, non par lui, mais par le Seigneur, ce que peut le Seigneur même. « Vous étiez ténèbres autrefois, « vous êtes maintenant lumière, » mais « par le « Seigneur [1]. » Ce que nul ne peut ni par Paul ni par Pierre ni par aucun des Apôtres, on le peut par le Seigneur. De là ces belles paroles d'heureux mépris pour soi et de gloire pour le Seigneur : « Est-ce que Paul a été crucifié pour vous ? ou « est-ce au nom de Paul que vous avez été bap- « tisés ? » Donc vous n'êtes pas sur moi ni sous moi, mais sous le Christ avec moi.

6. Ainsi Pierre a marché sur les eaux à la voix du Seigneur, et sachant bien que ce pouvoir ne venait pas de lui-même. La foi l'a rendu capable de ce que ne peut la faiblesse humaine. Tels sont les forts de l'Église.

Soyez attentifs, écoutez, comprenez, pratiquez. Jamais il ne faut traiter avec les forts pour les rendre faibles, mais avec les faibles pour les rendre forts. Ce qui empêche un grand nombre de devenir forts, c'est la confiance qu'ils le sont. Car Dieu ne rendra fort que celui qui se sent faible. « O Dieu ! vous réservez à votre héritage « une pluie toute gratuite. » Pourquoi me devancer, vous qui connaissez ce qui suit ? Modérez votre ardeur, afin que les moins vifs puissent nous suivre. Voici donc ce que j'ai dit et ce que je répète : écoutez, saisissez, pratiquez. Dieu ne rend fort que celui qui se sent faible. « Vous ré- « servez, comme s'exprime le Psaume, une pluie « toute volontaire, » une pluie due à votre bonne volonté et non à nos mérites. Cette « pluie vo- « lontaire, vous la réservez, ô Dieu ! à votre hé- « ritage ; car cet héritage s'est senti en défail- « lance et vous lui avez rendu une complète vi- « gueur [2] ; » en lui réservant une pluie volontaire, sans égard à ce que méritaient les hommes, et ne considérant que votre bonté et votre miséricorde. Cet héritage est tombé en défaillance, et pour se fortifier par vous, il s'est reconnu faible en lui-même. Il ne se fortifierait point, s'il ne s'affaiblissait pour se fortifier en vous et par vous.

7. Considère une portion bien mince de cet héritage, considère Paul, mais Paul dans sa faiblesse. Il a dit : « Je ne suis pas digne du nom « d'Apôtre, puisque j'ai persécuté l'Église de « Dieu. » Comment donc es-tu Apôtre ? « C'est « par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis. « — Je ne suis pas digne, » mais « c'est par la « grâce de Dieu que je suis ce que je suis. » Paul est faible, mais vous, Seigneur, l'avez fortifié.

Maintenant, que par la grâce Dieu il est ce qu'il est, écoutons ce qu'il ajoute : « Et la grâce « de Dieu n'a pas été stérile en moi, car j'ai tra- « vaillé plus qu'eux tous. » Prends-garde de perdre par ta présomption ce que tu as mérité par ton humilité. C'est bien, très-bien d'avoir dit : « Je « ne suis pas digne du nom d'Apôtre ; c'est par sa « grâce que je suis ce que je suis ; et sa grâce « n'a pas été stérile en moi : » tout cela est irréprochable. Mais en ajoutant : « J'ai travaillé plus « qu'eux tous, » ne commences-tu pas à revendiquer pour toi ce que tu viens d'attribuer à Dieu ? Néanmoins poursuivons. « Ce n'est pas moi, dit- « il, c'est la grâce de Dieu avec moi [1]. » C'est bien, homme faible ; Dieu t'élèvera et te fortifiera, puisque tu n'es pas ingrat envers lui. Tu es vraiment ce petit Paul, petit en soi, mais grand dans le Seigneur. C'est bien toi qui à trois reprises as demandé au Seigneur d'éloigner de toi l'aiguillon de la chair, l'ange de Satan qui te souffletait. Que t'a-t-il été répondu ? Qu'a-t-il été répondu à cette prière ? « Ma grâce te suffit, car la vertu « se fortifie dans la faiblesse [2]. » Il a donc reconnu sa faiblesse ; mais vous l'avez rendu fort.

8. Ainsi en est-il de Pierre. « Ordonnez-moi, « dit-il, d'aller à vous sur les eaux. » Je ne suis qu'un homme pour cette entreprise hardie, mais j'implore Celui qui est plus qu'un homme. Commandez, ô Dieu-homme, et un homme pourra ce qu'il ne peut. « Viens, » reprend le Seigneur : et Pierre descendit, il commença à marcher sur les eaux et à pouvoir ce que lui avait ordonné la pierre.

Voilà ce que peut Pierre par le Seigneur ; mais par lui-même ? « Voyant la violence du « vent, il eut peur ; et comme il commençait à « enfoncer, il s'écria : Je suis perdu Seigneur, « sauvez-moi. » Sa confiance en Dieu l'avait rendu puissant : il tremble dans sa faiblesse hu-

[1] Ephes. v, 8. — [2] Ps. LXVII, 10.

[1] I Cor. xv, 9, 10. — [2] II Cor. XII. 7-9.

maine et recourt de nouveau au Seigneur. « Si je « disais : mon pied chancèle. » Ainsi parle un psaume, ainsi s'exprime un saint cantique ; ainsi nous nous exprimerons nous-mêmes si nous avons l'intelligence ou plutôt la volonté. « Si je « disais : mon pied chancèle. » Pourquoi chancèle-t-il, sinon parcequ'il est *mon* pied ? Et puis ? « Votre miséricorde, Seigneur, me soutenait [1]. » J'étais soutenu non par ma force, mais par « votre « miséricorde. » Dieu en effet a-t-il jamais laissé tomber celui qui chancèle et qui l'invoque ? Que deviendrait alors cet oracle : « Qui a imploré « Dieu et s'en est vu délaissé [2] ? » Et celui-ci : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera « sauvé [3] ? » Présentant alors l'appui de sa droite, il le tira des eaux où il descendait ; et lui reprochant sa défiance : « Homme de peu de foi, dit-il, « pourquoi as-tu douté ? » Pourquoi cette défiance après tant de confiance ?

9. Allons, mes frères, il faut terminer ce discours. Considérez ce monde comme une vaste mer ; le vent y est grand et la tempête violente. Qu'est-ce que cette tempête, sinon la passion de chacun ? Aime-t-on Dieu ? On marche alors sur la mer et on foule aux pieds l'orgueil du siècle. Aime-t-on le siècle ? On y sera englouti ; car il dévore ses amis au lieu de les porter. A-t-on le cœur agité par la passion ? Il faut, pour la dompter, recourir à la divinité du Christ.

[1] Ps. XCIII 18. — [2] Eccli. II 12. — [3] Joel, II, 32.

Mais croyez-vous, mes frères, que le vent n'est contraire que quand souffle l'adversité temporelle ? Oui, quand arrivent les guerres, les révoltes, la famine, la peste, quand des afflictions même privées se font sentir, on croit le vent contraire et on pense alors qu'il faut recourir à Dieu. Mais lorsque tout sourit dans le monde, on ne regarde point le vent comme étant contraire. Ah ! que la félicité temporelle ne soit pas pour toi un témoignage de la sérénité de l'air. Cherche à connaître cette sérénité ; mais regarde tes passions. Vois si tout est tranquille dans ton âme, si quelque souffle ennemi ne t'ébranle pas au dedans : c'est à cela qu'il faut faire attention. Il faut une grande vertu pour lutter contre la prospérité, pour ne se laisser ni séduire, ni corrompre, ni renverser par elle. Oui, il faut une grande vertu pour lutter contre la prospérité, et c'est un grand bonheur de n'être pas vaincu par le bonheur.

Apprends donc à mépriser le monde, à mettre ta confiance au Christ. Et si ton pied chancèle, si tu trembles, si tu ne t'élèves pas au dessus de tout, si tu commences à enfoncer, dis : « Je suis « perdu Seigneur, sauvez-moi. » Dis : « Je suis « perdu, » pour ne l'être pas. Car il n'y a pour te délivrer de la mort de la chair que Celui qui dans sa chair est mort pour toi.

Attachons-nous au Seigneur, etc. [1].

[1] Serm. II.

SERMON LXXVII.

LA CHANANÉENNE OU L'HUMILITÉ [1].

ANALYSE. — Si Notre-Seigneur a différé d'exaucer l'ardente prière de cette femme qui n'était pas d'Israël, c'est qu'il voulait nous donner en elle un beau modèle d'humilité. — Mais avant de contempler cette humilité, examinons dans quel sens le Sauveur dit qu'il n'est envoyé que vers les brebis perdues de la maison d'Israël. Evidemment c'est en ce sens, que personnellement il voulait évangéliser les Juifs afin de sauver par eux les Gentils, du nombre desquels était la Chananéenne. — Foi merveilleuse que celle de cette femme ! C'est surtout l'humilité qui en fait le mérite, comme ce fut l'humilité du Centurion qui attira sur lui les louanges et les bénédictions du Sauveur. — Ne vous représentez pas comme un festin matériel le banquet promis par le Sauveur aux élus qui partageront la foi du Centurion. Nos aliments et nos richesses ne sont que des moyens de retarder notre inévitable mort. Mais au ciel plus de mort à craindre. C'est le bonheur parfait. — Pour le mériter prenons modèle sur l'humilité de la Chananéenne et gardons-nous de l'orgueil qui perdit les Juifs incrédules.

1. Cette femme Chananéenne dont l'Évangile vient de nous faire l'éloge, est pour nous un exemple d'humilité et un modèle de piété ; elle nous apprend à nous élancer de bas en haut. Elle était, comme on voit, non pas du peuple d'Israël, dont faisaient partie les patriarches, les prophètes, les ancêtres de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont faisait partie la Vierge Marie elle-même, la mère du Christ. Cette femme n'appartenait donc pas à ce peuple mais aux gentils. En effet, comme nous venons de l'entendre, le Seigneur s'étant retiré du côté de Tyr et de Sidon, une femme sortit de ces contrées et lui demandait avec les plus

[1] Matt. XV, 21-28.

vives instances une grâce, la guérison de sa fille cruellement tourmentée par le démon. Tyr et Sidon n'étaient pas des villes d'Israel, mais de la gentilité, quoique fort rapprochées du peuple juif. Cette femme criait donc avec un ardent désir d'obtenir la grâce qu'elle demandait. Le Seigneur feignait de ne pas l'entendre, mais ce n'était point pour lui refuser sa miséricorde, c'était pour enflammer encore son désir; et non-seulement pour enflammer son désir, mais encore, je l'ai déjà dit, pour mettre en relief son humilité. Elle criait donc comme si le Seigneur ne l'eût pas entendue; mais le Seigneur préparait en silence ce qu'il allait faire. Les disciples mêmes intercédèrent pour elle auprès de lui. « Renvoyez-la, dirent-ils, car elle crie derrière « nous. » Mais lui : « Je ne suis envoyé que vers « les brebis perdues de la maison d'Israël. »

2. Ici, à propos de ces paroles, s'élève une question : Si le Christ n'a été envoyé que vers les brebis perdues de la maison d'Israël, comment sommes-nous entrés de la gentilité dans son bercail ? Que signifie un si profond mystère ? Le Seigneur savait pour quel motif il venait, c'était pour établir son Église parmi tous les gentils ; et il dit n'être envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël !

Ceci nous fait comprendre qu'il devait montrer à ce peuple sa présence corporelle, sa naissance, ses miracles et la puissance qu'il fit éclater à sa résurrection ; ainsi le voulaient les dispositions antérieures, l'arrêt éternel, les anciennes prophéties. C'est aussi ce qui se réalisa, car Jésus-Christ Notre-Seigneur vint au milieu du peuple juif, pour s'y faire voir, être mis à mort et gagner les âmes connues de sa prescience. Cette nation ne fut point réprouvée, mais secouée. Il y avait là beaucoup de paille, mais aussi de précieux grains méconnus ; il y avait de quoi brûler, mais aussi de quoi remplir le grenier. Eh ! d'où viennent les Apôtres, sinon de là ? D'où vient Pierre ? D'où viennent les autres ?

3. D'où vient aussi Paul, Paul, c'est-à-dire l'humble, car auparavant il se nommait Saul, ou le superbe ? Ce nom de Saul en effet lui venait de Saül, roi orgueilleux qui persécutait l'humble David dans ses États [1]. Lors donc que Paul portait le nom de Saul, lui aussi était arrogant, persécutait les innocents et dévastait l'Église. Enflammé de zèle pour la synagogue et de haine contre le nom Chrétien, il avait reçu des prêtres l'autorisation écrite de livrer aux supplices tous les Chrétiens qu'il pourrait rencontrer. Il court, il respire la mort, il a soif de sang ; mais du haut du ciel la voix du Christ abat ce persécuteur qui se relève Apôtre [1]. Ainsi se vérifie cette prédiction : « Je frapperai et je guérirai [2]. » Dieu frappe dans l'homme ce qui s'élève en lui contre la majesté suprême. Un médecin est-il dur quand il porte dans un abcès ou le fer ou le feu ? Il fait souffrir, oui ; mais c'est pour rendre la santé. Il est importun ; mais s'il ne l'était, quel service rendrait-il ?

D'un mot donc, le Christ renversa Saul et releva Paul, en d'autres termes, renversa l'orgueilleux et releva l'humble. Quel autre motif avait celui-ci de vouloir changer de nom et substituer le nom de Paul à celui de Saul, si ce n'est la connaissance que ce nom de Saul porté par lui à l'époque où il était persécuteur, était un nom d'orgueil ? Il préféra pour cela prendre un nom d'humilité et s'appeler Paul, c'est-à-dire petit ; car Paul vient de *parvus*, petit. Aussi, heureux de ce nom, il nous donnait un bel exemple d'humilité en disant : « Je suis le plus petit des Apô« tres [3]. »

Mais d'où est sorti cet Apôtre, sinon du sein du peuple juif ? C'est de là aussi qu'avec Paul sont issus les autres Apôtres et ceux dont Paul assure qu'ils ont vu le Seigneur après sa résurrection. Il dit en effet qu' « environ cinq cents frères le « virent ensemble, dont beaucoup vivent encore « aujourd'hui et dont quelques-uns se sont en« dormis [4]. »

4. De ce peuple étaient issus encore ceux qui entendant Pierre, tout rempli de l'Esprit-Saint, prêcher la passion, la résurrection et la divinité du Christ, au moment même où après avoir reçu l'Esprit de Dieu, les disciples parlaient les langues de tous les peuples, se sentirent touchés de componction et cherchèrent des moyens de salut. Ils comprenaient qu'ils étaient coupables du sang du Christ, coupables pour avoir crucifié et mis à mort Celui au nom duquel ils voyaient s'accomplir de tels prodiges et descendre visiblement le Saint-Esprit.

5. Ils cherchaient donc des moyens de salut et il leur fut répondu : « Faites pénitence et que cha« cun de vous reçoive le baptême au nom de No« tre-Seigneur Jésus-Christ, et vos péchés vous se« ront remis. » Qui désespérerait du pardon quand le pardon est accordé aux meurtriers mêmes du

[1] I Rois, XVIII-XXIV.

[1] Act. IX. — [2] Deut. XXXII, 39. — [3] I Cor. XV, 9. — [4] I Cor. XV, 6.

Christ? Ces Juifs se convertirent donc, ils se convertirent et furent baptisés. Ils s'approchèrent de la table sainte et burent avec toi le sang qu'ils avaient répandu avec fureur. Combien d'ailleurs leur conversion ne fut-elle pas sincère et parfaite? On peut s'en faire une idée par le livre *des Actes*. On y voit qu'ils vendirent tous leurs biens et en apportèrent la valeur aux pieds des Apôtres. On distribuait à chacun suivant les besoins de chacun; personne ne réclamait rien en propre et tout était commun entre eux. « Et ils n'avaient, « est-il écrit, qu'une âme et qu'un cœur en « Dieu [1]. »

Voilà les ouailles dont le Sauveur disait : « Je « ne suis envoyé que vers les brebis perdues de « la maison d'Israël. » C'est à eux qu'il se montra, pour eux qu'il pria du haut de la croix où on l'outrageait. « Mon Père, disait-il, pardon- « nez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font [2]. » Médecin généreux, il avait en vue ces frénétiques qui dans leur aveuglement tuaient leur médecin et qui sans le savoir se préparaient un remède dans la mort qu'ils lui faisaient subir. C'est à la mort du Seigneur que nous sommes tous redevables de notre guérison, nous sommes rachetés par son sang et l'aliment de son corps sacré apaise notre faim.

Le Christ donc se montra visiblement aux Juifs, et en disant : « Je ne suis envoyé qu'aux « brebis perdues de la maison d'Israël; » il faisait entendre qu'il leur devait sa présence corporelle, sans mépriser toutefois et sans délaisser les brebis qu'il possédait parmi les gentils.

5. Il ne visita pas lui-même les gentils, mais il leur envoya ses disciples, et ce fut l'accomplissement de cette prophétie : « Le peuple que je « n'ai pas connu m'a servi [3]. » Remarquez combien cette prédiction est profonde, évidente et expresse. « Le peuple que je n'ai pas con- « nu, » c'est-à-dire que je n'ai pas visité corporellement, « m'a servi. » Comment? Le voici : « Il m'a prêté une oreille docile [4] : » en d'autres termes : ils ont cru, non pas en voyant mais en entendant. C'est la grande gloire des gentils. Les Juifs ont vu le Christ et l'ont mis à mort : les gentils ont entendu parler de lui et y ont cru.

Or, ce fut pour répondre à ces paroles que nous venons de chanter : « Rassemblez-nous du « milieu des gentils, afin que nous célébrions « votre nom et que nous mettions notre hon- « neur à publier vos louanges [5] : » pour appeler et rassembler les gentils, que le même Apôtre Paul fut envoyé. Ce petit devenu grand, non par sa propre puissance, mais par la grâce de Celui qu'il avait persécuté, fut envoyé vers les gentils, et de larron il devint pasteur, brebis, de loup qu'il était. Ce dernier des Apôtres fut adressé aux gentils, il travailla immensément parmi eux et les amena à la foi, comme l'attestent ses Épîtres,

6. Il y a de ceci une figure auguste dans l'Évangile même. La fille d'un chef de Synagogue était morte; son père suppliait le Seigneur de venir près d'elle, car il l'avait laissée malade et en danger. Le Seigneur allait donc visiter et guérir cette malade. Pendant ce temps on annonce sa mort et on dit à son père : « Cette en- « fant est morte, ne tourmentez plus le Maître. » Le Seigneur se sentait capable de ressusciter les morts, et rassurant ce père désespéré : « Ne « crains pas, lui dit-il, crois seulement; » et il poursuivit sa route. Mais voilà que sur le chemin une femme se glissa comme elle put au milieu des foules. Elle souffrait d'une perte de sang et durant cette longue maladie elle avait dépensé vainement tout son bien pour les médecins. Or, dès qu'elle eut touché la frange de la robe du Sauveur, elle fut guérie. « Qui m'a touché? » demanda le Seigneur. Les disciples surpris, ignorant ce qui venait d'arriver, voyant d'ailleurs que leur Maître était pressé par la foule et qu'il s'occupait d'une femme qui l'avait touché légèrement, répondirent : « La foule vous presse, et « vous demandez : Qui m'a touché? — Quel- « qu'un m'a touché, » reprit-il. C'est qu'en effet les uns le pressent et une autre le touche. Beaucoup pressent importunément le corps du Christ et peu le touchent utilement. « Quel- « qu'un m'a touché; car j'ai connu qu'une vertu « était sortie de moi. » Reconnaissant alors qu'elle était découverte, cette femme tomba à ses pieds et avoua ce qui s'était fait. Jésus poursuivit ensuite sa route, arriva où il allait et trouvant morte la fille du Chef de Synagogue, il la ressuscita [1].

7. Ce fait eut lieu tel qu'il est rapporté. Cependant les actions mêmes du Seigneur sont comme des paroles qui se voient et signifient quelque chose. Ce qui le montre surtout, c'est qu'un jour, quand ce n'en était pas la saison, il alla chercher des fruits sur un arbre, et n'en trouvant point il jeta sur lui une malédiction qui le

[1] Act. IV. — [2] Luc, XXIII, 34. — [3] Ps. XVII, 45. — [4] Ibid. — [5] Ps. CV, 47.

[1] Luc, VIII, 41-56.

fit sécher [1]. Si ce trait ne renfermait pas quelque signification mystérieuse, n'y aurait-il pas eu folie, premièrement, à chercher des fruits sur un arbre lorsque ce n'en était pas la saison? Et d'ailleurs, quand même c'eût été le temps des fruits, comment reprocher à un arbre de n'en avoir pas produits? Mais le Seigneur voulait faire sentir qu'il demandait, non-seulement des feuilles, mais encore des fruits, non-seulement des paroles, mais encore des actes, et en desséchant l'arbre où il ne rencontre que des feuilles, il indique à quels châtiments sont réservés ceux qui peuvent bien dire sans vouloir bien faire.

Ainsi en est-il ici; car ici encore il y a un mystère. Celui qui sait tout d'avance demande : « Qui m'a touché? » Le Créateur n'a-t-il pas l'air d'un ignorant? Il questionne quand il sait ce qu'il demande et que d'avance il connaît même tout le reste? Le Christ veut assurément nous apprendre quelque chose par ce mystère.

8. Cette fille du Prince de Synagogue représentait donc le peuple juif pour qui était venu le Christ, lui qui a dit : « Je ne suis envoyé « qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Et la femme qui souffrait d'une perte de sang figurait l'Eglise des gentils, que le Christ ne devait point faire jouir de sa présence corporelle. Il allait vers la première, avait en vue son salut; la seconde intervient, elle touche la frange de son vêtement sans qu'il paraisse s'en apercevoir; elle est donc guérie comme par un absent. « Qui m'a touché? » demande le Seigneur. C'est comme s'il eût dit : Je ne connais pas ce peuple. « Un peuple que je n'ai pas connu m'a « servi. — Qui m'a touché? Car j'ai senti qu'une « vertu s'échappait de moi, » c'est-à-dire que l'Evangile allait au loin et remplissait tout l'univers.

La frange touchée est le bord et une mince partie du vêtement. Faites des Apôtres comme le vêtement du Christ. Paul en était la frange; il était le dernier et le moindre d'entre eux, comme il le confesse lui-même : « Je suis, dit-il, le der« nier des Apôtres [2]. » Effectivement il fut appelé et il crut après tous les autres et néanmoins travailla plus qu'aucun d'eux.

Le Seigneur n'était donc envoyé que vers les brebis égarées de la maison d'Israël. Mais comme il devait être servi par un peuple qu'il n'avait pas connu, comme ce peuple devait lui prêter une oreille docile, il ne l'oublia pas non plus au milieu des Juifs, car il dit quelque part : « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce ber« cail; il faut que je les amène aussi, afin qu'il « n'y ait qu'un seul troupeau et qu'un seul pas« teur [1]. »

9. De ce nombre était la Chananéenne; aussi Jésus ne la dédaignait pas, mais il différait de l'exaucer. « Je ne suis envoyé, disait-il, qu'aux « brebis égarées de la maison d'Israël. » Et elle insistait par ses cris, elle continuait et elle frappait comme si déjà il lui eût été dit : Demande et reçois; cherche et tu trouveras; frappe et il te sera ouvert. Elle insista, elle frappa.

Avant de dire : « Demandez et vous recevrez; « frappez et il vous sera ouvert; » le Seigneur avait dit : « Ne donnez pas les choses saintes aux « chiens, et ne jetez pas vos perles devant les « pourceaux, dans la crainte qu'ils ne les foulent « aux pieds et que se retournant ils ne vous dé« chirent [2]; » dans la crainte qu'après avoir méprisé vos perles ils ne vous tourmentent vous-mêmes. Gardez-vous donc de jeter devant eux ce qu'ils n'apprécient pas.

10. Mais comment distinguer, dira-t-on, les pourceaux et les chiens? Nous le voyons dans l'histoire de la Chananéenne. Comme elle insistait, le Seigneur lui répondit : « Il n'est pas bien de pren« dre le pain des enfants et de le jeter aux « chiens. » Tu es une chienne, tu es du nombre des gentils, tu adores les idoles. Or l'habitude des chiens n'est-elle pas de lécher les pierres? « Il n'est « donc pas bien de prendre le pain des enfants et « de le jeter aux chiens. » Si elle s'était éloignée, après ces paroles, elle se serait retirée chienne comme elle était venue; mais en frappant elle cessa d'être un chien pour devenir un homme. Car elle redoubla ses demandes et l'humiliation même qu'elle endura fit éclater son humilité et lui obtint miséricorde. Elle ne s'émut point, elle ne se fâcha point d'avoir été traitée de chienne quand elle demandait une grâce, quand elle implorait la miséricorde. « C'est vrai, Seigneur, » répondit-elle; vous m'avez traitée de chienne; je le suis réellement, je reconnais mon nom, c'est la vérité même qui parle; je ne dois pas pour cela être exclue de vos faveurs. Hélas! oui, je suis une chienne; « mais les chiens eux-mêmes « mangent des miettes qui tombent de la « table de leurs maîtres. » Je ne désire qu'une faveur bien petite et bien mince, je ne me jette pas sur la table, je cherche seulement des miettes.

[1] Marc. XI, 13 14 — [2] I Cor. XV, 9.

[1] Jean X, 16 — [2] Matt. VII, 7, 6.

11. Voyez combien cette humilité ressort. Le Seigneur l'avait traitée de chienne; elle ne renie pas ce titre, elle dit : c'est vrai. Et pour cet aveu : « O femme! dit aussitôt le Seigneur, ta foi est « grande! Qu'il te soit fait comme tu as deman- « dé. » Tu reconnais que tu es une chienne, et moi je déclare que tu es un homme . « O femme! que « ta foi est grande! » Tu as demandé, tu as cherché, tu as frappé; reçois, trouve, qu'il te soit ouvert.

Remarquez bien, mes frères, comment dans cette femme qui était Chananéenne, c'est-à-dire issue de la gentilité et qui était un type ou une figure de l'Eglise, ressort surtout l'humilité. Si le peuple juif a été exclu de l'Evangile, c'est qu'il était enflé d'orgueil, pour avoir mérité de recevoir la loi, d'être la souche des patriarches, des prophètes, de Moïse même, ce grand serviteur de Dieu qui fit en Egypte les prodiges éclatants dont nous parlent les psaumes, qui conduisit le peuple à travers la mer Rouge après en avoir fait retirer les eaux, et qui enfin reçut de Dieu même la loi qu'il donna à sa nation [1]. Voilà de quoi s'enorgueillissait le peuple juif; et ce fut cet orgueil qui l'empêcha de se soumettre au Christ, l'auteur de l'humilité et l'ennemi de la fierté, le médecin divin qui s'est fait homme, tout Dieu qu'il était, afin d'amener l'homme à s'avouer homme. Quel remède! Ah! si ce remède ne guérit pas l'orgueil, je ne sais qui pourra y mettre un terme. Jésus est Dieu et il se fait homme! Il écarte sa divinité, c'est-à-dire il met de côté, il cache sa propre nature pour montrer sa nature empruntée. Tout Dieu qu'il est il se fait homme, et l'homme ne se reconnaît pas homme, c'est-à-dire ne se reconnaît pas mortel, ne se reconnaît pas fragile, ne se reconnaît pas pécheur, ne se reconnaît pas malade pour recourir au moins comme tel à son médecin, mais ce qui est fort dangereux, il croit jouir de la santé!

12. Voilà donc le motif, motif d'orgueil, pour lequel ce peuple ne s'est point attaché au Sauveur, et pour lequel les rameaux naturels, c'est-à-dire les Juifs que rendait stériles l'esprit d'orgueil, ont été retranchés du tronc de l'olivier ou du peuple des gentils. L'Apôtre enseigne effectivement que l'olivier sauvage a été enté sur l'olivier véritable, d'où les rameaux naturels ont été abattus. L'orgueil a fait abattre ceux-ci et l'humilité a fait enter celui-là [2].

Cette humilité éclatait dans la Chananéenne quand elle disait : Oui, Seigneur, je suis une chienne, et je cherche à ramasser des miettes. Cette humilité encore fit le mérite du Centurion. Il désirait que le Seigneur guérît son valet, et le Seigneur répondant : « J'irai et je le guérirai : « Seigneur, répliqua-t-il, je ne suis pas digne « que vous entriez dans ma demeure, mais dites « seulement une parole, et mon serviteur sera « guéri. » Je ne suis pas digne de vous recevoir dans ma demeure, et déjà il l'avait reçu dans son cœur. Plus il était humble, plus aussi il avait de capacité et plus il était rempli. L'eau tombe des collines et remplit les vallées. Mais après que le Centurion eût dit : « Je ne suis pas « digne que vous entriez dans ma demeure, » qu'est-ce que le Seigneur adressa à ceux qui le suivaient? « En vérité je vous le déclare, je n'ai « pas trouvé tant de foi dans Israël. » Tant de foi, c'est-à-dire une foi si grande. Et qui la rendait si grande? La petitesse, c'est-à-dire l'humilité. « Je n'ai pas trouvé tant de foi; » elle ressemble au grain de sénevé, d'autant plus actif qu'il est plus petit.

Déjà donc alors le Seigneur greffait le sauvageon sur l'oliver véritable; il le faisait au moment où il disait : « En vérité je vous le déclare, « je n'ai pas trouvé tant de foi dans Israël. »

13. Voyez enfin ce qui suit. « Aussi, » parce que « je n'ai pas trouvé dans Israël, » tant d'humilité dans la foi, « pour cela donc je vous le « déclare, beaucoup viendront de l'Orient et de « l'Occident et auront place avec Abraham, « Isaac et Jacob au festin du royaume des « cieux [1]. — Ils auront place au festin, » ils reposeront. Car nous ne devons point nous figurer, dans ce royaume, de banquets charnels ni y désirer rien de semblable; ce serait, non pas changer nos vices en vertus, mais nous appuyer sur eux. Autre chose est de désirer le royaume des cieux en vue de la sagesse et de l'éternelle vie; et autre chose d'y aspirer en vue de la félicité terrestre qu'on y attendrait plus abondante et plus grande. Compter sur l'opulence dans ce royaume, ce n'est pas détruire la cupidité, c'est lui donner un autre objet.

On y sera riche, toutefois, on ne sera même riche que là. N'est-ce pas l'indigence qui mendie tant ici? Pourquoi les riches possèdent-ils beaucoup? Parce que leurs besoins sont nombreux. Plus la pauvreté est grande, plus elle cherche. Là au contraire il n'y aura plus de pauvreté; on

[1] Ps. cv. — [2] Rom. xi, 17-21.

[1] Matt. viii, 5-11.

y sera vraiment riche parce qu'on n'y aura besoin de rien. Parce que l'ange ne possède ni montures, ni équipages, ni domestiques, ne le crois pas pauvre en comparaison de toi. Pourquoi? C'est qu'il n'a aucun besoin, c'est qu'il manque d'autant moins qu'il est plus fort. Là donc sont les richesses et les richesses véritables. N'y transporte par les festins de la terre. Ces festins en effet ne sont que des remèdes à prendre chaque jour et indispensablement nécessaires à une sorte de maladie que nous apportons en naissant, et que chacun sent s'il vient à laisser passer l'heure de son repas. Veux-tu savoir combien cette maladie est sérieuse? Considère que comme une fièvre aigüe elle donne la mort dans l'espace de sept jours. Ne crois pas que tu jouisses de la santé. La santé véritable c'est l'immortalité, et la santé actuelle n'est qu'une longue maladie. Parce que tu luttes contre cette infirmité par des remèdes de chaque jour, tu n'y crois pas : mets de côté ces remèdes et tu sauras ce dont tu es capable.

14. Dès notre naissance il est nécessaire que nous mourions. C'est une maladie qui conduit fatalement à la mort. En examinant l'état des malades, il arrive souvent aux médecins de dire, par exemple : C'est un hydropique, il est condamné à mort, ce mal est incurable. C'est un lépreux; incurable également; un phtisique, qui entreprendra de le guérir? Il est nécessaire qu'il succombe, il mourra inévitablement. Mais lors même que le médecin a dit : C'est un phtisique, il ne peut que mourir, il arrive quelquefois que la phtisie, que l'hydropisie même et que la lèpre ne sont pas suivies de la mort; au lieu que la naissance y mène nécessairement. C'est donc une maladie dont on meurt et dont on meurt inévitablement. L'ignorant le prédit comme le médecin; et lors même que la mort se ferait attendre, s'ensuit-il qu'elle ne viendra point? Où donc se trouve la vraie santé, sinon où se rencontre l'immortalité véritable? Mais l'immortalité véritable est exempte d'altération et de défaillance. Qu'a-t-elle alors besoin d'aliments? C'est pourquoi, lorsque tu entends : « Ils auront « place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob, » ne pense pas à ton corps, mais à ton âme. Tu seras rassasié, car l'âme aussi a sa nourriture, et c'est de l'âme qu'il est dit : « Bienheureux ceux « qui ont faim et soif de la justice, car ils seront « rassasiés [1]; » si bien rassasiés que jamais plus ils ne ressentiront la faim.

15. Déjà donc le Seigneur entait le sauvageon quand il disait : « Beaucoup viendront de l'Orient « et de l'Occident et prendront place avec Abraham « Isaac et Jacob au festin du royaume des cieux; » c'est-à-dire qu'ils seront entés sur l'olivier véritable, dont les racines sont Abraham, Isaac et Jacob; tandis que « les enfants du royaume, » ou les Juifs incrédules, « iront dans les ténèbres « extérieures [2]. » Rameaux naturels ils seront coupés afin de faire place à l'olivier sauvage.

Comment ont-ils mérité d'être ainsi abattus? Par leur orgueil. Et n'est-ce pas l'humilité qui leur a substitué le sauvageon? Aussi la Chananéenne disait-elle : « Oui, Seigneur, car les « chiens mangent des miettes qui tombent de la « table de leurs maîtres. » Ce qui lui mérite cet éloge : « O femme! ta foi est grande! » Le Centurion disait aussi : « Je ne suis pas digne que vous « entriez dans ma demeure, » et il lui fut également répondu : « Je vous le déclare en vérité, « je n'ai pas rencontré tant de foi dans Israël. »

Formons-nous donc ou conservons-nous dans l'humilité. Si nous ne l'avons pas encore, acquérons-la, et ne la perdons point si nous l'avons. Acquérons-la, si nous ne l'avons pas, afin d'être greffés; et pour n'être pas retranchés, conservons-la si nous l'avons.

[1] Matt. v, 6. — [2] Matt. VIII, 11.

SERMON LXXVIII.

LA TRANSFIGURATION [1].

ANALYSE. — Jésus-Christ a voulu nous donner dans cet événement une idée de son royaume. Ses vêtements, transfigurés comme lui, désignent son Eglise qu'il doit associer à sa gloire et où règne l'unité représentée par Moïse et Elie. Aussi ne faut-il qu'une tente sur la sainte montagne. Jésus seul est appelé le Fils unique de Dieu et il indique en relevant ses Apôtres qu'il ressuscitera ses fidèles pour leur faire partager sa félicité suprême. Mais ils doivent d'abord travailler à la mériter.

1. Il nous faut contempler, mes bien-aimés, et expliquer le spectacle saint que le Seigneur présenta sur la sainte montagne. C'est de cet évènement qu'il avait dit : « Je vous le déclare « en vérité, il y en a quelques-uns ici présents « qui ne goûteront pas la mort qu'ils n'aient « vu le Fils de l'homme dans son royaume [2]. »

Voici le commencement de la lecture qui vient de nous être faite. « Six jours après avoir pro- « noncé ces paroles, il prit avec lui trois disciples, « Pierre, Jean et Jacques, et alla sur la monta- « gne. » Ces disciples étaient ceux dont il avait dit : « Il y en a ici quelques-uns qui ne goûteront « point la mort qu'ils n'aient vu le Fils de l'homme « dans son royaume. » Qu'est-ce que ce royaume? Question assez importante. Car l'occupation de cette montagne n'était pas la prise de possession de ce royaume. Qu'est-ce en effet qu'une montagne pour qui possède le ciel? Non-seulement les Ecritures nous enseignent cette différence, mais nous la voyons en quelque sorte des yeux de notre cœur.

Or Jésus appelle *son royaume* ce que souvent il nomme le royaume des cieux. Mais le royaume des cieux est le royaume des saints ; car il est dit : « Les cieux racontent la gloire de « Dieu ; » et aussitôt après : « Il n'y a point de « langues ni d'idiômes qui n'entendent leurs « voix ; » les voix de ces mêmes cieux. « L'éclat « s'en est répandu sur toute la terre, et leurs pa- « roles ont retenti jusqu'aux extrémités de l'uni- « vers [3]. » N'est-ce donc pas des Apôtres et de tous les prédicateurs fidèles de la parole de Dieu qu'il est fait ici mention ? Ces mêmes cieux régneront avec le Créateur du ciel, et voici ce qui s'est fait pour le démontrer.

2. Le Seigneur Jésus en personne devint resplendissant comme le soleil, ses vêtements blancs comme la neige, et avec lui s'entretenaient Moïse et Elie. Jésus lui-même, Jésus en personne parut resplendissant comme le soleil, marquant ainsi qu'il était la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde [1]. Ce qu'est ce soleil pour les yeux de la chair, Jésus l'est pour les yeux du cœur; l'un est pour les âmes ce que l'autre est pour les corps.

Ses vêtements représentent ici son Eglise, car ils tombent s'ils ne sont portés et maintenus. Paul était dans ces vêtements comme l'extrémité de la frange ; aussi dit-il : « Je suis le moin- « dre des Apôtres [2]; » et ailleurs : « Je suis le « dernier des Apôtres [3]. » Or la frange est ce qu'il y a de moindre et d'extrême dans le vêtement. Aussi, comme cette femme qui souffrait d'une perte de sang fut guérie en touchant la frange de la robe du Seigneur [4]; ainsi l'Eglise des gentils se convertit à la prédication de Paul. Eh ! qu'y a-t-il d'étonnant que l'Eglise soit figurée par de blancs vêtements, puisque nous entendons le prophète Isaïe s'écrier : « Vos péchés « fussent-ils rouges comme l'écarlate, je vous « blanchirai comme la neige [5]? »

Que peuvent Moïse et Elie, la loi et les prophètes, s'ils ne communiquent avec le Seigneur? Qui lira la loi? qui lira les prophètes, s'ils ne rendent témoignage au Fils de Dieu ? C'est ce que l'Apôtre exprime en peu de mots. « La loi « dit-il, fait seulement connaître le péché, tan- « dis qu'aujourd'hui, sans la loi, la justice de « Dieu a été manifestée : » voilà le soleil ; « an- « noncée par la loi et les prophètes : » voilà l'aurore.

3. Pierre est témoin de ce spectacle, et goûtant les choses humaines à la manière des hommes : « Seigneur, dit-il, il nous est bon d'être « ici. » Il s'ennuyait de vivre au milieu de la foule, il avait trouvé la solitude sur une montagne où le Christ servait d'aliment à son âme. Pourquoi en descendre afin de courir aux travaux et aux douleurs, puisqu'il se sentait envers

[1] Matt. XVII, 1-8 — [2] Ibid. XVI, 28. — [3] Ps. XVIII, 4, 5.

[1] Jean, I, 9. — [2] I Cor. XV, 9. — [3] Ibid. IV, 19. — [4] Luc, VIII, 44. — [5] Isaïe, I, 18.

Dieu un saint amour et conséquemment des mœurs saintes? Il cherchait son propre bien : aussi ajouta-t-il : « Si vous voulez, dressons ici « trois tentes : une pour vous, une pour Moïse et « une autre pour Elie. » Le Seigneur ne répondit rien à cette demande, et toutefois il y fut répondu. En effet, comme il parlait encore, une nuée lumineuse descendit et les couvrit de son ombre. Pierre demandait trois tentes ; et la réponse du ciel témoigna que nous n'en avons qu'une, celle que le sens humain voulait partager. Le Christ est la parole de Dieu, la Parole de Dieu dans la loi, la Parole de Dieu dans les prophètes. Pourquoi, Pierre, chercher à la diviser? Cherche plutôt à t'unir à elle. Tu demandes trois tentes comprends qu'il n'y en a qu'une.

4. Pendant que la nuée les couvrait et formait comme une seule tente au dessus d'eux, une voix sortit de son sein et fit entendre ces paroles: « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Là se trouvaient Moïse et Elie. La voix ne dit pas : Ceux-ci sont mes Fils bien-aimés. Autre chose est d'être le Fils unique, et autre chose, des enfants adoptifs. Celui qui se trouve aujourd'hui signalé est Celui dont se glorifient la loi et les prophètes : « Voici, est-il dit, mon Fils bien-aimé, en qui « j'ai mis mes douces complaisances; écoutez-« le ; » car c'est lui que vous avez entendu dans les prophètes, lui aussi que vous avez entendu dans la loi, et où ne l'avez-vous pas entendu ? Ils tombèrent à ces mots la face contre terre.

Voilà donc dans l'Eglise le royaume de Dieu. Là en effet nous apparaissent le Seigneur, la loi et les prophètes : le Seigneur dans la personne du Seigneur même, la loi dans la personne de Moïse et les prophètes dans celle d'Elie. Ces deux derniers figurent ici comme serviteurs et comme ministres, comme des vaisseaux que remplissait une source divine ; car si Moïse et les prophètes parlaient et écrivaient, c'est qu'ils recevaient du Seigneur ce qu'ils répandaient dans autrui.

5. Le Seigneur ensuite étendit la main et releva ses disciples prosternés. « Ils ne virent plus « alors que Jésus resté seul. » Que signifie cette circonstance?

Vous avez entendu, pendant la lecture de l'Apôtre, que « nous voyons maintenant à tra-« vers un miroir, en énigme, mais que nous « verrons alors face à face, » et que les langues cesseront lorsque nous possèderons l'objet même de notre espoir et de notre foi [1]. Les Apôtres en tombant symbolisent donc notre mort, car il a été dit à la chair : « Tu es terre et tu retour-« neras en terre [1]; » et notre résurrection quand le Seigneur les relève. Mais après la résurrection, à quoi bon la loi? à quoi bon les prophètes? Aussi ne voit-on plus ni Elie ni Moïse. Il ne reste que Celui dont il est écrit : « Au commen-« cement était le Verbe, et le Verbe était Dieu [2]. » Il ne reste plus que Dieu, pour être tout en tous [3]. Là sera Moïse, mais non plus la loi. Nous y verrons aussi Elie, mais non plus comme prophète. Car la loi et les prophètes devaient seulement rendre témoignage au Christ, annoncer qu'il devrait souffrir, ressusciter d'entre les morts le troisième jour et entrer ainsi dans sa gloire [4]; dans cette gloire où se voit l'accomplissement de cette promesse adressée à ceux qui l'aiment : « Celui qui m'aime, dit-il, sera aimé « de mon Père, et moi aussi je l'aimerai. » Et comme si on lui eût demandé : Que lui donnerez-vous en témoignage de votre amour? « Et je me « montrerai à lui, » poursuit-il [5]. Quelle faveur! Quelle magnifique promesse! Dieu te réserve pour récompense, non pas quelque don particulier, mais lui-même. Comment, ô avare, ne pas te contenter des promesses du Christ? Tu te crois riche, mais qu'as-tu si tu n'as pas Dieu, et si ce pauvre l'a, que ne possède-t-il point?

6. Descends, Pierre, tu voulais te reposer sur la montagne, descends, annonce la parole, insiste à temps, à contre-temps, reprends, exhorte, menace, en toute patience et doctrine [6]; travaille, sue, souffre des supplices afin de parvenir par la candeur et la beauté des bonnes œuvres accomplies avec charité, à posséder ce que figurent les blancs vêtements du Seigneur. L'Apôtre ne vient-il pas de nous dire, à la gloire de la charité : « Elle ne cherche point son propre « intérêt [7]? »

Il s'exprime ailleurs autrement, et il est fort dangereux de ne pas le comprendre. Expliquant donc les devoirs de la charité aux membres fidèles du Christ : « Que personne, dit-« il, ne cherche son bien propre, mais le bien « d'autrui . » Or en entendant ces mots, l'avare prépare ses artifices; il veut dans les affaires, pour rechercher le bien d'autrui, tromper le prochain, et ne pas chercher son bien propre, mais celui des étrangers. Arrête, ô avarice, justice, montre-toi : écoutons et comprenons. C'est à la charité qu'il a été dit : « Que personne ne cher-

[1] I Cor. XIII, 12, 8, 9.

[1] Gen. III, 19. — [2] Jean, I, 1. — [3] I Cor. XV, 28. — [4] Luc, XXIV 14-47. — [5] Jean, XIV, 21. — [6] II Tim. IV, 2. — [7] I Cor. XIII, 5.

« che son bien propre, mais le bien d'autrui. » Toi donc, ô avare, si tu résistes à ce conseil, si tu veux y trouver l'autorisation de convoiter le bien d'autrui, sacrifie d'abord le tien. Mais je te connais, tu veux à la fois et ton bien et le bien étranger. Tu emploies l'artifice pour t'approprier ce qui n'est pas à toi ; souffre donc que le vol te dépouille de ce qui t'appartient. Tu ne veux pas chercher ton bien, mais tu prends le bien d'autrui. Cette conduite est inique. Ecoute, ô avare, prête l'oreille. Ces mots : « Que personne ne cher« che son bien propre, mais le bien d'autrui, » te sont expliqués ailleurs plus clairement par le même Apôtre. Il dit de lui-même : « Pour moi « je cherche, non pas ce qui m'est avantageux, « mais ce qui l'est au grand nombre, afin de les « sauver [1]. »

C'est ce que ne comprenait pas encore Pierre, lorsqu'il désirait rester avec le Christ sur la montagne. Le Christ, ô Pierre, te réservait ce bonheur après la mort. Pour le moment il te dit : Descends travailler sur la terre, servir sur la terre, et sur la terre être livré aux mépris et à la croix. La Vie même n'y est elle pas descendue pour subir la mort, le Pain, pour endurer la faim, la Voie, pour se fatiguer dans la marche, la Fontaine éternelle pour souffrir la soif? Et tu refuses le travail ? Ne cherche pas ton intérêt propre. Aies la charité, annonce la vérité, ainsi tu parviendras à l'inaltérable paix de l'éternité.

[1] I Cor. x, 24, 33.

SERMON LXXIX.

LA TRANSFIGURATION [1].

ANALYSE. — Cette allocution que saint Augustin a dû abréger le plus possible, parcequ'on devait lire le récit de miracles dus à un martyr, n'est guère que l'analyse du discours précédent.

Nous venons d'assister, pendant la lecture du saint Evangile, au grand spectacle que présenta la montagne, lorsque Jésus Notre-Seigneur se manifesta à trois de ses disciples, Pierre, Jacques et Jean. « Son visage resplendit comme le soleil; » c'était pour indiquer l'éclatante lumière de l'Evangile. « Ses vêtements devinrent blancs « comme la neige. » Ce trait désigne la pureté de l'Eglise, à qui il a été dit par un prophète : « Tes péchés fussent-ils comme l'écarlate, je te « blanchirai comme la neige [1]. » Elie et Moïse s'entretenaient avec Jésus. C'est que la loi et les prophètes rendent témoignage à la grâce évangélique; car Moïse représente la loi et Elie les prophètes.

Si nous nous exprimons avec tant de concision, c'est que nous avons à lire des bienfaits de Dieu accordés par la médiation d'un saint Martyr [2]. Attention nouvelle !

Pierre aurait voulu qu'on dressât trois tentes, une pour Moïse, une pour Elie et une pour le Christ. Il aimait la solitude de la montagne et se sentait fatigué du tumulte des choses humaines. Mais eût-il demandé ces trois tentes, s'il eût connu déjà l'unité qui régnait entre la loi, les prophètes et l'Evangile ? Aussi la nuée descendue lui fit changer de sentiment. « Comme il parlait « encore, est-il dit, une nuée lumineuse les en« veloppa. » La nuée ne fait qu'une tente ; pourquoi, Pierre, en voulais-tu trois ?

« Et du sein de la nuée : Celui-ci est mon Fils « bien-aimé, dit une voix, en qui j'ai mis mes « complaisances : écoutez-le. » *Ecoutez-le*, quand Elie parle ; *écoutez-le*, quand parle Moïse. Que les prophètes ou que la loi parle, *écoutez-le*, car il est la voix de la loi et la langue des prophètes. Il s'est expliqué par eux et quand il a daigné, il s'est montré en personne. *Ecoutez-le*, écoutons-le. Figurez-vous que l'Evangile qu'on lisait était comme la nuée d'où se faisait entendre sa voix. Ecoutons-le ; faisons ce qu'il enseigne, espérons ce qu'il promet.

[1] Matt. XVII, 1-8. — [2] Isaïe, I, 18. — Voir au vol. suiv. les disc, relatifs à Saint Etienne.

SERMON LXXX.

DE LA PRIÈRE [1].

ANALYSE. — Pour obtenir de ne mériter plus le reproche d'incrédulité que leur adresse Jésus-Christ, les Apôtres recourent à la prière. Un mot de son objet, de son efficacité, de sa nécessité. — *Son objet.* Dieu sait ce qu'il nous faut, il est donc nécessaire de nous abandonner complètement à lui lorsque nous demandons les biens temporels, et de solliciter les biens spirituels avec une persévérante confiance. — *Son efficacité.* Jésus rencontre deux sortes de malades : des malades qui veulent être guéris, et des malades si désespérés qu'ils ne se croient même pas malades. Or, telle est l'efficacité de sa prière, qu'il obtient la guérison de ces désespérés eux-mêmes. — *Sa nécessité.* Donc prions à l'exemple de Pierre marchant sur les eaux. Demandons avec une certaine réserve les biens temporels, car ils peuvent nous être nuisibles aussi bien qu'avantageux, et pour échapper sûrement aux maux qui nous affligent, soyons bons, et parfaitement soumis à Dieu.

1. Notre-Seigneur Jésus-Christ reproche à ses disciples mêmes leur incrédulité : nous l'avons vu pendant la lecture de l'Evangile. Comme ses disciples lui demandaient : « Pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon ? — C'est à « cause de votre incrédulité, » leur répondit-il. Ah ! si les Apôtres sont incrédules, qui sera fidèle ? Et que deviendront les agneaux, si les brebis chancèlent ?

Toutefois, la miséricorde divine ne les abandonne point dans leur incrédulité, elle les reprend, elles les instruit, elle les élève à la perfection et les couronne. Aussi, pénétrés de leur faiblesse, ils disent quelque part, nous l'avons lu dans l'Evangile : « Seigneur, augmentez notre foi [2]. » — Oui, « Seigneur, s'écrient-ils, augmentez « notre foi. » Leur premier avantage est de savoir ce qui leur manque ; et un avantage plus considérable, de savoir à qui le demander. « Seigneur « augmentez notre foi. » N'était-ce pas porter leurs cœurs à la source et frapper afin d'obtenir qu'elle s'ouvrît pour les remplir ? Le Seigneur veut qu'on frappe à sa porte, non pour la tenir fermée, mais pour exciter les désirs.

2. Croyez-vous donc, mes frères, que Dieu ignore ce qu'il vous faut ? Il le sait, il connaît notre pauvreté et prévient nos désirs. Aussi, lorsqu'il apprend à prier et qu'il avertit ses Apôtres de ne point parler beaucoup dans la prière, « Gardez-vous, dit-il, de parler beaucoup en « priant ; car votre Père céleste sait de quoi « vous avez besoin avant que vous le lui de« mandiez [3]. »

Le Seigneur cependant dit autre chose. Qu'est-ce ? Pour nous défendre de parler beaucoup dans la prière : « Ne parlez pas beaucoup, a-t-il dit, lors« que vous priez; car votre Père sait de quoi vous « avez besoin avant que vous le lui demandiez. » Mais si notre Père sait de quoi nous avons besoin avant que nous le lui demandions, pourquoi parler, si peu même que ce soit ? A quoi bon même la prière, si notre Père sait de quoi nous avons besoin ? Il dit à chacun : Ne me prie pas longuement ; je sais ce qu'il te faut. — Si vous savez ce qu'il me faut, Seigneur, pourquoi vous prier même tant soit peu ? Vous ne voulez pas que ma supplique soit longue, vous exigez même qu'elle soit presque nulle.

Mais qu'enseigne-t-il ailleurs différemment ? Il dit bien : « Ne parlez pas longuement dans la « prière » Cependant il dit encore dans un autre endroit : « Demandez et vous recevrez. » Et pour ôter la pensée qu'il n'aurait recommandé la prière que d'une manière accidentelle, il ajoute. « Cherchez et vous trouverez. » Dans la crainte encore que ces derniers mots ne paraissent prononcés qu'en passant, voici ceux qu'il y joint, voici comment il conclut : « Frappez « et il vous sera ouvert [1]. » Ainsi donc il veut que l'on demande pour recevoir, que l'on cherche pour trouver et que pour entrer on frappe. Mais puisque notre Père sait d'avance de quoi nous avons besoin, pourquoi demander ? pourquoi chercher ? pourquoi frapper ? pourquoi, en demandant, en cherchant et en frappant, nous fatiguer à instruire plus savant que nous ?

Ailleurs encore le Seigneur parle ainsi : « Il « faut prier toujours sans jamais se lasser [2]. » S'il faut prier toujours, comment dire : « Gardez-vous « de parler beaucoup? » Comment prier toujours quand on finit sitôt ? D'un côté vous me commandez de terminer promptement ; d'autre part vous m'ordonnez de « prier toujours sans me « lasser ; » qu'est-ce que cela signifie ?

Eh bien ! prie aussi pour comprendre, cherche et frappe à la porte. Si ce mystère est profond,

[1] Matt. XVII, 18-20. — [2] Luc, XVII, 5. — [3] Matt. VI, 7, 8.

[1] Matt. VII, 7. — [2] Luc, XVIII, 1.

ce n'est pas pour se rendre impénétrable, c'est pour nous exercer.

Ainsi donc, mes frères, nous devons vous exhorter tous à la prière, et nous avec vous. Au milieu des maux innombrables de ce siècle, nous n'avons d'autre espoir que de frapper par la prière, que de croire invariablement que notre Père ne nous refuse que ce qu'il sait ne pas nous convenir. Tu sais bien ce que tu désires, mais lui connaît ce qu'il te faut. Figure-toi que tu es malade et entre les mains d'un médecin, ce qui est incontestable. Notre vie en effet n'est qu'une maladie et une longue vie n'est qu'une maladie longue. Figure-toi donc que tu es malade entre les mains d'un médecin. Tu voudrais boire du vin nouveau, tu voudrais en demander à ce médecin. On ne t'empêche pas d'en demander, car il pourrait se faire qu'il ne te nuisît pas, qu'il te fût même bon d'en prendre. Ne crains donc pas d'en demander, demande sans hésitation; mais ne t'attriste point si on t'en refuse. Voilà ta confiance à l'homme qui soigne ton corps; et tu n'en aurais pas infiniment plus envers Dieu, qui est à la fois le médecin, le créateur et le réparateur de ton corps aussi bien que de ton âme?

3. Le Seigneur dans ce passage nous invite donc à la prière; car après avoir dit: « C'est à « cause de votre incrédulité que vous n'avez « pu chasser ce démon; » il termine ainsi: « Cette espèce ne se retire que devant les jeûnes « et les prières. » Mais si l'on prie pour chasser un démon étranger, ne le doit-on pas beaucoup plus pour se délivrer de sa propre avarice, pour se guérir de l'ivrognerie, pour renoncer à l'impureté, pour se purifier de toute souillure? Combien hélas! de défauts qui excluent du royaume des cieux, si l'on ne s'en dépouille?

Considérez, frères, avec quelles instances on demande à un médecin la santé du corps! Qu'un homme soit atteint d'une maladie mortelle, rougira-t-il, lui en coûtera-t-il de se jeter aux pieds d'un médecin habile, de les arroser de ses larmes? Et si ce médecin lui dit: Impossible de te guérir, à moins de te lier et d'employer sur toi le fer et le feu? — Fais ce que tu voudras, répond le malade, guéris-moi seulement. — Avec quelle ardeur on désire recouvrer une santé éphémère qui s'évanouit comme la vapeur, puisqu'afin de la réparer on ne craint ni les chaînes, ni le fer, ni le feu et qu'on consent à être surveillé pour ne pas manger, pour ne pas boire ce qui plaît ni quand on le voudrait! Pour mourir un peu plus tard il n'est rien qu'on ne souffre et on ne veut rien souffrir pour ne mourir jamais! Si notre céleste Médecin, si Dieu venait à te demander: Veux-tu être guéri? que lui répondrais-tu, sinon: Je le veux? Et si tu ne lui faisais pas cette réponse, c'est que tu ne te croirais pas malade, et tu le serais bien davantage.

4. Suppose ici deux malades; l'un qui supplie son médecin avec larmes, et l'autre qui dans l'excès et l'aveuglement de son mal, se moque de lui: le médecin donne espoir au premier; il déplore le sort du second. Pourquoi? C'est que celui-ci est d'autant plus dangereusement attaqué, qu'il ne se croit pas malade. Tels étaient les Juifs.

Le Christ est venu visiter des malades et tous les hommes étaient malades. Que personne ne se flatte d'avoir la santé; qu'il craigne d'être abandonné du médecin. Tous donc étaient malades, c'est un Apôtre qui l'atteste. « Tous ont « péché, dit-il, et ont besoin de la gloire de « Dieu [1]. » Mais parmi tous ces malades on pouvait distinguer deux catégories. Les uns cherchaient le médecin, s'attachaient au Christ, l'écoutaient, l'honoraient, le suivaient, se convertissaient. Il les recevait tous avec plaisir pour les guérir, et il les guérissait gratuitement, car il les guérissait par sa toute-puissance. Aussi tressaillaient-ils de joie, lorsqu'il les accueillait et se les attachait pour les délivrer de leurs maux.

Quant aux autres malades à qui l'iniquité même avait fait perdre la raison et qui ne se croyaient point malades, ils lui reprochèrent avec outrage de recevoir les malheureux et dirent à ses disciples: « Quel Maître avez-vous là? Il mange avec « les pécheurs et les publicains! » Et lui, qui savait ce qu'ils valaient et qui ils étaient, leur répondit: « Le médecin n'est pas nécessaire à « qui se porte bien, mais aux malades. » Puis il leur montra qui était en bonne santé et qui était malade. « Je ne suis pas venu, dit-il, appeler les « justes, mais les pécheurs [2]. » En d'autres termes: Si les pécheurs n'approchent point de moi, pour quel motif et pour qui suis-je venu? Si tous se portent bien, était-il nécessaire qu'un tel médecin descendît du ciel? Pourquoi nous a-t-il fait, non pas des remèdes ordinaires, mais un remède de son sang?

Ainsi donc les moins malades ceux qui sentaient leur mal, s'attachaient au Médecin pour obtenir leur guérison; tandis que ceux dont la

[1] Rom. III, 23. — [2] Matt. IX, 11-13.

maladie était plus dangereuse lui insultaient et accusaient les malades. Et jusqu'où alla leur fureur? Jusqu'à arrêter le médecin, le garroter, le flageller, le couronner d'épines, l'attacher au gibet et le faire mourir sur une croix. Pourquoi s'en étonner? Le malade tue le médecin : mais le médecin par sa mort guérit le malade.

5. Sur la croix en effet il n'oublia point son rôle, mais il nous montra sa patience et nous apprit pas son exemple à aimer nos ennemis. Car voyant frémir autour de lui ces infortunés dont il connaissait la maladie, puisqu'il était leur médecin et dont il savait que la fureur avait aveuglé l'esprit, il commença par dire à son Père : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils « ne savent ce qu'ils font [1]. » Penserez-vous que ces Juifs n'étaient ni méchants, ni cruels, ni sanguinaires, ni emportés, ni ennemis du Fils de Dieu? Penserez-vous que fut vaine et sans effet cette supplication : « Mon Père, pardonnez-leur « car ils ne savent ce qu'ils font ? » Il les voyait tous et en connaissait parmi eux qui devaient s'attacher à lui. Il mourut, il est vrai, mais c'est que sa mort devait servir à tuer la mort. Dieu est donc mort, afin que par une compensation toute céleste l'homme ne mourût pas.

Le Christ, en effet, est Dieu ; mais il n'est pas mort comme Dieu. Il est à la fois Dieu et homme, le même Christ est en même temps homme et Dieu. Il est devenu homme pour nous rendre meilleurs, mais sans faire rien perdre à Dieu. Il a pris ce qu'il n'était pas, sans rien laisser de ce qu'il était. Etant donc ainsi Dieu et homme, il est mort dans notre nature, pour nous faire vivre de la sienne. Il n'avait pas dans sa nature le pouvoir de mourir, ni nous dans la nôtre la faculté de vivre. Et qu'était-il, s'il ne pouvait mourir? « Au « commencement il était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Qu'on cherche comment Dieu pourrait mourir ; on ne le découvrira point. Mais nous, nous mourons parce que nous sommes chair, parceque nous sommes des hommes portant une chair de péché. Or comment pourrait vivre le péché? Impossible. Le Christ donc ne pouvait trouver la mort dans sa nature, ni nous la vie dans la nôtre ; mais comme nous avons puisé la vie dans la sienne, il a, dans la nôtre, puisé la mort. Ah ! quel échange ! Qu'a-t-il donné et qu'a-t-il reçu?

Les négociants font des échanges, et dès l'antiquité le commerce n'était qu'un échange de biens. L'un donnait ce qu'il avait et recevait ce qu'il n'avait pas. Ainsi l'un avait du froment et n'avait pas d'orge ; un autre avait de l'orge et point de froment. Le premier donnait du froment qu'il possédait et recevait de l'orge qu'il ne possédait pas. Et combien ne fallait-il pas de ce qui était moins précieux pour équivaloir à ce qui l'était davantage? Ainsi l'un donne de l'orge pour avoir du froment ; un autre, du plomb en échange de l'argent ; mais pour peu d'argent combien de plomb! Un autre enfin donne la laine pour le vêtement. Qui pourrait tout dire? Personne néanmoins ne donne sa vie pour recevoir la mort.

La prière du Médecin suspendu à la croix n'a donc pas été sans effet. Comme le Verbe ne pouvait mourir pour nous, afin d'y parvenir il « s'est « fait chair et a habité parmi nous [1]. » Il a été suspendu à la croix, mais dans son humanité. Là se trouvaient l'humble nature, méprisée des Juifs, et la charité, libératrice d'autres Juifs. Car pour eux il disait. « Mon Père, pardonnez-leur, « car ils ne savent ce qu'ils font [2] ; » et ce cri ne fut pas vain. Le Sauveur effectivement mourut, il fut enseveli, ressuscita, monta au ciel après avoir passé quarante jours avec ces disciples et envoya le Saint-Esprit, qu'il avait promis, à ceux qui l'attendaient.

Or après l'avoir reçu, les disciples en furent remplis, et commencèrent à parler les langues de tous les peuples. En entendant parler, au nom du Christ, toutes les langues, à des ignorants, à des hommes sans instruction qu'ils savaient avoir été élevés au milieu d'eux dans la connaissance d'une seule langue, les Juifs qui étaient là furent étonnés et frappés de frayeur. Pierre leur apprit d'où venait cette grâce. On en était redevable à Celui qu'on avait attaché au gibet. On en était redevable à Celui qui voulut être outragé sur la croix, afin d'envoyer l'Esprit-Saint du haut du ciel. Pierre fut entendu avec foi de ceux pour qui il avait été dit : « Mon Père, par- « donnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » Ils crurent donc, furent baptisés et se convertirent. Mais quelle conversion ! Ils buvaient avec foi le sang qu'ils avaient répandu avec fureur.

6. Afin donc de finir ce discours par où nous l'avons commencé, prions et confions-nous en Dieu ; vivons suivant ses préceptes, et si nous chancelons en chemin, invoquons-le comme l'invoquaient ses disciples quand ils dirent : « Sei- « gneur, augmentez en nous la foi [3]. » Pierre aussi

[1] Luc. XXIII. 34.

[1] Jean. I. 1 14. — [2] Luc. XXIII. 34. — [3] Ibid. XVII. 5.

chancela après avoir mis en lui sa confiance. Cependant il ne fut ni délaissé ni englouti, mais relevé et sauvé. D'où venait en effet sa confiance? Non pas de ses propres forces, mais de la puissance du Seigneur. Comment ? « Si c'est vous, « Seigneur, ordonnez-moi d'aller à vous sur les « eaux. » Le Seigneur alors marchait sur les eaux. « Si c'est vous, ordonnez-moi d'aller à vous « sur les eaux. » Car si c'est vous, je sais qu'ordonner c'est faire. « Viens, » reprit le Seigneur. A cette parole Pierre descendit, mais son infirmité le fit trembler. « Seigneur, s'écria-t-il aussitôt, « sauvez-moi. » Le Seigneur le prit par la main. « Homme de peu de foi, lui dit-il, pourquoi t'es-« tu défié? » Ainsi c'est le Seigneur qui l'appela à lui, et le Seigneur encore qui le raffermit au moment où il chancelait et tremblait [1], et de cette manière s'accomplit cette parole d'un psaume: « Quand je disais: mon pied chancèle, votre « miséricorde, Seigneur, me soutenait [2]. »

7. Il y a donc deux sortes de bienfaits, les bienfaits temporels et les bienfaits éternels. Les bienfaits temporels sont la santé, la richesse, l'honneur, les amis, la maison, les enfants, l'épouse et tous les autres avantages de cette vie où nous sommes voyageurs. Considérons-nous donc ici comme dans une hôtellerie où nous ne faisons que passer, sans en être les vrais possesseurs. Quant aux biens éternels, ce sont d'abord l'éternelle vie elle-même, l'incorruptibilité et l'immortalité du corps et de l'âme, la société des anges, une habitation céleste, une couronne immarcessible, un Père et une patrie qui ne connaissent ni mort ni ennemi. Voilà les biens qu'il nous faut désirer de tout notre cœur, demander avec une infatigable persévérance et moins par de longs discours que par de sincères gémissements. La langue fût-elle immobile, le désir est toujours une prière, désirer toujours c'est toujours prier. Quand la prière s'assoupit-elle? C'est quand s'est refroidi le désir.

Ainsi donc sollicitons de toute notre ardeur ces biens éternels, cherchons-les avec toute l'application possible, demandons-les sans crainte. Ils ne sauraient nuire et ils ne peuvent qu'être utiles à qui les possède; au lieu que les biens temporels peuvent être nuisibles aussi bien qu'avantageux. Combien n'ont pas profité de la pauvreté, et souffert des richesses; profité dans la vie privée et souffert dans les grands emplois? D'autres au contraire ont tiré avantage de l'opulence et des honneurs. Il en ont profité quand ils en faisaient bon usage, et en en faisant mauvais usage, ils ont plutôt trouvé leur perte à les posséder. D'où il suit, mes frères, que nous devons demander ces choses temporelles avec modération et avoir confiance, si nous les obtenons, qu'elles nous viennent de Celui qui sait ce qui nous convient.

Tu as demandé, dis-tu, sans obtenir. Aie confiance à ton Père, crois qu'il t'accorderait ce que tu demandes si c'était pour ton bonheur. Juges-en par toi-même. Tu es devant Dieu pour l'inexpérience des choses divines, comme ton enfant est près de toi pour l'inexpérience des choses humaines. Cet enfant te tourmente et pleure pendant un jour entier pour obtenir un couteau ou une épée. Tu refuses de le lui donner, et tu méprises ses pleurs pour n'avoir pas à pleurer sa mort. Il gémit maintenant, il s'afflige et se frappe en demandant que tu le places sur ton cheval; tu n'en fais rien, car il est incapable de le conduire, le cheval le renverserait et le tuerait. Si tu lui refuses si peu, c'est pour lui conserver le tout; et pour qu'il grandisse et possède sans danger toute ta fortune, tu rejètes maintenant ses insignifiantes mais dangereuses demandes.

8. Nous vous le disons donc, mes frères, priez autant que vous le pouvez. Les maux se multiplient et Dieu l'a voulu ainsi. Ah! ils ne se multiplieraient pas autant, si les méchants n'étaient pas si nombreux! Les temps sont mauvais, les temps sont difficiles, répète-t-on partout. Vivons bien et les temps seront bons. C'est nous qui faisons le temps; il est tel que nous sommes. Mais que faisons-nous? Nous ne pouvons amener au bien la masse des hommes. Soyez bons, vous qui m'entendez en si petit nombre ; que le petit nombre des bons supporte le grand nombre des méchants. Ces bons sont le grain, le grain sur l'aire, ils peuvent sur l'aire être mêlés à la paille ce mélange n'aura point lieu sur le grenier. Qu'ils tolèrent ce qui leur déplaît, afin d'arriver à ce qu'ils cherchent.

Pourquoi nous désoler et accuser Dieu? Les maux se multiplient dans le monde, pour nous préserver de l'amour du monde. Les grands hommes, les saints et les vrais fidèles ont méprisé le monde dans son éclat; et nous ne saurions le dédaigner dans ses tristesses! Le monde est mauvais, oui il l'est; et on l'aime comme s'il était bon! Or, qu'est-ce que ce monde mauvais?

[1] Matt. XIV, 25-31 — [2] Ps. XCIII, 18.

Ce qu'il y a de mauvais, ce n'est ni le ciel ni la terre ni les eaux, ni ce qui s'y trouve renfermé, oiseaux, poissons, végétaux. Tous ces êtres sont bons, et ce sont les hommes mauvais qui rendent mauvais le monde. Néanmoins, comme il est impossible que nous ne rencontrions des hommes mauvais dans tout le cours de cette vie, élevons nos gémissements, je l'ai déjà dit, vers le Seigneur notre Dieu, et supportons le mal pour arriver au bien. Ah! ne blâmons point le Père de famille, car il est bon. C'est lui qui nous porte, ce n'est pas nous qui le portons. Il sait comment gouverner son œuvre. Fais seulement ce qu'il commande et espère ce qu'il promet.

SERMON LXXXI.

LES SCANDALES PRÉSENTS [1].

ANALYSE. — A l'époque du sac de Rome par les Goths, vers l'an 410, des clameurs s'élevaient de toutes parts contre le Christianisme, on lui attribuait les désastres de l'empire, et c'était pour plusieurs une occasion de scandale. Saint Augustin prémunit son troupeau contre ce danger. Il montre d'abord que s'il y a des afflictions il n'y a point de scandale proprement dit pour le disciple fidèle du Sauveur, attendu que la loi de Dieu lui fournit toujours d'efficaces moyens de résister à la tentation. Il met surtout en scène Job et un chrétien de qui on voudrait obtenir un faux témoignage. Abordant ensuite la question actuelle, comment, dit-il, se scandaliser de ce qui arrive aujourd'hui? Jésus-Christ n'a-t-il pas prédit ces calamités, et les temps antérieurs au Christianisme ne nous en présentent-ils pas d'aussi formidables, ne fût-ce que la ruine de Troie, mère de Rome?

1. Nous venons d'entendre de divines leçons : elles nous avertissent de nous fortifier par la vertu, de nous armer d'un courage chrétien contre les scandales qui doivent arriver, et de recourir pour cela à la miséricorde de Dieu. « Que serait « l'homme en effet, si vous ne vous souveniez « de lui [2]? »

« Malheur au monde à cause des scandales! » dit le Seigneur, dit la Vérité même. Il nous effraie, il nous avertit, il veut que nous soyons sur nos gardes, attendu qu'à ses yeux nous ne sommes point dans un état désespéré. Pour nous préserver de ce malheur, malheur terrible, redoutable, épouvantable, il nous offre des consolations, des encouragements et des leçons dans ces paroles de l'Ecriture : « Paix abondante à ceux qui aiment « votre loi ; pour eux il n'y a point de scandale [3]. » Si donc il nous fait voir l'ennemi à éviter, il nous montre aussi un rempart inexpugnable. A ces mots : « Malheur au monde à cause des scandales! » tu te demandais où fuir en dehors du monde pour y échapper. Mais où fuir hors du monde, pour se préserver des scandales, sinon vers Celui qui a fait le monde? Et comment fuir vers Celui qui a fait le monde, sinon en écoutant sa loi publiée partout? Que dis-je? en l'écoutant? Il nous faut l'aimer. Car en nous rassurant contre les scandales, la Sainte Ecriture ne dit pas : Paix abondante à ceux qui écoutent sa loi ; puisqu'il ne suffit pas de l'entendre pour être justifié devant Dieu. Ce sont les observateurs de la loi qui seront justifiés [1]; et la foi agit par la charité [2]. C'est pourquoi il est écrit : « Paix abondante à ceux « qui aiment votre loi; pour eux il n'y a point « de scandale. »

A cette pensée se rapporte ce que nous avons entendu et répondu en chœur : « Les doux hé« riteront de la terre et ils se réjouiront dans l'a« bondance de la paix [3]; » car il y a « paix « abondante en ceux qui aiment votre loi. » Les doux en effet sont ceux qui s'attachent à la loi de Dieu. « Heureux l'homme que vous instrui« sez, Seigneur; vous lui enseignez votre loi « pour le rendre doux en présence des jours « mauvais, quand la fosse se creusera pour le « pécheur [4]. » Que les expressions du texte sacré sont différentes ! Toutes cependant formulent la même pensée, et quoiqu'on puise à cette source intarissable, il faut y avoir confiance, s'attacher à la vérité avec amour, avec une paix profonde, avec un charité embrasée et être prêt à résister au scandale.

2. Il s'agit de considérer, d'examiner ou d'apprendre comment nous devons être doux, et ce que je viens de rappeler du texte sacré, nous indique la solution de cette question. Que votre charité prête un peu attention. Il nous importe singulièrement d'être doux; la douceur est nécessaire dans l'adversité. Les adversités tem-

[1] Matt. XVIII, 7-9. — [2] Ps. VIII, 6 — Ibid. CXVIII, 165.

[1] Rom. II. 13. — [2] Galat. V 6. — [3] Ps. XXXVI 11. — [4] Ps. XCIII. 12, 13.

porelles, en effet, ne sont point des scandales. Qu'est-ce que le scandale ? Attention !

Un homme, par exemple, éprouve quelque affliction, il est opprimé. Etre opprimé n'est pas être scandalisé; ainsi les martyrs ont été opprimés, mais non pas oppressés. Qu'on se préserve donc du scandale ; il est moins nécessaire d'échapper à l'affliction ; l'affliction opprime et le scandale oppresse. Quelle différence y a-t-il donc entre l'affliction et le scandale ? Sous le poids de l'affliction, on se disposait à pratiquer la patience, à conserver la constance, et à être ferme dans la foi, à repousser le péché. Si l'on a été ou si l'on est fidèle à cette résolution, l'affliction ne nuira point; elle fera ce que fait le pressoir, il ne cherche point à déchirer l'olive, mais à en exprimer l'huile. Et si l'on va alors jusqu'à louer Dieu, combien l'adversité est avantageuse, puisqu'elle sert à former ces divines louanges !

Les Apôtres étaient arrêtés et enchaînés, et sous le poids de cette épreuve ils chantaient des hymnes au Seigneur. Voilà bien le pressoir et ce qui s'en exprime. Job aussi fut soumis à une cruelle épreuve, jeté sur un fumier, dépouillé de sa fortune, sans ressources, sans aucun bien, sans enfants, et riche seulement des vers qui le dévoraient. Tel était en lui l'homme extérieur, mais intérieurement il était rempli de Dieu ; aussi louait-il le Seigneur, et cette affliction cruelle n'était pas pour lui un scandale. Où commença le scandale ? Quand son épouse s'approcha de lui en disant : « Blasphème contre Dieu et « meurs. » Le démon lui avait tout enlevé ; mais, dans son épreuve, Eve lui fut laissée, laissée pour le tenter et non pour le consoler. Voilà le scandale. Elle lui représente son malheur et sa propre infortune attachée à celle de son époux, essayant ainsi de le porter au blasphème. Mais Job était doux, car Dieu l'avait instruit de sa loi, il l'avait rendu doux pour les jours mauvais; Job aimait la loi divine, une paix abondante remplissait son cœur ; aussi n'y eut-il point pour lui de scandale. Il y en eut, du scandale, mais pas pour lui. Sa femme fut un scandale, mais pas pour son époux. Considère donc combien il était doux, combien il était instruit de la loi de Dieu. Je dis de la loi éternelle ; car à l'époque du patriarche, la loi n'avait pas été encore donnée aux Juifs sur des tables de pierre et il n'y avait dans les cœurs pieux que l'éternelle loi dont la loi publiée devant Israel était un extrait. La loi de Dieu avait ainsi adouci Job pour les jours mauvais; il aimait cette loi et jouissait d'une paix abondante. Aussi vois ce qu'il répond dans sa douceur, et apprends ici, selon mon dessein, quels sont les hommes doux : « Tu as parlé, dit-il à sa femme, comme une in« sensée. Si nous avons reçu des biens de la « main du Seigneur, pourquoi n'en souffririons« nous pas des maux [1] ? »

3. Cet exemple nous a appris quelles sont les âmes douces ; donnons maintenant, s'il nous est possible, une définition de la douceur. Les hommes doux sont ceux à qui rien ne plaît que Dieu dans tout ce qu'ils font, dans toutes leurs bonnes œuvres, et à qui Dieu ne déplaît jamais, quelques maux qu'il endurent. Allons, mes frères, appliquez-vous à bien comprendre cette définition, cette règle : cherchons à nous y conformer et acquerons ce qui nous manque pour nous y adapter. Eh ! que nous sert de planter et d'arroser si Dieu ne donne l'accroissement ? « Ni « celui qui plante n'est quelque chose, ni celui « qui arrose, mais Dieu de qui vient la croissan« ce [2]. » Ecoute bien cela, toi qui veux être doux, toi qui prétends t'adoucir contre les jours mauvais et qui aimes la loi Dieu pour n'être pas victime du scandale, pour goûter une paix abondante, pour posséder la terre et jouir des délices de la paix ; écoute donc, toi qui veux être doux. Quelque bien que tu fasses, garde-toi de te plaire ; car « Dieu résiste aux superbes et donne sa « grâce aux humbles [3]. » Ainsi, quelque soit le bien que tu fais, que Dieu seul te plaise ; et que jamais il ne te déplaise, quelques maux que tu endures. Qu'ajouter encore ? Rien ; fais cela et tu vivras. Tu ne périras point pendant les jours mauvais et tu échapperas à cette menace : « Malheur au monde à cause des scandales ! » Et à quel monde, sinon au monde dont il est écrit : « Et le monde ne l'a point connu [4] ? » Ce n'est sûrement pas à celui dont il est dit : « Dieu « était dans le Christ pour se réconcilier le « monde [5]. »

Il y a donc un monde méchant et un monde honnête. Le monde méchant, ce sont tous les méchants que renferme le monde, et le monde honnête en comprend tous les bons. N'avons-nous pas remarqué souvent quelque chose de semblable sur la terre ? Ce champ est tout couvert; de quoi ? de froment. Nous disons pourtant aussi, et sans mentir, qu'il est tout couvert de

[1] Job, II, 9, 10. — [2] I Cor. III, 7. — [3] Jacq. IV, 6. — [4] Jean, I, 10. — [5] II Cor. V, 19.

paille. Voici un arbre chargé de fruits, dit l'un; chargé de feuilles, dit l'autre; et tous deux disent vrai; car ni l'abondance des feuilles n'ôte la place aux fruits, ni la multitude des fruits n'est incompatible avec la multitude des feuilles. L'arbre est à la fois chargé de feuilles et de fruits; mais le vent emporte les unes et le jardinier recueille les autres. Ne t'effraie donc point lorsqu'on te dit : « Malheur au monde à cause des scan« dales ! » Aime la loi de Dieu et pour toi il n'y aura point de scandale.

4. Cependant voici ta femme qui accourt pour t'entraîner dans je ne sais quelle faute. Tu l'aimes comme tu dois aimer ta femme, c'est un membre de ton corps. Mais « si ton œil te scanda« lise, si ta main, si ton pied te scandalisent, « te disait tout à l'heure l'Evangile, coupe et les « jette loin de toi. » Si cher qu'on te soit, si grand qu'on te paraisse, on ne doit être grand, ni être à tes yeux un membre chéri, qu'autant qu'on n'est pas une cause de scandale, qu'on ne te conseille point le mal. Sachez que c'est bien en ceci que consiste le scandale.

Nous avons cité Job et sa femme, mais dans cet exemple ne se trouve point le mot même de scandale. Prête l'oreille à l'Evangile. Comme le Seigneur annonçait sa passion, Pierre se mit à l'en détourner. « Arrière, Satan, répondit le « Sauveur, tu es pour moi un scandale. » Celui donc qui a voulu nous servir de modèle nous apprend ainsi et la nature du scandale et la manière de l'éviter. En disant : « Tu es bienheureux, « Simon fils de Jonas [1] » il venait de représenter Pierre comme l'un de ses membres. Mais il retranche ce membre, dès qu'il veut être pour lui un scandale. Ensuite pourtant il le guérit et le remet à sa place.

Tu regarderas donc comme étant un scandale pour toi quiconque entreprendra de te porter au mal. Et je prie votre charité de remarquer que ces conseils funestes viennent plus souvent d'une bienveillance aveugle que de la malveillance. Un de tes amis, un ami qui t'aime aussi sincèrement que tu l'aimes à ton tour, ton père, ton frère, ton fils, ton épouse, te voient dans le mal et ils veulent te rendre méchant. Qu'est-ce à dire, ils te voient dans le mal? Ils te voient dans quelque affliction, dans une affliction que tu souffres peut-être pour la cause de la justice : ainsi tu es persécuté parce que tu refuses de faire un faux témoignage. C'est un exemple que je suppose. Et le monde est plein de faits qui vérifient cette sentence : « Malheur au monde à cause des scandales! »

Ainsi donc un homme puissant, pour cacher ses déprédations et ses rapines demande que tu lui rendes le service de faire un faux témoignage. Tu refuses; tu refuses le faux pour ne pas manquer au vrai. Abrégeons; cet homme puissant s'irrite et t'opprime. Vient ton ami; il ne peut te voir dans l'affliction, il ne peut te voir dans le mal. Je t'en prie, dit-il, fais ce qu'on te demande; est-ce difficile? Peut-être même va-t-il imiter Satan, disant au Seigneur : « Il est « écrit : Il vous a confié à ses Anges, pour que « vous ne heurtiez point votre pied contre quel« que pierre [1]. » Oui, il est possible que cet ami, te voyant chrétien, recoure à la loi pour essayer de te porter à ce qu'il prétend que tu dois faire. Fais ce qu'il dit, s'écrie-t-il. — Mais quoi ? — Ce que veut cet homme puissant. — Mais il veut de moi un mensonge, une fausseté.— Eh! n'as-tu point lu que « tout homme est menteur [2]? » Cet ami est donc un scandale. Toi, que feras-tu? C'est ton œil, c'est ton bras droit. « Arrache-le et le jet« te loin de toi. » Qu'est-ce à-dire? Ne consens pas. Ne consens pas, c'est ce que signifie : « Arra« che-le et le jette loin de toi. » C'est par leur accord en effet que nos membres font l'unité dans notre corps, ils vivent par leur accord et par leur accord ils communiquent les uns aux autres. Y-a-t-il malaise? C'est qu'il y a maladie ou blessure.

Ainsi donc cet ami est comme un membre de ton corps; aime-le. Mais s'il te scandalise, « Coupe-le et le jette loin de toi. » Ne consens pas à ce qu'il dit, éloigne-le, ferme-lui ton oreille peut-être que cette réprimande te le ramènera ; avec des sentiments meilleurs.

5. Néanmoins comment feras-tu pour couper, rejeter et corriger peut-être, ainsi que je viens de le dire ? Comment t'y prendras-tu ? réponds. C'est par la loi qu'il a voulu te persuader le mensonge. Dis ce qu'on te demande, s'écriait-il. Peut-être n'osait-il proférer le mot de mensonges; aussi répétait-il : Dis ce qu'on te demande. Mais c'est un mensonge, répliquais-tu. Et lui, pour te disculper d'avance : « Tout homme est men« teur. » Donc, mon frère, réponds de ton côté : « La bouche qui ment, tue l'âme [3]. » Remarque bien, cet arrêt n'est pas de mince importance. « La bouche qui ment tue l'âme [3]. » Que peut contre moi cet ennemi puissant qui m'accable ? Pourquoi prendre pitié de moi et de la situation qui m'est

[1] Matt. XVI, 23 17

[1] Matt. IV 6. — [2] Ps. CXV 11. — [3] Sag. I, 11.

faite ? Pourquoi ne vouloir pas que je souffre quelque mal et chercher à me rendre mauvais ? Que peut-il enfin contre moi ? Sur quoi frappe-t-il ? Sur ma chair. — Oui, dis-tu, il accablera ton corps. — Je suppose qu'il lui donne la mort. Ne serait-il pas encore meilleur envers moi que je ne le serais en proférant le mensonge ? Il donne la mort à mon corps ; mais je la donne à mon âme. Ce puissant dans sa colère m'ôte la vie du corps ; mais « la bouche qui ment tue l'âme. » Il donne la mort à mon corps; mais ne la lui donnât-on pas, ce corps doit mourir; tandis que si l'âme n'est point tuée par l'iniquité, elle vivra éternellement au sein de la vérité. Conserve ainsi ce que tu peux conserver, et laisse périr ce qui doit périr quelque jour.

Voilà une réponse, mais ce n'est point la solution de cette difficulté : « Tout homme est « menteur. » Réponds aussi à ce passage ; autrement il pourrait croire avoir trouvé en faveur du mensonge, un argument dans la loi même et l'avoir porté par la loi à violer la loi. — Or, dans la loi il est écrit : « Tu ne feras point de « faux témoignage [1]; » il y est écrit également : « Tout homme est menteur. » Rappelle-toi maintenant ce que j'ai dit tout-à-l'heure lorsque j'ai donné, comme je l'ai pu, la définition de l'homme doux. L'homme doux est celui à qui rien ne plaît que Dieu, dans tout le bien qu'il fait, et à qui Dieu ne déplaît pas, quelque mal qu'il endure. A cet homme qui te presse de mentir, parcequ'il est écrit que « tout homme est men-« teur, » réponds donc : Moi je ne mens pas, car il est écrit aussi : « La bouche qui ment tue l'âme; » moi je ne ments pas, car il est écrit : « Vous « perdrez tous ceux qui profèrent le mensonge; [2] » je ne mens pas enfin, car il est écrit : « Tu ne « feras point de faux témoignage. » Qu'il m'accable le corps, celui à qui il déplaît que je dise la vérité ; j'entends mon Seigneur me dire : « Gardez-vous de craindre ceux qui tuent le « corps [3]. »

6. — Comment alors tout homme est-il menteur? N'es-tu pas un homme ? — Réponds sans hésiter et selon la vérité : Puissé-je donc n'être pas homme pour n'être pas menteur ! — Écoutez en effet : « Le Seigneur, du haut du ciel, a jeté « un regard sur les enfants des hommes, pour « voir s'il en est un qui ait de l'intelligence et qui « cherche Dieu. Tous se sont égarés, tous sont « devenus inutiles ; il n'en est pas un qui fasse « le bien ; il n'en est pas même un seul [1]. » Pourquoi? Parce qu'ils ont voulu être les enfants des hommes. Mais pour les délivrer de ses iniquités, pour les traiter, pour les racheter, pour les guérir, pour les changer, il a donné à ces enfants des hommes le pouvoir de devenir les enfants de Dieu [2]. Pourquoi s'étonner alors ? Si vous étiez enfants des hommes, vous étiez hommes ; tous vous étiez hommes et par conséquent menteurs, puisque tout homme est menteur. Mais vous avez reçu la grâce de Dieu, elle vous a fait le pouvoir de devenir les enfants de Dieu. Écoute la voix de mon Père : « Je l'ai déclaré, dit-il, vous êtes « tous des Dieux et les fils du Très-Haut [3]. » Oui, les hommes étant enfants des hommes s'ils ne sont pas devenus enfants de Dieu, sont menteurs, puisque tout homme est menteur. S'ils sont au contraire les enfants du Très-Haut, s'ils sont délivrés par la grâce du Sauveur et rachetés par son sang précieux, s'ils ont reçu une nouvelle génération de l'eau et de l'Esprit et qu'ils soient prédestinés à l'héritage du ciel, enfants de Dieu, ils sont sûrement des Dieux. Qu'ont-ils alors de commun avec le mensonge ? Adam n'était qu'un homme, le Christ est un homme-Dieu, Dieu est le Créateur de tout. Adam était un homme, le Christ est un homme médiateur auprès de Dieu, le Fils unique du Père, un Dieu-homme. L'homme est bien éloigné de Dieu et Dieu est bien éloigné de l'homme. Un homme-Dieu s'est placé entre les deux. Chrétien, reconnais le Christ et par cet homme élève-toi vers Dieu.

7. Changez donc, et si nous avons pu quelque chose, devenez doux, et attachons-nous à notre inviolable profession de foi. Pour échapper à cette menace : « Malheur au monde à cause des scan-« dales, » aimons la loi de Dieu.

Parlons maintenant des scandales qui remplissent le monde ; disons comment les scandales se multiplient avec les afflictions. Le monde est dévasté; c'est le pressoir qui se foule. Allons, chrétiens, allons, race céleste, vous qui êtes étrangers sur la terre et qui cherchez au ciel une patrie avec le désir d'être associés aux saints Anges, comprenez que vous n'êtes venus ici que pour en sortir. Vous traversez le monde en cherchant avec effort Celui qui a créé le monde. Ne vous laissez pas troubler par les amis du monde, par ceux qui veulent y demeurer, et bon gré mal gré sont forcés de le quitter; ne vous laissez ni tromper ni séduire par eux. Ces afflictions ne sont pas

[1] Deut. V, 20. — [2] Ps. V, 7. — [3] Matt. X 28.

[1] Ps. XIII, 2, 3. — [2] Jean, I, 12. — [3] Ps. LXXXI, 6.

des scandales; soyez justes et pour vous elles ne seront qu'un exercice. Voici venir une tribulation ; elle sera pour toi ce que tu voudras, une épreuve ou ta condamnation. Elle sera ce que tu seras toi-même. La tribulation est un feu. Es-tu de l'or? Elle te purifie. De la paille? Elle te réduit en cendre. C'est ainsi que les afflictions qui se multiplient ne sont point des scandales.

Où sont les scandales? Dans ces discours, dans ces propos qui nous répètent : Voilà ce que valent les temps chrétiens! Là est le scandale ; car on ne te parle ainsi que pour te porter à blasphémer contre le Christ, si tu aimes le monde. Celui qui t'adresse ce langage est ton ami, ton conseil; c'est donc comme ton œil. Il est ton serviteur, ton auxiliaire dans tes entreprises ; c'est donc ta main. C'est peut-être ton protecteur, celui qui t'élève au-dessus des derniers de la terre; il est ainsi comme ton pied. « Arrache, coupe, « jette loin de toi, » ne suis pas ces conseils. Réponds à ces hommes ce que répondait cet autre à qui on conseillait un faux témoignage. Oui, réponds ainsi, et quand on te dit : C'est depuis le christianisme qu'il y a tant de maux et que le monde est dévasté, réponds : Le Christ me l'avait annoncé avant l'évènement.

8. Pourquoi te troubler ? Les calamités publiques agitent ton cœur comme était agitée la barque où dormait le Christ. Voilà bien, ô homme sensé, voilà la cause du trouble de ton cœur. Cet esquif où sommeillait le Christ est un cœur où la foi est endormie. Que t'apprend-on en effet, chrétien, que t'apprend-on de nouveau ? Sous le règne du Christianisme le monde est dévasté, le monde touche à sa fin. Ton Maître ne t'avait-il pas dit que le monde serait dévasté ? Ne t'avait-il pas dit que le monde aurait une fin ? Tu le croyais quand il le prédisait, et maintenant que se vérifient ses prédictions, tu te troubles ? Ainsi la tempête gronde dans ton cœur; prends donc garde au naufrage, réveille le Christ. « Par la « foi, dit l'Apôtre, le Christ habite dans vos « cœurs. [1] » Le Christ, par la foi, habite dans ton cœur. Si donc tu as la foi, tu possèdes le Christ; cette foi est-elle vigilante ? le Christ veille aussi : est-elle endormie ? c'est le Christ qui sommeille. Réveille-toi donc, ranime-toi, dis : « Nous péris- « sons, Seigneur [2] ». Ah! que ne nous disent pas les païens, et ce qui est plus grave, que ne nous disent pas les mauvais chrétiens? Levez-vous, Seigneur, nous sommes perdus. Que ta foi s'éveille, et le Christ commence à t'adresser ainsi la parole.

Pourquoi te troubler, dit-il ? Ne t'ai-je pas prédit tout cela ? Or je te l'ai prédit pour te porter à avoir bon espoir quand viendraient les épreuves et à n'y succomber pas. Tu t'étonnes de voir le monde toucher à sa fin ? Etonne-toi plutôt de le voir parvenu à cet âge avancé. Le monde est un homme qui naît, qui grandit et qui vieillit. Que de chagrins dans la vieillesse ? La toux, le dérangement des humeurs, la faiblesse de la vue, l'inquiétude, la fatigue, tout est réuni. Dans sa vieillesse l'homme est donc rempli de misères, et le monde dans sa vieillesse est aussi rempli de calamités.

Mais pour toi Dieu a-t-il fait peu, lorsque dans la vieillesse du monde il a envoyé le Christ pour te rajeunir quand tout tombe de vétusté ? Ignores-tu que ce fait a été signalé d'avance dans la race d'Abraham, dans Celui de la race d'Abraham que l'Apôtre appelle le Christ ? « L'Écriture ne dit point : « A ceux de ta race, comme s'ils étaient plusieurs; « mais, parce qu'il n'est question que d'un seul, « à Celui de ta race, c'est-à-dire au Christ [1]. » De même donc qu'Abraham a eu un fils dans sa vieillesse, ainsi le Christ devait venir à l'époque de la décrépitude du monde. Il est venu effectivement au moment où tout vieillissait, et il t'a rajeuni. La création, l'univers, ce qui doit périr courait à sa ruine, et les calamités ne pouvaient que se multiplier. Le Christ est donc venu te consoler au milieu de ces douleurs et te promettre un éternel repos. Ah ! garde-toi de vouloir t'attacher à ce vieux monde et ne refuse pas de te renouveler dans le Christ. Le Christ te dit : Le monde s'en va, le monde est vieux, le monde succombe, le monde est déjà haletant de vétusté, mais ne crains rien, ta jeunesse se renouvellera comme celle de l'aigle [2].

9. C'est, dit-on, sous le Christianisme que Rome est détruite. Peut-être ne l'est-elle point : peut-être est-elle frappée et non ruinée, châtiée et non renversée: Est-elle détruite d'ailleurs si les Romains ne le sont pas ? Or ceux-ci ne périront point s'ils louent Dieu, tandis qu'ils périront s'ils le blasphèment. Qu'est-ce en effet que Rome, sinon les Romains ? Car il ne s'agit pas ici d'amas de pierres ni de monceaux de bois, de palais qui ressemblent à des îles entières ni de remparts immenses. Tout cela était construit pour tomber en ruines quelque jour. La main de l'homme en bâtissant mettait pierre sur pierre,

[1] Ephés. III, 17. — [2] Matt. VIII, 24-26.

[1] Gal. III, 16. — [2] Ps. CII, 5.

et la main de l'homme en démolissant ôtait pierre de dessus pierre. Ce qu'un homme a fait, un autre l'a détruit.

Est-ce d'ailleurs un outrage pour Rome de dire qu'elle tombe ? Ce n'en est pas un pour Rome, c'en serait un, tout au plus, pour son fondateur. Or faisons-nous injure à son fondateur même quand nous disons : Rome tombe, Rome l'œuvre de Romulus ? Mais le monde créé par Dieu doit être réduit en cendres. Mais les œuvres de l'homme ne succombent que quand il plaît à Dieu, et l'œuvre de Dieu ne se détruit également que quand il lui plaît. Or si les œuvres humaines ne tombent point sans la volonté divine, comment la volonté humaine pourrait-elle suffire à anéantir les œuvres de Dieu ? N'est-il pas vrai encore que Dieu n'a fait pour toi qu'un monde périssable et que tu es toi-même destiné à la mort ? Oui, l'homme qui fait l'ornement de la cité, qui habite la cité, qui la régit et qui la gouverne, n'est venu que pour s'en aller, il est né pour mourir, il est entré pour sortir. Le ciel et la terre passeront [1]; est-il alors étonnant qu'une ville cesse d'exister ? Si d'ailleurs elle ne cesse pas aujourd'hui, elle cessera sûrement un jour.

Mais pourquoi cette ruine de Rome pendant que les chrétiens offrent leurs sacrifices ? Pourquoi aussi l'embrasement de Troie, sa mère, pendant que les païens offraient les leurs ? Les dieux qui ont la confiance des Romains, les dieux qui sont réellement les dieux Romains et en qui les païens de Rome ont placé leurs espérances, ces dieux ont quitté les cendres de Troie pour venir fonder Rome. Ces dieux de Rome étaient primitivement les dieux de Troie. Troie fut brûlée; Enée en emporta ses dieux fugitifs, ou plutôt il emporta dans sa fuite ses dieux insensibles. Il pouvait les porter, mais eux n'auraient pu fuir. Et abordant avec eux en Italie, il établit Rome avec ces faux dieux.

Il serait trop long d'entrer dans tous ces détails; je rapporterai seulement en peu de mots ce que disent des auteurs Romains. L'un d'eux connu de tout le monde, s'exprime ainsi : « La « ville de Rome fut fondée et occupée d'abord, « comme je l'ai appris, par des Troyens qui « fuyaient sous la conduite d'Enée, et s'en al- « laient de pays en pays sans pouvoir se fixer [1]. » Ces Troyens donc avaient avec eux leurs dieux ; ils bâtirent Rome dans le Latium et y proposèrent à la vénération les mêmes dieux qu'adorait Troie. Un poëte romain introduit encore sur la scène Junon irritée contre Enée et ses Troyens fugitifs. « Une nation que j'abhorre, dit-elle, « fait voile sur la mer de Toscane, portant en « Italie Ilion et ses pénates vaincus [2]; » c'est-à-dire ses dieux vaincus. Or quand ces dieux vaincus entraient en Italie, était-ce un triomphe ou un présage ?

Aimez donc la loi de Dieu et que pour vous il n'y ait pas de scandale. Nous vous en prions, nous vous en conjurons, nous vous y exhortons, soyez compatissants pour ceux qui souffrent, accueillez les malheureux; et maintenant qu'on voit tant d'étrangers, tant de pauvres, tant de malades, donnez largement l'hospitalité, multipliez vos bonnes œuvres. Que les chrétiens fassent ce que commande le Christ et les païens en blasphémant ne nuiront qu'à eux-mêmes.

[1] Matt. XXIV, 35.

[1] Sallust. *Guerre de Catil.* chap. 1. — [2] Virg. *Æn.* liv. 1. vers 67, 68.

SERMON LXXXII.

CORRECTION FRATERNELLE [1].

ANALYSE. — Trois idées principales dans ce discours. Premièrement saint Augustin établit que nous sommes obligés de reprendre le prochain des fautes que nous voyons et de l'en reprendre pour l'amour de lui, et non par haine ni pour l'amour de nous. Il établit en second lieu que cette réprimande doit être secrète quand la faute est secrète, et publique si la faute est publique. Troisièmement, pratiquant lui-même le devoir de la correction fraternelle, il montre la gravité du péché de la chair, insiste sur la nécessité de se corriger au plus tôt et termine en disant qu'un pasteur n'est heureux que des progrès que font ses ouailles dans la vertu.

1. Notre-Seigneur nous interdit l'insouciance sur nos fautes réciproques; il veut que sans chercher matière à censure nous reprenions ce dont nous sommes témoins. On est, selon lui, propre à écarter l'herbe de l'œil de son frère, quand on n'a pas une poutre dans le sien. Qu'est-ce-à-dire ? Je vais l'expliquer en peu de mots à votre

[1] Matt. XVIII, 15-18.

charité. Le brin d'herbe dans l'œil, c'est la colère, et la poutre, la haine. Quand donc un cœur livré à la haine réprimande un homme irrité, il cherche à ôter l'herbe de l'œil de son frère, mais il en est empêché par la poutre qu'il porte dans le sien [1]. Le brin d'herbe est l'origine de la poutre, car la poutre en naissant n'est que de l'herbe. En arrosant cette herbe on en fait une poutre, et en nourrissant la colère de mauvais soupçons, on en fait de la haine.

2. Il y a une grande différence entre le péché de colère et le crime de haine. Nous nous irritons contre nos propres enfants ; mais qui de nous les hait ? Parmi les animaux mêmes on voit parfois une génisse fatiguée de son veau qui le tourmente le repousse avec colère : en a-t-elle moins pour lui l'affection d'une mère ? Il l'ennuie quand il l'a secoue en tettant, et s'il n'est point là elle le cherche. Corrigeons-nous nos enfants sans un peu de colère et d'indignation ? Et pourtant sans amour pour eux nous ne les corrigerions pas. La colère est si peu la haine, que le défaut de colère est plutôt en certains cas une preuve de haine. Suppose un enfant qui veut jouer dans un fleuve dont la rapidité l'expose à périr. Tu le vois et le laisses faire patiemment : n'est-ce pas une preuve de haine ? Ta patience lui donne la mort. Ne vaudrait-il pas beaucoup mieux te fâcher et le corriger, que de le laisser périr en ne te fâchant pas ?

Il faut donc avant tout éviter la haine, rejeter la poutre de son œil. Car il y a une grande différence entre celui qui outrepasse tant soit peu la mesure du langage dans l'émotion de la colère et qui en fait ensuite pénitence, et celui qui cache de noirs desseins dans son cœur. Il y a enfin une grande différence entre ces mots de l'Écriture : « Mes yeux sont obscurcis par la colère [2] ; » et ces autres paroles : « Qui hait son frère est ho« micide [3]. » Grande différence aussi entre l'œil obscurci et l'œil éteint ; il est obscurci par le fétu, éteint par la poutre.

3. Ce dont il faut par conséquent nous persuader d'abord, c'est l'indispensable nécessité de n'avoir pas de haine, afin de pouvoir accomplir parfaitement l'obligation qui nous est enjointe aujourd'hui. Si la poutre ne te ferme pas l'œil, tu peux voir clairement ce qu'il y a dans l'œil de ton frère, et tu éprouves le vif besoin d'en ôter ce qui lui est nuisible. La lumière qui t'éclaire ne te permet pas l'insouciance sur ce qui peut éclairer ton frère. Mais si tu le hais et que tu veuilles le reprendre, comment peux-tu, sans plus voir clair, lui émonder la vue ? C'est ce qu'enseigne manifestement l'Écriture dans le passage où elle dit : « Qui hait son frère est homicide. — « Qui hait son frère, ajoute-t-elle, est encore « dans les ténèbres [1]. » Les ténèbres sont donc la haine.

Mais il est impossible de haïr autrui sans se nuire auparavant. On blesse à l'extérieur et on perd tout à l'intérieur. Plus néanmoins l'âme l'emporte sur le corps, plus aussi nous devons prendre garde de la blesser. Or on la blesse en haïssant autrui. Que peut-on en effet contre celui qu'on hait, que peut-on ? On lui ôte son argent, mais peut-on lui ôter sa foi ? On ternit sa réputation, ternit-on sa conscience ? On ne saurait lui faire de dommage qu'à l'extérieur, mais observez où on s'en fait à soi-même. Celui qui hait son prochain, se hait lui-même dans l'âme. Mais comme il ne sent pas quel mal il se fait, il continue à frapper sur autrui, d'autant plus exposé au danger, qu'ils sent moins combien il se blesse, puisqu'en frappant au dehors il a perdu le sens intime. Tu te mets en fureur contre ton ennemi et dans ta fureur tu le dépouilles, mais tu te livres à l'iniquité. Quelle différence entre un homme dépouillé et un homme criminel ! Il a perdu sa fortune, mais toi, ton innocence. Lequel des deux a perdu davantage ? Il n'a perdu que ce qu'il devait perdre tu t'es condamné à périr toi-même.

4. Ainsi donc nous devons reprendre par amour ; non pas chercher à nuire mais chercher à corriger. Avec cette heureuse disposition nous accomplirons merveilleusement le précepte qui nous est rappelé aujourd'hui. « Si ton frère a péché contre « toi, reprends-le entre toi et lui seul. » Pourquoi le reprendre ? Est-ce parce que tu es peiné d'avoir été offensé par lui ? Dieu t'en garde ; car si tu agis pour l'amour de toi, tu ne fais rien ; au lieu que si c'est par amour pour lui, ton acte est excellent. Distingue dans ces paroles mêmes par quel principe tu dois agir, si c'est pour l'amour de toi ou pour l'amour de lui. « S'il t'écoute, dit « le Sauveur, tu auras gagné ton frère. » Agis donc dans l'intention de le gagner. Mais si tu le gagnes en remplissant ce devoir, n'est-ce pas une preuve que sans lui il était perdu ?

Comment, maintenant, un si grand nombre d'hommes font-ils si peu d'attention à ces sortes

[1] Matt. VIII 3-5. — [2] Ps. VI 8. — [3] I Jean III 15.

[1] I Jean II 9.

de péchés ? Quel si grand mal ai-je fait, disent-ils ? Je n'ai manqué qu'à un homme. N'en sois pas sans souci. Tu n'as manqué qu'à un homme ! Veux-tu savoir qu'en lui manquant tu t'es perdu toi-même ? Si celui à qui tu as manqué t'avait repris entre toi et lui seul, et que tu l'eusses écouté, il t'aurait gagné. Et pourquoi t'aurait-il gagné, sinon parce que sans lui tu étais perdu ? Car si tu n'étais perdu, comment aurait-il pu te gagner ? Que nul donc ne reste indifférent après avoir manqué à son frère. L'Apôtre ne dit-il pas quelque part : « En péchant de la sorte contre vos « frères et en blessant leur conscience faible, « vous pèchez contre le Christ[1] ? » C'est qu'effectivement nous sommes devenus les membres du Christ. Or, comment ne pécher pas contre le Christ, quand on pèche contre ses membres?

5. Loin donc de tous ce langage : Puisque je n'ai pas péché contre Dieu, mais seulement contre mon frère, contre un homme, ce péché est léger, si même c'est un péché. Dis-tu qu'il est léger parcequ'il est bientôt effacé ? Eh bien ! quand tu as manqué à ton frère, fais une réparation suffisante, et tu es guéri. Tu as fait en un moment un acte mortellement coupable, mais aussi tu n'as pas été long à y trouver le remède. Eh ! mes frères, qui de nous espérera le royaume des cieux en face de ces mots de l'Évangile : « Celui qui traitera son frère de fou sera condamné « à la gehenne du feu ? » Quel sujet d'épouvante ! Mais voici qui nous rassure : « Si tu présentes « ton offrande à l'autel et que là tu te souviennes « que ton frère a quelque chose contre toi, laisse-« là ton offrande devant l'autel. » Dieu ne se mécontentera point de ton retard à présenter ton offrande, c'est toi qu'il cherche plutôt que tes dons. Si tu viens à lui l'offrande à la main, mais le cœur ulcéré contre ton frère, il te répondra : Tu es mort, que peux tu m'offrir ? Tu apportes ton offrande à ton Dieu, sans t'offrir toi-même à lui ? Le Christ est plus avide de ce qu'il a racheté par son sang, que de ce que tu tires de ton grenier. Ainsi donc « laisse-« là ton présent devant l'autel et va d'abord te « réconcilier avec ton frère ; revenant alors tu « offriras ton don[2]. » Que cette condamnation à la géhenne a été promptement levée ! Tu étais sous le poids de cette condamnation, avant de t'être réconcilié ; une fois réconcilié, tu peux offrir tranquillement tes dons à l'autel.

6. Mais hélas ! on se laisse aller facilement à l'outrage et on se porte difficilement à rétablir la paix. Demande pardon à cet homme que tu as offensé, à cet homme que tu as blessé, dit-on. — Je ne m'humilierai pas, répond le coupable. Si tu dédaignes ton frère, écoute au moins ton Dieu : « Qui s'abaisse sera élevé[1]. » Tu ne veux pas t'humilier et tu t'es laissé tomber ? Quelle différence toutefois entre un homme qui s'incline et un homme qui est tombé ! Tu es tombé et tu ne veux pas t'abaisser ! Tu pourrais dire : Je refuse de descendre, si tu avais refusé de te laisser tomber.

7. Tel est le devoir de celui qui a fait injure à autrui. Mais que doit faire celui qui l'a soufferte? Ce qui nous a été rappelé aujourd'hui : « Si ton « frère a péché contre toi, reprends-le entre toi « et lui seul. » Il deviendra plus méchant, si tu négliges de le reprendre. Il t'a manqué, et en te manquant il s'est fait une profonde blessure : tu n'as aucun souci de la blessure de ton frère ? Tu le vois périr, peut-être est-il déjà mort, et tu ne t'en inquiètes pas ? Tu fais plus de mal par ton silence qu'il n'en a fait en t'outrageant.

Quand donc quelqu'un nous blesse, soyons attentifs et vigilants, mais non pas dans notre intérêt, car il est glorieux d'oublier les outrages. Oublie donc l'injure qui t'est faite, mais non pas la blessure dont souffre ton frère. « Reprends-le « entre toi et lui seul ; » cherchant à le ramener et lui épargnant la honte. Peut-être en effet la honte le porterait-il à prendre la défense de sa faute, et l'aggraverait-il au lieu de s'en corriger. « Reprends-le » donc « entre toi et lui seul. « S'il t'écoute, tu auras gagné ton frère, » puisque sans toi il était perdu. « Mais s'il ne t'écoute « pas, » s'il soutient son péché comme un acte de justice, « prends avec toi deux ou trois per-« sonnes, parce que sur la parole de deux ou « trois témoins tout est avéré. Si même il ne les « écoute point, réfères-en à l'Église. Si enfin il « n'écoute pas l'Église qu'il te soit comme un « païen et un publicain. » Ne le mets plus au nombre de tes frères. On ne doit pas toutefois négliger son salut. Sans doute, nous ne comptons point parmi nos frères les gentils et les païens ; nous cherchons cependant à procurer leur salut.

Voilà donc les avertissements que vient de nous donner le Sauveur, et il tient à l'observation de ces préceptes jusqu'à dire aussitôt après : « En « vérité je vous le déclare, tout ce que vous lierez « sur la terre sera lié aussi dans le ciel ; et tout

[1] I Cor. VIII, 12. — [2] Matt. V, 22-24.

[1] Luc, XIV, 11.

« ce que vous délierez sur la terre sera dans le « ciel également délié. » En commençant à regarder ton frère comme un publicain, tu le lies sur la terre : mais prends-garde de ne pas le lier injustement, car les liens injustes sont rompus par la justice. Au contraire, lorsque tu le reprends et que tu fais la paix avec lui, c'est ton frère que tu délies sur la terre; et lorsque tu l'auras délié sur la terre, il sera également délié dans le ciel. Quel service tu rends alors, non pas à toi mais à lui, car c'est à lui qu'il a fait du mal et non à toi.

8. Puisqu'il en est ainsi, que veut dire Salomon par ces paroles d'une première leçon que nous avons entendue aujourd'hui ? « L'œil flatteur « est une source de chagrins ; mais reprendre « en public, c'est établir la paix [1]. » Mais s'il est vrai que reprendre publiquement ce soit établir la paix, comment est-il dit : « Reprends-le en- « tre toi et lui seul ? » N'est-il pas à craindre que ces divins préceptes ne soient opposés l'un à l'autre ?

Comprenons au contraire qu'ils sont entr'eux du plus parfait accord; n'imitons pas ces hommes vains qui s'imaginent faussement qu'il y a opposition entre les livres des deux Testaments, l'Ancien et le Nouveau; et ne nous figurons pas que ces deux pensées soient contraires parce que l'une est tirée d'un livre de Salomon, et l'autre de l'Évangile.

Supposons en effet qu'un accusateur ignorant des divines Écritures vienne à dire : Voici une contradiction manifeste entre les deux Testaments. « Reprends-le entre toi et lui seul, » dit le Seigneur. Salomon au contraire : « Reprendre « en public, c'est établir la paix. » Ne s'ensuit-il pas que le Seigneur ignorait la pensée de Salomon? Celui-ci veut briser le front superbe du pécheur; le Christ veut au contraire qu'on lui épargne la honte. L'un dit : « Reprendre en public, « c'est établir la paix; et l'autre : « Reprends-le « entre toi et lui seulement; » non pas en public, mais en particulier et en secret. — Eh bien! toi qui fais ces réflexions, veux-tu savoir que ces deux sentences, l'une de Salomon et l'autre de l'Évangile, ne prouvent point l'opposition des deux Testaments? Écoute l'Apôtre, il est sûrement un ministre du Testament nouveau. Écoute-le donc, il écrit et il donne ce précepte à Timothée : « Reprends ceux qui pèchent, devant tout le monde, afin que les autres en conçoi- « vent de la crainte [1]. » Ce n'est plus ici un livre de Salomon, c'est une Épître de l'Apôtre Paul qui semble en contradiction avec l'Evangile. Pour le moment, et sans mépris, mettons de côté Salomon; puis prêtons l'oreille au Christ Notre-Seigneur et à son serviteur Paul.

Que dites-vous donc, Seigneur? « Si ton frère « pèche contre toi, reprends-le entre toi et lui « seulement. » Et vous Apôtre? « Reprends ceux « qui pèchent, devant tout le monde, afin que « tous les autres en conçoivent de la crainte. » Que conclure? Entendre ce débat pour le juger? Dieu nous en préserve. Soyons plutôt soumis au juge et frappons pour obtenir qu'il nous ouvre, réfugions-nous sous les ailes du Seigneur notre Dieu. Il n'a rien dit qui fût contraire à ce qu'a dit depuis son Apôtre, car c'est lui qui parlait par la bouche de celui-ci. « Voulez-vous, dit Paul, « éprouver celui qui parle en moi, le Christ [2]? » Le Christ parle dans l'Évangile et il parle dans son Apôtre : de lui viennent donc les deux propositions; il a exprimé l'une par sa bouche, et l'autre par la bouche de son héraut. Lorsque parmi nous le héraut parle du haut du tribunal, on n'écrit point dans les Actes : Le héraut a dit; on attribue les paroles à celui qui a commandé au héraut de les prononcer.

9. Essayons donc, mes frères, de bien comprendre ces deux préceptes et de nous entendre avec chacun d'eux. Soyons en paix avec notre conscience et nous ne découvrirons nulle part de contrariété dans les Saintes Écritures. Oui ces deux commandements sont également et absolument bons, mais il faut savoir la nécessité d'observer tantôt l'un et tantôt l'autre. Parfois donc il faut reprendre son frère entre soi et lui seulement; parfois aussi il le faut reprendre devant tout le monde, afin que les autres en conçoivent de la crainte. En agissant ainsi nous ne nous écarterons point du sens des Écritures et nous ne nous tromperons pas en les prenant pour guides. On me demande : A quels moments divers accomplir chacun de ces préceptes? Je crains de faire la correction secrète quand elle doit être publique, et publique quand il faut qu'elle soit secrète.

10. Votre charité comprendra vite le devoir de chaque moment; et puissions-nous ne pas différer de l'accomplir! Appliquez-vous et saisissez. « Si ton frère pèche contre toi, dit le Sauveur, reprends-le entre toi et lui seulement. » Pourquoi le reprendre? Parce qu'il a péché contre toi.

[1] Prov. X, 10, sel. LXX.

[1] I Tim, V, 20. — [2] II Cor. XIII, 3.

Qu'est-ce à dire, il a péché contre toi? C'est-à-dire que tu sais qu'il a péché. C'est en secret qu'il a péché contre toi, tu dois l'en reprendre en secret. Puisque seul tu connais son péché contre toi, il est sûr que le reprendre devant tout le monde, ce ne serait pas le corriger, mais le diffâmer.

Considère avec quelle bonté l'homme juste pardonna le crime énorme dont il soupçonna son épouse avant de savoir comment elle avait conçu. Joseph la voyait enceinte, il savait de plus ne l'avoir pas approchée. Pouvait-il n'être pas sûr d'un adultère? Mais il était seul à s'apercevoir, à connaître. Aussi, que dit de lui l'Évangile ? « Comme Joseph était un homme juste et ne « voulait pas la diffâmer. » Sa douleur d'époux ne chercha point à se venger. Au lieu de punir la coupable, il voulut la servir. Donc, « comme « il ne voulait point la diffâmer, il eut la pensée « de la laisser secrètement. » Mais comme il s'occupait de ce dessein, un Ange du Seigneur lui apparut en songe; il lui révéla la vérité et lui apprit que Marie n'avait point violé la foi conjugale, mais qu'elle avait conçu, du Saint-Esprit, le Seigneur même des deux époux [1].

Ton frère donc a péché contre toi; il n'a vraiment péché que contre toi, si seul tu connais sa faute. Mais s'il t'a manqué devant plusieurs, il a aussi péché contre eux, puisqu'il en a fait les témoins de son iniquité. Je vais en effet, mes très-chers frères, vous faire un aveu que chacun de vous pourrait me faire de son côté. Si devant moi on outrage mon frère, je n'ai garde de me considérer comme étranger à cette injure; elle me blesse sûrement aussi, elle me blesse même davantage, puisqu'en la faisant on croyait que j'y prendrais plaisir. Qu'on reprenne donc devant tout le monde les fautes commises devant tout le monde, et plus secrètement, les fautes plus secrètes. Distinguez les temps, et l'Écriture s'accorde avec elle-même.

11. Agissons ainsi, car c'est ce que nous devons faire, non-seulement lorsqu'on nous offense, mais encore lorsqu'on pèche en secret. C'est en secret qu'il nous faut alors corriger et reprendre; nous pourrions, en cherchant à réprimander publiquement, diffâmer le coupable. Nous voulons, disons-nous, le corriger, le reprendre : mais si un ennemi cherche à savoir sa faute pour le faire punir? Ainsi, par exemple, l'évêque connaît l'auteur d'un meurtre, et nul autre que lui ne le connaît. J'entreprends de le censurer publiquement, mais tu veux, toi, le dénoncer à la justice. Je prends donc le parti de ne pas le diffâmer et toutefois je ne le laisse pas en repos sur son crime : je le réprimande en particulier, je lui mets sous les yeux le jugement divin, je cherche à effrayer sa conscience coupable, je le porte à faire pénitence. Telle est la charité qui doit nous animer.

On nous reproche quelquefois de ne pas flageller le vice : c'est qu'on suppose que nous savons ce que nous ignorons ou que nous ne disons rien de ce que nous savons. Je sais peut-être ce que tu sais, mais je n'en reprends pas devant toi, parce que je veux panser et non pas accuser. Il est des hommes qui commettent l'adultère dans leurs propres demeures, ils pèchent en secret. Il arrive que leurs épouses nous en avertissent; c'est souvent par jalousie et quelquefois pour le salut de leurs époux. Nous n'avons garde de parler de cela en public, nous en faisons de secrets reproches. Que le mal s'éteigne là où il s'est allumé. Ah ! nous n'oublions pas cette plaie profonde; nous montrons d'abord au coupable, dont la conscience est si malade, que ce péché est mortel. Car il est hélas ! des hommes si étrangement pervertis, qu'ils ne s'en inquiètent pas après l'avoir commis. Sur quels frivoles et vains témoignages s'appuient-ils pour affirmer que Dieu ne s'occupe pas des péchés charnels ? Ont-ils oublié ce qui nous a été répété aujourd'hui : « Dieu juge les fornica- « teurs et les adultères ? » Attention ! pauvre malade. Écoute ce que Dieu t'enseigne et non ce que te disent ni ton cœur pour te porter au crime, ni ton ami, ou plutôt ni un homme qui est ton ennemi comme le sien propre et qui est chargé des mêmes chaînes d'iniquité que toi. Écoute donc ce que te dit l'Apôtre : « Que le mariage « soit honorable en toutes choses et le lit nuptial « sans souillure. Dieu juge les fornicateurs et les « adultères [1]. »

12. Allons, mon frère, corrige-toi. Tu crains d'être dénoncé par ton ennemi, et tu ne crains pas d'être jugé par Dieu ? Où est ta foi ? Crains quand il y a lieu de craindre. Le jour du jugement est loin encore ; mais le dernier jour de chacun de nous ne saurait être éloigné, parce que la vie est de courte durée. Et comme cette durée est non-seulement courte, mais toujours incertaine, tu ne sais quand viendra ton dernier jour. Corrige-toi aujourd'hui à cause de l'incer-

[1] Matt. I, 19, 20.

[1] Hébr. XIII, 4.

titude de demain. Profite à l'instant de la réprimande que je te fais en secret. Je parle en public, il est vrai, mais je reprends secrètement. Mes paroles vont à toutes les oreilles, mais quelques consciences seulement en sont frappées. Si je disais : Toi, tu es un adultère, corrige-toi, je dirais d'abord ce que je puis ignorer; peut-être aussi serait-ce un soupçon fondé sur ce que j'ai entendu avec légèreté. Je ne dis donc pas : Tu es un adultère, corrige-toi; je dis : Quiconque est ici adultère doit se corriger. L'avertissement est public, la réprimande est secrète, et je sais que si on a la crainte de Dieu on se corrige.

13. Qu'on ne dise donc pas en son cœur : Dieu ne s'occupe pas des péchés charnels. « Ne savez-« vous, dit l'Apôtre, que vous êtes le temple de « Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en vous ? « Quiconque profane le temple de Dieu, Dieu le « perdra [1]. » Qu'on ne se fasse pas illusion.

On dira peut-être encore : Mon âme et non mon corps est le temple de Dieu; on s'appuyera même sur cette autorité : « Toute chair n'est « que de l'herbe, et toute sa gloire n'est que la « fleur de l'herbe [2]. » Interprétation malheureuse ! coupable pensée ! La chair est comparée à l'herbe, parcequ'elle meurt comme elle : mais ce qui meurt pour un temps doit-il ressusciter couvert de crimes ? Veux-tu une proposition claire tirée de la même Épître ? « Ne savez-vous, « dit encore l'Apôtre, que vos corps sont le temple « du Saint-Esprit, qui est en vous, que vous « avez reçu de Dieu ? ». Comment mépriser désormais les péchés charnels, puisque « vos corps « sont les temples de l'Esprit-Saint, qui est en « vous, que vous avez reçu de Dieu ? » Tu ne t'inquiétais pas d'un péché charnel; seras-tu sans crainte pour avoir profané un temple ? Et c'est ton corps qui est en toi le temple de l'Esprit de Dieu. Réfléchis donc à ta conduite envers ce temple divin. Qu'y aurait-il de plus sacrilège que toi, si dans cette église, si dans ce sanctuaire tu te déterminais à commettre un adultère ? Et pourtant tu es toi-même le temple de Dieu. Que tu entres ici ou que tu en sortes, que tu sois en repos ou en mouvement dans ta maison, partout tu es un temple. Prends-garde, prends-garde d'offenser l'hôte de ce temple, crains qu'il ne t'abandonne et ne te laisse tomber en ruine. « Ne savez-« vous pas, » l'Apôtre tenait ce langage à propos de la fornication et pour apprendre à ne mépriser pas les péchés de la chair ; « ne savez-vous « pas que vos corps sont, en vous, le temple de « l'Esprit-Saint, que vous avez reçu de Dieu, et « que vous n'êtes plus à vous-mêmes ? Car vous « avez été achetés à haut prix [1]. » Si tu méprises ton corps, estime au moins ce que tu as coûté.

14. Je le sais, et quiconque réfléchit tant soit peu attentivement le sait comme moi : quand on craint Dieu et qu'on ne se corrige pas en entendant sa parole, c'est qu'on pense avoir encore à vivre. Ce qui perd un grand nombre d'hommes, c'est qu'ils répètent : Demain, demain, et tout-à-coup la porte se ferme. On reste dehors en imitant le corbeau, parce qu'on n'a pas gémi comme la colombe. Le corbeau en effet dit : Demain, demain, *cras*, *cras*. Gémis donc comme la colombe, frappe-toi la poitrine; mais en la frappant corrige-toi, sinon tu semblerais moins réveiller ta conscience, que l'endurcir à coups de poing, la rendre insensible plutôt que de la corriger. Gémis donc, mais ne gémis pas en vain.

Peut-être dis-tu en toi même : Dieu a promis de me pardonner quand je me corrigerai; je suis tranquille, car je lis dans la divine Écriture : « Le jour où le pécheur se convertira de ses ini-« quités et accomplira la justice, j'oublierai toutes « ses iniquités [2]. » Je suis tranquille; Dieu me pardonnera toutes mes fautes quand je me serai corrigé. — Pour moi, que répondrai-je ? Réclamerai-je contre Dieu ? Lui dirai-je : Gardez-vous de lui pardonner ? Objecterai-je que cette promesse n'est pas écrite, que Dieu ne l'a pas faite ? Si je tiens ce langage, ce ne sera que faussetés. Eh bien! oui, tu dis vrai, Dieu a promis de pardonner à ta conversion, je ne le saurais nier. Mais réponds, je t'en prie. J'y consens, j'accorde et je reconnais que Dieu t'a promis le pardon; mais qui t'a promis de vivre demain ? Tu me montres bien que le pardon t'est assuré si tu te corriges; mais là aussi montre-moi combien tu as encore à vivre. — Je ne l'y vois pas, dis-tu. — Tu ignores donc ce qu'il te reste de vie. Ah ! sois toujours converti et toujours préparé.

Ne t'expose pas à redouter le dernier jour, comme un voleur qui percerait la muraille durant ton sommeil; veille et aujourd'hui même corrige-toi. Pourquoi attendre à demain ? — J'aurai une longue vie. — Si elle est longue, qu'elle soit bonne. On ne remet pas un long et bon festin, et tu veux une vie mauvaise et longue ? Oui, si elle est longue, elle gagnera à être bonne; et si elle est courte, n'a-t-on pas raison de la prolon-

[1] I Cor. III, 16, 17. — [2] I Pierre, I 24

[1] I Cor. VI. 19 20. — [2] Ezech. XVIII. 21, 22.

ger en la rendant bonne? Telle est, hélas! l'insouciance des hommes pour leur propre vie, qu'ils ne veulent rien de mauvais qu'elle. Si tu achètes une terre, tu la veux bonne; si tu prends une épouse, tu la choisis bonne également; désires-tu des enfants? c'est à la condition qu'ils soient bons; tu ne veux pas même de mauvaises chaussures et tu te contentes d'une vie mauvaise? Que t'a fait cette vie, pour ne vouloir rien de mauvais qu'elle, pour vouloir que de tout ce que tu possèdes il n'y ait rien de mauvais que toi?

15. Je le crois, mes frères, si je prenais à part quelqu'un d'entre vous pour le réprimander, il m'écouterait sans doute; je reprends en public plusieurs d'entre vous, tous m'applaudissent; qu'il y ait au moins quelqu'un pour m'écouter. Je n'aime pas qu'on loue des lèvres et qu'on méprise dans le cœur. Car en me louant sans te corriger tu déposes contre toi. Si donc tu es pécheur et que mon enseignement te plaise, déplais-toi à toi-même; en te déplaisant ainsi, tu te corrigeras et tu seras heureux, comme je l'ai dit, si je ne me trompe, il y a trois jours.

Mes paroles sont comme un miroir que je présente à tous; et ce ne sont pas mes paroles; je ne fais en parlant qu'obéir au Seigneur, sa crainte ne me permet point de me taire. Eh! qui ne préfèrerait se taire sans rendre compte de vous? Mais c'est un fardeau que nous avons pris sur nos épaules, nous ne pouvons ni ne devons le rejeter.

Lorsqu'on lisait l'Épître aux Hébreux, vous avez entendu, mes frères, cet avertissement: « Obéissez à vos supérieurs et soyez-leur soumis; « car ils veillent sur vos âmes, et doivent rendre « compte de vous; afin qu'ils le fassent avec joie « et non avec tristesse: ce qui ne vous serait « pas avantageux[1]. » Quand accomplissons-nous ce devoir avec joie? Lorsque nous voyons qu'on profite de la parole de Dieu. Quand travaille-t-on avec joie dans un champ? Lorsqu'en regardant les arbres on y voit du fruit; lorsqu'en jettant les yeux sur la plaine on y distingue de riches moissons: ce n'est pas en vain qu'on a travaillé, ce n'est pas en vain qu'on s'est courbé, ce n'est pas en vain qu'on s'est fatigué les mains, ce n'est pas en vain qu'on a supporté le froid et la chaleur. Voilà ce que signifient ces mots: « Afin « qu'ils le fassent avec joie et non avec tristesse: « ce qui ne vous serait pas avantageux. » Est-il dit: Ce qui ne leur serait point avantageux? Non; mais: « Ce qui ne vous serait point avantageux, « à vous. » Lorsqu'ils s'attristent de vos maux, cette tristesse leur est avantageuse, elle leur sert, mais elle ne vous sert pas.

Nous ne voulons rien d'avantageux pour nous, qui ne le soit pour vous. Ensemble donc, frères, travaillons dans le champ du Seigneur, afin de recueillir ensemble l'heureuse récompense.

[1] Hebr. XIII, 17.

SERMON LXXXIII.

DU PARDON DES INJURES [1].

ANALYSE. — Après avoir rappelé la parabole du serviteur qui était redevable à son maître de dix mille talents, et constaté que nous sommes désignés par ce serviteur, puisque, comme lui, nous sommes en même temps débiteurs et créanciers, saint Augustin demande s'il faut prendre à la lettre le nombre de septante sept fois qui figure dans la parabole. Il prouve d'abord par d'autres passages de l'Écriture qu'il faut pardonner absolument tous les torts. Il montre ensuite que le sens mystique des nombres septante-sept, dix mille et cent, qui paraissent dans la parabole, peuvent s'entendre à merveille de l'universalité des fautes. Il termine en disant que le pardon ne préjudicie en rien à la correction nécessaire.

1. Le saint Évangile nous avertissait hier de n'être pas indifférents aux péchés de nos frères. « Si ton frère te manque, y est-il dit, reprends-« le entre toi et lui seulement. S'il t'écoute, tu « auras gagné ton frère. Mais s'il te méprise, « prends avec toi deux ou trois personnes, afin « que sur la parole de deux ou trois témoins tout « soit avéré. S'il les méprise aussi, dis-le à l'É-« glise, et s'il méprise l'Église, qu'il te soit « comme un païen et un publicain [1]. » A ce sujet se rapporte encore le passage qu'on a lu aujourd'hui et que nous venons d'entendre.

En effet, Notre-Seigneur Jésus ayant ainsi parlé à Pierre, celui-ci poursuivit et demanda à son Maître combien de fois il devrait pardonner à qui l'aurait offensé. Suffira-t-il de pardon-

[1] Matt. XVIII, 21-22.

[1] Matt. XVIII, 15-17.

ner sept fois, dit-il ? « Non seulement sept fois, « reprit le Seigneur, mais septante sept fois. » Il rapporta ensuite une parabole effroyable. Le royaume des cieux, disait-il, est semblable à un père de famille qui voulut compter avec ses serviteurs. Il en trouva un qui lui devait dix mille talents, et lorsqu'il eut donné l'ordre de vendre pour payer cette dette, tout ce que possédait ce malheureux, de vendre toute sa famille et de le vendre lui-même, celui-ci se jeta aux genoux de son Maître, demanda un délai et mérita la remise de sa dette. Car ce maître, touché de compassion, lui remit tout ce qu'il devait, ainsi qu'il a été dit. Déchargé de sa dette mais esclave du péché, ce serviteur, après avoir quitté son maître, rencontra à son tour quelqu'un qui lui était redevable, non pas de mille talents, le chiffre de sa dette, mais de cent deniers. Il se mit à le serrer, à l'étouffer, et à lui dire : « Paie ce que tu me dois. » Ce dernier suppliait son compagnon, comme le compagnon avait lui-même supplié son Maître ; mais il ne trouva point dans ce compagnon ce que celui-ci avait trouvé dans le Maître. Non-seulement il refusa de lui remettre sa dette, il ne lui laissa même aucun délai ; et acquitté généreusement par son Seigneur, il le traînait avec violence pour le contraindre à payer. Cette conduite fâcha les autres serviteurs et ils rapportèrent à leur Maître ce qui venait de se passer. Le Maître fit comparaître ce misérable et lui dit : « Méchant serviteur, » quand tu m'étais redevable d'une telle somme, par compassion « je t'ai remis le tout. Ne devais-« tu donc pas prendre pitié de ton compagnon « comme j'ai eu pitié de toi ? » Et il commanda qu'on lui fît payer tout ce qui lui avait été remis.

2. Cette parabole est destinée à notre instruction, c'est un avertissement pour nous détourner de nous perdre. « C'est ainsi, dit le Sauveur, « que vous traitera aussi votre Père céleste, si « chacun de vous ne pardonne à son frère du « fond de son cœur. » Ainsi, mes frères, le précepte est clair, l'avertissement utile ; et il ne peut y avoir que grand profit à obéir, à faire avec perfection ce qui est ordonné. Tout homme, en effet, est débiteur à l'égard de Dieu, et créancier à l'égard de son frère. Qui ne doit à Dieu, sinon celui qui est absolument sans péché? Et à qui n'est-il pas dû, sinon à celui que personne n'a jamais offensé ? Pourrait-on découvrir dans tout le genre humain un seul individu qui ne fût redevable à son frère à cause pour quelque faute ? Ainsi chacun est à la fois débiteur et créancier ; et pour ce motif Dieu t'oblige de faire envers ton débiteur ce qu'il fera lui-même envers le sien.

Il y a deux espèces d'œuvres de miséricorde qui peuvent servir à nous décharger et que le Seigneur a exprimé en peu de mots dans son Evangile : « Pardonnez, dit-il, et on vous par-« donnera ; donnez, et on vous donnera [1]. » — *Pardonnez, et on vous pardonnera*, voilà pour l'indulgence. *Donnez, et on vous donnera*, voilà pour la bienfaisance. Il dit donc, à propos de l'indulgence : Tu veux qu'on te pardonne tes fautes, il est aussi des fautes que tu dois pardonner ; et à propos de la bienfaisance : Un pauvre mendie près de toi, et toi tu mendies près de Dieu. Que sommes-nous quand nous prions, sinon les pauvres de Dieu ? Nous nous tenons, ou plutôt nous nous prosternons, nous supplions et nous gémissons devant la porte du grand Père de famille ; nous lui demandons quelque chose, et ce quelque chose est Dieu même. Que te demande un mendiant? Du pain. Et toi, que demandes-tu au Seigneur, sinon son Christ, lui qui a dit : « Je suis le pain vivant « descendu du ciel [2]? » Vous voulez qu'on vous pardonne ? Pardonnez. « Pardonnez, et on vous « pardonnera. » Vous demandez quelque chose? « Donnez, et on vous donnera. »

3. Qu'y a-t-il, dans des commandements aussi clairs, qui puisse fournir matière à difficulté ? Le voici. A propos de ce pardon qui se demande et qu'on doit accorder, on peut se poser la question que se posa Pierre. « Combien de fois dois-je « pardonner ? demanda-t-il. Suffit-il de sept « fois ? » Non, reprit le Seigneur, « je ne te « dis pas : sept fois, mais : septante-sept « fois. » — Compte maintenant combien de fois ton frère t'a manqué. Si tu trouves en lui septante-huit fautes, s'il en fait contre toi plus de septante-sept, tu peux donc travailler à te venger ? Est-il bien vrai, est-il bien sûr que tu dois pardonner si on t'offense septante-sept fois, et que tu n'y sois plus obligé, si on te manque septante huit fois ? Je l'ose dire, je l'ose dire, t'eût-on offensé septante-huit fois, pardonne. Oui, pardonne si on t'offense septante-huit fois. Et si c'était cent ? Pardonne encore. A quoi bon fixer un nombre et un autre nombre ? Pardonne, quel que soit la quantité des torts.

Ainsi donc, j'ose ne m'en pas tenir au nombre

[1] Luc vi 37, 38. — [2] Jean, vi, 51.

fixé par mon Seigneur? Il fixe à septante sept fois la limite du pardon, et j'oserai, moi, franchir cette limite? — Non, et je ne demande pas plus que lui. Je lui ai entendu dire, par l'organe de son Apôtre, et sans déterminer ni limite ni mesure : « Vous pardonnant les torts que l'un « pourrait avoir envers l'autre, comme Dieu « vous a pardonné par le Christ [1]. » Voilà le modèle. Si le Christ ne t'a pardonné que septante sept péchés, n'outrepassant pas cette limite, adopte-la aussi et ne pardonne pas davantage. Mais si le Christ a trouvé en toi des milliers de péchés et les a pardonnés tous; ne cesse pas de faire miséricorde et cherche à égaler ce nombre de pardons.

Ce n'est pas sans motif qu'il a dit : « Septante « sept fois, » puisqu'il n'est absolument aucune faute qu'on ne doive pardonner. Ce serviteur qui était à la fois débiteur et créancier, redevait dix mille talents. Or dix mille talents me semblent figurer pour le moins dix mille péchés; car je ne veux pas dire qu'un talent comprenne toutes les sortes de fautes. Et combien lui redevait- on ? Cent deniers. Cent n'est-il pas plus que septante sept ? Le Seigneur néanmoins s'irrita qu'il n'eût pas remis cette dette. C'est qu'il ne faut pas s'arrêter à voir que cent font plus que septante sept; cent deniers représentent peut-être mille sous. Mais qu'est-ce que cette somme devant dix mille talents?

4. Nous devons par conséquent être disposés à pardonner toutes les fautes qui se commettent contre nous, si nous voulons qu'on nous pardonne les nôtres. En considérant nos péchés et en comptant tous ceux que nous avons faits par action, par regard, par l'ouïe, par la pensée et par des mouvements sans nombre, je ne sais si avant de nous endormir nous ne nous trouverons pas chargés d'un talent tout entier. Aussi nous supplions chaque jour, chaque jour nous frappons de nos prières les oreilles divines, nous nous prosternons et nous disons chaque jour : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous « pardonnons à ceux qui nous ont offensés [2]. » Quelles offenses? Toutes, ou une partie ? — Toutes, répondras-tu. Donc aussi pardonne tout à qui t'a offensé. Telle est la règle, telle est la condition que tu établis; voilà le pacte, voilà le contrat que tu rappelles lorsque tu dis dans ta prière : « Pardonnez-nous, comme nous par« donnons à ceux qui nous ont offensés. »

[1] Coloss. III, 13. — [2] Matt. VI, 12.

5. Que signifie alors le nombre de soixante sept? Prêtez l'oreille, mes frères, voici un mystère profond, un secret admirable. C'est au moment où le Seigneur a reçu le baptême que l'Evangéliste saint Luc, montre la succession, la série, l'arbre des générations qui conduisent jusqu'à la naissance du Christ [1]. Saint Mathieu commence à Abraham et vient en descendant jusqu'à Joseph [2]. Saint Luc, au contraire, fait son énumération en montant. Pourquoi l'un descend-il, tandis que l'autre remonte ? C'est que Saint Matthieu appelait l'attention sur cette naissance qui fit descendre le Christ jusqu'à nous ; aussi est-ce à la naissanee du Christ qu'il commence sa généalogie descendante. Mais Saint Luc commence au moment du baptême du Christ, baptême qui commence à nous relever ; c'est pourquoi sa généalogie est ascendante.

On y compte soixante sept générations. Par où commence-t-il ? Remarquez, il commence par le Christ et remonte jusqu'à Adam, jusqu'à Adam qui a péché le premier, et nous a engendrés dans le péché. Il va donc jusqu'à Adam et énumère septante sept générations. Ainsi du Christ à Adam et d'Adam au Christ, voilà nos septante sept générations. Si donc il n'y en a aucune d'omise, nous ne devons laisser aucune faute non plus sans la pardonner. C'est pour ce motif qu'on trouve dans ces générations le nombre même que le Seigneur a consacré à propos du pardon des fautes ; pour ce motif encore la généalogie se fait au moment du baptême, qui efface tous les péchés.

6. Ici encore, mes frères, admirez quelque chose de plus merveilleux. Le nombre de septante sept, avons-nous dit, figure la rémission des péchés, et on le rencontre dans les générations qui remontent du Christ à Adam. Maintenant, examine avec un peu plus d'attention encore les mystères de ce nombre, sondes-en les profondeurs; frappe plus vivement pour te les faire ouvrir.

La justice consiste dans la loi de Dieu, c'est incontestable, et cette loi est comprise dans *dix* préceptes. Voilà pourquoi le nombre de *dix* dans les dix mille talents que redevait le premier serviteur, comme dans ce décalogue mémorable qui fut écrit par le doigt de Dieu et donné au peuple par le ministère de Moïse, le serviteur fidèle. Les *dix* mille talents qui étaient dûs, figurent donc tous les péchés commis contre les *dix* commandements.

[1] Luc, III, 21-38. — [2] Matt. I, 1-16.

L'autre serviteur était redevable de cent deniers : c'est encore le nombre *dix* ; car cent fois cent égalent *dix* mille, et *dix* fois *dix* égalent cent. L'un doit *dix* mille talents, et l'autre *dix* dizaines de deniers. C'est partout le nombre légal ; et de part et d'autre il exprime les péchés de chacun. Les deux serviteurs sont donc endettés l'un et l'autre ; l'un et l'autre sollicitent, implorent leur grâce. Mais le premier est méchant, il est ingrat, il est cruel, il refuse de donner ce qu'il a reçu, il s'obstine à ne pas accorder ce qui lui a été octroyé quoiqu'il en fût indigne.

7. Attention, mes frères. Un homme vient de recevoir le baptême, il en sort acquitté, on lui a remis sa dette de dix mille talents ; et il lui arrive de rencontrer son compagnon qui est son débiteur. Mais qu'il prenne garde au péché !

Le nombre *onze* figure le péché ou la transgression de la loi, comme le nombre *dix* représente la loi même, composée *dix* préceptes. Mais pourquoi y a-t-il onze dans le péché ? Parce qu'en outrepassant dix, ou la règle établie par la loi, on arrive à onze, qui symbolise ainsi le péché. Ce profond mystère apparut quand Dieu commanda la construction du tabernacle. Bien des nombres figurent alors, et tous marquent de grandes choses. Faites particulièrement attention aux couvertures de poil de chèvre ; il est ordonné d'en faire, non pas dix, mais *onze* [1], parceque cette sorte de voile rappelle comme l'aveu des fautes.

N'est-ce pas dire assez ? Veux-tu savoir comment tous les péchés sont compris dans ce nombre de septante sept ? Sept exprime souvent la totalité. Cela vient de ce que le temps roule dans l'espace de sept jours, et que ce nombre écoulé, le temps recommence pour suivre toujours le même cours. Ainsi se passent les siècles, et jamais en dehors de ce nombre de sept. Septante sept désigne donc tous les péchés, puisque sept fois onze donne septante sept ; et en employant ce nombre à propos du pardon des fautes, le Christ a voulu qu'on les remît toutes sans exception.

Ah ! que personne ne soit donc assez ennemi de lui-même pour les retenir en ne pardonnant pas ; ce serait forcer à ce qu'on ne lui remette pas les siennes, quand il prie. Pardonne, s'écrie le Seigneur, et tu obtiendras ton pardon. Le premier, je t'ai pardonné, pardonne au moins le dernier. Si tu ne pardonnes pas, je te citerai de nouveau et j'exigerai tout ce que je t'ai remis. — La Vérité ne ment pas, mes frères, le Christ ne se trompe ni ne se laisse tromper. Or il a terminé en disant : « C'est ainsi que vous traitera votre Père qui est dans les cieux. » C'est ton Père, imite-le donc. En ne l'imitant pas tu cherches à être déshérité par lui. « Ainsi vous traitera votre Père qui est aux cieux, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond de son cœur. » Ne dis pas du bout des lèvres : Je pardonne, sans le faire dans le cœur à l'instant même. Vois de quel supplice te menace la vengeance divine, Dieu sait avec quelle sincérité tu parles. L'homme entend ta voix, mais le Seigneur lit dans ta conscience. Si donc tu dis : Je pardonne, pardonne réellement. Mieux valent encore des reproches sur les lèvres et le pardon dans le cœur, que des paroles flatteuses et la haine dans l'âme.

8. Mais quel sera maintenant le langage de ces enfants indisciplinés, leur horreur pour la discipline ! Quand nous voudrons les châtier, ne diront-ils pas en se prévalant d'une autorité sainte : J'ai manqué, pardonnez-moi ? — Je pardonne. Mais on manque encore. — Pardonne de nouveau. — Je le fais. On pèche une troisième fois. — Une troisième fois, pardon. — A la quatrième faute, qu'il soit châtié. Ne dira-t-il pas alors : T'ai-je offensé septante sept fois ? Si cette obligation endort la rigueur de la discipline, où s'arrêteront les désordres désormais sans frein ? Que faut-il donc faire ?

Corrigeons par la parole, corrigeons même avec la verge, s'il est nécessaire ; mais pardonnons la faute, rejetons de notre cœur tout ressentiment. Aussi quand le Seigneur disait : « Du fond du cœur, » il voulait que si la charité même exigeait le châtiment du coupable, la bienveillance intérieure ne fût jamais altérée. Est-il rien de plus charitable qu'un médecin armé du fer ? A la vue du fer et du feu le malade pleure et se lamente. Le fer et le feu ne lui sont pas moins appliqués. Est-ce de la cruauté ? On ne traite pas ainsi la rigueur du médecin. Elle s'attaque à la plaie pour sauver le malade, car si on épargne l'une on perd l'autre. Voilà, mes frères, ce que je voudrais que nous fissions envers nos frères coupables. Aimons-les de toute manière ; ne perdons jamais de notre cœur la charité que nous leur devons, et châtions-les quand il en est besoin. La discipline ne se relâ-

[1] Exod. XXVI, 7.

cherait qu'au profit du désordre et nous mériterions d'être accusés devant Dieu, car on vient de nous lire encore ces mots : « Reprends, devant tout le monde, ceux qui pèchent, afin « que les autres en conçoivent de la crainte [1]. » Il faut et il suffit, pour être dans le vrai, de distinguer les temps. Si la faute est secrète, corrige secrètement, et publiquement si elle est publique et manifeste. Ainsi le coupable s'amendera et les autres seront saisis de crainte.

[1] I Tim. v. 20.

SERMON LXXXIV.

LES DEUX VIES [1].

ANALYSE. — Des misères et du peu de durée de la vie présente, que néanmoins on aime beaucoup, saint Augustin conclut combien nous devons nous attacher à la vie bienheureuse et éternelle.

1. Le Seigneur disait à un jeune homme : « Si « tu veux parvenir à la vie, observe les comman- « dements. » Il ne disait pas : Si tu veux parvenir à l'éternelle vie ; mais : « Si tu veux parvenir à « la vie : » c'est qu'il n'entend par vie que celle qui dure éternellement. Commençons donc par en inspirer l'amour.

Quelle que soit la vie présente, on s'y attache, et malgré ses chagrins et ses misères, on craint, on tremble d'arriver au terme de cette chétive vie. Puisqu'on aime ainsi une vie pleine de tristesses et périssable, ne doit-on pas comprendre, ne doit-on pas considérer combien la vie immortelle est digne de notre amour? Remarquez attentivement, mes frères, combien il faut s'attacher à une vie où jamais l'on ne cesse de vivre. Tu aimes cette vie où tu as tant à travailler, tant à courir, à te hâter, à te fatiguer. Comment nombrer tous les besoins que nous y éprouvons? Il y faut semer, labourer, défricher, voyager sur mer, moudre, cuire, tisser et mourir après tout cela. Combien d'afflictions dans cette misérable vie que tu aimes! Et tu crois vivre toujours et ne mourir jamais? On voit tomber les temples, la pierre et le marbre, tout scellés qu'ils sont avec le fer et le plomb ; et l'homme s'attend à ne pas mourir?

Apprenez donc, mes frères, à rechercher la vie éternelle où vous n'aurez à endurer aucune de ces misères, où vous règnerez éternellement avec Dieu. « Celui qui veut la vie, dit le prophète, « aime à voir des jours heureux [2]. » Quand en effet les jours sont malheureux, on désire moins la vie que la mort. Au milieu des afflictions et des angoisses, des conflits et des maladies qui les éprouvent, n'entendons-nous pas, ne voyons-nous pas les hommes répéter sans cesse : O Dieu, envoyez-moi la mort, hâtez la fin de mes jours? Quelque temps après on se sent menacé : on court, on ramène les médecins, on leur fait des promesses d'argent et de cadeaux. Me voici, dit alors la mort, c'est moi que tu viens de demander à Dieu ; pourquoi me chasser maintenant ? — Ah ? tu es dupe de toi-même et attaché à cette misérable vie.

2. C'est du temps que nous parcourons que l'Apôtre a dit : « Rachetez le temps car les jours « sont mauvais [1]. » Et ils ne seraient pas mauvais, ces jours que nous traversons au milieu de la corruption de notre chair, sous le poids accablant d'un corps qui se dissout, parmi tant de tentations et de difficultés, quand on ne rencontre que de faux plaisirs, que des joies inquiètes, les tourments de la crainte, des passions qui demandent et des chagrins qui dessèchent? Ah ! que ces jours sont mauvais ! Et personne ne veut en voir la fin? et l'on prie Dieu avec ardeur pour obtenir une vie longue? Eh ! qu'est-ce qu'une longue vie, sinon un long tourment ? Qu'est-ce qu'une longue vie, sinon une longue succession de jours mauvais?

Lorsque les enfants grandissent, ils croient que leurs jours se multiplient, et ils ignorent qu'ils diminuent. Le calcul de ces enfants les égare, puisqu'avec l'âge le nombre des jours s'amoindrit plutôt que d'augmenter. Supposons, par exemple, un homme âgé de quatre-vingts ans : n'est-il pas vrai que chaque moment de sa vie est pris sur

[1] Matt. XIX. 17. — [2] Ps. XXXIII, 13.

[1] Ephés. , 16.

ce qu'il lui en reste ? Et des insensés se réjouissent à mesure qu'ils célèbrent les retours de leur naissance ou de celle de leurs enfants ! Quelle vue de l'avenir ! Quand le vin baisse dans ton outre, tu t'attristes, et tu chantes quand s'écoule le nombre de tes jours ? Oui, nos jours sont mauvais, ils le sont d'autant plus qu'on les aime davantage. Les caresses du monde sont si perfides, que personne ne voudrait voir la fin de cette vie d'afflictions.

Mais la vraie vie, la vie bienheureuse est celle qui nous attend lorsque nous ressusciterons pour régner avec le Christ. Les impies ressusciteront aussi, mais pour aller au feu. Il n'y a donc de vie véritable que la vie bienheureuse. Or, la vie ne saurait être heureuse si elle n'est éternelle en même temps que les jours ou plutôt que le jour y est heureux ; car il n'y a point là plusieurs jours, mais un seul. Si nous disons plusieurs, c'est par suite d'une habitude contractée dans cette vie. Ce jour unique ne connaît ni soir ni matin ; il n'est pas suivi d'un lendemain, parce qu'il n'avait pas d'hier. C'est ce jour ou ces jours, c'est cette vie et cette vie véritable qui nous est promise. Récompense elle suppose le mérite. Ah ! si nous aimons cette récompense, ne nous lassons pas de travailler, et durant l'éternité nous règnerons avec le Christ.

SERMON LXXXV.

LES RICHES ET LES PAUVRES [1].

ANALYSE. — On distingue dans l'Évangile les commandements et les conseils. Il y a des commandements que tous doivent observer, il en est qui sont propres aux riches, dont le salut est si difficile, il en est aussi qui conviennent plus spécialement aux pauvres. L'Apôtre recommande aux riches d'éviter l'orgueil et la présomption, d'espérer en Dieu et de multiplier leurs bonnes œuvres. Il veut que les pauvres, à leur tour, se livrent à la piété en se contentant du nécessaire, et se gardent avec soin de l'avarice ou du désir des richesses. Ainsi les pauvres et les riches vivront en paix sous l'empire de leur commun Seigneur.

1. Le passage de l'Évangile qui vient de frapper nos oreilles, demande plutôt à être écouté et pratiqué, qu'à être expliqué. Quoi de plus clair que ces paroles : « Si tu veux parvenir à la vie, observe « les commandements ? » Qu'ai-je donc à dire ? « Si tu veux parvenir, à la vie observe les com- « mandements. » Qui ne veut point parvenir à la vie ? Mais aussi qui veut observer les commandements ? Si tu ne veux pas les observer, pourquoi prétends-tu à la vie ? Si tu es lent au travail, pourquoi si empressé à la récompense ?

Ce jeune homme riche assurait qu'il avait été fidèle aux commandements, et on lui a fait connaître des préceptes plus élevés. « Si tu veux être « parfait, lui a dit le Sauveur, va, vends tout ce « que tu possèdes et le donne aux pauvres ; » tu ne le perdras point, mais « tu auras un trésor « dans le ciel ; viens ensuite et suis-moi. » En effet, que te servirait de donner, si tu ne me suivais pas ? — Il s'éloigna tout triste et tout chagrin, comme vous venez de l'entendre ; car il possédait de grandes richesses. Ce qui lui a été dit, nous a été dit également. L'Évangile est comme la bouche du Christ. Le Christ siége au ciel, mais il ne cesse de parler sur la terre. Ne soyons pas sourds, car il crie ; ne soyons pas des morts, car il tonne. Si tu ne veux pas de ses conseils de perfection, observe au moins les préceptes indispensables. Les premiers sont pour toi un lourd fardeau, charge-toi au moins des seconds. Pourquoi cette indifférence pour les uns et pour les autres ? Pourquoi leur être également opposé ?

Voici les premiers : « Vends tout ce que tu pos- « sèdes, donne-le aux pauvres et suis-moi. » Voici les seconds : « Tu ne seras point homicide ; tu « ne commettras point d'adultère ; ne cherche « point de faux témoignage ; ne dérobe point ; « honore ton père et ta mère ; tu aimeras ton « prochain comme toi-même. » Accomplis ceux-ci. Eh ! pourquoi te crier de vendre ton propre bien, si je ne puis obtenir que tu ne ravisses pas le bien d'autrui ? On t'a dit : « Ne dérobe pas ; » et tu ravis. Sous les yeux même d'un si grand Juge je te surprends, non plus à dérober, mais à voler. Epargne-toi, prends pitié de toi. Cette vie te laisse encore un peu de temps, ne repousse pas la réprimande. Tu étais hier un larron ; ne le sois plus aujourd'hui. Peut-être l'as-tu été aujourd'hui même ; ne le sois plus demain. Mets

[1] Matt. XIX, 17-26.

enfin un terme au mal et pour la récompense appelle le bien. Tu veux le bien, sans vouloir être bon ! ta vie est opposée à tes désirs ! Si c'est un grand bien d'avoir une bonne campagne, quel malheur d'avoir une âme mauvaise ?

2. Le riche s'éloigna tout chagrin. « Qu'il est « difficile à qui possède des richesses, dit alors « le Seigneur, d'entrer dans le royaume des « cieux ! » Jusqu'où va cette difficulté ? La comparaison suivante montre qu'elle va jusqu'à l'impossibilité. Prête l'oreille ; voici la difficulté : « En « vérité je vous le déclare, il est plus facile à un « chameau de passer par le trou d'une aiguille, « qu'à un riche d'entrer dans le royaume des « cieux. » A un chameau de passer par le trou d'une aiguille ? S'il y avait ici un puceron, ce serait déjà l'impossibilité.

Aussi les disciples furent consternés de ces paroles et ils s'écrièrent : « S'il en est ainsi, qui « pourra être sauvé ? » Qui le pourra parmi les riches ? O pauvres, écoutez le Christ. Je m'adresse ici au peuple de Dieu, car les pauvres font ici la majorité. Vous au moins, ô pauvres, entrez dans ce royaume, et pourtant écoutez. Vous qui vous glorifiez de votre pauvreté, prenez garde à l'orgueil, vous seriez vaincus par des riches qui sont humbles ; prenez garde à l'impiété, la piété de certains riches l'emporterait sur vous ; gardez-vous de l'amour du vin, vous seriez au dessous des riches qui sont sobres. Si ceux-ci ne doivent pas se glorifier de leur opulence, gardez-vous de vous enorgueillir de votre indigence.

3. Que les riches, si toutefois il en est ici, écoutent à leur tour, qu'ils écoutent l'Apôtre : « Com« mande aux riches de ce siècle, » dit-il ; c'est qu'il y a des riches d'un autre siècle ; et les riches de cet autre siècle sont les pauvres, ce sont les Apôtres qui disaient : « Nous sommes comme « n'ayant rien, et nous possédons tout [1]. » Afin donc de vous apprendre de quels riches il parle, il a eu soin d'ajouter : « De ce siècle. » Que ces riches du siècle écoutent donc l'Apôtre : « Com« mande, dit-il, aux riches de ce siècle, de ne « point s'élever d'orgueil. » L'orgueil est le premier ver rongeur qu'engendrent les richesses, ver terrible qui dévore tout et réduit tout en cendres.

« Commande-leur donc de ne point s'élever « d'orgueil, de ne point se confier aux richesses « incertaines. » Il craint que tu ne t'endormes riche pour t'éveiller pauvre. « De ne pas se confier « aux richesses incertaines, » ce sont les propres paroles de l'Apôtre ; « mais au Dieu vivant, » dit-il encore. Le larron t'enlève ton or, qui t'enlève ton Dieu ? Qu'a donc le riche, s'il n'a pas Dieu, et si le pauvre le possède, de quoi manque-t-il ? « De ne pas se confier aux richesses, dit « donc l'Apôtre, mais au Dieu vivant qui nous « donne abondamment toutes choses pour en « jouir, » et lui-même avec toutes choses.

4. Ils ne doivent pas espérer dans leurs richesses ni s'y confier, mais au Dieu vivant : que feront-ils alors de leur fortune ? Le voici : « Qu'ils « soient riches en bonnes œuvres. » Qu'est-ce à dire ? Expliquez-vous, ô Apôtre. Plusieurs refusent de comprendre ce qu'ils refusent de faire. Expliquez-vous donc, Apôtre ; n'occasionnez pas le mal par l'obscurité de votre enseignement. Dites-nous ce que signifie : « Qu'ils soient riches « en bonnes œuvres. » Qu'on écoute donc, qu'on saisisse ; qu'on n'ait pas lieu de s'excuser, qu'on commence à s'accuser plutôt et à dire ce que nous venons d'entendre dans un psaume : « Je recon« nais mon péché [1]. » Encore une fois, que veulent dire ces mots : « Qu'ils soient riches en « bonnes œuvres ? »

« Qu'ils donnent de bon cœur, » Qu'est-ce à dire encore : « Qu'ils donnent de bon cœur ? » Quoi ! ne comprend-on pas cela non plus ? « Qu'ils « donnent de bon cœur, qu'ils partagent. » Tu as du bien, un autre n'en a pas ; partage avec lui, afin qu'on partage avec toi. Partage ici, et là tu recevras. Donne ici du pain, et tu recevras là du pain. Quel est le pain d'ici ? Celui que l'on recueille à force de sueurs et de travaux, après la malédiction du premier homme. Et là, quel est le pain ? Celui qui a dit : « Je suis le pain « vivant descendu du ciel [2]. » Ici tu es riche, mais là tu es pauvre. Tu as ici de l'or, mais tu ne jouis pas encore de la présence du Christ. Donne ce que tu possèdes, pour recevoir ce que tu n'as pas. « Qu'ils soient riches en bonnes œuvres, « qu'ils donnent de bon cœur, qu'ils partagent. »

5. Alors ils perdront leurs biens ? L'Apôtre a dit : « Qu'ils partagent, » et non pas : qu'ils donnent le tout. Qu'ils retiennent pour leurs besoins et même au delà. Donnons une partie. Laquelle ? La dixième ? C'est ce que donnaient les Scribes et les Pharisiens [3]. Ah ! rougissons, mes frères. Ils donnaient la dixième partie ; et pour eux le Christ n'avait point encore répandu son sang. Ces Scribes et ces Pharisiens donnaient le dixième. Et tu croirais faire quelque chose de

[1] II Cor. VI, 10.

[1] Ps. L, 5. — [2] Jean, VI, 51. — [3] Luc XVIII, 12.

grand, lorsque tu partages ton pain avec le pauvre ! Est-ce la millième partie de ce que tu possèdes ? Je ne t'en blâme pourtant pas ; fais au moins cela. J'ai si faim, j'ai si soif, que je serais heureux de recueillir ces miettes.

Que dit néanmoins ce Dieu vivant qui est mort pour nous ? Je ne le tairai pas. « Si votre justice « n'est plus abondante que celle des Scribes et « des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le « royaume des cieux [1]. » Ce n'est pas là nous endormir ; c'est un médecin qui va jusqu'au vif. « Si votre justice n'est plus abondante que celle « de Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez « point dans le royaume des cieux. » Les Scribes et les Pharisiens donnaient le dixième. Et puis? Examinez-vous ; voyez ce que vous faites, et ce que vous avez ; ce que vous donnez et ce que vous vous réservez ; ce que vous répandez en charités et ce que vous consacrez au luxe. Ainsi, « qu'on donne de bon cœur, qu'on partage, qu'on « se fasse un trésor qui soit un bon fondement « pour l'avenir, afin d'acquérir la vie éternelle. »

6. J'ai parlé aux riches ; maintenant, pauvres, écoutez. Vous, donnez ; et vous, gardez-vous de ravir. Vous, donnez de vos biens ; et vous, mettez un frein à vos passions. Ecoutez donc, pauvres, le même Apôtre : « C'est un grand gain. » Le gain est un profit. « C'est un grand gain, dit-il, que « la piété avec ce qui suffit. » Le monde vous est commun avec les riches ; vous n'avez pas la même maison, mais vous avez le même ciel, une même lumière. Cherchez ce qui suffit, cherchez-le, rien davantage. Car le reste est une charge et non un soulagement ; un fardeau, non pas un honneur.

« C'est un grand gain que la piété avec ce qui « suffit. » La piété avant tout. La piété est le culte de Dieu. « La piété avec ce qui suffit ; car nous « n'avons rien apporté dans ce monde. » Y as-tu apporté quelque chose ? Et vous, riches, qu'y avez-vous apporté ? Vous y avez tout trouvé, et comme les pauvres, vous êtes nés dans la nudité. Vous étiez, comme eux, bien faibles de corps, et comme les leurs vos vagissements témoignaient de vos souffrances. « Car nous n'avons rien ap- « porté dans ce monde ; » ce langage s'adresse à des pauvres ; « et nous n'en saurions emporter « rien. Avec la nourriture et le vêtement, con- « tentons-nous. Parceque ceux qui veulent de- « venir riches » — Ceux qui veulent le devenir, et non pas ceux qui le sont. Laissons ceux-ci, ils savent ce qui les concerne : « qu'ils soient riches « en bonnes œuvres, qu'ils donnent de bon cœur, « qu'ils partagent. »

Voilà ce qui les concerne. Vous qui n'êtes pas riches encore, prêtez l'oreille. « Ceux qui veulent « devenir riches tombent dans la tentation et « dans des filets, dans des désirs multipliés et « funestes. » Vous ne craignez pas ? Ecoutez ce qui suit : « Qui plongent les hommes dans la ruine « et la perdition. » Et tu ne trembles pas ? « Car « la racine de tous les maux est l'avarice. » Or il y a avarice à vouloir être riche, non pas à l'être. En cela consiste l'avarice. Et tu ne crains pas d'être plongé dans la ruine et la perdition ? Tu ne redoutes point la racine de tous les maux ? Tu arraches de ton champ la racine des épines ; et de ton cœur tu n'arraches pas la racine des passions mauvaises? Tu nettoies ton champ pour nourrir ton corps ; et tu ne purifies pas ton cœur pour y recevoir ton Dieu ? « La racine de tous « les maux est l'avarice ; aussi quelques-uns en « s'y laissant aller ont dévié de la foi et se sont « engagés dans beaucoup de chagrins [1]. »

7. Vous savez maintenant ce que vous avez à faire, vous connaissez ce que vous devez redouter ; vous savez comment on achète le royaume des cieux et vous savez comment on est exclus. Conformez-vous tous à la parole de Dieu. Dieu a fait le riche et le pauvre. « Le riche et le pauvre se « sont rencontrés, dit l'Écriture, c'est le Seigneur « qui les a faits l'un et l'autre [2]. — Le riche et le « pauvre se sont rencontrés. » Où, sinon en cette vie? Le riche est né, le pauvre est né aussi. Vous vous êtes rencontrés sur la même route. Toi, garde-toi d'opprimer, et toi, de tromper. L'un a besoin, l'autre est dans l'abondance. « Le Sei- « gneur les a faits tous deux. » Par celui qui possède, il aide celui qui a besoin, et par celui qui n'a rien il éprouve celui qui a. Après avoir ainsi entendu ou parlé, craignons et prenons garde, prions et arrivons.

[1] Matt. v, 20.

[1] I Tim. vi, 17-19, 6-10. — [2] Prov. xxii, 2.

SERMON LXXXVI.

LE TRÉSOR CÉLESTE OU L'AUMONE [1].

ANALYSE. — Ne croyez pas qu'en nous pressant de donner aux pauvres Dieu nous commande de perdre ce que nous possédons. C'est au contraire un moyen de conserver, d'augmenter même considérablement nos richesses, car Dieu se charge alors de les garder, c'est à lui que nous prêtons et il nous rendra le tout avec de magnifiques intérêts. — L'aumône est donc le secret de contenter et d'accorder entre elles deux passions bien contraires, l'avarice et la sensualité. L'avarice veut que l'on conserve, que l'on amasse pour soi ou pour ses enfants. Combien il lui arrive souvent d'être déçue dans ses calculs ! Mais en faisant l'aumône on conserve sûrement, elle est même un moyen d'assurer aux enfants un immortel héritage. Quant à la sensualité, combien elle se trompe encore en voulant jouir de ce qu'elle possède, puisqu'elle est destinée à un si douloureux avenir ! Ne vaudrait-il pas mieux donner aux pauvres et s'assurer l'éternel bonheur ?

1. Dans le passage que nous venons d'entendre, l'Évangile nous invite à entretenir votre charité du trésor céleste.

Les infidèles avares s'imaginent que notre Dieu exige de nous le sacrifice de ce que nous possédons ; il n'en est rien. Ah ! si on saisissait bien, si on avait une foi pieuse, si on écoutait avec dévotion ce qui nous est recommandé, on verrait que Dieu n'exige pas que nous perdions nos biens, mais que plutôt il nous montre où les mettre en sûreté. Personne ne saurait se dispenser de songer à son trésor, de courir après ses richesses par un chemin connu du cœur. Si donc elles sont enfouies dans la terre, le cœur y descend, et si elles sont serrées au ciel, le cœur y montera. Tous les Chrétiens ne comprennent pas ce qu'ils répondent, et plaise à Dieu que ceux qui le comprennent, ne le comprennent pas en vain ! Si donc ils veulent faire ce qu'ils assurent, et avoir le cœur élevé au ciel, qu'ils y placent, qu'ils y placent ce qu'ils aiment ; que, le corps sur la terre, ils habitent avec le Christ ; et de même que l'Église est précédée de son Chef, que le Chrétien soit devancé par son cœur. Comme les membres doivent aller où le Christ est monté le premier, ainsi en ressuscitant à son tour l'homme montera où maintenant son cœur le devance. Ainsi donc sortons d'ici autant que nous le pouvons ; et le tout en nous suivra la partie. Notre demeure terrestre tombe en ruines ; nous avons au ciel une demeure éternelle. Visitons d'avance le lieu que nous nous proposons d'habiter.

2. Nous avons entendu un riche demander au bon Maître un conseil pour arriver à l'éternelle vie. Ce qu'il aimait était digne de son amour, et ce qu'il refusait de mépriser était méprisable. Aussi n'écoutant qu'avec des dispositions perverses Celui que déjà il avait appelé le bon Maître, la bassesse de ses affections l'emporta et il perdit le trésor de la charité. S'il ne voulait point de la vie éternelle, il n'aurait pas cherché les moyens de l'obtenir. Comment donc, mes frères, a-t-il pu repousser l'enseignement salutaire de Celui que déjà il avait salué du titre de bon Maître ? Il est bon Maître avant d'enseigner, et mauvais après ! Le Sauveur en effet avait été appelé bon avant d'avoir parlé : mais le jeune homme ayant entendu, non ce qu'il voulait, mais ce qu'il devait entendre, s'éloigna avec tristesse après être venu le cœur rempli de désirs. Qu'eût-il donc fait si on lui avait dit : Consens à perdre tout ce que tu as, puisqu'il fut si chagrin quand on lui conseilla de le conserver avec soin ? « Va, lui dit en effet le « Seigneur, vends tout ce que tu possèdes et le « donne aux pauvres. » Peut-être crains-tu de le perdre ? Écoute ce qui suit : « Et tu auras un trésor « dans le ciel. » Tu pouvais avoir la pensée de confier la garde de tes richesses à un petit esclave : Dieu lui-même veillera sur ton or. Celui qui te l'a donné sur la terre le conserve au ciel. Ce riche aurait-il hésité de confier ses biens au Christ ? Si donc il s'attriste quand on lui dit : « Donne-les « aux pauvres, » c'est qu'il se disait en lui-même : Si le Seigneur me les demandait pour les conserver dans le ciel, je ne balancerais pas de les remettre à ce bon Maître ; mais il vient de me dire : « Donne-les aux pauvres ! »

3. Que nul ne craigne de donner aux pauvres ; que nul ne s'imagine que la main qu'il voit est celle qui reçoit. Celui qui reçoit est celui qui t'a commandé de donner. Nous l'affirmons, non point d'après nos inspirations personnelles ni d'après d'humaines conjectures. Prête l'oreille au Sauveur lui-même ; voici ses conseils et les garanties qu'il te donne par écrit. « J'ai eu faim, « dit-il, et vous m'avez donner à manger ; » et comme on lui répondait, après avoir entendu

[1] Matt. XIX 21.

l'énumération des services rendus : « Quand vous « avons-nous vu souffrir de la faim ? » il poursuit : « Chaque fois que vous avez fait quelque chose « pour l'un de ces plus petits d'entre les miens, « c'est à moi que vous l'avez fait. » Celui qui mendie est pauvre mais Celui qui reçoit est riche. Tu donnes à l'un pour manger, un autre accepte pour te rendre ; et il ne rendra pas ce qu'il reçoit : il veut emprunter à intérêt, il te promet plus que tu ne lui donnes. Montre maintenant ton avarice, considère-toi comme usurier. Si tu l'étais réellement, l'Eglise te réprimanderait, tu serais confondu par la parole de Dieu et tous tes frères t'auraient en horreur comme un usurier cruel qui cherche à s'enrichir des larmes d'autrui. Eh bien ! sois usurier ; personne ici ne t'en détourne. Au lieu de prêter à un pauvre qui pleurera lorsqu'il lui faudra payer ; donne à un Solvable qui va même jusqu'à te pousser à recevoir ce qu'il t'a promis.

4. Donne à Dieu, et assigne-le ; ou plutôt donne à Dieu, et il t'assignera pour te forcer à recevoir. Sur la terre tu cherchais ton débiteur, et lui cherchait aussi, mais à se cacher devant toi. Tu t'étais adressé au juge et tu lui avais dit : Faites poursuivre cet homme qui me doit. A cette nouvelle le débiteur s'éloigne ; ah ! il ne cherche plus à te saluer ; et peut-être néanmoins l'avais-tu sauvé en lui prêtant dans son indigence.

Mais voici quelqu'un à qui tu peux prêter. Donne au Christ ; c'est lui qui te poursuivra pour te forcer à recevoir, au moment même où tu t'étonneras de lui avoir donné. Car à ceux qui seront placés à sa droite, il dira de si bon cœur ; « Venez, les bénis de mon Père. » Où ? « Venez, « recevez le royaume qui vous a été préparé dès « l'origine du monde. » Et pourquoi ? « J'ai eu « faim, et vous m'avez donné à manger ; soif, et « vous m'avez donné à boire ; j'étais nu, et vous « m'avez vêtu ; sans asile, et vous m'avez recueilli ; « malade et en prison et vous m'avez visité. — « Seigneur, diront-ils, quand vous avons-nous « vu ? » Quel langage ! C'est le débiteur qui poursuit et les créanciers qui se disculpent ! Débiteur fidèle, il ne veut pas que ses créanciers se trompent. Vous craignez d'accepter, leur dit-il ? Mais j'ai reçu de vous, c'est que vous l'ignorez. Il leur explique de quelle manière. « Toutes les fois, dit« il, que vous avez fait quelque chose à l'un de « ces moindres d'entre les miens, c'est à moi que « vous l'avez fait [1]. » Je n'ai pas reçu par moi-même, j'ai reçu par les miens. Ce que vous leur avez donné est parvenu jusqu'à moi ; soyez tranquilles, vous n'avez rien perdu. Vous vous attendiez sur la terre à avoir affaire à des hommes peu solvables ; vous avez au ciel quelqu'un qui l'est. C'est moi qui ai reçu et c'est moi qui paierai.

5. Mais qu'ai-je reçu et que rendrai-je ? « J'ai eu « faim, continue-t-il, et vous m'avez donné à « manger, » et le reste. J'ai reçu de la terre, je vous rendrai le ciel ; j'ai reçu des choses temporelles, je vous donnerai les biens éternels ; j'ai reçu du pain, c'est la vie que je vous rends. Disons même : J'ai reçu du pain, et du pain je vous donne aussi ; j'ai reçu à boire, et à boire aussi je vous donne ; j'ai reçu l'hospitalité, voici une demeure ; vous m'avez visité dans ma maladie, recevez la santé ; vous êtes venus me voir en prison, acceptez la liberté. Le pain que vous avez donné à mes pauvres est consommé, le pain que je vous donnerai nourrit sans s'épuiser. Ah ! qu'il nous donne ce pain, lui qui est le pain descendu du ciel ; car en le donnant il se donnera lui-même !

Que voulais-tu en prêtant à intérêts ? Donner de l'argent et en recevoir ; en donner moins pour en recevoir davantage. Pour moi, dit le Seigneur, je changerai à ton avantage tout ce que tu m'as donné. De quelle joie ne serais-tu pas transporté, si tu donnais une livre d'argent pour recevoir une livre d'or ? Regarde et consulte l'avarice. Quoi ! j'ai donné, dirait-elle, une livre d'argent et je recueille une livre d'or ! Quelle différence entre l'or et l'argent ! Ne puis-je donc pas dire encore mieux : Quelle différence du ciel à la terre ! L'avare devait laisser ici son or et son argent ; ici encore tu ne devais pas, toi-même, demeurer toujours. Mais je te donnerai autre chose, je te donnerai davantage, je te donnerai mieux, et je te donnerai pour jamais. Qu'ainsi donc, mes frères, s'éteigne notre avarice, pour laisser s'enflammer une avarice toute sainte. Oui c'est une séductrice que celle qui vous empêche de faire le bien ; c'est une dure maîtresse, et vous ne voulez la servir que parce que vous méconnaissez le bon Maître. Quelquefois même il y a deux maîtresses dans le cœur, et elles déchirent en sens contraires, le mauvais serviteur qui a mérité de subir leur tyrannie.

6. Oui, l'homme est possédé quelquefois par deux passions contraires, par l'avarice et la sensualité. Conserve, dit l'avarice ; dépense, dit la sensualité. Sous l'empire de ces deux maîtresses dont

[1] Matt. xxv. 34-40.

les ordres sont différents et qui poussent en sens divers, que feras-tu? Chacune a son langage et quand tu commenceras à secouer le joug et à revendiquer ta liberté, incapables de commander, elles recourront aux caresses. Ah! leurs caresses sont bien plus dangereuses que ne l'étaient leurs exigences.

Que dit donc l'avarice? Garde pour toi, garde pour tes enfants. Qui te donnera, si tu es dans le besoin? Ne vis pas au jour le jour; pourvois à l'avenir. Et la sensualité? Jouis de la vie, fais-toi du bien. Tu dois mourir, et mourir tu ne sais quand, et tu ignores si ton héritier pourra profiter. Tu te retranches et tu te prives; peut-être qu'à ta mort on ne déposera point de coupe sur ta tombe [1]; ou bien, si l'on en dépose, qu'on s'enivrera sans que tu profites absolument de rien. Fais-toi donc du bien quand et toutes les fois que tu le peux. Le langage de la sensualité est ainsi différent du langage de l'avarice. L'une disait : Garde pour toi, prévois l'avenir; et l'autre : Dépense, fais-toi du bien.

7. Ne te lasseras-tu point ô homme libre! ô homme appelé à la liberté! du joug honteux de ces deux maîtresses? Reconnais, dans ton Rédempteur, Celui qui est venu t'affranchir. Obéis-lui; ses ordres sont plus faciles et jamais contradictoires. Je dis plus encore. L'avarice et la sensualité te donnaient des conseils si opposés, que tu ne pouvais obéir à toutes deux; l'une disait en effet : Garde pour toi et pourvois à l'avenir; et l'autre : Dépense, fais-toi du bien. Vois ton Seigneur, vois ton Rédempteur, il te tiendra le même langage sans pourtant se contredire. Si tu n'en veux pas, sache que sa maison n'a pas besoin d'esclave. Considère donc ton Rédempteur, considère ta rançon. Il est venu pour te racheter, il a répandu son sang. Ah! tu étais bien cher à son cœur, puisqu'il t'a payé si cher! C'est lui qui t'a racheté, mais de quoi? Silence sur les autres vices qui dominaient en toi si fièrement; tu étais soumis à des maîtres aussi mauvais qu'innombrables. Je ne parle que de ces deux dont les ordres étaient divers et qui t'entraînaient en sens contraires, l'avarice et la sensualité. Arrache-toi de leurs mains et viens à ton Dieu. Si tu étais esclave de l'iniquité, deviens le serviteur de la justice. Toutes contraires que fussent leurs inspirations, ton Seigneur te les adresse sans qu'elles soient opposées. Il ne leur ôte pas la voix mais le pouvoir. Que te disait l'avarice? Garde pour toi, pourvois à l'avenir. Le Sauveur ne dit pas autrement, mais le cœur est changé. Compare en effet deux conseillers, s'il te plaît. L'un est l'avarice, l'autre sera la justice.

8. Examine combien leurs discours sont opposés. Garde pour toi dit l'avarice. Fais semblant de vouloir lui obéir et demande en quel endroit. Elle va te montrer un lieu solidement construit, une chambre environnée de fortes murailles, un coffre de fer. Prends toutes les précautions; il se peut qu'un larron domestique entre avec effraction dans l'intérieur de ton logis et tout en pourvoyant à la conservation de ton or, tu trembleras pour ta vie. Il se peut qu'en le gardant avec grand soin, tes jours soient menacés par des projets de vol. Quelles que soient enfin les défenses qui protègent ton trésor et tes vêtements, peux-tu les préserver de la rouille et des vers? Que feras-tu alors? Il n'y a point au dehors d'ennemi qui enlève, mais il en est qui consument au dedans.

9. Le conseil de l'avarice ne vaut donc rien. Elle t'ordonnait de garder, et elle n'a pu te montrer un endroit sûr. Examinons la suite. Pourvois à l'avenir, dit-elle. Quel avenir? Un avenir aussi court qu'incertain. Pourvois à l'avenir; elle dit cela à un homme qui peut-être ne vivra pas jusqu'à demain. Mais qu'il vive autant que le présume l'avarice; car elle n'a ni preuve ni autorité ni confiance véritable; qu'il vive donc autant qu'elle se l'imagine et qu'il parvienne jusqu'à l'extrême vieillesse. Quoi! ce vieillard déjà courbé et appuyé sur un bâton cherche encore à s'enrichir et il écoute l'avarice qui lui crie : Pourvois à l'avenir? A quel avenir? Ce vieillard semble déjà rendre l'âme en parlant. A l'avenir de tes enfants, répond-elle.

Puissions-nous ne pas trouver d'avarice, au moins dans ces vieillards qui n'ont point de postérité! Mais c'est à eux encore, oui à eux-mêmes, tout incapables qu'ils soient de colorer leur inique passion sous des dehors d'humanité, qu'elle ne cesse de crier : Pourvois à l'avenir.

Ceci peut-être suffit pour les faire rougir. Adressons-nous à ceux qui ont des enfants, examinons s'il peuvent être sûrs que leur postérité profitera de ce qu'ils lui laisseront. Qu'ils considèrent donc, avant de quitter la terre, ce que deviennent les enfants des autres; les uns sont victimes de l'injustice et perdent ce qu'ils possédaient, d'autres sacrifient ce qu'ils avaient à leurs passions, et l'on voit les enfants des riches demeurer

[1] Allusion à un usage [illegible] Augustin abolit à Hippone. Voir sa lettre XXIX, tom. Ier, pag 556 et suiv.

sans ressources. Pourquoi donc naître, ô esclave de l'avarice? — Mes enfants, continue cet avare, auront mon bien. — C'est douteux. Je ne dis pas qu'il est faux, je dis qu'il est incertain qu'ils le possèdent. Mais supposons que la chose soit certaine; que veux-tu leur laisser? Ce que tu as gagné. Si tu l'as gagné, donc on ne te l'avait pas laissé et pourtant tu le possèdes. Or si tu as pu te procurer ce qu'on ne t'avait pas laissé, ne pourront-ils pas à leur tour posséder ce que tu ne leur laisseras point?

10. Ainsi sont réfutés les conseils de l'avarice. Que le Seigneur, maintenant, nous les donne; que la justice prenne la parole; elle s'exprimera comme l'avarice, sans néanmoins dire la même chose.

Garde pour toi, dit le Seigneur ton Dieu, pourvois à l'avenir. — Demande-lui aussi : Mais où pourrai-je garder? « Tu auras, dit-il, un trésor « dans le ciel, » où n'entrera pas le voleur, où les vers ne rongent pas. — A quel avenir pourvoiras-tu? « Venez les bénis de mon Père, recevez le « royaume qui vous a été préparé dès l'origine « du monde. » — Et combien durera ce royaume? C'est ce que montre la conclusion même du jugement. En parlant de ceux qui seront à sa gauche, le Sauveur disait : « C'est ainsi qu'ils iront « aux flammes éternelles; » et de ceux qui seront à sa droite : « Mais les justes dans l'éternelle vie [1]. » Voilà qui est pourvoir à l'avenir; voilà un avenir qui n'en attend point d'autre; voilà des jours sans fin. On les nomme à la fois des jours et un jour. « Pour habiter dans la maison du Seigneur, di- « sait quelqu'un, pendant toute la durée des « jours [2], » et il parlait des jours éternels. On les appelle aussi un jour. « Je vous ai engendré au- « jourd'hui [3]. » Si ces jours sont appelés un jour, c'est qu'il n'y a plus de temps, c'est que ce jour n'est point précédé d'un hier et suivi d'un lendemain. Ainsi donc pourvoyons à cet avenir, et tout en rencontrant ici les mêmes paroles que t'adressait l'avarice, nous aurons vaincu l'avarice.

11. Tu pourrais dire encore : Et que ferai-je de mes enfants? Sur ce point donc écoute aussi le conseil de ton bon Maître. S'il te disait : Moi qui les ai créés, je m'en occupe mieux que toi, qui les as engendrés seulement, peut-être n'aurais-tu rien à répondre. Mais tu penserais à ce riche qui se retira avec tristesse et qui est blâmé dans l'Evangile; tu ajouterais peut-être en toi-même : S'il a mal fait de ne pas tout vendre pour le donner aux pauvres, c'est qu'il n'avait pas d'enfants; pour moi j'en ai, je dois garder pour eux. A cette faiblesse encore, te voici arrêté par ton Seigneur.

J'oserai donc le dire par sa grâce, oui j'oserai le dire non pas en m'appuyant sur moi, mais sur sa miséricorde : Garde aussi pour tes enfants, mais écoute-moi. Je suppose que, comme il nous arrive trop souvent, un homme ait perdu quelqu'un de ses enfants. Remarquez, mes frères, remarquez combien l'avarice est inexcusable, soit dans ce siècle soit dans le siècle futur. Voici donc ce qui peut se produire; ce n'est pas un vœu que nous formons, mais une supposition souvent réalisée. Un chrétien est mort : père, tu as perdu un enfant chrétien; que dis-je? non tu ne l'as point perdu, tu l'as envoyé devant toi, car il n'a pas rompu avec toi, mais il te précède. Demande-le à ta foi : tu le suivras sûrement là où il est parvenu. Or, voici en peu de mots une pensée à laquelle nul, je crois, ne saurait répondre. Ton fils est-il vivant? Qu'en pense ta foi? Mais s'il est vivant, pourquoi son héritage est-il envahi par ses frères? — Quoi! répliqueras-tu, doit-il revenir et en prendre de nouveau possession? — Qu'on lui envoie donc sa part où il est : il ne saurait venir la chercher, mais elle peut aller à lui.

Considère de plus avec qui il est. Si ton fils servait au palais, s'il devenait l'ami de l'Empereur et qu'il te dit : Vends ma portion et envoie-la moi; trouverais-tu aucune objection à faire? Ton fils est maintenant avec l'Empereur de tous les Empereurs, avec le Roi de tous les Rois et avec le Seigneur de tous les Seigneurs : envoie-lui sa part. Je ne dis pas qu'il en ait besoin lui-même, je dis que son Seigneur, que Celui près de qui il se trouve, en a besoin sur la terre. Il veut recevoir ici ce qu'il rend au ciel. Fais donc comme certains avares, fait passer ton argent; donne-le à des voyageurs pour le recevoir dans ton pays.

12. Assez sur toi, parlons de ton fils. Tu hésites quand il faut donner ton bien, tu hésites aussi quand il faut rendre le bien d'autrui : preuve certaine que tu ne gardais pas pour tes enfants. Evidemment tu ne leur donnes pas, puisque tu leur ôtes : n'ôtes-tu pas à celui qui est mort? Serait-il indigne de recevoir, depuis qu'il vit avec le plus digne Souverain? Je te comprendrais si comblé de tes biens et de ses biens célestes, ce Souverain ne voulait rien recevoir.

[1] Matt. XXV, 34 46. — [2] Ps. XXII 6. — [3] Ps. II 7.

Loin donc de moi la pensée de te dire : Donne ce que tu possèdes ! Je te dirai plutôt : Rends ce que tu dois. — Mais ses frères en jouiront, répliques-tu ? — O langage pervers ! n'apprend-il pas à tes enfants à souhaiter la mort à leurs frères ? S'ils doivent s'enrichir du bien de leur frère défunt, attention à leurs rapports dans la demeure ! Où en viendras-tu ? A enseigner le fratricide en partageant un héritage.

13. Ne parlons plus de ce cas de mort, évitons de paraître menacer de quelques malheurs. Parlons d'une manière plus heureuse et plus agréable. Je ne suppose plus que tu as perdu un fils ; suppose au contraire que tu en as un de plus. Donne au Christ une place au milieu de tes enfants ; que ton Seigneur devienne un membre de ta famille, que ton Créateur fasse partie de ta postérité, que ton frère devienne l'un de tes enfants. Quelle que soit en effet son incomparable majesté, il a daigné devenir ton frère, et quoiqu'il soit le Fils unique du Père, il a voulu avoir des cohéritiers. En lui donc quelle générosité, et en toi quelle ladrerie ! Tu as deux fils, compte-le pour le troisième ; si tu en as trois, qu'il devienne le quatrième, le sixième, si tu en as cinq, et le onzième si tu en as dix. N'allons pas plus loin : donne à ton Seigneur la place de l'un de tes enfants. Car ce que tu lui donneras, te profitera ainsi qu'à tes fils ; au lieu que ce que tu leur réserves criminellement te nuira ainsi qu'à eux. Tu lui donneras donc une portion égale à celle de l'un de tes enfants, suppose que tu en as un de plus.

14. Est-ce beaucoup, mes frères ? Je vous donne un conseil ; mais je ne vous serre pas à la gorge. « Je parle ainsi dans votre intérêt, comme « s'exprime l'Apôtre, et non pour vous tendre « un piège [1]. » Je crois donc, mes frères, qu'il en coûte peu, qu'il est facile à un père de se figurer qu'il a un fils de plus et d'acheter des domaines qu'il pourra posséder éternellement, lui et ses enfants. L'avarice n'a rien à répondre. Vous applaudissez à ce que je dis. Elevez-vous donc contre cette avarice ; qu'elle ne triomphe pas de vous, et que dans vos cœurs elle n'ait pas plus d'empire que votre Rédempteur. Qu'elle n'y ait pas plus d'empire que Celui qui nous avertit d'élever nos cœurs jusqu'à lui. Laissons donc l'avarice.

15. Et que dit la sensualité ? que dit-elle ? Fais-toi du bien. Le Seigneur dit aussi : Fais-toi du bien. La justice te tient le même langage que t'adressait la sensualié. Mais distingue le sens qui s'y attache.

[1] I Cor. VII, 35.

Si tu veux te faire du bien, rappelle-toi ce riche qui conseillé par l'avarice et la mollesse, prétendait aussi se faire du bien. Il eut une récolte si abondante, qu'il ne savait où placer ses fruits. « Que ferai-je ? dit-il. Je n'ai pas où loger. Voici « ce que je ferai. Je détruirai mes vieux greniers, « et j'en construirai de nouveaux, et je les rem- « plirai ; puis je dirai à mon âme : Tu as beaucoup « de biens, réjouis-toi. » Apprends ce qui se méditait contre cette sensualité : « Insensé, cette nuit « même on t'enlèvera ton âme, et ce que tu as « amassé, à qui sera-t-il [1] ? » Et où ira cette âme qu'on lui enlèvera ? Cette nuit même on la lui enlève, et il ignore où elle se rendra.

16. Voici un autre riche, à la fois sensuel et orgueilleux. Il faisait chaque jour grande chère, était vêtu de pourpre et de fin lin ; tandis qu'un pauvre couvert d'ulcères gisait à sa porte, demandant vainement les miettes qui tombaient de sa table, nourrissant les chiens de ses plaies, sans être nourri lui-même par ce riche. Tous deux moururent, et l'un d'eux fut enseveli. Qu'est-il dit de l'autre ? « Il fut emporté par les Anges dans « le sein d'Abraham. » Le riche voit le pauvre, ou plutôt le riche devenu pauvre voit le riche ; et à celui qui désirait une miette de sa table il demande de laisser tomber de son doigt une goutte d'eau sur sa langue. Que les rôles sont changés ! C'est en vain que parle ainsi ce riche défunt ; pour nous, qui sommes encore vivants, ne l'entendons pas en vain. Il voulait remonter sur la terre, et on ne le lui permit pas ; il voulait qu'on envoyât vers ses frères quelqu'un d'entre les morts, ceci ne lui fut pas non plus accordé. Que lui dit-on : « Ils « ont Moïse et les prophètes. » Et lui ? « Ils n'é- « couteront, que si quelqu'un ressuscite d'en- « tre les morts. — S'ils n'écoutent ni Moïse ni les « prophètes, ils ne croiront pas non plus quand « quelqu'un reviendrait d'entre les morts [2]. »

17. Ainsi donc, pour nous engager à faire l'aumône et à nous préparer pour l'avenir le repos de l'âme, Moïse et les prophètes nous disent dans un bon sens ce que la sensualité nous répète avec des intentions si perverses, de nous faire du bien. Ecoutons-les pendant que nous sommes en vie. Si on méprise aujourd'hui leurs avertissements en les entendant, c'est en vain que plus tard on voudra les entendre. Attendons-nous que quelqu'un ressuscite d'entre les morts et nous dise de nous faire du bien ? Mais cette résurrection a déjà eu lieu : ce n'est pas ton père, c'est ton Seigneur qui est sorti vivant du

[1] Luc. XII, 16-20. — [2] Luc. XVI, 19-31.

tombeau. Écoute-le, accueille ses sages conseils. Ne ménage pas tes trésors, donne autant que tu le peux. Ce que te disait la sensualité, le Seigneur te le répète. Distribue suivant tes ressources, fais-toi du bien dans la crainte que cette nuit même on n'enlève ton âme.

Voilà, je crois, un discours que je viens de vous adresser, au nom du Christ, sur la nécessité de l'aumône. Vos témoignages d'approbation seront agréables au Seigneur, s'il y voit vos œuvres conformes.

SERMON LXXXVII.

LES OUVRIERS DE LA VIGNE OU LE DÉLAI DE LA CONVERSION [1].

ANALYSE. Non-seulement nous honorons Dieu ou nous le *cultivons*, comme disent les Latins, mais lui aussi nous cultive, puisqu'il nous appelle sa vigne. Les ouvriers qu'il emploie à la culture de cette vigne désignent ses différents ministres ; ils désignent même chacun de nous, et le denier donné à tous pour salaire figure l'éternité du bonheur. Pourquoi ne pas répondre à son appel immédiatement ? Dirons-nous que nous ne l'avons pas entendu ? Mais l'univers entier est plein du bruit et de l'éclat de l'Evangile. Dirons-nous que nous avons toujours le temps, puisque la même récompense est assurée à tous, quelle que soit l'heure où ils commencent à travailler ? Le désespoir est à craindre ; la présomption n'est pas moins redoutable. Tremblerons-nous devant la désapprobation de certains amis puissants ? Mais ils ne nous empêcheraient pas de réclamer les soins d'un médecin habile qu'ils n'aimeraient pas et par qui nous serions surs de recouvrer la santé. Courons tous au grand Médecin des âmes, gardons-nous, si nous ne le connaissons pas encore, de nous mettre en fureur contre lui, prenons garde aussi à la léthargie ou à l'indifférence spirituelle et considérons comme un grand service les importunités pressantes qui ont pour but de nous en faire sortir.

1. On vient de vous lire dans le saint Évangile une parabole convenable à cette saison. Il y est question d'ouvriers qui travaillent dans une vigne, et nous sommes au temps des vendanges, des vendanges matérielles ; car il y a aussi des vendanges spirituelles, durant lesquelles Dieu se réjouit de voir le fruit de sa vigne.

Si nous rendons à Dieu un *culte*, Dieu aussi nous cultive. Nous ne le *cultivons* pas pour le rendre meilleur, puisque notre culte consiste dans l'adoration et non dans le labour. Mais lui nous cultive comme fait un laboureur de son champ ; aussi cette culture nous améliore comme celle du laboureur rend son champ plus fertile ; et le fruit que Dieu nous demande consiste dans son culte même. Il montre qu'il nous cultive en ne cessant, d'arracher par sa parole, de nos cœurs les germes funestes, de nous ouvrir l'âme avec le soc de ses instructions, et d'y répandre la semence de ses préceptes pour en attendre des fruits de piété. Quand en effet nous laissons ce laboureur céleste travailler nos cœurs et que nous lui rendons le culte qui lui est dû, nous ne nous montrons pas ingrats envers lui et nous lui présentons des fruits qui sont sa joie ; ces fruits ne le rendent pas plus riche, mais ils accroissent notre bonheur.

2. Voici maintenant la preuve que Dieu nous cultive, ainsi que je me suis exprimé. Il n'est pas nécessaire de démontrer devant vous que nous rendons un culte à Dieu ; chacun répète que l'homme rend à Dieu ce culte. Mais on est tout surpris d'entendre dire que Dieu cultive les hommes ; le langage humain ne se sert pas habituellement de ces termes, tandis qu'on répète souvent que les hommes rendent un culte à Dieu. Montrons par conséquent que Dieu cultive les hommes ; on pourrait croire, sans cela, qu'il nous est échappé un mot inexact et murmurer intérieurement contre nous, nous accuser même, pour ne savoir pas ce que nous disons. Je veux donc et je dois vous montrer que Dieu nous cultive et qu'il nous cultive comme on cultive une terre, afin de nous rendre meilleurs. Le Seigneur dit dans l'Évangile : « Je suis « le cep, vous en êtes les branches et mon Père « est le vigneron [1]. » Que fait un vigneron ? A vous qui l'êtes je demande : Que fait un vigneron ? Sans doute il cultive sa vigne. Si donc Dieu notre Père est vigneron, il a sûrement une vigne qu'il cultive et dont il attend la récolte.

3. Il a planté cette vigne, ainsi que le dit notre Seigneur Jésus-Christ lui même, et il l'a louée à des vignerons qui devaient lui en rendre les fruits aux époques convenables. Afin donc

[1] Matth. xx, 1-16.

[1] Jean. xv, 5 1.

de les leur réclamer, il envoya vers eux ses serviteurs. Les vignerons les outragèrent, en tuèrent même quelques-uns et dédaignèrent de payer. Il en envoya d'autres : mêmes traitements. Ce père de famille qui avait cultivé le champ, planté et loué sa vigne, se dit alors : « Je leur enverrai mon Fils unique ; peut-être « au moins le respecteront-ils. Et il leur envoya « son Fils en personne. Voici l'héritier, dirent-ils « en eux-mêmes, venez, mettons-le à mort, « et son héritage sera pour nous. » Effectivement ils le mirent à mort, et le jetèrent hors de la vigne. Que fera, en venant, le Maître de la vigne à ces mauvais vignerons ? On répondit à cette question : « Il fera mourir « misérablement ces misérables et louera sa « vigne à d'autres vignerons pour en recevoir « le fruit en son temps [1]. »

Cette vigne fut plantée lorsque la loi fut gravée dans le cœur des Juifs. Dieu ensuite envoya les Prophètes pour en recueillir les fruits, pour exiger la sainteté; les Prophètes furent couverts d'outrages et mis à mort. Le Fils unique du Père de famille, le Christ vint ensuite ; c'est l'héritier qu'ils ont tué. Aussi ont-ils perdu son héritage ; leur dessein criminel a tourné contre eux-mêmes. Ils ont tué l'héritier pour recueillir sa succession et pour l'avoir tué ils ont tout perdu.

4. Tout à l'heure encore vous avez entendu dans le saint Évangile cette autre parabole. « Il en « est du royaume des cieux comme d'un père « de famille qui sortit afin de louer des ouvriers « pour sa vigne. » Il sortit le matin, prit ceux qu'il trouva et convint avec eux du salaire d'un denier. Il sortit encore à la troisième heure et il en trouva d'autres qu'il conduisit travailler à sa vigne. A la sixième et à la neuvième heure il en fit autant. Il sortit enfin à la onzième heure, presque au déclin du jour, il rencontra quelques hommes debout dans l'oisiveté. Pourquoi restez-vous ici ? leur dit-il; pourquoi ne travaillez-vous pas à la vigne? Parce que personne ne nous a loués, répondirent-ils. Vous aussi, venez, ajouta le Père de famille, et je vous donnerai ce qui conviendra. Il s'agissait d'un denier pour salaire. Mais comment ces derniers, qui ne devaient travailler qu'une heure, auraient-ils osé l'espérer ? Ils étaient heureux néanmoins de compter encore sur quelque chose ; et pour une heure on les mena au travail.

[1] Matth. XXI, 33-41.

Le soir venu, le Père de famille ordonna de payer tout le monde, des derniers aux premiers. Il commença donc par ceux qui étaient venus à la dernière heure, et il leur fit donner un denier. En les voyant recevoir ce denier, dont on était convenu avec eux, les premiers arrivés comptèrent sur davantage ; on arriva enfin à eux, et ils reçurent un denier. Ils murmurèrent alors contre le Père de famille. Nous avons, dirent-ils, porté le poids du jour et de la chaleur brûlante, et vous ne nous traitez que comme ceux qui ont travaillé une heure seulement dans votre vigne? Le Père de famille, s'adressant à l'un d'eux, lui fit cette réponse pleine de justice : Mon ami, dit-il, je ne viole pas ton droit, c'est-à-dire je ne te trompe pas : je te donne ce qui est convenu. Je ne te trompe pas, puisque je suis fidèle à mon engagement. Je n'ai pas dessein de payer celui-ci, mais de lui donner. Ne puis-je faire de mon bien ce que je veux ? Ton œil est-il jaloux, parce que je suis bon ? Si je prenais à quelqu'un ce qui ne m'appartient pas, je serais avec raison traité de voleur et d'homme injuste ; je mériterais également d'être accusé de fripponnerie et d'infidélité si je ne payais pas ce que je dois. Mais quand j'acquitte mes dettes et que de plus je donne à qui il me plaît, celui que je paie ne saurait me reprocher rien, et celui à qui je donne doit ressentir une joie plus vive. — Il n'y avait rien à répliquer. Tous ainsi furent égaux ; les derniers devinrent les premiers et les premiers les derniers, c'est-à-dire qu'il y eut égalité et non primauté. Que signifie en effet : Les premiers furent les derniers et les derniers les premiers ? Qu'ils reçurent autant les uns que les autres.

5. Pourquoi, alors, commença-t-on par payer les derniers ? N'avons-nous pas lu que la récompense sera donnée à tous en même temps? Car d'après un autre passage de l'Évangile que nous avons lu aussi, le Sauveur dira à tous ceux qui seront placés à sa droite : « Venez, « les bénis de mon Père, recevez le royaume « qui vous a été préparé dès l'origine du « monde [1]. » Si donc tous les élus le doivent recevoir en même temps, comment expliquer que les ouvriers de la onzième heure ont été récompensés avant ceux de la première ? Vous rendrez grâces à Dieu si je parviens à m'exprimer de manière à vous le faire bien saisir. C'est à lui en effet que vous devez rendre grâces, puisque c'est lui qui vous donne par notre mi-

[1] Matth, XXV, 34.

nistère, ce que nous distribuons ne venant pas de nous.

Si deux hommes avaient reçu une grâce, l'un après une heure d'attente, et l'autre après douze, lequel des deux aurait reçu le premier ? Chacun répondrait que celui qui l'a reçue après une heure seulement, l'a reçue avant celui à qui elle n'a été octroyée qu'après douze heures. Ainsi donc, quoique tous aient été récompensés au même moment, si les uns l'ont été après une heure et les autres après douze, on peut dire que ceux qui n'ont attendu qu'un instant ont été servis avant les autres. Les premiers justes, tels qu'Abel et Noe, ont été en quelque sorte appelés à la première heure; mais ils ne parviendront qu'avec nous à la gloire de la résurrection. Les autres justes qui les suivirent, Abraham, Isaac, Jacob et leurs contemporains, ont été appelés à la troisième heure, et ce n'est qu'avec nous encore qu'ils seront heureusement ressuscités. Avec nous seulement aussi ressusciteront, dans la félicité, d'autres justes, Moïse, Aaron et tous les autres qui avec eux ont été invités vers la sixième heure. Au même moment encore ressusciteront glorieusement les saints Prophètes, appelés à la neuvième heure ; et à la fin du monde, tous les Chrétiens, appelés à la onzième heure seulement, jouiront avec eux du même bonheur. Tous le recevront en même temps; mais voyez combien auront attendu les premiers. Ceux ci auront attendu beaucoup et nous bien peu; et tout en recevant à la même heure, ne semblera-t-il point que notre récompense ne souffrant aucun retard, nous la recevrons les premiers ?

6. Sous ce rapport donc nous serons tous égaux, les premiers au niveau des derniers et les derniers au niveau des premiers. Le denier d'ailleurs est la vie éternelle, et l'éternité est égale pour tous. La diversité des mérites établira sans aucun doute une diversité de gloire; la vie éternelle cependant, considérée en elle-même, ne saurait être inégale pour personne. Il n'y a ni plus ni moins de longueur dans ce qui est également éternel ; ce qui n'a pas de fin n'en a ni pour toi ni pour moi. Mais la chasteté conjugale brillera d'une autre manière que la pureté des vierges, et la récompense des bonnes œuvres paraîtra autrement que la couronne du martyre. La forme sera diverse; mais en ce qui concerne l'éternelle durée, l'un n'aura pas plus que l'autre; puisque tous vivent sans fin, quoique chacun avec la gloire qui lui est propre, et cette vie sans fin est le denier de l'éternelle vie.

Ainsi donc celui qui l'a reçu plus tard ne doit pas murmurer contre celui qui l'a reçu plutôt. On rend à l'un ce qui lui est dû, on fait un don à l'autre et pour tous deux le don a le même objet.

7. Il y a aussi dans la vie présente quelque chose d'analogue, et sans préjudice à l'interprétation qui nous montre Abel et ses contemporains appelés à la première heure, Abraham et les siens appelés à la troisième, à la sixième Moïse, Aaron et les autres justes de cette époque, à la neuvième les Prophètes et les justes de ce temps, à la onzième, c'est-à-dire à la dernière époque du monde, tous les Chrétiens; sans préjudice donc à cette interprétation, la même parabole peut s'appliquer aussi à notre vie actuelle. A la première heure paraissent appelés ceux qui deviennent chrétiens au sortir du sein maternel ; les enfants à la troisième ; à la sixième les jeunes gens ; ceux qui ont passé l'âge mûr à la neuvième, et à la onzième seulement les vieillards entièrement épuisés : tous néanmoins recevront le même denier de la vie éternelle.

8. Mais observez et comprenez, mes frères, que personne ne doit différer de se rendre à la vigne, sous prétexte qu'à quelque moment qu'il y vienne, il est sûr de recevoir ce denier mystérieux. Il est sûr que ce denier lui est offert ; mais lui ordonne-t-on d'ajourner ? Quand le Père de famille sortait pour chercher des ouvriers, est-ce que ceux-ci différèrent ? Ceux qu'il appela à la troisième heure, par exemple, lui répondirent-ils : Attendez, nous n'irons qu'à la sixième? Ceux qu'il trouva à la sixième lui dirent-ils : Nous irons à la neuvième ? Et ceux de la neuvième reprirent-ils : A la onzième seulement nous irons ? Puisqu'il doit donner à tous le même denier, pourquoi nous fatiguer plus longtemps ?

Dieu a déterminé dans son conseil, ce qu'il doit donner et ce qu'il doit faire ; pour toi, viens quand il t'appelle. Oui, la même récompense est assurée à tous; mais le moment de se rendre au travail est singulièrement décisif. Faisons une supposition. On appelle à la sixième heure ces jeunes gens dont l'ardeur est aussi bouillante que la chaleur au milieu du jour; s'ils répondaient : Attendez ; l'Évangile nous apprend que tous nous recevrons une même récompense, nous irons donc à la onzième heure, quand nous serons parvenus à la vieillesse ; pourquoi tant tra-

vailler, puisqu'il n'est pas question de recevoir davantage? On leur dirait sans aucun doute : Tu refuses le travail ; sans savoir si tu arriveras à la vieillesse? On t'appelle à la sixième heure, viens. Le Père de famille t'a promis le denier, lors même que tu ne viendrais qu'à la onzième heure ; mais personne ne t'a assuré que tu vivrais une heure encore; je ne dis pas, que tu vivrais jusqu'à onze heure, mais jusqu'à sept. Et sûr de la récompense mais incertain de la vie, tu remets à plus tard l'invitation qui t'est faite! Ah! prends garde de perdre en différant ainsi ce que t'assure la divine promesse.

On peut parler ainsi, soit à la première enfance appelée à la première heure; soit à la seconde, invitée à la troisième; soit à la jeunesse, qui a toute la chaleur de la sixième ; à l'extrême vieillesse on peut donc dire avec bien plus de raison encore : Il est onze heures, et tu restes dans l'oisiveté? et tu hésites de venir?

9. Le Père de famille ne serait-il pas sorti pour t'inviter? Mais s'il n'est pas sorti, comment parlons-nous? Car nous sommes les serviteurs de la maison, et c'est nous qu'il envoie chercher des ouvriers. Pourquoi rester là? Tu es au terme de tes ans; hâte-toi de mériter le denier.

En effet, le Père de famille sort quand il se fait connaître. N'est-il pas vrai que celui qui reste dans sa demeure n'est pas vu de ceux qui sont dehors; et que ceux-ci le voient quand il en sort? Ainsi le Christ semble rester dans son sanctuaire lorsqu'on ne le connaît pas; mais il le quitte pour louer des ouvriers, lorqu'on commence à le connaître, puisqu'il passe en quelque sorte du connu à l'inconnu. Or il est connu maintenant, on le prêche partout, et tout sous le ciel publie sa gloire. Il fut pour les Juifs un objet de dérisions et de blâmes ; on le vit, au milieu d'eux, humble et couvert de mépris; il cachait alors sa majesté et montrait la faiblesse humaine ; et l'on outrageait ce que l'on voyait, sans connaître ce qu'il tenait dans le mystère. « S'ils l'avaient connu, ils n'auraient point crucifié « le Seigneur de la gloire [1]. » Aujourd'hui qu'il trône au ciel, peut-on le dédaigner comme il fut dédaigné quand il était suspendu à une croix! Ses bourreaux secouaient la tête, et debout devant sa croix, allant à lui comme au fruit qu'y avait attaché leur cruauté barbare, ils lui disaient pour l'outrager : « S'il est le Fils de Dieu, qu'il des« cende de la croix. Il a sauvé les autres et il « ne peut se sauver lui-même? Qu'il descende « de la croix, et nous croyons en lui [1]. » Il n'en descendait point, parcequ'il restait caché. S'il put sortir vivant du sépulcre, il pouvait bien plus facilement descendre de la croix. Mais pour notre instruction il souffrait avec patience, ajournait l'exercice de sa puissance et il resta méconnu. C'est qu'alors il ne sortait point pour louer des ouvriers, il ne sortait point, ne se manifestait point. Trois jours après, il ressuscita, se montra à ses disciples, monta au ciel, et le cinquantième jour après sa résurrection, le dixième qui suivit son ascension, il envoya l'Esprit-Saint. Dans un seul cénacle se trouvaient réunies cent vingt personnes; l'Esprit-Saint les remplit toutes [2]; et comblés de ses dons, ces hommes se mirent à parler les langues de tous les peuples. C'était l'invitation qui se faisait, le Père de famille qui allait chercher des ouvriers. Tous alors commencèrent à connaître la puissance de la vérité. On voyait un seul et même homme parler toutes les langues, et aujourd'hui encore l'unité, qui fait de l'Eglise comme un seul homme, les parle toutes. En quelle langue ne s'exprime pas la religion chrétienne? A quelles extrémités du monde n'est-elle point parvenue? Il n'est plus personne qui se dérobe à la chaleur de ses rayons [3]; et ce vieillard parvenu à la onzième heure diffère encore!

10. C'est donc une chose évidente, mes frères, et entièrement indubitable, croyez-la, soyez-en bien sûrs : lorsque renonçant à une vie inutile ou profondément corrompue, un homme se convertit à la foi chrétienne, Jésus-Christ notre Dieu lui remet tous ses anciens péchés, et effaçant en quelque sorte toutes ses dettes, il fait avec lui comme table rase. Tout lui est pardonné, et personne ne doit craindre qu'il reste quoique ce soit sans l'être. Mais aussi personne ne doit se laisser aller à une sécurité funeste. Une espérance téméraire tue l'âme aussi bien que le désespoir. Un mot sur ces deux vices.

Comme une saine et légitime espérance contribue au salut, ainsi nous abuse une espérance déréglée. Comprenez d'abord comment on est victime du désespoir.

Il est des hommes qui en réfléchissant au mal qu'ils ont fait, estiment le pardon impossible, et en regardant le pardon comme impossible, ils laissent aller leur âme, ils périssent de désespoir et disent en eux-mêmes : Nous n'avons plus d'espérance; il est impossible qu'on nous remette ou qu'on nous pardonne tant de péchés commis

[1] I Cor. II, 8.

[1] Matth. XXVII, 39-43 — [2] Act. I, 15. — [3] Ps. XVIII, 7.

par nous; pourquoi, alors, ne pas satisfaire nos passions? Sans récompense à attendre dans l'avenir, jouissons au moins de tous les plaisirs du temps présent. Faisons ce qui nous convient, fût-il défendu, afin de goûter au moins quelques délices passagères, puisque nous n'en méritons point d'éternelles. Le désespoir les fait ainsi périr, soit avant d'être parvenu complètement à la foi, soit après que devenus chrétiens ils sont tombés dans quelques fautes ou dans quelques crimes attirés par leur négligence.

Devant eux se présente le Maître de la vigne, et pendant que livrés au désespoir ils lui tournent le dos, il les appelle, il frappe et crie par la bouche du prophète Ezéchiel : « En quelque « jour qu'un homme renonce à ses désordres, « j'oublierai toutes ses iniquités [1]. » En entendant ces paroles et en y ajoutant foi, ils se sauvent de leur désespoir et se relèvent au dessus du sombre et profond abîme où ils étaient plongés.

11. Ils ont miantenant à craindre de tomber dans un autre précipice et de mourir d'une espérance déréglée après avoir résisté à la mort du désespoir. Leurs pensées deviennent bien différentes, mais non moins pernicieuses; ils disent donc de nouveau en eux-mêmes : S'il est vrai qu'en quelque jour que je renonce à mes désordres, la miséricorde de Dieu doive oublier mes iniquités, ainsi que me l'a promis par le bouche du Prophète son infaillible véracité, pourquoi me convertir aujourd'hui et non pas demain? Pourquoi aujourd'hui et non pas demain? Qu'aujourd'hui se passe comme s'est passé hier, qu'il se jette dans la débauche, se plonge dans le gouffre des passions, se roule dans les plaisirs qui donnent la mort : je me convertirai demain et ce sera fini. — Qu'est-ce qui sera fini? — Le cours de mes iniquités. — C'est bien, sois heureux de ce que demain auront fini tes iniquités. Et si avant le jour de demain tu avais fini toi-même? J'en conviens, tu as raison de te réjouir en voyant que Dieu a promis de te pardonner tes fautes lorsque tu te convertirais; mais personne ne t'a promis d'aller jusqu'à demain. Peut-être cependant un astrologue t'a-t-il donné cette assurance, mais un astrologue, ce n'est pas Dieu! Combien ont été trompés par les astrologues et ont perdu quand ils comptaient gagner!

Devant ces malheureux, livrés à un fol espoir, se présente aussi le Père de famille. En s'adressant aux premiers qui s'étaient malheureusement abandonnés au désespoir et y avaient rencontré leur perte, il les a rappelés à l'espérance; et en paraissant devant les seconds qui cherchent aussi la mort dans une espérance déréglée, il leur dit par l'organe d'un autre livre sacré : « Ne tarde pas de te convertir au Seigneur. » Il a dit aux uns : « En quelque jour que l'impie « renonce à ses désordres, j'oublierai toutes ses « iniquités; » et il les a sauvés du découragement où ils s'étaient laissés aller pour leur perte, désespérant complètement du pardon; et en s'avançant vers les autres, qui cherchent leur ruine dans la présomption et le délai, il leur dit d'un air de réprimande : « Ne tarde pas de te convertir « au Seigneur, et ne diffère pas de jour en jour; « car sa colère éclatera soudain, et au jour de « la vengeance il te perdra [1]. » Ainsi ne remets pas et ne ferme pas la porte, ouverte devant toi. C'est l'auteur même du pardon qui t'ouvre cette porte; que tardes-tu? Tu devrais être comblé de joie si tu frappais et qu'il t'ouvrît enfin; tu ne frappes pas, il l'ouvre, et tu restes dehors? N'hésite donc pas. L'Ecriture dit quelque part, à propos des œuvres de miséricorde : « Ne réponds pas : Va et reviens, de- « main je te donnerai; quand à l'instant même « tu peux rendre service [2]; » tu ignores en effet ce qui peut arriver le lendemain. Tu connais ce commandement, de ne pas ajourner la miséricorde envers autrui, et en différant tu te montres cruel envers toi-même? Tu ne dois mettre aucun retard lorsqu'il s'agit de donner du pain, et tu en mets lorsqu'il s'agit de recevoir ton pardon? Si tu n'ajournes point ta pitié pour autrui, prends aussi, pour plaire à Dieu, compassion de ton âme [3]. Fais aussi l'aumône à cette âme, non pas précisément en lui donnant, mais en ne repoussant pas la main qui lui donne.

12. Ce qui fait quelquefois le grand malheur de beaucoup d'hommes, c'est qu'ils craignent de déplaire à d'autres hommes. Il y a de grandes ressources dans les bons amis pour le bien, et dans les mauvais pour le mal. Aussi pour nous engager à mépriser, en vue de notre salut, l'amitié des puissants, le Seigneur n'a pas fait son choix parmi les sénateurs, mais parmi les pêcheurs. Quel témoignage de miséricorde dans l'auteur de notre être! Il savait qu'en choisissant le sénateur, il le porterait à dire : C'est ma dignité qui est préférée; que s'il choisissait d'abord des riches, les riches diraient : à ma fortune la pré-

[1] Ezéc. XVIII, 21, 22.

[1] Eccli. V, 8, 9. — [2] Prov. III, 28. — [3] Eccli. XXX, 24.

férence; que si son choix tombait d'abord sur l'Empereur, celui-ci dirait : on a égard à ma puissance; et que de même, s'il appelait en premier lieu des orateurs ou des philosophes, l'orateur dirait : voilà le fruit de mon éloquence; et le philosophe : voilà le mérite de ma sagesse.

Remettons à plus tard ces orgueilleux, dit alors le Sauveur, en eux quelle enflure! Il ne faut pas confondre l'enflure avec la grandeur. L'une et l'autre occupent beaucoup de place, mais elles ne sont pas également saines. Qu'on ajourne donc ces orgueilleux; il faut, pour les guérir, leur donner plus de consistance. A moi d'abord ce pêcheur, dit Jésus. Viens, pauvre, suis-moi. Tu n'as rien, tu ne sais rien, suis-moi. Suis-moi, pauvre ignorant; il n'y a rien en toi qui effraie, mais il y a beaucoup à remplir. La source est abondante, qu'on y présente ce vaisseau vide. Le pêcheur alors abandonna ses filets, le pêcheur reçut sa grâce et il devint un orateur divin. Voilà l'ouvrage de Dieu, et l'Apôtre en parle en ces termes : « Dieu a choisi ce qui est faible « pour confondre ce qui est fort; Dieu a choisi « ce qui est vil et ce qui n'est pas, comme s'il « était, afin de détruire les choses qui sont [1]. » Aujourd'hui enfin, pendant qu'on lit ce qu'ont écrit ces pêcheurs, on voit se soumettre les épaules des orateurs. Ah! qu'on se débarrasse de tous ces vents stériles; qu'on se débarrasse de cette fumée qui s'évanouit en montant; que pour se sauver on foule aux pieds tout cela.

13. Supposons qu'il y ait dans une ville un malade et en même temps un fort habile médecin, ennemi des amis puissants du malade; supposons que quelqu'un soit atteint dans une ville d'une maladie dangereuse et qu'il y ait dans cette même ville un médecin fort habile, mais ennemi, comme je l'ai remarqué, des amis puissants du malade; supposons que ceux-ci disent à leur ami : N'emploie pas ce médecin, il ne sait rien; supposons que ce ne soit pas le jugement, mais l'envie qui leur dicte ce langage : ce malade, pour recouvrer la santé, n'enverrait-il pas promener ces vains propos de ses puissants amis, et pour vivre quelques jours de plus ne recourrait-il pas, au risque de les offenser, et pour se délivrer de son mal, à celui que l'opinion lui a représenté comme le plus capable?

Le genre humain est aujourd'hui malade, non du corps mais de l'âme. Je vois ce grand malade gisant dans tout l'univers, de l'Orient à l'Occident, et pour te guérir un médecin tout-puissant est descendu du ciel. Pour approcher en quelque sorte du lit du malade, il s'est abaissé jusqu'à prendre une chair mortelle. Il donne des avis salutaires : les uns le méprisent et ceux qui l'écoutent sont guéris. Ceux qui le méprisent sont ces amis puissants qui répètent : Il ne sait rien. Ah! s'il ne savait rien, il ne remplirait pas le monde de sa puissance. Ah! s'il ne savait rien, il n'existerait pas avant de s'être montré parmi nous. Ah! s'il ne savait rien, il n'aurait pas envoyé devant lui les Prophètes. Et ne voyons-nous pas aujourd'hui l'accomplissement de ce qu'ils ont prédit? Ce médecin, en accomplissant leurs promesses, ne témoigne-t-il pas de la puissance de son art? N'est-il pas vrai que dans tout l'univers succombent de funestes erreurs et que les châtiments qui pèsent sur le monde en abattent les passions? Que nul ne dise : Le monde autrefois était meilleur qu'aujourd'hui: et depuis que ce médecin commence à y exercer, nous y voyons une multitude de choses affreuses. Ne t'en étonne pas. Si, près du médecin, le sang ne paraissait pas, c'est qu'il n'avait pas entrepris encore la guérison du malade. A ce spectacle donc, renonce aux vaines délices et cours au médecin; voici le temps de se guérir et non de s'abandonner à la volupté.

14. Soignons-nous donc, mes frères. Si nous ne connaissons pas encore le mérite du médecin, ne nous emportons pas contre lui comme des furieux, et comme des léthargiques ne nous en éloignons pas. Beaucoup en effet se sont perdus en s'emportant contre lui, et beaucoup en s'endormant. Appelons furieux ceux qui ne s'endorment pas mais s'emportent, et léthargiques ceux qui se laissent accabler sous un sommeil de plomb. Combien d'hommes sont ainsi malades! Les uns voudraient frapper sur ce médecin, et comme il est au ciel sur son trône, ils persécutent sur la terre ses membres ou les fidèles. Il sait guérir cette espèce de malades; beaucoup d'entre eux se sont convertis, et d'ennemis, ils sont devenus ses amis, de persécuteurs, les prédicateurs de son nom. Tels étaient les Juifs acharnés contre sa personne pendant qu'il vivait sur cette terre; il guérit ces furieux et c'est pour eux qu'il pria du haut de la croix : « Mon « Père, dit-il, pardonnez-leur, car ils ne savent ce « qu'ils font [1]. » Dans beaucoup donc d'entre eux la fureur se calma, comme une agitation

[1] I Cor. I, 27, 28.

[1] Luc, XXIII, 34.

phrénétique qui s'arrête, et ils reconnurent Dieu, ils reconnurent le Christ. Lorsqu'après l'ascension il envoya l'Esprit-Saint, ils s'attachèrent à Celui qu'ils avaient crucifié et ils burent avec foi, dans son sacrement, le sang qu'ils avaient répandu dans leur fureur.

15. Nous ne manquons pas d'exemples. Le Sauveur était déjà assis dans le ciel, et Saul persécutait ses membres; il les persécutait avec une fureur de phrénétique, un aveuglement étrange, une passion sans bornes. « Saul, Saul, pour« quoi me persécutes-tu? » Ces seuls mots descendus du ciel abattirent ce furieux, le guérirent et le relevèrent : le persécuteur était mort et un ardent prédicateur venait de recevoir la vie [1].

Beaucoup de léthargiques guérissent aussi. Ce sont ces malades qui sans s'emporter contre le Christ ni faire de mal aux Chrétiens, diffèrent leur conversion avec une sorte de langueur qui se révèle dans des paroles d'assoupissement; ils sont indolents à ouvrir les yeux à la lumière, et on leur devient importun en cherchant à les éveiller. Laisse-moi, dit ce léthargique dans sa langueur, je t'en conjure, laisse-moi. — Pourquoi? — Je veux dormir. — Mais ce sommeil te fera mourir. — Et, par attrait pour le sommeil : Je veux mourir, répond-il. — Et moi je ne le veux pas, reprend plus haut la charité.

[1] Act. IX, 4.

Il n'est pas rare de voir un fils donner ces témoignages d'affection à son père déjà vieux, et dont la mort viendra dans quelques jours, puisqu'il est au terme de sa carrière. Ce père est en léthargie, le fils apprend du médecin que telle est la maladie qui accable son père; le médecin lui dit même : Réveille-le et si tu veux prolonger sa vie, ne le laisse pas dormir. Voyez ce jeune homme près du vieillard : il le secoue, il le pince, il le pique, son affection le tourmente, il ne veut pas le laisser mourir si vite quoique la vieillesse doive le lui enlever bientôt : et s'il parvient à le rappeller à la vie, ce jeune homme est heureux de passer quelques jours encore avec ce père qui doit lui laisser sa place.

Avec combien plus de charité ne devons-nous pas importuner nos amis, puisqu'il s'agit de vivre avec eux, non pas quelques jours dans ce monde, mais éternellement dans le sein de Dieu! Qu'ils nous aiment donc, qu'ils fassent ce que nous leur disons et qu'ils cultivent celui que nous cultivons afin de recevoir aussi ce que nous espérons.

Tournons-nous vers le Seigneur, etc. [1].

[1] Serm. 1.

SERMON LXXXVIII.

L'AVEUGLEMENT SPIRITUEL [1].

ANALYSE. — Pour nous amener à la foi et nous guérir de nos maux, le Christ a dû faire pendant sa vie des miracles corporels. Il fait aujourd'hui beaucoup plus de miracles dans l'ordre spirituel et toute notre occupation doit être d'obtenir qu'il daigne nous guérir en particuliers de notre aveuglement spirituel. Afin de savoir comment peut s'opérer cette guérison, étudions les circonstances de la guérison des deux aveugles de Jéricho. — Jésus passait quand ils eurent recours à lui, il fallait aussi, pour se mettre à notre portée, qu'il fit des choses transitoires, c'est-à-dire des actions humaines. Ces aveugles à guérir étaient au nombre de deux : Jésus avait à agir également sur deux peuples distincts, les Juifs et les Gentils. Les aveugles crient vers le Sauveur : nous devons crier, nous, par nos bonnes actions. La foule les empêche, mais ils n'en crient pas moins : la foule, même des chrétiens censure aussi la vie qui veut devenir sainte ; il faut dédaigner ce blâme. Jésus s'arrête devant les aveugles et cet arrêt figure sa divinité toujours immuable et éternelle, c'est aussi à elle qu'il faut nous attacher pour obtenir de pouvoir contempler cette lumière dont l'éclat tourmente l'œil malade. Courage! En persévérant dans le bien on obtiendra même les éloges de ceux qui ont commencé par critiquer. Il y aura toujours dans le monde des bons et des méchants. S'il est dit aux bons de se séparer des méchants, ce n'est pas comme l'entendent les Donatistes, qu'il faille les quitter corporellement. On doit ne pas consentir au mal qu'ils font, les en reprendre, les en reprendre avec humilité. Est-ce que les prophètes se sont jamais séparés extérieurement du peuple dont ils censuraient les désordres?

1. Votre sainteté connaît parfaitement, comme nous, que notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ est notre médecin pour le salut éternel, et que s'il s'est revêtu des infirmités de notre nature, c'est pour empêcher les nôtres de durer toujours. Il a pris un corps mortel afin de tuer la mort; « et quoiqu'il ait été crucifié selon « notre faiblesse, il vit néanmoins par la puis« sance de Dieu [1], » ainsi que s'exprime l'Apôtre. Le même Apôtre dit aussi « qu'il ne meurt

[1] Matt. XX, 30-34.

[1] II Cor. XIII, 4.

« plus et que la mort n'aura plus sur lui d'em« pire [1]. » Votre foi connaît parfaitement ces vérités.

Donc aussi nous devons savoir que tous les miracles qu'il a faits sur les corps ont pour but de nous instruire et de nous faire parvenir à ce qui ne passe pas, à ce qui n'aura jamais de fin. Il a rendu les yeux aux aveugles, et la mort devait encore les leur fermer ; il a ressuscité Lazare, et Lazare devait encore mourir. Tout ce qu'il a fait pour la guérison des corps ne tendait pas à les rendre immortels, quoique néanmoins il doive finir par assurer aux corps mêmes une éternelle santé : mais comme on ne croyait pas aux invisibles réalités, il a voulu, par le moyen d'actions visibles et passagères, élever la foi vers les choses invisibles.

2. Que nul donc, mes frères, ne s'avise de dire que Notre-Seigneur Jésus-Christ ne fait maintenant rien de semblable, et que pour ce motif les premiers temps de l'Eglise étaient préférables à ceux-ci. Notre-Seigneur lui-même ne préfère-t-il pas quelque part ceux qui croient sans avoir vu à ceux qui croient parce qu'ils voient ? Telle était durant sa vie la faiblesse chancelante de ses disciples que non contents de l'avoir vu ressuscité, ils voulaient encore, pour croire à sa résurrection, le toucher de leurs mains. Le témoignage de leurs yeux ne leur suffisait pas, ils voulaient de plus palper son corps sacré et toucher les cicatrices encore fraîches de ses blessures : et ce n'est qu'après s'être assuré par lui-même de la réalité de ces cicatrices, que l'apôtre incrédule s'écria : « Mon Seigneur et mon « Dieu ! »

Ainsi les traces de ses plaies le révélaient et il avait guéri toutes les blessures d'autrui. Ne pouvait-il ressusciter sans ces marques sanglantes ? Ah ! c'est qu'il voyait, dans le cœur de ses disciples, des plaies qu'il voulait fermer en conservant les cicatrices de son corps. Et quand Thomas eut enfin confessé sa foi en s'écriant : « Mon « Seigneur et mon Dieu ! C'est pour m'avoir vu, « dit le Seigneur, que tu as cru : heureux ceux qui « croient sans voir [2]. » N'est-ce pas nous, mes frères, que regardent ces dernières paroles ? N'est-ce pas nous et ceux qui nous suivront ? Peu de temps en effet après qu'il se fut dérobé aux regards mortels pour affermir la foi dans les cœurs, ceux qui crurent en lui le firent sans avoir vu, et le mérite de leur foi fut considérable, et afin d'acquérir cette foi ils approchèrent de lui leur cœur pour l'aimer et non la main pour le toucher.

3. Les œuvres miraculeuses du Sauveur étaient donc une invitation à la foi. Cette foi brille aujourd'hui dans l'Eglise répandue par tout l'univers ; y produisant ces guérisons d'un ordre plus élevé qu'il avait en vue quand il ne dédaignait point de s'abaisser à des guérisons moins considérables. Car autant l'âme l'emporte sur le corps, autant la santé spirituelle est préférable à la santé corporelle. Si maintenant le corps d'un aveugle n'ouvre pas les yeux sous la main puissante du Seigneur ; combien de cœurs non moins aveugles ouvrent les yeux à sa parole ! Si l'on ne voit pas aujourd'hui ressusciter un cadavre, de nouveau destiné à la mort ; combien ressuscitent d'âmes ensevelies dans un cadavre vivant ! Si les oreilles d'un sourd ne s'ouvrent pas aujourd'hui ; combien de cœurs fermés s'épanouissent à l'action pénétrante de la parole de Dieu, et passent de l'incrédulité à la foi, du désordre à une vie réglée, de l'insubordination à l'obéissance !

Un tel est devenu croyant, disons-nous ; et nous sommes dans l'admiration, car il est du nombre de ceux dont nous connaissions la dureté. Mais pourquoi t'étonner de sa foi, de son innocence et de sa fidélité à Dieu ? N'est-ce point parce que tu vois éclairé celui que tu savais aveugle, vivant celui que tu savais mort ; n'est-ce pas aussi parce que ce sourd entend ? Considérez en effet ces autres morts dont parlait le Seigneur, quand à un jeune homme qui différait de le suivre afin de pouvoir ensevelir son père, il répondait : « Laisse les morts ensevelir leurs « morts [1]. » Pour ensevelir les morts il ne faut pas assurément être mort soi-même ; comment un cadavre pourrait-il ensevelir un cadavre ? Le Sauveur néanmoins suppose que des morts peuvent ensevelir : comment sont-ils morts, si ce n'est spirituellement ? De même en effet qu'on voit souvent, dans une maison où rien ne manque, le maître de la maison étendu sans vie ; ainsi est-il beaucoup d'hommes dont le corps est sain et dont l'âme est morte. Ce sont ces morts que cherche à réveiller l'Apôtre quand il dit : « Toi qui « dors, lève-toi ; lève-toi d'entre les morts et le « Christ t'éclairera [2]. » Il l'éclairera en le ressuscitant ; car c'est sa voix que fait retentir l'Apôtre aux oreilles du mort : « Toi qui dors, lève-toi. » Ce mort en ressuscitant ouvrira les yeux à la

[1] Rom. VI, 9. — [2] Jean XX, 25-29.

[1] Matt. VIII, 22. — [2] Ephes. V, 14.

lumière. Combien aussi le Seigneur ne voyait-il pas de sourds devant lui lorsqu'il disait : « En-« tende, celui qui a des oreilles pour entendre [1]. » Eh ! qui donc était alors sans oreilles devant lui ? Il demandait, par conséquent, l'attention de l'oreille intérieure.

4. De quels yeux parlait-il aussi en s'adressant à des hommes qui corporellement n'étaient pas aveugles ? « Seigneur, lui disait Philippe, montrez-« nous votre Père et cela nous suffit. » Ah ! il avait bien raison de dire que la vue du Père pourrait nous suffire ! Comment toutefois le Père lui aurait-il suffi, puisque l'Egal du Père ne lui suffisait point ? Pourquoi ? Parce qu'il ne le voyait pas. Et pourquoi ne le voyait-il pas ? C'est que l'œil qui aurait pu le lui découvrir n'était pas encore suffisamment guéri. Il voyait dans l'humanité du Seigneur ce qui se révélait aux yeux du corps, ce que voyaient en lui, non-seulement les fidèles disciples, mais encore les Juifs ses bourreaux. Mais Jésus demandait qu'on le vît autrement, il cherchait d'autres regards. Aussi après avoir entendu ces mots : « Montrez-nous votre « Père et cela nous suffit ; » il répondit : « Je « suis depuis si longtemps avec vous, et vous ne « me connaissez pas ? Philippe, celui qui me voit, « voit aussi mon Père. » Afin donc de guérir les yeux de la foi, il adresse à la foi des avertissements qui pourront la mettre en état d'arriver à la claire vue. Car pour détourner de Philippe l'idée qu'il y a en Dieu ce qu'il voyait dans le corps de Jésus-Christ Notre-Seigneur, il ajouta aussitôt : « Ne crois-tu pas que je suis dans mon Père et « que mon Père est en moi [2]. »

Il avait dit auparavant : « En me voyant on voit « mon Père ; » mais l'œil de Philippe n'était pas encore en état de voir le Père, ni par conséquent de voir le Fils égal au Père ; et le regard de son âme étant malade encore et incapable de fixer une si vive lumière, le Seigneur entreprenait de le guérir et de le fortifier en y appliquant le remède et le collyre de la foi. Dans ce but il disait : « Ne crois-tu pas que je suis dans mon « Père et que mon Père est en moi ? »

Ainsi donc, si l'on est incapable encore de contempler ce que le Seigneur doit mettre à découvert, au lieu de chercher d'abord à voir pour croire, il faut s'appliquer à croire et à guérir par ce moyen l'œil qui permettra de voir. Le regard corporel ne voyait dans le Sauveur que sa nature d'esclave. Egal à Dieu sans avoir rien usurpé, s'il avait pu être considéré dans cette égalité même par les hommes qu'il venait guérir, quel besoin aurait-il eu de s'anéantir et de prendre cette nature de serviteur [1] ?

Mais incapables de voir Dieu nous pouvions voir l'homme ; c'est pourquoi celui qui était Dieu s'est fait homme, afin que ce qu'on voyait en lui mît en état de voir ce qu'on n'y voyait pas. Aussi bien dit-il ailleurs : « Heureux ceux qui ont le cœur « pur, car ils verront Dieu [2]. »

Philippe aurait pu répondre sans doute : Mais je vous vois, Seigneur ; le Père est-il donc comme ce que je vois en vous ? Pourquoi alors avez-vous dit : « Qui me voit, voit aussi mon Père ? » Avant donc que Philippe fît cette réponse ou même en eut l'idée, le Sauveur après avoir dit : « Qui me voit voit, aussi mon Père, » ajouta incontinent : « Ne crois-tu pas que je suis dans « mon Père et que mon Père est en moi ? » L'œil intérieur de l'Apôtre ne pouvait voir ni le Père, ni le Fils égal au Père, et pour l'en rendre capable il fallait le laver avec l'eau de la foi.

Toi donc aussi, afin de voir un jour ce dont tu es incapable aujourd'hui, crois ce que tu ne vois pas encore. Pour arriver à la claire vue, marche par la foi ; car si la foi ne nous soutient sur la route, la claire vue ne fera pas notre bonheur dans la patrie. « Tant que nous sommes dans ce « corps, dit en effet l'Apôtre, nous voyageons « loin du Seigneur : » et pour expliquer comment nous voyageons loin du Seigneur, tout croyants que nous sommes, il ajoute aussitôt : « Car c'est « par la foi que nous marchons et non par la « claire vue [3]. »

5. Aussi, mes frères, toute notre application durant cette vie doit être de nous mettre en état de voir Dieu, en guérissant l'œil du cœur. Tel est le but qu'on se propose dans la célébration des saints mystères, dans la prédication de la parole de Dieu, dans les exhortations morales, c'est-à-dire dans les exhortations adressées par l'Eglise pour porter à l'amendement des mœurs, à la correction des convoitises charnelles et pour déterminer à renoncer au siècle non-seulement de vive voix, mais aussi par le changement de la vie ; tout le dessein que poursuivent les divines Lettres est de purifier notre intérieur de tout ce qui nous empêche d'arriver à contempler Dieu. L'œil du corps est destiné à voir cette lumière sensible, lumière céleste sans doute, mais pourtant matérielle et sensible ; l'œil est destiné à voir cette

[1] Matt. XI, 15. — [2] Jean, XIV, 8-10.

Philip. II, 6, 7. — — [2] Matt, V, 8. — [3] II Cor. V, 6, 7.

lumière, non seulement l'œil des hommes, mais encore l'œil des plus vils animaux, c'est bien pour cela qu'il est formé. Si néanmoins on y jette ou s'il y tombe quelque chose qui l'obscurcisse, il devient étranger à la lumière. La lumière en vain l'environne et se presse autour de lui ; il s'en détourne, il en est comme séparé. Non-seulement il y devient alors étranger, il y trouve même un supplice ; et pourtant il a été formé pour la contempler. C'est ainsi qu'une fois obscurci et blessé, l'œil du cœur se détourne de la lumière de justice, sans oser, sans pouvoir même la considérer.

6. Qu'est-ce qui trouble l'œil du cœur ? Cet œil est troublé, fermé, éteint par la cupidité, l'avarice, l'injustice, l'amour du siècle : et quand il est blessé, comme on court au médecin, comme on s'empresse de le faire ouvrir, nettoyer et guérir afin de pouvoir jouir encore de la lumière ! Qu'une petite paille vienne à y tomber, plus de repos, on court et on s'empresse. C'est Dieu assurément qui a fait ce soleil que nous cherchons à voir quand nous n'avons pas les yeux malades. L'auteur de cet astre est donc beaucoup plus brillant ; mais sa splendeur, destinée à l'œil de l'âme, n'est pas de même nature que l'éclat du soleil. Cette divine lumière est l'éternelle sagesse.

O homme ! Dieu t'a fait à son image. Quoi ! il t'a fait à son image, et en t'accordant de voir ce soleil qu'il a fait, il ne te donnerait point de le voir, lui, l'auteur de ton être ? Non, il ne t'a pas refusé non plus ce pouvoir, il t'a donné l'un et l'autre. Hélas ! néanmoins, autant tu tiens à tes yeux extérieurs, autant tu négliges le regard intérieur il est en toi flétri et blessé ; et c'est pour toi un supplice que ton Créateur veuille se montrer : oui c'est un supplice pour ton œil avant d'être pansé et guéri. Après avoir péché dans le paradis même, Adam ne se cacha-t-il pas loin de la face de Dieu ? Ah ! quand il avait le cœur et la conscience pure, la présence de Dieu faisait son bonheur. Mais quand le péché eut flétri son œil intérieur, il se mit à redouter la lumière divine, s'enfonçant dans les ténèbres et dans l'épaisseur des bois, transfuge de la vérité et passionné pour les ombres.

7. Conclusion, mes frères : puisque c'est de lui que nous descendons, puisque, d'après l'Apôtre, « tous meurent en Adam [1] ; » tous étant en effet issus de deux premiers parents ; si nous avons refusé d'obéir au médecin pour nous préserver du mal, obéissons-lui pour en être délivrés. Quand nous avions la santé, il nous a donné des conseils, il nous a fait des prescriptions pour pouvoir nous passer de lui. « Le médecin, dit le Seigneur, n'est « pas nécessaire à ceux qui se portent bien, mais « à ceux qui sont malades [1]. » Avant de tomber malades, nous avons dédaigné ses conseils, et une douloureuse expérience nous a fait sentir combien ce mépris tournait à notre malheur. Maintenant donc nous sommes malades, nous souffrons, nous sommes sur un lit de douleur : mais pas de désespoir.

Nous ne pouvions aller au médecin ; il a daigné venir à nous. Avant d'être malades nous l'avions méprisé ; lui ne nous a pas méprisés dans notre malheur, et il a fait de nouvelles prescriptions à cet infirme qui n'avait pas tenu compte des premières, destinées à le préserver de l'infirmité. Ne semble-t-il pas qu'il lui tient ce langage ! Tu sens certainement aujourd'hui combien j'avais raison de te dire : Ne touche pas à cela. Ah ! guéris donc enfin et reviens à la vie. Je me charge de ton mal : prends cette coupe. Elle est amère ; mais c'est toi qui as rendu si difficiles ces préceptes, qui étaient si doux quand je te les ai donnés et que tu avais la santé. Tu les as foulés aux pieds et tu es tombé malade ; et maintenant tu ne saurais guérir sans boire cette coupe amère, cette coupe des épreuves, car cette vie en est pleine, cette coupe d'afflictions, d'angoisses et de douleurs. Bois donc, poursuit-il, bois pour recouvrer la vie. Et pour détourner le malade de lui répondre : Je ne le puis, j'en suis incapable, je ne boirai point ; pour l'engager à boire sans hésitation, ce Médecin compatissant a bu le premier tout en jouissant d'une pleine santé.

Qu'y a-t-il, en effet, qu'y a-t-il d'amer en cette coupe qu'il ne l'ait bu ? Est-ce l'outrage ? Mais n'est-il pas le premier qui en chassant les démons ait entendu crier qu'il était possédé par le démon [2], et qu'il les chassait au nom de Béelzébud [3] ? De là vient qu'il disait à ses malades, pour les consoler : « S'ils ont appelé Beelzébud le « père de famille, combien plus ceux de sa « maison [4] ? » Est-ce la souffrance qui est amère ? Mais il a été enchaîné, et flagellé, et cloué à la croix. Est-ce la mort ? Il est mort aussi. Est-ce un genre particulier de mort que redoute notre faiblesse ? Rien alors n'était plus ignominieux que la mort de la croix ; et ce n'est pas sans raison que pour célébrer son obéissance l'Apôtre faisait cette remarque : « Il s'est montré obéis-

[1] I Cor. XV, 22.

[1] Matt. IX, 12. — [2] Luc. VII, 33. — [3] Ibid. XI, 15. — [4] Matt. X, 25.

« sant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la « croix [1]. »

8. Néanmoins, comme il devait à la fin des siècles glorifier ses fidèles, il a mis dans ce siècle même sa croix en honneur ; et les princes de la terre qui croient en lui ont interdit de condamner aucun coupable au supplice de la croix ; et l'instrument de mort auquel les Juifs ses bourreaux ont attaché le Seigneur avec tant d'insolence, est porté maintenant sur le front et avec beaucoup de gloire par ses serviteurs et par les rois mêmes ; en sorte que l'on ne voit plus autant combien était humiliante la mort qu'il daigna endurer pour nous et à laquelle fait allusion l'Apôtre quand il dit : « Pour nous il s'est fait « malédiction [2]. » Lorsque l'aveugle fureur des Juifs lui insultait jusque sur la croix, il pouvait sans doute en descendre, puisque s'il ne l'avait voulu, on ne l'y aurait point attaché : mais il était mieux de sortir vivant du tombeau que de descendre de la croix.

Par ces œuvres divines et ces souffrances humaines, par ces miracles sensibles et cette patience dans les douleurs corporelles, le Sauveur nous presse de croire et de nous guérir, afin de pouvoir contempler ces invisibles réalités, étrangères à l'œil de la chair. C'est dans ce but qu'il a guéri les aveugles dont il vient d'être question dans la lecture de l'Evangile. Mais voyez ce qu'enseigne cette guérison à l'âme malade.

9. Observez d'abord le fait en lui-même et la suite des circonstances. Ces deux aveugles étaient assis sur le chemin et entendant passer le Seigneur ils criaient pour éveiller sa compassion. Mais la foule qui l'accompagnait leur imposait silence ; ce qui, croyez-le bien, n'est pas sans mystère. Et plus la foule leur imposait silence, plus ils continuaient de crier : ils voulaient être entendus du Seigneur, comme si lui-même n'eût connu d'avance leurs pensées mêmes. Ainsi ces deux aveugles criaient pour se faire entendre de lui, et les efforts de la foule ne purent les empêcher. Le Seigneur passait, et eux criaient ; le Seigneur s'arrêta, et ils furent guéris ; car il est écrit : Le Seigneur « Jésus s'arrêta, puis il les appela « et leur dit : Que voulez-vous que je fasse pour « vous ? Que nos yeux s'ouvrent, répondirent-« ils. » Le Seigneur fit ce que demandait leur foi et leur rendit des yeux.

Si déjà nous avons vu une âme malade, ne âme sourde, une âme morte, examinons si elle n'est pas aveugle aussi. L'œil du cœur est donc fermé, et Jésus passe pour nous exciter à crier. Jésus passe, qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire qu'il fait des choses temporelles. Jésus passe, qu'est-ce à dire ? C'est-à-dire qu'il fait des actes passagers. Examinez et reconnaissez combien de ses actes sont de cette nature.

Il est né de la Vierge Marie ; en naît-il toujours? Enfant il a pris son lait ; le prend-il encore ? Il a grandi à chaque âge jusqu'à la maturité ; son corps se développe-t-il toujours ? En lui la seconde enfance a succédé à la première, l'adolescence à la seconde et la jeunesse à l'adolescence : ses âges ont passé, ils ont disparu. Ses miracles mêmes ont passé. On les lit et on y croit, et s'il a fallu les écrire pour permettre de les lire, c'est qu'ils passaient en s'accomplissant. Mais ne nous arrêtons pas à tout : il a été crucifié ; est-il toujours attaché à la croix ? Il a été enseveli, il est ressuscité, il est monté au ciel, il ne meurt plus, et la mort n'aura plus d'empire sur lui, et sa divinité demeure éternellement, et l'immortalité même de son corps n'aura jamais de fin. Il n'en est pas moins vrai que tout ce qu'il a fait dans le temps est passé. On l'a écrit pour le faire lire et on le prêche pour amener à y croire. Dans tout cela donc c'est Jésus qui passe.

10. Et que représentent ces deux aveugles près du chemin, sinon les deux peuples que Jésus est venu guérir ? Montrons ces deux peuples dans les saintes Ecritures.

« J'ai *d'autres brebis* qui ne sont pas de *cette* « *bergerie*, est-il dit dans l'Evangile ; il faut aussi « que je les amène, afin qu'il n'y ait qu'un trou-« peau et qu'un pasteur [1]. » Quels sont donc ces deux peuples ? L'un est le peuple juif, et l'autre le peuple des gentils. « Je ne suis envoyé, dit « encore le Sauveur, que vers les brebis égarées « de la maison d'Israël. » A qui parlait-il ainsi ? A ses disciples, et cela au moment même où cette femme de Chanaan qui avoua qu'elle n'était qu'un chien, criait pour obtenir les miettes tombées de la table de ses maître . Elle les obtint : n'est-ce pas ce qui fait connaître les deux peuples que venait sauver Jésus ? Le peuple juif n'est-il pas désigné pas ces mots : « Je ne suis envoyé que « vers les brebis perdues de la maison d'Isarël ? » Et la gentilité n'était-elle pas représentée par cette femme que le Seigneur avait d'abord repoussée en lui disant : « Il ne convient pas de « jeter aux chiens le pain des enfants ; » et qui lui

[1] Philip. II, 8. — Gal. III, 13.

[1] Jean, X, 16.

avait répondu : « Il est vrai Seigneur ; mais les « chiens se nourrisent des miettes qui tombent de « la table de leurs maîtres ; » pour entendre ensuite : « O femme ! ta foi est grande ; qu'il te soit « fait comme tu désires [1]? » De la gentilité faisait aussi partie ce Centurion de qui le Seigneur disait : « En vérité je vous le déclare, je n'ai pas « rencontré autant de foi dans Israël. » C'est que ce Centurion s'était écrié : « Je ne suis pas digne « que vous entriez dans ma demeure : mais dites « seulement une parole et mon serviteur sera « guéri [2]. »

Ainsi donc avant même sa passion et la diffusion de sa gloire, le Seigneur désignait ces deux peuples. Vers l'un il était venu par suite des promesses adressées aux Patriarches; et sa miséricorde ne lui permettrait pas de repousser l'autre : c'était encore l'accomplissement de cette parole : « Dans ta race, avait-il été dit à Abraham, toutes « les nations seront bénies [3]. » C'est pour ce motif qu'après la résurrection du Seigneur et son ascension, l'Apôtre se voyant méprisé par les Juifs s'adressa aux gentils, sans toutefois garder le silence devant les Eglises formées par les Juifs devenus croyants. « J'étais, dit-il, inconnu de visage aux « Eglises de Judée qui sont dans le Christ. Seu« lement elles avaient ouï dire : Celui qui autrefois « nous persécutait, annonce maintenant la foi « qu'il s'efforçait alors de détruire; et elles glori« fiaient Dieu à mon sujet, poursuit-il [4]. »

C'est dans ce sens que Jésus-Christ est appelé la pierre angulaire, car de deux choses il en a fait une [5]. La pierre angulaire, en effet, réunit deux murs qui vont en sens divers. Et qu'y a-t-il de plus divers que la circoncision et la gentilité? Ce sont deux murs qui viennent, l'un de la Judée, et l'autre du milieu des nations, et ils se joignent à la pierre angulaire ; à cette pierre « qui fut « d'abord repoussée par les constructeurs et qui « est devenue la pierre de l'angle [6]. » Mais il n'y a d'angle dans un édifice qu'autant que se joignent, pour constituer une espèce d'unité, deux murailles de direction différente. Or ces deux murailles sont figurées par les deux aveugles qui criaient vers le Seigneur.

11. Remarquez maintenant, mes bien-aimés. Le Seigneur passait et les aveugles criaient. Il passait, qu'est-ce à dire ? Il faisait des œuvres passagères, ainsi que nous l'avons déjà observé, et par ces œuvres passagères il construisait l'édifice de notre foi. Car nous ne croyons pas seulement au Fils de Dieu considéré comme Verbe de Dieu et Créateur de toutes choses. Si toujours il était resté avec sa nature divine et son égalité avec Dieu, il ne se serait pas anéanti en prenant la forme d'esclave, et les aveugles, ne sentant point sa présence, n'auraient pas pu crier. Mais quand il s'appliquait à des œuvres qui passent, en d'autres termes, quand il s'humiliait et se faisait obéissant jusque la mort, et la mort de la croix, les deux aveugles crièrent : « Ayez « pitié de nous, Fils de David. » C'est que déjà, Seigneur et Créateur de David, Jésus voulut devenir en même temps son fils : c'était encore une œuvre du temps, une œuvre qui passait.

12. Maintenant, mes frères, qu'est-ce que crier vers le Christ, sinon répondre par ses bonnes œuvres à la grâce du Christ? Ce que je remarque, mes frères, afin que nous évitions d'être bruyants en paroles et silencieux en bonnes actions. Quel est donc celui qui crie vers le Christ pour obtenir d'être guéri de l'aveuglement intérieur à son passage ? A son passage, c'est-à-dire pendant que nous distribuons les sacrements qui passent et qui portent à s'attacher aux choses qui ne passent point. Quel est, dis-je, celui qui crie vers le Christ? Crier vers le Christ, c'est mépriser le monde. Crier vers le Christ, c'est fouler aux pieds les plaisirs du siècle. Crier vers le Christ, c'est dire, non en parole, mais par toute sa vie : « Le monde m'est crucifié, et je le « suis au monde [1]. » Distribuer et donner aux pauvres pour obtenir la justice qui subsiste à jamais [2], c'est aussi crier vers le Christ. Car entendre et entendre sans être sourd ce divin conseil : « Vendez vos biens et les donnez aux pau« vres. Faites-vous des bourses que le temps « n'use point, un trésor qui ne vous fasse pas « défaut dans le ciel [3]; » c'est en quelque sorte entendre le bruit que fait le Christ en passant. Ah ! c'est alors qu'il faut crier vers lui, c'est-à-dire suivre cet avis. Que la voix de chacun soit dans sa conduite, que chacun se mette à mépriser le monde, à donner son bien à l'indigent, à regarder comme un néant ce qui passionne les mortels, à dédaigner les injures, sans aucun désir de vengeance, à présenter la joue aux soufflets, à prier pour ses ennemis, à ne réclamer pas ce dont on a été dépouillé, et si on a dépouillé quelqu'un, à lui rendre quatre fois autant.

13. Mais commence-t-on à vivre de la sorte ?

[1] Matt. XV, 22-28. — [2] Ibid. VIII, 10, 8. — [3] Gen. XXII, 18. — [4] Galat. I, 22-24. — [5] Ephes. II, 20, 14. — [6] Ps. CXVII, 22.

[1] Galat. VI, 14. — [2] Ps. CXI, 9. — [3] Luc, XII, 33.

Bientôt s'émeuvent les parents, les alliés, les amis. Quelle folie! s'écrient-ils. Quel homme extrême! Les autres ne sont-ils pas chrétiens? C'est une vraie folie, c'est de la démence. Voilà les propos que crie la foule pour empêcher les aveugles de crier. La foule aussi voulait alors imposer silence, mais elle n'étouffait pas les cris de ces aveugles. Vous qui voulez guérir, apprenez ici ce que vous avez à faire.

D'un côté sont ceux qui honorent Dieu du bout des lèvres, tandis que leur cœur est loin de lui [1]. D'autre part je vois près du chemin des cœurs blessés à qui le Seigneur fait ses prescriptions. Toutes les fois en effet qu'on lit devant nous les actions temporelles du Seigneur, nous voyons en quelque sorte passer Jésus, et jusqu'à la fin du monde il y aura de aveugles assis près du chemin. C'est à ceux-ci de crier. La foule qui accompagnait le Seigneur voulait empêcher de crier ces malheureux qui demandaient la guérison de leurs yeux. Mes frères, comprenez-vous ma pensée? Je ne sais comment m'exprimer; moins encore je ne sais comment me taire. Voici donc ma pensée, et je l'énonce hautement; car je crains Jésus, soit qu'il passe, soit qu'il demeure, et pour ce motif je ne saurais me taire.

Les bons chrétiens, les chrétiens vraiment zélés qui cherchent à accomplir les divins préceptes consignés dans l'Evangile, rencontrent un obstacle dans les chrétiens mauvais et tièdes. C'est la foule, accompagnant le Seigneur, qui les empêche de crier, c'est-à-dire qui les empêche de faire le bien, de persévérer et conséquemment de guérir. Mais qu'ils crient, sans se lasser, sans se laisser entraîner par l'autorité de la foule, sans imiter ces mauvais chrétiens qui les précèdent et qui leur portent envie à cause de leurs vertus. Qu'ils se gardent de dire : Vivons comme eux, ils sont en si grand nombre! — Pourquoi ne vivre pas plutôt comme le veut l'Evangile? Pourquoi vouloir écouter les reproches de la foule qui arrête et ne marcher pas sur les traces du Seigneur qui passe? Ils t'insulteront, ils te blâmeront, ils te détourneront; mais crie, crie jusqu'à ce que tu sois entendu de Jésus. Si en effet l'on continue à pratiquer ce qu'a prescrit le Sauveur, sans faire attention aux clameurs de la multitude, sans s'inquiéter de ce qu'on y semble suivre le Christ, puisque l'on y porte le nom de chrétiens; si d'ailleurs on estime la lumière que doit rendre le Sauveur, plus qu'on ne redoute le blâme du public; non, Jésus ne délaissera point, il s'arrêtera et guérira.

14. Mais comment guérir cet œil intérieur? La foi nous montre le Christ passant pour la dispensation temporelle de ses grâces, que la foi nous le montre aussi s'arrêtant dans l'immuable éternité. La guérison de la vue intérieure consiste donc à fixer la divinité du Christ. Que votre charité le comprenne bien, remarquez d'ailleurs le mystère profond que je vais indiquer.

Toutes les actions temporelles de Jésus-Christ Notre-Seigneur contribuent à nous donner la foi. Nous croyons au Fils de Dieu; nous voyons en lui, non-seulement le Verbe qui a tout fait, mais encore le Verbe fait chair pour habiter au milieu de nous, le Christ né de la Vierge Marie; nous croyons aussi tous les évènements que la foi nous enseigne de lui et qui se sont accomplis ostensiblement comme pour nous montrer le Christ à son passage et afin qu'en entendant le bruit de ses pas, les aveugles se mettent à crier par leurs œuvres, à répondre par leur vie à leur profession de foi. Jésus alors s'arrête pour les guérir; car c'est voir Jésus s'arrêter que de dire : « Eussions-nous connu le Christ selon la « chair; maintenant nous ne le connaissons « plus ainsi [1]; » car c'est voir sa divinité autant qu'il est possible en ce monde.

Dans le Christ en effet il y a la divinité et il y a l'humanité. La divinité s'arrête, l'humanité passe. La divinité s'arrête; qu'est-ce à dire? C'est-à-dire qu'elle ne change point, que rien ne l'ébranle, que rien ne l'altère. En venant à nous elle ne s'est pas éloignée du Père et en remontant vers lui, elle n'a pas changé de lieu. Le Christ considéré dans sa chair a changé de lieu; mais la divinité qui s'est unie au corps n'en a point changé, puisqu'aucun lieu ne saurait la circonscrire. Que le Christ donc s'arrête ainsi et nous touche pour nous rendre la vue. Nous rendre la vue, pourquoi? Parce que nous crierons à son passage, c'est-à-dire parce que nous ferons le bien, éclairés par cette foi qui a été annoncée dans le temps pour l'instruction des petits.

15. Et ces yeux une fois guéris, nous sera-t-il possible, mes frères, de posséder jamais un plus riche trésor? On est heureux de voir cette lumière créée qui tombe du ciel ou que répandent les flambeaux; combien semblent malheureux ceux

[1] Isaïe, XXIX, 13.

[1] II Cor. V, 16.

qui ne sauraient en jouir! Mais pourquoi vous parler ainsi, pourquoi vous faire cette réflexion, si ce n'est pour vous exciter à crier, au passage de Jésus. Je voudrais faire aimer à votre sainteté une lumière que peut-être vous ne voyez pas encore. Croyez donc, puisque vous ne la voyez pas, et criez pour obtenir de la voir. On déplore l'infortune d'être privé de la vue de cette lumière sensible. Un homme est-il aveugle? On dit aussitôt : Il a Dieu contre lui, il a fait quelque méchante action. C'est ce que répétait à Tobie son épouse. Tobie criait pour un chevreau, craignant qu'il n'eût été dérobé; il ne voulait pas souffrir dans sa maison l'idée même du larcin. Son épouse, pour se défendre, outrageait son mari. L'un disait : S'il est mal acquis, rendez-le; et l'autre avec insulte : Que sont devenues tes bonnes œuvres [1]? Comme elle était aveugle, de défendre son larcin! Et comme lui voyait clair en commandant de restituer! Extérieurement elle marchait à la lumière du soleil; et lui, intérieurement, à la lumière de la justice. Laquelle des deux lumières était préférable?

16. C'est, mes frères, à l'amour de cette lumière que nous exhortons votre charité. Quand le Seigneur passe, criez par vos bonnes œuvres, faites entendre votre foi, afin que Jésus s'arrête, afin que la Sagesse divine, toujours immuable, afin que le Verbe de Dieu, qui a fait toutes choses, vous ouvre enfin les yeux. C'est l'avis que donnait ce même Tobie à son Fils; il l'invitait à crier, c'est-à-dire à faire de bonnes œuvres. Il lui recommandait de donner aux pauvres, il lui ordonnait de faire l'aumône aux indigents et lui disait : « Les aumônes, mon fils, « ne laissent pas tomber dans les ténèbres [2]. » Ainsi un aveugle donnait le moyen de voir la lumière et d'en jouir. « Les aumônes, disait-il, « ne laissent pas tomber dans les ténèbres. »

Mais si le fils étonné lui eût répondu : Quoi! mon père, n'avez-vous pas fait l'aumône? et pourtant... Vous qui me dites : « Les aumônes « ne laissent pas tomber dans les ténèbres, » n'y êtes-vous point? Mais le père savait de quelle lumière il parlait à son fils, il connaissait la lumière qui brillait dans son âme, et si le fils donnait la main au père pour le conduire sur la terre, le père la donnait au fils pour le conduire au ciel.

17. En deux mots, mes frères, car il faut conclure ce discours par ce qui nous touche et nous tourmente le plus, reconnaissez qu'il y a une foule pour s'opposer aux cris des aveugles; et vous tous qui, dans cette foule, cherchez votre guérison, ne vous laissez pas effrayer. Beaucoup portent le nom de chrétiens et mènent la conduite d'impies; que ceux-là ne vous détournent pas de faire le bien. Criez au milieu de cette foule qui vous impose silence, qui vous rappelle en arrière, qui vous insulte et qui vit dans le désordre; car ce n'est pas de la voix seulement que les mauvais chrétiens tourmentent les bons, c'est aussi par leurs actions perverses.

Un bon Chrétien refuse d'aller au théâtre, et par ce refus même qui met un frein à sa passion, il crie après le Christ, il crie pour obtenir d'être guéri. D'autres y courent; mais ce sont peut-être des païens ou des juifs; que dis-je? ils se trouveraient si peu nombreux au théâtre que la honte même les en ferait sortir, si des chrétiens ne s'y rendaient avec eux. Ces chrétiens y courent donc aussi et y portent pour leur malheur un caractère sacré. Pour toi, crie en n'y allant pas; comprime en ton cœur cette passion volage, et criant toujours avec autant de force que de persévérance, approche-toi de l'oreille du Sauveur, détermine Jésus à s'arrêter et à te guérir. Au milieu même de la foule, crie, sans désespérer d'être entendu de lui. Est-ce que nos aveugles criaient du côté où n'était pas la foule, pour être entendus où ne se rencontrait aucun obstacle? Il criaient au sein de la multitude, et le Seigneur ne laissa pas de les entendre. Vous aussi, du milieu même des pécheurs et des voluptueux, du milieu des hommes passionnés pour les folies du siècle, criez, criez pour obtenir votre guérison du Seigneur. N'allez pas d'un autre côté crier vers lui, n'allez pas vous mêler aux hérétiques pour crier de là vers le Sauveur. Songez, mes frères, que les aveugles furent guéris au sein de la foule qui les empêchait vainement de crier.

18. Votre sainteté remarquera aussi ce qu'obtient la persévérance à crier de cette sorte. Ecoutez ce que plusieurs ont expérimenté avec moi par la grâce du Christ, car l'Eglise ne cesse de lui donner de tels fils. Un chrétien se met-il à mener une vie réglée, à être zélé pour les bonnes œuvres, et à mépriser le monde? Dès le début il rencontre dans les chrétiens glacés des opposants et des contradicteurs. Mais persévère-t-il? triomphe-t-il d'eux par sa patience et sans se relâcher de ses bonnes œuvres? Bientôt ils l'encouragent au

[1] Tob. II, 21, 22. — [2] Tob. IV, 11.

lieu de le détourner comme auparavant. Ils le censurent donc, l'inquiètent et le tourmentent, tout le temps qu'ils espèrent pouvoir le gagner. Et s'ils sont vaincus par la constance qu'on met à avancer, les voilà qui changent de langage. C'est un grand homme, un saint homme, répètent-ils ; homme heureux que Dieu favorise. Ils l'honorent et le félicitent, ils le louent et le bénissent. Ainsi faisait encore la foule qui accompagnait le Seigneur.

Elle empêchait d'abord les aveugles de crier, mais une fois que ceux-ci eurent crié jusqu'à mériter d'être exaucés et d'obtenir miséricorde du Siegneur, la même foule commença à leur dire : « Jésus vous appelle. » Les voici donc excités par ceux mêmes qui auparavant leur imposaient silence. Et qui n'est pas appelé par le Seigneur ? Celui-là seulement qui ne souffre pas dans ce siècle. Mais qui ne souffre en cette vie de ses fautes et de ses iniquités ? Si donc tous ont à souffrir, c'est à tous qu'il a été dit : « Venez à « moi, vous tous qui souffrez [1] ? » Et si ce langage s'adresse à tous, pourquoi rejeter ta faute sur Celui qui t'appelle ainsi ? Viens donc. Ne crains pas d'être à l'étroit dans sa demeure ; le royaume de Dieu est possédé tout entier par tous et par chacun. Le nombre de ceux qui en jouissent n'en diminue pas l'étendue, car il ne se partage pas; chacun le possède tout entier, car tous y vivent dans une heureuse concorde.

19. Cependant, mes frères, nous découvrons, dans les mystérieuses profondeurs de l'Evangile de ce jour, une vérité qui brille d'un vif éclat dans d'autres parties des livres sacrés ; c'est qu'il y a dans l'Eglise des bons et des méchants, du froment et de la paille, comme souvent nous disons. Que personne ne quitte l'aire prématurément, qu'on souffre d'être mêlé à la paille pendant que se fait le battage ; qu'on souffre d'y être mêlé sur l'aire, car au grenier on n'aura plus rien à souffrir. Viendra le grand Vanneur et il séparera les méchants d'avec les bons, car il y aura alors, pour les corps mêmes une séparation que prépare aujourd'hui la division des esprits. Toujours séparez-vous des méchants à l'intérieur, mais extérieurement conservez avec prudence l'union avec eux. Ne négligez pas toutefois de reprendre ceux qui relèvent de vous, ceux qui sont, à quelque titre, commis à votre sollicitude ; ayez soin de les avertir, de les instruire, de les encourager et de les effrayer. Agissez sur eux de toutes les manières possibles ; et puisque vous rencontrez, dans les Ecritures ou dans la vie des saints antérieurs ou postérieurs à l'avènement du Seigneur, qu'au sein de l'unité les bons ne se sont point souillés au contact des méchants, ne négligez point de corriger ceux-ci.

Pour n'être pas souillé par le méchant, il faut deux choses : ne pas consentir et réprimander. Ne pas consentir, c'est ne pas prendre part à ses œuvres, car on y prend part en s'y associant par la volonté ou en les approuvant. Voici l'avertissement que donne l'Apôtre à ce sujet : « Gardez-« vous de prendre part aux œuvres stériles des « ténèbres ; » et comme il ne suffirait point de n'y pas consentir si on négligeait de les réprimer : « Reprochez-les plutôt, » continue l'Apôtre [1]. Observez le double devoir tracé ici : « Gardez-« vous d'y prendre part ; reprochez-les plutôt. » Qu'est-ce à dire : « Gardez-vous d'y prendre « part ? » Gardez-vous d'y consentir, de les louer de les approuver. Et que signifie : « Reprochez-« les plutôt ? » Réprimandez-les, corrigez-les et les réprimez.

20. Il faut aussi, en corrigeant ou en réprimant les fautes d'autrui, éviter de s'enorgueillir, et méditer cette sentence apostolique : « Ainsi « donc, que celui qui se croit debout, prenne « garde de tomber [2]. » Faites retentir avec force et avec terreur le bruit de la réprimande ; mais conservez intérieurement la douceur de la charité. « Si un homme est tombé par surprise dans « quelque faute, dit encore le même Apôtre, vous « qui êtes spirituels, instruisez-le en esprit de « douceur, regardant à toi-même pour éviter, toi « aussi, d'être tenté. Portez les fardeaux les uns « des autres, et c'est ainsi que vous accomplirez « la loi du Christ [3]. » Il dit encore ailleurs : « Il « ne faut pas que le serviteur de Dieu dispute, « mais qu'il soit doux envers tous, capable d'en-« seigner, patient, reprenant avec modestie ceux « qui pensent différemment, dans l'espoir que « Dieu leur donnera un jour l'esprit de pénitence « pour qu'ils connaissent la vérité et se dégagent « des liens du diable qui les tient captifs sous sa « volonté [4]. »

Ainsi donc ne soyez ni complices des méchants pour les approuver, ni négligents pour les réprimander, ni orgueilleux pour les censurer avec hauteur.

21. Mais quitter l'unité c'est rompre la charité, et si grands dons que l'on possède, quand on

[1] Matt. xi, 28.

[1] Ephés. v, 11. — [2] I Cor. x, 12. — [3] Gal. v, 1, 2. — [4] II Tim, II 24-26.

a rompu la charité, on n'est rien. On parlerait en vain les langues des hommes et des anges, on connaîtrait en vain tous les mystères ; en vain aurait-on toute la foi, jusqu'à transporter les montagnes, distribuerait-on aux pauvres tous ses biens et livrerait-on son corps aux flammes; si l'on n'a pas la charité, on n'est rien [1]. Inutilement on posséderait tout, si l'on manquait de la seule chose qui rend le reste utile.

Embrassons donc la charité, en nous appliquant à maintenir l'unité d'esprit avec le lien de la paix [2]. Ne nous laissons pas séduire par ceux qui ont des idées trop charnelles et qui en provoquant une séparation matérielle se séparent eux-mêmes, par un sacrilège spirituel, du pur froment de l'Eglise répandu par tout l'univers. Ce pur froment en effet, a été semé par tout le monde. C'est le Fils de l'homme qui l'a répandu non-seulement en Afrique mais aussi partout; et c'est l'ennemi qui est venu ensuite semer l'ivraie. Or, que dit le Père de famille ? « Laissez croître l'un et l'autre jusqu'à la mois« son. » Croître, où ? Sans doute dans le champ. Et quel est ce champ ? L'Afrique ? Non. Quel est-il donc? Ne le disons pas nous-même, laissons le Seigneur interpréter sa pensée, et que personne ne se permette de soupçons arbitraires.

Les disciples dirent donc à leur Maître : « Ex« pliquez-nous la parabole de l'ivraie. » Et le Seigneur l'expliqua ainsi : « La bonne semence « désigne les fils du royaume, et l'ivraie, les en« fants du mal. » Qui a semé cette ivraie ? « L'en« nemi qui a semé l'ivraie, c'est le diable. » Quel est le champ? « Le champ, c'est le monde. » Et la moisson ? « La moisson est la fin du siècle. » Et les moissonneurs? » Les moissonneurs sont « les anges [3]. » Mais l'Afrique est-elle le monde ? Sommes-nous au temps de la moisson et Donat est-il le moissonneur? Oui, c'est par tout l'univers qu'il vous faut attendre la moisson c'est par tout l'univers qu'il vous faut croître pour mûrir, c'est par tout l'univers qu'il vous faut laisser l'ivraie jusqu'à l'époque de la moisson. Ah ! ne vous laissez point séduire par les méchants, pailles légères qui s'envolent de l'aire avant l'arrivée du divin Vanneur : ne vous laissez pas séduire par eux ; arrêtez-les à cette parabole de l'ivraie, elle suffit pour les confondre et ne leur laissez plus dire : Un tel a livré les Écritures. — Non, c'est celui-là qui les a livrées. Quel que soit d'ailleurs celui qui les a livrées, est-ce que l'infidélité de ces traditeurs rendra vaine la fidélité de Dieu ? Et quelle est cette fidélité de Dieu ? Celle que Dieu a promise à Abraham quand il lui a dit : « Dans ta race « seront bénies toutes les nations [1]. » Quelle est-elle encore? « Laissez croître l'un et l'autre jus« qu'à la moisson. » Croître, où ? Dans le champ. Qu'est-ce à dire, dans le champ ? C'est-à-dire dans le monde.

22. Ici on nous arrête. On avait vu, dit-on, le bon grain et l'ivraie croître dans le monde ; mais il n'y a plus guère de froment ; il n'y en a plus que dans notre pays et au milieu de nous, si peu nombreux que nous soyons. — Le Seigneur ne te permet pas de donner l'interprétation qui te plaît. C'est lui qui t'a expliqué cette parabole, et il te ferme la bouche, bouche sacrilège, bouche impie, bouche souillée, bouche qui se contredit et qui contredit en même temps le divin Testateur, les dispositions qui t'appellent à son héritage.

Comment te ferme-t-il la bouche ? En disant: « Laissez l'un et l'autre croître jusqu'à la mois« son. » Si donc le temps de la moisson est arrivé, croyons qu'il n'y a plus guère de froment ; et pourtant même alors on ne pourra dire qu'il n'y en a guère, puisqu'il sera serré dans le grenier. Voici en effet ce qui est écrit : « Recueillez d'a« bord l'ivraie et mettez-la en gerbes pour la « brûler ; quant au froment enfermez-le dans « mon grenier. » Mais s'il doivent croître jusqu'à la moisson et être ensuite enfermés, quand donc, tête opiniâtre et impie, les verra-t-on diminuer? Comparé en même temps à l'ivraie et à la paille, le bon grain, je l'accorde est en petite quantité ; cependant il croît jusqu'à la moisson aussi bien que l'ivraie. Lors en effet que l'iniquité se multiplie, la charité se refroidit dans un grand nombre, l'ivraie croît et la paille aussi. Mais le bon grain ne saurait manquer partout, puis qu'en persévérant jusqu'à la fin il assure sa conservation [2]; il s'ensuit que jusqu'à la moisson il croît avec l'ivraie.

D'autre part, si la multitude des méchants a fait dire : « Penses-tu que le Fils de l'homme, en « venant sur la terre, y trouvera encore de la « foi [3]? » et ce mot de terre désigne tous ceux qui en violant la loi se rendent les imitateurs de celui à qui il a été dit : « Tu es terre, et tu retourneras « en terre [4] ; » , il est dit aussi, à cause du grand nombre des bons et en considération du patriarche à qui s'adressait cette promesse : « Ta postérité se « multipliera comme les étoiles du ciel et comme

[1] I Cor. XIII, 13. — [2] Ephés. IV, 3. — [3] Matt. XIII, 24-30, 36-43.

[1] Gen. XXII, 18. — [2] Matt. XXIV, 12-13. — [3] Luc, XVIII, 8. — [4] Gen. III, 19.

« le sable de la mer [1] ; » il est donc dit que « beau- « coup viendront d'Orient et d'Occident et pren- « dront place avec Abraham et Isaac dans le « royaume de Dieu [2]. » Donc, encore une fois, le bon grain et l'ivraie croissent jusqu'à la moisson; et s'il y a dans les Ecritures des passages parti- culiers qui s'appliquent à l'ivraie ou à la paille, il en est d'autres pour le bon grain. Ne pas les comprendre, c'est tout confondre et mériter d'être confondu ; c'est se laisser tellement emporter aux aboiements d'une passion aveugle, que l'éclat même de la vérité ne saurait imposer silence.

23. Voici, reprennent-ils, des paroles d'un pro- phète : « Eloignez-vous, sortez de là, ne touchez « point ce qui est impur [3]. » Comment souffrir les méchants pour conserver la paix, puisqu'il nous est commandé de sortir, et de nous éloi- gner d'eux pour ne toucher pas ce qui est impur? — Nous, mes frères, nous entendons cet éloigne- ment dans un sens spirituel, et eux, dans un sens matériel. Moi aussi je crie avec le prophète; quoique nous soyons, Dieu nous emploie comme des instruments à votre service, et nous vous crions, nous vous disons : « Eloignez-vous, sortez « de là, ne touchez pas ce qui est impur ; » évitez de le toucher, non de corps, mais de cœur. Qu'est-ce que toucher ce qui est impur, sinon consentir aux péchés d'autrui ? Et qu'est-ce qu'*en sortir*, sinon faire ce que réclame la correction des méchants, et autant que chacun en est ca- pable dans sa dignité et son rang, et sans altérer la paix ? Tu es fâché de voir cet homme pécher : tu n'as point touché ce qui est impur. Tu l'as réprimandé, tu l'as corrigé, tu l'as averti, tu as même eu recours, selon le besoin, à un châti- ment convenable mais sans rompre l'unité : tu *en es sorti*.

Examinez ce qu'ont fait les saints, car nous ne voulons point paraître vous donner ici notre in- terprétation particulière, et nous devons enten- dre ce passage comme ils l'ont entendu. « Sortez de « là, » dit le prophète. J'explique d'abord cette parole d'après le sens qu'on lui donne habituel- lement ; je montre ensuite que ce n'est pas un sentiment qui me soit personnel.

Il arrive souvent que des hommes soient ac- cusés, et qu'étant accusés ils se défendent. Or lorsqu'un accusé s'est défendu en s'appuyant sur la raison et sur la justice, ceux qui l'ont entendu se disent : Il en est sorti. Comment est-il sorti ? En s'appuyant sur la raison, en faisant une dé- fense pleine de justice. N'est-ce pas ce que fai- saient les saints en secouant la poussière de leurs pieds contre ceux qui n'acceptaient point la paix qu'ils leur annonçaient [1] ? Elle en est sortie cette sentinelle à qui il avait été dit : « Je t'ai établi « comme une sentinelle pour la maison d'Israël. « Si tu parles à l'impie et qu'il ne renonce ni « à l'iniquité, ni à sa voie, cet impie mourra « dans son iniquité et tu délivreras ton âme [2]. » Si elle agit ainsi, elle en sort, non en se séparant extérieurement, mais en faisant ce qui lui sert de défense. Cette sentinelle a rempli son devoir, bien que l'impie n'ait pas obéi comme il aurait dû. La sentinelle *en est* donc *sortie*.

24. Ainsi nous crient de sortir et Moïse, et Isaïe, et Jérémie et Ezéchiel. Voyons si eux-mêmes sont sortis en abandonnant le peuple de Dieu et en se réfugiant au milieu des autres nations. Combien de fois et avec quelle véhémence Jérémie ne s'est-il pas élevé contre les pécheurs et con- tre les impies dans Israël ! Il vivait néanmoins au milieu d'eux, entrait dans le même temple et célébrait les mêmes mystères ; oui, il vivait au milieu de ce mélange d'hommes pervers ; mais il en sortait en criant contre leurs désor- dres. Sortir de là, ne pas toucher ce qui est impur, signifie donc que la volonté ne doit pas consen- tir au mal, ni la bouche l'épargner. Que dirai-je de Jérémie, d'Isaïe, de Daniel, d'Ezéchiel et des autres prophètes ? Il n'ont pas quitté ce peuple pervers ; craignant de se séparer des bons mêlés aux méchants, parmi lesquels eux-mêmes aussi étaient parvenus à se sanctifier.

Au moment même où Moïse recevait la loi au sommet de la montagne, vous savez, mes frères, que le peuple resté au bas se fit une idole. C'était le peuple de Dieu, le peuple conduit à travers les flots dociles de la mer rouge qui avait englouti l'armée égyptienne poursuivant Israël : eh bien ! après tant de prodiges et de si étonnants miracles qui avaient semé en Egypte des châtiments et la mort, protégé et sauvé les Hébreux, ceux-ci ne laissèrent pas de demander une idole, de l'obte- nir par violence, de la fabriquer, de l'adorer, de lui sacrifier même. Dieu fait connaître ce crime à son serviteur et lui annonce en même temps qu'il va faire disparaître les coupables de devant sa face. Moïse intercède avant de rejoindre ce peuple. C'était bien l'occasion de s'éloigner de ce milieu, comme disent les Donatistes,

[1] Gen. XV, 5 ; XXII 17. — [2] Matt. VIII, 11. — [3] Isaïe, LII, 11.

[1] Luc, X, 11. — [2] Ezéch. III, 17-19.

afin de ne pas toucher ce qui est impur, de ne vivre pas au milieu des coupables : mais il n'en fit rien. Et pour empêcher de croire que sa conduite fût inspirée par le besoin plutôt que par la charité, Dieu lui offrit un autre peuple : « Je « ferai de toi, lui disait-il, une grande nation; » afin de pouvoir anéantir cette race coupable. Moïse n'accepte point, il demeure uni à ces pécheurs, il prie pour eux. Et comment prie-t-il? Ah ! mes frères, quel témoignage d'affection ! Comment prie-t-il? Reconnaissez ici cette charité en quelque sorte maternelle dont il a été entre nous si souvent question. En entendant le Seigneur menacer ce peuple sacrilège, les tendres entrailles de Moïse s'émurent, et il s'offrit pour eux à la colère divine. « Seigneur, dit-il, si vous vou« lez leur pardonner cette faute, pardonnez-la ; « sinon effacez-moi de votre livre que vous avez « écrit [1]. » Quelles entrailles paternelles et maternelles tout à la fois ! Avec quelle tranquillité il parlait ainsi, l'œil fixé sur la justice et la miséricorde de Dieu ; car Dieu étant juste il ne pouvait perdre le juste, et miséricordieux, il devait pardonner aux pécheurs.

25. Maintenant donc, sans aucun doute, votre prudence voit manifestement quel sens il faut donner à tous ces passages tirés des Ecritures ; et que l'Ecriture nous criant de nous éloigner des méchants, c'est simplement l'ordre de nous éloigner d'eux par les dispositions du cœur ; car en nous séparant des bons nous ferions plus de mal que nous n'en éviterions en demeurant au milieu des méchants, témoin les Donatistes. Ah ! s'ils étaient vraiment bons, si par conséquent ils faisaient des observations aux méchants au lieu de diffamer méchamment les bons, que donc ne supporteraient-ils pas, après qu'ils ont reçu comme parfaitement innocents les Maximinianistes, auparavant condamnés par eux comme de grands coupables ?

Oui, sans aucun doute, un prophète a dit : « Eloi« gnez-vous et sortez de là, ne touchez pas ce « qui est impur. » Mais pour comprendre ses paroles, j'interroge sa conduite ; celle-ci m'explique celles-là. « Eloignez-vous, » dit-il. A qui parle-t-il? Aux justes certainement. De qui veut-il qu'ils s'éloignent? Des pécheurs et des impies. Mais lui, s'en est-il éloigné ? Je le cherche et je découvre que non. Par conséquent, il comprenait différemment. N'aurait-il pas fait le premier ce qu'il exigeait? Mais il s'est séparé de cœur, il a adressé des observations, des reproches ; en s'abstenant de consentir au mal, il n'a point touché ce qui est impur, et en faisant des réprimandes, il est sorti innocent aux yeux de Dieu ; et si Dieu ne lui a point reproché de péchés personnels, c'est qu'il n'en a pas fait ; les péchés d'autrui, c'est qu'il ne pas les a approuvés ; de négligence, c'est qu'il n'a pas omis de parler ; d'orgueil enfin, c'est qu'il a demeuré dans l'unité.

Vous donc aussi, mes frères, tout ce que vous connaissez au milieu de vous d'hommes encore appesantis sous l'amour du siècle, d'avares, de parjures, d'adultères, de passionnés pour les vains spectacles ; ceux qui consultent les astrologues, les fanatiques, les augures, les aruspices ; tous ce que vous connaissez d'ivrognes, de voluptueux, tous ceux enfin qui font le mal au milieu de vous, désapprouvez-les de toutes vos forces afin de vous séparer d'eux par le cœur, reprenez-les, afin d'en sortir ; et gardez-vous de consentir, afin de ne pas toucher ce qui est impur.

[1] Exod. XXXII, 31, 32.

SERMON LXXXIX.

LE FIGUIER MAUDIT [1].

ANALYSE. — Ce figuier maudit par Notre-Seigneur désigne la partie stérile de la Synagogue réprouvée par lui, comme la montagne qu'il donne à ses Apôtres le pouvoir de jeter dans la mer, figure la foi chrétienne qui devait s'implanter au sein des vagues de la gentilité. La preuve que Jésus avait en vue autre chose que le figuier, c'est que la malédiction lancée sur cet arbre serait autrement inexplicable, car si Jésus n'y trouva pas de fruits, un Evangéliste, observe que la saison des fruits n'était pas arrivée. — Il ne faut donc pas prendre à la lettre ce qui est dit du Sauveur, qu'il alla vers cet arbre pour y cueillir du fruit. J'oserai affirmer qu'il feignit de vouloir en cueillir, comme il feignit, devant les disciples d'Emmaüs, de vouloir aller plus loin. De même en effet qu'il y a des paroles que l'on doit prendre dans le sens littéral, d'autres qui ne s'expliquent que dans le sens figuré, d'autres enfin qui comportent l'un et l'autre sens ; ainsi il y a des actions qui s'expliquent par elles-mêmes, il en est d'autres que l'on doit regarder uniquement comme des symboles, et d'autres enfin qui sont à la fois historiques et figurées. Celles qui sont simplement symboliques peuvent être nommées des fictions. Telles sont la recherche des fruits sur le figuier et la volonté d'aller plus loin, à Emmaüs.

1. La dernière lecture qu'on vient de nous faire, du saint Evangile, est une invitation formidable à ne pas porter des feuilles sans fruits. Si le fait est rapporté en peu de mots, c'est sans doute afin qu'il n'y ait pas abondance de paroles et disette d'actions! Quel sujet de frayeur ? Et qui ne craindrait en voyant des yeux du cœur, dans le récit sacré, un arbre desséché tout-à-coup, et desséché au point qu'on lui dit : « Que « jamais, qu'éternellement fruit ne naisse de « toi ? » Que cette frayeur nous corrige et une fois corrigés portons des fruits.

Sans aucun doute, effectivement, le Christ Notre Seigneur avait en vue une espèce d'arbre qui méritait d'être desséché pour avoir porté des feuilles sans fruits. Cet arbre est la Synagogue, non pas la Synagogue élue, mais la Synagogue réprouvée. Car c'est de la Synagogue que sortait le vrai peuple de Dieu, ce peuple qui attendait réellement et sincèrement le salut de Dieu, Jésus-Christ prédit dans les prophètes. Aussi pour l'avoir fidèlement attendu, mérita-t-il de jouir de sa présence. De là venaient les Apôtres et toute cette foule qui précédaient le Seigneur sur sa monture et qui s'écriaient : « Hosanna au Fils de « David ! Béni Celui qui vient au nom du Sei- « gneur [2] ! » Car il y avait un grand nombre de Juifs fidèles, oui un grand nombre de Juifs qui croyaient au Christ avant même que pour eux il eut versé son sang. Etait-ce en vain qu'il n'était venu en personne que vers les brebis perdues de la maison d'Israël [3] ?

D'autres lui offrirent, quand il fut crucifié et monté au ciel, des fruits de pénitence. Il ne déssécha point ceux-là, au contraire il les cultiva avec soin dans son champ et les arrosa de l'eau de sa parole. De ce nombre étaient les quatre mille Juifs qui crurent en lui au moment où ils virent ses disciples et ceux qui les accompagnaient, remplis du Saint-Esprit et parlant les langues de tous les peuples ; don des langues qui annonçait en quelque sorte la future propagation de l'Eglise dans tout l'univers. Ces Juifs crurent donc alors ; aussi faisaient-ils encore partie des brebis perdues de la maison d'Israël que le Fils de l'homme retrouva également, parcequ'il était venu chercher et sauver ce qui était perdu [1]. Au milieu de quels buissons n'avaient elles pas été entraînées et cachées par les loups ravissants? Aussi le Sauveur ne parvient à les découvrir qu'en se faisant déchirer par les épines de la passion. Il y parvint cependant, il les trouva et les racheta. Ces malheureux dans leur fureur s'étaient donné la mort autant qu'à lui : ils durent leur salut au sang répandu pour eux. Car ils furent contrits en entendant les Apôtres ; ils avaient percé le Sauveur d'une lance, ils se sentirent blessés dans la conscience. Sous ce sentiment de componction ils demandèrent conseil, ce conseil leur fut donné, ils le reçurent, firent pénitence, trouvèrent grâce et burent avec foi le sang versé par eux avec fureur. [2]

C'est ce qui reste aujourd'hui de cette race, maudite et stérile jusqu'à la fin des siècles, qui a été figuré par cet arbre. Tu viens à eux et tu y trouves tous les écrits des prophètes. Mais ce ne sont que des feuilles. Le Christ a faim, le Christ cherche du fruit ; mais il n'en trouve point là, parce qu'il ne s'y trouve pas. Car c'est être sans fruit que de n'être pas attaché au Christ ; et c'est n'être pas attaché au Christ que de n'être pas attaché à l'unité du Christ, que de n'avoir

[1] Matt. xxi, 19-21. — [2] Matt. xxi, 9. — [3] Ibid. xv, 24.

[1] Luc, xix, 10. — [2] Act. II.

pas la charité ; d'où il suit que de manquer de charité, c'est être sans fruit. Ecoute l'Apôtre : « Le fruit de l'Esprit, dit-il, c'est la cha« rité. » Il la montre comme une belle grappe, comme un beau fruit. « Le fruit de la charité, « dit-il donc, est la charité, la joie, la paix, la pa« tience [1]. » Après avoir vu la charité venir la première, ne t'étonne pas de ce qui la suit.

2. Aussi voyant ses disciples surpris en présence de cet arbre desséché tout-à-coup, il leur recommanda la foi et leur dit : « Si vous aviez « une foi qui n'exceptât rien ; » en d'autres termes : Si pour tout vous aviez foi en Dieu, sans dire : Il peut ceci, il peut cela ; si vous aviez confiance en la toute-puissance du Tout-Puissant ; « non-seulement vous feriez cela, mais encore « vous diriez à cette montagne : Lève-toi et te « jette dans la mer, et elle le ferait. De plus, tout « ce que vous demanderiez dans la prière avec « foi, vous l'obtiendriez. »

Nous lisons que les disciples du Sauveur ont fait des miracles, ou plutôt que le Sauveur en a faits par eux, puisqu'il leur a dit : « Vous ne « pouvez rien faire sans moi [2]. » Le Seigneur en effet pouvait beaucoup sans ses disciples, mais sans lui ses disciples ne pouvaient rien ; et lorsqu'il travailla à les former, il ne fut pas certainement aidé par eux. Or en parcourant les miracles des Apôtres, nous ne voyons nulle part ni qu'ils aient desséché un arbre, ni qu'ils aient transporté une montagne dans la mer. Cherchons donc comment cette promesse s'est accomplie, attendu que les paroles du Seigneur ne sauraient être vaines.

Or, si l'on ne considère que les arbres ordinaires et les montagnes connues, la promesse ne s'est point exécutée. Mais si l'on considère l'arbre mystérieux dont j'ai parlé, et cette montagne du Seigneur dont un prophète a dit : « On « verra dans les derniers jours la montagne du « Seigneur à découvert [3] ; » si dis-je, l'on considère et l'on comprend ce sens, la promesse s'est accomplie et accomplie par les Apôtres. L'arbre donc désigne la nation juive, mais je le répète, la partie de cette nation réprouvée et non élue ; cet arbre ainsi rappelle la nation juive ; et la montagne, d'après l'autorité du prophète, figure le Seigneur même. L'arbre desséché, c'est le peuple Juif sans la gloire du Christ ; et la mer est le monde de la gentilité tout entière. Écoute maintenant les Apôtres s'adressant à cet arbre pour le dessécher et lançant la montagne en pleine mer. On les voit, au livre des Actes, parler aux Juifs contradicteurs et rebelles à la parole de vérité ; en d'autres termes à l'arbre chargé de feuilles mais dépouillé des fruits. « Il fallait, leur « disent-ils, vous annoncer la divine parole ; mais « puisque vous la repoussez ; » puisque vous répétez les paroles des prophètes sans reconnaître Celui qui fut annoncé par eux, c'est-à-dire puisque vous n'avez que des feuilles : « Voici que « nous nous tournons du côté des gentils [1]. » Le prophète d'ailleurs l'avait prédit ainsi : « Voici « que je t'ai établi pour être la lumière des gen« tils et leur salut jusqu'aux extrémités de la « terre [2]. » Ainsi l'arbre est desséché, et le Christ annoncé aux nations est la montagne transportée dans la mer. Comment d'ailleurs l'arbre ne sècherait-il point, attendu qu'il est placé dans une vigne dont il a été dit : « Je défendrai à mes « nuées de répandre la pluie sur elle [3] ? »

3. Le Seigneur a voulu nous montrer avec évidence qu'il agissait ainsi d'une manière prophétique, qu'il n'entendait pas simplement faire un miracle sur cet arbre, mais faire un miracle qui présageât l'avenir. Plusieurs circonstances nous disent, nous prouvent, nous forceraient même à avouer malgré nous que telle fut son intention.

Et d'abord, cet arbre avait-il péché pour n'être pas alors couvert de fruits ? Fût-on au temps des fruits, il n'était point répréhensible de n'en point porter. Quelle faute peut-on reprocher à un arbre insensible ? Ajoutez, comme le rapporte expressément un autre Évangéliste, que « ce « n'était pas le temps des figues [4]. » C'était le le moment où le figuier pousse ces feuilles délicates qui précèdent toujours les fruits, nous le savons et ce qui le démontre, c'est d'une part que l'on était proche de la passion, et nous savons d'autre part à quelle époque le Seigneur l'endura ; mais ne fissions-nous pas attention à cette circonstance, nous devons croire à l'Évangile ; or l'Évangile dit : « On n'était pas au temps des « figues. » Ah ! si le Seigneur n'avait voulu faire qu'un miracle, s'il n'avait pas eu dessein de nous donner une figure prophétique de quelque évènement futur, il eût agi d'une manière beaucoup plus douce et plus digne de sa miséricorde, et s'il avait rencontré un arbre mort, il lui eût rendu la vie, comme il se plaisait à guérir les malades, à purifier les lépreux, à ressusciter les morts.

[1] Galat. v, 22. — [2] Jean, xv, 5. — [3] Isaïe, ii, 2.

[1] Act. xiii, 46. — [2] Isaïe xlix, 6. — [3] Ibid. v, 6. — [4] Marc, xi, 13.

Comment expliquer ici une conduite en apparence aussi contraire aux règles ordinaires de sa bonté ? Il rencontre un arbre bien vert ; cet arbre ne porte pas encore de fruits ; mais ce n'en est pas la saison, mais il n'en refuse pas à celui qui le cultive, et le Seigneur le dessèche ! N'était-ce pas dire à chacun de nous : Je n'ai pas pris plaisir à faire mourir cet arbre, mais j'ai voulu t'avertir que je n'ai pas agi sans motif et te porter à réfléchir avec plus de soin à ce que je viens de faire ? Je n'ai pas maudit cet arbre, je n'ai pas entendu infliger de châtiment à un être insensible ; mais j'ai voulu t'inspirer une frayeur salutaire et te porter, si tu es attentif, à ne mépriser pas le Christ quand il a faim et à chercher plutôt à être couvert de fruits que chargé d'un sombre feuillage.

4. Voilà une première circonstance destinée à nous montrer que le Seigneur avait en vue quelque signification mystérieuse. En est-il une autre ? — Il a faim, il s'approche de l'arbre et il y cherche du fruit. Ignorait-il que ce n'en était pas encore la saison ? Le Créateur de cet arbre ne savait-il pas ce que savait le jardinier ? Le voilà donc qui cherche sur cet arbre un fruit qui n'y est pas encore. Cherche-t-il réellement, ou plutôt ne feint-il pas de chercher ? Car s'il cherche réellement, il se trompe, et loin de nous une idée semblable ! Alors il feint ? Mais tu crains de l'avouer. Tu confesses donc qu'il se trompe ? Tu ne peux l'admettre encore et tu te rejettes sur la feinte. Nous voici tourmentés, agités, nous nous desséchons. Dans cette fièvre d'anxiété, demandons la pluie du ciel pour nous rendre la vie, et gardons-nous de rien dire qui soit indigne du Seigneur, ce serait nous vouer à la mort.

Le texte de l'Évangile porte : « Le Seigneur « alla vers cet arbre et n'y trouva pas de fruit. » Nous ne lirions pas cette expression : « Il n'y « trouva point, » s'il n'y avait cherché ou feint de chercher les fruits qu'il savait n'y être pas. Point de doute à cet égard, le Christ assurément ne s'est point trompé. Il a donc feint ? Mais le dirons-nous et comment sortir de cet embarras ? Voyons si quelque Évangéliste n'a pas dit ailleurs ce que de nous-mêmes nous n'oserions affirmer. Reproduisons d'abord ce qu'a dit cet Évangéliste, et travaillons à le comprendre après l'avoir reproduit. Mais pour le comprendre croyons-le d'abord. « Si vous ne croyez, vous « ne comprendrez pas, » dit en effet un prophète[1].

Le Seigneur Jésus, après sa résurrection, voyageait avec deux de ses disciples, et sans en être encore reconnu, il cheminait avec eux comme un troisième voyageur. On arriva à l'endroit où allaient les deux premiers ; mais Jésus dit l'Évangéliste, « feignit d'aller plus loin. » Eux le retenaient par politesse, lui disaient qu'il était déjà tard et le priaient de rester avec eux. Il accepte l'hospitalité, prend du pain, le bénit, le rompt ; et on le reconnaît. Pourquoi donc craindre de dire qu'il feignit de chercher du fruit, puisqu'il est écrit qu'il feignit d'aller plus loin ?

Mais voici surgir une autre question. Nous avons hier soutenu pendant longtemps la véracité des Apôtres ; et dans le Seigneur lui-même nous rencontrerions aujourd'hui quelque feinte ? Ici donc, mes frères, nous devons vous exposer, vous expliquer, dans la faible mesure des forces que Dieu nous donne pour vous servir ; nous devons enfin vous faire comprendre la règle qui doit vous diriger dans l'interprétation de toutes les Écritures.

Toute parole ou toute action y doit être entendue soit dans un sens propre, soit dans un sens figuré, soit en même temps dans l'un et l'autre sens. Voilà une triple distinction ; appuyons-la sur des exemples, et des exemples tirés des Lettres divines. Expressions prises dans le sens propre : Le Seigneur a souffert, il est ressucité et monté au ciel ; nous ressusciterons aussi à la fin des siècles, et si nous ne le dédaignons pas, nous règnerons éternellement avec lui : voilà un langage qu'il faut prendre à la lettre ; prends-le dans le sens propre sans y chercher de figures ; les choses sont réellement telles qu'elles sont exprimées. Voici des faits : l'Apôtre monta à Jérusalem pour y voir Pierre ; il y monta réellement, cet acte doit être aussi entendu dans le sens propre[1] ; c'est le récit d'un fait, d'un fait où il n'y a rien de figuré.

Voici maintenant du figuré : « La pierre re- « jetée par les constructeurs est devenue la tête « de l'angle[2]. » Si nous prenons à la lettre ce terme de pierre, de quelle pierre est-il dit que rejetée par les constructeurs elle est devenue la pierre de l'angle ? Et si à la lettre encore nous entendons le terme d'angle, de quel angle cette pierre est-elle devenue la tête ? En supposant au contraire qu'il y a un sens figuré et en s'y attachant, on voit le Christ dans cette pierre angulaire et dans cette tête d'angle le Chef de l'Église.

[1] Isaïe VII, 9, sel. LXX.

[1] Galat. I, 18. — [2] Ps. CXVII, 22 ; Matt. XXI, 42.

Mais comment l'Église est-elle comparée à un angle? Parce qu'elle attire à elle, d'un côté les Juifs et d'un autre côté les Gentils; ils sont comme deux murs qui viennent de directions différentes, qui se réunissent en elle et dont elle maintient l'union par la grâce qui produit la paix dans son sein. « Car le Christ est notre paix, et de deux « choses il en a fait une seule [1]. »

5. Voilà donc des actes et des expressions dans le sens propre, ainsi que des paroles dans le sens figuré. Vous demandez maintenant des exemples d'actions figuratives. Il en est beaucoup. Citons provisoirement le trait que nous rappelle ce que nous venons de dire de la pierre angulaire. C'est l'onction que fit Jacob à la pierre qu'il avait placée sous sa tête durant ce sommeil mystérieux où il vit des échelles qui allaient de la terre au ciel, des hommes qui montaient et descendaient, et le Seigneur debout au sommet de ces échelles. Cette dernière circonstance lui fit comprendre ce que devait signifier cette pierre, et pour nous démontrer qu'il n'était point étranger au sens de cette vision, de cette révélation sublime, il répandit sur cette pierre l'onction destinée à rappeler qu'elle figurait le Christ [2]. Pourquoi t'étonner de cette onction? N'est-ce pas d'onction que vient en grec le nom de Christ?

Ce même Jacob est donc appelé dans l'Écriture un homme sans artifice; il y porte aussi le nom d'Israël, vous le savez. N'est-ce pas pour cela qu'il est écrit dans l'Évangile qu'en voyant Nathanaël le Seigneur s'écria : « Voici vraiment un Israélite « en qui il n'y a point d'artifice? » Mais ne sachant encore qui lui adressait la parole, cet Israélite répliqua : « D'où me connaissez-vous? « — Lorsque tu étais sous le figuier, répondit le « Seigneur, je t'ai vu; » c'est-à-dire, lorsque tu étais encore dans les ombres du péché, je t'ai prédestiné. Mais lui, se rappelant avoir été sous un figuier quand le Seigneur n'était point présent, reconnut sa divinité et s'écria : « C'est vous « le Fils de Dieu, c'est vous le Roi d'Israël. » C'est ainsi, c'est ainsi qu'en reconnaissant le Christ, il n'était point devenu une figue sèche tombée sous le figuier. Le Seigneur ajouta : « Parce que j'ai « dit t'avoir vu lorsque tu étais sous le figuier, tu « crois : tu verras de plus grandes choses. » Quelles sont-elles? Rappelle-toi d'un côté qu'il s'agit ici d'un Israélite sans artifice; souviens-toi aussi qu'il est dit de Jacob qu'il était également sans artifice, et que le Seigneur fait allusion à la pierre qu'il avait sous la tête, à ce qu'il vit dans son sommeil, aux échelles qui allaient de la terre au ciel, et aux anges qui montaient et qui descendaient. Tu comprendras alors le sens de la réponse que fait le Sauveur à cet Israélite sans artifice. « En vérité je vous le déclare, dit « donc Jésus, vous verrez le ciel ouvert : » Nathanaël, sans artifice, écoute bien ce que vit Jacob, sans artifice également : « vous verrez le « ciel ouvert, et les anges montant et descen- « dant : » vers qui? « Vers le Fils de l'homme [1]. » Le Fils de l'homme était donc la pierre mystérieuse qui soutenait le chef de Jacob; et de fait si l'homme est le chef de la femme, le Christ à son tour est le chef de l'homme [2]. Si le Sauveur ne dit pas que les Anges montaient au dessus du Fils de l'homme et descendaient vers lui, c'est pour ne pas laisser croire qu'il fût seulement au ciel et seulement sur la terre. « Ils monteront et des- « cendront vers le Fils de l'homme. » Car il est au ciel et c'est lui qui crie : « Saul, Saul. » Il est aussi sur la terre, et c'est pourquoi il ajoute : « Pourquoi me persécutes-tu [3]? »

6. J'ai cité des expressions à prendre dans le sens propre : *nous ressusciterons;* des actes pris également à la lettre : *Paul monta à Jérusalem pour y voir Pierre;* des expressions figurées : *la pierre réprouvée par les constructeurs;* un acte figuratif aussi : *l'onction de la pierre placée sous la tête de Jacob.* Je dois maintenant, pour vous satisfaire, produire un trait qui soit en même temps littéral et figuré.

Nous savons tous qu'Abraham eut deux fils, l'un de la servante, et l'autre de la femme libre : voilà tout à la fois un évènement et un récit à entendre dans le sens propre. Mais qu'y a-t-il de figuré? « Ce sont là les deux alliances [4]. »

Des expressions figurées sont donc des espèces de fictions. Mais comme elles finissent par avoir une signification, et une signification conforme à la vérité, on ne saurait les accuser de mensonge. Un semeur s'en alla semer, et pendant qu'il semait, la semence tomba une partie dans le chemin, une partie dans des endroits pierreux, une autre au milieu des épines, une autre enfin sur une bonne terre. Quel est ce semeur? Quand s'en alla-t-il? Quelles sont les épines? Quelles sont les pierres? Quel est le chemin? Quel est le champ où il jeta sa semence? Si tu vois ici une fiction, comprends assurément qu'elle signifie quelque chose. Or, c'est bien une fiction. Si d'ailleurs il

[1] Ephes. II, 14. — [2] Gen. XXVIII, 11-18.

[1] Jean I 47-52. — [2] I Cor. XI, 3. — [3] Act. IX, 4. — [4] Galat. IV, 22-24

s'agissait ici d'un semeur véritable qui eût répandu sa semence dans les différents endroits dont il vient d'être parlé, ce ne serait pas à la vérité une fiction, mais ce ne serait pas non plus un mensonge. Il y a ici fiction, mais il n'y a pas non plus de mensonge. Pourquoi ? Parce que c'est une fiction qui désigne quelque chose et qui ne trompe pas. Elle demande à être comprise, mais n'induit pas en erreur.

C'est ce qu'avait en vue le Christ lorsqu'il chercha des fruits sur le figuier; c'était une fiction, mais une fiction figurative et non pas trompeuse, et conséquemment une fiction honnête et irrépréhensible; une fiction qui ne jette point dans l'erreur si on l'examine, mais qui découvre la vérité lorsqu'on en approfondit le sens.

7. Je sais ce qu'on demandera encore : Explique-nous, dira quelqu'un, ce que voulait faire entendre le Sauveur, lorsqu'il feignit d'aller plus loin; car s'il n'avait pas prétendu faire connaître quelque chose, c'eût été tromper et mentir. — Les principes et les règles qui nous guident avec tant d'exactitude serviront à vous faire comprendre ce que signifiait cette feinte, de vouloir aller plus loin.

Le Sauveur feint donc de vouloir aller plus loin et on le retient, on l'en empêche. N'est-il pas vrai qu'on le croyait absent de corps? Or cette absence présumée était comme l'éloignement du Seigneur Jésus. Pour toi, retiens-le fidèlement, retiens-le au moment de la fraction du pain. Que dirai-je encore ? La connaissez-vous ? Si vous la connaissez, vous savez que le Christ est là. Mais il ne faut pas en dire davantage du sacrement redoutable. Ceux qui diffèrent de s'en instruire, laissent le Seigneur bien éloigné d'eux. Ah ! qu'ils l'apprennent au plus tôt et ne perdent pas le trésor; qu'ils offrent l'hospitalité, et on les invite au ciel.

SERMON XC.

Prononcé à Carthage dans la Basilique Restitute [1].

LA ROBE NUPTIALE OU LA CHARITÉ [2].

Analyse. Ce discours comprend deux parties distinctes : 1° nécessité indispensable de la charité ; 2° conditions dont la charité doit être revêtue. — I. Il y a dans chacun des fidèles et du bien et du mal ; chacun est donc en même temps bon et mauvais. Est-ce dans ce sens qu'il est dit que les mauvais entrèrent avec les bons dans la salle du banquet ? Evidemment non ; et le convive qui fut chassé du festin et précipité dans les ténèbres extérieures, représente le grand nombre des chrétiens qui méritent d'être exclus du royaume des cieux pour n'être pas revêtus de la robe nuptiale. Or la robe nuptiale est sans aucun doute la charité chrétienne, dont l'Apôtre a proclamé en termes si énergiques l'incomparable nécessité. La charité est donc réellement indispensable pour qui veut être sauvé. — II. Or 1° cette charité doit s'étendre à tous les hommes, puisque tous viennent d'un même père, soit dans l'ordre de la nature soit dans l'ordre de la grâce, et que la foi qui nous rend chrétiens n'est pas une telle foi telle quelle, mais la foi agissant par la charité. La charité doit 2° embrasser les ennemis et prier pour eux. Est-il d'ailleurs rien de plus convenable, puisque prier pour eux c'est demander qu'ils soient délivrés des vices qui les rendent nos ennemis ? 3° Enfin cette charité doit entraîner tout, rapporter tout à Dieu : c'est le tribut légitime et nécessaire dont nous sommes redevables au Souverain de l'univers.

1. Tous les fidèles connaissent les noces et le festin du fils du Roi ; on sait aussi que cette table divine est dressée pour quiconque est de bonne volonté. Mais si rien n'empêche d'en approcher, il faut faire grande attention aux dispositions qu'on y apporte. Les saintes Écritures nous enseignent effectivement que le Seigneur a deux banquets : l'un où se rendent les méchants avec les bons, et l'autre d'où sont exclus les méchants. Voilà pourquoi il y a des méchants comme des bons au festin sacré dont il vient d'être question dans l'Évangile. Tous ceux qui se sont excusés d'y venir, sont méchants ; mais il ne faut pas considérer comme bons tous ceux qui s'y sont rendus. C'est à vous donc que j'adresse la parole, vous, bons convives, qui prenez au sérieux ce grave enseignement : « Celui qui mange et qui boit indignement, mange et boit sa propre condamnation [1] ; » à vous tous qui êtes bons j'adresse donc la parole et je vous dis : Ne cherchez pas les bons en dehors, et en dedans souffrez les méchants.

2. Votre charité voudrait savoir sans doute quels sont ceux à qui je m'adresse et à qui je re-

[1] Voir ci-dessus, Serm. XIX — [2] Matt. XXII, 1-14.

[1] I Cor. XI, 29.

commande de ne pas chercher les bons en dehors et de tolérer en dedans les méchants ; car à qui me serais-je adressé s'il n'y avait pas de bons, et si tous l'étaient, comment aurais-je pu inviter à souffrir les méchants ? Commençons donc avec l'aide du Seigneur, à résoudre cette question.

A prendre la bonté dans toute sa perfection, il n'y a réellement que Dieu pour être bon. Le Seigneur le dit de la manière la plus expresse : « Pourquoi m'interroger sur ce qui est bon ? Dieu seul est bon [1]. » Mais s'il n'y a que Dieu pour être bon, comment se trouve-t-il à ces noces divines des bons avec les méchants ?

Sachez d'abord que sous certain rapport nous sommes tous mauvais. Oui, sous un rapport nous sommes tous mauvais ; et sous un autre rapport nous ne sommes pas tous bons. Pouvons-nous en effet nous comparer aux Apôtres ? Et pourtant le Seigneur leur disait : « Si donc vous, qui « êtes mauvais, vous savez donner de bonnes « choses à vos enfants. » Il y avait sans doute, au témoignage des Écritures, un Apôtre mauvais parmi les douze ; c'est à lui que le Sauveur faisait allusion dans ces mots : « Vous êtes purs, « mais non pas tous [2]. » Quand néanmoins il s'adresse à tous en général, il leur dit : « Si vous « qui êtes mauvais. » Alors étaient présents et Pierre, et Jean, et André, et tous les autres qui faisaient partie des onze Apôtres fidèles; c'est à eux qu'il fut dit : « Si, tout mauvais que vous « êtes, vous savez donner de bonnes choses à vos « enfants, combien plus votre Père qui est dans « les cieux en donnera-t-il de bonnes à ceux qui « les lui demandent [3] ? » Ils devaient se décourager, en s'entendant dire qu'ils étaient mauvais; mais aussi devaient-ils respirer, en entendant que dans les cieux ils avaient Dieu pour père. « Tout « mauvais que vous êtes, » dit le Sauveur. Mais quand on est mauvais, que peut-on attendre autre chose que des châtiments ? « Combien plus, pour« suit-il, votre Père qui est dans les cieux ! » Mais un enfant ne doit-il pas espérer des encouragements de son père ? Ainsi la qualification de *mauvais* inspire la crainte des supplices, et le titre d'enfants ranime l'espérance d'un héritage.

3. En quoi donc étaient mauvais ces Apôtres qui sûrement étaient bons à quelque point de vue ? Car s'il leur fut dit : « Tout mauvais que « vous êtes, vous savez donner de bonnes choses « à vos enfants ; » il fut ajouté immédiatement : « Combien plus votre Père qui est dans les cieux ; » et si Dieu a des enfants mauvais, il ne faut pas désespérer de leur sort, car il est aussi médecin pour les guérir. Oui donc ils étaient mauvais sous certain rapport ; j'estime toutefois que si ces convives, admis par le Père de famille aux noces du Roi son fils, comptaient parmi ceux dont il est écrit. « On invita les bons et les méchants ; » toutefois on ne doit pas les confondre avec ces mauvais que nous avons vu chasser du festin dans la personne de ce malheureux qui n'avait point la robe nuptiale. En quoi, dis-je, étaient mauvais ces bons ? et en quoi bons ces mauvais ?

Écoute Jean, il t'apprendra en quoi ils étaient mauvais : « Si nous prétendons être sans péché, « nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité « n'est pas en nous. » Voilà ce qui les rendait mauvais, c'est qu'ils n'étaient pas sans péché. En quoi maintenant étaient-ils bons ? « Si nous « confessons nos péchés, Dieu est fidèle et juste « pour nous les pardonner, et pour nous puri« fier de toute iniquité [1]. »

Mais pouvons-nous appliquer ici cette interprétation qui s'appuie, vous le voyez sans doute, sur l'autorité de l'Ecriture, et dire que les mêmes hommes étaient à la fois bons et mauvais, bons sous un rapport et mauvais sous un autre ? Pouvons-nous expliquer dans ce sens ces paroles : « On invita les bons et les méchants, » c'est-à-dire des hommes qui étaient à la fois bons et méchants? Non, ce sens n'est pas admissible ; car il y a ici un convive qui fut découvert sans la robe nuptiale et non-seulement éloigné du festin, mais encore condamné, dans les ténèbres, à l'éternel supplice.

4. Quoi ! dira-t-on ; mais il ne s'agit ici que d'un homme ; et qu'y a-t-il d'étrange, qu'y a-t-il de surprenant que les serviteurs du Père de famille aient par mégarde laissé entrer dans la foule un homme qui n'avait point l'ornement nuptial ? La présence de cet homme suffirait-elle pour justifier ces expressions : « On invita les bons et « les méchants ? » — Appliquez-vous, mes frères, et saisissez bien ma pensée.

Cet homme représentait toute une catégorie ; car il y en avait beaucoup comme lui [2]. — Je me soucie peu de tes conjectures, m'objectera ici un auditeur attentif : prouve-moi qu'un faisait plusieurs. — Le Seigneur m'aidera et je le prouverai clairement, sans même chercher loin mes preuves ; car avec la grâce de Dieu je porterai la lumière dans sa parole et lui-même vous fera connaître par moi la vérité avec évidence. Voyons.

[1] Matt. XIX. 17. — [2] Jean. XIII. 10. — [3] Matt. VII. 11.

[1] Jean 1, 8, 9. — [2] Ci-dessous, serm. XCV.

« Le Père de famille étant entré pour examiner « ceux qui étaient à table. » Ainsi, mes frères, le rôle des serviteurs n'était que d'inviter et d'amener les bons et les méchants ; il n'est pas dit : Les serviteurs considérèrent les convives, ils trouvèrent parmi eux un homme qui n'avait pas le vêtement nuptial et ils lui dirent. Cela donc n'est pas écrit. C'est le Père de famille en personne qui regarde, qui découvre, qui distingue et qui chasse le coupable. Voilà ce qui est écrit. Mais ce que nous avons entrepris de prouver, c'est qu'un seul en faisait plusieurs.

« Le Père de famille entra pour examiner les « convives ; il rencontra parmi eux un homme « qui n'avait pas le vêtement nuptial et lui dit : « Comment es-tu entré ici sans la robe nuptiale ? « Et lui resta muet. » Ah ! c'est qu'il ne pouvait en imposer à Celui qui le questionnait. L'ornement nuptial devait être dans le cœur et non pas recouvrir le corps ; car s'il se fût agi d'un vêtement extérieur, les serviteurs eux-mêmes ne s'y seraient pas mépris. Apprenez en effet où doit se porter ce vêtement mystérieux : « Que vos prê« tres, est-il écrit, soient revêtus de la justice [1] ; » et l'Apôtre dit aussi en parlant du même vêtement : « Si toutefois nous sommes trouvés vêtus « et non pas nus [2]. » Aussi bien c'est le Seigneur lui-même qui découvre ce qu'ignoraient ses serviteurs ; et le coupable interrogé gardant le silence, c'est lui encore qui le fait lier, jeter et condamner par tous les autres.

Mais j'ai avancé, Seigneur, que c'est un avertissement adressé par vous à tous les hommes. Donc, mes frères, rappelez-vous avec moi les paroles que vous venez d'entendre et bientôt vous découvrirez, vous comprendrez que dans ce convive il y en a beaucoup d'autres. Le Seigneur, sans aucun doute, n'en avait interrogé qu'un, c'est à un seul qu'il avait dit : «Mon ami, comment es« tu entré ici? » Il n'y en eut qu'un non plus pour rester muet et c'est de lui seul qu'il fut dit : « Liez« lui les pieds et les mains et jetez-le dans les « ténèbres extérieures : là il y aura pleur et grin« cement de dents. » Et pourquoi ? « Parce qu'il « y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus. » Qui pourrait résister à cet éclat de la vérité ? « Jetez« le, dit le Seigneur, dans les ténèbres exté« rieures, » Qui, lui ? Ce seul convive à propos duquel il est déclaré qu' « il y a beaucoup d'ap« pelés, mais peu d'élus. » Il s'ensuit donc que c'est le petit nombre qui n'est pas jeté dehors. Oui, encore une fois, il n'y en avait qu'un pour ne porter pas la robe nuptiale. « Celui-là jetez« le. » Pourquoi le jeter ? « Parce qu'il y a beau« coup d'appelés mais peu d'élus. » Laissez ici le petit nombre, jetez le grand. Non, il n'y en avait qu'un ; mais ce seul convive en représentait un grand nombre, un nombre qui l'emportait sur le nombre des bons. Les bons aussi sont en grand nombre ; ce nombre toutefois est petit, comparé à celui des méchants. Si multipliés que soient les grains de froment, que sont-ils en quantité comparés à la paille ? Ainsi en est-il des justes : nombreux en eux-mêmes, ils ne le sont point en face des méchants.

Comment prouver qu'en eux-mêmes, ils sont nombreux ? « Beaucoup viendront de l'Orient et « de l'Occident, » Où viendront-ils ? Est-ce au banquet où sont confondus les méchants avec les bons ? C'est d'un autre banquet qu'il est question, car le Seigneur ajoute : « Et ils seront à « table avec Abraham et Isaac et Jacob dans le « royaume des cieux [1]. » A ce dernier banquet les méchants ne sont pas admis, et il faut pour y parvenir, s'asseoir dignement au festin actuel.

Ainsi donc les élus sont à la fois en grand et en petit nombre ; en grand nombre, si on les considère en eux-mêmes, et en petit nombre, si on les compare aux méchants. Quel est alors l'enseignement que nous donne le Seigneur ? En rencontrant le seul convive qui n'ait pas la robe nuptiale : Qu'on jette dehors la multitude, dit-il, et qu'on conserve le petit nombre seulement. Déclarer en effet qu' « il y a beaucoup d'appelés « et peu d'élus, » n'est-ce pas évidemment faire connaître quels sont les convives dignes d'être admis à cet autre banquet où ne s'asseoiront point les méchants?

5. Qu'en conclure ? Vous tous qui prenez part au festin sacré dans la vie présente, ah ! gardez-vous de la multitude qui doit être rejetée, soyez plutôt du petit nombre qui doit être conservé. Quel moyen emploierez-vous ! Revêtez-vous de la robe nuptiale. — Mais qu'est-ce, dira-t-on, que la robe nuptiale ? — La robe nuptiale est, sans aucun doute, une robe qui n'appartient qu'aux bons, qu'à ceux qui doivent rester au festin et qui sont destinés à cet autre banquet où nul méchant ne doit être admis : ceux donc qui par la grâce de Dieu doivent être conduits à ce banquet possèdent la robe nuptiale. Maintenant, mes frères, examinons quels sont, parmi les fidèles,

[1] Ps. CXX, 9. — [2] II Cor. V, 3.

[1] Matt. VIII, 11.

ceux qui possèdent ce que n'ont pas les méchants : ce sera là la robe nuptiale.

Dirons-nous que les sacrements sont cette robe nuptiale ? Mais vous voyez que les méchants y sont admis aussi bien que les bons. Dirons-nous que c'est le baptême ? Sans le baptême, à la vérité, nul n'arrive à la jouissance de Dieu ; mais cette jouissance est loin d'être assurée à quiconque a reçu le baptême ; et la robe du baptême se trouvant portée par des méchants comme par les bons, le sacrement de baptême n'est pas assurément la robe nuptiale. Serait-ce l'autel ou plutôt ce qu'on y reçoit ? Mais nous savons que beaucoup y mangent et y boivent leur condamnation. Qu'est-ce donc ? Le jeûne ? Mais les méchants jeûnent aussi. La fréquentation de l'Église ? Les méchants y viennent également. Serait-ce enfin le don des miracles ? Non-seulement les méchants en font comme les bons; il arrive quelquefois aux bons de n'en pas faire. Voyez l'histoire de l'ancien peuple : les Mages de Pharaon nous y sont représentés faisant des miracles [1], tandis que les Iraëlites n'en faisaient pas ; car parmi eux il n'y avait pour en faire que Moïse et Aaron ; le reste du peuple se contentait de les regarder, de trembler et de croire. S'imaginera-t-on que les Mages de Pharaon, en faisant des miracles, valaient mieux que le peuple d'Israël qui ne pouvait en faire et qui ne laissait pas d'être le peuple de Dieu ? Au sein de l'Église même, que dit l'Apôtre ? « Tous sont-ils prophètes ? « Tous ont-ils la grâce de guérir ? Tous parlent-« ils les langues [2] ? »

6. Qu'est-ce donc que la robe nuptiale ? Le voici : « La fin des préceptes est la charité qui « vient d'un cœur pur, d'une bonne conscience « et d'une foi sincère [3]. » Voilà la robe nuptiale. Ce n'est pas une charité telle quelle ; car il est beaucoup d'hommes qui paraissent s'aimer, quoique leur conscience soit en mauvais état. Ainsi ceux qui commettent ensemble des brigandages, qui exercent ensemble des maléfices, qui courent ensemble les histrions et qui ensemble applaudissent des cochers et des gladiateurs, s'affectionnent souvent : mais ils n'ont pas « la charité qui vient « d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une « foi sincère, » et cette charité est la robe nuptiale.

« Quand je parlerais les langues des hommes « et des Anges, si je n'ai pas la charité, est-il dit, « je suis comme un airain sonnant ou une cymbale retentissante. » On a reçu le don des langues ; ce don seul n'empêche donc pas de dire : Pourquoi êtes-vous entrés ici, sans la robe nuptiale ? « Et quand j'aurais le don de prophétie, que je « connaîtrais tous les mystères et toute la science ; « quand j'aurais toute la foi, au point de transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. » Ne voit-on pas ici les miracles de ces hommes qui souvent n'ont pas la charité ? En vain, dit l'Apôtre, je pourrais les opérer tous, je ne suis rien si je ne suis pas uni au Christ. « Je ne suis rien. » S'ensuit-il que la prophétie ne soit rien ? que la science des mystères ne soit rien ? Non assurément ; mais c'est moi qui ne suis rien, si je possède ces dons sans posséder la charité. Que de biens inutiles s'il en manque un, un seul ? Je puis, sans la charité, distribuer mes biens aux pauvres, confesser le nom du Christ jusqu'à verser mon sang et me faire consumer par la flamme, car on peut faire tout cela par amour de la gloire ; mais alors tout cela est vain. Et comme l'amour de la gloire peut rendre vaines toutes ces actions, que la divine charité aurait rendues si riches, l'Apôtre en parle aussi ; voici ses paroles : « Quand je distribuerais tous « mes biens pour être la nourriture des pauvres, « et que je livrerais mon corps pour être brûlé, « si je n'ai point la charité, cela ne me sert de « rien [1]. » Voilà bien la robe nuptiale.

Examinez-vous : si vous l'avez, soyez en paix au festin du Seigneur. Il y a deux choses dans l'homme : la charité et l'amour de soi. Si tu n'as pas encore la charité, fais-la naître ; et si tu l'as, nourris-la, développe-la, fais-la croître. Quant à l'amour-propre, on ne peut sans doute l'anéantir complètement en cette vie ; « car si nous pré-« tendons être sans péché, nous nous séduisons « nous-mêmes et la vérité n'est point en nous. » Mais si la mesure de notre amour-propre est la mesure de nos péchés, faisons croître la charité et décroître l'amour-propre, menons l'une à sa perfection et l'autre à son anéantissement. Revêtez-vous donc de la robe nuptiale, vous, dis-je, qui ne l'avez pas encore. Vous êtes déjà dans la salle du festin, vous vous approchez de la table sainte, et vous ne portez point le vêtement que réclame l'honneur de l'époux ! vous cherchez encore vos intérêts et non ceux de Jésus-Christ ! La robe nuptiale est destinée à honorer l'union conjugale, à honorer l'époux et l'épouse. Vous connaissez l'époux, c'est le Christ ; l'épouse, c'est l'Église. Soyez pleins d'égard pour l'un et

[1] Exod. VII, VIII. — [2] I Cor. XII, 29, 30. — [3] I Tim. I, 5.

[1] I Cor. XIII, 1-3.

pour l'autre, et vous deviendrez leurs enfants.

Voici donc en quoi vous devez faire des progrès : Aimez le Seigneur, et apprenez par là à vous aimer vous-mêmes ; et lorsqu'en aimant le Seigneur vous serez parvenus à vous aimer, vous pourrez en toute sécurité aimer votre prochain comme vous-mêmes. Quand en effet je rencontre un homme qui ne s'aime pas, comment lui permettrai-je d'aimer son prochain comme lui-même? — Mais qui ne s'aime soi-même, dira-t-on? Voici : « Aimer l'iniquité, c'est haïr son âme [1]. » Est-ce en effet s'aimer que d'idolâtrer sa chair et de haïr son âme, et cela à son detriment, au détriment de l'âme et de la chair même ? Mais quand on aime Dieu de tout son cœur et de tout son esprit, je permets alors d'aimer le prochain. — Aimez ainsi votre prochain comme vous-mêmes.

7. Qui est mon prochain, demandera-t-on ? — Tout homme est ton prochain. Tous en effet ne sommes-nous pas descendus de deux premiers parents ? On voit parmi les animaux les individus de chaque espèce se rapprocher ; la colombe se rapproche de la colombe, le léopard du léopard, l'aspic de l'aspic, la brebis de la brebis, et l'homme ne serait pas le prochain de l'homme ? Rappelez-vous la création du monde. Dieu dit, et les eaux produisirent ; elles produisirent des animaux qui nagent, de grands cétacés, des poissons, des oiseaux mêmes et d'autres êtres semblables. Mais tous les oiseaux descendent-ils d'un oiseau ? Tous les vautours d'un premier vautour ? Toutes les colombes d'une même colombe ? Tous les serpents d'un seul serpent ? Toutes les dorades d'une même dorade ? Enfin toute les brebis d'une première brebis ? Non, la terre a produit en même temps toutes les espèces d'animaux. Mais quand il s'est agi de l'homme, la terre ne l'a point produit ainsi. Dieu nous a donné un même père ; remarquez, il ne nous a pas donné d'abord un père et une mère ; non, il nous a donné un père seulement et non pas un père et une mère. La mère a été tirée du père, et le père n'a été tiré de personne ; c'est Dieu qui l'a fait de rien, tandis que de lui il a formé la mère. [2].

Considérez donc notre race ; nous sortons tous d'une même source, et parce que cette source primitive s'est aigrie, nous avons dégénéré et nous ne sommes que des oliviers sauvages. Mais la grâce est venue ensuite. Un premier père nous avait engendrés pour le péché et pour la mort, sans nous empêcher toutefois de former la même famille, d'être proches les uns des autres ; non-seulement de nous ressembler, mais encore d'être parents. Un autre vint réparer l'œuvre du premier. L'un avait dispersé, l'autre vint recueillir : l'un avait donné la mort, l'autre vint donner la vie. Car « de même que tous nous mourons « en Adam, ainsi nous serons tous vivifiés en « Jésus-Christ [1]. » Quiconque naît d'Adam est destiné à la mort ; quiconque aussi croit en Jésus-Christ recouvre la vie, mais à condition qu'il aura la robe nuptiale et qu'il sera invité au festin pour y rester et non pour en être chassé.

8. Ainsi donc, mes frères, ayez la charité. Je viens de vous faire connaître en quoi consiste la robe nuptiale, le vêtement proprement dit. On loue la foi, sans aucun doute, on la loue. Mais laquelle? C'est ce que précise l'Apôtre. Quelques-uns se glorifiaient de leur foi, sans avoir des mœurs qui y répondissent : l'Apôtre saint Jacques les réprimande en ces termes : « Tu « crois qu'il n'y a qu'un Dieu, tu fais bien. Les « démons croient aussi, et ils tremblent [2]. » Pourquoi les félicitations données à Pierre? Pourquoi fut-il appelé bienheureux? Rappelons-le ensemble ; c'est qu'il avait dit : « Vous êtes le « Christ, le Fils du Dieu vivant [3]. » Mais en déclarant cet Apôtre bienheureux, le Christ avait en vue, non les paroles elles-mêmes, mais l'affection du cœur qui les inspirait. Voulez-vous vous convaincre en effet que le bonheur de Pierre ne vint pas de les avoir prononcées? Considérez que les démons les prononcèrent également : « Nous « savons qui vous êtes, disaient-ils, vous êtes le « Fils de Dieu [4]. » Pierre confessa que Jésus était le Fils de Dieu ; les démons le confessèrent aussi. — Ah ! Seigneur, ne confondez pas l'un avec les autres. — Je ne les confonds pas ensemble. Pierre parlait avec amour, et les démons par crainte. L'un disait : « Je vous suis jusqu'à la « mort [5] ; » et les autres : « Qu'y a-t-il entre nous « et vous [6]? »

Toi donc qui te présentes au festin, garde-toi de te glorifier de ta foi si elle est seule. Il y a une distinction à faire entre foi et foi, c'est le moyen de porter la robe nuptiale. Or apprenons de l'Apôtre cette distinction importante : « Ni la « circoncision, dit-il, ni l'incirconcision ne ser- « vent de rien, mais la foi. » — Quelle foi ? N'est-il pas vrai que les démons mêmes ont la foi et qu'ils tremblent? — Je vais préciser, reprend-il, écoutez ; voici, voici la distinction : « Mais la

[1] Ps. x 6. — [2] Gen. I 11.

[1] I Cor. xv, 22. — [2] Jac. II, 19. — [3] Matt. XVI, 16, 17. — [4] Marc I, 24. — [5] Luc XXII, 33. — [6] Matt. VIII, 29.

« foi qui agit par la charité [1]. » Quelle est donc cette foi, quelle est-elle? Celle « qui agit par la « charité. » — Car, « lors même que j'aurais toute « la science et toute la foi jusqu'à transporter « les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne « suis rien. » Ayez donc la foi avec l'amour; car sans la foi vous ne pouvez avoir l'amour. Je vous en préviens, je vous y exhorte, et au nom du Seigneur je vous répète de joindre l'amour à la foi. Vous pouvez en effet posséder la foi sans l'amour, et je ne vous exhorte pas précisément à avoir la foi, mais la charité; puisque sans la foi vous ne sauriez avoir la charité, la charité même envers Dieu et envers le prochain. Comment en effet concevoir cette charité sans la foi? Est-il possible d'aimer Dieu si l'on ne croit en lui? Est-il possible à un insensé de l'aimer quand il dit dans son cœur : « Il n'y a point de Dieu [2]? » Il peut se faire que tu croies à l'avènement du Christ sans aimer le Christ; mais il ne t'est pas possible d'aimer le Christ sans reconnaître qu'il est venu.

9. Ainsi donc à la foi joignez la charité; la charité est la robe nuptiale. Vous qui aimez le Christ, aimez-vous les uns les autres, aimez vos amis, aimez vos ennemis mêmes, et que ce dernier devoir ne vous semble pas trop rigoureux. Est-ce perdre en effet que d'acquérir beaucoup? Pourquoi tenir tant à demander à Dieu la mort de ton ennemi? Ce n'est point là le vêtement nuptial. Considère l'Epoux lui-même; il est pour toi suspendu à la croix et pour ses ennemis il prie son Père : « Mon Père, dit-il, pardonnez-« leur, car ils ne savent ce qu'ils font [3]. » C'est l'Epoux même qui tient ce langage. Ecoute maintenant un ami de l'Epoux, un convive revêtu de la robe nuptiale, le bienheureux Etienne.

Aux reproches qu'il adresse aux Juifs on croirait d'abord qu'il est indigné et irrité. « Durs de « tête et incirconcis de cœur et d'oreilles, vous « avez résisté à l'Esprit-Saint. Lequel des pro-« phètes vos pères n'ont-ils pas persécuté? » Quelles paroles énergiques! Tu es disposé à les imiter contre le premier venu, et plaise à Dieu que tu les répètes contre quiconque a offensé le Seigneur et non pas contre celui qui t'a offensé! Oui, on offense Dieu et tu ne dis rien; mais tu cries quand on t'offense : est-ce là la robe nuptiale? Mais après avoir entendu la sainte indignation d'Etienne, écoute son amour. Il a blessé ses ennemis en leur adressant de justes reproches, et ils le lapident. Or pendant que de toutes parts ces furieux se jettent sur lui, le saisissent et le broient à coup de pierres : « Seigneur Jésus-« Christ, s'écrie-t-il d'abord, recevez mon es-« prit. » Puis, après avoir ainsi prié debout pour lui-même, il s'agenouille et prie pour ceux qui le lapident : « Seigneur, ne leur imputez pas ce « péché : » j'accepte la mort du corps, préservez-les de la mort de l'âme; et en parlant ainsi, il s'endormit [1]; il n'ajouta rien à ces derniers mots, il les prononça et s'en alla; sa dernière prière fut pour ses ennemis. Apprenez à porter ainsi la robe nuptiale.

Comme lui donc, ploie le genoux, jette-toi le front contre terre, et avant d'approcher de la table sainte, du banquet des Ecritures, garde-toi de dire : Ah! si mon ennemi mourait! mettez-le à mort, Seigneur, si je puis quelque chose près de vous. Ne craindrais-tu pas, en tenant ce langage, que le Seigneur ne vînt à te répondre : Si je voulais perdre ton ennemi, ne devrais-je pas te perdre d'abord? T'applaudis-tu de ce que tu viens d'être invité? Mais songe à ce que tu étais naguère avant de venir ici. Ne blasphémais-tu pas contre moi? Ne me tournais-tu pas en dérision? N'aurais-tu pas voulu effacer mon nom de dessus la terre? Et tu te glorifies d'être venu sur mon invitation? Ah! si je t'avais mis à mort quand tu étais mon ennemi, comment aurais-je pu faire de toi mon ami? Pourquoi donc, par tes prières exécrables, me porter à faire à autrui ce que je n'ai pas fait contre toi? Ecoute-moi plutôt, dit le Seigneur, je vais t'apprendre à m'imiter. Attaché à la croix, je disais : « Pardonnez-leur, « car ils ne savent ce qu'ils font. » Voilà ce que j'ai appris à mon soldat. Toi aussi apprends à lutter contre le démon : mais tu ne deviendras invincible dans cette guerre qu'en priant pour tes ennemis.

J'y consens toutefois, demande aussi, demande la mort de ton ennemi; mais demande la avec prudence, demande-la avec discernement. Ton ennemi est un homme; mais, dis-moi, par où est-il ton ennemi? La haine qu'il te porte vient-elle de ce qu'il est homme? Non. — D'où? — De ce qu'il est mauvais. — Ainsi sa nature d'homme, sa nature que j'ai formée n'est pas ton ennemie. Effectivement, poursuit le Seigneur, je n'ai pas fait l'homme mauvais, il l'est devenu par son insubordination, pour avoir obéi au diable plutôt qu'à Dieu; et son inimitié contre toi vient de

[1] Galat. v, 6. — [2] Ps. xiii, 1. — [3] Luc, xxiii, 34.

[1] Act. vii, 51-59.

ce qu'il a fait; elle vient de sa méchanceté, non de sa nature. Dans lui en effet je vois deux choses : l'homme et l'homme mauvais; à sa nature il doit d'être homme, et à sa faute, d'être mauvais : or j'efface la faute et je conserve la nature. Le Seigneur ton Dieu ajoute encore : Je vais te venger, je vais mettre à mort ton ennemi; je le délivre de sa méchanceté et je conserve sa nature. Est-ce qu'en le rendant bon je n'anéantis pas ton ennemi pour en faire ton ami? Prie ainsi quand tu pries : demande, non pas la destruction de l'homme, mais l'extinction de toute inimitié. Si en effet tu sollicitais la mort de l'homme lui-même, que serait-ce, sinon la prière d'un méchant contre un méchant; et quand tu dirais : A mort ce méchant, ne répondrait-on pas : Lequel de vous deux?

10. Ainsi donc, ne vous contentez pas d'embrasser dans votre affection vos épouses et vos enfants. Ne voit-on pas dans le bétail et dans les passereaux une affection semblable? Vous savez effectivement comment s'aiment les couples de passereaux et d'hirondelles, comment ils couvent ensemble leurs œufs et nourrissent ensemble leurs petits, combien leur tendresse est gratuite et naturelle, combien ils sont étrangers à toute idée de récompense. Le passereau ne dit pas, je vais élever mes petits, afin qu'à leur tour ils me nourrissent dans ma vieillesse. Il n'a aucune idée pareille; son amour et ses soins sont désintéressés; il déploie une affection vraiment paternelle sans avoir en vue aucun salaire. Vous aussi, je le sais, j'en suis sûr, vous avez pour vos enfants une affection semblable; « puisque « les enfants ne doivent point thésauriser pour « les parents, mais les parents pour leurs en- « fants [1]. » C'est même ce qui dans beaucoup excite l'avarice; car on se dit qu'on amasse pour ses enfants, qu'on garde pour eux. Etendez, étendez cet amour; l'affection entre époux et l'affection pour des enfants n'est pas encore la robe nuptiale.

Soyez fidèles à Dieu, aimez Dieu avant tout, élevez jusqu'à lui votre amour; puis entraînez vers lui tous ceux que vous pourrez. Voici ton ennemi? Entraîne-le jusqu'à Dieu. C'est ton fils, ton épouse, ton serviteur? Entraîne-les encore. C'est un étranger? Entraîne-le aussi. Mais entraîne, entraîne surtout ton ennemi; il ne sera plus ton ennemi si tu l'entraînes.

Voilà comment doit progresser, comment doit se nourrir et se perfectionner la charité; comment on doit se revêtir de la robe nuptiale, comment il faut tailler de nouveau et rendre de plus en plus ressemblante l'image de Dieu formée en nous par la création. Le péché avait terni et flétri cette image; et comment s'était-elle flétrie et ternie? En traînant contre terre. Qu'est-ce à dire en traînant contre terre? En se laissant froisser par les passions terrestres. Car, « bien que l'homme passe comme une image, il « se laisse troubler par la vanité [1]. » Or ce n'est pas la vanité, c'est la vérité qu'on recherche dans l'image de Dieu; puisque c'est en aimant la vérité que cette divine image, à laquelle nous sommes créés, reçoit une nouvelle empreinte, et que nous rendons à notre souverain la monnaie qui lui est dûe. N'est-ce pas ce que vous avez entendu le Seigneur répondre aux Juifs qui le tentaient? « Hypocrites, leur dit-il, pourquoi me « tentez-vous? Montrez-moi la monnaie du tri- « but, » c'est-à-dire l'image et l'inscription qui y sont gravées. Montrez-moi ce que vous payez, ce que vous vous préparez à payer, ce qu'on vous demande, montrez-le moi. Ils lui montrèrent un denier; et il ajouta : « De qui en sont « l'image et l'inscription? De César, répondirent- « ils [2]. »

César donc réclame aussi son image; César ne veut pas laisser périr ce qu'il a ordonné de frapper; et Dieu voudrait perdre ce qu'il a fait! Ce n'est pas César, mes frères, qui frappe lui-même sa monnaie; ce sont des monnayeurs, des artistes et des serviteurs à qui il intime ses ordres; et ceux-ci y impriment une image, ils y impriment l'image de César. César toutefois réclame ce que d'autres ont fait; César le met dans son trésor et il n'entend pas qu'on lui refuse ce tribut. L'homme aussi est la monnaie du Christ, et je vois sur cette monnaie l'image, le nom, les bienfaits du Christ et les devoirs qu'il impose.

[1] II Cor. XII, 14.

[1] Ps. XXXVIII, 7. — [2] Matt. XXII, 18-21.

SERMON XCI.

SAINTETÉ NÉCESSAIRE [1].

ANALYSE. — Quand Jésus-Christ demanda aux Juifs comment le Messie pouvait être appelé le Seigneur de David puisqu'il était son Fils ils auraient pu répondre facilement par les témoignages de l'Écriture. Mais ils étaient trop attachés à la terre, ils n'aimaient pas Dieu assez purement pour mériter de connaître l'incarnation merveilleuse du Verbe. Aussi le Sauveur leur reproche-t-il aussitôt leur ambition et leur vanité. Afin donc de comprendre les mystères et d'arriver à la vision intuitive, il faut s'attacher à Jésus-Christ pour ne faire avec lui qu'une seule personne morale et s'exercer aux œuvres de charité envers le prochain.

1. Nous venons d'entendre, à la lecture de l'Evangile, que le Sauveur demande aux Juifs comment Jésus Notre-Seigneur, peut être le fils de David, puisque David l'appelle son Seigneur, et ils ne pouvaient répondre. Ils connaissaient bien dans le Seigneur ce qu'ils voyaient; ils voyaient en lui le Fils de l'homme, mais ils n'y voyaient pas le Fils de Dieu. Voilà pourquoi ils se crurent capables de triompher de lui et pourquoi ils le raillèrent quand il était suspendu à la croix : « S'il « est le Fils de Dieu, disaient-ils, qu'il descende « de la croix et nous croyons en lui [2]. » Ils voyaient donc en lui une nature et en ignoraient une autre; car s'ils l'avaient connu réellement, jamais ils n'auraient crucifié le Seigneur de la gloire [3].

Ils savaient toutefois que le Christ serait fils de David, et aujourd'hui encore ils l'attendent sous ce titre. Ils ignorent qu'il est venu, mais leur ignorance est volontaire ; car s'ils ont pu le méconnaître quand il était suspendu au gibet, ils ne doivent pas le méconnaître, maintenant que son règne est établi. Au nom de qui en effet toutes les nations sont-elles appelés et bénies, si ce n'est au nom de celui-là même qu'ils ne regardent pas comme le Messie? Fils de David, descendant selon la chair de la race de David, Jésus est sans aucun doute fils d'Abraham. Mais puisqu'il a été dit à Abraham : « Toutes les nations seront « bénies dans un membre de ta race [4]; » puisqu'ils voient aujourd'hui toutes ces mêmes nations bénies dans notre Christ, pourquoi l'attendre encore? pourquoi l'attendre, quand il est venu, et ne pas craindre plutôt ses menaces? Notre-Seigneur Jésus-Christ, en effet, s'est appliqué, pour se faire connaître, le témoignage d'un prophète qui le compare à une pierre, à une pierre qui brise quiconque se heurte contre elle, et qui broie celui sur qui elle tombe [5]. Pour qu'on se heurte contre lui, il faut qu'il soit descendu, et c'est dans cette humiliation qu'il brise; mais il broie les superbes quand il vient dans sa gloire. Déjà les Juifs en se heurtant se sont brisés contre lui; il ne leur reste plus qu'à être broyés au moment de son avènement solennel, à moins toutefois que pour échapper à la mort, ils ne le reconnaissent de leur vivant. Dieu en effet est patient, et chaque jour il les appelle à la foi.

2. Les Juifs donc ne purent résoudre la question que leur adressait le Seigneur. Jésus leur avait demandé de qui le Messie était fils ; de David, avaient-ils répondu; et poursuivant ses interrogations il avait ajouté : « Comment donc « David, au moment de l'inspiration, l'appelle-t-il « son Seigneur en ces termes : Le Seigneur a dit « à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jus- « qu'à ce que je mette vos ennemis sous vos pieds? « Si donc David inspiré l'appelle son Seigneur, « comment est-il son fils? » Le Sauveur ne dit point: Il n'est pas son fils, mais : « Comment est-il son « fils? » Comment n'est pas une négation, mais une interrogation, et les paroles du Seigneur reviennent à celles-ci : Vous avez raison de regarder le Messie comme étant fils de David; mais David même le nomme son Seigneur; comment donc celui qu'il nomme ainsi son Seigneur pourrait-il être son fils? Si les Juifs étaient instruits de la foi chrétienne qui est la nôtre; s'ils ne fermaient pas leurs cœurs à l'Evangile et s'ils aspiraient à la vie spirituelle, ils trouveraient dans le trésor de la foi catholique la réponse à cette question, et ils diraient : C'est qu' « au com- « mencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu et le Verbe était Dieu : » ce qui explique pourquoi il est le Seigneur de David. Mais il est vrai aussi que « le Verbe s'est fait chair et « a habité parmi nous [1]; » ce qui fait comprendre comment il est aussi son fils. Les Juifs ne savaient point cela, et ils gardèrent le silence;

[1] Matt. XXII, 42-46. — [2] Matt. XXVII 40, 42. — [3] I Cor. II 8. — [4] Gen. XXII. 17. — [5] Luc, XX, 17, 18.

[1] Jean, I, 1, 14.

pour eux ce fut même peu d'avoir la bouche fermée, ils fermèrent encore l'oreille, et par là ils n'apprirent point la réponse à la question qui venait de leur être adressée inutilement.

3. Mais c'est une grande grâce de pénétrer ce mystère; de comprendre comment le Christ est à la fois le Seigneur et le fils de David; comment dans ce Dieu fait homme il n'y a qu'une seule personne; comment à cause de sa nature humaine il est inférieur à son Père, et comment il est son égal à cause de sa divine nature; comment il dit en même temps, d'un côté: « Mon Père est plus grand que moi [1]; » et d'autre part : « Mon Père et moi nous sommes « un [2]. » Or, plus ce mystère est grand, plus il faut, pour le comprendre, savoir régler ses mœurs. Il est fermé pour ceux qui en sont indignes, et ouvert seulement à ceux qui méritent de le connaître; et ce n'est ni avec des pierres ou des pieux, ni avec le poing ou le pied que nous frappons à la porte du Seigneur; la vie elle-même se charge de frapper, et on lui ouvre si elle est bonne. C'est donc le cœur qui demande, le cœur qui cherche, le cœur qui frappe, et c'est au cœur que l'on ouvre.

Mais pour bien demander, pour bien chercher et pour bien frapper, il faut au cœur de la piété. Il faut d'abord aimer Dieu pour lui-même, c'est en cela que consiste la piété; il faut ne placer en dehors de lui aucune récompense ni l'attendre de sa main, car rien ne lui est préférable. D'ailleurs que peut-on demander à Dieu de précieux quand Dieu même ne suffit pas? Quoi! s'il te donne une terre, tu te livres à des transports de joie! O ami de la terre, n'es-tu pas changé en terre? Si néanmoins tu te réjouis alors qu'il te fait don d'une terre, combien plus ne dois-tu pas te réjouir quand il se donne lui-même à toi, lui qui a fait le ciel et la terre? Il faut donc aimer Dieu pour lui-même. Ce qui le prouve encore, c'est qu'ignorant ce qui se passait dans l'âme du saint patriarche Job, le démon éleva contre lui cette grave accusation : « Est-ce pour Dieu même que Job « sert Dieu? »

4. Ah! si l'adversaire a fait cette accusation contre lui, comment ne pas craindre qu'il la fasse aussi contre nous? Car nous avons affaire avec ce grand calomniateur; et s'il ne craint pas d'imaginer ce qui n'est point, ne craindra-t-il pas encore moins de reprocher ce qui est? Réjouissons-nous toutefois, parce que notre Juge ne saurait être trompé par notre accusateur. Si nous avions pour juge un homme, cet ennemi pourrait feindre devant lui tout ce qui lui plairait. Personne, pour feindre, n'est plus rusé que lui; et maintenant encore, n'est-ce pas lui qui répand contre les saints toutes ces accusations mensongères? Considérant en effet que ses calomnies n'ont aucune valeur devant Dieu, il les sème au milieu du monde. Mais, hélas! quel avantage y trouve-t-il encore? L'Apôtre ne dit-il pas : « Notre gloire, la voici : c'est le témoignage « de notre conscience [1]? »

N'en concluez pas toutefois, qu'il ne met aucune adresse dans ces fausses imputations. Il sait le mal qu'elles produisent, quand une foi vigilante ne sait pas y résister. Si en effet il répand du mal sur le compte des bons, c'est pour persuader aux faibles qu'il n'y a pas d'hommes de bien; c'est pour les porter à se livrer à leurs passions, à s'y perdre et à se dire en eux-mêmes : Qui donc observe les commandements de Dieu? qui donc garde la continence? Et en croyant qu'il n'y a personne, ils deviennent ce qu'ils croient. Tels sont les desseins du démon.

Or il était impossible de rien persuader contre Job; sa conduite était trop connue et trop éclatante. Cependant à cause de ses grandes richesses, le démon lui reproche un crime qui n'aurait pu être que dans le cœur, sans se manifester dans la conduite, lors même qu'il eût été réel. Job servait Dieu et faisait des aumônes; mais quelles étaient ses intentions? Nul ne le savait, pas même le diable; il n'y avait que Dieu pour les connaître. Dieu donc rend témoignage à son serviteur; mais le diable calomnie le serviteur de Dieu. Dieu permet de le tenter, la vertu de Job est éprouvée, et le démon confondu. Il est ainsi constaté que Job sert et aime Dieu purement pour Dieu même; il le sert, non pas parce que Dieu lui a donné quelque chose, mais parce que Dieu ne refuse pas de se donner lui-même. « Le Seigneur a donné, le Seigneur a ôté; comme « il a plu au Seigneur, ainsi il a été fait : que le « nom du Seigneur soit béni [2]. » Le feu de la tentation s'est allumé : mais il a rencontré de l'or et non de la paille : et sans le réduire en cendres, il a délivré cet or de ses scories.

5. Ainsi donc pour comprendre le grand mystère de Dieu, pour savoir comment le Christ est à la fois Dieu et homme, il faut se purifier le cœur, et on le purifie en purifiant ses mœurs et sa vie,

[1] Jean. XIV, 28. — Ibid. X, 30.

Cor. I, 12. — [2] Job. I.

en pratiquant la chasteté, la sainteté, la charité et la foi qui agit par amour [1]. Remarquez en passant que toutes ces vertus sont comme un arbre dont les racines sont fixées dans le cœur, car les actes ne sont produits que par les sentiments du cœur; et en y établissant l'amour-propre, on n'obtient que des épines; il en sort au contraire de bons fruits si l'on y cultive la charité. Afin donc de faire sentir cette nécessité de purifier le cœur, le Seigneur voyant les Juifs réduits à l'impuissance de répondre à la question qu'il venait de leur adresser, parla aussitôt de leur conduite. Il voulait leur montrer ainsi ce qui les rendait indignes de comprendre le problème qu'il venait de leur soumettre.

En effet, ces misérables orgueilleux auraient dû dire, en se voyant incapables de répondre : Nous ne le savons; Maître, instruisez-nous. Mais non contents de ne rien répondre ils ne demandèrent rien. C'est alors que stigmatisant leur orgueil : « Prenez-garde, dit le Seigneur, aux Scribes « qui aiment à présider dans les Synagogues et « qui recherchent la première place dans les « festins [2]. » Leur crime n'est pas de l'accepter, mais d'y tenir. C'était donc ici accuser leurs sentiments secrets. Mais Jésus les eût-il dénoncés, s'il n'en eût été le témoin ? La première place est due dans l'Église au serviteur de Dieu qui est revêtu d'une dignité; mais ce n'est pas dans son intérêt. Il est donc nécessaire que dans l'assemblée des fidèles, les chefs du peuple occupent des sièges plus élevés, il est nécessaire que le siège même soit une distinction pour eux et mette suffisamment en relief leurs fonctions; mais ce n'est pas pour leur inspirer de l'orgueil, c'est pour les faire songer à la charge dont ils doivent rendre compte. Or qui sait s'ils aiment ou n'aiment pas ces distinctions ? C'est une affaire qui se passe dans le cœur, elle ne saurait avoir que Dieu pour juge.

Le Seigneur donc avertissait ses disciples de s'éloigner de ce mauvais levain. « Gardez-vous, « dit-il encore ailleurs, du levain des Pharisiens « et des Sadducéens. » Et comme ils s'imaginaient qu'il faisait allusion à ce qu'ils n'avaient pas apporté de pains ; « Avez-vous oublié, reprit-il, « combien de milliers d'hommes ont été rassasiés « avec cinq pains ? Ils comprirent alors que par « levain il entendait la doctrine » de ces Pharisiens et de ces Sadducéens [3]. Ceux-ci en effet aimaient ces sortes de biens temporels, et ils n'aimaient ni ne craignaient soit les biens soit les maux éternels. Leur cœur était fermé de ce côté, et ils ne pouvaient comprendre ce que leur demandait le Seigneur.

6. Que doit donc faire l'Église de Dieu pour comprendre ce que la première elle a mérité de croire ? Qu'elle rende le cœur capable de recevoir ce qui lui sera donné. Or, c'est pour le rendre tel que sans anéantir ses promesses, le Seigneur notre Dieu en a suspendu l'exécution. Et s'il l'a suspendue, c'est pour que nous nous haussions, et qu'en nous haussant nous grandissions, et qu'en grandissant nous y atteignions. Vois comme s'étend, pour y atteindre, l'Apôtre Saint Paul : « Ce n'est pas, « dit-il, que j'y aie atteint jusques là ou que je « sois parfait. Non, mes frères, je ne pense pas « y avoir atteint; mais seulement, oubliant ce « qui est en arrière et m'étendant vers ce qui est « en avant, je poursuis mon dessein, je cours à « la palme de la céleste vocation de Dieu dans « le Christ Jésus [1]. » Il courait donc sur la terre, et la palme était suspendue au ciel. Il courait sur la terre, mais il montait en esprit. Vois comme il s'élève, vois comme il s'élance vers le prix suspendu sous ses yeux. « Je cours, dit-il, « vers la palme de la vocation que Dieu me donne « au ciel dans le Christ Jésus. »

7. Il faut donc marcher, mais sans se chausser les pieds, sans chercher de monture, sans équiper de vaisseaux. C'est l'affection qui doit courir, l'amour qui doit marcher, la charité qui doit monter. A quoi bon chercher la route ? Attache-toi au Christ, car en descendant et en remontant il s'est fait notre voie. Veux-tu monter ? Attache-toi à lui quand il monte. Car tu ne saurais t'élever par toi-même, « personne ne montant au « ciel que Celui qui est descendu du ciel, que le « Fils de l'homme qui demeure au ciel [2]. » Mais si nul autre n'y monte que Celui qui en est descendu, et si Celui qui en est descendu est le Fils de l'homme, Jésus Notre-Seigneur, comment dois-tu faire pour y monter si tu en as le désir ? Devenir membre de Celui qui seul y est monté. Car il est le chef et avec ses membres il ne forme qu'un seul homme. Et personne ne pouvant monter si l'on n'est devenu membre de son corps, on voit l'accomplissement de cette parole : « Nul « ne monte que Celui qui est descendu. » On ne saurait donc dire : « Si nul ne monte que Celui « qui est descendu ; » pourquoi Pierre, par exemple, y est-il monté ? pourquoi Paul, pourquoi les Apôtres y sont-ils montés ? Car on pourrait ré-

[1] Gal. v, 6. — [2] Matt. XXIII, 6. Marc, XII, 38, 39. — [3] Matt. XVI, 6-12.

[1] Philip. III, 12-14. — [2] Jean, III, 13.

pondre : Eh ! que sont, au témoignage de l'Apôtre, Pierre et Paul, tous les Apôtres et tous les fidèles ? « Vous êtes, leur dit-il, le corps du Christ, « et les membres d'un membre [1]. » Si donc le corps du Christ et ses membres ne font qu'une même personne, garde-toi d'en faire deux. N'a-t-il pas laissé son père et sa mère pour s'attacher à son épouse et être deux dans une même chair [2] ? Il a laissé son Père, parce qu'il ne s'est point montré sur la terre égal à lui, parce qu'il s'est anéanti en prenant une nature d'esclave. Il a aussi laissé sa mère, la Synagogue, d'où il est né selon la chair. Il s'est enfin attaché à son épouse, c'est-à-dire à son Église.

Or en rappelant lui-même un passage de la Genèse [3], le Seigneur prouva que cette union doit être indissoluble. « N'avez-vous pas lu, « dit-il, qu'en les formant dès le principe, Dieu « les forma homme et femme ? Ils seront deux « dans une seule chair, est-il écrit. Que nul donc « ne sépare ce que Dieu a uni. » Mais que signifie : « Deux dans une seule chair ? » Le voici dans les paroles suivantes : « Ainsi donc ils ne sont plus « deux, mais une seule chair [4]. » Tant il est vrai que « nul ne monte au ciel sinon Celui qui « en est descendu ! »

8. Sachez donc que selon l'humanité et non pas selon la divinité, le même homme, le même Christ est à la fois époux et épouse. Je dis selon l'humanité, car selon la divinité nous ne saurions être ce qu'il est ; puisqu'il est le Créateur et nous la créature ; l'ouvrier et nous son œuvre ; l'architecte et nous l'édifice ; et pour nous unir à lui et en lui, il a voulu devenir notre chef en prenant notre chair et afin de mourir pour nous. Sachez donc, je le répète, que le Christ est en même temps tout cela : aussi a-t-il dit par Isaïe : « Il m'a couronné comme l'époux et orné comme « l'épouse [5]. » Il est ainsi époux, et épouse ; époux, comme chef, et épouse, dans son corps. N'est-ce pas ce que signifiaient ces mots : « Ils se-« ront deux dans une seule chair ; » et conséquemment, « non pas deux chairs mais une « seule ? »

9. Conclusion, mes frères : puisque nous sommes ses membres et puisque nous désirons pénétrer ce mystère, vivons avec piété, comme je l'ai dit, aimons Dieu pour lui-même. Si pour le temps de notre pèlerinage, il fait paraître devant nous sa nature de serviteur, il se réserve de nous montrer sa nature divine quand nous serons parvenus au repos de la patrie. La première nature sera notre chemin, nous trouverons une patrie dans la seconde. Et comme il nous en coûte beaucoup plus de comprendre ce mystère que de le croire ; comme on ne peut comprendre avant d'avoir cru, dit Isaïe [1], marchons à l'aide de la foi, tant que nous voyageons loin du Seigneur et jusqu'à ce que nous soyons parvenus au sein de la lumière où nous le verrons face à face [2].

Or en marchant par la foi, faisons le bien, et pour faire le bien, ayons envers Dieu une affection gratuite et envers le prochain une affection bienfaisante. Nous n'avons rien à donner à Dieu, mais nous pouvons donner au prochain, et nous mériterons, en lui donnant, de posséder Celui qui est l'abondance même. Que chacun donc donne de ce qu'il a ; que chacun verse dans le sein de l'indigent ce qu'il a de superflu. L'un a de l'argent ; qu'il nourrisse le pauvre, donne des vêtements à qui n'en a pas, bâtisse une église, fasse enfin avec son argent tout le bien qu'il peut faire. Un autre a de la prudence ; qu'il dirige son prochain et dissipe, à la lumière de la piété, les ombres du doute. Un autre encore est instruit ; qu'il puise dans les trésors du Seigneur, qu'il distribue de quoi vivre à ses collègues dans le service de Dieu ; qu'il affermisse les fidèles, ramène les égarés, cherche ceux qui sont perdus et fasse enfin tout ce qu'il peut. Les pauvres mêmes peuvent se donner l'un à l'autre. Que celui-ci prête ses pieds au boiteux, que celui-là serve de guide à l'aveugle ; que l'un visite les malades et que l'autre ensevelisse les morts. Ces services sont à la portée de tous, et il serait fort difficile de rencontrer quelqu'un qui n'eût rien à donner. Chacun peut accomplir enfin ce grand devoir rappelé par l'Apôtre : « Portez les « fardeaux les uns des autres, et vous exécuterez « ainsi la loi du Christ [3]. »

[1] I Cor. XII, 27. — [2] Ephes. V, 31, 32. — [3] Gen. II, 24. — [4] Matt. XIX, 4-6. — [5] Is. LXI, 10.

[1] Is. VII, 9. Sept. — [2] II Cor. V, 6, 7 ; I Cor. XIII, 12. — [3] Galat. VI, 2.

SERMON XCII.

JÉSUS, SEIGNEUR ET FILS DE DAVID [1].

ANALYSE. — Ce discours n'est autre chose que la solution du problème proposé en vain par Notre-Seigneur aux Juifs, lorsqu'il leur demanda comment le Messie pouvait être nommé le Seigneur de David, puisqu'il était le fils de ce prince. Saint Augustin montre donc avec l'Écriture, que, comme Dieu, le Messie est Seigneur de David, et qu'en tant qu'homme, il est son fils. Nous devons ainsi reconnaître en lui deux natures et une seule personne.

1. C'est aux Chrétiens à résoudre la question proposée aux Juifs. Car en la proposant aux Juifs, Jésus Notre-Seigneur ne la résolut pas; il l'a néanmoins résolue pour nous. Je ne ferai que rappeler ses paroles à votre charité et vous reconnaîtrez que réellement il l'a résolue. Remarquez d'abord le nœud de cette question.

Le Seigneur demanda aux Juifs, ce qu'ils pensaient du Christ, de qui le Christ devait être fils. C'est qu'eux aussi espèrent le Christ. Les prophètes leur en ont parlé, et après avoir attendu son avènement, ils l'ont mis à mort après son arrivée. Chose remarquable ! En lisant dans les Écritures que le Messie devait venir, ils lisaient aussi qu'eux-mêmes lui donneraient la mort : mais en espérant sa venue promise par les prophètes, ils ne voyaient pas dans ces mêmes prophètes le forfait qu'ils devaient commettre. Voilà pourquoi en les interrogeant à propos du Christ, le Sauveur ne suppose ni que le Christ leur soit inconnu, ni que jamais ils n'aient entendu son nom, ni que jamais il n'aient espéré son avènement. De fait, ils l'espèrent encore aujourd'hui, et c'est leur erreur. Nous aussi nous comptons que le Messie viendra, mais pour juger et non pour être jugé ; et ce sont les saints prophètes qui ont prédit qu'il viendrait ainsi deux fois, une première pour être injustement condamné, et une seconde pour juger avec justice.

« Quelle idée donc, dit le Seigneur aux Juifs, « avez-vous du Christ ? De qui est-il fils ? — De « David, » répondirent-ils; ce qui est parfaitement conforme aux Écritures. « Comment alors, « reprit Jésus, David inspiré l'appelle-t-il son « Seigneur en ces termes : Le Seigneur a dit à « mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que je mette vos ennemis comme un « escabeau sous vos pieds ? Or, si David inspiré « l'appelle son Seigneur, comment est-il son « fils ? »

2. Qu'on se garde bien de croire ici que Jésus prétend n'être pas le fils de David. Il ne nie pas qu'il soit le fils de David, mais il demande comment. Vous répondez, semble-t-il dire, qu'il est fils de David; je ne le conteste pas. Mais David même le nomme son Seigneur ; expliquez-moi donc comment étant son Seigneur, il peut en même temps être son fils; expliquez-moi cela. Ils ne l'expliquèrent pas et ils gardèrent le silence. Pour nous, expliquons ce mystère, ou plutôt reproduisons l'explication de Jésus lui-même.

Mais où la trouverons-nous? Dans son Apôtre. Et comment prouver d'abord qu'elle vient de lui ? Par le témoignage de l'Apôtre même : « Voulez-« vous éprouver, dit-il, le Christ qui parle en « moi [1] ? » Oui, c'est par le ministère de cet Apôtre que le Christ a résolu notre question.

Et premièrement, que dit-il par lui à Timothée ? « Souviens-toi que Jésus-Christ, de la race « de David, est ressuscité d'entre les morts, selon « mon Évangile [2]. » Voilà bien le Christ fils de David. Mais comment est-il aussi le Seigneur de David ? Dites-le nous, ô Apôtre ! « Étant de la nature de Dieu, il n'a pas regardé comme une « usurpation de se faire égal à Dieu. » N'est-il pas ici le Seigneur de David ? Mais si tu reconnais en lui le Seigneur de David et le nôtre, le Seigneur du ciel et de la terre, le Seigneur même des anges et l'égal de Dieu puisqu'il est de sa nature; comment est-il devenu fils de David ? Vois ce qui suit. L'Apôtre te l'a montré comme étant le Seigneur de David quand il t'a dit : « Étant de la nature de Dieu, il n'a point cru « usurper en se faisant égal à Dieu. » Comment donc est-il fils de David ? « Mais il s'est anéanti « lui-même en prenant la nature d'esclave, en « devenant semblable aux hommes et en paraissant homme à l'extérieur ; il s'est de plus humilié en se faisant obéissant jusqu'à la mort, « et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi « Dieu l'a exalté [3]. » Ainsi, issu de David et fils de David, le Christ est ressuscité parce qu'il s'é-

[1] Matt. XXII, 42-46.

[1] II Cor. XIII, 3. — [2] II Tim. II, 8. — [3] Philip. II, 6-9.

tait anéanti. Comment s'est-il anéanti ? En s'unissant à ce qu'il n'était pas, sans se séparer de ce qu'il était. Il s'est donc anéanti, il s'est humilié. Tout Dieu qu'il était, il s'est montré homme. Lui, le créateur du ciel, a été méprisé en voyageant sur la terre ; il a été méprisé comme un homme, comme un homme sans valeur presque aucune. Et non-seulement il a été méprisé, il a été, de plus, mis à mort. Il était comme une pierre tombée ; les Juifs s'y sont heurtés et s'y sont brisés. N'avait-il pas dit en personne ? « Celui qui se heur- « tera contre cette pierre sera brisé, et celui sur « qui elle tombera sera broyé [1] ? » Elle a commencé par rester à terre, et ils se sont heurtés, brisés ; elle tombera ensuite du haut du ciel, et ils seront broyés.

3. Vous comprenez donc que Jésus est à la fois le fils et le Seigneur de David ; le Seigneur de David, de toute éternité ; le Fils de David, dans le temps ; comme Seigneur de David, il est né de la substance du Père, et comme fils de David, il est né de la vierge Marie, après avoir été conçu du Saint-Esprit. Tenons à cette double nature. L'une nous servira de demeure durant l'éternité ; et l'autre sera notre délivrance durant le pèlerinage. Si en effet Jésus-Christ Notre-Seigneur ne s'était fait homme, c'en était fait de l'homme. Pour ne pas laisser périr son œuvre, il est donc devenu ce qu'il avait fait. Il est en même temps vrai Dieu et vrai homme ; la divinité et l'humanité sont toute sa personne. Telle est la foi catholique. Nier la divinité, c'est être Photinien ; son humanité, c'est être Manichéen. Pour être catholique, il faut confesser que le Christ est Dieu, égal à son Père, et qu'il est en même temps homme véritable, qu'il a souffert réellement et qu'il a répandu un sang réel. Ah ! la Vérité même ne nous aurait point rachetés en donnant pour nous une fausse rançon. Il faut donc, pour être catholique, confesser ces deux natures.

Mais alors on a une patrie et on est dans la voie qui y mène. On a une patrie, car « Au com- « mencement était le Verbe ; » on a une patrie, car « Etant de la nature de Dieu, il n'a pas cru « usurper en se faisant égal à Dieu. » On est dans la voie, car « Le Verbe s'est fait chair ; » on est dans la voie, car « Il s'est anéanti lui-même en « prenant une nature d'esclave. » Il est ainsi et la patrie où nous aspirons et la voie qui nous y mène. Avec lui donc allons à lui et nous ne nous égarerons pas.

[1] Matt. XXI, 44.

SERMON XCIII.

LES DIX VIERGES OU LA PURETÉ D'INTENTION [1].

ANALYSE. — La parabole des dix vierges ne saurait s'entendre à la lettre des vierges proprement dites ou des religieuses, mais de toute âme chrétienne qui s'abstient du péché et qui s'adonne aux bonnes œuvres figurées par les lampes que toutes ces vierges ont à la main. Quelques unes seulement ont eu soin de remplir d'huile leurs lampes : cette huile désigne la charité proprement dite ou la pureté d'intention qui les anime dans leurs bonnes œuvres, tandis que les vierges folles pratiquent le bien dans des vues humaines, par amour des louanges. Toutes s'endorment du sommeil de la mort ; mais quand il faut paraître devant Dieu, c'en est fait des louanges humaines, l'huile manque, la lampe s'éteint, la vierge folle est réprouvée. En vain elle implore la compassion des vierges sages. Celles-ci ne peuvent rien pour leurs malheureuses compagnes ; elles ont assez de leurs propres affaires. Ayons donc soin d'agir par un motif de charité véritable et n'attendons pas le réveil de la mort pour nous convertir : ce serait trop tard

1. A vous qui étiez hier ici nous avons fait une promesse, et nous voulons, avec l'aide du Seigneur, nous acquitter aujourd'hui devant vous et devant toute cette multitude réunie.

Il n'est pas facile de découvrir quelles sont ces dix vierges parmi lesquelles il y en a cinq de folles et cinq de sages. En m'en tenant, toutefois, au texte qu'aujourd'hui encore je vous ai fait lire et autant qu'il plaît à Dieu de m'ouvrir l'intelligence, je ne crois pas que cette parabole ou similitude concerne exclusivement les vierges qui sont proprement et éminemment consacrées à Dieu dans l'Eglise et que plus habituellement nous nommons les religieuses ; cette parabole, si je ne me trompe, regarde l'Eglise tout entière. D'ailleurs, en l'appliquant uniquement aux religieuses, pourrions-nous dire qu'elles ne sont que dix ? Comment réduire à un si petit nombre une telle quantité de vierges ? Dira-t-on que nom-

[1] Matt. XXV, 1-13.

breuses quant au nom elles sont rares en réalité et qu'on pourrait à peine en compter dix? Ce serait se tromper, puisqu'en ne considérant que les bonnes sous ce nombre de dix, on ne saurait où placer les cinq folles. De plus, s'il est dans le monde tant d'âmes qu'on appelle vierges, comment se fait-il que les portes de la grande maison ne soient fermées qu'à cinq?

2. Comprenons donc, mes bien-aimés, que cette parabole concerne absolument toute l'Eglise; elle ne regarde pas uniquement les supérieurs dont nous parlions hier, ni les simples fidèles uniquement, mais les uns et les autres, tous absolument. Et pourquoi cinq vierges d'un côté et cinq vierges de l'autre? Ces cinq vierges d'une part et d'autre part ces cinq autres représentent tous les chrétiens sans exception. Voulez-vous toutefois que nous vous exprimions un sentiment que Dieu nous inspire? Outre les âmes vulgaires, il y a dans l'Eglise de Dieu des âmes qui ont la foi catholique et qu'on voit s'exercer aux bonnes œuvres: parmi elles cependant il y en a de sages et il y en a d'insensées.

Mais considérons avant tout pourquoi ces âmes sont appelées vierges et pourquoi ces vierges sont divisées en deux groupes de cinq chacun; nous étudierons ensuite les autres circonstances.

Ce qui fait que toute âme unie à un corps est figurée par le nombre cinq, c'est qu'elle a cinq sens à son service, car toutes les impressions sensibles entrent en nous par quelqu'une de ces cinq portes, la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût ou le toucher. D'où il suit que s'abstenir de tout ce qui est illicite pour la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher, c'est rester pur et conséquemment mériter le titre de vierge.

3. Je le veux, il est bon de s'abstenir de toute sensation coupable et c'est avec raison que chaque âme chétienne porte le nom de vierge. Mais pourquoi en admettre cinq et en repousser cinq? — Eh bien! elles sont vierges, et on les repousse; c'est peu qu'elles soient vierges, elles ont même des lampes. En se préservant des sensations mauvaises elles méritent le nom de vierges, et ce sont leurs bonnes œuvres qui leur mettent la lampe à la main; car c'est de ces œuvres que parle le Seigneur en ces termes: « Que vos bonnes œuvres luisent devant les hom- « mes, en sorte qu'ils voient vos bonnes actions et « glorifient votre Père qui est dans les cieux [1]. » C'est d'elles encore qu'il dit à ses disciples: « Ceignez-vous les reins et que vos lampes soient « allumées [1]. » Se ceindre les reins, c'est pratiquer la virginité; avoir des lampes allumées, c'est s'exercer aux bonnes œuvres.

4. Il est vrai on n'emploie pas le terme de virginité quand il est question des personnes mariées; elles ont toutefois la virginité de la foi qui produit la chasteté conjugale. Pour vous convaincre effectivement que considéré du côté de son âme, et par rapport à l'intégrité de la foi qui préserve aussi du mal et fait faire le bien, chaque chrétien ou chaque âme peut être appelée vierge; votre sainteté doit se souvenir que l'Eglise en général, toute composée qu'elle soit de vierges et d'enfants, de maris et de femmes, est désignée sous le nom de vierge au singulier. Comment le prouver? Ecoute l'Apôtre; il s'adresse, non pas seulement aux religieuses, mais à cette Eglise tout entière: « Je vous ai fiancés, « dit-il, à un époux unique, au Christ, pour vous « présenter à lui comme une vierge pure. » Mais comme il faut se garder avec soin du corrupteur de cette espèce de virginité, c'est-à-dire du diable, ces paroles: « Je vous ai fiancés à un époux uni- « que, au Christ, pour vous présenter à lui comme « une vierge pure, » sont suivies immédiatement de ces autres du même Apôtre: « Or je crains « que comme le serpent séduisit Eve par son astu- « ce, ainsi vos esprits ne se corrompent et ne dégé- « nèrent de la chasteté qui est dans le Christ [2]. » Peu possèdent sans doute la virginité du corps, mais tous doivent conserver la virginité du cœur. — Mais enfin s'il est bon de s'abstenir des sensations coupables, si cette abstinence même donne à la virginité son nom, si de plus les bonnes œuvres, marquées par les lampes, sont sûrement dignes d'éloges, comment voyons-nous cinq vierges admises et cinq autres repoussées? Quoi! cette âme est vierge, elle porte sa lampe, et elle n'entre point! Que devient alors cette autre qui n'a pas soin de conserver sa virginité en s'éloignant du mal, et qui marche dans les ténèbres pour ne vouloir point s'exercer aux bonnes œuvres?

5. C'est donc de cela, mes frères, c'est de cela surtout que nous devons traiter. Ne consentir ni à voir, ni à entendre ce qui est mal, se détourner des odeurs coupables et des coupables aliments des sacrifices païens, éviter tout contact avec une étrangère, partager son pain avec celui qui a faim, donner l'hospitalité au voyayeur, et des vêtements à qui n'en a pas, apaiser les querelles,

[1] Matt. v, 16.

[1] Luc, XII, 35. — [2] II Cor. XI, 2, 3.

visiter les malades et ensevelir les morts, c'est être vierge et avoir la lampe à la main. Que nous faut-il de plus ? — Je veux pourtant quelque chose encore. — Quoi? dira-t-on. — Quelque chose, car le saint Evangile a excité mon attention. Oui, c'est parmi les vierges et les vierges qui portent des lampes qu'il en distingue de sages et d'insensées. Mais d'où vient cette distinction? Comment discerner les unes des autres ? Par l'huile; car l'huile signifie quelque chose de grand et de très-grand. Ne serait-ce point la charité ? Mais c'est plutôt une question de ma part, qu'une affirmation précipitée. Je vous dirai donc pourquoi l'huile me semble être le symbole de la charité.

« Voici, dit l'Apôtre, une voie encore plus élevée. » Quelle est cette voie plus élevée ? « Quand « je parlerais les langues des hommes et des « Anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain « sonnant ou une cymbale retentissante. » La charité est donc cette voie plus élevée, et ce n'est pas sans motif qu'elle est désignée par l'huile, puisque l'huile surnage au dessus de tous les liquides. Mets dans un vase de l'eau d'abord et de l'huile ensuite : c'est l'huile qui prend le dessus. Au contraire, mets l'huile d'abord et l'eau après : c'est encore l'huile qui surnage. Elle surnage donc toujours, quelque ordre que tu suives. Ainsi « la charité ne succombe jamais [1]. »

6. Maintenant donc, mes frères, considérons ce que font les cinq vierges sages et les cinq vierges folles. Elles veulent aller au devant de l'époux. Que signifie aller au devant de l'époux? C'est y aller de cœur, c'est attendre son arrivée. Mais il tardait de venir : ce fut alors que toutes s'endormirent. » Qui, *toutes?* Et les folles et les sages : « toutes s'assoupirent et s'endormirent. » Faut-il prendre ce sommeil dans un bon sens? Que faut-il en penser ? Ne devrions-nous pas l'entendre dans ce sens que l'iniquité se multipliant pendant que l'époux diffère de venir, la charité se refroidit ? Je n'aime pas cette interprétation et voici pourquoi : c'est qu'il est parlé dans la parabole de vierges sages; c'est qu'après avoir dit : « Et l'iniquité se multipliant, la charité se re- « froidit dans beaucoup, » le Sauveur ajoute : « Or « celui qui persévérera jusqu'à la fin, sera sauvé [2]. » Où donc voulez-vous placer les vierges sages? N'est-ce point parmi ceux qui ont persévéré jusqu'à la fin? Non, mes frères, non elles ne sont admises à entrer dans le palais, que pour avoir persévéré jusqu'à la fin. Il s'ensuit que leur charité n'a rien perdu de son ardeur, qu'elle ne s'est point refroidie et qu'elle a brûlé jusqu'à la fin. Et c'est parce qu'elle a brûlé jusqu'à la fin que l'époux a fait ouvrir ses portes, et que les vierges ont été invitées à entrer, comme le fut cet excellent serviteur à qui il fut dit : « Entre « dans la joie de ton Seigneur [1]. »

Que signifie alors : « Elles s'endormirent « toutes? » C'est qu'il est un autre sommeil auquel nul n'échappe. Ne vous souvenez-vous point de ces paroles apostoliques : « Mais je ne veux pas, « mes frères, que vous soyez dans l'ignorance « au sujet de ceux qui dorment [2] : » c'est-à-dire au sujet de ceux qui sont morts? Et pourquoi dire qu'ils sont endormis, si ce n'est pour rappeler qu'il ressusciteront en leur jour? Dans ce ce sens donc « toutes s'endormirent. » Crois-tu que la vierge prudente ne doit pas mourir ? Vierges folles ou vierges sages, nous serons tous appesantis par le sommeil de la mort.

7. On se dit parfois : Voici bientôt le jour du jugement; il se fait tant de mal, de si douloureuses afflictions se multiplient ! Voilà presque entièrement accompli tout ce qui a été prédit par les prophètes; nous touchons au jugement. — Si ceux qui parlent ainsi parlent en vrais fidèles, ces pensées les mènent en quelque sorte au devant de l'Epoux. Mais nous voyons guerre sur guerre, désolation sur désolation, mouvement de terre sur mouvement de terre, famine sur famine et les peuples tombant sur les peuples, sans que l'Epoux arrive encore. Et tout en attendant son avènement, on voit s'endormir tous ces hommes qui répètent : Il vient, le jour du jugement nous trouvera encore en vie. Mais puisqu'on s'endort en tenant ce langage, qu'on ait donc devant les yeux la perspective de ce sommeil, que jusqu'à ce moment on persévère dans la charité, et qu'on l'attende jusqu'à ce qu'il arrive. Figure-toi que ce sommeil de la mort est lui-même endormi. Mais « celui qui dort ne s'éveillera-t-il « jamais [3]? » — « Toutes donc s'endormirent; » ceci doit s'entendre des vierges sages aussi bien que des vierges folles.

8. « Voilà qu'au milieu de la nuit un cri se fit « entendre » Qu'est-ce à dire, *au milieu de la nuit?* C'est-à dire au moment où on ne s'y attendait point, quand on n'en avait pas la moindre idée. La nuit est ici synonyme d'ignorance. On fait donc son calcul. Voilà, dit-on, tant d'années

[1] I Cor. XII, 31; XIII, 1, 8. — [2] Matt. XXIV, 12, 13.

[1] Matt. XXV, 21, 23 — [2] I Thess. IV, 12. — [3] Ps. XL, 9.

écoulées depuis Adam ; nous voici au terme de six mille ans, et bientôt, d'après les supputations de quelques interprètes, arrivera le jour du jugement. Mais ces supputations passent aussi, et l'Epoux ne vient point, et ces vierges qui allaient au devant de lui s'endorment comme les autres. Et quand on ne s'y attend plus, quand on répète : On croyait que ce serait au bout de six mille ans, et les six mille ans sont écoulés, comment savoir maintenant à quelle époque il viendra ? il viendra tout-à-coup au milieu de la nuit. Qu'est-ce-à dire, *au milieu de la nuit?* Il viendra quand tu ne l'attendras point. Et pourquoi viendra-t-il alors? Interroge le Seigneur lui-même : « Ce « n'est pas à vous, dit-il, de connaître les temps « et les moments que le Père a réservés en sa « puissance[1]. » — « Le jour du Seigneur, dit « encore l'Apôtre, viendra comme un voleur pen- « dant la nuit [2]. » Donc aussi veille durant la nuit, afin de n'être pas surpris par le voleur, car bon gré, mal gré, le sommeil de la mort finira par venir, après toutefois qu'un cri se sera fait entendre au milieu de la nuit.

9. Quel est ce cri, sinon celui dont il est question dans ces paroles de l'Apôtre : « En un clin « d'œil, au son de la dernière trompette ; car la « trompette sonnera, et les morts ressusciteront, « et nous serons transformés [3] ? » Et après que ce cri se sera fait entendre au milieu de la nuit, quand on aura crié : « Voici venir l'Epoux, » qu'arrivera-t-il? « Toutes se lèveront, » est-il écrit. Qu'est-ce à dire? « Viendra le moment, « dit le Seigneur lui-même, où tous ceux qui « sont dans les tombeaux entendront sa voix et « en sortiront [4]. » Ainsi c'est au son de la dernière trompette que « toutes se lèveront. Or les « prudentes prirent de l'huile avec elles dans « leurs vases, tandis que les folles n'en prirent « point. » Que signifie : « Elles n'emportèrent « point d'huile avec elles dans leurs vases? » — Dans leurs vases signifie dans leurs cœurs ; ce qui a fait dire à l'Apôtre : « Voici notre gloire, c'est le « témoignage de notre conscience [5]. » Là en effet se trouve une huile, une huile mystérieuse qui vient de la bonté de Dieu ; car les hommes peuvent bien mettre de l'huile dans un vase, mais ils ne sauraient créer une olive. — J'ai de l'huile, dis-tu. — Est-ce toi qui l'as créée? Elle est due à la bonté de Dieu. Tu as de l'huile? Emporte-la avec toi. Qu'est-ce à dire ? Garde-la dans ton âme ; applique ton âme à plaire à Dieu.

[1] Act. I, 7. — [2] I Thess. V, 2. — [3] I Cor. XV, 52. — [4] Jean, V, 28 29. — [5] II Cor. I, 12.

10. Vois ces vierges qui n'ont point emporté d'huile avec elles. En gardant l'abstinence qui leur a fait donner le titre de vierges, en s'employant aux bonnes œuvres qui font briller comme des lampes dans leurs mains, c'est aux hommes qu'elles veulent plaire. Mais si elles veulent plaire aux hommes, si c'est dans ce dessein qu'elles se livrent à tant d'œuvres dignes d'applaudissements, elles ne portent point d'huile avec elles. Ah ! sois plus sage et portes-en, portes-en dans ton âme, dans ce sanctuaire que fixe l'œil de Dieu ; porte là le témoignage d'une bonne conscience.

C'est ne pas porter d'huile, que de dépendre du témoignage et de l'opinion d'autrui. Et si c'est en vue des louanges des hommes que tu t'abstiens du mal et que tu fais le bien, tu ne portes pas d'huile dans ton cœur, et ta lampe s'éteindra lorsque ces louanges viendront à te manquer. Que votre charité fasse bien attention à cette circonstance.

Avant que ces vierges s'endormissent, il n'est pas dit que leurs lampes se fussent éteintes. Ce qui entretenait les lampes des sages, c'était l'huile intérieure, la paix de la conscience, la gloire invisible, l'intime charité. Les lampes des folles brillaient aussi. Pourquoi brillaient-elles ? C'est que les louanges humaines ne leur faisaient pas défaut. Après le réveil, c'est-à-dire à la résurrection des morts, elles commenceront à préparer leurs lampes, à se disposer à rendre compte à Dieu de leurs œuvres. Mais alors plus personne pour les louer, chacun s'occupe de soi, chacun pense à soi ; et il n'y a plus de vendeurs d'huile. Les lampes alors commencent à s'éteindre et les vierges folles se tournent vers les cinq vierges prudentes : « Donnez-nous de votre huile, disent- « elles, car nos lampes s'éteignent. » Elles cherchent ainsi ce qu'elles ont cherché toujours, à brûler l'huile d'autrui, à vivre des louanges d'autrui. « Donnez-nous de votre huile, car nos « lampes s'éteignent. »

11. « De peur qu'il n'y en ait pas assez pour « nous et pour vous, répondent les sages, adres- « sez-vous plutôt à ceux qui en vendent et ache- « tez-en pour vous. » Ce n'est pas un conseil, c'est une dérision. Pourquoi cette dérision ? Ces vierges étaient sages, la sagesse était en elles, car elles n'étaient point sages par elles-mêmes, elles ne l'étaient que par l'impression de cette Sagesse dont parle un de nos livres sacrés et qui dit à ses contempteurs accablés des maux dont elle

les a menacés : « Moi aussi je me rirai de votre « ruine [1]. » Comment donc s'étonner que les vierges sages tournent les folles en dérision ? Que veut dire cette dérision ?

12. « Adressez-vous à ceux qui en vendent, et « achetez-en pour vous : » car vous ne faisiez ordinairement le bien qu'autant qu'on vous louait, qu'on vous vendait de l'huile, en d'autres termes, qu'on vous vendait des louanges. Et qui vend des louanges sinon les flatteurs? Ah! qu'il eût bien mieux valu ne pas vous fier à ces flatteurs, porter l'huile en vous-mêmes et faire toutes vos bonnes œuvres pour avoir la paix d'une bonne conscience! Qu'il eût été préférable de dire alors : « Le juste me corrigera et me reprendra dans « sa miséricorde, mais l'huile du pécheur ne pé- « nètrera point dans ma tête [2]. » Je préfère que le juste m accuse, que le juste me soufflète, que le juste me corrige, plutôt que de sentir l'huile du pécheur sur ma tête. Et qu'est-ce que cette huile du pécheur, sinon les flatteries de l'adulateur?

13. « Adressez-vous à ceux qui en vendent : » c'était votre habitude. Quant à nous, nous ne vous en donnerons point. Pourquoi? « De peur « qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour « vous. » Pourquoi dire : « Qu'il n'y en ait pas « assez? » Ce n'est pas du désespoir, c'est une juste et pieuse humilité. Si bonne en effet que soit la conscience d'un homme de bien, peut-il savoir comment il est jugé par Celui que ne trompe personne? Sa conscience est bonne; le souvenir d'aucun crime ne lui tourmente le cœur; mais en considérant certaines fautes où il tombe chaque jour en cette vie, et qui pourtant ne troublent pas sa conscience, il ne laisse pas de dire : « Pardonnez-nous nos offenses ; » et il parle avec confiance parce qu'il pratique ce qui suit : « Comme « nous pardonnons nous-mêmes à ceux qui « nous ont offensés [3]. » C'est de bon cœur qu'il a partagé son pain avec celui qui avait faim, et donné des vêtements à qui n'en avait pas; l'huile intérieure a alimenté ses bonnes œuvres; mais en face du grand jugement une bonne conscience ne peut que trembler.

14. Considère bien ce que signifie : « Donnez- « nous de l'huile. » On répond : « Adressez-vous « plutôt à ceux qui en vendent. » Habituées à faire le bien en vue des louanges humaines, vous ne portez pas d'huile avec vous ; nous n'en donnons pas non plus, « de peur qu'il n'y en ait pas assez « pour vous et pour nous. » Nous avons peine à nous rassurer nous-mêmes ; comment pouvons-nous vous rasurer ? Que veut dire : Nous avons peine à nous rasssurer nous-mêmes ? C'est qu'au moment où le Roi juste sera assis sur son trône, qui pourra se glorifier d'avoir le cœur pur [1] ? » Peut-être ne découvres-tu aucune tache dans ta conscience ; mais peut-être aussi qu'il s'en découvre aux yeux de Celui dont la vue est plus perçante, dont le regard divin plonge dans les profondeurs extrêmes. Celui-là ne voit-il pas, ne voit-il pas quelque tache en ton âme? Ah ! qu'il vaut bien mieux lui dire : « N'entrez pas en juge- « ment avec votre serviteur [2] ; » ou mieux encore : « Pardonnez-nous nos offenses; » car en considérant ces flambeaux, ces lampes allumées, il te dit de son côté : J'ai eu faim et tu m'as donné à manger [3].

Mais quoi! les folles n'ont-elles pas fait la même bonne œuvre ? Elles ne l'ont pas faite en vue de lui. Comment donc ? Elles l'ont faite comme le Seigneur a défendu de la faire. « Gardez-vous, « a-t-il dit en effet, d'accomplir votre justice « devant les hommes dans l'intention d'en être « remarqués; autrement vous ne recevrez point « de récompense auprès de votre Père qui est « dans les cieux. Ne soyez pas non plus, quand « vous priez, semblables aux hypocrites. Car ils « aiment à se tenir debout dans les places pu- « bliques et à y prier pour qu'on les observe. « En vérité je vous le déclare, ils ont reçu leur « récompense [4]. » Ils ont acheté de l'huile, ils l'ont payée, on ne leur a pas refusé les louanges humaines ; ils les ont cherchées et les ont obtenues. Mais que leur serviront-elles au jour du jugement?

Comment au contraire ont agi les vierges sages? Comme il est prescrit dans ces paroles : « Que « vos bonnes œuvres luisent devant les hommes, « afin qu'ils voient vos bonnes actions et qu'ils « glorifient votre Père qui est aux cieux [5]; » votre Père et non pas vous. L'huile en effet ne vient pas de toi. Vante-toi, écrie-toi : J'en ai. Tu en as, mais elle vient de lui. Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu [6]? Telle fut donc la conduite différente et des unes et des autres.

15. Mais quand les insensées vont acheter de l'huile ; lorsqu'elles cherchent, mais en vain, qui les loue et qui les console ; il n'est pas étonnant que la porte s'ouvre, que l'Epoux vienne avec l'épouse, c'est-à-dire avec l'Eglise déjà glo-

[1] Prov. I, 26. — [2] Ps. CXL 5. [3] Matt. VI, 12.

[1] Prov. XX, 8, 9. — [2] Ps. CXLII, 2. — [3] Matt. XXV, 35. — [4] Matt. VI, 1, 5. — [5] Ibid. V, 16. — [6] I Cor. IV, 7.

rifiée avec le Christ, et que chaque membre se réunisse à tout le corps. Les sages, est-il dit, « entrèrent avec lui dans la salle des noces, et la « porte fut fermée. » Les folles vinrent ensuite; mais sans avoir acheté de l'huile, sans avoir même découvert à qui en acheter. Aussi trouvèrent elles les portes fermées; elles commencèrent à frapper, mais c'était trop tard.

16. Il est écrit, et rien n'est plus vrai, plus infaillible : « Frappez, et on vous ouvrira [1]; » mais c'est maintenant qu'il faut frapper, c'est à l'époque de la miséricorde et non pas au moment du jugement. On ne saurait effectivement confondre ces deux époques, puisque l'Eglise chante, devant le Seigneur, la miséricorde et le jugement [2]. Nous voici au temps de la miséricorde; fais pénitence. Veux tu différer jusqu'au jour de la justice? Ce serait éprouver le sort de ces vierges devant qui la porte s'est fermée.

« Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. » N'est-ce pas se repentir de n'avoir pas porté de l'huile avec elles? Mais de quoi leur sert cette pénitence tardive, en face des dérisions que verse sur elles la Sagesse véritable? « La porte » donc « est « fermée. » Et que leur dit-on? « Je ne vous « connais pas. » Quoi? Elles ne sont pas connues de Celui qui connaît tout? Que signifie donc : « Je ne vous connais pas? » Cela signifie : Je vous désapprouve, je vous réprouve. Je ne vous reconnais pas comme conformes à ma règle; car cette règle ignore les vices, et chose remarquable! elle les juge tout en les ignorant. Elle les ignore, parce qu'elle ne s'y livre pas; elle les juge, parce qu'elle les censure. C'est dans ce sens que « je ne vous connais pas. »

17. Les cinq vierges prudentes se mirent en marche et entrèrent. Combien n'êtes-vous pas, mes frères, qui portez le nom de Chrétiens? Je voudrais voir parmi vous ces cinq vierges sages. Je ne dis pas : Je voudrais que vous fussiez cinq seulement; mais je voudrais voir parmi vous ces cinq vierges prudentes, ces âmes prudentes que figure le nombre cinq. Car l'heure du jugement viendra, et elle viendra nous ne savons quand, puisqu'elle viendra au milieu de la nuit. Veillez donc, c'est la conséquence que tire l'Evangile: « Veillez, dit-il, car vous ne savez « ni le jour ni l'heure. »

Mais comment veiller, puisque nous sommes obligés de dormir? C'est le cœur, c'est la foi, c'est l'espérance, c'est la charité, ce sont les bonnes œuvres qui doivent veiller en nous. Du reste le sommeil du corps doit être suivi du réveil. Or à ton réveil, prépare tes lampes. C'est alors qu'il faut ne pas les laisser s'éteindre, mais les ranimer avec l'huile mystérieuse d'une bonne conscience; alors qu'il te faut mériter les spirituels embrassements de l'Epoux, et la grâce d'être introduit par lui dans ce palais où il n'y a plus de sommeil, où la lampe ne pourra plus s'éteindre, au lieu qu'aujourd'hui nous nous fatiguons encore, pendant que les vents et les tentations de ce siècle agitent la flamme de nos lampes. Ah! nourrissons si bien cette flamme, que le souffle de la tentation l'active plutôt que de l'éteindre.

[1] Matt. VII, 7. — [2] Ps. C, 1.

SERMON XCIV.

LE TALENT ENFOUI [1].

ANALYSE. — Plusieurs évêques étaient réunis à Hippone. Tous refusèrent de prêcher devant saint Augustin. Le grand docteur s'en plaint d'une manière charmante, et il invite avec un aimable à-propos tous les chefs de famille à faire chez eux les évêques, plutôt que de laisser oisif le talent qu'ils ont reçu.

Ces Seigneurs, mes frères et collègues dans l'épiscopat, ont daigné nous honorer et nous réjouir de leur présence; mais je ne sais pourquoi ils refusent de m'aider dans mes fatigues. Je tiens à le dire à votre charité devant eux, afin que votre attention et votre désir intercèdent en quelque sorte en ma faveur, et qu'eux aussi consentent à prêcher quand je les en supplie. Qu'ils donnent de ce qu'ils ont reçu et qu'ils veuillent bien travailler plutôt que de s'excuser. Pour moi effectivement je suis épuisé et à peine capable de parler; je ne vous dirai donc que quelques mots et vous les recevrez avec plaisir. Nous avons

[1] Matt. XXV, 24-30.

d'ailleurs un mémoire des bienfaits que Dieu vient d'accorder par un saint martyr : tous ensemble nous écouterons ce mémoire avec plus de bonheur encore.

Que vais-je donc vous dire? L'Evangile vient de vous parler de la récompense des bons serviteurs et du châtiment des mauvais. Or tout le crime du serviteur réprouvé et condamné à d'affreux supplices, fut d'avoir refusé de donner. Il conserva intégralement ce qu'il avait reçu; mais Dieu voulait qu'il le fit profiter : car Dieu est avare quand il s'agit de notre salut. Or si telle fut sa condamnation pour n'avoir pas donné, à quoi doivent s'attendre ceux qui dissipent?

Pour nous, vous le voyez, nous distribuons, nous donnons et vous recevez; nous cherchons votre intérêt; vivez donc sagement, car c'est en cela que consiste le profit que nous cherchons en donnant. N'estimez pas toutefois que vous ne devez pas donner aussi. Sans doute, il ne vous appartient pas de donner du haut de cette chaire, mais vous pouvez donner partout. On attaque le Christ? Défendez-le. On murmure contre lui? Répondez. On le blasphème? Reprenez et éloignez-vous de la compagnie de ces malheureux. C'est ainsi qu'en donnant vous pourrez gagner quelques-uns d'entre eux.

Remplacez-nous dans vos maisons. Le mot d'évêque signifie celui qui surveille, celui qui exerce une soigneuse surveillance. A chacun donc, à chaque chef de maison il appartient d'y faire l'évêque, de voir quelle est la foi des siens, d'examiner si quelques-uns d'entre eux ne tombent pas dans l'hérésie, si ce n'est ni l'épouse, ni le fils, ni la fille, ni même le serviteur, car il a été racheté à un bien haut prix.

La doctrine de l'Apôtre met le maître au dessus du serviteur et le serviteur au dessous du maître [1]. Le Christ toutefois a donné la même rançon pour l'un et pour l'autre. Ne méprisez donc pas les derniers d'entre vous, veillez avec tout le soin possible au salut des membres de votre famille. Ainsi vous donnerez, ainsi vous ne serez point de paresseux serviteurs et vous n'aurez pas à craindre cette horrible condamnation.

[1] Ephés. VI, 5. Tite, II, 9.

SERMON XCV.

LA ROBE NUPTIALE OU LA CHARITÉ [1]

ANALYSE. — Le miracle de la multiplication des pains est le symbole du banquet mystérieux où sont conviés tous les chrétiens. Il leur faut pour y être admis la robe nuptiale, et la robe nuptiale n'est autre chose que la charité. C'est donc ici le même fonds d'idées que dans l'un des discours précédents [2].

1. Quand nous vous expliquons les saintes Ecritures, nous vous rompons en quelque sorte le pain. Acceptez donc avec avidité, que les louanges de votre cœur témoignent de votre embonpoint spirituel, et puisque vous êtes assis à un festin si copieux, gardez-vous de toute sécheresse en fait de bonnes œuvres et de bonnes actions. D'ailleurs ce que je vous donne ne vient pas de moi; je mange de ce que vous mangez; je vis de ce qui vous soutient; nous avons au ciel un trésor commun, car c'est de là que descend la parole de Dieu.

2. Les sept pains rappellent les sept opérations du Saint-Esprit; les quatre mille hommes désignent l'Église appuyée sur l'autorité des quatre Evangiles; et la perfection de cette même Eglise est figurée par les sept corbeilles remplies de morceaux. Le nombre sept en effet exprime fort souvent la perfection. Aussi bien est-il dit : « Je « vous louerai sept fois le jour [1]. » Est-ce à dire qu'il y aurait péché à ne pas louer Dieu autant de fois précisément? Que signifie alors : « Je « vous louerai sept fois, » sinon : jamais je ne cesserai de vous louer? Sept fois signifie donc toujours. Aussi le cours des siècles n'est qu'une révolution perpétuelle de sept jours; et ces paroles : « Je vous louerai sept fois le jour, » sont synonymes de celles-ci : « J'aurai toujours sa « louange à la bouche [2]. » C'est encore parce que le nombre sept est un nombre de perfection que Jean écrit aux sept Églises. C'est dans l'Apocalypse qu'il le fait; ce livre est l'ouvrage de Jean l'Evangéliste [3].

Reconnaissez donc sincèrement ce sens mys-

[1] Marc, VIII, 1-9. — [2] Voir ci-dessus, Serm. XC.

[1] Ps. CXVIII, 164. — [2] Ibid. XXXIII, 2. — [3] Apoc. I, 4.

térieux des sept corbeilles. Du reste les morceaux dont elles étaient pleines ne furent pas perdus : ne vous profitent-ils pas, à vous qui faites sûrement partie de l'Église ? Ne suis-je pas le ministre soumis au Christ, lorsque je vous explique ces mystères, et n'êtes-vous pas comme assis au festin, lorsque vous m'écoutez en paix ? Il est vrai, je suis assis moi-même, j'ai le cœur en repos ; mais je suis en mouvement pour vous servir ; je crains, non pas que la nourriture, mais que le vase où elle est offerte ne rebute quelqu'un d'entre vous. Vous connaissez d'ailleurs les divins aliments, on vous en a souvent parlé ; ils sont destinés au cœur et non au corps.

3. Il est bien vrai que sept pains rassasièrent quatre mille hommes. Est-il rien de plus merveilleux ? Il y a plus encore, c'est que les morceaux qui restèrent suffirent à remplir sept corbeilles. O profonds mystères ! Voilà des œuvres sans doute, mais des œuvres qui parlent ; oui, ces actes bien compris sont des paroles.

Vous aussi vous êtes du nombre des quatre mille hommes, puisque vous vivez sous l'autorité des quatre Évangiles. Ce nombre de quatre mille ne comprenait ni les femmes ni les enfants, car il est dit en propres termes : « Ceux qui « mangèrent étaient au nombre de quatre mille « hommes, sans compter les enfants et les fem- « mes [1]. » Est-ce que les insensés et les efféminés peuvent faire nombre ? Qu'ils mangent néanmoins ; car ces enfants pourront grandir et n'être plus enfants ; ces efféminés se corriger et devenir chastes. Qu'ils mangent ; nous voici occupés à donner et à distribuer. Mais quels sont-ils ? L'œil de Dieu fixe ses convives, et s'ils ne se corrigent point, celui qui a su adresser l'invitation, saura faire aussi la séparation.

4. Vous le savez, mes biens-aimés, rappelez-vous d'ailleurs cette parabole évangélique : Le Seigneur entra un jour pour examiner les convives qui prenaient part à son banquet. Père de famille, il y avait invité lui-même ; mais comme il est écrit, « il y rencontra un homme qui ne « portait point la robe nuptiale [2]. »

Remarquez bien, on avait été invité aux noces par cet Époux qui l'emporte en beauté sur les enfants des hommes, mais qui aussi s'est fait difforme en faveur de son épouse pour la rendre belle, de difforme qu'elle était. Comment puis-je dire qu'il s'est rendu difforme ? C'est un blasphème, si je ne prouve pas cette assertion.

Voici un prophète qui rend témoignage de sa beauté : « Il l'emporte en beauté, dit-il, sur les « enfants des hommes [1]. » En voici un autre qui témoigne de sa difformité : « Nous l'avons vu, « dit-il, et il n'avait ni beauté ni dignité ; son « visage était sans majesté et son attitude diffor- « me [2]. » O prophète qui as dit : « Il l'emporte en « beauté sur les enfants des hommes, » voici un contradicteur, voici un autre prophète qui s'avance contre toi et qui dit : Tu mens, car « nous l'avons vu. » Pourquoi assurer qu' « il « l'emporte en beauté sur les enfants des hommes ? « Nous l'avons vu, et il n'avait ni beauté ni di- « gnité. » Ainsi donc ces deux prophètes ne s'entendent pas à propos de Celui qui s'est fait l'ange de la paix et de l'union ? Tous deux parlent du Christ, ils parlent tous deux de la pierre angulaire. Or les murs se joignent à l'angle, sans quoi il n'y a plus d'édifice, mais une ruine. Les prophètes aussi sont unis ; ne les laissons pas disputer ; ou plutôt constatons comme ils sont en paix, car ils ne savent point se diviser.

Toi donc, ô prophète qui as dit : « Il l'emporte « en beauté sur les enfants des hommes, » quand l'as-tu vu ? Réponds, réponds, où l'as-tu vu ? « Lors qu'étant de la nature de Dieu il n'a pas « cru usurper en se faisant égal à Dieu ; » c'est alors que je l'ai vu ; et douterais-tu qu'étant égal à Dieu il l'emportât en beauté sur les enfants des hommes ? — Tu as répondu. Réponde maintenant le prophète qui a dit : « Nous l'avons vu, « et il n'avait ni beauté ni dignité. » Voilà une affirmation ; mais où l'as-tu vu ? — Celui-ci commence par où le premier a fini. Où le premier a-t-il fini ? A ces mots : « Étant de la nature « de Dieu, il n'a pas cru usurper en se faisant « égal à Dieu ; » c'est là qu'il l'a vu plus beau que les enfants des hommes. Toi maintenant, dis-nous où tu l'as vu sans beauté et sans dignité ? — « Il s'est anéanti lui-même en prenant « une nature d'esclave ; il s'est fait semblable « aux hommes et à l'extérieur il a paru comme « un homme. » Quant à sa difformité, elle est dans les mots qui suivent : « Il s'est humilié lui- « même en devenant obéissant jusqu'à la mort, « et la mort de la croix [3]. Voilà où je l'ai vu. — Ainsi donc ces deux prophètes s'entendent parfaitement, il n'est absolument rien pour les diviser. Qu'y a-t-il en effet de plus beau que Dieu et de plus difforme qu'un crucifié ?

5. Eh bien ! cet Époux qui l'emporte en beauté

[1] Matt. XV, 38. — [2] Ibid. XXII, 11.

[1] Ps. XLIV, 3. — [2] Isaïe, LIII, 2. — [3] Philip. II, 6-8.

sur les enfants des hommes et qui s'est fait difforme pour rendre belle son épouse, son épouse à qui s'adressent ces mots : « O toi qui es belle « parmi les femmes [1], » et ces autres encore : « Quelle est celle-ci qui monte tout éclatante [2]; » tout éclatante de vraie beauté et non de fard menteur; cet Epoux, après avoir invité à ses noces y trouva donc un homme sans la robe nuptiale, et il lui dit : « Mon ami, pourquoi es-tu entré « ici sans la robe nuptiale? Mais celui-ci garda « le silence; » il ne trouva rien à répondre. « Liez-lui les pieds et les mains, dit alors ce Père « de famille qui venait d'entrer, et jetez-le dans « les ténèbres extérieures ; là il y aura pleur et « grincement de dents. » Quoi ! un tel châtiment pour une si petite faute ! Oui le châtiment est terrible, et si on traite de faute légère le défaut de robe nuptiale, cette faute n'est légère que pour ceux qui ne la comprennent pas. Est-ce que le Seigneur parlerait avec tant de sévérité, est-ce qu'il prononcerait une pareille sentence, est-ce que pour n'avoir pas la robe nuptiale, il jetterait, pieds et mains liés, dans les ténèbres extérieures où il y a pleur et grincement de dents, si ce n'était une faute très-grave de n'être pas revêtu de cette robe nuptiale ?

Ecoutez-moi donc ; car si Dieu vous a invités, c'est par notre ministère. Vous êtes tous au festin : ah ! portez tous la robe nuptiale. Je vais vous faire connaître en quoi elle consiste afin que tous vous en soyez revêtus ; et si parmi mes auditeurs il en est un qui ne l'ait pas encore, ah ! qu'il s'amende avant l'arrivée du Père de famille venant pour examiner les convives, qu'il prenne cette robe nuptiale, et demeure paisiblement à table.

6. Ne croyez pas en effet, mes biens-aimés, que le convive jeté dehors ne figure qu'un seul homme ; non, ne le croyez pas, il figure le grand nombre. C'est le Seigneur lui-même, c'est l'Epoux qui a invité et qui traite tous ces convives, c'est lui qui nous a expliqué, dans cette même parabole, que ce malheureux ne représente pas un homme seul, mais le grand nombre. En effet, après qu'il l'eut fait jeter dans les ténèbres extérieures pour le punir de n'avoir pas la robe nuptiale, il ajouta immédiatement : « Car il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus [3]. » Comment ? Vous n'en avez rejeté qu'un seul et vous dites : « Car il y a beaucoup d'appelés, mais « peu d'élus ! » Les élus sans doute ne sont pas rejetés et ce sont eux qui demeurent à table en petit nombre. Ainsi c'est le grand nombre qui se trouve représenté dans le malheureux qui n'avait pas la robe nuptiale ; et s'il est seul, c'est pour mieux figurer les méchants réunis en un seul corps.

7. Qu'est-ce enfin que la robe nuptiale ? Apprenons-le dans les saintes Lettres. Qu'est-elle donc ? C'est sans doute un bien qui n'est pas commun aux bons et aux méchants. Découvrons quel est ce bien ; ce sera connaître la robe nuptiale. Or quel est parmi les dons de Dieu celui qui n'est pas commun aux bons et aux méchants? Si nous sommes hommes et non pas de simples animaux, c'est un don de Dieu ; mais ce don est commun aux bons et aux méchants. Si la lumière nous vient du ciel, si les pluies tombent des nues, si les fontaines coulent, si les champs se couvrent de fruits, ce sont aussi des dons de Dieu ; mais ils sont communs aux bons et aux méchants. Entrons dans la salle des noces, laissons dehors ceux qui ne sont pas venus, bien qu'ils aient été invités. N'examinons que les convives ou les chrétiens. Le baptême est un don de Dieu ; il est aux méchants comme aux bons, et les méchants comme les bons reçoivent le Sacrement de l'autel. Malgré son injustice, malgré sa haine pour un homme juste et saint, Saül prophétisa; il prophétisa tout en le persécutant [1]. Dit-on qu'il n'y ait que les bons pour avoir la foi ? « Mais les démons aussi « croient et ils tremblent [2]. » Pourquoi continuer ? J'ai tout déployé, sans arriver encore à cette robe nuptiale. J'ai ouvert mon magasin, j'ai examiné tout ou presque tout, et je n'ai pas vu encore cette robe nuptiale.

L'Apôtre saint Paul m'a montré quelque part un trésor de choses précieuses ; il l'a ouvert devant moi et je lui ai dit : Montrez-moi si par hasard vous n'y auriez pas trouvé la robe nuptiale. Lui aussi commence à déployer tout en détail ; il dit donc : « Quand je parlerais les lan« gues des hommes et des anges, quand je pos« séderais toute la science, toutes les prophéties « et toute la foi, au point de transporter les mon« tagnes; quand je distribuerais aux pauvres « tout ce que je possède et que je livrerais mon « corps pour être brûlé. » Quels riches vêtements ! Ce n'est pourtant pas encore la robe nuptiale. Montrez-nous-la donc enfin. Pourquoi, ô Apôtre, nous tenir en suspens ? La prophétie ne serait-

[1] Cant. I, 7. — [2] Ibid. III, 6. — [3] Matt. XXII, 11-14.

[1] I Rois XIX. — [2] Jacq. II, 19.

elle pas ce don de Dieu que les méchants ne possèdent pas comme les bons ? — « Si je n'ai « pas la charité, dit-il, je ne suis rien, rien ne « me profite. » Voilà la robe nuptiale.

Revêtez-vous-en, ô convives, afin d'être à table sans crainte. Ne dites pas : Nous sommes trop pauvres pour nous la procurer. Donnez des vêtements et on vous donnera celui-là. Nous voici en hiver; donnez des vêtements à qui n'en a pas; le Christ n'en a pas, et c'est lui qui donnera cette robe à vous qui ne l'avez pas. Courez vers lui, suppliez-le; il sait sanctifier ses fidèles, il sait vêtir ses pauvres. Et pour avoir la robe nuptiale, pour ne pas craindre les ténèbres extérieures, ni les chaînes aux pieds et aux mains, ne cessez de faire de bonnes œuvres. Si on cesse et que les mains soient liés, que pourra-t-on faire encore ? et si les pieds sont liées, comment fuir? Tenez à cette robe nuptiale, revêtez-vous-en, et demeurez en paix lorsque le Seigneur viendra examiner les convives, quand arrivera le jour du jugement. Il donne aujourd'hui toute facilité; ah ! qu'on finisse donc par donner le vêtement à qui en manque.

[1] I Cor. XIII, 1-3.

SERMON XCVI.

LE RENONCEMENT ÉVANGÉLIQUE [1].

ANALYSE. — Si cette obligation nous effraie, n'oublions pas que l'amour rend tout facile. En quoi donc consiste le renoncement prescrit par Notre-Seigneur ? — Le malheur de l'homme est de s'être détaché de Dieu pour s'aimer soi-même ; et en s'aimant soi-même désordonnément, il a été comme forcé de mendier près des créatures le bonheur qu'il ne trouvait pas en soi. Or le renoncement consiste à reprendre la route abandonnée du bonheur véritable, et par conséquent à se détacher de l'amour déréglé de soi, des créatures et du monde, pour s'unir à Dieu malgré toutes les séductions et toutes les difficultés. Tous donc sont astreints à ce devoir du renoncement chrétien, et qu'on évite avec soin de regarder en arrière une fois qu'on y est entré.

1. L'obligation imposée par le Seigneur de se renoncer soi-même si on veut le suivre, semble rude et accablante. Mais rien de ce qu'il commande n'est ni rude ni accablant, puisqu'il aide à l'accomplir. Si donc il est vrai de dire avec le Psalmiste : « En considération des paroles sorties de « vos lèvres, j'ai marché dans des voies dif- « ficiles [2]; » il est vrai aussi de dire avec le Sauveur : « Mon joug est doux et mon fardeau « léger [3]; » car la charité adoucit tout ce que les préceptes divins peuvent avoir de dur.

De quoi l'amour n'est-il pas capable? Trop souvent, hélas ! l'amour est corrompu et plongé dans les plaisirs : mais combien n'endure-t-on pas de fatigues, d'indignités, de choses intolérables, pour parvenir au but où tend l'amour ! Voyez ce que dévorent l'ami de l'argent ou l'avare, l'ami des honneurs ou l'ambitieux, l'ami des beautés corporelles ou le libertin ! Mais qui pourrait nombrer seulement toutes les espèces d'amours ? Considérez néanmoins que quelles que soient ses fatigues, l'amour n'en ressent aucune, sa plus grande fatigue n'est-elle pas même de ne pouvoir se fatiguer ?

D'un autre côté les hommes en général ressemblent à l'objet de leur amour, et pour régler sa vie il ne faut avoir soin que de régler son amour. Qu'y a-t-il alors de surprenant qu'en aimant le Christ et en voulant le suivre on se renonce à soi-même pour l'amour de lui ? Si en effet l'homme se perd en s'aimant, c'est sûrement en se renonçant qu'il se sauve.

2. Le premier malheur de l'homme fut de s'être aimé. S'il ne s'était pas aimé, si toujours il avait préféré Dieu à soi, il lui serait resté soumis, et conséquemment il ne se serait pas oublié jusqu'à délaisser la volonté divine pour s'attacher à la sienne ; car l'amour de soi consiste à vouloir faire sa volonté. Ah ! préfère à la tienne la volonté de Dieu ; apprends à t'aimer en ne t'aimant pas. L'Apôtre ne met-il pas l'amour de soi au nombre des vices quand il dit : « Il y aura des hommes s'aimant eux-mêmes [1] ? »

Or en s'aimant reste-t-on en soi? On ne s'aime qu'en abandonnant Dieu ; mais alors l'amour même de soi pousse à l'amour des choses extérieures. Aussi, après avoir dit : « Il y aura des « hommes s'aimant eux-mêmes; » l'Apôtre ajoute

[1] Marc, VIII, 34.— [2] Ps. XVI, 4. — [3] Matt. XI, 30.

[1] II Tim. III, 2.

aussitôt : « aimant l'argent [1]. » Ici ne vois-tu pas que tu es hors de toi ? Tu t'es mis à t'aimer ; demeure en toi, si tu le peux. Que vas-tu chercher dehors ? O ami de l'argent, est-ce que l'argent t'a rendu vraiment riche ? Oui, tu t'es mis à aimer ce qui est hors de toi ; mais alors tu t'es perdu. En effet l'amour d'un homme allant ainsi hors de lui vers les choses extérieures, bientôt ce malheureux devient aussi vain qu'elles, et épuise toutes ses forces avec une folle prodigalité. Ainsi énervé, répandu au dehors, dénué de tout, il paît des pourceaux ; et fatigué de ce travail ignoble, il finit par rappeler ses souvenirs et par s'écrier : « Combien de mercenaires mangent du pain chez mon père, et « moi je meurs ici de faim ! » Mais quand il tient ce langage, quand s'exprime ainsi cet enfant prodigue qui a tout dissipé avec des prostituées, et qui est tombé dans la misère, après avoir voulu disposer librement de ce que son père lui conservait avec tant de sagesse, qu'est-ce que l'Écriture dit de lui ? « Or étant rentré « en lui-même. » Or s'il est rentré en lui-même, c'est qu'il en était sorti. Et si après s'être détaché et être sorti de lui-même, il y rentre d'abord, c'est pour retourner à Celui dont il s'était éloigné volontairement. De même en effet qu'en sortant de lui-même il y était malheureusement resté ; ainsi pour n'en plus sortir il n'y doit plus rester quand il y rentre. Que dit-il donc alors ? Que dit-il quand il rentre en lui-même pour n'y pas demeurer ? « Je me lèverai et j'irai vers mon « Père [2]. » Voilà d'où il s'était échappé en sortant de lui-même ; c'est de son propre père qu'il s'était séparé, s'éloignant en même temps de lui-même pour se jeter aux choses du dehors. Afin donc de se conserver avec toute sécurité, il rentre en lui-même et poursuit sa course vers son père. Mais puisque l'amour de soi l'a porté à s'abandonner en quittant son père, ne faut-il pas qu'en rentrant en soi pour aller à son père, il se renonce ? Qu'est-ce à dire, qu'il se renonce ? Qu'il n'ait point de confiance en soi, qu'il sente qu'il n'est qu'un homme et ne perde pas de vue cette parole d'un prophète : « Maudit soit quiconque met « son espoir dans un homme [3] ! » Qu'il se retire donc de lui-même, mais aussi qu'il n'aille pas au dessous. Qu'il se retire de lui-même, mais pour s'attacher à Dieu. Qu'il attribue à son auteur tout ce qu'il a de bon ; car tout ce qu'il a de mal, chacun se l'est fait à lui même, et ce n'est pas Dieu. Qu'il détruise donc son propre ouvrage, puisque de là vient son malheur. « Qu'il « se renonce, dit le Sauveur, prenne sa croix et « me suive. »

3. Et où suivre le Seigneur ? Nous savons où il est allé ; il y a bien peu de jours que nous célébrions la solennité de son départ. Il est ressuscité et il est monté au ciel ; c'est au ciel que nous devons le suivre. Pourquoi désespérer d'y parvenir ? L'homme ne peut rien sans doute, mais le Sauveur nous a fait cette promesse. Pourquoi désespérer ? Ne sommes-nous pas les membres de ce Chef divin ? Au ciel donc il nous faut le suivre. Qui d'ailleurs refuserait de l'accompagner dans ce séjour ? La terre, hélas ! n'est-elle point travaillée de trop de craintes et de trop de douleurs ? Qui donc refuserait de suivre le Christ dans ce lieu où règnent une souveraine félicité, une paix suprême et une perpétuelle tranquillité ? Ah ! il nous est bon de l'y suivre ; mais par quel chemin ?

Quand le Seigneur parlait ainsi, il n'était point encore ressuscité d'entre les morts ; il n'avait pas encore souffert. Il devait endurer le mépris, l'outrage, les fouets, les épines, les blessures, les insultes, l'opprobre et la mort. Cette voie te semble rude ; aussi tu es indolent et tu ne veux pas y marcher ; entres-y. Car les aspérités sont l'ouvrage de l'homme ; mais le Christ les a effacées en retournant au ciel. Eh ? qui ne voudrait être élevé en gloire ? Tous aiment la grandeur. Mais l'humilité est un degré pour y monter. Pourquoi élever le pied au dessus de toi-même ? Ce n'est pas chercher à monter, c'est vouloir tomber. Place-le d'abord sur un degré : tu monteras ainsi.

Par ce degré d'humilité ne voulaient point passer ces deux disciples qui disaient : « Or- « donnez, Seigneur, que dans votre royaume l'un « de nous siège à votre droite et l'autre à votre « gauche. » Ils ambitionnaient la grandeur, mais il ne voyaient pas l'échelle qui y conduit. Le Seigneur la leur montra. « Pouvez-vous, dit- « il, boire le calice que je boirai moi-même [1] ? » Vous qui aspirez au faîte de la grandeur, pouvez-vous boire la coupe de l'humilité ? Aussi ne dit-il pas seulement : « Qu'il se renonce lui-même et « me suive ; » il ajoute : « qu'il prenne sa croix « et me suive. »

4. Que signifie : « Qu'il prenne sa croix ? » Qu'il supporte tout ce qui est pénible et me suive de cette sorte. En effet, lorsqu'il aura

[1] II Tim. III, 2. — [2] Luc XV, 12-18. — [3] Jerem. XVII, 5.

[1] Marc, X, 37 38.

commencé à m'imiter dans mes mœurs et à remplir mes préceptes, il rencontrera beaucoup de contradicteurs, beaucoup d'hommes qui chercheront à l'empêcher, à le détourner par leurs conseils et qui prétendront être eux-mêmes les disciples et les compagnons du Christ. N'accompagnaient-ils pas le Christ aussi, ceux qui empêchaient les aveugles de crier vers lui? Qu'il s'élève donc devant toi des menaces ou des caresses, si tu veux suivre le Sauveur, considère-les comme une croix; porte-les, supporte-les et ne succombe pas. Ce sont ces paroles du Sauveur qui semblent avoir encouragé les martyrs. Si donc on te persécute, ne dois-tu pas fouler tout aux pieds pour le Christ? Tu aimes le monde; mais ne dois-tu pas préférer le Créateur du monde? Le monde est grand; l'auteur du monde ne l'est-il pas davantage? Le monde est beau; son auteur n'est-il pas plus beau encore? Le monde a des charmes; n'y en a-t-il pas plus dans le Créateur? Le monde est mauvais; mais Celui qui l'a fait n'est-il pas bon?

Comment toutefois pourrai-je prouver et faire comprendre cette dernière assertion? Dieu me vienne en aide. Qu'ai-je donc dit? Qu'avez-vous applaudi? N'ai-je pas énoncé une simple question? Et pourtant vous avez applaudi. Comment donc le monde peut-il être mauvais, si Celui qui l'a fait est bon? Dieu n'a-t-il-pas créé toutes choses, et toutes n'étaient-elles pas très-bonnes? L'Écriture en effet atteste que chaque être a été fait bon par Dieu : « Et Dieu vit, dit-elle, qu'il « était bon. » Mais quand elle résume l'histoire de la création : « Et tout était très-bon, dit-elle [1]. »

5. Comment donc, encore une fois, comment le monde peut-il être mauvais, quand l'auteur du monde est bon? C'est qu'après avoir été formé par lui, le monde ne l'a pas connu [2]. Il a fait le monde, c'est-à-dire le ciel, la terre et tout ce qu'ils renferment; mais il n'a pas été connu du monde, c'est-à-dire de ceux qui aiment le monde, de ceux qui l'aiment en méprisant Dieu. Voilà pourquoi le monde est mauvais; il est mauvais parce qu'il faut l'être pour préférer le monde à Dieu; et pourquoi au contraire est exclusivement bon Celui qui a fait le monde, qui a fait le ciel, la terre, la mer et ceux mêmes qui aiment le monde. Dans ceux-ci en effet il n'y a que cet amour du monde au mépris de Dieu, que Dieu n'ait pas fait. Il a fait en eux la nature, il n'y a pas fait le vice. Voilà pourquoi je viens de dire : Que l'homme efface son propre ouvrage, et il aimera son auteur.

6. Car dans le monde même de l'humanité il y a du bien; mais ce bien est sorti du mal. Si en effet nous entendons par le monde, non pas le ciel, la terre et tout ce qu'ils contiennent, mais les hommes seulement, on peut dire que le premier pécheur a rendu mauvais le monde entier; l'arbre entier a été vicié dans sa racine. Dieu avait créé l'homme bon; voici ce que dit l'Écriture : « Dieu a fait l'homme droit; mais « l'homme s'est jeté de lui-même dans des ima- « ginations sans nombre [1]. » Ah! de cette multiplicité cours à l'unité; réunis en une seule ces idées disparates; rentre dans ton lit, fleuve débordé, coules-y en sûreté; demeure dans l'unité sans te répandre au loin, car dans cette unité est le vrai bonheur. Mais hélas! nous avons quitté la droite voie, nous nous sommes jetés dans la perdition; tous nous sommes nés dans le péché; de plus nous avons ajouté par une vie coupable au malheur de notre naissance, de sorte que le monde entier est perverti. Mais le Christ est venu, et il a choisi dans ce monde, non pas tout ce qu'il y a rencontré, mais tout ce qu'il y avait formé lui-même. Aussi tous les hommes y étaient-ils mauvais; mais il en est que sa grâce a rendus bons. De là un monde nouveau, et un monde persécutant le monde.

7. Quel est le monde persécuteur? Celui dont il nous est parlé en ces termes : « Gardez-vous « d'aimer le monde et ce qui est dans le monde. « Si quelqu'un aime le monde, la charité du « Père n'est point en lui; parce que tout ce qui « est dans le monde est convoitise de la chair, « convoitise des yeux et orgueil de la vie. Or « tout cela ne vient pas du Père, mais du monde. « Mais le monde passe, et sa convoitise aussi; « tandis que celui qui fait la volonté de Dieu « demeure éternellement, comme Dieu même [2]. » Voilà donc les deux mondes, le monde persécuteur et le monde persécuté. Quel est le monde persécuteur? « Tout ce qui est dans le monde « est convoitise de la chair, convoitise des yeux « et orgueil de la vie. Or cela ne vient pas du « Père, mais du monde; et le monde passe. » Voilà bien le monde persécuteur. Et quel est le monde persécuté? « Si quelqu'un fait la volonté « de Dieu, il demeure éternellement, comme « Dieu même. »

8. Voilà sans doute le nom de monde donné

[1] Gen. I. — [2] Jean, I, 10.

[1] Eccles. VII 30. — [2] I Jean, II, 15-17.

aux persécuteurs; prouvons aussi que les persécutés portent le même nom. Mais quoi? As-tu fermé l'oreille à cette parole du Christ, ou plutôt à ce témoignage de l'Écriture : « Dieu était « dans le Christ, occupé à se réconcilier le « monde [1]? » — « Si le monde vous hait, dit le « Sauveur, sachez qu'il m'a haï d'abord [2]. » Ainsi le monde hait. Qui hait-il, sinon le monde? Et quel monde? « Dieu était dans le Christ, oc« cupé à se réconcilier le monde. » Le monde condamné est donc le monde persécuteur, et le monde persécuté est le monde réconcilié avec Dieu. Le monde condamné comprend tout ce qui est en dehors de l'Église même. « Car le Fils « de l'homme n'est pas venu pour juger le « monde, mais pour l'aider à se sauver [3]. »

9. Or, c'est au milieu de ce monde saint, bon, réconcilié, sauvé ou plutôt qui doit l'être, car il ne l'est maintenant qu'en espérance selon ce mot de l'Apôtre : « C'est en espérance que « nous sommes sauvés [4]; » c'est, dis-je, au milieu de ce monde ou au milieu de l'Église qui tout entière marche sur les traces du Christ, que le Sauveur a dit en termes généraux : « Que celui « qui veut me suivre se renonce lui-même. » On ne peut dire en effet que cette obligation soit imposée seulement aux vierges et non aux femmes; aux veuves et non aux épouses; aux religieux et non aux hommes mariés; aux ecclésiastiques et non aux laïques : l'Église entière, le corps entier du Christ et chacun de ses membres, quelles que soient ses fonctions et la place qu'il occupe, doivent suivre le Christ. Qu'elle le suive donc tout entière, cette Église unique, cette colombe, cette épouse rachetée et enrichie par le sang de son Époux. Ici trouvent place et l'intégrité des vierges, et la continence des veuves, et la pudeur des époux; mais non pas l'adultère ni la débauche criminelle et condamnable. O membres qu'appelle ici le Christ en vous laissant et votre nature et le lieu que vous occupez et vos fonctions spéciales, suivez le Christ; renoncez-vous, c'est-à-dire ne comptez pas sur vous-mêmes; chargez votre croix, c'est-à-dire souffrez pour le Christ, dans ce monde, tout ce que vous fera endurer le monde; aimez-le, car seul il ne trompe pas, aussi incapable de vous tromper que de se tromper lui-même, aimez-le, car ses promesses sont pleines de vérité. Néanmoins, comme il ne les accomplit pas actuellement, ta foi chancèle. Ah! tiens ferme, persévère, prends courage, supporte ces délais et ce sera porter ta croix.

10. Que la vierge ne dise pas : Je serai seule à remplir ce devoir. Si la vierge Marie le remplit, Anne la veuve ne le remplit-elle pas aussi? Que la femme mariée ne dise pas non plus : Cette invitation sera pour la veuve, il n'y a rien pour moi. Si Anne est fidèle, Susanne ne l'est-elle pas également? Voici comment doivent s'éprouver ceux qui aspirent à la récompense : ceux qui occupent ici un rang inférieur ne doivent pas jalouser, mais aimer dans les autres une condition plus sainte.

Par exemple, mes frères, et remarquez bien ceci : l'un a fait choix de la vie conjugale et l'autre de la continence absolue. Si le premier convoite l'adultère, il regarde en arrière, puisqu'il convoite le crime. Celui qui après avoir embrassé la continence songe ensuite au mariage, regarde également en arrière, quoique l'objet de son désir n'ait rien que de légitime en soi. Il faut donc condamner les noces? Garde-toi de les condamner; mais considère jusqu'où s'était avancé celui qui maintenant prend ce parti. Il était bien au delà. Quand jeune encore il vivait dans la débauche, le mariage était pour lui un état meilleur, il n'avait qu'à y tendre; aujourd'hui, qu'il a embrassé la continence, c'est une condition au dessous de la sienne. « Souvenez « vous de la femme de Lot, » dit le Seigneur [1]. Cette femme en regardant derrière perdit tout mouvement [2].

Ainsi donc une fois parvenu à un degré de sainteté, chacun doit craindre de regarder derrière. Qu'on suive son chemin, qu'on s'attache au Christ, qu'oubliant ce qui est en arrière on s'avance vers ce qui est devant, avec l'intention sincère de parvenir à la palme de la vocation que Dieu accorde par le Christ Jésus [3]. Que les époux préfèrent ceux qui vivent dans la continence, qu'ils avouent la supériorité de leur état, qu'ils aiment dans leur personne ce qui n'est pas en eux-mêmes, et que surtout ils y aiment Jésus-Christ.

[1] II Cor. v, 19. — [2] Jean xv, 18. — [3] Ibid. iii, 17. — [4] Rom. viii, 24.

[1] Luc xvii, 32. — [2] Gen. xix, 26. — [3] Philip. iii, 13, 14.

SERMON XCVII.

LA PENSÉE DE LA MORT [1].

ANALYSE. — Jésus-Christ veut que nous soyons toujours occupés de nous préparer à la mort. En effet 1° la pensée de la mort est bien propre à nous préserver de l'orgueil, puisqu'elle ne nous laisse pas oublier qu'il nous faut subir le châtiment du trépas, et le subir à un moment que nous ignorons. 2° Cette pensée de la mort est propre aussi à nous inspirer du courage, car c'est en mourant que Jésus-Christ a vaincu le monde et nous en triompherons aussi, si nous méprisons la mort comme il l'a méprisée.

1. Vous venez d'entendre, mes frères, un avertissement de l'Ecriture ; mais quand elle nous dit d'être en éveil dans l'attente du dernier jour, c'est au dernier jour de sa vie que chacun de nous doit songer ; car il est à craindre qu'en regardant encore comme éloigné le dernier jour du monde, vous ne soyez endormis à votre dernière heure.

Qu'a dit Jésus-Christ du dernier jour du siècle? Qu'il n'est connu « ni des Anges des cieux, ni « du Fils, mais du Père seul. » — Quoi! diraici une sagesse toute charnelle, et c'est une grave question, le Père sait-il quelque chose qu'ignore le Fils? — Mais en disant que le Père le connaît, le Fils a voulu faire entendre que lui aussi le connaît dans son Père. Car peut-il y avoir, dans aucun jour, quelque chose dont le Fils ne soit l'auteur, puisque c'est par lui que le jour a été fait?

Ainsi donc que personne ne cherche à savoir quand arrivera le dernier jour. Ah! plutôt veillons tous en menant une sainte vie, dans la crainte que chacun de nous ne soit surpris par son dernier jour et ne paraisse au dernier jour du monde ce qu'il était au dernier jour de sa vie. Tu ne trouveras aucun appui dans ce que tu n'auras pas fait ; chacun sera aidé ou accablé par ses œuvres.

2. Comment, alors, avons-nous pu chanter avec un Psaume : « Ayez pitié de moi, Seigneur, « car l'homme m'a foulé aux pieds [2]? » L'homme signifie ici quiconque vit humainement ; car à ceux qui vivent divinement il est dit ailleurs : « Vous êtes tous des Dieux et les fils du Très-« Haut ; » tandisqu'aux réprouvés, qui ont préféré rester des hommes, ou vivre humainement, plutôt que d'être des dieux, comme ils y étaient appelés, l'Esprit-Saint parle ainsi : « Mais vous « mourrez comme des hommes et comme un des princes vous tomberez [3]. »

Si en effet l'homme est mortel, n'est-ce pas pour lui un motif de régler sa vie, plutôt qu'un motif de s'enorgueillir? De quoi peut s'enorgueillir ce ver qui mourra demain? Je le dis hautement à votre charité, mes frères, des mortels orgueilleux doivent rougir en face du diable. Le diable, sans doute, est superbe, mais il est immortel ; il est méchant, mais c'est un pur esprit ; le supplice du dernier jour lui est réservé pour l'éternité, mais il ne souffre pas la mort dont nous sommes victimes, puisque c'est à l'homme qu'il a été dit : « Tu mourras de mort [1]. »

Que l'homme donc fasse un bon usage de ce châtiment. Qu'est-ce à dire, qu'il fasse un bon usage de ce châtiment? Qu'il ne se fasse pas un sujet d'orgueil du châtiment qu'il a mérité ; qu'il se reconnaisse mortel et par là brise son orgueil ; qu'il entende ces mots qui s'adressent à lui : « De « quoi s'enorgueillisent la terre et la cendre [2]? » Le diable au moins n'est ni terre ni cendre, s'il est orgueilleux. Et c'est pour détourner l'homme de la superbe qu'il lui est dit : « Mais vous mourrez « comme des hommes, et comme un des princes « vous tomberez. » Vous ne considérez point que vous êtes mortels, et vous avez tout l'orgueil du diable.

Oui, mes frères, que l'homme fasse bon usage de son châtiment, et que pour son bien il profite du mal auquel il est condamné. Qui ne sait que c'est un châtiment que cette nécessité de mourir, et surtout sans savoir à quel moment? La mort est certaine, mais l'heure en est incertaine ; il n'y a même, parmi toutes les choses humaines, que la mort dont nous sommes sûrs.

3. Oui, tout ce qui nous touche d'ailleurs, le bien comme le mal, est incertain ; la mort seule est certaine. J'explique ma pensée. Un enfant est conçu ; il est possible qu'il naisse, possible aussi qu'il ne soit qu'un avorton. Il est également incertain s'il grandira ou ne grandira pas, s'il parviendra à la vieillesse ou n'y parviendra pas, s'il sera riche ou pauvre, dans les honneurs ou dans l'humiliation, s'il aura de la postérité ou n'en

[1] Marc, III, 32. — [2] Ps. LV, 2. — [3] Ps. LXXXI, 6, 7.

[1] Gen. II, 17. — [2] Eccli. X, 9.

aura pas, s'il prendra une épouse ou n'en prendra pas; tout ce qui peut lui arriver de bien est également douteux. Ainsi en est-il aussi de ce qu'il peut avoir à souffrir : sera-t-il ou ne sera-t-il pas malade? sera-t-il ou ne sera-t-il pas soit blessé par un serpent, soit dévoré par quelque animal féroce? Considère également les autres accidents qui peuvent le frapper; de chacun d'eux tu pourras dire : Peut-être oui, peut-être non. Mais pourrais-tu dire de la même manière que peut-être il mourra et que peut-être il ne mourra pas?

Quand les médecins ont visité un malade et que sa maladie leur semble mortelle : Il en mourra, disent-ils, il n'en échappera point. De même on doit dire, dès la naissance d'un homme, qu'il n'en échappera pas non plus. Ainsi la maladie date de la naissance et ne se termine qu'à la mort. Encore ignore-t-on si on ne doit pas contracter alors une maladie plus affreuse. Ce mauvais riche vient d'être délivré d'un mal où il trouvait ses délices, mais c'est pour tomber dans un autre mal où il ne rencontrera que des supplices; tandis que ce pauvre n'a fait qu'échanger la maladie pour la santé [1]. Mais aussi avait-il fait son choix dès cette vie et semé ici ce qu'il devait moissonner dans cet autre monde. Quel motif pour nous engager de veiller durant toute notre vie et de choisir ce que nous pourrons garder éternellement!

4. Mais n'aimons pas le monde. Le monde écrase ceux qu'il aime, il ne les rend pas heureux. Travaillons plutôt à éviter ses piéges qu'à craindre sa chute. Qu'il tombe d'ailleurs, le Chrétien n'en demeure pas moins debout, car le Christ ne tombe pas. Pourquoi effectivement le Seigneur dit-il : « Réjouissez-vous car j'ai vaincu le monde [2] ? » Nous pourrions lui répondre, n'est-ce pas : C'est à vous, Seigneur, de vous réjouir; réjouissez-vous, puisque vous avez vaincu. — Quel motif en effet avons-nous de nous réjouir, et pourquoi nous dit-il : « Réjouissez-vous, » sinon parce que c'est pour nous qu'il a vaincu, après avoir combattu pour nous? Et quand a-t-il combattu? Quand il s'est fait homme. Suppose qu'il n'est pas né d'une vierge, qu'il ne s'est pas anéanti lui-même en prenant une nature d'esclave, en devenant semblable aux hommes et en se montrant homme par tout son extérieur [1]; comment aurait-il lutté? comment aurait-il combattu? comment aurait-il pu être tenté et remporter une victoire sans avoir soutenu de bataille? « Au commencement était « le Verbe, et le Verbe était en Dieu et le Verbe « était Dieu. Dès le commencement il était en « Dieu. Tout a été fait par lui et sans lui rien ne « l'a été. » Or ce Verbe de Dieu aurait-il pu être crucifié par les Juifs, être insulté par les impies, être déchiré de soufflets et couronné d'épines? C'est donc pour souffrir ces indignités qu'il s'est fait chair [2], et pour vaincre il est ressuscité après les avoir endurées. Mais en nous assurant la grâce de ressusciter nous-mêmes, sa victoire devient la nôtre.

Dis donc, dis encore à Dieu : « Ayez pitié de moi, « Seigneur, parceque l'homme m'a foulé aux « pieds. » Ne te foule pas aux pieds toi-même, et aucun homme ne l'emportera sur toi. Suppose en effet qu'un homme puissant te menace. De quoi te menace-t-il? Je vais te dépouiller, te condamner, te torturer, te mettre à mort, dit-il. Et toi de crier : « Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que « l'homme me foule aux pieds. » Si tu dis vrai, c'est de toi que tu parles; et ce mort ne te foule, que parce que tu crains ses menaces; et comme tu ne les craindrais point si tu n'étais homme, c'est dans ce sens que l'homme te foule aux pieds.

Mais quel remède? O homme, c'est de t'attacher à Dieu qui t'a fait homme; c'est de t'unir fortement à lui, de te confier en lui, de l'invoquer pour qu'il soit ta force. Dis-lui : En vous, Seigneur, est ma force; et tu te riras des menaces des hommes, et tu chanteras, comme il t'y invite lui-même : « J'ai mis en Dieu mon espoir; je ne crains rien « de ce que peut l'homme contre moi [3]. »

[1] Luc, XVI, 22. — [2] Jean, XVI 33.

[1] Philip., II, 7. — [2] Jean, I, 1, 2, 3, 14. — [3] Ps. LV, 11.

SERMON XCVIII.

LES MORTS SPIRITUELS [1].

ANALYSE. — Tous les miracles de Notre-Seigneur ont un sens caché que tous malheureusement ne comprennent pas, et si des résurrections nombreuses qu'il a opérées durant le cours de sa vie il n'est fait mention que de trois dans l'Evangile, c'est que ces trois résurrections sont une image de la résurrection spirituelle de tous les pécheurs. Quelques-uns en effet n'ont fait que consentir au péché, d'autres ont uni l'action extérieure au consentement, d'autres enfin sont écrasés sous le poids des habitudes coupables. Les premiers sont représentés par la fille du prince de Synagogue, que Jésus ressuscita dans la chambre même où elle venait d'expirer, les seconds par le fils de la veuve de Naïm, qui était déjà sorti de sa demeure, et que l'on portait en terre, les troisièmes enfin, par Lazare, déjà couvert de la pierre sépulcrale, et enseveli depuis quatre jours. Ces quatres jours signifient les quatres degrés par lesquels on descend dans le tombeau des habitudes coupables.

1. Les miracles de Notre-Seigneur et Sauveur Jésus-Christ font des impressions, mais des impressions bien diverses, sur tous ceux qui en entendent le récit et qui y ajoutent foi. Les uns s'étonnent de ces prodiges corporels, mais sans y voir rien de plus grand ; d'autres, au contraire, contemplent avec plus d'admiration encore dans les âmes les merveilles qu'ils voient se produire dans les corps. Le Seigneur ne dit-il pas lui-même : « De même que le Père réveille les morts et leur « rend la vie ; ainsi le Fils donne la vie à qui il « veut [2] ? » Ce n'est pas que le Fils ressuscite des morts que ne ressuscite point le Père ; le Père et le Fils ressuscitent les mêmes puisque le Père fait tout par le Fils ; mais c'est pour le Chrétien une preuve indubitable qu'aujourd'hui encore il ressuscite des morts. Mais, hélas ! si chacun a des yeux pour voir des morts ressusciter à la manière dont est ressuscité le fils de la veuve dont il vient d'être question dans l'Evangile, il n'y a pour voir les résurrections du cœur que ceux dont le cœur est ressuscité déjà. Il est plus grand de ressusciter pour vivre toujours, que de ressusciter pour mourir de nouveau.

2. Si la résurrection de ce jeune homme comble de joie la veuve, sa mère ; notre mère la sainte Eglise se réjouit aussi en voyant chaque jour des hommes ressusciter spirituellement. L'un était mort de corps ; les autres l'étaient d'esprit. On pleurait visiblement la mort visible du premier ; on ne s'occupait, on ne s'apercevait même pas de la mort invisible des derniers. Mais quelqu'un connaissait ces morts, il s'occupa d'eux ; et heureusement, Celui qui seul les connaissait, pouvait les rappeler à la vie. Si en effet le Seigneur n'était venu pour ressusciter ces morts, l'Apôtre ne dirait pas : « Lève-toi, toi qui dors ; lève-toi « d'entre les morts et le Christ t'éclairera [3]. » A ces mots : « Lève-toi, toi qui dors, » tu te figures simplement un homme endormi ; mais ces autres mots : « Lève-toi d'entre les morts, » doivent te faire entendre qu'il est réellement question d'un mort. Des morts même ordinaires ne dit-on pas qu'il dorment ? Oui, pour Celui qui peut les ranimer ils ne sont qu'endormis. Un mort est pour toi un mort, car il ne s'éveille point quoique tu fasses pour le secouer, pour le pincer, pour le mettre en pièces. Mais pour le Christ qui lui dit : « Lève-toi, » ce jeune homme était simplement endormi, puisqu'il se leva aussitôt. Nul n'éveille aussi facilement un homme dans son lit, que le Christ ne tire un mort du tombeau.

3. L'Ecriture ne nous parle que de trois morts visibles ressuscités par le Christ. Il est certain qu'il a ressuscité par milliers des morts invisibles ; mais qui sait combien il en a ressuscités de visibles ? Car tout ce qu'il a fait n'est pas écrit. « Jésus a « fait beaucoup d'autres choses, dit Jean en termes « formels ; si elles étaient écrites, je ne pense pas « que le monde entier pût contenir les livres qu'il « faudrait composer [1]. » Il est donc sûr que le Sauveur a ressuscité beaucoup d'autres morts ; mais ce n'est pas sans motif qu'il n'est fait mention que de trois.

Notre-Seigneur Jésus-Christ, en effet, voulait qu'on vît encore un sens spirituel dans ce qu'il faisait sur les corps. Il ne faisait pas des miracles pour faire des miracles ; il prétendait qu'admirables à l'œil, ses œuvres fussent une instruction pour l'esprit. Un homme voit des caractères sur un livre magnifiquement écrit, mais il ne sait lire ; il loue l'adresse du copiste, il admire la beauté des traits, mais il en ignore la destination et le sens ; ses yeux s'extasient ainsi devant ce que ne comprend pas son esprit. Un autre au contraire admire et comprend, car il ne voit pas

[1] Luc, VII, 11-15. — [2] Jean, V, 21. — [3] Ephès. V, 14.

[1] Jean, XXI, 25.

seulement ce que tous peuvent voir; il sait lire encore, ce que ne sait le premier qui n'a point appris. Ainsi parmi les témoins des miracles du Christ, il y en eut qui ne saisissaient point ce qu'ils signifiaient, ce qu'ils révélaient en quelque sorte à l'intelligence ; ceux-là ne les admiraient que comme des faits extérieurs; mais il y en eut d'autres qui en comprenaient le sens tout en les admirant, et c'est à ceux-ci que nous devons ressembler dans l'école du Sauveur.

Si l'on dit en effet qu'il a fait des miracles pour faire des miracles, on peut avancer également qu'en cherchant à cueillir des figues sur le figuier, il ignorait que ce n'en était pas la saison. L'Evangéliste dit positivement que ce n'était pas le moment des figues; le Sauveur toutefois en cherchait sur cet arbre pour apaiser sa faim. Mais quoi! le Christ ignorait-il ce que savait un paysan? Le Créateur de ces arbres méconnaissait-il ce que savait le jardinier? Il faut donc reconnaître qu'en cherchant des fruits sur cet arbre pour apaiser sa faim, il voulait faire entendre qu'il avait faim d'autre chose et qu'il cherchait une autre espèce de fruits. On le vit de plus maudire ce figuier qu'il trouva couvert de feuilles mais sans aucun fruit, et cet arbre se désécha. Or comment avait-il démérité en ne portant pas de fruits [1]? Quel crime peut commettre un arbre en demeurant stérile? Ah! c'est qu'il est des hommes dont la stérilité est volontaire, et la volonté les rendant féconds, ils sont coupables de ne pas l'être. Tels étaient les Juifs; arbres chargés de feuilles et dénués de fruits, ils se vantaient de posséder la loi sans en faire les œuvres.

J'ai voulu prouver, par ces développements, que Jésus-Christ Notre-Seigneur faisait des miracles pour nous instruire; il ne les donnait pas seulement comme des œuvres merveilleuses, magnifiques et divines, il voulait encore nous donner par eux quelques leçons.

4. Qu'a-t-il donc prétendu nous enseigner par les trois morts qu'il a ressuscités? Il a ressuscité d'abord la fille du prince de Synagogue qui le priait de venir la délivrer de sa maladie. Or lorsqu'il y allait, on vint annoncer qu'elle était morte, et comme pour lui épargner des fatigues désormais inutiles on disait au père : « Ta fille est « morte, pourquoi tourmenter encore le Maître? » Mais le Sauveur poursuivit sa route. « Ne crains « pas, dit-il au père, crois seulement. » Il arriva à la maison, et trouvant déjà tout préparé pour l'accomplissement du devoir des funérailles : « Ne « pleurez pas, dit-il, car cette jeune fille n'est pas « morte, elle dort. » Il disait vrai; cette fille était endormie, mais pour Celui-là seulement qui pouvait l'éveiller. Il l'éveilla et la rendit pleine de vie à ses parents [1].

Il ressuscita aussi ce jeune homme, fils de veuve, qui nous a donné occasion de faire à votre charité ces réflexions, que le Sauveur même daigne nous inspirer. On vient de vous rappeler comment eut lieu cette résurrection. Le Sauveur approchait d'une ville; il rencontra un convoi qui emportait un mort, et on était déjà sorti de la porte. Touché de compassion à la vue des larmes que répandait cette pauvre mère, déjà veuve et privée maintenant de son fils unique, il fit ce que vous savez : « Jeune homme, dit-il, je te le commande, lève-« toi. » Ce mort se leva, il se mit à parler, et Jésus le rendit à sa mère.

Il ressuscita enfin Lazare, dans le tombeau même. Les disciples savaient Lazare malade, et comme Jésus s'entretenait avec eux et qu'il aimait Lazare: « Lazare, notre ami, dort, » dit-il. Mais eux, considérant que le sommeil serait bon au malade; « Seigneur, répliquèrent-ils, s'il dort, il est guéri. « — Je vous le déclare, reprit alors le Sauveur « plus clairement, Lazare, notre ami, est mort. [2] » Ces deux expressions sont justes : Pour vous il est mort, et pour moi il est seulement endormi.

5. Ces trois mots désignent trois espèces de pécheurs, ressuscités par le Christ, maintenant encore. La fille du chef de Synagogue était restée dans la maison de son père, elle n'en avait pas encore été tirée ni emportée publiquement. C'est dans l'intérieur de la demeure qu'elle fut ressuscitée et rendue vivante à ses parents. Quant au jeune homme, il n'était plus dans sa maison, et pourtant il n'était pas encore dans le tombeau; il avait quitté le foyer, mais il n'était pas encore déposé dans la terre ; et la même puissance qui avait ressuscité la jeune fille encore sur son lit, ressuscita ce jeune homme qu'on avait sorti du sien, sans l'avoir encore inhumé. Une troisième chose restait à faire, c'était de ressusciter un mort dans le tombeau : Jésus fit ce miracle sur Lazare.

Venons à l'application. Il y a des hommes qui ont le péché dans le cœur, quoiqu'il ne paraisse pas encore dans leur conduite. Ainsi quelqu'un ressent un mouvement de convoitise; et comme le Seigneur dit lui-même : « Quiconque aura re-

[1] Matt. XXI, 18, 19, Marc. XI, 13.

[1] Marc, V, 22-43. — [2] Jean, XI, 11-44.

« gardé une femme pour la convoiter, a déjà « commis l'adultère dans son cœur [1] ; » quoique le corps ne l'ait pas approchée, dès que le cœur consent au crime, il est mort ; mais ce mort reste encore dans sa demeure, et on ne l'a point emporté. Or, il arrive quelquefois, nous le savons et plusieurs l'expérimentent chaque jour, que ce mort soit frappé en entendant la parole de Dieu, comme si le Seigneur lui disait en personne : Lève-toi. Il condamne alors le consentement qu'il a donné au mal, et ne respire plus que salut et justice. C'est le mort qui ressuscite dans sa demeure, c'est un cœur qui recouvre la vie dans le sanctuaire de sa conscience, et cette résurrection de l'âme qui s'opère en secret, se produit en quelque sorte au foyer domestique.

Il en est d'autres qui, après avoir consenti au mal l'accomplissent. Ne dirait-on pas qu'ils emportent un mort, et qu'ils montrent en public ce qui était dans le secret? Faut-il, toutefois, désespérer d'eux? Mais ce jeune homme n'a-t-il pas aussi entendu cette parole : « Lève-toi, je te le com« mande? » N'a-t-il pas, lui aussi, été rendu à sa mère? C'est ainsi que même après avoir commis le crime, on ressuscite à la voix du Christ, on revient à la vie, lorsqu'on se laisse toucher et ébranler par la parole de vérité. On a pu faire un pas de plus vers l'abîme, mais on ne saurait périr éternellement.

Il en est enfin qui en faisant le mal s'enchaînent dans des habitudes perverses; ces habitudes ne leur laissent déjà plus voir la malice de leurs actes; ils justifient le mal qu'ils font, et s'irritent quand on les reprend, comme ces Sodomites qui répondaient au juste, censeur de leurs dispositions trop perverses : « Tu es venu chercher ici « un asile, et non pas nous donner des lois [2]. » Tel était donc le honteux empire de la coutume, que la débauche leur paraissait vertu et qu'en la leur interdisant on était plutôt blâmé qu'en s'y abandonnant. Ceux qui sont ainsi accablés sous le poids de la coutume, sont déjà comme inhumés; il y a plus, mes frères, on peut même dire d'eux, comme de Lazare, que déjà ils sentent mauvais. La pierre qui pèse sur le sépulcre est comme la tyrannie de l'habitude qui pèse sur l'âme, sans lui permettre, ni de se relever, ni de respirer.

6. Il est dit de Lazare : « C'est un mort de « quatre jours. » C'est que réellement il y a comme quatre degrés qui conduisent l'âme à cette affreuse habitude dont je vous entretiens. Le premier est comme un sentiment de plaisir qu'éprouve le cœur; le second est le consentement; l'action, le troisième ; et l'habitude enfin, le quatrième. De fait, il est des hommes qui rejettent si vigoureusement les pensées mauvaises qui se présentent à leur esprit, qu'ils n'y sentent aucune délectation. Il en est qui y goûtent du plaisir, mais sans consentement : ce n'est pas encore la mort, c'en est toutefois comme le commencement. Mais si au plaisir vient se joindre le consentement, on est coupable. Après avoir consenti au mal, on le commet; puis le péché devient habitude; on est alors comme dans un état désespéré, on « est un mort de quatre jours, sen« tant déjà mauvais. » C'est alors que vient le Seigneur. Tout lui est facile, mais il veut te faire sentir combien pour toi la résurrection est difficile. Il frémit en lui-même, il montre combien il faut de cris et de reproches pour ébranler une habitude invétérée. A sa voix, néanmoins, se rompent les chaînes de la tyrannie, les puissances de l'enfer tremblent, Lazare revient à la vie. Le Seigneur, en effet, délivre de l'habitude perverse les morts même de quatre jours. Quand le Christ voulait le ressusciter, Lazare après ses quatre jours était-il pour lui autre chose qu'un homme endormi? Mais que dit-il? Considérez les circonstances de cette résurrection.

Lazare sortit vivant du tombeau, mais sans pouvoir marcher. « Déliez-le, dit alors le Seigneur à « ses disciples, et le laissez aller. » Ainsi le Sauveur ressuscita ce mort, et les disciples rompirent ses liens. Reconnaissez donc que la Majesté divine se réserve quelque chose dans cette résurrection. On est plongé dans une mauvaise habitude et la parole de vérité adresse de sévères reproches. Mais combien ne les entendent pas! Qui donc agit intérieurement dans ceux qui les entendent? Qui leur souffle la vie dans l'âme? Qui les délivre de cette mort secrète et leur donne cette secrète vie? N'est-il par vrai qu'après les reproches et les réprimandes le pécheur est livré à ses pensées et qu'il commence à se dire combien est malheureuse la vie qu'il mène, combien est déplorable l'habitude perverse qui le tyrannise? C'est alors que honteux de lui-même il entreprend de changer de conduite. N'est-il pas alors ressuscité? Il a recouvré la vie, puisque ses désordres lui déplaisent. Mais avec ce commencement de vie nouvelle, il ne saurait marcher; il est retenu par les liens de ses fautes et il a besoin qu'on le délie

[1] Matt. v, 28. — [2] Gen. XIX, 9.

et qu'on le laisse aller. C'est la fonction dont le Sauveur a chargé ses disciples en leur disant : « Ce que vous délierez sur la terre, sera aussi dé- « lié dans le ciel [1]. »

7. Ces réflexions, mes bien-aimés, doivent porter ceux qui ont la vie à l'entretenir en eux, et ceux qui ne l'ont pas à la recouvrer. Le péché n'est-il que conçu dans le cœur sans s'être encore révélé par aucun acte? Qu'on se repente, qu'on redresse ses idées. O mort, lève-toi dans le sanctuaire de la conscience. A-t-on accompli déjà un dessein mauvais? On ne doit pas désespérer non plus. Si le mort n'est pas ressuscité dans sa demeure, qu'il ressuscite quand il est sorti. Qu'il se repente de ses actes et recouvre au plus tôt la vie. O mort, ne descends pas dans les profondeurs du tombeau, ne te laisse pas recouvrir par la pierre sépulcrale de l'habitude. Mais n'ai-je pas devant moi un malheureux déjà chargé de la froide et dure pierre, déjà accablé sous le poids de l'accoutumance, mort de quatre jours qui exhale l'infection? Que lui non plus ne désespère pas. O mort, tu es enseveli bien bas, mais le Christ est grand. Il sait de sa voix puissante entrouvrir les pierres tumulaires, rendre par lui-même la vie intérieure aux morts et les faire délier par ses disciples. O morts, faites donc pénitence; car en ressuscitant après quatre jours, Lazare ne conserva plus rien de l'infection première.

Ainsi donc, vivez, vous qui vivez, et vous qui êtes morts, quelle que soit celle de ces trois classes de morts où vous vous reconnaissiez, empressez-vous de ressusciter au plus tôt.

[1] Matt. XVIII, 18.

SERMON XCIX.

LA RÉMISSION DES PÉCHÉS [1].

ANALYSE. — Après avoir montré que c'est à son repentir, à sa dévotion, à sa foi enfin, que la pécheresse de l'Évangile est redevable du pardon généreux que lui accorda Jésus-Christ, saint Augustin se demande dans quel sens il est vrai que celui à qui on a plus pardonné aime aussi davantage. Il répond que le pardon embrasse les péchés dont Dieu nous a préservés aussi bien que les péchés effacés par sa miséricorde. Il examine ensuite pour réfuter les Donatistes non moins orgueilleux que les Pharisiens, si la rémission des péchés doit être réellement attribuée aux hommes. Évidemment, répond il, elle est l'œuvre du Saint-Esprit, et pour l'accorder, il emploie ou n'emploie pas, selon qu'il le juge convenable, l'intervention des hommes. Bien des faits éclatants prouvent cette vérité dans l'Écriture. C'est donc aux pieds de Jésus-Christ que les pécheurs doivent se jeter, à l'exemple de la pécheresse, pour obtenir le pardon de leurs fautes.

1. Nous en sommes persuadé, Dieu demande que nous vous entretenions des avertissements que nous donne sa parole dans les divines leçons; aussi, avec le secours de sa grâce, nous allons parler à votre charité de la rémission des péchés. Vous vous êtes montrés fort attentifs pendant qu'on lisait l'Évangile, et la scène rapportée semblait se renouveler sous vos yeux. Vous avez vu en effet, non pas de l'œil du corps, mais de l'œil du cœur, Notre Seigneur Jésus-Christ à table dans la maison d'un pharisien; invité par lui, le Fils de Dieu n'avait pas dédaigné d'accepter. Vous avez vu aussi une femme fameuse ou plutôt diffamée pour ses désordres dans toute la ville, entrant hardiment dans la salle à manger où était son médecin et cherchant la santé avec une sainte impudeur. Si son entrée importunait les convives, elle venait pourtant fort à propos réclamer un bienfait. Ah ! elle savait combien profonde était sa plaie et combien était capable de la guérir Celui à qui elle s'adressait. Elle se mit donc, non pas à la tête, mais aux pieds du Seigneur, pieds sacrés qui lui rappelaient les fausses démarches auxquelles elle s'était abandonnée trop longtemps. Elle commença par répandre des larmes, c'était le sang de son cœur, et comme pour faire l'aveu de ses désordres, elle en arrosa les pieds du Seigneur, les essuyant de ses cheveux, les baisant et les parfumant. Elle parlait sans rien dire; mais sans prononcer de paroles, quelle dévotion elle faisait éclater !

2. Or, en lui voyant toucher ainsi le Seigneur, à qui elle arrosait, baisait, essuyait et parfumait les pieds, le Pharisien qui avait invité Jésus-Christ et qui était du nombre de ces hommes superbes dont parle le prophète Isaïe quand il s'exprime ainsi : « Ce sont eux qui disent : Éloigne-toi de

[1] Luc, VII, 36-50.

« moi, garde-toi de me toucher, car je suis pur [1], » s'imagina que le Sauveur ne connaissait pas cette femme. Il réfléchissait en lui-même et disait dans son cœur : « Si cet homme était un pro-« phète, il connaîtrait quelle est cette femme qui « lui touche les pieds. » Si donc il se figura que Jésus ne la connaissait point, c'est qu'il ne la repoussait pas, c'est qu'il ne l'empêchait point de l'approcher, c'est qu'il se laissait toucher par cette pécheresse. Quelle autre preuve avait-il que le Sauveur ne la connaissait point ? Si pourtant il la connaissait, ô Pharisien, qui as invité le Seigneur à ta table et qui le censures? Tu traites ton Seigneur, et tu ignores que c'est lui qui doit te nourrir. Comment sais-tu qu'il ne connaissait pas cette femme ? C'est que par elle il se laissa baiser, essuyer et parfumer les pieds. Il ne devait donc pas permettre à cette impure de toucher ainsi ses pieds sacrés ? Ah ! si une semblable s'était approchée des pieds de ce Pharisien, il aurait dit sans aucun doute ce qu'Isaïe prête à ces orgueilleux : « Eloigne-toi de moi, garde-toi de me tou-« cher, car je suis pur. » Mieux avisée, elle s'approcha du Seigneur, afin de revenir purifiée de ses souillures, guérie de sa maladie, publiquement justifiée après une confession publique.

3. En effet le Seigneur entendit la pensée du Pharisien. Mais s'il peut entendre des pensées, ne saurait-il, ô Pharisien, voir des péchés qui se commettent ? Il parla alors, par forme de comparaison, de deux débiteurs d'un même créancier ; et c'était pour guérir son hôte, pour ne pas recevoir de lui une hospitalité purement gratuite. Ah ! il avait faim de celui qui lui donnait à manger; il voulait le laver, l'immoler, le manger aussi, et se l'incorporer. C'est ainsi qu'il avait dit à la Samaritaine : « J'ai soif [2]. » Qu'est-ce à dire, « J'ai soif ? » J'ai besoin de ta foi. Il y a donc une comparaison analogue dans les paroles du Sauveur au Pharisien ; et ces paroles atteignent un double but : elles doivent guérir l'hôte de Notre-Seigneur Jésus-Christ et tous les convives, car tous le voient et le méconnaissent également ; elles doivent aussi inspirer à la pécheresse la juste confiance que méritent ses aveux et la délivrer des remords déchirants de sa conscience.

« Un des débiteurs devait au créancier cinquante « deniers et l'autre cinq cents ; il leur remit la dette « à tous deux : lequel l'aime le plus ? » Le Pharisien à qui s'adressait cette parabole, répondit comme l'exigeait la raison même : « Celui, je « pense, à qui il a le plus remis. » Et regardan cette femme il poursuivit, s'adressant toujours à Simon : « Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans « ta maison, et tu ne m'as pas donné d'eau pour « mes pieds; elle me les a lavés de ses larmes et « essuyés de ses cheveux. Tu ne m'as point donné « de baiser; et depuis qu'elle est entrée, elle n'a « cessé de me baiser les pieds. Tu n'as point ré-« pandu d'huile sur ma tête ; mais elle a répandu « des parfums sur mes pieds. C'est pourquoi je « te le dis : Beaucoup de péchés lui sont remis, « parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui « on remet moins, aime aussi moins. »

4. Ici s'élève une question que sûrement il nous faut résoudre. Elle a besoin de toute l'attention de votre charité, car à cause du temps qui nous presse, il est à craindre que nos paroles ne suffisent pas pour en dissiper les ombres et y répandre la lumière. Le corps, d'ailleurs, est épuisé par ces chaleurs, et il a besoin de repos; et pendant qu'il réclame ce qui lui est dû, il nous empêche d'apaiser la faim de l'âme et vérifie ainsi cette parole : « L'esprit est prompt, mais la chair « est faible [1]. »

Il est donc à craindre et fort à craindre qu'on ne comprenne pas bien ce que le Seigneur disait à Simon. Ceux qui flattent les convoitises de la chair et qui n'ont pas le courage de s'en affranchir, pourraient se dire comme disaient, au rapport de l'Apôtre Paul, en entendant la prédication des Apôtres eux-mêmes, certaines langues mauvaises qui leur imputaient cette maxime : « Fai-« sons le mal, pour qu'il en arrive du bien [2]. » On répète en effet : S'il est vrai que celui à qui on remet peu aime peu, et s'il est plus avantageux d'aimer davantage que de moins aimer ; péchons beaucoup, contractons beaucoup de dettes, et le désir d'en obtenir le pardon fera que nous aimerons davantage Celui qui nous l'accordera généreusement. Cette pécheresse n'eut-elle pas pour son créancier une affection d'autant plus vive qu'elle lui était plus redevable ? N'est-ce pas le Seigneur en personne qui disait : « Beaucoup de « péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup « aimé ? » Et pourquoi a-t-elle beaucoup aimé, sinon parce qu'elle devait beaucoup ? Enfin c'est lui encore qui a dit pour compléter sa pensée : « Celui à qui on pardonne peu, aime peu aussi. » Afin donc d'aimer davantage mon Seigneur, ajoute-t-on, ne suis-je pas intéressé à ce qu'il me soit pardonné beaucoup, plutôt que peu ? — Vous

[1] Isaïe, LXV, 5. — [2] Jean, IV, 7.

[1] Matt. XXVI 41. — [2] Rom. III, 8.

voyez sûrement combien cette question est profonde ; oui, vous le voyez. Mais vous voyez aussi comme le temps nous presse ; oui, vous le voyez encore, et de plus vous le sentez.

5. Je m'expliquerai donc en peu de mots ; et si je n'éclaircis pas suffisament cette grande question, prenez note de ce que je dis maintenant et considérez-moi comme votre débiteur pour l'avenir.

Afin d'expliquer plus clairement ma pensée par des exemples, supposons deux hommes, dont l'un est chargé de crimes et a longtemps vécu dans d'affreux désordres, tandis que l'autre n'a fait que peu de péchés. Tous deux se présentent pour recevoir la grâce, il sont baptisés tous deux. Entrés comme débiteurs, ils sortent sans plus rien devoir ; mais il a été remis à l'un beaucoup plus qu'à l'autre. J'examine maintenant quel est l'amour de chacun. Si réellement il y a plus d'amour dans celui à qui il a été remis plus de péchés, il lui est avantageux d'avoir péché davantage, puisque ses iniquités plus nombreuses ont servi à enflammer sa charité. Je sonde ensuite la charité de l'autre ; il doit en avoir moins ; car si je constate qu'il en a autant que le premier auquel il a été pardonné davantage, quelle sera mon attitude en face des paroles du Seigneur ? Comment sera vraie cette sentence de la Vérité même : « Celui à qui on remet peu, aime peu ? » — Il m'a été peu remis, dira quelqu'un, car je n'ai pas beaucoup péché ; néanmoins j'aime autant que cet homme à qui il a été remis beaucoup. — Mais est-ce toi qui dis vrai, ou est-ce le Christ ? T'a-t-il pardonné cette assertion mensongère pour te permettre de calomnier ton Bienfaiteur ? S'il t'a remis peu, tu aimes peu ; car si tu aimais beaucoup quoiqu'il te fût peu remis, ce serait un démenti donné à cette maxime : « Celui à qui on remet peu, aime peu. » Je le crois donc plutôt que toi, car il te connaît mieux que tu ne te connais, et je soutiens qu'en te figurant qu'on t'a peu remis, tu aimes peu. — Que devais-je donc faire, reprend mon interlocuteur ? Commettre plus de crimes, afin d'avoir à me faire pardonner plus et de pouvoir aussi aimer davantage ? — C'est nous presser vivement. Daigne le Seigneur, dont nous étudions l'infaillible parole, nous délivrer de ces difficultés.

6. Le Sauveur, en énonçant cette maxime, avait en vue ce pharisien qui s'imaginait n'avoir que peu ou même point de péchés. De fait, il n'aurait pas invité le Seigneur, s'il ne l'eût aimé tant soit peu. Mais que son amour était froid ! Point de baiser, et sans parler de larmes, pas même un peu d'eau pour lui laver les pieds ; aucun enfin de ces hommages que lui rendit cette femme qui savait mieux ce qu'elle avait à guérir et à qui elle se devait adresser. Si tu aimes si peu, ô Pharisien, c'est que tu te figures qu'on te remet peu ; ce n'est pas que réellement on te remette peu, c'est que tu te le figures. — Quoi donc ! reprend-il ; je n'ai pas commis d'homicide, dois-je passer pour meurtrier ? Je n'ai pas souillé la couche d'autrui, dois-je porter le châtiment des adultères ? Ai-je enfin besoin qu'on me pardonne les crimes que je n'ai pas faits ?

Revenons aux deux hommes que nous avons mis en scène, et de nouveau adressons-leur la parole. L'un vient en suppliant ; c'est un pécheur hérissé de crimes comme un hérisson, et aussi timide que le lièvre poursuivi. Mais aux lièvres comme aux hérissons la pierre sert de refuge [1]. Il accourt donc vers la Pierre mystérieuse, il y trouve un abri et un appui. L'autre a moins péché. Quel moyen employer pour le porter à aimer beaucoup ? Que lui dire ? Démentirons-nous ces paroles du Seigneur : « Celui à qui on remet « peu, aime peu ? »

Eh bien ! oui, il aime peu, celui à qui on remet peu. Mais dis-moi, ô toi qui prétends avoir fait peu de mal, pourquoi ? sous la direction de qui as-tu évité le mal ? Grâces à Dieu, car vos applaudissements et vos cris indiquent que vous avez compris. Ainsi la question est résolue. Celui-ci a commis beaucoup de fautes et il a contracté beaucoup de dettes ; celui-là, avec l'assistance de Dieu, en a commis peu. Si donc l'un lui attribue le pardon obtenu, l'autre lui rend grâces des fautes évitées. Tu ne t'es pas rendu coupable d'adultère durant cette vie passée dans l'ignorance, dans les ténèbres, quand tu ne distinguais pas le bien du mal et que tu ne croyais pas encore en ce Dieu qui te conduisait à ton insu ; c'est que réellement je t'amenais à moi, je te conservais pour moi, te dit ton Seigneur. Si tu n'as point commis d'adultère, c'est que personne ne t'y a porté ; et si personne ne t'y a porté, c'est moi qui en suis cause. Le temps et le lieu t'ont manqué ; je suis cause qu'ils t'ont manqué. On t'y a porté, le temps et le lieu étaient favorables ; c'est moi qui par des terreurs secrètes t'ai empêché d'y consentir. Ah ! reconnais donc ma bonté, puisque tu m'es redevable même de

[1] Ps. CIII, 18.

ce que tu n'as point fait. Tel m'est obligé parce que, sous tes yeux, je lui ai pardonné ce qu'il a fait; tu me l'es, toi, de ce que tu n'as pas fait. Car il n'est aucun péché commis par un homme, que ne puisse commettre un autre homme, s'il n'est assisté par l'Auteur même de l'homme.

7. Ainsi nous avons résolu en bien peu de temps cette profonde question, et si nous ne l'avons pas résolue, regardez-nous, je le répète, comme votre débiteur : occupons-nous donc au plus tôt et en peu de mots, de la rémission des péchés.

Le Christ était regardé comme un homme, et par celui qui l'avait invité et par ceux qui étaient à table avec lui; mais la pécheresse ne voyait-elle pas en lui quelque chose de plus? Quel était en effet le motif de sa conduite, sinon d'obtenir la rémission de ses péchés? Elle savait donc que le Seigneur pouvait les lui remettre, et eux savaient qu'un homme en était incapable. Il faut même admettre que tous, les convives et la femme qui se tenait aux pieds du Sauveur, croyaient qu'il est impossible à un homme quelconque de pardonner les péchés. Or tous sachant cela, la pécheresse voyait dans Jésus plus qu'un homme, puisqu'elle espérait de lui la rémission de ses fautes. Quant aux autres, Jésus ayant dit à cette femme : « Tes péchés te sont « remis, » ils s'écrièrent aussitôt : « Quel est « celui-ci, qui remet les péchés même? » Quel est celui-ci, que connaît déjà la pécheresse?

Si tu es à table, toi, comme jouissant de la santé et si tu méconnais le médecin, n'est-ce point parce qu'une fièvre plus violente t'a troublé l'esprit? Ne pleure-t-on pas souvent un phénétique riant aux éclats? Vous avez pourtant raison de croire, d'être intimement convaincus qu'un homme ne saurait effacer les iniquités. D'où il suit qu'en attendant du Christ le pardon des siennes, cette femme voit en lui plus qu'un homme, elle reconnaît qu'il est Dieu. « Quel est « celui-ci, disent-ils, qui remet les péchés « même? » A cette question : « Quel est celui-« ci? » Jésus ne répond pas : c'est le Fils de Dieu c'est le Verbe de Dieu; mais les laissant quelque temps avec les idées qu'ils se faisaient de lui, il résout le problème qui excitait leurs alarmes; car s'il voyait leurs personnes, il entendait leurs pensées. Se tournant vers la pécheresse, il lui dit donc : « Ta foi t'a sauvée. » — « Quel est ce-« lui-ci, qui remet les péchés même? » Que ceux qui me regardent comme un homme continuent à me considérer comme un homme : « Toi, c'est « ta foi qui t'a sauvée. »

8. Médecin généreux, il ne se contentait pas de guérir les malades qui étaient là, il avait aussi en vue les malades qui viendraient ensuite. Il devait venir effectivement des hommes qui diraient : C'est moi qui remets les péchés, c'est moi qui justifie, moi qui sanctifie, moi qui guéris tous ceux que je baptise. De ce nombre sont aussi ceux qui répètent : « Garde-toi de me tou-« cher ; » et ils sont si bien de ce nombre que dernièrement, comme vous pouvez vous en assurer par la lecture des Actes, le Commissaire leur ayant offert de s'asseoir avec nous pendant notre conférence [1], ils crurent devoir répondre que d'après l'Ecriture ils ne pouvaient s'asseoir avec des hommes tels que nous. Ils craignaient sans doute que la contagion prétendue de notre iniquité ne se communiquât à eux par le contact même de nos sièges. N'était-ce pas dire : « Gar-« de-toi de me toucher, car je suis pur? » L'occasion favorable s'étant présentée un autre jour, nous leur rappelâmes combien il était vain et misérable, quand il s'agissait de l'Eglise, de s'imaginer que dans son sein le contact des méchants souille les bons. Nous leur demandâmes si c'était bien pour ce motif qu'ils refusaient de siéger au milieu de nous. Ils répondirent que l'Ecriture inspirée leur faisait réellement cette défense, puisqu'il y est dit : « Ne t'asseois pas « dans une assemblée de vanité. » Nous répliquâmes : Si le motif pour lequel vous refusez de prendre place au milieu de nous vient de ce qu'il est écrit : « Ne t'asseois pas dans une as-« semblée de vanité; » pourquoi donc, êtes-vous entrés avec nous, puisqu'il est aussi écrit, immédiatement après : « Et je n'entrerai pas avec « ceux qui commettent l'iniquité [2]? »

Aussi quand ils répètent : « Garde-toi de me « toucher, car je suis pur, » ils ressemblent à ce Pharisien qui avait invité le Seigneur et qui s'imaginait qu'il ne connaissait pas la pécheresse, puisqu'il ne l'empêchait pas de lui toucher les pieds. Et encore le Pharisien valait-il mieux qu'eux, parce que regardant le Christ comme un homme, il ne croyait pas qu'il pût comme homme remettre les péchés. Oui, les Juifs montraient plus d'intelligence que n'en montrent les hérétiques. Que disaient en effet les Juifs? « Quel est celui-ci, qui remet les péchés même? » Un homme ose-t-il bien s'arroger ce pouvoir?

[1] La conférence de Carthage. Voir lettre 154, etc. — [2] Ps. XXV, 4.

Et l'hérétique? C'est moi qui les remets, c'est moi qui purifie, c'est moi qui sanctifie. O hérétique, écoute, non pas ma réponse, mais celle du Christ. O homme, s'écrie-t-il, quand les Juifs me considéraient comme un homme, c'est à la foi que j'attribuai la rémission des péchés. Pour toi, ô hérétique, toi qui n'es qu'un homme (c'est toujours le Christ et non pas moi qui parle), tu oses dire à cette femme : Viens, c'est moi qui te sauve? Et moi, quand on me prenait pour un homme, je disais au contraire : « Va, ta foi t'a « sauvée. »

9. « Sans savoir, comme s'exprime l'Apôtre, « ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils affirment [1], » ils répondent : Si les hommes ne remettent pas les péchés, le Christ a donc eu tort de dire : « Ce que vous délierez sur la terre sera délié « aussi dans le ciel [2]? » Mais tu ignores dans quel dessein et dans quelles circonstances il a parlé ainsi. Le Seigneur devait donner aux hommes l'Esprit-Saint, et il voulait faire entendre que ce serait à l'Esprit-Saint lui-même et non à des mérites humains que ses fidèles seraient redevables de la rémission des péchés. Qu'est-ce en effet que l'homme, sinon un malade à guérir? Tu prétends me servir de médecin : ah! viens plutôt en chercher un avec moi. Afin donc de montrer avec plus de clarté que les péchés seraient remis par l'Esprit-Saint, donné par lui aux fidèles, et non par les mérites de quelques hommes, le Seigneur dit quelque part, après sa résurrection d'entre les morts : « Re« cevez le Saint-Esprit, » et après ces mots : « Recevez le Saint-Esprit, » il ajoute aussitôt : « Les péchés seront remis à qui vous les remet« trez [3]; » en d'autres termes : c'est l'Esprit-Saint qui les remet, et non pas vous. Or cet Esprit est Dieu. C'est donc par Dieu et non point par vous, que les péchés sont remis. Mais vous, qu'êtes-vous par rapport à l'Esprit-Saint? « Ne « savez-nous pas que vous êtes le temple de Dieu « et que l'Esprit de Dieu habite en vous [4]? » — « Ne savez-vous pas que vos corps sont, en vous, « le temple de l'Esprit-Saint, que vous avez reçu « de Dieu [5]? » Ainsi Dieu habite dans son saint temple, c'est-à-dire dans ses fidèles sanctifiés, ou dans son Eglise; c'est par eux qu'il remet les péchés, car ce sont des temples vivants.

10. Cependant, s'il remet les péchés par le ministère de l'homme, il peut aussi les remettre sans ce moyen. Pour donner par un autre, est-il moins capable de donner par lui-même? Il s'est servi de Jean pour donner à quelques-uns, de qui s'est-il servi pour donner à Jean? C'est une vérité que lui-même a voulu prouver et nous faire comprendre comme il était convenable.

Quelques-uns de Samarie ayant été évangélisés et baptisés, baptisés même par l'Evangéliste Philippe, l'un des sept premiers diacres choisis parmi les fidèles, n'avaient pas, malgré leur baptême, reçu l'Esprit-Saint. On porta cette nouvelle aux Apôtres qui étaient à Jérusalem, et ils vinrent à Samarie afin de communiquer par l'imposition des mains le Saint-Esprit à ces baptisés. La chose eut lieu de cette manière : les Apôtres vinrent, leur imposèrent les mains, et ils reçurent le Saint-Esprit, car on voyait alors quand l'Esprit-Saint était donné; ceux qui le recevaient parlaient toutes les langues, et c'était pour témoigner que l'Eglise devait se faire entendre par tout l'univers. Ces baptisés de Samarie reçurent donc le Saint-Esprit, et il manifesta sa présence d'une manière sensible. Or, Simon s'en étant aperçu et s'imaginant que ce pouvoir appartenait aux hommes, voulut se le procurer et acheter à des hommes ce qu'il croyait leur appartenir. « Combien, dit-il, voulez-vous « accepter d'argent pour me conférer la puis« sance de donner le Saint-Esprit en imposant « les mains? » Pierre alors, le repoussant avec horreur : « Il n'y a pour toi ni part, ni sort dans « cette foi, dit-il. As-tu bien pu croire qu'on se « procurât avec de l'argent le Don de Dieu? « Que ton argent périsse donc avec toi! » On peut voir au même endroit les autres reproches également mérités qu'il lui fit alors [1].

11. Mais pourquoi ai-je voulu rapporter ce trait? Que votre charité le remarque avec soin. Dieu devait montrer d'abord qu'il agit par le ministère des hommes, et pour ôter à ces hommes la pensée de croire, comme Simon, que l'effet produit par eux doit leur être attribué et non pas à Dieu, il devait montrer ensuite qu'il agit par lui-même. Les disciples, néanmoins, le savaient déjà; car ils étaient réunis au nombre de cent vingt quand le Saint-Esprit descendit sur eux, sans que personne leur eût imposé les mains [2]. Qui en effet les avait imposées? Il ne laissa pas toutefois de venir sur eux d'abord et de les remplir de lui-même.

Mais après le scandale donné par Simon, que fit le Seigneur? Voyez comme il instruit, non

[1] I Tim. I, 7. — [2] Matt. XVIII, 18. — [3] Jean, XX, 22, 23. — [4] I Cor. III, 16. — [5] Ibid. VI, 19.

[1] Act. VIII, 5-23. — [2] Ib. I, 15; II, 1, 4.

par des discours, mais par des œuvres. Ce même Philippe, qui avait baptisé des habitants de Samarie, mais sans leur communiquer le Saint-Esprit, qu'ils n'auraient pas reçu, si les Apôtres n'étaient venus pour leur imposer les mains, baptisa l'eunuque de la reine Candace, qui venait d'adorer à Jérusalem et qui en retournant lisait sur son char le prophète Isaïe, mais sans le comprendre. Averti secrètement, Philippe s'approcha du char, expliqua le passage que lisait l'eunuque, lui enseigna la foi, lui annonça le Christ. L'eunuque crut aussitôt au Christ, et ayant rencontré de l'eau : « Voilà de l'eau, dit-il, qui « empêche de me baptiser? » — « Crois-tu en « Jésus-Christ, lui demanda Philippe? » — « Je « crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, » répondit-il, et soudain ils descendirent dans l'eau. Après les cérémonies du sacrement de Baptême, le Ciel n'attendit pas encore une fois l'arrivée des Apôtres; mais pour empêcher d'attribuer aux hommes la collation du Saint-Esprit, le Saint-Esprit descendit sur le champ [1]. Ainsi se trouvait dissipée la vaine idée de Simon, et c'était pour qu'à l'avenir nul ne pensât comme lui.

12. Voici un trait plus admirable encore. Pierre se rendit chez le Centurion Corneille, c'était un incirconcis, un gentil; il se mit à prêcher Jésus-Christ, à lui et à ceux qui étaient là. Or, pendant que Pierre parlait encore ; je ne dis pas, avant qu'il imposât les mains, mais avant même qu'il conférât le baptême, et pendant que ceux qui l'accompagnaient doutaient encore si l'on pouvait baptiser des incirconcis, car cette question s'était élevée avec scandale entre les Juifs devenus fidèles et les chrétiens convertis de la gentilité, lesquels pourtant avaient été baptisés dans l'incirconcision; donc pendant que Pierre parlait encore, l'Esprit-Saint, pour trancher cette question, descendit tout-à-coup, remplit Corneille et ceux qui étaient avec lui [1]. Ce grand évènement fut comme une voix qui disait à Pierre: Pourquoi hésiter de prendre l'eau sainte? Ne suis-je pas ici?

[1] Act. VIII, 26-39.

13. Ainsi donc, quels que soient les désordres dont une âme a besoin d'être déchargée par la grâce de Dieu, quelles que soient les souillures et les prostitutions dont elle a besoin de se purifier dans l'Eglise, qu'elle prenne confiance, qu'elle croie, qu'elle se jette aux pieds du Seigneur, qu'elle cherche ces pieds sacrés, qu'elle les arrose des larmes de ses aveux et les essuie de ses cheveux. Les pieds du Seigneur sont les prédicateurs de l'Evangile et les cheveux de la pécheresse sont les biens superflus. Qu'elle essuie, qu'elle essuie de ses cheveux les pieds divins, qu'elle fasse des œuvres de miséricorde ; qu'après les avoir essuyés, elle les baise, qu'elle reçoive la paix, pour avoir la charité. Est-elle venue pour recevoir le baptême, à un ministre tel que l'Apôtre Paul? Qu'elle recueille de lui ces paroles : « Soyez mes imitateurs comme je le suis « moi-même de Jésus-Christ [2]. » A-t-elle eu pour la baptiser un homme qui cherche ses intérêts et non ceux du Christ Jésus [3] ? Qu'elle écoute le Seigneur disant lui-même : « Faites ce qu'ils ensei- « gnent, mais gardez-vous de faire ce qu'ils font [4]. » Qu'elle s'appuie donc tranquillement sur Jésus-Christ, soit qu'elle ait eu affaire à un digne ministre, soit qu'elle en ait rencontré un autre qui ne fait pas ce qu'il dit; car le Seigneur la rassure et lui dit : « Va, c'est ta foi qui t'a sauvée. »

[1] Act. X. — [2] I Cor. IV, 16. — [3] Philip ' II, II, 21. — [4] Matt. XXIII, 3.

SERMON C.

CHOIX LIBRES DE LA GRACE [1].

ANALYSE. Un homme demande à suivre Jésus-Christ; Jésus-Christ n'en veut pas, car il ne voit pas en lui une âme droite. Un second n'ose demander; le Sauveur l'exite et l'encourage. Un troisieme enfin diffère ; le Fils de Dieu lui en fait un reproche. Cette conduite si différente prouve que le choix divin dépend tout entier de la grâce ; et s'il a égard aux bonnes dispositions qu'il rencontre parfois, ces bonnes dispositions ne sont-elles pas aussi l'effet de cette même grâce? A la grâce donc attribuez tout le bien, et à vous tous tout le mal qui est en vous.

1. Ecoutez, sur ce passage de l'Evangile, ce que le Seigneur a daigné me suggérer. Nous venons de voir, en Jésus Notre-Seigneur, une conduite bien différente. Un homme s'offre à le suivre, et il le repousse ; un autre n'ose s'avancer, et il l'excite; un troisième enfin diffère, et il lui en fait des reproches.

[1] Luc, IX, 57-62.

Le premier lui disait donc : « Seigneur, je vous « suivrai partout où vous irez. » Se peut-il rien d'aussi décidé, d'aussi courageux, de mieux disposé et de plus digne d'un bonheur si grand, que de suivre le Seigneur partout où il ira? Mais c'est de là que vient ton étonnement : Comment, dis-tu, pendant qu'un Maître si bon, pendant que Jésus Notre-Seigneur invite des disciples à recevoir de lui le royaume des cieux, n'agrée-t-il pas une âme aussi bien préparée ? — Ah ! mes frères, ce bon Maître connaissait l'avenir, et il voyait sans doute que cette âme en le suivant chercherait ses propres intérêts et non ceux de Jésus-Christ. N'a-t-il pas dit : « Tous ceux qui me ré« pètent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas au « royaume des cieux[1] ? » Cette âme était du nombre de ceux-ci, et elle ne se connaissait pas aussi bien que la voyait l'œil de son Médecin. Si en effet elle se savait remplie de feinte, de fourberie et de duplicité, elle ne connaissait donc pas Celui à qui elle parlait; car c'est de lui que dit un Evangéliste : « Il n'avait pas besoin qu'on lui ren« dît témoignage d'aucun homme, puisqu'il savait « par lui-même ce qu'il y avait dans l'homme[2]. »

Et que lui répondit-il ? « Les renards ont des « tanières, et les oiseaux du ciel, des nids; mais « le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête? » Où ne saurait-il reposer la tête? Dans ton cœur; car les renards y ont des tanières, tu es un fourbe; et les oiseaux du ciel y ont des nids, tu es un orgueilleux. Fourbe et orgueilleux, tu ne me suivras point. Comment la duplicité pourait-elle marcher sur les traces de la simplicité ?

2. Le second gardait le silence, il ne disait, ne promettait absolument rien. Jésus lui dit : « Suis« moi. » Autant il voyait de dispositions mauvaises dans celui-là, autant dans celui-ci il en voyait de bonnes. Mais quoi, Seigneur, il ne témoigne aucun vouloir et vous lui dites : « Suis« moi ! » Vous aviez tout à l'heure un homme tout préparé, il vous disait : « Je vous suivrai « partout où vous irez ; » et à ce dernier qui ne montre point de volonté, vous dites : « Suis« moi ? » — Je ne veux pas du premier, reprend-il, parce que je vois en lui des nids et des tanières. — Pourquoi alors importuner celui-ci? Pourquoi l'exciter quand il s'excuse ? Vous le poussez, et il ne marche point; vous l'appelez, et il ne vous suit pas. Et que dit-il? « J'irai auparavant ense« velir mon père. » — Ah ! le Seigneur voyait clairement la religion de son cœur, mais la piété filiale lui demandait un délai.

[1] Matt. VII, 21. — [2] Jean. II 25.

Cependant, lorsque le Christ appelle un homme à prêcher l'Évangile, il ne veut aucune excuse tirée de cette piété charnelle et temporelle. La loi de Dieu, sans doute, en fait un devoir, et Notre-Seigneur même reproche aux Juifs d'anéantir ce commandement divin. Paul a dit aussi dans l'une de ses Epitres : « Voici le premier « commandement accompagné d'une promesse. » Lequel? « Honore ton père et ta mère[1]. » Dieu effectivement en a fait un précepte.

Ce jeune homme voulait donc obéir à Dieu et ensevelir son père. Mais il y a des temps, des circonstances et des devoirs qui doivent céder à d'autres devoirs, à d'autres circonstances et à d'autres temps. Il faut sans aucun doute honorer son père; il faut aussi obéir à Dieu. Il faut aimer l'auteur de nos jours; mais il faut lui préférer le Créateur. C'est moi, dit le Sauveur, qui t'appelle à prêcher l'Évangile; j'ai besoin de toi pour cette mission bien différente et qui l'emporte sur l'obligation que tu veux accomplir. « Laisse les « morts ensevelir leurs morts. » Ton père est mort; il y a d'autres morts pour ensevelir les morts. Mais quels sont les morts qui ensevelissent des morts? Un mort peut-il être enseveli par des morts ? Comment ceux-ci l'envelopperont-ils, s'ils sont morts? Comment, s'ils sont morts, le porteront-ils? Comment le pleureront-ils, s'ils sont morts? Eh bien ? ils l'envelopperont, ils le porteront, ils le pleureront, et ils sont morts. C'est qu'ils sont infidèles.

Voici un devoir tracé dans le Cantique des cantiques. L'Eglise y dit : « Réglez en moi la cha« rité.[2] » Que signifie : « Réglez en moi la charité? » Faites-y des distinctions et rendez à chacun ce qui lui est dû. Ne mettez pas au dessus ce qui doit être au dessous. Aimez vos parents, mais sachez leur préférer Dieu. Voyez cette mère des Machabées : « Mes enfants, dit-elle, j'ignore com« ment vous avez paru dans mon sein. » J'ai pu vous concevoir, j'ai pu vous mettre au monde, je n'ai pu vous former. C'est donc votre Créateur que vous devez écouter, c'est lui que vous devez me préférer; ne craignez point, si sans vous je reste sur la terre. — Ils furent fidèles à suivre ses recommandations[3]. Or, ce que cette mère enseignait à ses enfants, c'est ce qu'enseignait Notre-Seigneur Jésus-Christ en disant : « Suis-moi. »

3. Un troisième disciple perce la foule, et sans que personne lui ait rien dit : « Je vous « suivrai, Seigneur, s'écrie-t-il; mais je vais pre« mièrement l'annoncer aux membres de ma fa-

[1] Ephes. VI, 2. — [2] Cant. II, 4. — [3] II Macc. VII, 22, etc.

« mille. » C'est en effet le sens qui me paraît vrai et c'est comme si nous lisions : Permettez que je porte cette nouvelle à mes parents, dans la crainte qu'ils ne s'occupent de me chercher comme il arrive en pareil cas. « Quiconque ayant mis la « main à la charrue, regarde derrière, reprit alors « le Seigneur, n'est pas propre au royaume des « cieux. » On t'appelle à l'Orient, et tu te tournes vers l'Occident?

Tout ce passage nous apprend que le Seigneur fait ses choix comme il lui plaît. Or, il choisit, dit l'Apôtre, en consultant sa grâce et en consultant la justice de ceux dont il fait choix. Voici en effet les paroles de Saint Paul : « Remarquez, dit-« il, le langage d'Elie : Seigneur, ils ont tué vos « prophètes, démoli vos autels, et moi, je suis « resté seul et ils en veulent à ma vie. Mais que « lui dit la réponse divine ? Je me suis réservé « sept mille hommes, qui n'ont point fléchi le ge-« nou devant Baal. » Tu te crois seul de bon serviteur; il y en a aussi d'autres qui me craignent, et ils ne sont pas en petit nombre, puisque j'en ai jusqu'à sept mille. — L'Apôtre poursuit : « Ainsi en est-il encore aujourd'hui. » Alors en effet plusieurs Juifs étaient arrivés à la foi, bien qu'un plus grand nombre eussent été repoussés, comme le fut cet autre qui avait dans son âme des tannières de renards. « Ainsi donc en est-il « encore aujourd'hui, un reste a été sauvé sui-« vant l'élection de la grâce ; » en d'autres termes : nous avons aujourd'hui le même Christ qu'on avait alors et qui disait à Elie : « Je me suis « réservé. » — « Je me suis réservé, » c'est-à-dire j'ai choisi ces sept mille, parce qu'ils s'appuyaient sur moi, et non sur eux ni sur Baal. Ils ne sont pas corrompus; je les vois encore tels que je les ai formés. Et toi, qui te plains, où serais-tu, si tu ne te confiais en moi? Si tu n'étais rempli de ma grâce, ne fléchirais-tu pas aussi le genou devant Baal ? Tu es donc rempli de ma grâce, parce que de ma grâce tu attends tout, et rien de ta vertu. Ainsi garde-toi de croire orgueilleusement que tu es seul à mon service. J'ai d'autres serviteurs et je les ai choisis, comme toi, parce qu'ils ne comptent que sur moi. Tel est le sens de ces paroles apostoliques : « Maintenant « aussi un reste a été sauvé selon le choix de la « grâce. »

4. Prends-garde, ô chrétien, prends-garde à l'orgueil. Fusses-tu l'imitateur des saints, toujours attribue tout à la grâce ; car c'est la grâce de Dieu et non tes mérites, qui a laissé en toi quelque chose de bon. Aussi le prophète Isaïe avait dit de ces restes, en évoquant ses souvenirs : « Si le Seigneur des armées ne nous avait con-« servé un rejeton, nous serions devenus comme « Sodome, et semblables à Gomorrhe [1]. » — « Ainsi donc en est-il encore aujourd'hui, dit « l'Apôtre, un reste a été sauvé selon le choix « de la grâce. Mais si c'est par grâce, conclut-il, « ce n'est point à cause des œuvres, » et tu ne dois pas t'enfler de ton mérite; « autrement la « grâce n'est plus grâce [2]. » Si en effet tu as confiance en tes œuvres, c'est une récompense qu'on t'accorde et non une grâce qu'on te fait; et si c'est une grâce, elle est nécessairement gratuite.

O pécheur, crois-tu au Christ? — J'y crois, réponds-tu. — Tu crois aussi qu'il peut te remettre tous tes péchés? Tu possèdes ce que tu crois. O grâce vraiment gratuite ! Et toi, juste, tu crois que sans Dieu tu ne peux observer la justice ? A sa bonté donc rends grâces de tout ce que tu possèdes de vertu, et à ta malice attribue tous tes péchés. Accuse-toi, et il te pardonnera; car tous nos crimes, tous nos péchés sont l'œuvre de notre négligence ; comme toute notre vertu, toute notre sainteté vient de la miséricorde divine. Tournons-nous vers le Seigneur etc.

[1] Isaïe, I, 9, Rom. XI, 29. — [2] Rom, IX, 2-6.

SERMON CI.

LA MOISSON ET LES MOISSONNEURS [1].

ANALYSE. — Quelle est cette moisson spirituelle que Notre-Seigneur dit si grande? C'est évidemment celle du bien à faire dans la Judée, où les patriarches et les prophètes avaient cultivé le terrain. Or cette récolte devait servir de semence pour la gentilité tout entière, et la gentilité se trouve être indirectement la moisson annoncée. Donc exerçons-nous à n'être ni un grand chemin, ni un terrain pierreux, ni une terre couverte d'épines, mais une terre féconde qui porte de bons fruits. — Quels sont les moissonneurs appelés à faire la récolte? Sans aucun doute les évêques, les ministres de Jésus-Christ. Mais ils doivent, premièrement donner avec générosité ce qu'ils ont reçu, secondement renoncer aux œuvres mortes et pratiquer en tout la charité; troisièmement enfin, annoncer l'Évangile avec des intentions droites et surnaturelles. A ces conditions ils posséderont et répandront la paix.

1. La lecture de l'Évangile, que nous venons d'entendre, nous invite à rechercher quelle est cette moisson dont Notre Seigneur parle en ces termes : « La moisson est sûrement grande, mais « les ouvriers en petit nombre. Priez donc le « maître de la moisson d'envoyer en sa moisson « des ouvriers. » Ce fut alors qu'aux douze disciples, qu'il désigna sous le nom d'Apôtres, il en ajouta soixante douze autres, et les envoya, comme l'indiquent ses paroles, à cette moisson toute préparée. Quelle est donc cette moisson ?

Cette moisson n'était pas celle de nous autres gentils, puisque rien n'avait été semé parmi nous. Il faut donc conclure qu'il s'agissait de celle du peuple Juif. C'est pour elle en effet que vint le Maître de la moisson, et pour elle qu'il envoya des moissonneurs, tandis qu'il adressa aux gentils, non pas des moissonneurs, mais des semeurs. Ainsi la récolte faite parmi les Juifs devait servir à ensemencer la gentilité. Dans cette récolte furent pris les Apôtres, et si la moisson était mûre dans cette contrée, c'est que les prophètes y avaient semé.

Aimons à contempler la divine culture, à voir les dons de Dieu avec bonheur, ainsi que les ouvriers qui travaillent dans son champ. A cette culture s'exerçait celui qui disait : « J'ai travaillé « plus qu'eux tous; » mais comme les forces lui étaient données par le Maître de la moisson, il avait soin d'ajouter : « Ce n'est pas moi pourtant, « mais la grâce de Dieu avec moi [2]. » Or c'est bien de l'agriculture qu'il s'occupe, puisqu'il dit expressément : « J'ai planté, Apollo a arrosé [3]. » Cet Apôtre donc qui de Saul était devenu Paul, c'est-à-dire petit, d'orgueilleux qu'il était; car Saul vient de Saül et Paul de *Paulum*, petit; et qui d'ailleurs semble avoir voulu nous faire comprendre la signification de son nom lorsqu'il disait : « Je suis le plus petit des Apôtres [1]; » ce Paul, ce petit, ce dernier fut donc envoyé vers les gentils, et lui-même déclare que c'est surtout vers eux qu'il fut envoyé. Il l'écrit, et nous le lisons, nous le croyons, nous le prêchons. Il dit en effet, dans son Épître aux Galates, qu'après avoir été appelé par le Seigneur Jésus il vint à Jérusalem. Là il confronta son Évangile avec la doctrine des Apôtres, et ils se donnèrent la main en signe de concorde et d'harmonie parfaite; car ce qu'ils avaient appris de lui ne différait aucunement de ce qu'ils enseignaient. Il ajoute qu'il fut convenu entre eux qu'il se réserverait pour la gentilité, et eux pour la circoncision, lui pour semer et eux pour moissonner [2]. Aussi est-ce avec raison que même sans s'en douter, les Athéniens lui donnèrent son véritable nom, lorsque l'entendant prêcher ils se dirent : « Quel est ce « semeur de paroles [3]? »

2. Soyez attentifs, aimez à contempler avec moi cette grande culture, ces deux moissons dont l'une est faite et l'autre à faire; car l'une est faite parmi les Juifs, et l'autre à faire parmi les Gentils. Prouvons-le; et comment le prouver, sinon par les livres divins du Maître de la moisson?

Déjà il est dit, dans le passage que nous expliquons : « La moisson est abondante, mais les « ouvriers en petit nombre. Priez le Maître de « la moisson d'envoyer à sa moisson des ou- « vriers. » Et comme les Juifs devaient contredire et persécuter les moissonneurs : « Voici, pour- « suit le Seigneur, que je vous envoie comme des « agneaux au milieu des loups. »

Relativement à cette moisson, montrons quelque chose de plus clair encore dans l'Évangile selon saint Jean. Près du puits de Jacob, où le Seigneur s'assit tout fatigué, il se passa de grandes choses; mais nous avons trop peu de temps pour

[1] Luc. x, 2-6. — [2] I Cor. xv, 10. — [3] Ibid. iii, 6.

[1] I Cor. xv, 9. — [2] Galat. ii, 1-9. — [3] Act. xvii, 18.

traiter de ces mystères. Voici ce qui a rapport à la question présente.

Nous avons entrepris de prouver que la moisson dont parle le Sauveur désigne les peuples à qui se sont adressés les prophètes ; et il fallait bien que les prophètes semassent pour que les Apôtres pussent recueillir. Or, pendant que la Samaritaine s'entretenait avec le Seigneur Jésus, lorsque le Seigneur lui eut dit, entre autres choses, de quelle manière on doit adorer Dieu : « Nous savons, reprit-elle, que le « Messie, c'est-à-dire le Christ, va venir et qu'il « nous apprendra toutes choses. » — « Moi qui « te parle, ajouta le Sauveur, je le suis. » Crois ce que tu entends; pourquoi chercher ce que tu vois? « Moi qui te parle, je suis le Christ. » Mais quand cette femme disait : « Nous savons que « le Messie va venir ; » le Messie qu'ont annoncé Moïse et les prophètes, et « qu'on nomme le « Christ, » évidemment la moisson était en épis. Elle avait dû, pour germer, être semée par les prophètes ; mais elle était mûre et pour être recueillie elle attendait les Apôtres. Aussi, dès qu'elle eut entendu ces mots du Sauveur, la Samaritaine crut, laissa là sa cruche s'en alla en courant, et commença à annoncer le Seigneur.

Pendant ce temps-là les disciples étaient allés acheter des aliments. Ils virent, en revenant, que leur Maître s'entretenait avec une femme, et ils s'en étonnèrent. Ils n'osèrent cependant lui dire : « De quoi ou par quel motif vous entre« tenez-vous avec elle ? » gardant en eux leur étonnement et refoulant dans leur cœur le désir de l'exprimer.

Ainsi le nom du Christ n'était pas nouveau pour la Samaritaine ; elle attendait son arrivée, elle croyait qu'il allait paraître. D'où lui venait cette foi, sinon de ce que Moïse l'avait semée? Mais voici plus expressément encore ce que nous cherchons. « Vous prétendez que l'été est loin « encore, dit alors le Seigneur à ses disciples; « levez les yeux et voyez les campagnes déjà « blanchissant pour la moisson.... D'autres ont « travaillé, ajouta-t-il, et vous, vous êtes entrés « dans leurs travaux [1]. » En effet, Abraham, Isaac, Jacob, Moïse, et les prophètes avaient travaillé, pour semer. La moisson était mûre à l'arrivée du Seigneur. Il envoya des moissonneurs armés de la faux de l'Évangile, et ils rapportèrent des gerbes sur l'aire sacrée, où devait être foulé saint Etienne.

3. Ici se présente Paul et on l'adresse aux gentils; ce qu'il ne laisse pas oublier en parlant de la grâce spéciale qu'il a reçue en propre, car il est dit dans ses écrits qu'il est envoyé pour prêcher l'Évangile dans des pays où le nom même du Christ n'était pas connu. Mais comme la première moisson est terminée et que tous les Juifs qui restent....., considérons cette autre récolte dont nous faisons partie.

Que la semence ait été répandue par les Apôtres ou par les Prophètes, c'est toujours le Christ qui a semé; car il était dans les Apôtres, quoique d'ailleurs il ait moissonné en personne. Les Apôtres en effet ne pouvaient rien sans lui, tandis que sans eux rien ne lui manque, et il leur disait : « Sans moi vous ne sauriez rien à faire [1]. » Que dit donc le Sauveur en répandant la semence dans la gentilité? « Le semeur s'en alla semer. » Aux Juifs il envoya des moissonneurs; il vient ici semer hardiment. Pourquoi d'ailleurs aurait-il hésité en voyant tomber sa semence, partie sur le chemin, partie dans des endroits pierreux et partie au milieu des épines? S'il avait craint de passer par ces terrains ingrats, il ne serait pas arrivé au bon terrain.

Pourquoi nous occuper encore des Juifs et parler de la paille? Cherchons seulement à n'être ni un chemin, ni des endroits pierreux ou couverts d'épines, mais une bonne terre. Que notre cœur soit si bien préparé qn'il produise trente, soixante, mille et cent pour un : ces chiffres sont bien différents sans doute ; tous néanmoins ne représentent que du froment. Ne soyons pas un chemin, dans la crainte que la semence, foulée aux pieds par les passants, ne soit emportée par l'ennemi comme par un oiseau rapace. Ne soyons pas un terrain pierreux, dans la crainte que perçant bien vite une couche si légère, la divine semence ne puisse supporter les ardeurs du soleil. Ne soyons pas non plus une terre couverte d'épines, livrés aux passions du siècle, aux sollicitudes d'une vie abandonnée aux vices [2]. Eh ! qu'y a-t-il de plus affreux que ces sollicitudes de la vie qui ne laissent point arriver à la vie ? Qu'y a-t-il de plus misérable que ces soins de la vie qui font perdre la vie? Qu'y a-t-il de plus infortuné que ces craintes de la mort qui donnent la mort? Ah! qu'on arrache ces épines, qu'on prépare le champ, et qu'il reçoive la semence : qu'on parvienne enfin à la moisson avec le désir d'être serré dans le grenier et sans craindre le feu.

4. Etabli par le Seigneur ouvrier tel quel dans

[1] Jean, IV, 6-38.

[1] Jean. XV, 5. — [2] Matt. XIII, 3-23

son champ, nous devions vous rappeler ces vérités, semer, planter, arroser, creuser même autour de certains arbres et y mettre de l'engrais. Notre devoir est de vous donner avec fidélité; le vôtre, de recevoir fidèlement; et c'est au Seigneur de nous aider, nous à travailler, vous à croire, tous à souffrir et en même temps à vaincre le monde avec sa grâce. Maintenant donc que j'ai rappelé vos obligations je veux aussi parler des nôtres.

Peut-être néanmoins que quelques-uns d'entre vous jugent inutile ce dessein et qu'il se disent en eux-mêmes : Ah! si plutôt il nous renvoyait? Il nous a entretenus de ce qui nous regarde; que nous importe ce qui le concerne? Mais je crois, mes frères, que la charité mutuelle qui nous unit demande plutôt que nous ne soyons pas étrangers. Vous ne faites tous qu'une seule famille, et nous tous qui vous distribuons les dons de Dieu, ne faisons-nous point partie de cette même famille, n'obéissons-nous pas au même Chef? Est-ce d'ailleurs de mon bien que je vous donne? N'est-ce pas du sien et ne m'en fait-il point part à moi-même? Si je vous donnais de ce qui est à moi, je vous enseignerais le mensonge, puisque le menteur parle de son propre fonds [1]. Ainsi donc vous devez entendre ce qui concerne les dispensateurs de la parole sainte, afin que vous vous félicitiez, si vous en rencontrez de bons, afin aussi que vous vous instruisiez de leurs obligations. Combien en effet je vois parmi vous de dispensateurs futurs! Nous étions où vous êtes; si l'on nous voit aujourd'hui distribuer, du haut de cette chaire, les aliments spirituels aux serviteurs de notre commun Maître, il y a peu d'années encore que placé en bas nous recevions avec eux les mêmes aliments sacrés. Evêque, je parle à des laïques; mais je sais à combien de futurs évêques je parle.

4. Examinons quel sens donner aux prescriptions faites par le Seigneur aux disciples qu'il envoyait prêcher l'Évangile; mais ne perdons pas de vue que la moisson était toute prête. « Ne « portez, leur dit-il, ni bourse, ni sac, ni chaus- « sures, et dans le chemin ne saluez personne. « En quelque maison que vous entriez, dites d'a- « bord : Paix à cette maison. Et s'il s'y trouve un « fils de la paix, elle reposera sur lui; sinon elle « vous reviendra. »

Sera-t-elle perdue pour eux, si elle ne leur revient point? Ah! loin des âmes saintes une interprétation semblable! Il ne faut donc pas prendre ces paroles à la lettre; ni conséquemment ce qui est dit de la bourse, des chaussures, du sac; moins encore la défense de saluer personne en chemin, ce qui, pris à la lettre et sans examen, semblerait nous commander l'orgueil.

6. Considérons Notre-Seigneur; il est à la fois notre vrai modèle et notre soutien. Notre soutien : « Sans moi, dit-il, vous ne pouvez rien « faire. » Notre modèle : « Le Christ a souffert « pour nous, dit saint Pierre, vous servant de « modèle, afin que vous marchiez sur ses traces [1]. » Or Notre-Seigneur lui-même, étant en voyage, avait une bourse et il la confiait à Judas. Sans doute il avait affaire à un voleur [2]; mais je désire m'instruire auprès de mon Seigneur lui-même. Vous aviez, Seigneur, affaire à un voleur; mais aussi pourquoi possédiez-vous matière à vol? Je ne suis qu'un homme faible et misérable, et vous m'avez averti de ne point porter de bourse; mais vous en aviez une et vous pouviez être volé, car si vous n'en aviez pas eu, ce malheureux n'aurait pu vous l'enlever. — Ne faut-il donc pas que le Seigneur me réponde ici : Comprends bien ce que signifient ces mots : « Ne portez point de bourse? » Qu'est-ce qu'une bourse, sinon de l'argent enfermé, ou la sagesse que l'on tient cachée? Que signifie donc : « Ne portez pas de bourse; » sinon : Ne soyez pas sages pour vous-mêmes? Recevez le Saint-Esprit; mais dans ton âme il doit être une source jaillissante et non une bourse, ce qui se donne et non ce qui s'enferme. Le sac aussi est une espèce de bourse.

7. Mais les chaussures? Les chaussures qui nous servent, sont des cuirs d'animaux morts qui nous préservent les pieds. L'obligation de ne porter pas de chaussures est ainsi l'obligation de renoncer aux œuvres mortes. C'est à quoi Moïse était invité, lui aussi, d'une manière figurée, quand le Seigneur lui disait : « Ôte la chaussure de tes « pieds; car le lieu où tu es debout est une terre « sainte [3]. » Est-il terre aussi sainte que l'Eglise de Dieu? Restons-y donc debout, ôtons-y nos chaussures, c'est-à-dire renonçons aux œuvres de mort. Quant à ces chaussures avec lesquelles nous marchons, Notre-Seigneur sait encore consoler ma faiblesse. Eh! s'il n'en avait pas eu lui-même, Jean aurait-il dit de lui : « Je ne suis pas digne « de dénouer la courroie de sa chaussure [4]? » Ainsi obéissons, plutôt que de nous laisser gagner par la dureté et par l'orgueil. Moi, dit celui-ci,

[1] Jean, VIII, 44.

[1] I Pierre, II, 21. — [2] Jean XII, 6. — [3] Exod. III, 5. — [4] Luc, III, 16.

j'accomplis l'Evangile, puisque je marche pieds nus. — Tu le peux, moi je ne le puis. Mais soyons fidèles à l'obligation qui nous est commune. — Laquelle ? — D'avoir une ardente charité, de nous aimer réciproquement. Par là en effet j'aimerai de te voir fort, et tu supporteras ma faiblesse.

8. Toi qui ne veux pas examiner le sens de ces paroles et qui arrives à l'effroyable nécessité d'accuser le Sauveur de contradiction, à propos de bourse et de chaussures, que prétends-tu ? Veux-tu que si nous rencontrons en voyageant des personnes qui nous sont chères, inférieures ou supérieures, nous ne leur fassions ni même nous ne leur rendions de salut ? Est-ce être fidèle à l'Evangile, que de ne répondre même pas au salut reçu ? N'est-ce pas ressembler plutôt à la borne qui montre le chemin, qu'au voyageur qui le parcourt ? Allons, quittons cette stupidité, saisissons le sens des paroles du Seigneur et ne saluons personne sur notre route. Est-ce en effet sans dessein que cette défense nous est faite, et le Sauveur nous interdit-il d'exécuter ses ordres ?

On pourrait sans doute entendre simplement ces expressions de l'obligation d'accomplir promptement ce qui nous est commandé. « Ne saluez « personne sur le chemin, » signifierait alors : Laissez tout pour faire ce que je vous dis. C'est une locution assez ordinaire et connue dans le discours sous le nom d'exagération. N'allons pas loin pour en rencontrer des exemples. Un peu après les paroles que nous étudions, le Seigneur disait dans le même discours : « Et toi, « Capharnaüm, élevée jusqu'au ciel, tu seras « plongée jusqu'au fond de l'enfer[1]. » Pourquoi *élevée jusqu'au ciel* ? Est-ce que les murailles de cette ville touchaient les nues et atteignaient les astres ? Que signifie donc *élevée jusqu'au ciel* ? Tu te crois trop heureuse, trop puissante, tu es trop superbe. Or, de même que pour mieux peindre cet orgueil on représente comme *élevée jusqu'au ciel* cette ville qui ne s'élevait ni ne montait jusques-là ; ainsi pour exprimer avec plus de force la promptitude que doivent mettre les disciples à exécuter les ordres reçus par eux, il leur est dit : Courez, accomplissez mes prescriptions si vite, que rien ne puisse vous retarder tant soit peu dans votre route ; laissez tout pour arriver plus tôt au but proposé.

9. Toutefois il y a ici un sens figuré que je préfère méditer ; il s'applique mieux, soit à moi, soit à tous les dispensateurs de la sainte parole, soit à vous qui l'écoutez. Saluer, c'est souhaiter le salut ; aussi les anciens mettaient-ils dans leur lettres : Un tel à un tel, salut. Saluer vient du mot salut. Que signifie alors : « Ne saluez personne « en chemin ! » Saluer en chemin, c'est saluer par occasion.

Je vois que déjà vous m'avez compris ; néanmoins je ne dois pas finir immédiatement, car si vos acclamations me disent que vous saisissiez, j'en vois plusieurs dont le silence m'interroge. Et puisque nous parlons de chemin, imitons les voyageurs ; vous qui êtes en avant, attendez ceux qui sont en retard, et marchez tous ensemble.

Qu'ai-je dit ? Que saluer en chemin, c'est saluer par occasion. On n'allait pas vers quelqu'un, et on le salue. On faisait une chose, il s'en rencontre une autre ; on poursuivait un dessein, et accidentellement on a trouvé quelqu'autre chose à faire. Ainsi, qu'est-ce que saluer par occasion ? C'est par occasion annoncer le salut. Mais annoncer le salut n'est-ce pas annoncer l'Evangile ? Ah ! si tu l'annonces, fais-le donc par choix et non par occasion. Il y a en effet des hommes qui ne cherchent absolument que leurs intérêts et qui prêchent l'Evangile. Tels étaient ceux dont l'Apôtre disait en gémissant : « Ils cher-« chent tous leurs intérêts, et non pas ceux de « Jésus-Christ[1]. » Ils saluaient, ils annonçaient le salut, ils prêchaient l'Evangile, mais en vue de toute autre chose. Aussi saluaient-ils par occasion.

Mais à quoi cela mène-t-il ? Ah ! si tu te reconnais à ce trait, si tu agis ainsi ; mais quiconque agit, n'agit pas de la sorte, et pourtant il peut se rencontrer quelqu'un qui le fasse ; si donc tu te reconnais à ce trait, tu ne fais rien, tu sers seulement à faire quelque chose.

10. L'Apôtre, en effet, admit avec lui de semblables ouvriers ; et pourtant il ne les formait pas ainsi. Ils font bien quelque chose, ou plutôt ils y contribuent puisqu'ils annoncent la parole sainte en vue de tout autre motif. Mais ne te soucies point de l'intention du prédicateur ; attache-toi à ce qu'il proclame, ne t'inquiète point de ce qu'il cherche. Reçois et retiens le salut de sa bouche ; ne sonde pas son cœur. Si tu vois qu'il a d'autres desseins, que t'importe ? Reçois le salut : « Faites ce qu'ils disent. » Ces paroles : « Faites « ce qu'ils disent, » te doivent tranquilliser. Font-ils mal ? « Gardez-vous de faire ce qu'ils

[1] Luc, x, 15.

[1] Philip. II, 21. —

« font [1]. » Font-ils bien, sans saluer en chemin, sans prêcher l'Evangile par occasion ? Soyez leurs imitateurs comme ils le sont eux-mêmes du Christ [2]. Est-ce un homme de bien qui te prêche ? Cueille le raisin sur la vigne. Est-ce un méchant homme ? Cueille le raisin sur l'épine. C'est une grappe avec sa branche qui s'est perdue dans une haie d'épines ; elle y a poussé, mais ce n'est point l'épine qui l'a produit. Ah ! quand tu rencontres ce phénomène et que tu es pressé de la faim, cueille ; mais cueille avec précaution, dans la crainte qu'en portant la main sur le raisin, tu ne sois déchiré par les épines. En d'autres termes : Ecoute ce qui est bien, sans imiter ce qu'on fait de mal. Si ce malheureux prêche par occasion et salue en chemin, il aura à se repentir de n'avoir pas été fidèle à ce précepte du Christ ; « En route « ne saluez personne ; » mais toi, tu n'auras pas à te repentir de recevoir ni de conserver précieusement le salut qu'on te donne soit en passant, soit dans le but de te le donner. Revenons à l'Apôtre, écoute-le, voici son conseil : « Qu'im- « porte ? dit-il ; pourvu que le Christ soit annoncé « de quelque manière que ce puisse être, ou « par occasion, ou par un vrai zèle, je m'en ré- « jouis et je continuerai à m'en réjouir ; car je « sais que grâces à vos prières, ceci tourne à mon « salut [3]. »

11. Ah ! que ces Apôtres du Christ, que ces prédicateurs de l'Evangile qui ne saluent pas en chemin, c'est-à-dire qui n'ont d'autre dessein ni d'autre vue que d'annoncer l'Evangile avec une sincère charité, entrent dans la maison et qu'ils disent : « Paix à cette demeure. » Ils ne le disent pas seulement de bouche, ils répandent ce dont ils sont remplis, ils prêchent la paix et ils ont la paix. Ils ne ressemblent pas aux infortunés qui répétaient : « Paix, paix, sans avoir la paix [1]. » Que signifie : « Paix, paix, et point de paix ? » Ils la prêchent, et ne l'ont pas ; ils la louent, sans l'aimer ; ils disent, et ne font pas.

Pour toi, accepte la paix, que le Christ soit annoncé par occasion ou par un vrai zèle.

Mais quand on est rempli de paix et qu'on dit en saluant : « Paix à cette demeure s'il y a là un « fils de la paix, cette paix reposera sur lui ; « sinon , » s'il n'y a pas là un fils de la paix, celui qui l'a donné n'y aura rien perdu ; « elle vous « reviendra, » dit le Seigneur. Elle te reviendra, sans qu'elle t'ait quitté. En d'autres termes : Il te sera utile de l'avoir annoncée, mais lui ne gagnera rien de l'avoir refusée. Si ton vœu est resté sans effet, tu n'as point pour cela perdu ta récompense ; il en est accordé une à la bonne volonté, une à la charité que tu as déployée ; et tu la recevras de Celui-là même qui t'en donne l'assurance quand il fait dire aux Anges : « Paix sur la « terre aux hommes de bonne volonté [2]. »

[1] Matt. XXIII, 3. — [2] I Cor. IV, 16. — [3] Philip. I, 18, 19.

[1] Jérém. VIII, 11. — [2] Luc, II, 14.

SERMON CII.

BIEN VIVRE POUR BIEN MOURIR [1].

ANALYSE. — Bien vivre, pour bien mourir, elle est la proposition de ce petit et admirable discours. Pour savoir en quoi consiste la bonne mort, saint Augustin ne veut pas qu'on s'en rapporte au témoignage des yeux : il veut qu'on consulte la foi. Mais quelle différence la foi nous montre entre les suites de la mort de Lazare et les suites de la mort du mauvais riche ! Ah ! qu'on multiplie avec soin les bonnes œuvres pour avoir part à l'heureuse mort de Lazare.

1. Ce que disait à ses disciples Notre-Seigneur Jésus-Christ, on l'écrivait alors et on prenait les moyens de le faire arriver jusqu'à nos oreilles. Ainsi ce sont ses paroles que nous venons d'entendre. Eh ! que nous servirait de le voir sans l'entendre ? Aujourd'hui encore nous ne perdons rien à ne pas le voir, puisque nous l'entendons.

Il dit donc : « Qui vous méprise, me méprise. » Si ce n'est qu'à ces Apôtres qu'il a dit : « Qui « vous méprise me méprise , » méprisez-nous ; mais si c'est sa parole même qui nous a été adressée, qui nous a appelé et mis à leur place ; prenez garde de nous mépriser ; l'injure que vous nous feriez pourrait monter jusqu'à lui. Et si vous ne nous craignez point, craignez Celui qui a dit : « Qui vous méprise, me méprise. »

Mais qu'avons-nous à vous dire, nous qui ne craignons vos mépris, que pour avoir à nous réjouir de votre bonne conduite ? Que vos bonnes

[1] Luc, X, 16.

œuvres nous dédommagent des périls que nous courons ; vivez bien, pour ne pas mourir mal.

2. Afin de bien comprendre ces mots : Vivez bien, pour ne pas mourir mal, ne considérez pas ces hommes qui ont pu vivre mal et mourir dans leurs lits ; à qui on a fait des funérailles pompeuses, qui ont été mis dans de précieux sarcophages, dans des sépulcres dont la richesse le disputait à la beauté ; et si chacun de vous souhaite une telle mort, ne croyez point que j'ai parlé sans motif grave en vous recommandant de bien vivre pour ne pas mourir mal.

Peut-être pourrait-on m'opposer un homme qui a bien vécu et qui pourtant, selon l'humaine opinion, a fait une mauvaise mort ; car il a péri ou d'une chute, ou dans un naufrage, ou sous la dent des bêtes. Un cœur charnel se dit alors : Que sert de bien vivre ? Un tel a si bien vécu, et il a fait une telle mort ! Ah ! rentrez en vous-mêmes, et si vous avez la foi, vous y trouverez Jésus-Christ, c'est là qu'il vous parlera. Pour moi, je crie, il est vrai ; mais lui, dans son silence, vous instruit bien davantage. Si je m'exprime au dehors par un bruit de paroles ; il se fait entendre au dedans en vous inspirant sa crainte. Qu'il imprime donc dans vos cœurs ces mots que je me suis permis de vous adresser : Vivez bien, pour ne pas mourir mal. Car, la foi étant dans vos cœurs, Jésus-Christ y est aussi et c'est à lui de vous faire saisir ce que je désire vous faire entendre.

3. Rappelez-vous ce riche et ce pauvre, dont il est parlé dans l'Evangile ; l'un couvert de pourpre et de fin lin, et faisant chaque jour grande chère ; l'autre étendu à la porte du riche, souffrant de la faim, cherchant quelques miettes tombées de sa table, couvert d'ulcères et léché seulement par des chiens. Rappelez-vous ces deux hommes. Mais comment vous les rappeler, si le Christ n'est dans vos cœurs ? Dites-moi donc ce que vous lui avez demandé et ce que vous lui avez répondu. Le voici :

« Or il arriva que cet indigent mourut et fut « porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le « riche mourut aussi et fut enseveli dans l'enfer. « Mais, levant les yeux, lorsqu'il était dans les tour- « ments, il vit Lazare en repos dans le sein d'A- « braham ; et s'écriant alors, il dit : Père Abraham, « ayez pitié de moi, et envoyez Lazare, afin qu'il « trempe son doigt dans l'eau et qu'il en fasse « tomber une goutte sur ma langue, car je suis « tourmenté dans cette flamme. » Cet homme superbe durant sa vie est un mendiant dans les enfers. Ce pauvre, en effet obtenait encore quelque miette ; mais lui ne recueille pas une goutte d'eau.

Or dites-moi quel est entre ces deux hommes celui qui est bien mort et quel est celui qui a fait une mauvaise mort ? Ne consultez pas vos yeux, interrogez votre cœur. En consultant vos yeux, ils vous jetteraient dans l'erreur ; tant sont splendides et mondainement fastueux les honneurs qu'on a pu rendre au riche au moment de sa mort ! Quelles troupes ne pouvait-il pas avoir de serviteurs et de servantes en deuil ! Quelle armée de clients ! Quelles brillantes funérailles ! Quelle riche sépulture ! On l'aura sans doute enseveli sous une masse de parfums. En concluerons-nous, mes frères, qu'il a fait une belle ou une triste mort? Au témoignage de l'œil, sa mort est magnifique ; mais si vous consultez votre Maître intérieur, cette mort est affreuse.

4. Or si telle est la mort de ces orgueilleux qui conservent leurs biens sans en rien donner aux pauvres, à quelle mort doivent s'attendre les ravisseurs du bien d'autrui ! N'ai-je donc pas eu raison de dire : Vivez bien pour ne pas mourir mal, pour ne pas mourir comme est mort ce riche ?

Rien ne prouve que la mort est mauvaise, sinon le temps qui suit la mort. En face de cette idée, considérez donc le pauvre Lazare ; croyez-en, non pas vos yeux, car ils vous induiront en erreur, mais votre cœur. Représentez-vous ce pauvre, gisant à terre, couvert d'ulcères, et les chiens venaient lécher ses plaies. Mais quoi ! vous détournez les yeux, votre cœur se soulève, le dégoût vous suffoque à cette vue ! Ouvrez l'œil du cœur. Ce pauvre est mort et les Anges viennent de l'emporter dans le sein d'Abraham. Aux funérailles du riche, on voyait sa famille en deuil ; à celles de Lazare on ne voit pas la joie des Anges. Que répondit enfin Abraham à ce riche ? « Souviens- « toi, mon fils, que tu as reçu les biens durant « ta vie [1]. » Tu ne croyais bien que ce que tu pouvais posséder alors ; tu l'as reçu ; mais ton temps est passé, tu as tout perdu et il ne te reste que le séjour des enfers pour y être tourmenté.

5. N'est-il donc pas à propos, mes frères, que nous vous rappelions ces vérités ? Considérez les pauvres, soit couchés, soit debout ; considérez les pauvres et livrez-vous aux bonnes œuvres. Vous qui en avez l'habitude, faites-en ; faites-en aussi vous qui ne l'avez pas. Que le nombre de ceux qui font le bien croisse avec le nombre des fidè-

[1] Luc, XVI, 19-25.

les. Vous ne voyez pas maintenant la grandeur du bien que vous faites. Le paysan, quand il sème, ne voit pas non plus la moisson. Il la confie à la terre et toi, tu ne te confierais pas à Dieu ? Pour nous aussi viendra la récolte. Songe que s'il nous en coûte aujourd'hui d'agir, s'il nous en coûte de faire le bien, notre récompense est assurée, car il est écrit : « Ils s'en allaient et pleu- « raient en répandant leurs semences ; mais ils « reviendront avec joie, portant leurs gerbes dans « leurs mains[1]. »

[1] Ps. CXXV, 6.

SERMON CIII.

MARTHE ET MARIE OU L'UNIQUE NÉCESSAIRE [1].

ANALYSE. — Marthe avait le bonheur de nourrir le Fils de Dieu ; Marie avait un bonheur plus grand, celui d'être nourrie par lui et de demeurer attachée à cette unité divine au sein de laquelle nous devons demeurer éternellement. Si donc il est bon d'exercer la charité avec Marthe, il est meilleur encore d'écouter Jésus-Christ avec Marie ; mais n'oublions pas que les bonnes œuvres de Marthe conduisent au bonheur éternel figuré par celui de sa sœur.

1. Les paroles de Jésus-Christ Notre-Seigneur qu'on vient de nous lire dans l'Evangile, nous rappellent qu'il y a une mystérieuse unité vers laquelle nous devons tendre, pendant que nous nous fatiguons au sein de la multiplicité que présente ce siècle. Or nous y tendons en marchant et avant de nous reposer, pendant que nous sommes sur la voie, et pas encore dans la patrie, à l'époque des désirs et non au jour des jouissances. Tendons-y toutefois, mais tendons-y sans lâcheté et sans interruption, de manière à pouvoir y arriver enfin.

2. Marthe et Marie étaient deux sœurs ; aussi unies par la religion qu'elles l'étaient par le sang, toutes deux s'attachèrent au Seigneur et elles s'accordèrent toutes deux à le servir pendant qu'il était ici dans sa vie mortelle. Marthe le reçut comme on reçoit un hôte, et pourtant c'était une servante qui recevait son Maître, une malade qui accueillait son Sauveur, une créature qui traitait son Créateur ; elle le recevait pour nourrir son corps, mais aussi pour être nourrie elle-même dans son âme. Quand en effet le Seigneur daigna prendre une nature d'esclave et laisser nourrir cette nature par ses serviteurs, c'était par condescendance et non par nécessité ; oui c'était condescendance de permettre qu'on le traitât. Sans doute il avait une chair sujette à la faim et à la soif ; mais ignorez-vous que quand il eut faim au désert les anges vinrent le servir [2] ? En acceptant ce qu'on lui donnait, il faisait donc une grâce. Pourquoi s'en étonner, puisque pour donner à une veuve, il se servit du saint prophète Elie ? Il nourrissait d'abord ce prophète par le ministère d'un corbeau [1]. Ne pouvait-il plus employer ce moyen quand il l'envoya vers la veuve ? Assurément, il pouvait l'employer encore lorsqu'il l'envoya vers elle ; mais il voulait que le service rendu à son serviteur fût pour cette pieuse veuve une source de bénédictions. Ainsi en était-il du Sauveur lorsqu'il recevait l'hospitalité. Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu ; mais à tous ceux qui l'on reçut il a donné le pouvoir de devenir les enfants de Dieu [2]; les adoptant dans leur esclavage pour en faire ses frères ; les rachetant de leur captivité, pour en faire ses cohéritiers.

Que nul toutefois ne vienne à dire parmi vous : Heureux ceux qui ont mérité d'accueillir le Christ dans leur propre demeure ! Ne te plains pas, ne murmure pas d'être né au temps où on ne voit plus le Sauveur dans son corps ; car il n'a pas laissé d'être condescendant pour toi. « Ce « que vous avez fait à l'un de ces derniers d'entre « mes frères, dit-il, c'est à moi que vous l'avez « fait [3]. »

3. Assez sur la nourriture corporelle à donner au Seigneur. Disons quelques mots seulement, le temps n'en permet pas davantage, de la nourriture que lui-même donne à l'âme ; abordons le sujet que j'ai annoncé, l'unité.

Pour préparer un repas au Sauveur, Marthe s'occupait de soins nombreux ; Marie sa sœur aima mieux être nourrie par lui ; elle laissa donc Marthe aux occupations multipliées du service, et pour elle, elle s'assit aux pieds du Seigneur et

[1] Luc. X, 38-42. — [2] Matt. IV, 11

[1] III Rois, XVII, 6. — [2] Jean, I, 11. — [3] Matt. XXV, 40.

écoutait tranquillement sa parole. Docile et fidèle, elle avait entendu ces mots : « Cessez et voyez « que je suis le Seigneur [1]. » Ainsi l'une des deux sœurs s'agitait, et l'autre était à table : l'une préparait beaucoup et l'autre n'envisageait qu'une chose. Ces deux fonctions étaient bonnes; mais avons-nous besoin de dire quelle était la meilleure ? Nous avons ici quelqu'un à interroger; écoutons patiemment.

Déjà, pendant la lecture de l'Evangile, nous avons appris quelle fonction était préférable; je vais le redire, entendons-le de nouveau.

Marthe en appelle à son hôte, elle dépose aux pieds du Juge sa pieuse requête, elle se plaint que sa sœur l'ait laissée et ne pense pas à l'aider dans ce service qui la fatigue. Marie ne répond pas, cependant elle est là, et le Seigneur prononce. On dirait que dans le repos dont elle jouit, elle aime mieux confier sa défense à son juge, et ne veut pas travailler à préparer une réponse. Ne faudrait-il pas, pour la préparer, qu'elle relâchât de son attention ? Le Seigneur n'avait pas besoin de travailler ses discours, puisqu'il était le Verbe éternel ; il répondit donc. Et que dit-il ? « Marthe, Marthe. » Cette répétition est-elle un témoignage d'affection ou seulement un moyen d'exciter l'attention ? Quoiqu'il en soit, l'attention de Marthe fut excitée plus vivement par cette répétition. « Marthe, Marthe, » écoute : « tu t'appliques à des soins nombreux, « mais il n'y a qu'un besoin, » c'est-à-dire qu'une seule chose nécessaire. Il n'entend pas qu'il ne faille absolument qu'une action, mais qu'il n'y a qu'une seule chose utile, avantageuse, nécessaire ; c'est celle dont Marie a fait choix.

4. Songez à l'unité, mes frères, et voyez si dans la multiplicité même rien vous plaît comme elle. Par la grâce de Dieu je vous vois ici en grand nombre : qui pourrait vous y souffrir si vous n'étiez unis de sentiments? D'où vient ce calme dans une telle multitude ? Avec l'unité, c'est un peuple, et sans elle, une foule. Qu'est-ce en effet qu'une foule, sinon une multitude en désordre ? Mais écoutez l'Apôtre : « Je vous con- « jure, mes frères; » il s'adressait à une multitude, mais à une multitude où il voulait rétablir l'unité ; « Je vous conjure, mes frères, de n'avoir « tous qu'un même langage et de ne pas souffrir « de schimes parmi vous ; mais d'être tous af- « fermis dans le même esprit et dans les mêmes « sentiments [2]. » Ailleurs encore il engage « à « vivre dans l'union des cœurs, dans les mêmes « pensées, à ne rien faire par esprit de conten- « tion ni par vaine gloire [1]. » Le Seigneur ne disait-il pas à son Père, en parlant des fidèles : « Qu'ils soient un, comme nous sommes un « nous-mêmes [2]? et n'est-il pas écrit aux Actes des Apôtres : « Or, la multitude des croyants « n'avait qu'une âme et qu'un cœur [3]? »

Ainsi donc bénissez le Seigneur avec moi et glorifions son nom pour arriver à l'unité [4] ; à cette unité nécessaire, à cette unité sublime où sont si intimement unis le Père, le Fils et l'Esprit-Saint. Vous voyez comme tout nous recommande l'unité. Oui, notre Dieu est Trinité ; le Père n'est pas le Fils, le Fils n'est pas le Père, et l'Esprit-Saint n'est ni Père ni le Fils, mais l'Esprit de l'un et de l'autre; ces trois néanmoins ne sont ni trois Dieux ni trois tout-puissants, mais un seul Dieu tout-puissant, et la Trinité n'est qu'un Dieu. C'est l'unité nécessaire; mais pour y arriver il faut que tous nos cœurs soient unis.

5. Il est bon de rendre service aux pauvres, surtout aux pauvres consacrés à Dieu ; c'est un devoir, ce sont des fonctions pieuses. C'est plutôt le paiement d'une dette qu'une grâce véritable, car, dit l'Apôtre : « Si nous avons semé en vous « des biens spirituels, est-il étonnant que nous « recueillions de vos biens temporels [5] ? » Oui, il est bon de rendre ces services, nous vous y exhortons, nous vous y engageons sur l'autorité de la parole de Dieu ; ne néglige donc pas d'accueillir les saints. N'est-il pas arrivé qu'en recevant des inconnus, on a, sans le savoir, reçu des Anges mêmes [6] ? Ces services sont bons. Mieux vaut cependant le choix fait par Marie. Ces devoirs de charité entraînent à des occupations nécessaires : la contemplation de Marie produit des douceurs pleines de charité. En servant l'un, on voudrait aller au devant de l'autre, et parfois on ne le peut ; on cherche ce qu'on n'a pas, on prépare ce qu'on a, l'esprit est partagé. Si Marthe suffisait à tout, elle ne réclamerait pas l'aide de sa sœur. Ces actes sont donc multiples et différents, précisément parce qu'ils sont corporels et temporels ; ils sont bons mais ils passent. Que dit au contraire le Seigneur à Marthe ? « Marie a choisi la meilleure part. » La tienne n'est pas mauvaise, mais la sienne est meilleure. Pourquoi meilleure ? Parce qu' « elle ne lui sera « point ôtée. » On t'ôtera un jour ce fardeau imposé par les besoins d'autrui : les délices de la vérité

[1] Ps, XLV, 11. — [2] I Cor. I, 10.

[1] Philip. II, 2, 3. — [2] Jean, XVII. 22. — [3] Act. IV, 32. — [4] Ps. XXXIII, 4. — [5] I Cor. IX, 11. — [6] Hébr. XIII, 2.

sont éternelles. On ne lui ôtera donc pas le choix qu'elle a fait; on ne le lui ôte pas, mais on y ajoute; on y ajoute dans cette vie, dans l'autre on y mettra le comble, et jamais elle n'en sera séparée.

6. Je le dirai toutefois pour la consolation, Marthe : ton ministère attire sur toi de divines bénédictions, ce travail te conduit à une récompense qui sera le repos. Que de soins aujourd'hui t'occupent pour donner l'hospitalité à des saints, qui n'en sont pas moins des mortels ? Mais une fois parvenue à cette heureuse patrie, y rencontreras-tu encore des étrangers à accueillir, des affamés à nourrir, des altérés à rafraîchir, des malades à visiter, des cœurs divisés à réconcilier, des morts à ensevelir ? Il n'y aura rien de tout cela. Et qu'y aura-t-il ? Ce dont Marie a fait choix : là en effet nous mangerons sans avoir à donner à manger. Aussi le bonheur que Marie a pris ici pour son partage, sera-t-il alors plein et parfait. Ici en effet elle ne faisait que recueillir des miettes tombées d'une table opulente, les miettes de la parole de Dieu. Mais là, qu'y aura-t-il ? Voulez-vous le savoir? Le Seigneur lui-même nous parle ainsi de ce qu'il fera pour ses serviteurs : « En vérité je vous le déclare, il les fera « mettre à table, et passera et les servira [1]. » Qu'est-ce qu'être à table, sinon être tranquille ? Qu'est-ce qu'être à table, sinon être en repos ? Que signifie : « Il passera et les servira ? » Cela signifie qu'il passe d'abord et qu'ensuite il sert. Où sert-il ? A ce banquet céleste dont il parle en ces termes : « En vérité je vous le déclare, « beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident « et se mettront à table avec Abraham, Isaac et « Jacob dans le royaume des cieux [2]. » C'est là que le Seigneur sert à table; mais pour y arriver il faut qu'il y aille, qu'il y passe d'ici. Ne savez-vous pas que *Pâque* signifie *passage* ? Le Seigneur est venu parmi nous, il y a fait des œuvres divines et enduré des souffrances humaines. Mais le voit-on conspué encore, encore souffleté, encore couronné d'épines, encore flagellé, encore crucifié, percé encore d'une lance ? Il a passé. Et voici ce que dit de lui l'Evangile quand il fit la Pâque avec ses disciples. Que dit-il donc ? « L'heure « étant venue pour Jésus de *passer* de ce monde « à son Père [3]. » C'est ainsi qu'il a passé pour nous servir ; pour être servis suivons-le.

[1] Luc, XII, 37. — [2] Matt. VIII, 11. — [3] Jean, XIII, 1.

SERMON CIV.

MARTHE ET MARIE OU LES DEUX VIES [1].

ANALYSE. — Marthe en ayant appelé à l'autorité de Jésus-Christ pour obtenir d'être aidée par sa sœur Marie, Jésus-Christ donne droit à Marie. Ne s'ensuit-il pas que nous devons tous abandonner les fonctions de Marthe ou l'exercice de la charité envers le prochain? Gardons-nous en avec soin. Si la part de Marie est préférée à celle de Marthe, c'est que Marie s'occupe de Dieu et Marthe de la créature. L'une fait ce qu'on fera éternellement au ciel, et l'autre ce qu'on ne saurait faire que sur la terre. L'une est ainsi le symbole de la vie future, et l'autre l'image de la vie présente. Servons-nous de l'une pour aller à l'autre; et n'oublions pas que fidèles l'une et l'autre à leur vocation, Marthe et Marie sont saintes toutes deux et toutes deux attachées au Seigneur.

1. Nous avons vu, pendant la lecture du saint Evangile, une femme pieuse, nommée Marthe, recevoir le Seigneur et lui donner l'hospitalité. Comme elle était occupée des soins du service, sa sœur Marie se tenait assise aux pieds du Sauveur et entendait sa parole. L'une travaillait, l'autre demeurait en repos; l'une donnait, l'autre recevait. Très-occupée cependant des soins et des préparatifs du service, Marthe en appela au Seigneur, et se plaignit que Marie ne l'aidât point dans son travail. Le Seigneur répondit à Marthe, mais ce fut en faveur de Marie et il devint son avocat après avoir été prié d'être son juge. « Marthe, dit-il, tu t'occupes de beaucoup de « choses, quand il n'y en a qu'une de nécessaire. « Marie a choisi la meilleure part, et elle ne lui « sera pas ôtée. »

Voilà donc, après l'appel de la plaignante, la sentence du Juge. Cette sentence sert à la fois de réponse à Marthe et de défense à Marie. Marie en effet s'appliquait à goûter la douceur de la divine parole ; et pendant que Marthe cherchait à traiter le Seigneur, Marie était heureuse d'être nourrie par lui. Marthe préparait un festin au Seigneur, et Marie jouissait des délices de son

[1] Luc, x. 38-42.

divin banquet. Mais pendant que celle-ci recueillait d'une manière si suave sa douce parole, pendant qu'elle se nourrissait si avidement à sa table, quelle ne fut pas sa crainte lorsque sa sœur en appela au Seigneur ? Ne tremblait-elle pas que le Sauveur ne lui dit : Lève toi et aide ta sœur ? Elle goûtait en effet de merveilleuses délices, car les délices de l'âme l'emportent sur celles des sens. Enfin on l'excuse et elle se trouve plus tranquille. Mais comment Jésus l'excuse-t-il ? Soyons attentifs, examinons, approfondissons autant que nous en sommes capables ; c'est pour nous aussi le moyen de nourrir notre âme.

2. Comment donc Marie fut-elle justifiée ? Nous imaginerons-nous que le Seigneur blâma les fonctions de Marthe, de Marthe appliquée aux devoirs de l'hospitalité et heureuse hôtesse du Seigneur lui-même ? Mais comment la blâmer de la joie que lui inspirait un tel hôte ? S'il en était ainsi, ne devrait-on pas renoncer au service des pauvres, choisir la meilleure part, la part qui ne sera point ôtée, s'appliquer à la méditation, soupirer après les délices de l'instruction, ne s'occuper que de la science du salut, sans se demander s'il y a quelque étranger à recueillir, quelque pauvre qui manque de pain ou de vêtements, quelque malade à visiter, quelque captif à racheter, quelque mort à ensevelir ? Ne faudrait-il pas enfin laisser-là les œuvres de miséricorde et ne s'adonner qu'à la science sainte ? Si la part de Marie est la meilleure, pourquoi tout le monde n'en ferait-il pas choix ? N'aurions-nous pas pour défenseur le Seigneur lui-même ? Comment craindre de blesser ici sa justice, puisqu'il a rendu d'avance une sentence si favorable ?

3. Ce n'est pas cela néanmoins ; et le Seigneur a bien dit. La chose n'est pas comme tu l'entends, elle est comme tu dois l'entendre. Remarque bien : « Tu t'occupes de beaucoup de choses, « quand il n'y en a qu'une de nécessaire. Marie « a choisi la meilleure part. » La tienne n'est pas mauvaise, la sienne est meilleure. Pourquoi meilleure ? Parce que tu t'occupes de beaucoup de choses, et elle d'une seule. Or l'unité est au dessus de la multiplicité, car l'unité n'a pas été produite par la multiplicité, mais la multiplicité par l'unité. La multiplicité a été créée et créée par un seul. Le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment, quelle foule d'objets ! Qui pourrait les énumérer, s'en figurer même la quantité ? Qui les a faits ? Dieu seul. Et voilà que tous sont très-bons [1]. Mais si toutes ces œuvres sont bonnes, combien meilleur encore Celui qui en est l'auteur ! Considérons à ce point de vue les occupations que suscite cette multitude d'êtres créés.

Il est nécessaire de travailler à nourrir le corps. Pourquoi ? Parce que ce corps a faim, parce qu'il a soif. Il est nécessaire d'exercer la miséricorde envers les malheureux. Tu partages ton pain avec celui qui a faim. Pourquoi ? Parce que tu l'as rencontré souffrant de la faim. Suppose que personne n'endure plus la faim ; avec qui partager encore ? Qu'il n'y ait plus d'étranger ; à qui faire l'hospitalité ? Qu'il n'y ait plus de pauvre sans vêtements ; à qui en préparer ? Supprime la maladie ; qui visiter encore ? La captivité ; qui racheter ? Les querelles ; qui réconcilier ? La mort ; qui ensevelir ? Or, aucun de ces maux n'existera dans la vie future ; ni conséquemment aucun de ces services ; et Marthe avait raison de pourvoir aux besoins corporels, mais aux besoins corporels volontaires du Seigneur, de servir sa chair mortelle.

Qui était dans cette chair mortelle ? « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Voilà Celui qu'écoutait Marie. « Le Verbe s'est fait chair et il « a habité parmi nous [2]. » Voilà Celui que servait Marthe ; et c'est pourquoi « Marie a choisi « la meilleure part, qui ne lui sera point ôtée : » elle a choisi ce qui subsiste éternellement ; cela « ne lui sera point ôté. » Elle a voulu ne s'occuper que de cela seul, et déjà elle goûtait combien il est bon de s'attacher à Dieu [3]. Assise aux pieds de notre Chef, plus elle s'humiliait, plus elle recevait de lui. L'eau cherche le fond des vallées et fuit les hauteurs de la colline.

Ainsi donc le Seigneur ne blâma point ce qu'elle faisait ; il distingua les fonctions. « Tu « t'occupes de beaucoup de choses ; or il n'y en « a qu'une de nécessaire, » et Marie en a fait choix. Quand cesseront les travaux produits par la multiplicité, restera l'amour de l'unité ; c'est ainsi que son choix « ne lui sera point ôté. » Mais le tien, c'est la conséquence, conséquence sous-entendue ; mais le tien te sera ôté. Et toutefois il ne te sera ôté que pour ton avantage, que pour être remplacé par quelque chose de meilleur. A tes travaux en effet succèdera le repos, et aux inquiétudes de la navigation la sécurité du port.

[1] Gen. I, 31. — [2] Jean, I, 1-14. — [3] Ps. LXXII, 28.

4. Ainsi vous le voyez, mes bien-aimés, et vous le comprenez, j'espère ; il y a ici quelque grand mystère, quelque grand mystère que je dois faire connaître et comprendre à ceux-mêmes d'entre vous qui ne l'entrevoient pas encore. Ces deux femmes qui furent l'une et l'autre agréables au Seigneur, aimables toutes deux et toutes deux fidèles, ces deux femmes figurent deux vies : la vie présente et la vie future, la vie du travail et la vie du repos, la vie de l'épreuve et la vie du bonheur, la vie du temps et la vie de l'éternité. Voilà les deux vies ; approfondissez davantage leurs caractères réciproques.

Qu'y a-t-il donc, dans la vie du temps, non pas quand elle est vicieuse, injuste, criminelle, débauchée, impie ; mais laborieuse et pleine de soucis, en proie aux supplices de la crainte et aux inquiétudes des tentations ; innocente pourtant, comme il convenait que Marthe la menât ? Examinez-la autant que vous en êtes capables et approfondissez sa nature, plus que je ne le fais dans mon discours. Quant à la vie coupable, elle était étrangère à Marie, et si elle lui fut jamais connue, elle disparut à l'approche du Seigneur ; en sorte que dans cette heureuse demeure qui reçut le Sauveur, il n'y avait que les deux vies représentées par les deux sœurs, deux vies innocentes, deux vies louables ; l'une appliquée au travail, l'autre au repos, sans que ni l'une ni l'autre fût une vie de dérèglements ou d'oisiveté ; oui, deux vies innocentes, deux vies louables dont l'une était appliquée au travail et l'autre au repos ; sans que la première fût une vie de dérèglements, car l'activité doit y prendre garde ; et sans que la seconde fut une vie d'oisiveté, car le repos y est exposé. Ces deux vies étaient donc alors dans cette demeure, et avec elles la source même de la vie. Marthe était une image du présent ; Marie, de l'avenir. Nous sommes à ce que faisait Marthe, nous espérons ce que faisait Marie. Faisons bien l'un pour posséder l'autre pleinement.

Qu'avons-nous en effet, combien avons-nous de ces biens à venir ? Combien en avons-nous pendant que nous sommes ici ? Il est vrai toutefois que nous en goûtons quelque chose, quand éloignés des affaires et des soins domestiques vous vous réunissez ici, et vous y tenez attentifs. Vous êtes en cela semblables à Marie. Il vous est même plus facile de l'imiter qu'à moi, puisque c'est moi qui donne. Mais ce que je puis vous donner vient du Christ, vous n'êtes nourris que de ce qui vient de lui, car il est notre commun aliment, et avec vous je puise en lui la vie. Notre vie aussi, mes frères, c'est que vous soyez fermes dans le Seigneur [1] ; en vous appuyant sur le Seigneur, et non sur nous. Car celui qui est quelque chose, ce n'est pas celui qui plante, ni ni celui qui arrose, mais Dieu qui donne l'accroissement [2].

[1] I Thess. III, 8. — [2] I Cor. III, 7.

SERMON CV.

LES TROIS PAINS [1].

ANALYSE. — Quoique ce discours ne soit que l'explication de ce que dit Notre-Seigneur au chapitre XI, 5-13, selon saint Luc, on y distingue deux parties manifestes. La première est l'explication proprement dite du texte sacré, et la seconde la réfutation des calomnies lancées par les païens contre le Christianisme, à propos du sac de Rome par Alaric. — I. La parabole employée ici par le Sauveur est une excitation bien pressante à la prière. Mais quel est le sens des principaux traits qu'elle renferme ? L'ami qui vient frapper à la porte de son ami pour en obtenir les trois pains nécessaires aux trois hôtes qui viennent de lui arriver pendant la nuit, ne désigne-t-il pas l'embarras où nous nous trouvons quelquefois pour répondre à certaines questions religieuses ? Nous aussi demandons trois pains. Ces trois pains sont d'abord une foi claire et ferme au mystère adorable de la Trinité. Ces trois pains sont aussi les trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité, et l'on peut croire que ces trois vertus sont particulièrement représentées dans la même parabole par le pain, le poisson et l'œuf. Le pain est le symbole de la charité qui le donne, et si Notre-Seigneur y oppose la pierre, c'est que rien n'est contraire à cette vertu comme la dureté. Le poisson rappelle la foi, qui conserve toute sa vigueur au milieu des tempêtes et des agitations du siècle, sans se laisser dévorer par le serpent infernal. L'œuf enfin qui n'est que la promesse d'un poussin, l'œuf dont le germe est recouvert et voilé par la coque, représente convenablement l'espérance des biens futurs que l'on ne voit pas encore. Le scorpion qui cherche à le détruire est-il autre chose que ce monde ennemi qui cherche à détourner nos regards de l'éternelle félicité ? — II. Le monde attribue au Christianisme la ruine de Rome. Mais, premièrement, est-ce que le Christ a promis que Rome subsisterait éternellement ? Il n'a promis l'éternité qu'à la Jérusalem céleste, et les poètes flatteurs de Rome ne l'ont jamais sérieusement considérée comme une ville impérissable. Au milieu de nos épreuves allons plutôt déposer notre espérance sous les ailes de Jésus-Christ. Secondement, comment les dieux païens, si on avait continué de les adorer à Rome, auraient-ils préservé Rome de sa ruine, puisqu'ils n'ont pu se préserver eux-mêmes de la destruction ? Troisièmement enfin, ce qui prouve l'impuissance des idoles, c'est que Rome n'a pas été prise par l'adorateur des idoles qui voulait y en rétablir le culte, mais par un ennemi des idoles. Dans ce sac douloureux, les chrétiens, il est vrai, ont eu beaucoup à souffrir ; mais pour eux quel dédommagement dans l'autre vie, tandis que les infidèles perdent tout en perdant ce monde !

1. Nous avons entendu Notre-Seigneur, notre céleste Maître, notre conseiller fidèle, lui qui nous presse de demander et qui nous donne quand nous demandons ; nous l'avons entendu, dans l'Evangile, nous exciter à le prier avec instances et à frapper jusqu'à paraître opiniâtres. Voici l'exemple qu'il nous propose. Supposez, dit-il, que l'un de vos amis vienne la nuit vous demander trois pains, parcequ'un de ses amis vient de lui arriver et qu'il n'a rien à lui offrir ; supposez que celui à qui il s'adresse réponde qu'il repose et ses serviteurs avec lui, et qu'on ne doit pas troubler son sommeil par d'inutiles prières, mais que le premier insiste, continue à frapper sans se laisser intimider, sans s'éloigner et que, contraint par la nécessité, il fasse en quelque sorte des menaces ; l'autre se lèvera, sinon par égard pour les devoirs de l'amitié, au moins pour faire cesser tant d'importunité, et donnera tous les pains qui lui seront demandés. Et combien lui en demande-t-on ? Trois seulement.

A cette parabole le Seigneur joint une exhortation et nous presse vivement de demander, de chercher, de frapper, jusqu'à ce que nous ayons obtenu ce que nous demandons, ce que nous cherchons, ce que nous voulons nous faire ouvrir. Il se sert pour cela d'un exemple emprunté aux contraires. C'est un juge qui n'avait ni crainte de Dieu ni égards pour personne ; mais fatigué et vaincu par les instances qu'une pauvre veuve ne cessait de lui faire chaque jour, il finit par lui accorder malgré lui, ce qu'il n'avait pu se déterminer à lui octroyer avec bienveillance [1].

Mais Celui qui supplie avec nous et qui donne avec son Père, Jésus-Christ Notre-Seigneur, ne nous presserait pas autant de demander, s'il n'était disposé à accorder. Rougis donc, paresse humaine. Oui, Jésus est mieux disposé à nous donner que nous à accepter ; plus disposé à faire miséricorde que nous ne le sommes à sortir de la misère : et pourtant nous y resterons s'il ne nous en tire, car ses invitations n'ont en vue que notre intérêt.

2. Eveillons-nous enfin, fions-nous à ses avertissements, ayons égard à ses promesses, réjouissons-nous de ses dons. Nous aussi n'avons-nous pas été visités par quelqu'un de nos amis en voyage, sans avoir de quoi lui offrir, et dans notre besoin n'avons-nous pas été obligés de recevoir et pour nous et pour lui ? Il est impossible en effet qu'un ami n'ait adressé des questions auxquelles on n'a pu répondre, et qu'au moment où il fallait donner on ne se soit trouvé à court. L'ami qui t'arrive est en voyage, c'est-à-dire qu'il vit dans ce monde où nous passons tous comme des voyageurs, sans que personne y reste comme proprié-

[1] Luc, XI, 5-13.

[1] Luc, XVIII, 1-8.

taire, et où une voix dit à chacun: « Tu as « mangé, sors : continue ta route, fais place à « un autre [1]. » Ou bien encore c'est un ami, je ne sais qui, fatigué d'un mauvais chemin, c'est-à-dire d'une vie déréglée ; il ne trouve pas la vérité, dont l'exposition et l'intelligence pourraient le rendre heureux ; épuisé par ses passions autant que par l'ingratitude du siècle, il vient à toi parce que tu es chrétien et il te dit : Rends-moi raison de ta foi, fais-moi chrétien aussi. Mais il te demande peut être ce que la simplicité de ta foi te permettait d'ignorer, tu n'as pas pour apaiser sa faim et sa demande te découvre ton indigence. Ainsi le besoin de l'instruire te force à apprendre ; et la confusion que tu éprouves devant ces questions auxquelles tu ne saurais répondre, te détermine à chercher à ton tour afin de pouvoir trouver.

3. Et où chercheras-tu? Où, sinon dans les livres sacrés ? Peut-être en effet que la réponse à ses interrogations s'y trouve quelque part ; mais peu claire. Peut-être que dans quelqu'une de ses Epîtres l'Apôtre a enseigné ce qu'on te demande; mais si tu peux le lire, tu ne saurais le comprendre. Et pourtant, il t'est impossible de passer outre; ce questionneur est là qui te presse. D'un autre côté tu ne saurais t'adresser directement ni à Pierre, ni à Paul, ni à aucun prophète, car toute cette heureuse famille repose avec son Seigneur. Ensuite on est au milieu de la nuit, dans une ignorance profonde, et la faim de ton ami te presse de plus en plus. La simplicité de la foi te suffisait; elle ne lui suffit pas. Faut-il donc l'abandonner? Faut-il le chasser de ta maison ? Adresse-toi plutôt à ton Seigneur lui-même, frappe à la porte de cette demeure où il repose avec sa famille, prie, supplie, insiste. Bien différent de cet ami dont il est parlé dans la parabole, qui ne cède qu'à l'importunité, il se lèvera et te donnera, car il est tout disposé à donner. Tu frappes sans avoir encore obtenu ; frappe encore, car il veut te donner, et s'il diffère, c'est pour enflammer tes désirs, et pour t'empêcher d'apprécier moins ce que tu aurais obtenu trop tôt.

4. Or, quand tu seras parvenu à obtenir les trois pains, c'est-à-dire à comprendre et à connaître l'auguste Trinité, tu auras pour te nourrir et pour nourrir autrui. Tu pourras alors ne pas craindre l'arrivée de ton ami en voyage, mais le traiter comme un membre de ta famille et sans avoir peur de manquer de pain, car ce pain mystérieux ne manque jamais, il met seulement un terme à nos besoins. Compte : un pain, un pain et un pain ; c'est Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit; le Père éternel, le Fils éternel et le Saint-Esprit coéternel à l'un et à l'autre ; c'est le Père immuable, le Fils immuable, le Saint-Esprit immuable également; c'est le Créateur, Père, Fils et Saint-Esprit ; le Pasteur suprême et l'auteur de la vie, Père, Fils et Saint-Esprit ; le Pain et l'aliment immortel, Père, Fils et Saint-Esprit. Instruis-toi donc et instruis; vis et donne à vivre Si généreux qu'il soit, Dieu n'a rien à te donner de meilleur que lui. O avare, que voulais-tu autre chose ? Et si réellement tu demandes autre chose, de quoi te contenteras-tu, quand Dieu ne te suffit pas?

5. Mais afin de pouvoir goûter ce don précieux, tu as besoin de foi, besoin d'espérance, besoin de charité. N'est-ce pas aussi le nombre trois : foi, espérance, charité ? Ces trois vertus sont également des dons de Dieu. C'est de lui que nous recevons la foi : « Selon la mesure de la foi, dit « l'Apôtre, que Dieu a départie à chacun de « nous [1]. » De lui aussi nous vient l'espérance : « C'est vous qui m'avez donné l'espéran- « ce, Seigneur [2]. De lui aussi la charité : « La « charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs « par l'Esprit-Saint, qui nous a été donné [3]. » Il y a toutefois quelque différence entre ces trois choses qui néanmoins sont toutes des dons divins. Car « maintenant demeurent toutes les trois, la « foi, l'espérance et la charité ; et la plus grande « des trois est la charité [4]. » Mais il n'est pas dit des pains évangéliques que l'un fût plus grand que les autres; il est dit simplement qu'on en demanda et qu'on en reçut trois.

6. Voici encore le nombre trois : « Si quel- « qu'un d'entre vous voit son fils lui demander « du pain, lui donnera-t-il une pierre? Si c'est « un poisson, lui présentera-t-il un serpent ? Et « si c'est un œuf, lui offrira-t-il un scorpion. Si « donc tout mauvais que vous êtes, vous savez « donner à vos enfants des choses bonnes ; à « combien plus forte raison votre Père qui est « aux cieux n'accordera-t-il que ce qui est bon « à ceux qui lui en feront la demande ? » Arrêtons-nous à examiner ceci : peut-être y découvrirons-nous aussi, toutes les trois, la foi, l'espérance et la charité.

La charité l'emporte sur les autres. Si on com-

[1] Eccli. XXIX, 33.

[1] Rom. XII 3. — [2] Ps. CXVIII 49. — [3] Rom. V 5. — [4] I Cor. XIII 13

pare un pain, un poisson et un œuf, n'est-ce pas le pain qui vaut mieux ? C'est donc avec raison que nous prenons ici le pain comme symbole de la charité ; et si au pain le Sauveur oppose une pierre, c'est qu'à la charité la dureté est bien contraire.

Dans le poisson nous voyons la foi ; et nous aimons à répéter avec un saint personnage qu'un bon poisson est une foi pieuse. Il vit au milieu des flots sans se déchirer et sans se dissoudre. C'est ainsi que vit la foi pieuse au sein des tentations et des tempêtes du siècle ; le monde la persécute, elle demeure intacte. Mais prends-garde au serpent, il en est l'ennemi. En effet c'est par la foi qu'a été fiancée cette épouse à qui il est dit, au livre des Cantiques : « Viens du Liban, « mon épouse, viens et du commencement de la foi passe ici [1]. » Ainsi elle est fiancée, parce que la foi est le commencement des fiançailles. De fait, l'Epoux alors fait une promesse et on y tient avec foi. Et si le Seigneur oppose le serpent au poisson, le diable à la foi, l'Apôtre ne dit-il pas de son côté à l'épouse mystique : « Je vous « ai fiancée à un Epoux unique, au Christ, pour « vous présenter à lui comme une vierge pure ; « et je crains que comme le serpent a séduit Eve « par son astuce, ainsi vos esprits ne se corrom- « pent et ne dégénèrent de la chasteté qui est « dans le Christ [2], » c'est-à-dire, qui est dans la foi donnée au Christ. « Le Christ, est-il écrit en- « core, habite par la foi dans vos cœurs [3]. » Ah ! que le démon ne corrompe point cette foi, que le serpent ne dévore point ce poisson.

7. Reste l'espérance, et l'espérance, me semble-t-il, peut être comparée à l'œuf. L'espérance, en effet, n'est point encore la réalité, comme l'œuf n'est point encore un poulet ; bien qu'il soit quelque chose. Si les mammifères donnent le jour à leurs petits eux-mêmes, les ovipares ne produisent que ce qui est comme l'espoir de ces petits. Ainsi donc l'espérance nous invite à mépriser les choses présentes et à attendre les biens futurs, à oublier ce qui est derrière pour nous porter avec l'Apôtre à ce qui est en avant. « Seulement, dit-il, ou- « bliant ce qui en est arrière et m'avançant vers « ce qui est devant, je tends au terme, à la palme « de la céleste vocation de Dieu dans le Christ « Jésus [4]. » D'où il suit que rien n'est si contraire à l'espérance que de regarder derrière, c'est-à-dire que de se confier aux choses qui passent et qui s'en vont, au lieu de compter sur ce qui ne passera jamais, quoiqu'on ne le possède pas encore et qu'on doive seulement l'obtenir un jour. Or, c'est quand des épreuves multipliées tombent sur le monde comme la pluie de soufre tomba sur Sodome, qu'on doit craindre d'imiter la femme de Lot. Elle regarda derrière et resta aussitôt immobile, changée en un monceau de sel, pour inspirer et assaisonner en quelque sorte la prudence [1].

Voici ce que l'Apôtre Paul dit encore de l'espérance : « Car c'est en espérance que nous avons « été sauvés. Or l'espérance qui se voit n'est pas « de l'espérance ; comment en effet espérer ce « qu'on voit ? Mais si nous espérons ce que « nous ne voyons pas encore, nous l'attendons « par la patience [2]. » — « Comment espérer ce « qu'on voit ? » On voit l'œuf ; mais l'œuf n'est pas encore un poulet ; et l'on ne voit pas ce poulet, parcequ'il est couvert de la coque de l'œuf. Il faut l'attendre patiemment et l'échauffer pour l'amener à la vie. Ainsi, applique-toi, porte-toi en avant, oublie ce qui est passé ; car ce qui se voit, passe avec le temps. « Ne considérons point « ce qui se voit, dit encore l'Apôtre, mais ce qui « ne se voit pas ; puisque ce qui se voit est « temporel, tandis que ce qui ne se voit pas est « éternel [3]. » Oui, c'est vers ce qui ne se voit pas que tu dois porter ton espoir ; attends, prends patience, ne regarde point derrière, crains pour ton œuf la queue du scorpion, n'oublie pas que c'est de la queue, que c'est par derrière qu'il frappe. Non, que le scorpion ne brise pas cet œuf, que le monde ne détruise pas ton espérance par ce poison funeste qu'il t'offre en quelque sorte par derrière. Que ne dit-il pas, en effet ? quel bruit ne fait-il pas derrière toi pour te porter à tourner la tête, c'est-à-dire à t'appuyer sur les biens présents ? et toutefois peut-on appeler présent ce qui toujours ne fait que passer ? et à perdre de vue, pour reposer tes affections dans ce monde qui s'évanouit, les promesses que t'a faites le Christ et qu'il accomplira sûrement, parce qu'il est fidèle à sa parole ?

8. Et si Dieu mêle tant d'amertumes aux prospérités de la terre, c'est pour nous porter à chercher une autre félicité, une félicité dont la douceur ne soit pas trompeuse. Mais par ces amertumes le monde veut détourner tes regards de ce qui est devant toi et te faire regarder derrière. N'est-ce pas pour cela que tu te plains des adversités et des afflictions ? Depuis l'avènement du Chris-

[1] Cant. IV, 8. — [2] II Cor. XI, 2, 3. — [3] Ephes. III, 17. — [4] Philip. , 13-14.

[1] Gen. XIX, 26. — [2] Rom. VIII, 24, 25. — [3] II Cor. IV, 18.

tianisme, dis-tu, tout s'en va. Pourquoi ces murmures? Dieu ne m'a point promis que tout cela ne périrait pas; le Christ non plus ne l'a point promis. Eternel il n'a point promis ce qui est éternel, et si je crois, je deviendrai éternel moi-même, de mortel que je suis. Pourquoi faire tant de bruit, ô monde immonde? Pourquoi tant murmurer? Pourquoi chercher à me détourner de Dieu? Tu veux me retenir ici, et tu t'en vas? Que ne ferais-tu point, s'il n'y avait en toi que douceur, puisque tout amer que tu sois, tu sembles nous présenter de doux aliments?

Si donc je conserve, si je garde ainsi mon espérance, l'œuf mystérieux n'est point écrasé par le scorpion. « Je bénirai le Seigneur en tout « temps: sa louange sera toujours sur mes lè- « vres [1]. » Que le monde prospère ou tombe en ruines, « Je bénirai le Seigneur » qui a fait le monde; oui je le bénirai. Qu'humainement parlant le monde soit en bon ou en mauvais état: « Je « bénirai le Seigneur en tout temps; toujours « sa louange sera dans ma bouche. » Bénir Dieu quand le monde prospère et blasphémer quand il est éprouvé, ce serait être blessé par l'aiguillon du scorpion et regarder derrière. Dieu nous en préserve! « Le Seigneur a donné, le « Seigneur a ôté; comme il a plu au Seigneur « ainsi il a été fait: que le nom du Seigneur soit « béni [2]! »

9. La cité qui nous a donné le jour subsiste encore, grâces à Dieu. Ah! si seulement elle naissait à la vie spirituelle et passait avec nous à l'éternité! Mais si cette cité qui nous a engendrés à la vie terrestre ne doit pas subsister toujours; toujours subsistera celle qui nous a fait naître à la vie céleste. « C'est le Seigneur qui a « bâti Jérusalem [3]. » Mais a-t-il en dormant laissé crouler son édifice? Y a-t-il laissé entrer l'ennemi pour n'avoir pas veillé sur lui? « Si le « Seigneur ne protège la cité, c'est en vain qu'on « veille à sa garde [4]. » Quelle est cette cité? « Le « protecteur d'Israël ne dort ni ne sommeille [5]. » Or qu'est-ce qu'Israël, sinon la postérité d'Abraham? Et qu'est-ce que la postérité d'Abraham, sinon le Christ, comme le dit l'Apôtre? Et nous, que sommes-nous? « Vous êtes au Christ, poursuit- « il; conséquemment de la postérité d'Abraham « et les héritiers de la promesse [6]. Toutes les « nations, est-il dit en effet, seront bénies dans « ta postérité [7]. » Voilà la cité sainte, la cité fidèle, la cité qui est étrangère sur la terre mais qui a ses fondements au ciel. O fidèle, ne perds point tes espérances, ne perds-point la charité; ceins-toi les reins et attends que ton Seigneur revienne des noces [1]. Pourquoi trembler en voyant périr les royaumes de la terre? N'est-ce pas pour t'empêcher de succomber avec eux qu'un autre royaume t'a été promis au ciel? Et n'a-t-il pas été prédit, prédit sûrement que ces royaumes de la terre périraient? Nous ne pouvons le nier: ce Seigneur que tu attends a dit en propres termes: « Les nations se jetteront « l'une sur l'autre et les royaumes sur les royau- « mes [2]. » Ces royaumes subissent des révolutions; mais viendra celui dont il est écrit qu'il n'aura pas de fin.

10. Il est des hommes qui ont promis cette immortalité aux royaumes de ce monde; ils ne disaient pas vrai, l'adulation les faisait mentir. Un de leurs poëtes représente Jupiter disant des Romains: « Je ne leur fixe ni limites ni durée; « je leur donne un empire éternel [3]. » Mais tel n'est point le langage de la vérité. O donneur qui n'as rien donné, ce prétendu royaume éternel, où l'as-tu placé? Sur la terre ou au ciel? Sur la terre assurément. Du reste, fût-ce au ciel, « le ciel et la terre passeront [4]. » Or si les œuvres de Dieu même doivent passer, combien plus vite encore l'œuvre d'un Romulus. Peut-être même, si nous voulions attaquer Virgile et lui reprocher d'avoir ainsi parlé, nous prendrait-il à part pour nous dire: Je sais comme vous, ce qu'il en est; mais pour vendre mes vers aux Romains, ne devais-je pas les flatter et leur faire de mensongères promesses? Remarquez toutefois quelles précautions j'ai prises en écrivant ces paroles: « Je leur donne un empire éternel. » C'est leur Jupiter que j'ai mis en scène pour lui prêter ce langage. Ce n'est pas en mon nom que j'ai dit ce mensonge, c'est à Jupiter que j'ai fait remplir un rôle trompeur. Ne fallait-il pas qu'il fût aussi faux prophète qu'il était faux dieu? D'ailleurs, voulez-vous savoir que je ne me faisais pas illusion? Quand ailleurs je n'ai pas prêté la parole à Jupiter, c'est-à-dire à une pierre, mais que j'ai parlé en mon nom, j'ai dit expressément: « Ce n'est ni la fortune de Rome « ni son règne périssable [5]. » Observez comment j'ai nommé son règne un règne périssable, je l'ai dit sans hésitation. — Il parlait donc sincèrement quand il a nommé ce règne périssable; et en flatteur quand il l'a dit éternel.

[1] Ps. XXXIII, 1. — [2] Job I, 21. — [3] Ps. CXLVI, 2. — [4] Ps. CXXVI, 1. — [5] Ps. CXX, 4. — [6] Galat. III, 16, 29. — [7] Gen. XXII, 18.

[1] Luc, XII, 35, 36. — [2] Marc, XIII, 8. — [3] Enéid. liv. I, vers 278, 279. — [4] Luc, XXI, 33. — [5] Georg. liv. II, vers 498.

11. Ainsi, mes frères, point de découragement; tous les royaumes de la terre auront une fin. Est-ce maintenant ? Dieu le sait. Peut-être n'est-ce pas encore; peut-être aussi est-ce la faiblesse de caractère, la compassion, la misère humaine qui nous font désirer l'éloignement de cette fin : s'ensuit-il qu'elle ne viendra jamais ? Fixez votre espoir en Dieu, désirez, attendez les biens éternels. Vous êtes chrétiens, mes frères, nous le sommes. Mais le Christ n'est point descendu pour vivre dans les délices; supportons le présent plutôt que de nous y attacher; l'adversité nuit, hélas ! trop manifestement, et la prospérité flatte avec trop de perfidie. Redoute la mer, lors même qu'elle est calme. Gardons-nous bien d'entendre vainement l'exhortation solennelle d'élever nos cœurs. Pourquoi laisser ce cœur sur la terre, puisque nous la voyons se bouleverser ?

Nous ne pouvons que vous exciter à préparer de quoi répondre, pour justifier votre espérance, à ces insulteurs, à ces blasphémateurs du nom chrétien. Qu'aucun murmure ne parvienne à vous détacher de l'attente des biens à venir. Tous ceux qui dans les adversités actuelles outragent notre Christ, ne sont-ils pas comme la queue du scorpion ? Ah ! courons cacher notre œuf mystérieux sous les ailes maternelles de cette poule évangélique qui crie : « Jérusalem, Jéru- « salem, » ceci s'adresse à la Jérusalem perdue de la terre et du mensonge, « combien de « fois j'ai voulu rassembler tes enfants, comme « la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, « et tu n'as pas voulu [1] ! » Ah ! qu'elle ne nous dise point : « J'ai voulu et tu n'as pas voulu ! » Cette poule évangélique est en effet la divine Sagesse qui s'est incarnée pour se mettre à la portée de ses petits. Pour ses poussins que ne fait point une poule ? Voyez ses plumes hérissées, ses ailes pendantes, sa voix fatiguée, affaiblie, amoureuse et languissante. Oui, déposons notre œuf, notre espoir, sous les ailes de cette poule sacrée.

12. Peut-être avez-vous remarqué encore comment la poule tue le scorpion. Plaise donc à Dieu que ces blasphémateurs qui rampent à terre, qui sortent de sombres cavernes et dont l'aiguillon funeste fait de mortelles blessures, soient déchirés et dévorés par cette poule ! Qu'elle se les incorpore et les transforme, en quelque sorte, en œuf ! Ah ! qu'ils ne s'irritent point; nous paraissons émus, mais nous ne rendons pas malédictions pour malédictions; nous opposons, au contraire, les bénédictions aux malédictions, la prière au blasphème [1]. Qu'on ne dise donc pas, à propos de moi : O si seulement il ne parlait pas de Rome ! Est-ce que je l'insulte? Est-ce que plutôt je ne prie pas Dieu pour elle, vous y exhortant vous-mêmes comme je puis? Loin de moi la pensée de l'insulter ! Que Dieu détourne cette idée de mon cœur et de mon esprit, déjà si douloureusement affectés ! N'y avions-nous pas et n'y avons-nous point encore des frères en grand nombre ? N'y a-t-il pas là une portion importante de cette Jérusalem qui voyage sur la terre? N'y a-t-elle pas enduré des calamités temporelles, mais sans perdre les félicités éternelles ?

Que veux-je donc, en parlant de Rome, sinon montrer la fausseté de leurs accusations contre notre Christ, lequel, disent-ils, aurait perdu Rome, soutenue auparavant par des dieux de pierre et de bois? Pourquoi n'ajouter pas des dieux de monnaie, des dieux d'airain, des dieux même d'argent et d'or ; car « les idoles des na- « tions sont de l'argent et de l'or. » Le prophète ne dit point que ces dieux soient de la pierre, ni du bois, ni de terre cuite, mais ce qu'on estime beaucoup, « de l'argent et de l'or. » Mais tout or et tout argent qu'ils soient, « ils ont des « yeux et ne voient pas [2]. » Considérés comme monnaie, les dieux d'or et les dieux de bois sont loin d'être équivalents; considérés comme ayant des yeux et ne voyant point, ils se valent. Et voilà les gardiens auxquels les doctes ont confié le salut de Rome, des gardiens qui ont des yeux sans voir ! S'ils pouvaient sauver Rome, pourquoi eux-mêmes ont-ils succombé avant elle ? — Rome a succombé avec eux, reprennent-ils. — Ils n'en ont pas moins succombé. — Ce n'est pas eux, poursuivent-ils, mais leurs statues. — Quoi ! ils n'ont pu protéger leurs propres statues et ils auraient pu préserver vos demeures? Depuis longtemps déjà Alexandrie a perdu ces espèces de divinités ; et Constantinople, depuis qu'un Empereur chrétien en a fait une grande ville, n'a plus également de faux dieux : s'en est-elle moins développée ? Ne prospère-t-elle pas et ne subsiste-t-elle pas encore ? Elle subsistera tant qu'il plaira à Dieu, car nous ne prétendons pas ici lui assurer l'immortalité. Aujourd'hui encore Carthage subsiste sous la protection du Christ et depuis longtemps y est

[1] Matt. XXIII, 37.

[1] I Cor. IV, 12, 13. — [2] Ps. CXIII, 4, 5.

tombée cette prétendue divinité qu'on appelait Céleste et qu'on voit maintenant bien terrestre.

13. On a tort aussi de publier que Rome a été prise et saccagée aussitôt après la destruction de ses dieux. Rien de plus faux ; les idoles étaient renversées bien auparavant, et même, depuis, les Goths furent vaincus sous la conduite de Rhadagaise. Rappelez vos souvenirs, mes frères, rappelez vos souvenirs ; il n'y a pas longtemps, il y a seulement quelques années que ceci s'est passé. Après que toutes les idoles eurent été renversées dans la ville de Rome, Rhadagaise, roi des Goths, y accourut avec une grande armée, une armée bien plus grande que celle d'Alaric. Rhadagaise était païen et sacrifiait chaque jour à Jupiter. On publiait de toutes parts qu'il ne cessait d'offrir des victimes. Aussi tous les païens disaient-ils alors : Nous ne sacrifions pas et lui sacrifie, nous devons donc nous attendre à être vaincus. Mais pour montrer que de ces sacrifices ne dépendent ni le salut temporel, ni l'existence des empires, Dieu fit essuyer à Rhadagaise une défaite surprenante. Vinrent ensuite d'autres Goths qui ne sacrifiaient point ; ils n'étaient pas chrétiens catholiques, mais ils détestaient les idoles ; et avec leur haine des idoles ils s'emparèrent de Rome, triomphant ainsi de ceux qui mettaient leur espoir dans les faux dieux, qui recherchaient encore des idoles renversées et voulaient leur offrir encore des sacrifices.

Nos frères sans doute étaient là aussi et ils eurent à souffrir ; mais ils savaient répéter : « Je bénirai le Seigneur en tout temps [1]. » Ils souffrirent dans un empire terrestre, mais ils ne perdirent point le royaume des cieux ; au contraire, ces afflictions temporelles les rendirent meilleurs et plus capables d'en faire la conquête. S'ils n'ont pas blasphémé au milieu de leurs épreuves, ils ressemblent à des vases qui sortent intacts de la fournaise et ils sont remplis des bénédictions du ciel. Quant à ces blasphémateurs qui recherchent les choses de la terre, qui les désirent et y mettent leur espoir, une fois que, bon gré, mal gré, elles leur auront échappé, que possèderont-ils encore ? où pourront-ils s'arrêter ? N'ayant rien au dedans ni rien au dehors, la conscience plus dénuée encore que la bourse, où sera leur repos ? où sera leur salut ? où sera leur espoir ? Ah ! qu'ils viennent, qu'ils cessent de blasphémer et apprennent à adorer : que ces scorpions avec leurs dards soient mangés par la Poule mystérieuse et transformés par elle en son corps ; qu'ils s'exercent sur la terre, pour être couronnés dans le ciel.

[1] Ps. XXXIII, 2.

SERMON CVI.

DE L'AUMONE VÉRITABLE [1].

ANALYSE. — Après avoir rappelé, avec le texte évangélique, que la justice réside essentiellement dans le cœur, saint Augustin se demande comment toutefois Notre-Seigneur semble assurer que l'aumône suffit pour purifier l'âme. Cette aumône, répond-il, doit être suffisante ; or elle ne l'est pas si d'abord on ne se la fait à soi-même en aimant Dieu de tout son cœur et le prochain comme soi-même.

1. Vous avez compris, à la lecture du saint Evangile, comment les reproches adressés par le Seigneur Jésus aux Pharisiens apprennent à ses disciples à ne pas faire consister la justice dans la netteté du corps. Chaque jour en effet ces Pharisiens se lavaient le corps avant de manger ; comme si ces ablutions de chaque jour pouvaient purifier le cœur.

Le Seigneur aussi montre à nu ces Pharisiens. Il le pouvait, puisqu'il les voyait, puisqu'à ses yeux leur âme était sans voile aussi bien que leur face. Ce qui le prouve ici même, c'est que le Pharisien à qui répondit le Sauveur n'avait eu qu'une pensée intérieure sans l'exprimer, et que néanmoins le Sauveur l'entendit. Dans sa pensée en effet il blâmait le Seigneur Jésus de se mettre à sa table sans s'être lavé. Ce blâme n'était pas exprimé, mais il fut entendu et on y répondit, quoi ? « Vous autres, Pharisiens, vous nettoyez « maintenant le dehors du plat ; mais à l'intérieur « vous êtes remplis d'hypocrisie et de rapine. »

[1] Luc, XI, 39-42.

Quoi! accepter une invitation et n'épargner pas davantage celui qui l'adresse! Mais c'est l'épargner beaucoup que de lui faire ces reproches, puisque c'est vouloir qu'il se corrige pour l'épargner au jugement. Quelle autre leçon nous est donnée par là? C'est que le Baptême, qui ne se confère qu'une fois, purifie par la foi. Or la foi est à l'intérieur et non pas au dehors, ce qui fait dire, aux Actes des Apôtres: « Purifiant leurs cœurs « par la foi [1]; » et à l'Apôtre Pierre, dans une de ses épîtres où il établit une comparaison tirée de l'arche de Noé qui servit à sauver huit âmes du déluge: « Ce qui vous sauvera vous-mêmes, « c'est un baptême semblable; non pas une pu- « rification des souillures de la chair, mais l'en- « gagement d'une bonne conscience envers « Dieu [2]. » Les Pharisiens méprisaient cet état d'une bonne conscience; ils lavaient le dehors et restaient au dedans horriblement souillés.

2. Que leur est-il dit ensuite? « Toutefois « faites l'aumône, et tout est pur pour vous. » Voilà un bel éloge de l'aumône; faites-la et expérimentez-en l'efficacité. Auparavant, néanmoins, écoutez un peu. C'est aux Pharisiens que s'adresse le Sauveur. Ces Pharisiens étaient alors comme l'élite des Juifs, car on n'appelait Pharisiens que les plus distingués et les plus instruits. Ils n'avaient pas reçu le baptême du Christ: le Christ vivait au milieu d'eux, mais ils ne le reconnaissaient pas, ils ne le regardaient pas comme le Fils unique de Dieu. Comment donc le Sauveur leur dit-il: « Faites l'aumône et tout « est pur pour vous? » Si ces Pharisiens l'écoutaient et faisaient l'aumône, d'après lui-même tout serait pur pour eux; auraient-ils alors besoin de croire en lui? Et s'ils ne peuvent être justifiés qu'en croyant en Celui qui purifie le cœur par la foi, que signifie: « Donnez l'aumône « et tout est pur pour vous? » Examinons; peut-être l'auteur de ces paroles les explique-t-il lui-même.

3. Sans doute qu'après l'avoir entendu ces Pharisiens pensèrent qu'ils étaient fidèles à ce précepte de l'aumône. Comment la faisaient-ils? Ils donnaient la dîme de tous leurs biens, ils détournaient la dixième part de tout ce qu'ils récoltaient et la distribuaient. Il ne serait pas facile de trouver des Chrétiens qui en fissent autant. Les Juifs donnaient la dîme, non-seulement du blé, mais aussi du vin et de l'huile; par égard pour le commandement du Seigneur, ils la donnaient aussi des moindres choses, du cumin, de la rue, de la menthe et de l'anet, séparant de tout la dixième part et la distribuant en aumône. Il est donc présumable qu'ils se rappellèrent tout cela et s'imaginèrent que le Seigneur se trompait en les traitant comme s'ils ne faisaient pas l'aumône, tandis que sûrs de ce qu'ils faisaient, ils ne pouvaient ignorer qu'ils donnaient en aumônes la dîme même de leurs biens les plus vils et les plus méprisables. En ayant l'air de croire qu'ils ne faisaient pas l'aumône, le Sauveur ne rencontra que dérisions dans leur cœur.

Aussi ajouta-t-il aussitôt: « Mais malheur à « vous, Scribes et Pharisiens, qui payez la dîme « de la menthe, du cumin, de la rue et de tout « légume. » Sachez que je connais vos aumônes. Oui, vous faites l'aumône, vous donnez la dîme de tout cela; vous la donnez même de ce qu'il y a de moindre et de plus vil dans ce que vous récoltez. « Mais vous laissez ce qu'il y a de plus « important dans la loi, la justice et la charité. » Remarquez: Négliger la justice et la charité, et payer la dîme des légumes mêmes, ce n'est pas faire l'aumône. « Il faut, poursuit le Sauveur, « faire ces choses, sans omettre les autres. » Faire lesquelles? « La justice et la charité, l'é- « quité et la miséricorde, sans omettre les au- « tres. » Faites celles-ci, mais préférez celles-là.

4. S'il en est ainsi, pourquoi donc leur avoir dit: « Faites l'aumône et tout est pur pour « vous? » Qu'est-ce que faire l'aumône? C'est faire miséricorde. Et qu'est-ce que faire miséricorde? Si tu es bien avisé, commence par toi-même. Comment en effet être miséricordieux pour autrui, si tu es cruel envers toi? « Faites « l'aumône, et tout est pur pour vous. » Faites l'aumône véritable. Que signifie l'aumône? La miséricorde. Prête l'oreille au langage de l'Écriture: « Aie pitié de ton âme, pour te rendre « agréable à Dieu [1]. » Fais l'aumône, « prends « pitié de ton âme pour te rendre agréable à « Dieu. » Cette âme est devant toi comme une mendiante, rentre en toi-même. Toi qui vis mal, toi qui vis dans l'infidélité, rentre en ta conscience; tu y trouveras une âme qui mendie, une âme qui est dans le besoin, dans la pauvreté, dans l'affliction, et si tu ne la crois pas dans le besoin, c'est que le besoin même lui ôte la force de parler; car lorsqu'elle demande, c'est qu'elle a encore faim de la justice. Si donc tu trouves

[1] Act. XV, 9. — [2] I Pierre, III, 20, 21.

[1] Eccli. XXX, 24.

ton âme en cet état, car c'est à l'intérieur, c'est dans le cœur que sont ces sortes de maux, fais-lui d'abord l'aumône, donne-lui du pain. Quel pain ?

Si le Pharisien le demandait au Seigneur, le Seigneur lui répondrait : Fais l'aumône à ton âme. C'est bien cela qu'il a dit d'abord; mais le Pharisien ne comprenait même pas, quoique le Sauveur énumérât les aumônes qu'il faisait avec ceux de sa secte, et qu'il croyait inconnues au Christ. C'est comme si le Seigneur eût dit : Je sais ce que vous faites; vous donnez la dîme de la menthe, de l'anet, du cumin et de la rue; mais je parle d'une autre sorte d'aumônes : vous méprisez la justice et la charité. Fais, avec justice et avec charité, l'aumône à ton âme. Qu'est-ce à dire, avec justice? Regarde, découvre la vérité; condamne-toi, prononce contre toi. Et qu'est-ce que la charité ? Aime le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit; aime aussi ton prochain comme toi-même [1] ; ce sera d'abord faire miséricorde à ton âme, porter la compassion dans ta conscience. Mais si tu négliges de faire cette aumône, donne d'ailleurs ce que tu veux et autant qu'il te plaît, détourne de tes récoltes, non pas la dîme, mais la moitié; donne les neuf dixièmes en ne t'en réservant qu'un, c'est ne rien faire, tant que tu ne fais rien pour toi et qu'intérieurement tu restes pauvre. Nourris ton âme, pour ne la laisser pas mourir de faim. Donne-lui du pain. — Quel pain ? reprend le Pharisien. — Celui qui te parle. Ah ! si tu l'écoutais, si tu le comprenais, si tu croyais au Seigneur, lui-même te dirait : « Je suis le pain vivant descendu du ciel [2]. » Ne commencerais-tu pas alors par donner ce pain à ton âme et par lui faire l'aumône? Si donc tu as la foi, tu dois le montrer en nourrissant ton âme d'abord. Crois véritablement au Christ, et à l'intérieur comme à l'extérieur tout sera pur en toi.

Tournons-nous vers le Seigneur, etc [3].

[1] Matt. XXII. 37-39. — [2] Jean, VI, 41. — [3] Voir ci-dessus, Serm. I

SERMON CVII.

DE L'AVARICE [1].

ANALYSE. — Il est ici question, non pas de l'avarice qui consiste à s'approprier le bien d'autrui, mais de l'avarice qui s'attache à conserver avec passion son sien propre. En refusant d'établir le partage qui lui est demandé, Jésus-Christ condamne cette seconde espèce d'avarice. A quoi bon entasser d'inutiles biens dont la mort doit bientôt nous dépouiller? Cet attachement aux richesses peut d'ailleurs porter à faire bien du mal et les petits et les grands. Ah! ne tenons pas tant à nos biens et unissons-nous étroitement à Jésus-Christ, dont nul ne saurait nous dépouiller.

1. Vous qui craignez Dieu, je ne doute pas que vous n'écoutiez sa parole avec crainte et que vous ne l'accomplissiez avec joie, afin d'espérer, pour l'obtenir ensuite, l'objet de ses promesses. Nous venons d'entendre le Seigneur; d'entendre Jésus-Christ, le Fils de Dieu, nous intimer un ordre. Cet ordre vient de la Vérité même, de la Vérité qui ne trompe ni ne se trompe : écoutons, craignons, soyons sur nos gardes. Quel est cet ordre? « Je vous le dis, abstenez-vous de toute « avarice. » Pourquoi « de toute avarice? » Pourquoi « toute ? » Pourquoi avoir ajouté ce mot? Le Sauveur aurait pu dire en effet : évitez l'avarice ; mais il a voulu ajouter : « Toute , » et dire: « Abstenez-vous de toute avarice. »

2. En nous faisant connaître la circonstance qui lui a donné lieu de parler ainsi, le saint Evangile nous explique pourquoi cette addition. Quelqu'un, en effet, en avait appelé à lui contre son propre frère, qui s'était approprié tout le patrimoine, sans vouloir céder à son cohéritier la part qui lui revenait. Voyez combien était juste la cause de cet appelant. Il ne cherchait pas à usurper le bien d'autrui, il réclamait seulement ce que lui avaient laissé ses parents, et il le réclamait par l'intermédiaire et d'après la sentence du Seigneur lui-même. Son frère était injuste, mais contre l'injustice de ce frère il invoquait un juge plein de justice. Pour soutenir une cause aussi bonne que la sienne, devait-il ne profiter pas de la présence de ce Juge? Qui d'ailleurs pourrait inviter son frère à restituer ce qu'il lui devait, si le Christ ne le faisait en personne ? Le Christ était-il un juge que pussent corrompre les présents de ce frère enrichi par

[1] Luc, XII, 13-21.

l'injustice? Dans le malheur qui l'a dépouillé de l'héritage paternel, cet homme est donc heureux de rencontrer un juge si grand et si intègre; il s'approche de lui, l'interpelle, le supplie, lui expose en très-peu de mots son affaire. Avait-il besoin d'un plaidoyer véritable quand il parlait à Celui qui voyait à nu le cœur même? « Seigneur, « dit-il, commandez à mon frère de partager « avec moi l'héritage. » Le Seigneur ne répondit pas : Fais venir ton frère; il ne l'envoya pas quérir non plus et ne dit pas à l'appelant : Prouve devant lui la justice de ta plainte. L'appelant demandait moitié d'un héritage, moitié d'un héritage sur la terre; et le Seigneur lui offrait au ciel un héritage entier; il lui offrait plus que lui ne demandait.

3. « Ordonnez à mon frère de partager avec « moi l'héritage. » La cause est juste et s'explique en peu de mots. Mais prêtons l'oreille à la voix du Juge et du Maître. « Homme » dit-il, « ô « homme; » es-tu en effet autre chose qu'un homme, puisque tu fais si grand cas de cet héritage? — Le Seigneur voulait donc faire de lui plus qu'un homme. Mais que voulait-il faire de lui, en cherchant à le délivrer de l'avarice? Que voulait-il faire de lui? Le voici : « J'ai dit : Vous êtes des « dieux, vous êtes tous les Fils du Très-Haut [1]. » Voilà ce qu'il voulait faire de lui, il voulait le mettre au nombre des dieux en le dépouillant de son avarice. « Homme, qui a fait de moi un « diviseur entre vous? » Son serviteur et son Apôtre, Paul ne voulait pas non plus servir de diviseur quand il disait : « Je vous conjure, « mes frères, de n'avoir tous qu'un même lan- « gage et de ne pas souffrir de divisions parmi « vous. » Comme on recourait à son nom pour diviser le Christ, il s'écriait encore : « Chacun « de vous dit : Moi je suis à Paul, et moi à Apollo, « et moi à Céphas, et moi au Christ. Le Christ « est-il divisé? Est-ce Paul qui a été crucifié « pour vous? ou est-ce au nom de Paul que vous « avez été baptisés [2]? » Combien donc sont pervers ces hommes qui veulent diviser Celui qui n'a point voulu servir de diviseur et qui a dit : « Qui a fait de moi un diviseur entre vous?

4. Tu demandais une faveur : voici un conseil. « Je vous le déclare, éloignez-vous de toute ava- « rice. » Peut-être regarderais-tu cet homme comme un avare et un cupide, s'il convoitait le bien d'autrui; mais moi je te défends de rechercher avec avarice et avec cupidité ton propre bien. Voilà ce que signifie *toute* dans ces mots : « Abstenez-vous de toute avarice. »

Cette obligation est importante, et s'il est des hommes trop faibles pour en soutenir le poids, qu'ils prient Celui qui leur impose ce fardeau de vouloir bien leur donner des forces. Ah! mes frères, quand Notre-Seigneur, quand notre Rédempteur et notre Sauveur, quand Celui qui est mort pour nous et qui pour nous racheter a donné son sang comme le prix de notre délivrance, quand Celui qui est en même temps notre avocat et notre juge, nous dit : « Abstenez-vous; » il ne faut point passer légèrement sur cette recommandation. Il sait combien l'avarice est funeste; nous l'ignorons, nous; rapportons-nous-en donc à lui. « Gardez-vous, » dit-il. De quoi? « De toute avarice. » — Mais je me borne à conserver mon bien, je n'usurpe pas le bien d'autrui. « Gardez-vous de toute avarice. » On n'est pas seulement avare pour prendre le bien d'autrui; on l'est encore pour conserver le sien avec cupidité. — Ah! si l'on mérite un tel reproche pour conserver son bien avec trop d'attachement, quelle condamnation ne mérite pas celui qui enlève le bien d'autrui? « Gardez-vous, dit le « Seigneur, de toute avarice, car, dans l'abon- « dance même, la vie de chacun ne dépend pas « de ce qu'il possède. » Cet homme amasse beaucoup; mais à ce tas combien prend-il pour vivre? Qu'il y prenne et qu'il en ôte en quelque sorte par la pensée ce qui lui suffit pour vivre, pour qui sera le reste? Considère bien, car en conservant de quoi vivre tu pourrais amasser de quoi te donner la mort. Ainsi parle le Christ, ainsi parle la Vérité, la Sévérité même. « Gar- dez-vous, » dit la Vérité. « Gardez-vous, » dit la Sévérité. Si tu n'aimes pas la vérité, crains la sévérité. « Dans l'abondance même, la vie de « chacun ne dépend pas de ce qu'il possède. » Crois cette parole, elle ne te trompe point. Diras-tu, au contraire, que dans l'abondance la vie de chacun dépend de ce qu'il a? Tu te trompes sûrement; car le Christ ne te trompe point.

5. Voilà donc l'occasion qui a fait exprimer au Sauveur cette sentence : le plaignant ne réclamait que sa part, il ne cherchait point à envahir le bien de son frère; et non content de dire : « Gardez-vous de l'avarice, le Seigneur ajouta : « toute avarice. » Il fait plus; il met en scène un riche dont le domaine avait prospéré.

« Il y avait, dit-il, un homme riche dont le « domaine avait prospéré. » Qu'est-ce à dire

[1] Ps. LXXXI, 6. — [2] I Cor. I, 10-13.

avait prospéré ? Le domaine qu'il possédait avait produit des fruits en abondance, et en telle abondance qu'il ne savait où les mettre; ainsi la richesse même mit tout-à-coup dans la gêne ce vieil avare. Combien d'années s'étaient déjà écoulées sans que ses greniers fussent trop étroits? Il avait donc fait une récolte si riche que ce qui avait suffi ne lui suffisait plus. Dans sa détresse il cherche donc, nos pas comment il dépensera, mais comment il conservera cette abondance extraordinaire. Or, à force d'y réfléchir, il trouva un moyen. Ce moyen découvert lui fit croire qu'il était sage. J'ai réfléchi avec prudence, j'ai découvert avec sagesse, disait-il. Qu'a-t-il découvert dans sa sagesse? « Je renverserai mes greniers, « dit-il, j'en ferai de plus grands, je les remplirai « et je dirai à mon âme. » Que lui diras-tu? « Mon « âme, tu as beaucoup de bien en réserve pour « plusieurs années: repose-toi, mange, bois, fais « grande chère. » Voilà ce que dit à son âme ce sage bien avisé.

6. « Dieu lui dit à son tour; » car Dieu ne dédaigne pas d'adresser la parole aux insensés eux-mêmes. Mais, dira peut-être quelqu'un d'entre vous, comment Dieu s'est-il entretenu avec cet insensé? O mes frères, à combien d'insensés ne parle-t-il pas quand on lit l'Evangile? Car écouter l'Evangile, quand on le lit, sans le pratiquer, n'est-ce pas être insensé? Que lui dit donc le Seigneur? Comme cet avare s'applaudissait encore de la mesure qu'il venait de découvrir: « Insensé, » lui dit le Sauveur; « Insensé, » qui te crois sage; « Insensé, » qui as dit à ton âme: « Tu as beaucoup de biens en réserve pour plu« sieurs années; aujourd'hui même on te rede« mande ton âme. » Tu lui as dit: « Tu possèdes « beaucoup de biens; » et on te la redemande, et elle ne possède plus rien. Ah! qu'elle méprise cette sorte de biens et soit bonne en elle-même, afin qu'elle se présente avec sécurité lorsqu'on la redemandera. Et qu'y-a-t-il de plus inique que de chercher à posséder beaucoup de biens sans vouloir être bon? Tu es indigne de rien avoir, toi qui ne veux pas être ce que tu cherches à posséder. Voudrais-tu que ton champ fût mauvais? Non sans doute, tu veux qu'il soit bon. Que ta femme fut mauvaise? Non, mais qu'elle soit bonne. Voudrais tu enfin d'une habitation mauvaise, d'une mauvaise chaussure? Pourquoi n'y a-t-il que ton âme que tu veuilles mauvaise?

A cet insensé occupé de vains projets et construisant des greniers sans faire attention aux besoins des pauvres, le Sauveur ne dit point: Ton âme aujourd'hui sera entraînée dans l'enfer; il ne dit pas cela, mais: « On te la redemande. » Je ne te fais pas connaître où elle ira; je te dis seulement que bon gré malgré toi, elle quittera ces lieux où tu tiens pour elle tant de biens en réserve. Comment, ô insensé, as-tu songé à renouveler et à agrandir tes greniers? Ne savais-tu que faire de tes récoltes?

7. Cet avare peut-être n'était pas chrétien. Pour nous, mes frères, qui avons foi à l'Evangile qu'on nous lit; pour nous qui en adorons l'auteur et qui portons au front et dans le cœur son symbole sacré, écoutons ce qu'il dit. Il importe extrêmement de savoir si ce signe du Christ est gravé sur le front seulement, ou s'il l'est en même temps au front et dans le cœur. Vous avez entendu ce que nous lisions aujourd'hui dans le saint prophète Ezéchiel, comment le Seigneur, avant d'envoyer l'ange exterminateur, envoya d'abord un autre ange pour désigner ceux qui seraient épargnés. « Va, lui dit-il, et grave un signe sur « le front de ceux qui gémissent et qui pleurent « sur les péchés de mon peuple, sur les péchés « qui se commettent au milieu d'eux. » Il n'est pas dit: qui se commettent en dehors, mais *au milieu d'eux* [1]. Ils en gémissent toutefois et ils en pleurent: aussi sont-ils marqués au front, non pas au front du visage mais au front de la conscience. Ne voit-on pas en effet le front rougir quelquefois lorsque la conscience est émue? La honte et la crainte s'y peignent tour à tour. Il y a donc une espèce de front dans la conscience, et c'est là que furent marqués les élus pour échapper au glaive. Sans doute ils n'empêchaient point les péchés qui se commettaient au milieu d'eux, mais ils en gémissaient; cette douleur les séparait des pécheurs, les en séparait devant Dieu, quoiqu'aux yeux des hommes ils y fussent mêlés. Et cette invisible marque les préserve d'une mort visible. Vient ensuite l'Ange exterminateur, et Dieu lui dit en l'envoyant: « Va, porte « la destruction, n'épargne ni petit ni grand, ni « homme ni femme; mais n'approche point de « ceux qui sont marqués au front [2]. » Quelle assurance vous trouvez là, vous, mes frères, qui êtes au milieu de ce peuple, mais en gémissant et en déplorant, sans y prendre part, les iniquités qui se commettent parmi vous!

8. Or, afin d'éviter ces iniquités, « Gardez-

[1] Ce texte de [illegible] que l'on rencontre [illegible] ce discours et dans d'autres, est dirigé contre les Donatistes qui croyaient devoir se séparer des pécheurs. — [2] Ezech. IX, 4-6.

« vous de toute avarice. » Je vais assigner à ces mots : « Toute avarice. » un sens encore plus étendu. Le voluptueux est avare, quand une seule épouse ne lui suffit pas. L'idolâtre même est avare, avare au regard de la divinité, puisqu'il ne se contente pas du Dieu unique et véritable. Mais s'il faut être avare pour se faire plusieurs dieux, ne faut-il pas l'être aussi pour se faire de faux martyrs? « Gardez-vous de toute avarice. » Tu aimes ce qui est à toi et tu te vantes de ne chercher pas le bien d'autrui :vois combien tu fais mal en n'écoutant pas cet avertissement du Christ : « Gardez-vous de toute avarice. » Tu aimes ce qui est à toi et tu ne prends point le bien d'autrui: ce que tu possèdes est le fruit de ton travail, tu ne blesses pas la justice; tu as recueilli un héritage, une donation faite par quelqu'un que tu as su gagner; ou bien encore, tu as traversé les mers, tu t'es exposé à la mort, tu n'as trompé personne, tu n'as point prêté serment au mensonge, tu n'as acquis que ce qu'il a plu à Dieu ; et parce que tes richesses n'ont pas une origine d'iniquité et que tu n'ambitionnes pas ce qui appartient à autrui, ta conscience ne te reproche pas la passion avec laquelle tu les conserves. Mais si tu es sourd à cette recommandation divine : « Gardez-vous de toute ava- « rice, » écoute à combien de crimes vont t'exposer tes richesses.

Tu as obtenu, par exemple, une charge de juge. Tu ne te laisses pas corrompre puisque tu ne cherches pas le bien d'autrui, et pour te porter à condamner son adversaire, nul ne te fait de présent. Non, et qui pourrait t'y déterminer, puisque tu renonces complètement à ce qui ne t'appartient pas? Considère néanmoins à quelle iniquité t'expose ton attachement à ce que tu possèdes. Cet homme qui te demande une sentence injuste contre son adversaire, est peut-être un puissant du siècle qui peut te traduire lui-même et te faire perdre ta fortune. D'un côté tu songes à sa puissance, tu y réfléchis avec attention; et tu vois d'un autre côté ces biens que tu conserves, que tu aimes et auxquels tu t'es malheureusement lié, plutôt que d'en rester le maître. Tu songes donc à cette glu qui ne permet plus de se déployer aux ailes de la vertu et tu te dis en toi-même : Si je fâche cet homme, comme il est aujourd'hui puissant, il sèmera sur mon compte des accusations funestes, on me proscrira et je perdrai tout ce que je possède. — Ainsi tu porteras une sentence injuste, non pour t'approprier le bien d'autrui, mais pour conserver le tien.

9. Supposons maintenant un homme qui ait entendu et entendu avec crainte cet avertissement du Christ : « Gardez-vous de toute avarice. » Que cette homme ne me dise pas : Je suis pauvre, je suis un homme du peuple, du commun, confondu dans la foule; comment pourrais-je espérer de devenir juge? je n'ai pas à redouter la tentation dont vous venez d'exposer les dangers; car je vais faire connaître, à ce pauvre aussi, ce qu'il a à redouter. Le voici.

Un riche, un puissant du monde t'invite à déposer en sa faveur un faux témoignage. Que feras-tu? Dis-le moi. Tu as une honnête épargne ; c'est le fruit de ton travail et de tes économies. Mais ce puissant te presse : Fais pour moi, dit-il, ce faux témoignage, et je te donne tant, et tant encore. — Toi qui ne cherches pas ce qui est à d'autres :Dieu m'en garde, réponds-tu ; je ne demande pas, je n'accepte pas ce qu'il n'a pas plu à Dieu de me donner ; laisse-moi en paix. — Tu ne veux pas de ce que je t'offre? Je vais te dépouiller de ce que tu as. — C'est maintenant qu'il faut t'examiner, te sonder. Pourquoi me regarder? Regarde au dedans de toi, regarde, examine avec attention. Assieds-toi en face de toi-même, établis-toi en face de toi, étends-toi en quelque sorte sur le chevalet divin, sur les divins commandements, applique-toi, sans te flatter, la torture de la crainte, et réponds-toi. Oui, si on te menaçait ainsi, que ferais-tu ? — Je t'enlève ce qui t'a demandé tant de travail, si tu ne fais pour moi un faux témoignage. — Ah! considère Celui qui a dit : « Gardez-vous de toute avarice. » O mon serviteur, te répondra-il, toi que j'ai racheté et affranchi, toi que j'ai fait mon frère, d'esclave que tu étais, et que j'ai placé comme un membre dans mon corps sacré, écoute-moi : Que cet homme te dépouille de ce que tu as gagné, il ne pourra te dépouiller de moi. C'est pour éviter la mort que tu conserves ton bien. Ne t'ai-je pas dit : « Gardez-vous de toute ava- « rice? »

10. Mais tu te troubles, tu t'agites ; ton cœur est comme un navire battu par la tempête. Le Christ y est endormi; réveille-le et tu ne seras point victime de cet affreux danger. Réveille-le ; il n'a rien voulu posséder ici bas et il s'est donné à toi tout entier; pour toi il est allé jusqu'au gibet, et pendant que tout nu il était suspendu à la croix, on l'insultait et on comptait ses os; ainsi garde-toi de toute avarice.

C'est peu d'éviter l'attachement à l'argent, évite aussi l'attachement à la vie. Que cet attachement est à craindre, qu'il est redoutable! On rencontre parfois des hommes qui pour ne pas faire un faux témoignage méprisent ce qu'ils possèdent. — Tu n'en fais pas? leur dit-on; j'enlève ce que tu as. — Enlève-le; mais tu ne peux rien sur mon trésor intérieur. Non, cet ancien n'était pas pauvre, lorsque dépouillé de tout il disait : « Le « Seigneur a donné, le Seigneur a ôté; comme il « a plu au Seigneur, ainsi il a été fait; ainsi, que « le nom du Seigneur soit béni; je suis sorti nu « du sein de ma mère; je rentrerai nu dans la « terre [1]. » Extérieurement il était dépouillé; mais à l'intérieur quels riches vêtements! Il ne portait plus ces étoffes qui s'usent, et pourtant il n'était point sans vêtement. Quel était ce vêtement? « Que vos prêtres, est-il écrit, soient re« vêtus de justice [2]. »

Si donc, témoin de ton mépris pour la fortune, on te disait : Je te mets à mort; réponds, si tu es fidèle au Christ : Tu me mettras à mort? Eh bien, j'aime mieux que tu tues mon corps que de tuer mon âme par le mensonge. Que peux-tu contre moi? Tuer ma chair; mais l'âme en sortira pleine de liberté pour s'y réunir à la fin des siècles après l'avoir sacrifiée maintenant. Ainsi que peux-tu contre moi? Mais moi, en faisant pour toi un faux témoignage, je me tue par là même, et je me tue, non pas corporellement, car « la bouche menteuse donne la mort à « l'âme [1]. » — Peut-être, hélas! ne tiens-tu pas ce langage. Pourquoi ne le tiens-tu pas? C'est que tu veux vivre. Quoi! vivre plus que Dieu ne veut? Est-ce te garder de toute avarice? Dieu voulait que tu vécusses jusqu'au moment où ce tentateur s'est approché de toi. Il pourra te mettre à mort et faire de toi un martyr. N'aie pas la passion de vivre pour mourir éternellement.

Vous voyez donc que partout où nous recherchons plus qu'il n'est nécessaire, cette funeste avarice nous conduit au péché. Gardons-nous de toute avarice, si nous voulons jouir de l'éternelle sagesse.

[1] Job. 21. — [2] Ps. cxxxi, 9.

[1] Sag. i. 11.

SERMON CVIII.

RÉCOMPENSE ET MÉRITE [1].

Analyse. — Quoique toujours présent parmi nous, Jésus-Christ viendra récompenser les bons au dernier jour et pour leur accorder cette récompense, il demande qu'ils évitent le mal et fassent le bien. Que ne nous empressons-nous de mériter cette récompense, puisqu'ici tout nous échappe, puisqu'ici nous ne saurions trouver le bonheur? Peut-on dire qu'elle soit mise à des conditions trop difficiles?

1. Jésus-Christ Notre-Seigneur est venu parmi les hommes; il les a quittés ensuite pour revenir vers eux. Déjà il était ici quand il y est venu, et en s'en allant il ne nous a pas quittés, puisqu'avant de revenir vers nous il nous a dit : « Voici, je suis avec vous jusqu'à la consomma« tion du siècle [2]. » C'est dont en qualité de serviteur, tel qu'il s'est fait pour nous, qu'il est né dans le temps, qu'il a été mis à mort, qu'il est ressuscité, qu'il ne meurt plus, et que la mort n'aura plus d'empire sur lui [3]; et c'est comme Dieu, comme étant égal à son Père, qu'il était dans ce monde, que le monde a été fait par lui et que le monde ne l'a point connu [4].

Or à propos de ce dernier avènement, vous venez d'entendre comment il nous avertit, dans l'Évangile, d'être sur nos gardes, de nous tenir toujours prêts et disposés à nos derniers moments, afin qu'a ces derniers moments, redoutables au point de vue de ce siècle, succède un repos sans fin. Heureux quiconque y sera admis! Alors seront sans crainte ceux qui craignent maintenant, et ceux qui ne tremblent pas aujourd'hui trembleront alors. C'est dans cette vue dernière et dans cette espérance que nous sommes devenus chrétiens. Notre espoir en effet n'est-il pas en dehors de ce siècle? N'aimons pas ce siècle; de l'amour de ce siècle nous avons été appelés à aimer et à espérer un autre monde.

Nous devons ici nous abstenir de tout désir coupable, c'est-à-dire, nous ceindre les reins; être remplis d'ardeur et de lumière pour faire

[1] Luc, xii. 35-36. — [2] Matt. xxviii. 20. — [3] Rom. vi, 9. — [4] Jean, i, 10.

le bien; en d'autres termes, tenir nos lampes allumées; car le Seigneur lui-même dit expressément dans une autre endroit de l'Évangile : « Quand on allume un flambeau, on ne le met « pas sous un boisseau, mais sur un chandelier, « afin qu'il éclaire tous ceux qui sont dans la « maison. » Et pour faire comprendre sa pensée, il ajoute : « Que votre lumière luise devant les « hommes, de façon qu'ils voient vos bonnes « œuvres et qu'ils glorifient votre Père qui est « dans les cieux [1]. »

2. C'est dans ce sens qu'il nous commande d'avoir les reins ceints et les flambeaux allumés. Que signifient les reins ceints? « Évite le mal. » Que signifie luire, avoir des flambeaux allumés? Cela veut dire : « Et fais le bien. » Comment entendre aussi ce qu'ajoute le Sauveur : « Et « soyez semblables à des hommes qui attendent « que leur Maître revienne des noces? » N'est-ce pas le même sens que dans les paroles suivantes du même psaume : « Cherche la paix et « poursuis-la? » Ces trois idées, s'abstenir du mal, faire le bien et espérer l'éternelle récompense, sont rappelées dans ce passage des Actes des Apôtres où il est écrit que Paul enseignait « la continence, la justice et l'espoir de l'éter- « nelle vie [2]. » La continence est dans ces mots : « Ayez les reins ceints; » la justice dans ceux-ci : « Et les lampes allumées; » l'attente du Seigneur se confond avec l'espoir de la vie éternelle. Ainsi donc *s'abstenir du mal*, c'est pratiquer la continence et avoir les reins toujours ceints ; *faire le bien*, c'est accomplir la justice et tenir ses lampes allumées; *chercher la paix et la poursuivre*, c'est attendre le siècle à venir, c'est être semblable aux hommes qui attendent que leur Maître revienne des noces.

3. Comment donc, après avoir reçu de tels avertissements et de telles promesses, cherchons-nous encore sur la terre ces jours heureux que nous ne saurions y trouver? Car, je le sais, vous les cherchez, soit quand vous êtes malades, soit quand vous êtes sous le poids des afflictions qui sont si multipliées en ce monde. Quand l'âge est sur son déclin, ne voit-on pas le vieillard privé de toute jouissance et rempli de chagrins? Il est vrai, pourtant au milieu des souffrances qui accablent l'humanité, les hommes ne demandent que des jours heureux; ils cherchent constamment, sans pouvoir y parvenir, à allonger leur vie. Qu'est-ce en effet que la vie la plus longue, comparée à l'étendue des siècles? N'est-elle pas aussi petite qu'une goutte d'eau dans l'Océan? Ah! qu'est-ce donc que la vie, que la vie, vie même que l'on dit longue? On l'appelle longue, quoiqu'en face des siècles elle soit si courte, et, comme je l'ai déjà observé, elle est remplie de gémissements jusqu'à la suprême vieillesse. Dans son ensemble même, elle est donc très-peu de chose. Avec quelle ardeur, néanmoins, ne la recherche-t-on pas? A quelle activité, à quel labeur, à quels soins, à quelle vigilance, à quels travaux ne se dévoue-t-on pas pour vivre ici longtemps et parvenir à la vieillesse? Et pourtant qu'est-ce qu'une vie longue, sinon une longue course vers la mort? Tu étais hier et tu veux être demain ; mais lorsque ce demain sera passé, un jour de moins encore. Quoi! tu appelles le lever de l'aurore pour approcher du terme où tu ne veux pas aboutir? Tu donnes une fête à tes amis, tu les entends alors te souhaiter une longue vie et tu souhaites l'accomplissement de leurs vœux. Ainsi tu veux que les années succèdent aux années, et tu ne veux pas que la dernière arrive? Voilà des désirs contradictoires, c'est vouloir marcher sans vouloir arriver.

4. Mais, comme je l'ai dit encore, si l'on est si empressé de se consacrer chaque jour à de rudes et continuels travaux pour mourir un peu plus tard, avec quelle sollicitude ne devrait-on pas travailler à ne mourir jamais? Personne toutefois n'y veut songer. On cherche ici, sans relâche, des jours heureux qu'on n'y trouve pas; et l'on ne veut pas vivre de façon à parvenir au lieu où on les trouve !

L'Écriture a donc raison de s'écrier : « Quel « est l'homme qui veut vivre et qui aime à avoir « des jours heureux? » Elle sait en adressant cette question, ce qui y sera répondu; elle sait que tous les hommes cherchent à vivre et à vivre heureux. Elle leur demande donc ce qu'ils désirent, elle entend en quelque sorte tous les cœurs lui répondre : C'est moi; et c'est dans ce dessein qu'elle s'écrie : « Quel est l'homme qui « veut vivre et qui aime à avoir des jours heu- « reux ? » C'est ainsi que dans ce moment même où je vous parle, où vous m'entendez répéter : « Quel est l'homme qui veut vivre et qui aime à « voir des jours heureux? » vous me répondez tous dans votre cœur : C'est moi. Moi qui vous parle, j'aime aussi la vie et des jours heureux ; ce que vous cherchez, je le cherche comme vous.

5. Si nous avions tous besoin d'or, si je vou-

[1] Matt. v, 15, 16. — [2] Act. xxiv, 25.

lais en trouver avec vous; s'il y en avait dans l'une de vos terres, dans un lieu qui vous appartint; si je vous y voyais fouiller et que je vous demandasse : Que cherchez-vous? Vous me répondriez : De l'or. Je vous dirais de mon côté : Vous cherchez de l'or; j'en cherche comme vous; mais vous ne cherchez pas où nous en pourrons trouver. Apprenez donc de moi où il s'en rencontre. Je ne veux pas vous le ravir, mais vous montrer l'endroit où il est; ou plutôt, suivons tous Celui qui sait où se trouve ce que nous cherchons. Ainsi en est-il aujourd'hui : Vous êtes désireux de vivre et d'avoir des jours heureux; nous ne pouvons vous détourner de ce désir, mais nous vous disons : Ne cherchez pas dans ce monde cette vie ni ces jours heureux, car les jours n'y être sauraient heureux et la vie même n'y ressemble-t-elle pas à la mort? Ces jours passent en courant; aujourd'hui fait disparaître hier, et demain ne paraîtra que pour faire disparaître aujourd'hui; ils ne s'arrêtent pas, et conduit par eux tu voudrais t'arrêter? Ah! je suis loin de comprimer, j'enflamme plutôt en vous le désir de la vie et des jours heureux. Oui, cherchez la vie et des jours heureux; mais cherchez-les où ils se trouvent.

6. Voulez-vous prendre avec moi conseil de Celui qui sait où se rencontrent et cette vie e ces jours heureux? Écoutez, non pas moi, mais lui avec moi. Il nous est dit par quelqu'un : « Venez mes enfants, écoutez-moi. » Courons et arrêtons-nous, prêtons l'oreille et comprenons le langage du Père qui nous dit : « Venez, « mes enfants, écoutez-moi. Je vous enseigne- « rai la crainte du Seigneur, » ajoute-t-il. Voilà donc ce qu'il veut nous apprendre. Mais à quoi sert cette crainte? Le voici dans les paroles qui suivent : « Quel est l'homme qui veut « vivre et qui aime à avoir des jours heureux? » Nous répondons tous : C'est nous. Écoutons alors ce qui vient ensuite : « Préserve ta langue « du mal, et tes lèvres de toute parole artifi- « cieuse. » Ici encore réponds : Je le veux. Quand je disais tout à l'heure : « Quel est l'homme qui « veut vivre et qui aime à voir des jours heu- « reux? » nous répondions-tous : C'est moi. Qu'ici donc l'on me réponde aussi : C'est moi. A ces mots : « Préserve ta langue du mal, et « tes lèvres, de toute parole artificieuse, » réponds donc également : Je le veux. Quoi! tu veux la vie et des jours heureux, et tu refuses de préserver ta langue du mal et tes lèvres des paroles frauduleuses? Vif pour la récompense, tu es si lent pour le travail! Qui donc, sans travailler, obtient une récompense? Plût à Dieu que chez toi l'ouvrier fût toujours récompensé! Je sais que tu ne donnes rien à qui ne travaille pas. Pourquoi? Parce que tu ne lui dois rien. Dieu aussi nous offre une récompense. Laquelle? « La vie et les jours heureux » après lesquels nous soupirons tous et que tous nous essayons de nous procurer. Après l'avoir promise, il accordera aussi cette récompense, la récompense de la vie et des jours heureux. Et en quoi consistent ces jours heureux? Dans une vie sans fin, dans un repos sans fatigue.

7. La récompense est grande; à quelles conditions la met-il? Voyons-le, et pleins d'ardeur pour de telles promesses, préparons, pour lui obéir, toutes nos forces, et nos mains et nos bras. Va-t-il nous commander de porter des fardeaux énormes, de creuser la terre ou de dresser quelque puissante machine? Il n'ordonne rien de si laborieux; il te commande seulement de dompter le plus agile de tes membres : « Pré- « serve, dit-il, ta langue du mal. » Il n'en coûte pas de bâtir une demeure, et il en coûte de retenir sa langue! « Préserve ta langue du mal; » évite le mensonge, évite les accusations, évite les calomnies, évite les faux témoignages, évite les blasphèmes : « Préserve ta langue du mal. » Considère comment tu te fâches quand on parle mal de toi. Eh bien! comme tu te fâches contre qui parle mal de toi, fâche-toi contre toi-même quand tu parles mal d'autrui. « Préserve tes lèvres de « toute parole artificieuse. » Exprime simplement ce que tu as dans le cœur; qu'il n'y ait pas dans l'esprit autre chose que ce qui est sur la langue. « Evite le mal et pratique le bien. » Eh! comment dire à quelqu'un : Donne des vêtements à ce pauvre qui en manque, s'il cherche à dépouiller celui qui en a? Comment recueillir un étranger, quand on tourmente un concitoyen? L'ordre donc le demande : « Evite le mal, puis fais le « bien; » ceins-toi les reins d'abord, puis allume ta lampe. Tu pourras alors attendre tranquillement « la vie et les jours heureux. Cherche « la paix et la poursuis [1]; » et tu diras avec confiance au Seigneur : J'ai fait ce que vous m'avez commandé, accomplissez ce que vous m'avez promis.

[1] Ps. XXXIII, 12-15.

SERMON CIX.

FAIRE PÉNITENCE [1].

ANALYSE. — Ce qui nous oblige à faire pénitence, c'est que : 1° notre mort est proche ; 2° il est nécessaire, pour échapper aux derniers supplices, de nous entendre pendant la vie avec notre adversaire, c'est-à-dire, de nous conformer à la parole de Dieu ; 3° nos jours ne font que s'écouler.

1. En entendant l'Évangile, nous avons vu le Seigneur accuser des hommes qui savent juger d'après l'aspect du ciel, et qui ne savent pas découvrir le temps où la foi montre l'approche du royaume des cieux. Il s'adressait aux Juifs; mais ces paroles s'appliquent aussi à nous.

Ce divin Seigneur Jésus-Christ commença ainsi la prédication de l'Évangile : « Faites pénitence « car le royaume des cieux approche [1]. » Son précurseur, Jean-Baptiste, commença de même : « Faites pénitence, car le royaume des cieux « approche [2]. » Aujourd'hui encore le Sauveur blâme ceux qui à cet approche du royaume des cieux refusent de faire pénitence. Il dit en effet : « Le royaume des cieux ne viendra pas de « manière à être remarqué; » et encore : « Le « royaume des cieux est au dedans de vous [3]. »

A chacun donc d'accueillir, comme la prudence l'exige, les avertissements du Sauveur et de ne pas perdre le temps où il fait miséricorde, où il pardonne au genre humain. Pourquoi en effet épargner l'homme, sinon pour l'amener à se convertir et à ne mériter pas la condamnation ? Dieu sait quand viendra la fin du siècle; mais ce temps est pour nous le temps de la foi. Quelqu'un d'entre nous sera-t-il encore ici à la fin du monde? Je l'ignore, et il est possible que non. Mais la vie de chacun de nous touche à sa fin, car nous sommes mortels et nous marchons au milieu des périls. Nous en aurions moins à redouter, si nous étions de verre. Qu'y a-t-il de plus fragile qu'un vase de verre ? On le conserve néanmoins pendant des siècles; et si on craint pour lui des accidents, il n'est exposé ni à la vieillesse ni à la fièvre. Ne sommes-nous pas plus fragiles et plus faibles? Nous avons à craindre chaque jour, pour notre fragilité, les dangers qui se multiplient autour de nous; si nous y échappons, le temps nous entraine. On évite un coup, évite-t-on la mort? On se soustrait aux accidents extérieurs, échappe-t-on aux maladies qui naissent au dedans? Ce sont tantôt des vers et tantôt des indispositions subites, et si longtemps que l'on soit épargné, la vieillesse finit par venir, il faut partir sans délai.

2. Ainsi donc écoutons le Seigneur, accomplissons fidèlement ce qu'il ordonne, et voyons quel est cet adversaire dont il nous menace quand il dit : « Lorsque tu vas avec ton adver- « saire devant un prince, tâche de te dégager « de lui en chemin; de peur qu'il ne te livre au « prince et le prince à l'exécuteur, et que l'exé- « cuteur ne te jette en prison; car tu n'en sor- « tirais point sans avoir payé jusqu'à la dernière « obole. » Quel est donc cet adversaire ? Est-ce le diable? Mais nous sommes déjà dégagés d'entre ses mains, et quelle rançon n'a pas été donnée pour notre rachat ! C'est de cette rançon que parle l'Apôtre quand il dit, à propos de notre rédemption, que Dieu « nous a arrachés, de la « puissance des ténèbres et transférés dans le « royaume de son Fils bien-aimé [1]. » Ainsi nous avons été rachetés, nous avons renoncé au diable; comment donc travailler à nous en délivrer? Quand nous péchons, peut-il nous asservir de nouveau? Il n'est pas l'adversaire dont nous parle le Seigneur. Ce qui le prouve encore, c'est la manière dont un autre Évangéliste traduit ailleurs la pensée du Seigneur : il suffit de rapprocher et de comparer les deux textes sacrés pour comprendre de quel adversaire il est ici question. Dans le passage que nous examinons, que lisons-nous? « Lorsque tu vas avec ton ad- « versaire devant un prince, tâche de te déga- « ger de lui en chemin. » Ce que l'autre Évangéliste traduit ainsi : « Accorde-toi au plus tôt « avec ton adversaire, tant que tu chemines avec « lui; » le reste du texte : « De peur que ton « adversaire ne te livre au juge, et le juge à l'e- « xécuteur, et que l'exécuteur ne te jette en « prison, » est identique à ce que nous avons déjà vu [2]. Ainsi les deux auteurs expriment la même

[1] Luc, XII, 56-59. — [2] Matt. IV, 17. — [3] Ibid. III, 2. — [4] Luc, XVII, 20, 21.

[1] Colos. I, 13. — [2] Matt. V, 25.

pensée. « Tâche de te dégager de lui en chemin, » dit l'un. « Accorde-toi avec lui, » dit l'autre. Sans cet accord en effet, tu ne saurais recouvrer ta liberté. Veux-tu donc te tirer d'entre ses mains? « Accorde-toi avec lui. » Or, est-ce avec le diable que doit s'accorder un chrétien?

3. Ainsi donc cherchons cet adversaire avec lequel nous devons tomber d'accord, si nous ne voulons pas qu'il nous livre au juge et que le juge nous livre à l'exécuteur; cherchons-le et nous entendons avec lui.

Si tu pèches, la parole de Dieu ne devient-elle pas ton adversaire? Si, par exemple, tu aimes à t'enivrer, ne te crie-t-elle pas : Garde-toi de le faire? Tu aimes les spectacles et les vains divertissements, ne dit-elle pas encore : Abstiens-toi? Abstiens-toi de l'adultère, crie-t-elle à celui qui y court; et quelques péchés que tu veuilles commettre pour suivre ta volonté, toujours elle répète : abstiens-toi, s'opposant ainsi à ta volonté, pour assurer ton salut. Quel bon, quel utile adversaire! Il cherche, non pas ce qui nous plaît, mais ce qui nous sert; il n'est notre ennemi qu'autant que nous sommes nos ennemis nous-mêmes. Oui, si tu es ton propre ennemi, tu as un ennemi encore dans la parole de Dieu; deviens ton ami, et tu seras d'intelligence avec elle. « Tu ne commettras point d'homicide, » dit-elle; écoute-la et tu es en paix. « Tu ne déroberas point; » écoute et tu es en paix. « Tu ne seras point adultère, » écoute encore et la paix est faite. « Tu ne feras « point de faux témoignage; » sois-y fidèle, et tu es d'accord. « Ne convoite point l'épouse de ton « prochain; » écoute et tu es en paix. « Ne convoite pas non plus son bien [1]; » écoute encore et tu es en paix. Or en t'accordant sur tous ces points, qu'as-tu perdu? Non-seulement tu n'as rien perdu, mais tu t'es sauvé toi-même de la perdition où tu t'étais égaré. Le chemin désigne cette vie; si nous sommes d'accord, si nous nous entendons avec notre adversaire, une fois au terme de la route, nous ne redouterons ni le juge, ni l'exécuteur, ni le cachot.

4. Mais quand arrive-t-on au terme? Tous n'arrivent pas à la même heure; chacun a la sienne pour y parvenir. Le chemin est cette vie, avons-nous dit; et le terme du chemin est la fin de la vie. Ainsi nous marchons, et vivre, c'est avancer. Vous imagineriez-vous au contraire que le temps avance et que nous sommes immobiles? C'est chose impossible. Si le temps avance nous avançons aussi, et au lieu de croître nos années décroissent. Comme on se trompe en disant : Cet enfant n'est pas encore suffisamment sage, la prudence lui viendra à mesure que lui viendront les années. Quoi! à mesure que lui viendront les années? Mais au lieu de venir elles s'en vont. Ce qu'il est bien facile de prouver. Supposons par exemple que nous connaissions combien d'années doit vivre cet enfant, à dater de sa naissance : admettons en sa faveur qu'il vivra quatre-vingts ans, qu'il parviendra à cette vieillesse. Retiens quatre-vingts ans. Il a un an. Combien avais-tu? combien devait-il vivre en tout? Quatre-vingts. Retranchez donc une année. S'il a vécu dix ans, il ne lui en reste que soixante-dix. S'il en a vécu vingt, soixante. Ainsi donc en avançant, nos années ne font que s'en aller; non, elles ne marchent que pour s'en aller. Elles ne viennent pas pour s'arrêter en nous; elles passent en nous pour nous user et amoindrir de plus en plus nos forces. Tel est donc le chemin où nous marchons.

Et qu'avons-nous à faire avec cet adversaire mystérieux, avec la parole de Dieu? Accorde-toi avec lui, car tu ignores à quel moment tu seras au terme de ta course, et à ce terme on rencontre et le juge et l'exécuteur et la prison. Mais si ta volonté se maintient bonne et conforme à celle de ton adversaire; au lieu d'un juge tu trouveras un père, au lieu de l'exécuteur sans entrailles, un ange qui te portera dans le sein d'Abraham, et le paradis pour prison. Quel merveilleux changement pour t'être entendu le long du chemin avec ton adversaire!

[1] Exod. xx, 13, etc.

SERMON CX.

FAIRE PENITENCE [1].

ANALYSE. — En maudissant le figuier stérile et en redressant la femme malade qui était courbée depuis dix-huit ans, le Sauveur nous invite à faire de dignes fruits de pénitence en vue du ciel. Car il viendra réellement juger les hommes : tant de prophéties qu'il a déjà accomplies ne nous permettent pas de douter qu'il n'accomplisse également ce qu'il a prédit du jugement dernier.

1. A propos du figuier qui était planté depuis trois ans sans porter de fruit, et à propos de cette femme malade depuis dix-huit ans ,voici ce que m'inspire le Seigneur.

Le figuier désigne le genre humain, et ses trois ans, les trois époques de l'humanité : avant la loi, sous la loi et sous la grâce. Il n'est pas étrange de voir le genre humain dans ce figuier. Le premier homme, après son péché, ne voila-t-il pas sous des feuilles de figuier les membres de la génération [2]? Honorables avant le péché, c'est depuis seulement que ces membres sont devenus les membres honteux. Auparavant encore nos premiers parents étaient nus et ils n'en rougissaient pas. Pourquoi auraient-ils rougi, puisqu'ils étaient sans péché? Pouvaient-ils rougir des œuvres de leur Créateur, quand ils n'en avaient altéré la pureté par aucune action mauvaise, n'ayant point encore touché à l'arbre de la science du bien et du mal, où Dieu leur avait interdit de porter la main? Ce fut seulement après qu'ils eurent péché en mangeant de ce fruit, qu'ils donnèrent naissance au genre humain et que l'homme naquit de l'homme, le débiteur d'un débiteur, le mortel d'un mortel, le pécheur d'un pécheur.

Ainsi le figuier stérile désigne parfaitement ceux d'entre les hommes qui ont refusé constamment de porter des fruits et qui pour ce motif sont menacés, comme l'étaient de la cognée les racines de cet arbre ingrat. Le jardinier intercède, et pour employer un moyen efficace l'exécution est ajournée. Ce jardinier rappelle tous les saints qui prient dans l'Eglise pour tous ceux qui sont hors de l'Eglise. Mais que demandent-ils? « Seigneur, laissez-le cette année encore, » c'est-à-dire, durant cette époque de grâce, épargnez les pécheurs, épargnez les infidèles, épargnez les âmes stériles, épargnez les cœurs infructueux. « Je creuse autour de lui et j'y mets une charge de « fumier. S'il en profite, c'est bien; sinon, vous « viendrez, et l'abattrez. » — « Vous viendrez, » quand? A l'époque du jugement, quand vous viendrez juger les vivants et les morts. On l'épargne donc provisoirement. Que signifie cette fosse creusée autour de l'arbre, sinon l'exhortation à l'humilité et à la pénitence? La fosse en effet est une terre abaissée. Il faut prendre en bonne part la charge de fumier. Le fumier est sale, mais il donne du fruit; il rappelle ainsi la douleur du pécheur; car faire pénitence, la faire avec intelligence et sincérité, c'est la faire dans l'ignominie. A cet arbre mystérieux il est donc dit : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est « proche [1]. »

2. Que signifie aussi cette femme malade depuis dix-huit ans? Dieu termina son œuvre en six jours. Or, trois fois six font dix-huit, et les trois années de l'arbre ne rappellent pas autre chose que ces dix-huit ans. Cette femme était courbée, sans pouvoir regarder le ciel; ainsi donc on lui disait inutilement d'y élever son cœur. Le Seigneur la redressa; c'est que pour les enfants de Dieu il y a espoir jusqu'au jour du jugement.

L'homme se vante beaucoup. Mais qu'est-ce que l'homme? Il est quelque chose de grand avec la justice; et toutefois l'homme juste n'est tel que par la grâce de Dieu. « Qu'est-ce en effet que « l'homme, si vous ne vous souvenez de lui [2] ? » Veux-tu le savoir ? « Tout homme est menteur [3]. » Nous venons de chanter : « Levez-vous, Seigneur, « et que l'homme ne triomphe point [4]. » Qu'est-ce à dire, « que l'homme ne triomphe point ? » Les Apôtres n'étaient-ils pas des hommes? Les martyrs n'en étaient-ils pas également ? Notre-Seigneur Jésus lui-même n'a-t-il pas daigné se faire homme sans cesser d'être Dieu ? Que signifie donc : « Levez-vous, Seigneur, et que l'homme « ne triomphe pas? » — Si tout homme est menteur, lève-toi, ô Vérité, et que la fausseté ne prévale point. Ainsi donc, si l'homme aspire à devenir bon, qu'il ne cherche pas à l'être par lui-même, car en cherchant à être lui-même il sera menteur ; et pour être véridique, il le sera par

[1] Luc, XIII, 6-17. — [2] Gen. III, 7.

[1] Matt. III, 2. — [2] Ps. VIII, 5. — [3] Ps. CXV, 11. — [4] Ps. IX, 20.

la grâce de Dieu et non par sa propre nature.

3. Oui donc, « Seigneur, levez-vous et que « l'homme ne triomphe point. » Tel a été avant le déluge l'empire du mensonge, que huit personnes seulement survécurent [1]. Elles repeuplèrent l'univers, mais encore de menteurs, et Dieu se choisit un peuple. Que de miracles, que de bienfaits divins en faveur de ce peuple! Dieu le conduisit dans la terre promise, après l'avoir tiré de l'Egypte, il lui donna des prophètes, un temple, un sacerdoce, la royauté, la loi, et il n'en dit pas moins : « Ces enfants rebelles m'ont menti [2]. »

Il finit par leur envoyer Celui qu'avaient prédit les Prophètes. Ne fût-ce que parce que Dieu s'est fait homme, « que l'homme ne triomphe plus. » Mais ce Dieu fait homme, malgré ses œuvres divines, a été couvert d'outrages, et nonobstant ses nombreux bienfaits, il a été saisi, flagellé, pendu. Oui, l'homme triompha alors jusqu'à garrotter le Fils de Dieu, jusqu'à flageller le Fils de Dieu, jusqu'à couronner d'épines le Fils de Dieu, jusqu'à attacher à une croix le Fils même de Dieu. Ainsi triompha l'homme; mais jusqu'à quand triompha-t-il? Jusqu'à ce que descendu de la croix, le Fils de Dieu fut mis dans un sépulcre. S'il y était resté, le triomphe de l'homme eût été définitif. Mais le texte prophétique examiné par nous s'adresse également au Seigneur lui-même. « Levez-vous, Seigneur, et que l'homme ne « triomphe point. » Vous avez daigné, Seigneur, vous incarner parmi nous; ô Verbe, vous vous êtes fait chair; comme Verbe, vous êtes au-dessus de nous, et comme homme vous êtes l'un de nous; comme Verbe fait chair, vous êtes donc intermédiaire entre Dieu et l'homme. Pour prendre un corps, vous avez fait choix d'une vierge, vous avez été conçu dans son sein et vous en êtes sorti au moment de votre naissance; mais alors on ne vous reconnaissait pas; vous vous montriez et on ne vous voyait pas. On voyait en vous la faiblesse et on ne voyait pas la puissance. Or, vous avez fait tout cela pour arriver à répandre votre sang, afin de nous racheter. Vous avez fait tant de miracles, guéri tant de malades, accordé tant de faveurs, et vous n'avez recueilli que le mal pour le bien. On vous a insulté, on vous a attaché au gibet, devant vous on a secoué la tête en disant : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix [3]. » Aviez-vous donc perdu alors votre puissance, ou bien nous enseigniez-vous la patience? Pourtant ils vous outrageaient, pourtant ils se riaient de vous, pourtant après votre mort ils s'éloignèrent de vous en se croyant vainqueurs. Vous voilà gisant dans le sépulcre. Ah! « levez-vous, Seigneur, et que l'homme ne triomphe point. » Que l'impie qui vous hait ne triomphe point; point de triomphe au Juif aveugle. Celui-ci a cru triompher pendant qu'il vous crucifiait. « Levez-« vous, Seigneur, que l'homme ne triomphe « point. » N'est-ce pas ce que nous avons vu? N'est-ce pas ce qui s'est parfaitement accompli? Que doit-il arriver encore, sinon « que les peuples « soient jugés devant vous? » Car vous le savez, mes frères, le Christ est ressuscité, il est monté au ciel, et il en viendra juger les vivants et les morts.

4. O arbre stérile, ne te ris pas si l'on t'épargne; le coup de cognée est ajourné, ne sois pas pour cela sans inquiétude, le moment viendra de t'abattre; crois bien qu'il viendra. Tout ce que tu vois aujourd'hui n'a pas toujours été. Il fut un temps où le peuple chrétien n'était point répandu dans tout l'univers. Cet événement était annoncé dans les prophéties, on ne le voyait point réalisé, tandis qu'aujourd'hui on le voit en même temps prédit et accompli. Ainsi s'est formée l'Eglise : on ne lui a pas dit: Vois, ma fille, et écoute; mais : « Ecoute et vois [1]. » Ecoute ce qui est prédit, vois ce qui est accompli. Ainsi, mes très-chers frères, avant que le Christ naquît d'une Vierge, il fut promis, et il est né; il n'avait pas fait de miracles, les miracles furent promis et il les a faits; il n'avait pas encore souffert, sa passion fut prédite, et elle s'est accomplie; il n'était pas ressuscité, sa résurrection fut prédite, et elle a eu lieu; son nom n'était pas répandu dans tout l'univers, cette gloire fut prédite et nous en sommes témoins; les idoles n'étaient ni anéanties ni brisées, cette destruction fut prédite, elle est accomplie; il n'y avait pas d'hérétiques pour attaquer l'Eglise il fut prédit qu'il y en aurait, et il y en a. Ainsi en est-il du jour du jugement, nous n'y sommes pas encore; mais comme il est prédit qu'il viendra, il viendra sans aucun doute. Est-il possible qu'après s'être montré si véridique pour de si grands événements, Dieu se montre menteur en ce qui concerne le jugement? Dieu a signé ses promesses; il est lié envers nous, non pour cause de dettes, mais pour motif de promesses, car il ne nous a rien emprunté et nous ne saurions lui dire : Rendez ce que vous avez reçu. « Qui, le pre-« mier, lui a donné et sera rétribué [2]? » Nous ne saurions donc lui dire : Rendez ce que vous

[1] I Pierre, III 20. — [2] Ps. XVII, 46. — [3] Matt. XVII, 40.

[1] Ps. XLIV, 11. — Ps. XI, 10.

avez reçu, mais bien : Accomplissez ce que vous avez promis.

5. C'est ce qui nous inspire la hardiesse de lui dire chaque jour : « Que votre règne arrive [1]; » afin que son règne arrivant nous régnions avec lui. De fait il nous l'a promis dans ces paroles : « Je leur dirai alors : Venez, les bénis de mon « Père, recevez le royaume qui vous a été préparé « dès le commencement du monde. » Mais c'est à la condition que nous ferons ce qui suit : « Car j'ai « eu faim, et vous m'avez donné à manger [2] » etc. Il a fait à nos pères cette promesse, et il a voulu qu'elle fût écrite, afin de nous la faire lire aussi. Si donc après avoir daigné nous donner ce titre, il entrait en compte avec nous disant : Prenez connaissance de mes dettes, c'est-à-dire de mes promesses, comparez ce que j'ai payé avec ce que je redois; n'est-il pas vrai que j'ai beaucoup payé et que je redois peu? et pour ce peu qui me reste, vous me soupçonnez d'être infidèle à ma parole! En face d'un langage aussi clair et aussi vrai, que répondrions-nous?

Ah! que celui donc qui est stérile, fasse pénitence et en produise de dignes fruits. Que celui qui est courbé, qui regarde à terre, qui s'attache à la félicité terrestre et y fait consister le bonheur sans croire à une autre vie où il puisse être heureux, que celui-là se redresse, et s'il ne le peut par lui-même, qu'il implore le secours divin. Est-ce par elle-même que cette femme s'est redressée? Son malheur n'eût-il pas continué, si Dieu ne lui avait tendu la main?

[1] Matt. VI, 10. — [2] Ibid. XXV, 34, 35.

SERMON CXI.

DU NOMBRE DES ÉLUS [1].

ANALYSE. — Ce petit discours, prononcé à Carthage, comme le montrent les paroles qui le suivent, constate que si les trois mesures de farine dont parle Notre-Seigneur, désignent le genre humain, ce n'est pas une preuve que tous les hommes soient sauvés. Jésus-Christ l'indique clairement dans les versets qui suivent la parabole de la farine. Ailleurs, il est vrai, il enseigne que les élus seront en grand nombre. C'est que leur nombre est réellement fort considérable, si on l'examine en lui-même, mais bien petit, si on le compare à la multitude des réprouvés. Le saint Docteur termine en excitant à la pratique de l'hospitalité comme moyen de se faire reçevoir parmi les élus.

1. Les trois mesures de farine dont vient de nous parler le Seigneur, désignent le genre humain. Rappelez-vous le déluge; il n'y survécut que trois hommes pour repeupler la terre, car Noë eut trois fils qui furent les souches de l'humanité nouvelle. Quant à cette sainte femme qui cacha son levain, elle figure la sagesse, qui fait crier partout, au sein de l'Eglise de Dieu : « Je « sais que le Seigneur est grand [1]. »

Assurément les élus sont peu nombreux. Vous vous rappelez la question qui vient de nous être rappelée dans l'Evangile. « Seigneur, y est-il dit, « est-ce que les élus sont peu nombreux? » Que répond le Seigneur? Il ne dit pas qu'au contraire les élus sont en grand nombre, non; mais après avoir entendu cette question : « Est-ce que les élus sont « peu nombreux? » il réplique : « Efforcez-vous « d'entrer par la porte étroite. » N'est-ce pas confirmer dans l'idée du petit nombre des élus? Il dit encore ailleurs : « Etroite et resserrée est la voie « qui mène à la vie, et il y en a peu pour y mar« cher; tandis que la voie qui mène à la perdition « est large et spacieuse, et il y en a beaucoup pour « la suivre [1]. » Pourquoi donc chercher notre joie dans les multitudes? Vous qui êtes en petit nombre, écoutez-moi. Beaucoup en effet prêtent l'oreille, et peu sont dociles. Je vois une aire et mes yeux y cherchent le grain. On l'aperçoit difficilement tant qu'il est sous le fléau, mais viendra le moment de le vanner. C'est ainsi que comparés aux réprouvés, les élus sont en petit nombre; tandis que considérés en eux-mêmes, ils formeront une quantité considérable lorsque le Vanneur viendra, le van à la main, nettoyer son aire, serrer le froment au grenier et brûler la paille au feu inextinguible [2]. Que la paille ne se rie pas du bon grain : cet oracle est véritable, Dieu ne trompe personne.

Soyez nombreux au sein des nombreux élus, et toutefois vous ne serez qu'en petit nombre,

[1] Luc, XIII, 21-24. — [2] Ps. CXXXIV, 5.

[1] Mat. VII, 13, 14. — [2] Luc, III, 17.

comparés à une grande multitude. De l'aire du Seigneur doit sortir une telle quantité de bons grains, qu'ils rempliront les greniers célestes. Le Christ effectivement ne saurait se contredire. S'il a dit qu'il y en a peu pour entrer par la porte étroite et beaucoup pour périr en suivant la voie large; ailleurs il a dit aussi : « Beaucoup « viendront de l'Orient et de l'Occident [1]. » C'est que ceux-ci sont aussi en petit nombre; ils sont à la fois nombreux et peu nombreux. Les nombreux et les peu nombreux seraient-ils différents les uns des autres? Non. Les mêmes sont en même temps nombreux et peu nombreux; peu nombreux comparativement aux réprouvés, et nombreux absolument dans la société des Anges. Ecoutez, mes bien-aimés, voici ce qu'on lit dans l'Apocalypse : « Je vis venir ensuite, avec des robes « blanches et des palmes, des élus de toute lan- « gue, de toute race et de toute tribu; c'était une « multitude que personne ne saurait compter [2]. » Cette multitude est la grande assemblée des saints.

Quand donc l'aire sera vannée; quand cette multitude sera séparée de la foule des impies, des chrétiens mauvais et hypocrites; quand seront jetés aux feux éternels ces hommes perdus qui pressent Jésus-Christ sans le toucher, car l'hémorrhoïsse touchait la frange du Christ tandis que la foule le pressait à l'importuner [3]; quand enfin tous les réprouvés seront éloignés, et que debout à la droite du Sauveur, la masse purifiée des élus ne craindra plus ni le mélange d'aucun homme méchant, ni la perte d'aucun homme de bien et qu'elle commencera à régner avec le Christ, quel éclat et quelle force ne prendra point sa voix et avec quelle confiance ne s'écriera-t-elle pas : « Je « sais que le Seigneur est grand! »

2. Par conséquent, mes frères, si j'ai ici de bons grains devant moi, s'ils comprennent ce que je dis et sont prédestinés à l'éternelle vie, qu'ils s'expriment par leurs œuvres plutôt que par des applaudissements.

[1] Matt. VIII, 11. — [2] Apoc. VII, 9. — [3] Luc, VIII, 44, 42.

Nous sommes forcés de vous parler comme nous n'aurions pas dû le faire; car nous aurions dû trouver de quoi louer en vous sans être obligés de chercher à vous reprendre. Je vais expliquer ma pensée sans différer plus longtemps.

Reconnaissez la vertu d'hospitalité, elle a mené jusqu'à Dieu. Recevoir un hôte, c'est recevoir un compagnon de voyage, puisque nous sommes tous voyageurs; et au sein de son pays, dans sa propre demeure, le vrai chrétien se considère comme voyageur. Notre vraie patrie n'est-elle pas le ciel? C'est là seulement que nous ne serons pas étrangers; car chacun l'est ici, même auprès de son foyer. Si quelqu'un ne l'est pas, qu'il ne quitte donc pas sa demeure; et s'il doit la quitter, n'est-ce pas une preuve qu'il est voyageur? Qu'on ne se fasse pas illusion, bon gré, mal gré, on est étranger ici bas. Car on laisse sa maison à ses enfants, comme un hôte laisse l'hôtellerie à d'autres hôtes. Pourquoi? Si tu étais réellement dans une hôtellerie, ne la quitterais-tu pas, pour faire place à d'autres? C'est ainsi que tu sors de ta maison. Ton père a dû te faire place, tu feras place aussi à tes enfants. Tu demeures pour ne pas demeurer toujours et ceux qui te succéderont seront comme toi.

Si donc nous passons tous, faisons des œuvres qui ne passent pas, afin de les trouver lorsque nous aurons passé et que nous serons parvenus au séjour heureux où rien ne passe. Le Christ s'est fait lui-même le gardien de tes mérites; pourquoi craindre de perdre ce que tu donnes?

Tournons-nous vers le Seigneur [1], etc.

Après le discours : Nous allons vous rappeler ce que sait déjà votre charité. C'est demain l'anniversaire de la consécration du vénérable Aurèle [2] : il a daigné s'adresser à mon humilité pour vous prier et vous prévenir de vouloir bien vous rendre, avec la plus grande piété, à la basilique de Fauste. — Grâces à Dieu.

[1] Ser. I. — [2] Evêque de Carthage.

SERMON CXII.

OBSTACLES A LA CONVERSION [1].

ANALYSE. — En expliquant la parabole du festin nuptial, saint Augustin montre que les prétextes allégués par les invités qui refusent de s'y rendre, se réduisent aux trois concupiscences signalées par l'Apôtre saint Jean, savoir : l'orgueil de la vie, la curiosité sensuelle et la convoitise de la chair.

1. Ces saintes lectures nous sont faites, et pour que nous y prêtions l'oreille, et pour que nous y puisions, avec l'aide du Seigneur, un sujet d'entretien. Le texte de l'Apôtre rend grâces à Dieu de la foi des gentils, et avec raison, car elle est son œuvre. Nous répétions en chantant le Psaume : « Dieu des vertus, attirez-nous, mon« trez-nous votre face et nous serons sauvés [2]. » Quant à l'Evangile il nous a invités au festin, ou plutôt il en a invité d'autres, puisque, sans nous y inviter, il nous y a menés, nous a même forcés d'y prendre part.

Voici en effet ce que nous venons d'entendre : Un homme fit un grand festin. » Quel est cet homme, sinon Celui qui est médiateur entre Dieu et les hommes, le Christ Jésus homme [3]? Il envoya ensuite chercher les invités, car l'heure était venue pour eux de se rendre au banquet. Quels sont ces invités, sinon ceux qu'avaient conviés les Prophètes envoyés par lui ? Quand les avaient-ils invités ? Depuis longtemps, car les Prophètes n'ont cessé depuis que Dieu les envoie, de convier au festin du Christ. Envoyés donc vers le peuple d'Israël et envoyés fréquemment, ils ont sans relâche pressé ce peuple de venir pour le moment du repas. Mais tout en recevant les Prophètes qui les invitaient, les Juifs refusèrent de se rendre au festin. Qu'est-ce à dire : tout en recevant les Prophètes qui les invitaient, ils refusèrent de se rendre au festin ? C'est-à-dire que tout en lisant les prophètes ils mirent le Christ à mort.

Or, en le mettant à mort, ils nous ont, sans s'en douter, préparé un festin ; et quand ce festin a été préparé, quand le Christ a été immolé, quand, après la résurrection du Christ, le banquet mystérieux que connaissent les fidèles, a été institué par lui, consacré par ses mains et par ses paroles, les Apôtres on été envoyés vers ces mêmes hommes à qui avaient d'abord été adressés les Prophètes. Venez au festin.

2. Mais en refusant ils apportèrent des excuses. Quelles excuses ? Trois. « L'un dit : J'ai acheté une « métairie, je vais la voir, excusez-moi. Un autre « dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs, je vais « les essayer ; excusez-moi, je vous prie. Un troi« sième dit : J'ai pris une femme, excusez-moi, je « ne puis venir. » Ne sont-ce pas là, croyez-vous, les prétextes qui retiennent quiconque refuse de se rendre au divin banquet ? Examinons, sondons, comprenons ces prétextes, mais pour les éviter.

L'achat de la métairie est un signe de l'esprit de domination. Ici donc le Sauveur flagelle l'orgueil, car c'est par orgueil qu'on aime à avoir, à garder, à conserver des domaines et à y entretenir des serviteurs que l'on se plaît à commander. Vice désastreux ! vice primordial ! Car en refusant d'obéir, le premier homme voulut commander. Et qu'est-ce que commander, sinon relever de sa propre autorité ? Au dessus de nous toutefois est une autorité plus haute ; soyons-lui soumis, afin de pouvoir être en sûreté. « J'ai « acheté une métairie ; excusez-moi. » C'est l'orgueil qui empêche de se rendre à l'invitation.

3. « Un autre dit : J'ai acheté cinq paires de « bœufs. » Ne suffisait-il pas de dire : J'ai acheté des bœufs ? Sans aucun doute, il y a ici quelque mystère qui par son obscurité même nous invite à l'étudier et à le pénétrer. c'est une porte close qui nous appelle à frapper. Ces cinq paires de bœufs sont les cinq sens corporels. Chacun le sait effectivement, nos sens sont au nombre de cinq, et s'il en est qui ne l'aient pas remarqué encore, il suffit pour les leur faire connaître, d'éveiller leur attention. Nos sens sont donc au nombre de cinq : la vue qui réside dans les yeux ; l'ouïe, dans les oreilles ; l'odorat, dans les narines ; le goût, dans la bouche ; le toucher, dans tout le corps. C'est la vue qui distingue ce qui est blanc et noir, ce qui est coloré d'une manière quelconque, ce qui est clair et obscur. L'ouïe discerne les sons rauques et les voix harmonieuses. A l'odorat de sentir ce qui exhale bonne ou mauvaise odeur.

[1] Luc XIV, 16-24. — [2] Ps. LXXIX, 8. — [3] I Tim. II, 5.

Le goût distingue ce qui est doux et ce qui est amer. Le toucher enfin reconnaît ce qui est dur ou tendre, âpre ou poli, chaud ou froid, pesant ou léger. Ainsi ces sens sont au nombre de cinq. J'ajoute : De cinq paires.

Ce qu'il est facile d'observer dans les trois premiers, puisque nous avons deux yeux, deux oreilles et deux narines Voilà trois paires. Dans la bouche aussi, considérée comme sens du goût, on remarque encore le nombre deux, puisqu'il faut, pour goûter, la langue et le palais. Le plaisir charnel du toucher réside aussi dans une espèce de couple, quoique d'une façon moins apparente, car il est à la fois intérieur et extérieur ; double par conséquent.

Pourquoi dire paires de bœufs ? C'est que ces sens charnels s'occupent de ce qui est terrestre, comme les bœufs de retourner la terre. Il y a en effet des hommes qui n'ont pas la foi et qui se donnent, s'appliquent tout entiers aux choses de la terre et aux plaisirs du corps, refusant de croire autre chose que ce que leur montrent les sens et prenant leurs inspirations pour seules règles de conduite. Je ne crois que ce que je vois, disent-ils. Ceci est blanc, cela est noir ; voilà qui est rond, voilà qui est carré, voilà telle et telle couleur ; je le sais, je le sens, j'en suis sûr, la nature même me l'enseigne ; je ne suis pas forcé de croire ici ce que tu ne saurais me montrer. J'entends une voix ; je sens bien que c'est une voix ; elle chante bien, elle chante mal, elle est rauque, elle est douce ; je le sais, j'en suis sûr, elle me frappe l'oreille. Cette odeur est agréable, celle-ci est désagréable ; je le sais, car je la sens. Ceci est bon, cela est amer, ceci est salé, cela est fade. Que peux-tu me dire de plus ? C'est au toucher que je constate ce qui est dur et ce qui est mou, ce qui est rude et ce qui est poli, ce qui est chaud ou froid. Que peux-tu me montrer davantage ?

4. Tels étaient les liens qui enchaînaient notre Apôtre saint Thomas lui-même, lorsqu'au sujet même du Christ Notre-Seigneur, c'est-à-dire de sa résurrection, il ne voulait s'en rapporter qu'au témoignage de ses yeux. « Si je ne mets mes doigts « à la place même des clous et dans ses plaies, « et si je ne mets ma main dans son côté, je ne « croirai point. » Le Seigneur aurait pu ressusciter sans conserver aucune trace de ses blessures ; mais il garda ses cicatrices, afin que l'Apôtre incertain pût les toucher et guérir ainsi la plaie faite à son cœur. Ce qui toutefois ne l'empêchera point de dire, pour réfuter d'avance ceux qui refuseraient son invitation en alléguant les cinq paires de bœufs : « Heureux ceux qui croient « sans voir [1]. »

Pour nous, mes frères, nous n'avons point vu là d'obstacle à répondre à l'invitation divine. Avons-nous en effet désiré voir maintenant le Seigneur dans sa chair ? Avons-nous désiré entendre sensiblement sa voix, ou flairer les parfums précieux que répandit sur lui une sainte femme et dont fut embaumée toute la maison [2] ? Nous n'étions point là, nous n'avons pas senti ces parfums, et pourtant nous croyons. Après avoir consacré les aliments mystérieux, le Sauveur les distribua de ses propres mains à ses disciples : nous n'étions pas à ce festin, et la foi néanmoins nous y fait prendre part chaque jour. N'enviez pas comme un grand bonheur, d'avoir assisté, sans avoir la foi, à ce banquet servi de ses mains divines. La foi d'ensuite ne fut-elle pas préférable à la perfidie d'alors ? Paul n'y était point et il crut ; Judas y était, et il trahit son Maître. Aujourd'hui encore, quoiqu'ils n'aient vu ni la table sur laquelle le Seigneur consacra, ni le pain qu'il présenta de ses mains adorables et quoiqu'ils n'aient pas mangé ce pain lui-même, combien, au moment du repas sacré, mangent et boivent leur jugement [3], car le repas qui se prépare maintenant est le même.

5. Quelle fut pour le Seigneur l'occasion de parler de ce festin ? C'est qu'à un festin où le Sauveur avait été invité, un des convives s'était écrié : « Heureux ceux qui mangent du pain dans « le royaume de Dieu ! » Ce pain après lequel soupirait ce convive lui paraissait loin d'être à sa portée, et il était à table devant lui. Quel est en effet le pain du royaume de Dieu, sinon Celui qui dit : « Je suis le Pain vivant, descendu du « ciel [4] ? » N'ouvre pas la bouche, mais le cœur. Voilà ce qui donne tant de valeur à ce festin. Nous croyons au Christ et nous le recevons avec foi. Nous savons, en mangeant, de quoi nourrir notre esprit. Nous prenons peu et notre âme s'engraisse. Ce qui nous fortifie n'est pas ce qui se révèle aux sens, mais ce que montre la foi. Ainsi nous n'avons pas cherché le témoignage des sens extérieurs et nous n'avons pas dit : A eux de croire, puisqu'ils ont vu de leurs yeux et touché de leurs mains le Seigneur ressuscité, si néanmoins l'histoire rapporte la vérité ; pour nous qui ne le touchons point, comment croirions-nous ? Avoir de telles idées, ce serait prétexter les cinq paires de

[1] Jean, xx, 25-29. — [2] Ibid. xii, 3. — [3] I Cor. xi, 29. — [4] Jean, vi, 41.

bœufs pour ne nous rendre pas au festin. Et pour vous convaincre, mes frères, que ce qui est signalé par les cinq sens qui figurent ici, ce n'est pas la volupté ni le plaisir charnel, mais une espèce de curiosité, remarquez qu'il n'est pas dit : « J'ai acheté cinq paires de bœufs, » je vais les mener paître, mais : « je vais les essayer. » Vouloir les essayer, ce n'est pas vouloir rester dans le doute, c'est en vouloir sortir comme voulut en sortir saint Thomas, par le témoignage des sens. Je veux voir, toucher, porter les doigts, disait-il. « Oui, reprit Jésus, mets le doigt dans mon côté, « et ne sois plus incrédule. » Pour toi j'ai été mis à mort, et pour te racheter j'ai répandu mon sang par l'ouverture que tu veux sonder ; et si tu ne me touches, tu doutes encore de ma parole ! Eh bien ! ce que tu veux de plus, le voilà, je te l'offre ; touche, mais crois ; sonde mes plaies et guéris les tiennes.

6. « J'ai pris une femme. » C'est ici l'obstacle de la volupté charnelle. Ah ! combien elle en éloigne de Dieu ! Si seulement ce n'était qu'en dehors de nos rangs ? Beaucoup s'écrient en effet : On n'est pas bien sans les joies de la chair ; et ils répètent, comme l'a observé l'Apôtre : « Mangeons et buvons car demain nous mourrons [1]. » Et qui est revenu d'entre les morts ? Qui nous a redit ce qui se passe parmi eux ? Nous n'emportons avec nous que les jouissances que nous prenons maintenant. Parler ainsi, c'est avoir pris femme, c'est étreindre la chair, c'est goûter les joies de la chair. On s'excuse alors de venir au festin, mais ne va-t-on pas mourir de la faim intérieure ?

Ecoutez saint Jean, Apôtre et Evangéliste : « N'aimez, dit-il, ni le monde, ni ce qui est dans « le monde. » O vous qui vous rendez au banquet divin, « n'aimez ni le monde, ni ce qui est dans « le monde. » Saint Jean ne dit point : Ne possédez pas, mais : « N'aimez pas. » Toi, tu possèdes, tu t'attaches, tu aimes : cet amour des choses de la terre est comme une glu pour les ailes de l'âme. La convoitise même te lie. Qui te donnera des ailes comme à la colombe ? Quand prendras-tu ton essor pour le séjour du repos véritable [2], dès qu'ici tu cherches, dans de coupables attachements, un repos trompeur ? « N'aimez point le « monde. » c'est le cri de la trompette céleste et cette trompette divine fait aussitôt retentir aux oreilles de l'univers entier : « N'aimez ni le monde « ni ce qui est dans le monde. Quiconque aime « le monde, l'amour du Père n'est pas en lui ; car « ce qui est dans le monde est convoitise de la « chair, convoitise des yeux et ambition du « siècle [1]. » Cet Apôtre commence par où finit l'Evangile ; le premier caractère indiqué par lui est le dernier que montre l'Evangile. Ainsi la convoitise de la chair : « j'ai pris une femme ; » la convoitise des yeux : « j'ai acheté cinq paires de « bœufs ; » l'ambition du siècle, « j'ai acheté une « métairie, »

7. Si nous voyons ici la partie pour le tout, et les yeux pour les autres sens, c'est qu'ils sont les principaux. Aussi la vue étant la fonction propre des yeux, le mot voir s'applique à l'action de tous les sens. Comment ? Ne disons-nous pas d'abord, en parlant des yeux eux-mêmes : Vois comme cet objet est blanc, regarde et vois comme il est blanc ? Voilà pour les yeux. Nous disons encore : Ecoute et vois combien cette voix est harmonieuse. Pouvons-nous dire réciproquement : Ecoute et vois comme cet objet est blanc ? Ce mot Vois exprime ainsi l'action de tous les sens, ce qu'on ne peut pas dire du terme propre à chaque sens. Ecoute et vois combien ce chant est harmonieux ; flaire et vois comme c'est parfumé ; goûte et vois comme c'est bon ; touche et vois comme c'est doux. Puisqu'il s'agit ici de l'action des sens, ne devrait-on pas dire plutôt : Ecoute et sens comme ce chant est harmonieux ; flaire et sens comme c'est parfumé ; goûte et sens comme c'est chaud ; palpe et sens comme c'est poli, comme c'est doux ? Nous ne parlons pourtant pas ainsi. Le Seigneur lui-même, en apparaissant, après sa résurrection, à ses disciples qu'il voyait chancelants encore dans la foi et persuadés qu'ils étaient en présence d'un esprit, leur dit : « Pourquoi doutez-vous, et pour« quoi ces pensées s'élèvent-elles dans votre « cœur ? Voyez mes mains et mes pieds. » Non content d'avoir dit : « Voyez, » il ajoute : « Tou« chez, palpez, et voyez [2]. » Regardez et voyez, palpez et voyez ; les yeux seuls voient et pourtant on voit par tous les sens.

Afin d'obtenir l'assentiment intérieur de la foi, le Sauveur se montrait aux sens extérieurs de ses disciples. Et nous, pour nous attacher à lui nous n'avons rien demandé à ces sens corporels ; notre oreille a entendu et notre cœur a cru ; et ce que nous avons entendu, nous l'avons entendu, non pas de sa bouche, mais de la bouche de ses prédicateurs, de la bouche de ces hommes qui assis au festin nous y invitaient en nous en disant les douceurs.

8. Par conséquent, loin de nous les excuses

[1] I Cor. XV, 32 — [2] Ps. LIV, 7.

[1] Jean, II, 15, 16 — [2] Luc, XXIV, 38 39.

vaines et funestes, rendons-nous à ce banquet pour y nourrir notre âme. Ne nous laissons arrêter ni par l'orgueil qui pourrait nous enfler, ni par une curiosité coupable qui pourrait s'effrayer et nous éloigner de Dieu, ni par les voluptés charnelles qui nous priveraient des délices du cœur. Venons et puisons des forces.

Mais quels furent ceux qui se rendirent alors au festin ? N'était-ce pas des mendiants, des malades, des boiteux, des aveugles? On n'y vit ni les riches, ni les bien portants, ni ceux qui croyaient marcher droit ou avoir la vue pénétrante, présumant beaucoup d'eux-mêmes et d'autant plus désespérés qu'ils étaient plus superbes. Accourez, mendiants, car l'invitation vient de Celui qui pour nous s'est fait pauvre quand il était riche, afin de nous enrichir par sa pauvreté [1]. Accourez, malades, car le médecin n'est pas nécessaire à qui se porte bien mais à qui a mal [2]. Accourez, boiteux et dites-lui : « Affermissez mes pas dans « vos sentiers [3]. » Accourez, aveugles, pour lui dire encore : « Eclairez mes yeux, de peur que « je ne m'endorme un jour dans la mort [4].

[1] II Cor. VIII, 9. — [2] Mat., IX, 12 — [3] Ps. XVI, 5. — [4] Ps. XII, 4.

Tels sont ceux qui se rendirent au moment prescrit, tandis que les premiers invités méritèrent en s'excusant, d'être rejetés. Lors donc qu'au moment voulu les autres furent accourus du milieu des places et des carrefours de la ville, « le serviteur » envoyé pour les chercher répondit : « Seigneur, il a été fait comme vous l'a- « vez ordonné, et il reste de la place. — Va dans « les chemins et le long des haies et force à entrer « ceux que tu rencontreras. » N'attends pas qu'il leur plaise d'entrer, force-les. J'ai préparé un grand festin, une salle immense, je ne souffrirai pas qu'il y ait des places vides. — C'est ainsi que les gentils sont venus du milieu des rues et des places publiques ; puissent les hérétiques venir du milieu des haies! Les haies ne sont-elles pas des limites de séparation? Arrachez-les à leurs haies, tirez-les du milieu de leurs épines. Ils y sont attachés, ils ne veulent pas être forcés à en sortir. Nous voulons, disent-ils, nous réunir librement à vous. Telle n'est point la volonté du Seigneur. « Contraignez-les d'entrer, » dit-il; la contrainte extérieure fera naître à l'intérieur la bonne volonté.

SERMON CXIII.

LES RICHESSES D'INIQUITÉ [1].

ANALYSE. — Les pauvres dont on doit se faire des amis avec les richesses d'iniquité pour être reçu par eux dans les tabernacles éternels sont les serviteurs du Christ qui ont tout abandonné pour l'amour de lui. Mais quelles sont ces richesses d'iniquité avec lesquelles on doit se faire des amis? Ce ne sont pas, comme se l'imaginent quelques-uns, les biens que l'on ravit injustement pour faire l'aumône, car pour ceux-là on est obligé de les restituer comme Zachée, ce sont les biens que l'iniquité appelle richesses, quoiqu'elles soient pleines de pauvreté, car les vraies richesses sont dans l'amour de Dieu, qui peut seul nous rendre heureux.

1. Nous vous devons les avertissements qui s'adressent à nous. Dans la lecture de l'Evangile qui vient d'être faite, on nous presse de nous faire des amis avec les richesses d'iniquité, afin que ces amis nous reçoivent un jour dans les tentes éternelles.

Mais qui aura des tentes éternelles, sinon les saints de Dieu? Et quels sont ceux qu'ils y recevront, sinon ceux qui pourvoient à leurs besoins et leur donnent avec joie ce qui leur est nécessaire? Rappelons-nous le jugement suprême; à ceux qui seront à sa droite le Seigneur dira en effet : « J'ai eu faim, et vous m'avez donné à « manger, » et le reste, que vous savez. Et comme ils lui demanderont à quel moment ils ont pu lui rendre ces services : « Chaque fois, leur ré- « pondra-t-il, que vous l'avez fait à l'un de ces « plus petits d'entre les miens, c'est à moi que « vous l'avez fait. » Ce sont ces plus petits qui reçoivent dans les tentes éternelles, et le Seigneur le fait entendre soit aux hommes de sa droite qui ont pratiqué la charité, soit aux hommes de sa gauche qui ont refusé d'en accomplir les devoirs.

Qu'ont obtenu cependant ou plutôt qu'obtiendront les hommes de la droite qui s'y sont montrés fidèles? « Venez, bénis de mon Père, possé- « dez le royaume qui vous a été préparé dès la for- « mation du monde. Car j'ai eu faim et vous

[1] Luc, XVI, 9.

« m'avez donné à manger. — Chaque fois que vous « l'avez fait pour l'un de ces plus petits d'entre « les miens, vous l'avez fait à moi-même [1]. » Ainsi donc, quels sont les plus petits du Christ? Ce sont ceux qui ont tout abandonné, qui l'ont suivi, et qui ont distribué aux pauvres tout ce qu'ils avaient, afin de servir Dieu sans aucune des entraves du siècle et de prendre leur essor sans être arrêtés par aucune des charges que porte le monde et comme s'ils avaient des ailes. Voilà ceux que le Christ appelle ses plus petits. Pourquoi ce nom? Parce qu'ils sont humbles, parce qu'ils ne sont ni fiers ni orgueilleux. Pèse néanmoins ces petits; quel poids de mérites!

2. Pourquoi dire encore qu'il faut s'en faire des amis *avec les richesses d'iniquité*? Que signifie richesses d'iniquité, *mammona iniquitatis? Mammona* est une expression qui n'est pas latine, mais hébraïque, et l'hébreu touche à la langue punique, ces deux idiomes ont beaucoup d'analogies. Le mot punique *mammon* signifie gain, et le mot hébreu *mammona* veut dire richesses, en sorte que la pensée de Notre-Seigneur Jésus-Christ est bien celle-ci : « Faites-vous des amis avec les « richesses d'iniquité. »

Il en est qui comprennent mal ce précepte; ils ravissent le bien d'autrui pour en donner quelque partie et s'imaginent obéir ainsi à Jésus-Christ. Voici leur raisonnement : Le bien pris à autrui est un bien d'iniquité; en donner surtout aux saints dans l'indigence, c'est se faire des amis avec ce bien d'iniquité. — Redressez une telle interprétation, ou plutôt effacez-la complètement de votre cœur. Gardez-vous, gardez-vous de comprendre ainsi. Faites l'aumône du juste fruit de vos travaux, donnez de ce que vous possédez légitimement. Prétendez-vous corrompre votre juge, corrompre le Christ et obtenir qu'il ne vous cite pas à son tribunal avec les pauvres que vous dépouillez? Suppose qu'il t'arrive d'abuser de la force et de la puissance pour ruiner un homme faible; suppose que cet homme comparaisse avec toi devant un juge quelconque de la terre, devant un homme revêtu de quelque puissance judicaire et qu'il veuille soutenir sa cause contre toi : si pour obtenir une sentence favorable tu donnais au juge une portion de la dépouille enlevée à ce pauvre, franchement l'estimerais-tu? Il aurait prononcé dans ton intérêt; telle est toutefois la puissance de la justice que tu le mépriserais toi-même. Garde-toi donc de te représenter Dieu sous ces traits, de placer dans le sanctuaire de ton cœur une idole semblable. Ton Dieu n'est pas ce qu'il t'est interdit d'être toi-même. Tu ne voudrais pas juger de la sorte, tu veux que la justice préside à tes arrêts; malgré ces bons sentiments ton Dieu est encore meilleur que toi, il ne te cède en rien, il est plus juste, il est la source même de la justice. Si tu as fait du bien, c'est à lui que tu le dois; si tu as répandu de bonnes idées, tu les as puisées en lui. Quoi! tu estimes le vase à cause de ce qu'il contient, et tu méprises la source où il se remplit!

Gardez-vous donc de faire des aumônes avec les exactions et l'usure. Je parle ici à des fidèles, je m'adresse à ceux qui reçoivent de nous le corps du Christ. Craignez et corrigez-vous, ne m'obligez pas à dire bientôt : C'est toi et c'est toi le coupable. Si pourtant je dénonce ainsi, vous ne devrez pas, je crois, vous irriter contre moi, mais contre vous, pour vous corriger. C'est ainsi qu'on doit entendre ce passage d'un psaume : « Fâchez-vous, et gardez-vous de pécher [1]. » Je consens que vous vous fâchiez, mais pour éviter le péché. Contre qui en effet vous fâcher pour éviter le péché, sinon contre vous? Et quel est le vrai pénitent, sinon l'homme irrité contre soi? Pour obtenir son pardon, il se châtie lui-même et il peut dire à Dieu : « Détournez vos yeux de « mes péchés, car je reconnais mon crime [2]. » Si tu le connais, lui l'oublie. — Vous donc qui agissiez de la sorte, ne continuez pas, cette pratique est coupable.

3. Si pourtant l'iniquité est commise, si vous avez acquis des richesses par ces moyens injustes, si vous en avez rempli vos bourses et vos trésors, votre fortune vient d'une source mauvaise; n'ajoutez pas le mal au mal et faites-vous des amis avec les richesses d'iniquité. La fortune de Zachée était-elle pure? Lisez et voyez. C'était un chef de publicains, et les publicains percevaient les impôts publics. C'est là qu'il s'était enrichi. En pressurant et en dépouillant un grand nombre de malheureux, il avait acquis beaucoup de biens. Le Christ entra dans sa maison, et le salut avec lui, car le Sauveur, dit expressément : « Aujourd'hui cette maison a reçu « le salut. » Voyez en quoi consiste ce salut. D'abord, cet homme désirait voir le Christ, et comme il était de petite taille et que la foule l'empêchait, il monta sur un sycomore et vit passer Jésus. Jésus le regarda : « Zachée, lui dit-il, descends;

[1] Matt. xxv, 35-40

[1] Ps. IV, 5. — [2] Ps. L, 11, 5.

« il faut qu'aujourd'hui je loge dans ta maison. » Je te vois comme suspendu, mais je ne te tiens pas en suspens; je ne t'ajourne pas; tu voulais me voir passer, et aujourd'hui même tu me trouveras en repos chez toi. Le Seigneur entra donc, et tout transporté de joie : « Je donne aux pauvres « moitié de mes biens, » dit Zachée. Voyez comme il s'empresse de se faire des amis avec les richesses d'iniquité! Dans la crainte d'avoir encore autre chose à se reprocher : « Si j'ai fait tort à quel- « qu'un, je lui rends quatre fois autant [1]. » C'était se condamner, pour n'être pas damné.

Vous aussi qui avez du bien mal acquis, faites-en de bonnes œuvres; et vous qui n'en avez point, gardez-vous d'en avoir jamais. Mais toi qui fais du bien avec le bien mal acquis, veille à être bon toi-même; dès que tu te mets à changer le mal en bien, ne reste pas mauvais. Tes deniers s'épurent, et tu demeures souillé!

4. On peut encore donner un autre sens aux paroles du Sauveur; je ne le tairai point. Les richesses d'iniquité sont toutes les richesses de ce monde, quel qu'en soit d'ailleurs le principe. D'où qu'elles proviennent effectivement, ce sont des richesses d'iniquité. Qu'est-ce à dire des richesses d'iniquité? C'est de l'argent décoré par l'iniquité du nom de richesses. Ah! si tu cherches les richesses véritables, cherche-les ailleurs. Job les possédait en abondance, lorsque dépouillé de tout il s'attachait de tout son cœur à Dieu, lorsqu'après avoir tout perdu il comblait Dieu de bénédictions plus précieuses que les plus riches pierreries [2]. Où les aurait-il puisées, s'il n'avait eu encore un trésor? C'étaient là les vraies richesses et il n'y a que l'iniquité pour donner ce nom à celles de la terre. Tu as de celles-ci, je ne t'en blâme pas; tu as hérité, ton père était riche et il t'a laissé sa fortune. Tu as fait de légitimes acquisitions, ta maison est remplie du fruit légitime de tes travaux; je ne t'en fais pas un crime. Garde-toi néanmoins d'appeler cela richesses. En les appelant ainsi tu t'y affectionneras, et en t'y affectionnant, tu te perdras avec elles. Perds donc pour ne pas te perdre; donne pour acquérir; sème pour moissonner. Ne leur donne pas le nom de richesses; car elles ne sont pas des richesses véritables; mais, remplies de pauvreté, toujours elles sont sujettes à mille accidents. Quelles richesses en effet que celles qui te font craindre les larrons et trembler que ton serviteur même ne te mette à mort pour les enlever et s'enfuir? Ah! si elles étaient réellement des richesses, elles te donneraient la tranquillité.

5. Les vraies richesses sont donc celles que nous ne saurions perdre, une fois que nous les avons acquises. Tu n'auras pas à redouter pour elles le voleur, car elles seront à l'abri de tout coup de main. Ecoute ton Seigneur : « Amassez- « vous des trésors dans le ciel, car le voleur ne « saurait en approcher [1]. » Ainsi tes richesses ne deviendront richesses que si tu les places ailleurs; elles ne sont pas des richesses tant qu'elles restent sur la terre. Le monde, il est vrai, l'iniquité les nomme richesses, et c'est pour cela même que Dieu les appelle richesses d'iniquité, *mammona iniquitatis*. Ecoute le psaume : « Dé- « livrez-moi, Seigneur, de la main des fils de « l'étranger : leur bouche parle le mensonge; « leur droite est la droite de l'iniquité; leurs en- « fants sont comme de jeunes arbres bien affermis « sur leurs racines; leurs filles sont préparées et « ornées comme des temples; leurs celliers sont « remplis et regorgent les uns dans les autres; « leurs bœufs sont gras, et leurs brebis fécondes « se multiplient en courant; il n'y a dans leurs « murailles ni brèche ni ouverture, ni de cla- « meurs sur leurs places publiques. » Quelle félicité décrite dans ce psaume! Tu la vois en quelque sorte; mais remarque bien le caractère des enfants d'iniquité dont il est ici question. « Leur « bouche parle la vanité et leur droite est la droite « de l'iniquité. » Voilà ceux dont parle l'auteur sacré et il ne montre en eux qu'une félicité terrestre. Qu'ajoute-t-il enfin? « Ils ont proclamé « heureux le peuple qui possède ces choses. » Quels sont ceux qui l'ont proclamé heureux? Les fils de l'étranger, ceux qui ne sont pas de la race d'Abraham : ce sont eux qui « ont proclamé heu- « reux le peuple qui possède ces choses. » Que sont-ils? « Leur bouche parle la vanité. » Il est donc vain de proclamer heureux ceux qui possèdent ces choses. Aussi ce bonheur n'est célébré que par ceux dont la bouche est une bouche de vanité; ce sont eux qui donnent le nom de richesses à ce qui n'est que richesses de vanité.

7. Et toi, ajouterez-vous, qu'en penses-tu? Ce sont, dis-tu, les fils de l'étranger, ceux dont la bouche profère le mensonge qui proclament heureux le peuple possesseur de ces biens, mais toi, qu'en penses-tu? Si ces richesses sont fausses, fais-moi connaître les véritables; tu méprises ces sortes de bien, montre-moi les biens dignes d'es-

[1] Luc XIX, 2-9. — [2] Job. I, 21.

[1] Matt. VI, 20.

time. Tu veux que je dédaigne les premiers; indique moi quels sont les seconds que je dois préférer. — Notre psaume le dira lui-même; car après ces mots : « Ils ont proclamé heureux le « peuple possesseur de ces choses, » il semble supposer que nous lui disons : Tu nous dépouilles de ces biens, mais que nous donnes-tu en place ? Oui, oui, nous les méprisons, mais de quoi vivrons-nous ? qui nous rendra heureux ? Ceux qui viennent de parler trouvent en eux-mêmes à quoi s'en tenir et ils publient que le bonheur est dans les richesses; mais-toi que dis-tu ?

A cette question supposée le psaume répond : Je dis, moi : « Heureux le peuple dont le Seigneur « est le Dieu [1]. » Ainsi les vraies richesses consistent à se faire des amis avec les richesses d'iniquité; et le bonheur à avoir le Seigneur pour son Dieu.

Il nous arrive parfois en longeant la route, de voir de magnifiques et riches domaines : nous demandons, à qui cette propriété ? A un tel, nous répond-on. Si nous ajoutons : Il est bienheureux, c'est un langage menteur, comme aussi quand nous disons : Heureux le propriétaire de cette maison, de ce domaine, de ce troupeau, de ce serviteur, de cette famille. Loin de toi ce langage faux, si tu veux connaître la vérité, car « heu« reux est celui dont le Seigneur est le Dieu. » Non l'homme heureux n'est pas celui à qui appartient cette terre, mais celui dont le Seigneur est le Dieu. Pour montrer clairement que le bonheur consiste dans ces choses terrestres, tu prétends que ton domaine te rend heureux; pourquoi ? Parcequ'il te fait vivre. Lors en effet que tu le vantes, tu as soin de répéter : C'est lui qui me nourrit, c'est lui qui me fait vivre. Mais considère donc quel est celui qui te fait vivre. N'est-ce pas Celui à qui tu dis : « En vous est la source de la « vie [1]. »

« Heureux le peuple dont le Seigneur est le « Dieu. » O Seigneur mon Dieu, ô Seigneur mon Dieu, pour nous attirer à vous, rendez-nous heureux par vous. Nous ne voulons chercher le bonheur ni dans l'or, ni dans l'argent, ni dans les domaines, ni dans aucun des biens terrestres, biens si vains et qui échappent si promptement à cette fragile vie; nous ne voulons pas permettre à notre bouche un langage menteur. Rendez-nous heureux par vous-même, car nous pouvons ne pas vous perdre, et en vous possédant nous ne vous perdrons ni ne nous perdrons nous-mêmes. Faites-nous jouir de vous, car « heureux « est le peuple dont le Seigneur est le Dieu. »

Se fâcherait-il si nous l'appelions notre domaine ? Mais nous lisons : « Le Seigneur est ma « part d'héritage [2]. » Chose merveilleuse, mes frères, nous sommes en même temps l'héritage de Dieu et il est notre héritage ; car si nous lui rendons un culte, il nous cultive à son tour. Il n'y a pas d'outrage à dire qu'il nous cultive : si nous lui rendons un culte comme à notre Dieu, il nous cultive comme son champ. Pour vous en convaincre, écoutez celui qui nous est venu de sa part : « Je suis la vigne, dit-il, vous en êtes les « branches, et mon Père est le vigneron [3]. » Il nous cultive donc, et il ouvre son grenier si nous produisons du fruit; mais si nonobstant des soins comme ceux qu'il nous donne, nous voulons demeurer stériles, si au lieu de froment nous présentons des épines, je me refuse à dire ce qui nous attend; terminons sur une pensée consolante.

Tournons-nous etc.

[1] Ps. CXLIII, 11-15.

[1] Ps. XXXV, 10. — [2] Ps. XV, 5. — [3] Jean, XV. 1, 5.

SERMON CXIV.

Prononcé sur le tombeau de Saint Cyprien, en présence du comte Boniface

DU PARDON DES INJURES [1].

ANALYSE. — Jésus-Christ nous oblige à pardonner toutes les offenses. Pourquoi ne pas le faire? C'est le moyen d'obtenir l'éternelle vie; c'est l'exemple que nous donnent le Sauveur et ses Apôtres. C'est le moyen d'obtenir le pardon de nos propres péchés et de ne pas mentir dans la prière.

1. Le saint Évangile qu'on vient de nous lire parle du pardon des injures, et c'est de ce sujet que nous devons vous entretenir, puisque nous sommes chargés de vous annoncer non pas notre parole, mais la parole de Dieu Notre-Seigneur, que nul ne sert sans gloire et que nul ne dédaigne sans châtiment. Ainsi donc ce Seigneur notre Dieu, qui nous a créés pendant qu'il demeurait dans le sein de son Père, et qui nous a régénérés depuis qu'il est devenu l'un de nous, ce Seigneur notre Dieu, Jésus-Christ nous dit ce que nous venons d'entendre à la lecture de l'Évangile : « Si ton frère a péché contre toi, reprends-le et s'il « se repent, pardonne-lui; et s'il a péché contre « toi sept fois dans le jour, et que sept fois dans « le jour il revienne à toi en disant : Je me repens, « pardonne-lui. » Dans la pensée du Sauveur, *sept fois dans le jour* ne signifie rien autre chose que chaque fois, autrement tu pourrais refuser le pardon si ton frère venait à t'offenser huit fois. Il faut donc donner à sept fois le sens de toujours, de toutes les fois que ton frère péchera et se repentira. Ces expressions : « Je vous louerai sept fois « le jour [2], » n'ont-elles pas la même signification que les expressions suivantes d'un autre Psaume : « Sa louange est toujours sur mes lèvres [3]? » Et si sept fois est mis pour toujours, c'est sûrement parce que la révolution du temps s'accomplit dans une succession constante de sept jours.

2. Toi donc, qui que tu sois, qui as le Christ devant les yeux et aspires à obtenir l'objet de ses promesses, garde-toi de toute négligence pour l'observation de ses préceptes. Et qu'a-t-il promis? La vie éternelle. Et qu'a-t-il commandé? De pardonner à notre frère. C'est comme s'il eût dit : O homme, pardonne à un homme, et Dieu se donnera à toi.

Mais ne parlons pas, ou plutôt cessons de parler de ces sublimes et divines promesses par lesquelles notre Créateur s'engage à nous rendre égaux aux Anges, à nous faire vivre sans fin avec lui, en lui et par lui; ne parlons plus, dis-je, de ces promesses et réponds-moi : Ne veux-tu donc pas recevoir de ton Dieu ce qu'il te commande d'accorder à ton frère? Je répète : Ne veux-tu pas recevoir de ton Seigneur ce qu'il t'oblige d'octroyer à ton frère? Si tu ne veux pas le recevoir, ne l'accorde pas. Quelle est cette grâce? N'est-ce pas d'accorder le pardon à qui te le demande si tu veux l'obtenir en le demandant? Si tu n'as pas besoin de pardon, j'ose bien te le dire : Ne pardonne pas. Et pourtant je ne dois pas tenir ce langage, car tu dois pardonner, lors même que tu n'aurais pas besoin de pardon.

3. Tu vas m'objecter : Mais je ne suis pas Dieu, je ne suis qu'un pauvre pécheur. — Dieu soit béni de ce que tu l'avoues. Donc aussi pardonne afin que ces péchés te soient pardonnés.

Un autre motif, c'est que le Seigneur notre Dieu nous presse de l'imiter. Or l'Apôtre saint Pierre dit de lui : « Le Christ même a souffert « pour nous, vous donnant l'exemple afin de vous « exciter à marcher sur ses traces; lui qui n'a « pas commis de péché et dans la bouche de qui « ne s'est point rencontrée la fraude [1]. » Ainsi il était sans péché, et il est mort pour nos péchés, et pour nous en obtenir le pardon il a répandu son sang. Pour nous décharger de nos dettes, il s'est chargé de dettes qui n'étaient pas les siennes. Il ne devait pas mourir et nous ne devions pas vivre. Pourquoi ne devions-nous pas vivre? Parce que nous étions pécheurs. La mort donc ne lui était pas due, comme la vie ne nous l'était pas. Et pour nous donner ce que nous ne méritions pas, il a accepté ce qui ne lui était pas dû. N'oublions pas toutefois qu'il s'agit du pardon des injures et ne croyez pas qu'il soit au dessus de vos forces d'imiter le Christ en ce point. L'Apôtre ne dit-il pas : « Vous pardonnant réciproquement « comme Dieu vous a pardonné dans la personne

[1] Luc. XVII, 3, 4. — [2] Ps. CXVIII, 164. — [3] Ps. XXXIII, 2.

[1] I Pierre, II, 21, 22.

« du Christ [1]; — Soyez donc les imitateurs de « Dieu [2]? » C'est de l'Apôtre et non pas de moi ces paroles. « Soyez donc les imitateurs de Dieu. » N'y a-t-il pas orgueil à prétendre imiter Dieu? Écoute l'Apôtre : « Soyez les imitateurs de Dieu, « comme ses enfants bien-aimés. » Tu portes ce nom d'enfant : si tu refuses d'imiter ton père, pourquoi cherches-tu à être son héritier?

4. Je tiendrais ce langage, lors même que tu n'aurais à désirer le pardon d'aucun péché. Mais quel que soit son titre, n'es-tu pas un homme? Juste, tu es homme; laïque, tu es homme; moine, tu es homme; clerc, tu es homme; évêque, tu es homme; Apôtre même, tu es homme. Or écoute un Apôtre : « Si nous prétendons être sans péché, « nous nous séduisons nous-mêmes. » Celui, celui qui parle ainsi, c'est Jean, Apôtre et Évangéliste, Jean, que le Christ notre Seigneur aimait spécialement et qui reposait sur sa poitrine; c'est lui qui dit : « Si nous prétendons. » Il ne dit pas : Si vous prétendez être sans péché, mais : « Si « nous nous prétendons sans péché, nous nous « séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point « en nous. » Il se met au nombre des pécheurs pour obtenir avec eux le pardon. « Si nous pré- « tendons. » Remarquez bien quel est celui qui parle. « Si nous prétendons être sans péché, nous « nous séduisons nous-mêmes et la vérité n'est « point en nous. Mais si nous confessons nos pé- « chés, il est fidèle et juste pour nous les remettre « et nous purifier de toute iniquité [3]. » Comment nous en purifie-t-il? En nous les pardonnant; car s'il trouve en nous à punir, il y trouve aussi à pardonner. Par conséquent, mes frères, si nous avons des fautes, pardonnons à qui nous en prie; ne gardons dans notre cœur d'inimitiés contre personne, ces inimitiés ne feraient que le corrompre de plus en plus.

5. Je veux aussi que tu pardonnes, par le motif que je te vois demander pardon. On te le demande, accorde-le; on te le demande et tu le demanderas : on te le demande, accorde-le, car tu le solliciteras pour toi-même. Viendra bientôt le temps de la prière et je me fais contre toi une arme des paroles que tu prononceras alors : « Notre « Père qui êtes aux cieux; » car tu ne serais pas de ses enfants, si tu ne disais : « Notre Père. » Ainsi tu diras : « Notre Père qui êtes aux cieux. » Poursuis : « Que votre nom soit sanctifié. » Plus loin encore : « Que votre règne arrive. » Encore plus loin : « Que votre volonté soit faite sur la « terre comme au ciel. » A cela qu'ajoutes-tu? « Donnez-nous aujourd'hui notre pain quoti- « dien. » Où est ta fortune? Te voilà mendiant. Viens néanmoins aux paroles qui renferment notre question, et après ces mots : « Donnez-nous « aujourd'hui notre pain quotidien, » prononce les suivants : « Pardonnez-nous nos offenses. » C'est ici que j'en voulais venir : « Pardonnez-nous « nos offenses. » Mais de quel droit solliciter ce pardon? sur quelle convention, sur quel contrat, sur quelle signature s'appuyer? « Comme nous « pardonnons nous-mêmes à ceux qui nous ont « offensés [1]. »

C'est donc peu de ne pardonner pas, tu mens, et tu mens à Dieu. Tu as rappelé une condition, établi la règle; elle est dans ces mots : Pardonnez comme je pardonne. Aussi ne pardonne-t-il point si tu ne pardonnes. Pardonnez comme je pardonne. Tu veux, quand tu le demandes, qu'on t'accorde le pardon; octroie-le donc quand on le sollicite près de toi. Cette requête est dictée par le Jurisconsulte du ciel, il ne te trompe pas; conforme ta requête à ce qu'a dit sa voix céleste; dis : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous « pardonnons-nous mêmes, » et exécute ce que tu dis. Mentir en priant, c'est se priver de la faveur sollicitée; mentir en priant, c'est à la fois perdre son procès et provoquer un châtiment. Qui peut mentir à l'Empereur sans être convaincu quand l'Empereur paraît? Mais si tu mens en priant, c'est dans la prière même que ton mensonge est découvert, et Dieu pour te convaincre n'appelle aucun témoin. S'il est ton avocat en dictant ta requête, il devient, si tu mens, témoin à ta charge, et si tu ne te corriges, il sera ton juge. Ainsi dis et fais ce que tu dis. Car en ne prononçant pas cette requête, ta prière est contraire au droit, et en la prononçant sans y conformer ta conduite, tu seras convaincu de mensonge. On ne saurait donc passer sur ce verset qu'en accomplissant ce qu'il exprime. Pourrons-nous l'effacer de notre prière? Voulez-vous conserver seulement : « Pardonnez-nous nos offenses, » et supprimer : « Comme nous pardonnons nous- « mêmes à ceux qui nous ont offensés? » N'efface rien, si tu ne veux être d'abord effacé toi-même.

Ainsi donc ta prière renferme ces deux mots : « Donnez, » et « Pardonnez. » C'est pour acquérir ce que tu n'as pas encore, et pour être déchargé des fautes que tu as commises. Veux-tu

[1] Colos. III, 13. — [2] Ephés. V, 1. — [3] I Jean, I, 8, 9.

[1] Matt. VI, 9-12.

obtenir? Donne. Veux-tu qu'on te pardonne? Pardonne. C'est un abrégé complet. Ecoute encore le Christ; ailleurs il dit lui-même : « Pardonnez, et on vous pardonnera; donnez, et on « vous donnera [1]. » — « Pardonnez, et on vous « pardonnera. » Que pardonnerez-vous? Les offenses que d'autres ont commises contre vous. Et que vous pardonnera-t-on? Celles que vous-mêmes avez commises. « Pardonnez » donc. « Donnez, et « on vous donnera ce que vous désirez, » la vie éternelle. Soutenez la vie temporelle du pauvre, entretenez la vie actuelle de l'indigent, et comme produit de ce peu de semence terrestre, vous aurez pour moisson la vie éternelle. Ainsi soit-il.

[1] Luc, VI, 37, 38.

SERMON CXV.

L'HUMILITÉ DANS LA PRIÈRE [1].

ANALYSE. — Notre-Seigneur nous engage, de la manière la plus pressante, à prier toujours. Mais pour prier il faut la foi. Cependant la prière a besoin d'obtenir l'affermissement de la foi même. Que nous sommes pauvres par conséquent! Aussi nous faut-il prier non avec l'orgueil du pharisien, mais avec l'humilité profonde du publicain. Que penser alors de ces hérétiques qui en s'attribuant le mérite de leurs bonnes œuvres, l'emportent par leur orgueil sur les pharisiens mêmes? Il n'est pas jusqu'aux petits enfants qui n'aient besoin de la grâce de Dieu.

1. Cette lecture du Saint Évangile nous porte à la prière et à la vraie foi, sans nous permettre de nous appuyer sur nous-mêmes, mais sur le Seigneur. Se pouvait-il une exhortation plus pressante à la prière, que cette comparaison du juge d'iniquité? Il n'avait ni crainte de Dieu, ni égards pour personne : vaincu par l'ennui et non pas déterminé par l'humanité, il finit néanmoins par écouter la pauvre veuve qui recourait à lui. Si donc il l'exauça, quoiqu'il trouvât ses réclamations si importunes, comment ne nous exaucerait pas Celui qui nous presse de le prier?

Mais en nous excitant, par cette parabole tirée des contraires, « à prier toujours et à ne cesser « jamais, » le Seigneur ajoute : « Néanmoins, « quand le Fils de l'homme viendra, penses-tu « qu'il trouvera de la foi sur la terre? » Sans la foi, point de prière. Comment demander ce qu'on ne croit pas? Aussi le bienheureux Apôtre ne manque pas de dire, en exhortant à la prière : « Quiconque invoquera le nom du Seigneur sera « sauvé. » Puis, pour montrer que la foi est la source de la prière et que le ruisseau ne peut couler si la source est à sec, il ajoute : « Mais « comment l'invoqueront-ils, s'ils ne croient pas « en lui [2]? »

Ainsi donc, pour prier il faut croire, et pour obtenir la conservation de la foi qui fait la prière, il nous faut prier. La foi répand la prière et la prière en se répandant obtient l'affermissement de la foi. Je le répète : La foi répand la prière, et la prière en se répandant obtient l'affermissement de la foi même. C'est en effet pour ne laisser pas notre foi s'affaiblir au milieu des tentations que le Seigneur dit ensuite : « Veillez et priez, « pour n'entrer pas en tentation. Veillez, dis-je, « et priez, pour n'entrer pas en tentation. » Qu'est-ce qu'entrer en tentation, sinon quitter la foi? car la tentation gagne ce que la foi perd, et la foi gagne à son tour ce que perd la tentation. Effectivement, pour mieux convaincre votre charité qu'en disant : « Veillez et priez pour n'en« trer pas en tentation, » le Seigneur donnait un moyen d'empêcher l'affaiblissement et la perte de la foi, il ajoute, au même endroit dans l'Évangile : « Cette nuit même Satan a demandé à vous « cribler comme le froment; mais j'ai prié pour « toi, Pierre, afin que ta foi ne défaille point [1]. » Quand Celui qui soutient supplie, celui qui est en danger ne supplierait pas?

Observons toutefois que ces mots : « Quand le « Fils de l'homme viendra, penses-tu qu'il trou« vera de la foi sur la terre? » s'appliquent à la foi parfaite, car elle est bien rare dans la monde. Vous le voyez, l'Église de Dieu se remplit. Or qui pourrait y entrer s'il n'avait point de foi, et si la foi était parfaite, qui ne transporterait des montagnes? Considérez les Apôtres eux-mêmes : ils n'auraient pas tout abandonné, ils n'auraient pas foulé aux pieds les espérances du siècle pour

[1] Luc, XVIII, 1-17. — [2] Rom. X, 13, 14.

[1] Luc, XXII, 46, 31, 32.

suivre le Seigneur, s'ils n'avaient une grande foi; et pourtant si cette foi était parfaite, ils ne diraient pas au Seigneur : « Accroissez en nous la foi [1]. » Considérez ce double aveu, cette foi qui existe réellement, mais sans être parfaite, dans la bouche de ce père qui vient de présenter son fils au Seigneur pour qu'il le délivre du démon : interrogé s'il a la foi : « Je crois, Seigneur, répond-« il; aidez mon incrédulité [2]. » — « Je crois, je « crois, Seigneur, » il a donc la foi. Mais « aidez « mon incrédulité : » sa foi n'est donc pas encore parfaite.

2. Cette foi n'étant pas pour les orgueilleux, mais pour les humbles, le Seigneur « dit cette « parabole pour quelques-uns qui se confiaient « en eux-mêmes comme étant justes et mépri-« saient les autres : Deux hommes montèrent au « temple pour y prier, un pharisien et un publi-« cain. Le pharisien disait : Je vous rends grâces, « ô Dieu, de ce que je ne suis pas comme le reste « des hommes. » Il devrait dire au moins, comme beaucoup d'hommes. Que signifie « comme le « reste des hommes, » sinon comme tous les autres hommes, excepté lui? Je suis donc juste, dit-il, les autres sont des pécheurs. « Je ne suis « pas comme le reste des hommes, qui sont in-« justes, voleurs, adultères [1]. » Voici près de toi un publicain qui te donnera lieu de t'enfler davantage encore. « Comme ce publicain, » dit-il. Il fait partie du grand nombre, moi je suis seul de mon espèce. Je ne lui ressemble pas, grâces à mes œuvres de justice, qui me préservent de toute iniquité. « Je jeûne deux fois la semaine, « je donne la dîme de tout ce que je possède. » Que demande-t-il donc à Dieu? Qu'on examine ses paroles, et on ne le trouvera pas. Il est monté pour prier; mais au lieu de prier Dieu, il se loue. Il ne lui suffit pas même de ne pas prier et de se louer, il insulte celui qui prie.

« Le publicain se tenait éloigné, » mais il était près de Dieu; les remords de sa conscience l'écartaient de Dieu, mais sa piété l'attachait à lui. « Le publicain se tenait éloigné; » mais Dieu le regardait de près; car le Seigneur est grand et il abaisse ses regards sur les humbles, tandis qu'il ne voit que de loin les orgueilleux, tel que ce pharisien; il voit de loin ces orgueilleux [3], mais il ne les oublie pas. Considère encore l'humilité du publicain. Peu content de se tenir éloigné, « il « ne levait pas même ses yeux au ciel. » Pour être regardé, il ne regardait pas; il n'osait regarder en haut; sa conscience le chargeait, mais l'espérance le soulevait. Vois encore : « Il se frappait « la poitrine, » il se punissait lui-même; aussi le Seigneur pardonnait-il à son aveu. « Il se frap-« pait la poitrine en disant : Seigneur, ayez pitié « de moi, qui suis un pécheur. » Voilà un homme qui prie. Qu'y a-t-il d'étonnant que Dieu lui pardonne, puisqu'il se reconnaît si bien? Après avoir prêté l'oreille à la plaidoirie du Pharisien et du Publicain, écoute la sentence. Après avoir vu l'orgueil dans l'accusateur, l'humilité dans l'accusé, écoute le Juge. « En vérité je vous le décla-« re. » C'est la Vérité, c'est Dieu, c'est le Juge qui parle. « En vérité je vous le dis, ce publicain sortit « du temple justifié, plutôt que le pharisien. » Pourquoi, Seigneur? Je vois le Publicain, plutôt que le Pharisien, sortir du temple justifié. Pourquoi? — Pourquoi? Le voici : « Quiconque en « effet s'exalte sera humilié, et quiconque s'hu-« milie sera exalté. » Tu viens d'entendre la sentence, prends donc garde de te jeter dans une mauvaise affaire; autrement : Tu viens d'entendre la sentence, prends-garde à l'orgueil.

3. Qu'ils ouvrent les yeux maintenant, qu'ils prêtent l'oreille ces moqueurs impies, ces hommes qui présument de leurs propres forces et qui disent : Dieu m'a fait homme, mais je me suis fait juste. N'est-ce pas être pire et plus détestable que le Pharisien? Le Pharisien dans son orgueil se disait juste, néanmoins il rendait grâces à Dieu de sa justice. Il se disait juste, mais il rendait grâces à Dieu. « Je vous rends grâces, ô Dieu, « de ce que je ne suis pas comme le reste des « hommes. » — « Je vous rends grâces, ô Dieu : » il remercie Dieu de n'être pas comme les autres hommes, et toutefois il est blâmé de son orgueil et de son enflure : sa faute n'est pas d'avoir rendu grâces à Dieu, mais de s'être regardé comme n'ayant plus besoin de rien. « Je vous rends grâces « de ce que je suis pas comme les autres hommes, « qui sont injustes. » Tu es donc juste, toi, et c'est pourquoi tu ne demandes rien : tu es donc parfait, et la vie humaine n'est plus une épreuve sur la terre [1]; tu es donc parfait, tu es riche et tu n'as plus besoin de dire : « Pardonnez-nous nos « offenses [2]. » Or, si l'on est coupable pour rendre grâces avec orgueil, que ne mérite-t-on pas en attaquant la grâce avec impiété?

4. Après cette plaidoirie et cet arrêt, il se présente ou plutôt on apporte de petits enfants et on les présente au Sauveur pour qu'il daigne les

[1] Luc. XVII, 5. — [2] Marc. IX, 23. — [3] Ps. CXXXVII, 6.

[1] Job, VII, 1. — [2] Matt. VI, 12.

toucher. S'il doit les toucher, n'en est-il pas le Médecin? Et si ces enfants n'ont aucun mal, pourquoi le prie-t-on de les toucher? A qui les présente-t-on? Au Sauveur. S'il est leur Sauveur, c'est qu'il doit les sauver. N'est-ce pas lui qui est venu chercher et sauver ce qui était perdu [1]? Comment s'étaient-ils perdus? En ce qui les regarde personnellement, je les vois innocents : où trouver qu'ils sont coupables? Voici la voix de l'Apôtre : « Par un seul homme le péché est en« tré dans l'univers. Par un seul homme, dit-il, « le péché est entré dans l'univers, et par le pé« ché, la mort; ainsi la mort a passé dans tous « les hommes par celui en qui tous ont pé« ché [2]. »

Venez donc, petits enfants, venez; qu'on écoute le Seigneur : « Laissez, dit-il, venir à moi les « petits enfants [3]. » Venez, petits; malades, à votre Médecin; perdus, à votre Rédempteur; venez, que nul ne vous empêche. Ils n'ont produit encore aucun fruit sur le rameau, mais ils sont morts dans la racine. Que le Seigneur bénisse les petits et les grands; que le Médecin touche aussi et les uns et les autres. Nous recommandons aux aînés la cause des petits. Parlez pour eux puisqu'ils se taisent, priez pour eux puisqu'ils pleurent. Pour n'être pas en vain leurs aînés, soyez leurs tuteurs; protégez-les puisqu'ils ne sauraient s'occuper de leurs intérêts. Ils ont été perdus avec nous, qu'avec nous ils se sauvent; nous avions péri ensemble, sauvons-nous ensemble dans le Christ. Les mérites sont inégaux, mais la grâce est commune. Il n'y a de mal en eux que ce qu'ils en ont puisé à la source; il n'y a de mal en eux que ce qu'ils en ont puisé à leur naissance. Ah! qu'ils ne soient point éloignés du salut par ceux qui ont ajouté tant de péchés au péché d'origine. Celui qui a plus d'âge, a aussi plus d'iniquités. Mais la grâce de Dieu efface en même temps ce qui vient de l'origine et ce qui vient de la volonté. Elle a surabondé là où avait abondé le péché [1].

[1] Luc, XIX, 10. — [2] Rom. V, 12. — [3] Luc, XVIII, 16.

[1] Rom. V, 20.

SERMON CXVI.

L'ÉCONOMIE DE LA FOI [1].

ANALYSE. — En apparaissant à ses Apôtres après sa résurrection, Jésus s'attache 1° à leur prouver que ce n'est pas un pur esprit qui se montre à eux, mais que c'est bien lui-même dans la réalité de son corps. Combien donc sont coupables les Manichéens qui ne croient pas à la réalité de la chair du Christ, malgré toutes les assurances contraires qu'il a données au monde! — 2° Après avoir montré à ses disciples qu'il était réellement et corporellement ressuscité, le Sauveur leur prédit la diffusion de l'Évangile et de l'Église par tout l'univers. Ils voyaient Jésus-Christ, mais ils ne voyaient pas encore l'Église universelle, ils croyaient celle-ci sur le témoignage du Sauveur, c'est ainsi que sur le témoignage de l'Église que nous voyons, nous croyons au Sauveur que nous ne voyons pas. Les Apôtres toutefois virent bientôt l'accomplissement des divines promesses, la persécution même servit à propager l'Évangile, et l'un des plus ardents persécuteurs devint l'un des plus généreux confesseurs.

1. Le Seigneur, comme vous venez de l'entendre, apparut à ses disciples après sa résurrection et les salua en leur disant : « Paix à « vous. » C'est la paix et la salutation du Salut même. Salutation vient de salut : mais est-il rien de meilleur que le Salut même saluant l'homme? Car le Christ est notre salut; il est notre salut puisqu'afin de nous sauver il a été blessé et cloué sur le bois, déposé ensuite et mis dans un sépulcre.

En sortant du sépulcre il avait guéri ses plaies et conservé ses cicatrices. Il jugea en effet devoir conserver celles-ci en faveur de ses disciples, pour guérir les plaies faites à leurs cœurs. Faites par quoi? Par l'infidélité. Aussi apparut-il à leurs regards en leur montrant la réalité de sa chair. Mais ils crurent voir un esprit, ce qui ne prouvait pas faiblement combien leur cœur était blessé; et ceux qui conservèrent cette plaie devinrent les auteurs d'une hérésie funeste. Croirons-nous que pour avoir été guéris promptement les vrais disciples n'aient pas été blessés? Mais j'en prends à témoin votre charité, s'ils avaient conservé cette plaie; s'ils avaient cru toujours que le corps du Sauveur n'était point sorti du tombeau et qu'un esprit avait pris les apparences d'un corps humain pour tromper les regards; s'il avaient gardé cette foi ou plutôt ce défaut de foi, nous aurions à pleurer, non

[1] Luc, XXIV, 36-47.

pas sur leurs blessures, mais sur leur mort.

2. Que dit donc le Seigneur Jésus? « Pour- « quoi vous troublez-vous et pourquoi ces pen- « sées s'élèvent-elles dans votre cœur? » Si elles s'élèvent, c'est qu'elles montent, montent de la terre. Ce qui est avantageux à l'homme, ce n'est pas que des pensées s'élèvent dans son cœur, c'est que son cœur s'élève en haut, en haut où l'Apôtre cherchait à établir les cœurs des croyants lorsqu'il leur disait : « Si vous êtes ressuscités « avec le Christ, goûtez les choses d'en haut, où « le Christ est assis à la droite de Dieu; cherchez « les choses d'en haut et non les choses de la « terre. Car vous êtes morts et votre vie est cachée « avec le Christ en Dieu. Quand le Christ, votre « vie, apparaîtra, alors vous aussi vous apparaîtrez « avec lui dans la gloire [1]. » Dans quelle gloire? De la résurrection. Dans quelle gloire? Ecoute l'Apôtre parlant de notre corps : « Il est semé « dans l'abjection, il ressuscitera dans la gloi- « re [2]. »

Or les Apôtres ne voulaient pas accorder cette gloire à leur Maître, à leur Christ, à leur Dieu; ils ne croyaient pas qu'il eût pu ressusciter son corps dans le sépulcre; ils voyaient en lui un esprit tout en voyant sa chair, ils n'en croyaient pas leurs propres regards; tandis que nous, nous croyons sur leur parole et quoiqu'ils ne nous montrent pas la réalité. Le Christ se montrait lui-même à eux et ils ne le croyaient pas. Quelle blessure ! ô divines cicatrices, venez la guérir. « Pourquoi vous troublez-vous et pourquoi ces « pensées s'élèvent-elles dans vos cœurs? Voyez « mes mains et mes pieds; » c'est par là que j'ai été cloué. « Touchez et voyez. » Mais vous voyez sans voir. « Touchez et voyez. » Quoi? « Qu'un « esprit n'a ni chair ni os, comme vous voyez « que j'en ai. En parlant ainsi, il leur montra « ses mains et ses pieds, » comme on vient de le lire.

3. « Comme ils tremblaient encore et étaient « transportés d'admiration et de joie. » Les voilà dans la joie et pourtant ils tremblent encore : c'est qu'une chose incroyable était arrivée, quoique réellement accomplie. Est-ce aujourd'hui un fait incroyable que le corps du Seigneur soit sorti du tombeau? Mais le monde entier le croit, on est coupable de ne le croire pas. Alors au contraire le fait était incroyable; et Jésus le montrait, non-seulement aux yeux, mais aux mains, afin de faire entrer la foi dans le cœur par le moyen des sens, et afin que cette foi descendue ainsi dans le cœur, pût s'annoncer dans le monde et s'imposer avec fermeté à des hommes qui croiraient sans voir et sans toucher.

« Avez-vous ici, poursuit le Sauveur, quelque « chose à manger? » Bon Maître, il ne néglige rien pour affermir la foi. Il n'avait pas faim et il demandait à manger. Il mangea donc parce qu'il le pouvait, non parce qu'il avait besoin. Que les disciples reconnaissent ici la réalité de son corps, puisque le monde les en croira eux-mêmes sur parole.

4. Est-il encore des hérétiques pour s'imaginer qu'en se montrant aux regards, le Christ n'avait pas un corps véritable? Qu'ils déposent cette idée et se laissent persuader par l'Evangile. Nous ne les blâmons pas de l'avoir eue, mais le Christ les condamnera s'ils la conservent. Qui es-tu donc pour croire qu'il ait été impossible au corps du Sauveur de sortir vivant du tombeau? Es-tu Manichéen? En ne croyant ni à la réalité de sa mort sur la croix, ni à la réalité de sa naissance, tu l'accuses d'avoir trompé toujours. Ainsi, il trompe, et tu dis vrai? Ta bouche ne ment pas, et tout son corps est menteur? Tu prétends qu'il a montré aux yeux ce qu'il n'était pas, qu'il n'était qu'un esprit sans corps. Ecoute-le; il t'aime et ne veut pas te condamner; écoute-le, c'est à toi qu'il parle; oui, malheureux. c'est à toi qu'il dit : Pourquoi te troubles-tu et pourquoi ces pensées s'élèvent-elles dans ton cœur? « Voyez, « poursuit-il, mes mains et mes pieds. Touchez « et voyez qu'un esprit n'a ni os ni chair comme « vous voyez que j'en ai. » Ainsi parlait la Vérité même, trompait-elle? C'était un corps véritable, une chair réelle; on voyait ce qui avait été dans le tombeau. Que le doute disparaisse et fasse place à de légitimes louanges.

5. Le Seigneur se montra donc à ses disciples. Lui, qu'est-ce à dire? Lui, le chef de son Eglise. Il voyait que cette Eglise allait se répandre dans le monde; ses disciples ne le voyaient pas encore. Mais en montrant le Chef, Jésus promettait de montrer le corps. En effet, que dit-il ensuite? « Voilà ce dont je vous ai entretenus lorsque « j'étais encore au milieu de vous. » Que signifie : « Lorsque j'étais encore au milieu de vous? » N'était-il plus avec eux lorsqu'il leur adressait ce langage? Que signifie donc : « Lors- « que j'étais encore avec vous? » Lorsque j'étais avec vous mortel, ce que je ne suis plus. J'étais avec vous, lorsque je devais mourir. « J'é-

[1] Col. III, 1-4. — [2] I Cor. XV, 43.

« tais avec vous, » mortel avec des mortels. Maintenant je ne suis plus avec vous; car vous devez mourir et désormais je ne mourrai pas. Voilà donc ce que je vous disais. Que leur disait-il?

« Il fallait que s'accomplît tout ce qui est écrit « de moi dans la Loi, dans les Prophètes et dans « les Psaumes. » Je vous ai dit que tout devait s'accomplir. « Alors il leur ouvrit l'esprit. » Venez donc, Seigneur, faites des clefs et ouvrez-nous l'esprit pour nous donner l'intelligence. Voyez, vous dites *tout*, et on ne vous croit pas. On vous regarde comme un esprit; on vous touche, on vous pousse et, tout en vous touchant, on doute encore. Vous citez les Ecritures, et l'on ne comprend pas. Les cœurs sont fermés, ouvrez-les et entrez. C'est ce qu'il vient de faire. « Alors il leur ouvrit l'esprit. » Ouvrez, Seigneur, ouvrez ce cœur qui doute encore du Christ. Ouvrez l'esprit qui regarde encore le Christ comme un fantôme. « Alors il leur ouvrit « l'esprit pour qu'ils comprissent les Ecritures. »

6. « Et il leur dit. » Que leur dit-il? « C'est ainsi « qu'il fallait. C'est ainsi qu'il est écrit, et c'est ainsi « qu'il fallait » Que fallait-il? « Que le Christ « souffrît et qu'il ressuscitât d'entre les morts « le troisième jour. » Les Apôtres furent témoins de cela; ils virent le Christ souffrant et attaché à la croix, et après sa résurrection ils le voyaient présent et plein de vie. Mais que ne voyaient-ils pas? Son corps, c'est-à-dire son Eglise. Ils le voyaient, mais ils ne la voyaient pas. Ils voyaient l'Epoux, l'Epouse était encore invisible. Que l'Epoux leur promette de la voir aussi. « C'est ainsi qu'il « est écrit, et c'est ainsi qu'il fallait que le Christ « souffrît et ressuscitât d'entre les morts le troi- « sième jour. » Voilà ce qui concerne l'Epoux.

Qu'y a-t-il pour l'Epouse? « Et qu'on prêchât « en son nom la pénitence et la rémission des « péchés à toutes les nations, en commençant par « Jérusalem. » Voilà ce que ne voyaient pas encore les disciples. Ils ne voyaient pas l'Eglise répandue parmi toutes les nations, à commencer par Jérusalem. Ils voyaient le Chef, et sur la parole du Chef il croyaient le corps. Ce qu'ils voyaient les menait à la foi de ce qu'ils ne voyaient pas. Nous leur ressemblons nous-mêmes, car nous voyons ce qu'ils ne voyaient pas et nous ne voyons pas ce qu'ils voyaient. Que voyons-nous qu'ils ne voyaient pas? L'Eglise répandue parmi toutes les nations. Et que voyaient-ils que nous ne voyons pas? Le Christ vivant dans la chair. Comme en le voyant ils croyaient ce qu'il enseignait de son corps mystique; ainsi en voyant ce corps croyons ce qui nous est dit du Chef. Appuyons-nous sur ce que nous voyons les uns et les autres. Eux s'appuient sur le Christ qu'ils voient, pour croire à la propagation future de l'Eglise; nous nous appuyons à notre tour sur l'Eglise que nous voyons, pour croire à la résurrection du Christ. Ce qu'ils croyaient s'accomplit, ce que nous croyons s'accomplit également : ce qu'ils croyaient du Chef se réalise, ce que nous croyons du corps se réalise aussi. Ainsi à eux et à nous se manifeste le Christ tout entier : mais ni eux ni nous ne l'avons vu tout entier. Ils ont vu le Chef et ajouté foi à l'existence du corps; nous voyons le corps et nous ajoutons foi à l'existence du Chef. Le Christ néanmoins ne fait défaut à personne, il est complet de part et d'autre quoiqu'il lui reste encore des membres à recueillir. Les Apôtres ont cru, et par eux beaucoup d'habitants de Jérusalem, ainsi que la Judée, ainsi que la Samarie. Viennent donc les membres encore séparés, que l'édifice vienne reposer sur son fondement. « Personne, dit l'A- « pôtre, ne saurait poser d'autre fondement que « celui qui a été posé, lequel est le Christ Jésus [1]. » Que les Juifs se livrent à la fureur et s'abandonnent à la jalousie; qu'on lapide Etienne et que les vêtements des bourreaux soient gardés par Saul, qui doit devenir l'Apôtre Paul; qu'Etienne soit mis à mort et qu'on trouble l'Eglise de Jérusalem [2]; des tisons enflammés seront jetés ailleurs pour y porter l'incendie. Les fidèles de l'Eglise de Jérusalem n'étaient-ils pas en effet comme des tisons embrasés par le Saint-Esprit, quand ils n'avaient en Dieu qu'un cœur et qu'une âme [3]? A la mort d'Etienne ce bûcher fut bouleversé; les tisons se dispersèrent et le monde s'enflamma.

7. Ce fut alors qu'abandonné contre eux à sa fureur, Saul demanda des lettres aux princes des prêtres; il s'élance avec rage, respirant le carnage, altéré de sang; partout où il peut il charge de chaînes, il entraîne au supplice, il se repaît du sang qu'il verse. Où donc est Dieu? Où est le Christ? Où est Celui qui a couronné Etienne? Où est-il, sinon au ciel? Qu'il considère donc ce Saul et qu'il se joue de ses projets de fureur, qu'il crie du haut du ciel : « Saul, pourquoi me « persécutes-tu? » Je suis au ciel, tu es sur la terre, et néanmoins tu me persécutes. Tu n'atteins pas le Chef, mais tu foules mes membres

[1] I Cor. III, 11. — [2] Act. VII, 67. — [3] Ibid. IV, 32.

aux pieds. Que fais-tu donc? Que gagnes-tu? « Il « t'est dur de regimber contre l'aiguillon. » Plus tu regimbes, plus tu te blesses. Assez donc de fureur, reviens à des idées saines; assez de projets funestes, cherche maintenant d'utiles secours.

A ces mots il tombe à la renverse. Qui est renversé? Le persécuteur. La voix du Christ l'a vaincu. Où allais-tu? Où t'emportait la rage? Te voilà maintenant à la suite de ceux que tu recherchais : tu souffres persécution pour ceux que tu persécutais. Le persécuteur est tombé et l'Apôtre se relève. Il a entendu la voix du Seigneur. Son corps est devenu aveugle pour éclairer son âme, et conduit vers Ananie, instruit de la plupart des vérités saintes, il reçoit le baptême et s'élance en Apôtre [1]. Parle maintenant, prêche, prêche le Christ, fais le connaître au loin, ô bélier généreux qui n'étais tout à l'heure qu'un loup ravissant. Voyez, écoutez cet homme qui persécutait avec tant de rage : « A Dieu ne « plaise que je me glorifie, sinon dans la croix « de Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui le « monde m'est crucifié et moi au monde [2]. » Répands l'Evangile, que tes lèvres jettent au loin ce qui remplit ton cœur. Que les gentils t'écoutent, qu'ils croient, que les Chrétiens se multiplient et que du sang des martyrs naisse pour le Seigneur une épouse tout empourprée de sang.

Cette Epouse aussi, combien a-t-elle donné d'enfants? Combien a-t-elle uni de membres au Chef, membres fidèles, dont la foi reste pure? Ceux-ci sont baptisés, d'autres le seront, et d'autres nous suivront encore. Et alors, c'est-à-dire à la fin des siècles, les pierres se réuniront au fondement, pierres vivantes, pierres saintes : ainsi l'édifice entier sera construit alors par cette Eglise primitive ou plutôt par l'Eglise actuelle qui chante aujourd'hui, tout en se formant, le cantique nouveau. Nous lisons en effet à la tête d'un Psaume : « Quand on bâtissait la maison, « après la captivité. » Quoi encore? « Chantez « au Seigneur un cantique nouveau, chantez au « Seigneur par toute la terre [1]. » Que cette maison est vaste! Mais quand chante-t-elle le cantique nouveau? Lorsqu'on la bâtit. Quand aura lieu sa consécration? A la fin des siècles. Son fondement est déjà consacré, puisqu'il est monté au ciel et qu'il ne meurt plus. Nous serons consacrés à notre tour quand nous ressusciterons aussi pour ne plus mourir.

[1] Act. IX. — [2] Galat. VI, 14.

[1] Ps. XCV 1.

SERMON CXVII.

LE VERBE DE DIEU [1].

ANALYSE. — Pour acheter le Verbe de Dieu, il faut se donner soi-même; mais en se donnant on s'acquiert, car le Verbe est la forme suprême qui répare et perfectionne quiconque s'attache à lui. En vain les Ariens contestent son éternité et son égalité avec son Père. Le témoignage de l'Ecriture ne leur suffit pas? Si toutefois ils veulent découvrir dans la nature des images de l'éternité et de l'égalité du Verbe avec Dieu, quoique ces comparaisons ne soient pas des preuves, on peut leur en montrer. La lumière du feu n'est-elle pas aussi ancienne que le feu? Si le feu était éternel, la lumière qu'il produit ne serait-elle pas également éternelle? Un fils n'est-il pas de même nature que son père et homme aussi bien que lui? Mais au lieu de chercher si curieusement à scruter ces profonds mystères, purifiez l'œil du cœur, profitez des abaissements et de l'incarnation du Verbe; soyez humbles à son exemple et il vous élevera jusqu'à lui.

1. Le passage évangélique qu'on vient de lire, mes très-chers frères, a besoin pour être compris que l'œil du cœur soit bien pur. Nous venons de voir en effet Jésus-Christ Notre-Seigneur et dans sa divinité, créateur de tout l'univers, et dans son humanité, restaurateur de la nature déchue. L'Evangéliste Jean nous a montré ce spectacle. L'Evangile même nous a fait connaître l'étonnante grandeur de cet historien, et la dignité du serviteur nous indique de quelle valeur est le Verbe qu'il a fait connaître, ou plutôt combien ce Verbe est hors de prix, puisqu'il l'emporte sur tout.

Ce qu'on achète vaut exactement le prix qu'on en donne, vaut plus ou vaut moins. Quand cela vaut le prix, il y égalité entre l'objet et le prix; si l'objet vaut moins, il est au dessous du prix, et au dessus s'il vaut davantage. Mais rien ne saurait égaler le Verbe de Dieu, ni être au des-

[1] Jean, I, 1-13.

sus ni être au dessous de lui comme valeur. Tout sans doute est au dessous de lui, puisque « tout « a été fait par lui; » mais rien ne saurait en être le prix même inférieur. Et toutefois, si l'on peut parler ainsi, si la raison ou l'habitude permettent de s'exprimer de la sorte, le prix à donner pour acheter le Verbe est l'acheteur lui-même, et en se donnant à lui il s'enrichit. Voulons-nous acheter quelque chose? Nous cherchons ce que nous pourrons donner en échange de ce que nous désirons, et ce que nous donnons alors est hors de nous; s'il est dans nos mains nous nous en déssaisissons pour prendre en retour ce que nous achetons. Ainsi, quel que soit le prix d'achat, il faut le céder pour obtenir ce qu'on a en vue; on ne se cède pas pourtant soi-même, mais on acquiert l'objet qu'on paie. Quant au Verbe, il ne faut pas, pour se le procurer, chercher hors de soi, il faut se donner soi-même, et en se donnant on ne se perd pas comme on perd le prix d'une autre acquisition.

2. Ainsi le Verbe de Dieu s'offre à tous; l'achète qui le peut, et on le peut avec une volonté pieuse. Dans lui en effet se trouve la paix, et cette paix passe sur la terre aux hommes de bonne volonté [1]. Afin donc de se le procurer, il faut se donner, chacun en est comme le prix. Mais peut-on employer cette expression, quand en se donnant pour acquérir le Verbe on ne se perd pas, quand au contraire on se gagne en s'abandonnant à lui? Et que lui donne-t-on en se donnant? On ne lui donne point quelque chose qui lui soit étranger, on lui rend pour le refaire ce que lui-même a fait, car « tout a été fait par « lui. » Si en effet il a fait tout, il a fait sans aucun doute l'homme comme le reste. Si c'est à lui que doivent l'existence et le ciel, et la terre, et la mer, et tout ce qu'ils renferment, et toutes les créatures enfin; n'est-il pas plus manifeste encore qu'il est l'auteur de l'homme, fait par lui à l'image de Dieu?

3. En ce moment, mes frères, nous ne cherchons pas à expliquer comment peuvent s'entendre ces mots : « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu. » On peut les entendre dans le silence de la méditation, les paroles humaines n'en sauraient donner l'intelligence. C'est du Verbe de Dieu qu'il est ici question et nous voulons dire ce qui empêche de le connaître. Remaquez, nous n'entreprenons pas de le faire comprendre, nous exposons ce qui empêche d'en avoir une idée parfaitement juste.

C'est que ce Verbe est une forme, mais une forme qui n'est pas formée, et qui au contraire a formé tout ce qui l'est; forme immuable où il n'y a ni déchet, ni déclin, qui n'est astreinte ni au temps ni au lieu, qui domine tout et qui est partout, qui sert à la fois de fondement pour tout appuyer et de faîte pour tout couronner. Dire que tout est en lui, ce n'est pas une erreur; car ce Verbe est appelé la Sagesse de Dieu, et il est écrit : « Vous avez tout fait dans votre Sa- « gesse [1]. » Ainsi tout est en lui, et pourtant, parce qu'il est Dieu, tout est au dessous de lui. Ce qu'on vient de lire est incompréhensible, et si on l'a lu, ce n'était pas pour le faire comprendre à l'esprit humain, mais pour lui inspirer le regret de ne le comprendre pas, pour lui faire découvrir ce qui lui en ôte l'intelligence, pour le porter à écarter ces obstacles et à soupirer après la connaissance de ce Verbe immuable en changeant lui-même de mal en bien. Le Verbe en effet ne profite ni ne gagne à être connu, il reste toujours le même; le même si on s'approche de lui et le même si on reste près de lui; le même si on s'en éloigne et le même si on y revient, et en restant toujours le même il renouvelle tout. C'est ainsi qu'il est la forme de tout, mais forme increée, indépendante, comme nous l'avons dit, et du temps et de l'espace. En effet ce qui est dans un lieu quelconque y est nécessairement circonscrit. Une forme circonscrite a des limites, des limites qui la prennent à son origine et la conduisent à son terme. De plus, ce qui est contenu dans un lieu, ce qui a un volume et une étendue quelconque, est moindre dans l'une de ses parties que dans son tout. Fasse le ciel que vous me compreniez!

4. A la vue des corps qui sont sous nos yeux, que nous touchons et au milieu desquels nous vivons, nous pouvons constater chaque jour que chacun d'eux, quelle qu'en soit la forme, occupe localement une place. Or tout ce qui occupe une place est moindre dans l'une de ses parties que dans son tout. Une partie du corps humain comme le bras, est sûrement moindre que tout le corps. Mais si le bras est moindre, il occupe un moindre espace. Ainsi la tête, autre partie du corps, occupe également un espace moindre parce qu'elle n'a pas autant de volume que tout le corps. Ainsi en est-il de tous les objets con-

[1] Luc, II 14.

[1] Ps. CIII, 24.

tenus dans un lieu, ils sont moindres dans une de leurs parties que dans leur tout. Mais ne nous figurons, n'estimons rien de pareil dans le Verbe de Dieu; ne consultons point les impressions de la chair pour nous représenter les choses spirituelles. Ce Verbe divin, ce grand Dieu n'est pas moindre dans l'une de ses parties que dans son tout.

5. Tu ne saurais te représenter cette propriété divine, et il y a plus de piété à ne pas la comprendre qu'à présumer d'en avoir l'intelligence. Souviens-toi que nous parlons de Dieu, car il est dit : « Le Verbe était Dieu. » Nous parlons de Dieu; est-il donc étonnant que tu ne comprennes pas? Si tu comprenais, ce ne serait pas Dieu. Avoue donc pieusement ton ignorance, plutôt que de prétendre témérairement avoir l'intelligence. Atteindre Dieu tant soi peu est un grand bonheur, le comprendre est chose absolument impossible.

Dieu est à l'esprit ce que le corps est aux yeux; on connaît Dieu comme on voit le corps. Crois-tu l'œil capable de pénétrer tout ce qu'il voit? Tu te tromperais étrangement; tu ne vois aucun objet tout entier. Voir un homme en face, est-ce le voir en même temps par derrière? et le voir par derrière, est-ce en même temps le voir en face? A proprement parler tu ne comprends donc pas ce que tu vois, et si la mémoire ne conservait en toi le souvenir du côté que tu as vu, tu ne pourrais, en regardant d'un autre côté, dire que tu comprends quoi que ce soit, d'une manière même superficielle. Pour voir une chose, tu la manies, tu la tournes et la retournes; ou bien tu tournes toi-même pour la considérer sous toutes ses faces. Tu ne saurais donc d'un seul coup d'œil la voir tout entière. En la tournant tu en vois les différentes parties et pour te persuader que tu l'as vue tout entière il faut te rappeler que tu les as vues l'une après l'autre. Ce n'est donc pas l'œil, c'est la mémoire qui agit surtout ici.

Que ne peut-on alors, mes frères, dire du Verbe de Dieu? Des corps exposés à nos regards nous disons que la vue ne saurait les pénétrer tout entiers; comment donc l'œil du cœur pourrait-il comprendre Dieu? C'est assez pour lui, s'il est pur, de l'atteindre, et l'atteindre c'est en quelque façon le toucher d'une manière toute spirituelle, mais sans le comprendre; et encore la pureté est-elle requise. Or le bonheur de l'homme consiste à atteindre ainsi par le cœur ce qui est toujours heureux, ce qui est l'éternelle béatitude, ce qui est la vie, ce qui est la sagesse parfaite, et pour l'homme la source de la sagesse; ce qui est l'éternelle lumière, et pour l'homme le foyer de toute lumière. Remarque donc comment ce tact invisible te transforme sans altérer l'Etre mystérieux que tu atteins; en d'autres termes comment Dieu ne gagne rien à être connu, et comment tu profites en le contemplant.

Nous avons dit, il est vrai, que nous payons Dieu, mais ne nous figurons pas, mes très-chers frères, que nous l'enrichissons. Que lui donnons-nous qui puisse ajouter à son être? N'est-il pas le même si tu t'éloignes de lui, et le même si tu t'en rapproches? S'il désire qu'on le contemple, n'est-ce pas pour faire le bonheur de ceux qui le regardent et pour frapper d'aveuglement ceux qui se détournent? Car l'aveuglement est la première vengeance, le commencement des peines qu'il inflige à l'âme qui se détache de lui. N'est-ce pas tomber dans l'aveuglement que de s'éloigner de la lumière véritable, c'est-à-dire de Dieu? Cette peine n'est pas sensible, elle n'en est pas moins réelle.

6. Aussi, mes très-chers frères, sachons que sans parler de sa naissance temporelle, c'est d'une naissance toute spirituelle, qui le met à l'abri de toute altération et de tout changement, que le Verbe de Dieu est né de son Père. Mais comment persuader à certains infidèles qu'il n'y a rien de contraire à la vérité dans cette doctrine catholique que combattent les Ariens, infatigables ennemis de l'Eglise de Dieu? Les hommes charnels ne croient-ils pas plus facilement ce qu'ils voient?

On a donc osé dire : Le Père est plus grand et plus ancien que le Fils; le Fils est inférieur au Père et moins ancien que lui. Et voici comme on raisonne : Si le Fils est né, évidemment le Père existait avant lui.

Soyez attentifs : que Dieu nous vienne en aide; implorez son secours par vos prières et par votre pieuse application à recueillir ce que lui-même nous donnera, nous inspirera pour vous; qu'il nous aide à expliquer de quelque manière le mystère que nous avons entrepris d'exposer. Je l'avoue cependant, mes frères, si je n'y réussis pas, attribuons-en la faute, non pas à la raison, mais à l'homme. Priez donc, je vous en conjure, je vous en supplie; touchez la miséricorde divine et qu'elle nous mette sur les lèvres les paroles qu'il est nécessaire, à vous d'entendre, et à nous de prononcer.

Si le Verbe est Fils de Dieu, disent donc les Ariens, il est né. — Sans aucun doute, car s'il n'était pas né, il ne serait pas Fils. Rien de plus clair ; ce raisonnement est admis par la foi, approuvé par l'Église catholique, il est juste. — Mais ils ajoutent : Si le Père a un Fils, il existait sûrement avant la naissance de ce Fils. — Voilà ce que réprouve la foi, ce que repoussent les oreilles catholiques ; anathème à qui pense ainsi ; il est séparé, il ne fait plus partie ni de la communion, ni de la société des saints. — Par conséquent, poursuivent-ils, montre-nous comment le Père peut avoir un Fils aussi ancien que lui.

7. Comment, mes frères, expliquer des choses toutes spirituelles à des hommes charnels ? Ne sommes-nous pas charnels nous-mêmes lorsque nous entreprenons de faire comprendre ces idées spirituelles à des hommes charnels, à des hommes qui ne connaissent que des naissances charnelles, et qui voient invariablement dans ce monde des différences d'âge entre ce qui remplace et ce qui s'en va, entre ceux qui engendrent et ceux qui sont engendrés ? Parmi nous en effet le fils naît après son père, afin de lui succéder après la mort de celui-ci ; et soit parmi les hommes, soit parmi les animaux, nous voyons toujours les pères plus anciens que les enfants. Ce spectacle perpétuel porte ces Ariens à se faire la même idée de l'ordre spirituel, et plus ils s'appliquent aux choses charnelles, plus facilement ils ségarent. Ce n'est pas la raison qui les guide, quand on leur annonce ces doctrines erronées ; ils se laissent aller à l'habitude, et c'est l'habitude aussi qui inspire leurs maîtres de mensonge.

Que faire donc ? Nous taire ? Que n'y sommes-nous autorisés ! La méditation silencieuse paraît convenir à cet ineffable mystère : car ce qui est ineffable de sa nature est de sa nature inexprimable. Or Dieu est ineffable. Si en effet l'Apôtre Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, affirme y avoir entendu d'ineffables paroles [1] ; combien plus est ineffable Celui de qui viennent ces idées inexprimables pour celui qui les a reçues. Aussi, mes frères, serait-il préférable de nous taire, si nous y étions autorisés, et de nous borner à dire : Voilà ce qu'enseigne la foi, c'est ce que nous croyons ; si tu ne peux le comprendre, c'est que tu es encore du nombre des petits ; prends patience jusqu'à ce que tu aies des ailes ; si tu voulais sans elles prendre ton essor, tu pourrais, non pas voler librement, mais tomber témérairement. — Mais que répliquerait-on ? Ah ! s'il pouvait répondre, dirait-on, il n'y manquerait pas. C'est une excuse pour voiler son impuissance. S'il refuse de répondre, c'est qu'il est vaincu par la vérité même. — Et de fait, lors même que le silence ne prouverait pas que je n'ai rien à répliquer, il pourrait nuire à ceux de nos frères dont la foi n'est pas affermie. Car en entendant l'objection ils s'imaginent qu'il n'y a réellement rien à y répondre, quoiqu'on puisse n'avoir rien à répondre tout en ayant le sentiment de la vérité. On ne peut rien exprimer sans le sentir, mais on peut sentir sans pouvoir exprimer.

8. Si néanmoins, sans déroger à *l'ineffabilité* de cette Majesté suprême, nous employons des comparaisons pour réfuter ces hérétiques, que nul ne regarde ces comparaisons comme faisant connaître complètement ce que les faibles ne sauraient ni exprimer ni penser même ; car s'il est des esprits plus avancés ils ne peuvent comprendre qu'en partie, ils ne peuvent voir qu'en énigme et à travers un miroir. Produisons donc ces comparaisons pour réfuter les hérétiques et non pour expliquer le mystère. Que font-ils d'ailleurs pour nous combattre, lorsque nous soutenons la possibilité pour le Verbe de naître du Père et d'être aussi ancien que lui ? Ils font des comparaisons, des comparaisons tirées de la créature. Un homme, disent-ils, existe avant d'avoir un fils, il est plus ancien que son fils ; ainsi en est-il du cheval, du mouton, de tous les autres animaux. Voilà bien des comparaisons tirées des créatures.

9. Faut-il alors que nous nous fatiguions à découvrir des similitudes pour établir les vérités dont nous nous occupons ? Et si je n'y réussissais pas, ne pourrais-je pas répondre qu'à la génération du Créateur il n'y a rien de semblable dans la créature ? Autant en effet sa nature divine surpasse les natures créées, autant sa génération l'emporte sur les générations naturelles. Tout a été fait par Dieu, et qu'y a-t-il néanmoins qui lui soit comparable ? Tout aussi naît avec son concours ; et n'est-il pas aussi impossible de signaler des similitudes qui représentent sa génération, que d'en signaler qui figurent sa nature, son immutabilité, sa divinité et sa majesté ? Qu'y a-t-il ici qui puisse nous donner l'idée de ces attributs ? Si donc je ne pouvais indiquer non plus aucune génération

[1] II Cor. XII, 4

semblable à la sienne, serais-je vaincu pour cela? Devrais-je me désespérer pour n'avoir rien découvert dans la créature qui fût comparable au Créateur?

10. Non, mes frères, je ne découvrirai dans le temps rien que je puisse mettre en regard de l'éternité. Et toi, qu'as-tu découvert? qu'as-tu découvert en fait de comparaisons? Tu as découvert qu'un père est plus ancien que son fils, et parce que dans le temps un père est plus ancien que son fils, tu prétends que dans l'éternité le Fils soit aussi moins âgé que son Père? Mais pour établir une comparaison véritable, montre-moi ici un père eternel. C'est dans le temps que tu me montres le fils moins âgé que son père; le père et le fils sont également soumis au temps; mais pourrais-tu me signaler un père qui fût éternel et son fils moins âgé que lui?

Le caractère de l'éternité est la stabilité même, la variété est le caractère du temps; dans l'éternité tout est immobile, tout vient et s'en va dans le temps; et si dans cette révolution du temps tu vois le fils succéder à son père, c'est que ce père à son tour a succédé à son propre père qui n'était pas plus éternel que lui. Comment voulez-vous donc, mes frères, que nous reconnaissions dans la créature quelque chose de coéternel, puisque nous sommes incapables d'y rien apercevoir d'éternel?

Montre-moi dans l'univers créé un père éternel et je t'y indiquerai un fils coéternel. Mais si tu n'y découvres rien d'éternel, si le père et le fils sont différents d'âge, ne suffit-il pas, pour établir une comparaison, que nous nous arrêtions à ce qui est de même âge? Autre chose ce qui est éternel, et autre chose ce qui est de même âge. Nous appelons hommes de même âge ceux qui vivent depuis le même moment; l'un n'est pas né avant l'autre, tous deux néanmoins ont commencé. Eh bien! si nous parvenons à rencontrer un être produit qui soit de même âge que celui dont il émane; s'il est possible de signaler deux êtres de même âge, l'un qui engendre et l'autre qui soit engendré, ne pourrons-nous pas y voir une image de ce qui est coéternel? En voyant ici un être engendré commencer en même temps que son père, ne comprendrons-nous pas que le Fils de Dieu n'a aussi, en même temps que son Père, jamais eu de commencement? Oui, mes frères, si nous reconnaissons qu'un être produit a commencé en même temps que celui dont il émane, si l'un a commencé avec l'autre, pourquoi le Fils ne serait-il pas sans commencement aussi anciennement que son Père? Il y aurait là, coevité et ici, coéternité.

11. Votre sainteté a compris sans doute ce que je viens de dire, savoir, que l'on ne saurait comparer ce qui est temporel à ce qui est éternel, mais qu'on peut établir quelque faible et légère similitude entre ce qui est contemporain et ce qui est coéternel. Cherchons donc des êtres contemporains, et demandons à l'Ecriture même l'idée de ces rapprochements.

Nous y lisons que la Sagesse « est l'éclat « de l'éternelle lumière, et le miroir sans tache « de la majesté divine [1]. » Ainsi la Sagesse est appelée l'éclat de l'éternelle lumière et l'image du Père: puisons là, dans ce qui est créé en même temps, des rapprochements qui nous donnent l'intelligence de ce qui est coeternel. O Arien, si je constate qu'un être producteur n'est pas plus ancien que l'être produit par lui et que l'être produit n'a pas moins d'âge que celui dont il procède, tu devras m'accorder que dans la nature créatrice deux personnes peuvent être coéternelles, puisqu'en effet deux êtres sont absolument contemporains dans la nature créée. Quelques-uns de mes frères, je crois, saisissent déjà toute ma pensée; plusieurs en effet l'ont devinée quand j'ai rapporté ces paroles: « Elle est l'éclat de l'éter- « nelle lumière. » Le feu donc produit la lumière, la lumière jaillit du feu. Nous allumons la lampe chaque jour; si nous examinions alors comment la lumière naît du feu, notre esprit se reporterait sur un mystère invisible et ineffable, et le flambeau de notre intelligence pourrait s'allumer aussi durant l'épaisse nuit du siècle. Considère avec attention un homme qui allume sa lampe. Avant que cette lampe soit allumée, on n'y voit ni le feu ni l'éclat qui en jaillit. Dis-moi, maintenant: Est-ce la lumière qui vient du feu ou le feu qui vient de la lumière? Chacun me répondra, car Dieu a semé dans tous les esprits les idées premières de l'intelligence et de la sagesse; chacun donc me répondra, et me répondra sans hésiter, que la lumière vient du feu, et non pas le feu de la lumière. Supposons donc que le feu est le père de cette lumière, et n'oublions pas que nous cherchons ici des phénomènes contemporains et non pas coéternels. Eh bien! quand je veux allumer ma lampe, il n'y a ni feu ni lumière, et sitôt que je l'ai allumée, le feu s'y montre en même temps que la lumière. Fais-moi voir ici

[1] Sag. VII, 26.

du feu sans lumière et je croirai qu'au ciel le Père est sans son Fils.

12. Remarquez bien : nous avons exprimé ce grand mystère autant qu'il nous a été possible ; le Seigneur a eu égard à l'ardeur de vos prières et aux dispositions de votre cœur, et vous m'avez compris dans la mesure de vos forces. Ces vérités pourtant sont ineffables ; ne regardez pas mes paroles comme proportionnées au sujet, puisqu'il m'a fallu comparer ce qui est contemporain à ce qui est coéternel, ce qui est temporel à ce qui subsiste toujours, ce qui s'éteint à ce qui est immortel.

Toutefois, puisque le Fils est appelé aussi l'image de son Père, tirons encore de là un rapprochement, quoiqu'il y ait tant de différence, comme nous l'avons dit, entre ces divers objets. Quand un homme est en face d'un miroir, on y voit son image. Mais ceci ne saurait nous aider à rendre sensible le mystère que nous cherchons à expliquer tant soit peu ; car on peut m'objecter que celui qui est en face d'un miroir existait, était né auparavant. Son image ne se reflète qu'à dater du moment où il se met en présence du miroir ; mais il existait avant de s'en approcher. Comment donc établir une comparaison semblable à celle que nous ont offert le feu et la lumière ? Interrogeons ce qu'il y de plus faible.

Il vous a été facile d'observer comment l'eau reproduit les images des corps. Ainsi, quand un homme passe ou s'arrête au dessus de l'eau, il y voit son image. Si donc une plante, un arbrisseau ou une herbe, naissait au dessus de l'eau, n'y naîtrait-elle pas avec son image ? Son image commencerait d'exister en même temps qu'elle, elle ne lui serait pas le moins du monde antérieure. Impossible de me montrer qu'une plante soit née au dessus de l'eau, et qu'ensuite seulement et non en même temps, son image s'y soit peinte ; elle s'y peint au même moment ; et pourtant l'image vient de la plante, et non la plante de l'image. Elle naît donc avec son image : l'existence de l'image et l'existence de la plante commencent en même temps. N'avoues-tu pas que l'image est produite par la plante et non la plante par l'image ? L'image vient ainsi de la plante, ce qui engendre et ce qui est engendré commencent en même temps et par conséquent sont contemporains ; et par conséquent encore si la plante avait toujours existé, toujours aussi aurait existé l'image qu'elle produit, l'image qu'elle engendre ; d'où il suit encore que ce qui engendre peut exister toujours, et toujours aussi exister en même temps ce qui est engendré. Tout l'effort, tout le travail de notre esprit tendait à nous faire l'idée d'une génération éternelle, voilà cette idée. Concluons aussi que le Fils de Dieu porte ce nom pour exprimer qu'il a un Père qui lui donne la vie, et non pour signifier que le Père lui soit antérieur. Toujours le Père existe et toujours existe également le Fils qui procède de lui ; et comme en procédant de lui le Fils en naît, on peut dire que toujours le Fils est né du Père. Le Père existe toujours, et toujours l'image qu'il produit. Ainsi l'image de la plante est produite par la plante, et si la plante eût toujours existé, toujours également aurait existé l'image qu'elle forme. Tu n'as pu découvrir d'êtres coéternels engendrés de pères éternels, et tu viens de rencontrer des êtres contemporains produits par des êtres temporels. Ainsi j'ai l'idée du Fils coéternel de Dieu engendré de son Père éternel. Entre le coéternel et l'éternel il y a la même relation qu'entre le contemporain et l'éternel.

13. Mes frères, il y a ici, pour éviter les blasphèmes, une petite observation. Constamment on répète : Voilà bien des comparaisons, mais la lumière produite par le feu est moins éclatante que le feu même, et l'image de l'arbrisseau n'a certes pas la même réalité que l'arbrisseau. — Sans doute, il y a ici ressemblance, mais non pas égalité absolue et c'est pourquoi il ne paraît pas y avoir même nature. Que répondre alors si on nous disait : Le Fils est donc au Père ce que la lumière est au feu, et l'image à l'arbrisseau ? — Je vois que le Père est éternel et que le Fils est coéternel au Père ; mais dirons-nous qu'il ressemble à la lumière en tant qu'elle est moins éclatante que le feu, et à l'image en tant qu'elle a moins de réalité que l'arbrisseau ? Nullement ; il y a ici égalité parfaite. — Je n'en crois rien, dit-on, puisque tu ne découvres rien de semblable. — Eh bien ! crois-en l'Apôtre, car il a pu voir ce que j'enseigne. Le Christ, dit-il, « n'a pas cru usurper en se déclarant égal à Dieu [1]. » C'est une égalité parfaite et absolue. Mais pourquoi ne l'a-t-il pas usurpée ? C'est qu'il ne se l'attribue que parce qu'elle lui appartient.

14. Réunissons maintenant ces rapports divers, ces deux espèces d'êtres ; peut-être trouverons-nous dans la créature quelque similitude qui nous aide à comprendre comment le Fils est coéter-

[1] Philipp., II, 6.

nel au Père et en même temps son égal. Mais il nous est impossible de voir cette vérité dans une même espèce de comparaisons; réunissons alors des comparaisons empruntées à deux espèces d'êtres. Lesquelles? L'une comprend les similitudes invoquées par les hérétiques, et l'autre comprend les comparaisons indiquées par nous. Les hérétiques ont tiré leurs comparaisons de ce qui naît dans le temps et se trouve par conséquent moins ancien que l'être générateur : ainsi l'homme issu de l'homme est moins ancien que son père; et toutefois le fils, comme le père, est homme, c'est-à-dire de même nature, car un homme engendre un homme comme un cheval produit un cheval, comme un animal produit son semblable. Ces êtres communiquent leur substance, mais ils ne communiquent par leur âge. L'âge est différent, mais la nature est la même. Que constatons-nous donc dans ce genre de naissances? Sans aucun doute, l'égalité de nature. Et que n'y trouvons-nous pas ? L'égalité d'âge. N'oublions pas alors cette égalité de nature que nous y avons rencontrée.

Quant aux comparaisons que nous-mêmes avons tirées soit de la lumière produite par le feu, soit de l'image peinte par l'arbrisseau, si tu n'y découvres pas l'égalité de nature, tu y vois l'égalité d'âge. Qu'y constatons-nous donc ? L'égalité d'âge. Que n'y découvrons-nous pas? L'égalité de nature. Eh bien ! unis ces deux caractères ; tu le peux, car si les créatures manquent de quelque qualité, le Créateur ne saurait manquer d'aucune, puisque de lui vient tout ce que possède la créature. Ne faut-il donc pas attribuer à Dieu ce que tu rencontres dans les êtres contemporains, comme il est nécessaire de n'attribuer pas à cette Majesté qui est sans défaut, ce dont manquent ces êtres ? Voici des générateurs de même âge que les êtres engendrés par eux ; en y reconnaissant l'égalité d'âge, tu y constates l'inégalité de nature. Garde-toi de prêter à Dieu aucun défaut, prête-lui au contraire les perfections des créatures, et pour nous en tenir d'abord aux créatures de même date, vois dans leur *coévité* la coéternité du Fils avec le Père. Quant aux autres créatures, qui sont également l'œuvre de Dieu et qui doivent aussi louer leur Créateur, que constates-tu en elles? L'égalité de nature. Les premières t'avaient engagé à attribuer à Dieu la coéternité; que celles-ci te déterminent à admettre en lui l'égalité de nature. Eh ! ne serait-ce pas, mes frères, le comble de la folie que de ne célébrer pas dans le Créateur ce que je célèbre dans la créature? Je loue dans l'homme l'égalité de nature, et je l'admets pas dans Celui qui a fait l'homme ? Ce qui naît de l'homme est homme, et ce qui naît de Dieu ne serait pas Dieu ? Peu m'importent les œuvres qui ne sont pas les œuvres de Dieu ; mais je veux que tous les ouvrages du Seigneur bénissent leur Créateur ; et puisque dans ces ouvrages je vois la *coévité*, j'en conclus qu'il y a en Dieu coéternité ; et puisque dans ces mêmes ouvrages je constate égalité de nature, je reconnais en Dieu égalité de substance. Je réunis en lui ce que je trouve répandu partiellement sur chacune de ses créatures, et sans m'arrêter même à ce que je découvre dans celles-ci, je lui en attribue toutes les perfections, mais comme au Créateur, et je les lui attribue d'une manière d'autant plus éminente que ces perfections sont visibles ici et en lui invisibles ; ici temporelles, éternelles en lui ; ici muables et en lui immuables ; ici corruptibles, incorruptibles en lui. Enfin, pour nous arrêter à l'homme, le père et le fils sont deux hommes ; tandis qu'en Dieu le Père et le Fils ne sont qu'un seul Dieu.

15. Je rends au Seigneur notre Dieu d'ineffables actions de grâce, de ce qu'à votre requête il a daigné me tirer de ce dangereux et difficile écueil. Mais n'oubliez jamais que le Créateur est élevé, à une hauteur infinie, au dessus de tout ce que nos sens ou nos méditations peuvent remarquer dans la créature. Veux-tu donc t'élever intérieurement jusqu'à lui? Purifie ton esprit, purifie ton cœur, purifie cet œil intérieur qui pourra seul contempler ce qu'il est, purifie l'œil du cœur, car il est écrit : « Heureux ceux qui « ont le cœur pur, car ils verront Dieu [1]. »

Cependant, puisque le cœur n'était pas purifié, était-il possible à Dieu de se montrer plus miséricordieux envers nous qu'en procurant l'incarnation de ce Verbe dont nous avons tant parlé sans pouvoir, malgré nos efforts, rien dire qui fût digne de lui ? Ce Verbe en effet a fait toutes choses, et pour nous aider à atteindre à ce que nous ne sommes pas, il s'est fait ce que nous sommes. Nous ne sommes pas Dieu, mais nous pouvons le considérer en esprit, c'est-à-dire fixer sur lui le regard du cœur. Maintenant, il est vrai, les péchés qui nous accablent et qui nous aveuglent, ainsi que la faiblesse qui nous tient abattus, nous réduisent au simple désir de voir Dieu; mais nous sommes au temps de l'espérance et non à

[1] Matt. v, 8.

l'époque de la réalité. « Nous sommes les enfants « de Dieu. » Ainsi parle Jean, celui qui a dit : « Au « commencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu : » celui qui reposait sur la poitrine du Seigneur et qui puisait dans son cœur ces secrets divins. Il dit donc : « Mes bien aimés, nous sommes les en« fants de Dieu, et ce que nous serons un jour « ne paraît pas encore ; nous savons seulement « que lorsqu'il apparaîtra lui-même, nous lui « serons semblables, car nous le verrons tel qu'il « est [1]. » Ceci nous est promis.

16. Afin toutefois d'y parvenir, et parce que nous ne saurions contempler encore la divinité du Verbe, écoutons son humanité ; charnels que nous sommes, prêtons l'oreille au Verbe fait chair ; car s'il est venu parmi nous, s'il s'est chargé de ta faible nature, c'est pour te permettre d'entendre sa forte parole. Et n'est-ce pas avec raison qu'on l'a comparé au lait ? Ne donne-t-il pas du lait aux petits, pour leur donner, quand ils seront grands, le pain de la sagesse ? Souffre donc qu'on t'allaite, pour que tu manges un jour avec avidité. Vois encore comment se forme le lait qu'on donne aux enfants. Ce lait n'est-il pas d'abord sur la table une nourriture ordinaire ? Mais l'enfant ne saurait manger cette nourriture placée sur la table. Que fait alors la mère ? Elle se l'incorpore, elle la change en lait pour que nous puissions nous en nourrir. Ainsi le Verbe s'est fait chair, afin qu'incapables de prendre encore aucun aliment solide, nous vécussions de lait, comme les petits enfants. Il y a pourtant cette différence : Quand la mère forme le lait avec la nourriture qu'elle a prise, cette nourriture se change réellement en lait ; au lieu que le Verbe est resté immuable, quand il a pris un corps, afin d'en être revêtu. Il n'a alors ni altéré ni transformé sa nature, et sans se changer en homme, il a voulu te parler en se rendant visible comme toi. Absolument immuable et inaltérable, il est devenu un autre toi-même, sans cesser d'être semblable à son Père.

17. Que dit-il en effet lui-même aux petits pour leur apprendre à recouvrer la vue et à s'élever de quelque manière jusqu'à ce Verbe qui a tout fait ? « Venez à moi, vous tous qui prenez « de la peine et qui êtes chargés, et je vous sou« lagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez « de moi que je suis doux et humble de « cœur [1]. » Que fait ici le Maître souverain, ce Fils de Dieu, cette Sagesse de Dieu par qui tout a été fait ? Il appelle à lui le genre humain : « Ve« nez à moi, vous tous qui prenez de la peine, et « apprenez de moi. » Tu t'attendais peut-être à entendre dire à la Sagesse divine : Apprenez de moi comment j'ai formé les cieux et les astres ; comment tout était compté dans mon esprit avant d'être formé, et comment je voyais, à la lumière des idées immuables, le nombre même de vos cheveux [2]. Tu t'attendais donc à l'entendre parler ainsi ? Tu te trompais ; elle dira d'abord : « Ap« prenez que je suis doux et humble de cœur. »

Considerez, mes frères, ce que vous avez à apprendre d'abord ; c'est assurément peu de chose. Nous aspirons à ce qui est grand ; pour le devenir, attachons-nous à ce qui est petit. Tu voudrais t'occuper des grandeurs de Dieu ? Occupe-toi d'abord de son humilité. Ne dédaigne pas de devenir humble dans ton intérêt, puisque dans ton intérêt encore et non dans le sien, Dieu a daigné le devenir. Nourris-toi donc de l'humilité du Christ, apprends à être humble et garde-toi de l'orgueil. Avoue ta maladie et reste avec patience aux pieds de ton médecin. Une fois que tu seras humble comme lui, tu te relèveras avec lui ; non que lui-même se relève considéré comme Verbe, c'est toi plutôt qu'il relèvera pour le connaître de plus en plus. Tu ne le regardes d'abord qu'en tremblant et en hésitant ; tu le verras ensuite d'un œil plus ferme et avec plus de clarté. Il ne grandit pas, c'est toi qui profites et il semble s'élever avec toi.

Oui, mes frères, c'est bien la vérité. Ajoutez foi aux commandements de Dieu et accomplissez-les ; Dieu fortifiera alors votre intelligence. Point de présomption, ne semblez pas mettre la science avant le précepte, ce serait le moyen de rester petits sans vous affermir. Considérez cet arbre, il cherche à descendre pour monter, il enfonce ses racines en bas pour porter sa tête vers le ciel. Ne s'appuie-t-il pas sur l'humilité ? Pour toi, tu veux sans charité comprendre les mystères sublimes, t'élancer dans les airs sans avoir de racine ? C'est périr et non grandir. Que par la foi donc le Christ habite en vos cœurs ; enracinez-vous et établissez-vous dans la charité, pour être remplis de toute la plénitude de Dieu [3].

[1] I Jean III, 2.

[1] Matt. XI, 28, 29. — [2] Matt. X, 30. — [3] Ephes. III, 17, 19.

SERMON CXVIII.

L'ÉTERNITÉ DU VERBE [1].

ANALYSE. — Les premières paroles de l'Évangile de saint Jean prouvent l'éternité du Verbe, et si l'on se demande comment le Verbe engendré de Dieu peut être éternel comme Dieu, il suffit de se rappeler que l'éclat, produit par la lumière, est aussi ancien que la lumière elle-même.

1. Vous tous qui aimez tant à entendre parler l'homme, entendez l'unique Parole de Dieu. « Au « commencement était le Verbe. » Sans doute, au « commencement Dieu a fait le ciel et la terre; » « mais le Verbe était dès lors. Reconnaissons en lui le Créateur; car c'est le Créateur qui a fait, et la créature est son ouvrage; et cette créature, qui est son ouvrage n'a pas toujours existé comme a existé toujours le Verbe divin dont elle est l'œuvre.

Mais où était ce Verbe dont il est dit qu' « il était « au commencement? » Evidemment il était dans le Père; car le Père ne l'a ni créé ni formé, mais engendré. En effet, « au commencement Dieu « a fait le ciel et la terre. » Par quel moyen les a-t-il faits? « Le Verbe était, et le Verbe » ou la Parole « était en Dieu. » Quel était ce Verbe ou cette Parole? Une parole qui retentit et qui passe? Une parole que l'on médite et qui s'en va? Une parole que l'on se rappelle et que l'on prononce? Nullement. Quelle était donc cette Parole? Pourquoi m'adresser tant de questions? « Cette Parole « était Dieu. » Or en disant : « Cette Parole était « Dieu, » nous ne faisons pas deux Dieux, nous nommons le Fils de Dieu, puisque la Parole ou le Verbe de Dieu est son Fils. Et s'il est Fils, n'est-il pas Dieu? Aussi bien « et le Verbe était « Dieu. » Qu'est le Père? Il est Dieu, sans aucun doute. Si le Père est Dieu, si le Fils est Dieu également, n'y a-t-il pas deux Dieux? Non. Le Père est Dieu, le Fils est Dieu; mais le Père et le Fils ne sont qu'un seul Dieu.

Effectivement, le Fils unique de Dieu n'a pas été fait, il est né. « Au commencement Dieu fit « le ciel et la terre; » mais le Verbe alors était né de son Père. N'est-ce pas une preuve qu'il a été fait par lui? Non. « C'est par lui que tout a été « fait. » Si tout a été fait par lui, ne s'est-il pas fait aussi lui-même? Ne confonds point avec ce qui a été fait Celui qui a fait tout. Si en effet il a été fait, il n'a pas fait tout, il a été fait comme le reste. Il a été fait, dis-tu; mais est-ce par lui? Eh! qui peut donc se faire? Et s'il a été fait, comment a-t-il fait tout? Admettons avec toi qu'il a été fait, pour moi je ne nie pas qu'il ait été engendré; si donc il a été fait, par quoi, par qui l'a-t-il été? Est-ce par lui-même? Mais pour se faire lui-même il aurait dû exister avant d'être, et comme tout a été fait par lui, il est sûr que lui-même ne l'a pas été.

Ne peux-tu comprendre? Crois et tu comprendras; car la foi précède l'intelligence, et le prophète a dit : « Si vous ne croyez, vous ne « comprendrez point [1].

« Le Verbe » donc « était. » Ne demande pas en quel temps. « Le Verbe était. » Il fut pourtant, dis-tu, une époque où il n'était pas. C'est une assertion fausse, tu ne la lis nulle part; tandis que je lis : « Au commencement était le Verbe. » Que cherches-tu avant le commencement? Si tu découvrais quelque chose avant le commencement, ce quelque chose ne serait-il pas le commencement même? N'est-ce pas avoir perdu le sens que de chercher quoi que ce soit avant le commencement? Qu'est-ce donc qui a pu exister avant le commencement? « Au commencement était le Verbe. »

2. Mais le Père était aussi, diras-tu; il était donc avant le Verbe? — Que cherches-tu à savoir? — « Au commencement était le Verbe. » Comprends ce que tu vois et ne cherche pas ce que tu ne saurais trouver. Il n'y a rien avant le commencement.

« Au commencement était le Verbe. » Le Fils est la splendeur du Père, car il est dit de la Sagesse de Dieu ou de son Fils : « Elle est la splendeur « de l'éternelle lumière [2]. » Tu veux le Fils sans son Père? Montre-moi une lumière sans splendeur. S'il fut un temps où le Fils n'existait pas, le Père était donc alors une lumière ténébreuse; et comment n'eût-il pas été une lumière ténébreuse puisqu'il était, d'après toi, une lumière sans clarté? Ainsi donc le Père a toujours été, et le Fils toujours également; l'un n'a pas toujours existé sans que l'autre existât toujours. Tu me demandes si le Fils est né. Je réponds que oui;

[1] Jean, I, 1-3.

[1] Isaïe, VII, 9. sel. LXX. — [2] Sag. VII, 26.

car s'il n'était né, il ne serait pas Fils, et si de toute éternité il est Fils, il est né de toute éternité. — Qui comprendra qu'il soit né de toute éternité ? — Montre-moi du feu qui soit éternel, et je te montre en même temps une éternelle lumière. Combien nous bénissons le Seigneur de nous avoir donné les saintes Ecritures ! En face de la lumière, ne soyez pas aveugles. N'est-il pas vrai que la splendeur est produite par la lumière et que néanmoins elle est aussi ancienne ? Que la lumière ait toujours existé, son éclat également aura existé toujours. La lumière engendre en quelque sorte son éclat ; mais a-t-elle été jamais sans lui ? Permettons à Dieu d'engendrer éternellement. Rappelez-vous, je vous en conjure, de qui nous parlons ; prêtez l'oreille et soyez attentifs, croyez et comprenez ; nous parlons de Dieu même.

Nous confessons et nous croyons que le Fils est coéternel au Père. Mais, dit-on, quand un homme engendre un fils, le père est plus âgé et le fils l'est moins. Sans aucun doute, il est facile d'observer parmi les hommes que le père est plus âgé, que le fils l'est moins et que celui-ci a besoin d'acquérir par degrés la force de son père. Pourquoi, sinon parce que l'un se développe et que l'autre vieillit? Que le père ne se laisse point entraîner par le mouvement du temps, le fils en grandissant le rejoindra bientôt et sera son égal. Voici qui fera mieux saisir. Tandis que la splendeur est de même date que le feu qui la produit, on ne voit parmi les hommes que des pères plus âgés que leurs enfants, jamais ils ne sont de même âge. Considérons donc, comme je l'ai dit, que la splendeur est de même date que le feu qui la produit, ce qui est incontestable, puisque le feu qui l'engendre n'est jamais sans elle. Mais en voyant la splendeur aussi ancienne que le feu, ne permettras-tu pas à Dieu d'engendrer un Fils aussi ancien que lui ?

Vous qui comprenez, réjouissez-vous ; et vous qui ne comprenez pas, croyez, car on ne saurait prescrire contre cette parole d'un prophète : « Si vous ne croyez, vous ne comprendrez pas. »

SERMON CXIX.

LE VERBE FAIT CHAIR [1].

ANALYSE. — Tout grand, tout éternel que soit le Verbe de Dieu, il s'est fait chair, il est descendu jusqu'à nous, afin de nous élever jusqu'à lui.

1. Nous n'avons jamais cessé de vous annoncer, et toujours votre foi a été persuadée que Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est fait homme pour chercher l'homme égaré, et que ce même Seigneur, qui s'est fait homme pour nous, a toujours été Dieu dans le sein de son Père, qu'il le sera ou plutôt qu'il l'est toujours, car il n'y a ni passé ni futur là où n'est point la mobilité du temps. En effet le passé n'est plus et le futur n'est pas encore, tandis que le Seigneur est toujours, puisqu'il existe véritablement, en d'autres termes, puisqu'il est immuable. C'est le grand et divin mystère que vient de nous rappeler la lecture de l'Evangile.

C'est saint Jean qui a exhalé en quelque sorte ce commencement de l'Evangile, qu'il avait comme puisé dans le cœur de son Maître. On vous l'a lu dernièrement encore ; rappelez-vous donc comment ce saint Evangéliste reposait sur le sein du Seigneur, sur le sein du Seigneur, c'est-à-dire « sur sa poitrine, » comme il l'exprime clairement [1]. Or en reposant ainsi sur la poitrine du Seigneur, que n'y puisait-il pas ? Ne cherchons pas tant à nous l'imaginer qu'à en profiter, puisque nous aussi nous venons d'entendre de sublimes vérités.

2. « Au commencement était le Verbe, et le « Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. » Quelle prédication ! Quels flots divins jaillissant de la poitrine du Seigneur ! « Au commence« ment était le Verbe. » Pourquoi chercher ce qui était avant lui, puisqu'il « était au commence« ment ? » Le Verbe n'a pas été créé, puisque tout a été créé par lui : mais s'il avait été créé,

[1] Jean, I, 1-14.

[1] Jean, XIII, 23, 25.

l'Écriture dirait : Au commencement Dieu a fait le Verbe, comme il est dit dans la Genèse : « Au « commencement Dieu a fait le ciel et la terre[1]. » Dieu n'a donc pas fait le Verbe au commencement, puisqu'« au commencement était le Verbe. » Mais où était ce Verbe, qui était au commencement ? Poursuis : « Et le Verbe était « en Dieu. » Habitués à entendre chaque jour la parole humaine, estimons-nous assez ce terme de Verbe qui signifie parole ? Garde-toi d'en faire ici peu de cas, car « le Verbe était Dieu ; il était « en Dieu au commencement. Tout a été fait par « lui, et sans lui rien n'a été fait. »

3. Appliquez vos cœurs, suppléez à l'insuffisance de mon discours ; écoutez ce que je pourrai dire et réfléchissez à ce que je ne dirai pas. Qui peut se représenter une parole immobile ? Les nôtres passent en faisant du bruit. Afin donc de se figurer le Verbe subsistant, ne faut-il pas demeurer en lui ? Veux-tu donc comprendre comment ce Verbe est immobile ? ne suis pas le torrent charnel. Notre chair est comme un fleuve, puisqu'elle n'est jamais immobile. Les hommes en effet naissent des sources mystérieuses de la nature, ils vivent et ils meurent, sans savoir ni d'où ils viennent, ni où ils vont. Ainsi les eaux sont invisibles jusqu'au moment où elles jaillissent, elles coulent et on les voit dans le lit du fleuve, puis elles se perdent de nouveau dans la mer. Ah ! dédaignons, dédaignons ce flot qui jaillit, qui coule et disparaît. « Toute chair n'est que de « l'herbe et toute sa beauté ressemble à la fleur « des champs. L'herbe s'est desséchée, la fleur est « tombée. » Veux-tu ne tomber pas ? « Mais le « Verbe du Seigneur demeure éternellement[2]. »

4. Afin toutefois de nous venir en aide, « le « Verbe s'est fait chair et il a habité parmi « nous. » Qu'est-ce à dire, « le Verbe s'est fait chair ? » C'est-à-dire que l'or s'est fait herbe, il s'est fait herbe pour brûler ; l'herbe en effet a brûlé, mais l'or est resté, et loin de se consumer avec l'herbe, il l'a transformée. Comment l'a-t-il transformée ? En la ressuscitant, en lui rendant la vie, en l'élevant jusqu'au ciel, en la plaçant à la droite du Père.

Mais de quoi sont précédés ces mots : « Le « Verbe s'est fait chair et il a habité parmi « nous ? » Rappelons-le brièvement. « Il est venu « chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu. Mais à « tous ceux qui l'ont reçu il a donné le pouvoir « de devenir enfants de Dieu, » de le devenir, car ils ne l'étaient pas, tandis que lui l'était dès le commencement. « Il a donc donné le pouvoir « de devenir enfants de Dieu, à ceux qui croient « en son nom, qui ne sont pas nés du mélange « du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la « volonté de l'homme, mais de Dieu. » Quel que soit leur âge proprement dit, voilà ce qu'ils sont, des enfants ; regardez-les et soyez heureux. Voilà ce qu'ils sont, mais des enfants qui ont Dieu pour père : le sein de leur mère est l'eau du baptême.

5. Loin d'ici la pauvreté du cœur et l'indigence des pensées ; que nul ne dise : Comment ! « Le « Verbe était au commencement, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu, tout a été « fait par lui : » et voilà que ce même « Verbe « s'est fait chair et a habité parmi nous ! » Apprenez pourquoi. Il est sûr qu'à ceux qui croient en son nom il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu ; et vous à qui il a donné ce pouvoir, ne regardez point cette transformation comme impossible. « Le Verbe s'est fait chair et « a habité parmi nous. » Est-il étonnant que vous puissiez devenir fils de Dieu, quand pour vous le Fils de Dieu est devenu Fils de l'homme ? S'il s'est abaissé, ne peut-il nous élever ? S'il est descendu jusqu'à nous, est-il impossible que nous montions jusqu'à lui ? Il s'est assujetti à notre mort, ne saurait-il nous donner sa vie ? Pour toi il a enduré les maux qui t'étaient dûs, ne pourra-t-il te communiquer les biens qui lui appartiennent ?

6. Néanmoins, objecte-t-on, comment a-t-il été possible que le Verbe de Dieu, qui gouverne le monde, qui a créé et qui crée encore tout, se rapetissât dans le sein d'une Vierge, laissât le monde et quittât les anges pour s'enfermer dans les flancs d'une femme ? — Tu n'entends rien aux choses de Dieu. Souviens-toi, ô homme, que je te parle de la toute-puissance du Verbe de Dieu. Le Verbe de Dieu a donc pu sans difficulté faire tout cela ; également tout-puissant, et pour demeurer avec son Père, et pour venir parmi nous, et pour se montrer à nous dans un corps humain et pour demeurer invisible en lui. Il ne doit pas la vie à sa naissance corporelle. Il existait avant de prendre un corps ; c'est lui qui a créé sa mère ; il a fait choix de celle qui l'a conçu, il a créé celle qui devait le créer. Pourquoi cette surprise ? C'est de Dieu que je te parle, car « le Verbe « était Dieu. »

7. Il est ici question du Verbe, de la Parole ; la parole humaine ne saurait-elle nous donner quelque idée de sa puissance ? Quelle différence !

[1] Gen. I, 1. — [2] Isaïe, XL, 6-8.

Il n'y a aucune comparaison à établir, et toutefois n'y peut-on signaler aucune ressemblance? Ainsi, la parole que je vous adresse était d'abord dans mon cœur; je te la donne et elle ne me quitte point; elle n'était pas en toi et elle y est, mais en y allant elle demeure en moi. De même donc qu'elle frappe tes sens sans quitter mon cœur, ainsi le Verbe divin s'est montré à nous sans quitter son Père. Ma parole était en moi et elle est devenue voix; le Verbe de Dieu était en son Père et il est devenu chair. Mais puis-je faire de ma voix ce qu'il a fait de sa chair? Ma voix s'envole et je ne puis la retenir; lui au contraire, complètement maître de sa chair en naissant, en vivant et en travaillant, l'a de plus ressuscitée après sa mort, puis il l'a conduite au Ciel comme le char sur lequel il était venu au milieu de nous. Donne à cette chair les noms de vêtement, de char ou de bête de somme, comme il est possible qu'il ait voulu nous l'indiquer lui-même en faisant placer sur cette monture le malheureux qui avait été blessé par les voleurs [1]; donne-lui enfin le nom de temple qu'il s'est donné lui-même expressément [2]; ce temple, après avoir été renversé, est maintenant assis à la droite du Père, et il viendra dans ce temple juger les vivants et les morts. Mais ce qu'il a enseigné par ses préceptes, il l'a montré par ses exemples et tu dois espérer pour ton corps ce que tu vois dans le sien. Tel est l'objet de la foi, attache-toi à ce que tu ne vois pas encore; il est nécessaire que la foi te tienne lié à ce que tu ne vois pas, pour n'avoir pas à rougir lorsque tu seras en face.

[1] Luc. x. 34. — [2] Jean. ii. 19.

SERMON CXX.

LE VERBE DE DIEU PARTOUT [1].

ANALYSE. — Afin de comprendre un peu comment le Verbe de Dieu est partout, rappelez-vous, non pas le soleil qui n'est pas en même temps partout, mais la parole humaine qui se trouve simultanément dans celui qui la prononce et dans tous ceux qui l'entendent

1. Saint Jean commence ainsi son Evangile: « Au commencement était le Verbe. » c'est ce qu'il a vu. S'élevant donc au dessus de toutes les créatures, au dessus des montagnes et de la région de l'air, au dessus des cieux et des astres, au dessus des Trônes, des Dominations, des Principautés, des Puissances, de tous les Anges et de tous les Archanges, s'élevant au dessus de tout, il a vu le Verbe dès le commencement et il s'en est pénétré; il l'a vu supérieur à toute créature, c'est le mystère dont il a puisé la connaissance dans le cœur du Seigneur. Car ce saint Evangéliste était chéri spécialement de Jésus, chéri au point qu'il reposait sur sa poitrine [2], et c'est là qu'il devait puiser ce secret pour le divulguer dans son Evangile. Heureux ceux qui l'écoutent et le comprennent! Heureux aussi, mais moins heureux ceux qui le croient sans le comprendre! Quelle parole humaine pourrait expliquer l'immense bonheur de voir le Verbe de Dieu?

2. Elevez vos cœurs, mes frères, élevez-les autant que vous en êtes capables; repoussez toute image corporelle, s'il s'en présente à vous. Ne te figure pas le Verbe de Dieu semblable à la lumière de ce soleil qui nous éclaire; si loin que tu étendes, que tu portes cette lumière, quand même tu te la représenterais comme étant sans bornes, près du Verbe de Dieu elle ne serait rien. Ces sortes d'objets en effet sont moindres dans une de leurs parties que dans leur tout, tandis que le Verbe de Dieu est tout entier partout. Entendez bien ce que je dis: j'emploie toutes mes forces à me restreindre, pour l'amour de vous, dans les limites de ma faiblesse. Entendez donc ce que je dis.

Voyez cette lumière qui descend du ciel et qu'on appelle la lumière du soleil: en se montrant elle éclaire la terre, elle forme le jour, elle donne aux objets leur beauté, elle en fait distinguer les diverses couleurs. Cette lumière est un grand bien, un grand bien accordé par Dieu à tous les mortels. Ah! qu'on loue le Seigneur à cause de ses œuvres! Si le soleil est si beau, est-il rien de plus beau que Celui qui l'a fait!

[1] Jean, i, 1-3. — [2] Jean, xiii, 23, 26.

Faisons néanmoins une observation, mes frères: oui, le soleil répand ses rayons sur toute la terre, il pénètre tous les corps transparents ; mais pénètre-t-il les corps opaques ? Sa clarté passe à travers la fenêtre ; traverse-t-elle la muraille ? Au Verbe de Dieu, au contraire, tout est accessible, rien n'est caché pour lui.

Considérez un autre caractère, saisissez combien la créature, surtout la créature corporelle, est distante du Créateur. Si le soleil est à l'Orient, il n'est pas à l'Occident. Sans doute la lumière qui s'échappe de ce globe immense se porte jusqu'en Occident ; mais le soleil n'y est pas lui-même. Il y sera quand viendra l'heure de son coucher ; car s'il est en Orient quand il se lève, il est en Occident quand il se couche. C'est même de son lever et de son coucher que viennent ces dénominations d'Orient et d'Occident, car il se trouve alors en ces lieux. Mais nulle part on ne le voit la nuit. En est-il ainsi du Verbe de Dieu? N'est-il pas en Orient en même temps qu'il est en Occident et en Occident quand il est en Orient? Quitte-t-il jamais la terre pour aller ou sous la terre ou loin de la terre ? Il est tout entier partout. Mais qui peut l'expliquer ? Qui le voit ? Quelle preuve vous donner de cette vérité? Je suis un homme parlant à des hommes, un infirme parlant à de plus infirmes; et pourtant, mes frères, j'ose bien vous le dire, je vois, comme dans un miroir et en énigme, je vois et je comprends tant soit peu ce que je vous dis, et il y a pour l'exprimer une parole dans mon cœur. Cette parole cherche à en sortir pour aller à vous; mais elle ne rencontre point de véhicule convenable. Le véhicule de la parole est le son de la voix. Je cherche donc à vous dire ce que je me dis en moi-même, mais les paroles me manquent; car c'est du Verbe de Dieu que je veux vous entretenir, et quel Verbe! « Tout a été fait « par lui. » Considérez ses œuvres et tremblez devant lui. « Par lui tout a été fait. »

3. Reviens sur toi, infirmité humaine, reviens sur toi. Comprenons les choses humaines, si nous en sommes capables cependant. Nous sommes tous hommes, et nous qui parlons, et vous qui prêtez l'oreille; de plus nous émettons des sons de voix. Nous portons ces sons à l'oreille et par eux, autant qu'il est possible, l'intelligence à l'esprit. Eh bien! parlons de ce phénomène dans la mesure de nos forces, efforçons-nous de comprendre. Si nous ne comprenons même pas ce phénomène de la parole humaine, que sommes-nous près du Verbe de Dieu?

Vous m'écoutez maintenant, je parle. Si quelqu'un de vous venait à sortir et qu'on lui demandât ce qui se fait ici, il répondrait : L'Évêque parle. Oui je parle du Verbe. Mais quelle est ma parole et quel est ce Verbe ? Parole mortelle et Verbe immortel; parole muable et Verbe immuable; parole qui passe et Verbe qui demeure éternellement. Examinez néanmoins cette parole. Je vous disais : Le Verbe de Dieu est tout entier partout. Voyez : je vous parle et ma parole se communique à tous. Mais pour qu'elle se communiquât à tous, vous l'êtes-vous partagée ? Si je nourrissais, non pas vos âmes, mais vos corps, et si pour apaiser votre faim je mettais des aliments devant vous, ne seriez-vous pas obligés de vous les partager? Chacun de vous pourrait-il avoir tout ? N'est-il pas sûr que si l'un de vous avait tout, les autres n'auraient rien ? Eh bien ! je vous distribue la parole, et tous vous l'entendez, vous la possédez, tous vous la possédez tout entière ; elle parvient tout entière à tous et à chacun. O merveilles de ma parole ! Que n'est donc pas le Verbe de Dieu?

Autre observation : J'énonce une pensée, et cette pensée se donne à vous sans me quitter, elle vous arrive sans se séparer de moi. Avant de l'exprimer je l'avais et vous ne l'aviez pas ; je l'exprime et vous l'avez sans que je la perde. O prodige de ma parole ! Que n'est donc pas le Verbe de Dieu ?

Que les petites choses vous élèvent vers les grandes. Contemplez les merveilles de la terre et admirez les merveilles du ciel. Je suis créature, vous êtes également créatures, et si ma parole produit de tels prodiges dans mon cœur, sur mes lèvres, dans ma voix, dans vos oreilles et dans votre cœur, que penser du Créateur?

O Seigneur, écoutez-nous. Réparez-nous, car c'est vous qui nous avez faits; rendez-nous bons, puisque déjà vous nous avez éclairés. Ces fidèles en blanc, que vous avez éclairés, entendent votre parole dans ma bouche ; c'est la lumière de votre grâce qui les tient ici devant vous dans ce jour que le Seigneur a fait. Ah! qu'ils travaillent et qu'ils prient pour ne devenir pas ténèbres, après ces solennités, puisqu'en eux reluisent aujourd'hui les prodiges et les bienfaits divins.

SERMON CXXI.

LES DEUX NAISSANCES [1].

ANALYSE. — Le monde qui a rejeté Jésus-Christ n'est pas précisément le monde créé par lui ; ce sont les hommes charnels que l'Écriture appelle le monde pour exprimer combien ils sont attachés aux choses du monde. Quant aux hommes qui ont reçu le Sauveur, ce sont ceux qui outre leur nature humaine ont reçu de Dieu et de l'Église une naissance toute spirituelle et toute divine, comme Jésus-Christ a reçu la vie par l'union sainte de l'Esprit divin et de la Vierge Marie.

1. « Le monde a été fait par » le Seigneur, « et le monde ne l'a point reconnu. » Quel est le monde qui a été fait par lui ? et quel est le monde qui ne l'a point reconnu ? Le monde fait par lui n'est pas celui qui ne l'a point reconnu. Quel est effectivement le monde fait par lui ? Le ciel et la terre. Mais comment le ciel ne l'a-t-il pas reconnu, puisqu'à sa mort le soleil s'est obscurci ? Comment la terre ne l'a-t-elle pas reconnu, puisqu'elle a tremblé lorsqu'il était suspendu à la croix ? « Le « monde » qui « ne l'a point reconnu » est celui qui a pour chef l'esprit mauvais dont il est dit : « Voici venir le prince de ce monde, et il ne « trouve rien en moi [2]. » On appelle monde les méchants et les infidèles, et ce nom leur vient de ce qu'ils aiment. En aimant Dieu nous devenons des dieux, et en aimant le monde nous sommes appelés monde. Cependant Dieu était dans le Christ et se réconciliait le monde [3]. Tous forment-ils donc « le monde » qui « ne l'a point « connu ? »

2. « Il est venu chez lui, et les siens ne l'ont « pas reçu. » Tout lui appartient, mais il était plus spécialement chez lui dans ce peuple dont faisait partie sa mère, où il avait pris un corps, à qui il avait fait annoncer longtemps auparavant son avènement futur, à qui il avait donné sa loi, qu'il avait délivré de la captivité égyptienne, et dont le père charnel, Abraham, avait été choisi par lui ; car il a pu dire en toute vérité : « Je « suis avant Abraham [4]. » Il ne dit pas : Je suis avant que fût Abraham ; ni : J'ai été fait avant qu'Abraham le fût ; car « Au commencement « était le Verbe ; » il était, sans avoir été fait. « Il est donc venu chez lui, » parmi les Juifs ; « et « les siens ne l'ont pas reçu. »

3. « Mais à tous ceux qui l'ont reçu. » De là en effet sont les Apôtres qui l'ont reçu ; de là aussi ceux qui portaient des rameaux devant sa monture, marchant devant et derrière lui, couvrant la route de leurs vêtements et criant à haute voix : « Hosanna au fils de David ; béni soit « celui qui vient au nom du Seigneur ! » — « Faites taire ces enfants, qu'ils ne crient pas « ainsi devant vous, » lui disaient les Pharisiens, et il répondait : « S'ils se taisent, les pierres « crieront [1]. »

Qu'entendre ici par pierres, sinon les adorateurs des pierres ? Si les petits juifs se taisent, les petits et les grands crieront parmi les gentils. Qu'entendre par pierres, sinon ce qu'entendait Jean, ce grand homme qui est venu pour rendre témoignage à la lumière [2] ? Un jour en effet qu'il voyait des Juifs s'enorgueillir d'être de la race d'Abraham, il les appela « race de vipères. » Ils se disaient les enfants d'Abraham, et lui les nommait « race de vipères. » N'était-ce pas outrager Abraham lui-même ? Nullement. Jean leur donnait le titre que méritaient leurs mœurs. Fils d'Abraham, ils auraient dû imiter leur père, comme le leur rappelait le Sauveur même. « Nous « sommes libres, jamais nous n'avons servi per-« sonne, nous avons Abraham pour père. » Ainsi les Juifs parlaient-ils au Sauveur, qui leur répondait : « Si vous étiez fils d'Abraham, vous « feriez les œuvres d'Abraham. Parce que je vous « dis la vérité, vous voulez me mettre à mort ; « c'est ce qu'Abraham n'a pas fait [3]. » Vous êtes issus d'Abraham, mais vous avez dégénéré.

Que leur disait donc Jean ? « Race de vipères, « qui vous a montré à fuir devant la colère qui « va venir ? Faites donc de dignes fruits de péni-« tence, et ne songez pas à dire en vous-mêmes : « Nous avons Abraham pour père, car Dieu peut, « de ces pierres mêmes, susciter des enfants à « Abraham [4]. » — « De ces pierres mêmes ; » de celles qu'il voyait en esprit ; car il parlait aux Juifs et nous avait en vue. « Dieu peut, de ces « pierres mêmes, susciter des enfants à Abraham. » De quelles pierres ? « Si ceux-ci se taisent, les

[1] Jean, I, 10-14. — [2] Jean, XIV, 30. — [3] II Cor. V, 19. — [4] Jean, VIII, 58.

[1] Matt. XXI, 9, 16 ; Luc, XIX, 39, 40. — [2] Jean, I, 8. — [3] Jean, VIII, 33, 39, 40. — [4] Matt. III, 7-9.

pierres crieront. » Vous venez d'entendre ces mots et vous les avez acclamés. Ainsi donc se vérifie l'oracle : « Les pierres crieront. » Car nous sommes issus de la gentilité et nous avons adoré les pierres dans la personne de nos parents. C'est pour ce motif encore que nous avons été comparés à des chiens. Rappelez-vous en effet ce qui fut dit à cette femme qui criait derrière le Seigneur. Comme elle était Chananéenne, asservie au culte des idoles et liée au service des démons, que lui dit Jésus ? « Il ne convient pas de prendre « le pain aux enfants et de le jeter aux chiens. » N'avez-vous remarqué jamais comment les chiens lèchent les pierres engraissées? Tels sont les adorateurs d'idoles. Mais la grâce de Dieu est descendue en vous. « A tous ceux qui l'ont reçu il « a donné le pouvoir de devenir enfants de « Dieu. » Voici des fils nouveau-nés. « Il leur « a donné le pouvoir de devenir enfants de « Dieu. » Pourquoi ? « Parce qu'ils croient en « son nom. »

4. Et comment deviennent-ils enfants de Dieu ? En ne naissant « ni du mélange des sangs, ni de « la volonté de l'homme, ni de la volonté de la « chair, mais de Dieu. » Après avoir reçu le pouvoir de devenir enfants de Dieu, ils sont nés de Dieu. Remarquez bien : ils sont nés de Dieu, « non pas du mélange des sangs, » comme dans cette première génération, génération pleine de misère et produite par la misère. Qu'étaient en effet ces nouveaux fils de Dieu ? Comment étaient-ils nés d'abord ? Du mélange des sangs du père et de la mère, du rapprochement des corps. Et aujourd'hui ! « C'est de Dieu qu'ils sont nés. » Leur première naissance était due à un homme et à une femme ; la seconde est due à Dieu et à l'Église.

5. Ainsi donc il sont nés de Dieu. Pourquoi sont-ils nés de Dieu après avoir reçu d'abord une naissance humaine ? Pourquoi ? Pourquoi ? C'est que « le Verbe s'est fait chair afin d'habiter parmi « nous. » Quel contraste ! Lui se fait chair, et eux deviennent esprits. Quelle condescendance, mes frères ! Préparez vos âmes à espérer et à recueillir de plus signalés bienfaits encore. Ne vous attachez pas aux passions du siècle. On vous a achetés cher ; pour vous le Verbe s'est fait chair, pour vous le Fils de Dieu est devenu fils de l'homme; ainsi veut-il que les enfants des hommes deviennent les enfants de Dieu. Qu'était-il, et qu'est-il devenu ? Qu'étiez-vous et qu'êtes-vous devenus ? Il était Fils de Dieu. Qu'est-il devenu ? Fils de l'homme. Et vous, qui étiez fils des hommes, qu'êtes-vous devenus? Des fils de Dieu. Il a partagé nos maux pour nous communiquer ses biens.

En qualité même de fils de l'homme, il est bien élevé au dessus de nous. Nous devons notre vie humaine à la convoitise de la chair; il doit la sienne à la foi d'une Vierge. Chacun de nous est né d'un père et d'une mère ; le Christ est né de l'Esprit-Saint et de la Vierge Marie.

Mais en s'approchant de nous, il ne s'est pas éloigné beaucoup de lui-même ; ou plutôt il ne s'en est pas éloigné en tant que Dieu, et il n'a fait qu'ajouter sa nature à la nôtre ; car en s'unissant à ce qu'il n'était pas, il n'a point sacrifié ce qu'il était ; sans cesser d'être le Fils de Dieu, il est devenu fils de l'homme. Ainsi s'est-il établi Médiateur ; médiateur, tenant le milieu, n'étant ni en haut ni en bas ; ni en haut, parce qu'il est homme, ni en bas, parce qu'il n'est point pécheur. Et toutefois il est en haut en tant que Dieu, car en venant parmi nous il n'a pas quitté son Père. C'est ainsi qu'en remontant au ciel il ne nous a pas quittés, et qu'en revenant vers nous il ne quittera pas non plus son Père.

SERMON CXXII.

JÉSUS ET NATHANAEL [1].

ANALYSE. — Jésus dit à Nathanael qu'il l'a vu sous le figuier, mais que lui-même ensuite verra le Fils de l'homme servi par les Anges. Que signifie ce langage? — Le figuier rappelle le péché de nos premiers parents : Jésus veut donc dire qu'il a vu Nathanael dans l'état du péché. Nathanael verra ensuite le Fils de l'homme dans sa gloire servi par les Anges : c'est une allusion au songe mystérieux de Jacob où tout figurait le Christ, soit la pierre parfumée d'onction, soit l'ange qui se laissa vaincre volontairement, soit Jacob même qui représente à la fois : le peuple juif dans sa partie réprouvée et dans sa partie fidèle, car le patriarche est à la fois boiteux et béni de Dieu ; le peuple chrétien qui a supplanté le peuple Juif et qui verra Dieu dans sa gloire, le Christ enfin, car si les Anges descendent et montent en même temps vers lui, c'est que le Christ est en même temps dans le ciel et sur la terre.

1. Si nous comprenons bien ce que Jésus-Christ Notre-Seigneur vient de dire à Nathanael, nous verrons que ses paroles ne s'adressaient pas seulement à lui. C'est en effet le genre humain tout entier que le Seigneur a vu sous le figuier. Le figuier en cet endroit signifie évidemment le péché. Le figuier n'a point partout cette signification, mais il l'a ici, comme je l'ai avancé, et ce qui porte à le croire, c'est que le premier homme, après son péché, se couvrit de feuilles de figuier, vous ne l'ignorez pas [2]. Dans la confusion que leur inspirait leur crime, nos premiers parents voilèrent sous ces feuilles des membres que Dieu leur avait donnés et dont eux-mêmes venaient de faire des membres honteux. Assurément on ne doit pas rougir de l'œuvre de Dieu, le péché seul produit la confusion, et sans le péché, la nudité même n'inspirerait aucune honte. Aussi bien Adam et Eve étaient-ils nus sans en rougir; ils n'avaient rien fait d'humiliant.

Pourquoi ces réflexions ? Pour nous amener à comprendre comment le figuier rappelle le péché. Que signifie alors : « Je t'ai vu lorsque tu « étais sous le figuier? » Je t'ai vu lorsque tu étais asservi au péché. Se rappelant alors un fait particulier, Nathanaël se souvint qu'il s'était trouvé effectivement sous un figuier et que Jésus n'était point là. Non, il n'y était pas de corps, mais où n'est point le regard de son esprit? Nathanaël sachant donc qu'il s'était trouvé seul sous le figuier et que le Christ n'était point là, bien qu'il lui ait dit : « Je t'ai vu lorsque tu étais sous le figuier, » comprit qu'il était Dieu et s'écria : « C'est vous « le Roi d'Israël. »

2. Le Seigneur reprit : « Parce que je t'ai dit : « je t'ai vu lorsque tu étais sous le figuier, tu t'é« tonnes; tu verras de plus grandes choses. » — Lesquelles ? — « Vous verrez le ciel ouvert et les « Anges de Dieu montant et descendant vers le « Fils de l'homme. »

Rappelons une ancienne histoire consignée dans un de nos livres saints, dans la Genèse. Jacob voulant s'endormir plaça une pierre sous sa tête. Or il vit en songe une échelle qui allait de la terre jusqu'au ciel ; au dessus s'appuyait le Seigneur et sur les degrés de cette échelle les anges montaient et descendaient. Voilà ce que vit Jacob. Ce songe ne serait pas dans l'Ecriture s'il ne désignait quelque profond mystère et s'il ne contenait quelque prophétie importante. Aussi Jacob l'ayant compris plaça en cet endroit une pierre sur laquelle il répandit de l'huile [1].

Vous connaissez la nature du chrême ; ici donc voyez aussi le Christ. Il est la pierre rejetée par les constructeurs et devenue pierre angulaire [2]. Il est la pierre dont lui-même a dit : « Celui qui « se heurtera contre cette pierre sera écrasé, et « celui sur qui elle tombera sera brisé [3]. » On se heurte contre elle quand elle est à terre ; elle tombera quand elle viendra du ciel juger les vivants et les morts. Malheur aux Juifs qui se sont heurtés contre le Christ, lorsqu'il était à terre dans son humilité ! « Cet homme, disaient-ils, ne vient « pas de Dieu, puisqu'il viole le Sabbat [4]. » — « S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la « croix [5]. » Insensé ! tu ris parce que la pierre est à terre ; mais tu montres en riant combien tu es aveugle, et dans ton aveuglement tu te heurtes, et en te heurtant tu te brises, et après l'être brisé contre cette pierre qui maintenant est à terre, tu seras broyé par elle lorsqu'elle viendra d'en haut.

Ainsi donc Jacob fit une onction à la pierre. Etait-ce pour en faire une idole ? C'était pour en faire un monument et non pour l'adorer. Maintenant donc revenons à Nathanaël, puisque c'est

[1] Jean, I, 48-51. — [2] Gen. III, 7.

[1] Gen. XXVIII, 11-18. — [2] Ps. CXVII, 22. — [3] Matt. XXI, 44. — [4] Jean IX, 16. — [5] Matt. XXVII, 40.

à son occasion que Jésus Notre-Seigneur a voulu nous expliquer la vision de Jacob.

3. Vous êtes instruits à l'école du Christ, vous savez que Jacob s'appelle en même temps Israël. Le même homme porte deux noms : le premier, qui signifie supplantateur, lui fut donné au moment de sa naissance. Esaü en effet naquit le premier de ces deux frères jumeaux, et on remarqua que la main de Jacob lui tenait le pied; il lui tenait le pied pendant qu'Esaü sortait le premier du sein maternel, et lui-même n'en sortit qu'après. Or c'est parce qu'il lui tenait ainsi la plante du pied qu'il fut appelé Jacob [1], c'est-à-dire supplantateur. Plus tard, lorsqu'il revenait de Mésopotamie, il lutta sur la route contre un ange. Un homme peut-il lutter vraiment avec un ange? Ici donc il y a un mystère, une espèce de sacrement, une prophétie, une figure, que nous devons nous attacher à comprendre.

Remarquez de plus, en effet, comment lutta Jacob. Il l'emporta sur l'ange, dans la lutte, ce qui renferme une signification profonde; et après l'avoir emporté sur lui, il le retint; oui, l'homme vainqueur retint l'ange vaincu. « Je ne te laisse « pas aller, lui dit-il, si tu ne me bénis. » Quelle idée de Jésus-Christ dans cette bénédiction donnée par le vaincu au vainqueur! Ce fut alors que cet ange, en qui nous voyons Jésus Notre-Seigneur, dit à Jacob : « Tu ne t'appelleras plus « Jacob, tu porteras le nom d'Israël; » Israël, qui voit Dieu. Il lui toucha ensuite le nerf de la cuisse, dans toute son étendue; et ce nerf se dessécha, et Jacob devint boiteux [2]. Voilà ce que fit le vaincu. Même après sa défaite il fut capable de toucher la cuisse de son vainqueur et de le rendre boiteux. N'est-ce donc pas volontairement qu'il fut vaincu? C'est qu'il avait le pouvoir de déposer ses forces, et le pouvoir de les reprendre [3]. S'il ne s'irrite point d'être vaincu, il ne s'irrite point non plus d'être crucifié. Il bénit même son vainqueur en lui disant : « Tu ne t'appelleras « plus Jacob, mais Israël. » Ainsi le supplantateur voyait Dieu.

Je l'ai déjà dit, l'ange en touchant Jacob le rendit boiteux. Vois dans Jacob la figure du peuple juif : vois-y d'abord ces milliers d'hommes qui suivaient et qui précédaient le Seigneur sur sa monture, qui s'unissaient aux Apôtres pour adorer le Seigneur et qui s'écriaient : « Hosanna « au Fils de David; béni soit Celui qui vient au « nom du Seigneur [1]! » Voilà Jacob en tant qu'il a reçu la bénédiction. S'il est resté boiteux, c'est pour représenter les Juifs restés dans le Judaïsme. L'étendue du nerf blessé désigne le grand nombre de Juifs qui ne sont pas Chrétiens. Il est un psaume qui parle d'eux. Ce psaume prédit d'abord la conversion des gentils. « Un peuple « que je ne connaissais pas m'a servi, il m'a prêté « une oreille docile. » Ainsi donc la foi vient par l'audition, et l'audition par la parole du Christ [2]. Le Psaume continue : « Mes enfants rebelles « m'ont menti, mes enfants rebelles se sont en- « durcis et ont boité dans leurs voies [3]. » Voilà bien Jacob, Jacob béni et Jacob boiteux.

4. N'oublions pas, à cette occasion, d'examiner une question qui pourrait se présenter à quelqu'un d'entre vous et le préoccuper. Abraham aussi, l'aïeul de Jacob, changea de nom. Il s'appelait d'abord Abram et Dieu lui donnant un autre nom lui dit : « Tu ne t'appelleras plus « Abram, mais Abraham [4]. » Pourquoi donc, désormais, ne s'appella-t-il plus Abram? Feuilletez les Ecritures et vous remarquerez qu'avant de recevoir un nom nouveau il n'était désigné que sous le nom d'Abram : et qu'après avoir reçu ce nouveau nom, il ne s'appelait plus qu'Abraham. Pour changer le nom de Jacob on lui dit comme à Abraham : « Tu ne t'appelleras plus Jacob, « mais tu t'appelleras Israel. » Eh bien! feuilletez aussi les Ecritures, et vous observerez que Jacob porta toujours ces deux noms de Jacob et d'Israel. Abraham, après son changement de nom, ne fut plus appelé qu'Abraham; et après avoir également changé de nom, Jacob fut appelé en même temps Jacob et Israël. C'est que la signification du nom d'Abraham devait recevoir son accomplissement dans ce siècle : ce nom signifie en effet qu'Abraham est devenu le père de peuples nombreux, tandis que le nom d'Israël nous reporte vers l'autre monde où nous verrons Dieu.

Aussi le peuple de Dieu, le peuple chrétien est maintenant tout à la fois Jacob et Israël, Jacob en réalité et Israël en espérance. Ce peuple puîné n'a-t-il pas effectivement supplanté son frère aîné? N'avons-nous pas supplanté le peuple juif? Nous pouvons dire que nous les avons supplantés, puisque c'est à cause de nous qu'ils le sont. S'ils n'étaient tombés dans l'aveuglement, ils n'auraient pas crucifié le Christ; si le Christ n'eût été crucifié, son sang précieux n'eût pas été

[1] Gen. xxv, 25. — [2] Gen. xxxii, 24-32. — [3] Jean, x, 18.

[1] Matt. xxi, 9. — [2] Rom. x, 17. — [3] Ps. xvii, 45, 46. — [4] Gen. xvii, 5.

répandu; et si son sang n'eût pas été répandu, il n'aurait pas racheté l'univers. Et comme leur aveuglement nous a servi, l'aîné a dû être supplanté par le puîné, nommé pour ce motif supplantateur. Mais combien de temps le sera-t-il?

5. Viendra un jour, viendra la fin du siècle et tout Israël se convertira, non pas les Israélites d'aujourd'hui, mais leurs descendants. Car en poursuivant leurs voies ils aboutiront, ils arriveront à la damnation éternelle. Mais quand ce peuple entier sera entré dans l'unité, alors s'accomplira ce que nous chantons : « Je serai rassasié, lorsque se manifestera votre gloire [1]; » lorsque se réalisera la promesse qui nous est faite, de vous voir face à face. Nous voyons aujourd'hui dans un miroir, en énigme et en partie seulement; mais quand également purifiés, ressuscités, couronnés, devenus immortels et incorruptibles à tout jamais, les deux peuples verront Dieu face à face et qu'il n'y aura plus de Jacob, mais seulement un Israël; le Seigneur alors le contemplera comme il contemplait ce saint Nathanaël et il dira : « Voilà un véritable « Israëlite, en qui il n'y a point d'artifice. »

En entendant ces mots : « Voilà un véritable « Israëlite, » rappelle-toi Israël, et en te rappelant Israël, souviens-toi de ce songe durant lequel Israël vit une échelle qui allait de la terre au ciel, le Seigneur appuyé sur cette échelle, et les Anges qui y montaient et y descendaient. Ce fut après ce songe, quelque temps après, quand il revenait de Mésopotamie, durant le voyage même, que Jacob reçut le nom d'Israël. Jacob donc, Jacob ou Israël ayant vu cette échelle mystérieuse, et Nathanael étant de son côté un vrai Israélite sans aucun artifice, ne comprends-tu pas pour quel motif le Seigneur lui répondit : « Tu verras de plus grandes choses ; » et pour quel motif il lui rappela le songe de Jacob, lorsqu'il le vit étonné de cette parole : « Je t'ai vu « sous le figuier ? » A qui en effet le Sauveur parlait-il ainsi ? A un homme qu'il venait d'appeller un Israélite véritable et sans artifice. C'est donc comme s'il lui eût dit : Tu verras s'accomplir en toi le songe de celui dont je t'ai donné le nom ; assez de cette admiration prématurée ; tu verras de plus grandes choses. « Tu verras « le ciel ouvert, et les Anges de Dieu mon- « tant et descendant vers le Fils de l'homme. » Voilà bien ce que vit Jacob ; voilà pourquoi il répandit de l'huile sur la pierre ; voilà pourquoi, devenu prophète, il érigea ce monument comme figure du Christ; car tout cela était prophétique.

6. Je sais ce que vous attendez maintenant, je comprends ce que vous demandez de moi. Je l'exprimerai en peu de mots également et comme Dieu m'en fera la grâce.

« Les Anges descendaient et montaient vers « le Fils de l'homme. » S'ils descendent vers lui, n'est-il pas en bas? et s'ils montent vers lui, n'est-il pas en haut? Et s'ils montent vers lui et y descendent tout à la fois, n'est-il pas en même temps et en haut et en bas? Non, il n'est pas possible que des Anges descendent et montent en même temps, s'il n'est en même temps et en haut où ils montent, et en bas où ils descendent. Mais comment prouver qu'il est tout à la fois et ici et là? Paul nous répondra. Il portait d'abord le nom de Saul, il était d'abord persécuteur ; ce fut alors qu'il comprit ce problème et qu'il devint prédicateur. Jacob d'abord, et Israël ensuite, de la race d'Israël et de la tribu de Benjamin [1], il nous montrera que le Christ est en même temps au ciel et sur la terre. N'est-ce pas ce que lui fit entendre dès le principe cette grande voix descendue du ciel : « Saul, Saul, pourquoi me per- « sécutes-tu [2]? » Paul en effet était-il monté au ciel? Avait-il contre le ciel lancé même une pierre? C'était les Chrétiens qu'il persécutait, les Chrétiens qu'il enchaînait, les Chrétiens qu'il traînait à la mort, cherchant à les découvrir partout dans leurs retraites et ne leur pardonnant jamais quand il était parvenu à les découvrir. Le Christ notre Seigneur lui cria donc alors : « Saul, Saul. » D'où lui criait le Sauveur? Du haut du ciel. Il y est donc. « Pourquoi me per- « sécutes-tu? » Il est donc sur la terre.

J'ai tout expliqué, bien qu'en peu de mots et comme je l'ai pu, à votre charité. J'ai donné comme j'y suis obligé ; à vous maintenant de vous occuper des pauvres, selon votre devoir.

Tournons-nous etc. [3].

[1] Ps. XVI, 15.

[1] Philip. III, 5. — [2] Act. IX, 4. — [3] Serm. I

SERMON CXXIII.

HUMILITÉ DU CHRIST [1].

—

ANALYSE. — L'orgueil a commencé notre perte, par l'humilité doit commencer notre salut. Aussi quels exemples d'humilité nous a donnés Jésus-Christ ! Lui qui change pour autrui l'eau en vin aux noces de Cana, ne change pas pour lui-même les pierres en pain dans le désert ! Lui qui se montre si puissant dans ses miracles, s'abandonne volontairement aux dernières indignités durant sa passion, et aujourd'hui encore il s'humilie dans la personne de ses pauvres. Ah ! comprendrons-nous enfin que nous sommes pauvres nous-mêmes et que nous nous enrichissons en assistant les pauvres?

1. Vous le savez, mes frères, vous l'avez appris lorsque vous avec commencé à croire en Jésus-Chris, et nous vous le rappelons constamment dans l'accomplissement de notre ministère : le remède à notre orgueil est l'humilité du Sauveur. En effet, l'homme n'aurait pas péri, s'il ne s'était laissé enfler par l'orgueil. « L'orgueil, dit « l'Ecriture, est le commencement de tout péché [2]. » Or, à ce commencement de tout péché il a fallu opposer le commencement de toute justice. Si donc l'orgueil est le commencement de tout péché, eût-il été possible de guérir cette plaie funeste si Dieu n'avait daigné se faire humble ? Rougis, ô homme, de ta superbe, en face de l'humilité d'un Dieu.

Nous invite-t-on à nous humilier? nous ne tenons pas compte de cette recommandation, et l'orgueil porte l'homme à se venger des outrages qu'il a reçus. Oui, c'est parcequ'on dédaigne de s'humilier que l'on veut se venger; comme si l'on pouvait profiter de la peine faite à autrui! Mais si en aspirant à se venger des torts et des injures que l'on a soufferts, on cherche un remède dans le châtiment d'autrui, on n'y trouve qu'un cruel tourment. C'est pourquoi le Christ notre Seigneur a daigné s'humilier en toutes choses. Il nous montre ainsi la voie; à nous de ne ne refuser pas d'y marcher.

2. Voyez, ce Fils d'une vierge paraît dans une noce, lui qui dans le sein de son Père a établi les noces. La première femme, la femme qui a introduit le péché parmi nous, ayant été tirée de l'homme sans le concours d'aucune femme, il convenait que l'homme qui venait détruire le péché, naquît d'une femme sans le concours d'aucun homme. Elle nous ayant fait tomber, lui nous relève.

Que fait il donc aux noces? Il change l'eau en vin. Quel témoignage de sa puissance! Et pourtant il s'est abaissé jusqu'à se réduire à l'indigence. Lui qui a changé l'eau en vin, ne pouvait-il changer des pierres en pain ? Il ne fallait pas plus de puissance. Sans doute, mais s'il ne fit pas ce changement, c'est que le diable l'y avait porté. Vous le savez en effet, c'est ce que le diable conseillait à notre Seigneur Jésus-Christ au moment où il le tenta.

Le Seigneur donc souffrait de la faim, il en souffrait volontairement, car c'était aussi un acte d'humilité; c'était le Pain de vie qui avait besoin d'aliments. Ainsi on le vit épuisé, bien qu'il fût la voie; couvert de blessures, quoiqu'il fût la santé, et mort, bien qu'il fût la vie même. Au moment donc où il avait faim, le tentateur lui dit, comme vous savez : « Si tu es le Fils de Dieu, « dis à ces pierres de devenir des pains. » Pour t'apprendre à répondre au tentateur, il lui répondit, comme un général combat afin de faire la leçon à ses soldats. Que répondit-il ? « L'homme « ne vit pas seulement de pain, mais de toute « parole de Dieu. » Mais il ne changea pas les pierres en pain. Il le pouvait faire aussi aisément qu'il avait changé l'eau en vin, il ne lui fallait que la même puissance; mais il n'en usa pas afin de témoigner son mépris pour la volonté du tentateur. Car on ne peut vaincre le tentateur qu'en le méprisant. Or, quand il l'eut vaincu les Anges s'approchèrent de lui et ils le servaient [1]. Pourquoi, demandera-t-on, pourquoi avec tant de puissance fit-il un miracle plutôt que l'autre? Lis, ou plutôt rappelle-toi ce qu'on t'a lu à propos de l'un de ces miracles, du changement d'eau en vin : Que dit alors l'Evangile? « Et ses « disciples crurent en-lui. » Mais le démon aurait-il cru en lui ?

3. Oui, malgré tant de puissance, il a eu faim, il a eu soif, il a été fatigué, il a dormi, il a été garrotté, déchiré de coups, crucifié et mis a mort. Voilà le chemin tracé; marche dans cette voie d'humilité pour parvenir à l'heureuse éter-

[1] Jean, II, 1-11. — [2] Eccli. X, 15.

[1] Matt. IV, 2, 3, 4, 10.

nité. Le Christ notre Dieu est la patrie où nous aspirons, et le Christ devenu homme est la voie qui nous y mène. Par lui nous allons donc à lui; que craignons-nous de nous égarer? Sans quitter son Père il est venu parmi nous. Il prenait le sein de sa mère, et il soutenait le monde. Il était couché dans l'étable, et en même temps la nourriture des Anges; Dieu et homme tout à la fois, l'humanité est en lui unie à la divinité et la divinité unie à l'humanité. Son humanité toutefois n'a pas le même principe que sa divinité; il est Dieu, parce qu'il est le Verbe, et homme, parcequ'il est le Verbe fait chair; mais il est resté Dieu tout en prenant un corps humain, et en devenant ce qu'il n'était pas, il n'a rien perdu de ce qu'il était. C'est pour cela qu'après avoir souffert, qu'après être mort et avoir été enseveli dans son humilité, il est ressuscité, il est monté au ciel, où maintenant il est assis à la droite de son Père.

Ici toutefois il a encore besoin dans la personne de ses pauvres. Hier encore j'ai parlé de de ce sujet à votre charité, à propos de ces paroles adressées à Nathanael : « Tu verras de « plus grandes choses. Je vous le déclare, vous « verrez le ciel ouvert et les Anges de Dieu mon« tant et descendant vers le Fils de l'homme[1]. » Nous avons cherché à comprendre ce texte, nous nous sommes étendus longuement : faut-il aujourd'hui nous répéter? Ceux d'entre vous qui étaient hier ici n'ont qu'à réveiller leurs souvenirs. Je vais cependant les rappeler en peu de mots.

4. Il ne dirait pas : « Montant vers le Fils de « l'homme, » si le Fils de l'homme n'était en haut; ni : « Descendant vers le Fils de l'homme, » s'il n'était aussi en bas. Il est en même temps et en haut et en bas; en haut, dans sa personne et en bas dans la personne des siens; en haut, dans le sein de son Père, et en bas parmi nous. De là viennent aussi ces paroles adressées à Saul : « Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu [2]? » Jésus ne dirait pas : « Saul, Saul, » s'il n'était en haut; et comme Saul ne le persécutait pas dans le ciel, ces mots : « Pourquoi me persécu« tes-tu? » signifient assurément que s'il était au ciel, il était en même temps sur la terre.

Craignez donc le Christ au ciel, et sachez le reconnaître sur la terre. Au ciel il donne, il est ici dans le besoin; au ciel il est riche, et pauvre ici. Pauvre ici, et pour nous disposer à recevoir ses grâces il dit lui-même : « J'ai eu faim, j'ai « eu soif, j'ai été nu, j'ai été en prison. » — « Vous ne m'avez pas servi, » dira-t-il aux uns. « Vous m'avez servi, » dira-t-il aux autres [1]. N'y a-t-il point là des preuves de la pauvreté du Christ? Maintenant, qui ne connaît combien il est riche? Sans sortir de notre sujet, ne se montrait-il pas riche en changeant l'eau en vin? Si la possesssion du vin est une richesse, le pouvoir de le créer n'en est-il pas une plus grande? Le Christ est ainsi pauvre et riche en même temps. Comme Dieu, il est riche, et comme homme il est pauvre. Comme homme il est riche aussi, mais dans son humanité il est monté au ciel et il y est assis à la droite du Père; et toutefois il est encore ici pauvre, souffrant de la faim, de la soif, de la nudité.

5. Et toi, qu'es-tu? Es-tu riche, ou es-tu pauvre? Beaucoup me disent : Je suis pauvre, et ils disent vrai. Je connais des pauvres qui possèdent et j'en connais qui n'ont rien. Un tel possède abondamment de l'or et de l'argent. Ah! s'il sentait combien il est pauvre! Il le sentira s'il regarde le pauvre qui l'avoisine. Quelle que soit d'ailleurs ton opulence, toi qui es riche, tu n'es qu'un mendiant près de Dieu. Voici l'heure de la prière, c'est là que je t'attends. Tu demandes; n'es-tu pas pauvre, puisque tu demandes? J'ajoute : Tu demandes du pain. Ne dis-tu pas effectivement. « Donnez-nous aujourd'hui notre « pain quotidien [2]? » Demander son pain de chaque jour, est-ce être riche ou est-ce être pauvre?

Et pourtant le Christ ne craint pas de te dire : Donne-moi de ce que je t'ai donné. Qu'as-tu apporté en venant au monde? Tout ce que tu as trouvé ici après ta naissance, c'est moi qui l'ai créé; tu n'as rien apporté, tu n'emporteras rien. Pourquoi ne me donnes-tu pas de ce que je t'ai donné, puisque tu es dans l'abondance et le pauvre dans la disette? Considérez l'un et l'autre quelle a été votre origine : vous êtes nés tous deux également nus; toi comme lui. Mais toi, tu as trouvé ici beaucoup; qu'y as-tu apporté? Je ne demande que de ce qui vient de moi. Donne et je rends. Je suis ton bienfaiteur, rends-moi ton débiteur, fais-toi mon créancier. Tu me donneras peu, et je te rendrai beaucoup; pour les biens terrestres, les biens célestes; pour tes biens temporels, les biens éternels; je te rendrai enfin toi-même à toi-même, lorsque je te donnerai à moi.

[1] Jean, I, 50, 51. (Ci-dess. serm. CXXIII. — [2] Act. IX, 4.

[1] Matt. XXV, 35-45. — [2] Ib. VI, 11

SERMON CXXIV.

GUÉRISON D'UN PARALYTIQUE [1].

ANALYSE. — La santé rendue à ce paralytique devait, comme la vie humaine, durer si peu, que Notre-Seigneur, évidemment avait un dessein plus élevé en opérant ce miracle. Il voulait nous faire entendre qu'il était venu pour nous assurer le salut éternel par le mérite de sa passion. De même en effet que les paralytiques ne pouvaient trouver la santé dans la piscine qu'au moment où l'eau en était troublée, ainsi il n'y a de salut pour le genre humain que dans les souffrances endurées par le Sauveur.

1. On vient de faire retentir à nos oreilles une leçon évangélique bien sainte ; notre attention est éveillée et nous voudrions connaître ce qu'elle signifie. De moi sans doute vous en attendez l'explication et je promets de m'y employer de toutes mes forces avec l'aide du Seigneur.

Il est sûr que ces miracles ne s'opéraient pas sans de grandes raisons et qu'ils se rapportaient de quelque façon au salut éternel. Combien devait durer en effet la santé corporelle rendue à à ce paralytique? « Qu'est-ce que notre vie ? demande la sainte Ecriture. C'est, répond-elle, « une vapeur qui paraît pour un peu de temps, et « qui ensuite sera dissipée [2]. » Ainsi la santé corporelle rendue à ce malade, c'est une durée telle quelle assurée à une légère vapeur, ce qu'il ne faut pas estimer beaucoup : « la santé « de l'homme est chose vaine [3]. » Rappelez-vous aussi, mes frères, ce témoignage prophétique, et en même temps évangélique, puisqu'il est reproduit dans l'Evangile : « Toute chair est « comme l'herbe, et toute sa gloire comme la « fleur de l'herbe. L'herbe a séché et sa fleur est « tombée ; mais le Verbe du Seigneur demeure « éternellement [4]. » Et ce Verbe de Dieu couvre de gloire l'herbe même, et cette gloire n'est point passagère, c'est l'immortalité conférée à la chair.

2. Auparavant, toutefois, passeront les afflictions dont nous délivre Celui à qui nous avons dit : « Secourez-nous dans la détresse [5]. » Pour qui sait comprendre, en effet, cette vie n'est-elle pas tout entière un tissu d'angoisses ? L'âme y a deux bourreaux, deux bourreaux qui la torturent non pas ensemble mais alternativement. Ces deux bourreaux se nomment la crainte et la douleur. Es-tu heureux? Tu crains. Es-tu malheureux ? Tu es dans la douleur. Est-il un homme qui ne se laisse séduire par la prospérité et abattre par l'adversité du siècle ? Il faut donc, tant que dure cette herbe vaine, se tenir dans la voie la plus sûre, s'attacher au Verbe de Dieu. Car après ces mots : « Toute chair est « comme la fleur de l'herbe, » il semble au prophète que nous demandions : Quelle espérance peut avoir ce qui n'est que de l'herbe ? Quelle durée peut avoir une fleur ? Et il répond : Mais « le « Verbe de Dieu demeure éternellement. » — Et ce Verbe de Dieu, comment puis-je l'atteindre ? — « Ce Verbe s'est fait chair et il a habité parmi « nous [1]. » Il te dit lui-même : Ne dédaigne pas mes promesses, puisque je n'ai pas dédaigné de me faire herbe comme toi.

Or, ce que nous a accordé le Verbe de Dieu pour nous attacher à lui et pour ne pas nous laisser passer comme la fleur de l'herbe ; ce qu'il nous a accordé en se faisant chair, en prenant une chair sans se changer en chair, en restant ce qu'il était et en s'unissant à ce qu'il n'était pas ; ce qu'il nous a accordé est représenté aussi par la piscine dont il a été question.

3. Quelques mots seulement : cette eau figurait le peuple juif, et les cinq portiques représentaient la loi donnée par Moïse en cinq livres ; et ces cinq livres étaient un frein pour ce peuple comme les cinq portiques étaient une digue pour cette eau. Si l'eau se troublait, c'était pour désigner la passion endurée par le Seigneur au milieu des Juifs. Parmi ceux qui descendaient dans la piscine, il n'y en avait qu'un pour être guéri : symbole de l'unité. Ceux qui rejettent la passion du Sauveur sont des superbes ; ils refusent de descendre, et ils ne sont pas guéris.

Quoi ! dit-on, je pourrais voir un Dieu dans la chair, un Dieu né d'une femme, un Dieu crucifié, flagellé, mort, déchiré et enseveli ? Loin de moi d'avoir de telles idées sur Dieu ! Elles sont indignes. — Assez d'opiniâtreté, fais parler ton cœur. Le superbe regarde l'humilité comme indigne de Dieu ; c'est ce qui éloigne la guérison de ces malheureux. Ah ! ne t'élève point ; si tu

[1] Jean, V, 24. — [2] Jacq. IV, 15. — [3] Ps. LIX, 13. — [4] Isaïe XL, 6-8. Jacq. I, 10, 11. I Pierre I, 24, 25. — [5] Ps. LIX, 13.

[1] Jean, I, 14.

veux guérir, descends. Ta religion devrait s'effrayer si nous disions que le Christ incarné est devenu muable. Mais la Vérité même te crie que, considéré comme Verbe, le Christ est immuable. « Au commencement, est-il dit, était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu ; » ce n'était pas la parole qui fait du bruit et qui passe, car « le Verbe « était Dieu [1]. » Ainsi ton Dieu demeure immuable. O piété sincère! ton Dieu te reste; ne crains rien, il ne périt pas, il ne te laissera pas périr non plus, il te reste. Il naît d'une femme, mais comme homme, car comme Verbe il a créé sa propre mère : lui qui était avant de naître a donné l'être à celle de qui il a reçu la vie. Il a été enfant, mais selon la chair. Il a pris le sein et il a grandi, il s'est nourri d'aliments solides et a parcouru tous les âges jusqu'à celui d'homme fait; mais selon la chair. Il s'est fatigué et endormi, mais selon la chair. Il a souffert de la faim et de la soif, mais selon la chair. Il a été saisi, garrotté, flagellé, couvert d'outrages, enfin attaché à la croix et mis à mort, mais selon la chair. Que crains-tu? « Le Verbe de Dieu de« meure éternellement. » Repousser cette humilité d'un Dieu, c'est ne vouloir pas guérir de l'enflure mortelle de l'orgueil

4. C'est ainsi que dans sa chair Jésus-Christ Notre-Seigneur a rendu l'espérance à la nôtre. Il s'est assujetti à ce que nous connaissions, à ce qui était commun sur cette terre, à naître et à mourir, car la naissance et la mort y étaient le partage de tous. Mais on ne rencontrait ici ni la résurrection ni l'éternelle vie. En échange donc de choses viles et terrestres, il a apporté des richesses précieuses et célestes; et si tu redoutes sa mort, aime sa résurrection. Dans ta détresse il est venu à ton secours; car ton salut était sans appui.

Attachons-nous donc, mes frères, et appliquons-nous à ce salut que le monde ne saurait donner et qui est éternel; vivons ici comme des étrangers. Songeons que nous ne faisons qu'y passer, et nous pécherons moins. Au lieu de nous plaindre rendons plutôt grâces au Seigneur notre Dieu, de ce qu'il a voulu que le dernier jour de la vie fût à la fois rapproché et incertain. Qu'importerait à Adam d'avoir vécu jusqu'ici, s'il était mort aujourd'hui? Peut-on appeler long ce qui finit? Nul ne peut rappeler le jour d'hier, et demain pèse sur aujourd'hui afin de le faire disparaître. Puisque nous sommes ici pour si peu de temps, appliquons-nous à bien vivre, afin d'arriver au lieu d'où nous ne sortirons plus. Maintenant même, pendant que nous parlons, nous marchons. Les paroles se précipitent et les heures s'envolent : ainsi en est il de toute notre vie, de tous nos actes, de nos honneurs, de nos adversités et de nos prospérités présentes. Tout passe; mais ne craignons pas : « Le Verbe de « Dieu demeure éternellement.

Tournons-nous vers le Seigneur etc.

[1] Jean, I, 1.

SERMON CXXV.

MALADE DE TRENTE-HUIT ANS [1].

ANALYSE. — Saint Augustin rappelle qu'il a déjà traité ce sujet. C'est effectivement l'objet du précédent discours. Il est probable toutefois que ce n'est pas à celui-ci que le saint Docteur fait allusion, attendu qu'on n'y trouve pas ce qu'il rappelle avoir dit. Ici en effet il explique bien plus longuement le sens figuré des circonstances qui ont accompagné la guérison du malade de trente-huit ans. — Les cinq portiques où gisaient les malades, représentent les cinq livres de la loi mosaïque, qui faisaient connaître les péchés sans pouvoir guérir les pécheurs. — L'eau dans les saints livres est le symbole du peuple, dont l'émotion s'élève si facilement, et le mouvement imprimé à l'eau de la piscine représente le trouble et l'agitation du peuple juif lorsque descendit dans ses rangs l'Ange du grand conseil. On voit ici même que ce qui émut les Juifs c'est ce que le Sauveur dit du sabbat et de son égalité personnelle avec son Père. — Le malade guéri avait trente-huit ans. Le nombre quarante est le chiffre de la perfection. En jeûnant quarante jours, Moïse, Elie et le Sauveur ont voulu nous apprendre que la perfection consiste d'abord à s'abstenir de l'amour déréglé des choses du siècle. L'amour étant comme la main du cœur ne saurait tenir, saisir les biens éternels, s'il est rempli des biens temporels. Mais le malade n'avait pas quarante ans, il lui en manquait deux. C'est qu'il manque aux pécheurs dont il était la figure le double amour, tant recommandé, de Dieu et du prochain. — Ainsi donc, détachons-nous de la terre et attachons-nous à Dieu

1. En répétant ce qui n'est nouveau ni à votre oreille ni à votre cœur, nous allons ranimer vos sentiments et réveiller des souvenirs qui nous renouvellent en quelque sorte. Ne vous fatiguez pas d'entendre encore ce que vous connaissez déjà, car ce qui vient du Seigneur est toujours plein de douceur.

[1] Jean, V.

Il en est de l'explication des divines Ecritures comme de la divine Ecriture elle-même. Si bien que l'on connaisse les Ecritures, on les lit pour se les rappeler; ainsi faut-il s'en rappeler l'interprétation afin de la faire connaître à ceux qui peuvent ne l'avoir pas entendue, afin d'en faire revivre l'idée si elle est éteinte dans quelques uns, et de mettre dans l'impossibilité de l'oublier ceux donc la mémoire est fidèle. Il nous souvient donc d'avoir entretenu déjà votre charité de ce passage de l'Evangile. Mais si nous n'avons point hésité de vous le relire, nous n'hésitons pas non plus de vous en redire l'explication. « Vous écrire les mêmes choses, dit l'Apôtre « dans l'une de ses Epîtres, n'est pas pénible « pour moi, et c'est nécessaire pour vous [1]. » Vous parler des mêmes choses, vous dirai-je à son exemple, ne me coûte pas et c'est pour vous une précaution sûre.

2. Les cinq portiques où gisaient les malades, désignent la Loi qui fut donnée primitivement aux Juifs et au peuple d'Israël, par le ministère de Moïse, le serviteur de Dieu. Ce fut en effet Moïse, le promulgateur de la Loi, qui en écrivit les cinq livres, figurés par les cinq portiques de la piscine.

Cependant la Loi n'était par destinée à guérir les malades; elle devait seulement les découvrir et les faire connaître. « Si la Loi avait été donnée, « dit l'Apôtre saint Paul, afin de pouvoir vivifier, « la justice viendrait vraiment de la Loi : mais « l'Ecriture a tout renfermé sous le péché, afin « que la promesse fût accomplie par la foi en « Jésus-Christ en faveur des croyants [2]. » C'est donc pour ce motif que les malades gisaient sous les portiques sans y trouver leur guérison. N'est-ce pas le sens de l'Apôtre? « Si la Loi avait « été donnée afin de pouvoir vivifier? » Ainsi ces portiques qui rappelaient la Loi, ne pouvaient guérir les malades.

Pourquoi alors, me dira-t-on, Dieu a-t-il donné cette Loi? Le même Apôtre l'explique. « L'E- « criture, dit-il, a tout renfermé sous le péché, « afin que la promesse fût accomplie par la foi « en Jésus-Christ, en faveur des croyants. » Les malades alors se croyaient en santé. On leur donna une loi qu'ils ne pouvaient observer; ils apprirent ainsi combien ils étaient frappés, ils implorèrent le secours du médecin, et ce désir de guérison venait en eux de ce qu'ils se sentaient malades en se sentant incapables d'accomplir la Loi qu'ils avaient reçue. L'homme auparavant se croyait innocent et cet orgueil trompeur ne faisait qu'aggraver son état. Afin donc de dompter cet orgueil et de le mettre à nu, Dieu donna sa Loi; la Loi n'avait pas pour but de guérir le malade, mais de convaincre le superbe. Que votre charité remarque ceci avec soin : ce fut pour dévoiler et non pour enlever le mal que Dieu donna sa Loi. C'est ainsi que ces malades dont parle l'Evangile, auraient pu tenir leurs infirmités plus cachées en restant dans leurs demeures; mais ils se montraient à tous en se tenant sous ces portiques, qui néanmoins ne les guérissaient pas.

L'avantage de cette manifestation des péchés par la Loi consistait en ce que devenu plus coupable pour l'avoir violée, le pécheur sentait son orgueil abattu et pouvait implorer le secours de la miséricorde divine. Ecoutez l'Apôtre : « La « Loi est survenue, dit-il, afin que le péché « abondât; mais où le péché a abondé, la sura- « bondé la grâce [1]. » Que signifie : « La loi est « survenue afin que le péché abondât? » Ce qui est exprimé dans cet autre passage : « Où il n'y « a point de loi, il n'y a point non plus de pré- « varication [2]. » Avant la Loi, on pouvait appeler l'homme pécheur, mais non pas prévaricateur : tandis qu'après la Loi il est en même temps pécheur et prévaricateur; et la prévarication s'ajoutant au péché, on conçoit comment l'iniquité a abondé. L'iniquité abondant ainsi, l'orgueil humain apprend enfin à s'abaisser, à bénir Dieu et à lui dire : « Je suis malade [3]; » à répéter aussi ces mots d'un autre psaume qui ne conviennent qu'à un cœur humilié : « J'ai dit : Sei- « gneur, ayez pitié de moi, guérissez mon âme « car j'ai péché contre vous [4]. » Parle donc ainsi, âme malade, convaincue de ton infirmité au moins par tes prévarications, éclairée et non guérie par la Loi. Ecoute encore Paul lui-même : il te montrera d'un côté que la Loi est bonne, et d'autre part qu'elle ne délivre du péché que par la grâce du Christ. La Loi peut bien défendre et commander : elle ne saurait présenter le remède nécessaire pour guérir le vice intérieur qui ne permet pas à l'homme d'observer la Loi; pour cela la grâce est nécessaire. « Je me complais « dans la loi de Dieu selon l'homme intérieur, » dit l'Apôtre : ce qui signifie : Je vois que ce que défend la Loi est mal, et que ce qu'elle ordonne est bien. « Je me complais donc dans la loi de « Dieu selon l'homme intérieur. Mais je vois

[1] Philip. III, 1. — [2] Galat. III, 21, 22.

[1] Rom. V, 20. — [2] Ibid. IV, 15. — [3] Ps. VI, 3. — [4] Ps. XL, 5.

« dans mes membres une autre loi qui combat « la loi de mon esprit et qui me captive sous la « loi du péché. » C'est le châtiment du péché, c'est la mort qui se communique, c'est la condamnation encourue par Adam qui résiste à la loi de mon esprit, et m'assujettit à la loi du péché se faisant sentir dans mes membres. Voilà un homme convaincu, c'est à la loi qu'il est redevable de cette conviction : vois maintenant combien cette conviction lui est salutaire. « Malheureux homme que je suis, qui me dé- « livrera du corps de cette mort? La grâce de « Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur [1]. »

3. Remarquez le bien : ces portiques figuraient la Loi, ils mettaient le mal au grand jour, et n'y appliquaient pas le remède. Qui donc guérissait de ces malheureux? Celui d'entre eux qui descendait dans la piscine . Et quand y descendait-il? Lorsque l'ange l'en avertissait en mettant l'eau en mouvement. Ce lieu en effet était si saint, qu'un ange y venait remuer l'eau. Les hommes voyaient cette eau dont le mouvement les avertissait de la présence de l'ange; et quiconque y descendait alors se trouvait guéri. Pourquoi donc notre malade ne l'était-il pas encore? Examinons ses paroles : « Je n'ai personne pour « me mettre dans la piscine lorsque l'eau est « agitée; et lorsque j'y vais un autre y des- « cend. » Mais ne saurais-tu donc y descendre quand avant toi un autre y est descendu? Son langage indique qu'il n'y avait qu'un seul malade pour guérir, lorsque l'eau était en mouvement. Quiconque y descendait le premier était seul guéri, et quel que fût celui qui y serait descendu ensuite, il ne recouvrait pas alors la santé, mais il attendait que l'eau fût agitée de nouveau. Que signifie ce mystère? Cette circonstance n'est pas ici sans raison profonde.

Que votre charité redouble d'attention. Dans l'Apocalypse, les eaux figurent les peuples. En effet, Jean ayant vu de grandes eaux, demanda ce qu'elles signifiaient, et il lui fut répondu que ces eaux étaient des peuples [2]. L'eau de la piscine désignait donc le peuple juif; ce peuple était contenu par l'autorité des cinq livres de Moïse, comme cette eau était contenue dans l'enceinte des cinq portiques. A quel moment se troubla cette eau? Au moment où le trouble se mit parmi les Juifs. Et quand se mit-il parmi eux, sinon à l'époque où y vint Jésus-Christ Notre-Seigneur? Quel trouble au moment de la passion! Quelle émotion parmi les Juifs quand le Sauveur endura les derniers supplices!

Ce trouble ne se remarque-t-il pas déjà dans ce qu'on vient de lire? Le Juifs en effet voulaient mettre le Seigneur à mort, non-seulement parce qu'il faisait des miracles aux jours de sabbat, mais encore parce qu'il se disait Fils de Dieu en s'établissant l'égal de Dieu. Jésus effectivement prenait ce titre de Fils de Dieu autrement qu'il n'est accordé aux hommes dans ces mots : « J'ai « dit : Vous êtes des dieux; vous êtes tous les « Fils du Très-Haut. [1]. » Car s'il ne se disait Fils de Dieu que dans le sens qui permet de donner ce nom à un homme quel qu'il soit quand il a la grâce, les Juifs n'entreraient point en fureur. Mais ils comprenaient que Jésus se disait Fils de Dieu autrement, dans le sens de ces paroles : « Au commencement était le Verbe, « et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était « Dieu [2]; » dans le sens aussi de ce texte de l'Apôtre : « Il avait la nature de Dieu, et il n'a point « cru usurper en se faisant l'égal de Dieu [3]; » et voyant en lui un homme, ils s'irritaient de ce qu'il osait revendiquer cette égalité avec Dieu. Mais Jésus se savait l'égal de Dieu par un côté qui ne tombait point sous les yeux des Juifs. Ceux-ci voulaient crucifier ce qu'ils voyaient en lui; ce qu'ils n'y voyaient pas les jugeait. Que voyaient-ils? Ce que voyaient aussi les Apôtres quand Philippe lui dit : « Montrez-nous votre Père, et « cela nous suffit. » Et que ne voyaient-ils pas? Ce que ne voyaient pas les Apôtres eux-mêmes quand le Seigneur répondit : « Il y a si longtemps « que je suis avec vous, et vous ne me connais- « sez pas! Qui me voit, voit aussi mon Père [4]. » Dans l'impuissance donc de le voir de cette sorte, les Juifs le considéraient comme un orgueilleux et un impie qui osait se faire l'égal de Dieu.

C'était l'eau qui se troublait; l'Ange y était descendu. Aussi bien le Seigneur est-il nommé « l'Ange du grand conseil [5], » car il est venu annoncer la volonté de son Père. *Ange* signifie *celui qui annonce;* et le Seigneur n'a-t-il pas dit qu'il nous annonçait le royaume des cieux? Cet Ange du grand conseil, ou plutôt ce Seigneur de tous les Anges est donc descendu; car s'il est appelé Ange pour s'être incarné; il est le Seigneur des anges, puisque « tout a été fait par « lui et que sans lui rien ne l'a été [6]. » *Tout*, et par conséquent les anges, mais non pas lui, car c'est par lui qu'a été fait tout ce qui l'est. Or

[1] Rom. VII 22-25. — [2] Apoc. XVII 15.

[1] Ps. LXXXI 6. — [2] Jean I 1. — [3] Phil. II 6. — [4] Jean XIV 8, 9. — [5] Isaïe IX 6. Sept. — [6] Jean I 3.

rien de ce qui a été fait ne l'ayant été sans lui. Celle qui était réservée à devenir sa mère n'a pu naître sans être créée par Celui qui plus tard devait naître d'elle-même.

4. Les Juifs donc se troublent. Qu'est-ce que cette conduite, disent-ils? Pourquoi fait-il ces choses les jours de sabbat? Ce qui les émeut par dessus tout, ce sont ces paroles du Seigneur lui-même : « Mon Père travaille sans cesse, et moi « je travaille avec lui. » Ce qui les scandalisait, c'est qu'ils comprenaient dans un sens tout charnel le repos que Dieu prit le septième jour après avoir achevé toutes ses œuvres [1]. Il est parlé de ce repos dans la Genèse; c'est un passage aussi magnifiquement écrit que profondément pensé. Mais les Juifs s'imaginaient que si Dieu s'était reposé le septième jour, c'est qu'il s'était fatigué en travaillant, et que s'il avait béni ce jour, c'est qu'il s'y était remis de sa lassitude : insensés! ils ne comprenaient pas qu'ayant tout fait d'un mot il n'avait pu se fatiguer. Qu'ils lisent, et qu'ils m'expliquent comment Dieu pouvait se fatiguer en disant : « Qu'il soit fait. » — « Et il était fait. » Parmi les hommes eux-mêmes, qui se fatiguerait aujourd'hui en agissant comme Dieu agissait alors? « Il dit : Que la lumière soit, et la « lumière fut. » — « Soit le firmament, et le « firmament fut formé [2]. » Dira-t-on qu'il s'est fatigué parce qu'il a commandé sans être obéi? L'Ecriture répond ailleurs plus brièvement encore : « Il dit, et tout fut fait; il commanda, et « tout fut créé [3]. » Agir ainsi, est-ce se fatiguer?

Si néanmoins Dieu ne se fatigue pas, comment prend-il du repos? C'est que ce repos que prend le Seigneur après avoir terminé tous ses ouvrages, est la figure du repos que nous goûterons dans le repos de Dieu; car le fidèle sera comme en un jour de sabbat, lorsqu'auront passé les six âges du monde. Ces six âges en effet sont comme six jours. Le premier jour s'étend depuis Adam jusqu'à Noé; le second, du déluge à Abraham; le troisième, d'Abraham à David; le quatrième, de David à la transmigration de Babylone; le cinquième, de la transmigration de Babylone à l'avènement du Messie. Nous sommes au sixième jour, c'est-à-dire au sixième âge. Donc, puisqu'au sixième jour l'homme a été créé a l'image de Dieu, rétablissons en nous cette image [4]. Dieu nous a formés, à nous de nous réformer; il nous a créés, créons-nous de nouveau. Et après ce jour, après l'âge que nous traversons maintenant, viendra le repos promis aux saints et figuré dès le commencement. Ainsi Dieu, après avoir produit toutes ses créatures ne fit plus rien de nouveau dans le monde, où ses œuvres ne font que se succéder et se transformer, sans qu'aucune espèce nouvelle se soit établie depuis la création.

Toutefois, si le monde n'était régi par son auteur, il retomberait dans le néant, Dieu peut-il se refuser à conduire ce qu'il a créé? Mais comme il n'a rien établi de nouveau, on dit pour ce motif qu'il s'est reposé de tous ses travaux; et comme il ne cesse de gouverner ce qu'il a fait, le Seigneur a dit avec raison : « Mon Père agit sans cesse. » Que votre charité remarque bien ceci. Quand on répète que Dieu s'est reposé après avoir fini, on veut faire entendre qu'il n'a rien ajouté à ce qu'il a fait d'abord : et quand on dit qu'il ne cesse pas d'agir, on entend qu'il gouverne tout. Gouvernement aussi peu laborieux que l'était peu la création. Gardez-vous de croire en effet, mes frères, que si Dieu ne se fatiguait en créant, il se fatigue en gouvernant comme se fatiguent et ceux qui construisent et ceux qui conduisent un navire. Ils sont des hommes; mais autant il a été facile à Dieu de tout créér par sa parole, autant il lui est aisé de gouverner tout par l'autorité de son jugement et par son Verbe.

5. Si le désordre se révèle dans les choses humaines, n'en concluons pas qu'elles manquent de direction. Chacun est à sa place, quoique chacun n'y croie pas être. Occupe-toi seulement de ce que tu veux être; car le divin Ouvrier saura te placer en conséquence. Considère ce peintre : voici devant lui diverses couleurs; ne sait-il pas où placer chacune? Et si le pécheur prend le noir pour lui, l'Artiste est-il embarrassé? Que ne fait-il pas avec le noir? A combien d'ornements ne l'emploie-t-il pas? Il en fait les cheveux, la barbe, les sourcils; mais pour le front il lui faut du blanc. Vois donc ce que tu veux devenir, et ne t'inquiète pas de savoir où te placera Celui qui ne se trompe jamais; il le sait, lui. N'est-ce pas ce que nous apprennent aussi les lois de ce monde? Un tel a voulu se rendre voleur avec effraction; la loi de l'empire sait qu'elle a été outragée par lui, elle sait aussi ce qu'elle en fera, et elle le met parfaitement à sa place. Le coupable a mal fait, mais la loi qui le punit ne fait pas mal; elle le condamne aux mines, et à combien d'œuvres ne l'emploiera-t-elle pas? Son châtiment servira aux décorations de la ville. Dieu sait également

[1] Gen. II, 2. — [2] Gen. I, 3, 6, 7. — [3] Ps. XXXII, 9. — [4] Gen. I, 27.

où te placer. Ne t'imagine point qu'en voulant faire le mal tu troubles les desseins de Dieu. Quoi! Celui qui a su te créer, ne saura te placer? Ton avantage est de faire des efforts afin d'obtenir d'être en bon lieu. Qu'est-il dit de Juda par l'Apôtre Pierre? « Il est allé en son lieu [1]. » Ainsi l'a ordonné la divine providence pour le punir d'avoir voulu opiniâtrement faire le mal, sans que Dieu lui-même l'ait rendu mauvais. Ce malheureux à voulu être pécheur, il a fait comme il a voulu, mais il a souffert ce qu'il ne voulait pas. Son crime est d'avoir fait ce qu'il voulait; la gloire de Dieu est de lui avoir fait souffrir ce qu'il ne voulait pas.

6. Pourquoi ces réflexions? Afin de vous faire comprendre, mes frères, combien Jésus-Christ Notre-Seigneur avait raison de dire: « Mon Père « agit sans cesse, » puisqu'il ne délaise pas la créature sortie de ses mains. En ajoutant: « Et moi « j'agis comme lui, » il indique qu'il est l'égal de Dieu. « Mon Père agit sans cesse, et moi j'agis « avec lui. » Ainsi est combattue l'idée charnelle que les Juifs se faisaient du sabbat. Ils s'imaginaient donc que Dieu s'était reposé de ses fatigues pour ne plus rien faire. Mais à ces mots: « Mon Père agit sans cesse, » ils se troublent; et à ceux-ci qui montrent le Sauveur égal à Dieu: « Et moi j'agis avec lui, » ils se troublent encore. Ah! ne craignez point. C'est l'eau qui se trouble, c'est un malade qui doit être guéri. Qu'est-ce à dire? Le trouble où ils entrent conduira le Seigneur à la mort. Le Seigneur souffre en effet son sang, précieux est répandu, le pécheur est racheté et la grâce accordée au coupable qui s'écrie: « Mal- « heureux homme que je suis, qui me délivrera « du corps de cette mort? C'est la grâce de Dieu « par Jésus-Christ Notre Seigneur [2]. »

Et quel traitement lui fait-on suivre? On l'oblige à descendre. Cette piscine était en effet construite de manière qu'il fallait y descendre au lieu d'y monter. Pourquoi avait-elle cette forme? Parce que la passion du Sauveur exige l'humilité. Humble, descends, et si tu veux être guéri, garde-toi de l'orgueil.

Pourquoi aussi n'y avait-il qu'un malade pour guérir? Parce qu'il n'y a qu'une seule Église dans tout l'univers, c'est une recommandation en faveur de l'unité; cette guérison accordée à un seul en est le symbole. Vois donc ici l'unité, et pour ne rester pas malade, garde-toi de t'en écarter.

7. Pourquoi maintenant ce malade avait-il trente huit ans? Je sais, mes frères, que j'en ai déjà dit la raison; mais si on oublie en lisant le texte, que ne fait-on pas lorsqu'on ne l'entend lire que rarement? Que votre charité fasse donc encore un peu d'attention.

Le nombre quarante figure la perfection de la justice. En effet, comme nous vivons ici au milieu des travaux, dans la détresse, dans la contrainte, dans le jeune, parmi les veilles et les afflictions, l'exercice de la justice consiste à supporter le poids de la vie, et à jeuner en quelque sorte en renonçant au siècle, à se priver, non pas des aliments corporels, ce que nous ne faisons que rarement, mais de l'amour du monde. Ainsi on accomplit la loi quand on renonce au siècle. Comment d'ailleurs aimer ce qui est éternel, si on ne cesse d'aimer ce qui est temporel? Considérez l'amour naturel: n'est-il pas comme la main du cœur? Si cette main tient un objet, elle ne saurait en tenir un autre, et pour recevoir ce qu'on lui donne, il faut qu'elle laisse ce qu'elle tient. Eh bien! entendez moi, je parle clairement. Celui qui aime le siècle ne saurait aimer Dieu, car il a la main pleine. Prends ce que je te donne, dit le Seigneur. Mais il ne veut pas jeter ce qu'il avait à la main, et il ne saurait recevoir ce qu'on lui offre.

Ai-je dit: Que personne ne possède rien? Si on le peut, si la perfection de la justice l'exige ainsi, qu'on renonce à tout. Mais si on n'en est point capable, si l'on en est empêché par quelque obstacle insurmontable, qu'on possède, mais sans se laisser posséder, qu'on retienne, mais sans être retenu: qu'on reste le maître et non l'esclave de son bien, conformément à cette recommandation de l'Apôtre: « D'ailleurs, mes frères, le « temps est court; il faut même que ceux qui ont « des femmes soient comme n'en ayant pas; et « ceux qui achètent, comme ne possédant pas; « et ceux qui se réjouissent, comme ne se réjouissant pas; et ceux qui pleurent, comme ne « pleurant pas; et ceux qui usent de ce monde, « comme n'en usant pas; car elle passe, la figure « de ce monde, et je voudrais que vous fussiez « exempts de soucis [1]. » Que signifie cet avertissement: Prends garde d'aimer ce que tu possèdes en cette vie? Que ta main n'y soit pas liée, puisque c'est par elle que tu dois te saisir de Dieu; que ton amour n'y soit point attaché, puisque c'est par lui que tu peux t'élancer vers Dieu et t'unir à ton Créateur.

[1] Act. I, 25. — [2] Rom. VII, 25, 25.

[1] I Cor. VII, 29, 32.

8. Mais Dieu sait, répliques-tu, que je ne me rends point coupable en possédant ce que j'ai. La tentation le montrera. On te conteste ta propriété, et tu blasphèmes ! Nous avons été soumis, il y a peu de temps, à de semblables épreuves. Donc on te conteste ta propriété, et tu ne te montres plus le même qu'auparavant ! tu ne parles même plus comme tu parlais la veille ! Encore si tu te contentais de défendre même avec bruit ce qui t'appartient, sans faire effort pour usurper audacieusement le bien d'autrui, et ce qui est pire, sans recourir, pour échapper aux pousuites, au moyen de revendiquer comme ton bien ce qui n'est pas à toi !

Est-il nécessaire d'en dire davantage ? Ce sont, mes frères, ce sont des avis et des avis maternels que je vous donne. Dieu me le commande, et je vous les transmets ; car ils me sont donnés comme à vous. La parole de Dieu m'effraie, elle ne me permet pas de garder le silence. Dieu réclame ce qu'il m'a donné ; il me l'a donné pour le distribuer, et si je le cachais pour le conserver, il me dirait bientôt : « Mauvais et paresseux serviteur, « pourquoi n'as-tu pas donné mon argent au banquier ? En venant aujourd'hui je le redemande- « rais avec les intérets [1]. » Et que me servira de n'avoir rien perdu de ce qui m'a été confié ? Ce n'est pas assez pour mon Maître, car il est avare, mais avare pour notre salut. Oui, il est avare, partout il recherche ses deniers, il rassemble ce qui porte son image. « Tu devais, dit-il, donner cet argent aux banquiers, et en venant aujour- « d'hui je le redemanderais avec les intérêts. » Quand même d'ailleurs, j'oublierais de vous prévenir, les épreuves et les calamités que nous subissons ne seraient-elles pas pour vous un avertissement ?

Mais vous entendez la parole de Dieu. Que le Seigneur en soit béni, lui et sa gloire. Je vous vois réunis et suspendus aux lèvres de celui qui nous la dispense au nom du ciel. Ne faites pas attention à l'organe extérieur qui vous la distribue ; les affamés ne s'occupent-ils pas plutôt de la bonté des aliments que du peu de valeur du vase où il leur sont présentés ? Dieu vous éprouve, et réunis ici, vous entendez sa parole. Mais l'épreuve même fera connaître quelles sont vos dispositions ; il vous surviendra des affaires qui montreront ce que vous êtes. Tel outrage Dieu bruyamment aujourd'hui, qui l'écoutait hier avec plaisir. Pour ce motif donc, mes frères, je vous avertis d'avance, je vous dis et je vous répète que le moment de l'examen viendra. « Le « Seigneur, dit l'Écriture, examinera le juste et « l'impie. » Ne venez-vous pas de chanter, n'avons-nous pas chanté ensemble : « Le Seigneur « examine le juste et l'impie ? » Qu'est-il dit ensuite : « Mais celui qui aime l'iniquité hait son « âme [1] ? » Ailleurs encore nous lisons : « L'impie « sera interrogé sur ses pensées [2]. » Ainsi Dieu n'interroge pas comme je t'interroge. J'interroge ta parole, et Dieu interroge ta pensée. Il sait avec quelles dispositions tu m'écoutes, il sait également avec quelle rigeur il réclamera ce qu'il m'oblige de distribuer. Il veut que je distribue, mais il se réserve de faire rendre compte. A nous d'avertir, d'enseigner, de rependre ; mais non pas de sauver et de couronner, ni de condamner ni de jeter dans les tourments. C'est le juge qui livrera le coupable au bourreau, et celui-ci le jet- « tera en prison. « En vérité, je te le déclare, tu « n'en sortiras pas que tu n'aies payé jusqu'au « dernier quart d'un as [3]. »

9. Revenons à notre sujet. La perfection de la justice est figurée par le nombre quarante. Qu'est-ce qu'accomplir ce nombre ? C'est s'abstenir de l'amour du siècle ; et s'abstenir des choses temporelles pour éviter de les aimer d'une manière dangereuse, c'est en quelque sorte jeuner. Aussi le Seigneur, Moïse et Elie ont jeuné quarante jours [4]. Si le Seigneur a donné à ses serviteurs de pouvoir jeuner quarante jours, ne pouvait-il en jeuner lui-même quatre-vingt et même cent ? Pourquoi n'a-t-il pas voulu jeuner plus longtemps qu'eux, sinon parce que le nombre quarante est la figure mystérieuse du jeune dont nous parlons, du renoncement au siècle ? En quoi consiste ce renoncement ? Dans ce que dit l'Apôtre : « Le monde est « pour moi un crucifié et je suis un crucifié pour « le monde [5]. » Ainsi se réalise en lui la signification du nombre quarante.

Mais enfin que prétend le Seigneur ?

Moïse et Elie ayant jeuné autant que le Christ, la loi et les prophètes publient le même enseignement que l'Évangile, et l'on ne doit pas voir dans celui-ci le contraire de ce que renferment les prophètes et la loi. Toutes les Écritures en effet ne recommandent que de renoncer à l'amour du siècle, afin de faire prendre à notre amour son essor vers Dieu. Cette espèce de jeune est figurée dans la loi par le jeune de Moïse durant quarante jours ; dans les prophètes, par le jeune

[1] Luc xix, 23.

[1] Ps. x, 6. — [2] Sag. i, 9. — [3] Matt. v, 25, 26. — [4] Matt. iv, 2 ; Exod. xxxiv, 28 ; III Rois, xix, 8. — [5] Galat. vi, 14.

d'Élie, durant quarante jours également; dans l'Évangile, par le jeûne du Seigneur, aussi de quarante jours. Ceci explique encore pourquoi le Seigneur apparut sur la montagne, ayant à ses côtés Moïse et Élie. C'est que la loi et les prophètes rendent témoignage à l'Évangile [1].

Examinons maintenant comment le nombre quarante exprime la perfection de la justice. On lit dans un psaume. « Je vous chanterai, Seigneur, un « cantique nouveau ; je vous célèbrerai sur le psal« térion à dix cordes [2]. » Ce psaltérion rappelle les dix préceptes de la loi que le Seigneur n'est pas venu abroger, mais perfectionner. De plus cette Loi étant répandue partout a comme quatre points d'appui, l'Orient et l'Occident, le midi et l'aquilon, comme parle l'Écriture. De là vient que ce vase mystérieux, où étaient en images toutes les espèces d'animaux, et qui fut montré à Pierre en même temps qu'une voix disait : « Tue et « mange [3]; » afin de faire connaître que tous les peuples devaient croire et être incorporés à l'Église, comme ce que nous mangeons devient partie de nos organes; descendait du haut du ciel soutenu par quatre cordes représentant les quatre parties du monde et marquait ainsi la future conversion de l'univers entier. C'est ainsi que le nombre quarante exprime le renoncement au siècle. Ce renoncement comprend la plénitude qui consiste elle-même dans la charité.

De là vient encore que nous jeûnons durant quarante jours avant Pâques. Ce jeûne est la figure de cette vie pénible où il nous faut accomplir la loi au milieu des travaux, des afflictions et des privations de tout genre. Après Pâques, au contraire, c'est-à-dire après la résurrection du Seigneur, c'est une époque qui représente notre propre résurrection. Cette époque comprend cinquante jours, parce qu'en ajoutant à quarante le denier ou les dix as de la récompense, on obtient la somme de cinquante. Pourquoi dire le denier de la récompense? Mais n'avez-vous pas lu que les ouvriers appelés à la vigne, soit à la première, soit à la sixième, soit à la dernière heure, n'ont pu recevoir qu'un denier [4]? Lors donc que notre justice aura reçu sa récompense, nous serons au nombre cinquante. Nous n'aurons plus qu'à louer Dieu. Aussi chanterons-nous alors l'*Alleluia*, Alleluia ou louange à Dieu. Mais aujourd'hui, durant cette vie fragile et mortelle, durant cette quarantaine, gémissons dans la prière comme avant la résurrection, afin de louer Dieu plus tard. C'est maintenant l'époque des désirs, ce sera alors le temps des embrassements et des jouissances. Ne manquons pas à notre devoir pendant la quarantaine, afin de goûter le bonheur durant la cinquantaine.

10. Mais qui peut accomplir la loi sans avoir la charité? Interroge l'Apôtre : « La charité, dit-il, est la plénitude de la loi [1]. » — « Car toute « la loi est renfermée dans une seule parole, dans « la suivante : Tu aimeras ton prochain comme « toi-même [2]. » Et ce précepte de la charité est double. « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de « tout ton cœur, et de toute ton âme, et de tout « ton esprit. Voilà le grand précepte. En voici un « autre qui lui ressemble : Tu aimeras ton pro« chain comme toi-même. » Ainsi parle le Seigneur dans l'Évangile, et il ajoute : « A ces deux « commandements se rattachent toute la loi et « les prophètes [3]. » Sans cette double charité on ne saurait accomplir la loi, et en ne l'accomplissant pas on est malade.

Voilà pourquoi il manquait deux ans à ce malade qui l'était depuis trente-huit. Qu'est-ce à dire, il lui manquait deux ans? C'est-à-dire qu'il n'accomplissait pas ces deux préceptes. Et que sert d'observer les autres si on n'observe pas ceux-ci? Tu en accomplis trente huit? Sans ces deux, point de récompense pour toi. Ces deux que tu violes sont ceux qui mènent au salut et sans lesquels les autres n'ont aucun mérite. « Quand je parle« rai les langues des hommes et des anges, si je « n'ai pas la charité, je suis comme un airain « sonnant ou une cymbale retentissante. Et quand « je connaîtrais tous les mystères et toute la « science, quand j'aurais toute la foi, au point de « transporter les montagnes, si je n'ai point la « charité, je ne suis rien. Et quand je distribuerais « tout mon bien, et que je livrerais mon corps « pour être brûlé, si je n'ai point la charité, « cela ne me sert de rien [4]. » Ainsi parle l'Apôtre, et tout ce qu'il énumère ici peut être considéré comme les trente huit ans; mais parce que la charité y fait défaut, ce n'en est pas moins un état de maladie. Qui en délivrera, sinon Celui qui est venu donner la charité? « Voici de ma « part, a-t-il dit, un commandement nouveau; « c'est que vous vous aimiez les uns les autres [5]. » Or, c'est parce qu'il est venu établir le règne de la charité, et parce que la charité perfectionne la loi, qu'il a pu dire : « Je ne suis pas venu pour « abroger, mais pour achever la loi [6]. » Après

[1] Rom. III, 24. — [2] Ps. CXLIII, 9. — [3] Act. X, 11-13. — [4] Matt. XX, 1-10.

[1] Rom. XIII, 10. — [2] Galat. V, 14. — [3] Matt. XXII, 37-40. — [4] I Cor. XIII, 1-3. — [5] Jean XIII, 34. — [6] Matt. V, 17.

avoir guéri notre malade, il lui dit d'emporter son grabat et d'aller chez lui. Il en dit autant au paralytique, après l'avoir rendu à la santé [1]. Mais qu'est-ce qu'emporter son grabat? N'est-ce pas rejeter les voluptés charnelles où nous gisons malades comme dans un lit? Or quand on est guéri, on maîtrise et on dompte sa chair, au lieu d'être maîtrisé par elle. Toi donc qui es en bonne santé, surmonte la fragilité de la chair, accomplis le jeûne de quarante jours en renonçant au siècle, tu atteindras ainsi la quarantaine avec cet heureux malade, guéri par celui qui n'est pas venu abroger, mais achever la loi.

11. Après avoir entendu ces réflexions, élevez vos cœurs vers Dieu. Ne vous faites pas illusion. Examinez-vous quand le monde vous sourit, examinez alors si vous ne l'aimez pas, et apprenez à le quitter avant qu'il vous quitte. Qu'est-ce que le quitter? C'est ne l'aimer pas véritablement. Pendant que tu tiens encore ce qu'il te faudra quitter ou pendant la vie ou au moment de la mort, car tu ne saurais le garder toujours, détaches-en ton cœur, sois prêt à tout ce que te demandera la volonté divine, tiens-toi comme suspendu à Dieu, tiens-toi uni à Celui que tu ne saurais perdre malgré toi, et s'il t'arrive d'être dépouillé de ces choses temporelles, tu pourras dire : « Le « Seigneur a donné, le Seigneur a ôté; comme « il a plu au Seigneur, il a été fait : Que le nom « du Seigneur soit béni [2]. » S'il arrive au contraire, si Dieu veut que tu conserves ces biens jusqu'à la fin de ta vie, une fois sorti des liens de ce monde, tu recevras le denier de la *cinquantaine*, tu parviendras au parfait bonheur et tu ne cesseras de chanter le céleste Alleluia

Ne perdez pas de vue ce que je viens de vous rappeler et que ce souvenir vous empêche d'aimer le siècle. Cette amitié est funeste, trompeuse et provoque l'inimitié de Dieu. Il suffit, hélas! d'une tentation à l'homme pour offenser Dieu et pour devenir son ennemi, ou plutôt pour montrer qu'il l'était. Car il l'était, quand il le louait et croyait l'aimer, mais c'était à son insu et à l'insu d'autrui. Une tentation est survenue, touchez le pouls, vous constatez la fièvre. Ainsi, mes frères, l'amitié et l'affection du monde nous rendent ennemis de Dieu. De plus, ce monde ne donne jamais ce qu'il a promis, c'est un menteur et un trompeur. Est-ce pour ce motif qu'on ne cesse d'espérer en lui? Mais qui obtint jamais tout ce qu'il en attend? Et quoi que l'on ait obtenu, bientôt on le méprise, pour commencer à désirer avec ardeur, à espérer d'autres choses. Celles-ci encore ne sont pas plus tôt arrivées qu'on les dédaigne encore. Attache-toi donc à Dieu : jamais il ne perd rien de ses charmes, parce que sa beauté est sans égale. Si les biens du monde se flétrissent si vite, c'est qu'ils n'ont rien de stable, c'est qu'ils ne sont pas Dieu, c'est qu'il ne te faut rien moins, ô âme humaine, que Celui qui t'a créée à son image. Aussi fut-il dit avec raison : « Seigneur, montrez-nous votre « Père, et cela nous suffit [1]. » Là seulement se trouve la sécurité et avec elle un rassasiement en quelque sorte insatiable. Ce rassasiement en effet ne fera dire jamais : c'est assez; jamais non plus rien ne manquera dont on puisse ressentir le besoin.

[1] Marc, II, 11. — [2] Job, I, 21.

[1] Jean, XIV, 8.

SERMON CXXVI.

LE REGARD DU VERBE[1].

ANALYSE. — De ces paroles de Notre-Seigneur : « Le Fils ne peut faire de lui-même que ce qu'il voit faire au Père, » les Ariens concluaient que le Verbe n'est pas égal à Dieu. Saint Augustin, pour les réfuter, précisera le sens de ces paroles. Mais auparavant il établit que la foi doit précéder et préparer l'intelligence, que ce que nous voyons doit nous assurer de ce que nous ne voyons pas, le spectacle de l'univers prouve l'existence de Dieu, et les miracles du Sauveur démontrent sa divinité. Il suit delà que si plusieurs ne comprennent pas suffisamment l'explication qu'il va donner de la difficulté soulevée par les Ariens, ils n'en doivent pas être moins inébranlables dans la foi catholique. Que signifient les paroles citées ? Elles ne signifient pas que le Fils, après avoir vu son Père à l'œuvre, produit lui-même des ouvrages semblables, puisque les trois personnes de la sainte Trinité font en même temps toutes les œuvres attribuées à l'une d'entre elles. Que signifient-elles donc ? Il faudrait avoir une idée exacte de la nature du regard du Verbe. Nous connaissons en quoi consiste le regard de son humanité. Mais qu'est-ce que le regard de sa divinité et comment, en tant que Dieu, voit-il son Père agir ? Comme la nature divine est très-simple, il est sûr que le regard du Verbe n'est pas différent de lui-même et que ces mots : « Le Fils ne peut faire que ce qu'il voit « faire au Père, » reviennent à ceux-ci : Le Fils n'existerait pas s'il ne naissait du Père.

1. Les mystères et les secrets du royaume de Dieu demandent qu'on les croie, avant de se révéler à l'intelligence. La foi conduit à l'intelligence, et l'intelligence est méritée par la foi. C'est ce que dit clairement un prophète à tous ces hommes qui cherchent à comprendre prématurément et désordonnément, sans s'inquiéter de croire. « Si vous ne croyez, leur crie-t-il, « vous ne comprendrez pas[2]. » La foi est donc éclairée aussi ; elle l'est par les Écritures, par les prophètes, par l'Évangile, par les écrits des Apôtres; et tous les témoignages qu'on nous en lit pour le moment sont comme autant de flambeaux qui luisent dans l'obscurité pour nous préparer au grand jour. Ainsi s'exprime l'Apôtre Pierre : « Nous avons la parole plus ferme « des prophètes, à laquelle vous faites bien d'être « attentifs, comme à une lampe qui luit dans « un lieu obscur, jusqu'à ce que le jour brille, et « que l'étoile du matin se lève dans vos cœurs[3]. »

2. Vous voyez donc, mes frères, combien sont funestement et désordonnément pressés, ces esprits qu'on peut comparer aux embryons trop hâtifs qui cherchent à avorter avant de naître. Pourquoi, disent-ils, me commander de croire ce que je ne vois pas ? Fais-moi voir pour m'amener à croire. Tu m'ordonnes de croire sans que je voie ; pour moi je veux voir et croire ensuite, croire en voyant et non en écoutant. Mais voici le prophète : « Si vous ne croyez, vous ne « comprendrez pas. » Quoi ! tu veux monter sans appui ! N'est-ce pas mal ? Ah ! si je pouvais, ô mon ami, te montrer et te faire voir, je ne t'engagerais plus à croire.

3. Aussi « la foi est-elle, selon la définition « donnée ailleurs, le fondement de ce qu'on « espère, la conviction de ce qu'on ne voit « pas[1]. » — Si l'on ne voit pas, comment se convaincre ? — D'où vient ce que tu vois, sinon de ce que tu ne vois pas ? Tu vois une chose pour en croire une autre, et ce que tu vois te porte à croire ce que tu ne vois pas. Ne sois pas ingrat envers Celui qui t'a accordé la vue ; car cette vue te mène à croire ce que tu ne saurais voir encore. Dieu a donné des yeux à ton corps, et la raison à ton âme ; éveille cette raison, elle est en quelque sorte enfermée dans l'œil intérieur de l'âme, qu'elle vienne à la fenêtre pour contempler les créatures de Dieu. Oui, il faut en nous quelque chose afin que nous puissions voir par l'organe de la vue. Si tu es devant moi absorbé dans tes pensées, n'est-il pas vrai que ton esprit distrait ne saurait voir ce qui est sous tes yeux ? En vain la fenêtre est ouverte, quand le spectateur est absent. Il est donc bien vrai que ce ne sont pas les yeux qui voient, mais quelqu'un qui s'en sert. Éveille ce quelqu'un, presse-le.

Ah ! tu n'es point déshérité : Dieu a fait de toi un animal raisonnable, il t'a mis au dessus des autres animaux et formé à sa propre image. Dois-tu alors voir simplement comme voient les animaux, pour nourrir le corps, et non pour éclairer l'âme ? Ouvre donc l'œil de la raison, regarde en homme, contemple le ciel et la terre, les beautés du ciel et la fécondité de la terre, le vol des oiseaux, les poissons qui nagent, les végétaux qui poussent et les saisons qui se succèdent avec tant d'ordre ; contemple ces œuvres et cherche à en connaître l'auteur ; regarde ce que tu vois et cherche Celui que tu ne vois pas. A cause de ces œuvres que tu vois, crois en lui quoique tu ne le voies pas. Si tu ne voulais pas

[1] Jean, v, 19. — [2] Isaïe, VII, 9, sel. LXX. — [3] II Pierre, I, 19.

[1] Héb. XI, 1.

obéir à mes conseils, prête l'oreille à la voix de l'Apôtre : « Les perfections invisibles de Dieu, « dit-il, sont devenues visibles, depuis la créa- « tion du monde, par les choses qu'il a faites [1].

4. Tu foulais aux pieds ces œuvres, tu les regardais, non pas en homme, mais comme un animal sans raison. Le prophète te criait, mais en vain : « Gardez-vous de ressembler au cheval « et au mulet, qui n'ont pas d'intelligence [2]. » Tu voyais donc ces œuvres, et tu les dédaignais. Ces merveilles que Dieu produit chaque jour avaient sur toi perdu leurs charmes, non pas qu'elles en manquassent, mais parce que tu étais accoutumé à ce spectacle. Eh ! qu'y a-t-il de plus difficile à comprendre que la naissance et la mort d'un homme, que cette disparition de ce qui était, et cette apparition de ce qui n'était pas ? Est-il rien de plus admirable, rien de moins aisé à expliquer ? Mais pour Dieu, rien de plus facile à produire. Admire ces merveilles, sors de ton engourdissement. Ton admiration ne s'arrête que sur ce qui est extraordinaire ; y a-t-il moins de grandeur dans ce que tu vois ordinairement ?

On s'étonne que Jésus-Christ notre Dieu ait rassasié plusieurs milliers d'hommes avec cinq pains ; et on ne s'étonne pas que quelques grains suffisent pour couvrir les campagnes de moissons [3]. A la vue de l'eau changée en vin, on fut frappé de stupeur [4] ; en passant par les racines de la vigne, l'eau du ciel ne se transforme-t-elle pas également ? L'auteur de ces merveilles est le même ; il fait les unes pour te nourrir et les autres pour te les faire admirer. Les unes et les autres toutefois sont également admirables, parce qu'elles sont également les œuvres de Dieu. Un homme voit une chose extraordinaire et il s'étonne. Mais d'où vient cet homme qui s'étonne ? Où était-il ? D'où sort-il ? D'où lui viennent et la forme de son corps, et ses membres divers, et cet air distingué ? Quelle a été son origine ? Toutes les circonstances n'en étaient-elles pas méprisables ? Il s'étonne, et il est en lui-même le plus grand sujet d'étonnement.

D'où viennent donc enfin toutes ces merveilles que tu vois, sinon de Celui que tu ne vois pas ? Mais, comme je le disais, tu ne savais plus les apprécier ; c'est alors que l'auteur se montra, et en faisant des choses extraordinaires, il voulut se révéler à toi dans les plus ordinaires. Il lui avait été dit : « Renouvelez les prodiges [5] ; » et encore : « Signalez vos miséricordes [1]. » Sans doute ils les répandait avec profusion, mais personne n'en était frappé. Il s'est donc fait petit pour venir vers les petits ; médecin il a visité ses malades ; et libre de venir quand il voudrait, de faire ce qu'il lui plairait et de juger comme il l'entendrait, car sa volonté est la justice même ; oui, son vouloir est la justice ; ce qu'il veut ne saurait être injuste, ni juste ce qu'il ne veut pas ; il est donc venu ressusciter les morts, et les hommes se sont étonnés de le voir rendre à la lumière ceux qui en avaient déjà joui, quand il la donne chaque jour à ceux qui ne l'ont jamais vue !

5. Malgré ces merveilles, plusieurs l'ont méprisé, moins attentifs à la grandeur de ses œuvres qu'à ses abaissements. Ils semblaient se dire : Ces actions sont divines, mais lui n'est qu'un homme. Ici donc tu vois deux choses : un homme et des actes divins. Mais si Dieu seul peut faire des actes divins, cet homme ne serait-il pas un Dieu caché ? Considère bien ce que tu vois, et crois ce que tu ne vois pas. En t'appelant à croire, le Ciel ne t'a pas laissé sans secours ; s'il t'ordonne de croire ce que tu ne saurais voir, ne t'a-t-il pas fait voir ce qui peut te conduire à croire ce que tu ne vois pas ? Dans la création même quels signes révélateurs de Celui qui en est l'auteur ! Il a fait plus, il est venu en personne, il a opéré des miracles. Tu ne pouvais voir Dieu, mais tu pouvais voir un homme ; Dieu donc s'est fait homme, afin de réunir dans sa personne ce qui tombe sous tes sens et ce qui est l'objet de ta foi. « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu [2]. » En entendant ces mots, tu ne vois rien encore. Mais ce Verbe descend, il naît, il naît d'une femme, lui qui a fait l'homme et la femme ; et quoiqu'il ait fait l'homme et la femme, il ne naît pas de l'homme et de la femme. Si tu le méprises en le voyant naître, peux-tu mépriser la manière dont il naît, puisqu'avant de naître il existait éternellement ? Il a donc pris un corps, il s'est revêtu de chair, il est sorti du sein maternel. Le vois-tu, maintenant ; le vois-tu ? Je parle à un homme de chair ; mais aussi je lui montre un homme de chair ; tu vois en lui une chose, il en est une autre que tu n'y vois pas. Oui, dès sa naissance, il y a en lui deux choses, l'une que tu peux voir et l'autre qui échappe à la vue ; mais celle que tu verras devra te porter à croire celle que tu ne vois pas. En le

[1] Rom. I, 20. — [2] Ps. XXXI, [illegible] — [3] [illegible] 17-21. — [4] [illegible] II, 9-11. — [5] Eccli. XXXVI, 6.

[1] [illegible] 7. — [2] Jean, I, 1.

voyant naître, tu t'étais mis à le mépriser; crois ce que tu ne vois pas en lui : il est né d'une Vierge. Qu'il était petit en naissant, disait-on! Qu'il est grand au contraire, puisqu'il est né d'une Vierge! Or en naissant d'une Vierge il nous montre un miracle, puisque sans avoir de père, de père humain, il n'en est pas moins issu de notre chair. Comment d'ailleurs lui eût-il été impossible d'avoir une mère et point de père, puisqu'il a créé l'homme avant que l'homme eût ni père ni mère?

6. Sa naissance donc est un miracle qu'il fait dans le temps, afin de te porter à le chercher et à l'admirer lui-même dans son éternité. C'est bien lui en effet qui en s'élançant de sa couche nuptiale [1], c'est-à-dire du sein d'une Vierge où s'est consommée la sainte union du Verbe et de l'humanité, a fait un miracle temporel. Mais lui-même est éternel, coéternel au Père; il est lui-même le Verbe qui était au commencement, le Verbe qui était en Dieu, le Verbe qui était Dieu. Mais il s'est fait homme pour te guérir et te permettre de voir ce que tu ne voyais pas. Ce qui te paraît en lui méprisable, n'est pas ce que contemple l'œil guéri, c'est ce qui guérit l'œil malade. Ne cherche pas à voir trop tôt ce que voient les yeux guéris. Les Anges le voient sans doute, ils le voient avec ravissement, ce spectacle fait leur nourriture et leur vie, et jamais ne s'épuise ni ne diminue cet aliment divin; oui, sur leurs trônes sublimes, au haut des cieux et au dessus des cieux, les Anges voient le Verbe et c'est leur félicité; ils vivent de lui et lui demeure toujours le même; mais pour préparer l'homme à manger ce pain des Anges, le Seigneur des Anges a dû se faire homme. Ainsi est-il notre salut; remède pour qui est malade, aliment pour qui se porte bien.

7. Or, il enseignait les hommes et leur disait, comme vous venez de l'entendre : « Le Fils ne « peut faire de lui-même que ce qu'il voit faire « au Père » Y a-t-il, pensez-vous, quelqu'un pour comprendre cela? Oui, y a-t-il ici un homme déjà suffisamment guéri par la vue de l'humanité du Sauveur, pour pouvoir contempler tant soit peu l'éclat de sa divinité? Cependant, puisqu'il a parlé, parlons aussi; il a parlé, parce qu'il est le Verbe, parlons à notre tour puisque nous devons parler du Verbe. Mais comment nous hasarder à parler du Verbe? C'est que lui-même nous a faits à son image. Ainsi donc, parlons de lui autant que nous en sommes capables, parlons de lui autant que nous pouvons parler de ce qui est ineffable, parlons et que nul ne nous contredise. Notre foi n'a-t-elle pas devancé nos paroles et ne pouvons-nous pas dire : « J'ai cru, « c'est pourquoi j'ai parlé? » [1]. Ainsi je dis ce que je crois. Le vois-je aussi tant soit peu? Le Verbe le sait mieux que moi, mais vous, vous ne pouvez le constater. Que m'importe d'ailleurs, si l'on voit ce que je vais dire, que l'on croie ou que l'on ne croie pas que je le vois moi-même? Voyez-le clairement et pensez de moi ce qu'il vous plaira.

8. « Le Fils ne saurait faire de lui-même que « ce qu'il voit faire au Père. » Ici s'élève avec orgueil une erreur des Ariens, mais elle ne s'élève que pour tomber, car ce n'est point par l'humilité qu'ils cherchent l'humiliation. Que prétends-tu donc? Que le Fils est moins que le Père, et tu t'appuies sur ces mots : « Le Fils ne « saurait faire de lui même que ce qu'il voit « faire au Père. » C'est de là que tu veux conclure à l'infériorité du Fils. Je le sais, je le sais, ce passage t'embarrasse. Eh bien! crois que le Fils n'est pas moins que le Père; tu ne peux le comprendre encore, crois-le, c'est ce que je disais tout à l'heure. — Comment, répliques-tu, aller à l'encontre de ses propres paroles? Il dit lui-même : « Le Fils ne saurait faire que ce qu'il « voit faire au Père. » — Sans doute, mais lis aussi ce qui suit : « Car tout ce que fait le Père, « le Fils le fait également; » il ne dit pas qu'il en fait autant.

Que votre charité se recueille un peu, afin que vous ne vous étourdissiez pas vous-mêmes. Il faut ici un cœur tranquille, une foi pieuse et appliquée; une religieuse attention, non pas à moi, pauvre instrument, mais à Celui qui me donne à distribuer le pain de vie. Donc, un peu d'attention. Vous avez entendu avec bonheur, avec joie, vous avez compris facilement ce que nous avons dit pour vous exciter à la foi, pour vous pénétrer de cette foi qui dispose à comprendre; vous vous êtes réjouis d'entendre cela, vous m'avez suivi et saisi parfaitement. Quelques-uns sans doute comprendront aussi ce qu'il me reste encore à dire; je crains que tous ne le saisissent pas. Cependant c'est Dieu même qui nous a indiqué, par la lecture de l'Évangile, le sujet toutefois que nous avons à traiter et nous ne pouvons de-

[1] Ps. XVIII, 6.

[1] Ps. CXV, 10.

cliner les ordres du Maître. Mais je crains, d'être accusé d'avoir parlé inutilement par ceux qui ne comprendront pas, et peut-être y en aura-t-il plusieurs. Toutefois, comme il y en aura aussi pour comprendre, ma parole ne sera point complètement stérile. Qu'on se réjouisse donc, si on comprend, et si on ne comprend pas, qu'on prenne patience ; qu'on souffre avec calme de ne pas saisir, afin d'arriver à saisir plus tard.

9. Jésus donc ne dit pas : Quoique fasse le Père, le Fils en fait autant, comme si les œuvres du Père n'étaient pas identiquement les mêmes que celles du Fils. Il semblait exprimer cette idée dans les paroles déjà citées : « Le Fils ne « fait de lui-même que ce qu'il voit faire au « Père. » Là néanmoins, remarque-le, il ne dit pas non plus : Que ce qu'il entend commander au Père, mais : « Que ce qu'il voit faire au « Père. »

Donnons à ces mots une pensée, ou plutôt un sens charnel ; nous verrons comme deux ouvriers, le Père et le Fils, le Père qui travaille sans prendre modèle sur personne, et le Fils qui travaille en regardant le Père. Ce regard sans doute serait encore charnel ; mais pour bien saisir ce qui précède, ne dédaignons pas de descendre à ces basses et abjectes suppositions. Mettons-nous donc sous les yeux un spectacle tout matériel ; représentons-nous deux ouvriers, père et fils. Le père vient de faire un meuble que le fils n'aurait pu faire s'il ne l'avait vu faire au père ; le fils regarde ce meuble, et il en fait un pareil, mais il ne fait pas celui-là.

Avant de passer à ce qui suit, je m'adresse à l'Arien. Te fais-tu, lui dis-je, l'idée que je viens d'exprimer ? Te figures-tu le Père faisant un travail et le Fils en faisant un semblable parce qu'il a vu comment s'y prenait le Père ? N'est-ce pas ce que semblent signifier les paroles auxquelles tu t'es arrêté ? Il n'y est pas dit en effet : Le Fils ne saurait faire de lui-même que ce qu'il entend le Père lui commander ; mais : « Le Fils « ne saurait faire de lui-même que ce qu'il voit « faire au Père. » Si c'est là le sens que tu donnes à ces mots, il faut admettre que le Père a travaillé, que le Fils l'a regardé pour apprendre à travailler lui-même et à faire un ouvrage différent et néanmoins semblable à celui de son Père. Mais cet ouvrage du Père, par qui l'a-t-il exécuté ? Si ce n'est point par son Fils, par son Verbe, te voilà en guerre contre l'Evangile où il est dit : le Père. « Tout a été fait par lui [1]. » Ainsi donc, tout ce qu'avait fait le Père, il l'avait fait par son Verbe, par son Verbe, c'est-à-dire par son Fils. Quel autre alors le regardait pour apprendre à faire ce qu'il voyait faire à son Père ? Vous ne dites pas ordinairement que le Père ait deux fils ; il n'a qu'un Fils unique engendré par lui, bien que, dans sa miséricorde, tout en ne communiquant sa divinité qu'à lui seul, il n'en fasse pas son seul héritier ; car il donne des cohéritiers à ce Fils unique, et s'il ne les engendre pas, comme lui, de sa substance, il les adopte par lui, pour être membres de sa famille, puisqu'au témoignage des saintes Écritures, notre vocation est d'être ses enfants adoptifs [1].

10. Que dis-tu donc ? C'est le Fils unique qui parle lui-même ; c'est le Fils unique qui parle dans l'Evangile ; c'est la Parole même qui nous adresse la parole et qui nous dit : « Le Fils ne « saurait faire de lui-même que ce qu'il voit faire « à son Père. » Mais déjà le Père a agi, le Fils l'a vu agir ; et cependant le Père ne fait rien que par le Fils. Je te vois embarrassé, hérétique, je te vois troublé ; mais ce trouble, comme le mouvement produit par l'hellébore, sera pour toi un trouble salutaire. Tu ne t'y retrouves plus, et si je ne me trompe, tu condamnes toi-même ton interprétation et ton sentiment charnel. Laisse de côté ce regard physique, et si tu as quelque chose au cœur, élève-toi à la contemplation des choses divines. Il est vrai, ce sont des paroles humaines qui te sont adressées par un homme, par un Evangéliste, et parce que tu es homme toi-même ; mais ces paroles sont relatives au Verbe, et si elles sont humaines, c'est pour t'élever à la connaissance des choses de Dieu. C'est le Maître qui t'embarrasse pour t'instruire, qui te jette une question pour exciter ton attention. « Le Fils, dit-il, ne saurait « rien faire qu'il ne le voie faire à son Père. » Conséquemment il devait ajouter : Quoique fasse le Père, le Fils en fait autant. Néanmoins ce n'est pas ce qu'il dit, mais : « Tout ce que fait le Père, « le Fils le fait avec lui. » Les œuvres du Père ne sont pas autres que celles du Fils ; car tout ce que fait le Père, il le fait par le Fils. Le Fils a ressuscité Lazare [2]. Le Père ne l'a-t-il pas en même temps ressuscité ? Le Fils a guéri l'aveugle-né [3] ; le Père ne l'a-t-il pas guéri avec lui ? Le Père agit par le Fils dans le Saint-Esprit ; c'est une Trinité de personnes, mais il n'y a qu'une seule action ; c'est la même majesté, la même éternité et la même coéternité, ce sont les mêmes œuvres. Il n'y a pas des homme créés par le Père, ni d'autres

[1] Jean, I, 3.

[1] Ephes. I, 5-2. — [2] Jean, XI. — [3] Ibid. IX.

par le Fils, ni d'autres par l'Esprit-Saint ; le même homme est créé par le Père, le Fils et le Saint-Esprit; le Père, le Fils et l'Esprit-Saint ne sont qu'un seul et même Dieu créateur.

11. Si tu vois ici pluralité dans les personnes, reconnais aussi qu'il y a unité dans la divinité. A cause de la pluralité des personnes nous lisons : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Dieu ne dit pas : Je vais faire l'homme ; sois attentif afin de pouvoir en faire toi-même un semblable ; mais : « Faisons ; » voilà la pluralité ; « à notre image ; » la pluralité encore. Où donc est l'unité de Dieu ? Poursuis : « Et Dieu « fit l'homme [1]. » Après : « Faisons l'homme, » il n'est pas dit : Et les dieux firent l'homme ; l'unité se révèle dans ces mots : « Et Dieu fit l'homme. »

12. Qu'est devenue ton interprétation charnelle ? Qu'elle rougisse, qu'elle se cache, qu'elle s'évanouisse : ô Verbe de Dieu, parlez-nous. Nous tous qui avons déjà quelque piété et qui croyons, nous qui avons une foi pénétrante et qui sommes déjà tant soit peu disposés à comprendre, tournons-nous vers le Verbe, le foyer de toute lumière, et disons-lui : Seigneur, votre Père fait les mêmes choses que vous, puisqu'il fait tout par vous. Dès le commencement vous étiez son Verbe : nous ne l'avons pas vu, mais on nous l'a enseigné et nous le croyons. Dans cet enseignement nous avons appris aussi que tout a été fait par vous et de là il suit que tout ce que fait le Père c'est par vous qu'il le fait et que vous faites tout ce qu'il fait. Pourquoi alors avez-vous dit : « Le Fils ne saurait « rien faire de lui-même ? » Je vois bien que vous avez avec votre Père une certaine égalité, lorsque j'entends ces mots : « Tout ce que fait le Père, « le Fils le fait avec lui ; » oui, je reconnais, je saisis ici une certaine égalité et j'y vois dans la mesure de mes forces la même pensée que dans ces autres expressions : « Mon Père et moi nous « sommes un [2]. » Mais pourquoi ne pouvez-vous rien faire que vous ne le voyiez faire à votre Père ? Que voulez-vous dire par là ?

13. Ne pourrait-il pas me répondre, ou plutôt nous répondre à tous : Dans ces paroles : « Le « Fils ne saurait rien faire qu'il ne le voie faire « à son Père, » quel sens donnes-tu au mot voir ? Qu'entends-tu par mon regard ? — Oublions un peu la nature de serviteur qu'il a prise pour nous. Considéré dans cette nature, le Seigneur avait, comme nous, des yeux et des oreilles, un corps et des membres comme nous. Sa chair lui venait d'Adam ; mais quelle différence entre lui et Adam ! Et soit qu'il marchât sur terre ou sur mer, car il pouvait tout ce qu'il voulait, tout ce qui lui plaisait, il regardait comme il l'entendait, jetait les yeux et voyait, les détournait et ne voyait plus ; on marchait devant lui et il voyait des yeux du corps, on marchait derrière lui et il n'en voyait pas, quoique rien ne fût caché à sa divinité. Fais abstraction, fais donc un peu abstraction de cette nature de serviteur et considère en lui la nature de Dieu, cette nature qu'il avait avant la création du monde et qui le rendait égal à son Père, ainsi que le dit et que doit te le faire entendre celui de qui viennent ces paroles : « Il avait « la nature de Dieu et il n'a point cru usurper « en se faisant égal à Dieu [1]. » Considère-le, si tu le peux, dans cette nature, afin de pouvoir comprendre en quoi consiste son regard. « Au com- « mencement était le Verbe. » Comment regarde le Verbe ? A-t-il des yeux ? A-t-il des yeux comme les nôtres ? A-t-il, non pas les yeux du corps, mais les yeux de ces cœurs pieux dont il est dit : « Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils ver- « ront Dieu [2] ? »

14. Le Christ est à la fois Dieu et homme ; il te montre aujourd'hui son humanité, il te réserve pour plus tard sa divinité. En voici la preuve. « Celui qui m'aime, dit-il, observe mes comman- « dements : celui qui m'aime sera aimé de mon « Père, et je l'aimerai aussi. » Puis, comme si on lui demandait : Que donnerez-vous à celui qui vous aime ? « Et je me montrerai à lui, pour- « suit-il. » Que signifie cela, mes frères ? Comment ! ses disciples le voyaient, et il promettait de se montrer à eux ? A qui qui en effet promettait-il de se montrer ? A ceux qui le voyaient ou à ceux qui ne le voyaient pas ? Rappelons-nous ce qu'il répondit à un de ses Apôtres qui demandait comme suprême bonheur de voir le Père et qui disait expressément : « Montrez-nous votre « Père, et cela nous suffit. » Debout donc, dans sa nature humaine, sous les yeux de cet Apôtre et réservant de lui montrer sa nature divine quand il serait lui-même divinisé : Quoi, répondit-il, « je suis depuis si longtemps avec vous, et vous ne me connaissez pas ! Qui me voit, voit « aussi mon Père [3]. » Tu cherches à voir mon Père, regarde-moi : tu me vois sans me voir : tu vois la nature que j'ai prise pour toi, tu ne vois pas celle que je te réserve. Observe mes préceptes, purifie-toi la vue ; car « celui qui m'aime

[1] Gen. I, 26, 27. — [2] Jean, X, 30.

[1] Philip. II, 6. — [2] Matt. V, 8. — [3] Jean, XIV, 21, 8, 9.

« garde mes commandements, et je l'aimerai à mon tour : » et parce qu'il aura gardé mes commandements et qu'il sera guéri par ce moyen, « je me découvrirai moi-même à lui. »

15. Hélas ! mes frères, si nous ne pouvons comprendre en quoi consiste le regard du Verbe, où allons-nous ? N'exigeons-nous pas trop tôt de le comprendre ? Pourquoi demander qu'on nous montre ce que nous ne saurions voir ? Aussi quand on nous parle de ce regard du Verbe, on nous parle de ce que nous désirons et non pas de ce que nous pouvons contempler. En effet, voir le regard du Verbe, si tu en étais capable, ce serait voir le Verbe même ; le Verbe n'est pas différent de son regard ; autrement il serait d'une nature mélangée et compliquée, double et composée, tandis qu'il est simple, d'une ineffable simplicité. Le regard de l'homme est différent de l'homme même, car le regard peut s'éteindre sans que l'homme vienne à mourir ; mais il n'en est pas ainsi dans le Verbe.

Voilà ce que j'annonçais ne pouvoir être compris par tout le monde : encore si le Seigneur accordait à quelques-uns de le comprendre! Ce qu'il demande de nous, mes frères, c'est que nous reconnaissions au moins que ce regard du Verbe surpasse notre entendement, et comme cet entendement est faible, appliquons-nous à le fortifier, à le perfectionner. Par quel moyen ? Par l'observation des commandements. Lesquels ? Ceux dont il est dit : « Celui qui m'aime, garde mes préceptes. » Quels sont ces préceptes ? car enfin nous voulons grandir, nous fortifier et nous perfectionner jusqu'à voir le regard du Verbe. O Seigneur, dites-nous donc quels sont ces préceptes. « Le précepte nouveau que je vous fais, c'est de vous aimer les uns « les autres [1]. » Ainsi donc, mes frères, puisons cette charité à la source abondante d'où elle jaillit ; pénétrons-nous, nourrissons-nous de charité. Saisis pour pouvoir saisir. Que la charité t'engendre, te nourrisse, te développe, te fortifie, te rende capable de voir que le regard du Verbe n'est pas différent de lui-même, que ce regard est le Verbe même. Tu comprendras alors facilement que ces paroles : « Le Fils ne saurait rien faire de lui-« même qu'il ne le voie faire au Père, » reviennent à celles-ci : Le Fils n'existerait pas, s'il ne naissait du Père.

Assez, mes frères ; en méditant ce que je viens de dire, beaucoup pourront le comprendre ; je pourrais l'obscurcir en le répétant plusieurs fois.

[1] Jean, XIII, 34.

SERMON CXXVII.

LA VIE ÉTERNELLE [1].

ANALYSE. — Impossible de nous faire une idée exacte des promesses qui nous attendent dans la vie future. Alors en effet nous vivrons éternellement, nous vivrons sans fatigue et sans souffrance, nous aurons bien plus encore, nous aurons le bonheur inouï qui consiste dans la vue de Dieu. Car le Fils de Dieu, qui est éternel comme son Père, le Fils de Dieu, dont la voix puissante anime de la vie surnaturelle toutes les créatures par lui sont faites, le Fils de Dieu ressuscitera tous les hommes au dernier jour, il jugera ensuite lui-même les vivants et les morts et accordera aux justes, comme récompense suprême, le bonheur de voir Dieu. Sans doute les pécheurs comme les justes le verront dans son humanité, mais il n'y aura que les justes pour le contempler dans les splendeurs de sa divinité. — Pourquoi révoquerait-on en doute la réalité de la résurrection des corps ? Dieu ne peut-il aussi facilement rendre la vie à qui l'a déjà eue, que la donner à qui n'en a jamais joui ?

1. Notre espérance, mes frères, ne s'arrête ni à ce temps, ni à ce monde, ni aux jouissances dont se montrent follement épris les hommes oublieux de Dieu. Ce que nous devons savoir d'abord et nous rappeler sans cesse avec un cœur pieux, c'est que nous ne sommes point devenus chrétiens en vue des félicités de la vie présente, mais en vue de je ne sais quel autre bonheur que Dieu nous promet et que nous ne saurions comprendre encore ; car c'est de ce bonheur qu'il est dit : « Ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille « n'a point entendu, ce qui n'est point monté « dans le cœur de l'homme, c'est ce que Dieu a « préparé à ceux qui l'aiment [1]. » Aussi l'homme n'ayant jamais goûté un bonheur si grand, si excellent, si ineffable, nous avions besoin de la promesse d'un Dieu. Non, l'obscurcissement où vit aujourd'hui le cœur humain, ne lui permet

[1] Jean, V, 24-29.

[1] I Cor. II, 9.

pas de comprendre les divines promesses, et on ne saurait nous montrer, dans l'état actuel, ce que nous deviendrons plus tard.

Voici un enfant qui vient de naître : il ne peut ni parler, ni marcher, ni rien faire ; mais supposons qu'il puisse comprendre ce qu'on lui dit : il est, comme nous voyons ordinairement les enfants, faible, ne pouvant guère qu'être couché et incapable de se passer d'un secours étranger, quoique d'après notre supposition, il comprenne quand on lui parle. Figurons-nous donc qu'on lui dise : Tel que tu me vois aujourd'hui marcher, travailler et parler, tel tu seras dans quelques années. En considérant, d'une part, sa faiblesse, et d'autre part, l'état de celui qui lui tient ce langage, il n'y croirait pas, et pourtant il aurait sous les yeux la réalité de la promesse qui lui est faite. A nous aussi qui sommes, comme des enfants, retenus dans ce corps avec ses infirmités, on nous promet de grandes choses, mais nous n'en voyons pas la réalité, et pour croire ce que nous ne voyons pas et mériter de voir ce que nous croyons, il faut affermir notre foi. Si l'on outrage cette foi, si l'on s'imagine qu'il ne faut pas croire ce que l'on ne voit pas, quelle confusion quand apparaîtra ce qu'on a refusé de croire ! Cette confusion suffira pour séparer des élus, et une foi séparé, c'est la damnation. En croyant au contraire, on méritera d'être placé à la droite, et on se tiendra, plein de confiance et de joie, au milieu de ceux à qui s'adressent ces paroles : « Venez, bénis de mon Père, recevez le « royaume qui vous a été préparé dès le com- « mencement du monde. » Et le Seigneur, après cette sentence, conclut ainsi : « Ceux-ci iront « dans les flammes éternelles, et les justes, dans « l'éternelle vie [1]. » Cette éternelle vie est bien celle qui nous est promise.

2. Ainsi, les hommes aiment à vivre sur cette terre, et on leur promet la vie ; ils redoutent singulièrement la mort, et on leur assure une vie éternelle. Qu'aimes-tu ? A vivre. Tu vivras. Que crains-tu ? De mourir. Tu ne mourras pas. Il semble que la fragilité humaine devrait se contenter de la promesse de vivre éternellement. Ce qui se passe ici fait comprendre en quelque manière à l'esprit humain ce qui nous est réservé dans l'avenir. Et pourtant quelle disproportion ! Ici en effet, parce qu'on vit et qu'on ne voudrait pas mourir, on aime la vie, on veut vivre toujours sans mourir jamais. Ceux néanmoins qui sont tourmentés dans le lieu des châtiments, désirent mourir et ils ne le peuvent. Aussi l'important n'est-il pas de vivre longtemps ni même toujours : c'est de vivre heureux.

Aimons toutefois l'éternelle vie, et apprenons combien nous devons travailler pour elle, en considérant combien travaillent pour la vie présente, pour cette vie passagère et périssable ceux qui y sont attachés ; combien aussi, quand ils sont menacés de la mort, ils s'empressent de tout faire non pas pour empêcher, mais pour ajourner le trépas. Que de peines on se donne en effet, quand on voit approcher la mort, pour la fuir, pour s'y dérober ! on sacrifie tout ce qu'on a pour s'en exempter, on s'épuise, on ne recule devant ni gêne ni torture, on recourt aux médecins, on essaie enfin tout ce qui est possible. Or à quoi aboutissent toutes ces dépenses et toutes ces douleurs ? A obtenir de vivre un peu plus et non pas de vivre toujours. Ah ! si on se livre à tant de travaux, si l'on fait tant d'efforts et tant de frais, si l'on se condamne à tant d'essais, à tant de veilles et à tant de soins pour prolonger un peu sa vie, que ne doit-on pas faire pour vivre éternellement ? Et si l'on appelle prudents ceux qui emploient ainsi tous les moyens pour ajourner leur mort, pour vivre, pour ne perdre pas quelques jours, combien sont insensés ceux qui vivent de manière à perdre l'éternité même ?

3. Afin donc de nous faire apprécier le don de Dieu, il suffit de rapprocher ce qu'il nous promet de ce qu'il nous accorde maintenant ; car c'est à lui que nous sommes redevables de la vie et de la santé. Ainsi représentons-nous, quand on nous parle de vie éternelle, une vie exempte de tout ce que nous endurons dans celle-ci ; car il nous est plus facile de découvrir ce qui n'y est pas, que de dire ce qu'elle est.

Ici nous vivons; là nous vivrons aussi. Nous avons ici la santé quand nous ne souffrons ni maladie ni douleur corporelle; là aussi nous aurons la santé. Quand enfin nous nous trouvons bien ici, c'est que nous n'avons aucune peine; nous n'en aurons point là non plus. Suppose maintenant un homme qui a la vie, la santé et qui est exempt de toute peine ; suppose encore qu'il lui est accordé d'être toujours dans le même état, de ne perdre jamais son bonheur, quelle ne serait pas sa joie, son ivresse ? Pourrait-il modérer ses transports en se sentant ainsi sans peine, sans tourment, sans avoir à redouter la mort ? Ainsi, quand même Dieu ne nous promettrait que le

[1] Matt. xxv, 34, 46.

bonheur que je viens de dire, que j'ai tâché de peindre par mes paroles et de vous mettre sous les yeux, combien ne faudrait-il pas l'acheter s'il était à vendre, combien ne faudrait-il pas donner afin de l'acquérir? Serait-ce assez d'y consacrer tout ce que l'on a, lors même qu'on posséderait l'univers entier?

Eh bien! ce bonheur est à vendre ; achète-le si tu veux. Ne t'inquiète pas excessivement de savoir comment payer un bien si précieux. Après tout, il ne vaut que ce que tu as. Si tu avais à faire l'acquisition de quelque grand et riche domaine, tu chercherais de l'or, de l'argent, des sommes considérables, peut-être aussi donnerais-tu les revenus de tes troupeaux et de tes terres, et cependant tu ne jouirais que durant la vie terrestre de ce vaste et opulent domaine. Achète aussi, si tu en as envie, celui que je te propose. Pour le payer, ne cherche pas ce que tu possèdes, mais ce que tu es, car c'est toi qui en es le prix, et il vaut autant que toi. Donne-toi, et tu l'auras. Pourquoi donc te troubler? Pourquoi t'inquiéter? Faut-il que tu ailles bien loin pour te trouver ou pour t'acheter? Livre-toi tel que tu es, et tu l'obtiendras.

Mais je suis mauvais, diras-tu, on ne m'acceptera peut-être point. En te livrant pour cet objet, tu deviendras bon ; la bonté consiste à s'abandonner tout entier à la foi et à la promesse d'un bien si grand. Et lorsque tu seras devenu bon, tu suffiras pour le payer, et non-seulement tu jouiras des avantages que j'ai énumérés, d'une santé parfaite, de la vie, et de la vie qui ne finit pas, mais encore tu seras à l'abri de beaucoup d'autres peines. Alors en effet il n'y aura plus ni lassitude ni sommeil, ni faim ni soif, ni croissance ni vieillesse, car il n'y aura pas non plus de naissance tout étant toujours au complet; et le nombre des élus étant toujours le même, il n'aura pas besoin d'augmenter, puisqu'il ne souffrira aucune diminution.

Que de douleurs écartées! et je n'ai pas dit encore ce que sera ce bonheur. On y aura la vie, la santé, l'exemption de toute douleur, de la faim, de la soif, de la fatigue de toutes les peines semblables, je l'ai dit; mais je n'ai point énuméré encore « ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille n'a point entendu, ce qui ne s'est point élevé dans le cœur de l'homme. » Si je l'avais énuméré, il ne serait pas vrai « que l'œil ne l'a point « vu, que l'oreille ne l'a point entendu, et que cela « ne s'est point élevé dans le cœur de l'homme. Comment ce qui ne monte point dans le cœur de l'homme serait-il entré dans le mien pour me permettre de vous en parler? On croit ce bonheur, on ne le voit pas; non-seulement on ne le voit pas, on ne saurait même l'exprimer. Mais quoi? Peut-on croire ce qui ne se dit point? Comment croire ce dont on n'entend pas parler? Si pour y croire on en entend parler, c'est qu'on y pense ; si on y pense et qu'on en parle, évidemment l'oreille en est frappée, évidemment aussi le cœur de l'homme s'en occupe puisqu'on ne saurait en parler sans y penser. Ainsi nos idées se troublent en face des questions relatives à ce bonheur immense, nous ne pouvons expliquer comment on peut y croire, comment donc expliquer en quoi consiste le bonheur même?

4. C'est pourquoi interrogeons l'Evangile et pratiquons ce que le Seigneur vient de nous y enseigner. « Celui qui croit en moi, dit-il, passe « de la mort à la vie, et ne vient pas en jugement. « En vérité je vous le déclare, viendra une heure, « et c'est maintenant, où les morts entendront la « voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront. Car comme le Père a la vie en « lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir en « lui-même la vie. » C'est en l'engendrant qu'il lui a donné cette vie, la génération même en est la communication. Le Fils en effet vient du Père, et non le Père du Fils, car le Père est Père du Fils, comme le Fils est Fils du Père. Le Fils aussi est engendré du Père, et non le Père du Fils; et comme le Fils existe éternellement, éternellement il est engendré. Mais qui peut comprendre un Fils éternellement engendré? En face de ce mot, engendré, chacun se dit naturellement : On n'a pas été toujours engendré. Que répondre? Loin d'ici cette pensée. La génération du Fils n'a été précédée d'aucun temps, puisque « tout a été « fait par lui[1]. » S'il a tout fait, il a fait tous les temps comme le reste, et s'il a fait tous les temps, quel temps a pu exister avant lui? Avant lui donc ne suppose aucun temps; toujours ce Fils a existé avec son Père. S'il a existé toujours avec son Père et toujours comme Fils, toujours aussi il a été engendré; et s'il a été engendré toujours, toujours il a existé comme le Père qui l'a engendré.

5. Jamais, diras-tu, je n'ai rien vu de semblable; jamais je n'ai vu un fils aussi ancien que son père; le père est toujours plus avancé en âge que son fils. — Tu as raison de dire : Je n'ai ja-

[1] Jean, I, 3.

mais rien vu de semblable, puisque c'est un des mystères « que l'œil n'a point vus. » — Comment donc l'expliquer? — On ne le saurait, car « l'oreille ne l'a point entendu et il n'est pas « monté dans le cœur de l'homme. » Il faut le croire et le respecter. En le croyant, on le respecte; en le respectant, on profite; et en profitant, on finit par le comprendre. Tant que nous sommes revêtus de cette chair, tant que nous voyageons loin du Seigneur, nous sommes, relativement aux Anges qui contemplent ces merveilles, comme des enfants qui ont besoin du lait de la foi, avant de prendre la nourriture solide de la contemplation face à face. Ainsi en effet s'exprime l'Apôtre : « Tant que nous sommes dans ce corps, nous « voyageons loin du Seigneur, car c'est par la « foi que nous marchons et non par la claire « vue [1]. » Nous arriverons effectivement à la claire vue que Jean nous promet en ces termes dans une de ses Epîtres : « Mes bien-aimés, nous « sommes les enfants de Dieu, et ce que nous « serons ne paraît pas encore. » — « Nous som« mes les enfants de Dieu; » dès maintenant, par la grâce, par la foi, par les Sacrements, par le sang du Christ, par la rédemption du Sauveur. « Nous « sommes les enfants de Dieu; mais ce que nous « serons ne paraît pas encore. Nous savons seu« lement que lorsqu'il apparaîtra, nous lui serons « semblables, parce que nous le verrons tel qu'il « est [2]. »

6. Voilà dans quel but on nous allaite; c'est pour nous rendre capables de saisir, de prendre, de digérer cette autre nourriture; nourriture mystérieuse qui fortifie merveilleusement sans diminuer entre les mains de celui qui la prend. Les aliments que nous prenons maintenant, nous soutiennent sans doute, mais ils diminuent à mesure que nous les mangeons. Au contraire, lorsque nous nous serons mis à vivre de justice, de sagesse, à manger ce pain immortel, il nous soutiendra sans diminuer. Voyez l'œil; il vit de lumière, mais il n'amoindrit pas la lumière, puisqu'il en reste autant lorsque plusieurs en jouissent; si nombreux que soient les yeux qu'elle éclaire, elle demeure ce qu'elle était, elle nourrit sans s'amoindrir. Or, si Dieu a donné un tel pouvoir à la lumière en faveur des yeux qui dirigent notre corps, que ne peut-il lui-même sur l'œil de l'âme? Si l'on te vantait un aliment distingué que tu vas prendre, tu te disposerais sans doute à en nourrir ton corps; mais quels éloges ne te fait-t-on pas de Dieu? Prépare donc ton âme.

7. Voici ce que te dit ton Seigneur : « Viendra « une heure et c'est maintenant. — Viendra une « heure et nous sommes » à cette heure, « où. » Où quoi? « Où les morts entendront la voix du « Fils de Dieu; et ceux qui l'auront entendue, « vivront. » Il s'ensuit que ceux qui ne l'auront pas entendue, ne vivront pas. Qu'est-ce que l'entendre? C'est y obéir, Qu'est-ce que l'entendre? C'est y croire et la suivre, pour avoir ainsi la vie. Avant donc d'y croire et d'y obéir, on était mort? Oui, debout ou couché on était mort. Mais que servait à ces morts de marcher? Hélas! si quelqu'un de ces morts venait à mourir physiquement, les autres s'empresseraient, ils prépareraient un cercueil, l'y enfermeraient, l'emporteraient, ces morts enfin enseveliraient un mort. Aussi est-il dit : « Laisse les morts ensevelir leurs « morts [1]. » Eh bien! ce sont ces morts que ressuscite la parole de Dieu et qu'elle fait vivre de la foi. L'infidélité en avait fait des morts; la parole de Dieu en fait des vivants. Quand? Le Seigneur l'a dit : « L'heure viendra, et c'est maintenant. » Aussi bien sa parole ressuscitait-elle ces victimes de l'infidélité. A elles encore s'adresse l'Apôtre : « Lève-toi, toi qui dors; lève-toi d'entre les morts, « et le Christ t'illuminera [2]. » Cette espèce de résurrection est la résurrection des esprits, la résurrection de l'homme intérieur, la résurrection de l'âme.

8. Il y a encore une autre résurrection, c'est la résurrection du corps. Quand l'âme est ressuscitée, le corps ressuscite pour son bonheur. Toutes les âmes ne ressuscitent pas, mais tous les corps ressusciteront. Toutes les âmes ne ressuscitent pas, mais seulement celles qui croient et qui obéissent, car il est dit : « Ceux qui l'auront entendue, vivront. » D'un autre côté l'Apôtre observe que « tous n'ont « pas la foi [3]. » Or, si tous n'ont pas la foi, c'est que toutes les âmes ne ressuscitent pas. Tous au contraire ressusciteront corporellement, lorsque viendra l'heure de la résurrection des corps; bons ou mauvais, tous ressusciteront, mais avec cette différence, que si l'âme est ressuscitée déjà, le corps ressuscitera pour son bonheur, tandis que l'âme n'étant point ressuscitée, c'est pour son malheur que ressuscitera le corps. Si l'âme est ressuscitée, le corps ressuscitera pour la vie; et si l'âme n'est point ressuscitée, c'est pour son supplice que le corps ressuscitera.

Après nous avoir parlé de cette résurrection des

[1] II Cor. v, 6, 7. — [2] I Jean, III, 2.

[1] Matt. VIII, 22. — [2] Ephes. V, 14. — [3] II Thess. III, 2.

âmes, à laquelle nous devons tous courir, dans laquelle nous devons tous travailler à vivre, et à vivre de manière à y persévérer jusqu'à la fin, ne convenait-il pas que le Sauveur nous instruisît aussi de la résurrection des corps qui s'accomplira à la fin du monde ? Ecoutez comment il nous en parle.

9. Il vient de dire : « En vérité je vous le déclare, l'heure viendra, et c'est maintenant, où « les morts, » c'est-à-dire les infidèles, « entendront la voix du Fils de Dieu, » l'Evangile ; « et ceux qui l'auront entendue, » qui y auront obéi, « vivront, » seront justifiés, ne seront plus infidèles. Après donc avoir parlé ainsi, il remarque qu'il doit nous instruire aussi de la résurrection de la chair et ne pas nous laisser dans notre ignorance ; il poursuit alors son discours. « De même, dit-il, que le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir en lui-même la vie. » Ceci se rapporte encore à la résurrection, à la justification des âmes. Jésus ajoute : « Il lui a donné aussi le pouvoir de juger, parce qu'il est le fils de l'homme. »

Ainsi le Fils de Dieu est en même temps fils de l'homme, et s'il était resté Fils de Dieu sans devenir fils de l'homme, il ne sauverait pas les enfants des hommes. Mais après avoir fait l'homme, il est devenu ce qu'il a fait, pour ne pas le laisser périr. Toutefois, en se faisant homme, il est resté Fils de Dieu ; car il s'est fait homme en prenant ce qu'il n'était pas, sans sacrifier ce qu'il était ; en restant Dieu il s'est fait homme. Il a pris ce que tu es, sans s'y perdre, et c'est ainsi qu'il est venu parmi nous, Fils de Dieu et fils de l'homme tout à la fois, formateur et formé, créateur et créé, créateur de sa mère et créé de son sang ; c'est donc ainsi qu'il s'est présenté à nous. Or, c'est comme Fils de Dieu qu'il a dit : « Viendra l'heure, et c'est maintenant, que les morts entendront la voix du Fils de Dieu ; » du Fils de Dieu et non du Fils de l'homme, car il s'agissait ici de la vérité, et comme Vérité le Fils est égal au Père. « Et ceux qui l'auront entendue, vivront. Car, de même que le Père a la vie en lui-même, ainsi il a donné au Fils d'avoir en lui même la vie ; » en lui-même et non dans autrui. Pour nous, si nous avons la vie, ce n'est pas en nous mais en notre Dieu ; tandis que le Père a la vie en lui et qu'en engendrant son Fils il lui a accordé d'avoir aussi la vie en soi, d'être lui-même une source de vie à laquelle nous devons puiser, oui, d'avoir la vie en lui-même, d'être lui-même la vie. Quant à sa qualité de fils de l'homme, c'est de nous qu'il l'a reçue. Considéré en lui-même, il est Fils de Dieu, et par nous il est fils de l'homme ; Fils de Dieu par sa nature, fils de l'homme par la nôtre. Mais s'il a reçu de nous ce qu'il y a de moindre en lui, il nous a communiqué ce qu'il y a en lui de plus grand. Il est mort en effet, non en tant que Fils de Dieu, mais en tant que fils de l'homme ; et cependant c'est le Fils de Dieu qui est mort, mort selon la chair et non comme étant le Verbe qui s'est fait chair et qui a habité parmi nous[1]. Il est donc mort, mort dans ce qu'il tenait de nous ; et si nous vivons, c'est à lui que nous en sommes redevables. Comme il ne pouvait mourir par lui-même, nous ne saurions vivre par nous. C'est donc comme Dieu, comme Fils unique de Dieu, comme égal à son Père, que le Seigneur Jésus nous promet la vie, si nous l'écoutons.

10. Dieu donc, continue-t-il, « lui a donné aussi le pouvoir de juger, parce qu'il est fils de l'homme. » Aussi c'est comme homme qu'il viendra juger, et c'est pour nous l'apprendre qu'il dit : « Dieu lui a donné aussi le pouvoir de juger, parce qu'il est le fils de l'homme. » Le Fils de l'homme sera donc notre Juge ; la nature qui a été jugée en lui, jugera à son tour. En voulez-vous une nouvelle preuve ? Ecoutez. Un prophète avait dit bien auparavant : « Ils verront Celui qu'ils ont percé[2]. » Oui ils verront cette même nature qu'ils ont frappée à coup de lance. Ils verront siéger comme juge, Celui qu'ils avaient vu debout devant un juge ; et condamner de vrais coupables, Celui qui a été faussement condamné comme coupable. Il viendra en personne, il viendra dans sa nature humaine. C'est ce qu'enseigne aussi l'Evangile. Au moment où il montait au ciel sous les yeux de ses disciples, ceux-ci restaient debout et le regardaient, et tout-à-coup ils entendirent ces paroles qui leur étaient adressées par des Anges : « Hommes de Galilée, pourquoi vous tenez-vous-là ? etc. Ce Jésus viendra de la même manière que vous l'avez vu allant au ciel[3]. » Que signifie *de la même manière* ? Il viendra avec la même nature, « car il a reçu le pouvoir de juger, comme étant le fils de l'homme. »

Or, voyez s'il n'était pas nécessaire, s'il n'était pas juste que les hommes vissent leur Juge ? Devant lui devaient comparaître les bons et les méchants. Mais il est dit : « Heureux ceux qui

[1] Jean, I, 14. — [2] Jean, XIX, 37 ; Zach. XII, 10. — [3] Act. I, 11.

« ont le cœur pur, car ils verront Dieu [1]. » Il fallait donc qu'au moment du jugement la nature humaine fût montrée aux bons et aux méchants, et qu'aux bons seuls fût réservée la vue de la nature divine.

11. Que recevront en effet les bons? Je vais dire enfin ce que je n'ai pas dit encore, et tout en le disant je ne l'exprimerai pas. J'ai dit que nous aurons alors la vie, la santé, une santé parfaite, que nous serons exempts de toute peine, n'ayant plus à souffrir ni la faim, ni la soif, ni aucune défaillance, ni la crainte de perdre la vue. J'ai dit tout cela, mais je n'ai pas dit ce que nous aurons de plus. Nous verrons Dieu. Or cette vue de Dieu est une faveur si haute et si grande, que rien n'y est comparable. Je l'ai dit : Nous aurons la vie, la santé et une santé parfaite, nous n'endurerons ni la faim ni la soif, ni abattement de lassitude, ni accablement de sommeil. Mais qu'est-ce que tout cela en présence du bonheur de voir Dieu? Ainsi, Dieu n'étant pas aujourd'hui pour nous visible tel qu'il est, dès que néanmoins nous le verrons, n'est-ce pas pour ce motif que « ce que l'œil n'a point vu, ce que l'oreille « n'a point entendu, » sera contemplé par les bons, contemplé par les hommes pieux, contemplé par les cœurs compatissants, contemplé par les fidèles, contemplé enfin par ceux qui auront heureusement part à la résurrection des corps, pour avoir heureusement obéi quand il s'agissait de la résurrection des âmes?

12. Le méchant aussi verra-t-il Dieu? Isaïe dit de lui : « Que l'impie disparaisse et ne voie point « la gloire de Dieu [2]. » Ainsi les pieux et les impies verront sa nature humaine; mais après cette sentence : « Que l'impie disparaisse et ne voie « point la gloire de Dieu; » il faudra que s'accomplisse envers les pieux et les justes la promesse faite par le Seigneur lorsqu'il vivait sur la terre et que les méchants le voyaient aussi bien que les bons. Alors en effet il faisait entendre sa parole au milieu des bons et des méchants; tous le voyaient, voyaient son humanité, mais non pas sa divinité, et tandis que sa divinité dirigeait secrètement les hommes, il paraissait parmi eux comme l'un d'entre eux et leur disait : « Celui qui m'aime observe mes commandements; « celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et « moi aussi je l'aimerai. » Puis, comme si on lui avait demandé : Que lui donnerez-vous donc? « Et je me montrerai à lui, » poursuit-il [3]. Quand parlait-il ainsi? Quand les hommes le voyaient. Quand parlait-il ainsi? Quand le voyaient ceux-mêmes qui ne l'aimaient pas. Si donc il voulait se montrer à ceux qui l'aimaient, c'était sous une forme qu'eux-mêmes ne voyaient pas en lui, c'était comme Dieu, car ils le voyaient comme homme. Ainsi donc, comme homme il parlait aux hommes et se montrait ostensiblement aux bons et aux méchants; mais comme Dieu il se réservait à ses amis.

13. Quand doit-il se révéler à eux? Après la résurrection des corps, quand l'impie disparaîtra pour ne voir pas la gloire de Dieu. Alors en effet, « lorsqu'il apparaîtra, nous lui serons semblables, « car nous le verrons tel qu'il est [1]. » En cela consiste la vie éternelle, et tout ce que nous en avons dit jusqu'alors n'est rien. Qu'est-ce effectivement que la vie présente? Qu'est-ce que la santé? Mais voir Dieu, voilà ce qui est important, en cela consiste la vie éternelle. Lui-même d'ailleurs l'a déclaré. « La vie éternelle, a-t-il dit, « est de vous connaître, vous qui êtes le seul vrai « Dieu, et celui que vous avez envoyé, Jésus-« Christ [2]. » Oui, la vie éternelle est de connaître, de voir, de saisir, de pénétrer ce qu'on a cru, de posséder ce qu'on ne pouvait goûter jusqu'alors. O âme humaine, vois enfin ce que l'œil n'avait point vu, ce que l'oreille n'avait point entendu, ce qui n'était point monté dans le cœur de l'homme; car à la fin il sera dit aux justes : « Venez, bénis de mon Père, recevez le royaume « qui vous a été préparé dès le commencement « du monde. » Et tandis que les méchants iront brûler éternellement, où iront les justes? « A « l'éternelle vie [3]. » Qu'est-ce que l'éternelle vie? « L'éternelle vie consiste à vous connaître, vous « qui êtes le seul vrai Dieu, et celui que vous avez « envoyé, Jésus-Christ. »

14. C'est donc de la future résurrection des corps que parle le Sauveur, lorsque pour ne nous laisser pas dans l'ignorance, il dit : « Dieu lui a « donné le pouvoir de juger comme étant le fils « de l'homme. Ne vous en étonnez pas; car « viendra l'heure. » Il n'ajoute pas ici : « Et c'est maintenant, » parce que l'heure dont il parle ne viendra que plus tard, à la fin des siècles; parce que cette heure est l'heure dernière et sonnera avec la dernière trompette. « Ne vous en étonnez « pas; » de ce que j'ai dit : « Il lui a donné le pouvoir de juger, comme étant fils de l'homme. « Ne vous en étonnez pas. Car il faut que l'homme

[1] Matt. v, 8. — [2] Isaïe xxvi, 10, sel. LXX. — [3] Jean xiv, 21.

[1] I Jean iii, 2. — [2] Jean xvii, 3. — [3] Matt. xxv, 34 ...

soit jugé par l'homme. Mais quels sont les hommes que jugera Jésus-Christ? Ceux qu'il trouvera en vie? Non seulement ceux-là. Lesquels encore? « Viendra l'heure où ceux qui sont dans les tombeaux. » Comment désigne-t-il ceux qui sont morts corporellement? Il les appelle « ceux qui sont dans les tombeaux, » ceux dont les cadavres gisent ensevelis, ceux dont la cendre est recouverte et les ossements dispersés, ceux enfin dont la chair n'et plus chair, quoique pour Dieu elle soit encore dans son intégrité. « Viendra l'heure « où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix et en sortiront tous. » Bons et mauvais, tous entendront sa voix et sortiront; car tous les liens de la mort seront rompus et tout ce qui est détruit, ou plutôt tout ce qui paraît l'être sera rétabli. Si Dieu a fait l'homme, quand l'homme n'était pas, ne peut-il refaire ce qui a déjà existé?

15. Il n'est sans doute pas incroyable que Dieu puisse ressusciter les morts; c'est de Dieu et non de l'homme qu'il s'agit. Quelle œuvre! elle peut même paraître incroyable, mais pour y croire, considère Celui qui en sera l'auteur. Qui te ressuscitera? Celui qui t'a créé. Tu n'étais pas, tu es maintenant; et quand tu es créé tu n'existerais plus? N'en crois rien. En faisant ce qui n'était pas, Dieu a fait quelque chose de plus étonnant; et ceux-mêmes qu'il a faits quand ils n'étaient pas, ne croient pas qu'il puisse refaire ce qui a déjà été? Est-ce là notre reconnaissance pour Celui qui nous a formés quand nous n'étions pas? Notre gratitude envers lui est-elle de le croire impuissant à ressusciter ce qu'il a créé? Est-ce là la récompense qu'il reçoit de sa créature? O homme, te crie le Seigneur, si je t'ai donné l'être quand tu ne l'avais pas, si tu as pu devenir ce que tu n'étais pas, est-ce pour ne croire pas sur ma parole que tu seras ce que tu étais?

Pourtant, dit-on, je ne vois dans ce sépulcre que cendre, poussière, ossements; et tout cela reprendrait vie, forme, chair et beauté; tout cela ressusciterait? Qu'est-ce donc que cette cendre? Que sont ces ossements? — Eh bien! tu ne vois dans le sépulcre que cendre et ossements; mais qu'y avait-il dans le sein de ta mère? Ce que tu vois est encore cendre et ossements; mais toi, avant de recevoir l'existence, tu n'étais ni ossements ni cendre. Tu n'étais absolument rien, et tu es devenu quelque chose; et après avoir reçu ce que tu n'avais pas, tu ne crois pas que ces ossements, qui malgré tout sont encore quelque chose, reprendront la forme qu'ils avaient? Crois-le; car en le croyant, ton âme ressucitera; et si ton âme ressuscite maintenant, maintenant que son heure est venue; ton corps ressuscitera heureusement, il ressuscitera quand sera venue l'heure où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix et en sortiront. Car il ne te suffit pas, pour te livrer à la joie, de l'entendre aujourd'hui et de lever la tête; écoute ce qui suit: « Ceux qui auront fait le bien, pour ressusciter « à la vie; mais ceux qui auront fait le mal, pour « ressusciter à leur condamnation. »

Tournons-nous, etc.

SERMON CXXVIII.

LE COMBAT SPIRITUEL [1].

ANALYSE. — Quoique le témoignage que se rendait Jésus-Christ fût indubitablement vrai, il en appelait néanmoins au témoignage que lui avait rendu saint Jean, et c'était pour confondre les Juifs. Mais saint Jean, comme les martyrs, ne confessait Jésus-Christ que parce qu'il était animé de son Esprit, et c'est ce même Esprit qui doit nous aider dans la lutte que nous avons à soutenir contre nos convoitises. Pouvons-nous espérer de ne les ressentir pas? Non. Mais nous pouvons avec le Saint-Esprit ne pas nous y soumettre, ne pas y consentir. Nous pouvons même, si elles nous ont donné la mort, recouvrer la vie comme l'ont recouvrée les trois morts dont il est parlé spécialement dans l'Evangile.

1. Nous venons d'entendre quelques paroles du saint Evangile, et ce qui pourrait surpendre, c'est cette affirmation du Seigneur Jésus: « Si « je rends témoignage de moi-même, mon « témoignage n'est pas vrai. » Comment pourrait n'être pas vrai le témoignage de la Vérité même? N'est-ce pas en effet le Sauveur qui a dit: « Je suis la voie, la vérité et la vie [1]? » Et à qui

[1] Jean, v, 31-36. Gal. v, 14-17.

[1] Jean, XIV, 6.

faut-il s'en rapporter, s'il faut ne pas croire à la vérité ? Il est évident que ne pas chercher à s'en rapporter à elle, c'est ne vouloir se fier qu'au mensonge. Mais en parlant ainsi le Christ entrait dans la pensée de ses interlocuteurs et le sens de ses paroles est celui-ci : « Si je rends témoi-« gnage de moi-même, mon témoignage n'est « pas vrai, » dites-vous. Il savait sans doute combien était fondé le témoignage qu'il se rendait ; mais pour éclairer ces hommes malades et incrédules qui ne le comprenaient pas, le Soleil recourait à un flambeau. Leurs yeux souillés ne pouvaient soutenir l'éclat du Soleil même.

2. Aussi en appela-t-il à Jean pour rendre témoignage à la vérité, et vous avez vu en quels termes : « Vous êtes allés vers Jean. C'était un « flambeau ardent et luisant, et vous avez voulu « vous réjouir un moment à sa lumière. » Ce flambeau était destiné à les couvrir de confusion et c'est ce qui était, depuis bien longtemps, prédit dans les Psaumes : « J'ai préparé un flambeau « à mon Christ. » Quoi ! un flambeau pour le Soleil? « Je couvrirai ses ennemis de confusion, « tandis qu'éclatera sur lui la gloire de ma sain-« teté [1]. » Aussi Jean lui-même servit-il à les humilier quand ils dirent au Seigneur : « En « vertu de quel pouvoir fais-tu cela ? » apprends-le nous. « Et vous, repartit le Seigneur, apprenez-« moi à votre tour si le Baptême de Jean venait « du ciel ou des hommes? » Mais ils se turent, car il se dirent aussitôt en eux-mêmes : « Si nous « répondons qu'il vient des hommes, le peuple « nous lapidera, car on tient Jean pour un pro-« phète. Et si nous répondons qu'il vient du ciel, « lui nous demandera : Pourquoi donc n'y avez-« vous pas cru ? » Jean en effet avait rendu témoignage au Christ. Pressés intérieurement par ces questions et pris dans leurs propres pièges, ils répondirent : « Nous n'en savons rien. » Quel autre cri pouvait s'échapper de ces ténèbres? Il faut, quand on ignore, répondre : Je ne sais pas; mais quand on sait et qu'on dit : Je l'ignore, on dépose contre soi-même. Ces Juifs connaissaient sûrement et la grandeur de Jean et l'origine céleste de son baptême ; mais ils ne voulaient pas s'abandonner à Celui à qui Jean avait rendu témoignage. Aussi, dès qu'ils eurent répondu : « Nous n'en savons rien, » Jésus ajouta : « Je ne vous dirai pas non plus en vertu de quelle « autorité je fais cela [2]. » Ainsi furent-ils confondus conformément à cette prédiction : « J'ai « préparé un flambeau à mon Christ ; je couvrirai « ses ennemis de confusion. »

3. Les martyrs aussi ne sont-ils pas les témoins de Jésus-Christ et ne rendent-ils pas témoignage à la vérité ? Mais si nous examinons avec soin, nous verrons que quand ils rendent témoignage au Messie, c'est lui encore qui se rend témoignage, car il est dans ses martyrs pour les animer à déposer en faveur de la vérité. Ecoute l'un d'entre eux, c'est l'Apôtre Paul : « Voulez-vous « donc, dit-il, éprouver Celui qui parle en moi, « le Christ [1]? » Ainsi donc, lorsque Jean rend témoignage au Christ, c'est le Christ, habitant en lui, qui se rend témoignage ; et peu importe celui qui parle en son honneur, que ce soit Pierre, que ce soit Paul, que ce soit les autres Apôtres ou Etienne, c'est toujours lui qui se rend témoignage, puisqu'il habite en eux tous. Il est Dieu sans eux ; mais eux, que sont-ils sans lui ?

4. Il est dit de lui : « Il est monté au ciel, il a « rendu la captivité captive, il a répandu ses « dons sur les hommes [2]. » Que signifie : « Il a « rendu la captivité captive? » Il a vaincu la mort. Le diable lui a donné la mort, et par la mort du Christ le diable est devenu son captif. « Il est monté « au ciel. » Connaissons-nous rien de plus élevé que le ciel? Eh bien ! il y est monté visiblement et sous les yeux de ses disciples [3]. Nous le savons, nous le croyons, nous le confessons. « Il a ré-« pandu ses dons sur les hommes. » Quels sont ces dons? L'Esprit-Saint. Quand il fait un tel don, que n'est-il pas lui-même? Combien donc est généreuse la miséricorde de Dieu ! Il donne son égal, puisque le Don qu'il fait n'est rien moins que l'Esprit-Saint, et que le Père, le Fils et le Saint-Esprit, ou la Trinité, ne forment qu'un seul Dieu. A son tour que nous a donné le Saint-Esprit ? Ecoute l'Apôtre : « La divine charité, dit-il, a été « répandue dans nos cœurs. » Comment donc, ô mendiant, la charité divine a-t-elle été répandue dans ton cœur ? Comment cette charité peut-elle inonder le cœur humain? « Nous portons ce « trésor dans des vases d'argile, » dit encore le même Apôtre. Pourquoi « dans des vases d'argile? « Afin de faire éclater la vertu de Dieu [4]. » Et après avoir dit : « La divine charité a été « répandue dans nos cœurs ; » il ajoute immédiatement, pour empêcher chacun de s'attribuer le bonheur d'aimer Dieu : « Par l'Esprit-Saint qui « nous a été donné [5]. » Ainsi, pour aimer Dieu,

[1] Ps. cxxxi 17, 18. — [2] Luc, xx, 2-8.

[1] II Cor. xiii 3. — [2] Ps. lxvii 19 Ephes. iv, 8. — [3] Act. i, 9. — [4] II Cor. iv 7. — [5] Rom. v 5.

il faut que Dieu même demeure en toi et qu'il s'aime par toi, en d'autres termes, il faut qu'il t'excite à l'aimer, qu'il t'embrase, qu'il t'éclaire, qu'il t'anime.

5. Car il y a lutte dans notre corps même; notre vie entière est un combat et le combat un danger; aussi nous ne pouvons vaincre que par la grâce de Celui qui nous aime[1]. N'a-t-il pas été question de ce combat dans la lecture de l'Apôtre, qu'on vient de vous faire? « Toute la loi, dit-il, « est comprise dans cette seule parole: Tu ai« meras ton prochain comme toi-même. » Or cet amour vient du Saint-Esprit.

Tu aimeras ton prochain comme toi-même. » Vois d'abord si tu sais t'aimer toi-même; je te recommanderai ensuite d'aimer ton prochain comme tu t'aimes. Mais si tu ne sais t'aimer, ne duperas-tu pas ton prochain comme tu te dupes? En aimant le péché tu ne t'aimes pas; un psaume l'atteste: « Aimer l'iniquité, y est-il dit, c'est « haïr son âme[2]. » Si tu hais ton âme, à quoi te sert d'aimer ton corps? Sans doute, avec cette haine de ton âme et cet amour de ton corps, ton corps ressuscitera, mais il ressuscitera pour le châtiment de ton âme. C'est donc l'âme qu'il faut aimer d'abord et soumettre à Dieu, afin que tout soit réglé dans la subordination, que l'âme obéisse à Dieu et que le corps obéisse à l'âme. Veux-tu que ton cops soit soumis à ton âme? Que l'âme en toi se soumette à Dieu. Pour gourverner, tu as besoin d'être gourverné; car la lutte est terrible, et sans une haute direction, la défaite est certaine.

6. En quoi consiste cette lutte? « Si vous vous « mordez et vous dévorez les uns les autres, « prenez-garde que vous ne vous consumiez les « uns les autres. Or je dis: Marchez selon l'Es« prit. » Ce sont les paroles de l'Apôtre, qu'on vient de lire dans son Epître. « Or je dis: Mar« chez selon l'Esprit et n'accomplissez pas les dé« sirs de la chair. — Or je dis: Marchez selon l'Es« prit, et n'accomplissez pas les désirs de la chair; » l'Apôtre ne dit pas: N'ayez point, ne ressentez point ces désirs, mais: « Ne les accomplissez « point. » Que veut-il faire entendre? Je l'exprimerai le mieux qu'il me sera possible, avec l'aide du Seigneur; appliquez-vous à comprendre, si vous marchez selon l'Esprit.

« Je dis donc: Marchez selon l'Esprit, et vous « n'accomplirez pas les désirs de la chair. » Poursuivons, car il est possible que nous rencontrions plus loin des mots qui jettent de la lumière sur ce qui est obscur ici. Ce n'est pas sans raison, ai-je observé, que l'Apôtre n'a pas voulu dire: N'ayez, ni: Ne ressentez, mais: « N'accom« plissez point les désirs de la chair. » C'est en effet en cela que consiste la lutte qu'il nous faut soutenir, le combat où nous nous exerçons, si nous faisons partie de la milice de Dieu. Que rencontrons-nous donc plus loin? « Car la chair « convoite contre l'esprit, et l'esprit contre la « chair. Ils sont effectivement opposés l'un à « l'autre, de sorte que vous ne faites pas ce que « vous voulez. » Si on ne comprend pas bien ces paroles, elles sont très-dangereuses à entendre. C'est dans la crainte qu'on ne se perde en les comprenant mal, que j'ai entrepris, avec le secours du ciel, de les expliquer à votre charité. Du reste nous avons du temps, nous avons commencé matin et l'heure du repas ne nous presse point; d'ailleurs encore, c'est aujourd'hui, samedi, que nous voyons principalement ceux qui sont affamés de la divine parole. Ecoutez donc attentivement, je m'exprimerai aussi exactement que possible.

7. Pourquoi cette observation que je viens de faire: Ces paroles sont dangereuses à entendre si on ne les comprend pas bien? C'est que beaucoup, vaincus par les damnables passions de la chair, se laissent aller à toutes sortes de crimes et d'infamies et se roulent dans d'exécrables impuretés qu'on serait honteux de nommer, en se répétant ce qu'a dit l'Apôtre. Considère, se disent-ils, comment s'exprime l'Apôtre: « De « sorte que vous ne faites pas ce que vous vou« lez. » Je ne veux pas faire le mal, je suis forcé, violenté, vaincu, je fais ce que je ne veux pas, comme dit l'Apôtre[1]; « car la chair convoite « contre l'esprit et l'esprit contre la chair, de sorte « que vous ne faites par ce que voulez. » Vous voyez combien ces paroles sont dangereuses à entendre, si on ne les comprend pas bien. Vous voyez combien un pasteur est obligé de découvrir les fontaines couvertes et d'étancher la soif de ses brebis avec une eau pure et inoffensive.

8. Ne te laisse donc pas vaincre en combattant. Voyez à quelle lutte, à quelle mêlée nous sommes appelés, elle est à l'intérieur même, au dedans de chacun de nous. « La chair convoite con« tre l'esprit. » Si l'esprit à son tour ne convoite pas contre la chair, voilà l'adultère commis. Mais si l'esprit convoite contre la chair, c'est la lutte, c'est le combat, ce n'est pas la défaite. Quand « la chair convoite contre l'esprit, » c'est qu'on

[1] Rom. VIII. 37. — [2] Ps. X. 6.

[1] Rom. VII. 19.

est porté à l'impureté, on y est porté par la délectation. Quand de son côté « l'esprit convoite « contre la chair, » c'est que la chasteté fait aussi sentir ses charmes. Ah! que l'esprit triomphe alors de la chair, ou qu'au moins il ne se laisse pas dompter par elle.

L'impureté cherche les ténèbres; la pureté se produit au grand jour. Vis comme tu aimes à être connu; oui, même loin du regard des hommes, ne fais que ce que tu veux qu'ils sachent, car celui qui t'a créé, te voit même dans l'obscurité. Pourquoi ces éloges publics décernés à la chasteté, tandis que les adultères eux-mêmes ne louent pas l'adultère? C'est que celui qui accomplit la vérité vient à la lumière [1].

Mais on se sent attiré au plaisir honteux; qu'on ne consente pas, qu'on résiste, qu'on repousse. N'en as-tu pas le moyen, puisque ton Dieu même est en toi, puisque tu as reçu l'Esprit qui est la source de tout bien? Il est vrai que malgré sa présence la chair ne laisse pas que de convoiter contre l'esprit en lui insinuant des pensées perverses et en lui faisant sentir des attraits trop naturels. Qu'on suive alors la recommandation de l'Apôtre : « que le péché, dit-il, « ne règne pas dans votre corps mortel [2]. » Il ne dit pas : Que le péché *ne soit pas*; car il y est et on donne à ce désordre le nom de péché parce qu'on le doit au péché. Dans le paradis, la chair ne convoitait pas contre l'esprit, il n'y avait pas de combat, mais une paix sans trouble; c'est seulement après la transgression, après que l'homme eut refusé d'obéir à Dieu et fut abandonné à lui-même, sans toutefois pouvoir être son maître, puisqu'il fut asservi à celui qui l'avait séduit, que la chair commença à convoiter contre l'esprit. C'est surtout dans les bons que se fait sentir cette convoitise; elle est sans objet dans les méchants, attendu que sans l'Esprit, il ne saurait y avoir convoitise contre l'Esprit.

9. Ne t'imagine pas en effet que dans ces mots: « La chair convoite contre l'Esprit, et l'Esprit « contre la chair, » il s'agisse uniquement de l'esprit de l'homme. C'est l'Esprit de Dieu qui combat en toi, contre ce qu'il y a en toi d'opposé à toi-même. Tu n'as point voulu rester attaché au Seigneur; tu es tombé, tu t'es brisé comme un vase qui s'échappe de ta main et qui vole en éclats. Et c'est parce que tu t'es brisé, que tu es ainsi ennemi de toi-même, opposé à toi-même. Détruis cette opposition et tu te répareras.

[1] Jean, III, 21. — [2] Rom. VI, 12.

Pour te faire connaître que cette réparation doit être l'œuvre de l'Esprit-Saint, le même Apôtre dit ailleurs : « Si vous vivez selon la chair, « vous mourrez; mais si vous mortifiez par l'Es« prit les œuvres de la chair, vous vivrez. » A ces mots l'homme s'élève déjà, il se croit capable de mortifier par son propre esprit les œuvres de la chair. « Si vous vivez selon la chair, vous « mourrez; mais si vous mortifiez par l'Esprit « les œuvres de la chair, vous vivrez. » Faites-nous donc connaître, ô Apôtre, de quel esprit il est ici question. Chacun en effet a un esprit naturel qui le caractérise, et c'est cet esprit qui fait l'homme, car l'homme est composé d'un corps et d'un esprit. C'est de cet esprit qu'il est est dit : « Nul ne sait ce qui est dans l'homme, « sinon l'esprit de l'homme qui est en lui [1]. » Ainsi l'homme a un esprit qui fait partie de sa nature, et c'est vous néanmoins qui dites: « Si vous mortifiez par l'Esprit les œuvres de la « chair, vous vivrez. » Quel est cet esprit? Est-ce mon esprit ou l'Esprit de Dieu ? Je vous écoute et je n'en reste pas moins en suspens. Que dis-je? Le mot esprit ne s'applique pas seulement à l'homme, il se dit aussi des animaux dans l'Ecriture même ; on y lit que le déluge fit périr toute chair ayant en elle l'esprit de vie [2]. Il est donc bien vrai que cette expression est pour les animaux aussi bien que pour l'homme. Quelquefois aussi le vent est désigné sous ce même nom d'esprit. Ainsi on lit dans un psaume : « Feu, grêle, neige, glace, es« prit des tempêtes [3]. » Le mot d'esprit ayant donc tant d'acceptions différentes, dans quel sens, ô Apôtre, avez-vous dit que l'esprit doit mortifier les œuvres de la chair? S'agit-il ici de mon esprit ou de l'Esprit de Dieu?

Ecoute ce qui suit et tu comprendras, car l'Apôtre ajoute des paroles qui tranchent la question. Après ces mots: « Si vous mortifiez par « l'Esprit les œuvres de la chair, vous vivrez; » il écrit immédiatement: « Car ceux qui sont « animés par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils « de Dieu [4]. » Pour agir tu as besoin d'être animé, et tu agis bien si tu es animé d'un bon esprit. Si donc tu ne comprenais pas de quel esprit il était question dans ces mots:« En mortifiant « par l'Esprit les œuvres de la chair, vous vivrez; » vois ton Maître, reconnais ton Rédempteur dans les paroles qui suivent. C'est ton Rédempteur effectivement qui t'a donné son Esprit, afin que par lui tu mortifies les œuvres de la chair. « Car

[1] I Cor. II 11. — [2] Gen. VI, 17 VII 22. — [3] Ps. CXLVIII, 8. — [4] Rom. VIII 13, 14.

« tous ceux qui sont animés de l'Esprit de Dieu, « ceux-là sont fils de Dieu. » Ils ne sont pas fils de Dieu, s'ils ne sont animés de son Esprit. Mais s'ils sont animés de son Esprit, ils combattent, parcequ'ils ont un puissant auxiliaire. Ah! Dieu ne se contente pas de les contempler, comme le peuple contemple les gladiateurs. Le peuple peut sans doute applaudir un gladiateur, il ne saurait le tirer du danger.

10. Tel est donc le sens qu'on doit donner encore à ces paroles : « La chair convoite contre « l'Esprit, et l'Esprit contre la chair. » Mais que signifient celles-ci : « De sorte que vous ne faites « pas ce que vous voulez? » C'est ici qu'il y a du danger à comprendre mal et qu'un interprète, quel qu'il soit, doit s'efforcer de remplir son devoir.

« De sorte que vous ne faites pas ce que vous « voulez. » Ecoutez, ô saints combattants, car je m'adresse aux lutteurs. Ceux qui luttent me comprennent : je ne suis pas compris de ceux qui ne luttent pas. Que dis-je? ceux qui luttent ne se contentent pas de saisir ma pensée, ils la devancent. Que voudrait un homme chaste? Qu'il ne s'élevât dans ses membres absolument aucune impression contraire à la chasteté. Il voudrait la paix; mais il ne l'a pas encore. Pour ne plus ressentir absolument aucune impression mauvaise, il faut arriver à l'heureux séjour où nous n'avons plus d'ennemi à combattre, ni de victoire à espérer, puisqu'on y triomphe de l'ennemi vaincu. Apprends de l'Apôtre même en quoi consistera la victoire : « Il faut que ce corps cor- « ruptible revète l'incorruptibilité, et que ce corps « mortel revète l'immortalité. Et quand ce corps « corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et « que ce corps mortel aura revêtu l'immortalité, « alors sera accomplie cette parole de l'Ecriture : « La mort a été abîmée dans sa victoire. » Ecoute encore les chants de triomphe : « O mort, où sont « tes armes? O mort, où est ton aiguillon [1] ? » Tu nous as frappés, tu nous as blessés, tu nous as abattus; mais mon Créateur même s'est laissé blesser pour moi. O mort, ô mort, oui, mon Créateur même s'est laissé blesser pour moi, et par sa mort il t'a vaincue; et maintenant nous ne cesserons de répéter en triomphant : « O mort, « où sont tes armes? O mort, où est ton aiguil- « lon? »

11. Mais aujourd'hui, que la chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair, la mort lutte et nous ne faisons pas ce que nous voulons. Pourquoi? Parce que nous voudrions ne ressentir aucun mouvement de concupiscence, et nous ne saurions y parvenir. Bon gré, mal gré, ces mouvements sont en nous; bon gré, mal gré, ils s'éveillent, ils flattent, ils s'étendent, ils cherchent à dominer. On les comprime mais on ne les éteint pas, tant que « la chair convoite contre l'es- « prit et l'esprit contre la chair. » Se feront-ils sentir encore après la mort? A Dieu ne plaise! Puisque tu te dépouilles alors de la chair, comment pourrais-tu en conserver les convoitises? Combats bien et tu jouiras du repos, d'un repos qui sera ta couronne et non ta condamnation; car tu parviendras aussi à régner.

Voilà, mes frères, voilà ce qu'il en est durant la vie présente. Nous-mêmes, qui avons blanchi dans ces combats, nous sentons contre nous des ennemis moins puissants, nous les sentons toutefois. On dirait que l'âge même les a fatigués; mais tout fatigués qu'ils soient, ils ne cessent de troubler comme ils peuvent le repos de notre vieillesse. La guerre est plus ardente pour les jeunes gens; nous la connaissons, nous y avons passé.

C'est donc ainsi que « la chair convoite contre « l'esprit et l'esprit contre la chair; de sorte que « vous ne faites pas ce que vous voulez. » Que voulez-vous en effet, ô saints, ô généreux combattants, ô vaillants guerriers du Christ? Que voulez-vous? N'éprouver absolument aucune convoitise déréglée. Hélas! vous ne le pouvez. Faites donc la guerre et espérez la victoire; nous sommes au temps des combats. « La chair convoite « contre l'esprit et l'esprit contre la chair; de sorte « que vous ne faites pas ce que vous voulez; » et qu'il y a encore en vous des convoitises charnelles.

12. Mais faites tout ce que vous pouvez; faites ce que recommande l'Apôtre dans cet autre passage que j'avais commencé de rappeler : « Que le péché ne règne pas dans votre corps « mortel, pour vous faire obéir à ses convoitises. » Je ne le veux pas; des désirs coupables s'élèveront, mais n'y cède pas. Arme-toi, prends en mais les engins de guerre. Les commandements divins seront tes armes. Si tu m'écoutes comme il convient, tu t'appuyeras même sur ce que je dis. « Que le péché ne règne pas dans votre « corps mortel. » En effet, tant que vous êtes chargés de cette chair mortelle, le péché lutte contre vous; mais « qu'il ne règne pas. » — « Qu'il ne règne pas, » qu'est-ce à dire? « Qu'il

[1] I Cor. XV, 53-55.

« ne vous fasse pas céder à ses penchants coupables. » Commencez-vous à y céder ? Il règne. Et qu'est-ce qu'y céder, sinon « faire servir vos « membres au péché, comme des instruments « d'iniquité[1] ? »

Est-il rien de plus clair que ce langage ? Pourquoi demander encore que je l'explique ? Fais ce que tu viens d'entendre. Ne consacre pas tes membres au péché, comme des instruments d'iniquité. Dieu t'a donné, par son Esprit, le pouvoir de réprimer tes sens. La passion s'élève-t-elle ? Retiens tes sens ; que lui servira alors de s'être élevée ? Retiens tes sens ; garde-toi de faire servir tes membres au péché, comme des instruments d'iniquité ; n'arme pas ton ennemi contre toi. Retiens tes pieds, pour qu'ils ne courent pas au mal ; et si la convoitise se fait sentir, retiens tes sens ; éloigne tes mains de toute action mauvaise, tes yeux de tout mauvais regard, tes oreilles de toute attention volontaire aux paroles impures ; règle enfin tout ton corps, tous tes sens, les sens plus nobles comme ceux qui le sont moins. Que fait la passion ? Elle peut attaquer, elle ne saurait vaincre ; et à force d'attaquer sans résultat, elle apprend à rester calme.

13. Un retour sur les paroles de l'Apôtre où nous avons vu de l'obscurité, et nous constaterons maintenant combien elles sont claires. J'avais fait remarquer que l'Apôtre n'a pas dit : Marchez selon l'Esprit et vous n'aurez point de convoitises charnelles, car il est nécessaire que nous en ayons. Pourquoi encore n'a-t-il pas dit : Ne les ressentez point ? C'est que nous les ressentons. Les ressentir, c'est les produire ; mais comme s'exprime le même Apôtre : « Ce n'est « pas moi qui fais cela, c'est le péché qui de- « meure en moi[2]. » Que dois-tu donc éviter ? Assurément d'exécuter les désirs coupables. Une passion déréglée s'élève en toi, elle s'élève, elle te parle ; ne l'écoute pas. Elle s'enflamme, loin de s'éteindre, et tu voudrais qu'elle ne s'enflammât point. Oublies-tu ces mots : « De sorte « que vous ne faites pas ce que vous voulez ? » Refuse-lui tout concours, qu'elle brûle sans trouver d'aliments, elle s'éteindra. En toi donc se font sentir les convoitises, n'en disconviens pas. Aussi l'Apôtre a-t-il dit : « N'accomplissez pas « leurs désirs. » Ne les accomplis pas ; c'est les accomplir, par exemple, que d'être déterminé à commettre un adultère, quand on ne s'abstient que pour n'en avoir pas trouvé l'occasion, le moment favorable, que pour avoir rencontré un obstacle dans la chasteté de la personne qu'on avait en vue. Cette personne alors reste chaste, et toi, tu es coupable d'adultère. Pourquoi ? Parce que tu as accompli tes désirs mauvais. Comment les as-tu accomplis ? En consentant dans ton âme à commettre l'adultère. Alors donc, mais que le ciel t'épargne ce malheur ! sans avoir fait l'acte même tu es tombé sous les coups de la mort.

14. C'est dans la maison même que le Christ ressuscita la fille défunte d'un Chef de synagogue [1]. Cette fille était encore dans la maison de son père, on ne l'avait pas enlevée encore. Tel est l'homme qui a consenti dans son cœur à commettre le crime ; il est mort, mais il n'est pas emporté. Le pécheur est-il allé jusqu'à faire servir aux crimes les membres de son corps ? il est sorti de sa demeure. Mais le Seigneur n'a-t-il pas ressuscité aussi le jeune fils de la veuve, au moment où on l'emportait en dehors des portes de la ville ? J'ose donc dire : Si après avoir pris dans ton cœur une résolution funeste, tu te repens de ce que tu viens de faire, tu es guéri avant de commettre l'acte même. Oui, si tu fais pénitence pour avoir consenti à une action mauvaise, et criminelle, ignominieuse et inexcusable, tu ressuscites intérieurement comme intérieurement tu étais mort. N'es-tu pas allé jusqu'à consommer le crime ? On t'emporte loin de ta demeure ; mais aussi tu as quelqu'un pour te dire : « Jeune homme, je te le commande, lève- « toi[2]. » Oui, lors même que le crime serait commis, repens-toi, reviens au plus vite sur tes pas, ne descends pas dans le tombeau.

Cependant, ici encore je trouve une troisième espèce de mort, un mort qui a été conduit jusqu'au tombeau. Déjà pèse sur lui le poids de la coutume, il est accablé sous un monceau de terre ; car il s'est livré longtemps aux désordres et il est enchaîné par des habitudes tyranniques. A lui encore s'adresse le Christ, il crie : « Lazare, « viens dehors. » Avec ses habitudes perverses cet homme exhale déjà une odeur infecte. Aussi Jésus crie-t-il, il crie même d'une voix forte[3]. Et à ce cri puissant ces pécheurs, quoique morts, quoiqu'ensevelis, quoique sentant déjà mauvais, ressusciteront aussi. Ils ressusciteront ; de quel mort faut-il désespérer avec un tel Rédempteur ? Tournons-nous etc.

[1] Rom. VI. 12, 13. — [2] Rom. VII, 17.

[1] Marc, V, 22-42. — [2] Luc, VII. 11-16. — [3] Jean, XI, 14-44.

SERMON CXXIX.

LES JUIFS ET LES DONATISTES [1].

—

ANALYSE. — Dans le passage qui vient d'être indiqué, Notre-Seigneur adressait aux Juifs deux reproches que l'Église peut appliquer parfaitement aux Donatistes. Il leur reprochait 1° de n'étudier pas avec soin les Écritures qui rendent témoignage de lui. Et si les Donatistes voulaient ouvrir les yeux ils remarqueraient un nombre considérable de passages sacrés où il est parlé en même temps de Jésus-Christ et de la catholicité de l'Église. Le Sauveur reprochait encore aux Juifs, 2° de s'appuyer sur leur propre justice et non sur la justice de Dieu. C'est ainsi que les Donatistes prétendent que la grâce des Sacrements dépend d'eux-mêmes et du ministère qui les confère, quoique le contraire soit enseigné par Jésus-Christ même. Ainsi méprisent-ils le Sauveur dans sa gloire comme les Juifs le méprisaient dans son obscurité.

1. Que votre charité médite la lecture évangélique qui vient de retentir à nos oreilles, pendant que nous vous adresserons les quelques paroles que Dieu nous inspire.

C'est aux Juifs que parlait le Seigneur Jésus, et il leur disait : « Sondez les Écritures, puisque « vous pensez y trouver l'éternelle vie ; elles rendent témoignage de moi. » Et après quelques mots : « Je suis venu, poursuit-il, au nom de « mon Père, et vous ne m'avez point reçu ; si un « autre vient en son propre nom, vous le recevrez. » Il continue : « Comment pouvez-vous « croire, vous qui attendez la gloire l'un de l'autre et qui ne cherchez point la gloire qui vient « de Dieu seul ? » Il termine en disant : « Ce n'est « pas moi qui vous accuse devant mon Père ; « vous avez pour vous accuser Moïse en qui vous « espérez. Car si vous croyiez à Moïse, vous me « croiriez sans doute aussi, puisqu'il a écrit de « moi. Mais puisque vous n'ajoutez point foi à « ses paroles, comment pouvez-vous vous en « rapporter à moi ? »

C'est Dieu même qui vient de nous faire entendre ces paroles par la bouche du Lecteur, après nous les avoir communiquées par le ministère du Sauveur ; écoutez les quelques réflexions que j'y ajoute ; pesez-les et ne les comptez pas.

2. Sans doute, il est facile d'appliquer tout cela aux Juifs ; mais il est à craindre qu'en pensant trop à eux nous ne détournions les yeux de nous-mêmes. D'ailleurs c'est devant ses disciples que parlait le Seigneur, et ce qu'il leur disait, il nous l'adressait en même temps, car nous sommes leurs successeurs. Est-ce à eux seuls en effet que s'appliquent ces mots : « Me voici avec vous jusqu'à la consommation du siècle [2]? » N'est-ce pas aussi à tous les chrétiens qui devaient se succéder jusqu'à la fin du monde ?

Un jour donc il disait à ces disciples : « Gardez-« vous du levain des Pharisiens. » Ils crurent qu'il s'exprimait ainsi pour leur rappeler qu'ils n'avaient pas emporté de pains avec eux, et ils ne comprirent pas que ces mots : « Gardez-« vous du levain des Pharisiens, » signifiaient : Défiez-vous de leur doctrine [1]. Or, quelle était la doctrine des Pharisiens, sinon la doctrine que vous venez d'entendre rappeler dans ces paroles : « Vous qui cherchez la gloire l'un de l'autre, « vous qui attendez la gloire l'un de l'autre et « qui ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu « seul ? » C'est d'eux encore que parle l'Apôtre Paul quand il dit : « Je leur rends ce témoignage, « qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais non selon « la science. » Oui, « ils ont du zèle pour Dieu, » je le sais, j'ai vécu au milieu d'eux, j'ai été ce qu'ils sont. « Ils ont du zèle pour Dieu, mais pas « selon la science. » O Apôtre, que signifient ces mots : « Pas selon la science ? » Faites-nous comprendre quelle est cette science que vous recommandez, que vous êtes peiné de ne pas voir en eux et que vous voudriez voir en nous. L'Apôtre continue et il explique clairement ce que d'abord il avait avancé d'une manière un peu obscure. Que veut dire : « Ils ont du zèle « pour Dieu, mais pas selon la science ? — C'est « qu'ignorant la justice de Dieu et cherchant à « établir la leur, ils ne sont pas soumis à la justice de Dieu [2]. » Ainsi donc, ignorer la justice de Dieu et vouloir établir sa propre justice, ou attendre la gloire l'un de l'autre sans rechercher la gloire qui vient de Dieu seul, c'est le levain des Pharisiens, c'est le levain dont le Seigneur ordonne de se défier. Défions-nous en donc, puisque c'est à ses serviteurs que le Seigneur le commande en personne, pour ne pas nous exposer à entendre cet arrêt : « Pourquoi me crier :

[1] Jean, v, 39-47. — [2] [illegible]

[1] Matt. xvi, 6-12. — [2] Rom. x, 2, 3.

« Seigneur, Seigneur, quand vous ne faites pas « ce que je dis[1] ? »

3. Laissons donc un peu les Juifs à qui le Seigneur s'adressait alors. Ils ne sont pas ici, ils refusent de nous entendre. Ils laissent l'Évangile même et si pour faire condamner le Seigneur durant sa vie, ils ont évoqué contre lui de faux témoignages, ils en ont payé d'autres pour les faire déposer contre lui après sa mort. Croyez en Jésus, leur disons-nous. Nous croirions en un homme mort, nous répondent-ils ? — Mais il est ressuscité. — Nullement; ce sont ses disciples qui l'ont enlevé du sépulcre. Ces acheteurs juifs aiment le mensonge et ils dédaignent la sincérité du Seigneur qui nous a rachetés. Ce que tu dis, ô Juif, a été acheté par tes ancêtres, ils t'ont laissé la matière de leur trafic. Aie plus d'égards pour Celui qui t'a racheté, que pour celui qui t'a acheté le mensonge.

4. Mais je le répète, laissons-les et occuponsnous plutôt de nos frères avec qui nous traitons. Le Christ est à la fois le chef et le corps auquel nous appartenons. Comme Chef, il est au ciel; comme corps, il est sur la terre ; comme Chef il est notre Seigneur, et comme corps, l'Église chrétienne. Or, vous vous souvenez de ces paroles : « Ils seront deux dans une seule chair. Ce sa« crement est grand, observe l'Apôtre, je dis dans « le Christ et dans l'Église[2]. » Mais si tous deux ont la même chair, tous deux ont aussi la même voix; et puisqu'en adressant aux Juifs ce qui nous a été rappelé par la lecture de l'Évangile, le Seigneur Jésus, notre Chef, parlait à ses ennemis, que son corps ou l'Église parle également aux siens. Ainsi c'est à eux qu'elle parlera. Qu'a-t-elle à leur dire ? Je ne lui prêterai point ma voix, puisque ne formant avec le Christ qu'une même chair elle ne doit pas avoir une voix différente de la sienne. Disons-leur donc, disons leur au nom de l'Église : O frères, ô enfants dispersés, ô brebis égarées, ô rameaux retranchés, pourquoi m'outragez-vous ? Pourquoi ne me reconnaissez-vous point ? « Sondez les Écritures, puisque vous « croyez y trouver l'éternelle vie ; elles rendent « témoignage de moi. » Ce que disait notre Chef aux Juifs, son corps vous l'adresse : « Vous me « chercherez et vous ne me trouverez pas[3]. » Pourquoi? Parce que vous ne sondez point les Écritures, qui rendent témoignage de moi.

5. Voici un témoignage qui concerne le Chef : « Les promesses ont été faites à Abraham et à « Celui qui naîtrait de lui. Il n'est pas dit : à « ceux qui naîtront de lui, comme s'il s'agissait « de plusieurs ; mais comme s'il ne s'agissait « que d'un seul : à celui qui naîtra de toi, c'est« à-dire au Christ[1]. » Et voici, relativement au corps, le témoignage adressé à Abraham et rappelé par l'Apôtre quand il dit : « Les promesses « ont été faites à Abraham : Je suis vivant, dit « le Seigneur, et je le jure par moi-même : par« ce que tu as écouté ma voix et que tu n'as pas « épargné ton fils chéri à cause de moi, oui, je te « bénirai, oui, je te multiplierai comme les étoiles « du ciel et comme le sable de la mer, et toutes « les nations de la terre seront bénies en Celui « qui sortira de toi[2]. » Ainsi voilà pour le Chef et voilà pour le corps. Prête maintenant l'oreille à un témoignage qui est exprimé en moins de mots et qui embrasse, presque dans une seule phrase, ce qui est relatif au Chef et ce qui est relatif au corps. Un psaume parle ainsi de la résurrection du Christ : « Élevez-vous au dessus « des cieux, Seigneur; » puis il ajoute aussitôt en faveur de son corps : « Et que votre gloire se « répande sur toute la terre[3]. » Voici pour le Chef : « Ils m'ont creusé les pieds et les mains, « ils ont compté tous mes os, ils m'ont consi« déré attentivement, ils se sont partagé mes « vêtements, ils ont tiré ma robe au sort. » Et quelques paroles plus bas, il est dit du corps : « Les peuples les plus reculés se souviendront « du Seigneur et se tourneront vers lui ; toutes « les patries se prosterneront en sa présence ; « car au Seigneur est l'empire et il règnera sur « les nations[4]. » Voici pour le Chef : « Il est « comme l'époux qui sort du lit nuptial; » et dans le même psaume il est dit de son corps : « Leur éclat s'est répandu par toute la terre, et « leurs paroles ont retenti jusqu'aux extrémités « de l'univers[5]. »

6. Ces témoignages sont pour les Juifs et pour nos frères égarés. Pourquoi? Parce que ceux-ci reçoivent, aussi bien que les Juifs, ces livres sacrés de l'ancien Testament. Mais voyons s'il est vrai que nos frères reçoivent le Christ, repoussé par les Juifs. Parlez, ô Christ, parlez et pour vous, qui êtes le Chef, et pour votre Église, qui est votre corps, puisqu'en nous-mêmes la tête parle aussi pour tout le corps.

Voici donc ce qu'il dit pour le Chef même : Il ressuscita d'entre les morts, il trouva ses disciples dans l'hésitation et dans le doute, la joie même

[1] Luc, VI, 46. — [2] Éphes. V, 23, 31, 32. — [3] Jean, VII, 36.

[1] Gal. III, 16. — [2] Gen. XXII, 16-18. — [3] Ps. LVI, 6, 12. — [4] Ps. XXI, 17 18, 19, 28, 29. — [5] Ps. XVIII, 6, 5.

les empêchait de croire ; il leur ouvrit donc l'intelligence pour leur faire comprendre les Ecritures et il leur dit : « Ainsi est-il écrit et ainsi « fallait-il que le Christ souffrît en ressuscitant « d'entre les morts le troisième jour. » Voilà pour le Chef; voici maintenant pour le corps : « Et qu'on prêchât en son nom la pénitence et « la rémission des péchés parmi toutes les nations, « en commençant par Jérusalem [1]. »

Ainsi donc l'Eglise peut dire à ses ennemis, elle peut leur dire, ou plutôt elle leur dit, car elle ne garde pas le silence, et c'est à eux de l'écouter : Mes frères, vous avez lu les témoignages qui me concernent, reconnaissez-moi enfin. « Sondez les Ecritures, où vous espérez puiser l'éter« nelle vie ; elles rendent témoignage de moi. » Ce que je viens de dire ne vient pas de moi, mais de mon Seigneur ; et toutefois vous vous éloignez encore, vous contestez encore. « Com« ment pouvez-vous me croire, en attendant « votre gloire l'un de l'autre et en ne cherchant « pas la gloire qui vient de Dieu seul ? » C'est qu'ignorant la justice de Dieu, vous avez du zèle pour Dieu, mais pas selon la science. En effet, parce que vous ignorez cette justice de Dieu et que vous voulez établir votre propre justice, vous n'êtes point soumis à la justice de Dieu. Or, qu'est-ce qu'ignorer la justice de Dieu et chercher à établir la sienne, sinon dire : C'est moi qui sanctifie, c'est moi qui justifie, je donne la sainteté même ? O homme, laisse à Dieu ce qui est à Dieu et ne t'attribue que ce qui est à toi. Tu ignores la justice de Dieu et veux établir la tienne ; tu prétends donc me justifier. Ah ! c'est assez pour toi d'être justifié avec moi.

7. Il est dit de l'Antechrist et tous comprennent dans ce sens cette parole du Seigneur : « Je suis venu « au nom de mon Père, et vous ne m'avez point « reçu; si un Autre vient en son propre nom, vous « le recevrez. » Entendons aussi l'Apôtre Jean : « On vous a dit que l'Antechrist vient, et il y a « maintenant beaucoup d'Antechrists [2]. » Mais que redoutons-nous dans l'Antechrist, sinon l'honneur qu'il exigera pour son nom et le mépris qu'il fera du nom de Dieu ? Fait-on autre chose quand on dit : C'est moi qui justifie ? Je réponds : Je suis venu vers le Christ, non par le mouvement des pieds, mais par les sentiments du cœur ; dans le lieu où j'étais, j'ai entendu l'Evangile, là aussi j'ai cru et j'ai reçu le baptême ; je me suis effectivement attaché au Christ, attaché à Dieu effectivement. — Tu n'en es pas plus pur, réplique-t-on. — Pourquoi ? — Parce que je n'étais pas là. — Mais ce n'est pas m'expliquer pourquoi je ne suis pas justifié, moi qui ai reçu le baptême soit à Jérusalem, soit à Ephèse, où l'Apôtre a envoyé une lettre que tu lis tout en dédaignant d'être en communion avec cette Eglise ? Oui, l'Apôtre a écrit aux Ephésiens ; il a fondé leur Eglise et jusqu'aujourd'hui cette Eglise subsiste, s'enrichit de grâces, multiplie ses enfants, conserve la doctrine qu'elle a reçue de l'Apôtre, conformément à ce qu'il a dit lui-même : « Si quelqu'un vous enseigne autrement « que vous avez été enseignés par nous, qu'il « soit anathème [1]. » Et toi, tu oses bien me dire que je ne suis pas purifié ? C'est là que j'ai reçu le baptême, et je ne suis pas pur ? — Non, tu ne l'es pas. — Pourquoi ? — Parce que je n'étais point là. — Mais Celui qui est partout s'y trouvait. Oui, Celui qui est partout y était, et c'est à son nom que j'ai donné ma foi. Et toi qui viens je ne sais d'où, ou plutôt qui ne viens de nulle part, mais qui prétends me faire aller vers toi, tu oses me dire ici : Tu n'es pas bien baptisé, parce que je n'étais pas là ? Mais considère donc Celui qui y était. Que fut-il dit à Jean ? « Celui-« là baptise, sur qui tu verras l'Esprit descendre « comme une colombe [2]. » C'est celui-là qui te cherche ; ou plutôt, parce que tu me fais un reproche d'avoir été baptisé par lui, c'est celui-là que tu as perdu.

8. Ainsi, mes frères, comparez notre langage avec le leur, et voyez quel choix vous devez faire. Nous vous disons, nous : Sommes-nous saints ? Dieu le sait. Sommes-nous pécheurs ? A lui surtout il appartient de le savoir ; mais, quels que nous soyons, ne mettez pas en nous votre espoir. Si nous sommes gens de bien, suivez cette recommandation : « Soyez mes imitateurs, comme « je le suis du Christ [3]. » Si nous sommes méchants, ne désespérez pas non plus, vous n'êtes ni abandonnés, ni privés de conseil, écoutez Celui qui dit : « Faites ce qu'ils enseignent, mais « gardez-vous de faire ce qu'ils font [4]. » Mais ces malheureux répondent : Si nous ne sommes justes, c'en est fait de vous. N'est-ce pas *cet autre* qui doit venir en son nom ? Ainsi, c'est de toi que viendra ma vie ? C'est de toi que viendra mon salut ? Crois-tu que j'aie oublié jusqu'à ce point Celui qui a voulu me servir de fondement ? N'est-ce pas le Christ qui est la pierre [5], et celui

[1] Luc, XXIV, 45-47. — [2] Jean, II, 18.

[1] Gal. I, 9. — [2] Jean, I, 33. — [3] I Cor. IV, 16. — [4] Matt. XXIII, 3. — [5] I Cor. X, 4.

qui bâtit sur la pierre n'est-il pas en assurance contre le vent, contre la pluie, contre les flots [1]? Ah! plutôt viens avec moi t'appuyer sur cette pierre, sans prétendre être toi-même ma pierre.

9. L'Eglise peut donc dire aussi en terminant : « Si vous croyiez Moïse, vous me croiriez aussi, « puisqu'il a écrit de moi, » attendu que je suis le corps de celui dont il a parlé. D'ailleurs Moïse a écrit de l'Eglise elle-même, puisque c'est de lui que sont ses paroles : « Toutes les nations « seront bénies dans Celui qui sortira de toi [2], » qu'on lit dans le premier de ses livres. Oui, si vous croyiez Moïse vous auriez aussi foi au Christ. Mais parce que vous dédaignez l'autorité de Moïse, nécessairement aussi vous méprisez l'autorité du Christ. « Ils ont Moïse et les prophètes, est-il dit, « qu'ils les écoutent. Non, ô mon père Abraham, « mais si quelqu'un ressuscite d'entre les morts, « ils l'écouteront. — S'ils n'écoutent pas Moïse « et les prophètes, reprend le patriarche, ils « n'écouteront pas non plus celui qui ressusci- « terait d'entre les morts [3]. » C'est des Juifs qu'il est ainsi parlé, s'ensuit-il qu'on ne puisse appliquer cela aux hérétiques?

N'était-il pas ressuscité d'entre les morts, Celui qui disait : « Il fallait que le Christ souffrît et « ressuscitât d'entre les morts le troisième jour? » Je le crois. Je le crois aussi, dit l'hérétique. Tu le crois? Pourquoi donc ne crois-tu pas également ce qui suit? Tu crois : « Il fallait que le Christ souffrît et ressuscitât d'entre les morts le troi- « sième jour. » Ceci est dit du Chef; ce qui suit concerne l'Eglise, crois-le également : « Et qu'on « prêchât en son nom la pénitence et la rémission « des péchés parmi toutes les nations. » Pourquoi croire ce qui est relatif au Chef, et ne croire pas ce qui est relatif au corps? Que t'a fait l'Eglise, pour vouloir en quelque sorte la décapiter? Tu veux lui enlever son Chef pour lui donner ta foi et laisser le corps comme un cadavre sans vie. En vain tu essaies de flatter le Chef comme un serviteur dévoué. En cherchant à décapiter, on attente à la vie du Chef comme à la vie du corps.

Ils rougiraient de renier le Christ, et ils ne rougissent pas de renier ses paroles. Ni vous ni nous n'avons vu le Christ de nos propres yeux. Les Juifs l'ont vu, et ils l'ont mis à mort. Nous ne l'avons pas vu, et nous croyons en lui, nous gardons ses paroles. Vous estimez-vous semblables aux Juifs? Ils le méprisèrent pendant qu'il était suspendu à la croix; et vous le dédaignez pendant qu'il trône au ciel. Malgré leurs réclamations on laissa le titre du Christ; et par vos efforts, vous anéantissez son baptême.

Que nous reste-t-il donc à faire, mes frères, si ce n'est de prier pour ces orgueilleux, de prier pour ces superbes qui s'enflent et s'élèvent si haut? Disons à Dieu : « Qu'ils reconnaissent « que vous vous appelez le Seigneur, et que « vous seul, » et non les hommes, « vous êtes « le Très-haut par toute la terre [1]. »

Tounons-nous etc.

[1] Matt. VII 25. — [2] Gen. XXII 18. — [3] Luc. XVI, 29-31

[1] Ps. LXXXII 19.

SERMON CXXX.

LE PAIN DE VIE [1].

ANALYSE. — Les cinq pains se multiplient dans les mains des Apôtres qui les distribuent, comme les enseignements de la loi quand on les répand. Mais de même que dans le froment la farine est cachée sous le son, ainsi Jésus-Christ est renfermé dans toute la loi et en se faisant homme il est devenu pour nous le pain de vie éternelle. Quand nous voyons ce qu'il a fait pour nous racheter, est-il possible que nous n'ayons pas en lui la plus entière confiance? Et quand nous méditons les merveilles qu'il a opérées en notre faveur, soit dans la personne du père des croyants, soit dans sa propre personne, soit en nous, comment ne pas voir que ce qu'il nous promet est moins prodigieux que ce qu'il nous a accordé, et que le passé répond invinciblement de l'avenir? Appuyons-nous avec joie sur cet incomparable protecteur.

1. Voilà un grand miracle, mes amis; cinq pains et deux poissons ont suffi pour rassasier cinq mille hommes, et les restes des morceaux pour emplir douze corbeilles. Quel miracle! et pourtant nous n'en serons pas fort surpris si nous en considérons l'Auteur. S'il a multiplié cinq pains dans les mains qui les rompaient, n'est-ce pas lui qui multiplie les semences qui germent sur la terre et à qui peu de grains suf-

[1] Jean, VI, 5-14.

fisent pour emplir les greniers? Mais comme ce prodige se renouvelle chaque année, personne ne l'admire; ce qui écarte l'admiration, ce n'est pas le peu d'importance du fait, c'est que le fait est ordinaire.

Lorsque le Seigneur opérait ces miracles, il parlait à l'intelligence, non seulement de vive voix, mais encore par ses actes. Les cinq pains signifiaient pour lui les cinq livres de la loi de Moïse; car cette loi est à l'Evangile, ce que l'orge est au froment. Il y a dans ces livres de profonds mystères concernant le Christ; aussi le Christ disait-il lui-même : « Si vous croyiez Moïse, « vous me croiriez aussi, car il a parlé de moi dans « ses écrits [1]. » Mais de même que dans l'orge la moelle est cachée sous la paille, ainsi le Christ est voilé sous les mystères de la loi. Quand on expose ces mystères qui recèlent le Pain de vie, ils semblent se dilater : ainsi se multipliaient les cinq pains quand on les rompait. Ne vous ai-je pas rompu le pain moi-même en vous faisant ces observations? Les cinq mille hommes désignent le peuple soumis aux cinq livres de la loi ; les douze corbeilles sont les douze Apôtres remplis aussi des débris de cette même loi. Quant aux deux poissons, ils figurent ou les deux préceptes de l'amour de Dieu et du prochain, ou les Juifs et les Gentils, ou les deux fonctions sacrées de l'empire et du sacerdoce. Exposer ces mystères, c'est rompre le pain; les comprendre, c'est le manger.

2. Contemplons maintenant l'Auteur de ces merveilles. Il est le pain descendu du ciel [2]; mais c'est un pain qui nourrit sans diminuer, qu'on peut manger sans le consumer. Ce pain était encore désigné par la manne; aussi est-il écrit : « Il a donné le pain du ciel, l'homme a « mangé le pain des Anges [3]. » Quel est ce pain du ciel, sinon le Christ? Mais afin de permettre à l'homme de manger le pain des Anges, le Seigneur des Anges a dû se faire homme. S'il ne se l'était point fait, nous n'aurions pas sa chair; et si nous n'avions pas sa chair, nous ne mangerions pas le pain de l'autel. Ah! puisque nous en avons un gage si précieux, courons prendre possession de notre héritage. Oui, mes frères, désirons vivre avec le Christ, puisque nous avons un tel gage dans sa mort. Eh! comment ne nous ferait-il point part de ses biens, lui qui a souffert de nos maux?

Dans ces pays et dans ce siècle pervers, que voit-on le plus, sinon naître, souffrir et mourir? Examinez avec soin les choses humaines, et confondez-moi si je mens. Examinez si tous les hommes sont ici pour autre chose que pour naître, souffrir et mourir. Tels sont les produits de notre pays, on les y trouve en abondance. Or c'est pour les acheter qu'est descendu le divin Négociant. Quiconque achète, donne et reçoit; il donne ce qu'il a et reçoit ce qu'il n'a pas; pour payer il donne son argent, et reçoit ce qu'il a payé ; ainsi en est-il ici du Christ ; il a donné et il a reçu. Mais qu'a-t-il reçu? Ce que produit si largement notre pays, de naître, de souffrir et de mourir. Et qu'a-t-il donné? De renaître, de ressusciter et de régner éternellement. O négociant généreux, achetez-nous. Pourquoi dire : achetez-nous, quand nous devons vous rendre grâces de nous avoir achetés? Vous nous livrez même notre rançon; ne la recevons-nous pas lorsque nous buvons votre sang? De plus nous lisons l'Evangile, l'acte de notre acquisition. Ainsi nous sommes à la fois vos esclaves et vos créatures; puisque vous nous avez formés et rachetés. Chacun ici peut acheter son esclave, nul ne saurait le créer; tandis que le Seigneur a créé et racheté ses serviteurs : il les a créés en leur donnant l'existence, il les a rachetés pour les soustraire à l'esclavage.

Nous étions tombés sous l'autorité du prince de ce siècle, qui avait séduit et asservi Adam et nous retenait comme des esclaves de naissance. Le Rédempteur est venu, et il a triomphé du séducteur. Et qu'a-t-il fait contre ce tyran? Pour nous racheter, il a fait de sa croix un piège; il y a mis son sang comme un appât. L'ennemi a pu répandre ce sang, mais sans mériter de le boire; et en répandant le sang de qui ne lui devait rien, il a été condamné à relâcher ses débiteurs; pour avoir versé le sang innocent, il a perdu tout droit sur les coupables. Le Sauveur effectivement consentit à le répandre pour effacer nos péchés; et c'est ainsi que le sang du Rédempteur anéantit les titres de notre ennemi. Celui-ci ne nous tenait sous le joug qu'à cause de nos iniquités; ces iniquités étaient comme les chaînes des captifs. Survint le Libérateur; il enchaîna le fort armé par sa passion, il pénétra dans sa demeure, c'est-à-dire dans les cœurs qu'il habitait et enleva les vaisseaux qui lui appartenaient [1], c'est-à-dire nous-mêmes. Ce tyran nous avait remplis de son amertume; il vou-

[1] Jean, V, 46. — [2] Jean, VI, 41. — [3] Ps. LXXVII, 24, 25.

[1] Matt. XII, 29.

lut même la faire boire à notre Rédempteur en lui présentant du fiel. Mais en lui enlevant et en s'appropriant les vaisseaux qu'il remplissait de lui-même, le Seigneur en répandit la liqueur amère et les remplit de la douceur de son esprit.

3. Ah! aimons-le, puisqu'il est si doux. « Goû-« tez et voyez combien le Seigneur est suave [1]. » Il faut le craindre, mais l'aimer davantage. Il est à la fois Dieu et homme. Il y a dans la seule personne du Christ l'humanité et la divinité, comme il y a dans un même homme l'âme et le corps; mais la divinité et l'humanité ne forment pas deux personnes dans le Christ. Il y a en lui deux natures, la nature divine et la nature humaine, mais une seule personne; ce qui fait que malgré l'incarnation il n'y a pas en Dieu quaternité, mais seulement Trinité. Est-il donc possible que Dieu n'ait pas compassion de nous, puisqu'il s'est fait homme pour nous? Il a fait beaucoup, ce qu'il a fait est plus étonnant que ce qu'il a promis, et ses œuvres doivent nous déterminer à compter sur ses promesses. Si nous ne le voyions, nous aurions peine à croire ce qu'il a ait. Où le voyons-nous? Parmi les peuples qui croient en lui; dans la multitude des nations qu'il a su s'attacher.

Ainsi nous voyons accompli ce qu'il a promis à Abraham, et ce spectacle nous porte à croire ce que nous ne voyons pas. Abraham effectivement n'était qu'un homme, et il lui fut dit : « Toutes les nations seront bénies dans Celui « qui sortira de toi [2]. » S'il n'avait considéré que lui, aurait-il cru? Il n'était qu'un homme, et un homme déjà dans la vieillesse, de plus son épouse était stérile, et déjà si avancée en âge, que l'âge seul sans la stérilité eût été un obstacle à la conception. Ainsi rien absolument ne pouvait légitimer d'espérance. Mais le patriarche considérait l'auteur de la promesse et il croyait sans voir. Pour nous, nous voyons ce qu'il croyait, et pour cela nous devons croire ce que nous ne voyons pas. Abraham engendra Isaac, nous ne l'avons pas vu; Isaac engendra Jacob; nous ne l'avons pas vu non plus; Jacob engendra ses douze fils, qu'également nous n'avons pas vus; ses douze fils à leur tour engendrèrent le peuple d'Israël; nous voyons aujourd'hui ce grand peuple. Puisque j'ai commencé à parler de ce que nous voyons, j'ajoute : Du peuple d'Israel est issue la vierge Marie, mère du Christ, et sous nos yeux toutes les nations sont bénies dans le Christ. Est-il rien de plus vrai, rien de plus certain, rien de plus manifeste? O vous qui êtes sortis avec moi de la gentilité, désirez avec moi la vie future. Si dans ce siècle Dieu n'a point manqué à la promesse qu'il avait faite à Abraham relativement à sa postérité, n'accomplira-t-il pas encore bien plus largement ses promesses éternelles envers nous qui sommes par sa grâce la postérité même d'Abraham? « Si vous êtes chrétiens, dit expressément l'A-« pôtre, il s'ensuit que vous formez la postérité « d'Abraham [1]. »

4. Ah! nous avons commencé à devenir quelque chose de grand; que nul ne se méprise : nous n'étions rien, mais nous sommes quelque chose. Nous avons dit au Seigneur : « Souvenez-« vous que nous sommes poussière [2]; » mais de cette poussière il a fait un homme, à cette poussière il a donné la vie, et dans la personne du Christ notre Seigneur il a élevé jusqu'au trône des cieux cette même poussière. N'est-ce pas ici en effet qu'il a pris chair, qu'il s'est uni à la terre et qu'après avoir fait la terre et le ciel il a élevé la terre jusqu'au ciel? Figurons-nous donc qu'on nous parle aujourd'hui pour la première fois de ces deux choses en supposant qu'elles ne sont pas accomplies encore, et qu'on nous demande : Qu'y a-t-il de plus étonnant, ou que Dieu se fasse homme ou que l'homme devienne l'homme de Dieu? De quel côté est la plus grande merveille, la difficulté plus grande? — Que nous a promis le Christ? Ce que nous ne voyons pas encore, c'est-à-dire, de devenir ses hommes, de régner avec lui et de ne mourir jamais. Ce qui paraît difficile à croire, c'est que l'homme sorti du néant parvienne ainsi à la vie qui ne finit pas. Et pourtant c'est ce que nous croyons quand nous avons secoué de notre cœur la poussière du monde, cette poussière qui ferme nos yeux à la lumière de la foi. Nous sommes même obligés de croire qu'après notre mort, nous entrerons avec ces corps, victimes du trépas, dans la vie d'où la mort est bannie à tout jamais. C'est chose étonnante. Ce qui l'est plus encore, c'est ce qu'a fait le Christ. Qu'y a-t-il en effet de plus incroyable ou de voir l'homme vivre éternellement, ou de voir le Christ mourir un jour? N'est-il pas plus facile de croire que les hommes reçoivent de Dieu la vie, que de voir ces mêmes hommes donner la mort à Dieu? Ce dernier fait est selon moi plus difficile à admettre. Et toutefois il est

[1] Ps. XXX, 9. — [2] Gen. XII, 3.

[1] Galat. III, 29. — [2] Ps. CII, 14.

accompli; croyons donc l'autre qui s'accomplira également. Dieu ayant fait ce qu'il y a de plus incroyable, ne nous accorderait pas ce qui l'est moins? Dieu en effet peut faire de nous des Anges, puisque d'une terre abjecte il a fait de nous des hommes. Que deviendrons-nous? Des Anges. Qu'avons-nous été? On a honte de le rappeler; je suis forcé d'y penser et je rougis de le dire. Qu'avons-nous été? De quoi Dieu a-t-il formé les hommes? Qu'étions-nous avant d'être? Rien. Qu'étions-nous dans le sein de nos mères? C'est assez. De ce que vous étiez alors, élevez maintenant votre esprit à ce que vous êtes aujourd'hui. Vous vivez : les plantes et les arbres vivent aussi. Vous sentez : les animaux sentent également. Vous êtes hommes, et ce qui vous élève bien au dessus des animaux, c'est que vous avez l'intelligence des dons immenses que Dieu nous a faits. Oui, vous vivez, vous sentez, vous comprenez, vous êtes hommes. Qu'y a-t-il de comparable à tant de faveurs? C'est que vous êtes chrétiens. Et si nous n'avions pas reçu cette grâce, que nous servirait d'être hommes? Nous sommes donc chrétiens; nous appartenons au Christ. Que le monde se courrouce; il ne nous domptera point, car nous appartenons au Christ. Que le monde nous flatte; il ne nous séduira point, nous appartenons au Christ.

5. Nous avons trouvé, mes frères, un puissant protecteur. Vous savez comment les hommes s'appuient sur leurs patrons. On menace le client d'un puissant du monde. Tant que mon seigneur un tel a la tête sur les épaules, répond-il, tu ne peux rien contre moi. Et nous, ne saurions-nous dire avec bien plus de force et d'assurance : Tant que notre Chef est vivant, tu ne peux rien contre nous? Notre protecteur en effet est aussi notre Chef. D'ailleurs ceux qui s'appuient sur un patron ordinaire ne sont que ses clients; nous sommes, nous, les membres de notre protecteur; qu'il continue à nous communiquer la vie; personne ne saurait nous arracher à lui, quels que soient les maux que nous avons à souffrir dans ce monde, car tout ce qui passe n'est rien, et nous parviendrons à des biens qui ne passeront pas, nous y parviendrons par la souffrance, et une fois que nous y serons, qui nous en privera? On ferme les portes de Jérusalem, on y place même des verroux et on peut dire à cette cité : « Loue le Seigneur, Jérusalem; ô Sion, loue ton Dieu. Il affermit « les verroux de tes portes; il bénit tes enfants « dans ton enceinte et il a placé la paix sur tes « remparts. » Or, quand les portes sont closes et les verroux fermés, aucun ami ne sort, il n'entre aucun ennemi. C'est donc là que nous jouirons d'une tranquillité véritable et assurée, pourvu qu'ici nous n'abandonnions pas la vérité.

SERMON CXXXI.

Prononcé en 417 le dimanche, 9 des calendes d'Octobre, au tombeau de Saint Cyprien.

SUR LA GRACE [1].

Analyse. - Quelqu'avantageuse que fut la promesse de l'Eucharistie, plusieurs n'y crurent pas. C'est que la grâce est nécessaire pour croire, pour mener une sainte vie et pour persévérer dans le bien. Pourquoi revenir si souvent sur ce sujet ? C'est que plusieurs aujourd'hui le méconnaissent parmi les Chrétiens eux-mêmes. Déjà les Juifs attribuaient à la grâce la rémission des péchés, la guérison des langueurs de l'âme, l'exemption de la corruption et le couronnement des mérites. Et aujourd'hui que le Sauveur a répandu la grâce par tout l'univers, on peut la méconnaître comme la méconnaissaient les Pharisiens ? Mais la cause est jugée, car Rome a parlé.

1. Nous avons entendu le Maître de la vérité, le Rédempteur divin, le Sauveur des hommes recommander à notre amour le sang qui nous a rachetés. Car en nous parlant de son corps et de son sang, il a dit que l'un serait notre nourriture et l'autre notre breuvage. Les fidèles reconnaissent ici le Sacrement des fidèles. Mais qu'y voient les catéchumènes?

Afin donc d'exciter notre ardeur pour une telle nourriture et pour un breuvage si divin, le Sauveur disait : « Si vous ne mangez ma chair et si « vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas en « vous la vie, » et c'est la Vie même qui parlait ainsi de la vie, et pour celui qui accuserait la Vie de mentir, cette vie deviendrait la mort. Ce fut alors que se scandalisèrent, non pas tous les disciples, mais un grand nombre et ceux-ci di-

[1] Jean, VI, 54-66.

saient en eux-mêmes : « Ce langage est dur, « qui peut le supporter? » Mais le Seigneur vit tout en esprit, il entendit le bruit de leurs pensées, et pour leur apprendre qu'il avait entendu leurs murmures intérieurs et les déterminer à y mettre un terme, il répondit avant même qu'ils eussent parlé. Que leur dit-il? « Cela vous scan- « dalise? Et si vous voyez le Fils de l'homme « remonter où il était d'abord? » Qu'est-ce à dire, *Cela vous scandalise?* Croyez-vous que je vais couper mes membres en morceaux afin de vous les donner? Et « si vous voyez le Fils de « l'homme remonter où il était d'abord? » Vous comprendrez sûrement, en le voyant remonter tout entier, qu'il n'était pas consumable.

C'est ainsi qu'il nous donne avec son corps et avec son sang une alimentation salutaire et qu'il résout en quelques mots l'importante question de son incorruptibilité. Vous qui mangez, mangez donc réellement; buvez aussi, vous qui buvez; ayez faim, ayez soif; mangez la vie, buvez la vie. Manger ce corps, c'est se nourrir, mais se nourrir sans rien retrancher de ce qui nourrit. Qu'est-ce aussi que boire ce sang, sinon puiser la vie? Mange la vie, bois la vie : ainsi tu l'acquerras en la laissant tout entière. Mais pour y parvenir, pour trouver la vie dans le corps et le sang du Christ, chacun doit manger et boire véritablement et d'une manière toute spirituelle, ce qu'il reçoit dans le Sacrement d'une manière sensible. Effectivement, nous avons entendu dire au Seigneur : « C'est l'esprit qui vivifie et la « chair ne sert de rien. Les paroles que je vous « ai adressées sont esprit et vie : mais il en est « parmi vous, poursuit-il, qui ne croient pas. » C'était ceux qui disaient : « Ce langage est dur; « qui peut le supporter? » Oui, il est dur, mais pour les durs; il est incroyable, mais pour les incrédules.

2. Afin de nous apprendre que la foi même est gratuite et non pas méritée, Jésus ajoute : « Je vous l'ai déjà dit : Personne ne vient à moi, « s'il ne lui est donné par mon Père. » Quand le Seigneur a-t-il dit cela? En nous rappelant ce qui précède, dans le même Evangile, nous remarquerons qu'il a dit : « Nul ne vient à moi, « si le Père, qui m'a envoyé, ne l'attire [1]. » Nous ne lisons pas : *Ne le mène*, mais : *ne l'attire*. C'est une impulsion donnée au cœur et non au corps. Pourquoi donc t'étonner de ce langage? Croire, c'est venir; aimer, c'est être attiré. Ne considère pas cette impulsion comme fatigante et désagréable : elle est douce, elle fait plaisir, c'est le plaisir même qui attire. N'attire-t-on pas la brebis qui a faim en lui montrant de l'herbe? Alors sans doute on ne lui fait pas violence, mais on se l'attache en excitant ses désirs. Viens au Christ de la même manière; ne conçois pas l'idée d'un long trajet; croire, c'est venir, en quelque lieu que tu sois. Il est partout, et pour l'aborder il ne faut pas de vaisseaux, mais seulement de l'amour. Il faut le reconnaître toutefois, on ne laisse pas, dans cette espèce de traversée, que de rencontrer des vagues, des tempêtes, des tentations : afin donc de mettre la foi en sûreté sur la planche de salut, crois au Crucifié; et porté par la croix, tu ne sombreras point. C'est ainsi, que naviguait sur les flots de ce siècle l'Apôtre qui s'écriait : « A Dieu ne plaise que je me glorifie « si ce n'est dans la croix de Notre-Seigneur « Jésus-Christ [1]! »

3. Toutefois, ce qui étonne, c'est que de deux hommes qui entendent prêcher le Christ crucifié, l'un dédaigne, et l'autre s'attache à lui. Celui qui dédaigne doit s'imputer son dédain; mais celui qui s'attache au Christ ne doit rien s'attribuer. Le Maître de la vérité ne lui a-t-il pas dit : « Nul ne vient à moi, s'il ne lui est donné « par mon Père? » Qu'il se réjouisse d'avoir reçu; qu'à son Bienfaiteur il rende grâces avec un cœur vraiment humble et sans orgueil; l'orgueil lui ferait perdre ce qu'a obtenu l'humilité.

Eh! ceux mêmes qui suivent la voie de la justice, s'en écartent bientôt s'ils attribuent leur vertu à eux-mêmes et à leurs propres forces. Aussi l'Écriture sainte, pour nous enseigner l'humilité, nous dit par l'Apôtre : « Faites votre « salut avec crainte et tremblement. » Redoutant même qu'à ce mot : *Faites*, on ne vienne à s'attribuer quoi que ce soit. L'Apôtre ajoute aussitôt : Car c'est Dieu qui opère en vous et le vouloir « et le faire, selon sa bonne volonté [2]. » — C'est « Dieu qui opère en vous; » craignez donc et tremblez, devenez vallées pour recevoir la pluie. Les terrains bas s'en pénètrent, tandis que les hauteurs se dessèchent, et cette pluie est la grâce. Pourquoi s'étonner alors que Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles [3]? Craignez donc et tremblez, c'est-à-dire, soyez humbles. « Ne cherche pas l'élévation, mais « crains [4]. » Crains, pour être pénétré de la grâce;

[1] Jean, VI, 44.

[1] Gal. VI, 14. — [2] Philip. II, 12, 13. — [3] Jacq. IV, 6. — [4] Rom. XI, 20.

ne cherche pas l'élévation, pour éviter d'être à sec.

4. Tu répliques : Je suis maintenant dans la bonne voie; j'avais besoin d'en être instruit, j'avais besoin d'apprendre, des enseignements de la Loi, ce que je devais faire; j'ai la liberté, qui m'éloignera du droit chemin? — En lisant l'Écriture avec attention, tu y verras un homme s'enorgueillir d'abord de richesses spirituelles, que pourtant il avait reçues; le Seigneur, pour lui inspirer l'humilité, lui enlève dans sa compassion ce qu'il lui avait donné; et lui, tombé tout-à-coup dans l'indigence, se souvient du passé et publie ainsi les divines miséricordes : « J'ai dit dans mon bonheur: Jamais « je ne serai ébranlé. — J'ai dit dans mon bonheur; » mais c'est moi qui l'ai dit, moi qui ne suis qu'un homme, et « tout homme est « menteur [1]. » — J'ai donc dit; « j'ai dit dans « mon bonheur; » ce bonheur était si grand que j'ai osé dire : « Jamais je ne serai ébranlé. » Et puis? « Dans votre bonté, Seigneur, vous « avez joint pour moi la force à la beauté. Mais « vous avez détourné la face, et j'ai été dans le « trouble [2]. » Vous m'avez montré que toute ma richesse venait de la vôtre. Vous m'avez montré à qui je devais demander, à qui faire remonter ce que j'avais reçu, à qui je devais rendre grâces et vers qui je devais courir pour étancher ma soif et pour me fortifier, près de qui enfin je pourrais conserver les forces dont je me sentais pénétré. Car il est dit : « C'est près « de vous, Seigneur, que je conserverai mon « courage [3]; » c'est vous qui m'enrichissez, et c'est par vous que je ne perdrai pas mes richesses. « Près de vous je garderai ma force; » et pour m'en convaincre, « vous avez détourné la face « et je suis tombé dans la défaillance. » J'ai défailli, parce que je me suis desséché, et je me suis desséché pour m'être élevé. Terrain sec et aride, dis donc pour obtenir d'être arrosé : « Mon âme est devant vous comme une terre « sans eau [4]. » Répète : « Mon âme est devant vous « comme une terre sans eau. » C'est toi en effet et non pas le Seigneur, qui avais dit d'abord : « Jamais je ne serai ébranlé. » Tu avais dit cela dans ta présomption; mais ton bonheur ne venait pas de toi, et ne te regardais-tu pas un peu comme en étant l'auteur?

5. Qu'enseigne donc le Seigneur? « Servez le « Seigneur avec crainte et réjouissez-vous en « lui avec tremblement. » C'est le sens de ces paroles de l'Apôtre : « Faites votre salut avec « crainte et tremblement; car c'est Dieu qui « produit en vous et le vouloir et le faire. » Pour ce motif donc, « réjouissez-vous avec tremble-« ment, de peur que le Seigneur ne s'irrite. » Je comprends à vos cris que vous devancez ma parole; vous savez ce que je vais ajouter, vos cris le disent d'avance. Mais comment le savez-vous, sinon par l'enseignement de Celui à qui vous attache la foi? Il l'enseigne en effet; écoutez donc ce que vous savez déjà; je ne vous apprends rien, ma prédication ne fait que vous rappeller; ou plutôt je ne vous apprends pas puisque vous savez; je ne vous rappelle pas non plus, puisque vous avez l'idée présente. Ainsi donc repetons ensemble ce que vous connaissez aussi bien que nous. Voici les paroles du Seigneur : « Soumettez-vous à la discipline et « tressaillez de joie, » mais « avec crainte, » afin que toujours humbles vous conserviez ce que vous avez reçu. « De peur que le Seigneur ne « s'irrite; » sans doute contre les superbes, contre ceux qui s'attribuent ce qu'ils ont, et qui ne rendent point grâces à leur bienfaiteur. « De « peur que le Seigneur ne s'irrite et que vous « ne vous écartiez de la droite voie. » Est-il dit : De peur que le Seigneur ne s'irrite et que vous n'entriez pas dans la droite voie? Est-il dit : De peur que le Seigneur ne s'irrite et ne vous amène pas ou ne vous admette pas dans la droite voie? Vous y marchez déjà, pour ne vous en écarter pas, gardez-vous de l'orgueil. « De peur que « vous ne vous écartiez de la droite voie, lorsque « soudain sa colère éclatera » sur vous. Elle n'ira pas te chercher au loin; en t'enorgueillissant tu perds ce que tu avais reçu. Et comme si l'homme effrayé de ce langage, s'écriait : Qu'ai-je donc à faire? l'auteur sacré poursuit : « Heu-« reux ceux qui se confient en lui [1], » en lui et non pas en eux-mêmes. C'est la grâce qui nous a sauvés; elle ne vient pas de nous, elle est un don de Dieu [2].

6. Vous direz peut-être : Pourquoi revenir si si souvent sur le même sujet? Voilà la seconde, la troisième fois, et presque jamais il ne prêche sans en parler. — Ah! si seulement je n'y étais pas forcé! Il est en effet des hommes bien ingrats pour le bienfait de la grâce et qui donnent trop à la faiblesse de notre nature blessée. Sans doute le libre arbitre était puissant au mo-

[1] Ps. cxv, II. — [2] Ps. xxix, 7, 8. — [3] Ps. LVIII, 10. — [4] Ps. CXLII, 6.

[1] Ps. II, 11-13. — [2] Ephes. II, 8.

ment de la création, mais il perdit sa force en se laissant aller au péché. Car l'homme alors fut blessé à mort, affaibli, laissé presque sans vie sur le chemin : et il fallut que le Samaritain, c'est-à-dire que le Gardien qui passait, le mit sur sa monture et le conduisit à l'hôtellerie. Comment peut-il s'enfler d'orgueil ? Il est encore en traitement. — Il me suffit, dit-il, d'avoir reçu dans le baptême la rémission de tous mes péchés. — Mais de ce que l'iniquité soit effacée, s'ensuit-il qu'il n'y ait plus d'infirmité? — J'ai bien reçu, reprend-il, la rémission de tous mes péchés. — C'est incontestable ; oui tous les péchés sont effacés par le sacrement de baptême, tous sans exception, péchés de paroles, péchés d'action, péchés de pensée, tout est anéanti. Mais c'est là l'huile et le vin répandus, sur le chemin même, dans les plaies du malade. Vous n'avez pas oublié, mes très-chers frères, comment ce voyageur blessé et laissé à demi-mort par les larrons, fut soulagé en recevant cette huile et ce vin dans ses blessures [1]. C'est le pardon accordé à ses égarements, mais il reste languissant et on le soigne dans l'hôtellerie. Cette hôtellerie n'est-elle pas l'Église ? Elle est aujourd'hui une hôtellerie, parce que notre vie n'est qu'un passage; elle sera une demeure, une demeure d'où nous ne sortirons plus, lorsque parfaitement guéris nous serons parvenus au royaume des cieux. En attendant soyons heureux d'être soignés dans l'hôtellerie, et convalescents encore, ne nous glorifions pas d'avoir recouvré toute notre santé; cet orgueil pourrait n'aboutir qu'à nous éloigner de tout remède et de toute guérison.

7. « Bénis le Seigneur, ô mon âme. » Dis à cette âme, dis lui : Tu es encore dans cette vie, chargée encore d'une chair fragile, d'un corps corruptible qui appesantit l'âme [2], obligée encore à prendre le remède de la prière malgré l'entière rémission de tes fautes; car pour obtenir la guérison de ce qu'il te reste de langueurs tu répètes : « Pardonnez-nous nos offenses [3]. » Humble vallée plutôt que fière montagne, dis à ton âme : « Bénis le Seigneur, ô mon âme, et « garde-toi d'oublier toutes ses faveurs. » Quelles sont-elles ? Dis-le, énumère-les, rends-en grâces. Quelles sont donc ces faveurs? « Il te pardonne « toutes tes iniquités. » Ce qui s'est fait dans le Baptême. Et maintenant? « Il guérit toutes tes « langueurs. » Oui, c'est maintenant, je le reconnais. Mais tant que je suis ici, ce corps corruptible appesantit l'âme. Dis donc aussi ce qui suit ? « Il délivre ta vie de la corruption. » Et après cette délivrance qu'a-t-on à attendre encore? « Lorsque ce corps corruptible sera revêtu d'incorruptibilité et ce corps mortel d'immortalité, alors s'accomplira cette parole de « l'Écriture : La mort a été abîmée dans sa victoire. O mort, où sont tes armes? O mort, « est-il dit encore avec raison, où est ton aiguillon ? » Tu en cherches la trace, mais sans la trouver. — Que signifie l'aiguillon de la mort? Que signifie : « O mort, où est ton aiguillon? » Cela veut dire : Où est le péché ? On le cherche, il n'est plus. « En effet le péché est l'aiguillon « de la mort [1], » dit expressément l'Apôtre et non pas moi. On répètera donc alors : « O mort, « où est ton aiguillon? » Il n'y aura plus de péché, ni pour surprendre, ni pour attaquer, ni pour blesser ta conscience. On ne dira plus alors : « Pardonnez-nous nos offenses. » Et que dira-t-on ? « Seigneur notre Dieu, donnez-nous « la paix, car vous avez tout fait pour nous [2]. »

8. Qu'y aura-t-il encore, après qu'on sera affranchi de toute corruption, sinon la couronne de justice? Oui, on aura à la recevoir encore, mais pour la porter il ne faut pas de tête enflée. Considère comment ce même Psaume exprime cette vérité. Après avoir dit : « Il délivre ta vie « de la corruption; — il te couronne, » ajoute-t-il. Je vois ici l'orgueilleux sur le point de dire : Il me couronne, mais, comme le proclament mes mérites, c'est ma vertu qui l'exige, c'est un paiement et non un don. Prête plutôt l'oreille à la voix du psaume avec lequel tu as dit toi-même : « Tout homme est menteur [3]. » Ecoute ce que Dieu même t'enseigne : « Il te couronne « dans sa miséricorde et sa compassion. » Oui, s'il te couronne, c'est par miséricorde, c'est par compassion. Tu n'étais digne ni d'être appelé, ni d'être justifié après avoir été appelé, ni, après avoir été justifié, d'être admis dans la gloire. « C'est par le choix de la grâce que les restes « ont été sauvés. Or, si c'est par la grâce, ce « n'est plus par les œuvres, autrement la grâce ne « serait plus la grâce [4]. » — « Car pour celui « qui travaille le salaire ne sera point considéré « comme une grâce, mais comme une dette [5]. » C'est bien l'Apôtre qui dit : « Non pas comme « une grâce, mais comme une dette; » tandis que c'est dans sa miséricorde et sa compassion

[1] Luc, X, 30-35. — [2] Sag. IX, 15. — [3] Matt. VI, 12.

[1] I Cor. XV, 54-56. — [2] Isaïe, XXVI, 12. — [3] Ps. CXV, 11. — [4] Rom. XI, 5. — [5] Ibid. IV, 4.

que Dieu te couronne. Diras-tu que pourtant tu avais des mérites? Dieu te répondra : Examine-le bien et tu verras que ces mérites sont encore des dons de ma bonté.

9. Voilà en quoi consiste la justice de Dieu. On dit « le salut du Seigneur [1], » non pour exprimer le salut dont Dieu jouit, mais pour signifier le salut dont il fait jouir ceux qu'il sauve : ainsi la grâce divine méritée par Jesus-Christ Notre-Seigneur s'appelle la justice de Dieu, non pas la justice qui le rend juste, mais la justice qu'il accorde à ceux qu'il rend justes, d'impies qu'ils étaient. Aujourd'hui toutefois il est des hommes qui se disent chrétiens et qui, pareils aux Juifs d'autrefois, ignorent la justice de Dieu et veulent établir la leur; oui, aujourd'hui même, dans ces temps où la grâce se montre à découvert, dans ces temps où elle se révèle après avoir été cachée d'abord, dans ces temps où on la voit sur l'aire après quelle a été voilée dans la toison.

Je remarque que peu d'entre vous m'ont compris; je dois au grand nombre de m'expliquer; je n'y manquerai pas.

Un des anciens justes demanda au Seigneur un signe de sa volonté et lui dit : « Je vous prie, « Seigneur, d'imbiber de pluie toute cette toi- « son et de laisser sèche l'aire qui l'entoure. » Ce qui arriva : la toison s'humecta et l'aire resta sèche tout entière. Dès le matin Gedéon pressa la toison au dessus d'un bassin : c'est la figure de la grâce qui coule dans les humbles; vous savez aussi ce que fit Notre-Seigneur à ses disciples, un bassin à la main. Gédéon demanda un second signe : « Je désire Seigneur, que la « toison soit sèche et l'aire imbibée. » Ce qui arriva aussi [2]. Rappelle-toi l'époque de l'ancien Testament. La grâce n'y était-elle pas cachée dans le nuage comme la rosée dans la toison? Et maintenant, à l'époque du nouveau Testament, considère les Juifs : ils ressemblent à une sèche toison, tandis que l'univers entier, pareil à l'aire de Gédéon, est rempli de la grâce, qui s'y révèle avec éclat. C'est ce qui nous force à pleurer amèrement ceux de nos frères qui disputent contre la grâce, au moment même où elle se manifeste et se montre à découvert. On pardonne aux Juifs; mais des Chrétiens? Pourquoi sont-ils ennemis de la grâce du Christ? Pourquoi présumer ainsi de vous-mêmes? Pourquoi cette ingratitude? Le Christ est-il venu sans motif? N'avions-nous pas la nature, cette nature que vous trompez en l'exaltant? N'avions-nous pas aussi la Loi? Mais « si la justice a été établie par la Loi, dit « l'Apôtre, c'est donc en vain que le Christ est « mort [1]? » Ce que l'Apôtre dit de la Loi, nous l'appliquerons à la nature et nous dirons à ces orgueilleux : Si la justice a été établie par la nature, c'est donc en vain que le Christ est mort?

10. Ainsi nous remarquons en eux ce qu'on a observé des Juifs. Ils ont du zèle pour Dieu. « Je « leur rends ce témoignage, qu'ils ont du zèle « pour Dieu, mais non pas selon la science. » — Qu'est-ce à dire : « Non pas selon la science? » « C'est qu'ignorant la justice de Dieu et cher- « chant à établir la leur, ils ne sont pas soumis à « la justice de Dieu [2]. »

Mes frères, prenez pitié d'eux avec moi. Quand vous rencontrerez de ces esprits, gardez-vous de les cacher, n'ayez pas cette compassion funeste; oui, gardez-vous de les cacher quand vous en rencontrerez. Réfutez leurs contradictions, amenez-nous les quand ils résistent. Déjà effectivement on a envoyé sur ce sujet les actes de deux Conciles au Siége Apostolique, dont on a aussi reçu les réponses. La cause est finie; puisse ainsi finir l'erreur! Aussi les avertissons-nous de rentrer en eux-mêmes; nous prêchons pour leur faire connaître la vérité et nous prions pour obtenir leur changement.

Tournons-nous etc.

[1] Ps. III, 9. — [2] Juges. VI, 37-40.

[1] Galat. II, 21. — [2] Rom. X, 2, 3.

SERMON CXXXII.

PURETÉ ET SAINTE COMMUNION [1].

ANALYSE. — Après avoir excité les Catéchumènes à faire leur profession de foi et à recevoir le baptême afin d'être initiés à la connaissance de ce que l'Écriture appelle le corps et le sang de Jésus-Christ, S. Augustin rappelle aux fidèles la nécessité de la pureté pour communier. Que tous donc la pratiquent, et ceux qui sont mariés et ceux qui ne le sont pas encore, et ceux surtout qui en ont fait vœu et qui doivent la garder avec une perfection plus grande. Il termine en disant qu'il voudrait être moins sévère, mais que son devoir ne le lui permet pas.

1. Nous venons de l'entendre pendant la lecture du saint Évangile, c'est en nous promettant la vie éternelle que Jésus-Christ notre Seigneur nous exhorte à manger sa chair et à boire son sang. Vous l'avez tous entendu, mais tous vous ne l'avez pas compris. Vous qui êtes baptisés et vous qui êtes au nombre des fidèles, vous savez la pensée du Seigneur. Quant à ceux qui sont encore Catéchumènes où Écoutants, ils ont pu entendre ses paroles, mais en ont-ils saisi le sens? Aussi nous adressons-nous aux uns et aux autres.

Ceux qui déjà mangent la chair du Seigneur et boivent son sang, doivent songer à ce qu'ils mangent et à ce qu'ils boivent, pour ne pas s'exposer, comme s'exprime l'Apôtre, à manger et à boire leur condamnation [1]. Pour ceux qui ne communient pas encore, qu'ils s'empressent d'approcher de ce divin banquet où ils sont invités. C'est à cette époque que les maîtres de maison donnent des repas : Jésus en donne chaque jour, et voilà sa table dressée au milieu de cette enceinte. Qui vous empêche, ô Écoutants, de voir cette table et de vous asseoir à ce festin? Vous vous êtes dit peut-être, durant la lecture de l'Évangile : Quelle idée nous faire de ces mots : « Ma chair est véritablement une nourriture et mon sang véritablement un breuvage? » Comment se mange la chair et comment se boit le sang du Seigneur? Que veut-il dire? — Mais qui t'a fermé l'entrée de ce mystère? Tu y vois un voile; ce voile, si tu veux, sera soulevé. Viens à la profession de foi et la question sera résolue pour toi, car ceux qui l'ont faite connaissent ce qu'a voulu dire notre Seigneur Jésus. Quoi! on t'appelle Catéchumène, on t'appelle Écoutant, et tu es sourd! Tu as ouverte l'oreille du corps, puisque tu entends le bruit des paroles; mais tu as fermée encore l'oreille du cœur, puisque tu n'en comprends point le sens. Je parle, mais je n'explique pas. Nous voici à Pâques, fais-toi inscrire pour le Baptême. Si la fête ne suffit pas pour l'exciter, laisse-toi conduire par la curiosité même, par le désir de savoir ce que signifie : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, « demeure en moi et moi en lui. » Pour comprendre avec moi le sens de ces mots, frappe et on t'ouvrira. Je te dis : Frappe et on t'ouvrira; moi aussi je frappe, ouvre-moi; je fais bruit aux oreilles, mais je frappe au cœur.

2. Mes frères, si nous devons exciter les Catéchumènes à ne point différer de recevoir cette grâce immense de la régénération; quel soin devons-nous consacrer à porter les fidèles à profiter de ce qu'ils reçoivent, à ne pas manger, à ne pas boire leur condamnation à cette table divine! Qu'ils vivent donc bien, pour être préservés de ce malheur. Et vous, exhortez, non par vos paroles, mais par vos mœurs, ceux qui ne sont pas baptisés, à suivre vos exemples sans y trouver la mort. Époux, gardez à vos épouses la foi nuptiale; faites pour elles, ce que vous exigez pour vous. Mari, tu requiers de ta femme la garde de la chasteté, donne-lui l'exemple et non des paroles. Tu es le chef; vois où tu marches; car tu ne dois marcher que par où elle peut te suivre sans danger; que dis-je? partout où tu veux qu'elle mette le pied, tu dois mettre le tien. De ce sexe faible tu exiges la force : comme vous éprouvez l'un et l'autre les convoitises de la chair, c'est au plus fort de vaincre le premier. N'est-il pas toutefois déplorable de voir tant d'hommes vaincus par les femmes? Des femmes gardent la chasteté que des hommes refusent d'observer; ils mettent même leur honneur d'homme à ne l'observer pas, comme si leur sexe n'était plus fort que pour se laisser plus facilement dompter par l'ennemi. Il y a lutte, il y a combat, il y a bataille. L'homme est plus fort que la femme, dont il est le chef [1]. La

[1] Jean, VI, 56, 57. — I Cor. XI, 29.

[1] Ephés. V, 23.

femme combat, elle triomphe; et toi tu succombes! Le corps reste debout et la tête est tombée!

Pour vous, qui n'êtes point mariés encore et qui pourtant vous approchez de la table du Seigneur pour y manger sa chair et y boire son sang, conservez-vous pour vos futures épouses si vous devez en prendre. Ne doivent-elles pas vous trouver telles que vous désirez les trouver vous-mêmes? Quel est le jeune homme qui ne désire une épouse chaste, qui ne demande l'intégrité la plus parfaite dans la vierge à laquelle il veut s'unir? Sois ce que tu veux qu'elle soit; tu la veux pure, sois pur. Ne pourrais-tu ce dont elle est capable? Si la vertu est impossible, pourquoi la pratique-t-elle? Et si elle la pratique, n'est-ce pas t'enseigner qu'elle est praticable? C'est Dieu sans doute qui la dirige pour l'en rendre capable.

Souviens-toi cependant qu'à la pratiquer tu auras plus de gloire qu'elle. Pourquoi plus de gloire? C'est qu'elle est comprimée par la vigilance de ses parents, arrêtée par la pudeur de son faible sexe, retenue enfin par la peur de lois que tu n'as pas à craindre. Voilà pourquoi tu auras réellement plus de gloire à demeurer chaste, la pureté sera en toi la preuve que tu crains Dieu. Elle, en dehors de Dieu, que n'a-t-elle pas à craindre? Toi, tu n'as d'autre crainte que celle de Dieu; mais aussi quelle grandeur comparable à celle de ce Dieu que tu crains? Il faut le craindre en public et le craindre en secret. Si tu sors il te voit, il te voit encore si tu entres; ta lampe brûle, il te voit; elle est éteinte, il te voit encore; il te voit quand tu pénètres dans ton cabinet, il te voit aussi quand tu réfléchis en ton cœur. Crains, crains cet œil qui ne te perd pas de vue, et que la crainte au moins te maintienne chaste; ou bien, si tu es déterminé à pécher, cherche un endroit où Dieu ne te verra pas, et fais là ce que tu veux.

3. Pour vous qui déjà avez fait le vœu de pureté, châtiez plus sévèrement votre corps, ne laissez pas la convoitise aller même à ce qui est permis; non content de vous abstenir de tout contact impur, sachez dédaigner même un regard licite. Quelque soit votre sexe, souvenez-vous que vous menez sur la terre la vie des Anges, puisque les Anges ne se marient point. Après la résurrection nous serons tous comme eux [1]; mais combien vous l'emportez sur les autres, vous qui commencez d'être avant la mort ce qu'ils ne seront qu'après la résurrection! Soyez fidèles à vos engagements divers, comme Dieu sera fidèle à vous glorifier diversement. Les morts ressuscités sont comparés aux étoiles du ciel. « Une étoile, dit l'Apôtre, diffère en clarté « d'une autre étoile. Ainsi en est-il de la résur-« rection [1]. » Autre sera l'éclat de la virginité, autre l'éclat de la chasteté conjugale, autre encore l'éclat de la viduité sainte. La gloire sera diverse, mais tous les élus auront la leur. La splendeur n'est pas la même, le ciel est commun.

4. Réfléchissez ainsi à vos devoirs, soyez fidèles à vos obligations diverses et recevez la chair, recevez le sang du Seigneur. Qu'on n'approche point, si l'on n'a pas la conscience en bon état. Que mes paroles vous portent de plus en plus à la componction. Elles portent la joie dans ceux qui savent rendre à leurs épouses ce qu'ils demandent d'elles et dans ceux aussi qui observent avec perfection la continence qu'ils ont vouée à Dieu. Mais il en est d'autres qui s'affligent en m'entendant dire : N'approchez pas de ce pain sacré, vous qui n'êtes pas purs. Je voudrais bien ne pas tenir ce langage : mais que faire? Aurai-je peur de l'homme pour ne pas annoncer la vérité? Il faudra donc que ces serviteurs infidèles ne craignant pas le Seigneur, je ne le craigne pas non plus, comme si je ne connaissais pas cette sentence : « Serviteur mauvais et pares-« seux, tu aurais dû donner et moi j'aurais fait « rendre [2]. »

Ah! j'ai donné, Seigneur mon Dieu; oui, devant vous, devant vos Anges et devant votre peuple j'ai distribué vos richesses; car je redoute vos jugements. J'ai distribué, à vous de faire rentrer. Du reste vous le ferez assez sans que je le dise. Je dirai donc au contraire : J'ai distribué, à vous de toucher, à vous de pardonner. Rendez purs ceux qui étaient impurs. Ainsi, au jour de vos arrêts, nous serons tous dans la joie, et celui qui a donné et celui qui a reçu. Le voulez-vous, mes frères? Veuillez-le. O impudiques, corrigez-vous pendant que vous êtes en vie. Je puis bien annoncer la parole de Dieu, mais je ne saurais soustraire au jugement et à la condamnation suprême les impurs qui auront persévéré dans leurs infamies.

[1] Matt. XXII, 30.

[1] I Cor. XV, 41, 42. — [2] Matt. 25, 27.

SERMON CXXXIII.

JÉSUS ACCUSÉ DE MENSONGE [1].

ANALYSE. — Invité par ses parents à se rendre à la fête des tabernacles, le Sauveur répond : « Allez, vous, à cette fête, pour moi, « je n'y vais point : » Mais lorsque ses frères furent partis, il y alla aussi lui-même. Le langage de Jésus n'est-il pas ici en contradiction avec sa conduite? Ne peut-on pas voir ici une espèce de mensonge? S. Augustin expose d'abord plusieurs raisons préjudicielles pour détourner du Fils de Dieu l'accusation de mensonge. Premièrement, dit-il, est-ce mentir que de promettre sincèrement une chose que l'on ne peut ensuite accomplir? Le Seigneur ne connaissait-il pas l'avenir? [illegible] qu'il l'ait ignoré, et l'on croirait qu'il a menti? Quoi! et c'est la troisième raison, tu veux, accusateur, que j'aie foi à ta parole et tu veux que je me défie de celle du Christ? Quoi! encore, en prenant à la lettre le récit évangélique, ne vois-tu pas que tu estimes le disciple plus digne de foi que le Maître? Pour ces quatre motifs, condamne d'abord ton accusation. Puis, si tu veux comprendre la vérité, observe que l'on demandait au Sauveur de se mettre en relief en allant le premier à la fête des tabernacles. Comme sa vie eût été plus en danger et que son heure n'était pas encore venue, il attend que les pèlerins soient plus nombreux et qu'il soit lui-même à l'abri d'une surprise. C'est pourquoi il ne se met en route qu'après le départ de sa famille, et sa conduite n'est aucunement en contradiction avec son langage. On pourrait dire aussi qu'il parlait alors en notre nom et pour signifier que nous devons ne point prendre part aux solennités juives.

1. Nous nous proposons, avec le secours du Seigneur, d'examiner le passage évangélique qu'on a lu en dernier lieu. Il renferme une grave question : prenons garde de mettre la vérité en danger et de glorifier le mensonge. Mais la vérité ne saurait périr, ni le mensonge triompher. En quoi donc consiste la question? Je vous le dirai en peu de mots, et une fois votre attention éveillée, priez pour que nous puissions résoudre le problème.

La Scénopégie était une fête des Juifs. Ils l'observaient, je crois, et ils l'observent encore aujourd'hui à l'époque qu'ils nomment *les tentes*. Alors en effet ils élèvent des tabernacles, et σκηνή signifiant tabernacle, scénopégie signifie dresser un tabernacle. Cette époque était donc une fête chez les Juifs, et si l'on disait simplement le jour de la fête, ce n'est pas que la fête ne durât qu'un jour, c'est qu'elle se prolongeait durant plusieurs jours consécutifs. Ainsi on dit le jour ou la fête de Paques, le jour ou la fête des azymes, quoique cette fête, comme on sait, dure quelques jours.

Cette fête de la Scénopégie se célébrait en Judée, et le Seigneur était en Galilée, où il avait été élevé et où étaient ses parents et ses proches, nommés ses frères dans l'Ecriture. « Ses frères « lui dirent » donc, comme on vient de nous le lire : « Partez d'ici et allez en Judée, afin que vos « disciples voient, eux aussi, les œuvres que « vous faites. Nul en effet n'agit en secret, lors- « qu'il cherche lui-même à paraître en public. « Si vous faites tout cela, manifestez-vous devant « le monde. » L'Evangéliste fait ensuite cette réflexion : « Car ses frères ne croyaient pas en « lui. » Et ne croyant pas en lui, ils lui adressaient ces paroles blessantes. « Jésus leur répondit : Mon « temps n'est pas encore venu, mais votre temps « est toujours prêt. Le monde ne saurait vous « haïr ; pour moi, il me hait, car je rends de « lui ce témoignage, que ses œuvres sont mau- « vaises. Montez, vous, à cette fête : pour moi, « je n'y monte point, parce que mon temps n'est « pas encore accompli. Ce qu'ayant dit, ajoute « l'Evangéliste, il demeura en Galilée. Puis, lors- « que ses frères furent partis, il monta aussi lui- « même à la fête, non pas publiquement, mais « comme en secret. » Voilà ce qui renferme notre question, le reste est clair.

2. De quoi donc s'agit-il ici? Où est l'embarras? Où est le danger? Ce qui est à craindre, c'est qu'on n'accuse de mensonge le Seigneur, ou pour parler plus clairement, la Vérité même. Admettre qu'il a menti, c'est accréditer le mensonge auprès de la faiblesse humaine. Or nous avons entendu cette accusation s'élever contre lui, et voici comment on la formule : Jésus a dit qu'il ne monterait pas à la fête, et il y est monté.

Ainsi donc examinons d'abord, autant que nous le permet le peu de temps dont nous pouvons disposer, si c'est mentir que de promettre une chose et de ne pas la faire. Exemple : je dis à mon ami : Je te verrai demain ; de plus graves obligations sont venues me retenir : je n'ai pas menti. J'étais sincère en faisant ma promesse, et lorsque sont arrivés ces obstacles majeurs qui m'ont empêché de l'accomplir, je n'avais pas non plus l'intention de mentir, c'est le pouvoir qui m'a manqué. Vous le voyez, me semble-t-il, il ne m'a point fallu d'efforts, il m'a

[1] Jean, VII. 2-10.

suffi d'éveiller l'attention de votre sagesse, pour vous montrer qu'il n'y a pas mensonge à promettre sans exécuter, lorsqu'il se présente des obstacles majeurs : ces obstacles empêchent d'accomplir la promesse, ils ne prouvent pas le mensonge.

3. Mais quelqu'un s'écrie parmi mes auditeurs : Peut-on dire du Christ ou qu'il était incapable d'accomplir ce qu'il voulait ou qu'il ignorait l'avenir ? — C'est bien, voilà une bonne idée, une excellente ouverture ; mais, ô mon ami, partage mon embarras. Oserons-nous accuser de mensonge Celui à qui nous n'osons refuser la toute-puissance ? Pour mon propre compte, autant du moins que permet d'apprécier et de juger ma faiblesse, j'aime mieux voir un homme se tromper que de le voir mentir en quoi que ce soit. Car si l'erreur est une faiblesse, le mensonge est une iniquité. « Seigneur, est-il écrit, vous « haïssez tous ceux qui commettent l'iniquité. » Et aussitôt après : « Vous perdrez tous ceux qui « profèrent le mensonge [1]. » Il faut admettre ou que l'iniquité et le mensonge ont la même gravité, ou que perdre signifie plus que haïr. De fait, la peine de mort ne suit pas immédiatement la haine.

Mais laissons de coté la question de savoir s'il est quelquefois nécessaire de mentir. Je ne l'examine pas pour le moment. Elle est obscure, elle a une infinité de replis ; je ne puis les ouvrir tous ni pénétrer au vif. Attendons un autre moment pour la traiter : peut-être même que le secours divin, sans l'intermédiaire de nos paroles, vous en montrera la vérité à découvert. Saisissez seulement et distinguez bien ce que je veux examiner aujourd'hui et ce que j'ajourne. Faut-il mentir quelquefois ? C'est ce que j'appelle la question difficile, obcure, et j'ajourne cette question. Le Christ a-t-il menti ? la Vérité a-t-elle énoncé quelque fausseté ? C'est ce que nous entreprenons de traiter aujourd'hui, déterminés que nous y sommes par la lecture de l'Evangile.

4. Disons d'abord en peu de mots quelle différence il y a entre mentir et se tromper. Se tromper, c'est croire vrai ce que l'on dit, c'est le dire parce qu'on le croit vrai. Si ce que l'on dit alors était vrai, on ne se tromperait pas ; et pour ne pas mentir, il ne suffit point que ce que l'on dit soit vrai, il faut encore qu'on sache qu'il l'est. Se tromper consiste ainsi à croire vrai ce qui est faux, et à ne le dire que parce qu'on le croit vrai ; ce qui vient de la faiblesse humaine sans blesser la conscience. Mais estimer qu'une chose est fausse et la donner comme vraie, c'est mentir. Sachez bien cela, mes frères, distinguez-le avec soin, vous qui êtes nourris au sein de l'Eglise et instruits des divines Ecritures, vous qui ne manquez ni d'éducation, ni de distinction, ni de science ; car il y a parmi vous des esprits instruits, des esprits cultivés, des hommes qui ne sont pas médiocrement versés dans l'une et l'autre littérature. Il y en a aussi qui ne se sont pas occupés des arts libéraux, mais ils ont un plus grand avantage, c'est d'avoir été élevés dans la connaissance de la parole de Dieu. S'il me faut travailler pour expliquer ma pensée, aidez-moi, aidez-moi en écoutant avec attention et en réfléchissant avec prudence. Mais vous ne m'aiderez pas si vous n'êtes aidés vous-même. C'est pourquoi prions les uns pour les autres et attendons ensemble un commun secours.

C'est donc se tromper que de croire vrai ce que l'on dit, quoiqu'il soit faux : et c'est mentir que d'affirmer comme vrai ce que l'on croit faux. Peu importe d'ailleurs que ce que l'on dit alors soit faux ou soit vrai. Remarquez bien ceci : oui, que ce que l'on dit soit faux ou soit vrai, il y a mensonge quand on le présente comme vrai tout en le croyant faux, car on a alors intention de tromper. Eh ! que sert au menteur que ce qu'il dit soit vrai, puisqu'il le croit faux et le présente comme vrai ? Sans doute, ce qu'il dit est vrai, considéré en soi, est bien vrai ; mais dans son esprit c'est une fausseté, sa conscience dément ses paroles ; il donne pour vrai autre chose que ce qu'il croit vrai. Cet homme n'est pas simple, il a un cœur double, il ne dit pas ce qu'il pense, et depuis longtemps le cœur double est réprouvé de Dieu. « Leurs lèvres sont trompeuses, ils ont « dit le mal dans un cœur et dans un cœur [1]. » Ne suffirait-il pas d'écrire : « Ils ont mal parlé « dans leur cœur ? » Pourquoi ajouter : « Leurs « lèvres sont trompeuses ? » En quoi consiste la tromperie ? A montrer autre chose que ce que l'on fait. « Les lèvres trompeuses » n'ont pas un cœur simple ; et le cœur n'étant pas simple, nous lisons : « dans un cœur et dans un cœur, » deux fois dans un cœur : c'est le cœur double.

5. Irons-nous donc penser que Jésus-Christ Notre-Seigneur ait menti ? S'il y a moins de mal à se tromper qu'à mentir, oserons-nous accuser d'avoir menti Celui que nous n'osons accuser de

[1] Ps. v, 7.

[1] Ps. xi, 3.

s'être trompé ? Mais il ne se trompe ni ne ment, et c'est de lui que s'entendent et que doivent s'entendre littéralement ces paroles écrites quelque part : On ne dit rien de faux au Roi, et rien de faux ne sortira de sa bouche. Si Roi ne désigne ici qu'un roi ordinaire, il est certain que nous devons à ce roi préférer le Christ, le Roi suprême. Si au contraire il n'est question ici que du Christ, ce qui est plus véritable, car on ne lui dit rien de faux puisqu'il ne se trompe pas, et rien de faux ne sortira de sa bouche puisqu'il ne ment pas, cherchons quel sens il faut donner au passage de l'Evangile que nous étudions et gardons-nous d'invoquer une autorité céleste pour creuser l'abîme du mensonge.

Ne répugne-t-il pas de chercher à établir la vérité dans le dessein d'accréditer le mensonge ? Toi qui m'expliques le texte évangélique, que prétends-tu m'apprendre? que veux-tu m'enseigner ? Tu n'oserais sans doute répondre : Je viens t'enseigner ce qui est faux ; car si tu me faisais cette réponse, à l'instant je détournerais les oreilles, je les fermerais avec des épines et si tu voulais en forcer l'entrée je m'éloignerais tout blessé, plutôt que d'entendre ton explication mensongère de l'Evangile. Dis-moi ce que tu veux m'enseigner, et la question sera résolue, dis-le-moi, je t'en prie : me voici ; j'ai l'oreille ouverte et le cœur préparé, parle. Que vas-tu me dire ? Pas de détours ; que vas-tu m'enseigner ? Quelque doctrine que tu veuilles exposer publiquement, quelles que soient les preuves que tu invoques à son appui, dis-moi seulement, réponds à cette question disjonctive : Est-ce la vérité ou le mensonge que tu veux m'enseigner? — Que va-t-il répondre pour m'empêcher de m'éloigner, de le quitter sans hésitation, au moment même où déjà il ouvre la bouche et cherche à me parler ? Ne promettra-t-il pas de ne dire que la vérité ? Je l'écoute donc, je suis immobile, j'attends, et j'attends avec la plus grande attention. Et cet homme qui promet de me dire la vérité, ose accuser le Christ de mensonge ? Comment me dira-t-il la vérité, s'il représente le Christ comme un menteur ? Si le Christ ment, puis-je espérer que tu ne mentes pas ?

6. Autre observation. Que dit mon adversaire ? — Que le Christ a menti. — Comment a-t-il menti ? — En disant qu'il n'irait pas à la fête tandis qu'il y est allé. — Je voudrais d'abord sonder ce passage ; peut-être y découvrirais-je que le Christ n'a point menti. Je suis même sûr que le Christ n'a point menti, et en examinant ses paroles je parviendrai à les comprendre, ou bien si je ne les comprends pas, je me promettrai d'y revenir plus tard ; mais je ne dirai jamais que le Christ a menti. Oui, si je ne les comprends pas, j'avouerai mon ignorance : jointe à la piété, elle est préférable à une présomption insensée. Essayons néanmoins d'approfondir ce passage ; il est possible qu'aidés de Celui qui est la Vérité même, nous y découvrions quelque lumière qui nous édifie. Ce que nous découvrirons ne saurait être un mensonge émané de la Vérité ; et si nous voyions là un mensonge, nous pourrions être sûrs de ne rien voir.

Quand donc prétends-tu que le Christ a menti? — Quand il a dit qu'il n'irait pas à la fête et qu'il y est allé. — Où as-tu appris qu'il a dit cela ? Et si je te disais à mon tour, ou plutôt si un autre que moi te disait, car à Dieu ne plaise que je tienne ce langage ! que le Christ n'a point parlé ainsi ? Comment le réfuterais-tu ? Comment lui démontrerais-tu son erreur ? Tu ouvrirais le livre saint, tu chercherais la page, tu la montrerais à cet homme ; ou plutôt, pour vaincre ses résistances, tu lui donnerais fièrement et brusquement le livre sacré, en lui disant : Tiens, regarde, lis, voilà l'Evangile. Pour moi, je t'en prie, n'y mets pas tant d'animosité, pas tant d'indignation ; parle avec calme, dis d'un ton posé : Voici l'Evangile, examinons. Or l'Evangile, dis-tu à ton adversaire, attribue au Christ ce que tu nies. — Et parce que l'Evangile le dit, tu le croiras ? — Sans doute. — Je m'étonne étrangement que tu croies le Christ, et non pas l'Evangile, coupable de mensonge. — Mais par Evangile n'entends ici ni le livre ni le parchemin, ni l'encre ; recours à l'étymologie grecque : Evangile signifie bon messager ou bonne nouvelle. — Ainsi ce bon messager ne ment pas, c'est Celui qui l'envoie ? Réponds : ce messager, cet Evangéliste, et pour dire son nom, cet écrivain sacré nommé Jean, a-t-il menti ou a-t-il dit vrai en parlant ici du Christ ? Admets ce qu'il te plaît, je suis également prêt à t'entendre. Si Jean a menti, tu ne saurais plus prouver que le Christ a tenu le langage qu'il lui prête. Et s'il a dit vrai, comment la vérité a-t-elle pu jaillir d'une source menteuse ? Quelle est cette source ? Le Christ même, dont Jean n'est que comme le faible ruisseau. Ce ruisseau coule vers moi et tu me dis : Bois en toute sûreté ; et tout en me faisant craindre la source, tout en prétendant m'y montrer le mensonge, tu répètes : Bois

en toute sûreté ? Et qu'y boirai-je ? Qu'a dit Jean ? Que le Christ a menti. Et qui envoie Jean ? Le Christ. Quoi ! le messager dit vrai et Celui qui l'envoie est menteur ?

J'ai lu expressément dans l'Evangile : « Jean « reposait à table sur la poitrine du Seigneur [1] ; » il y buvait sans doute la vérité ; et quelle vérité y a-t-il bue ? Qu'y a-t-il bu, sinon ce qu'il nous a fait entendre : « Au commencement était le « Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe « était Dieu ; il était en Dieu dès le commence- « ment. Tout a été fait par lui, et sans lui rien « n'a été fait. Ce qui a été fait, était en lui la vie, « et la vie était la lumière des hommes, et la lu- « mière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne « l'ont point comprise : » elle luit, et si à mes yeux il y a encore de l'obscurité, si je ne puis comprendre parfaitement, elle n'en luit pas moins. « Il y eut un homme envoyé de Dieu, dont « le nom était Jean. Il vint en témoignage, pour « rendre témoignage à la lumière, afin que tous « crussent par lui. Il n'était pas la lumière. » Qui n'était pas la lumière ? Jean. Quel Jean ? Jean-Baptiste ; car c'est bien de lui que Jean l'Evangéliste dit qu' « il n'était pas la lumière, » tandis que le Seigneur a dit au contraire qu' « il était « un flambeau ardent et luisant [2]. » Mais un flambeau peut s'allumer et s'éteindre. N'y a-t-il donc pas ici une distinction ? Où la prendre ? Dans ces mots : Celui à qui le flambeau rendait témoignage « était la lumière véritable. » Et tu cherches le mensonge dans ce que Jean appelle « la « lumière véritable ? »

Ecoute encore le même Evangéliste nous redisant ce qu'il a vu. « Nous avons vu sa gloire, » s'écrie-t-il. Qu'a-t-il vu ? Quelle gloire a-t-il vue ? « Comme la gloire que le Fils unique reçoit de « son Père, plein de grâce et de vérité [3]. »

Vois maintenant, vois si nous ne devons pas étouffer des discussions soulevées par la faiblesse ou par la témérité, nous garder d'attribuer aucun mensonge à la Vérité, et nous empresser de rendre au Seigneur ce qui lui est dû ? Ah ! pour boire avec sûreté, rendons gloire à Celui qui est la source du vrai. « C'est Dieu qui dit vrai, et « tout homme est menteur [4]. » Qu'est-ce à dire ? Que le cœur de Dieu est plein, tandis que celui de l'homme est vide : afin donc de se remplir le cœur, que l'homme s'approche de Dieu. « Ap- « prochez-vous de lui, et soyez éclairés [5]. » Ah ! si le cœur de l'homme est vide parce que la vérité n'est pas en lui, n'est-il pas juste qu'il cherche à le remplir, qu'il coure vers la fontaine avec autant d'empressement que d'avidité ? Il a soif et il veut boire. Mais toi, que lui dis-tu ? De se défier de cette fontaine, parce que d'elle jaillit le mensonge. N'est-ce pas prétendre qu'elle est empoisonnée ?

7. C'est assez, reprends-tu, je suis réprimé, je suis châtié. Montre-moi enfin comment il n'y a pas mensonge à dire qu'on ne va pas à la fête, tandis qu'on y va ? — Je le ferai, si j'en suis capable : reconnais cependant que si je ne t'ai pas fait voir encore la vérité, je ne t'ai pas rendu un léger service en te préservant de tout jugement téméraire. Parlons ; mais si tu te rappelles les paroles que j'ai citées, je ne ferai qu'exprimer ce que tu comprends sans doute. La réponse à la question est dans le texte même.

Effectivement, la fête durait plusieurs jours, et le Sauveur voulait faire entendre qu'il n'irait pas à la fête le jour même où ses parents comptaient qu'il irait, mais le jour où lui-même se disposait à y aller. Aussi considère ce qui suit : « Après avoir ainsi parlé, dit l'Evangéliste, il de- « meura en Galilée. » Ce jour-là donc il n'alla pas à la fête. Ses frères auraient voulu qu'il y allât le premier ; aussi lui disaient-ils : « Allez d'ici en « Judée. » Non pas : Allons d'ici, comme s'ils avaient dû l'accompagner ; ni : Suivez-nous en Judée, comme s'ils avaient voulu marcher en avant ; ils désiraient seulement que Jésus les précédât. Lui au contraire voulait qu'ils y fussent avant lui, et en ne cédant pas à leurs désirs, il avait dessein de cacher sa divinité et de révéler la faiblesse de sa nature humaine, comme il fit en fuyant en Egypte [1]. Ce n'était point de sa part une preuve d'impuissance, c'était une règle de prudence tracée par la Vérité même. Jésus en effet apprenait par son exemple à ses serviteurs à ne pas dire, quand il est bon de prendre la fuite : Je ne m'échapperai pas, ce serait honteux. Il devait dire aux siens : « Lorsqu'on vous persécutera dans « une ville, fuyez vers une autre [2] ; » et lui-même donna cet exemple.

Il fut pris quand il le voulut, et quand il voulut il naquit. Mais afin de n'être pas prévenu par ses frères, pour leur ôter la pensée d'annoncer son arrrivée et empêcher qu'on lui dressât des pièges, « Je ne vais pas à ce jour de fête, » dit-il. « Je ne « vais pas : » voilà pour cacher sa marche ; « à *ce* « jour : » voilà pour éviter le mensonge. Ainsi

[1] Jean, XIII, 23. — [2] Jean, V, 35. — [3] Jean, I, 1-14. — [4] Rom. III, 4. — [5] Ps. XXXIII, 6.

[1] Matt. II, 14. — [2] Matt. X, 23.

il exprime une chose, il en écarte une autre et il en ajourne une troisième : mais il ne dit rien de faux, aucun mensonge ne sort de sa bouche. Après cela, et « lorsque ses frères furent partis : » c'est l'Evangile qui parle, écoute, lis ce passage dont tu te faisais une arme contre moi ; considère si la solution n'est pas dans le texte même, et si j'ai pris ailleurs ma réponse. Afin donc d'empêcher ses frères d'annoncer sa venue, le Seigneur attendit qu'ils partissent les premiers. « Après « qu'ils furent partis, alors il alla lui-même à « la fête, non pas publiquement, mais comme en « secret. » Pourquoi « comme en secret ? » Le Seigneur agit « comme en secret. » Pourquoi « comme en secret ? » Parce que ce n'était pas réellement en secret. Non, il ne cherchait pas véritablement à se cacher, puisqu'il dépendait de lui de n'être saisi que quand il le voudrait. En se cachant de cette manière, il voulait seulement, je le répète, servir de modèle à la faiblesse de ses disciples qui n'avaient pas le pouvoir de se dérober quand ils ne voudraient pas être pris, et leur apprendre à se défier des pièges de leur ennemis. Aussi se montra-t-il ensuite en public ; il enseignait même au milieu du temple et plusieurs disaient : « Le voici, voici qu'il enseigne. Il est « certain que nos princes prétendaient hautement « vouloir s'emparer de lui ; le voilà qui parle en « public et personne ne met sur lui la main [1]. »

8. Maintenant considérons-nous nous-mêmes, songeons que nous sommes son corps et que lui c'est nous. Si en effet nous ne faisions pas avec lui une même personne, pourrait-il dire : « Ce « que vous avez fait à l'un de ces plus petits « d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez « fait [2] ? » Pourrait-il dire encore : « Saul, Saul, « pourquoi me persécutes-tu [3] ? » C'est ainsi que lui c'est nous ; car nous sommes ses membres, nous sommes son corps, il est notre chef [4], et le Christ entier comprend le corps aussi bien que le Chef. Ne pourrait-on pas dire alors qu'il nous avait en vue et qu'en disant : « Je ne vais pas à « cette fête, » il faisait entendre que nous ne célèbrerions pas les fêtes des Juifs ?

Ainsi ni le Christ ni l'Evangéliste n'ont menti, et s'il fallait reconnaître quelque mensonge dans l'un d'entre eux, l'Evangéliste me pardonnerait de ne le croire pas plus vrai que la Vérité même, de ne préférer pas l'envoyé à Celui qui l'envoie. Mais, grâces à Dieu, ce qui était obscur est clair maintenant, je crois. Que ne pourra votre piété auprès de Dieu ? J'ai résolu, comme je l'ai pu, la question relative au Christ et à l'Evangéliste. Avec moi, mon ami, attache-toi à la vérité, embrasse la charité sans contester davantage.

[1] Jean, VII, 25, 26. — [2] Matt. XXV, 40. — [3] Act. IX, 4. — [4] Ephes. I, 22.

SERMON CXXXIV.

LA VRAIE LIBERTÉ [1]

ANALYSE. — A ceux qui s'attachent à sa parole, Jésus promet la vraie liberté, l'affranchissement du joug du démon et de la tyrannie du péché. Le démon, en effet, ayant mis à mort le Sauveur, sans avoir sur lui aucun droit, a mérité de perdre les droits que le péché lui avait donnés sur nous ; et Jésus-Christ a conquis, en se soumettant à la mort, le droit de rendre libres tous ceux qui s'attachent à lui.

1. Votre charité n'ignore pas que tous nous avons un seul et même Maître et que sous son autorité nous sommes tous condisciples. Pour vous adresser la parole d'un lieu plus élevé, nous ne sommes pas vos maîtres : notre maître à tous est Celui qui habite en chacun de nous. C'est lui qui vient de nous parler dans l'Evangile ; il nous y disait ce que je vous répète ; car c'est de nous qu'il était question et il me disait comme à vous : « Si vous demeurez dans ma parole, » non pas dans la mienne, de moi qui vous prêche en ce moment ; mais dans la sienne, de lui qui vient de nous enseigner dans l'Évangile. « Si vous de« meurez dans ma parole, dit-il, vous êtes véri« tablement mes disciples. » Il ne suffit pas pour un disciple d'entendre la parole du maître, il doit s'y attacher. Aussi le Sauveur ne dit-il pas : Si vous entendez ma parole, si vous cherchez à la recueillir, si vous y applaudissez ; mais, remarquez bien ; « Si vous demeurez dans ma « parole, vous êtes véritablement mes disciples ;

[1] Jean, VIII, 31-34.

« et vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous « délivrera.

Quelle observation faire ici, mes frères ? Il y a peine ou il n'y a pas peine à demeurer dans la parole de Dieu. Si c'est une peine, considère la grandeur de la récompense ; et si ce n'en est pas une, la récompense t'est accordée gratuitement. Ah ! demeurons dans Celui qui demeure en nous. Ne pas demeurer en lui, pour nous c'est tomber ; et pour lui, s'il ne demeure pas en nous, il n'en a pas moins une demeure ; car il sait demeurer en lui-même, puisqu'il n'en sort jamais. L'homme au contraire, après s'être perdu, doit se garder de demeurer en soi ; et si le besoin nous porte à demeurer en lui, c'est la compassion qui le détermine à demeurer en nous.

2. Maintenant, qu'il nous a montré ce que nous devons faire, examinons quelle récompense nous est offerte. Car si Jésus a commandé, il a aussi promis. Qu'a-t-il commandé ? « Si vous demeu« rez dans ma parole, » a-t-il dit. C'est peu de chose, peu de chose à dire, mais beaucoup à faire. « Si vous demeurez. » Que signifie « Si « vous demeurez ? » Si vous bâtissez sur la pierre. O mes frères, qu'il est important, qu'il est important de bâtir sur la pierre ! « Les fleuves se sont « débordés, les vents ont soufflé, la pluie est descendue, tout est venu fondre sur cette maison, et elle n'est pas tombée, parce qu'elle était bâtie sur la pierre [1]. » Qu'est-ce donc que demeurer dans la parole de Dieu, sinon ne céder devant aucune tentation ?

Et quelle récompense recevra-t-on ? « Vous « connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera. » — Vous me plaignez parce que vous vous apercevez que ma voix est voilée ; aidez-moi par votre silence. « Vous connaîtrez la vérité : » quelle récompense ! On pourrait dire : Que me sert de connaître la vérité? « Et la vérité vous délivrera. » Si tu n'aimes pas la vérité, aime la liberté. Le mot délivrer, dans notre langue, peut s'entendre de deux manières : on le prend le plus ordinairement pour exprimer que l'on sauve d'un danger, que l'on tire d'embarras. Mais dans le sens propre délivrer signifie rendre libre. Qu'est-ce que sauver, sinon assurer le salut ? Qu'est-ce que guérir, sinon rendre la santé ? Ainsi délivrer signifie rendre libre, et voilà pourquoi je disais : Si tu n'aimes pas la vérité, aime la liberté. Le mot grec exprime ce sens plus clairement encore, et on ne peut l'entendre autrement. Ce qui le prouve, c'est que les Juifs répondirent au Seigneur : « Nous n'avons été jamais esclaves de « personne ; comment dites-vous : La vérité vous « délivrera ? » la vérité vous rendra libres ? Comment nous dites-vous cela puisque nous n'avons jamais été esclaves de personne ? Vous savez que nous ne sommes assujettis à aucun esclavage ; comment donc nous promettez-vous la liberté ?

3. Ils comprenaient bien, mais ils agirent mal. Comment comprirent-ils ? — « La vérité vous « délivrera, » ai-je dit ; et considérant que vous n'êtes esclaves d'aucun homme, vous vous êtes écriés : « Jamais nous n'avons été esclaves. » Mais « quiconque » Juif ou Gentil, riche ou pauvre homme privé ou homme public, empereur ou mendiant, « quiconque fait le péché, est esclave du péché. » Oui, « quiconque fait le péché, est « esclave du péché, » et si on reconnaît cet esclavage, on saura à qui demander la liberté.

Un homme libre est saisi par les barbares, de libre qu'il était il devient esclave. Un riche compatissant l'apprend ; il considère qu'il a de la fortune et il veut le racheter. Il va trouver les barbares, leur donne de l'argent et rachète l'esclave. Mais l'affranchir complètement, ce serait le délivrer du péché. Qui en délivre ? Est-ce un homme qui en affranchit l'homme ? Cet homme que nous venons de voir sous le joug des barbares a été racheté par son bienfaiteur, et il y a de l'un à l'autre une grande différence : il est possible pourtant que tous deux soient également esclaves de l'iniquité. Je demande à l'esclave racheté : As-tu quelque péché ? — J'en ai, répond-il. — Et toi, rédempteur, en as-tu ? — J'en ai aussi, reprend-il. — Donc ne vous vantez ni l'un ni l'autre, ni toi d'être racheté, ni toi d'avoir racheté ; mais courez tous deux au Libérateur véritable.

Ce n'est pas même assez d'appeler esclaves ceux qui sont assujettis au péché, ; ils sont morts ; l'iniquité a fait contre eux ce qu'ils craignent de la captivité. S'ils paraissent vivants, s'ensuit-il que le Sauveur n'a pas eu raison de dire : « Laisse « les morts ensevelir leurs morts [1] ? » Ainsi tous ceux qui sont en état de péché, sont morts, ce sont des esclaves morts : ils sont morts parce qu'ils sont esclaves, et ils sont esclaves parce qu'ils sont morts.

4. Qui peut délivrer de la mort et de l'esclavage, sinon Celui qui est resté libre parmi les morts ? Et quel autre est resté libre parmi les morts, que

[1] Matt. VII, 24, 25.

[1] Matt. VIII, 22

Celui qui est resté sans péché au milieu des pécheurs? « Voici venir le prince du monde, » dit notre Rédempteur, notre Libérateur ; « voici « venir le prince du monde et il ne trouvera rien « en moi [1]. » Il tient captifs ceux qu'il a trompés, ceux qu'il a séduits, ceux qu'il a portés au péché et à la mort : « mais en moi il ne trouvera rien. » Venez, Seigneur, venez ; ô Rédempteur, venez. Soyez reconnu de l'esclave et que devant vous le tyran prenne la fuite. Ah ! soyez mon libérateur.

J'étais perdu quand m'a rencontré Celui en qui le démon n'a rien trouvé des œuvres de la chair. Le prince de ce siècle a bien trouvé la chair en lui, et quelle chair ? Une chair mortelle qu'il pouvait saisir, crucifier, mettre à mort. Mais tu t'égares, ô séducteur ; dans le Rédempteur il n'y a aucune faute, tu te méprends. Tu vois dans le Seigneur une chair mortelle, mais ce n'est point une chair de péché ; ce n'en est que la ressemblance. Car « Dieu a envoyé son Fils dans une « chair semblable à la chair de péché. » C'est une chair véritable, une chair mortelle, mais non pas une chair de péché. Oui « Dieu a envoyé son « Fils dans une chair semblable à la chair de « péché, afin de condamner dans la chair le « péché par le péché même. » Oui « Dieu a en« voyé son Fils dans une chair semblable à la « chair de péché : » c'est bien dans la chair, mais non pas dans une chair de péché ; c'est seulement « dans une chair semblable à la chair de péché. » Et pourquoi ? « Afin de condamner dans la chair « le péché par le péché même, » qui néanmoins n'existait pas en lui ; « afin que la justification « de la loi s'accomplit en nous, qui ne marchons « point selon la chair, mais selon l'esprit [2]. »

5. Si pourtant le Christ avait, non pas une chair de péché, mais une chair semblable à la chair de péché, comment a-t-il pu « condamner « dans la chair le péché par le péché même ? » — On donne ordinairement à une image le nom de ce qu'elle représente. On connaît ce qui s'appelle homme dans le sens propre ; mais si tu demandes le nom de cette peinture que tu montres sur la muraille, on te répondra aussi que c'est un homme. C'est ainsi que l'Apôtre appelle *péché* la chair qui ressemble à la chair de péché et qui doit être sacrifiée pour effacer le péché. Le même Apôtre dit ailleurs : Dieu « a rendu péché pour « l'amour de nous Celui qui ne connaissait pas « le péché [3]. » « Celui qui ne connaissait point « le péché. » Quel est celui-là, sinon Celui qui a dit : « Voici venir le prince de ce monde, et « il ne trouvera rien en moi ? » — « Il a rendu « péché pour l'amour de nous Celui qui ne con« naissait pas le péché. » Oui, c'est le Christ même, le Christ étranger au péché, que « Dieu « a rendu péché pour l'amour de nous. » Que signifie cela, mes frères ?

S'il était dit : Dieu a péché contre lui ou l'a fait tomber dans le péché, la chose semblerait intolérable ; comment donc souffrons-nous ces mots : Dieu « l'a rendu péché ? » Le Christ est-il le péché même ? Ceux qui connaissent les livres de l'ancien Testament comprennent ce langage. Il n'est par rare en effet, il arrive même fort souvent que les péchés y signifient les sacrifices offerts pour effacer les péchés. Offrait-on, par exemple, un bouc, un bélier, tout autre chose pour le péché ? La victime, quelle qu'elle fût alors, était désignée sous le nom de péché : et le péché était pris dans le sens de sacrifice pour le péché. Aussi la loi dit-elle quelque part que les prêtres doivent mettre la main sur le péché [1]. Conséquemment ces mots de l'Apôtre : Dieu « a « rendu péché pour l'amour de nous Celui qui « ne connaissait pas le péché, » veulent dire que le Sauveur s'est fait victime pour nos péchés. Le péché s'est offert, et le péché a été effacé ; le sang du Rédempteur a coulé, et il n'a plus été question des obligations du débiteur. Ce sang n'est-il pas celui qui a été répandu pour la rémission des péchés?

6. Pourquoi donc, ô mon tyran, cette joie insensée à la vue de la chair mortelle dont était revêtu mon Libérateur ? Vois s'il était coupable, et si tu trouves en lui quelque chose qui t'appartienne, arrête-le. Le Verbe s'est fait chair [2]. Qui dit Verbe, dit Créateur : et qui dit chair, dit créature. Qu'y a-t-il là qui t'appartienne, cruel ennemi ? Le Verbe est Dieu ; quant à son âme humaine, quant à sa chair et même à sa chair mortelle, ce sont des créatures de Dieu. Cherches-y le péché. Mais pourquoi le chercher ? La Vérité même a dit : « Voici venir le prince de ce « monde, et il ne trouvera rien en moi. » Ce n'est pas la chair qu'il ne trouve pas, c'est son bien, c'est le péché. Tu as séduit des innocents et tu en as fait des coupables ; mais aussi tu as mis à mort l'Innocent, tu l'as mis à mort sans avoir aucun droit sur lui ; rends alors ce dont tu étais le possesseur. Ah ! fallait-il ces transports d'un moment pour avoir découvert dans le Christ

[1] Jean XIV, 30. — [2] Rom. VIII 3 4. — [3] II Cor. V, 21.

[1] Lev. IV, 29, sel. Sept. — [2] Jean I 14.

une chair mortelle? Pour toi c'était un piège, et ce qui faisait ta joie, a fait ta perte. Tu tressaillais en le trouvant, et tu gémis maintenant d'y avoir tout perdu.

Pour nous, mes frères, pour nous qui croyons au Christ, demeurons dans sa parole. En y demeurant, nous serons véritablement ses disciples; car il n'a pas pour disciples que ses douze Apôtres, il a encore tous ceux qui demeurent dans sa parole. Ainsi nous connaîtrons la vérité, et la Vérité, c'est-à-dire le Christ, le Fils de Dieu qui a dit : « Je suis la Vérité [1], » la Vérité nous délivrera : elle nous rendra libres, elle nous affranchira, non pas du joug des barbares, mais de la tyrannie du démon, non pas de la captivité qui pèse sur le corps, mais de l'iniquité qui enchaîne l'âme. Seul d'ailleurs il peut nous procurer cette liberté. Que nul donc ne se croie libre, s'il ne veut rester esclave. Mais notre âme ne restera point dans l'esclavage, puisque chaque jour lui remet ses dettes.

[1] Jean, XIV, 6.

SERMON CXXXV.

A PROPOS DE L'AVEUGLE-NÉ [1].

ANALYSE. — Ce discours est la solution de deux difficultés qu'on élève devant saint Augustin à propos de l'histoire de l'aveugle-né. 1° Jésus-Christ disant alors qu'il était obligé de « faire les œuvres de son Père, » n'est-ce pas une preuve qu'il est inférieur à son Père? Non, car d'autres textes prouvent clairement que les œuvres et la nature du Père son aussi les œuvres et la nature du Fils. 2° Est-il vrai, comme le dit l'aveugle-né, et dans un sens absolu, que Dieu n'exauce point les pécheurs? Non, autrement personne ne devrait prier, car tous les hommes, et les plus saints eux-mêmes, ont des fautes à se reprocher et en demandent pardon en priant.

1. La lecture du saint Evangile vient de nous rappeler que le Seigneur Jésus a ouvert les yeux à un aveugle de naissance. Si nous considérons, mes frères, le châtiment dont nous avons hérité, le monde entier est cet aveugle, et si le Christ est venu lui rendre la vue, c'est que le démon l'avait aveuglé; en trompant le premier homme, il a fait de nous tous des aveugles-nés. Courons donc à Celui qui nous rendra la vue, courons, croyons, recevons sur nos yeux la boue faite avec sa salive. La salive n'est-elle pas comme le Verbe même, et la terre, comme sa chair? Lavons-nous la face dans la fontaine de Siloé. Que signifie Siloé? L'Evangéliste a dû nous le dire : Siloé, selon lui, « signifie envoyé. » Et quel est l'envoyé, sinon Celui qui a dit dans notre Evangile : « Je « suis venu faire les œuvres de Celui qui m'a en« voyé? » Voilà le véritable Siloé : lavez-vous y la face, recevez son baptême, recouvrez la lumière, et voyez, vous qui ne voyiez pas jusqu'alors.

2. Et d'abord ouvrez les yeux à ces paroles : « Je suis venu faire les œuvres de Celui qui m'a « envoyé. » Voici un Arien qui se lève : vous voyez bien, dit-il, que le Christ ne fait pas ses propres œuvres, mais les œuvres du Père qui l'a envoyé. — Mais l'Arien ne parlerait pas ainsi, s'il voyait clair, s'il se lavait la face dans Siloé, dans Celui qui a été envoyé. Que dis-tu donc, Arien? — Mais c'est lui-même qui l'affirme, répond-t-il. — Qu'affirme-t-il? — « Je suis venu faire les « œuvres de Celui qui m'a envoyé. » — Donc ce ne sont pas les siennes? — Sans doute. — Pourquoi alors, pourquoi ce Siloé, cet envoyé, ce Fils de Dieu, ce Fils unique que tu regardes avec douleur comme un Fils dégénéré, pourquoi dit-il : « Tout ce qui est à mon Père, est à moi [1]? » Tu prétends qu'il ne faisait pas ses propres œuvres parce qu'il s'est présenté comme faisant « les œuvres de son Père. » Je pourrais répliquer, en m'appuyant sur tes principes, que le Père possédait le bien d'autrui. Comment prouverais-tu en effet que ces mots : « Je suis venu « faire les œuvres de Celui qui m'a envoyé, » indiquent que ces œuvres n'étaient pas en même temps celles du Christ?

3. J'en appelle à vous, Seigneur Jésus, décidez cette question, finissez en avec cette dispute. Le Sauveur répond : « Tout ce qui est à mon Père, « est à moi. » Si c'est à vous, s'ensuit-il donc que ce n'est pas à votre Père? — Jésus ne dit pas : Mon Père m'a donné tout ce qu'il possède, et toutefois ce langage n'aurait fait que prouver son égalité avec lui. Il dit : « Tout ce qui est à mon

[1] Jean, IX.

[1] Jean, XVI, 15.

« Père, est à moi. » Comment l'expliquer? Dans ce sens, que tout ce qui est au Père, est au Fils, comme tout ce qui est au Fils, est au Père. Voici en effet comme il s'exprime dans un autre passage : « Tout ce qui est à moi, est à vous ; et tout « ce qui est à vous, est à moi [1]. » Ainsi relativement à ce que possèdent le Père et le Fils, la question est tranchée ; ils possèdent paisiblement en commun ; pourquoi susciter des débats?

Quant aux œuvres du Père, le Fils dit aussi qu'elles sont ses œuvres. Elles sont les siennes, puisqu'elles sont celles du Père à qui il disait : « Tout ce qui est à moi est à vous; et tout ce qui « est à vous est à moi. » Ne s'ensuit-il pas en effet que mes œuvres sont les vôtres et que les vôtres sont les miennes? D'ailleurs, a-t-il dit encore, lui, le Seigneur même, le Fils et le Fils unique de Dieu, la Vérité suprême : qu'a-t-il donc dit? « Tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi « comme lui [2]. » Quel trait de lumière! quelle vérité ! quelle égalité ! Ne suffirait-il pas de dire : « Tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi ? » — Non, j'ajoute : « Comme lui. » Pourquoi ajouter : « Comme lui ? » Parce qu'il est des esprits peu intelligents et marchant sans avoir les yeux ouverts, qui aiment à répéter que le Père agit en commandant et le Fils en obéissant, d'où il suit qu'ils n'agissent pas l'un comme l'autre. Mais ces mots : « comme lui, » indiquent qu'ils agissent l'un comme l'autre, et que l'un fait ce qui est fait par l'autre.

4. Cependant, réplique-t-on, le Père commande au Fils d'agir. Quelle idée charnelle ! Eh bien ! sans préjudicier aux droits de la vérité, j'accepte. Le Père donc commande et le Fils obéit : s'ensuit-il que le Fils qui obéit n'est pas de même nature que le Père qui commande? Supposons deux hommes, un père et son fils. L'un commande, c'est un homme ; l'autre obéit, c'est un homme encore; ils ont tous deux une seule et même nature. Celui qui commande n'a-t-il point communiqué par la génération la nature à son fils ? Et celui qui obéit a-t-il en obéissant perdu cette nature ? Provisoirement donc considère comme deux hommes le Père qui commande et le Fils qui obéit, sans oublier toutefois que l'un et l'autre est Dieu. Mais il y a cette différence que les deux hommes sont deux hommes réellement, tandis que le Père et le Fils ne forment ensemble qu'un seul Dieu ; ce qui est une propriété merveilleuse et toute divine. Veux-tu donc que j'attribue avec toi l'obéissance au Fils? Admets d'abord avec moi qu'il est de même nature que son Père. Le Père a engendré un autre lui-même ; son Fils autrement ne serait pas son vrai Fils. Le Père lui dit : « Je vous ai engendré « de mon sein avant l'aurore [1]. » Que signifie « avant l'aurore ? — Avant l'aurore » signifie avant le temps, et par conséquent avant tout ce qui est précédé par quoi que ce soit, avant tout ce qui n'est pas encore, et avant tout ce qui est déjà. Aussi l'Évangile ne dit-il pas : Au commencement Dieu a fait le Verbe, comme il est dit ailleurs : « Au commencement Dieu a fait le « ciel et la terre [2]. » Il ne dit pas non plus : Au commencement est né le Verbe ; ni : Au commencement Dieu l'a engendré. Que dit-il alors? « Il « était, il était, il était. » A ce mot, *il était*, crois. « Au commencement était le Verbe, et le Verbe « était en Dieu, et le Verbe était Dieu [3]. » A chaque répétition de ce mot, *il était*, éloigne toute idée de temps, car c'est toujours qu'il était. Ainsi donc, comme Dieu a toujours été et toujours été avec son Fils, comme aussi il peut engendrer en dehors du temps, c'est lui qui a dit à son Fils : « Je vous ai engendré de mon sein avant l'au- « rore. » Que signifie, *de mon sein ?* Dieu aurait-il un sein ? Lui donnerons-nous une forme et des membres corporels ? Nullement. Si donc il a dit : *De mon sein*, n'est-ce pas pour nous faire entendre qu'il a engendré de sa propre substance? Son sein a ainsi produit un autre lui-même; attendu que si le Fils était d'une autre nature que son Père, il ne serait pas un Fils, mais un monstre véritable.

5. Dans ce sens donc le Fils peut accomplir les œuvres de Celui qui l'a envoyé, et le Père, les œuvres du Fils. Oui, le Père veut et le Fils exécute. Ne puis-je montrer aussi que le Fils veut et que le Père accomplit ? — Comment, dis-tu, le montrerai-je? — Le voici. « Mon Père, je « veux. » Ne pourrais-je à mon tour accuser le Fils de vouloir et le Père d'exécuter ? Que voulez-vous Seigneur? « Que là où je suis, eux soient « aussi avec moi [4]. » Nous voilà tirés du danger, nous serons alors où il est; oui, nous y serons. Qui peut annuler ce vouloir du Tout-Puissant ?

Après avoir constaté la volonté de sa puissance, constate maintenant la puissance de sa volonté. « Comme le Père, dit-il, réveille les morts et les « rend à la vie : ainsi le Fils vivifie ceux qu'il « veut [5]. — « Ceux qu'il veut. » Ne dis donc

[1] Jean, XVII, 10. — [2] Ibid., V, 19.

[1] Ps. CIX, 3. — [2] Gen. I, 1. — [3] Jean, I, 1. — [4] Jean, XVII, 24. — [5] Ibid. V, 21.

pas que le Fils vivifie ceux que le Père lui commande de vivifier. « Il vivifie ceux qu'il veut. » Ceux par conséquent que le Père veut comme lui; car la puissance étant la même, la volonté est la même aussi. Ainsi donc n'ayons pas le cœur aveugle et reconnaissons au Père et au Fils une seule et même nature, car le Père est véritablement Père, et le Fils véritablement Fils. Le Père a engendré un autre lui-même, car le Fils n'est pas un Fils dégénéré.

6. Il y a, dans les paroles de l'aveugle-né, je ne sais quoi qui peut inquiéter, peut-être même porter au désespoir quand on ne les comprend pas bien. Après avoir recouvré la vue, il dit entre autres choses : « Nous savons que Dieu « n'exauce pas les pécheurs. » Eh ! que deviendrons-nous, si Dieu n'exauce pas les pécheurs? Si Dieu n'exauce pas les pécheurs, oserons-nous le prier? — Eh bien! montrez-moi quelqu'un qui prie, et je vous montre qui l'exauce. Montrez-moi quelqu'un qui prie, examinez le genre humain; allez des imparfaits aux parfaits, du printemps à l'été, car nous venons de chanter : « C'est vous qui avez fait l'été et le printemps [1]; » c'est-à-dire : C'est vous qui avez fait les hommes qui sont déjà spirituels et ceux qui sont encore charnels; car le Fils de Dieu dit lui-même : « Vos yeux voient ce qu'il y a en moi d'imparfait; » ils voient ce qu'il y a d'imparfait dans mon corps. Poursuivons. Ceux qui sont imparfaits ont-ils à espérer quelque chose? Sûrement, car nous lisons ensuite : « Et tous seront inscrits « dans votre livre [2]. »

Peut-être croyez-vous, mes frères, que les spirituels prient et sont exaucés, parce qu'ils ne sont pas pécheurs. Que deviendront alors les hommes encore charnels? Que deviendront-ils? Ils seront donc perdus? Ils ne prieront plus le Seigneur? Loin de nous cette pensée! Voyons le publicain de l'Évangile. Viens, publicain, arrête-toi au milieu de nous, pour empêcher les faibles de perdre tout espoir, montre-nous quelle espérance te soutenait. Ce publicain est monté au temple pour y prier avec le pharisien; il se prosterne la face contre terre, il reste éloigné du sanctuaire et se frappe la poitrine en disant : « Soyez moi propice, Seigneur, car je suis pé« cheur; » puis il retourne justifié, plutôt que le pharisien [3]. En s'écriant : « Soyez-moi propice, « car je suis pécheur, » disait-il vrai ou faux? Puisqu'il disait vrai, il était pécheur; il fut néanmoins exaucé et justifié. Comment donc as-tu pu dire, toi dont les yeux ont été ouverts par le Seigneur : « Nous savons que Dieu n'exauce pas « les pécheurs? » Nous voyons ici qu'il les exauce. Lave donc ton âme, fais pour ton cœur ce que tu as fait pour tes yeux et tu reconnaîtras que Dieu exauce les pécheurs. Tu es dupe d'une imagination vaine; tu n'es pas encore guéri complètement. Cet aveugle fut excommunié par la Synagogue; Jésus l'apprit, vint à lui et lui dit : « Crois-tu au Fils de Dieu? » — « Qu'est-il, « Seigneur, pour que je croie en lui? » Il voyait donc et ne voyait pas; il voyait des yeux, mais non du cœur. « Mais tu le vois, » répliqua le Seigneur, tu le vois des yeux du corps; « c'est « lui-même qui te parle. » — Et se prosternant « alors il l'adora. » C'était se purifier l'œil du cœur.

7. Pécheurs, appliquez-vous donc à prier; confessez vos péchés, priez pour les effacer, priez pour en diminuer le nombre, priez pour obtenir qu'ils disparaissent à mesure que vous progressez : mais gardez-vous de désespérer et priez, tout pécheurs que vous êtes. Quel est, hélas! celui qui n'a point péché? Commençons par les prêtres.

Il est dit aux prêtres : « Offrez d'abord des « sacrifices pour vos péchés, et ensuite pour le « peuple [1]. » Ces sacrifices témoignaient contre les prêtres, et si l'un d'entre eux s'était prétendu juste et exempt de péché, on lui aurait répondu : Je ne considère point ce que tu dis, mais ce que tu offres; la victime qui est entre tes mains sert à te confondre. Pourquoi offrir en vue de tes péchés, si tu es sans péché? Prétends-tu tromper Dieu, même en sacrifiant?

On objectera peut-être que si les prêtres de l'ancien peuple étaient pécheurs, les prêtres du peuple nouveau ne le sont pas. Croyez-moi, mes frères : puisque Dieu l'a voulu, je suis son prêtre, et pourtant je suis pécheur, je frappe avec vous ma poitrine, avec vous je demande pardon, j'espère avec vous que Dieu me fera miséricorde. Mais les saints Apôtres, les premiers chefs du troupeau chrétien, ces premiers pasteurs, membres du Pasteur suprême, n'étaient-ils pas sans péchés? Non, ils n'étaient pas sans péché, ils avaient réellement des péchés, et si nous le publions ils ne s'irritent point, attendu qu'ils l'avouent eux-mêmes. De moi-même je n'oserais l'avancer; mais prête d'abord l'oreille à la voix du Seigneur;

[1] Ps. LXXIII, 17. — [2] Ps. CXXXVIII, 16. — [3] Luc, XVIII, 10-14.

[1] Lévit. XVI, 6. Héb. VII, 27.

il leur disait : « C'est ainsi que vous prierez. » Cette prière prouvera contre eux, comme les sacrifices déposaient contre les prêtres de l'ancienne loi. « C'est ainsi que vous prierez ; » et entre autres demandes prescrites le Seigneur a inséré la suivante : « Pardonnez-nous nos offenses « comme nous pardonnons à qui nous a offen- « sés [1]. » Que disent donc les Apôtres ? Ils demandent chaque jour le pardon de leurs fautes. Coupables, ils se présentent à la prière, ils en sortent absous et y reviennent de nouveau coupables. On n'est pas dans cette vie exempt de péché, puisqu'on en demande pardon toutes les fois qu'on prie.

8. Que dire encore ? Dirai-je qu'ils étaient encore malades quand cette prière leur fut enseignée ? Dirai-je, comme on pourra le faire, qu'au moment où le Seigneur Jésus leur apprit cette prière, ils étaient petits encore, faibles et encore charnels, et non pas du nombre de ces spirituels qui ne commettent point de péché ? Mais ont-ils, mes frères, cessé de prier quand ils sont devenus spirituels ? Le Christ donc aurait dû leur dire qu'ils devaient pour le moment prier de cette manière, puis leur indiquer une autre formule de prière pour l'époque où ils seraient devenus spirituels. Mais non, il n'y a dans l'Eglise que cette formule donnée par le Sauveur, suivez-la en priant.

Portons contre l'objection le dernier coup. Tout en soutenant que ces saints Apôtres étaient spirituels, tu avoueras que jusqu'au moment de la passion du Seigneur ils étaient charnels encore. N'est-il pas vrai qu'ils tremblèrent quand ils le virent suspendu à la coix et qu'ils désespérèrent au moment même où le larron crut en lui ? Pierre osa le suivre quand on le conduisait au supplice, il osa le suivre, arriva jusqu'à la demeure du pontife, entra tout fatigué dans la cour, se tint près du feu où son zèle se refroidit ; c'était la crainte qui le glaçait près du feu. Questionné par une servante, une première fois il renia le Christ ; interrogé une seconde fois, il le renia encore ; il le renia une troisième fois quand une troisième fois il fut questionné [1]. Que Dieu soit béni de ce qu'on cessa de l'interroger ! Combien de temps encore n'eût-il pas continué à renier ? Et ce ne fut qu'après sa résurrection que le Seigneur confirma ses Apôtres et en fit des hommes spirituels.

Mais alors n'étaient-ils pas sans péché ? Ces hommes spirituels écrivaient et adressaient aux Eglises des lettres toutes spirituelles ; ils étaient sans péché, prétends-tu. Je ne te crois pas sur parole, je les interroge eux-mêmes. Dites-nous donc, saints Apôtres, si vous n'avez plus commis de fautes depuis qu'après sa résurrection le Seigneur vous eut confirmés en vous envoyant du haut du ciel l'Esprit-Saint ? Dites-nous cela, je vous en conjure. Ecoutons, mes frères, et les pécheurs ne désespèreront pas, et ils ne cesseront pas de prier pour n'être pas sans péché. Parlez donc. Voici l'un d'entre eux. Lequel ? Celui que le Seigneur aimait spécialement, celui qui reposait sur sa poitrine [2], et qui y puisait, pour nous les communiquer, les secrets du royaume des cieux. C'est celui-là que j'interroge. Etes-vous, ou n'êtes-vous pas sans péché ? Voici sa réponse : « Si nous prétendons être sans pé- « ché, nous nous séduisons nous-mêmes et la « vérité n'est point en nous. » Remarquez : c'est le même Evangéliste Jean qui a dit : « Au com- « mencement était le Verbe, et le Verbe était « en Dieu, et le Verbe était Dieu [3]. » Quels espaces il avait franchis pour arriver jusqu'au Verbe ! Et bien ! c'est ce grand homme, ce grand homme qui s'était élevé comme l'aigle au dessus des nues et qui d'un regard serein contemplait le Verbe qui « était au commencement ; » c'est lui qui a dit : « Si nous prétendons être sans « péché, nous nous faisons illusion et la vérité « n'est point en nous. Mais si nous confessons « nos fautes, Dieu est fidèle et juste pour nous « les remettre et pour nous purifier de toute « iniquité [4]. » Ainsi donc priez.

[1] M[illegible] 9, 12.

[1] M[illegible] XXVI [illegible]-74. — [illegible] Jean [illegible] — Ib. [illegible] 1. — [illegible] I Jean [illegible] 8, 9.

SERMON CXXXVI.

AVEUGLEMENT DES JUIFS [1].

ANALYSE. — En guérissant l'aveugle-né et surtout en ouvrant son âme à la lumière de la vérité, le Sauveur faisait entendre qu'il était venu dissiper l'aveuglement des Juifs. Les Juifs prenaient la loi trop à la lettre et ils n'en connaissaient pas l'impuissance. Il a fallu que Jésus-Christ vînt en enseigner l'esprit et donner la vie aux hommes en se faisant homme comme eux. Heureux qui profite de son enseignement et de ses grâces!

1. Nous avons entendu, comme à l'ordinaire, cette lecture du saint Evangile; mais il est bon de ranimer nos souvenirs et de les préserver de l'assoupissement qu'engendre l'oubli. D'ailleurs, ce passage que nous connaissons depuis si longtemps nous a fait autant de plaisir, que s'il eût été nouveau pour nous.

Pourquoi vous étonner que le Christ ait fait voir la lumière à l'aveugle-né? Le Christ est notre Sauveur; il a accordé à cet homme, comme un bienfait, ce qu'il ne lui avait pas donné en le créant. Se méprenait-il alors en ne lui donnant pas des yeux? Non, il voulait plus tard lui en donner miraculeusement. — Comment le sais-tu, demanderez-vous? — Je l'ai appris de lui-même; il vient de le dire encore et nous l'avons tous entendu. Ses disciples, en effet, lui ayant demandé : « Seigneur, qui a péché, celui-ci ou « ses parents, pour qu'il soit né aveugle? » il répondit, comme vous venez de l'entendre avec moi : « Ni celui-ci n'a péché, ni ses parents; mais « c'est pour la manifestation en lui des œuvres « de Dieu. » Voilà pour quel motif il avait différé de lui donner des yeux. Il ne lui en avait pas donné, parce qu'il devait lui en donner plus tard, parce qu'il savait qu'il lui en donnerait au moment opportun.

Ne pensez pas, mes frères, que ses parents aient été sans péché ou qu'il n'ait pas lui-même contracté en naissant le péché originel, pour la rémission duquel on confère aux enfants le baptême destiné à effacer les péchés. Mais sa cécité ne fut l'effet ni du péché de ses parents, ni de son péché propre; elle devait servir à manifester en lui les œuvres de Dieu. Aussi bien, quoique nous ayons tous en naissant contracté la souillure originelle, nous ne sommes pas nés aveugles. Et toutefois en y regardant de près, nous sommes des aveugles de naissance. Qui de nous en naissant n'était aveugle, mais aveugle de cœur? Créateur de l'âme et du corps, le Seigneur Jésus a guéri l'un et l'autre.

2. La foi vous a montré cet homme aveugle d'abord, puis voyant la lumière : vous l'avez vu aussi dans l'erreur. Son erreur consiste premièrement à regarder le Christ comme un prophète, à ignorer qu'il est le Fils de Dieu. Il a fait aussi une réponse certainement fausse lorsqu'il a dit : « Nous savons que Dieu n'exauce pas les « pécheurs. » Si Dieu n'exauce pas les pécheurs, quel espoir nous reste-t-il? Si Dieu n'exauce pas les pécheurs, pourquoi le prions-nous, pourquoi confessons-nous nos péchés en nous frappant la poitrine? Que faire de ce Publicain qui monta au temple avec le Pharisien et qui se tenant éloigné et les yeux fixés à terre se frappait la poitrine et confessait ses péchés, pendant que le Pharisien vantait et étalait ses mérites? Le Publicain pourtant, après avoir confessé ses fautes, sortit du temple justifié, plutôt que le Pharisien [1]. N'est-ce pas une preuve que Dieu exauce les pécheurs? Mais l'aveugle en parlant ainsi ne s'était point encore lavé l'œil du cœur à Siloé. Déjà il s'était mis sur les yeux la boue mystérieuse; mais la grâce n'avait point produit encore son effet dans le cœur. Quand se lava-t-il l'œil du cœur? Quand après avoir été chassé par les Juifs il fut appelé par le Seigneur. Le Seigneur en effet le rencontra et lui dit : « Crois-tu au Fils de Dieu? — Quel est-il, Sei-« gneur, pour que je croie en lui? » Il le voyait des yeux du corps; le voyait-il des yeux du cœur? Non; mais attendez, il le verra bientôt. Jésus lui répondit effectivement : « C'est moi, moi qui te « parle. » Cet homme douta-t-il? A l'instant même il se lavait l'âme, puisqu'il communiquait avec Siloé, c'est-à-dire avec l'Envoyé. Et quel est l'Envoyé, sinon le Christ? Lui-même l'a répété plusieurs fois. « Je fais, disait-il, la volonté « de mon Père qui m'a envoyé [2]. » C'est ainsi qu'il est Siloé, et en s'approchant de lui, en l'écoutant, en le croyant, en l'adorant, cet aveugle se purifia le cœur et recouvra la vue.

3. Quant à ceux qui l'avaient expulsé, ils

[1] Jean, IX.

[1] Luc, XVIII, 10-14. — [2] Jean, IV, 34; V, 30; VI, 38.

restèrent aveugles. On le vit, quand ils reprochèrent au Seigneur d'avoir violé le sabbat en faisant de la boue avec sa salive et en en mettant sur les yeux de l'aveugle.

Sans doute l'accusation était manifestement fausse, puisqu'ils reprochaient au Sauveur des guérisons opérées par sa seule parole. Etait-ce travailler le jour du sabbat que de dire simplement pour faire ? C'était une évidente calomnie, c'était accuser un simple commandement, accuser une simple parole : eux-mêmes s'abstenaient-ils donc de parler le jour du sabbat? Je pourrais affirmer qu'ils ne parlent ni le jour du sabbat, ni aucun autre jour, puisqu'ils ont cessé de louer le vrai Dieu. Il est vrai cependant qu'ils calomniaient ouvertement le Sauveur, ainsi que je l'ai déjà observé. Le Seigneur disait à un homme : « Etends la main, » cet homme guérissait et on criait à la violation du sabbat [1] ! Mais qu'a fait Jésus? A quel travail s'est-il livré? Quel fardeau a-t-il porté ? Maintenant qu'il crache à terre, qu'il forme de la boue et qu'il en met sur les yeux d'un aveugle, il travaille à la vérité ; nul ne doit le révoquer en doute, il travaille, il abolit le sabbat, et toutefois il ne se rend point coupable.

Pourquoi ai-je dit qu'il abolissait le sabbat ? Parcequ'il était la lumière qui venait écarter les ombres. Le sabbat en effet avait été établi par le Seigneur notre Dieu et par le Christ même, uni au Père pour la promulgation de cette loi ; mais il avait été établi comme l'ombre de ce qui devait arriver. « Que personne donc ne vous « juge sur le manger ou sur le boire, ou à cause « des jours de fête, ou des néoménies, ou des « sabbats, ce qui n'est que l'ombre des choses « futures [2]. » On voyait arrivé Celui qu'annonçaient ces institutions. Pourquoi se plaire encore dans l'ombre? Juifs, ouvrez les yeux, voilà le soleil. « Nous savons, dites-vous. » Que savez-vous, ô cœurs aveugles? Que savez-vous? — « Que cet homme n'est point de Dieu, puisqu'il « viole ainsi le sabbat. » — Le sabbat, malheureux, le sabbat ! Mais il a été publié par ce même Christ que vous prétendez n'être point de Dieu. Et observant le sabbat d'une manière charnelle, vous n'êtes point sanctifiés par la salive du Christ. Voyez dans le sabbat l'empreinte du Messie et vous comprendrez que le sabbat est une prophétie qui l'annonce. Mais vous n'avez pas sur les yeux la boue faite avec la salive du Christ, c'est pourquoi vous n'êtes pas allés à Siloé, pour vous y laver et vous êtes restés aveugles, ne voyant pas le bonheur de cet aveugle qui a recouvré la vue du corps et de l'esprit. C'est lui qui a reçu sur ses yeux la boue faite avec la salive ; il s'est approché ensuite de Siloé, il s'est lavé, il a cru au Christ, il a vu et il n'est pas resté sous l'arrêt de cette formidable sentence : « Je suis venu dans ce monde pour juger ; afin « que ceux qui ne voient pas, voient, et que ceux « qui voient deviennent aveugles. »

4. Quelle menace ! J'aime à entendre : « Afin « que ceux qui ne voient pas, voient. » Un Sauveur, un médecin doit faire « que ceux qui ne « voient pas, voient. » Mais pourquoi, Seigneur, avez-vous ajouté : « Afin que ceux qui voient, « deviennent aveugles? » Si nous comprenons bien, rien ne nous paraîtra ni plus vrai ni plus juste.

Que faut-il entendre par « ceux qui voient? » — Les Juifs. — Les Juifs voient donc? — Ils le prétendent, mais en réalité ils ne voient pas. — Que signifie donc « Ils voient? » — Ils pensent voir, ils croient voir. Car ils croyaient voir, quand ils défendaient la Loi contre le Christ. « Nous « savons, » disaient-ils ; voilà comment ils voient. « Nous savons » ne signifie-t-il pas : nous voyons? Pourquoi ajouter : « Que cet homme ne vient « pas de Dieu, puisqu'il viole ainsi le sabbat ? » C'est que ces prétendus voyants lisaient la lettre de la Loi, où il était prescrit de lapider quiconque violerait le sabbat [1] ; et pour ce motif ils soutenaient que *cet homme* ne venait pas de Dieu. Mais ces voyants étaient aveugles et ils ne voyaient pas que le Juge futur des vivants et des morts était déjà venu dans le monde pour juger. Quel arrêt rend-il? Il fait « que ceux qui ne voient pas, voient ; » c'est-à-dire que ceux qui reconnaissent leur aveuglement soient éclairés ; « et que ceux qui voient deviennent aveugles ; » c'est-à-dire que ceux qui ne confessent pas leur aveuglement soient plus endurcis qu'ils ne l'étaient.

Aussi voyez l'accomplissement de ce dernier arrêt. Les défenseurs de la Loi, les commentateurs de la Loi, les docteurs de la Loi, les savants dans la Loi ont crucifié l'Auteur même de la Loi. Quel aveuglement ! Et une partie d'Israël y est tombée. Elle y est tombée, ce qui a fait crucifier le Christ et entrer la plénitude des gentils. Que signifie : « Afin que ceux qui ne voient pas, « voient? » — « Afin que la plénitude des gentils

[1] Matt. XII, 10-14. — [2] Coloss. II, 16-17.

[1] Nomb. XV, 36.

« entrât, une partie d'Israël est tombée dans l'aveuglement [1]. » L'univers entier gisait dans l'aveuglement ; mais le Sauveur est venu « afin « que ceux qui ne voient pas, voient, et que ceux « qui voient, deviennent aveugles. » Les Juifs l'ont méconnu, les Juifs l'ont crucifié, pour lui il a fait avec son sang un remède pour les aveugles. De plus en plus opiniâtres et aveuglés de plus en plus, ceux qui se vantaient de voir la lumière ont crucifié la Lumière même. Quel aveuglement, d'avoir éteint la Lumière ! Mais cette Lumière, éteinte sur la croix, a éclairé les aveugles.

5. Ecoute un ancien aveugle, maintenant éclairé ; reconnais combien ils ont été malheureux de heurter contre la croix pour avoir refusé d'avouer au médecin leur aveuglement. Ils avaint conservé la Loi. Que peut la Loi sans la grâce? Qu'a pu, malheureux, la Loi sans la grâce? Que peut la terre, si elle n'est détrempée par la salive, du Christ? La Loi sans la grâce peut-elle autre chose que de rendre plus coupables? Pourquoi? Parce qu'en écoutant la Loi sans l'accomplir, on est non-seulement pécheur, mais encore prévaricateur. L'hôtesse de l'homme de Dieu vient de perdre son enfant, le prophète envoie son serviteur poser son bâton sur la face de cet enfant, mais il ne revient pas à la vie. Que peut la Loi sans la grâce? Ecoutez un ancien aveugle ; c'est aujourd'hui un voyant, un Apôtre : que dit-il? « Si la Loi avait été donnée avec le pouvoir de « communiquer la vie, la justice viendrait vrai- « ment de la Loi. » Remarquez bien, répétons. Qu'a dit l'Apôtre? « Si la Loi avait été donnée « avec le pouvoir de communiquer la vie, la jus- « tice viendrait vraiment de la Loi. » Mais si elle ne pouvait communiquer la vie, à quoi bon la donner? L'Apôtre le dit en continuant ainsi : « Mais l'Ecriture a tout renfermé sous le péché, « afin que la promesse fût accordée aux croyants « par la foi en Jésus-Christ [2]. » Afin donc d'accomplir en faveur des croyants, par la foi en Jésus-Christ; les promesses qui assuraient aux hommes la lumière et l'amour, l'Ecriture ou la Loi a tout compris sous le péché. Que veut dire, « A tout compris sous le péché ? — Je ne con- « naitrais pas la concupiscence, si la Loi n'eût « dit : Tu ne convoiteras pas [3]. » Que veut dire encore, « L'Ecriture a tout compris sous le pé- « ché? » — Que la Loi a rendu le pécheur prévaricateur, puisqu'elle n'a pu le guérir. « Elle a tout « compris sous le péché. » Dans l'espoir de la grâce, dans l'espoir de la miséricorde. Tu as reçu la Loi et tu as voulu l'accomplir, mais tu n'as pu; tu es ainsi tombé du haut de ton orgueil, tu as expérimenté ta faiblesse. Cours donc au médecin, lave-toi la face ; appelle le Christ de tes vœux, confesse-le et crois en lui; ainsi l'Esprit se joindra à la lettre et tu seras guéri. Car si tu ôtes l'Esprit de la lettre, « la lettre te tuera ; » si elle te tue, quel espoir te reste-t-il? « C'est l'Esprit qui donne « la vie [1]. »

6. Que le serviteur d'Elisée, que Giézi prenne donc le bâton de son maître, comme Moïse, le serviteur de Dieu, reçut autrefois la Loi. Qu'il prenne le bâton, qu'il le prenne, qu'il coure, qu'il devance son maître, arrive avant lui et mette son bâton sur le visage de l'enfant mort. C'est déjà fait. Giézi a reçu le bâton, il a couru et l'a posé sur la face du mort. Mais à quoi bon ? A quoi bon ce bâton ? « Si la « Loi avait été donnée avec le pouvoir de com- « muniquer la vie, » le bâton aurait ressuscité l'enfant ; mais « l'Ecriture ayant tout compris « sous le péché, » l'enfant reste mort. Pourquoi « l'Ecriture a-t-elle tout compris sous le péché? « Afin que la promesse fût accomplie en fa- « veur des croyants par la foi en Jésus-Christ. » Vienne donc Elisée. Pour constater la mort, il a envoyé son serviteur avec son bâton ; mais qu'il vienne lui-même, qu'il vienne, qu'il entre dans la demeure de son hôtesse, qu'il monte dans la chambre haute et qu'y rencontrant l'enfant mort il applique sur chacun des membres de ce mort chacun des membres vivants de son propre corps. Il l'a fait aussi; il a appliqué sa face sur la face de l'enfant, ses yeux sur ses yeux, ses mains sur ses mains, ses pieds sur ses pieds, il s'est comme rétréci, contracté, rapetissé [2]. Il s'est comme rétréci, comme diminué. Ainsi « Celui qui avait la nature divine s'est anéanti « en prenant la nature de serviteur [3]. » Tout vivant il s'est appliqué sur l'enfant mort : qu'est-ce à dire? Vous voulez le savoir? Ecoutez l'Apôtre : « Dieu a envoyé son Fils. » Mais s'appliquer sur l'enfant mort ? L'Apôtre va le dire, il continue en effet : « Dans une chair semblable à la chair « de péché [4]. » S'appliquer vivant sur le mort, c'est donc venir à nous, non pas avec une chair de péché, mais avec une chair semblable à la chair de péché. Nous étions morts dans notre chair de péché, le Christ s'est approché de nous avec une chair semblable à notre chair de pé-

[1] Rom. XI, 25. — [2] Galat. III, 21, 22. — [3] Rom. VII, 7.

[1] II Cor. III, 6. — [2] IV Rois, IV. — [3] Philip. II, 6. — [4] Rom. VIII, 3.

ché ; il est mort sans être condamné à mort : lui seul était libre parmi les morts ; il est mort parce que tous les hommes étaient condamnés à mort par le péché. Comment les hommes revivraient-ils, si Celui qui était seul sans péché n'était venu comme pour s'appliquer sur eux, avec une chair semblable à la chair de péché ? O Seigneur Jésus, vous qui avez souffert pour nous et non pour vous, vous qui n'avez commis aucune faute et qui en subissez la peine, ah ! c'est pour nous délivrer et de toute faute et de toute peine.

SERMON CXXXVII.

LE BON PASTEUR [1].

ANALYSE. — On serait porté à croire, surtout en lisant la fin de ce discours, que plusieurs s'étaient plaints de la sévérité des avertissements donnés par saint Augustin à son peuple. L'explication de l'Évangile du bon Pasteur lui fournissant l'occasion d'expliquer sa conduite, il en profite. Qu'est-ce donc que le bon Pasteur ? Jésus-Christ s'appelle à la fois la porte et le bon Pasteur. C'est en lui-même et considéré comme chef de l'Eglise qu'il est la porte, c'est dans son Eglise même qu'il est Pasteur, et en disant que le bon pasteur doit entrer par la porte, il veut faire entendre que tout bon pasteur doit recevoir de lui sa vocation et être rempli de son amour. De plus un bon pasteur ne doit pas etre un mercenaire ?. Qu'est-ce qu'un pasteur mercenaire ? Un pasteur mercenaire, quoiqu'en disent certains ecclésiastiques, est celui dont la conduite, semblable à celle des Scribes et des Pharisiens, est en opposition avec son enseignement. Il ne remplit pas son devoir pour l'amour de Jésus-Christ, mais par intérêt ; et voilà pourquoi il ne résiste pas avec vigueur aux attaques de l'ennemi, aux mauvais conseils et aux doctrines mauvaises. Il faut le supporter dans l'Eglise, profiter même de l'enseignement salutaire qu'il donne au nom de l'Eglise ; mais on doit se garder d'imiter sa lâcheté. C'est pour ne pas faire comme lui et ne mériter pas d'être condamné au tribunal suprême, que saint Augustin reprend avec fermeté, ne consultant que l'avantage spirituel de son troupeau.

1. Votre foi ne l'ignore pas, mes bien-aimés, nous savons même que vous l'avez appris du Maître qui enseigne du haut du ciel et en qui vous avez mis votre espoir : Celui qui pour nous a souffert et est ressuscité, Jésus-Christ Notre-Seigneur est le Chef de l'Église, l'Église est son corps, et la santé de ce corps c'est l'union de ses membres et le lien de la charité. Que la charité vienne à se refroidir, on est malade tout en faisant partie du corps de Jésus-Christ. Il est vrai, Celui qui a exalté notre Chef divin peut aussi guérir ses membres ; mais c'est à la condition qu'un excès d'impiété ne les fera point retrancher de son corps et qu'ils y restent attachés jusqu'à ce qu'ils soient complètement guéris. Car il ne faut pas désespérer de ce qui lui est uni encore ; mais on ne peut ni traiter ni guérir ce qui en est séparé. Or le Christ étant le Chef de l'Église et l'Eglise étant son corps, le Christ entier comprend et le chef et le corps. Mais le Chef est ressuscité. Nous avons donc au ciel notre chef qui intercède pour nous, et qui exempt de tout péché et affranchi de la mort, apaise Dieu irrité par nos iniquités. Il veut ainsi que ressuscitant nous-mêmes à la fin des siècles, transformés et pénétrés de la gloire céleste, nous parvenions où il est. Les membres en effet ne doivent-ils pas suivre la tête ? Ah ! puisqu'ici même nous sommes ses membres, ne nous décourageons point ; nous suivrons notre Chef.

2. Contemplez, mes frères, combien nous sommes aimés de ce Chef divin. Il est au ciel, et pourtant il souffre sur la terre tout le temps qu'y souffre son Église. Ici en effet il a faim, il a soif, il est dépouillé, il est étranger, il est malade, il est en prison. N'a-t-il pas dit qu'il endure tout ce que souffre son corps et qu'à la fin du monde plaçant ce corps à sa droite et à sa gauche les impies qui le foulent aujourd'hui, il dira aux élus de sa droite : « Venez, bénis de mon Père, re« cevez le royaume qui vous a été préparé dès la « création du monde ? » Et pourquoi ? « Parce « que j'ai eu faim et que vous m'avez donné à « manger. » Il énumère les autres services comme s'il en avait été l'objet. Les élus mêmes ne le comprenent pas et ils s'écrient : « Quand est-ce, Sei« gneur, que nous vous avons vu sans pain, sans « asile et en prison ? » Et il leur répond : « Toutes « les fois que vous avez rendu ces bons offices à « l'un des plus petits d'entre les miens, c'est à « moi que vous les avez rendus. »

Notre corps même présente quelque chose de semblable. La tête y est en haut et les pieds en

[1] Jean, X, 1-16

bas; si cependant au milieu d'une foule serrée quelqu'un te marche sur le pied, la tête ne dit-elle pas : Tu me blesses ? Ce n'est ni la tête ni la langue que l'on presse alors; elles sont en haut, elles sont en sûreté, personne ne les frappe; mais le lien de la charité unissant tout le corps, de la tête aux pieds, la langue ne sépare point sa cause de celle des autres membres et elle crie : Tu me blesses, quoique personne ne la touche. Si donc notre langue, sans être touchée, peut dire alors qu'on la blesse, le Christ notre Chef ne peut-il dire, sans souffrir personnellement : « J'ai eu « faim et vous m'avez donné à manger? » Ne peut-il dire encore à ceux qui ont refusé ce service à ses membres : « J'ai eu faim, et vous ne « m'avez pas donné à manger? » Comment enfin conclut-il ? Le voici : « Ceux-ci iront aux flammes « éternelles, et les justes à l'éternelle vie [1]. »

3. Dans les paroles que nous venons d'entendre, le Seigneur se présentait à la fois comme étant le pasteur et comme étant la porte. Il disait expressément : « Je suis la porte; » et expressément : « Je suis le pasteur. » C'est comme Chef qu'il est la porte, c'est dans ses membres qu'il est le pasteur. Aussi bien en établissant l'Église sur Pierre seulement, il lui dit : « Pierre, m'ai-« mes-tu ? — Seigneur, je vous aime, répond Pierre. » — Pais mes brebis. » Comme il disait une troisième fois : « Pierre m'aimes-tu ? » Pierre s'attrista de cette troisième demande [2] : si son Maître avait pu voir dans sa conscience qu'il le renierait, ne voyait-il pas dans sa foi combien il était sincère à le confesser ? Mais Jésus ne cessa jamais de connaître Pierre; il le connaissait même lorsque Pierre s'ignorait, et Pierre s'ignorait quand il disait : « Je vous suivrai jus-« qu'à la mort; » il ne savait pas alors jusqu'où allait sa faiblesse. Il arrive souvent à des malades de ne connaître point ce qui se passe en eux, tandis que le médecin le sait et quoique celui-ci ne souffre pas ce qu'endure le malade. L'un explique mieux ce qui se passe dans l'autre, que ce dernier n'exprime ce qui se passe en lui-même. Voilà ce qui avait lieu entre Pierre, malade alors, et le Seigneur, son médecin. Le premier prétendait avoir des forces et pourtant il n'en avait pas; mais en touchant les pulsations de son cœur, Jésus annonçait qu'il le renierait trois fois. On sait comment se réalisa la prédiction du médecin, et comment fut confondue la présomption du malade [3]. Si donc le Sauveur l'interrogea après sa résurrection, ce n'est point qu'il ignorât combien était sincère l'amour qu'il professait pour lui; mais il voulait qu'en confessant trois fois son amour, il effaçat le triple reniement que lui avait arraché la crainte.

4. Aussi quand le Seigneur demande à Pierre : « Pierre m'aimes-tu ? » c'est comme s'il lui disait : Que me donneras-tu, que m'accorderas-tu comme témoignage de ton amour ? Eh ! que pouvait accorder Pierre au Seigneur ressuscité, quand il était sur le point de monter au ciel et d'y siéger à la droite du Père ? Jésus semblait donc lui dire : Ce que tu me donneras, ce que tu feras pour moi, si tu m'aimes, c'est de paître mes brebis, c'est d'entrer par la porte, sans monter par ailleurs. On vous a dit, en lisant l'Évangile : « Celui qui entre par la porte est le pasteur; « mais celui qui monte par ailleurs est un vo-« leur et un larron, qui cherche à troubler, à « disperser et à ravir. » Qu'est-ce qu'entrer par la porte ? C'est entrer par le Christ. Qu'est-ce qu'entrer par le Christ ? C'est l'imiter dans ses souffrances, c'est le reconnaître dans son humilité, et Dieu s'étant fait homme, c'est avouer que l'on est homme et non pas Dieu. Est-ce en effet imiter un Dieu fait homme que de vouloir paraître Dieu quand on n'est qu'un homme ? On ne t'invite pas à devenir moins que tu es, mais on te dit : Reconnais que tu es homme, que tu es pécheur; reconnais que Dieu justifie et que tu es souillé. Avoue les taches de ton cœur, et tu feras partie du troupeau de Jésus-Christ; car cet aveu de tes fautes portera le médecin à te guérir, autant que l'éloigne de lui le malade qui prétend être en bonne santé.

Le Pharisien et le Publicain n'étaient-ils pas montés au temple ? L'un se vantait de sa bonne santé, et l'autre montrait ses plaies au Médecin. Le premier disait effectivement : « O Dieu, je « vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme « ce Publicain. » Ainsi s'élevait-il superbement au dessus de lui, et si le Publicain n'eût pas été malade, dans l'impuissance de se préférer à lui, le Pharisien l'aurait haï. Avec de telles dispositions à la jalousie et à la haine, en quel état se trouvait donc le Pharisien montant au temple ? Sûrement il était malade, et en se disant bien portant il ne fut point guéri quand il quitta le temple. Le Publicain au contraire tenait les yeux à terre sans oser les lever vers le ciel, et se frappant la poitrine il disait : « O Dieu, « ayez pitié de moi, pauvre pécheur. » Et que

[1] Matt. XXV, 31-46. — [2] Jean XXI 15-17. — [3] Luc, XXII 33, 34, 55-61.

conclut le Seigneur? « En vérité je vous le dé- « clare : le Publicain sortit du temple justifié, « plutôt que le Pharisien; car quiconque s'élève « sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé [1]. » Ceux donc qui s'élèvent veulent monter par ailleurs dans le bercail; tandis que ceux qui s'abaissent, y entrent par la porte. Aussi est-il dit, de l'un, qu'*il entre* et de l'autre, qu'*il monte*. Monter, vous le voyez, c'est rechercher les grandeurs, ce n'est pas entrer, c'est tomber; au lieu que s'abaisser pour entrer par la porte, ce n'est pas tomber, c'est être pasteur.

5. Cependant le Seigneur fait figurer dans l'Évangile trois personnages que nous devons y étudier : le pasteur, le mercenaire et le voleur. Vous avez sans doute remarqué à la lecture de l'Évangile, les caractères assignés par Jésus-Christ au pasteur, au mercenaire et au voleur. Le pasteur, a-t-il dit, donne sa vie pour ses brebis et il entre par la porte. Le voleur et le larron montent pas ailleurs. Quant au mercenaire, il fuit lorsqu'il voit le loup ou le voleur, parce qu'étant mercenaire et non pasteur, il ne prend point souci des brebis. L'un entre par la porte, attendu qu'il est le pasteur; l'autre monte par ailleurs, attendu qu'il est un voleur; et le troisième tremble et prend la fuite à la vue des ravisseurs qui veulent s'emparer des brebis, attendu qu'il est mercenaire et qu'étant mercenaire il ne prend point souci du troupeau.

Si nous parvenons à bien reconnaître ces trois sortes de personnages, votre sainteté saura qui vous devez aimer, qui vous devez supporter et de qui vous devez vous garder. Il faudra aimer le pasteur, supporter le mercenaire et vous garder du larron.

Il y a en effet dans l'Église des hommes dont l'Apôtre dit qu'ils annonçent l'Évangile par occasion, recherchant auprès des hommes leurs propres avantages, argent, honneurs, louanges humaines [2]. Ce qu'ils veulent, ce sont des présents de quelque nature, et ils ont moins en vue le salut de l'auditeur que leurs intérêts personnels. Quant au fidèle à qui le salut est annoncé par un homme qu'y n'y a point part, s'il croit en Celui qu'on lui annonce sans s'appuyer sur le prédicateur, il y aura profit pour l'un, perte pour l'autre.

6. Le Seigneur disait des Pharisiens : « Ils sont « assis sur la chaire de Moïse [3]. » Il n'avait pas en vue que les Pharisiens et son intention n'était pas d'envoyer à l'école des Juifs ceux qui croiraient en lui, pour y apprendre le chemin qui conduit au royaume des cieux. N'était-il pas venu effectivement pour former son Église, pour séparer du reste de la nation, comme on sépare le froment de la paille, les Israélites qui étaient dans la bonne foi, qui avaient une bonne espérance et une charité véritable, pour faire de la circoncision comme une muraille, pour y joindre, comme une autre muraille, la gentilité, et pour servir lui-même de pierre angulaire à ces deux murs aboutissant à lui de directions opposées? N'est-ce pas de l'union future de ces deux peuples qu'il disait : « J'ai aussi d'autres brebis qui ne sont « pas de ce bercail, » du bercail des Juifs; « il « faut que je les amène encore, afin qu'il n'y ait « plus qu'un seul troupeau et un seul pasteur? » Aussi est-ce de deux barques qu'il appela ses disciples; ces deux barques désignaient les deux peuples qui devaient entrer dans l'Église, lorsque les Apôtres, après avoir jeté les filets, prirent cette multitude de poissons dont le poids faillit les rompre et qu'« ils en chargèrent ces deux « mêmes barques [1]. » Il y avait bien deux barques, mais il n'y a qu'une Église formée de deux peuples différents qui s'unissent dans le Christ. C'est ce qui était figuré aussi par Lia et Rachel, les deux épouses d'un même mari, de Jacob [2]; par les deux aveugles assis près de la route et à qui le Seigneur rendit la vue [3]. Si enfin vous étudiez avec attention les Écritures, souvent vous y rencontrerez des figures de ces deux Églises qui n'en forment qu'une seule, comme l'indiquent et la pierre angulaire qui unit deux murs et le pasteur qui unit deux troupeaux.

En venant donc pour enseigner son Église et pour établir son école en dehors du Judaïsme, comme nous la voyons établie aujourd'hui, le Seigneur ne voulait pas rendre disciples des Juifs ceux qui croiraient en lui. Sous le nom de Scribes et de Pharisiens il voulait désigner ceux qui un jour dans son Église diraient et ne feraient pas, comme il se désignait lui-même dans la personne de Moïse. Moïse effectivement figurait Jésus-Christ, et si en parlant au peuple il se voilait la face, c'était pour indiquer qu'en cherchant dans la Loi les joies et les voluptés charnelles et qu'en ambitionnant un empire terrestre, les Juifs avaient devant les yeux un voile qui les empêcherait de reconnaître le Christ dans les Écritures. Aussi le voile tomba-t-il après la passion du Sei-

[1] Luc. XVIII, 10-14. — [2] Philip. I, 18. — [3] Matt. XXIII, 2.

[1] Luc, V, 2-7. — [2] Genèse, XXIX — [3] Matt. XX, 30-34

gneur et l'on vit alors les secrets du sanctuaire. C'est pour ce motif qu'au moment où le Sauveur était suspendu à la croix, le voile du temple se déchira de haut en bas [1]; et l'Apôtre Paul dit expressément : « Lorsque tu te seras « converti au Christ, le voile disparaîtra [2]; » au lieu « qu'il reste posé sur le cœur, » comme s'exprime le même Apôtre, lorsque tout en lisant Moïse, on ne s'est point attaché au Christ [3]. Afin donc d'annoncer qu'il y aurait dans son Église de ces docteurs pervers, que dit le Seigneur? « Les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la « chaire de Moïse; faites ce qu'ils disent, mais « gardez-vous de faire ce qu'ils font. »

7. En entendant ce texte qui les condamne, il est de mauvais ecclésiastiques qui cherchent à en corrompre le sens; j'en ai réellement entendu quelques-uns qui voulaient l'altérer. S'ils le pouvaient, n'effaceraient-ils pas cette maxime de l'Évangile? Dans l'impuissance d'y réussir, ils veulent au moins la fausser. Mais par sa grâce et par sa miséricorde, le Seigneur ne leur permet pas d'y parvenir non plus. Toutes ses paroles sont environnées du rempart protecteur de sa vérité; elles sont tellement posées que si un lecteur ou un interprète infidèle voulaient en retrancher ou y ajouter quoi que ce fût, un homme de cœur, pour rétablir le sens qu'on cherchait à pervertir, n'a qu'à rapprocher l'Écriture d'elle-même en lisant ce qui précède ou ce qui suit. Comment donc s'y prennent ceux dont il est question dans ces mots : « Faites ce qu'ils disent? » C'est aux laïques, affirment-ils que cela s'adresse.

Il est vrai, que fait un laïque qui veut se bien conduire, lorsqu'il voit un ecclésiastique se conduisant mal? Le Seigneur a dit, se rappelle-t-il: « Faites ce qu'ils disent; gardez-vous de faire « ce qu'ils font. » Je vais donc suivre les voies tracées par le Seigneur, sans imiter un tel dans ses mœurs. Je recevrai, quand il parlera, non pas sa parole, mais la parole de Dieu. Qu'il s'attache à sa passion, pour moi je m'attache à Dieu. Car si pour me défendre devant Dieu je disais un jour : Seigneur, j'ai vu cet homme qui est votre clerc, se conduire mal et je me suis mal conduit; le Seigneur ne me répondrait-il pas, mauvais serviteur, ne t'avais-je pas dit : « Faites ce qu'ils « disent; gardez-vous de faire ce qu'ils font? » — Quant au laïque mauvais, infidèle, qui ne fait partie ni du troupeau du Christ, ni du froment du Christ et qu'on supporte simplement comme on laisse la paille sur l'aire, que réplique-t-il quand on se met à le presser en lui citant la parole de Dieu? — Laisse-moi; à quoi bon me parler ainsi? Les évêques, les ecclésiastiques mêmes ne font pas ce que tu dis, et tu prétends que je le fasse? — C'est se chercher, non pas un avocat de mauvaise cause, mais un compagnon de supplice. Comment être défendu au jour du jugement par un méchant qu'on aura voulu imiter? Quand le diable parvient à séduire, ce n'est pas pour régner, c'est pour être condamné avec ceux qu'il dupe; ainsi en s'attachant aux traces des méchants, on s'associe à eux pour l'enfer, on ne s'en fait pas des protecteurs pour le ciel.

8. Comment donc ces ecclésiastiques qui se conduisent mal faussent-ils la pensée du Seigneur, quand on leur oppose qu'il a eu raison de déclarer : « Faites ce qu'il disent; gardez-vous de faire ce qu'ils font? » La sentence est irréprochable répondent-ils. Il vous est dit de faire ce que nous disons et de ne pas faire ce que nous faisons. C'est qu'il ne vous est pas permis d'offrir le sacrifice que nous offrons. — Quelles supercheries de la part de ces..... de ces mercenaires! Ah! s'ils étaient de vrais pasteurs, ils ne parleraient pas ainsi. Aussi pour leur fermer la bouche, il suffit d'observer la suite des paroles du Seigneur. « Ils sont assis, dit-il, « sur la chaire de Moïse; faites ce qu'ils disent, « mais gardez-vous de faire ce qu'ils font, car ils « disent et ne font pas. » Que signifie ce langage, mes frères? S'il était ici question du sacrifice à offrir, nous ne lirions point : « Ils disent et ne « font pas; » car le sacrifice est une action, c'est une offrande faite à Dieu. Qu'est-ce donc qu'ils disent sans le faire? Le voici dans les paroles qui suivent : « Ils lient des fardeaux pesants et « qu'on ne peut porter, et les placent sur les « épaules des hommes, sans vouloir même les « remuer du doigt [1]. » Voilà des reproches manifestes et clairement exprimés. Mais en voulant fausser la pensée du Seigneur, ces malheureux montrent que dans l'Église ils ne cherchent que leurs propres avantages et qu'il n'ont pas lu l'Évangile. S'ils en connaissaient seulement une page et en avaient lu le texte entier, jamais ils n'avanceraient ce qu'ils osent avancer.

9. Voyez plus clairement encore qu'il y a dans l'Église de ces mauvais docteurs. On pourrait nous objecter que le Seigneur ne parlait que des Pharisiens, que des Scribes, que des Juifs, et qu'il

[1] Matt. XXVII, 51. — [2] II Cor. III, 16. — [3] Ibid. 15.

[1] Matt. XXIII, 2-4.

n'y a parmi nous personne qui leur ressemble. Quels sont alors ceux qu'envisage le Sauveur quand il s'écrie : « Ce ne sont pas tous ceux qui « me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront « dans le royaume des cieux ? » et quand il ajoute : « Beaucoup me diront en ce jour-là : « Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en votre nom « que nous avons prophétisé, en votre nom que « nous avons fait beaucoup de miracles, et en « votre nom que nous avons bu et mangé ? » Est-ce au nom du Christ que les Juifs font tout cela ? Il est évident toutefois qu'il ne s'agit ici que de ceux qui portent le nom du Christ. Et que dit ensuite le Sauveur ? « Je leur déclarerai alors : « Je ne vous ai jamais connus. Eloignez-vous de « moi, vous qui opérez l'iniquité [1].

Prête l'oreille aux gémissements que l'Apôtre répand sur eux. Les uns, dit-il, annoncent l'Evangile par charité, les autres par occasion, et ceux-ci « ne l'annoncent pas avec droiture [2]. » L'Evangile est droit, mais eux ne le sont pas. Ce qu'ils annoncent est droit, mais eux ne sont pas droits. Pourquoi ne sont-ils pas droits ? Parce qu'ils cherchent dans l'Eglise autre chose que Dieu et ne cherchent pas Dieu même. S'ils cherchaient Dieu, ils seraient purs, attendu que Dieu est le légitime époux de l'âme, et que chercher en Dieu autre chose que Dieu même, ce n'est pas le chercher purement. En voici la preuve, mes frères. Une épouse n'est pas pure, si elle aime son mari parce qu'il est riche ; ce n'est pas lui qu'elle aime alors, c'est plutôt son or. Mais si elle l'aime véritablement, elle l'aime jusque dans le dépouillement et l'indigence. En l'aimant parce qu'il est riche, que fera-t-elle, si par suite des vicissitudes humaines, il vient à être proscrit et jeté tout-à-coup dans la misère ? Il est possible qu'elle le quitte. Ce serait la preuve qu'elle ne l'aimait pas, mais qu'elle aimait son bien. Car si elle l'aimait réellement, elle l'aimerait plus vivement encore quand il tombe dans la pauvreté, puisque la compassion se joindrait en elle à l'amour.

10. Et pourtant, mes frères, notre Dieu ne saurait tomber jamais dans la pauvreté. Il est riche, c'est lui qui a tout fait, le ciel et la terre, la mer et les Anges. Tout ce que nous voyons et tout ce que nous ne voyons pas dans le ciel, c'est lui qui l'a fait. Mais nous ne devons pas aimer ses richesses, nous devons l'aimer lui-même, lui qui en est l'auteur, car il ne t'a promis que lui. Montre-lui quelque chose de plus précieux que lui, et il te le donnera. La terre est belle, le ciel et les Anges sont beaux ; mais leur Créateur est plus beau encore.

Ainsi donc ceux qui annoncent Dieu avec amour, ceux qui annoncent Dieu pour Dieu même, ceux-là sont de vrais pasteurs et non pas des mercenaires. Leur âme est pure, comme l'exigeait Notre-Seigneur Jésus-Christ quand il disait à Pierre : « Pierre, m'aimes-tu ?— M'aimes-tu ? » C'est-à-dire : Es-tu pur ? N'as-tu pas un cœur adultère ? Est-ce tes intérêts et non pas les miens que tu cherches dans l'Eglise ? Ah ! si tu es pur, tu m'aimes, « pais mes brebis [1] ; » tu ne seras pas un mercenaire, mais un vrai pasteur.

11. Pour ceux qui excitent les gémissements de l'Apôtre, ils ne prêchaient pas l'Evangile avec pureté. Que dit néanmoins l'Apôtre ? « Mais qu'im« porte, pourvu que le Christ soit annoncé de « quelque manière que ce puisse être, ou par « occasion, ou par un vrai zèle [2] ? » C'était tolérer des mercenaires. Le pasteur annonce le Christ avec un vrai zèle, le mercenaire l'annonce par occasion et avec d'autres vues. Ils le prêchent toutefois l'un et l'autre. Ecoute ce cri d'un vrai pasteur : « Pourvu, dit Paul, que le « Christ soit prêché, ou par occasion, ou par un « vrai zèle ! » Ce bon pasteur laisse agir les mercenaires. Ils font le bien où ils peuvent, ils sont utiles autant qu'ils en sont capables.

Avait-il, dans d'autres circonstances, besoin de quelqu'un qui pût servir de modèle aux faibles ? Il écrivait : « Je vous ai envoyé Timothée, « pour vous rappeler mes voies [3]. » Qu'est-ce à dire ? Je vous ai envoyé un pasteur qui doit vous rappeler mes voies, parce qu'il se conduit comme je me conduis. Que dit-il encore de ce pasteur qu'il envoie ailleurs ? « Je n'ai personne qui me « soit aussi intimement uni et qui s'inquiète « pour vous avec une affection aussi sincè« re. » Mais n'avait-il pas avec lui beaucoup de disciples ? Lisez encore : « C'est que tous cher« chent leurs intérêts, et non les intérêts de Jésus« Christ [4]. » En d'autres termes : J'ai voulu vous envoyer un pasteur, car il y a beaucoup de mercenaires, et il ne fallait pas vous en envoyer maintenant. — On peut dans d'autres occasions et pour d'autres affaires envoyer un mercenaire ; mais il fallait un pasteur pour ce que Paul avait en vue. Hélas ! il en trouve un à peine dans ce grand nombre de mercenaires ; c'est qu'effecti-

[1] Matt. VII, 21-23. — [2] Philip. I, 17.

[1] Jean, XXI, 15. — [2] Philip. I, 18. — [3] I Cor. IV, 17. — [4] Philip. II, 20, 21.

vement il y a beaucoup de mercenaires et peu de pasteurs. Cependant, qu'est-il dit des mercenaires? « En vérité je vous le déclare, ils ont reçu « leur récompense[1]. » Du pasteur au contraire que nous enseigne l'Apôtre? « Quiconque se « tient pur de ces choses, sera un vase d'honneur « sanctifié et utile au Seigneur, préparé pour « toutes les bonnes œuvres : » non pas pour quelques-unes, mais pour toutes; « préparé pour « toutes les bonnes œuvres[2]. » Voilà pour les pasteurs.

12. Quant aux mercenaires : « le mercenaire prend la fuite lorsqu'il voit le loup rôder au- « tour des brebis. » Ainsi s'exprime le Seigneur. Et pourquoi le mercenaire prend-il la fuite? « Par- « ce qu'il n'a point souci des brebis. » Par conséquent le mercenaire rend des services tant qu'il ne voit ni loup, ni voleur, ni larron. En voit-il? Il prend la fuite. Quel mercenaire ne prend pas la fuite, ne sort pas de l'Eglise, lorsqu'il voit le loup et le larron? Les loups et les larrons sont nombreux. Ce sont ceux-ci qui montent par ailleurs? Et quels sont ceux qui montent par ailleurs? Ceux du parti de Donat qui veulent faire proie des brebis de Jésus-Christ. Ils montent par ailleurs, ils n'entrent point par le Christ, car ils ne sont pas humbles. Ils sont orgueilleux et ils montent. Qu'est-ce à dire, ils montent? Ils s'élèvent. D'où s'élèvent-ils? D'un parti, car ils prétendent porter le nom d'un parti. N'étant point dans l'unité, ils sont d'un parti et c'est de ce parti qu'ils montent, qu'ils s'élèvent pour enlever les brebis. Voyez comment ils s'élèvent. C'est nous, disent-ils, qui sanctifions, c'est nous qui justifions, c'est nous qui faisons des justes. Voilà jusqu'où ils montent. Mais qui s'élève sera humilié[3]; le Seigneur notre Dieu peut les humilier. Le loup désigne le diable. Or le diable et ceux qui marchent à sa suite cherchent à tromper; aussi est-il dit qu'ils sont revêtus de peaux de brebis et qu'intérieurement ils sont des loups rapaces[4]. Eh bien! qu'un mercenaire voie quelqu'un mal parler, avoir des sentiments pernicieux pour son salut, faire des actes coupables et obscènes; malgré l'autorité qu'on lui connaît dans l'Eglise, où pourtant il n'est qu'un mercenaire puisqu'il y cherche son intérêt; ce mercenaire, tout en voyant un homme périr dans son péché, être saisi au gosier et traîné par le loup au supplice, ne lui dira pas : Tu fais mal, et ne lui fera aucun reproche, par égard pour ses propres intérêts. N'est-ce pas fuir quand on voit le loup? En ne disant pas : Tu fais le mal, ce n'est pas le corps, c'est l'âme qui prend la fuite. Le corps est immobile, mais le cœur s'en va, quand on voit un pécheur et qu'on ne lui dit pas: Tu fais mal, quand on va même jusqu'à s'entendre avec lui.

13. Ne voyez-vous pas souvent, mes frères, monter ici des prêtres et des évêques, et du haut de cette tribune engagent-ils à autre chose qu'à s'abstenir de prendre le bien d'autrui, de faire des fraudes, de commettre des crimes? Assis sur la chaire de Moïse, ils ne sauraient parler autrement, et c'est plutôt elle qui parle qu'eux-mêmes.—N'est-il pas dit toutefois : « Cueille-t-on des raisins sur les épines et des figues sur les « chardons? » et encore : « Tout arbre se reconnaît « à son fruit[1]? » Comment donc un Pharisien peut-il enseigner la vertu? Le Pharisien est l'épine; comment cueillir le raisin sur l'épine? — Ah! c'est que vous avez dit, Seigneur : « Faites « ce qu'ils disent, mais gardez-vous de faire ce « qu'ils font. » — Ainsi vous me commandez de cueillir le raisin sur l'épine, quoique vous ayez dit en personne : « Cueille-t-on le raisin sur des « épines? » — Voici ce que répond le Seigneur: Je ne te commande pas de cueillir le raisin sur des épines; mais examine, regarde bien s'il n'arrive pas souvent à la vigne, lorsqu'elle court sur la terre, de s'entrelacer dans des épines? Plusieurs fois, mes frères, nous avons vu des ceps de vigne appuyés sur ces figuiers sauvages qui forment ici des haies épineuses; ces ceps déploient leurs rameaux, ils les entrelacent dans les épines, et au milieu de ces épines on voit pendre des grappes. Mais est-ce sur les épines qu'on les cueille ou plutôt sur la vigne qui s'y entrelace? Oui, les Pharisiens sont des buissons épineux; mais une fois assis sur la chaire de Moïse, la vigne s'attache à eux; à eux sont suspendues des grappes, d'excellents conseils, de salutaires préceptes. Cueille le raisin, tu ne te blesseras point dans l'épine si tu es attentif à ces mots: « Faites « ce qu'il disent, mais gardez-vous de faire ce « qu'ils font. » Leurs actions sont des épines, tandis que leurs discours sont le raisin, mais le raisin produit par la vigne, c'est-à-dire par la chaire de Moïse.

14. Ces mercenaires fuient donc quand ils voient le loup, quand il voient le larron. Mais, comme je le disais, il ne peuvent, du haut de cette chaire, que vous répéter : Faites le bien, ne soyez point

[1] Matt. VI, 2. — [2] II Tim. II, 21. — [3] Luc, XIV, 11. — [4] Matt. VII, 15.

[1] Matt. VII, 16.

parjures, gardez-vous de tromper, de surprendre personne.

Il est pourtant des hommes assez égarés pour consulter l'évêque sur les moyens à prendre afin de s'approprier le domaine d'autrui. Nous le savons par nous-même, nous ne l'aurions pas cru autrement. Plusieurs donc veulent que nous leur donnions des conseils pervers, que nous leur apprenions à mentir et à tromper; ils s'imaginent nous plaire ainsi. Mais par la grâce du Christ et si le Seigneur me permet de parler ainsi, jamais aucun d'eux n'a réussi à nous tenter et à obtenir de nous ce qu'il désirait; car pourvu que Celui qui nous a appelé nous en fasse la grâce, nous sommes pasteur et non pas mercenaire. Cependant que dit l'Apôtre? « Pour moi « je me mets fort peu en peine d'être jugé par « vous ou par un tribunal humain; bien plus, je ne me juge pas moi-même. A la vérité, ma « conscience ne me reproche rien, mais je ne suis pas pour cela justifié, et celui qui me juge, c'est le Seigneur [1]. » Ce ne sont pas vos louanges qui me mettent la conscience en bon état. Pourquoi louez-vous ce que vous ne voyez pas? C'est à Celui qui voit de louer, à Lui encore de reprendre s'il voit en moi quelque chose qui blesse son regard. Car nous sommes bien éloignés de nous croire parfaitement guéris et nous nous frappons la poitrine en disant à Dieu: Aidez-moi dans votre miséricorde à ne point pécher. Je crois pouvoir le dire cependant, puisque je parle en sa présence et n'ayant en vue que votre salut: nous gémissons bien souvent sur les péchés de nos frères; ces péchés nous accablent et nous tourmentent le cœur; nous en reprenons de temps en temps les auteurs, ou plutôt nous ne cessons de les en reprendre. J'invoque le témoignage de tous ceux qui voudront réveiller leurs souvenirs : combien de fois n'avons-nous pas repris et repris avec force nos frères dans le désordre!

15. Je révèle maintenant des desseins à votre sainteté. Vous êtes, par la grâce du Christ, le peuple de Dieu, un peuple catholique, les membres du Sauveur. Vous n'êtes point séparés de l'unité, mais en communication avec ceux qui tiennent aux Apôtres, avec ceux qui honorent la mémoire des saints Martyrs et il y en a dans tout l'univers; vous êtes l'objet de notre sollicitude et nous devons rendre bon compte de vous. Vous savez en quoi consiste ce compte. Pour vous, ô mon Dieu, vous n'ignorez pas que j'ai parlé, que je n'ai pas gardé le silence, vous connaissez avec quelles dispositions j'ai parlé et combien j'ai pleuré devant vous lorsqu'on n'écoutait pas mes avertissements. N'est-ce pas là tout le compte dont je suis chargé ?

Ce qui nous rassure en effet, c'est ce que le Saint-Esprit a fait dire au prophète Ezéchiel. Vous vous rappelez le passage relatif à la sentinelle. « Fils de l'homme, est-il écrit, je t'ai établi sentinelle pour la maison d'Israël. Quand je dirai à l'impie : Impie, tu mourras de mort, si tu ne lui parles pas ; » car je te parle à toi pour que tu lui reportes mes paroles ; si donc tu ne les lui reporte pas, « et que le glaive vienne le frapper et le mettre à mort, » comme j'en ai menacé le pécheur ; « l'impie sans doute « mourra dans son péché, mais je demanderai compte de son sang aux mains de la sentinel- « le. » Pourquoi? Parce qu'elle ne l'a pas averti. « Au contraire, si la sentinelle voit venir « l'épée, si de plus elle sonne de la trompette « pour inviter à prendre la fuite et que l'impie ne se mette pas sur ses gardes, » c'est-à-dire ne se corrige pas pour échapper au supplice dont Dieu le menace ; « si l'épée vient en effet « et le mette à mort ; l'impie sans doute mourra « dans son iniquité, mais toi, tu auras sauvé ton « âme [1]. » N'est-ce pas ce qu'enseigne aussi le passage suivant de l'Evangile ? « Seigneur, y dit « le serviteur paresseux, je savais que vous êtes « un homme dur ou sévère, que vous moissonnez « où vous n'avez pas semé, que vous cueillez où « vous n'avez rien mis, j'ai donc eu peur et je « suis allé enfouir mon talent dans la terre : « voici ce qui est à vous. — Serviteur mauvais, répond le Seigneur, et d'autant plus paresseux que tu me connaissais pour un homme dur « et sévère, moissonnant où je n'ai pas semé et recueillant où je n'ai rien mis : » l'avarice même que tu m'imputes devait t'apprendre que je veux profiter de mon argent. « Tu devais « donc mettre cet argent chez les banquiers et en « revenant je l'aurais repris avec les intérêts [2]. » Le Seigneur dit-il ici : Tu devais mettre cet argent et le reprendre? C'est nous, mes frères, qui le mettons à la banque et c'est Lui qui viendra le reprendre. Priez pour obtenir que nous soyons prêts alors.

[1] I Cor. IV, 3, 4.

[1] Ezéch. XXXIII, 7-9. — [2] Luc XIX, 20-23.

SERMON CXXXVIII.

L'UNITÉ DE L'ÉGLISE [1].

ANALYSE. — Il y a sans doute plusieurs bons pasteurs. Comment donc se fait-il que Jésus parle comme s'il était le seul bon Pasteur? Remarquons d'abord avec l'Écriture que le martyre même ne servant de rien sans la charité, on n'est pas bon pasteur pour avoir répandu son sang, il faut l'avoir répandu par charité et conséquemment dans l'unité. Maintenant, si le Fils de Dieu, après avoir institué lui-même d'autres bons pasteurs, semble se dire le seul bon Pasteur, c'est pour nous apprendre que tous les autres doivent relever de lui et par conséquent vivre dans l'unité entre eux comme avec lui. Il est vrai, les Donatistes citent un texte des Cantiques pour autoriser leur schisme. Mais premièrement ils ne le comprennent pas, puisque l'épouse dans ce texte demande à connaître quels sont les vrais pasteurs, les pasteurs embrasés de charité, et cela pour ne pas s'exposer à s'égarer sur les traces des pasteurs rebelles. Secondement, ce texte expliqué à la lettre, comme il doit l'être, est une condamnation manifeste des Donatistes. Ils sont obligés de l'altérer pour l'interpréter dans leur sens.

1. Nous venons d'entendre Notre-Seigneur Jésus nous prêcher les devoirs d'un bon pasteur et par conséquent nous avertir ainsi qu'il y a de bons pasteurs. Afin toutefois d'écarter de notre esprit toute idée fausse sur la puralité des pasteurs, il ajoute : « Je suis le bon pasteur. » Comment est-il le bon pasteur? Le voici : « Le bon « pasteur, dit-il, donne sa vie pour ses brebis. « Quant au mercenaire, quant à celui qui n'est « pas réellement pasteur, il voit venir le loup et « s'enfuit, parcequ'étant mercenaire il ne prend « point souci des brebis. » Le Christ est donc le bon pasteur.

Et Pierre? N'est-il pas aussi bon pasteur? Lui aussi n'a-t-il pas donné sa vie pour ses brebis? Et Paul? Et les autres Apôtres? Et les bienheureux évêques martyrs qui leur ont succédé? Et votre Saint Cyprien encore[2]? Tous n'étaient-il pas de bons pasteurs, au lieu d'être de ces mercenaires dont il est dit : « En vérité je vous le dé- « clare, ils ont reçu leur récompense[3] »? Tous ces grands hommes étaient donc de bons pasteurs; ce qui le prouve, ce n'est pas seulement qu'ils ont versé leur sang, c'est qu'ils l'ont versé en faveur de leurs brebis. Ce n'est pas l'orgueil, c'est la charité qui les a portés à le répandre.

2. On voit bien parmi les hérétiques des hommes qui pour avoir souffert quelques désagréments en faveur de leurs iniquités et de leurs fausses doctrines, se donnent vaniteusement le nom de martyrs et se parent de ce manteau pour ravir plus facilement; car ils ne sont que des loups. Voulez-vous savoir en effet ce qu'il faut penser d'eux? Apprenez d'un bon pasteur, de l'Apôtre Paul, qu'il ne faut pas regarder comme ayant répandu leur sang pour leurs brebis, car c'est plutôt contre elles, tous ceux qui ont souffert jusqu'à même livrer leurs corps aux flammes. « En vain, dit-il, je parlerais les langues « des Anges et des hommes, si je n'ai pas la cha- « rité, je suis comme un airain sonnant ou une « cymbale retentissante. En vain je connaîtrais « tous les mystères, j'aurais en vain toutes les « lumières prophétiques et toute la foi jusqu'à « transporter les montagnes, si je n'ai pas la « charité, je ne suis rien. » Quelle puissance que cette foi, capable de transporter les montagnes! Quels dons aussi que ceux qui sont énumérés avant la foi! Eh bien! dit saint Paul, si je les possédais sans avoir la charité, sans doute ils ne perdraient rien de leur valeur, mais moi je ne serais rien. L'Apôtre néanmoins n'a pas atteint encore ceux qui dans les punitions qui leur sont infligées, se glorifient faussement d'être des martyrs. Voyez maintenant quel coup il leur porte, ou plutôt comment il les perce d'outre en outre. « En vain, dit-il, je distribuerais « tous mes biens aux pauvres, et je livrerais en « vain mon corps pour être brûlé. » Voilà bien ces hommes. Et la suite du texte? « Si je n'ai « pas la charité, cela ne me sert de rien[1]. » On va jusqu'à être tourmenté, on va jusqu'à répandre son sang, on va jusqu'à livrer son corps aux flammes; mais cela ne sert de rien, parce qu'on n'a point la charité. Avec la charité tout profite; rien ne profite sans la charité.

3. Que cette charité est donc un grand bien, mes frères! Eh! qu'y a-t-il de plus précieux, de plus glorieux, de plus ferme, de plus utile, de plus solide? Dieu fait beaucoup de dons aux méchants eux-mêmes qui diront un jour : « Seigneur, « nous avons prophétisé en votre nom, en votre « nom chassé les démons, opéré de nombreux « prodiges en votre nom. » Le Seigneur ne ré-

[1] Jean, x, 11-16. — [illegible] a été [illegible] au tombeau [illegible] Évêque de Carthage. — [3] Matt. vi, 2.

[1] I Cor. xiii, 1-3.

pondra point qu'ils n'ont pas fait ce qu'ils disent; sous l'œil d'un tel juge oseraient-ils mentir ou se vanter d'œuvres imaginaires? Mais comme ils n'avaient pas la charité : « Je ne vous connais « pas, » sera-t-il dit à tous [1]. Y a-t-il la moindre étincelle de charité dans celui qui hait l'unité, tout convaincu qu'il soit par la vérité?

C'est donc pour recommander cette unité aux bons pasteurs, que le Seigneur a évité de parler des pasteurs au pluriel. Sans aucun doute, je l'ai déjà remarqué, Pierre, Paul et les autres Apôtres étaient de bons pasteurs, ainsi que les saints évêques qui les ont remplacés, ainsi que le bienheureux Cyprien. Oui, ils étaient tous de bons pasteurs : et pourtant le Seigneur ne leur a point parlé de plusieurs bons pasteurs, mais d'un seul. « Je suis, dit-il, le bon pasteur. »

4. Interrogeons le Seigneur comme nous le pourrons; questionnons avec la plus profonde humilité ce divin Père de famille. — Que dites-vous donc, ô Seigneur, ô bon Pasteur? car si vous êtes l'agneau de Dieu, vous êtes aussi le bon pasteur, vous êtes tout à la fois pasteur et pâturage, agneau et lion. Que nous enseignez-vous? Aidez-nous à vous écouter et à vous comprendre. Que dites-vous? — Je suis le bon pasteur. » — Et Pierre? N'est-il donc point pasteur, ou est-il un pasteur mauvais? Examinons s'il n'est point pasteur. — « M'aimes-tu? » C'est vous, Seigneur, qui lui avez demandé : « M'aimes-tu? — Je vous aime, » répondit-il. Et vous : « Pais mes brebis. » C'est vous, c'est vous, Seigneur, qui après l'avoir questionné avez établi pasteur, par l'autorité de votre parole, cet amant dévoué. Il est pasteur, puisque vous lui avez donné vos brebis à paître. Voyons maintenant s'il n'est pas bon pasteur. Nous l'apprendrons encore par la question et par la réponse. Vous lui demandiez s'il vous aimait; il répondit: « Je vous aime. » Vous voyiez dans son cœur qu'il disait vrai. Ne serait-il pas bon dès qu'il vous aime ainsi, vous le Bien suprême? Sa réponse aurait-elle jailli, comme elle a fait, du fond de son cœur? Au moment où il sentait votre regard plonger jusque dans ses entrailles, se serait-il affligé que vous l'eussiez questionné, non pas une fois, mais deux et trois fois, afin de lui donner lieu d'effacer son triple reniement en confessant trois fois son amour? Se serait-il affligé d'être interrogé plusieurs fois par Celui qui connaissait ce qu'il demandait et qui inspirait la réponse? Se serait-il écrié, sous l'impression de sa tristesse : « Vous savez tout, Seigneur, ah! vous savez que je vous aime [2]? » Mentirait-il en faisant cette confession ou plutôt cette profession solennelle? Il était donc sincère en répondant qu'il vous aimait, c'est du fond même de son cœur que s'échappa ce cri d'amour. Or vous avez dit que « c'est du *bon* trésor de son cœur « que l'homme *bon* fait jaillir le bien [2]. » — Pierre est donc et pasteur et *bon* pasteur. Il n'est rien sans doute, comparé à la puissance et à la bonté du Pasteur des pasteurs; il est pourtant pasteur aussi et même bon pasteur, et ceux qui lui ressemblent sont bons pasteurs également.

5. Pourquoi alors ne parlez-vous à ces bons pasteurs que d'un seul pasteur, sinon parce que vous voulez ainsi recommander l'unité? C'est ce qu'exprimera plus clairement encore le Seigneur lui-même par notre organe. Il s'adresse donc, d'après le même Evangile, à votre charité : Ecoutez, dit-il, ce que j'ai voulu vous faire sentir. J'ai dit : « Je suis le bon pasteur; » parce que tous les autres bons pasteurs sont mes membres; parce qu'il n'y a qu'un Chef, qu'un seul corps, qu'un seul Christ, conséquemment qu'un seul pasteur des pasteurs et que tous les pasteurs établis par lui sont, avec leurs brebis, soumis à ce Pasteur suprême. N'est-ce pas ce qu'enseigne l'Apôtre? « Comme le corps est un, dit-il, tout « en ayant beaucoup de membres, et que tous « les membres du corps ne sont cependant « qu'un seul corps; ainsi en est-il du Christ [3]. » S'il en est ainsi du Christ, c'est avec raison que comprenant en lui tous les bons pasteurs il ne parle que d'un seul et dit : « Je suis le bon pasteur. » Je le suis, il n'y a que moi, et tous ceux qui sont avec moi n'en forment qu'un seul dans le lien de l'unité. Paître en dehors de moi, c'est être contre moi; et ne pas recueillir avec moi, c'est dissiper.

Voulez-vous voir l'unité recommandée plus fortement encore? « J'ai d'autres brebis qui « n'appartiennent point à ce bercail. » Il faisait mention du premier bercail formé du peuple issu charnellement d'Israël. Car il y avait en dehors et parmi les gentils des prédestinés qui devaient avoir la foi d'Israël, mais qui n'étaient pas encore réunis au bercail. Le Sauveur les connaissait, puisque c'était lui qui les avait prédestinés; il les connaissait, puisqu'il était venu

[1] Matt. VII 22 23.

[1] Jean XXI 15-17. — [2] Matt. XII 35. — [3] I Cor. XII, 12.

les racheter au prix de son sang. Il les voyait sans en être vu encore, il les connaissait sans qu'ils crussent encore en lui. « J'ai d'autres brebis qui ne sont pas de ce bercail; » qui ne sont pas de la race d'Israël; mais elles ne seront pas toujours en dehors du bercail; car « il faut que « je les amène, afin qu'il n'y ait qu'un troupeau « et qu'un pasteur. »

6. C'est donc avec raison que l'épouse bien-aimée de ce Pasteur des pasteurs, que cette épouse ornée et embellie par sa miséricorde et par sa grâce, car elle était auparavant toute souillée d'iniquités, s'adresse à lui dans l'ardeur qui la transporte et lui dit : « Où paissez-vous? »

Remarquez, mes frères, combien s'enflamme ici, avec quelle ardeur s'élève l'amour spirituel. Pour ressentir vivement les joies de cet amour, il faut en avoir goûté tant soit peu les douceurs : ceux qui aiment le Christ me comprennent, car c'est par leur bouche et c'est d'eux que parle l'Église dans le Cantique des Cantiques. Si le Christ qu'ils aiment paraît sans beauté, il n'en est pas moins la beauté incomparable. « Nous l'avons vu, est-il dit, et il n'avait ni éclat, ni « beauté [1]. » C'est dans cet état qu'il parut sur la croix, qu'il se montra avec sa couronne d'épines : il était alors sans beauté et sans éclat, on aurait dit qu'il avait perdu sa puissance, qu'il n'était point le Fils de Dieu. C'est dans cet état que le virent les aveugles; car c'est au nom des Juifs qu'Isaïe s'écriait : « Nous l'avons vu, et il n'avait ni éclat ni beauté. » Aussi lui disait-on : S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix. Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même. Christ, prophétise-nous, lui disait-on encore en lui frappant sur la tête avec un roseau, qui t'a frappé [2]? » Il était alors sans éclat et sans beauté. Mais si vous l'avez cru tel, ô Juifs, c'est qu'une partie d'Israël est tombée dans l'aveuglement, jusqu'à ce qu'entrât la plénitude des gentils, jusqu'à ce que vinssent les autres brebis [3]. Oui, c'est pour être tombés dans l'aveuglement que vous avez vu sans beauté la beauté même. Ah! si vous l'aviez connu, jamais vous n'auriez crucifié le Seigneur de la gloire [4]. Vous l'avez crucifié, parce que vous ne le connaissiez pas. Et pourtant ne vous supportait-il point malgré vos crimes? N'était-il pas beau quand il priait pour vous et disait : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent « ce qu'ils font [5]? » S'il était sans beauté, serait-il aimé de l'épouse et dirait-elle : « Apprenez-moi, vous que chérit mon âme? » Pourquoi l'aime-t-elle? Pourquoi s'enflamme-t-elle? Pourquoi craint-elle si vivement de s'égarer loin de lui? Pourquoi chérit-elle sa présence au point de ne redouter que d'en être privée? L'aimerait-elle enfin, s'il n'était beau? Mais comment l'aimerait-elle, si elle ne voyait en lui que ce qu'y voyaient ces bourreaux qui le tourmentaient sans savoir ce qu'ils faisaient? Qu'aimait-elle donc en lui? Le plus beau des enfants des hommes. « Vous l'emportez en beauté sur les enfants des « hommes, la grâce est répandue sur vos lè« vres [1]. » Ah! de ces lèvres bénies, « apprenez « moi, vous que chérit mon âme; apprenez« moi, vous que chérit, » non pas ma chair, mais « mon âme, où vous paissez, où vous reposez à midi, dans la crainte que je ne m'égare sur les traces des troupeaux de vos com« mensaux [2]. »

7. Ce passage semble obscur, il l'est, en effet, car c'est le mystère sacré du lit nuptial. L'épouse ne dit-elle pas : « Le Roi m'a fait entrer dans sa chambre? » Et il s'agit ici du secret communiqué alors. Pour vous néanmoins, qui n'êtes point écartés de ce sanctuaire comme des profanes, écoutez ce que vous êtes, dites avec l'épouse, si toutefois vous aimez avec elle, et vous aimez avec elle si vous lui êtes unis; dites tous, ou plutôt qu'elle dise toute seule, car c'est l'unité même qui parle : « Apprenez-moi, vous que chérit mon âme; » puisqu'on ne doit avoir en effet qu'un cœur et qu'une âme [3]; « Apprenez-moi où vous paissez, où vous reposez à « midi. » Que rappelle le midi? Une grande chaleur et une éclatante lumière. L'épouse veut donc dire : Faites-moi connaître quels sont vos [illegible]s, quels sont les hommes qui unissent la ferveur de l'esprit à l'éclat de la doctrine. « Montrez-moi la puissance de votre droite et quels sont les cœurs pénétrés de votre sagesse [4]. » Je veux m'attacher à eux dans votre corps, leur être associée, jouir de vous avec eux. Dites-moi donc, « apprenez-moi où vous paissez, où vous « reposez à midi; » afin que je ne me jette pas au milieu de ceux qui parlent de vous autrement qu'ils ne pensent, qui croient autrement qu'ils ne prêchent, qui ont leurs troupeaux particuliers et qui sont vos commensaux, mangeant à votre table et recevant le Sacrement qu'on y reçoit. Le mot *sodales* en effet signifie qu'ils

[1] Isaïe, LIII, 2. — [2] Matt. XXVII, [illegible] — [illegible] — [4] I Cor. [illegible] — [5] Luc, XXIII, 34.

[1] Ps. XL[illegible] — [2] [illegible] — [3] Act. IV, 32. — [4] Ps. LXXXIX, 12.

sont vos commensaux, *quasi simul edales*. C'est à eux que s'adresse ce reproche d'un psaume : « Si mon ennemi m'eût outragé, je me serais « soustrait à ses injures; oui sans doute je me « serais dérobé à ses injures si mon ennemi s'é- « tait emporté contre moi. Mais toi, mon intime, « mon conseil et mon familier, toi qui prenais « avec moi des aliments exquis et avec qui je « vivais cordialement dans la maison de Dieu[1] ! »

Pourquoi maintenant ces esprits s'élèvent-ils contre la maison de Dieu et nous sont-ils opposés? C'est qu'ils nous ont quittés, n'étant point d'avec nous [2]. Faites donc, « ô vous que chérit mon âme, » que je ne me jette point au milieu d'eux; ils sont vos commensaux, mais comme l'étaient ceux de Samson, infidèles à leur ami et cherchant à corrompre son épouse [3]. Non, « que je ne me jette pas au milieu d'eux, » que je n'y sois pas comme une inconnue, comme une femme cachée et voilée au lieu d'être assise sur la montagne. « Apprenez-moi » donc, « ô « vous que chérit mon âme, où vous paissez, « où vous reposez à midi ; » quels sont les sages et les fidèles en qui vous reposez de préférence; dans la crainte que je ne me jette en aveugle, non pas au milieu de vos troupeaux, mais au milieu des troupeaux de vos commensaux. Car vous n'avez pas dit à Pierre : Pais tes brebis; mais : « Pais mes brebis [4]. »

8. A cette épouse bien-aimée réponde maintenant ce bon Pasteur, le plus beau des enfants des hommes; qu'il lui réponde, puisqu'il l'a rendue la plus belle des femmes. Ecoutez donc et comprenez ce qu'il dit : craignez ses menaces et attachez-vous aux avis qu'il lui donne. Que lui dit-il? Il ne la flatte pas, mais sous des formes caressantes il lui donne des avertissements sévères; il la reprend pour la retenir, pour la préserver: « Si tu ne te connais toi-même, lui dit-il, « ô toi la plus belle d'entre toutes les femmes. » Si belles que soient les autres des dons de ton époux, elles n'en sont pas moins des hérésies; c'est la parure, ce n'est pas le cœur qui les embellit; elles brillent à l'extérieur, elles se couvrent du nom de la justice; mais « toute la « beauté de la fille du Roi est à l'intérieur [5]. » — « Si donc tu ne te connais, » si tu ne sais que tu es une, que tu es répandue parmi toutes les nations; que tu es pure et que tu ne dois pas te laisser corrompre par le langage pervers de ces commensaux indignes; si tu ne sais que tu m'es légitimement fiancée et que tu dois être présentée au Christ comme une vierge pure; si tu ne te présentes à moi toi-même, dans la crainte que comme le serpent séduisit Ève par son astuce, les mauvaises doctrines ne corrompent en toi la chasteté que tu m'as vouée [1]; si donc tu ne connais en toi ces caractères, « sors, sors. » A d'autres je dirai : « Entre dans la joie de ton Sei- « gneur [2]; » à toi je ne dirai pas : Entre; mais : « Sors, » joins-toi à ceux qui nous ont quittés. « Sors; » mais seulement « si tu ne te connais pas; » car si tu te connais, entre. « Si tu ne te connais « pas, sors sur les traces des troupeaux et pais tes « boucs au milieu des tentes des pasteurs [3]. » « Sors sur les traces, » non pas du troupeau, mais « des troupeaux; et pais, » non pas, comme Pierre, mes brebis, mais « tes boucs, » — « au « milieu des tentes, » non pas du pasteur, « mais « des pasteurs, » non pas de l'unité, mais de la désunion, sans rester où il n'y a qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Ainsi s'affermit, ainsi s'édifie, ainsi devient plus forte cette épouse bien-aimée, également prête à mourir pour son époux et à vivre pour lui.

9. Ces paroles que nous avons rappelées, viennent du livre sacré des Cantiques, lequel est comme l'épithalame de l'Époux et de l'Épouse. Il y a en effet des noces spirituelles qui demandent de nous une grande pureté; car le Christ a accordé à son Eglise d'être spirituellement ce que fut corporellement sa mère, vierge et mère tout à la fois. Mais à ces mêmes paroles les Donatistes donnent un sens particulier bien différent et complètement faux. Je ne veux pas manquer de vous le faire connaître, ni de vous exposer brièvement, avec la grâce de Dieu et dans la mesure de mes forces, comment vous pouvez leur répondre.

Lorsque nous pressons les Donatistes en leur montrant cette vive lumière de l'unité de l'Eglise répandue dans tout l'univers, lorsque nous leur demandons de citer dans l'Ecriture quelque passage où Dieu ait prédit que son Eglise s'établirait en Afrique pendant que les autres contrées seraient comme perdues pour lui; voici ce qu'ils ont l'habitude de répondre : L'Afrique est au midi; lors donc que l'Église demande au Seigneur où il paît, où il repose, le Seigneur répond : « Au midi. » La question serait alors contenue dans ces mots : « Apprenez-moi, vous

[1] Ps. LIV, 13-15. — [2] I Jean, II, 19. — [3] Jug. XIV. — [4] Jean, XXI, 17. — [5] Ps. XLIV, 14.

[1] II Cor. XI, 2, 3. — [2] Matt. XXV, 21, 23. — [3] Cant. I, 6, 7.

« que chérit mon âme, où vous paissez, où vous « reposez; » et la réponse dans ceux-ci : « Au « midi; » c'est-à-dire en Afrique.

Mais si c'est l'Eglise qui fait la question, et si c'est le Seigneur qui lui répond : Je pais en Afrique et conséquemment : L'Eglise est en Afrique, il s'ensuit que l'Eglise qui l'interroge n'est pas là. « Apprenez-moi, disait cette Eglise, ô vous « que chérit mon âme, où vous paissez, où vous « reposez; » et à cette Eglise qui n'est pas en Afrique il serait répondu : « Au midi, » en d'autres termes : C'est en Afrique que je repose, en Afrique que je pais, ce qui ferait entendre que ce n'est pas en toi. — Maintenant, si la questions est adressée par une Eglise, et nul n'en doute, les Donatistes mêmes n'en disconviennent pas, si de plus ces sectaires voient ici je ne sais quoi qui rappele l'Afrique, c'est qu'évidemment l'Eglise qui interroge n'est pas en Afrique. Elle est pourtant une Eglise véritable; l'Eglise existe donc en dehors de l'Afrique.

10. Admettons que l'Afrique soit au midi, quoique l'Egypte soit plutôt qu'elle au point précis du midi, du milieu du jour. Or, que fait en Egypte le divin Pasteur? Vous qui le savez, réveillez vos souvenirs, et vous qui l'ignorez, apprenez quel immense troupeau il y réunit, quel nombre considérable il y possède de saints et de saintes qui ont renoncé complètement au monde. Le saint troupeau s'y est accru au point d'en bannir toutes les superstitions; et pour ne pas dire comment en se développant il a éloigné le culte des idoles, qui y exerçait tant d'empire; j'admets ce que vous dites, ô perfides commensaux, j'admets absolument, je veux croire que l'Afrique est au midi et qu'il est question d'elle dans ces mots : « Où paissez-vous, où re- « posez-vous au midi? » Mais de votre côté remarquez aussi que c'est l'Epouse et non l'Epoux qui parle ainsi. Oui, c'est l'Epouse qui dit : « Apprenez-moi, vous que chérit mon âme, où « vous paissez, où vous reposez au midi, dans la « crainte que je ne me jette comme une aveu- « gle. » O sourd, ô aveugle, si tu vois l'Afrique dans ce mot de *midi*, comment ne vois-tu pas que ces autres mots; *comme une aveugle*, désignent une femme? « Apprenez-moi, vous que « chérit mon âme : » c'est bien à un homme que s'adressent ces expressions : « Vous que chérit « *quem delexit*. » Si nous lisions : Apprenez-moi, vous que chérit, *quam dilexit*; nous comprendrions que c'est l'Epoux parlant à l'Epouse; donc puisqu'il est écrit : « Apprenez-moi, vous « que chérit mon âme, *quem dilexit*, où vous « paissez, où vous reposez, » c'est l'Epouse parlant à l'Epoux. Mais c'est elle aussi qui ajoute : « au midi; » et elle demande : « Où paissez-vous « au midi, dans la crainte que je ne m'égare, « comme une aveugle, au milieu des troupeaux « de vos commensaux. » J'admets donc, j'admets complètement qu'il est ici question de l'Afrique, comme tu le prétends, que le mot *midi* la désigne. Ne s'ensuit-il pas que c'est l'Eglise du Christ, située au delà des mers, qui s'adresse à son Epoux, dans la crainte de heurter contre l'erreur répandue en Afrique?

« O vous que chérit mon âme, dites-moi, » enseignez-moi. J'ai appris qu'il y a dans le midi, c'est-à-dire en Afrique, deux partis, ou plutôt de nombreuses factions. « Dites-moi » donc « où « vous paissez, » quelles sont vos brebis, à quel bercail je dois m'attacher, auquel m'unir. « Dans « la crainte que je ne me jette, comme une aveu- « gle. » On m'insulte en effet, on m'accuse d'être voilée, d'être cachée, comme perdue et comme n'existant ailleurs nulle part. Je crains donc de me jeter comme une aveugle, comme une femme inconnue et dans les ténèbres, au milieu *des troupeaux*, des assemblées d'hérétiques, *de vos commensaux*, des Donatistes, des Maximianistes, des Rogatistes, et des autres sectes vénimeuses qui recueillent en dehors de vous et qui par conséquent dissipent; je vous en conjure, éclairez-moi, afin qu'en cherchant là mon Pasteur, je ne me jette point dans l'abîme ouvert par les rebaptisants.

Je vous en prie, je vous en supplie par la sainteté de ces noms sacrés, aimez cette Eglise, vivez en elle, formez-la telle qu'elle vient de vous apparaître; chérissez le bon Pasteur, l'époux si beau qui ne trompe personne et qui ne veut la mort de personne. Priez aussi pour les brebis dispersées; qu'elles reviennent aussi, qu'elles reconnaissent aussi et aiment la vérité, afin qu'il n'y ait plus qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Tournons-nous etc.

SERMON CXXXIX.

CONSUBSTANTIALITÉ DU FILS AVEC LE PÈRE [1].

— —

ANALYSE. — Si Dieu a un grand nombre de fils adoptifs, il n'a pourtant qu'un Fils proprement dit : un Fils qui soit de même nature et de même substance que lui. Vainement les Ariens objectent qu'un fils en naissant est inférieur à son père. S'il lui est inférieur, c'est seulement en âge et parcequ'il est soumis aux mouvements du temps ; mais il lui est égal en nature. Quelle injure donc les hérétiques ne font-ils pas et au Père éternel et à son Fils ? En considérant celui-ci comme inférieur à son Père, ils l'accusent de n'être qu'un Fils dégénéré, comme ils accusent le Père de n'avoir engendré qu'un monstre.

1. Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu, Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, qui est né de Dieu le Père sans le concours d'aucune mère, et de la Vierge sa mère sans le concours d'aucun père mortel, Jésus-Christ a dit, vous venez de l'entendre : « Mon Père et moi nous sommes « un. » Accueillez, croyez cette assertion de manière à mériter de la comprendre ; car la foi doit précéder l'intelligence et l'intelligence doit être la récompense de la foi, comme l'enseigne expressément un Prophète : « Si vous ne croyez, « dit-il, vous ne comprendrez point [2]. » Ainsi donc c'est à la foi que s'adresse la prédication en exposant simplement les mystères, et c'est l'intelligence que veut éclairer la discussion en les approfondissant. Aussi, afin de commencer par répandre la foi dans vos âmes, nous vous prêchons Jésus-Christ, Fils unique de Dieu.

Pourquoi dire *unique*? Parce que le Père de ce Fils unique s'est fait par sa grâce beaucoup d'autres enfants. Tous les saints en effet sont fils de Dieu par grâce, Jésus-Christ seul l'est par nature. Etre fils de Dieu par grâce, c'est n'avoir pas la nature du Père ; voilà pourquoi aucun saint n'a osé dire jamais, comme le Fils unique : « Mon Père et moi nous sommes un. » Le Père toutefois n'est-il pas aussi notre Père? S'il ne l'est pas, comment lui disons-nous en priant : « Notre Père qui êtes aux cieux [3]? » Il est vrai, nous sommes ses enfants ; mais il nous a rendus tels par sa volonté, sans nous avoir engendrés de sa substance ; et s'il est dit qu'il nous a engendrés, c'est pour exprimer qu'il nous a adoptés en nous communiquant ses bienfaits et non point en nous transmettant sa nature. Aussi portons-nous ce titre d'enfants pour avoir été appelés par lui à l'adoption de ses fils [4]. Nous sommes des hommes adoptés par Dieu. Si Jésus-Christ est appelé Fils unique, c'est qu'il a la même nature que son Père : nous au contraire nous ne sommes que des hommes et notre Père est Dieu. Or c'est parce que Jésus a la même nature que son Père qu'il a dit et qu'il a dit avec vérité : « Mon Père et moi nous « sommes un. » Que signifie « nous sommes un? » Nous sommes d'une seule et même nature, d'une seule et même substance.

2. Peut-être ne comprenez-vous pas suffisamment ce que veut dire *d'une seule et même substance.* Appliquons-nous et que Dieu nous aide ; moi à m'expliquer et vous à entendre ; moi à mettre la vérité à votre portée, vous à la croire, ce qui est nécessaire avant tout, à la comprendre ensuite dans la mesure de vos forces. Que signifie donc *d'une seule et même substance*? Afin d'éclaircir par des exemples ce qui peut n'être pas suffisamment clair, j'emploierai des comparaisons.

Suppose que Dieu c'est de l'or, le Fils sera de l'or aussi. Et pourquoi des comparaisons tirées des choses de la terre ne serviraient-elles pas à nous élever vers les choses du ciel, puisqu'il est écrit : « La pierre était le Christ [1]? » Ainsi le Fils est tout un avec le Père ; et si, comme je l'ai déjà supposé, le Père était de l'or, le Fils aussi serait de l'or. Dire que le Fils n'est point de la même substance que le Père, ne serait-ce pas dire, par exemple : Le Père est de l'or, et le Fils de l'argent? Mais si le Père est de l'or tandis que le Fils est de l'argent, c'est que le Fils unique du Père est un Fils dégénéré. Un homme engendre un homme ; le père qui engendre est de même substance que le fils engendré par lui. Qu'est-ce à dire encore *de même substance?* L'un est homme, l'autre aussi ; l'un a une âme, l'autre en a une ; l'un a un corps, l'autre a un corps ; l'un est enfin ce qu'est l'autre.

3. Mais j'entends l'hérésie Arienne. Que me dit-elle? — Souviens-toi de ce que tu viens de dire. — Et qu'ai-je dit? — Qu'on peut établir une comparaison entre un fils de l'homme et le Fils de Dieu. — Oui, une comparaison, mais une

[illegible]

[illegible]

comparaison de ressemblance et non une comparaison d'égalité. Mais qu'en veux-tu conclure? — Ne vois-tu donc pas, reprend-elle, que le père qui engendre est plus grand que le fils engendré par lui? Comment, dis-moi, comment osez-vous enseigner que le Père et le Fils, que Dieu et le Christ sont égaux, quand vous voyez parmi les hommes le fils toujours inférieur au père? — O homme sage, tu vas donc chercher le temps dans l'éternité, la succession des âges là où il n'y a point de temps? Si parmi nous le père est plus grand que le fils, c'est qu'ils sont tous deux dans le temps, c'est que l'un grandit tandis que l'autre vieillit. Car, je l'ai déjà dit, ce n'est point par la nature que le père l'emporte sur son fils, c'est par l'âge. En veux-tu la preuve? Attends, laisse croître le fils et il sera égal à son père; si petit que soit un enfant, il pourra en grandissant atteindre la taille de son père. Mais toi, en représentant le Fils de Dieu comme inférieur à son Père, tu veux qu'il ne grandisse ni ne s'élève jamais à la hauteur de Celui qui l'engendre. Ainsi tu mets un simple fils d'homme dans une condition préférable à celle du Fils de Dieu. Comment? Parce qu'un fils d'homme grandit et parvient à égaler son père; tandis que le Christ, selon vous, naît inférieur à son Père pour lui rester inférieur, sans avoir même à espérer le développement de l'âge: et c'est ainsi qu'on lui donne une nature différente. Mais pourquoi lui donne-t-on une nature différente, si ce n'est pour ne pas croire qu'il est de même substance que son Père? Confesse au moins qu'il a la même substance que son Père, et dis ensuite qu'il lui est inférieur.

Voyons les hommes: voici un homme. Qu'est-il par sa substance? Un homme. Et le fils qu'il engendre? Un homme aussi, quoique plus petit. L'âge est différent, la nature est la même. Dis donc aussi: Le Fils est de même nature que le Père, mais il lui est inférieur. Dis cela, fais un pas en avant, dis que le Fils est de même substance que le Père, mais que pourtant il est moindre que lui; tu parviendras ainsi à voir en lui son égal. Oui, reconnaître qu'il est de même substance, quoique moindre que lui, c'est avancer beaucoup, c'est se rapprocher beaucoup de la vérité qui nous le montre son égal. — Mais le Fils, prétends-tu, n'est pas de même substance que le Père. C'est dire que l'un est de l'or et l'autre de l'argent; c'est dire d'un homme qu'il a engendré un cheval, puisque l'homme n'est pas de même substance que le cheval. Or si le Fils est d'une autre substance que le Père, il s'ensuit que le Père a engendré un monstre. D'une créature, d'une femme qui enfante ce qui n'est pas un être humain, ne dit-on pas qu'elle a donné le jour à un monstre? Pour n'être pas un monstre, il faut que ce qui naît soit de même substance que ce qui le produit; que l'homme engendre un homme, le cheval un cheval, la colombe une colombe et le passereau un passereau.

4. Dieu donc a accordé à ses créatures d'engendrer ce qu'elles sont: à ses propres créatures, à des créatures mortelles et terrestres il a donné d'engendrer ce qu'elles sont; et lui, qui devance tous les siècles, n'aurait pu garder pour lui ce pouvoir? Il est sans aucun commencement, et son Fils ne serait pas ce qu'il est, il aurait un Fils dégénéré? Quel blasphème n'est-ce donc pas de soutenir que le Fils unique de Dieu n'est pas de même substance que son Père? Oui, c'est dire qu'il est dégénéré. Quelle injure de reprocher au fils d'un homme quelconque qu'il est dégénéré! Qu'est-ce qu'être dégénéré? C'est, par exemple, avoir un père courageux, et être soi-même lâche et timide. Quand on veut humilier ce lâche dont le père est d'un caractère généreux, que lui dit-on? — Arrière, fils dégénéré. Ton père était vaillant, et la peur te fait trembler. — Mais c'est par sa faute qu'un fils dégénère de son père, par nature il est son égal. Par nature il est son égal, qu'est-ce à dire? C'est-à-dire qu'il est homme aussi bien que son père. Sans doute le père est courageux et le fils est un lâche, le père est intrépide et le fils un trembleur; ils sont néanmoins tous deux des hommes, ce qui prouve que c'est le vice et non la nature qui fait du fils un fils dégénéré. Pour toi, quand tu accuses le Fils unique du Père d'être un Fils dégénéré, de n'être pas ce qu'est son Père, tu l'accuses, non pas d'avoir dégénéré après sa naissance, mais d'avoir été engendré dégénéré. Qui pourrait entendre un tel blasphème? Ah! si les Ariens pouvaient en voir la gravité d'une manière quelconque, comme ils fuiraient leur secte pour se faire catholiques!

5. Que dire pourtant, mes frères? Ne nous irritons point contre eux, mais pour eux demandons à Dieu le don d'intelligence. Peut-être en effet sont-ils nés dans cette erreur. Qu'est-ce à dire? Que peut-être ils ont reçu de leurs parents cet enseignement auquel ils tiennent si fort. Hélas! ils préfèrent leur famille à la vérité. Ah!

pour pouvoir rester ce qu'ils sont, qu'ils deviennent ce qu'ils ne sont pas; qu'ils deviennent catholiques, afin de pouvoir rester hommes; et pour ne pas perdre ce que leur a donné la création divine, qu'ils y ajoutent la divine grâce. Ils croient honorer le Père en outrageant le Fils, et si on dit à l'un d'eux : Tu blasphèmes; en quoi ? reprend-il. — En disant que le Fils n'est pas de même nature que le Père. — C'est toi plutôt qui blasphèmes, réplique-t-il. — Pourquoi ? — Parce que tu prétends égaler le Fils au Père. — Oui, je prétends égaler le Fils à son Père; mais le Fils lui est-il étranger? Le Père n'est-il pas heureux de me voir lui égaler son Fils unique? Il en est heureux, car il ne connaît pas l'envie; et c'est parce qu'il n'a point d'envie contre son Fils unique que par la génération il lui a transmis tout ce qu'il est.

Toi au contraire tu outrages le Père en outrageant le Fils, car c'est pour honorer le Père que tu déshonores son Fils. Si en effet tu prétends que le Fils n'est pas de même substance, c'est pour ne pas manquer à son Père. Eh bien ! je vais te montrer en peu de mots que tu manques à tous deux. — Comment ? — Si je dis à un fils : Homme dégénéré, tu ne ressembles pas à ton père; homme dégénéré, que tu es loin de ton père ! Ce fils en m'entendant s'irrite et s'écrie : Est-ce en naissant que j'étais dégénéré? De son côté, le père en m'entendant s'irrite plus vivement encore, et que dit-il dans sa colère? Ai-je donc engendré un fils dégénéré? Si j'ai engendré ce que je ne suis pas, j'ai engendré un monstre. — Demanderas-tu encore comment tu outrages le Père et le Fils en honorant l'un au détriment de l'autre? Tu offenses le Fils sans te concilier le Père; en cherchant à faire profiter le Père du déshonneur du Fils, tu blesses le Père comme le Fils. Vers qui maintenant iras-tu te réfugier? Si tu veux échapper à la colère du Père en courant vers le Fils, ne te dira-t-il pas : Quoi! tu recours à un Fils que tu supposes dégénéré? Et si tu recours au Père après avoir offensé le Fils, ne te dira-t-il pas aussi : Quoi ! tu recours à un Père que tu supposes avoir engendré un Fils d'autre nature ?

Contentez-vous de cela, mes frères : retenez-le, confiez-le à votre mémoire, inscrivez-le sur les tablettes de votre croyance, et pour le comprendre, adressez vos prières à Dieu le Père et à son Fils, car ils ne sont qu'un.

SERMON CXL.

ÉGALITÉ DU FILS AVEC LE PÈRE [1].

ANALYSE. — Un évêque Arien, du nom de Maximin, et protégé par le comte Segisvult, opposait à l'enseignement catholique, sur l'égalité du Fils avec le Père, ces paroles de saint Jean : « Qui croit en moi, ne croit pas en moi, mais en Celui qui m'a envoyé. » et ces autres : « Mon Père qui m'a envoyé m'a prescrit lui-même ce que je dois dire et ce dont je dois parler; et je sais que son « commandement est la vie éternelle. » Pour réfuter l'évêque Arien, saint Augustin établit que le Père en engendrant son Fils lui communique une égalité parfaite avec lui-même. C'est à quoi le Fils rend hommage en faisant remonter à son Père la foi que nous avons en sa parole. Quant au commandement qu'il déclare avoir reçu de son Père dès que ce commandement est appelé par lui *la vie éternelle* et que de lui-même l'Écriture dit ailleurs qu'il est *la vie éternelle*, ce commandement n'est autre chose que l'être divin qu'il doit à son Père.

1. Pourquoi, mes frères, venons-nous d'entendre dire au Seigneur : « Qui croit en moi » ne croit pas en moi, mais en Celui qui m'a envoyé ? » Il nous est salutaire de croire au Christ, surtout parce que c'est lui qui a dit expressément ce qu'on vient de répéter devant vous, savoir, qu'il était venu dans le monde pour en être la lumière, et que croire en lui ce n'était pas marcher dans les ténèbres, mais avoir la lumière de la vie [1]. Il est donc utile, il est extrêmement avantageux de croire au Christ, et c'est un grand malheur de n'y pas croire. Cependant, comme le Christ, Fils de Dieu, tient de son Père tout ce qu'il est, comme le Père ne procède pas du Fils, puisqu'au contraire il en est le Père, tout en nous recommandant d'avoir foi en lui, le Fils en reporte toute la gloire à son Père.

2. Effectivement, si vous voulez demeurer catholiques, croyez d'une manière ferme et inébranlable que Dieu le Père a engendré, avant le temps, Dieu le Fils et que, dans le temps, il l'a fait naître d'une Vierge. La première naissance devance tous les temps, la seconde les éclaire; toutes deux néanmoins sont admirables, car pour la première il n'y a point de mère, ni de père pour la

[1] [illegible]

seconde. En engendrant son Fils, Dieu l'a engendré de sa substance, sans le concours d'aucune femme, et la Vierge sa mère, en l'enfantant, l'a enfanté sans la participation d'aucun homme. Le Fils est né du Père sans avoir eu de commencement; et aujourd'hui même il a eu un commencement certain en naissant de sa mère. Fils du Père il nous a faits, Fils de sa mère il nous a refaits. Il est né du Père pour nous donner l'être, il est né de sa mère pour nous empêcher de le perdre.

Or le Père l'a engendré son égal et tout ce qu'est le Fils, il le tient de son Père, tandis que Dieu le Père ne doit pas à son Fils tout ce qu'il est; ce qui nous fait dire que Dieu le Père n'a point de principe, et que Dieu le Fils procède du Père. De là vient que le Fils attribue au Père tous les miracles qu'il opère, toutes les vérités qu'il énonce, et il ne saurait différer de l'Auteur de son être. Le premier homme a pu devenir autre chose que ce qu'il était par la création : la création l'avait formé juste, et il est devenu pécheur; mais le Fils unique de Dieu ne saurait changer rien à ce qu'il est : il ne peut ni le transformer, ni le diminuer, il lui est impossible de n'être pas ce qu'il était, impossible de n'être pas l'égal de son Père. Le Père qui a tout donné à son Fils dès sa naissance et sans qu'il éprouvât aucun besoin, lui a donné aussi et sans aucun doute d'être son égal. Comment lui a-t-il donné d'être son égal? L'a-t-il engendré inférieur à lui, pour ajouter ensuite à sa nature et l'élever jusqu'à lui? S'il eût agi ainsi, il l'aurait laissé manquer pour lui donner ensuite. Or je vous l'ai déjà dit et vous devez en être parfaitement sûrs, c'est dès sa naissance et sans qu'il éprouvât aucun besoin que le Père a donné tout son être à son Fils. Mais s'il lui a donné alors tout son être, il lui a certainement donné l'égalité avec lui-même, et pouvait-il en lui conférant cette égalité, ne l'engendrer pas son égal? Aussi, bien que le Père soit autre que le Fils, il n'est pas autre chose que lui; l'un est ce qu'est l'autre. L'un n'est pas l'autre, mais l'un est ce qu'est l'autre.

3. « Celui qui m'a envoyé, » a-t-il dit et vous l'avez entendu. « Celui qui m'a envoyé m'a prescrit « ce que j'ai à dire et ce dont je dois parler; et « je sais que son commandement est la vie éternel- « le. » Ainsi s'exprime l'Evangile de saint Jean, retenez-le. « Celui qui m'a envoyé m'a prescrit lui- « même ce que j'ai à dire et ce dont je dois « parler; et je sais que son commandement est « la vie éternelle. » Ah! s'il m'était donné par Dieu d'exprimer ce que je veux! Ce qui me met dans la gêne, c'est son abondance et ma propre indigence. « C'est lui, dit le Sauveur, qui m'a « prescrit ce que j'ai à dire et ce dont je dois « parler; et je sais que son commandement est « la vie éternelle. » Dans l'Epître de ce même Jean l'Evangéliste, cherche ce qui est dit du Christ. « Croyons, y est-il écrit, en Jésus-Christ, « son vrai Fils. Il est vrai Dieu et éternelle vie [1]. »

« Vrai Dieu et éternelle vie, » qu'est-ce à dire? Que le vrai Fils de Dieu est en même temps vrai Dieu et éternelle vie. Pourquoi l'appeler vrai Fils de Dieu? C'est que Dieu a beaucoup d'enfants de qui il fallait le discerner en disant qu'il est, lui, « le vrai Fils de Dieu. » Il ne suffisait pas de le nommer son Fils, il fallait ajouter qu'il est son Fils véritable, afin de le distinguer des nombreux enfants que Dieu a d'autre part. Effectivement, si nous sommes fils de Dieu par grâce, lui l'est par nature. Par lui le Père nous a créés; il est, lui, tout ce qu'est son Père; pouvons-nous dire que nous sommes tout ce qu'est Dieu?

4. Mais voici un aveugle qui nous prend en travers et qui crie, sans savoir ce qu'il dit : S'il est écrit : « Mon Père et moi nous sommes « un [2], » c'est pour exprimer l'accord de la volonté et non la communauté de nature. Les Apôtres mêmes, c'est l'assertion de l'adversaire [3] et non la mienne, ne font non plus qu'un avec le Père et avec le Fils. Affreux blasphème! Oui, dit-on, les Apôtres ne sont qu'un avec le Père et avec le Fils, parce qu'ils obéissent à la volonté du Père et du Fils. Est-il possible qu'on ait osé avancer une telle assertion? Paul donc pourrait dire : Dieu et moi nous sommes un! Pierre aussi pourrait dire, ainsi que tout prophète : Dieu et moi nous sommes un! Mais ils ne parlent pas de la sorte, à Dieu ne plaise! Ils savent qu'ils sont d'une autre nature, d'une nature qui a besoin d'être guérie; ils savent qu'ils sont d'une autre nature, d'une nature qui a besoin d'être éclairée. Aucun d'eux ne dit : Dieu et moi nous sommes un. Quels que soient leurs progrès, quelle que soit l'éminence de leur sainteté, quelle que soit la sublimité de leur vertu, jamais ils ne disent : Dieu et moi nous sommes un; et s'il ont réellement de la vertu, il leur suffirait pour tout perdre de tenir ce langage.

5. Croyez donc que le Fils est égal au Père,

[1] I Jean, v, 20. — [2] Jean, x, 30. — [3] De Maximin, dans la conférence qu'il eut avec Saint Augustin. Voir contre Maximin liv. 2. chap. 22.

mais aussi que le Fils procède du Père et non pas le Père du Fils. Dans l'un est le principe, et dans l'autre l'égalité. Car si le Fils n'est pas égal au Père, il n'est pas son Fils véritable. Voici en effet comme nous raisonnons, mes frères. Si le Fils n'est pas égal au Père, il lui est inférieur; s'il lui est inférieur, comment a-t-il pu naître son inférieur ? Réponds, nature malade dont la foi est pervertie : Ce Fils inférieur au Père grandit-il, oui ou non ? S'il grandit, c'est que le Père vieillit. Mais s'il doit rester tel qu'il est né, en le supposant inférieur, à sa naissance, il restera inférieur toujours; ainsi sa perfection sera l'imperfection, puisque parfait et non perfectible à sa naissance, il ne parviendra jamais à égaler son Père. Est-ce ainsi, ô impies, que vous outragez le Fils ? Est-ce ainsi que vous le blasphèmez, ô hérétiques ? Qu'enseigne au contraire la foi catholique ? Dieu le Fils procède de Dieu le Père et non Dieu le Père de Dieu le Fils. Dieu le Fils est toutefois égal au Père ; il est né son égal, et non son inférieur; il est né son égal, et ne l'est pas devenu. Ce qu'est le Père, le Fils l'est aussi. Le Père a-t-il été jamais sans Fils ? Non, et qu'on ne parle pas de temps là où il n'y a pas de temps. Le Père est toujours, le Fils toujours. Le Père est sans commencement ; le Fils aussi sans commencement ; jamais le Père ne fut ni avant, ni sans son Fils. Néanmoins, comme Dieu le Fils procède de Dieu le Père, et non pas Dieu le Père de Dieu le Fils, ne craignons pas d'honorer le Fils dans le Père ; car l'honneur du Fils rejaillit sur le Père, sans amoindrir sa divinité.

6. Mais il faut expliquer ces paroles citées par moi : « Je sais, est-il dit, que son commandement est l'éternelle vie. » Remarquez bien ces mots, mes frères : « Je sais que son comman-« dement est l'éternelle vie. » Le même saint Jean nous dit aussi du Christ : « Il est vrai Dieu « et vie éternelle. » Or, si le commandement du Père est vie éternelle, si de plus le Christ son Fils est également éternelle vie, il s'ensuit que le Fils est le commandement du Père. Comment ne serait-il pas son commandement, puisqu'il est son Verbe ? Entendrez-vous d'une manière charnelle que le Père a donné un commandement à son Fils, en lui disant, par exemple, je t'ordonne ceci, je veux que tu fasses cela ? Mais quelles paroles aura-t-il employées pour se faire comprendre de Celui qui est son unique Parole ? Lui fallait-il des paroles pour commander à sa Parole ? Mais non, le commandement du Père étant l'éternelle vie et son Fils étant aussi l'éternelle vie, croyez-le et l'admettez, croyez-le et le comprenez, car un Prophète a dit : « Si vous ne « croyez, vous ne comprendrez pas [1]. » Vous ne saisissez pas ? Dilatez-vous ; écoutez l'Apôtre : « Dilatez-vous, dit-il, pour ne traîner pas le joug « avec les infidèles [2] ; » car c'est être infidèle, que de refuser croyance à ce mystère avant de le comprendre. Infidèles, en voulant rester tels, vous demeurerez dans l'ignorance ; croyez donc pour avoir l'intelligence. Oui, le commandement du Père est l'éternelle vie. C'est que le Fils, dont nous honorons aujourd'hui la naissance, est aussi le commandement du Père, non pas un commandement donné dans le temps, mais un commandement né de toute éternité.

L'Evangile de saint Jean sert à exercer l'esprit, il le purifie et le spiritualise pour nous former sur Dieu, non pas des idées charnelles, mais des idées spirituelles. Assez donc pour vous aujourd'hui, mes frères ; il serait à craindre que la longueur de la discussion ne produisît le sommeil de l'oubli.

[1] Isaïe, VII, 9, sel. LXX. — [2] II Cor. VI, 13, 14.

SERMON CXLI.

JÉSUS NOTRE VOIE [1].

ANALYSE. — Les philosophes ont pu avec les lumières de la raison se faire quelque idée de la grandeur et de la majesté de Dieu. Mais au lieu de prendre le chemin qui les aurait conduits à la possession de ce bien suprême, ils se sont égarés jusqu'à adorer les idoles. Ah! que nous sommes heureux que la Vérité même se soit faite notre voie dans la personne de Jésus-Christ! Attachons-nous inséparablement à Lui.

1. Pendant qu'on lisait l'Evangile saint, vous avez entendu, entre autres, ces paroles du Seigneur Jésus : « Je suis la voie et la vérité et la vie. » Quel homme n'aspire à la vérité et à la vie? Mais chacun n'en découvre pas la voie.

Quelques philosophes même profanes ont vu en Dieu une vie éternelle et immuable, intelligible et intelligente, sage et principe de toute sagesse; en lui aussi ils ont vu une vérité ferme, stable, invariable et comprenant les idées et les formes de toutes les créatures. Malheureusement ils ne l'ont vue que de loin et du sein de l'erreur; aussi n'ont-ils point découvert la route qui conduit à la possession de ce magnifique, de cet heureux et ineffable héritage.

Ce qui prouve en effet qu'ils ont vu réellement, autant du moins que l'homme en est capable, le Créateur à travers la créature, l'ouvrier à travers son ouvrage et dans le monde l'auteur même du monde, c'est le témoignage, irrécusable pour les Chrétiens, de l'Apôtre saint Paul. Il dit donc en parlant d'eux : « La colère de « Dieu éclate du haut du ciel contre toute l'im« piété. » Vous reconnaissez bien ici le langage de l'Apôtre. « La colère de Dieu éclate du haut « du ciel contre toute l'impiété et l'injustice de « ces hommes qui retiennent la vérité dans l'ini« quité. » L'Apôtre dit-il que ces hommes ne possèdent pas la vérité? Non, mais ils « la retien« nent dans l'iniquité. » Ce qu'ils possèdent est bon, mais ils ont tort de le garder ainsi : « ils « retiennent la vérité dans l'iniquité. »

2. On pouvait demander à saint Paul : comment ces impies sont-ils parvenus à la vérité? Dieu a-t-il adressé la parole à quelqu'un d'entre eux? Ont-ils reçu de lui la loi, comme le peuple d'Israël par le ministère de Moïse? Comment alors peuvent-ils retenir la vérité, fût-ce dans l'iniquité même? — Prêtez l'oreille à ce qui suit, c'est la réponse. « Parce que ce qui est connu de Dieu « est manifeste en eux; Dieu le leur a manifesté. » — Comment! il le leur a manifesté et il ne leur a pas donné sa loi? — Voici de quelle manière. « En effet, ses invisibles perfections, rendues « compréhensibles par ses œuvres, sont devenues « visibles. » Interroge le monde et la magnificence du ciel, l'éclat et la disposition des astres, le soleil qui suffit pour former le jour, et la lune qui nous ranime pendant la nuit; interroge cette terre qui produit en abondance et la verdure et les arbres, qui se couvre d'animaux et qu'embellit le genre humain; interroge la mer, les grands et nombreux poissons qui la remplissent; interroge l'atmosphère et les oiseaux qui en font la vie; interroge enfin tous les êtres et dis-moi si tous ne te répondent pas à leur manière : C'est Dieu qui nous a faits. De nobles philosophes ont ainsi interrogé l'univers, et cet œuvre leur a fait connaître l'ouvrier.

Mais alors, comment dire que la colère de Dieu éclate contre leur impiété? C'est qu' « ils « retiennent la vérité dans l'injustice. » Venez, Apôtre, expliquez-vous. Déjà vous avez montré comment ils sont parvenus à connaître Dieu. « Ses invisibles perfections, dit-il, rendues com« préhensibles par ses œuvres, sont devenues « visibles, aussi bien que sa puissance éternelle « et sa divinité : de sorte qu'ils sont inexcusables. « Car après avoir connu Dieu ils ne l'ont point « glorifié comme Dieu ni ne lui ont rendu grâ« ces; mais ils se sont perdus dans leurs pensées « et leur cœur insensé s'est obscurci. » C'est toujours l'Apôtre qui parle et non pas moi. « Et « leur cœur insensé s'est obscurci. Ainsi en di« sant qu'ils étaient sages ils sont devenus fous. » L'orgueil leur a fait perdre ce que la curiosité leur avait fait découvrir. « En disant qu'ils « étaient sages, » en s'attribuant les dons de Dieu, « ils sont devenus fous. » Encore une fois c'est l'Apôtre qui l'assure : « En disant « qu'ils étaient sages, ils sont devenus fous. »

3. Montrez maintenant, prouvez qu'ils étaient fous. O Apôtre, vous nous avez fait voir com-

[1] Jean, XIV, 6.

ment ils ont pu parvenir à connaître Dieu, « c'est « que rendues compréhensibles par ses œuvres, « ses invisibles perfections sont devenues visi- « bles. » Montrez-nous de la même manière comment « en se disant sages ils sont devenus « fous. » — Le voici : C'est parce qu' « ils ont « changé, répond-il, la gloire du Dieu incorrup- « tible contre une image représentant un homme « corruptible, des oiseaux, des quadrupèdes et « des reptiles [1]. » Les Païens en effet se sont faits des dieux des figures de ces animaux. Quoi ! tu connais Dieu et tu adores une idole ! Tu connais la vérité et tu la retiens dans l'injustice ! Ce que te révèle l'œuvre de Dieu, tu le sacrifies à l'œuvre d'un homme ! Tu as tout examiné, tu as saisi l'harmonie du ciel et de la terre, de la mer et de tous les éléments ; et tu ne veux pas remarquer que comme le monde est l'ouvrage de Dieu, cette idole est simplement l'ouvrage d'un homme. Si cet homme pouvait donner un cœur à son idole comme il lui a donné une physionomie, cette idole adorerait son auteur. N'est-il pas vrai, mon ami, que cette idole est l'œuvre d'un homme, de même que tu es l'œuvre de Dieu ? Qu'est-en effet ton Dieu ? Celui qui t'a formé. Et le Dieu de l'ouvrier en idoles ? Celui également qui l'a formé. Le dieu de l'idole n'est-il donc pas aussi l'auteur de l'idole, et ne s'ensuit-il pas que si cette idole avait un cœur, elle adorerait aussi l'ouvrier qui l'a formée ?

C'est ainsi que ces philosophes ont retenu la vérité dans l'iniquité et qu'après l'avoir vue, ils n'ont point trouvé le chemin qui conduit à elle.

[1] Rom. I 18-23.

4. Mais le Christ est dans le sein de son Père la vérité et la vie, il est le Verbe de Dieu et c'est de lui qu'il est écrit : « La vie était la lumière « des hommes [1] ; » il est donc dans le sein de son Père la vérité et la vie, et comme nous n'avions pas le moyen de nous réunir à cette vérité, lui, le Fils de Dieu, qui est éternellement avec son Père la vérité et la vie, s'est fait homme pour devenir notre voie. Suis cette voie de son humanité, et tu arrives à la divinité. C'est lui qui te conduit à lui-même, et pour y parvenir ne cherche personne que lui. Hélas ! nous serions toujours égarés, s'il n'avait daigné se faire notre voie ; il est réellement devenu la voie où tu dois marcher. Je ne te dirai donc pas : Cherche la voie. Cette voie s'est présentée elle-même devant toi : en avant, marche ! Ce sont les mœurs qui doivent marcher en toi en non les pieds ; car il en est beaucoup dont les pieds vont bien, tandis que leur conduite va mal, et tout en courant bien ils se précipitent hors de la voie. Tu rencontreras effectivement des hommes dont la conduite est régulière, mais qui ne sont pas chrétiens : ils courent bien, mais hélas ! hors de la voie, et plus ils courent, plus ils s'égarent, puisqu'ils s'éloignent de leur chemin. Ah ! si ces hommes entraient dans la voie, s'ils s'y tenaient, quelle sûreté pour eux, puisqu'ils courraient sans s'égarer ! Combien au contraire ils sont à plaindre de tant marcher sans être dans la voie ! Mieux vaut y marcher en boitant, que de n'y être pas en marchant d'un pas ferme. Que votre charité veuille se contenter de ceci.

Tournons-nous, etc. [1].

[1] Jean, I 4. — [2] Voir. Ser 1.

SERMON CXLII.

NÉCESSITÉ DE LA GRACE [1].

ANALYSE. — Jésus-Christ est la voie sûre que nous devons suivre. Or Jésus-Christ est humble et nous devons nous attacher à l'imiter dans son humilité. 1° En effet, l'amour-propre nous ayant detachés de Dieu pour nous répandre dans les créatures, il faut pour revenir à Dieu, que nous rougissions de nos égarements, il faudrait même que nous pussions nous oublier pour nous rattacher intimement à lui. L'orgueil est une enflure énorme qui nous empêche d'entrer au ciel par Celui qui en est la porte, par Jésus-Christ. 2° Ce que Jésus-Christ demande principalement de nous, c'est que nous reproduisions les exemples d'humilité qu'il a donnés au monde 3° Enfin, la charité est incompatible avec l'orgueil. Or la charité est indispensable, puisque sans elle rien ne profite et que la perfection de la charité est la perfection du chrétien. Donc à ce titre encore nécessite de l'humilité.

1. Pour nous préserver de l'abattement du désespoir les divines Ecritures nous raniment, et d'autre part elles nous effraient pour que nous ne nous laissions pas emporter par l'orgueil. Mais il nous serait fort difficile de tenir le juste milieu, de marcher entre le désespoir à notre gauche et la présomption à notre droite, si le

[1] Jean, XIV, 6.

Christ ne disait : « Je suis la voie. » Où veux-tu aller, semble-t-il dire? « Je suis la voie. » Où veux-tu parvenir? « Je suis la vérité. » Où veux-tu demeurer? « Je suis la vie. »

Ainsi donc marchons avec sécurité dans cette voie; mais craignons les dangers qui l'avoisinent. L'ennemi n'ose nous attaquer lorsque nous y marchons, attendu que nous sommes alors unis au Christ; mais à côté de la voie il ne cesse de tendre des pièges; c'est pourquoi nous lisons dans un Psaume : « Près du chemin ils m'ont « dressé des embûches [1]; » et dans un autre livre de l'Ecriture : « Souviens-toi que tu marches « au milieu des filets [2]. » Ces filets au milieu desquels nous marchons ne sont pas dans le chemin, mais auprès. Que crains-tu donc, que redoutes-tu si tu es dans la voie? Mais tremble, si tu la quittes. S'il est permis à l'ennemi de l'environner de pièges, c'est pour modérer la sécurité d'une joie trop vive qui te porterait à la déserter et à tomber dans le précipice.

2. Mais quelle humilité dans cette voie! Quelle humilité dans le Christ qui est en même temps la vérité et la vie, le Très-Haut et Dieu même! Si tu marches dans l'humilité du Christ, tu parviendras jusqu'à sa grandeur; si ta faiblesse ne dédaigne pas ses humiliations, devenu fort tu demeureras au sein de sa gloire. Eh! pourquoi s'est-il abaissé, sinon pour te guérir? Tu étais effectivement sous le poids d'une maladie irrémédiable et c'est pour t'en délivrer qu'est venu jusqu'à toi ce céleste médecin. Ton mal aurait pu sembler tolérable s'il t'eût permis d'aller jusqu'à lui; mais comme il t'en rendait incapable, c'est Lui qui est venu jusqu'à toi.

Or il est venu nous enseigner l'humilité nécessaire à notre guérison; car l'orgueil nous empêchait de recouvrer la vie comme déjà il nous l'avait fait perdre. En effet le cœur de l'homme s'est élevé contre Dieu, et foulant aux pieds les préceptes salutaires qu'il avait reçus dans l'état de santé, l'âme est tombée malade. Que la maladie lui apprenne donc à écouter Celui qu'elle a dédaigné dans sa vigueur. Qu'elle l'écoute pour se relever, puisqu'elle est tombée en ne l'écoutant pas. Que son expérience lui persuade enfin ce qu'elle a refusé de croire à la voix du commandement. Sa misère, hélas! ne lui-a-t-elle pas appris combien il est malheureux de se prostituer loin du Seigneur? N'est-ce pas se prostituer en effet que de se détacher du Bien suprême et unique pour se jeter éperdument au milieu des voluptés, dans l'amour du siècle et la corruption de la terre? Aussi bien, lorsque le Seigneur rappelle à lui cette âme égarée, il la considère comme souillée de prostitutions; on lit très souvent dans les prophètes les reproches qu'il lui adresse à ce titre. Toutefois il ne veut pas qu'elle désespère; car tout en la reprenant de ses désordres, il tient en main de quoi l'en purifier.

3. Son but en effet n'est pas alors de l'irriter, il veut seulement la couvrir d'une confusion qui soit salutaire. Voyez dans l'Ecriture quelle vivacité d'objurgations! Certes, elle ne flatte pas les coupables, mais elle veut les réhabiliter et les guérir. « Adultères, s'écrie-t-elle, ignorez-vous « que l'ami de ce monde se fait l'ennemi de « Dieu [1]? » L'amour du monde rend l'âme adultère, comme l'amour de l'auteur du monde la rend chaste; mais si elle ne rougit de son ignominie, elle n'a même pas le désir de retourner à ces chastes embrassements. Que la confusion la prépare donc au retour, autant que l'en détournait son orgueil, car c'est bien l'orgueil qui l'en d'étournait. Aussi, loin d'être coupables, les reproches qui lui sont adressés lui montrent combien elle l'est, on lui met devant les yeux ce qu'elle rejettait derrière le dos. Ah! considère-toi en toi-même. « Tu vois une paille dans l'œil « de ton frère, et dans le tien tu ne vois pas « une poutre [2]! » Les reproches donc rappellent l'âme en elle-même, car elle en était sortie, et autant elle se quittait, autant elle quittait Dieu même.

Cette âme en effet s'était regardée, s'était plu, et enflammée d'amour pour son indépendance, elle s'est éloignée de Dieu, mais sans rester en elle-même; car elle en est repoussée, bannie et se jette à l'extérieur, aimant le monde, aimant les choses temporelles, aimant les choses terrestres: et pourtant si elle se contentait de s'aimer elle-même au mépris de son Créateur, elle s'amoindrirait déjà, elle s'épuiserait par cet amour si rabaissé. N'est-elle pas inférieure en effet et d'autant plus inférieure à Dieu que l'œuvre est au dessous de l'ouvrier? Elle devait donc aimer Dieu et nous devons l'aimer jusqu'à nous oublier nous-mêmes, s'il est possible. Comment alors se doit faire la conversion? L'âme s'était perdue de vue, mais pour aimer le monde; qu'elle se perde de vue encore, mais pour aimer

[1] Ps. CXXXIX, 6. — [2] Eccli. IX, 20.

[1] Jacq. IV, 4. — [2] Matt. VII, 3.

son Auteur. Sortie d'elle-même elle s'est comme oubliée, ne se rendant point compte de ses actes et justifiant ses crimes ; s'emportant et s'enorgueillissant au milieu de la colère, des voluptés, recherchant les honneurs, la puissance les richesses et la vanité du pouvoir. Mais qu'on la reprenne, qu'on la corrige, qu'on la montre elle-même à elle-même ; elle se déplaît alors, avoue sa laideur, désire recouvrer sa beauté perdue ; et autant la dissipation l'éloignait de Dieu, autant la confusion l'y ramène.

4. Est-ce contre elle ou pour elle que semble s'élever cette prière : « Couvrez-leur la face d'ignominie ? » On croirait voir ici un adversaire, un ennemi. Mais écoute ce qui suit et dis si ce n'est pas plutôt un ami. « Couvrez-leur la face d'i- « gnominie, et ils rechercheront votre nom, Sei- « gneur [1]. » N'était-ce pas les haïr, d'appeler sur eux la confusion? Mais aussi n'est-ce pas les aimer, de vouloir qu'ils recherchent le nom du Seigneur? Qu'y a-t-il donc ici? Est-ce l'amour? Est-ce la haine? N'y a-t-il pas l'un et l'autre? Oui, il y a en même temps haine et amour : haine contre ce qui vient de toi et amour pour toi. Qu'est-ce à dire : haine contre ce qui vient de toi et amour pour toi? C'est-à-dire qu'il y a haine contre tes œuvres et amour pour l'œuvre de Dieu. Mais qu'elles sont tes œuvres, sinon tes péchés? Et quelle est l'œuvre de Dieu, sinon toi-même, formé par lui à son image et à sa ressemblance? Tu dédaignes, hélas! cette œuvre et tu te prends d'affection pour les tiennes. Tu aimes hors de toi ce que tu as fait et tu négliges en toi l'œuvre de Dieu. Ainsi tu mérites de t'égarer, de tomber, de courir loin de toi et de t'entendre appeler un « esprit qui s'en va et qui ne revient point [2]. » Ah! tourne plutôt la vue vers Celui qui t'appelle et qui te crie : « Revenez à moi et je reviendrai « à vous [3]. » Car Dieu ne se détourne point quand on le regarde, il demeure, il est immuable, pour reprendre et pour corriger. S'il est loin de toi, c'est que tu t'es éloigné de lui ; c'est toi qui t'es séparé, ce n'est pas Lui qui s'est éclipsé [4]. Ainsi donc prête l'oreille à sa voix : « Revenez à moi et je reviendrai à vous. » En d'autres termes : Quand je reviens à vous, c'est vous qui revenez à moi. Le Seigneur effectivement poursuit les fuyards et s'ils se retournent vers lui ils se trouvent éclairés. Où fuiras-tu, malheureux, en fuyant loin de Dieu? Où fuiras-tu, en t'éloignant de Celui qui n'est enfermé dans aucun lieu et qui n'est absent nulle part? En s'attachant à lui on trouve la liberté et le châtiment en s'en détachant. Pour qui s'éloigne il est juge et père pour qui revient.

5. L'orgueil avait produit une enflure énorme et cette enflure ne permettait point au pécheur de revenir, car il lui fallait passer par un lieu fort étroit. Aussi j'entends Celui qui s'est fait notre voie s'écrier : « Entrez par la porte étroite [1]. » On fait effort pour pénétrer, mais l'enflure empêche, et les efforts sont d'autant plus dangereux que l'enflure résiste davantage. Cette enflure en effet se trouve blessée pas l'étroitesse même du passage qu'elle veut franchir ; ainsi blessée elle augmente, et augmentant toujours comment entrera-t-elle? Qu'elle décroisse donc. Mais par quel moyen? Qu'elle prenne l'humilité comme remède ; qu'elle en boive le breuvage, il est amer, mais salutaire ; oui qu'elle épuise la coupe de l'humilité. Qui l'empêche de pénétrer? Son volume même. Or l'enflure n'est pas de la grandeur, car la grandeur implique la solidité, ce que ne fait pas l'enflure. Que l'homme orgueilleux ne se croie donc pas grand ; qu'il désenfle pour le devenir, pour être en même temps solide et ferme. Ah! qu'il ne se désire point ces biens temporels ; qu'il ne se glorifie point de l'éclat de ces choses passagères et corruptibles ; qu'il prête l'oreille à Celui qui a dit : « Entrez « par la porte étroite, » et encore : « Je suis la « voie. »

En effet, comme si le Seigneur supposait que l'orgueilleux lui demande : Quelle est cette porte étroite par laquelle j'entrerai, il ajoute : « Je suis la « voie, » entre par moi, et pour entrer par la porte, tu ne saurais suivre que moi. Car si j'ai dit : « Je « suis la voie, » j'ai dit aussi : « Je suis la porte [2]. » Pourquoi chercher par où passer, où revenir, par où entrer? Ne va pas ici et là, tu trouves tout en Celui qui pour toi s'est fait tout, et il dit tout dans ces deux mots : Sois humble, sois doux. Ces paroles sont claires, écoutons-les et sache ainsi où est la voie, ce quelle est et où elle mène. Où veut-tu aller? Ton avarice te porterait-elle à vouloir tout posséder? « Tout, dit le Sauveur, m'a « été donné par mon Père [3]. » Diras-tu que si tout a été donné au Christ, ce n'est pas à toi? Ecoute l'Apôtre ; écoute-le pour ne te laisser pas abattre par le désespoir, ainsi que je l'ai dit déjà ; apprends de lui combien tu as été aimé quand tu étais tout couvert de laideur et d'ignominie,

[1] Ps. LXXXII, 17. — [2] Ps. LXXVII, 39. — [3] Zach. I, 3. — [4] Voir traité 2e sur Saint Jean, nº 8.

[1] Matt. VII, 13. — Jean, X, 7. — [3] Matt. XI, 27.

quand enfin tu ne méritais aucune affection, car c'est pour t'en rendre digne qu'il t'en a été accordé. « Le Christ, dit donc l'Apôtre, est mort « pour les impies [1]. » Quel amour méritait l'impie? Ou plutôt que méritait-il ? — D'être damné réponds-tu. — « Le Christ » cependant « est mort pour des impies. » Voilà ce qu'il a fait pour toi dans ton impiété, que ne te réserve-t-il donc pas, si tu deviens pieux? Qu'as-tu reçu dans ton impiété? « Le Christ est mort pour des « impies. » Mais tu aspirais à tout avoir; eh bien! n'y travaille point par avarice, travailles-y par piété, travailles-y par humilité. Ainsi tu parviendras à posséder Celui qui a fait tout, et tu possèderas tout en le possédant.

6. Ce n'est pas sur le raisonnement que nous appuyons cette doctrine; écoute l'Apôtre dire lui-même : « S'il n'a pas épargné son propre « Fils, s'il l'a livré pour nous tous, comment ne « nous aurait-il pas donné tout avec lui [2]? » C'est ainsi, ô avare, que tu es maître de tout. Afin donc de n'être pas éloigné du Christ, méprise tout ce que tu aimes et attache-toi à Celui dont la puissance t'assure la jouissance de tout. Aussi qu'à fait ce Médecin généreux ? Pour exciter le courage de son malade et sans avoir besoin pour lui-même d'un semblable remède, il a bu la coupe qui ne devait lui faire aucun bien; il l'a bue le premier, comme pour vaincre nos résistances et dissiper nos frayeurs, « C'est, dit-il, le calice « que je dois boire [3]. » Ce breuvage n'a rien à guérir en moi, je le prendrai pourtant, afin de t'animer à le prendre, car tu en as besoin.

Je vous le demande, mes frères, l'humanité devait-elle être malade encore quand on lui a donné un tel remède? Dieu est humble, et l'homme encore orgueilleux! Ah! qu'il écoute, qu'il entende enfin. « Tout, dit le Sauveur, m'a « été donné par mon Père. » Si tu veux avoir tout, en moi tu le trouveras. Veux-tu le Père? Tu l'auras par moi et en moi. « Nul ne connaît « le Père, si ce n'est le Fils. » Point de découragement, viens au Fils, car il ajoute : « Et celui « à qui le Fils aura voulu le révéler. » Tu lui disais: Je ne pourrai donc y parvenir; vous m'invitez à passer par un chemin trop étroit, je ne saurais entrer par là. « Venez à moi, répond-« il, vous tous qui avez de la peine et qui êtes « chargés ; » chargés du poids de votre orgueil ; « Venez à moi, vous tous qui avez de la peine et « qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez « sur vous mon joug et apprenez de moi. »

7. Ainsi crie le Maître des Anges, le Verbe de Dieu, qui nourrit sans s'épuiser toutes les intelligences, et que l'on mange sans le consumer, il crie donc : « Apprenez de moi. » Peuple, écoute-le quand il dit : « Apprenez de moi ; » réponds : Que devons-nous apprendre de vous? Que ne va pas nous enseigner effectivement ce grand Maître quand il crie : « Apprenez de moi! » Quel est en effet Celui qui dit : « Apprenez de moi? » C'est Celui qui a formé la terre, qui a séparé la mer et l'aride, qui a créé les oiseaux, qui a créé les animaux terrestres et tous les poissons, qui a placé les astres dans le ciel, qui a distingué le jour de la nuit, qui a affermi le firmament même et séparé la lumière des ténèbres; c'est Celui-là qui dit : « Apprenez de moi. » Eh! veut-il que nous formions ces merveilles avec lui? Qui de nous le pourrait? Dieu seul en est capable. Ne crains pas, dit-il, je ne demande rien qui soit au dessus de tes forces. Apprends seulement de moi ce que je suis devenu pour toi.

« Apprenez de moi, » non pas à créer, puisque c'est moi qui ai créé; ni même à faire ce qu'il m'a plu d'accorder à quelques-uns seulement le pouvoir de faire, comme de ressusciter les morts, d'éclairer les aveugles et d'ouvrir l'oreille aux sourds ; ceci n'est pas pour vous fort important à savoir et je ne demande pas que vous cherchiez à l'apprendre de moi. — Les disciples en effet étant revenus un jour pleins de de joie et d'allégresse, et s'étant écriés : « Voilà « qu'en votre nom des démons même nous sont « soumis; » le Seigneur répliqua : « Ne vous ré-« jouissez point de ce que les démons vous sont « soumis; réjouissez-vous plutôt de ce que vos « noms sont écrits dans le ciel [1]. » Dieu donc a donné à qui il a voulu le pouvoir de chasser les démons, et le pouvoir de ressusciter les morts à qui il a voulu. Même avant l'incarnation on voyait ces sortes de miracles; des morts étaient alors ressuscités et des lépreux guéris, l'histoire en fait foi [2]. Or quel autre opérait ces prodiges, sinon ce même Christ qui s'est incarné après David et qui était Dieu avant Abraham? C'est lui qui donnait alors ce pouvoir, qui faisait ces miracles par le moyen des hommes; mais à tous il n'accordait pas cette puissance. Ceux qui ne l'ont pas reçue doivent-ils se décourager et dire qu'ils lui sont étrangers puisqu'ils n'ont pas mérité de lui cette faveur? Il y a dans un même corps

[1] Rom. v, 6. — [2] Rom. VIII, 32. — [3] Matt. XX, 22.

[1] Luc, X, 17, 20. — [2] IV Rois IV, V.

plusieurs membres et chacun d'eux peut faire ce que ne saurait un autre. Le Créateur, en formant ce corps, n'a donné ni à l'oreille de voir, ni à l'œil d'entendre, ni au front de flairer, ni à la main de goûter, non ; mais il a donné à tous les membres la santé, l'harmonie entre eux et l'union ; il les a tous animés et unis par un même souffle. C'est ainsi que parmi les hommes il n'a pas donné aux uns de ressusciter les morts ni à d'autres le pouvoir d'enseigner ; à tous cependant il a donné quelque chose. Quoi? « Apprenez de « moi que je suis doux et humble de cœur [1]. »

Ainsi nous l'avons entendu nous dire : « Je « suis doux et humble de cœur. » Eh bien ! mes frères, tout le remède qui nous guérira consiste à apprendre de lui qu'il est « doux et humble « de cœur. » Que sert de faire des miracles et d'être orgueilleux, de n'être ni doux ni humble de cœur? N'est-ce pas se mettre au nombre de ces malheureux qui viendront, à la fin des siècles, lui dire : « N'avons-nous pas prophétisé en votre « nom et en votre nom fait beaucoup de mer- « veilles ? » Que leur sera-t-il répondu? « Je ne « vous connais pas. Eloignez-vous de moi, vous » tous artisans d'iniquité [2]. »

8. Que nous importe-t-il donc d'apprendre? « Que je suis doux, reprend le Sauveur, et hum- « ble de cœur. » Ainsi nous inspire-t-il la charité, mais la charité la plus sincère, une charité qui ne rougit pas, qui ne s'enfle pas, qui ne s'enorgueillit pas, qui ne trompe pas, et cette inspiration est contenue dans ces paroles : « Apprenez « de moi que je suis doux et humble de cœur. » Comment pourrait avoir cette charité pure un homme orgueilleux et hautain? Il ne peut se défendre de l'envie. Un envieux aime-t-il réellement, et nous trompons-nous en disant le contraire? Que personne ne s'avise jamais de supposer la charité à un cœur envieux. Aussi que dit l'Apôtre? « La charité n'est point envieuse. » Pourquoi? « Elle ne s'enfle point [3] ; » c'est le motif pour lequel saint Paul éloigne l'envie du caractère de la charité ; c'est dire : Elle n'est point envieuse, parce qu'elle ne s'enfle point. Il a dit d'abord : « La charité n'est point envieuse ; » et comme si on lui en demandait la raison, il ajoute : C'est qu'elle « ne s'enfle point. » Si donc l'envie naît de l'orgueil ; quand il n'y a pas d'orgueil, il n'y a pas d'envie non plus. Mais si la charité n'est ni orgueilleuse, ni envieuse ; c'est enseigner la charité que de dire : « Apprenez de moi que je suis « doux et humble de cœur. »

[1] Matt. XI, 27-29. — [2] Ibid. VII, 22, 23. — [3] I Cor. XIII, 4.

9. Que chacun maintenant possède ce qui lui plaît et se vante comme il veut ; « quand même « je parlerais les langues des hommes et des « Anges, si je n'ai pas la charité, je suis comme un « airain sonore ou une cymbale retentissante. » Qu'y-a-t-il de plus beau que de pouvoir parler tant de langues? On n'est pourtant alors, sans la charité, qu'un airain ou une cymbale faisant du bruit. Voici d'autres dons : « Quand je connaîtrais « tous les mystères. » Qu'y a-t-il de plus élevé, de plus magnifique? Ecoute encore : « Quand « j'aurais tous les dons prophétiques et toute la « foi, jusqu'à transporter les montagnes, si je « n'ai point la charité, je ne suis rien. » Voici quelque chose de plus grand encore, mes frères. Qu'est-ce? « Quand je distribuerais tous mes biens « aux pauvres. » Se peut-il rien de plus parfait? N'est-ce pas le moyen de perfection prescrit par le Seigneur à ce riche auquel il dit : « Si tu veux « être parfait, va, vends tout ce que tu possèdes « et le donne aux pauvres? » Mais est-on parfait pour avoir tout vendu et tout donné aux pauvres? Non, car le Sauveur ajoute : « Viens ensuite et « suis-moi. » — Pourquoi vous suivre? J'ai tout vendu, distribué tout aux pauvres ; ne suis-je donc point parfait? Qu'ai-je besoin de vous suivre? — Suis-moi pour apprendre que « je suis doux et « humble de cœur. » — Mais peut-on vendre tout et tout donner aux pauvres sans être encore doux et humble de cœur? — On le peut assurément. — Si pourtant j'ai tout distribué aux pauvres? — Ecoute encore. Car il en est qui après avoir tout abandonné et s'être mis à la suite du Seigneur, sans toutefois l'avoir suivi parfaitement, puisque le suivre parfaitement c'est l'imiter, n'ont pu supporter l'épreuve de la souffrance.

Voyez Pierre : il était, mes frères, du nombre de ceux qui avaient tout abandonné et s'étaient mis à la suite du Seigneur. Car en voyant le jeune homme riche s'éloigner avec tristesse, et après avoir demandé avec émotion au Seigneur, qui les consola, quel était donc celui qui pourrait être parfait, ils ne craignirent pas de lui dire : « Voici que nous avons tout laissé pour vous « suivre ; quelle récompense devons-nous donc « attendre [1]? » Et le Seigneur leur fit connaître ce qu'il leur donnerait, ce qu'il leur réservait pour l'avenir. Pierre donc était dès lors du nombre de ceux qui avaient fait ces sacrifices. Et toutefois, quand fut arrivé le moment de la passion, il renia jusqu'à trois fois, à la voix d'une servante, Celui avec lequel il avait promis de mourir.

[1] Matt. XIX, 21-29.

10. Que votre charité remarque donc bien ces paroles : « Va, vends tout ce que tu as, donne-le « aux pauvres, et tu auras un trésor dans le ciel ; « viens ensuite et me suis. » Pierre est devenu parfait; mais il s'est mûri quand le Seigneur était déjà assis à la droite de son Père. Il ne l'était point, lorsqu'il suivait le Seigneur marchant vers sa passion ; et il l'est devenu quand il n'avait plus personne à suivre sur la terre. Que dis-je? Tu as toujours devant toi quelqu'un à suivre. Le Seigneur en te donnant l'Evangile t'a donné un modèle, il y est lui-même avec toi, et il n'a point trompé lorsqu'il a dit : « Voici que je suis « avec vous tous les jours jusqu'à la consomma- « tion du siècle [1]. » Ainsi donc suis le Seigneur. Qu'est-ce à dire? Imite-le. Qu'est-ce à dire encore? « Apprenez de moi que je suis doux et humble « de cœur. » En effet, « quand je distribuerais « tous mes biens aux pauvres, et que je livrerais « mon corps pour être brûlé, si je n'ai pas la « charité, cela ne me sert de rien [1]. »

C'est donc à la charité que j'excite votre charité, et je ne le ferais pas si vous n'en aviez déjà quelque peu. Je vous invite ainsi à poursuivre ce que vous avez entrepris, à perfectionner ce que vous avez commencé. Je vous prie aussi d'intercéder pour moi afin qu'en moi également se consomme la vertu que je vous enseigne. Tous en effet nous sommes imparfaits, et là seulement où tout est parfait nous atteindrons la perfection. « Mes frères, dit l'Apôtre Paul, je ne « crois pas être arrivé. » Il s'explique : « Non que « déjà j'aie atteint jusque là ou que je sois déjà « parfait[2]. » Quel homme oserait donc se vanter de l'être? Ah! plutôt, pour mériter d'être parfaits, confessons que nous sommes imparfaits.

[1] Matt. XXVIII, 20.

[1] I Cor. XIII, 1-3. — [2] Philip. III, 13, 12.

SERMON CXLIII.

JÉSUS RETOURNANT AU CIEL [1].

ANALYSE. — En expliquant le passage de l'Évangile où Notre-Seigneur représente comme utile au monde son retour au ciel, saint Augustin constate en quoi consiste l'utilité de ce retour. C'est que, dit-il, la foi est la vie du juste. Or en quittant le terre le Fils de Dieu exerce et développe la foi, et c'est ainsi que son absence même nous devient salutaire.

1. Le remède à toutes les blessures de l'âme, l'unique moyen donné aux hommes d'expier leurs péchés, c'est de croire au Christ : et nul absolument ne peut se purifier, soit du péché originel, contracté en Adam, en qui tous ont péché et sont devenus par nature enfants de colère [2], soit des péchés personnels, commis ensuite pour n'avoir pas réprimé, mais pour avoir suivi en esclave la concupiscence de la chair en s'abandonnant aux crimes et aux infamies; sans s'unir intimement au corps de ce Christ divin qui a été conçu sans aucun plaisir charnel, sans aucune délectation coupable, nourri sans péché dans le sein maternel, et exempt de toute faute et de toute parole artificieuse [3]. Croire en lui, effectivement, c'est devenir enfants de Dieu ; car on puise en Dieu une vie nouvelle en recevant la grâce de l'adoption que communique la foi en Jésus-Christ notre Seigneur. Aussi, mes très-chers, c'est avec raison que ce même Sauveur et Seigneur ne parle ici que du péché dont le Saint-Esprit convainc le monde, et qui consiste à ne croire pas en lui. « Je vous dis la vérité, déclare-t-il, il vous « est avantageux que je m'en aille, car si je « ne m'en vais point, le Paraclet ne viendra « pas à vous; mais si je m'en vais, je vous l'en- « verrai. Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le « monde en ce qui touche le péché, et la jus- « tice, et le jugement : le péché, parce qu'on n'a « pas cru en moi ; la justice, parce que je vais « à mon Père et que vous ne me verrez plus; « et le jugement, parce que le prince de ce monde « est déjà jugé. »

2. Ainsi le seul péché dont il veut que soit convaincu le monde, c'est de n'avoir pas cru en lui. La foi en lui déliant tous les péchés, n'était-il pas juste de n'imputer d'autre péché que celui qui les mantient tous? De plus cette même foi faisant puiser en Dieu une vie divine et rendant enfants de Dieu, « puisqu'il a donné à ceux

[1] Jean, XVI, 7-11. — [2] Ephes. II, 3. — [3] I Pierre, II, 22.

« qui croient en lui de devenir les enfants du « Seigneur [1]; » croire au Fils de Dieu, c'est renoncer au péché dans la mesure de l'union contractée avec lui, et de la grâce d'adoption qui rend fils, héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ. Aussi saint Jean dit-il : « Quiconque « est né de Dieu ne pèche point [2]; » et le péché reproché au monde est-il de ne pas croire en lui. C'est de ce même péché que le Sauveur disait encore : « Si je n'étais pas venu, ils n'auraient « point de péché [3]. »

N'avaient-ils pas, et en quantité innombrable, d'autres péchés? Mais c'est qu'à l'avènement du Sauveur ils commirent, pour maintenir tous leurs autres péchés, le péché de ne croire pas en lui; tandis que l'absence de ce péché dans ceux qui crurent, suffit pour effacer tous les autres. Aussi l'Apôtre Paul dit-il, et uniquement pour ce motif, que « tous ont péché et ont besoin de « la gloire de Dieu [4]; » que ceux qui croiront en lui ne seront pas confondus [5]; ce qui est d'ailleurs exprimé dans ce passage d'un psaume : « Approchez de lui, et vous serez éclairés, et sur « votre visage ne sera point de confusion [6]. » Aussi bien, se glorifier en soi, c'est se condamner à la confusion, puisqu'on n'est point alors exempt de péchés, et l'on n'évitera la confusion qu'en se glorifiant dans le Seigneur, puisque « tous « ont péché et ont besoin de se glorifier en Dieu. » C'est pour cela encore qu'en parlant de l'infidélité des Juifs le même Apôtre ne dit pas : Si quelques-uns d'entre eux ont péché, est-ce que leur péché rendra vaine la fidélité de Dieu? Eh! comment aurait-il pu dire : Si quelques-uns d'entre eux ont péché, après avoir dit expressément : « Puisque tous ont péché? » Il dit donc : « Si quelques-uns d'entre eux n'ont pas cru, est-« ce que leur infidélité rendra vaine la fidélité de « Dieu [7]? » C'est parler de la manière la plus expresse du péché qui suffit pour empêcher la grâce de Dieu de remettre tous les autres; et c'est bien de ce même péché que le monde est convaincu par la descente de l'Esprit-Saint, par la diffusion de la grâce dans l'âme des fidèles, comme l'enseigne le Seigneur dans ces paroles : « En ce qui « touche le péché, parce qu'on n'a pas cru en « moi. »

3. Mais il n'y aurait ni grand mérite ni glorieux bonheur à croire, si le Seigneur se montrait toujours aux regards de l'homme avec son corps ressuscité. Aussi la grande grâce accordée par l'Esprit-Saint aux croyants, a été d'éteindre en eux les passions charnelles et de les embraser de désirs tout spirituels pour les faire soupirer vers le Christ, devenu invisible pour eux à l'œil du corps. Voilà pourquoi le disciple qui avait juré de ne croire qu'autant qu'il aurait porté la main aux cicatrices du Sauveur, s'étant comme éveillé tout à coup après avoir touché son corps sacré, et s'étant écrié : « Mon Seigneur et mon « Dieu! » Jésus lui répondit : « Tu crois pour « m'avoir vu; heureux ceux qui n'ont pas vu et « qui croient [1]. » L'Esprit-Saint, l'Esprit consolateur rend donc heureux, lorsque voyant éloignée de nous cette nature de serviteur que le Christ a prise dans le sein de la Vierge, il élève le regard purifié de notre esprit vers cette nature divine elle-même qui a fait toujours de lui l'égal du Père, sans en excepter l'époque où il daigna se montrer aux hommes dans une chair mortelle. Aussi c'est sous l'impression de l'Esprit-Saint dont il était rempli que l'Apôtre disait : « Si nous avons connu le Christ selon la chair, « maintenant nous ne le connaissons plus de la « sorte [2]. » C'est connaître en effet la chair même du Christ, non pas selon la chair mais selon l'esprit, que d'admettre la réalité vivante de sa résurrection, non point parce qu'on touche son corps avec curiosité, mais parce qu'on croit avec une pleine certitude. On ne dit pas alors dans son cœur : « Qui est monté au ciel? c'est-à-dire « pour en faire descendre le Christ; ni : Qui est « descendu dans l'abîme? c'est-à-dire pour rap-« peler le Christ d'entre les morts. » On dit au contraire : « Près de toi, dans ta bouche même « est la Parole, » cette Parole est le Seigneur Jésus; « et si tu crois dans ton cœur que Dieu l'a « ressuscité d'entre les morts, tu seras sauvé; « car on croit de cœur pour la justification et on « confesse de bouche pour le salut [3]. » C'est ainsi, mes frères, que s'exprime l'Apôtre et qu'il exhale la sainte ivresse qu'il doit à l'Esprit-Saint.

4. Il est donc bien vrai que si le Saint-Esprit ne nous en faisait la grâce, nous n'aurions pas ce bonheur de croire sans voir. Par conséquent n'est-ce pas avec raison qu'il a été dit : « Il vous « est avantageux que je m'en aille; car si je ne « m'en vais, le Consolateur ne viendra pas à « vous, au lieu que je vous l'enverrai si je m'en « vais. » Le Sauveur sans doute est toujours avec nous dans sa nature divine; si cependant

[1] Jean, I, 12. — [2] Jean III, 9. — [3] Jean, XV, 22. — [4] Rom. III, 23. — [5] Ibid. IX, 33. — [6] Ps. XXXIII, 6. — [7] Rom. III, 3.

[1] Jean, XX, 25-29. — [2] II Cor. V, 16. — [3] Rom. X, 6-10.

il n'éloignait de nous son corps, toujours nous le verrions sensiblement et nous ne pourrions croire en lui d'une manière purement spirituelle; cette foi néanmoins est nécessaire pour nous faire mériter de contempler avec un cœur pénétré de justice et comblé de bonheur, le Verbe même de Dieu dans le sein de son Père, ce Verbe-Dieu par qui tout a été fait et qui s'est fait chair pour habiter parmi nous.

Mais si on croit de cœur pour être *justifié* et non pas en touchant de la main, n'est-ce pas avec raison que notre *justice* est la condamnation de ce monde, qui ne veut croire que ce qu'il voit ? Or, c'est pour nous communiquer cette justice de la foi qui sera la condamnation du monde incrédule, que le Seigneur disait : « A cause de la justice, car je vais à mon Père et vous ne me verrez plus. » En d'autres termes : Votre justice sera de croire en moi, votre Médiateur, en moi que vous saurez, avec une pleine certitude, être remonté vers mon Père après ma résurrection, quoique vous ne me voyiez point d'une manière sensible; et ainsi réconciliés par moi vous pourrez parvenir à voir Dieu spirituellement. Aussi une femme qui figurait l'Église étant tombée à ses pieds quand il fut ressuscité, Jésus lui dit : « Garde-toi de me toucher, puis« que je ne suis point encore remonté vers mon Père[1]. » Paroles mystérieuses dont le sens est celui-ci : Garde-toi d'avoir en moi une foi charnelle en l'appuyant sur le contact corporel; tu auras en moi une foi spirituelle lorsqu'après mon retour vers mon Père tu ne me toucheras plus que spirituellement. Heureux en effet ceux qui croient sans voir, et c'est en cela que consiste la justice de la foi. Or, comme le monde ne l'a pas et que nous l'avons, le juste vivant de la foi[2], nous servons à le condamner. Ainsi donc, soit pour exprimer qu'en ressuscitant avec Jésus-Christ et qu'en montant avec lui vers son Père nous perfectionnons en nous l'invisible justice; soit pour signifier que croyant sans voir, nous vivons de la foi, comme il est écrit du juste, le Sauveur a dit : « A cause de la justice, car « je vais à mon Père, et vous ne me verrez plus. »

5. Que le monde, pour s'excuser de ne pas croire au Christ, ne prétexte pas que le démon l'en empêche. Pour ceux qui croient en effet le prince du monde est banni[1], et il ne saurait plus agir dans les cœurs des hommes dont le Christ s'est rendu maître par la foi, comme il agit sur les fils de la défiance[2], qu'il pousse trop souvent à tenter et à tourmenter les justes. Car puisqu'il est banni du cœur, lui qui y régnait en tyran, il ne peut plus qu'attaquer par l'extérieur; et quoique le Seigneur se serve de ses persécutions mêmes pour avancer les humbles dans la justice[3]; par le fait de son bannissement du cœur, il est jugé. Or ce jugement sert encore à la condamnation du monde. Comment en effet le monde qui refuse de croire au Christ serait-il autorisé à se plaindre du démon, puisque, depuis qu'il est jugé, c'est-à-dire banni et réduit, pour nous exercer à la vertu, à nous attaquer en dehors seulement, le démon est vaincu, non-seulement par des hommes, mais par des femmes, par des enfants et de jeunes filles couvertes aussi de la gloire du martyre ? Et par qui ceux-ci l'ont-ils vaincu, sinon par Celui à qui ils ont donné leur foi, par celui qu'ils ont aimé sans le voir et dont l'empire en s'établissant dans leurs cœurs a renversé l'affreuse domination qui les tenait sous le joug ?

Comme tout cela est dû à la grâce, c'est-à-dire au Saint-Esprit, on comprend pourquoi c'est l'Esprit-Saint qui accuse le monde « à cause du « péché, » puisque le monde ne croit pas au Christ; « à cause de la justice, » puisque ceux qui avaient bonne volonté ont cru en lui tout en ne le voyant pas, et espéré de parvenir aussi, par la vertu de sa résurrection, à une résurrection pleine; « à cause enfin du jugement, » attendu que si les mondains voulaient croire à leur tour, nul ne les empêcherait, « puisque le « prince de ce monde est déjà jugé. »

[1] Jean, XX, 17. — [2] Habac. II, 4 ; Rom. I, 17.

[1] Jean, XII, 31. — [2] Éphés. II, 2. — [3] Ps. XXIV.

SERMON CXLIV.

L'ESPRIT-SAINT CONDAMNANT LE MONDE [1].

ANALYSE. L'Esprit-Saint condamne le monde, et cette condamnation repose sur trois motifs : 1° *sur le péché* que commet le monde en ne croyant pas au Christ et en demeurant ainsi sous le joug de toutes les iniquités dont le délivrerait la foi du Christ ; 2° *sur la justice* rendue au Fils de Dieu, ressuscité et glorifié par son Père, et pratiquée par les fidèles, ressuscités avec lui par la foi et avec lui élevés au ciel en quelque sorte ; 3° *sur le jugement* prononcé contre le démon, que la foi au Christ bannit du cœur et réduit à n'attaquer plus que par le dehors.

1. En promettant d'envoyer le Saint-Esprit, qu'il a effectivement envoyé, notre Seigneur et Sauveur Jésus-Christ disait, entre beaucoup d'autres choses : « Il condamnera le monde à cause « du péché, à cause de la justice, et à cause du « jugement. » Et avant de passer à un autre sujet, il daignait s'arrêter pour expliquer sa pensée plus clairement. « A cause du péché, disait-il, car « on n'a pas cru en moi ; à cause de la justice, car « je vais à mon Père ; à cause enfin du juge- « ment, car le prince de ce monde est déjà jugé. » Ici donc s'élève en nous le désir de comprendre les questions suivantes : Les hommes ne pèchent-ils qu'en ne croyant pas au Christ et pourquoi le Sauveur semble-t-il dire que le Saint-Esprit ne condamnera le monde que pour ce seul péché ? N'est-il pas manifeste qu'il y a dans le monde beaucoup d'autres péchés que celui-là, et pourquoi ce péché est-il le seul que doive reprocher le Saint-Esprit ? Serait-ce parce que l'infidélité maintient l'empire de tous les péchés, tandis que la foi les efface tous, et Dieu pour ce motif imputerait-il principalement, uniquement même, le péché qui empêche la rémission de tous les autres ? En effet, c'est l'orgueil qui détourne l'homme de croire à un Dieu humilié ; et il est écrit : « Dieu résiste aux superbes, tandis « qu'il donne sa grâce aux humbles [2]. » Cette grâce est sans doute un don de Dieu. Or le Don suprême est l'Esprit-Saint ; aussi est-il une grâce. Il est grâce, c'est-à-dire gratuitement donné ; parce que tous les hommes avaient péché et avaient besoin de la gloire de Dieu [3], le péché étant entré dans le monde par un seul homme et par le péché la mort, dans la personne de celui en qui tous ont péché [4]. La grâce est ainsi donnée gratuitement ; elle n'est pas une récompense accordée après l'examen des mérites, elle est une faveur octroyée après le pardon des fautes.

2. Ainsi donc c'est à cause du péché que sont condamnés les infidèles, c'est-à-dire les esclaves du monde, désignés par ce terme de monde ; et quand il est dit que l'Esprit-Saint « condamnera « le monde à cause du péché, » il n'est question que du péché commis par eux en ne croyant pas au Christ. Supprimez en effet ce péché d'infidélité, il n'en restera plus aucun, puisque le juste en vivant de la foi obtient la rémission de toutes ses iniquités.

Mais il y a une différence importante entre croire le Christ et croire au Christ. Les démons effectivement croient le Christ et ne croient pas au Christ. Croire au Christ, c'est en même temps espérer en lui et l'aimer ; car avoir la foi sans l'espérance et sans la charité, c'est croire le Christ et non pas croire en lui. Or en croyant au Christ, on le reçoit, on s'unit à lui d'une certaine façon et l'on devient membre de son corps, ce qui ne peut se faire si à la foi ne s'ajoute l'espérance et la charité.

3. Que signifient aussi ces autres paroles : « A « cause de la justice, car je vais à mon Père ? » Et d'abord, puisque le monde est condamné à cause du péché, pourquoi l'est-il encore à cause de la justice ? Qu'y a-t-il dans la justice qui mérite condamnation ? Faut-il entendre que si le monde est condamné, c'est à cause de son péché propre et à cause de la justice du Christ ? Je ne vois pas d'autre sens à donner à ces paroles, d'autant plus que je lis : « A cause du péché, car « on n'a pas cru en moi ; à cause de la justice, « car je vais à mon Père. » Ce sont les mondains qui n'ont pas cru et c'est lui qui va à son Père ; ainsi le péché est pour eux et la justice pour lui.

Mais pourquoi ne montrer la justice que dans son retour vers son Père ? N'était-ce pas justice aussi quand il venait de Lui vers nous ? Ou bien son avènement parmi nous ne serait-il pas plutôt miséricorde et justice son retour vers son Père ?

[1] Jean, XVI, 8-11. — [2] Jacq. IV, 6. — [3] Rom. III, 23. — [4] Ib. V, 12.

4. Je crois donc, mes frères, qu'en face de l'étonnante profondeur des Ecritures, quand il y a dans ses paroles quelque mystère utile à dévoiler, il est bon pour mériter de le découvrir avec fruit, que nous cherchions ensemble avec foi. Demandons-nous alors pourquoi le Sauveur met la justice à retourner vers son Père, et non pas à être venu d'auprès de Lui. Serait-ce parce que la miséricorde l'ayant fait descendre parmi nous, c'est la justice qui le reconduit vers Dieu ? Nous apprendrions alors que nous ne pouvons être parfaitement justes, si nous sommes négligents à faire miséricorde, à nous occuper des intérêts d'autrui et non pas seulement des nôtres. Aussi bien, après avoir rappelé ce devoir, l'Apôtre cite aussitôt l'exemple du Seigneur. Voici ses paroles : « Rien par esprit de « contention, ni par vaine gloire, mais par hu« milité d'esprit, chacun croyant les autres au « dessus de soi, et ayant égard, non à ses pro« pres intérêts, mais à ceux d'autrui. » Il ajoute immédiatement : « Ayez en vous les sentiments « qu'avait en lui le Christ Jésus. Il avait la na« ture de Dieu et ne croyait pas que ce fût pour « lui une usurpation que de s'égaler à Dieu. « Cependant il s'est anéanti lui-même en prenant « la nature de serviteur, ayant été fait semblable « aux hommes et reconnu pour homme par les « dehors; il s'est humilié, étant devenu obéissant « jusqu'à la mort et la mort de la croix. » Telle est la miséricorde qui l'a amené du ciel. Où est maintenant la justice qui le reconduit vers son Père ? Continuons à lire : « C'est pourquoi Dieu « l'a exalté et lui a donné un nom qui est au « dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus « tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre « et dans les enfers, et que toute langue con« fesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la « gloire de Dieu le Père [1]. » Telle est la justice qui le reconduit vers son Père.

5. Mais s'il retourne seul vers son Père, quel avantage y avons-nous? Comment le Saint Esprit peut-il condamner le monde à propos de cette justice? D'un autre côté, s'il ne retournait pas seul vers son Père, il ne dirait pas ailleurs : « Nul ne monte au ciel que celui qui est des« cendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans « le ciel [2]. » Pourtant l'Apôtre Paul dit encore : « Car notre vie est dans les cieux [3]. » Comment? Le voici : « Si vous êtes ressuscités avec le Christ, « dit le même Apôtre, recherchez les choses d'en «haut, où le Christ est assis à la droite de Dieu; « goûtez les choses d'en haut et non les choses « de la terre; car vous êtes morts et votre vie « est cachée avec le Christ en Dieu [1]. » Comment donc dire que le Christ y est seul monté? Serait-ce parce que le Christ avec tous ses membres ne fait qu'un, comme la tête ne fait qu'un avec le corps? Et quel est le corps du Christ, sinon l'Église ? « Vous êtes, dit le même Docteur « des gentils, le corps du Christ et les membres « d'un membre [2]. » D'après cette interprétation, comme nous sommes tombés et que le Christ est descendu à cause de nous, ces mots : « Nul ne monte que celui qui est descendu, » ne signifient-ils pas que personne ne peut parvenir au ciel qu'autant qu'il fait un avec lui et qu'il est comme un membre harmonieux de son corps?

C'est dans ce sens qu'il disait à ses disciples : « Sans moi vous ne pouvez rien faire [3]. » Car son union avec nous n'est pas la même que son union avec son Père. Il est un avec son Père, parce que le Fils a la même nature que son Père; il est un avec son Père, parce que « ayant la na« ture de Dieu, il n'a pas cru usurper en s'égalant « à Dieu. » Mais il s'est fait un avec nous, parce qu' « il s'est anéanti lui-même, prenant la na« ture de serviteur; » il s'est fait un avec nous, en devenant ce rejeton d'Abraham en qui toutes les nations doivent être bénies. On sait qu'après avoir rappelé cette prophétie l'Apôtre observe : « Il n'est pas dit : Et aux rejetons, comme s'il y « en avait plusieurs; mais : Et à ton rejeton, « comme s'il n'y en avait qu'un seul, et c'est le « Christ. » Or, comme nous appartenons au Christ, comme nous lui sommes incorporés tous ensemble et unis étroitement comme à notre Chef, le Christ est réellement seul. Aussi l'Apôtre nous dit-il à nous-mêmes : « Vous êtes « donc le rejeton d'Abraham, les héritiers selon « la promesse [4]. » Mais si Abraham n'a qu'un rejeton, si ce rejeton unique n'est que le Christ, et si nous sommes aussi nous-mêmes cet unique rejeton, ne s'ensuit-il pas que tous, et le Chef et le corps, nous ne formons qu'un Christ?

6. C'est pourquoi nous ne devons pas nous considérer comme étrangers à cette justice dont parle le Seigneur en disant : « A cause de la « justice, car je vais à mon Père. » Maintenant en effet nous sommes ressuscités avec le Christ notre chef et nous demeurons en lui par la foi et par l'espérance, en attendant que cette espé-

[1] Philip. II, 3-11. — [2] Jean, III, 13. — [3] Philip. III, 20.

[1] Coloss. III, 1-3. — [2] I Cor. XII, 27. — [3] Jean XV, 5. — [4] Gal. III, 16, 29.

rance se réalise à la future résurrection des morts. Or lorsque se réalisera notre espérance, notre justification se complètera aussi ; et avant de les compléter, le Seigneur montre dans son corps, dans notre Chef même, en ressuscitant et en remontant vers son Père, ce que nous devons espérer. Aussi est-il écrit : « Il a été livré à cause « de nos péchés, et il est ressuscité pour notre jus- « tification [1]. »

En résumé, le monde est condamné « à cause « du péché, » commis par ceux qui ne croient pas au Christ ; « à cause de la justice, » pratiquée par ceux qui ressuscitent au nombre de ses membres ; et c'est pourquoi il est dit : « Afin que nous « soyons en lui la justice de Dieu [2] ; » car si nous n'étions pas en lui, nous ne serions pas justice. Mais si nous sommes en lui, comme il remonte tout entier, il retourne avec nous vers son Père et c'est alors que la justice en nous sera parfaite.

De là vient que le monde est condamné encore « à cause du jugement, car le prince de ce « monde est déjà jugé, » ce prince est le démon, le chef des pécheurs, qui n'ont le cœur attaché qu'à ce monde où ils habitent, qu'à ce monde qu'ils aiment et dont par conséquent ils portent le nom, comme à notre tour nous avons la vie attachée au ciel si nous sommes ressuscités avec le Christ. Aussi comme le Sauveur ne forme avec nous, qui sommes son corps, qu'un seul Christ ; ainsi le démon ne forme qu'un démon non plus avec tous les impies dont il est le chef et qui sont comme son corps. Comme enfin nous ne sommes pas étrangers à la justice dont parle le Seigneur quand il dit : « Car je vais à mon Père ; » ainsi les impies ne sont pas étrangers au jugement dont il est question dans ces mots : « Car le prince de « ce monde est déjà jugé. »

[1] Rom. IV, 25. — [2] II Cor. V, 21.

SERMON CXLV.

QU'EST-CE QUE DEMNADER QUELQUE CHOSE [1] ?

ANALYSE. — Notre-Seigneur reproche à ses disciples de n'avoir jamais rien demandé en son nom. En son nom pourtant ils ont déjà fait bien des miracles. Comment donc entendre sa pensée ? — Il est dit dans l'Écriture que Dieu refuse les jouissances divines à ceux qui sont sous le joug de la crainte et qu'il les accorde abondamment à ceux qui vivent d'espérance. Rien n'est plus vrai, car ceux qui ne servent Dieu que par crainte ont le cœur attaché au mal que la crainte seule leur fait éviter, tandis que ceux que l'espérance attache au service de Dieu ont pour lui un amour véritable dont ils goûtent les joies. Cet amour qui rend le cœur heureux est donc la grande grâce qu'il faut solliciter. — Or les disciples jusques là avaient plutôt vécu sous le joug de la crainte que sous le joug de l'amour. Sans doute ils avaient déjà demandé bien des faveurs, mais Jésus considère ces faveurs comme n'étant rien ou presque rien en comparaison de ce qu'il voudrait qu'ils sollicitassent, et c'est pourquoi il leur dit que jusqu'alors ils n'ont rien demandé.

1. Nous avons remarqué, durant la lecture du saint Évangile, une pensée qui doit sans aucun doute mettre en mouvement toute âme sérieuse et la déterminer non pas à se décourager mais à chercher. Sans mouvement en effet il n'y a pas de changement possible ; mais s'il est un mouvement dangereux, comme celui dont il est dit : « Ne « mettez pas mes pieds en mouvement [2] ; » il est aussi un autre mouvement qui consiste à chercher, à frapper, à demander. Tous, il est vrai, nous avons entendu le lecteur ; tous pourtant, je présume, nous ne l'avons pas compris. Sa voix donc nous signale ce qu'avec moi vous devez chercher, examiner, demander la grâce de comprendre. Dieu, je l'espère, nous assistera dans sa bonté et m'accordera ce dont je désire vous faire part.

Pourquoi donc, dites-moi, le Seigneur vient-il d'adresser cette observation à ses disciples : « Vous n'avez jusqu'alors rien demandé en mon « nom ? » N'est-ce pas ici ces mêmes disciples qu'il a envoyés avec le pouvoir de prêcher l'Évangile et de faire des miracles, et qui sont revenus vers lui tout transportés de joie et s'écriant : « Seigneur, voici qu'en votre nom les démons nous « sont soumis [1] ? » Vous vous rappelez, vous reconnaissez ce passage que j'ai cité de l'Évangile, dont toutes les parties et toutes les pensées sont incontestablement vraies et sans aucun langage d'erreur. Comment alors accorder ces deux textes : « Vous n'avez jusqu'alors rien demandé en mon « nom ; — Seigneur, voici qu'en votre nom « les démons mêmes nous sont soumis ? » Quel esprit ne désire résoudre cette question ? Donc il

[1] Jean, XVI, 24. — [2] Ps. LXV, 9.

[1] Luc, X, 17, 20.

nous faut demander, chercher, frapper. Faisons-le avec une piété pleine de foi, non pas avec une inquiétude charnelle, mais avec une humble dépendance; et Celui qui nous voit frapper ne dédaignera pas de nous ouvrir.

2. Recevez donc avec attention, avec une pieuse avidité, ce que le Seigneur va me mettre en main pour vous le distribuer; et après avoir entendu mes paroles, la pureté de votre goût vous dira sans doute à quel divin trésor je les ai puisées.

Le Seigneur Jésus savait ce qui pouvait rassasier l'âme humaine, cette intelligence créée à l'image de Dieu; il savait qu'il ne lui fallait rien moins que lui-même, et il savait aussi qu'elle n'en était point remplie encore; car s'il se montrait sous un rapport, sous un autre il se cachait, connaissant parfaitement ce qu'il convenait de mettre en relief et ce qu'il convenait de laisser dans l'ombre.

« Seigneur, est-il dit dans un psaume, combien est grande l'abondance de votre douceur, « que vous cachez à ceux qui vous craignent et « que vous communiquez généreusement à ceux « qui espèrent en vous [1] ! » Oui, vous les dérobez à ceux qui vous craignent, ces délices divines, immenses, infinies. Si vous les cachez à ceux qui vous craignent, à qui les révélez-vous ? « Vous les « communiquez généreusement à ceux qui espèrent en vous. » Voici donc une double question; mais la solution de l'une est l'éclaircissement de l'autre. Pourquoi, dira-t-on en examinant la seconde, pourquoi « avez-vous caché à ceux qui « vous craignent et communiqué généreusement « à ceux qui espèrent en vous? » Ceux qui craignent sont-ils différents de ceux qui espèrent ? Ceux qui craignent Dieu n'espèrent-ils pas en lui? Comment espérer en lui sans le craindre, et comment le craindre pieusement sans espérer en lui ? Commençons par résoudre ce problème; un mot de l'espérance et de la crainte.

3. La crainte est le caractère de la Loi, l'espérance celui de la grâce. — Peut-il y avoir une différence entre la Loi et la grâce, puisque la Loi et la grâce jaillissent de la même source? — La Loi effraie ceux qui présument d'eux-mêmes : la grâce soutient ceux qui espèrent en Dieu. Oui, la Loi effraie; ne passez pas légèrement sur ce petit mot : pesez-le et appréciez en l'importance. Comprenez bien ce double caractère, écoutez et saisissez nos preuves.

La Loi, disons-nous, effraie ceux qui présument d'eux-mêmes; la grâce soutient ceux qui espèrent en Dieu. En effet, que contient la Loi? Beaucoup de prescriptions. Mais pourquoi chercher à les énumérer? Je n'en rappellerai qu'une seule, elle est fort courte et déjà rappelée par l'Apôtre; qui cependant l'observe? La voici : « Tu « ne convoiteras pas. » Attention ! mes frères, c'est bien la Loi; mais sans la grâce c'est ta condamnation. Pourquoi, présomptueux, pourquoi tant te vanter et tant te vanter de ton innocence ? Pourquoi t'en faire tant accroire ? Tu peux dire, sans doute : Je n'ai pas dérobé le bien d'autrui : je t'écoute, je te crois; je pourrais peut-être même constater par moi-même que tu ne dérobes pas ce qui n'est pas à toi. Mais il s'agit de ne pas convoiter. — Je n'approche pas de la femme d'un autre. — Ici encore je t'écoute, je te crois, je constate. Mais il s'agit de ne pas convoiter. Pourquoi regarder autour et non au dedans de toi ? Regarde en toi, et tu verras dans tes membres une loi contraire. Regarde bien en toi : pourquoi te jeter en dehors ? Descends en toi, et tu découvriras dans tes membres une loi qui résiste à la loi de ton esprit et qui t'assujettit à elle-même, à cette loi du péché qui vit en tes membres. Comment goûter alors les divines douceurs, esclave que tu es de la loi charnelle, de la loi opposée à la loi de ton esprit ? Les Anges s'abreuvent de ces douceurs qui te sont inconnues, et ce sont les chaînes de ton esclavage qui t'empêchent d'atteindre jusques là. « Si la Loi « n'avait dit : Tu ne convoiteras pas, » tu ignorerais « la convoitise. » En entendant la loi tu as craint, tu as essayé de combattre, mais sans pouvoir vaincre. Car « prenant occasion de ce « précepte, le péché a produit la mort. » Ainsi parle l'Apôtre, vous reconnaissez son langage. « Prenant occasion du commandement, le péché, « dit-il, a développé en moi toute concupiscence. » Pourquoi tant de jactance et tant d'orgueil ? Tu le vois, c'est avec tes propres armes que l'ennemi t'a vaincu. Tu voulais une loi pour t'instruire, et la loi même a servi d'entrée à ton ennemi. « Car, prenant occasion du commandement, le « péché m'a séduit, continue l'Apôtre, et par « lui m'a tué. » Comment ai-je pu dire : C'est par tes propres armes que l'ennemi t'a vaincu ? Ecoute la suite du discours de l'Apôtre. « Ainsi « la Loi est sainte, le commandement est saint, « juste et bon. Ce qui est bon est donc devenu « pour moi la mort? Loin de là; mais le péché, « pour se révéler, s'est servi de ce qui est bon « pour me causer la mort [1]. »

[1] Ps. XXX, 20.

[1] Rom. VII, 7-13, 23.

Comment cela ? C'est parce que tu as eu pour le commandement de la crainte et non de l'amour. Tu as craint le châtiment et tu n'as pas aimé la justice. Or, quand on craint le châtiment, on voudrait s'il était possible faire ce qui plaît sans avoir rien à redouter. Ainsi, Dieu défend l'adultère : tu as bien en vue une femme étrangère, mais tu ne l'abordes pas, tu ne fais pas le mal avec elle ; tu en as bien l'occasion, le temps et le lieu sont propices, il n'y a pas de témoins, nonobstant tu ne commets pas le crime. Pourquoi ? Tu as peur du châtiment. — Personne ne le saura. — Dieu ne le saura-t-il pas non plus ? — Ainsi c'est parce que l'œil de Dieu te voit, que tu t'abstiens de ce que tu allais faire. Mais ici ne crains-tu pas plus les menaces de Dieu, que tu n'aimes ses ordres ? En effet, pourquoi t'abstiens-tu ? Parce qu'en faisant le mal tu serais jeté en enfer. C'est donc le feu que tu redoutes. Ah ! si tu aimais la chasteté, tu t'abstiendrais dans le cas même où tu n'aurais absolument rien à craindre ; et si Dieu te disait : Fais ce que tu veux, je ne te condamnerai pas, je ne te condamnerai pas à l'enfer, seulement tu ne me verras pas ; en t'abstenant après cette menace, ce serait l'amour de Dieu et non la crainte de son jugement qui t'inspirerait. Mais t'abstiendrais-tu ? Il est possible, ce n'est pas à moi d'en juger. Quoi qu'il en soit, tu es aidé, si tu t'abstiens, par la grâce qui fait les saints, et c'est elle qui t'inspire une juste horreur pour l'impureté de l'adultère, et pour ton Maître un amour vrai qui te fait soupirer après ses promesses plutôt que de redouter ses menaces ; oui, c'est la grâce et garde-toi de revendiquer ce mérite, de l'attribuer à ta nature. Tu t'abstiens avec plaisir, c'est bien ; avec amour, c'est bien encore ; j'y applaudis de tout cœur. C'est la charité qui t'inspire cette bonne volonté pratique, et ta confiance en Dieu te fait goûter les douceurs divines.

4. Mais d'où te vient cette charité ? si toutefois tu l'as réellement ; car je crains encore que ce ne soit la crainte qui t'anime et que nonobstant tu ne t'estimes un grand homme. Oui tu es grand si tu agis par charité. Mais as tu la charité ? — Je l'ai, dis-tu. — D'où te vient-elle ? — De moi-même. — Ah ! si elle te vient de toi-même, que tu es loin encore de la divine douceur ! C'est toi qu'il te faudra aimer, car ce sera aimer la source même de la charité. Mais je te prouve que tu ne l'as pas, et la preuve que tu ne l'as pas, c'est que tu t'attribues un bien si précieux ; car si tu la possédais réellement, tu saurais d'où elle te vient. En prétendant que tu l'as par toi-même, ne la considères-tu pas comme quelque chose de très peu important ? Et néanmoins, quand tu parlerais les langues des hommes et des Anges, si tu n'avais pas la charité, tu ne serais qu'un airain sonore et une cymbale retentissante. Quand encore tu comprendrais tous les mystères, que tu possèderais toute la science, tous les dons prophétiques et toute la foi jusqu'à transporter les montagnes, rien de tout cela, sans la charité, ne pourrait te servir. Si même tu distribuais tout ton avoir aux pauvres et que tu livrasses ton corps pour être brûlé, sans la charité, tu ne serais rien [1]. Quelle place tient donc cette charité dont l'absence rend tout inutile ? Compare-la, non pas à ta foi, non pas à ta science, non pas à ta langue, non pas à des choses moindres encore, l'œil, la main, le pied, le dernier de tes membres : quel rapprochement établir entre elle et ces biens minimes ? Et quand Dieu seul a pu te donner l'œil et la main, tu ne devrais la charité qu'à toi ? N'est-ce pas abaisser Dieu, que de prétendre être toi-même l'auteur de cette charité qui l'emporte sur tout ! Le Seigneur peut-il te donner davantage ? Tout ce qu'il peut te donner n'est-il pas moindre nécessairement ? La charité l'emporte sur tout, et c'est toi qui te l'es donnée ? Si tu l'as, elle ne vient pas de toi ; qu'as-tu en effet que tu ne l'aies reçu [2] ? Qui donc en a fait don, soit à moi, soit à toi ? C'est Dieu. Reconnais en lui ton bienfaiteur, pour ne sentir pas sa main vengeresse. Oui, sur la foi des Écritures, c'est Dieu qui t'a donné la charité, ce bien immense, ce bien qui surpasse tout bien. Dieu te l'a donnée, « puisque la charité de Dieu a « été répandue dans nos cœurs ; » par toi ? Nullement, mais « par le Saint-Esprit qui nous a « été donné [3]. »

5. Revenons maintenant à notre esclave, revenons à la proposition que j'ai établie en ces termes : La Loi effraie ceux qui présument d'eux-mêmes, la grâce soutient ceux qui espèrent en Dieu. Vois en effet l'esclave dont il a été fait mention. Il sent dans ses membres une loi qui résiste à la loi de son esprit et qui se l'assujettit à elle-même, toute charnelle qu'elle soit. Le voilà donc vaincu, entraîné, enchaîné, sous le joug. Que lui sert, hélas ! d'avoir entendu : « Tu ne « convoiteras pas ? » L'ennemi lui a été signalé, mais il ne l'a pas vaincu. Car il ignorait la concupiscence, c'est-à-dire son ennemi, « si la Loi

[1] I Cor. XIII, 1-3. — [2] Ibid. IV, 7. — [3] Rom. V, 5.

« ne disait : tu ne convoiteras pas. » Eh bien ! le voilà, ton ennemi, combats, affranchis-toi, rends-toi libre, étouffe cette pensée voluptueuse, anéantis cette impression coupable. Arme-toi de la loi, en avant, triomphe si tu le peux. Mais qu'est-ce que cette complaisance intérieure dans la Loi de Dieu que t'inspire déjà un commencement de grâce? Tu vois dans tes membres une loi différente qui résiste à cette loi spirituelle et qui n'y résiste pas vainement, puisqu'elle te met sous le joug de la loi de péché.

Voilà comment la crainte te prive de l'abondance des divines douceurs. Mais si la crainte te prive de ces douceurs, comment te seront-elles communiquées généreusement si tu espères? Crie sous la main de l'ennemi; car si tu as un adversaire, tu as aussi un soutien qui attend que tu combattes pour seconder tes efforts, mais à la condition que tu espèreras en lui, puisqu'il déteste l'orgueil. Et que dire en criant ainsi sous la main de l'ennemi? « Malheureux homme que « je suis! » Vous comprenez, vos acclamations me l'indiquent. Si donc il vous arrive de vous débattre sous la main de l'ennemi, criez ainsi, criez du fond du cœur, dites avec une foi éclairée : « Malheureux homme que je suis! » Je suis malheureux, malheureux d'abord parce que je suis moi, malheureux ensuite parce que je suis homme: doublement donc malheureux; car tout homme se tourmente vainement et s'égare au milieu des fantômes [1]. « Malheureux homme que je suis, « qui me délivrera du corps de cette mort? » Est-ce toi? Mais où sont tes forces? Sur quoi repose ta présomption? Ah! tu cesses enfin, tu cesses de t'enorgueillir et non d'invoquer Dieu. Cesse ainsi de te vanter et crie. Dieu lui-même ne se tait-il pas en même temps qu'il crie? Il se tait comme juge, mais il ne se tait pas comme législateur. Toi aussi cesse de t'élever, mais non de l'invoquer; autrement Dieu pourrait te dire : « Je me suis « tu, me tairai-je toujours [2]? » Crie donc : « Mal- « heureux homme que je suis! » Avoue-toi vaincu, confesse ta faiblesse et dis : « Malheureux homme « que je suis, qui me délivrera du corps de cette « mort? »

Qu'avais-je avancé? Que la Loi effraie qui présume de soi. Voici un homme qui présumait de lui-même; il a essayé de combattre, mais sans pouvoir vaincre; au contraire il a été vaincu, terrassé, mis sous le joug et dans les fers. Ainsi a-t-il appris à se confier en Dieu, et après avoir été effrayé par la Loi quand

[1] Ps. XXXVIII, 7. — [2] Isaïe, XLII, 14.

il présumait de lui-même, maintenant qu'il espère en Dieu il sera secouru par sa grâce. C'est ce qu'il exprime avec bonheur. « Qui me déli- « vrera du corps de cette mort? La grâce de Dieu « par Jésus-Christ Notre-Seigneur [1]. » Ah! ressens maintenant sa douceur, goûte-la et la savoure, écoute ce psaume : « Goûtez et voyez combien « le Seigneur est doux [2]. » Pour toi il est devenu doux, mais après t'avoir délivré. Il était amer quand tu présumais de toi; plonge-toi dans cette douceur, gage heureux de ce qui t'attend.

6. Les disciples de Notre-Seigneur Jésus-Christ étaient encore sous la loi et ils avaient besoin d'être encore purifiés et nourris, d'être encore réprimandés et redressés, car ils étaient sujets encore à la convoitise, quoique la Loi dise : « Tu « ne convoiteras pas [3]. » Je ne veux pas blesser ces béliers sacrés, ces chefs du troupeau divin; non je ne les blesserai point, car je ne dirai que la vérité, la vérité exprimée dans l'Évangile : ils disputaient à qui d'entre eux serait le plus grand [4]; et quoique le Seigneur fût encore avec eux sur la terre, l'ambition du premier rang les divisait et les agitait. D'où venaient en eux ces mouvements, sinon du vieux levain, sinon de la loi des membres qui résistait en eux à la loi de l'esprit? Ils cherchaient à monter, esclaves encore de la cupidité, et ils se demandaient qui d'entre eux serait le premier; aussi un enfant vint-il confondre leur orgueil. Jésus en effet appela ce petit être afin d'abattre leurs prétentions superbes [5].

Aussi quand ils revinrent en s'écriant : « Sei- « gneur, voilà qu'en votre nom les démons nous « sont soumis ; » comme c'était se réjouir de rien, qu'était en effet ce pouvoir comparé à ce que Dieu leur réservait? le Seigneur, le bon Maître leur répondit, pour réprimer en eux l'esprit de crainte et y affermir la confiance : « Ne vous réjouissez point de ce que les démons « vous sont soumis. » Et pourquoi? « Parce que « beaucoup viendront en mon nom et diront : « Considérez qu'en votre nom nous avons chassé « les démons ; et je leur répondrai : Je ne vous « connais point [6]. » — « Ne vous réjouissez point « de cela, mais réjouissez-vous de ce que vos « noms sont inscrits dans les cieux. » Vous ne sauriez y être encore ; et pourtant vos noms y sont déjà : réjouissez-vous donc. Si j'ajoute que « vous n'avez encore rien demandé en mon « nom ; » c'est que l'objet de vos vœux n'est rien comparé à ce que je me propose de vous

[1] Rom. VII, 22-25. — [2] Ps. XXXIII, 9. — [3] Exod. XX, 17. — [4] Luc XXII, 24. — [5] Marc, IX, 33-36. — [6] Matt. VII, 22, 23.

donner. Qu'avez-vous effectivement demandé ? Que les démons vous fussent assujettis ? « Ne vous « en réjouissez pas. » — Ce n'est donc rien que cette demande, car si elle était quelque chose, le Sauveur commanderait de se réjouir. Sans doute elle n'est pas entièrement rien, mais elle est bien peu de chose en face des récompenses magnifiques du Seigneur. C'est ainsi que l'Apôtre Paul n'était pas non plus absolument rien ; et pourtant il disait en se mettant en présence de Dieu : « Ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont « quelque chose [1]. »

Appliquez-vous cela : nous nous l'appliquons à nous-mêmes ainsi qu'à vous lorsque nous demandons ces choses temporelles ; car vous en avez sûrement demandé. Eh ! qui n'en demande ? Si l'on est malade, on demande la santé ; la délivrance, si l'on est en prison ; durant une tempête, l'arrivée au port ; la victoire, durant la mêlée ; tout cela on le demande au nom du Christ, et pourtant ce n'est rien. Que faut-il donc solliciter ? « Demandez en mon nom, » dit le Seigneur. Il ne précise pas ce qu'il faut demander, mais ses paroles doivent nous le faire comprendre. « Demandez et vous recevrez, afin que votre « joie soit pleine. Demandez et vous recevrez en « mon nom. » Quoi ? Quelque chose assurément. « Afin que votre joie soit pleine. » Demandez donc ce qui vous contentera. Si en effet tu demandes ce qui n'est rien, souviens-toi que celui qui boira de cette eau, aura soif encore [1]. Il descend dans le puits le sceau de la convoitise, il en tire de quoi boire, mais pour avoir encore soif. « Demandez, afin que votre joie soit pleine ; » c'est-à-dire afin d'être rassasiés complètement, et non pas afin d'éprouver des délectations provisoires. Demandez ce qui peut vous contenter, dites avec Philippe : « Seigneur, montrez-nous « votre Père et cela nous suffit ; » et le Seigneur vous répondra : « Je suis avec vous depuis si « longtemps, et vous ne me connaissez pas encore ? « Qui me voit, Philippe, voit aussi mon Père [2]. »

Ainsi donc rendez grâces au Christ qui a tant souffert pour vous délivrer de vos infirmités, et pour remplir vos cœurs attachez-vous à sa divinité.

Tournons-nous, etc. [3].

[1] I Cor. III. 7.

[1] Jean IV, 13. — [2] Ibid XIV 8, 9. — [3] Serm. I.

SERMON CXLVI.

LE TROUPEAU DU CHRIST [1].

ANALYSE. — En apprenant qu'ils sont le troupeau du Christ et que le Christ les a confiés à la vigilance de ceux qui l'aiment pour les conduire au ciel, les fidèles doivent se réjouir. Mais aussi doivent-ils éviter avec soin d'imiter les chrétiens mauvais et de se mêler soit aux hérétiques soit aux schismatiques, si formellement réprouvés dans les Ecritures.

1. Votre charité a remarqué, durant la lecture d'aujourd'hui, que le Seigneur demandait à Pierre : « M'aimes-tu ? » Pierre lui répondait : « Vous savez, Seigneur, que je vous aime ; » il répondit ainsi deux et trois fois, et à chaque fois le Seigneur ajoutait : « Pais mes brebis. » Ainsi le Christ confiait à Pierre le soin de paître ses brebis, et c'était lui qui paissait Pierre. Que pouvait Pierre en faveur du Christ même, depuis surtout qu'il avait un corps immortel et qu'il était sur le point de monter au ciel ? Aussi en lui demandant : « M'aimes-tu ? » le Seigneur semblait-il lui dire : Pour montrer que tu m'aimes, « pais « mes brebis. »

C'est pourquoi, mes frères, rappelez-vous avec soumission que vous êtes les brebis du Christ, comme nous nous rappelons nous-même avec crainte ces paroles : « Pais mes brebis. » Ah ! si nous n'accomplissons notre devoir qu'avec crainte, si nous tremblons pour nos ouailles ; comment ne doivent-elles pas à leur tour trembler pour elles-mêmes. A nous donc la sollicitude, à vous l'obéissance ; à nous la vigilance pastorale, à vous l'humble soumission du troupeau. Vous nous voyez, il est vrai, vous adresser la parole d'un lieu plus élevé ; la crainte ne nous en tient pas moins sous vos pieds, car nous savons combien est redoutable le compte qu'il nous faut rendre de ce haut siège que nous occupons.

[1] Jean, XXI, 15-17.

Aussi, mes très-chers enfants, tendres germes de l'Église catholique, membres du Christ, songez au Chef illustre que vous avez. Fils de Dieu, songez à quel Père vous vous êtes donnés. Songez, Chrétiens, à quel héritage vous êtes appelés ; il ne ressemble pas à ces domaines terrestres que les enfants ne sauraient posséder qu'après la mort de leurs parents. Nul en effet n'hérite de son père qu'après le trépas de celui-ci, tandis que du vivant même de notre Père, qui ne saurait mourir, nous serons maîtres de ses biens. Je dis plus, je dis bien plus, et pourtant c'est la vérité : notre Père sera lui-même notre héritage.

2. Vivez donc honorablement, vous surtout, ô blancs enfants du Christ, qui venez de recevoir le baptême ; vivez conformément aux avis que je vous ai donnés, conformément à ceux que vous donne encore aujourd'hui la sollicitude dont je me sens pénétré, car la dernière lecture de l'Évangile a encore redoublé mes craintes. Tenez-vous sur la réserve, gardez-vous d'imiter les chrétiens mauvais, gardez-vous de dire : Je puis faire cela, puisque tant de fidèles le font. Ah ! ce ne serait point vous préparer une défense mais vous chercher des compagnons d'enfer. Développez-vous sur cette aire sacrée : si vous êtes bons, vous y découvrirez de bons chrétiens qui auront vos sympathies.

Êtes-vous donc notre propriété ? Les hérétiques et les schismatiques ont pris au Seigneur pour se faire des domaines privés ; ce ne sont pas les troupeaux du Christ, mais les leurs, qu'ils ont prétendu conduire malgré le Christ. Sans doute ils ont mis son nom sur ces troupeaux qu'ils lui ont ravis, et c'était comme pour les défendre par cet aspect imposant. Que fait donc le Christ quand se convertissent ces hommes qui en dehors de l'Église ont reçu son nom avec le Baptême ? Il chasse le voleur, conserve le titre de la maison et il y entre comme son nom l'y invite. Pourquoi changerait-il un nom qui est le sien ? Ces sectaires considèrent-ils ces paroles que le Seigneur adressa à Pierre : « Pais mes agneaux ; « Pais mes brebis ? » Il ne lui dit pas : Pais tes agneaux ; pais tes brebis.

Après donc les avoir exclus de son bercail, que dit-il à son Église dans le Cantique des cantiques? Là l'Époux parle ainsi à l'Épouse : « Si tu ne te reconnais toi-même, ô « toi qui l'emportes en beauté sur les autres « femmes, sors. » En d'autres termes : Je ne te chasse pas ; sors, si tu ne te reconnais toi-même ; si tu ne te reconnais toi-même, ô la plus belle des femmes, dans le miroir des Écritures ; si tu ne te mets en face de ce miroir qui ne te donne pas un éclat menteur ; si tu ne reconnais qu'à toi s'appliquent ces mots : « Ta gloire s'étend sur « toute la terre [1] ; » et ces autres : « Je te don- « nerai les nations pour héritage et pour do- « maine jusqu'aux extrémités de la terre [2] ; » ainsi que beaucoup d'autres témoignages qui désignent l'Église catholique. Si donc tu ne te reconnais ainsi, pour toi point de partage, tu ne saurais te rendre héritière. Aussi « sors sur les traces des « troupeaux, » et non avec le troupeau, « et pais « tes boucs [3] ; » *tes boucs* et non *mes brebis*, comme je disais à Pierre. A Pierre en effet il est dit : « Mes brebis ; » et aux schismatiques : « Tes « boucs. » Ici des *brebis*, là des *boucs* ; ici *mes* brebis, là *tes* boucs. Rappelez-vous ce qui sera à la droite et ce qui sera à la gauche de notre Juge ; rappelez-vous de quel côté seront les boucs et de quel côté les brebis [4] ; ainsi vous verrez clairement où est la société de la droite, où est la société de la gauche ; où est la blancheur, où est l'obscurité ; où est la lumière, où sont les ténèbres ; où est la beauté, où est la difformité ; à qui est destiné le royaume éternel, et qui doit s'attendre à l'éternel supplice.

[1] Ps. LVI, 12. — [2] Ib. II, 8. — [3] Cant. I, 7. — [4] Matt. XXV, 33.

SERMON CXLVII.

TRANSFORMATION DE SAINT PIERRE [1].

ANALYSE. — La présomption avait porté saint Pierre à promettre au Sauveur une inviolable fidélité pour l'avenir, et le Sauveur abandonnant saint Pierre à lui-même, l'apôtre l'avait renié jusqu'à trois fois. Il profita de cet avertissement et lorsque Jésus-Christ lui demanda ensuite s'il l'aimait, il évita avec soin la présomption où il était tombé. Aussi le Seigneur lui promit-il alors la gloire du martyre, qu'il a effectivement subi avec tant de courage.

1. Vous vous souvenez que le premier des Apôtres, que l'Apôtre Pierre se troubla au moment de la passion du Seigneur. Oui, il se troubla par lui-même, mais le Christ le renouvela et le raffermit. Pierre en effet avait audacieusement présumé de lui-même, et timidement ensuite il renia son Maître. Il avait promis de mourir pour le Sauveur, quand le Sauveur devait auparavant mourir pour lui. Ainsi comme il s'écriait : « Je « vous accompagnerai jusqu'à la mort ; — je « mourrai pour vous ; » le Seigneur lui répondit : « Tu mourras pour moi ? En vérité je te le déclare : « avant que le coq chante tu me renieras trois « fois [2]. » Le moment arriva ; et comme le Christ était Dieu, tandis que Pierre n'était qu'un homme, on vit l'accomplissement de cet oracle : « J'ai dit « dans ma frayeur : Tout homme est menteur [3]. » Si tout homme est menteur, observe l'Apôtre, Dieu est véridique [4]. Le Christ donc fut véridique et Pierre menteur.

2. Mais maintenant ? Le Seigneur l'interroge, comme vous l'avez remarqué durant la lecture de l'Evangile, et lui dit : « Simon, fils de Jean, m'ai- « mes-tu plus que ceux-ci ? — Oui, Seigneur, « répondit Pierre, vous savez que je vous aime. » Cette question lui fut adressée une seconde et une troisième fois, et comme à chaque reprise l'Apôtre répondait qu'il aimait, le Seigneur chaque fois lui confiait son troupeau. « Je vous « aime. — Pais mes agneaux ; pais mes petites « brebis. » Pierre seul recevait ce dépôt ; il figurait ainsi l'union des bons pasteurs, des pasteurs qui savent gouverner pour le Christ et non pas pour eux.

Pierre aujourd'hui serait-il encore menteur ? Se tromperait-il en assurant qu'il aime le Seigneur ? Il dit vrai, car il dit ce qu'il voit dans son cœur. Quand il s'écriait : « Je donnerai ma « vie pour vous, » il présumait de ses forces pour l'avenir. Chacun peut savoir ce qu'il est au moment où il parle ; mais qui sait ce qu'il sera demain ? Pierre donc regardait dans son âme quand le Seigneur l'interrogeait, et conformément à ce qu'il y voyait, il répondait avec confiance : « Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. » Vous savez ce que je vous dis ; et ce que je vois ici dans mon cœur, vous le voyez aussi. — Toutefois il n'osa répondre précisément à ce que le Seigneur lui demandait. Le Seigneur en effet ne lui avait pas dit simplement : « M'aimes-tu ? » Il avait ajouté : « M'aimes-tu plus que ceux-ci ? » c'est-à-dire plus que ces autres disciples. Pierre ne put que répondre : « Je vous aime ; » il n'osa pas ajouter : « Plus que ceux-ci. » C'est qu'il ne voulut plus mentir. Il lui suffisait de rendre témoignage aux dispositions de son cœur ; il ne devait pas juger des dispositions du cœur d'autrui.

3. La vérité venait-elle alors de Pierre même ou du Christ dans la personne de Pierre ? Le Seigneur Jésus-Christ abandonna Pierre quand il lui plut, et Pierre ne fut plus qu'un homme ; il le remplit aussi de lui-même quand il lui plut, et Pierre fut véridique. Pierre dut cette véracité à la Pierre, à la Pierre c'est-à-dire au Christ [1]. Or, quand il eut pour la troisième fois répondu qu'il aimait le Christ et que pour la troisième fois encore le Christ lui eut confié ses humbles brebis, que lui fut-il annoncé ? Le Christ lui prédit son martyre. « Quand tu étais jeune, tu te ceignais « toi-même et tu allais où tu voulais. Mais quand « tu seras vieux, tu étendras les mains et un autre « te ceindra et te portera où tu ne voudras pas. » L'Evangéliste nous expose ainsi quelle était la pensée du Christ. « Il parlait de cette manière, « observe-t-il, pour indiquer par quelle mort il « devait glorifier Dieu ; » c'est-à-dire pour indiquer que Pierre devait être crucifié pour le Sauveur, car c'est ce que signifie : « Tu étendras « les mains. »

Où est maintenant le renégat ? Le Seigneur Jésus ajouta : « Suis-moi ; » mais non dans le

[1] Jean, XXI, 15-19. — [2] Luc, XX, 33, 34, 55-61, Jean, XIII, 37 38 XVII, 25-27. — [3] Ps. CXV, 11. — [4] Rom. III, 4.

[1] I Cor. X, 4.

même sens qu'en appelant à lui ses disciples. Il disait alors : « Suis-moi ; » mais c'était pour s'instruire et c'est aujourd'hui pour être couronné. Pierre ne craignait-il pas la mort quand il renia le Christ ? Il craignait d'endurer ce qu'endura le Sauveur. Mais il ne doit plus craindre aujourd'hui ; car il revoit vivant dans son propre corps Celui qu'il a vu suspendu au gibet. Le Christ donc en ressuscitant lui a ôté la crainte de la mort ; et comme il lui a ôté cette crainte, il peut avec raison lui demander compte de son amour. La peur s'était manifestée par un triple reniement ; l'amour se révèle dans une triple confession. En reniant trois fois il avait abandonné la vérité ; et il proclame son amour en confessant trois fois.

SERMON CXLVIII.

Prononcé le Dimanche après Pâques dans l'Église des vingt Martyrs

ANANIE ET SAPHIRE [1].

ANALYSE. — La mort temporelle infligée à Ananie et à Saphire est la punition de leur mensonge, et saint Augustin espère qu'ils sont préservés de la mort éternelle. Mais comme ce châtiment doit nous porter à accomplir fidèlement les vœux que nous avons faits à Dieu !

1. Pendant qu'on faisait la lecture dans le livre qui porte pour titre : *Actes des Apôtres*, vous avez remarqué comment furent frappés ces chrétiens, qui après avoir vendu un domaine, détournèrent une partie du prix et mirent le reste aux pieds des Apôtres, comme si c'eût été la somme entière. Un mot suffit pour les faire expirer tous deux, l'homme et la femme.

Il en est qui regardent comme un châtiment trop sévère d'avoir fait mourir ces deux chrétiens parce qu'ils avaient soustrait de l'argent provenant après tout de leur propre bien. Ah ! ce n'est point le désir de posséder qui porta l'Esprit-Saint à agir ainsi, c'est le mensonge qu'il voulut punir en eux. Car vous avez entendu ces paroles du bienheureux Pierre : « Restant entre tes « mains, ne demeurait-il pas à toi ? et vendu, n'é« tait-il pas encore en ta puissance ? » Si tu ne voulais pas vendre, qui t'y forçait ? Si tu ne voulais donner que moitié, exigeait-on le tout ? Mais en n'offrant que moitié, il ne fallait pas dire que tu présentais la somme entière et c'est pour l'avoir dit que tu es coupable de mensonge.

Cependant, mes frères, ne regardons point comme un châtiment sévère cette mort temporelle, et plaise à Dieu que la vengeance ne soit pas allée plus loin ! Ces chrétiens en effet n'étaient-ils pas des mortels, ne devaient-ils pas mourir un jour ? Seulement Dieu voulut que leur mort servît à affermir la discipline, et il faut croire qu'il les a épargnés au delà de ce monde, car sa miséricorde est immense.

A propos de ceux qui traitaient indignement le corps et le sang du Sauveur, l'Apôtre saint Paul parle quelque part des morts que Dieu inflige par punition. « C'est pour cela, dit-il, qu'il « y a parmi vous beaucoup d'infirmes et de lan« guissants et qu'un assez grand nombre s'en« dorment ; » un assez grand nombre pour faire de salutaires impressions. Ils s'endorment, c'est-à-dire qu'ils meurent. La justice divine les frappait ; ils tombaient malades et mouraient. L'Apôtre ajoute ensuite : « Car si nous nous jugions, nous « ne serions pas jugés par le Seigneur. Or quand « le Seigneur nous juge, il nous corrige pour ne « nous damner pas avec ce monde [1]. » N'est-ce pas ce qui est arrivé à Ananie et à Saphire ? Ils ont subi la peine de mort, pour n'être point condamnés à l'éternel supplice.

2. Que votre charité fasse maintenant la réflexion suivante. Si le Seigneur s'est montré si mécontent qu'ils eussent détourné une partie de l'argent qu'ils lui avaient promis, quand toutefois cet argent ne pouvait servir qu'à des hommes, quel n'est pas son courroux quand on fait vœu de chasteté et qu'on ne l'observe pas, quand on fait vœu de virginité et qu'on n'y est pas fidèle ? Ces vœux en effet sont pour Dieu et non pour des hommes. Qu'est-ce à dire, sont pour Dieu ?

[1] Act. v, 1-12.

[1] I Cor. XI, 30-32.

C'est que Dieu fait, des saints, sa demeure et le temple où il daigne habiter, et il veut que ce temple demeure inviolable. A la vierge, à la religieuse qui se marie, on pourrait donc appliquer ce que Pierre disait à propos de l'argent, et lui dire : Restant entre tes mains, ta virginité ne t'appartenait-elle pas, et n'était-elle pas en ta puissance, avant que tu en fisses vœu? Quand toutefois on s'est conduit de la sorte, quand on a fait un tel vœu sans y être fidèle, on doit s'attendre, non pas à être corrigé par la mort temporelle, mais à être condamné aux éternelles flammes.

SERMON CXLIX.

QUATRE QUESTIONS [1].

ANALYSE. Saint Augustin, dans ce discours, résout quatre questions que le dimanche précédent il avait promis d'approfondir. La première est relative à la vision célèbre qu'eut saint Pierre immédiatement avant d'être appelé chez le Centurion Corneille. Les animaux purs et impurs qu'il lui fut ordonné de manger peuvent signifier que les observances légales étaient abolies sous le Christianisme, parce que leurs significations prophétiques s'y trouvaient accomplies. Cependant, comme des serpents étaient mêlés à ces animaux et que les serpents ne peuvent servir d'aliment aux hommes, il faut donner à cette vision une autre interprétation encore, et l'entendre, comme l'entendit Pierre, dans ce sens que les Gentils étaient, comme les Juifs, appelés à faire partie du corps de l'Eglise — La seconde question est relative aux bonnes œuvres. D'un côté il nous est recommandé de les faire secrètement, et d'autre part nous sommes obligés de les faire briller publiquement. N'y a-t-il pas contradiction? Le moyen de concilier ces préceptes qui semblent opposés est de faire le bien en public, quand on doit l'y faire, mais sans se proposer pour but l'estime des hommes. Il faut avoir en vue uniquement la gloire de Dieu et l'édification du prochain. — C'est ce que rappelle la troisième question. Elle demande comment la main gauche peut ignorer ce que fait la droite. Saint Augustin répond que la gauche représente les biens temporels, et la droite, les biens éternels. Ne mêlez pas, dans vos bonnes œuvres, le désir des premiers au désir des derniers, et votre gauche ignorera ce que fait votre droite. — Enfin, et c'est la quatrième question, comment l'Evangile nous ordonne-t-il d'aimer nos ennemis, quand l'ancien Testament disait : Aime ton prochain et hais ton ennemi? Ces préceptes sont vrais l'un et l'autre, car le prochain que nous commande d'aimer l'ancienne loi désigne tous les hommes, et l'ennemi qu'elle ordonne de haïr n'est autre que le diable. Donnons à nos ennemis des preuves ardentes de notre charité, ce sera souvent le moyen d'en faire pour nous des amis.

1. Je me souviens que dès avant dimanche dernier je m'étais engagé, envers votre sainteté, à résoudre quelques questions tirées des Ecritures. Or voici le moment d'acquitter ma promesse, autant que le Seigneur daigne m'en faire la grâce; car, sans parler de la charité qu'on doit toujours quoique toujours on s'en acquitte, je voudrais n'être pas plus longtemps votre débiteur.

A propos de la vision de Pierre, nous disions qu'il faudrait examiner premièrement ce que signifie cette espèce de « nappe de lin qu'on « abaissait du ciel par les quatre coins et dans « laquelle étaient toutes sortes de quadrupèdes « de la terre, de serpents et d'oiseaux du ciel; » ce que signifient encore ces paroles divines adressées au même Apôtre : « Tue et mange; » pourquoi enfin cette nappe s'abaissa et se releva trois fois.

2. Il est facile de réfuter ici ceux qui s'imaginent que le Seigneur notre Dieu voulait par là commander à Pierre la gourmandise. Quand même en effet nous prendrions à la lettre ces mots : « Tue et mange; » ce n'est pas à tuer et à manger qu'il y a péché, mais à user sans modération des dons que Dieu fait aux hommes pour subvenir à leurs besoins.

3. L'ancienne loi avait donc déterminé certains animaux dont les Juifs pouvaient manger, et certains autres dont ils devaient s'abstenir. Cette distinction figurait des choses futures; l'Apôtre saint Paul l'enseigne clairement dans ces paroles : « Que personne donc ne vous juge « sur le manger ou sur le boire, ou à cause des « jours de fête, des néoménies ou des sabbats, « ce qui est l'ombre des choses futures [1]. » Aussi dit-il ailleurs, quand l'Eglise déjà était établie : « Tout est pur pour ceux qui sont purs, mais il « est mal à l'homme de manger avec scandale [2]. » Quand l'Apôtre écrivait ceci, il y avait effectivement des chrétiens qui mangeaient certaines viandes au scandale de quelques âmes faibles. On vendait alors au marché des chairs d'animaux immolés par les aruspices, et beaucoup de frères s'abstenaient d'en manger pour ne pas

Act. x, Matt. v, 16 vi, 1-4 v, 43-48.

Colos. II, 16 17. — [2] Tite, 1 5 Rom. xiv, 20.

donner lieu aux ignorants d'acheter ces viandes sacrifiées aux idoles. C'était pour rassurer la conscience à ce sujet que le même Apôtre disait dans une autre Epître : « Mangez de tout ce qui « se vend à la boucherie, ne faisant aucune question par conscience ; car au Seigneur est la « terre et toute sa plénitude. » Il ajoutait : « Si un « infidèle vous invite et que vous vouliez aller, « mangez de tout ce qu'on vous servira, ne faisant « aucune distinction par motif de conscience. « Mais si quelqu'un dit : Ceci a été immolé aux « idoles, n'en mangez point, à cause de celui qui « vous a avertis, et par conscience [1]. » D'où il suit qu'en cette matière la pureté ou l'impureté consiste, non pas dans le toucher proprement dit, mais à avoir la conscience nette ou souillée.

4. Aussi les Chrétiens reçurent sous ce rapport une franchise que n'avaient pas les Juifs. Car si les Juifs ne pouvaient pas manger de certains animaux, c'est qu'ils étaient, comme nous l'avons remarqué, des figures ou des ombres de ce qui devait se faire. Ainsi leur circoncision désignait la circoncision du cœur, quoi qu'ils ne voulussent point de celle-ci, se contentant de porter celle-là sur leur chair : de la même manière ces aliments permis ou défendus étaient des préceptes mystérieux et des signes de l'avenir. Ils pouvaient, d'après l'Ecriture, manger des animaux qui ruminent et qui ont la corne fendue, mais non pas de ceux à qui manquent l'un ou l'autre ou bien l'un et l'autre de ces caractères [2]. C'était pour désigner certains hommes qui ne sont pas de la société des saints. En effet la corne fendue a rapport à la conduite et la rumination rappelle une propriété de la sagesse. Quelle relation entre le corne fendue et la conduite? C'est que les animaux dont la corne est fendue ne tombent pas aisément : or le péché n'est-il pas une chute? Quelle relation aussi entre la sagesse et le caractère des ruminants? C'est qu'il est dit dans l'Ecriture : « Un trésor précieux re- « pose dans la bouche du sage, mais l'insensé « l'engloutit [3]. » Ainsi écouter la vérité et l'oublier ensuite par négligence, c'est comme l'engloutir, c'est n'en conserver pas le goût, c'est l'ensevelir dans l'oubli même ; tandis que méditer la loi du Seigneur et le jour et la nuit, c'est comme la ruminer et en savourer les délices dans son cœur. La défense faite aux Juifs signifie donc qu'à l'Eglise ou au corps du Christ, qu'à la grâce et à la société des saints n'appartiennent pas ceux qui écoutent indolemment la divine parole, ni ceux qui vivent mal, bien moins encore ceux qui tout à la fois écoutent mal et vivent mal.

5. Ainsi en est-il des autres observances semblables imposées aux Juifs ; elles sont des ombres figuratives de l'avenir ; et depuis l'avènement de la lumière du monde, de Jésus-Christ notre Seigneur, quand on les lit c'est seulement pour en avoir l'intelligence et non pour les pratiquer Il est donc permis aux chrétiens de ne pas se conformer à ces inutiles coutumes et de manger ce qu'ils veulent, pourvu qu'ils le fassent avec modération, bénédiction et action de grâces. Si donc il a été dit à Pierre : « Tue et mange, » c'était peut-être pour lui faire entendre de n'observer plus ces usages des Juifs; mais ce n'était sûrement pas pour lui recommander la gourmandise ni une hideuse gloutonnerie.

6. Ce qui prouve toutefois qu'il s'agissait ici d'un enseignement figuré, c'est que dans cette espèce de vase il y avait des serpents. Pierre pouvait-il en manger? Quel est alors le sens de cette vision? Cette nappe immense désigne l'Eglise, et les quatre coins qui la tenaient suspendue représentent les quatre parties du monde où s'étend l'Eglise, puisqu'elle couvre l'univers. Ainsi vouloir former un parti et se séparer de l'Eglise universelle, c'est n'être plus compris dans la vision mystérieuse, et n'y être plus compris, c'est n'avoir plus les clefs données à Pierre. Si en effet le Seigneur dit qu'à la fin du siècle ses saints seront rassemblés des quatre vents du ciel [1]; c'est qu'aujourd'hui la foi de l'Evangile se répand aux quatre points cardinaux. Les animaux montrés à Pierre représentent donc les gentils. Car immondes et livrés à leurs erreurs, à leurs superstitions et à leurs convoitises avant l'avènement du Christ, les gentils ont reçu de lui le pardon de leurs fautes et sont ainsi devenus purs. Et une fois leurs péchés pardonnés, pourquoi ne feraient-ils point partie du corps du Christ, c'est-à-dire de l'Eglise représentée dans la personne de Pierre?

7. Plusieurs passages des Ecritures montrent effectivement que Pierre représente l'Eglise ; on le voit surtout dans ces paroles qui lui furent adressées : « Je te donne les clefs du royaume des « cieux. Tout ce que tu lieras sur la terre, sera « lié aussi dans le ciel, et tous ce que tu délie- « ras sur la terre dans le ciel aussi sera délié [2]. » N'y eut-il que Pierre pour recevoir ces clefs

[1] I Cor. X 25-28. — [2] Deut. XIV. — [3] Prov. XXI, 20, sel. sept.

[1] Matt. XXIV. 3. — [2] Ibid. XVI. 19.

et ne furent-elles pas données à Paul? N'y eut-il que Pierre pour les recevoir et furent-elles refusées à Jean, à Jacques et aux autres Apôtres? Ne sont-elles pas dans les mains de l'Eglise, où chaque jour se remettent les péchés? Oui, comme en Pierre se personnifiait l'Eglise, à l'Eglise fut donné ce qui le fut à Pierre en particulier.

C'est ainsi que cet Apôtre représentait l'Eglise, ou le corps du Christ. Qu'il admette donc les gentils; ils sont purifiés, puisque leurs iniquités leur sont remises, et c'est pour ce motif que le gentil Corneille ainsi que les gentils qui l'accompagnaient ont député vers lui une ambassade. Les aumônes de ce gentil avaient été agréables au ciel et l'avaient purifié jusqu'à un certain point; il n'y avait plus qu'à l'incorporer, comme un bon aliment, à l'Eglise ou au corps de Jésus-Christ. Pierre craignait toutefois de livrer l'Évangile aux païens; car les croyants de la circoncision s'opposaient à ce que les Apôtres enseignassent la foi chrétienne à des incirconcis; ils prétendaient que ces derniers ne pouvaient participer aux grâces de l'Évangile, sans avoir reçu la circoncision donnée à leurs pères.

8. La vision de Pierre mit fin à cette hésitation; aussi l'Esprit-Saint lui dit-il ensuite de descendre et d'accompagner les ambassadeurs de Corneille; ce qu'il fit. Corneille en effet et les gentils d'avec lui étaient considérés comme ces animaux que Pierre avait vus sur la nappe; mais comme Dieu les avait purifiés déjà en agréant leurs aumônes, il fallait les tuer et les manger, en d'autres termes, détruire en eux la vie ancienne qu'ils avaient passée dans l'ignorance du Christ et les unir à son corps en leur faisant puiser une vie nouvelle dans la communion de l'Eglise. Aussi Pierre en arrivant près d'eux leur rappela-t-il en peu de mots sa vision. « Vous savez vous-mêmes, leur dit-il, « combien il est défendu à un Juif de fréquenter « ou même d'approcher un étranger; mais Dieu m'a montré à ne traiter aucun homme d'impur « ou de souillé. » C'est effectivement ce que lui fit entendre le Seigneur par ces mots : « N'appelle pas impur, toi, ce que Dieu a purifié. » Plus tard encore, comme il venait visiter les frères à Jérusalem et que plusieurs se plaignaient de voir l'Évangile livré aux gentils, il leur rappela, pour les calmer, la vision qu'il avait eue [1]. L'aurait-il rappelée, si elle n'avait le sens que nous venons d'indiquer?

9. On pourrait peut-être demander encore pourquoi ces animaux paraissaient être sur une nappe de lin. Ce n'est pas sans motif assurément. Le lin effectivement n'est pas rongé par les vers qui rongent les autres tissus. Que chacun donc bannisse de son cœur la corruption des passions mauvaises, et s'affermisse assez énergiquement dans la foi pour ne pas se laisser entamer par les mauvaises pensées, lesquelles sont comme des vers rongeurs: c'est le moyen de profiter de la leçon mystérieuse que nous donne le lin, symbole de l'Église.

10. Pourquoi fut-il abaissé du haut du ciel à trois reprises? Parce que tous les gentils dispersés aux quatre extrémités du monde, qu'occupe l'Église et que désignaient les quatre cordons qui soutenaient les nappes, sont baptisés au nom de la Trinité Sainte; sont renouvelés par la foi au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, pour entrer dans société et la communion des saints. Ces quatre cordons de lin et cet abaissement répété trois fois, rappellent aussi les douze Apôtres, ou trois multiplié par quatre, puisque trois fois quatre font douze. Assez, je crois, sur cette vision.

11. Nous avons ajourné aussi une autre question, celle de savoir pourquoi le Seigneur, dans son discours sur la montagne, dit d'abord à ses disciples : « Que vos œuvres brillent devant les « hommes, de façon qu'ils voient vos bonnes « actions et glorifient votre Père qui est dans « les cieux ; » et un peu après, toujours dans le même discours : « Gardez-vous d'accomplir votre « justice devant les hommes, pour en être vus; » et encore : « Fais ton aumône en secret, et ton « Père, qui voit dans le secret, te récompen- « sera. » On flotte souvent dans la pratique entre ces deux préceptes et on ne sait auquel obtempérer pour obéir au Seigneur qui les a imposés l'un et l'autre [1]. Comment faire briller nos bonnes œuvres devant les hommes, en sorte qu'ils voient réellement nos actions louables, si d'autre part nous sommes obligés de tenir nos aumônes secrètes? En voulant observer le premier de ces préceptes, je viole le second, et je pèche si j'accomplis celui-ci. Il faut donc trouver entre ces deux passages de l'Écriture quelque tempérament et montrer que les divins préceptes ne sauraient être contradictoires. L'opposition qui semble se révéler dans les termes demande un grand calme pour les comprendre; que chacun soit en paix intérieurement avec la

[1] Act. XI.

[1] Voir ci-dessus serm. 47, nº 13 ; Serm. 54, nº 3.

parole de Dieu et il ne trouvera dans l'Écriture aucune contrariété.

12. Suppose un homme qui fait l'aumône dans le plus grand secret et jusqu'à ne se laisser pas connaître, s'il est possible, de celui même à qui il donne, ce qui aurait lieu si pour échapper à ses regards il lui faisait trouver ses libéralités au lieu de les lui présenter. Que peut-il davantage pour rendre sa bienfaisance secrète? Mais alors il rencontre et il ne pratique pas la recommandation suivante : « Que vos œuvres « brillent devant les hommes, de façon qu'ils « voient vos bonnes actions. » Personne en effet ne voit ce qu'il fait ni n'est porté à l'imiter; et autant qu'il dépend de lui, il condamne les autres hommes à la stérilité; car si on travaille à ne laisser pas voir le bien qu'on opère, ils s'imagineront que personne n'observe les divins commandements; et pourtant il y a plus de charité à donner bon exemple à l'âme, qu'à nourrir le corps.

Autre supposition : il s'agit de quelqu'un qui publie et vante ses aumônes, qui n'a d'autre but que d'y chercher sa gloire; ses œuvres brillent devant les hommes. Evidemment il ne manque pas à cette recommandation; mais il blesse cette autre : « Que ton aumône soit secrète; » et il se relâche bientôt s'il rencontre des impies qui vont jusqu'à blâmer sa conduite. Esclave des louanges, il ressemble aux vierges qui ne portaient pas d'huile sur elles. Vous connaissez effectivement ces cinq vierges folles qui ne portaient pas d'huile sur elles, et en même temps les vierges sages qui en portaient toujours. Toutes avaient des lampes qui brillaient : mais les unes n'avaient pas et les autres avaient de quoi les entretenir, ce qui établissait entre elles la distinction des vierges folles et des vierges sages [1]. Qu'est-ce donc que porter de l'huile sur soi, sinon chercher en conscience à plaire à Dieu par ses bonnes œuvres, sans se proposer pour but le plaisir d'être loué par les hommes, qui ne peuvent lire dans l'âme; car si l'homme peut voir ce que nous faisons, Dieu seul connaît quelle intention nous porte à agir.

13. Représentons-nous maintenant quelqu'un qui observe ces deux préceptes et qui se montre aussi fidèle à l'un qu'à l'autre. A celui qui a faim il donne du pain et il en donne devant ceux qu'il veut porter à l'imiter, s'inspirant de ces paroles de l'Apôtre : « Soyez mes imitateurs, comme je « le suis moi-même du Christ [1]. » Il donne donc du pain au pauvre; on voit son œuvre, mais sa piété reste dans son cœur. A-t-il en vue sa gloire ou la gloire de Dieu? Nul ne le sait, nul ne peut le déterminer parmi les hommes; ceux toutefois que la bonne volonté porte à l'imiter regardent comme inspiré par la piété du cœur ce qu'ils voient faire de bien, et ils bénissent Dieu dont la parole et la grâce déterminent ces bonnes œuvres. Ainsi l'action paraît pour que les hommes la voient et glorifient leur Père qui est dans les cieux; mais le cœur voudrait que l'aumône fût secrète pour en recevoir la récompense du Père saint qui voit ce qui est caché. Ainsi le tempérament est gardé, aucune obligation n'est méprisée, elles sont toutes deux accomplies parfaitement. On s'est gardé de pratiquer la justice devant les hommes, c'est-à-dire de se proposer leurs louanges pour fin dernière, puisqu'en faisant le bien on a cherché non pas à se distinguer mais à honorer Dieu; et parce que cette intention est intérieure, cachée dans la conscience, l'aumône dans ce sens est secrète, appelant la récompense de Celui qui voit tout. Qui peut effectivement, quand il agit, mettre à nu son cœur aux yeux des hommes et leur faire voir l'intention qui le dirige?

14. Aussi, mes frères, considérez avec quelle exactitude le Seigneur a pesé ses paroles. Remarquez bien celles-ci : « Gardez-vous d'accom- « plir votre justice devant les hommes pour en « être vus. » En se proposant pour fin *d'être vu* des hommes, on devient répréhensible, on est coupable de vouloir faire le bien pour être loué par des mortels, sans chercher autre chose. Voilà aussi ce que blâme le Seigneur dans les paroles citées. Mais en nous commandant de montrer nos bonnes œuvres, il ne veut pas que nous nous proposions pour but d'être seulement remarqués par les hommes et loués par eux; il monte plus haut, jusqu'à la gloire de Dieu, et il exige que nous l'ayons en vue quand nous agissons. « Que « vos œuvres, dit-il, brillent devant les hommes, « de sorte qu'ils voient vos bonnes actions. » Ce n'est pas cela pourtant que tu dois ambitionner. Qu'est-ce donc? Le Sauveur ajoute : « Et qu'ils « glorifient votre Père qui est dans les cieux. » En cherchant de la sorte la gloire de Dieu, ne crains pas d'être remarqué par les hommes : ton aumône n'en est pas moins dans ce secret sanctuaire où le seul regard de Dieu voit clairement que tu n'as en vue que sa gloire.

[1] Matt. xxv, 1-13.

[1] I Cor. iv, 16; xi, 1.

Voilà pourquoi l'Apôtre Paul, après avoir été « abattu comme persécuteur et s'être relevé prédicateur, écrivait : « J'étais inconnu de visage « aux Églises de Judée qui étaient unies au Christ. « Seulement elles entendaient dire que celui qui « les persécutait annonce maintenant la foi qu'il « s'efforçait alors de détruire, et à mon sujet, pour- « suivait-il, elles glorifiaient Dieu. » Ainsi donc sa joie ne venait pas de ce qu'on connaissait en lui un homme qui avait reçu la grâce, mais de ce qu'on bénissait Dieu qui la lui avait donnée. Aussi disait-il encore : « Si je plaisais aux hommes jusque là, je ne serais point serviteur du Christ[1]. » Et pourtant il disait ailleurs : « C'est ainsi que moi-même je complais à tous en « toutes choses. » On pourrait sans doute renouveler ici notre question. Mais qu'ajoute-t-il ? « Ne cherchant pas ce qui m'est avantageux, mais « ce qui l'est au plus grand nombre, afin qu'ils « soient sauvés [2]. » C'est la même pensée que dans ces mots du même Apôtre : « Et à mon « sujet elles glorifiaient Dieu; » et que dans ces autres du Sauveur : « Afin qu'ils glorifient votre « Père qui est dans les Cieux. » Car c'est faire son salut, quand on voit les hommes faire le bien, que de glorifier Celui qui leur en accorde la grâce.

15. Restent deux questions : mais je crains soit d'être à charge à ceux qui ont assez, soit de manquer à ceux qui ont faim encore. Je me rappelle toutefois ce que j'ai déjà résolu et ce que je dois encore résoudre. Je dois, effectivement, examiner ce que signifie cette recommandation : « Que ta gauche ignore ce que fait la « droite; » et, à propos de l'amour des ennemis, pourquoi les anciens semblent avoir eu la permission de les haïr, tandis qu'à nous il est ordonné de les aimer. Comment faire? Si je traite ces questions en peu de mots, je pourrai n'être pas suffisamment compris; et je crains, en développant davantage, que mon discours ne vous soit plus à charge, que mon explication, utile. Et pourtant, si vous ne comprenez pas assez, considérez-moi toujours comme votre débiteur, je m'engage à approfondir davantage ces problèmes dans une autre circonstance. Mais je ne dois pas aujourd'hui les passer entièrement sous silence.

La main gauche désigne dans l'âme la convoitise charnelle, et la main droite, la charité toute spirituelle. D'où il suit que si en faisant l'aumône on a en vue quelques avantages temporels, on fait connaître à la gauche les œuvres de la droite. Si c'est au contraire avec une vraie charité et une conscience toute pure devant Dieu qu'on vient au secours du prochain, sans ambitionner autre chose que de plaire à Celui qui en impose le devoir, la gauche ignore ce que fait la droite.

16. Il est plus difficile de traiter et on ne saurait résoudre aussi vite la question de l'amour des ennemis. Tout en nous écoutant priez donc pour nous, et le Seigneur notre Dieu nous accordera peut-être bien vite ce que nous estimons si difficile à obtenir. Membres d'une même famille, nous puisons au même grenier; et il est possible que ce que nous croyons enfermé bien avant, soit placé sur le seuil par Celui qui promet de nous exaucer, afin que nous puissions plus facilement distribuer à qui demande.

Le Christ notre Seigneur a aimé réellement ses ennemis. Ne disait-il pas, lorsqu'il était suspendu à la croix : « Mon Père, pardonnez-leur, « car ils ne savent ce qu'ils font [1]? » Étienne l'imita au moment où on le lapidait. « Seigneur, « disait-il, ne leur imputez point cette faute [2]. Si le serviteur a ainsi imité son Maître, quel serviteur pourra hésiter et croire que le Seigneur était seul capable d'un tel acte? Ah! si nous croyons que c'est trop pour nous de suivre l'exemple du Seigneur, imitons au moins celui qui n'est que serviteur comme nous, puisque nous avons été appelés à recevoir la même grâce.

Pourquoi alors fut-il dit aux anciens : « Tu « aimeras ton prochain, et tu haïras ton enne- « mi? » Peut-être eux aussi comprenaient-ils bien ces paroles : mais dans l'économie des temps actuels nous le comprendrons mieux encore, grâce à la présence de Celui qui comprenait si bien ce qu'il fallait voiler ou découvrir à chacun. Effectivement, n'avons-nous pas un ennemi que rien ne nous oblige d'aimer? Le diable est cet ennemi. Donc « tu aimeras ton prochain, » l'homme; « et tu haïras ton ennemi, » le diable. Cependant il s'élève souvent des inimitiés entre les hommes; car il en est dont l'infidélité donne prise intérieurement au démon, et qui deviennent même ses instruments quand il agit sur les fils de la défiance. Mais comme il peut se faire que l'homme renonce à sa méchanceté et qu'il s'attache au Seigneur, il faut aimer notre ennemi, prier pour lui et lui faire du bien, lors même

[1] Gal. I, 22-24, 10. — [2] I Cor. X, 33.

[1] Luc. XXIII, 34. — [2] Act. VII, 59.

qu'il est encore emporté contre nous et qu'il nous persécute. Ainsi on accomplira soit le précepte ancien, puisqu'on aimera l'homme qui est le prochain et puisqu'on haïra le diable qui est l'ennemi; soit le précepte nouveau, puisqu'on aimera les hommes, tout ennemis qu'ils soient, et puisqu'on priera pour ceux qui persécutent.

17. Croirais-tu que dans ces premiers temps du Christianisme les chrétiens ne priaient pas pour Saul qui les persécutait? Mais n'est-ce pas la prière du martyr Étienne qui obtint de Dieu sa conversion? Car Saul était du nombre de ses persécuteurs et il gardait leurs vêtements [1]. Cet Apôtre écrivait lui-même à Timothée : « Je demande avant tout comme une grâce qu'on « fasse des supplications, des prières, des demandes, des actions de grâces pour tous les « hommes; pour les rois et tous ceux qui sont « en dignité, afin que nous menions une vie « paisible et tranquille [2]. » Ainsi donc il ordonnait qu'on priât pour les rois qui alors persécutaient les Églises; tandis qu'ils défendent aujourd'hui ces mêmes Églises qui priaient alors pour eux et qui maintenant sont exaucées pour leur bonheur.

18. Veux-tu observer aussi le précepte donné aux anciens? Aime ton prochain, c'est-à-dire tous les hommes; puisqu'issus tous de deux premiers parents, nous sommes conséquemment tous proches l'un à l'autre. Il est certain d'ailleurs que Celui qui nous commande d'aimer nos ennemis, que Jésus-Christ notre Seigneur, a résumé toute la Loi et les prophètes dans les deux préceptes suivantes : « Tu aimeras le Seigneur « ton Dieu de tout cœur, et de toute ton âme, « et de tout ton esprit; » et : « tu aimeras ton « prochain comme toi-même [3]. » Il n'est pas fait mention ici de l'amour des ennemis; ne s'ensuit-il pas que ces deux commandements ne résument pas toute la Loi? Nullement; car en disant : « Tu aimeras ton prochain, » il comprend dans ce dernier mot tous les hommes, fussent-ils ennemis. Au point de vue même de la parenté spirituelle, tu ignores ce qu'est vis-à-vis de toi, dans la prescience divine, celui que tu crois maintenant ton ennemi. En effet, comme la patience de Dieu l'attire à faire pénitence, il est possible qu'il finisse par reconnaître et suivre ces attraits. Eh! si Dieu lui-même, si Dieu qui sait d'avance quels sont ceux qui continueront la trame de leurs iniquités, ceux qui abandonneront les voies de la justice et se jetteront irrévocablement dans le mal; ne laisse pas de faire lever son soleil sur les bons et sur les méchants, ni de faire pleuvoir sur les justes et sur les pécheurs; si sa patience les invite à faire pénitence en menaçant, pour la fin, des rigueurs de sa justice ceux qui auront dédaigné les attraits de sa bonté; avec quel empressement chacun de nous ne doit-il pas se calmer, pour ne pas s'exposer, dans son ignorance de l'avenir, à haïr Celui avec qui il règnera dans l'éternelle félicité et qu'il regarde maintenant comme son ennemi? Accomplis donc l'ancien précepte, aime dans ton prochain tous les hommes et hais le diable ton ennemi. Accomplis aussi le précepte nouveau; aime les ennemis, pourvu qu'ils soient des hommes; prie pour ceux qui te persécutent, s'ils sont hommes aussi; et s'ils sont hommes encore, fais du bien à ceux qui te haïssent.

19. « Si ton ennemi a faim, donne-lui à man« ger, et à boire, s'il a soif; car en agissant « ainsi, tu amasseras des charbons sur sa tête [1]. » Ici encore une question : Comment aimer un homme qu'on veut brûler par des charbons? Mais il suffit de bien comprendre pour faire disparaître toute difficulté. Les charbons dont il est ici parlé sont les charbons dévorants que Dieu donne à l'homme pour le délivrer de la langue trompeuse [2]. Car en faisant du bien à un ennemi, en ne se laissant pas vaincre par sa malice et en triomphant du mal par le bien, on l'amène souvent à se repentir de sa haine et à regretter d'avoir nui à un homme qui lui fait tant de bien. La combustion qu'il éprouve est la pénitence même qui détruit en lui, comme des charbons ardents, la haine et la méchanteté.

[1] Act. VII, 57. — [2] I Tim. II, 1, 2. — [3] Matt. XXII, 37-40.

[1] Rom. XII, 20. — [2] Ps. CXIX, 4.

SERMON CL.

LA SOURCE DU BONHEUR [1].

ANALYSE. — Avant de rapporter le discours de saint Paul devant l'Aréopage et le succès qu'il obtint, les Actes disent qu'il conféra avec plusieurs philosophes épicuriens et plusieurs philosophes stoïciens. Ce n'est pas sans une disposition spéciale de la Providence qu'apparaissent ici ces deux sectes. A elles en effet semblent se rapporter toutes les autres. Quel est le but de tous les philosophes comme de tous les hommes? De parvenir au bonheur, à la vie bienheureuse. Or les Epicuriens mettent le bonheur dans les plaisirs du corps et les Stoïciens dans la vertu de l'âme. N'est-ce pas à ces deux opinions que se rapportent toutes les autres opinions philosophiques, puisqu'on ne peut distinguer en nous que le corps et que l'âme? Mais l'une et l'autre sont combattues par l'Apôtre. Au lieu de mettre le bonheur dans le plaisir des sens, il ordonne la mortification des sens, et toute sa doctrine fait hautement dépendre la vertu de la grâce de Jésus-Christ. Aussi Jésus-Christ et Jésus-Christ seul est à la fois la source du bonheur et le chemin qui y conduit.

1. Votre charité a remarqué avec nous, pendant la lecture des Actes des Apôtres, que saint Paul adressa la parole aux Athéniens, et que pour tourner en dérison la prédication de la vérité, on lui donna le nom de *semeur de paroles*. Dans la pensée de ceux qui le donnaient, ce surnom était une insulte; mais la foi ne doit pas le dédaigner, car l'Apôtre semait réellement des paroles pour moissonner des vertus. Et nous-mêmes qui sommes si petits et qui n'avons rien à comparer à ce grand homme, ne semons-nous pas la parole de Dieu dans le champ même de Dieu, c'est-à-dire dans votre cœur, et n'attendons-nous pas de vous une ample moisson de vertus? Quoi qu'il en soit, nous vous engageons à vous montrer fort attentifs au sujet dont la lecture des Actes nous avertit d'entretenir votre charité : peut-être y exposerons-nous, avec le secours du Seigneur notre Dieu, des idées que tous ne sauraient comprendre facilement, si quelqu'un ne les exprime, et que nul ne doit dédaigner, quand il les comprend.

2. Paul parlait à Athènes. Or les Athéniens avaient parmi les autres peuples une grande réputation en tout genre de littérature et de doctrine. Athènes était la patrie des grands philosophes, et de ce centre s'étaient répandus dans les autres contrées de la Grèce et de l'univers des enseignements nombreux et variés. C'est donc là que parlait l'Apôtre, là qu'il annonçait ce « Christ crucifié qui était scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils; mais pour ceux qui « sont appelés, soit Juifs, soit Gentils, la Vertu de « Dieu et la Sagesse de Dieu [2]. » Songez à quel danger c'était s'exposer que de prêcher ainsi au milieu des orgueilleux et des savants.

Lorsque l'Apôtre eut terminé son discours, plusieurs se moquèrent, parce qu'il avait fait mention de cette résurrection des morts qui est l'un des articles principaux de la foi chrétienne ; d'autres disaient : « Nous t'entendrons une seconde « fois sur ce sujet ; » il y en eut même qui crurent et parmi eux on nomme : Denys l'Aréopagite, l'un des magistrats d'Athènes, car l'Aréopage était comme le sénat des Athéniens ; une femme noble encore et quelques autres. Ainsi la parole apostolique fit trois partis du peuple athénien, et on les voit caractérisés avec une exactitude remarquable : le parti des rieurs, le parti des sceptiques et le parti des croyants. « Quelques-uns, « vient-on de lire, se moquaient; quelques autres « disaient : Nous t'entendrons là dessus une nou- « velle fois. » Ces derniers doutaient donc, et comme il y en eut qui crurent, ils tinrent le milieu entre les rieurs et les croyants. Mais rire c'est tomber ; croire c'est se tenir debout, et douter c'est chanceler. « Nous t'entendrons là dessus de « nouveau ; » ils ne savaient donc s'ils tomberaient avec les rieurs ou s'ils s'affermiraient avec les croyants.

S'ensuit-il que le *semeur de paroles* ait travaillé inutilement? Ah ! s'il avait redouté les rieurs, il ne serait pas arrivé jusqu'aux croyants : comme le Semeur évangélique dont parle le Seigneur, et saint Paul était aussi ce semeur, n'aurait pu jeter sa semence dans la bonne terre, s'il avait eu peur de la répandre, soit dans le chemin, soit parmi les épines, soit parmi les endroits pierreux. Semons donc nous aussi, répandons au loin ; à vous de préparer vos cœurs et de donner du fruit.

3. La même lecture nous a rappelé encore, si votre charité s'en souvient, que quelques philosophes épicuriens et stoïciens discouraient avec l'Apôtre. Qu'étaient-ce et que sont encore ces philosophes épicuriens et stoïciens? Que pensaient-ils? Où mettaient-ils la vérité? Que cherchaient-ils par leurs travaux philosophiques? Beaucoup d'entre vous l'ignorent sans doute ; mais, comme

[1] Act. XVII, 18-34. — [2] I Cor. I, 23-24.

nous parlons dans Carthage, beaucoup aussi le savent. Ceux-ci voudront donc bien nous servir d'appui dans ce que nous dirons, car le sujet est de haute importance. Prêtez l'oreille, vous qui savez et vous qui ne savez pas ; vous qui ne savez pas, pour apprendre, et vous qui savez, pour vous rappeler ; vous, pour connaître, et vous, pour reconnaître.

4. Sachez d'abord que tous les philosophes poursuivaient un même but et que c'est en le poursuivant qu'ils se divisèrent en cinq partis, dont chacun avait sa doctrine particulière. Ce que tous ambitionnaient dans leurs études, dans leurs recherches, dans leurs disputes et dans leur genre de vie, c'était de parvenir à la vie bienheureuse. Tel était l'unique mobile de tous les philosophes : n'est-ce pas aussi le nôtre ?

Si je vous demandais pourquoi vous avez foi en Jésus-Christ, pourquoi vous vous êtes faits chrétiens, chacun me répondrait conformément à la vérité : C'est pour parvenir à la vie bienheureuse. Ainsi l'aspiration à la bienheureuse vie est commune aux philosophes et aux chrétiens. Mais ce qui fait la question et ensuite la division, c'est de savoir où trouver ce bonheur si convenable à notre nature Oui, chercher la vie bienheureuse, la vouloir, l'ambitionner, la désirer, faire effort pour y atteindre, c'est, je crois, un caractère commun à tous les hommes. Aussi n'ai-je pas assez dit en affirmant que cette aspiration est commune aux philosophes et aux Chrétiens ; je devais dire : à tous les hommes ; oui, à tous, aux bons et aux méchants. C'est pour être heureux qu'on est bon ; et le méchant ne serait pas méchant s'il ne voyait son bonheur dans le mal.

Il est facile de prouver que si les bons sont bons, c'est parce qu'ils aspirent à la vie bienheureuse. Quant aux méchants, on pourrait se demander peut-être si eux aussi la recherchent. Supposons toutefois que je puisse ici les séparer des bons et les interroger à part : Voulez-vous être heureux, leur dirais-je? Nul d'entre eux ne répondrait qu'il ne veut pas. Voici, par exemple, un voleur. Je lui demande : Pourquoi ce larcin? — C'est que je voulais ce que je n'avais pas. — Pourquoi vouloir ce que tu n'avais pas? — Parce qu'il est malheureux de ne le pas avoir. — Mais s'il est malheureux de l'avoir pas, il croit donc qu'on est heureux de l'avoir. Seulement il y a pour lui aveuglement et égarement à chercher le bonheur dans le mal. Il est bien sans doute de vouloir être heureux. Pourquoi ce voleur ne fait-il pas bien? Parce qu'en cherchant le bien il fait le mal. Eh! pourquoi le cherche-t-il ainsi? Pourquoi la passion des méchants convoite-t-elle la récompense des bons? La récompense des bons est la vie bienheureuse : être bon, voilà le devoir; être heureux, c'est le salaire. C'est Dieu qui commande le devoir et qui propose la récompense. Fais cela, dit-il, et voici ce que je te donnerai. Mais le méchant nous répond : Au contraire je ne serai pas heureux si je ne fais mal. N'est-ce pas dire : Je n'arriverai au bien que par le mal? Ne vois-tu donc pas que le bien et le mal sont opposés? Tu cherches le bien et tu fais le mal? C'est courir en tournant le dos au but : quand y atteindras-tu?

5. Laissons ces méchants ; peut-être néanmoins conviendra-t-il de revenir à eux quand nous aurons fait avec les philosophes ce que nous méditons.

Il y avait alors, dans la ville d'Athènes, un grand nombre de sectes philosophiques; mais ce n'est pas, je crois, sans une disposition particulière de cette divine Providence qui fait servir l'ignorance même à de grands desseins, qu'il n'y eut que les Epicuriens et les Stoïciens pour conférer avec l'Apôtre [1] ; et vous en comprendrez la raison lorsque j'aurai rappelé le sentiment particulier de chacune de ces sectes. Paul ne pouvait choisir lui-même les discoureurs à qui il lui fallait répondre; mais la divine Sagesse qui gouverne tout le mit en face de ces deux sectes, dont les doctrines semblent résumer tous les dissentiments de la philosophe. J'abrège aussi : vous qui ne savez pas, croyez-nous, et vous qui savez, veuillez apprécier. Oserais-je dire faux à ceux qui ne savent pas, quand j'ai pour juges ceux qui savent; quand surtout je vais énoncer des choses dont peuvent apprécier la vérité ceux qui ne savent pas comme ceux qui savent?

Je dis donc d'abord que l'homme est composé d'une âme et d'un corps. Je ne demande pas ici que vous me croyiez, mais, que vous me jugiez. Car je ne crains pas que cette assertion fasse porter de moi un défavorable jugement à quiconque se connaît. L'homme donc, et personne n'en doute, est composé d'une âme et d'un corps. De plus, cette nature, cet être, cette personne qu'on appelle homme, recherche la vie bienheureuse; vous le savez aussi et je ne demande pas non plus que vous me croyiez sur parole;

[1] [illegible]

reconnaissez seulement cette vérité. Oui, l'homme, cet être qui n'est pas des plus petits, cet être qui l'emporte sur tous les animaux domestiques, sur tous les oiseaux, sur tous les poissons, et sur tous les êtres corporels qui ne sont pas l'homme; l'homme qui est composé d'une âme et d'un corps, non pas d'une âme telle quelle, car les animaux ont aussi une âme et un corps, mais d'une âme raisonnable unie à une chair mortelle; l'homme est à la recherche de la vie bienheureuse. Or quand une fois il a connu ce qui rend la vie bienheureuse, s'il ne s'y attache, s'il ne le poursuit, s'il ne se l'attribue et ne se l'approprie quand il le peut et s'il ne le demande quand il est difficile d'y parvenir, il ne saurait être heureux. Ainsi toute la question est de savoir ce qui fait la vie bienheureuse.

Représentez-vous maintenant devant vous des Epicuriens, des Stoïciens et l'Apôtre; ou, ce qui revient au même, des Epicuriens, des Stoïciens et des Chrétiens. Demandons aux Epicuriens d'abord ce qui rend la vie heureuse? — Le plaisir des sens, répondent-ils. Ajoutez foi à cette assertion, car j'ai ici des juges. Vous qui n'avez pas lu cette sorte d'écrits, vous ignorez si tel est le langage, si telle est l'opinion des Epicuriens; mais il y a ici des hommes qui les ont lus. Reprenons par conséquent nos questions. Dites-nous, Epicuriens, ce qui rend la vie heureuse? — Le plaisir des sens, répondent-ils. — Et vous, Stoïciens, dites-nous aussi ce qui fait le bonheur de la vie? — La vertu de l'âme, répliquent-ils. — Que votre charité veuille bien examiner avec moi : car nous sommes chrétiens et nous voulons prononcer entre des philosophes.

Comprenez d'abord pourquoi il a plu à Dieu de ne mettre que ces deux sectes en face de l'Apôtre. Il n'y a, pour former la nature et la substance de l'homme, que le corps et l'âme. C'est dans l'une de ces deux parties, le corps, que les Epicuriens placent la vie heureuse; et c'est dans l'autre, l'âme, que la mettent les Stoïciens. Effectivement si le bonheur dépend de l'homme, il ne saurait être que dans son âme ou dans son corps; c'est nécessairement le corps ou l'âme qui fait ce bonheur; et chercher davantage, ce serait chercher en dehors de l'homme. Aussi bien les esprits qui attribuent à l'homme la cause de sa félicité, n'ont pu l'établir jamais que dans son corps ou dans son âme. Or à la tête de ceux qui mettent le bonheur dans le corps marchent les Epicuriens ; et à la tête de ceux qui le mettent dans l'âme, les Stoïciens.

6. Les voilà donc; ils confèrent avec l'Apôtre. L'Apôtre en sait-il plus qu'eux? Est-il nécessaire qu'il se rattache à l'une de ces deux sectes, et que lui aussi place dans l'âme ou dans le corps la cause du bonheur? Mais saint Paul ne mettra jamais dans le corps la source de la félicité. Pourquoi nous en étonner, puisque ce n'est pas non plus le sentiment de ceux qui se font du corps les idées les plus justes? Les Epicuriens en effet font mourir l'âme aussi bien que le corps; ce qu'il y a même de plus détestable, ils affirment qu'après la mort l'âme se dissout avant le corps. « Pendant, disent-ils, que le ca- « davre subsiste encore après le dernier soupir; « pendant que les membres subsistent quelque « temps encore avec leurs configurations spé- « ciales; sitôt que l'âme a quitté le corps, elle « s'évanouit comme la fumée emportée par le « vent. » Comment donc nous étonner qu'ils placent le souverain bien, ou la cause de la béatitude, dans le corps, puisqu'à leurs yeux leur corps l'emporte sur leur âme?

Serait-ce là le sentiment de l'Apôtre? Loin de lui de mettre dans le corps le souverain bien, puisque le bien souverain est la cause du bonheur! N'a-t-il pas gémi au contraire d'avoir vu quelques Chrétiens de nom adopter le sentiment de ces Epicuriens, qui sont plutôt des pourceaux que des hommes? Tels étaient les misérables qui corrompaient la pureté des mœurs par la perversité de leur langage et qui répétaient : « Mangeons et buvons, car demain nous mourrons [1]. » Il y eut des Epicuriens pour conférer avec l'Apôtre saint Paul; il y a aussi des Chrétiens épicuriens. N'est-ce pas être épicurien que de redire chaque jour : « Mangeons et buvons, « demain nous mourrons? » A ce langage revient celui-ci : Plus rien au de là du tombeau; notre vie n'est que le passage d'une ombre. On répète encore, dans la folie de ses pensées : « Couronnons-nous de roses, avant qu'elles soient « fanées; ne laissons aucun parterre sans y pro- « mener notre sensualité; laissons partout des « traces de joie : c'est là notre part, c'est là no- « tre sort. »

7. Nous élevons-nous avec plus de force contre ce langage? résistons-nous à ces passions avec plus d'énergie? ils ajouteront ce qui suit « Ecrasons le juste dans sa pauvreté [2]. » Mais nous n'oserons pas moins vous crier, du haut

[1] I Cor. xv, 32. — [2] Sag. II, 8-10.

de cette chaire : Gardez-vous d'être des épicuriens. Réfléchissez à ce qu'ils disent dans un sens mauvais : « Demain nous mourrons. » Nous ne mourrons pas entièrement, en effet; car à la mort survit quelque chose, et le mourant aura pour sort la vie ou le supplice. Ne dites pas : Qui en est revenu? Hélas! ce riche couvert de pourpre aurait voulu en revenir; mais il était trop tard, on ne le lui permit pas, et après avoir rebuté le pauvre affamé, il fut réduit à demander une goutte d'eau, dans l'ardeur de sa soif [1]. Ne dites donc pas non plus : « Mangeons et buvons, « demain nous mourrons. » Dites, si vous voulez : « Car demain nous mourrons; » j'y consens, pourvu qu'auparavant vous disiez autre chose. Parce qu'ils ne veulent pas vivre après la mort, et parce qu'ils ne connaissent que le plaisir des sens, les Epicuriens répètent : « Mangeons et « buvons, car demain nous mourrons. » Mais les Chrétiens doivent vivre au delà du tombeau, c'est même alors qu'ils vivront plus heureux ; qu'ils ne disent donc pas : « Mangeons et bu- « vons, car demain nous mourrons. » Retenez cependant que « demain nous mourrons; » mais dites alors : Jeûnons et prions, « car demain « nous mourrons. » Je demande et je demande hautement autre chose encore; ah! je ne veux pas omettre un troisième devoir, celui qu'on doit s'attacher à observer principalement : c'est que ton jeûne serve à apaiser la faim du pauvre, c'est que, si tu es incapable de jeûner, tu t'appliques davantage encore à le nourrir, afin d'obtenir par là ton pardon. Dites donc, Chrétiens : Jeûnons, prions et donnons, « car demain nous mourrons. » Si cependant vous ne voulez que deux choses, je préfère que vous disiez : Donnons et prions, plutôt que : Jeûnons sans donner.

Ainsi ne croyons pas que l'Apôtre ait placé dans le corps le souverain bien, ou le principe de la béatitude.

8. Peut-être la lutte sera-t-elle moins disproportionnée avec les Stoïciens. Car si on leur demande où ils placent la cause efficiente de la vie bienheureuse, en d'autres termes, ce qui rend heureuse la vie de l'homme; ils répondent que ce n'est pas le plaisir des sens, mais la vertu de l'âme. Et l'Apôtre? Est-il de cet avis? S'il en est, soyons-en. Mais il n'en est pas, puisque l'Écriture blâme ceux qui se confient dans leur propre vertu [2]. En plaçant le souverain bien dans le corps, l'Epicurien se confie en lui-même. En plaçant dans l'âme le même bien souverain, le Stoïcien lui assigne sans doute un siège plus honorable; mais il se confie en lui-même également. De plus Epicurien et Stoïcien ne sont que des hommes. Mais maudit soit qui met son espoir dans l'homme [1].

Que faire encore? Après avoir placé devant nous et l'Epicurien, et le Stoïcien, et le Chrétien, questionnons chacun deux. Selon toi, Epicurien, qu'est-ce qui fait le bonheur de l'homme? — Le plaisir des sens. — Et selon toi, Stoïcien? — La vertu de l'âme. — Et selon toi, Chrétien? — La grâce de Dieu.

9. Ainsi, mes frères, nous avons vu en quelque sorte les Epicuriens et les Stoïciens conférer avec l'Apôtre, et leur conférence nous a appris ce que nous devons rejeter et ce que nous devons admettre. Les vertus de l'âme sont dignes d'éloges : soit la prudence, qui distingue le bien et le mal; soit la justice, qui rend à chacun ce qui lui est dû; soit la tempérance, qui réprime les passions; soit la force, qui soutient les adversités avec calme. Oui, la vertu est une grande chose, elle est digne d'éloges, Stoïcien, loue-la de toutes tes forces; mais dis-moi : A qui la dois-tu? Ce qui te rend heureux, ce n'est pas la vertu de ton âme; c'est Celui qui t'a fait don de la vertu, Celui qui t'a inspiré de vouloir et qui t'a donné de pouvoir [2]. Je sais que tu vas te rire de moi et te mêler à ceux qui se riaient de Paul. Eh bien! quand même tu serais un chemin, je ne laisse pas de semer, car moi aussi je suis dans ma faiblesse un semeur de paroles. Ce qui était un outrage sur tes lèvres, est mon titre. Je sème donc; mais je sème en toi comme sur une terre durcie. Je ne me décourage point et je parviens à la bonne terre. Comment le traiter? Tu es digne de blâme, et jugé tel par l'oracle divin : du nombre de ceux qui se confient dans leur vertu, de ceux qui mettent leur espoir dans un homme. Tu aimes la vertu, c'est bien; tu en as soif, je le sais; mais tu peux la faire jaillir en toi, tu es à sec; et pourtant si je te montre la source de la vie, ne te riras-tu pas? Ne diras-tu pas en toi-même : Comment me faire boire à ce rocher?

Mais la verge a frappé le rocher, et l'eau en a jailli. C'est que si « les Juifs demandent des prodiges; » toi, Stoïcien, tu n'es pas juif, mais gentil, je le sais; si de plus « les Gentils recherchent la sagesse, pour nous, nous prêchons

[1] Luc, XVI, 19-24. — [2] Ps. XLVIII, 7.

[1] Jérém. XVII, 5. — [2] Philip. II, 13.

« le Christ crucifié. » Les Juifs s'en scandalisent, les Gentils s'en moquent. Aussi est-il « scandale pour les Juifs et folie pour les Gentils; « mais pour ceux qui sont appelés, soit Juifs, « soit Gentils; » tels que Paul, autrefois Saul; tels que Denys l'Aréopagite et ceux qui ressemblent à l'un ou à l'autre, ce Christ « est la Vertu « de Dieu et la Sagesse de Dieu [1]. » Te riras-tu encore du rocher? La croix est la verge mystérieuse, le Christ est la fontaine qui jaillit, et si tu as soif, bois-y la vertu; enrichis-toi à cette fontaine et de ton cœur pourront jaillir des actions de grâces; tu ne t'attribueras plus ce que tu auras puisé en elle, mais tu t'écrieras tout transporté : « Je vous aimerai, Seigneur, ô ma « vertu [2]. » Tu ne diras plus : C'est ma propre vertu qui me rend heureux; tu ne seras plus du nombre de ces hommes qui connaissant Dieu « ne l'ont pas glorifié comme Dieu, ni ne lui ont « rendu grâces; mais se sont perdus dans leurs « pensées, et dont le cœur insensé a été obscurci; « car en se disant sages ils sont devenus fous[3]. » Que signifie en effet : *Se disant sages*, sinon disant qu'ils possédaient la sagesse par eux-mêmes et se suffisaient? « Ils sont devenus fous, » et avec justice, car la folie n'est autre chose qu'une fausse sagesse. Tu entreras au contraire dans les rangs de ceux dont il est écrit : « Seigneur, « ils marcheront à la lumière de votre visage, « ils chanteront votre nom durant tout le jour, « ils s'élèveront dans votre justice, car vous êtes « la gloire de leur vertu [4]. » Tu recherchais la vertu, dis donc : « O Seigneur, ô ma vertu [5]. » Tu aspirais à la vie bienheureuse, dis aussi : « Heureux l'homme que vous avez instruit, Sei- « gneur, » heureux, non pas le peuple qui s'attache au plaisir des sens, ni celui qui s'attribue sa vertu, mais celui « dont le Seigneur est le « Dieu [6]. » En lui est la patrie de la béatitude à laquelle tous aspirent et que tous ne cherchent pas où il faut. Pour nous, afin d'y parvenir, ne nous formons pas en quelque sorte un chemin d'après nos idées, n'essayons pas de nous dresser des sentiers trompeurs : car le chemin véritable descend de là jusqu'à nous.

10. Que veut en effet l'homme heureux? Que veut-il, sinon éviter les déceptions, la mort et la douleur? Que cherche-t-il encore? Est-ce à accroître en lui la faim et à manger davantage? N'est-il pas préférable de ne la plus ressentir? Il n'y a de bonheur qu'à vivre éternellement exempt de crainte et d'erreur. Car toute âme a l'illusion en horreur, et ce qui prouve jusqu'à quel degré, c'est que les hommes qui ont leur bon sens pleurent les aliénés qui rient. On aime, sans doute, mieux rire que de pleurer; si l'on demandait à quelqu'un : Veux-tu rire ou pleurer? Qui ne répondrait : Je veux rire? Faisons une autre question : Veux-tu être trompé ou connaître la vérité? Chacun répond : Connaître la vérité. Ainsi ce que l'homme préfère, c'est la joie et la vérité; du rire ou des pleurs, c'est le rire; de l'illusion ou de la vérité, c'est la vérité. Mais tel est l'invincible empire de la vérité, que l'homme encore aime mieux pleurer avec sa raison, que de rire avec la folie.

Aussi dans cette heureuse patrie règnera la vérité, sans déception et sans erreur aucune. De plus, il n'y aura point de larmes avec la vérité, car on y connaîtra le rire véritable et la joie qu'inspire la vérité, puisque la vie y sera réelle. S'il y avait de la douleur en effet, ce ne serait pas la vie : comment appeler vie un perpétuel et immortel supplice? Aussi le Seigneur n'appelle pas vie la destinée réservée aux impies, quoiqu'ils doivent vivre sans fin, quoiqu'ils n'atteignent pas la limite de leur existence, pour n'atteindre pas celle de leur supplice; car « leur ver ne meurt « point, ni leur feu ne s'éteint [1]; » non, il ne l'appelle pas vie, il réserve ce nom à la vie bienheureuse et éternelle [2]. Ce riche donc lui demandait un jour : « Seigneur, quel bien ai-je à faire « pour parvenir à l'éternelle vie : » et par éternelle vie il n'entendait que la vie bienheureuse : puisque si la vie des impies doit être éternelle, elle ne sera point heureuse mais remplie de tourments. Il lui disait donc : « Seigneur, quel « bien ai-je à faire pour parvenir à l'éternelle « vie? » Observer les commandements, répondit le Seigneur. Je les ai tous accomplis, reprit le riche. Or en lui parlant des commandements comment s'exprime le Sauveur? « Si tu veux parvenir à la vie [3]. » Il ne dit pas : à la vie bienheureuse, attendu qu'une vie malheureuse ne doit même pas s'appeler vie. Il ne dit pas non plus : A la vie éternelle, car vit-on quand on craint la mort?

Eh bien! voilà ce que tous veulent, ce que nous voulons tous, la vérité et la vie. Mais par où parvenir à ce vaste domaine, à cette félicité immense? Les philosophes se sont ouvert des sentiers trompeurs; les uns disant : C'est par ici.

[1] I Cor. I, 23, 24. — [2] Ps. XVII, 2. — [3] Rom. I, 21, 22. — [4] Ps. LXXXVIII, 16-18. — Ps. XCIII, 12. — Ps. CXLIII, 15.

[1] Isaïe, LXVI, 24. — [2] Matt. XXV, 31-46. — [3] Ibid. XIX, 16, 17.

et les autres : Non, mais de ce côté. Hélas ! ils n'ont pas connu la voie, parce que Dieu resiste aux superbes[1]. Nous ne la connaîtrions pas non plus, si elle n'était descendue jusqu'à nous. Aussi le Seigneur disait-il : « Je suis la voie. » Voyageur decouragé, tu ne voulais pas t'approcher de cette voie, elle s'est appprochée de toi. Tu cherchais par où marcher : « Je suis la vérité et la « vie[1]. » En allant à lui, par lui, tu ne t'égareras point.

Tel est l'enseignement chrétien ; il n'est pas à comparer, mais il est incomparablement préférable aux doctrines des philosophes, soit à l'impureté des Epicuriens, soit à l'orgueil des Stoïciens.

[1] J[illegible], IV, [illegible]

[1] Jean, XIV, 6.

Ce premier volume des Sermons a ete traduit par M. l'Abbé RAULX.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SIXIÈME VOLUME.

SERMONS DE SAINT AUGUSTIN. — PREMIÈRE SÉRIE

PASSAGES DÉTACHÉS DE L'ÉCRITURE SAINTE.

TRADUCTION DE M. L'ABBÉ RAULX.

I. PASSAGES DÉTACHÉS DE L'ANCIEN TESTAMENT.

II. PASSAGES DÉTACHÉS DES ÉVANGILES.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

TYPOGRAPHIE DE VICTOR BERTUOT, MONTAUBAN, PLACE IMPÉRIALE, 9

